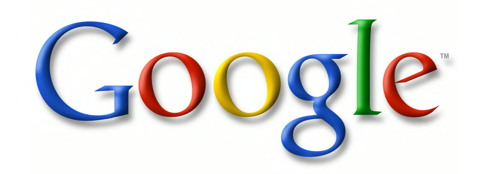
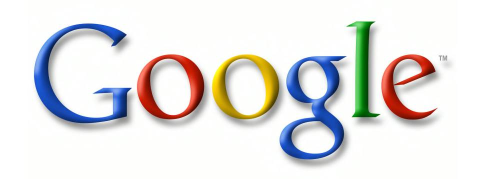

Google







[redacted]

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.

INDE.



PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

[redacted]

INDE,

PAR

Adolphe Philibert

M. DUBOIS DE JANCIGNY,

AIDE DE CAMP DU ROI D'OUDE,

ET PAR

M. XAVIER RAYMOND,

ATTACHÉ A L'AMBASSADE DE CHINE.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLV.



[redacted]

L'UNIVERS,

OU

[ISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

INDE.

PAR M. A. D. DE JANCIGNY.

PREMIÈRE PARTIE.

ODUCTION A L'ÉTUDE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

I.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Inde ! Il y a dans ce mot quelque : de grand et de vénérable, de va- t de mystérieux, même après tant ècles! L'Inde, la plus ancienne on civilisée de l'ancien monde, le au des croyances religieuses, qui, leur unité, leur simplicité et leur leur primitives, semblent avoir assé, comme une vaste formule, les cultes, qui depuis se sont gé les peuples : l'Inde, le théâtre :vénements historiques les plus :ndus, les plus grands, les plus eilleux : l'Inde, qu'ont visitée tour r les dieux, les héros, les philo- :s, les hommes avides de science spéculateurs les plus hardis dans es siècles : l'Inde, dont Sésostris, is, Alexandre, Tchinguiz Khan, ur, Baber, Nader-Shâh, Napo- ont tenté ou achevé en partie la uête : l'Inde, enfin, dont la Pro- ce, un instant indécise en notre ir, semble avoir confié désormais estinées à l'Angleterre ! Voilà le dont nous devons essayer de tracer l'histoire, et de faire connaître surtout l'état actuel; mais dont le passé et l'avenir intéressent au plus haut degré l'humanité tout entière, car le passé de l'Inde recèle dans ses profondeurs quelques-uns des principaux traits de l'histoire du monde, et son avenir se lie d'une manière de plus en plus intime au sort des grandes nations européennes. D'ailleurs, sous le point de vue scientifique, et sous celui du perfectionnement intellectuel de l'espèce humaine, l'étude des temps anciens de l'Inde, ou du monde brahmanique, fait essentiellement partie du progrès général de l'humanité, et ainsi, comme révélation encore attendue, nous pouvons dire que ce passé des premiers âges de l'Inde appartient à l'avenir !

On peut conclure de ce peu de mots, et nous n'hésitons pas à déclarer qu'en effet nos connaissances sur l'*Inde ancienne* sont encore très-bornées; que nous n'avons que des données imparfaites sur l'origine, l'organisation primitive et l'histoire des peuples qui l'habitent; que tout est à faire pour la construction de ce vaste édifice historique, et qu'on s'occupe d'hier seulement à en rassembler les matériaux; mais nous n'hésitons pas davantage à affirmer que l'étude de la

littérature et des antiquités indiennes est l'une des plus importantes et des plus utiles qu'il soit donné à l'esprit humain d'aborder désormais. Dès les premiers pas de cette étude nouvelle, des découvertes d'une grande valeur historique ont justifié le zèle et la persévérante intelligence des explorateurs, et permettent de prévoir des résultats d'un immense intérêt. On devait, en effet, s'y attendre, et ce n'est pas en vain que l'éducation des sociétés progresse, que les moyens d'investigation se multiplient, que les instruments de recherche se perfectionnent. Les monuments sont interrogés par toutes les sciences à la fois. Tout est examiné, mesuré, analysé, reproduit au besoin, tout au moins peut l'être et le sera un jour, car nous sommes désormais en possession de méthodes ou de procédés qui assurent la conservation de tous les éléments de nos recherches, sans exception. Le zèle aveugle et destructeur des premiers chrétiens qui ont visité l'Inde, des musulmans, qui, non moins fanatiques, ont détruit plus encore, parce qu'ils avaient imposé au pays une domination plus durable; ce zèle à jamais déplorable a fait place au véritable esprit de civilisation et de progrès, esprit éminemment conservateur et prévoyant, qui se garde bien de séparer l'avenir du passé, et qui, convaincu que l'Être suprême n'a rien fait en vain, interroge sa volonté dans l'histoire des peuples, et cherche un enseignement dans les monuments que ces peuples ont laissés de leur passage. L'Inde est riche encore en monuments de cette mystérieuse antiquité, dont le fanatisme a en vain cherché à effacer les traces. L'étude du sanscrit et des langues qui se rapportent à cette langue mère est un puissant moyen de découvertes dont l'importance grandit de jour en jour. C'est le flambeau qui éclairera d'une vive et durable lumière les ruines de ce monde brahmanique, où les voyageurs de la science vont moissonner pour elle de si riches collections. Le soin religieux de recueillir et d'éterniser pour l'étude ces vénérables débris des temps antehistoriques occupera peut-être bien des générations! Puis viendra une main puissante qui, à l'aide, pour ainsi dire, de ces ossements épars, reconstruira le peuple perdu, et, sur la forme de ce magnifique squelette, indiquera le caractère, les habitudes, la mission et la vie de l'un des grands ancêtres de l'humanité!

Nos lecteurs peuvent entrevoir, dès à présent, ce que l'Inde appelle de recherches et de veilles! La tâche de l'avenir est immense : celle que le présent nous impose est assez vaste encore pour ébranler plus d'un courage; et si nous ne reculons pas devant l'accomplissement de nos promesses, si nous nous résignons à soumettre au public le résultat très-imparfait de nos observations et de nos humbles études, c'est que notre travail, tout incomplet qu'il est, témoigne au moins d'un désir, qui sera compris, de populariser parmi nous des notions utiles; c'est qu'il nous a fallu céder à la conviction qu'il était honorable de contribuer, sans retard, à donner une impulsion vigoureuse aux études dont l'Inde est l'objet. Nous avons parcouru nous-même quelques recoins de ce champ immense ouvert aux recherches du philosophe, du naturaliste, de l'homme d'État. Nous sommes encore sur la route, mais c'est pour l'indiquer aux plus entreprenants et aux plus dignes; semblable aux sentinelles placées sur ces voies merveilleuses où la science triomphe des distances à l'aide du feu qu'elle a soumis, et qui montrent du doigt le but vers lequel le char peut glisser sans crainte, nous restons en arrière, mais le char avance, et le but sera atteint!

Envisageant l'Inde comme un tout que la pensée peut isoler et soumettre à un examen attentif, on conçoit que, pour apprécier convenablement son état actuel, il soit indispensable de se faire au moins une idée approximative de son état antérieur, et nous devrons en conséquence nous efforcer de présenter un résumé complet des recherches faites par la science européenne sur l'*Inde ancienne* et l'*Inde*

[redacted]

au moyen âge; mais il importe avant tout de reconnaître et de définir le champ de nos observations, et de tracer les principaux caractères physiques et ethnographiques de cette vaste portion de l'Asie, que le mot *Inde* paraît représenter.

Depuis que la science géographique a pris le caractère et l'extension que réclamait pour elle l'esprit philosophique, elle a étudié le globe d'un point de vue plus élevé, et soumis la classification des grandes divisions de la surface terrestre à des considérations d'ensemble qui s'appuient sur les données les plus intéressantes de la géologie, de la climatologie, et de l'histoire naturelle. Certaines de ces divisions, cependant, et les dénominations qui leur sont appliquées, maintiennent leur individualité, pour ainsi dire, et leur indépendance primitives, parce qu'elles ont leur base à la fois dans la configuration plastique des pays et dans l'histoire des peuples. Ainsi, ce n'a pas été le hasard ou le caprice qui, dans cette immense moitié de l'écorce terrestre, qui s'étend du Kamschatka aux Iles Britanniques, a reconnu de tout temps deux parties distinctes, l'Europe et l'Asie. L'individualité de chacune d'elles est garantie par une nature intime, des harmonies spéciales, un ordre distinct de productions et de besoins, toutes circonstances d'une valeur immense, et qui mènent à des séparations plus réelles et plus durables que l'interposition des mers (*). Ce qui est vrai de ces grands corps ne l'est pas moins de leurs membres principaux, et c'est ainsi que l'Irân, le Tourân, l'Inde, la Chine, réclament aussi leur individualité géographique et ethnographique. — L'Inde, en particulier, paraît avoir attiré, dès les temps les plus anciens, l'attention des peuples occidentaux. Nous chercherons bientôt à apprécier la valeur des renseignements que l'antiquité grecque et romaine nous a transmis à cet égard, et nous serons forcé de reconnaître que les mots *Inde, Indiens*, n'ont longtemps exprimé pour les historiens, ou même les géographes de la Grèce et de Rome, que des idées vagues et incomplètes. Quelles limites assignaient-ils à ces vastes et merveilleuses contrées, même après l'expédition d'Alexandre et l'extension des relations commerciales? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. Cependant, il faut remarquer que les principaux caractères physiques du pays, ses productions, ses habitants, les traits distinctifs de sa civilisation avaient été étudiés et compris jusqu'à un certain point, et la *moyenne*, pour ainsi dire, des déterminations dues aux autorités que nous venons d'indiquer, concourt d'une manière assez remarquable, sous le point de vue géographique, avec les autorités sanscrites, et avec les résultats des observations modernes. Au reste, les géographes modernes eux-mêmes commencent à peine à s'accorder sur la délimitation précise de l'Inde, et les philosophes sont encore loin de s'entendre sur le rang qu'il convient d'assigner à ses peuples dans l'histoire de l'humanité. La poésie aimerait peut-être à laisser cette grande idée au milieu de cette confusion d'océans, de montagnes, de plaines, de frais ombrages et de déserts brûlants, avec son cortége de traditions et de légendes, dans son antique et mystérieuse splendeur. Mais il y a assez de grandeur et

(*) On peut envisager l'Europe et l'Asie comme deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale, d'un même continent; mais il existe des traces d'une séparation profonde entre ces deux parties, dans un état antérieur du globe. Aujourd'hui, la limite (voy. Ritter, Asie, vol. I, p. 100) paraît être clairement indiquée par la ligne du cours inférieur des fleuves le Don, le Wolga, l'Oural et la chaîne des monts Oural. L'exhaussement général des terrains vers l'ouest, leur nature plus fertile, plus propice à la grande végétation et en même temps à l'exploitation agricole, les destine à être une terre de céréales, de campagnes, de villes, tandis que la partie adjacente de l'Asie n'est qu'une continuité de steppes, de lacs salés et de terrains propres à la vie nomade.

d'intérêt dans la réalité, le champ des vérités indiennes est assez vaste et assez fertile pour qu'on puisse abandonner sans regret le luxe vague et stérile des conjectures ; et si le pain de la science, comme celui qui soutient la vie matérielle, doit être arrosé des sueurs de l'humanité, au moins l'avenir promet à l'observation persévérante et impartiale d'abondantes moissons.

Ce n'est pas sans dessein que nous appelons dès à présent l'attention de nos lecteurs sur l'importance des résultats qu'on est en droit d'attendre d'une observation *impartiale*. Rien n'a retardé davantage les progrès des sciences morales, rien n'a plus nui au développement de la philosophie de l'histoire, et à la vraie connaissance de l'Inde, en particulier, que les idées préconçues, les systèmes arrêtés, les explications prématurées, les admirations ou les espérances exagérées, et surtout les convictions défavorables et les préjugés dédaigneux. Nous citerons, sans plus tarder, un exemple remarquable de l'influence de ces derniers. Deux hommes fort honorables et fort habiles ont, dans ces derniers temps, écrit sur l'Inde : leurs noms appartiennent aux nations les plus civilisées de l'Europe. L'un de ces écrivains, l'historien de l'Inde anglaise, l'illustre Mill, a eu accès aux documents les plus authentiques et les plus multipliés, et les a discutés avec une érudition et une sagacité peu ordinaires ; l'autre, courageux et intrépide observateur, notre spirituel et infortuné Jacquemont, a vu de ses yeux, beaucoup et bien vu à de certains égards. Tous deux ont dû penser que l'influence qu'ils exerceraient sur l'opinion serait proportionnée à l'autorité de leur parole : ils ont, chacun de son point de vue, examiné le pays et les habitants, et porté un jugement définitif sur des questions qu'ils croyaient avoir suffisamment étudiées. Mais l'un était décidé à ne rien trouver de recommandable ou de respectable chez les Hindous, et à faire bon marché de leur antique civilisation, comme à méconnaître les traits les plus bles de leur caractère; l'autre, noi fermement résolu à ne rien a d'indien (pas même le sublime de l'Himalaya et la vallée de Ka s'est exclusivement préoccupé sent, et de la contemplation d empire que l'Angleterre a co dans l'Inde avec les ruines du il a à peine jeté un coup d'œil ruines vénérables, et n'a pas l déclarer que l'étude du sanscri l'Inde ancienne ne mènerait à résultat. Selon eux, les Hindou jamais eu ni géographie ni ann il faut renoncer à l'espoir de com moins les lacunes que l'histoire tatées entre l'expédition d'Alexa les premières invasions des m tans. Nous aurons plus d'une o de nous convaincre que ces conc sont erronées, et que ces préju des questions d'ensemble ont à de nombreuses erreurs de Loin de désespérer ainsi de la c l'avenir, on a tout droit d'espé contraire (et c'est ce que nous n gageons à établir), que les monu les chroniques, les livres sacré mense littérature de l'Inde, fou à l'histoire d'amples matériau sieurs publications récentes o révélé l'importance des autorit crites, et dès le début de nos ches, nous éprouvons le be consulter ces autorités, et de n puyer sur les traditions enreg par la science brahmanique.

II.

ASPECT GÉOGRAPHIQUE, LIMITES. — DE VUE BRAHMANIQUE : POINT DE ROPÉEN. — ESQUISSE DES PRINCIP RACTÈRES PHYSIQUES ET ETHNO QUES.

Les peuples désignés par les sous le nom d'Ἰνδοί, par les sous celui d'*Indi*, étaient bien nement ceux qui professent en religion brahmanique ou ses dé et que l'Europe actuelle conna le nom d'*Hindous*. Le pays Hindous sont supposés avoir o

orps de nation, de temps im-
l, a été nommé, par les Per-
indou s'thân (pays des Hin-
.e mot *Hindoustan* a passé
re langue (*). *Inde* et *Hin-*
ont donc à peu près la même
ion : cependant, l'idée expri-
le mot *Inde* n'est pas préci-
a même que celle que repré-
mot *Hindoustan*. Ce dernier
e signification plus restreinte
remier. Quelques géographes
s, confondant toutefois ces
t voulu considérer les limites
loustan comme déterminées
oints extrêmes où la religion
a pénétré; et Hamilton, dans
otion de l'Hindoustan, observe
ode de démarcation a l'avan-
coïncider admirablement de
s avec les barrières naturelles
entent l'immense chaîne de
ra, l'Indus et l'Océan; mais
ervation semble peu exacte,
u delà de ces barrières la re-
doue a laissé des traces évi-
mme au nord-ouest des monts
(où se trouve peut-être le
le la race hindoue), à l'est du
outtra, dans les îles de la
tc. D'un autre côté, on peut
que le cours de l'Indus et
Gange n'ont, à aucune épo-
onscrit de fait la religion ou
e politique de l'Inde, ou ne
e à l'abri de l'invasion. Les
euvent servir de lignes de dé-
n entre des subdivisions ter-
ou de petites principautés,
s sont peu propres à consti-
barrières permanentes d'un
pire. Le Gange en particulier
s constitué une barrière de
èce, et c'est pourquoi la dé-
on d'Inde ultra-gangétique
s-gangétique (ou Inde *au
Gange*, par opposition à
deçà du Gange) présente
plus incomplète et plus vague encore que celle d'Inde cis-gangétique. Sous la dénomination d'Inde ultra-gangétique, quelques écrivains ont rangé tous les pays compris entre la baie du Bengale et la mer de Chine. C'est ce qu'on paraît disposé assez généralement aujourd'hui à appeler *Indo-Chine*. C'est la *petite Inde* de Marco-Polo, qu'il distingue de la *grande Inde*, qui s'étend du cap Comorin au Sinde. Outre ces deux Indes, il en mentionne une troisième, qu'il appelle *Inde moyenne* et *seconde Inde*, et qui comprend l'Abyssinie et la côte Arabique jusqu'au golfe Persique. Selon une autre version qui divise aussi les Indes en trois parties, la première s'étendait de la Perse à l'Indus, la seconde de l'Indus au Gange, tandis que la troisième comprenait les contrées ultra-gangétiques. Sous la dénomination familière d'*Indes orientales*, empruntée aux Portugais, on comprend généralement les îles de l'archipel Indien, et il est singulier que le nom d'*Indes occidentales*, qui a conduit à cette distinction, ne désigne maintenant qu'un groupe d'îles, colonisées par des blancs et peuplées d'Africains. L'erreur de Colomb, qui croyait dans l'origine être arrivé à l'Inde par la route trans-atlantique, a été perpétuée assez singulièrement lorsqu'on a nommé *Indiens*, c'est-à-dire Éthiopiens ou noirs, la population aborigène, cuivrée, des Amériques. Il serait inutile, néanmoins, d'essayer de corriger une nomenclature établie depuis si longtemps. Le mot Inde a fort heureusement retenu un sens spécifique, nonobstant la difficulté de déterminer sa signification géographique d'une manière précise. *Hindoustan* pourrait être, sous quelques rapports, une dénomination préférable, comme correspondant à *Hindou* et à *Hindoustani*, les termes par lesquels nous désignons les indigènes et la langue vulgaire du pays. Le nom plus commode et plus classique,

i souvent écrit *Indostan*, et on
ore ce mot dans plusieurs publi-
entes, mais nous pensons qu'*Hin-*
oit prévaloir. Les Arabes et les
signent par le mot *Sind* (prononcé *Sinnd*) les contrées voisines de l'Indus. Ils appellent *Hind* l'Inde gangétique. Nous reviendrons sur ces désignations, leur signification et leur origine.

Inde, semble devoir l'emporter, et avec d'autant plus de raison, que l'expression Inde anglaise (ou Indes anglaises), qui désigne l'immense territoire possédé par les Anglais dans ces contrées lointaines, territoire qui s'accroît chaque jour, est passée dans le domaine de la politique et de l'histoire. Nous adopterons donc le mot le plus populaire, le regardant comme à peu près synonyme d'*Hindoustan*, mais, cependant, avec une acception plus étendue. En résumé, il ne faut chercher, nous le pensons, ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni chez les Persans, les limites de l'Inde ancienne. Il nous semble plus naturel de consulter à cet égard les Hindous eux-mêmes, qui paraissent avoir étudié les grandes formes de la nature dans l'Asie centrale, bien plus sérieusement qu'on ne l'avait imaginé.

D'après les enseignements de la cosmographie brahmanique, le continent est représenté symboliquement sous la la forme d'une fleur de lotus (*Padma*, en sanscrit) (*) qui surnage à la surface de l'Océan. Du centre de cette fleur s'élève le pistil, type de la plus grande élévation de l'écorce terrestre; le *Mérou* ou *Souméron*, le *mont Sacré*. Autour de lui se pressent les organes de la fécondation, les filaments, les anthères, les nectaires, comme les crêtes des montagnes et les pics principaux des chaînes d'où découlent les grands fleuves de la terre. Les divisions de la corolle désignent les principaux pays. Les quatre divisions du calice indiquent quatre péninsules primitives ou *dwipas* (pays baignés à moitié ou en grande partie par la mer (**)), dirigées vers les quatre points cardinaux. Le segment du sud ou l'Inde antérieure, l'Inde proprement dite, est le *Djambou Dwipa* (***). Ainsi donc, *sous le point de vue de sa déduction* *cosmographique*, l'Inde est dé par les brahmanes sous le no Djambou Dwipa (prononcé *Dja Dip*). Sous le point de vue hist et politique, c'est le *Bhârat-K* ou *Bhârat-Varsha* (prononcé *rate-Varshe*), contrée ou pa Bhârat, du nom d'un prince issu race lunaire (*), fils de Danshma de Sacontala. Suivant les brahm le Bhârat-Varsha est borné au no l'*Himalaya*, au sud par la mer, en partie par la mer et en partie p chaînes de montagnes qui le sé des pays connus aujourd'hui so noms d'*Assam*, *Cassay*, *Arrac* l'ouest, enfin, par l'Océan et p chaînes de montagnes qui sépare contrées de l'ancienne Perse et s dent jusqu'aux bouches de l'I montagnes que les géographes m nes désignent par le nom de *mon liman*, et que les plus ancie teurs hindous considéraient c une continuation de l'Himalaya qui sont, par le fait, dépendan l'Iran, dont elles constituent l oriental. D'après ces données, tra en géographie mathématique, continentale des anciens, env sous le point de vue de ses limi trêmes, s'étendait du huitième a te-cinquième degré de latitude et du soixante-cinquième au q vingt-onzième degré de longitude tale (méridien de Paris) (**).

Essayons maintenant de véri la détermination de ces limites quée par les grandes formes de ture, coïncide avec des différen nérales et suffisamment tran observées dans ses productions e et au delà de ces mêmes limites

Remarquons que le bord orie plateau de l'Iran qui termine le de l'Indus, est désigné comme la de l'Inde à l'occident. C'est la

(*) *Nymphæa nelumbo, L.; nelumbium speciosum*, Wild. κύαμος αἰγυπτιακός.

(**) *Dwipa*, prononcé Dvip, Dip, Dib, presqu'île (le *Djezira* des Arabes) et par extension *île*.

(***) Nous nous occuperons plus tard de la signification de ces mots.

(*) Les deux dynasties principa anciens souverains de l'Inde gan sont désignées sous les noms d'*Enf soleil* et *Enfants de la lune*.

(**) Voyez planche 1, carte de l'I cienne.

[redacted]

: *hindo-persique*. Toute la con-
ouest de cette chaîne forme,
.aboul jusqu'à la côte de Mé-
ıncienne *Gedrosia*), un haut
ı interrompu de plateaux et de
ies; c'est l'Afghanistan pro-
dit, qui a pour rempart au
ndou-Koush, ou *Hindou-Kôh*,
tion occidentale de l'Hima-
triple chaîne Soliman pour
d frontière vers l'Indus, et le
le Beloutchistan pour limite
iu nord-ouest, sur le prolon-
de l'Hindou-Koush, s'élève
»amise, pays des Hazarchs,
e par son isolement à une for-
e montagnes inaccessibles en-
.aboul, le Kandahar, Balkh
›rassan. A l'ouest, enfin, s'é-
ue vers le lac Zarah et le Seis-
ays montueux, de forme qua-
ire, dont les déserts sablon-
salins de la Perse centrale
la limite. Telles sont les fron-
:urelles du plateau de l'Afgha-
ıant aux frontières politiques,
ıt jamais été nettement déter-
aucune époque, dans un pays
e domination n'a réussi à for-
ıité monarchique de longue
açons-nous par la pensée sur
errasse du Kaboul qui fait par-
vaste plateau, et observons.
le point de vue physique
ous le point de vue politique,
n de Kaboul dans le monde
attire sur cette ville l'atten-
ıut l'Orient (*). Kaboul est le
où se croisent les grandes
: communication de la Perse
de, de l'Irân et du Tourân,
autres termes, du nord et du
est et de l'ouest de l'Asie cen-
ıs le rapport du climat, Ka-
aussi un point de transition
portance caractéristique, of-
e réunion singulière des in-
liverses du ciel et de ses dons
variés, en un mot le climat accidenté qui, dans les pays de *terrasses*, rapproche toujours les contrastes dans le moindre espace et le temps le plus court, mais aussi dans le style le plus grandiose. A Kaboul règne déjà en partie le climat sec de la Perse; mais les derniers nuages de la mousson, suivant l'éternel rempart de l'Himalaya et de l'Hindou-Kôh, arrivent encore jusqu'ici, et y déposent les pluies fertilisantes dont ils sont gonflés. La neige, inconnue aux plaines de l'Hindoustan, se montre dans le haut pays de Kaboul; mais, en hiver, elle ne fait que couronner les hauteurs qui environnent de toutes parts sa délicieuse vallée. Au mois de mai, de nouvelles pluies viennent féconder le sol, et le printemps se montre, comme en Europe, avec son nouveau feuillage et ses boutons de fleurs. Il n'y a point ici de chaleurs étouffantes comme sur les bords du Gange; mais l'air est pur et vif, les rayons du soleil pénètrent aisément l'atmosphère. L'été, comme l'hiver, arrive subitement et s'en va de même. Le changement des saisons est brusque, mais régulier. A une journée de marche de Kaboul, vous trouverez des endroits où il ne tombe jamais de neige, et en deux heures vous pouvez vous transporter dans des lieux où elle couvre le sol pendant presque toute l'année.

Tous les observateurs constatent que c'est ici que finit, pour ainsi dire, l'Asie orientale, et que commence l'Asie occidentale avec ses tendances européennes. De ce point critique, regardez à l'est, et vous y voyez une race d'hommes recueillis en eux-mêmes, séparés par leur civilisation et leurs mœurs du reste du continent asiatique et du monde entier. A l'ouest, aux yeux de ces peuples spectateurs immobiles et impassibles du mouvement des autres peuples, commence l'*Europe*, même en Asie, tant est frappant le contraste que présentent ces deux moitiés d'une même masse terrestre (*).

.lle de Kaboul est située, d'après
ations les plus récentes, par
le latitude nord, et 69° 7′ 15″ de
ɛst (méridien de Greenwich), sur
élevée de plus de deux mille mè
ɪus du niveau de la mer.

(*) Les mots *Vilaèt* et *Vilaèti*, dans l'Hin-

Sous le point de vue historique, l'une de ces moitiés semble exercer une force attractive, l'autre une force répulsive, sur les races humaines, phénomène qu'aucune autre partie du monde ne présente avec le même caractère de grandeur. D'un côté, habitudes calmes et contemplatives, indifférence de ce qui se passe à l'extérieur, obstacles physiques, répugnance naturelle et empêchements religieux à l'émigration; de l'autre, agitation perpétuelle des hommes et des intérêts, besoin de changement, recherche d'un équilibre inconnu : natures différentes, en un mot, et non moins dans le sens physique que dans le sens moral.

Kaboul étant le point principal parmi tous les points de cette double ligne de séparation que la nature physique et la nature morale ont tracée entre les deux mondes asiatiques, et en même temps le point d'intersection le plus remarquable des routes qui viennent de l'Asie centrale ou qui se dirigent vers elle, les différences ou les contrastes que nous avons signalés s'y résument, pour ainsi dire, aux yeux de l'observateur attentif; mais ils se manifestent dans leur plus grande généralité, aussitôt que l'on a franchi l'Indus.

Les peuples à l'ouest de ce grand fleuve se distinguent par un sentiment profond de liberté et d'indépendance, sentiment complétement étranger à la plupart des nations de l'extrême orient. Ils possèdent, en outre, un grand fonds de courage, relevé et soutenu par la barbarie relative de leurs mœurs. Leur pays est généralement peu cultivé; on n'y voit point, comme dans l'Hindoustan, de grandes routes ni de grandes plantations. La colonisation n'y est qu'un fait sporadique; les points qui lui sont acquis se trouvent séparés les uns des autres par de vastes pâturages, où se heurtent et se croisent en tous sens les pâtres avec leurs bestiaux. Leurs physionomies sont dures, leur peau velue et brunie au soleil; ils vivent sous l'influence des traditions patriarcales. Gouvernement, tribunaux, magistrature, lois, police et civilisation, tels que l'Hindou les a conçus, créés ou acceptés, sont autant d'idées ou de faits qui leur sont entièrement inconnus, et cependant il y a une certaine organisation et un ordre relatif dans cette étrange agglomération d'hommes à demi barbares.

Le ciel de ces pays est, comparativement à celui de l'Hindoustan, plus frais et plus pur; la nature s'y montre sous des formes plus pittoresques. La coupe des figures humaines et leur carnation se rapprochent autant des nôtres qu'elles diffèrent de celles des Hindous; la forme et surtout la nature des vêtements s'éloignent de celles qui sont généralement adoptées dans l'Hindoustan. Les tissus blancs et légers cèdent ici la place aux cotonnades de couleurs foncées et aux habillements en cuir ou en peau de mouton. L'activité du corps et de l'esprit est, chez ces peuples, poussée aussi loin que l'indolence et l'apathie chez les Hindous qui habitent le bassin du Gange. Ceux-ci trahissent à chaque instant, et dans toute leur manière d'être, les habitudes de soumission servile à la domination d'un maître; ceux-là sont libres et ne reconnaissent d'autre frein à ce sentiment de liberté qui les anime, que la force et la volonté de la masse.

La physionomie des pays n'est pas moins différente que celle de leurs habitants. A l'est de l'Indus, le terrain est égal et fertile, tandis que du côté opposé, il est plein de contrastes les plus frappants; les changements subits de température, l'impétuosité des vents d'hiver et de printemps, sont autant de phénomènes très-communs du côté de l'Afghanistan, et complétement inconnus dans l'Hindoustan. Les terrasses qui constituent la surface de l'Afghanistan sont remplies de sinuosités, de plaines et de

doustan et les contrées voisines, désignent également *notre* Europe et l'Europe *asiatique*, c'est-à-dire, les pays au delà de l'Indus, et les habitants ou les productions de l'une ou de l'autre.

[redacted]

gradins qu'on ne trouve point dans les domaines de l'Indus et du Gange.

Cette différence se fait remarquer jusque dans les plantes des deux régions; celles de l'Afghanistan se rapprochent beaucoup plus des plantes européennes que des plantes de l'Hindoustan; le dattier, si commun dans l'Hindoustan, ne se rencontre que par bouquets clair-semés entre les monts Soliman et l'Indus, et a disparu au delà. Le dernier dattier observé par les voyageurs qui se dirigent du Sindh sur Kandahar, s'élève solitaire à l'entrée de la célèbre passe du Bolan. Vers le haut Indus, quand on s'avance dans l'Afghanistan, le dattier ne dépasse pas Peshaver; cet arbre est entièrement inconnu dans l'Irân; mais, en revanche, on y rencontre une foule d'arbres européens. Les jardins de Kaboul, de Kandahar, d'Hérat, en sont remplis; les forêts de la Perse ne diffèrent en rien de celles de l'Europe. Le platane, qui orne les environs de Kashmir et tout l'Afghanistan, disparaît complétement près d'Attock sur l'Indus : c'est surtout à partir de ce point que la physionomie de l'Inde se dessine d'une manière plus prononcée; c'est à partir de là qu'on ne rencontre, à mesure qu'on s'avance vers l'est, que des plaines ensemencées avec du riz et du froment. Le panorama prend, au delà du Djélôm, un aspect plus monotone; il embrasse un pays sillonné par une multitude de rivières, et s'inclinant par une pente douce, mais continue, du côté du Bengale et de la mer. Les Afghans égarés dans ce pays ne ressemblent point à ceux de leurs compatriotes d'en deçà de l'Indus.

Ritter fait observer que dans l'Hindoustan même, et plus particulièrement dans le Dekkan, les peuples qui habitent la partie orientale ne ressemblent en rien à ceux qui occupent la partie occidentale. Dans le Malabar, l'air, les saisons, les vents, rien n'est comme dans le Coromandel. Les habitants du premier pays sont pleins d'énergie et d'activité; ceux du second vivent, au contraire, dans la mollesse et la nullité la plus complète.

Les animaux semblent suivre aussi cette ligne de démarcation que nous avons indiquée entre l'est et l'ouest dans les rapports tant ethnographiques qu'orographiques. L'éléphant ne se trouve nulle part dans l'Asie antérieure, tandis que dans l'Inde il abonde. Du temps d'Alexandre, il paraissait parfois sur les bords de l'Indus, où on ne le trouve plus du tout. A l'est, au contraire, il pénètre jusqu'à la Chine. Le chameau est rare et s'acclimate difficilement dans l'Inde; il fait l'une des richesses et des principales ressources du pays à l'ouest de l'Indus.

Ces rapprochements sont d'un haut intérêt, parce que leur étude, quand elle repose sur des données exactes, peut conduire à des déductions importantes pour le progrès de l'agriculture, du commerce, de la civilisation en général; mais nous devons nous borner à ces indications sommaires, qui suffisent pour apprécier le caractère spécial des pays qui forment la transition de l'Asie antérieure à l'Inde gangétique, et dont le contact immédiat intéresse à un si haut degré l'avenir de l'empire hindo-britannique.

Au nord et à l'est, au nord surtout, les séparations physiques ne correspondent point à des différences ethnographiques moins remarquables que celles que nous venons de signaler; mais les différences sont d'un autre ordre, et la transition de l'Inde à la Chine, par l'Indo-Chine et le Thibet, nous semble moins brusque et moins tranchée sous le point de vue de la civilisation, des croyances, des habitudes, que celle que nous avons esquissée entre l'Asie antérieure et l'Hindoustan. C'est un point à examiner, et sur lequel l'étude des littératures chinoise, thibétaine et birmane est destinée à jeter un grand jour. Toutefois, il est certain que les populations à l'est des premières chaînes de l'Himalaya et du cours inférieur du Brahmapoutra présentent plus d'affinités avec la race mongole qu'avec la race hindoue, et nous pouvons considérer les limites

désignées par les autorités sanscrites comme les plus rationnelles qu'il soit possible d'assigner à l'Inde ancienne.

Les pays compris entre ces limites ont-ils, à aucune époque, été soumis à une domination unique, à une même forme de gouvernement, au moins aux mêmes institutions religieuses? Ces questions ne sont pas encore susceptibles de solution complète. On a tout lieu de croire cependant que la plupart des peuples de l'Inde ont, pendant plusieurs siècles, professé les mêmes principes religieux, et observé les rites et cérémonies prescrits par les Védas. Quant à l'organisation politique de l'Inde ancienne, et aux changements que la conquête a introduits à diverses époques, voici en quelques mots le résultat des recherches, et le résumé des grands événements historiques dont nous présenterons plus tard l'ensemble à nos lecteurs.

Selon les Brahmanes, l'Inde se divisait originairement en dix grands royaumes, et l'existence de ces divisions générales paraît être confirmée par celle de dix dialectes principaux, correspondant à chacune de ces divisions. Environ deux mille ans avant l'ère chrétienne, selon les Pouranas, le Bharat-Khand aurait compris quatre riches et puissants royaumes. Tous les autres États secondaires de l'Inde auraient été tributaires de l'un ou l'autre de ces grands empires, et ceux-ci auraient, à leur tour, formé, à de certaines époques, une confédération soumise à un seul chef ou empereur. Cette organisation politique et l'indépendance des races hindoues furent détruites par les invasions successives des mahométans, de l'an 1001 à l'an 1193 de l'ère chrétienne. A dater du onzième siècle, la domination plus ou moins absolue d'une grande partie de l'Hindoustan (*) passa d'une dynastie de conqué l'autre, jusqu'à Baber, descenc Timour, qui, envahissant ce r reux pays pour la cinquième f 1525, détrôna l'empereur patân tân Ibrahim, et commença la d moghole, qui a régné sans comp sur ce vaste empire (si l'on cepte l'usurpateur Sheer-Khan princes de sa famille) pendant deux siècles (*). Sous le règne bar, petit-fils de Baber, l'emp divisé en *Soubahs* ou gouverne ceux-ci en *Sircars* ou province provinces en *Pargannahs* ou di Le nombre des soubahs a var le règne d'Akbar et les régn vants; mais on peut en c vingt sous Aurengzeb, savoi boul, Kandahar, Lahore, K Adjmir, Moultân, Dehli, Agra, Allahabad, Béhar, Bengale, Malwa, Goudjrât, Khandeish, Aurangabad, Golconde et Bid C'est là l'époque la plus brillan domination moghole, et celle ministration musulmane a eu d'unité et de vigueur. La pér décadence a commencé avec le tième siècle, sous le règne de Allum, fils d'Aurengzeb, et sorganisation qui suivit l'inva Nader-Shah laissa vacant par l trône de l'Hindoustan, où l terre est venue s'asseoir. Ell

(*) L'étendue précise et le véritable caractère de cette domination, à diverses époques, ne sauraient être appréciés qu'en suivant, pour ainsi dire, pas à pas l'histoire des principaux princes musulmans qui ont formé des établissements durables dans l'Inde, et nous devons renvoyer cet important à la troisième partie étudierons plus spécialement l'Inde a âge.

(*) Sheer-Khan, son fils, son pe les autres prétendants de cette fa occupé le trône de Delhi de 1541 Pendant cette période de 14 à 15 a pereur Houmayoun, fils de Baber, de l'autre côté de l'Indus où son était encore reconnue, une occasio ble pour rentrer dans l'Hindoustan n'avait cessé d'être considéré comm time souverain, et profitant des di qui s'étaient élevées entre les princ à la mort de Sélim, fils de Shee réussit enfin à remonter en 1555 trône, où deux ans après devait son fils, le grand Akbar.

débris et reconstruit l'édifice sur des bases plus durables. re mogbol, sous Aurengzeb, ıassé en longitude les limites avons spécifiées plus haut; ieurs États du sud n'étaient is au joug musulman.
re hindo-britannique, au con- ıbrasse tous ces États, ainsi centrale (dont quelques dis- reconnaissent qu'imparfaite- domination des empereurs ; mais il ne s'étend au nord le trente et unième, et à ıe vers le soixante-huitième l'est, il atteint le quatre- ième degré de longitude; et provinces réunies dans ces années aux territoires de la ie, comme Assam, Arracân, ıonasserim, Singapour, Ma- ., sont situées bien au delà ridien. Avant de nous occu- description politique de cet ıuveau, résumons en peu de ue l'on sait aujourd'hui sur ologique et hydrographique oustan.
ıde presqu'île hindoustanique, ition intermédiaire à l'égard s de l'Asie postérieure d'un des Arabes de l'autre, se ns des conditions analogues ù se trouve l'Italie entre la ıs l'est, et la péninsule ibé- l'ouest. On ne l'approche que stes surfaces de mer, ou en t des chaînes de montagnes sage difficile (*). Envisagée ensemble, cette vaste contrée gure d'un quadrilatère qui se deux immenses triangles, ıse commune est la ligne de es bouches de l'Indus à cel- ınge et du Brahmapouttra. ıe, comprenant toute la lar- Hindoustan de l'est à l'ouest, oins de seize cent cinquante milles anglais d'étendue (environ six cent quatre-vingts lieues de poste); c'est la distance qui, en Europe, sépare Bayonne de Constantinople. Le triangle septentrional a son sommet à *Léh*, sur l'Indus supérieur; le triangle méridional a le sien au cap Comorin. La ligne qui joint les deux sommets n'a pas moins de dix-neuf cent soixante-quinze milles (ou environ huit cent quinze lieues de poste, c'est-à-dire, que la distance entre ces deux points est à peu près la même que celle qui sépare Bordeaux de Moscou, ou Naples d'Arkhangel). La surface totale des deux triangles est à peu près égale à la moitié de la superficie de l'Europe continentale, moins la péninsule scandinave. Le triangle du nord contient trois fois la superficie de l'empire d'Autriche, celui du sud trois fois celle de la France. Les côtés du triangle du nord sont formés par de hautes chaînes de montagnes; le centre est occupé par de basses vallées ou des plaines immenses. Dans le triangle du sud, au contraire, les côtés sont des terres basses, étroites, tandis que le milieu est rempli de montagnes ou de hauts plateaux. Le contraste est complet sous le point de vue astronomique, comme sous celui de la configuration plastique des surfaces. La base commune à ces triangles est formée en grande partie par la vallée de la Narbaddah, au pied des monts Vindhya; aussi ces montagnes et la rivière de Narbaddah ont-elles une grande importance absolue et traditionnelle, comme partageant l'Hindoustan en deux parties qui se distinguent l'une de l'autre non moins par leur aspect physique que par le caractère, le langage et les mœurs des peuples qui les habitent, et par les souvenirs religieux ou historiques qui se rattachent à chacune d'elles. La partie septentrionale, ou *Hindoustan propre*, portait chez les anciens brahmes le nom de *terre civilisée et sacrée*, parce que la tradition voulait qu'elle eût été fréquentée par les dieux. La partie méridionale, ou le Dekkan (Dakkann), était seulement appelée *terre civili-*

z, pour le développement des transition de la haute Asie aux s de l'Inde antérieure, Ritter, et suiv.

sée (*). Le Dekkan a aussi ses contrastes qu'il faut désigner à l'étude, et dont l'influence ne saurait être méconnue. Ses côtes de l'est et de l'ouest étant tournées vers des mers animées par des courants et des systèmes de vent très-différents, les courants d'air, les eaux, les productions, les peuples eux-mêmes, diffèrent sur l'une et l'autre plage, et à ces différences correspondent des besoins et des échanges, en un mot, des relations commerciales d'un caractère distinct.

Un pays dont l'étendue égale celle de la moitié de l'Europe doit nécessairement présenter une grande diversité de surfaces; aussi depuis des siècles les voyageurs qui ont visité différentes parties de ce pays ont décrit ou indiqué, chacun de son point de vue exclusif, ce labyrinthe de montagnes et de vallées, de plaines fertiles, de déserts, de provinces peuplées, de forêts, de bassins fluviaux et de côtes. Il était à peu près impossible de se former, d'après ces données éparses, toujours incomplètes, souvent inexactes, une idée de l'ensemble des caractères physiques de ces contrées. C'est aux déterminations rigoureuses fournies, dans ces derniers temps, par la géodésie, la géognosie, la botanique, la climatologie, que nous devons la connaissance du vrai relief du pays, et c'est par le judicieux emploi des éléments qu'elles ont rassemblés qu'on a pu arriver enfin à la construction d'une carte tant soit peu exacte de l'Hindoustan. Le gouvernement anglais a fait exécuter dans ce but une série de travaux que l'on peut sans hésiter ranger au nombre des entre-

(*) Nous reviendrons, en traitant de l'Inde ancienne, sur ces points remarquables de la géographie sacrée des Hindous, et sur les phénomènes ethnographiques auxquels ils se lient. L'ouvrage de Rammohun-Roy, intitulé : *Exposition of the practical operation of the judicial and revenue systems of India, etc.* (London, 1832, in-8°), contient un sommaire très-intéressant des notions fondamentales qui se rapportent à ce sujet. Nous aurons occasion d'en parler avec quelque détail.

prises qui honorent le plus le mon vilisé (*). Les énormes chaînes d malaya au nord et à l'est, avec pics élevés de sept à huit mille n au-dessus du niveau de la mer monts Soliman qui terminent le sin de l'Indus à l'occident; le désert de sable qui sépare le Sin Rajpoutana; les chaînes qui trave le Rajpoutana; le plateau centr Malwa, les monts Vindhya q lient à ce plateau et à ses dépe ces; puis, au sud de cette chaîn groupes connus sous le nom de orientaux et occidentaux, et enf *Gâths* méridionaux, ou la chaîn se termine au cap Comorin : tel les traits géologiques les plus sai de cette vaste contrée. Les te élevés y sont à l'ensemble des basses, d'après nos calculs, d rapport approximatif de dix-n quatorze. Toutes ces grandes f de la nature sont traversées multitude innombrable de cou d'eaux, depuis les cimes les plus tes jusqu'aux plages de l'Océan. l'Inde du nord, toutes les sourc leurs ramifications infinies se gent en deux systèmes gigantes celui de l'Indus et le système co du Gange et du Brahmapouttr Dekkan ou l'Inde du sud, au co re, est arrosé par une multitu rivières bien plus petites, mais tant isolément dans la mer. La gueur de ces rivières et leur pr deur vont en s'amoindrissant du au sud, à mesure que la pres se rétrécit. Les deux rivières s le plus au nord, la *Narbaddah* *Tapti*, ont cela de particulier contrairement à la pente général les courent de l'est à l'ouest, en presque directe, se jeter dans l à la côte de Malabar, tandis q *Godavery*, le *Kistnah*, le *Pân* *Cavery*, qui ont leurs sources p

(*) Le grand Atlas de l'Inde, r principal de ces immenses travaux, se publie par ordre de la cour des dire est arrivé à sa trentième feuille. L' en est d'un pouce par quatre milles a

: Malabar, dans les monta-
ginales du plateau du Dek-
-à-dire, dans la pente orien-
Gâths, vont traverser les
plateau de l'ouest à l'est, et
ıns la mer du Bengale à la
ıromandel. En résumé, trois
rands fleuves du monde, plu-
res fleuves ou rivières con-
, égaux par le volume de
et la longueur de leur cours
ipaux fleuves de l'Europe,
ıd nombre de rivières secon-
osent et fertilisent plusieurs
l'Hindoustan; mais l'Hin-
est pas aussi favorisé, sous ce
jue l'Inde transgangétique,
tte portion de l'Inde qui ap-
u cours du Gange et du
uttra.
ité de l'Hindoustan, la beauté
mat, sont. presque prover-
st là une de ces notions va-
ımplètes, inexactes, dues à
rations superficielles, qu'on
de généraliser. On a appli-
ys entier ce qui n'est vrai
lques-unes de ses parties; à
e qui n'est vrai que d'une
ous chercherons à caracté-
: manière plus précise et plus
selon les diverses régions
les qualités du sol et la na-
mat. Nous signalerons, dès
un fait curieux, qui prouve
sous le point de vue histo-
juestion avait été mal jugée
ion générale. Il est certain
ınquérants musulmans n'a-
une très-haute opinion des
que pouvait offrir un éta-
durable dans ces contrées,
qu'une longue habitude qui
leurs répugnances. Ce n'est
esse du sol, mais les riches-
ıles et les produits précieux
; ce n'est pas la beauté du
ıis la soif et l'espoir du bu-
raissent avoir tenté ces hor-
ssantes. Le fanatisme reli-
issant comme prétexte et
itant à la fois, a fait le reste,
Iindoustan à toutes les hor-
ı dévastation et du pillage.

III.

COUP D'OEIL SUR L'ÉTAT ACTUEL DES INDES ANGLAISES.

Divisions principales. — Formes du gouvernement. — Administration.

L'Inde britannique est divisée aujourd'hui en quatre grands gouvernements, savoir : la présidence du Bengale ou fort William, celle de Madras ou fort Saint-George, celle de Bombay, et le gouvernement d'Agra ou des provinces de l'ouest (*Western-Provinces*). Ces quatre gouvernements forment l'Inde *continentale* anglaise, régie par la *Compagnie des Indes orientales*, en vertu d'une charte particulière dont nous parlerons bientôt; mais il faut leur ajouter, comme partie intégrante de l'empire hindo-britannique, le gouvernement de Ceylan, quoique cette grande île soit administrée directement par la couronne. Avant d'entrer dans l'examen de l'organisation politique, civile, militaire, et des ressources de cet empire, il convient de donner une idée de la forme du gouvernement qui le régit.

L'origine première de ce gouvernement est remarquable par le règne auquel elle se rattache, celui d'Élisabeth; par la date de la charte d'incorporation de la première *Compagnie des Indes*, le 31 décembre 1600, et surtout par le contraste entre le point de départ, le commerce, et le point d'arrivée, l'empire!

Montesquieu a dit : « Le monde se met de temps en temps dans des situations qui changent le commerce. » Quand on pense à quel degré et à quelle nature de pouvoir la Compagnie anglaise des Indes orientales est arrivée de nos jours, et qu'elle tient en ses mains la destinée de la moitié des peuples de l'Asie, il semble qu'on puisse dire à juste titre : « Le commerce se met de temps en temps dans des situations qui changent le monde. » La constitution actuelle et la nature du gouvernement de la Compagnie nous montreront jusqu'à quel point, à cet égard, cette conclusion est fondée.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre dans toutes ses phases le développement de ce pouvoir colossal; cependant, il importe de bien constater un fait important que nous venons d'indiquer, fait déguisé, il est vrai, sous l'appareil des formes commerciales, mais qui perce au travers des chiffres, et se révèle par les hésitations et les précautions affectées d'une ambition que les honneurs vulgaires et les profits du négoce ne pouvaient satisfaire. Depuis un siècle et demi, le commerce a cessé d'être exclusif ou même le but principal de la Compagnie. Le pouvoir, les possessions territoriales, l'empire, voilà ce qu'elle a convoité sans presque oser le vouloir, voilà le résultat vers lequel elle a été fatalement entraînée, et qu'elle n'a complétement atteint que depuis quelques années.

Nous envisageons ici la question sous le point de vue le plus général; nous admettons que, dans l'origine, les diverses associations qui se sont formées en Angleterre pour envoyer des flottes marchandes aux Indes orientales, ne songeaient qu'aux profits que pourraient réaliser les cargaisons de retour; mais, à dater de 1689, et surtout depuis la fusion des deux grandes compagnies rivales en une seule, et la constitution définitive de la compagnie actuelle, en 1702-1708, la tendance à l'agrandissement, l'esprit de conquête, la volonté de devenir puissance dans l'Inde, se sont montrés en toute occasion, et ont dominé toute question commerciale. Les archives de la Compagnie fournissent à cet égard un document d'autant plus curieux, qu'il révèle, à une époque si reculée, la pensée tout entière de ce gouvernement, pensée ambitieuse et cupide à la fois. Les directeurs, dans les instructions envoyées à leurs principaux agents dans l'Inde, en 1689, s'exprimaient ainsi :

« L'augmentation de nos revenus est un sujet qui nous intéresse autant que la prospérité de notre commerce : c'est cela qui nous rendra forts, tandis que vingt accidents peuvent interrompre notre commerce; c'est avec cela *que nous deviendrons une nation dans l'Inde;* sans cela, nous ne sommes qu'une réunion d'aventuriers sous la protection de la charte royale, faisant le commerce là seulement où il n'est pas de l'intérêt de quelqu'un de puissant de s'y opposer; et c'est pour cela que les sages Hollandais, dans toutes leurs instructions générales, instructions que nous avons lues, écrivent dix paragraphes concernant leur gouvernement, l'administration civile et militaire, *la guerre et l'augmentation de leurs revenus*, pour un paragraphe concernant leur commerce. »

L'historien des Indes anglaises, l'illustre Mill, avait signalé cette tendance précoce à la souveraineté; toutefois, il s'était borné à en conclure qu'un commerce dédaigné est un commerce négligé, et conséquemment un commerce sans profit; vérité que la discussion publique des ressources et de la situation financière de la Compagnie, dans ces derniers temps, a pleinement établie, comme résultat de sa longue existence commerciale. Ce n'était pas là toute la vérité, ce n'était pas le résultat le plus important d'un siècle de combats, de monopole et d'intrigues. Un acte du parlement a formulé d'une manière officielle, il y a sept ans, ce résultat définitif, résultat politique et non commercial, conséquence forcée d'un développement monstrueux et d'une complication d'intérêts dont le ministère anglais n'avait ni la volonté ni le loisir d'accepter la responsabilité. Par cet acte, qui reçut l'assentiment du roi, le 28 août 1833, la Compagnie a renoncé au monopole de Chine, suspendu indéfiniment tout négoce, et a été investie du gouvernement immédiat de l'empire hindo-britannique jusqu'au 30 avril 1854. La couronne a délégué à la Compagnie le gouvernement suprême des Indes, à la condition acceptée par elle de soumettre ses actes au contrôle d'un conseil spécial. La désignation ordinaire de ce conseil est celle de *conseil* ou *bureau de contrôle* (*board of control*), et ses membres ont le titre de « com-

sde sa majesté pour les affaires le. » Le président de ce con- e parmi les ministres. La pre- rmation du bureau de contrôle : à l'année 1784. Avant d'en es attributions, il convient de e compte de l'organisation ac- : la Compagnie des Indes orien- des fonctions de la *cour des rs.*

pital de la Compagnie est de ions sterling, ou plus de cent te millions de France. L'intérêt pital, au taux de douze et demi it, est réparti, d'après les ren- ents les plus récents, entre lle cinq cent soixante-dix-neuf aires. Les affaires générales de pagnie sont réglées par la *cour priétaires.* Ceux des proprié- ni possèdent pour cinq cents li- rling d'actions de la Compa- puis au moins un an, ont droit er et de prendre part aux dé- ais ils ne peuvent pas voter; res sterling donnent droit à un rois mille livres sterling à deux six mille livres à trois votes, et ix mille livres et au-dessus à votes, nombre de votes le plus quel un seul propriétaire puisse re. Les femmes peuvent possé- actions de la Compagnie. Les rs, à quelque nation, à quelque n qu'ils appartiennent, peuvent nt devenir propriétaires. Les les autres ont droit de prendre x débats et de voter aux condi- ue nous venons de mentionner. nbre total des votants est es- leux mille. En 1832, deux mille nt onze votes appartenaient à nmes, trois cent soixante-douze femmes. La cour des proprié- s'assemble régulièrement tous s mois. Elle nomme des *direc-* irés de son sein pour adminis- s affaires politiques, financiè- c., de la Compagnie. La *cour ecteurs*, émanée de la *cour des étaires*, se compose de trente es, qui doivent satisfaire aux ons suivantes : être né sujet an- u avoir été naturalisé, posséder des actions de la Compagnie pour au moins deux mille livres sterling, n'être ni directeur de la Banque d'Angleterre ni directeur de la Compagnie de la mer du Sud. De ces trente membres, vingt-quatre seulement siégent à la direction, six sortant à tour de rôle, tous les ans, de la direction active, et n'étant rééligibles qu'à l'expiration de l'année. La cour des directeurs se choisit chaque année un président et un vice-président. Cette cour s'assemble une fois par semaine. Il faut que treize membres au moins soient présents pour constituer la cour. Toutes les questions sont décidées au scrutin secret. La cour des directeurs se partage, pour l'expédition des affaires ordinaires, en trois comités : 1° de l'intérieur et de la comptabilité, composé de huit directeurs; 2° des affaires politiques et militaires, composé de sept directeurs; 3° comité législatif, des revenus et de la justice, sept directeurs. Les affaires secrètes sont confiées exclusivement à un comité qui se compose du président, du vice-président et du plus ancien directeur. Les membres de ce *conseil des trois* prêtent entre les mains l'un de l'autre, avant d'entrer en fonction, le serment dont voici la teneur : « Je jure d'exécuter fidèlement le mandat qui m'est confié comme membre du comité secret nommé par la cour des directeurs de la Compagnie des Indes, et de me servir des pouvoirs qui me sont attribués en cette qualité avec toute l'habileté et tout le jugement dont je suis capable. Je ne confierai ou ne ferai connaître à qui que ce soit les ordres secrets, instructions, dépêches, lettres officielles ou communications qui pourront m'être donnés ou envoyés par les commissaires pour les affaires de l'Inde, si ce n'est aux autres membres dudit comité secret, ou à la personne ou aux personnes dûment nommées et désignées pour transcrire ou préparer ces documents, à moins que je n'y sois autorisé par lesdits commissaires. Qu'ainsi Dieu me soit en aide (*). »

(*) Charte de 1833, art. 35.

Le gouvernement suprême des Indes reçoit directement ses instructions de la cour des directeurs. Une importante prérogative de ce corps est la nomination à peu près exclusive aux grades ou emplois par lesquels se recrutent les différentes branches du service dans l'Inde : patronage immense, et qui suffirait pour donner une influence considérable à la cour des directeurs, en Angleterre même, où les plus grandes familles sont souvent désireuses de voir leurs plus jeunes membres entrer dans la carrière à la fois honorable et lucrative que peut leur ouvrir la protection d'un directeur. Ce patronage est réglé sur les bases suivantes. Le nombre des commis (*), cadets et chirurgiens aides-majors à nommer dans le cours de l'année étant connu, ce nombre est divisé en trente parts. Le président de la cour des directeurs a *deux* nominations, le vice-président *deux*, le président du conseil de l'Inde *deux* également, et chacun des directeurs *une*. Une partie du patronage est entre les mains des ministres par l'intermédiaire du conseil de l'Inde, la nomination des juges, des évêques et des officiers de l'armée de la reine qui sont appelés à servir dans l'Inde leur étant dévolue. La couronne s'est aussi réservé le droit d'accorder ou de refuser sa sanction à la nomination du gouverneur général, des gouverneurs et des généraux commandant en chef les armé l'Inde (*).

Dans l'état actuel des relations nouvelle charte a établies entre le c ou bureau de l'Inde (*board of co* et la cour des directeurs, les gr mesures administratives et surto litiques émanent du bureau, qu outre, exerce un droit de contrôl solu sur toute la correspondance cour des directeurs. Quant à la c pondance générale, ce droit est n par le droit de remontrance, q charte reconnaît à la cour des c teurs; et en ce qui concerne la c pondance secrète, les ordres du reau, étant alors sans appel, do être transmis par l'intermédiai comité secret, et revêtus des sig res des membres de ce comité sorte que les agents de la Comp au dehors ne reconnaissent que torité de la cour des directeur ne correspondent qu'avec elle, que l'autorité souveraine et l'initi des grandes mesures appartien comme nous l'avons dit, au co suprême des affaires de l'Inde, ou reau de contrôle. Cette organis manque, jusqu'à un certain p d'unité, et conséquemment de f mais elle était peut-être la seule

(*) Les jeunes gens admis à concourir pour les emplois civils (le service civil, aux Indes anglaises, embrasse l'administration, la justice et les finances) portent le titre de *writers*, écrivains. Cette dénomination fait partie de l'ancienne classification des employés civils de la Compagnie en *writers*, écrivains; *factors*, facteurs, après cinq ans de grade d'écrivain; *junior merchants* (mot à mot : *cadets négociants*), après trois ans d'emploi comme facteurs; *senior merchants* enfin (mot à mot : *négociants vétérans*), après trois ans d'emploi comme *junior*, c'est-à-dire après onze ans de service.

Cette singulière classification n'est plus en rapport avec les formes et le but de l'administration actuelle.

(*) Le patronage qui s'attache au de directeur de la Compagnie est le important avantage de cette positio traitement d'un directeur n'est que de liv. sterl. (environ 7,600 francs). Le p dent du bureau de contrôle reçoit 3,5o sterl. par an (à peu près 90,000 franc département des affaires de l'Inde est pris au budget de la Compagnie pou viron 800,000 francs par an. La so exacte telle que nous la trouvons men née dans les comptes soumis au parle au mois de juin dernier, est de 29,58 11 sh. ou à peu près 754,290 francs. traitements des directeurs y sont portés 7,581 liv. 1 s. 10 d. environ 193,315 fr Enfin l'ensemble des traitements payés outre de ceux que nous venons de men ner, à l'hôtel de la Compagnie des I s'élevait, au 1er mai 1840, à 109,41 sterl. ou 2,789,955 francs répartis 404 employés.

au milieu des circonstances tout
; anomales où se trouvaient en
d'un côté la Compagnie, de l'au-
: gouvernement royal. C'est une
: de transition par laquelle il
sage de passer, et qui ne nous
e pas devoir compromettre l'a-
de la domination anglaise dans
loustan. Sur quelques points de
seulement, il y a eu et il y aura
ord entre ces deux pouvoirs;
es bases de la transaction sont
, rationnelles, simples et dura-
t suffiront à maintenir le sys-
ctuel de gouvernement jusqu'au
il 1854 (terme auquel expire la
accordée à la Compagnie), et au
'il le faut. La Compagnie a fait
al une belle affaire en acceptant
ditions que le gouvernement lui
fertes; elle a abandonné, il est
es priviléges commerciaux, mais
mmerce l'avait appauvrie, loin
richir. Toutes les propriétés
ères et immobilières qui lui ap-
ient au 22 avril 1834, ont été
rées à la couronne, mais elle
serve l'administration. L'exploi-
des immenses ressources de
oustan lui est concédée pour
ns au moins; le dividende de
tionnaires est payé sur les reve-
e l'Inde, et garanti, en outre,
fonds de deux millions sterling
part sur le montant de la réali-
de ses valeurs commerciales
ées à vingt et un millions ster-
Enfin, si le gouvernement juge
os d'user de la faculté qu'il s'est
ée de racheter les actions qui
it droit à ce dividende, ce rem-
ment ne pourra se faire que
uarante ans, à dater du renou-
ent de la charte (c'est-à-dire, au
ût en 1874), au taux de deux
pour cent, à moins que la Com-
cesse, en 1854, d'être chargée
vernement immédiat de l'Inde,
cas elle pourra exiger le rem-
ment, sous trois ans, à ce même
e deux cents pour cent.
détails dans lesquels nous som-
tré, quoique très-succincts, suf-
nous l'espérons du moins, pour
donner, dès à présent, une idée exacte des formes et de l'action du gouvernement suprême des affaires de l'Inde, en Angleterre. Il nous reste à examiner quels sont la forme et le mode d'action du gouvernement local chargé de l'administration immédiate des Indes anglaises.

En 1831, d'après les documents officiels imprimés par ordre du parlement, les territoires anglais dans l'Inde occupaient une superficie de cinq cent quatorze mille cent quatre-vingt-dix milles carrés (*), peuplée d'environ cent millions d'âmes. La totalité des territoires soit possédés directement par l'Angleterre, soit protégés par elle, était évaluée à un million cent vingt-huit mille huit cents milles carrés, habités par environ deux cents millions d'âmes. C'est à cette prodigieuse multitude, répandue sur un espace immense, que l'Angleterre envoie tous les cinq à six ans, par l'intermédiaire de cette Compagnie de prétendus négociants retirés du commerce, un roi sous le titre de gouverneur général.

Les présidences que nous avons déjà indiquées, savoir : la présidence du Bengale, celle de Madras, celle de Bombay, le gouvernement d'Agra ou des provinces de l'Ouest, et le petit gouvernement de Penang, Malacca et Singapour, sont soumises à l'autorité suprême d'un *gouverneur général en conseil*, désigné par le titre de gouverneur général de l'Inde (**). Le conseil de l'Inde se compose de quatre membres ordinaires, et du général commandant en chef les armées des trois présidences (le gouvernement d'Agra étant plus particulièrement, sous le point de vue militaire, une dépendance de la présidence du Bengale) qui y siége comme membre extraordinaire. L'un des membres du conseil ne siége et ne vote que lors de la proposition et de la discussion des lois ou ordonnances nouvelles que le gouvernement peut juger convenable d'in-

(*) C'est-à-dire dix fois la superficie de l'Angleterre.

(**) Art. 39 de la charte.

troduire dans la législation de l'empire, en vertu des pouvoirs qui lui ont été conférés par l'article 43 de la nouvelle charte. Le conseil suprême peut s'assembler en quelque lieu des trois présidences qu'il plaise au gouverneur général de désigner.

Le gouverneur général est en même temps gouverneur particulier de la présidence du Bengale, et peut être aussi gouverneur particulier (lord Auckland l'était tout dernièrement encore) des provinces de l'Ouest. Il peut réunir à ces dignités le grade de général en chef des armées dans l'Inde (quelquefois avec le titre de capitaine général, comme l'a été lord Wellesley pendant son administration); mais qu'il soit ou non général en chef, ou même quand il ne serait revêtu d'aucun grade militaire, il commande en chef la garnison du fort William ou de Calcutta.

Le gouverneur général est investi de pouvoirs souverains plus étendus à de certains égards que ceux dont jouissent plusieurs rois en Europe (*). Non-seulement il est le chef suprême de l'État, il commande les forces de terre et de mer, déclare la guerre, fait les traités de paix, d'alliance et de commerce, nomme aux emplois, etc., mais il peut faire des lois ou règlements nouveaux, abolir ou modifier les règlements antérieurs, et ses décisions législatives, quoique soumises au contrôle du gouvernement suprême en Angleterre, sont exécutoires dans l'Inde jusqu'à ce que la cour des directeurs ait fait connaître ses intentions (**).

Chaque présidence est administrée par un gouverneur en conseil, et chaque conseil se compose du gouverneur et de trois conseillers; l'un de ces conseillers est nécessairement le général commandant en chef l'armée de la présidence. L'article 38 de la nouvelle charte avait élevé le gouvernement d'Agra au rang de présidence, et cette quatrième présidence devait avoir son

(*) Voyez l'art. 13 de notre Charte constitutionnelle.

(**) Art. 43, 44 et 45 de la charte.

gouverneur et son conseil; ma dispositions ont été modifiées d Les provinces de l'Ouest ont provi ment un gouverneur sans conseil secrétaires d'État, revêtus de pou convenables, suffisent aux besoi service.

Examinons quelle est l'actio gouvernement suprême de l'Ind que nous venons de le représent commençons par nous rendre c de son action politique.

Le gouvernement anglais a a dès l'origine, comme principe f mental de sa politique dans l'Hin tan, de n'intervenir, au moins o siblement, dans les relations des voisins de son territoire, qu'a qu'il y est forcé par des actes d tilité directe, ou par des agres dont ses alliés seraient l'objet.

Les principaux États avec les la Compagnie a conclu des traités liance ou de commerce, sont : l'er Birman, qui borde la frontière an au sud-est, le Napâl au nord-es Pandjâb ou royaume de Lahore nord, le royaume de Kaboul ou ghanistan à l'ouest. La Compag des ministres résidents à la cour d (empire Birman), à celle de Katma (Napâl), et un agent accrédité aupr la cour de Lahore, mais qui a résid que dans ces derniers temps sur le t toire anglais, à peu de distance de l pitale du maharadjah. Les relation gouvernement suprême avec le so rain de Lahore se modifient prob ment en ce moment par suite des nements qui paraissent avoir Karak-Singh (fils de Randjît-S et son successeur) dans la dépend de Nao-Néhal-Singh, propre fils prince. Nous reviendrons bientôt les événements politiques et milit qui ont placé le Pandjâb et l'Afgh tan sous la protection de l'Anglet

Une foule d'États secondaires l'Hindoustan central et dans le kan sont également liés par des tr avec le gouvernement suprême l'Inde anglaise, affectant ainsi le ractère d'une fédération dont ce vernement est le chef.

[redacted]

'es politiques et les rela-
ures des États protégés
es à la sanction ou au
ce régulateur suprême,
ifférends qui peuvent sur-
eux. Protection effective
déférence et soumission
'autre, telle a été la base
e.

de quelque importance,
garanties que leur offrent
a protection du gouver-
assigné une certaine por-
r territoire au maintien
le troupes placé sous les
s de l'agent du gouverne-
ie, et commandé par des
opéens. Ils doivent, en
enir des forces suffisantes
'e intérieure et pour agir
nme contingent.

petites principautés, les
nplement tenues de payer
s autres, trop pauvres
ne redevance annuelle en
a protection qui leur est
ngagent au moins à four-
ngent militaire à la pre-
tion.

s qui vivent aujourd'hui
dance ou sous la protec-
te de la Compagnie, peu-
ser en quatre grandes

déposédés et pension-
subdivisent à leur tour
t : princes pensionnés à
ertaine étendue de terri-
s revenus leur sont assi-
l'administration leur est
ans certains cas, en tout
princes recevant direc-
sor de la Compagnie une
elle.

indépendants dans l'ad-
ntérieure de leurs États,
s le sens politique.

dont les États sont gou-
ı ministre choisi par le
: anglais, et placé sous
immédiate du représen-
t de ce gouvernement,
a cour du souverain no-

4° Princes dont les États sont gouvernés en leur nom par le résident anglais lui-même et les agents de son choix.

L'expérience a déjà prouvé que, de ces quatre modes de gouvernement, les deux derniers, malgré leurs imperfections, sont ceux qui, dans les circonstances actuelles, présentent le plus de garanties pour le maintien de l'ordre public, et qui doivent amener à la longue, sans efforts et sans secousses, des modifications favorables au développement de la civilisation, et conséquemment au bonheur des peuples. Il paraît donc extrêmement probable que tôt ou tard les divers États soumis à l'influence immédiate du gouvernement de la Compagnie se rangeront dans l'une ou l'autre de ces catégories. Toutefois le pouvoir protecteur ne marche vers ce but qu'avec sa lenteur et sa prudence accoutumées. Avec la prétention de ne rien négliger de ce qui doit amener au fond cette rénovation générale, les formes sont soigneusement respectées. La religion, les habitudes locales, les prérogatives de la caste et du rang, sont entourées de respects et d'égards. Les principaux chefs, les familles souveraines, sont inviolables dans leurs personnes et affranchis de la juridiction des cours, excepté dans les cas de quelque importance politique. Les chefs d'un ordre inférieur sont traités avec la considération et les ménagements indiqués par les usages du pays, et on ne peut les forcer à comparaître en personne dans aucune action civile; mais le gouvernement suprême se réserve le droit de les priver de leur liberté ou de saisir leurs domaines, quand des raisons d'État ou l'infraction violente des obligations contractées réclament l'adoption de ces mesures de rigueur.

On peut énumérer aujourd'hui environ deux cent vingt royaumes, principautés et fiefs principaux, dépendants ou tributaires de la Compagnie, sans compter une infinité de petits princes ou chefs secondaires qui ont des relations plus ou moins di-

rectes avec le gouvernement suprême.

Considérés sous le rapport des sectes religieuses auxquelles ils appartiennent, ou sous celui de leur origine, les princes ou chefs dépendants de quelque importance, se rangent sous les dénominations suivantes :

Princes musulmans, d'origine *moghole*. — L'empereur de Delhi, auquel le gouvernement anglais n'accorde cependant que le titre de roi ; le roi d'Aoudh ; le nizam, ou ancien soubehdar du Dekkan, etc.

Princes musulmans, *afghans* d'origine. — Nawab de Bhopâl ; nawab de Tonk, Serondje, etc. ; nawab de Karnoul, etc.

Princes musulmans, d'origine *abyssinienne*. Le nawab de Sutchîn ; le sidie de Djindjiera, etc.

Princes hindous, *brahmanes*. Le peshwa, ancien chef de la confédération mahratte, aujourd'hui pensionné, sans territoire ; le soubehdar de Djansi, le rânâ de Djalone, etc. *Radjpouts*. Le radjah d'Oudeipour, le radjah de Djeypour et autres chefs puissants du Radjpoutana, du Bondelkund, de Malwâ, de Goudjrât, etc. *Mahrattes*. Le souverain de Baroda ou le gaëkwar, le radjah de Satara, le maharadjah-scindhia, etc. *Hindous de diverses castes*. Le radjah de Mysore, le radjah de Cochin, le radjah de Bhartpour, etc.

Princes ou chefs *sikhs* indépendants du maharadjah de Lahore, et sous la protection de la Compagnie. Le radjah de Djeend, le radjah de Patiala, le radjah de Sirmour, etc. (*).

A la tête de ce troupeau de rois dé-

(*) Pour donner une idée de la complication des relations politiques du gouvernement suprême avec cette multitude de chefs d'origine hindoue ou musulmane, il suffira de dire que le nombre des serdars et petits chefs ayant des agents accrédités auprès du résident anglais à Ambalah (ville principale des *États sikhs protégés*, sur la rive gauche du Sutledje), est d'environ cent cinquante ; que les radjâhs ou serdars principaux du Bondèlkund sont au nombre de trente-sept, ceux du Radjpoutana de vingt-deux, etc.

chus, marche, courbé sous le
des souvenirs de sa race, le de
dant de Timour, l'héritier des
pompeux que justifiaient la con
de l'Hindoustan et la splendeu
règnes d'Akbar et d'Aurengze
shâh-hun-shâh (roi des rois), q
rait pu commander, comme ses
tres, à tous ces tributaires, et
tombé plus bas qu'aucun d'eux,
aujourd'hui à l'aumône de la Co
gnie sa main impériale. Par re
pour le souverain nominal, do
Compagnie tient ses droits aux
des peuples de l'Hindoustan, pa
sollicitude étudiée pour les priv
du rang et les exigences de l'étiqu
le résident à la cour de Dehli es
core astreint, dans ses relations
le *darbar*, aux formes humble
cérémonieuses que l'usage pres
un inférieur. Toutes les prière
l'empereur sont des ordres en
rence, tous les ordres du rés
sont des prières ; mais à mesur
le pouvoir du gouvernement a
se consolide, ce vain étalage de
mission respectueuse se resserre
de plus étroites limites, et le no
souverain anglais a succédé à cel
l'empereur sur les monnaies fra
par ordre du gouvernement supr

Un domaine considérable ava
affecté à la subsistance et à l'e
tien de la famille impériale ; c
maine est aujourd'hui administr
les officiers de la Compagnie, et
portion des revenus réalisés cons
la dotation garantie à l'empe
Cette pension, par suite de la mi
en Angleterre du célèbre Ram-Mo
Roy, chargé, en 1830, des récl
tions des illustres mendiants, a été
tée à quinze lacks de roupies ou env
trois millions sept cent mille fran

Il est quelques autres princes,
trefois sujets des empereurs mo
ou grands vassaux de leur couro
mais plus tard souverains indé
dants, et qui conservent encore
jourd'hui, sous la protection d
Compagnie, quelques attributs du
voir suprême. L'étendue et la pop
tion de leurs États, l'importanc

'enus, méritent d'arrêter un
ıos regards.
d'Aoudh, dont les États oc-
ne superficie d'environ vingt-
milles carrés, avec une po-
d'à peu près six millions
ıts; un revenu de cinquante
, et une armée de vingt à
ille hommes, dont une partie
lée par des officiers de la
ıie. Le roi d'Aoudh passait,
elques années, pour le souve-
lus riche de l'Hindoustan; le
roi actuel avait laissé un tré-
ıé à plus de trois cent cin-
ıillions.
îm, dont le territoire n'occupe
superficie moindre de cent
les carrés; ses revenus sont
; égaux aux revenus actuels
l'Aoudh. La population est
nent au-dessus de dix millions
L'armée régulière, comman-
es officiers anglais, s'élève à
douze mille hommes. Les
ıcales proprement dites ne
ıu delà de vingt mille hommes
s irrégulières.
ıaradjah-scindiah, roi de Gwa-
évalue l'étendue de ses États
ıte-deux mille milles carrés,
tion à cinq millions d'âmes,
us nets de vingt-cinq à trente
L'armée s'élevait, il y a quel-
ées, à plus de vingt-cinq mille
Le *contingent*, commandé
fficiers anglais, atteint à peine
de deux mille hommes.
kwar ou roi de Baroda, dont
ınce politique est inférieure à
princes déjà cités, et qui en-
un corps d'armée d'environ
hommes.
ıdjâhs ou ranâs d'Oudeipour,
: et Djodpour, qui sont les
verains principaux du Radj-
, et qui peuvent mettre sur
; de soixante mille hommes,
e et cavalerie, dont la valeur
est proverbiale dans tout
stan.
lations du gouvernement su-
vec le souverain actuel de
:, Radjah Mân-Singh, parais-

sent devoir prendre le caractère d'une intervention permanente qui enlèverait à ce prince l'administration directe de ses États (*).

Il est très-probable qu'avant longtemps les États hindous ou musulmans qui ont conservé quelque indépendance subiront cette intervention souveraine, et nous n'hésitons pas à penser que les populations aujourd'hui soumises à l'administration immédiate de ces princes, gagneront en général à passer sous la domination directe du gouvernement anglais, qui prendra soin, toutefois, de donner par degrés une part active dans l'exercice du pouvoir à des agents subalternes choisis parmi les indigènes. Si quelque cause extérieure ou quelque haute imprudence politique ne vient pas troubler les habitudes de soumission auxquelles l'Inde est façonnée envers sa superbe protectrice, ces grands changements s'opéreront sans secousse, et donneront, dans un quart de siècle, un demi-siècle peut-être, à l'empire hindo-britannique le caractère d'unité ou de force politique qui lui manque encore. Mais en même temps le flambeau de la civilisation européenne aura éclairé jusqu'aux plus humbles vallons, jusqu'aux derniers hameaux de l'Hindoustan; la race née du mélange des conquérants européens avec les races indigènes aura crû en nombre, en intelligence de ses besoins et de ses droits, en influence politique, en force en un mot; les Indiens eux-mêmes, soit musulmans, soit hindous, se seront familiarisés avec les armes puissantes qui les ont vaincus et réduits à l'obéissance; ils auront compris ce qu'il y a de merveilleux dans l'organisation, la subor-

(*) Nous ferons observer en passant que la race radjpout présente un caractère d'indépendance, de dignité chevaleresque et de force qu'on chercherait vainement parmi les autres nations ou tribus qui peuplent la vaste étendue de l'empire hindo-britannique. Malgré le contact des Européens, les mœurs des Radjpouts ont conservé leur âpre originalité et leur poésie primitive. — Nous aurons soin d'en offrir à nos lecteurs le tableau complet et fidèle.

dination, le concours, ce que l'homme peut faire avec l'intelligence, la connaissance, la volonté. Alors, si l'amour du changement si naturel au cœur humain, comprimé pendant tant de siècles par des institutions fortes et sages à plusieurs égards, se fait jour au travers des castes et se communique des hautes classes à la masse de la population; si la vie civile et politique leur apparaît tout à coup avec ses grandeurs européennes et son avenir illimité, si l'ambition et l'habileté de quelques hommes donnent à ces émotions nouvelles le caractère d'un sentiment national; alors, disons-nous, les Hindoustanis oublieront peut-être qu'ils sont redevables à l'Angleterre des bienfaits de la civilisation; alors se trouveront en présence quelques étrangers dominateurs et des millions d'hommes exaltés par le désir d'une vague indépendance, et qui n'ont qu'à se lever non-seulement pour dominer à leur tour, mais pour anéantir en un instant toute résistance! Voilà ce qui *peut* arriver; voilà très-certainement quelles sont les tendances que le gouvernement anglais aura à combattre, et dont les germes déposés par la civilisation dans le sol politique de l'Inde percent déjà de toutes parts. D'autres puissances européennes, dans le but de faire prévaloir des prétentions plus ou moins fondées à la participation des avantages dont l'Angleterre jouit exclusivement aujourd'hui, pourront exciter à dessein l'esprit de certains peuples de l'Inde occidentale et du Dekkan, encourageant en même temps les projets d'envahissement des nations à demi sauvages de l'est, qui déjà plus d'une fois ont obligé les Anglais à des expéditions coûteuses pour les refouler au delà des grands fleuves ou des montagnes qui les séparent du territoire de la Compagnie. Cependant ce sont là des éventualités qui ne nous paraissent pas devoir se présenter avant un assez long temps; et comme la conduite du gouvernement anglais n'a manqué, à aucune époque décisive, ni de fermeté ni de prévoyance, il est naturel de penser qu'elle continuera à s'adapter à la marche des événements, et à lutte son habileté ordinaire contre les c de destruction qui ne cesseront d nacer la domination anglaise l'Hindoustan. Nous persistons d regarder le système de politique rieure que nous venons de dével comme le plus applicable aux ci tances dans lesquelles le gouvern de l'Inde anglaise s'est trouvé jusqu'à ces derniers temps à l des princes du pays. L'administ civile, judiciaire et financière d ritoire anglais proprement dit n semble pas en somme avoir été d d'après des principes aussi sages vues aussi saines et aussi libé Néanmoins, cette administrat eu de tout temps le mérite organisation simple et conce en harmonie avec la forme du gouvernement et les hab du pays. Le reproche le plus qu'on puisse lui adresser, c'est sément l'excès de cette concentr qui place fréquemment encore a d'hui dans la même main, des po qui devraient, en bonne justice, ê talement distincts, et qui fait sous les yeux d'un seul juge o seul collecteur (*) les innombrab faires créées par les conflits d'in d'une population trop considérabl que l'activité et le dévouemen seul homme (fût-il aussi éclairé tif et dévoué) puissent satisfaire imparfaitement aux prétentions times de chacun à un examen a de ses droits. Voici en peu de quelle est l'organisation administ et judiciaire du pays :

La correspondance relative a férentes branches du service es gée par un petit nombre de *secré du gouvernement*, assistés chacu ou deux secrétaires-adjoints. Le voir exécutif est, dans tout ce qu cerne les mesures générales, rég des commissions spéciales ou des conseils ou bureaux perma (*boards*), dont on compte six d présidence du Bengale, savoir :

(*) *Collector*, receveur général.

des finances (*board of reve-* ' le bureau des douanes, du sel pium (*board of customs, salt um*), 3° le bureau du com- *board of trade*), 4° le bureau (*military board*), 5° le bu- la marine (*marine board*), reau médical ou bureau de *edical board*). La présidence s ne compte que trois de ces directeurs. Bombay n'en a il. Il y a en outre, au siége rnement suprême, une direc- rale des postes, un bureau es comptes (*accountant ge- ffice*), un comité des mon- *int committee*), un comité tion publique, etc.

nisation judiciaire dans l'Inde, ticulier dans la présidence du t dans les provinces de l'Ouest, nte pas encore un ensemble et ses limites ne sauraient ement définies, attendu que ions administratives, fiscales aires, sont quelquefois exer- es trois ensemble, et souvent ntre elles par le même fonc- :. Nous ne pouvons donc qu'in- es principaux éléments d'un qui a reçu des modifications iles, et qu'on ne peut regarder omme définitivement arrêté. ication de la loi anglaise aux ns, aux serviteurs de la Com- ; aux sujets anglais dans l'Inde, :vée à des cours suprêmes de re établies aux chefs-lieux des s gouvernements. La cour su- e Calcutta est composée d'un ge et de deux juges ordinaires, raitement annuel s'élève, pour juge, à deux cent mille francs, les juges ordinaires, à cent :e mille francs par an environ. res cours suprêmes d'appel et de diciaire, connues sous le nom *r-diwany* et *nizamat-addlat* suprêmes civile et criminelle), l'application des lois indi- c'est-à-dire, des codes mu- et hindou. Ces cours se compo- n nombre variable de juges : a cour suprême indigène de Cal- cutta, au nombre de quatre, reçoivent un traitement moyen de cent trente mille francs environ.

Viennent ensuite les cours d'appel et de circuit, ou cours provinciales, présidées par des juges qui ont un traitement d'environ cent mille francs, puis des cours de *zillahs* ou cours de districts, dont les membres reçoivent en général de trente à soixante-quinze mille francs par an, et enfin des tribunaux secondaires où siégent des magistrats choisis surtout parmi des indigènes, et qui sont désignés par le titre d'*amines* (divisés en principaux [*sadder amines*] et ordinaires) et de *mounsiffs*. Ces magistrats décident les causes de cinq cents roupies (douze cent cinquante francs) et au-dessous. Leur traitement varie de trois mille à quinze mille francs, selon l'importance de leurs fonctions.

Ces détails se rapportent plus particulièrement à la présidence du Bengale. Les autres gouvernements ont également leurs cours de judicature anglaise et des cours indigènes analogues à celles dont nous venons de parler, mais qui, dans leur constitution et dans la manière dont elles administrent la justice, sont modifiées par des considérations particulières et des habitudes locales qu'on a sagement respectées.

Ce système judiciaire, qui semble, au premier coup d'œil, devoir satisfaire aux besoins de la population, a été, nous le répétons, et est encore, à beaucoup d'égards, fort imparfait dans son application ; ce qu'il faut attribuer surtout à deux causes : l'une était l'emploi exclusif, dans tous les tribunaux, de la langue persane, qui n'était ni la langue des juges ni celle des parties ; cette cause de confusion et d'injustice, reste d'un système imposé par la conquête, va disparaître dans toute l'Inde et a déjà disparu complétement au Bengale. La langue la plus généralement parlée dans les divers gouvernements a été substituée au persan dans toutes les procédures. Une autre cause de la maladministration de la justice (et nous y avons

déjà fait allusion) est la grande étendue des juridictions dans un pays où beaucoup de provinces sont très peuplées et où la population est naturellement très-processive. Le gouvernement suprême s'est occupé avec une louable sollicitude de remédier aux imperfections du système judiciaire et du système administratif. Sous l'administration philanthropique de lord W. Bentinck, et, plus récemment encore, sous celle de lord Auckland, de grands efforts ont été faits dans ce but. Un des résultats les plus importants déjà obtenus est, sans contredit, la révision des codes mahométan et hindou, et leur refonte en un seul code où l'humanité éclairée de l'Europe chrétienne vient en aide, autant que les temps le permettent, aux populations de l'Hindoustan, si longtemps opprimées par le despotisme, le fanatisme et la superstition.

Le nouveau code pénal de l'Inde, rédigé par une commission spéciale et soumis à la sanction du gouvernement suprême, est un pas immense fait dans la carrière des améliorations que réclame l'administration de la justice. Pour donner une idée de l'esprit de libéralité, d'impartialité et de saine politique qui a présidé à la rédaction de ce beau travail, nous citerons l'exposé des motifs qui précède le chapitre [illegible] du nouveau code, chapitre qui traite des délits relatifs à la religion [illegible]

[illegible]

[illegible]

« qu'aucun homme ne peut ins
« la croyance d'un autre.

« La question de savoir si les
« tes faites à une religion doive
« punies, nous semble tout à f
« dépendante de la vérité ou
« fausseté de la religion attaqu
« religion peut être fausse, m
« mal que ces insultes causent
« qui professent cette religion es
« C'est souvent, et l'observat
« plus superficielle peut nous e
« vaincre, une peine aussi
« aussi poignante qu'aucunes de
« qui puissent être causées par
« lits contre la personne, la pr
« ou la réputation, et il n'exist
« qu'on puisse offrir en compen
« La discussion peut, il est vrai
« jaillir la vérité, mais les ou
« n'ont point cette tendance. Il
« vent être dirigés aussi aisémen
« tre la foi la plus pure qu
« tre la plus grossière superstit
« est plus facile de combattre l
« songe que la vérité, mais il es
« aussi facile de détruire ou de
« ler les temples de la vérité q
« du mensonge; il est aussi fa
« troubler par des paroles des
« tes et des clameurs injurieu
« hommes rassemblés dans de
« d'adoration rationnelle et
« que des hommes occupés de l'a
« [illegible]

[illegible]

ıs les tribunaux et dans
ıs leur domination se
cés des millions de ma-
différentes sectes, mais
ınt attachés aux articles
ıx de la foi mahométane,
ines de millions d'Hin-
oins fortement attachés
ines et à des rites que
mahométans réprouvent
Jn tel état de choses est
angers qui ne peuvent
ue par une ferme adhé-
is principes de tolérance
ation. Le gouvernement
t les sages mesures ont
ées d'un plein succès, a
ırésent d'après ces prin-
ous proposons d'adopter
; de cette partie du code

née. — Marine. — Ethnographie.

temps immémorial, l'im-
été la principale source
lu gouvernement dans
venu territorial, dans ce
orte de redevance basée
e, qu'une certaine por-
it de la terre appartient
La terre est affermée
nement au cultivateur,
rectement, soit par l'in-
ı *zamindar* (*); mais la
varie suivant les pro-
conditions générales de
n'ont pas encore revêtu
de permanence, de ra-
justice qui protége éga-
térêts du cultivateur et
ernement.
comptes soumis au par-
'année 1838-39, l'impôt
nd revenue) s'élevait à
is millions cent dix mille
atorze roupies *Compa-*
deux cent quatre-vingt-
ons de francs (**). Les plus importantes des autres branches de revenus, dans ces dernières années, ont été : la vente de l'opium, qui, en 1838-39, n'a pas rapporté moins de trente-neuf millions de francs (*); le monopole du sel qui, dans la même année, a réalisé la somme énorme de soixante-quatre millions cinq cent mille francs (réduite par les frais de perception à cinquante-trois millions cinq cent mille francs environ); les droits perçus par la douane ou les octrois, qui paraissent s'être élevés à la même époque à trente-cinq millions sept cent mille francs, à peu près (plus de trente millions *net*), etc. (**).

re foncier, soit par droit hé-
ır cession à perpétuité, soit
ıtion.
donnons ici que les princi-
lu revenu *brut*, nous réservant d'entrer dans les détails de la situation financière du gouvernement des Indes anglaises quand nous traiterons de l'état présent de ce vaste empire. La roupie de la Compagnie ou roupie Compagnie, qui a remplacé par toute l'Inde anglaise les roupies locales, représente environ 2 fr. 40 c. de notre monnaie. Les derniers comptes fournis par la Compagnie donneraient pour chiffre exact de cette évaluation 2 fr. 39 c. La valeur intrinsèque légale est de quinze-seizièmes de l'ancienne roupie sicca de Calcutta. L'ancienne roupie sicca de Calcutta valait terme moyen 2 fr. 50 c. La valeur réelle de la roupie Compagnie ne serait donc que 2 fr. 34 c. Il faut cependant observer que la valeur de la roupie Compagnie déduite du taux moyen auquel la Compagnie a négocié ses traites sur l'Inde pendant les cinq dernières années, atteint le chiffre de 2 fr. 50 c. ou même 2 fr. 55 c. en évaluant la livre sterling à 25 fr. 50 c. En résumé, 2 fr. 40 c. nous semblent représenter assez exactement la valeur moyenne de la roupie Compagnie.

(*) Les frais de perception ont réduit cette somme à vingt-trois millions environ. En 1837-38, le produit *net* avait excédé trente-huit millions.

(**) Dans les présidences du Bengale et de Madras, et particulièrement dans le gouvernement des provinces de l'Ouest, les revenus ont, jusque dans ces derniers temps, excédé de beaucoup les dépenses. Bombay a été toujours, au contraire, en déficit. Ce déficit s'élevait en 1836-37 à 2,940,157 roupies ou 7,056,376 fr.; 1837-38 à 3,262,928 roup. ou 7,831,027 fr.; 1838-39 à 5,570,832 roupies ou 13,369,968 fr.

Le total des recettes, dans les quatre gouvernements, ou, pour compte de l'Inde, en Angleterre, s'est élevé, en 1838-39, à quinze millions huit cent quatre-vingt-deux mille trois cent soixante et onze liv. st., ou environ quatre cent cinq millions de francs. Les dépenses, tant dans l'Inde qu'en Europe, ont atteint le chiffre de quinze millions huit cent quatre-vingt-onze mille trois cent soixante-quatorze liv., ou quatre cent cinq millions deux cent trente mille francs, somme qui excède de deux cent trente mille fr. les revenus. Cette balance paraît bien insignifiante, considérée isolément, mais, comparée aux résultats des exercices antérieurs, elle montre un accroissement rapide des dépenses, dont les causes, en partie politiques et extérieures, en partie intérieures, et se rattachant à l'état de l'agriculture et du commerce, méritent dès à présent notre attention. En 1836-37, les comptes de la Compagnie annonçaient un excédant des recettes sur les dépenses d'environ soixante-trois millions. En 1837-38, l'excédant annoncé n'est plus que de trente-huit millions à peu près. En 1838-39, il y a déficit. Les principales causes de cette absorption rapide des revenus sont : l'expédition anglaise au delà de l'Indus, dans le but de rétablir le royaume de Kaboul, et de replacer par suite sur le trône d'Afghanistan un prince exclusivement dévoué au gouvernement suprême des Indes anglaises ; les augmentations considérables dans le personnel et le matériel de l'armée anglo-indienne, auxquelles le gouvernement suprême s'est décidé postérieurement à cette expédition; les entraves mises par les événements politiques au commerce de l'opium; les immenses préparatifs qu'a entraînés la rupture entre l'Angleterre et la Chine, au sujet de cette drogue, et dont le gouvernement de l'Inde a certainement à payer sa part. Ces diverses causes, disons-nous, ont une tendance manifeste à compromettre gravement et pour longtemps peut-être la position financière de l'empire hindo-britannique. Enfin,

les derniers documents recuei
le commerce de l'Inde semble
quer une diminution considéral
les produits de ce commerce
quelques années. De 1816 à 1
somme des importations et
portations s'était élevée à un
neuf cent neuf millions quat
douze mille deux cent huit r
De 1826 à 1835, le total n'a été
un milliard huit cent quatre-vi
sept millions trois cent mille h
quatre-vingt-six roupies, donn
différence de douze millions ce
mille trois cent trente-deux r
ou environ trente millions de
en moins pendant les dix derni
nées. De 1802 à 1818, il étai
dans le port de Calcutta un
de navires jaugeant en tout de
lions six cent trente-deux m
cent cinquante-trois tonneau
1819 à 1835, deux millions quat
quarante mille quatre cent so
onze, montrant une diminutio
viron deux cent mille tonne
17 ans.

Cependant, à dater de 1835
eu amélioration, car les rele
plus récents nous donnent pou
fre de la moyenne des entrées
port de Calcutta, pendant les
1834-35, 35-36 et 36-37, cent so
huit mille trois cent quarant
neaux, moyenne supérieure à c
années précédentes (*).

(*) La part prise par la France
mouvement commercial a été :

En 1834-35...	22	navires,	jaugeant	6,:
En 1835-36...	36	—	—	10,:
En 1836-37...	53	—	—	17,:

De ces navires, il n'y en a guère
ou douze, année commune, qui
leur retour directement en France.
tres sont employés au transport de
blés pour l'approvisionnement de B
et utilisent ainsi le temps qui s'éco
qu'à l'époque favorable pour un cha
de retour.

« Pendant les trois années relevées, la
des importations au Bengale a été de 32,0
et celle des exportations de....... 61,6

« Ce qui élève le mouvement général et annuel des affaires à........ 93,7

[redacted]

uvernement anglais est occupé oment de mesures importantes pour la protection et le développement des ressources commerciales de l'Inde. Nous y reviendrons avant de terminer cet aperçu sur l'état actuel de l'empire hindo-britannique. Les renseignements généraux que nous venons de présenter suffisent pour montrer que le gouvernement de l'Inde doit chercher à augmenter ses revenus territoriaux par les encouragements qu'il donnera à l'agriculture, par l'accroissement et le perfectionnement des voies de communication intérieures, par l'extension générale du commerce, et enfin par l'appropriation définitive de certains États tributaires dont les richesses naturelles ou les ressources sont méconnues par les gouvernements indigènes ou imparfaitement réalisées et dissipées dans l'intérêt d'un despotisme égoïste.

La police générale de l'empire (divisé à cet égard en plusieurs grands arrondissements) est confiée à des hommes éminents par leur instruction, leurs connaissances locales, l'activité et l'énergie de leur caractère, et dont les efforts dans ces dernières années ont été surtout dirigés vers la suppression du *t'huggüisme* (*), cette association monstrueuse qui couvre l'Inde entière de ses réseaux, et qui depuis des siècles fait du meurtre et du vol une profession placée sous

, au change moyen de 2 fr. 50 c., ur de deux cent trente-quatre mil- francs.
uite qu'elle a été encore par l'effet fications apportées au tarif en 1836 la participation de la France a bien : atteint, par ses *exportations* en éelle, un chiffre de deux millions , et encore une notable partie de me a-t-elle été introduite par na- lais. Ses *achats* ou *importations* en indiens présentent une valeur réelle à seize à dix-huit millions de francs. donc un tribut annuel de quinze à lions que la France paye à la Com- es Indes, soit à l'empire britanni- ar le Bengale seulement ; tribut en numéraire pour acheter des commerce anglais, ou des matières l'argent, qui vont se fondre et se en roupies à l'hôtel des monnaies tta.
doute l'équilibre entre ces rapports mais possible. L'Inde sera toujours France ce qu'elle est, ce qu'elle a été depuis les temps les plus reculés urope entière, un pays de produc- cole et non point de consommation lle, un gouffre où va s'engloutir l'or nent européen ; mais notre partici- ce mouvement immense est trop la disproportion qui existe entre et son passif est trop considérable, ir à des causes également équita- 'on accorde quelque attention à leur e, on ne peut s'empêcher de re- e que les unes dépendent de nous- de notre propre volonté, du sys- nomique qui nous régit, système ieux en soi que fâcheux dans ses ences, et que les autres tiennent à ir étranger qui nous sera toujours e, mais qu'une sollicitude plus active nous rendre moins défavorable. »
empruntons ces détails à une bro- ubliée à Bordeaux, sous ce titre : alytiques sur le commerce français ale, par J.-A. Walker, de la maison Valker et comp., de Calcutta, petit 100 pages. Sans partager l'opinion Valker sur certains points, que nous ccasion d'examiner quand nous trai- du commerce de l'Inde moderne, sons avec lui que notre infériorité commerciale dans l'Inde tient à des causes dont on peut dès à présent diminuer l'influence et que nous pourrions espérer voir disparaître, au moins en partie, si les principaux armateurs d'un côté, le gouvernement de l'autre, ne semblaient pas d'année en année en différer l'examen approfondi. L'auteur du petit ouvrage que nous venons de citer a indiqué avec netteté ces causes d'insuccès : il ne se borne pas à signaler le mal, il désigne aussi le remède. Ses vues à cet égard nous paraissent mériter toute l'attention du haut commerce et du gouvernement.

(*) *T'hugs* (prononcez *theuggs*) dans l'Hindoustan proprement dit, et *p'hansigars* dans le Dekkan, voleurs et assassins, surtout *étrangleurs* par profession. Les T'hugs admettent des hommes de toute caste, mais surtout des Brahmanes.

la protection de certaines pratiques superstitieuses. Pour maintenir l'ordre et la sécurité dans les divers districts, on a formé des corps de milice et une sorte de gendarmerie à pied et à cheval qui accélère la correspondance entre les chefs de service, magistrats, collecteurs, etc., presse la rentrée des contributions, surveille les malfaiteurs employés aux travaux publics, etc. Les relevés de la statistique criminelle indiquent depuis quelques années une diminution remarquable dans le nombre des délits.

Le gouvernement s'efforce de donner une impulsion salutaire à l'immense population aux destinées de laquelle il préside, en multipliant autant que possible les établissements d'instruction publique. L'instruction primaire, dans toute l'étendue de l'Inde, paraît avoir été de tout temps dans un état plus florissant qu'en aucune partie de notre Europe, et des calculs récents donnent, pour la proportion du nombre des enfants fréquentant les écoles, au nombre total des habitants, le rapport de *un* à *cinq*.

La presse est libre dans l'Inde anglaise. Le nombre des journaux et des publications périodiques qui s'impriment à Calcutta, Madras, Bombay et autres villes considérables des provinces, tant en anglais qu'en persan, bengali, etc., s'élève à plus de quatre-vingts.

Malgré les habitudes généralement tranquilles et paisiblement industrieuses de la masse de la population, la stabilité de l'ordre de choses introduit par la domination anglaise doit être attribuée surtout à la présence d'une armée dont l'organisation actuelle, parfaite à beaucoup d'égards, est le résultat d'une longue expérience et d'études approfondies sur le caractère des indigènes et les exigences du service. Ce serait une tâche curieuse et utile à la fois (par les nombreux points de comparaison qu'elle offrirait) que de tracer l'histoire de cette armée et d'entrer dans le détail de cette organisation si merveilleusement adaptée aux circonstances locales; mais, sur ce point comme sur ceux qui précè
nous devons ici nous borner à d
dications sommaires, quoique pr
et suffisantes pour les appréci
de la politique. Nous ferons cepe
quelques observations qui nous
suggérées par les immenses rés
que l'Angleterre a obtenus de l
mation de corps indigènes disci
plus ou moins complétement à
ropéenne, et commandés par de
ciers anglais. Il est permis d'es
que nous réussirons à tirer par
populations de l'Algérie de la
manière, et en passant par des
fications analogues à celles qui,
l'Hindoustan, ont fait par degr
cavalier ou un fantassin accomp
soldat brave, discipliné et dév
ses chefs, de celui qui n'était
qu'un maraudeur ou un pillard l
Le cypahi est bien payé; il reçoi
roupies par mois (environ di
francs) en garnison, et en march
augmentation ou *batta* de une r
huit *annas*, ce qui porte sa so
vingt et un francs à peu près.
nourrit lui-même; mais on a soi
le bazar (marché) du camp soit
jours bien fourni en grains, fari
bonne qualité, etc. En santé, le c
est l'objet des soins, des égar
(après de longs services, ou par
de quelque action d'éclat) des di
tions les plus flatteuses (*), acc

(*) Le gouvernement anglais a i
deux ordres du mérite militaire, dest
récompenser les longs et fidèles serv
les actions d'éclat des officiers, so
ciers et soldats des troupes indigèn
ordres portent les noms d'*Ordre de*
et *Ordre de l'Inde anglaise* (*Order*
tish India). Les premières décorati
l'ordre de l'Inde anglaise ont été acc
en 1838.

Le souverain de Kaboul, Shâh-Sh
oul-Moulk, a, de son côté, comme n
verrons plus tard, institué un ord
chevalerie qu'il a appelé *Ordre de*
pire Douranie, et dont les principa
ficiers anglais faisant partie de l'exp
d'Afghanistan ont été décorés, il y a
ques mois.

Le maharadjâh sikh, Randjit-Singh

[redacted]

ıe augmentation de solde ou ı; malade, il trouve dans ux régimentaires des secours :t efficaces. En un mot, rien e au *comfort* et au bien-être cypahi pendant la période sa vie militaire; et quand infirmités ou les blessures t à prendre sa retraite, cette st entourée d'aisance, de ion et de respect.

ses principales de la popugène contribuent toutes à la de l'armée. L'élément hinıe dans l'armée du Bengale, ıéral dans l'infanterie des ses. L'infanterie compte au ıte mille Radjpouts. La carecrute en général de mahoas les trois présidences, et culièrement dans celle de hacune de ces présidences a ;, complétement organisée ndée par un général en Les trois armées forment 'armée de l'Inde, comman:f, en ce moment, par sir olls, qui a succédé à sir ıe.

régulière se compose d'Eud'indigènes commandés par :rs européens. Les Eurodivisent en troupes de la solde de la Compagnie, et :vées et organisées par la : elle-même.

relevé, par armes, des fores dans les trois présidences, ıt vingt régiments européens , infanterie, six de la Comquatre régiments de cavalerie européenne de la reine; cent cinquante-deux régiments d'infanterie indigène, et vingt et un régiments de cavalerie, etc. (*).

TROUPES EUROPÉENNES.

		Hommes
Présidence du Bengale et provinces de l'ouest.—Infanterie et cavalerie	11,000	34,200
Présidence de Madras.—Infanterie et cavalerie	10,400	
Présidence de Bombay.—Infanterie et cavalerie	6,400	
Artillerie et génie (pour les trois présidences)	6,400	

TROUPES INDIGÈNES COMMANDÉES PAR DES OFFICIERS EUROPÉENS.

Présidence du Bengale et provinces de l'ouest.—Infanterie et cavalerie	72,600	162,600
Présidence de Madras.—Infanterie et cavalerie	53,100	
Présidence de Bombay.—Infanterie et cavalerie	25,200	
Artillerie et génie (pour les trois présidences)	11,700	
Donnant un total (au grand complet) de		196,800
Auxquels il faut ajouter environ officiers européens.		5,000
Grand total de l'armée régulière anglo-indienne		201,800

Les corps provinciaux, milices, gendarmerie, cavalerie irrégulière, etc., forment ensemble environ 18,000 hommes de toutes armes, auxquels il convient d'ajouter les troupes régulières et irrégulières employées dans la grande île

âh-Shoudjâ dans la création de honorifiques à l'instar de celles 'Ordre du Pandjâb avait été ı, du vivant de Randjit-Singh, officiers de l'armée anglaise et es compatriotes au service du

ıée du Bengale est distribuée ıidence de ce nom et dans les e l'Ouest. Le gouvernement des e l'Ouest n'a point d'armée qui ıre.

(*) L'idée exprimée en français par le mot régiment diffère beaucoup de celle qu'exprime ce même mot dans l'Inde anglaise. Les régiments dans l'Inde n'ont, en général, qu'*un* bataillon; ces bataillons ne comptaient pas 650 hommes l'un dans l'autre, il y a un an. A la revue passée par Randjit-Singh le 3 décembre 1838, le gouverneur général avait rassemblé 10,500 hommes de troupes de toutes armes, dont quinze régiments d'infanterie : ces quinze régiments présentaient un effectif de 8,500 hommes sous les armes, ou environ 566 hommes par régiment : six régiments de cavalerie, un corps de cavalerie irrégulière et l'artillerie formaient les 2,000 hommes restants.

Des dispositions récentes ont porté l'effectif des régiments d'infanterie de la reine (servant dans l'Inde) à 1,000 hommes, et des régiments d'infanterie de la Compagnie à 900. Les régiments de cavalerie sont de 600 hommes.

de Ceylan, c'est-à-dire à peu près 6,000 hommes, ce qui augmente de........	24,000
les forces totales de l'Angleterre dans l'Inde, et les porte en conséquence à..	225,000 *

* Les corps d'armée formés dans les États du Hizam, dans le royaume d'Aoudh, dans le Gwalior, dans l'Afghanistan, etc., et commandés par des officiers anglais, ne sont point compris dans ce relevé.

En supposant une population de cent millions aux territoires anglais dans l'Inde, et estimant l'armée indigène en nombres ronds à cent quatre-vingt mille hommes, il paraîtrait que le gouvernement anglais ne lève qu'un soldat sur cinq cent cinquante-cinq habitants (*). Le chiffre de l'effectif de l'armée a atteint près de trois cent mille en 1826. Le budget de la guerre, dans l'Inde anglaise, doit s'élever maintenant à environ deux cent cinquante millions de francs. En 1830, le chiffre dépassait deux cent trente-neuf millions, et l'armée, forte d'environ deux cent vingt-trois mille hommes, comptait plusieurs milliers d'Européens de moins qu'aujourd'hui. En résumé, l'armée indienne, avec son organisation et son effectif actuels, est une des armées les plus belles, les mieux équipées et les mieux disciplinées du monde entier.

La marine de l'Inde est loin d'être sur un pied aussi respectable. La présidence de Bombay, la mieux pourvue sous ce rapport, et dont la marine militaire a été assez imposante autrefois, ne comptait dans ces derniers temps qu'une frégate, une dizaine de corvettes et de bricks, deux *steamers* armés en guerre, et quelques autres bâtiments de transport, etc. Le port de Calcutta compte douze gros bricks pilotes, qui font un service très-actif à l'embouchure de l'Hougly et entre cette embouchure et Calcutta. La prési du Bengale entretient aussi qu steamers. Madras n'a rien qu semble à une marine militair gouvernement suprême s'attac sans aucun doute, à multipli steamers, surtout en vue de l'e tation complète de la navigati l'Indus.

Quelque préoccupé qu'il puis de la protection et du développ des intérêts matériels, ce gou ment donne une attention toute culière aux besoins de la popu chrétienne et aux moyens de pr avec une sage lenteur les do évangéliques parmi les indigènes devons nous borner à quelque cations. L'Inde anglaise comp jourd'hui trois évêchés, dont l'i tropolitain, celui de Calcutta, e suffragants, ceux de Madras Bombay. L'évêque métropolit l'Inde relève de l'archevêque d torbéry; son traitement annu d'environ cinquante mille roup cent vingt-cinq mille francs; logé dans un magnifique pala frais de ses tournées épiscopal supportés par l'État. Les e suffragants jouissent des même tages, mais leur traitement n'e de vingt-quatre mille roupies, e soixante mille francs.

L'ensemble des hauts trait civils, judiciaires et ecclésias dans les trois présidences (les ces de l'Ouest comprises), s'e en 1827-28, à plus de cinquan lions de francs, et cette somm répartie sur mille trois cent s vidus, donnant un traitement d'environ quarante mille fran tête. Le chiffre actuel de cette e n'est probablement pas tout aussi élevé, mais la différe saurait être considérable, et une vérité établie en statistiq vernementale, c'est que la Con paye les fonctionnaires qu'elle e plus libéralement que ne l'a fait aucune des puissances eu nes. Si l'on considère les circ ces particulières et difficiles d

(*) Les données approximatives que nous avons recueillies fourniraient le tableau comparatif suivant :

La Russie	compte	1 soldat pour	57 habitants.
Prusse	—	—	80
Autriche	—	—	118
France	—	—	122
Hollande	—	—	142
Angleterre	—	—	320
Inde anglaise		—	555
États-Unis	—	—	1,077

[redacted]

gouvernement a été placé, ractère mixte, commercial et on jugera qu'il a sagement yant mieux qu'aucun autre, ırtout à cause de cela qu'il a servi.

ompléter ces indications gé- nous dirons quelques mots ments alloués aux officiers supérieurs et autres de l'ar- ;énéral commandant en chef le reçoit, indépendamment : de son grade et à titre de t extraordinaire, environ re-vingt mille francs par an; ərs généraux reçoivent de à quarante mille roupies, ou ·vingt-dix à cent mille francs s brigadiers environ soixante cs, les colonels de trente-six -cinq mille francs (selon les la différence entre la solde m et la solde de marche ou e guerre, différence désignée m de *batta*); les lieutenants- e vingt-deux à trente-quatre cs; les majors de dix-sept à mille, les capitaines de dix ille, les lieutenants de six à et les sous-lieutenants, en- ı cornettes, de quatre à neuf cs environ.

ıdous et les Musulmans for- leux éléments principaux de :ion de l'Hindoustan, et il premier coup d'œil qu'il soit le grouper autour de l'une de ces deux grandes divi- :es les races ou tribus secon- ıais il n'en est pas ainsi : le ces races se refusent à de s rapprochements, et vivent r leurs mœurs, leur langage :aractères physiques. D'ail- Hindous et les Musulmans sent eux-mêmes en un grand e populations qui ne diffè- noins les unes des autres que nations de l'Europe entre erait difficile de dire quelle l'Hindoustan la proportion ıus aux Musulmans, les re- ıt fort incomplets jusqu'à ce ıs nous pensons qu'on peut évaluer à une vingtaine de millions la population musulmane répandue dans toute l'Inde anglaise, y compris le Pandjâb et l'Afghanistan. Les Hindous proprement dits, appartenant à diverses sectes de la religion brahmanique, peuvent s'élever à cinquante millions, dont trente millions au moins habitant la présidence du Bengale. Le bouddhisme compte peut-être dans toute l'Inde anglaise deux à trois millions de prosélytes, dont la population de Ceylan forme la moitié; les autres croyances, dont quelques-unes participent à la fois de l'islamisme et du brahmanisme, et dont d'autres ne paraissent avoir aucun point de contact avec ces religions, se répartissent entre une quantité prodigieuse de tribus. Pour donner une idée de l'immensité du champ que l'ethnographie aura à parcourir pour rassembler seulement les matériaux des importantes recherches qu'elle est appelée à faire dans l'Hindoustan, nous remarquerons, avec l'historien du Radjpoutana (*), qu'en suivant le cours de la rivière Tchamboul, sur un développement d'environ cinq cents milles, on traverse des royaumes, principautés, petites républiques, etc., peuplés des races suivantes : *Soundies*, *Tchanderawats*, *Siesoudias*, *Aaras*, *Gore*, *Djadoune*, *Sikerwal*, *Goudjeur*, *Djât*, *Touar*, *Tchohâne*, *Bhadoria*, *Katchwaha*, *Sengar*, *Bondéla*, etc. Toutes ces races diffèrent plus ou moins par leurs caractères physiques, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs occupations ordinaires et leurs langages (**). La taille,

(*) James Tod, *Annals and antiquities of Rajast'han*. London, 1832, 2 vol. in-4°.

(**) Les deux langues mères de l'Inde paraissent être le *sanscrit* et le *tamoul*, l'une d'où semblent dériver tous les principaux dialectes de l'Inde septentrionale (principalement au nord de la rivière Krishna), tels que le *bengali*, le *mahratta*, le *hindi*, le *pandjabi*, etc.; l'autre, qui aurait donné naissance au *tamil*, *malayalam*, *telenga*, *canarais*, *talava*, etc. Le bengali est parlé par trente millions d'hommes qui peuplent le système inférieur du Gange; l'hindou-

le teint et la physionomie des Hindous et même des Musulmans de l'Inde sont si variés, qu'aucune description ne peut suffire à faire connaître les diverses races qui composent la masse de la population. Parmi cette diversité infinie de types que présente cette population bigarrée de l'Hindoustan, il en est quelques-uns qui ont déjà été étudiés avec soin, et, avant de quitter ce sujet, nous essayerons de donner une idée de la race hindoue proprement dite, observée dans ses castes supérieures. En général, les habitants des plaines sont plus petits et plus sveltes, les montagnards, ou au moins les habitants des plateaux, d'une plus haute taille et d'un système musculaire plus développé; mais les uns et les autres sont agiles, de formes élégantes, et capables de supporter de grandes fatigues; tous ou presque tous sont éminemment propres à la vie militaire. On voit peu de personnes contrefaites, mais par différentes causes la cécité est assez commune. Le teint du peuple varie, selon le climat et les circonstances, d'un olivâtre foncé tirant sur le noir, à une riche teinte brune légèrement olivâtre ressemblant assez à celle des Italiens du Nord ou des Provençaux; mais chez les Hindous, l'esprit est si bien discipliné, que le dehors trahit rarement les émotions du dedans. Le contour de la figure est ovale, le front élevé, mais légèrement comprimé, les yeux et les cheveux noirs, les sourcils arqués, le nez et la bouche de forme européenne, le regard calme, tranquille et prévenant, également éloigné de l'aspect sombre et farouche du Malais et de l'expression passionnée du Persan ou de l'Arabe. Le buste est en général dans de belles proportions; la poitrine est large et profonde, la taille fine, les bras parfaitement attachés, les mains petites, mais nerveuses; les extrémités inférieures comparativement grêl le pied plat, les orteils courts, bien détachés et très-souples.

On trouve fréquemment parn Radjpouts et les montagnards du des hommes d'une stature giga que, qui seraient remarqués dans les pays de l'Europe par leurs pr tions et leur force herculéennes. kul-Dass, dit le colonel Tod, le nier chef de Déoghar, était, de f et de taille, un des plus beaux hor que j'aie jamais vus : il avait envir pieds six pouces mesure anglaise (valant à un mètre quatre-ving huit centimètres ou six pieds un p ancienne mesure française); il av corpulence d'un Hercule et se tenai faitement droit; son père, à vingt était beaucoup plus gros et devait en près de sept pieds. » Les fem lorsqu'elles ne sont pas hâlées e tries par le soleil et par un trava cessif, sont presque toujours d beauté remarquable; elles ont membres petits et arrondis, les culations d'une grande souplesse. traits pleins de douceur, des noirs et languissants, les che longs et soyeux, et la peau d'une fi et d'un poli merveilleux. Les fen hindoues de la caste brahmaniq font remarquer entre toutes. Le les épaules et la poitrine sont r sants, les membres en général c rare délicatesse et d'un moule ex les mouvements aisés, nobles et cieux à la fois; le contour de la du plus bel ovale grec, le nez lor droit, la lèvre supérieure admir ment modelée, la bouche petite menton rond. Les yeux, ombragé longs cils noirs et surmontés de s cils élégamment arqués, sont gra noirs, humides et étincelants d'ex sion. Il est difficile, en un mot rien voir de plus gracieux qu femme hindoue de haute caste, n'est pas jusqu'à la teinte doré cette peau si douce, si unie, si lust dont le ton riche, chaleureux et phane, n'appelle le regard et n'e l'admiration.

L'opinion paraît hésiter, quant

stani avec ses dialectes est parlé par environ vingt millions et compris par les hautes classes indigènes, depuis le Dekkan jusqu'au Kachemyr, et depuis Calcutta jusqu'à Bombay.

supériorité morale et intellectuelle, entre la race hindoue et la race musulmane. Nous croyons que, sous le rapport de l'aptitude, de la pénétration et de l'intelligence, les Hindous sont au moins égaux aux Musulmans, et sous le rapport des qualités morales, des habitudes et surtout des penchants de l'une et l'autre nature, nous n'hésitons pas à donner la préférence aux sectateurs de Brahma. Nous considérons la population hindoue comme la plus propre à concourir au grand œuvre de la civilisation de l'Asie centrale. L'empire anglais dans l'Inde lui doit ses richesses agricoles, ses commerçants les plus actifs et les plus habiles, *ses meilleurs soldats* (fait remarquable, et qui suffit à lui seul pour prouver combien on s'était formé une idée fausse du caractère hindou); elle lui devra ses meilleurs administrateurs, ses agents les plus dévoués, et peut-être, aux jours d'épreuve, ses alliés les plus fidèles et ses plus intrépides défenseurs. Mais il manque encore à cette masse intelligente et soumise ce qui manque, hélas! à plus d'un peuple aujourd'hui : la confiance dans l'avenir.

Tel est, esquissé à grands traits, le tableau général des divisions politiques, militaires, administratives, de la population, de l'organisation et des ressources de l'empire hindo-britannique. Jamais, à aucune époque de l'histoire et dans aucune partie du globe, si l'on en excepte l'empire chinois, une si vaste étendue de pays, une population aussi considérable, des éléments aussi variés d'industrie, de commerce, de civilisation, n'ont été soumis à un pouvoir unique et dirigé immédiatement par une seule volonté. Jamais un aussi grand ensemble, un système aussi compliqué de gouvernement, une domination aussi immense et offrant cependant quelques chances d'avenir, n'avaient été le résultat de la conquête. Les causes qui ont amené ce merveilleux résultat sont dignes d'être étudiées et méditées à loisir. Nous devons essayer de les résumer.

IV.

RÉSUMÉ POLITIQUE. — EXPÉDITIONS RÉCENTES D'AFGHANISTAN ET DE CHINE. — AVENIR DE L'EMPIRE HINDO-BRITANNIQUE.

Quand Nader-Shah, après avoir envahi l'Hindoustan, se retirait, il y a un siècle, avec un butin estimé à plusieurs milliards de notre monnaie, l'empire moghol croulait de toutes parts, et le champ qu'abandonnait la domination musulmane était ouvert à l'ambition des chrétiens. La France et l'Angleterre s'y trouvèrent en présence. La suzeraineté de l'Inde devait tôt ou tard échoir à l'une de ces rivales. La plus riche, la plus persévérante et, il faut le dire, la plus habile, a triomphé. Certes, toute nation grande et généreuse doit apprécier l'influence qu'une position politique et commerciale à laquelle elle aurait pu prétendre, lui aurait permis d'exercer sur une vaste portion du globe; elle doit regretter que cette haute position, cette noble influence, lui aient été enlevées par sa faute. Sous ce point de vue, la France peut se repentir de s'être si mal acquittée du rôle qu'elle avait été appelée à jouer dans l'Inde, et se trouver humiliée du rôle qu'elle y joue aujourd'hui (*). Mais, à dire vrai, la lutte dans laquelle nous avons succombé n'avait pas ce caractère élevé, ce but honorable qui justifient aux yeux de la postérité le vainqueur comme le vaincu, l'orgueil de la victoire et la douleur de la défaite. Les droits et les besoins de l'humanité n'étaient comptés pour rien dans le résultat an-

(*) Les traités de paix de 1814 et 1815 ont restitué à la France quelques établissements, dont les principaux sont situés sur la côte de Coromandel. La population totale de ces établissements s'élève à environ 168,000 âmes; la superficie des territoires réunis peut avoir de vingt-cinq à vingt-six lieues carrées. Tels sont les débris de notre grandeur passée, débris recouvrés à des conditions humiliantes, débris précieux cependant à plus d'un titre, et dont la valeur s'accroîtrait, si des échanges projetés depuis plusieurs années pouvaient s'effectuer.

ticipé de tant d'efforts; cependant, et c'est là notre consolation et notre enseignement à la fois, l'humanité a triomphé. Elle a recueilli les fruits de tant d'agitations et de misères. Les peuples de l'Hindoustan jouissent aujourd'hui de plus d'indépendance relative, de repos, d'aisance et de bonheur qu'ils n'en avaient eu en partage pendant dix siècles. Le gouvernement sur qui pèse la responsabilité de leur avenir n'a cependant pas fait pour eux tout ce qu'il aurait pu, tout ce qu'il aurai dû faire; mais, entraîné par le mouvement irrésistible de la civilisation et par les exigences de sa position, il comprendra peut-être que le temps est venu de *substituer à une exploitation égoïste une administration prévoyante et paternelle*. Il n'a su commander jusqu'à présent que l'étonnement et la crainte; il lui faut conquérir la confiance et l'affection de ses sujets, et c'est une carrière toute nouvelle où les premiers pas ont à peine été faits depuis une dizaine d'années.

La domination anglaise dans l'Inde s'est établie par des moyens compliqués, et développée par des causes souvent imprévues. La Compagnie aspirait sans doute à étendre ses possessions territoriales, d'abord pour la protection et l'affermissement de son monopole, ensuite pour l'accroissement de ses revenus et de son influence politique; mais elle n'avait pas le pressentiment d'une aussi haute destinée que celle que lui réservait la fin du dix-huitième siècle, et elle a voulu souvent, mais en vain, s'arrêter dans la route où l'entraînaient sa propre ambition et la force irrésistible des événements. L'agrandissement de son pouvoir a été au delà de toutes ses prévisions; il a dépassé tous les calculs humains.

Parmi les causes immédiates de cet agrandissement, il en est deux très-remarquables: l'une est la distance qui séparait les établissements de la Compagnie de la métropole européenne, où résidait le gouvernement suprême, distance de plusieurs milliers de lieues, qui a rendu jusque dans ces derniers temps les communications difficiles, et, par suite, pla vernements délégués dans u comparativement indépend l'autre est le nombre cc d'hommes d'un mérite émi sont succédé dans l'adminis affaires civiles, politiques et de la Compagnie, depuis siècle. Parmi ces hommes, tinguer surtout lord Cliv Hastings, lord Wellesley et tings. Par eux, les relatio vernement anglais avec les princes de l'Hindoustan on caractère de suprématie et qui convenait à une grand

(*) Aujourd'hui, cet état de ch modifications importantes. L' courriers a lieu en moitié moins par le passé; le système de comm gulières établi entre l'Europe e tan par la Méditerranée et la m moyen de *steamers*, bien qu'il core atteint le degré de perfe est susceptible, a déjà exercé influence sur les relations de Bretagne avec l'empire indien, avantages capitaux que le gouv glais en a retiré, a été de pou dre avec lord Auckland sur le moyens d'exécution des grandes doivent assurer la prépondér fluence anglaise au delà de l'In et dans les mers de Chine de l raîtrait, au reste, que les idées du bureau de contrôle (sir John l celles de lord Auckland sur la m que à suivre à l'égard de la Perse nistan, dans les conjonctures où vait en 1838-39, s'étaient for que en même temps, et que le respectives à ce sujet se sont croi du libre arbitre était néanmoins à cette distance et avec deux à tr certitude inévitable, malgré la Auckland a su en faire un no conduire à fin son aventureus Les nouvelles de Bombay arri nant en trente-six ou trente- Londres. Nos dernières lettres et de Benarès ont mis un peu quante-deux jours à franchir la sépare la capitale de la France poles politique et religieuse de l

[redacted]

ur administration, et plus par-
èrement sous l'administration de
stings, le système de politique
ire a pris la forme et la consis-
u'on lui reconnaît aujourd'hui,
nous avons essayé de donner
e.

is quelques années, des amé-
ns importantes ont été intro-
dans l'administration des pro-
anglaises de l'Hindoustan. Ces
ations datent principalement
nement de lord W. Bentinck
voir, et se distinguent par un
e d'humaine sollicitude, de li-
et de justice envers les peu-
'Inde, qu'il est de notre devoir
ler. Sous ce rapport, lord Ben-
bien mérité, non-seulement
pays, mais de l'Inde britanni-
le l'humanité tout entière. Ce
s ici le lieu d'examiner dans
; spécial d'économie et de ré-
t homme d'État avait été in-
gouvernement suprême, et
oyens il a employés pour at-
ce but. Nous n'avons non plus
nps ni l'intention d'apprécier
oment les principaux actes de
inistration, nous nous borne-
dire que sa politique en gé-
us a paru manquer de dignité,
é et de force; mais le nom de
Bentinck a mérité de vivre et
ns la postérité par le souvenir
e qui suffisait à lui seul pour
tout un gouvernement : l'abo-
Satti (*).

inistration de lord Auckland
être moins adressée aux sym-
de la masse des populations
s que celle de lord Bentinck.
ose surtout d'avoir adopté des
financières dont le principe
de d'exécution blessent la jus-
ne remplissent les coffres de
l'État qu'aux dépens de l'affection des contribuables et souvent au mépris de leurs droits. Les réclamants, dit-on, ont été livrés à la merci des secrétaires, et ont vainement sollicité la permission de faire un appel direct à la commisération et à l'équité du gouverneur général. Des propriétaires ruinés, des princes dépossédés, auraient suivi sa seigneurie dans ses dernières tournées sans pouvoir obtenir d'audience. Deux fois lord Auckland aurait visité la ville impériale de Dehli, et deux fois il l'aurait quittée sans l'échange ordinaire de compliments officiels avec le chef de la plus noble race et de la plus ancienne peut-être du monde asiatique. Entouré de ses gardes, enivré des victoires que la vigueur et la prévoyance de sa politique avaient préparées, lord Auckland aurait ignoré toutes les misères infligées à la population par les mesures financières auxquelles nous avons fait allusion, et qui fournissent aux collecteurs des revenus de dangereux prétextes pour contester la validité des titres et ébranler des droits de propriété longtemps respectés; en un mot, lord Auckland aurait été, sans le savoir, l'instrument d'une accablante oppression, et le gouvernement s'apercevra trop tard que l'estime et la confiance des peuples ont fait place à une haine implacable qui saisira avidement toutes les occasions de vengeance.

Il y a, nous n'en doutons pas, une grande partialité dans ce jugement porté sur l'administration intérieure de lord Auckland; mais il nous paraît extrêmement probable que les préoccupations continuelles de haute politique n'ont pas permis à ce gouverneur général de donner son attention à des détails dont les parties intéressées se sont aisément exagéré l'importance, et on ne saurait nier que l'aspect général des affaires n'ait présenté dans ces dernières années des symptômes assez alarmants pour appeler toute la sollicitude, toute l'activité et toutes les ressources du gouvernement suprême. Les intrigues de la Perse et

(*) ...ti, veuve hindoue qui se brûle sur
avec le corps de son mari. On
même nom à la cérémonie reli-
et cet acte fanatique est le com-
ndispensable. Le *satti* a été aboli
rritoires de la Compagnie par lord
Bentinck, en 1829.

de la Russie d'un côté, l'attitude hostile du Napâl et de l'empire Birman de l'autre, les dispositions douteuses de certains États tributaires dans le nord-ouest et dans le Dekkan; enfin, les complications que pouvaient amener d'un instant à l'autre la mort de Randjît-Singh et l'incapacité reconnue de l'héritier présomptif du trône du Pandjab; toutes ces causes réunies faisaient une loi à lord Auckland de s'occuper, avant tout, du renversement de toute opposition intérieure à l'influence de son gouvernement, et de faire avorter toute tentative extérieure contre le maintien de cette influence. Plusieurs démonstrations importantes, plusieurs expéditions décisives devaient avoir lieu dans ce but, et la chaîne de ces entreprises hardies, après avoir fixé son premier anneau sur le plateau de l'Afghanistan, vient de traverser les mers pour aller trouver en Chine un nouveau point d'appui. Les opinions de quelques publicistes ont été partagées sur la question de savoir si la puissance anglaise doit perdre ou gagner, en dernier résultat, à l'expédition d'Afghanistan, et l'on a été jusqu'à soutenir que c'était une grande imprudence ou même une faute immense à lord Auckland que d'avoir passé l'Indus, et d'avoir ainsi attiré l'attention et les forces de la Russie de ce côté (comme si l'attention de la Russie avait cessé, depuis Pierre le Grand, d'être dirigée vers la Perse et l'Asie centrale!) Selon nous, la véritable question, au moins la question préalable, est de savoir si l'Angleterre pouvait éviter de *passer l'Indus*, et nous ne craignons pas d'affirmer qu'elle se trouvait, depuis plusieurs années, dans la nécessité fatale de franchir cette barrière, pour en fortifier les approches, et la rendre inexpugnable, autant au moins qu'il était au pouvoir de la politique et de la stratégie de le faire. Nous pensons que l'Angleterre a fait preuve de sagesse et d'habileté à la fois en rétablissant Shâh-Shoudjah sur le trône de ses pères, et qu'il était d'une bonne et saine politique de songer à reconstruire avec les débris ‹ la monarchie douranie un I eût intérêt à défendre cet emp tre les tentatives envahissa l'Occident. Nous croyons mê eût été sage de faire, il y a ce qu'on a fait l'année derni que lord W. Bentinck aurait pu lir, à moins de frais, pour l et pour lui-même, la moisson ‹ que son successeur a été c dans l'Afghanistan.

Cette expédition que le n anglais, dans la séance du pa du 6 février dernier, a qua juste titre de *miracle mora* expédition qui a employé vin mille hommes, un matériel in vingt-sept mille chameaux, qu couru une distance de mille tr cinquante milles jusqu'à Cab liait à un vaste système d'op dont l'accomplissement a exigé croît de quarante mille hom toutes armes dans les forces a diennes. Ces précautions étai cessaires, et le ministère l'a dans cette même séance; on a de la manière la plus posit quelques-uns des chefs mahr radjah de Népal, le souve Djodpour, le nawâb de Karno méditaient des projets host

(*) Le 18 octobre 1839, le na Karnoul fut fait prisonnier après u tance courte, mais furieuse. Les tr nawâb, composées principalement d d'Afghans et de quelques Beloutc raissent avoir fait preuve d'un coura péré, d'un dévouement cheval « dignes d'une meilleure cause, » d relations anglaises. La variété inf profusion d'armes et de munitions vertes dans les caves du Zénana tém de la monomanie vraiment étrange d qui n'avait pas dû dépenser moin lacs de roupies (1,500,000 fr.) à l'a du métal qu'on a trouvé en nature forme d'instruments de guerre de t pèce. Le secret et l'intelligence avec ces opérations avaient été conduites o lieu de penser que cette affaire de l n'était peut-être qu'une ramificati complot plus étendu pour le renve

[redacted]

e la campagne d'Afghanistan
r une influence salutaire sur
té du pouvoir anglais dans
ıffet moral de la prise de Ghizni
ât a été immense; il ne fal-
noins que ces éclatants triom-
· couper court aux intrigues
ɔar les chefs du Sindh, du
ana et du Dekkan, et arrêter
ɔinaisons hostiles du souve-
va et des Népalais. Aussi,
remercîments votés par le
t à lord Auckland (séance
·ier 1840), est-il rendu hom-
iugement et à l'habileté avec
les ressources de l'empire
lans l'Inde ont été appli-
us sa direction, aux opéra-
'itaires à l'ouest de l'Indus.
ː ces événements joueront
ːment un grand rôle dans les
de l'Orient, et que ce qui
é, depuis un an environ, près
de l'Indus, commence, selon
ɔbabilité, une ère nouvelle
pire hindo-britannique, nous
tile de résumer ici et d'exami-
ıairement ce que l'on sait de
ant sur les causes prochaines
ées de l'expédition d'Afgha-
ıe sur les circonstances mê-
ːtte expédition et sur ses ré-

anistan proprement dit s'é-
oixante-et-unième au soixan-
e degré de longitude est, et
ːme au trente-cinquième de-
ıtitude nord environ. Il est
est par la Perse, à l'ouest par
au nord par l'Hindou-Koh
ːment de l'Himalaya), au sud

· anglais dans l'Inde. Le nawâb
ɔnduit au fort de Tritchinopoli,
assassiné le 11 juillet dernier par
ersonnes de sa suite. Le nawâb
ː qu'il parait, témoigné l'inten-
ırer le mahométisme et d'entrer
n de l'église chrétienne; mais le
que des vrais croyants n'a pas
mettre l'accomplissement de ce
et le nawâb a été frappé du coup
s l'église même du fort où il venait
ıu service célébré par le mission-
ais.

du Béloutchistan. Les deux principaux États de l'Afghanistan sont les royaumes de *Kaboul* et de *Kandahar*. Les capitales qui donnent leurs noms à ces royaumes sont les points de communication de l'Inde avec la Perse et la haute Asie. « Depuis l'antiquité la plus reculée, disait l'historien du règne d'Akbar, Aboulfazel (en 1602), Kaboul et Kandahar sont regardées comme les portes de l'Hindoustan; l'une y donne entrée du Tourân, l'autre de l'Irân, et, *si ces places sont bien gardées, le vaste empire de l'Hindoustan est à l'abri des invasions étrangères* (*). »

Dans ce peu de mots révélés à l'Europe pour la première fois en 1783, sous l'administration de Warren Hastings (**), a été l'enseignement de l'Angleterre; elle vient de prouver, quoique un peu tard, qu'il n'avait pas été perdu pour elle.

L'Afghanistan fit partie de l'empire moghol jusqu'à l'invasion de Nader Shah (1738-39). « Kandahar, qui tire son nom de la ville capitale ou qui lui donne le sien, dit un vieux voyageur, est la province la plus occidentale des Indes et a pour voisin le roi de Perse, qui en a souvent été le maître : *aussi est-ce pour cette province que les rois de Perse sont presque toujours en guerre avec le Grand-Mogol*, comme ils le sont du côté de la Turquie pour Bagdad et Erivan. » Ainsi, il y a deux cents ans, des rivalités semblables à celles qui nous occupent aujourd'hui étaient déjà depuis longtemps en presence.

Nader Shah exigea la cession des provinces à l'ouest de l'Indus, avant de rendre à l'empereur Mohammed Shah le sceptre qu'il avait arraché à sa main débile. Privé de cette base et miné intérieurement par une organisation vicieuse, l'empire moghol croula

(*) *Aïn-Akbery*, vol. II, pag. 165.

(**) Warren Hastings était gouverneur général des Indes anglaises quand F. Gladwin entreprit la traduction de l'Aïn-Akbery. Ce fut sous le patronage de ce grand homme que l'ouvrage fut publié, et il lui fut dédié à Calcutta, le 1er septembre 1783.

de toutes parts. La Perse, cependant, ne jouit pas longtemps des avantages qu'elle devait moins à sa force réelle et à ses propres ressources qu'au génie et à la fortune d'un homme.

A la mort du conquérant persan, en 1747, *Ahmed Khan*, l'un de ses généraux, et chef de la tribu des *Abdalis* (connus depuis sous le nom de *Dourants*), devint maître de l'Afghanistan, et se fit couronner roi à Kandahar sous le titre de *Ahmed Shah Dour-é-Dourân* (la perle du siècle). Actif et habile autant que brave, Ahmeh Shah porta la terreur de ses armes de Delhi à Asterabad; et, à sa mort, en 1773, il laissa à son fils *Timour* un empire dont les limites extrêmes avaient été naguère l'Oxus au nord, la mer et les embouchures de l'Indus au midi, le Kashmir et les monts Himalaya à l'est, la Perse au delà de Meshed à l'ouest. *Timour Shah*, loin de continuer la vie belliqueuse de son père, ne fit aucun effort pour rétablir l'autorité royale, compromise dans le Pandjab et les provinces voisines, et se contenta de régner à peu près paisiblement, pendant vingt ans, sur les provinces à l'ouest de l'Indus. Il mourut en 1793. Les intrigues du *Zénana*, appuyées de l'influence de la tribu des *Barekzaïs*, placèrent d'abord sur le trône l'un des plus jeunes fils de Timour, *Zéman Shah*, qui, pendant un règne agité de quelques années, essaya de reconquérir le Pandjab, et annonça même la folle intention d'envahir l'Hindoustan. Si ce projet eût pu avoir un commencement d'exécution, les intérêts anglais dans l'Inde auraient été sérieusement, quoique momentanément, compromis. Le gouverneur général des Indes anglaises à cette époque (homme si justement célèbre, et auquel la postérité rendra encore un plus éclatant hommage que celui qu'il obtient de ses contemporains), le marquis de Wellesley (*), ne crut
pas inutile de se prémunir con
danger qui semblait menacer l'inf
anglaise dans le nord de l'Hindo
La mission du capitaine J. Ma
(depuis sir John Malcolm) à la
de Perse, en 1799-1800, eut
objet principal de déterminer la
à donner *tant d'occupations*
man Shah chez lui, qu'il n
songer sérieusement, *de trois o*
moins, à troubler la tranquill
l'Hindoustan. Le gouverneur g
assignait ce terme de trois ans a
rangements politiques et fina
qu'il avait en vue pour mettre le
sessions de la Compagnie et
alliés en état de défier toute agr
étrangère. Comme encouragem
l'adoption de ces mesures, Ma
était autorisé à offrir à la Pe
subside annuel de trois à quatr
de roupies (environ un milli
francs), garanti pour trois ans.
était recommandé en outre de
parti, autant que faire se pou
de l'inimitié qui depuis la mort
mour régnait entre ses fils, et qu
déjà amené des luttes sanglante
suite desquelles deux de ces p
s'étaient réfugiés à la cour de Pe
Admettant que le shah de Pers
gageât à suivre le plan d'opér
tracé par le gouvernement a
celui-ci *déclarait ne prétendre*
cune part des conquêtes ou du
qui pourraient être acquis p
Perse, en cas de guerre avec Z
Shah. A cette époque, l'Angl
trouvait convenable de jouer p
ment le rôle qu'elle accuse la
d'avoir joué dernièrement devan
rat. Lord Wellesley armait *la*
contre l'Afghanistan; aujour
au contraire, lord Auckland
l'Afghanistan contre la Perse
faits curieux que nous venons d
porter sont constatés par la c
pondance de lord Wellesley, r
ment publiée en Angleterre,

(*) Frère aîné du duc de Wellington. Le marquis de Wellesley était capitaine général en même temps que gouverneur général. Le duc de Wellington, alors seulement l'*hono-*
rable Arthur Wellesley, servait dans
à cette époque en qualité de major g

(*) Shah Mahmoud et le prince K
son fils.

forme un recueil du plus haut intérêt (*). Shah Zéman eut bientôt en effet *trop d'occupations chez lui* pour songer à inquiéter l'Inde anglaise (**). Les prétentions rivales de ses frères (Mahmoud et Shoudjâ) trouvèrent de nouveaux et de plus actifs soutiens. Leurs intrigues et l'imprudence du shah armèrent contre lui la tribu des *Barekzais*, dont l'influence l'avait porté au trône. Une conspiration fut découverte : le shah fit mettre à mort six des principaux seigneurs qui s'y trouvaient compromis, et parmi eux, le chef de cette puissante tribu, *Sarferaze Khan*. Le fils de ce dernier, le célèbre *Fatteh Khan*, avec tous les *Barekzais*, épousa immédiatement les intérêts de *Shah-Mahmoud*, cet autre fils de Timour, que la Perse, de concert avec l'Angleterre, avait pris sous sa protection.

Le royaume, après quelques mois de tranquillité, fut livré de nouveau aux horreurs de la guerre acharnée que se livraient depuis six ans ces malheureux frères. Dans le cours de cette campagne, *Shah Zéman*, trahi par un des siens, fut livré à *Mahmoud*, qui lui fit arracher les yeux. Plus tard (en 1803), *Mahmoud* était à son tour détrôné par *Shâh Shoudjâ*, et *Shah Zéman* délivré par le nouveau roi (son frère par la même mère), dont il devait suivre désormais la fortune et partager les humiliations et l'exil. Ainsi le gouvernement de la Compagnie fut délivré d'un ennemi qu'il avait un instant redouté, mais dont il avait si activement contribué à amener la ruine. Réfugié d'abord dans le *Pandjab* (où Randjit-Singh, le sachant sans ressources, lui avait accordé à regret un asile), et quand il eut expié par quinze années d'infortunes les alarmes que son ambition avait causées, le monarque aveugle et mendiant, depuis longtemps à charge à son hôte, trouva enfin un exil paisible et du pain à Loudiana (*), où *Shâh Shoudjâ* lui-même l'avait précédé.

De 1803 à 1809, *Shâh Shoudjâ* avait occupé un trône mal affermi. Il conclut à *Peshâver*, en 1809, un traité d'alliance avec le gouvernement suprême des Indes anglaises. Les alarmes que l'ambassade française envoyée en Perse par l'empereur Napoléon, venait de créer, déterminèrent le gouverneur général, alors lord Minto, à fortifier par de nouvelles alliances l'attitude politique de l'Angleterre dans l'Inde. Sous ce rapport, l'année 1809 eut des résultats remarquables, surtout en ce qu'elle établit des relations, d'une importance plus réelle et plus durable qu'on n'avait dû le prévoir, entre le chef sikh, Randjit-Singh, et le gouvernement anglais, et en ce qu'elle initia ce gouvernement, par l'intermédiaire de l'honorable Mountstuart Elphinstone (homme d'une si haute distinction sous tous les rapports), au véritable caractère des peuples de l'Afghanistan, aux formes singulières de la monarchie dourani, à la nature et aux ressources du pays.—

(*) *Wellesley Despatches*, vol. V, p. 82 et suiv.

(**) Il n'est pas sans intérêt de voir comment sir John Malcolm lui-même rend compte des résultats généraux de cette première mission, dans son *Histoire politique de l'Inde* : « Cette mission, dit-il, eut le succès le plus complet. L'envoyé anglais non-seulement réussit à décider le roi de Perse à attaquer de nouveau le Khorassan, ce qui eut pour effet d'obliger Zéman Shah à abandonner ses desseins sur l'Inde, mais encore il détermina ce prince à conclure avec le gouvernement anglais des traités d'alliance et de commerce excluant complétement les Français de la Perse, et assurant aux Anglais tous les avantages qui pouvaient résulter de ces nouvelles relations. Il n'y a aucun doute, ajoute Malcolm, que si l'on eût cultivé cette alliance avec le même esprit de prévoyance et la même pénétration qui l'avaient commencée, l'influence du gouvernement anglais, dans cette partie de l'Orient, aurait été à l'abri de la plupart des dangers auxquels elle a été subséquemment exposée. » (*Political History of India*, 1826, vol. I, pag. 272).

(*) Ville et station importantes sur le territoire anglais et sur la rive gauche du Sutledge.

Le traité conclu avec Shâh Shoudjâ-oul-Moulk, en 1809, a porté ses fruits trente ans après, en désignant le royal pensionnaire au choix du gouvernement suprême pour opérer, sous les inspirations soudaines de la politique anglaise, la régénération de l'Afghanistan. — Il est curieux et instructif de comparer les deux époques, et, pour atteindre sûrement ce but, nous allons d'abord faire connaître les traités signés, en 1809, avec le roi de Perse, le roi de Kaboul, le radjâh de Lahore et les amîrs de Sindh.

Traité préliminaire avec la Perse, conclu par sir Harford Jones, le 12 mars 1809 (*).

Au nom de celui qui est toujours nécessaire, qui suffit à tout et à tous, qui est éternel, et qui est le seul protecteur véritable, etc., etc., etc.

Art. 1er. Comme il faut quelque temps pour discuter et rédiger un traité définitif d'alliance et d'amitié entre les deux grands États, et attendu que, dans les circonstances actuelles, il est urgent que quelque chose soit fait sans retard, il est convenu que ces articles, qui doivent être regardés comme préliminaires, deviendront la base d'un traité définitif d'étroite et sincère amitié et d'éternelle union ; et il est également convenu que ledit traité définitif, déclarant d'une manière précise les désirs et les obligations de chaque partie, sera signé et scellé par les mêmes plénipotentiaires, et deviendra obligatoire pour les hautes parties contractantes.

Art. 2. Il est convenu que les articles préliminaires, formés par l
de la vérité et de la sincérité,
ront ni changés, ni altérés ; mai
doit en résulter une augmei
journalière d'amitié, qui durer
nellement entre les deux Majes
rénissimes, leurs héritiers,
seurs, leurs sujets, états, pr
et pays.

Art. 3. S. M. le roi de Per
nécessaire de déclarer qu'à da
jour de la signature de ces
préliminaires, tout traité ou a
ment qu'il peut avoir conclu a
cune autre puissance européen
considéré comme nul et non av
qu'il ne permettra à aucune fo
ropéenne de traverser la Per
se diriger, soit vers l'Inde, s
les ports de ce pays.

Art. 4. En cas qu'aucune fo
ropéenne ait envahi ou doive
le territoire de Sa Majesté le
Perse, S. M. Britannique devr
nir à S. M. le roi de Perse un
de troupes, ou, en son lieu,
side avec des munitions de
telles que canons, fusils, etc.,
officiers en nombre qui sera,
et d'autre, reconnu suffisant p
pulser l'ennemi ; le nombre des
qui devront former le corps au
ou le montant du subside, au
que la quantité de munition
seront, plus tard, réglés par l
définitif. Dans le cas où S.
roi d'Angleterre ferait la pa
la puissance européenne en qu
S. M. Britannique fera tout
dépendra d'elle pour négocier
clure la paix entre S. M.
et cette puissance. Mais si (
Dieu ne plaise) les efforts d
Britannique ne réussissaient
atteindre ce but, alors le cor
mée auxiliaire ou le subside,
qui sera mentionné dans le trai
nitif, devra rester à la disposi
roi de Perse, tant que durera
sence desdites forces européenn
les territoires de S. M. Persa
jusqu'à ce que la paix soit
entre S. M. Persane et la p
européenne en question ; et il

(*) Ce traité fut conclu sans le concours du gouverneur général, qui protesta énergiquement contre une mesure qui tendait évidemment à rabaisser le gouvernement suprême de l'Inde dans l'opinion des Persans. Il fit repartir Malcolm pour la cour de Téhrân en qualité d'envoyé extraordinaire. C'était la troisième mission dont cet officier était chargé à cette cour depuis 1800. (Voyez quatrième partie, *Inde moderne*, et pour de plus amples détails, *Malcolm's political History of India*, vol. I, pag. 414 et suiv.)

ı'en cas que les pos-
M. Britannique dans
juées ou envahies par
oute autre puissance,
: Perse fournira un
ur la protection des-
, selon les stipulations
e traité définitif.
tachement de troupes
le l'Inde dans le golfe
par le consentement
ne, débarque dans
ou dans aucun des
ne devra, en aucune
possession de ces îles
compter de la date de
minaires, ledit déta-
ı force sera fixée dans
, sera à la disposition
e Perse.
si lesdites troupes
ésir de S. M. le roi
ı Karrak, soit dans
golfe Persique, elles
ıar le gouverneur de
ınière la plus amicale,
ont donnés à tous les
'arsistan pour que les
saires, en telles quan-
se être, soient four-
s au comptant et au

as de guerre entre
t les Afghans, S. M.
Grande-Bretagne ne
re aucune part, à
: soit d'après le désir
parties, et comme mé-
gocier la paix entre

reconnu que ces arti-
es sont conclus dans
: défensif, et doivent
nme tels. Il est aussi
ıt que ces articles pré-
ont en force, S. M.
ne devra entrer dans
ent hostile à S. M.
ı qui puisse avoir
éjudiciables ou désa-
les territoires an-

conclu par les deux
voir qu'il sera éternel, et qu'il engendrera les plus beaux fruits d'amitié entre les deux rois sérénissimes (*).

(*) Le traité définitif conclu le 25 novembre 1814 a été regardé depuis cette époque comme la base des relations politiques des deux États; mais il n'a pas amené les résultats que l'Angleterre s'en était promis. En voici les dispositions principales :

Par l'article 1, dans le cas où l'une quelconque des puissances européennes voudrait envahir l'Inde par la route de Kharism, Tartaristân, Bokharâ, Samarcand ou autres routes, S. M. Persane s'engage à déterminer, autant que cela sera en son pouvoir, soit par la terreur de ses armes, soit par des négociations, les rois ou gouverneurs de ces pays à s'opposer à une telle invasion.

L'art. 2 porte que.... S. M. Britannique s'engage à n'intervenir dans aucune dispute qui pourrait s'élever par la suite entre les princes, seigneurs et chefs principaux de la Perse, et s'il arrivait jamais que l'un d'eux proposât de livrer une province de Perse au gouvernement anglais, dans le but d'obtenir l'assistance de ce gouvernement, celui-ci ne consentira pas à une semblable proposition, ni ne se mettra en possession, par ce moyen, d'une partie du territoire de la Perse.

L'art. 3 stipule que les limites des États de la Russie et de la Perse seront déterminées sur les bases admises par la Grande-Bretagne, la Perse et la Russie.

L'art. 4 fixe à deux cent mille tomâns le montant du subside annuel dont mention a été faite dans le traité préliminaire, et spécifie les conditions du payement. (Cet article et l'article 3 ont été annulés par une convention particulière en 1828.)

Par l'art. 8 la Perse s'engage, en cas de guerre entre les Afghans et les Anglais, à envoyer une armée contre les Afghans; l'Angleterre se chargeant de pourvoir à l'entretien de ces troupes.

L'art. 9 est la reproduction à peu près littérale de l'art. 7 du traité préliminaire qui interdit toute intervention de la part de l'Angleterre entre les Persans et les Afghans, en cas de guerre, à moins que sa médiation ne soit sollicitée.

L'art. 11 et dernier prévoit le cas où la Perse pourrait demander à l'Angleterre de lui envoyer des vaisseaux et des troupes (la Perse payant les frais de l'expédition), et, dans ce cas, le secours demandé serait, si les circonstances le permettaient, mis à la

Traité avec les Amirs de Sinde (*), *daté 22 août 1809.*

Art. 1er. Il y aura amitié éternelle entre le gouvernement anglais et celui de Sinde, c'est-à-dire (ou représenté par) Mir-Gholam-Aly, Mir-Kurrim-Aly et Mir-Mourad-Aly.

Art. 2. L'inimitié ne paraîtra jamais entre les deux États.

Art. 3. L'envoi mutuel des vakils continuera toujours entre les deux gouvernements, savoir : le gouvernement anglais et le gouvernement sindien.

Art. 4. Le gouvernement de Sinde ne permettra pas l'établissement de la tribu des Français dans le Sinde.

Écrit le 10 du mois de rudjôb-oul-mourudjûb, dans l'an 1224 de l'hégire, correspondant au 22 août 1809.

Traité avec Randjit-Singh, *le radjah de* Lahore, *daté* 25 *avril* 1809.

Attendu que certains différends qui s'étaient élevés entre le gouvernement anglais et le radjah de Lahore ont été heureusement et amicalement réglés, et que les deux parties ont le vif désir de maintenir les relations de bonne amitié et de concorde, les articles de traité suivants, qui lieront également les héritiers et successeurs des deux parties, ont été conclus entre le radjah Randjit-Singh, d'une part, et le gouvernement anglais, par l'entremise de M. Charles-Théophilus Metcalfe, d'autre part.

Art. 1er. Il y aura amitié perpétuelle entre le gouvernement anglais et l'État de Lahore. Celui-ci sera traité par le premier sur le même pied que les [...] sances les plus favorisées, et le [...] vernement anglais n'aura à s'o[...] en rien des territoires et suj[...] radjah au nord de la rivière Sut[...]

Art. 2. Le radjah n'entret[...] jamais sur le territoire occupé [...] ou ses dépendants sur la rive [...] de la rivière Sutledge que le n[...] de troupes nécessaire pour la [...] intérieure de ce territoire ; il n'[...] tera, ni ne souffrira aucun en[...] ment sur les possessions ou dro[...] chefs du voisinage.

Art. 3. En cas d'infraction d'[...] des articles précédents, ou d'[...] viation des règles de l'amitié de [...] de l'un quelconque des deux [...] ce traité sera considéré comme [...] non avenu.

Art. 4. Ce traité consistant e[...] tre articles, ayant été arrêté et [...] à Umritsir, le 25e jour d'avril [...] M. C. T. Metcalfe a remis au [...] de Lahore une copie du traité, [...] glais et en persan, après y av[...] posé son cachet et sa signatu[...] ledit radjah a remis, de son côt[...] copie dudit traité, revêtue de s[...] chet et de sa signature ; M. C. T[...] calfe s'engage à fournir au r[...] dans le délai de deux mois, une [...] du même document, ratifié [...] très-honorable gouverneur géné[...] conseil, et, à la réception par [...] jah de ladite copie ratifiée, le p[...] traité sera considéré comme d[...] et obligatoire des deux côtés, [...] copie qui vient d'être remise au [...] sera rendue.

Traité avec le roi de Caboul, *d[...] juin* 1809.

« Attendu qu'en conséquence [...] confédération projetée entre les [...] çais et le gouvernement persan [...] le but d'envahir les possessio[...] S. M. le roi des Douranîs, e[...] rieurement celles du gouvern[...] anglais dans l'Inde, l'honorable M[...] stuart Elphinstone a été expédi[...] cour de S. M., en qualité d'e[...] plénipotentiaire, de la part du tr[...] norable lord Minto, gouverneur [...]

disposition de S. M. Persane, mais les vaisseaux anglais ne pourraient, sans permission expresse ou à moins de nécessité absolue, jeter l'ancre que dans certains ports désignés par le gouvernement persan.

Il est curieux de mettre en regard les dispositions de ces traités avec les événements de 1838-39.

(*) Nous écrivons ici le nom de cette principauté comme nous le trouvons dans le document officiel soumis au parlement, mais l'orthographe véritable du mot (sanscrit d'origine) est *Sindh*, et les Persans l'écrivent ainsi : سنده

une autorité suprême
affaires civiles, politi-
es dans les possessions
l'Inde, dans le but de
les ministres de S. M.,
léfense mutuelle contre
ible des Français et des
tenda que ledit ambas-
a l'honneur d'être pré-
et de lui expliquer le
avantageux de sa mis-
ensible aux avantages
t d'une coopération en-
ts, dans le but exprimé
donné à ses ministres
ee l'honorable Mount-
tone, et, consultant le
eux États, de conclure
nicale; et certains arti-
ent été, en conséquence,
les ministres de S. M.
r anglais, et confirmés
du sceau royal, une
ainsi conçu a été trans-
assadeur pour la ratifi-
rneur général, qui, con-
ulations contenues dans
aucune modification, a
être remise à S. M., une
ticles, ainsi qu'ils sont
crits, dûment ratifiée
t la signature du gou-
al, et les signatures
r gouvernement anglais
les obligations des deux
, maintenant et pour
t réglées exclusivement
par la teneur de ces ar-
t comme suit:
nme les Français et les
nt ligués contre l'État
voulaient passer à tra-
ssions du roi, les servi-
céleste s'y opposeront,
ce qui dépendra d'eux,
ttant et les repoussant
eur permettre de péné-
e anglaise.
les Français et les Per-
de la ligue formée en-
çaient vers le pays du
avec des intentions hos-
rnement anglais, vou-
nt contribuer à les re-

pousser, se regarderait comme engagé à subvenir aux dépenses nécessitées par ce qui est mentionné dans l'article précédent, autant que cela sera en son pouvoir. Tant que la ligue entre les Français et les Persans subsistera, ces articles seront considérés comme étant en vigueur, et les deux parties seront tenues de s'y conformer.

Art. 3. L'amitié et l'union sont établies à jamais entre les deux États. Le rideau de la séparation sera levé entre eux; mais aucun des deux pays ne se mêlera en rien des affaires de l'autre; et le roi de Caboul ne permettra à aucun individu français l'entrée de ses territoires.

Les fidèles serviteurs des deux États étant d'accord sur ce traité, les conditions de confirmation et de ratification ayant été remplies, ce document a été scellé et signé par le très-honorable gouverneur général et les honorables membres du gouvernement suprême de l'Inde, ce 17e jour de juin 1809, correspondant à l'année 1224 de l'hégire.

Cette même année, Shoudjâ-oul-Moulk, qui n'avait pu réussir à rallier les Barekzaïs à sa cause, fut obligé de fuir devant le vizir *Fatteh Khan*, qui, déjà une fois, avait placé la couronne sur la tête de *Shâh Mahmoud*, et qui de nouveau exerça le pouvoir suprême au nom de ce prince, de 1810 à 1818. *Shâh Shoudjâ* avait trouvé dans le *Pandjab* un asile qui devait, trois ans plus tard, lui coûter si cher. Il fit de courageux mais vains efforts pour rétablir son autorité, d'abord dans la province de *Peshâver*, puis dans le *Moultân*, et enfin dans le *Kashmir*. Il fut forcé de repasser l'Indus en 1810, et une seconde tentative, en 1811, eut pour résultat de le faire tomber entre les mains du gouverneur d'*Attock*, sur l'Indus. Celui-ci le livra bientôt à son frère, gouverneur de Kashmir, d'où, après des dangers et des souffrances inouïs, il parvint à s'échapper en 1812, et vint de nouveau demander l'hospitalité à Randjît-Singh. S'il ne restait plus au roi fugitif ni armée, ni res-

sources politiques, il lui restait encore, et Randjît-Singh le savait, des pierres précieuses d'une immense valeur, et une, entre autres, le *koh-é-nour* (montagne de lumière), ce diamant merveilleux qu'aucun souverain n'était assez riche pour acheter, et que la conquête ou le pillage pouvaient seuls faire changer de maître. Du trésor de Golconde, il était passé au palais des empereurs moghols, du palais de Delhi à la tente de *Nader Shâh*, où, quand ce conquérant fut assassiné, en 1747, Ahmed saisit le *koh-é-nour* d'une main, et la couronne de l'Afghanistan de l'autre. Randjît-Singh aspirait depuis longtemps à la possession du *koh-é-nour;* après avoir offert sans succès un *djaghîr* (fief) avec place forte pour la cession du trésor qu'il convoitait, il eut recours aux menaces, puis aux traitements les plus insultants et aux persécutions les plus incessantes. Les tourments de la captivité, de la faim, de la soif, tout fut mis en usage, et le shâh, vaincu par la persévérance de son bourreau, craignant, non-seulement pour sa vie, mais encore pour l'honneur et la vie des *bégoms* (*), consentit enfin à remettre aux mains cupides dû *maharadja* le joyau si ardemment désiré. Mais Randjît-Singh n'était pas encore satisfait : il fit, peu de temps après, saisir par des femmes, dans l'intérieur des appartements des *bégoms,* tous les objets précieux sur lesquels on put mettre la main, et examinant les paquets qui en furent faits et qui lui furent apportés, il s'appropria un grand nombre de bijoux, d'armes de prix, de tapis, etc. *Shâh Shoudjâ* et sa famille furent ensuite relégués par ses ordres dans un obscur réduit, où il leur fit éprouver toute sorte d'indignités, les accusant de menées hostiles à ses intérêts. En novembre 1814, les bégoms, sous le costume de femmes hindoues, parvinrent à s'échapper et se réfugièrent à Loudiana, sur le ter-

(*) *Bégom* ou *bégam*, princesse ou femme d'un haut rang chez les musulmans. Femme de *Bég*, chef ou seigneur, en moghol.

ritoire anglais. *Shâh Shoudjâ*
à son tour à se soustraire, co
miracle, à la surveillance de
Singh, et après avoir tenté,
vain, de pénétrer dans le Kas
la tête d'un corps de troupes q
parvenu à lever dans les mo
vint rejoindre sa famille à Lo
en septembre 1816, et reçut u
sion annuelle de quarante-hu
roupies du gouvernement
Shâh Zéman fut admis, plus
partager la retraite de son frè
lui fut alloué vingt-quatre mi
pies par an.

Cependant le gouvernement
ghanistan reprenait quelque
quelque force sous l'administr
goureuse de *Fatteh Khan;*
ministre, dont les hautes qu
l'influence portaient ombrage
Kamrân, fils de *Mahmoud*,
pas longtemps de sa fortun
égorgé, en 1818, en présence
princes et par leurs ordres, d
nière la plus barbare. *Shâh*
lui avait fait arracher les yeu
temps auparavant. La mort d
fut le signal d'une insurrecti
rale des *Barekzaïs*, et bientôt
res de *Fatteh Khan* se disput
dépouilles des fils de *Timou*
Khan, l'aîné des frères, et
neur de Kashmir, s'était hât
rendre à Kaboul, et de se me
tête de ce mouvement, son frè
Mohammed, déjà en posses
Kaboul, lui ayant déféré le c
dement dans ce moment d
Azim Khan, blessé par quel
roles offensantes ou quelque
politique de *Shâh Shoudjâ*, q
lait d'abord replacer sur le
accepta les propositions du jeun
Ayoub (un autre fils de Timo
se contentait du titre de roi,
gageait à lui en laisser la pu
Mais dans ces temps difficiles
ambitions rivales éclataient d
parts, ce sceptre de parade
core trop lourd pour la main d
qui, effrayé des scènes de
dont il était témoin chaque jo
la fuite et alla demander à s

[redacted]

uge à la cour de Lahore. Les ıtes provinces de la monarchie nt sous la domination des chefs aïs, qui finirent, de guerre par s'entendre sur le partage. le province d'Hérât, où *Shâh mud* s'était réfugié avec son fils ours après le meurtre de *Fat-an*, pour échapper aux ressen- des *Barekzaïs*, resta en pos- d'un prince de la dynastie des ıïs. *Mahmoud*, qui s'était re- ous la protection de la Perse, ; en 1829. *Shâh Kamrân* lui ı comme souverain d'Hérât, Perse continua à se considérer suzeraine de ce petit État ar sa position géographique et écédents historiques, appartient rassân), et à en exiger le tri- e détail des luttes sanglantes Afghanistan et le haut Indus le théâtre, à dater de cette jusqu'en 1828, serait ici su- deux faits importants domi- autres : l'affermissement du r de *Dost Mohammed Khan* à l, l'affermissement et l'agran- ent du pouvoir de Randjît- ans le Pandjab. Randjît-Singh ı de bonne heure profiter des s de l'Afghanistan pour s'em- ccessivement des diverses pro- ur la rive gauche de l'Indus ; t soumis, de 1819 à 1823, la uté de *Peshaver* sur la rive et le Kashmir, il s'ouvrait ı route de Kaboul. Dès 1809, nous l'avons vu, il avait eu fortifier sa puissance de fraî- le par un traité d'alliance avec ernement anglais, intéressé à olidation et à la durée de cette ce. Mais à mesure que les em- ents progressifs de Randjît-Singh rochaient des territoires de Ka- a haine politique et religieuse ıx chefs ne pouvait qu'enfanter veaux troubles et compromettre sse l'avenir.

ninons maintenant quelle était ıtion politique de l'Afghanistan 3 à 1838.

t Mohammed Khan, Barek zaï, régnait à *Kaboul*. Trois autres frères de Fatteh Khan étaient conjointement souverains de Kandahar, et en mauvaise intelligence avec Dost Mohammed. Un quatrième frère était gouverneur de Peshaver, mais tributaire de Randjît-Singh. D'autres chefs de cette famille avaient établi leur autorité à *Ghizni* et à *Djellalâbâd*, dans une dépendance plus ou moins contestée de Dost Mohammed. Les *Amîrs de Sindh*, anciens vassaux de la couronne de Kaboul, avaient secoué le joug, sans rompre entièrement toutefois leurs relations avec *Shâh Shoudjâ*, dont ils avaient même secondé les tentatives malheureuses pour remonter sur le trône de ses pères. Les Amîrs avaient conclu, à diverses époques, à dater de 1809, des traités d'alliance ou de commerce avec le gouvernement anglais. Le traité de 1832 stipulait qu'il serait ouvert un libre passage aux marchands et aux marchandises de l'Hindoustan par les territoires de Sindh, moyennant certaines conditions politiques et la fixation d'un tarif pour la perception des droits de transit. Le traité de 1834 avait pour but de régler ce dernier point (nous y reviendrons en traitant du commerce de l'Inde), et, en attendant que ces conventions solennelles si plausibles en théorie fissent place à des mesures *praticables*, parce qu'elles seraient appuyées par une force intelligente et prévoyante, ces traités, hérissés de conditions et de réserves, stipulaient, de la part de chacune des parties contractantes, le respect le plus inviolable pour les possessions de l'autre, de *génération en génération* (article 2 des traités)! — *Balk* était tombé dans la dépendance de *Bokhara*. — Le *Moultân* et le *Kashmir* étaient, ainsi que *Peshaver*, au pouvoir de Randjît-Singh. — Hérât, enfin, était, comme nous l'avons vu, le seul débris de la grande monarchie dourânie que possédât encore un prince de la famille royale des *Suddozaïs*, *Shâh Kamrân*.

De tous les chefs de la tribu des *Barekzaïs*, depuis la mort des deux

aînés de cette famille (*Fatteh Khan* et *Azim Khan*), *Dost Mohammed Khan* paraît avoir été le seul homme de tête, au moins le seul propre aux affaires du gouvernement; le seul surtout qui fût en état de résister aux envahissements de Randjît-Singh. Il est probable qu'il aurait fini par ranger la plus grande partie de l'Afghanistan sous sa loi et fondé peut-être une monarchie durable, si les Anglais, par une inspiration de leur politique, n'eussent songé à faire prévaloir les droits si longtemps oubliés ou méconnus de leur hôte Shâh Shoudjâ au trône de Kaboul. Les frères de Dost Mohammed n'avaient, au contraire, réussi à se faire remarquer, dans leur gouvernement de Kandahar, que par la persistance infatigable de leur cupidité et de leur tyrannie. Ils avaient ruiné le commerce et l'industrie, et réduit les populations à désirer le retour de leurs anciens maîtres, les *Saddozaïs*, originaires, comme tous les *Dourânis*, de cette portion du pays où leur antique race est en grande vénération. Hérât n'était guère plus heureux sous la domination de *Shâh Kâmrân*: mais ce prince était le seul rejeton de la race royale autour duquel on pût se rallier sans intervention étrangère. Il manifestait, d'année en année, l'intention de marcher contre les Barekzaïs, et l'espoir de rentrer en possession de Kandahar, siége primitif du pouvoir de ses ancêtres. Hérât appelait de ses vœux le jour où l'ancienne capitale lui succéderait dans l'onéreuse distinction de servir de résidence habituelle au souverain. Les chefs de Kandahar, de leur côté, menaçaient sans cesse Hérât d'une invasion prochaine.

Il est nécessaire d'ajouter un dernier trait à ce tableau. L'infortuné Shâh Shoudjâ, avec plus de persévérance que de jugement, au travers de mille dangers, d'humiliations, de fatigues et de misères de toute espèce, s'était efforcé, à diverses reprises, de ressaisir, aux mains des usurpateurs, les tronçons d'un sceptre brisé. Le gouvernement suprême des Indes an-

glaises avait assisté, avec u
nité impassible, au triste sp
cette longue agonie. La der
tative du royal exilé eut l
l'assentiment du gouverneur
en 1833-34; elle faisait le suj
tes les conversations dans le
doustan, où nous nous tro
cette époque. Comme précéd
le gouvernement anglais rest
teur de la lutte, qui fut, cett
sez sérieuse et d'assez long
mais qui se termina d'une
aussi désastreuse que les ex
antérieures. Il en eût été a
sans doute, si les Anglais
pensé dès lors avoir un intér
immédiat au rétablissement
Shoudjâ sur le trône de l'Afg
Un secours modéré en hom
tout en officiers) et en argent
selon toute apparence, pou
son triomphe. Il est permis d
en voyant ce qui se passe auj
qu'il eût été à la fois plus
pour le gouvernement anglais
conforme à ses véritables int
soutenir franchement et acti
en 1834, la cause qu'il a épo
une sympathie si inattendue
Il en eût coûté peut-être bien
lions de moins à l'Angleterre
attitude politique eût été, sel
plus forte encore et surtout
gnée qu'elle ne l'est aujourd'h
occasion fut manquée. Shâh
rentra à Loudiana, au mois
1835, avec une centaine d'h
débris de l'armée qu'il avait
jusque sous les murs de K
Les Amîrs de Sindh, après bie
sitations et des négociations
essayé de s'opposer de vive
passage du shâh: complétemen
dans la rencontre qui avait eu
tre leurs troupes et celles de
cien suzerain, ils s'étaient ré
l'aider dans son expédition
reuse; ils le traitèrent avec
quand il traversa de nouveau
ritoire dans sa retraite préci
lui facilitèrent les moyens
gner le territoire de la Com
où il fut accueilli par le repr

se anglaise d'avoir sur-
ite (*).
onc l'état des choses,
e Perse résolut de châ-
insolent qui, depuis plu-
, pillait et ravageait les
Khorassân et du Seis-
unité, marcha en per-
Shâh Kamrân, et mit le
Hérât. Les motifs ne
as sans doute pour en-
tte expédition; les deux
lais qui se sont succédé
Perse, M. Ellis et
(depuis sir John Mac-
été forcés d'admettre la
es motifs. M. Ellis, dans
1 17 avril 1836, s'expri-
l'ai eu une audience du
ui; Sa Majesté m'a fait
comme roi et musul-
fortes raisons lui fai-
oir de marcher sur le
e Kamrân Mirza (c'est
utorités persanes affec-
ésigner) et les Afghans
s avaient enlevé douze
rsans qu'ils avaient ven-
sclaves, et avaient forcé
ân, également sujet de
e payer tribut à Kam-
. Ellis avait déjà re-
ant que le prince Kam-
nqué aux engagements
Perse, et dont les prin-
tions étaient de raser le
1, de renvoyer certaines
se, et de payer dix mille
« Le shâh, disait M. El-
emment en droit d'exi-
n par la force des ar-
es circonstances, quand
gouvernement anglais ne
par l'article 9 du traité
ui lui interdit toute in-
e les Persans et les Af-
îtrait difficile de s'op-
taque contre Hérât, ou
mite exacte où devrait
opposition. » M. Mac-

Delhi, 1er avril 1835.
du traité du 25 novembre
haut, p. 41 note.

Neill, qui succède à M. Ellis, reconnaît plus clairement encore, dans sa dépêche à lord Palmerston du 24 février 1837, les justes motifs qu'a la Perse de déclarer la guerre au prince Kamrân :

« Mettant de côté les prétentions de la Perse à la souveraineté d'Hérât, et considérant la question comme élevée entre deux souverains indépendants, *je suis porté à croire qu'on trouverait que c'est le gouvernement d'Hérât qui a été l'agresseur*. A la mort d'Abbas Mirza, quand le shâh actuel revint de son expédition infructueuse contre Hérât, des négociations s'ouvrirent, et le résultat fut la conclusion d'une convention qui fit cesser les hostilités et marqua les limites des territoires respectifs. De cette époque jusqu'au moment actuel, la Perse n'a commis aucun acte d'hostilité contre les Afghans; mais, à la mort du dernier shâh, le gouvernement d'Hérât fit des incursions sur le territoire persan de concert avec les Turkomans et les Hazarehs, pilla et captura les sujets de la Perse pour les vendre en esclavage. Les Afghans d'Hérât ont continué ce système de guerre et de rapine sans intermission depuis cette époque, et la Perse n'a répondu à ces actes d'agression par aucune mesure hostile, à moins qu'on ne considère comme telle la déclaration publique de son intention d'attaquer Hérât. Dans ces circonstances, *il ne saurait, je pense, exister de doute quant à la justice de la guerre que le shâh veut entreprendre*; et, bien que la prise d'Hérât par la Perse fût certainement *un grand mal*, nous ne devrons pas nous étonner que le shâh, sans égards pour nos remontrances, maintienne le droit qu'il a sans doute de faire la guerre à un ennemi qui l'a poussé à bout, et qu'il peut se regarder comme obligé, par son devoir envers ses sujets, de punir ou même de déposséder entièrement. »

Rien ne saurait être plus concluant, ce nous semble, que les aveux de M. Mac-Neill. Mais nous ne sommes pas au bout. A tous les sujets de plaintes

[redacted]

énumérés par la cour de Perse, vinrent s'ajouter les réponses hautaines de Kamrân aux propositions qui lui furent faites à la fin de 1836, d'après le désir et par l'intermédiaire de l'ambassadeur anglais. Enfin, et comme dernière insulte, Kamrân, se dégageant ouvertement de toute dépendance envers la Perse (dont la suzeraineté sur cette partie de l'Afghanistan était établie et *reconnue depuis longtemps par les chefs eux-mêmes* (*)), prit le titre de *shâh* (**) et la haute désignation de *kéblé alem* (père du monde). Des négociations furent renouvelées l'année suivante sans succès, et, en juillet 1837, le shâh se mit à la tête d'une nouvelle expédition contre Hérât. Le siége traîna en longueur. Un officier d'artillerie anglais, le lieutenant Pottinger, « voyageant dans l'Afghânistan par ordre du gouverneur général de l'Inde (***), » et arrivé à Hérât en octobre, dirigeait la défense de la place. M. Mac-Neill offrit de nouveau sa médiation pour la conclusion d'un traité, et, pour donner plus de poids à ses démarches, il se rendit au camp en mars 1838. L'ambassadeur russe l'y suivit. Les dépêches du gouverneur général de l'Inde et les instructions du cabinet de Saint-James faisaient un devoir à M. Mac-Neill de s'opposer par tous les moyens possibles à ce que la Perse donnât suite à ses projets de vengeance contre le souverain d'Hérât. La question d'Hérât devenait, aux yeux du gouvernement anglais, la question d'Afghanistan; et depuis que la réception favorable, faite à un envoyé russe par le chef de

(*) Les chefs de Kandahar et celui de Kaboul. Bien plus, le ministre persan, dans sa réponse à l'une des lettres de M. Mac-Neill, affirme que le prince Kamrân avait reçu l'investiture de la principauté d'Hérât à Tehran même, où il était venu faire sa soumission au feu roi, et que le fait est de notoriété publique, ce qui n'est en aucune manière démenti par M. Mac-Neill.

(**) C'est-à-dire qu'il se fit appeler Kamrân *Shâh* au lieu de Shah-Kamrân.

(***) Correspondance de M. Mac-Neill.

Kaboul (*), était conn
mission russe à la cour
rejoint le camp royal
et donné ses conseils po
des opérations du siége
tout prix, empêcher q
Kamrân ne se consomm
Mac-Neill assiégeait-il
à son tour de ses dem
plaintes, de ses menaces
persan et son conseil,
repos ni de cesse qu'il n
sés à bout et forcés, po
à se jeter entièrement da
la Russie. M. Mac-Neill
lui-même dans Hérât, le
dant un armistice, ave
ment du shâh; et aprè
conférence avec le vi
Kamrân, Yar Mohamm
appelle « l'un des homm
marquables de son tem
pays, » il avait rapporté
traité qui contenait to
cessions demandées pa
sauf le point de la suzera
n'a pas voulu, cette fois
autres, céder sur un poi
dérait comme la base
droits. De là nouvelles
de la part de M. Mac-N
résistances, pleines d'ég
sure, du cabinet persan.
inutile de nous arrêter s
de ces négociations, et d
gociateurs anglais ou rus
tentes. La correspondan
cabinets de Londres et de
bourg a fait connaître le
lutte diplomatique qui s
entre les représentants de
puissances dans l'extrêm
explications données, il
sulter que la Russie n'
établir des relations avan

(*) Il s'agit ici du capitai
chargé d'une mission du gou
auprès des serdars de Kanda
de Kaboul. Cet agent avait
dahar au mois de novembre
arrivé le 8 décembre à Kal
rons plus tard quel a été le s
Vickovitch.

[redacted]

rce. L'Angleterre, de son
demandait qu'à placer des
de *son choix* sur la rive
'Indus, afin que les intérêts
nmerce et la sûreté de ses
fussent respectés. Nous
rons pas, en ce moment,
le *caractère* des moyens
nous admettons que tel
ffet, le but qu'on se propo-
ndre de part et d'autre. Nous
en conséquence les déclara-
Angleterre et de la Russie
xpression provisoire de leurs
, mais (surtout en ce qui
la Russie) comme *réservant*
Nous aurons d'ailleurs occa-
aiter plus tard des intérêts
s vues de la Russie dans la
. Nous nous bornerons, pour
cette partie de notre exposé
, à résumer en peu de mots
quelque importance relatifs
l'Hérât depuis le mois d'a-

de mai, M. Mac-Neill spé-
ordre de son gouvernement,
de plainte que le cabinet
oit avoir contre le gouver-
rsan; et, au commencement
juin, les concessions faites
nier gouvernement ne pa-
s suffisantes, M. Mac-Neill
détermination de quitter la
se met presque immédiate-
arche vers les frontières de
De Tehran, il envoie, le
sur de nouvelles instruc-
dernier ultimatum au shâh
ar le colonel Stoddart. Dans
(20 juin), une expédition
barque à l'île de Karrak,
fe Persique, et s'en empare.
nne l'assaut à la ville d'Hé-
juin, et est repoussé avec
immense. Il n'en est pas
plu de continuer le siége;
uvelle de la prise de Karrak
tion de la lettre menaçante
lac-Neill le déterminent en-
ptembre, à abandonner ses
à lever le siége. Dans une
on à son peuple, le shâh
s à assigner pour cause de

cette détermination soudaine la conduite de l'Angleterre, qui, *méconnaissant les traités encore en vigueur, le menace d'une guerre immédiate, et, comme manifestation de ces sentiments hostiles, a déjà envoyé une expédition armée dans le golfe Persique* (*)! Cette expédition n'était, en effet, que le prélude d'opérations plus importantes et plus décisives. Le gouverneur général de l'Inde avait résolu d'assurer par la voie des armes le triomphe de l'influence anglaise dans l'Afghanistan (**).

Comme la déclaration du gouverneur général, au moment où l'armée se préparait à entrer en campagne, contient

(*) L'idée d'occuper militairement un point de quelque importance dans le golfe Persique, pour appuyer les négociations de M. Mac-Neill, appartient à lord Auckland (voyez pièces soumises au Parlement, le 27 mars 1839). Le gouvernement de Bombay, chargé par le gouverneur général des préparatifs et du détail de l'expédition, se décida pour l'occupation de l'île de Karrak.

(**) Lord Auckland, après avoir rendu compte au *comité secret* de la cour des directeurs, dans ses dépêches des 22 mai et 13 août 1838, des motifs généraux qui l'avaient déterminé à tout préparer (sans attendre les ordres et instructions du comité) pour replacer Shâh Shoudjâ-oul-Moulk sur le trône de Kaboul, s'exprime ainsi (*): « Je n'ai pas besoin d'insister sur les nou- « velles preuves que nous avons acquises, « depuis la date de mes dernières dépêches, « que l'intention manifeste des agents russes « était d'étendre l'intervention et l'autorité « de la Russie jusqu'aux frontières de l'Inde. « La manière dont l'ambassadeur russe de- « vant Hérât s'est opposé aux efforts de « M. Mac-Neill pour arriver à la conclusion « d'une paix durable entre le Shâh et les « assiégés, et a neutralisé ces efforts au mo- « ment où on devait se flatter du succès; « les avances d'argent faites aux assiégeants « par ce même ambassadeur; et plus que « tout le reste, le fait d'un officier attaché « à la légation russe dirigeant les travaux « du siége, sont des circonstances qui ne « sauraient manquer d'attirer toute l'atten- « tion de votre comité. »

(*) Pièces relatives aux affaires de l'Inde (*Indian Papers*), publiées par ordre du Parlement. N° 4, p. 5.

une exposition, faite de main de maître, de l'état des relations de son gouvernement avec les princes du nord-ouest de l'Inde, et comme, d'ailleurs, elle récapitule avec beaucoup de force et de clarté les motifs politiques qui ont, selon lord Auckland, *nécessité* l'expédition de l'Afghanistan, nous ne pouvons mieux faire que de donner une traduction complète de ce manifeste et de la déclaration non moins remarquable dont il fut suivi, lorsque le gouverneur général apprit la retraite des troupes persanes devant Hérât. Nous ferons connaître également les traités conclus, dans le cours de l'année 1838, avec le shâh de Kaboul, le maharadjah Randjît Singh, les amîrs de Sindh, et le navâb de Bahawalpour. Le premier de ces documents (la déclaration du gouverneur général) porte la date du 1er octobre 1838.

DÉCLARATION DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL.

« Le très-honorable gouverneur général de l'Inde ayant, avec le concours du conseil suprême, ordonné le rassemblement d'un corps de troupes destiné à servir au delà de l'Indus, Sa Seigneurie juge à propos de publier l'exposé suivant des motifs qui ont conduit à l'adoption de cette mesure importante.

« Il est de notoriété publique que les traités conclus par le gouvernement britannique en l'année 1832 avec les Amîrs de Sindh, le navâb de Bahawalpour et le maharadjah Randjît Singh, *avaient pour objet, en ouvrant la navigation de l'Indus, de faciliter l'extension du commerce, et d'assurer à la nation anglaise, dans l'Asie centrale, cette influence légitime qu'un échange d'avantages devait naturellement produire* (*).

« Dans l'intention d'invit
vernements DE FAIT de l'Af
à adopter les mesures nécess
donner un entier effet à ces
capitaine Burnes fut déput
fin de l'année 1836, en mis
de Dost-Mohammed-Khan
Kaboul (*). L'objet de la r

(*) Le gouverneur général fait ici allusion aux traités avec les Amîrs de Sindh, dont nous avons parlé plus haut, et aux traités conclus avec Randjît-Singh, le 26 décembre 1832, et avec le navâb de Bahawalpour, le 22 février 1833. Ces derniers traités avaient pour objet la libre navigation de l'Indus et du Sutledge dans toute l'étendu
toires respectifs de ces chefs. Nou
ces traités en revue quand nou
cuperons spécialement du com
le domaine fluvial de l'Indus.

(*) L'importance de cette m
engage à faire connaître les i
données par le gouvernement
capitaine (depuis sir Alexand
Voici ce que le secrétaire du go
de l'Inde écrivait à cet agent s
du 5 septembre 1836 :

« J'ai reçu l'ordre de vous in
le très-honorable gouverneur
l'Inde en conseil a jugé con
vous choisir pour remplir une m
merciale dans les contrées voisi
dus, dans le but d'assurer la réo
la navigation de cette rivière, s
des traités conclus dans ces der
avec les puissances possédant de
sur ses rives.

« Vous vous rendrez d'abord à
Amîrs de Sindh, pour le chef de
trouverez vos lettres de créance
avec une copie desdites lettres
gouverne. Pendant votre séjour
mites de Sindh, vous vous tiendr
munication avec le colonel Po
vous considérerez comme son s
Cet officier vous accompagnera
bad, s'il pense, en le faisant, po
la réussite des projets que le gou
suprême a en vue.

« Les mesures qui exigent vot
immédiate sont : la continuation
ration hydrographique des embo
la rivière, l'établissement des
l'érection de marques provisoire
ront de guides pour la navig
l'embouchure qui sera choisie com
le plus de facilités au commerce
actuel de la rivière. Il peut être
d'avoir des explorations fréquent
annuelles, des diverses entrées de
et de donner avis officiel aux
ports de la présidence de Bombay,

[redacted]

r était, dans l'origine, d'une
rement commerciale; toute

lans chaque saison, être le plus
ment adopté. Votre premier soin,
: arrivée à Hyderabad, sera donc
l'autorisation d'adopter ces me-
lorsque ce but sera atteint, le
ent de Bombay devra en être
ment informé par le colonel Pot-
n qu'on ne perde pas de temps
dre les arrangements nécessaires.
ant le plus important, ensuite,
ser l'exécution actuelle du traité
nt à la communication entre le
la mer. Le traité stipule qu'un
sera perçu une fois pour toutes,
chure de la rivière, sans qu'il
e élevé aucune autre prétention
temps que la marchandise ne
la ligne fluviale, et qu'un agent
sien (*native agent*) sera stationné,
t du gouvernement anglais, à un
venable pour veiller à ce qu'au-
tion n'ait lieu. Les droits excessifs
squ'à ce jour excluent tout espoir
merce puisse renaître si ces ar-
sne sont pas mis à exécution.
ait désirable à Sa Seigneurie en
avant de quitter Bhoudj, vous
concert avec le colonel Pottinger,
sist l'agent que le gouvernement
t entretenir peut, pour le mo-
le plus convenablement établi;
rez ensuite conduire cet agent
à Hyderabad, le présenter aux
enfin l'envoyer à son poste à
re du fleuve, après avoir fait
ordres nécessaires aux autorités
' défendant de lever aucun autre
ur les navires venant du fleuve,
x qui viennent du large, que les
lés par le traité, et leur prescri-
endre avec l'agent sur tout point
: donner lieu à contestation. La
de cet arrangement devra être
ent communiquée au gouverne-
mbay, afin qu'avis public en soit
mbay et autres ports de la pré-
Bombay. On pourra dans la suite
ieu de résidence de l'agent selon
ons que fournira l'expérience.
'ignorez pas que la navigation
r et Tatta a, dans tous les siè-
té de grandes difficultés, et qu'à
s époques, les obstacles ont été
it conduit à l'abandon partiel ou

fois, tandis que le capitaine Burnes
était en route pour Caboul, le gouver-

complet de cette portion de la route par
eau. Il sera conséquemment nécessaire d'être
préparé pour le cas possible où la route par
terre, dans l'étendue ci-dessus mentionnée,
deviendrait seule praticable pour le trans-
port des marchandises; l'occasion actuelle
semble favorable pour obtenir qu'on en
écarte tout obstacle inutile. Vous représen-
terez donc aux Amirs combien sont exces-
sifs les droits de transit actuels entre la mer
et Tatta, et ceux qui, contre l'esprit du
traité, sont extorqués sur le transport par
eau de Vikhur (*Vikker*) en remontant le
Buggaur, et vous tâcherez d'obtenir la ré-
duction de ces droits à des taux assez mo-
dérés pour ne pas entraver le commerce. Le
plan le plus équitable et le plus convenable
serait peut-être de prélever le même droit
et au même endroit, que les marchandises
parcourussent cette portion de leur trajet
par terre ou par eau; on n'a cependant pas
l'intention que cet arrangement change rien
à ce qui est établi pour la perception des
droits sur l'opium que l'on sait être très-
productifs. Sa Seigneurie en conseil croit
que les Amirs ne seront pas insensibles,
dans les circonstances actuelles, aux avan-
tages d'une parfaite intelligence avec le gou-
vernement anglais, et ils doivent savoir que,
bien que tout ce qu'on leur demande soit de
se conformer strictement aux traités exis-
tants, cependant un accord complet et sin-
cère entre les deux gouvernements ne peut
résulter que d'un concours cordial pour
atteindre le but unique dans lequel ces
traités ont été conclus, et qui est l'encou-
ragement réel et solide des entreprises com-
merciales. Pour donner le développement
convenable au plan tendant à rouvrir la
navigation de l'Indus, il serait nécessaire de
choisir quelques lieux d'entrepôt et de
rendez-vous général, à l'abri de toute op-
pression et exaction, à l'établissement des-
quels on donnerait toute la publicité possible
et où les marchands pussent se rendre en
toute sécurité. On pourrait peut-être indi-
quer comme les points les plus convenables
pour cet objet, Tatta vers l'embouchure du
fleuve, et Mitthun-Kote vers la jonction de
ses branches supérieures; mais on pourra
mieux juger sur les lieux mêmes du parti à
prendre à cet égard. Vous avez aussi sug-
géré, comme un moyen de succès qui pour-
rait n'être pas sans importance dans ces

neur général reçut avis que les troupes de Dost-Mohammed-Khan avaient

contrées, de proclamer l'établissement d'une foire où se rassembleraient des marchands de tous pays depuis Bombay jusqu'à Bokhara, et depuis Tabriz jusqu'à Calcutta. Sa Seigneurie en conseil croit devoir s'en rapporter plus au temps, à la continuation de la paix et à l'accroissement graduel de la confiance, qu'à des mesures de cette nature; mais, comme moyen secondaire de réussite, elles ne doivent pas être négligées.

« Ce serait un grand point de gagné que d'obtenir des Amirs le rétablissement de Tatta sur son ancien pied d'entrepôt commercial; et on ne manquera pas d'arguments pour leur prouver tout ce que leurs intérêts et leur réputation auraient à gagner à l'adoption d'une telle mesure. La proclamation d'une foire annuelle à cet endroit, dans la saison convenable, avec des droits peu élevés, et la présence d'un officier anglais pour régler les différends, pourrait aussi contribuer à attirer des marchands de Bombay d'un côté, et des divers pays de l'intérieur de l'autre; toutefois, quant à la suggestion de cette mesure ou d'autres analogues, vous serez guidé par vos propres connaissances locales et par les avis du colonel Pottinger, avec lequel il est bien entendu que vous conférerez amplement, avant de quitter Bhoodj, sur les différents points que vous aurez à négocier.

« L'attention du gouvernement a été dernièrement appelée par un rapport de Mohun Lal (*Mohan Lâll*) sur la tribu des Mazaris, qui occupe, comme vous le savez, une contrée d'environ soixante milles d'étendue au-dessus de Shikarpaur, et dont les habitudes de brigandage causeront un tort considérable au commerce sur cette portion de la route, si elles ne sont efficacement réprimées. Le pays des Mazaris (ou *Mouzaris*) dépend nominalement du Sinde, et avait été compris pour sa part dans le calcul des droits à percevoir. Mais on dit que cette tribu met au défi l'autorité des Amirs. C'est aux Amirs cependant que nous devons nous adresser d'abord pour réprimer toute violence de ce côté, et on doit espérer que lorsqu'il sera connu que le gouvernement du Sinde agit par notre désir et pour l'accomplissement d'un objet auquel nous attachons une grande importance, les efforts de ce gouvernement réussiront à assurer au commerce, sur tout le cours du fleuve, le res-

soudainement, et sans provo
ttaqué celles de notre ancien

pect et la protection qui lui sont
des buts de votre visite à Hyderab
donc d'amener les Amirs à adopter
sures efficaces pour empêcher les
de molester en aucune façon les
remontant ou descendant le fleu
Amirs détermineront eux-mêmes
doivent être ces mesures, mais vo
libre de leur soumettre tel avis q
jugerez convenable.

« Après avoir quitté Hyderabad, v
rendrez par la rivière à Khayrpou
dans l'état actuel des relations p
entre le chef de Khayrpour et les A
Hyderabad, il ne paraît pas qu'il
motif de négocier séparément avec
pendant vous renouerez vos rapp
mitié avec ce chef; vous lui expliq
but de votre mission, et vous den
sa coopération pour tous les points
quels elle pourra être nécessaire.

« De Khayrpour, vous vous ren
la même voie à Mitthun-Kote,
rencontrerez le capitaine Wade et l
nant Mackeson; le maharadjah Rand
sera aussi invité à y avoir un agent
Vous discuterez alors, avec les offi
glais plus haut mentionnés, la que
savoir quel est l'endroit le plus co
pour l'établissement d'une foire ou
pour toutes les branches de comme
cendant ou traversant l'Indus, et q
les moyens le mieux adaptés à l'é
ment d'une foire annuelle; vous
soumettre un rapport collectif sur c
au gouvernement suprême. Vous
querez particulièrement, cependa
toutes négociations avec le maharadja
jit Singh, qui pourront être néce
l'accomplissement du plan projeté,
sécurité des marchands, pour la fix
droits modérés, peut-être pour la r
d'un officier anglais dans la ville
pour entrepôt, seront conduites d'
instructions qui pourront être fou
capitaine Wade. Vous devez vous co
comme n'étant investi d'aucune
comme agent politique, hors des li
Sindh.

« Il sera nécessaire que vous t
capitaine Wade et le lieutenant M
exactement informés de vos mouv
afin qu'ils puissent se trouver avec
l'époque convenable à Mitthun-Ko

radjah Randjît Singh. Il était na- d'appréhender que Son Altesse le maharadjah ne tarderait pas à se venger de cette agression, et on devait craindre que, la guerre une fois allumée dans les pays où nous cherchions à étendre notre commerce, *les intentions pacifiques et bienfaisantes du gouvernement anglais ne fussent entièrement paralysées. Dans le but de détourner une telle calamité*, le gouverneur général résolut d'autoriser le capitaine Burnes à intimer à Dost-Mohammed-Khan que, dans le cas où il se montrerait disposé à un arrangement juste et raisonnable avec le maharadjah, Sa Seigneurie emploierait ses bons offices auprès de Son Altesse pour le rétablissement de la bonne harmonie entre les deux États. Le maharadjah, avec cette confiance caractéristique qu'il n'a cessé de placer dans la bonne foi et l'amitié de la nation anglaise, consentit immédiatement aux propositions du gouverneur général, et à suspendre provisoirement toute hostilité de son côté.

« Il vint subséquemment à la connaissance du gouverneur général qu'une armée persane assiégeait Hérât, *que d'actives intrigues se poursuivaient dans l'Afghanistan, dans le but d'étendre l'influence et l'autorité de la Perse jusqu'aux bords de l'Indus et même au delà*, et que la cour de Perse avait non-seulement commencé une série d'injures et d'insultes envers les officiers de la mission de Sa Majesté Britannique à la cour de Perse, mais encore donné des preuves de ses desseins, entièrement opposés aux principes et à l'objet de son alliance avec la Grande-Bretagne.

ous savez que les arrangements qui é établis par le traité, pour rouvrir igation de l'Indus, ne s'étendent pas haut que Mitthun-Kote, quant au principal de ce fleuve. Il sera donc aire de demander la permission du adjah Randjît Singh pour remonter s jusqu'à Attock, d'où vous vous ren- Peshawar et Kaboul.

ı vous rendant à Peshawar et Kaboul, vous informerez de l'état actuel du erce dans ces pays; vous préviendrez rchands que telles mesures ont été tées, et tels officiers employés dans d'assurer la libre navigation de l'In- vous les encouragerez par tous les s en votre pouvoir à conduire leur erce par la nouvelle route, et vous les ez, quand ce plan sera suffisamment à se rendre à l'entrepôt et à la foire a l'intention d'établir. Vous serez , en temps utile, d'une lettre pour Mohammed-Khan, établissant d'une re générale les objets pour lesquels tes envoyé, et sollicitant pour vous tection amicale.

: Kaboul vous vous rendrez à Kan- où vous prendrez les mêmes informations, et où vous solliciterez la même ation pour les plans en progrès pour tauration du commerce. On pense xistait autrefois un commerce floris- itre l'Indus et Kandahar, et qui s'o- par plusieurs routes dans les monta- qui sont maintenant fermées; vous ez des informations sur ces routes et possibilité de les rouvrir, pendant oyage sur l'Indus et sur votre chemin oul à Kandahar. La route directe de har à la mer, par Kelat et Soumianie, ra aussi votre attention.

ous retournerez de Kandahar à Hyde- par la passe du Bolan et Shikarpour. otre traitement est fixé à quinze cents s par mois; vous êtes autorisé à porter e au compte du gouvernement toutes penses qu'il pourra être nécessaire rir au sujet de la mission. Il sera tre à désirer que vous vous procuriez iatement à Bombay les objets qui nt être offerts en présents aux diffé- hefs sur votre route. Ils ne devront re d'une nature coûteuse, mais doi- tre choisis particulièrement dans le but de montrer la supériorité des manufactures anglaises.

« Vous aurez strictement égard à l'économie dans tous vos arrangements, ce que vous pourrez faire aisément, le faste ne convenant pas au caractère d'une mission commerciale.

« En conclusion, je suis chargé de vous assurer que Sa Seigneurie, le très-honorable gouverneur général en conseil, se repose avec confiance sur votre habileté et votre intelligence bien connues. »

« Après un long temps passé par le capitaine Burnes en vaines négociations à Kaboul, il devint évident que Dost-Mohammed-Khan, comptant surtout sur les encouragements et l'assistance de la Perse, persistait à avancer les prétentions les plus déraisonnables par rapport à ses différends avec les Sikhs, prétentions telles que le gouverneur général ne pouvait, sans déroger à la justice et à ce qu'il devait à l'amitié de Randjît Singh, consentir à les soumettre à la considération de Son Altesse (*). Il fallait reconnaître également que Dost-Mohammed-Khan affichait des plans d'agrandissement et d'ambition nuisibles à la sécurité et à la paix de nos frontières, et qu'il menaçait ouvertement de faire concourir à l'exécution de ces plans toute assistance étrangère dont il pourrait disposer. Enfin, il donnait hautement son appui aux desseins de la Perse sur l'Afghanistan, quoique parfaitement instruit du caractère hostile de ces desseins en ce qui touchait à la puissance anglaise dans l'Inde; et, par son mépris absolu pour les vues et les intérêts du gouvernement anglais, il obligea le capitaine Burnes à quitter Caboul sans avoir rempli aucun des objets de sa mission (**).

(*) L'Amîr de Kaboul demandait avant tout que Randjît Singh consentît à lui abandonner la province de Peshawar, province que le maharadjah avait conquise et que de plus il avait eu la précaution de se faire céder par un traité conclu avec le souverain légitime, Shâh Shoudjâh, dès le mois de mars 1833.

(**) Voici un extrait de la lettre écrite par le capitaine Burnes au secrétaire du gouvernement suprême, immédiatement après avoir quitté Kaboul :

« Dans la nuit du 25 avril, j'ai eu l'hon-
« neur de rendre compte, par votre intermé-
« diaire, au très-honorable gouverneur gé-
« néral que j'avais eu mon audience de congé
« de l'Amir de Kaboul; je quittai la ville le
« jour suivant (26), accompagné jusqu'à deux
« milles environ des portes par trois des fils
« de l'Amir, et jusqu'à la première halte,
« Boûtkhak, par Mirza Sami-Khan. Je me
« propose maintenant de soumettre à Sa
« Seigneurie quelques détails addi
« qui me semblent propres à jeter
« sur les motifs et les projets de D
« hammed Khan, qu'il me paraît
« notre intérêt de contre-carrer, mai
« que nous ne pouvons plus agir de
« avec lui. »

Après être entré dans les détai avait annoncés, le capitaine Burnes ainsi sa lettre :

« Au moment d'expédier cette
« de Djellalabad, à mi-chemin de Pe
« j'apprends de bonne source que l
« été constamment avec le capitaine
« vitch depuis mon départ; que cet
« a positivement insisté pour qu'il
« permis de se rendre sans délai à
« par l'Hazarehdjât, s'engageant sol
« ment à satisfaire l'Amir sur tous le
« avant un mois. Il s'est aussi engag
« mander au maharadjah Randjît S
« renoncer à Peshawar, et sur ce qu
« Mohammed s'enquérait s'il y étai
« risé, il a répondu qu'il était porteu
« lettre de l'empereur à ce potent
« mettrait promptement ordre à cette
« Que tout ceci ait été promis et
« conversation que je rapporte mai
« ait eu lieu, je n'en doute pas; il reste
« quelle sera l'exécution de ces bell
« messes; mais je puis compter su
« correspondant, et les nouvelles q
« donne ne font que confirmer dés r
« précédents. »

« Il devenait évident dès lors gouvernement anglais ne pouvai cer aucune influence ultérieur rétablir la bonne intelligence e souverain sikh et Dost-Moha Khan, et la politique hostile dernier chef montrait trop clai qu'aussi longtemps que Caboul rait sous sa loi, nous ne pourri pérer de maintenir aucune tran dans notre voisinage, ou que l rêts de notre empire dans l'In sent se conserver intacts.

« Le gouverneur général juge saire de revenir ici sur le siége rât et la conduite de la natic sane. Le siége de cette ville par persane continuait depuis pl mois. *Cette attaque sur Hérât a caractère de cruauté que rien vait justifier;* elle avait été comi



nonobstant les remon-
ıelles et réitérées de l'en-
à la cour de Perse, et
ıtes les offres d'arrange-
t raisonnables eurent été
ıtées. Les assiégés s'é-
ts avec une bravoure et
lignes de la justice de
t le gouverneur général
ırer encore que leur hé-
iendra la lutte *jusqu'à*
secours que l'Inde an-
voie. Cependant les des-
rs de la Perse, en tant
ınt affecter les intérêts
ıent anglais, se sont ma-
lus en plus ouvertement
ion des événements. Le
énéral a récemment ac-
ıde, par une dépêche offi-
lac-Neill, envoyé de Sa
Son Excellence a été obli-
efus d'obtempérer à ses
des et par un manque
d'égards et de respect
quitter la cour du shâh
publiquement que toute
ın avait cessé entre les
ements. *La nécessité où*
ıée la Grande-Bretagne
la marche des armées
s l'Afghanistan comme
ostilité envers elle, *a*
communiquée au shâh
e officielle, *d'après les*
s du gouvernement de

du Kandahar (frères de
med-Khan de Caboul)
r adhésion à la politique
nsi que la pleine et entière
que cette politique était
avec les droits et les in-
ıation anglaise dans l'In-
donné ouvertement leur
opérations dirigées con-

at critique des affaires,
art de notre envoyé de
uverneur général a senti
ortance il était de pren-
res immédiates pour ar-
ogrès rapides de l'in-
ıgère et de l'agression
qui menaçait notre propre terri-
toire.

« *L'attention du gouverneur géné-*
ral a été naturellement appelée, *dans*
cette conjoncture, *sur la position et*
les droits de Shâh Shoudjâ-Oul-
Moulk, qui, tant qu'il avait eu le pou-
voir entre les mains, avait cordiale-
ment accédé aux mesures de résistance
combinée que le gouvernement anglais
avait jugé nécessaire d'adopter à cette
époque contre les ennemis du dehors,
et qui, lors de l'usurpation de son em-
pire par les chefs actuels, avait trouvé
dans nos domaines un honorable asile.

« Il avait été clairement établi, d'a-
près les renseignements fournis par
divers officiers qui avaient visité l'Af-
ghanistan, que les chefs barekzaïs,
par suite de leur désunion et de leur
impopularité, ne pouvaient devenir,
dans aucune circonstance, d'utiles alliés
à notre gouvernement, ou nous aider
dans les mesures justes et nécessaires
qu'exige la défense de nos intérêts
nationaux. Néanmoins, aussi long-
temps que ces chefs s'abstinrent d'ac-
tes nuisibles à nos intérêts et à notre
sécurité, le gouvernement anglais re-
connut et respecta leur autorité. Mais
une politique différente paraissait plus
que justifiée aujourd'hui par la con-
duite de ces chefs, et indispensable
pour notre salut. Le bien-être de nos
possessions dans l'Orient exige que
nous ayons sur notre frontière de
l'ouest un allié intéressé à s'opposer à
l'agression et à maintenir la tranquil-
lité, au lieu de chefs toujours disposés
à servir les vues d'un pouvoir hostile
et à favoriser ses plans de conquête et
d'agrandissement.

« Après de sérieuses et mûres déli-
bérations, le gouverneur général s'é-
tait *convaincu qu'une nécessité pres-*
sante, aussi bien que les principes de
la politique et de la justice, *nous*
autorisait à épouser la cause de
Shâh Shoudjâ-Oul-Moulk, dont la
popularité, dans toute l'étendue de
l'Afghanistan, avait été établie aux
yeux de Sa Seigneurie par le témoi-
gnage aussi fort qu'unanime des meil-
leures autorités. Une fois arrivé à

cette détermination, le gouverneur général était également d'avis qu'il était juste et convenable, non moins a cause de la position du maharadjah Randjit Singh qu'en conséquence de son inébranlable amitié envers le gouvernement anglais, d'offrir à Son Altesse de prendre part aux opérations projetées. M. Macnaghten fut, en conséquence, député, en juin dernier, à la cour de Son Altesse, et le résultat de sa mission a été la conclusion d'un triple traité entre le gouvernement anglais, le maharadjah et Shâh Shoudjâ-Oul-Moulk, traité qui garantit à Son Altesse ses possessions actuelles, et par lequel elle s'engage à coopérer au rétablissement du shâh sur le trône de ses ancêtres. Les amis et ennemis de l'une quelconque des parties contractantes seront considérés comme amis ou ennemis des trois. Plusieurs points discutés entre le gouvernement anglais et Son Altesse le maharadjah ont été réglés de manière à montrer aux États environnants l'identité de ses intérêts avec ceux de l'honorable Compagnie. *On offrira aux Amîrs de Sindh une indépendance garantie à des conditions favorables, et la possession d'Hérât par son souverain actuel sera respectée dans toute son intégrité,* en même temps que des mesures déjà prises ou en cours d'exécution auront pour résultat, on peut raisonnablement l'espérer, d'encourager la liberté générale et la sécurité du commerce. Le nom et la juste influence du gouvernement anglais se feront connaître d'une manière convenable parmi les nations de l'Asie centrale; la tranquillité sera rétablie sur la frontière la plus importante de l'Inde, *et nous élèverons une barrière durable contre les intrigues et les empiétements de nos ennemis.*

« Sa Majesté Shâh Shoudjâ-Oul-Moulk entrera dans l'Afghânistan, entouré de ses propres troupes, et soutenu, par une armée anglaise, *contre toute intervention étrangère et toute opposition factieuse.* Le gouverneur général espère avec confiance que le shâh sera promptement replacé sur son trone par ses propres et ses amis, et, une fois son p affermi et l'intégrité et l'indépen de l'Afghanistan bien établies, l' anglaise sera rappelée. *Le gouve général a été conduit à l'adopti ces mesures par le sentiment voir qui lui est imposé de veille sûreté de la couronne d'Anglet mais il est heureux de penser remplissant ce devoir, il au contribuer à rétablir l'union prospérité des peuples de l'Afgl tan.* Dans le cours des opératio se préparent, l'influence anglais soigneusement dirigée vers l'exé des mesures d'un intérêt généra s'attachera à apaiser les diffé assurer l'oubli des injures, et un terme aux dissensions dont l être et la prospérité du peuple a ont souffert depuis tant d'année s'emploiera à assurer un trait honorable et libéral, même à ce dont les actes hostiles ont just offensé le gouvernement anglais savent se soumettre à temps et toute opposition aux mesures qu vent être jugées les plus conve pour l'avantage général de leur

« Par ordre du très-honorabl verneur général de l'Inde

« W. H. Macnaghte

« Secrétaire du gouvernement de l'Inde gouverneur général. »

A la suite de cette déclarati marquable, on trouve la nomi de M. Macnaghten comme env ministre du gouvernement supr la cour de Shâh-Shoudjâ-Oul-M et celles de divers officiers, dest servir, comme agents politiques ses ordres. En apprenant la re des troupes persanes employé siége d'Hérât, le gouverneur g publia la déclaration suivante (*)

« Le très-honorable gouverne néral de l'Inde juge à propos d blier l'extrait ci-joint d'une lett lieutenant-colonel Stoddart, d'Hérât, le 10 septembre 183

(*) Datée du camp de Baddi, le vembre 1838.

[redacted]

au secrétaire du gouverne-
l'Inde :
ordre de l'envoyé extraordi-
ministre plénipotentiaire de
té Britannique, et envoyé de
le Compagnie des Indes orien-
cour de Perse, j'ai l'honneur
informer, pour que cela soit
a connaissance du très-hono-
uverneur général de l'Inde en
que Sa Majesté le shâh de
evé hier le siége de cette ville
encé son mouvement rétro-
rs ses propres États. Toutes
es ont campé à *Sangbust*, à
quatre lieues. Sa Majesté se
délai à *Tehran* par *Tourbat*,
jaum et *Meshed*.
ouvement a eu lieu par suite
escement de Sa Majesté aux
du gouvernement anglais,
s eu l'honneur de lui remet-
oût, et auxquelles Sa Majesté
en entier le 14.
lajesté Shâh-Kamran, son
Mahommed-Khan et la ville
econnaissent pleinement la
le l'amitié du gouvernement
t M. Pottinger et moi-même,
ageons leur gratitude envers
lence pour l'heureux événe-
j'ai l'honneur de vous an-

ibliant ces importantes nou-
e gouverneur général croit
le de déclarer aussi que, tout
nt que le gouvernement de
ses alliés doivent se féliciter
oit de l'abandon par le shâh
de ses desseins hostiles con-
t, il n'en continuera pas
oursuivre avec vigueur l'exé-
s mesures qui ont été annon-
*ns le but de substituer une
on amie à un pouvoir hostile
rovinces orientales de l'Af-
n*, et d'établir une barrière
ite contre tout plan d'agres-
ourrait menacer notre fron-
ord-ouest.
ès-honorable gouverneur gé-
e à propos de nommer le
Eldred Pottinger (du corps
erie de Bombay), agent poli-tique à Hérât, sous les ordres de l'envoyé et ministre à la cour de Shâh-Shoudjâ-Oul-Moulk. Cette nomination doit dater du 9 septembre dernier, jour où le shâh de Perse a levé le siége d'Hérât.

« En nommant le lieutenant Pottinger au poste désigné ci-dessus, le gouverneur général se félicite de l'occasion qui lui est offerte d'applaudir hautement, comme il le doit, aux services signalés de cet officier, qui, pendant le long siége d'Hérât, et dans des circonstances particulièrement dangereuses et difficiles, a, par son courage, son habileté et son jugement, soutenu honorablement la renommée et les intérêts de son pays.

« Par ordre du très-honorable gouverneur général de l'Inde,

« W. H. MACNAGHTEN,

« Secrétaire du gouvernement de l'Inde près du gouverneur général. »

« Le plus important des traités auxquels la déclaration du gouverneur général fait allusion est le triple traité dont voici la teneur :

Traité entre le gouvernement anglais, le maharadjah Randjît Singh et Shâh Shoudjâ-oul-Moulk, conclu à Lahore, le 26 juin 1838.

« Attendu qu'un traité, composé de quatorze articles (sans compter le préambule et la conclusion), avait été conclu antérieurement entre le maharadjah Randjît Singh et Shâh Shoudjâ-oul-Moulk ; et attendu que l'exécution des clauses dudit traité a été suspendue pour certaines causes (*), et attendu également que M. W. H. Macnaughten vient d'être envoyé par le très-honorable George lord Auckland, G. C. B. (**), gouverneur général de l'Inde, en la présence (***) du maharadjah

(*) Allusion à la tentative infructueuse de Shâh Shoudjâ, en 1833-34, pour remonter sur son trône.

(**) Grand-croix de l'ordre du Bain.

(***) *La Présence*, désignation honorifique ou emphatique, حضرت *hazratt*; حضور *houzour*; expressions à peu près

Randjit Singh, et investi de pleins pouvoirs pour rédiger un traité d'une manière conforme aux relations amicales subsistant entre les deux États, le traité ci dessus mentionné est reçu et conclu avec certaines modifications, et quatre nouveaux articles y ont été ajoutés avec l'approbation et le concours du gouvernement britannique; et les clauses dudit traité, ainsi qu'elles sont contenues dans les dix-huit articles suivants, seront dûment et fidèlement observées.

« Art. 1er. Shâh Shoudjâ-oul-Moulk renonce à tout droit de sa part, de la part de ses héritiers, successeurs, et de tous les saddozaïs, sur les territoires situés sur les deux rives de la rivière Indus, que peut posséder en ce moment le maharadjah, savoir: Kashmir, y compris les limites est, ouest, nord, sud, avec le fort d'Attock, Tchetch, Hezara, Khebel, Aub (pronon. *âb?*) avec ses dépendances, sur la rive gauche de la susdite rivière; et, sur la rive droite, Peshawar, avec le territoire Eusefzye (*Youssoufzaï*), Kheteks, Hesht, Nagor, Meehnee (*Mhînî*), Cohaut (*Cohât*), Hangou, et toutes les places dépendantes de Peshawar, jusqu'à la passe Khyber (*Khaiber*); Bennou, le territoire Vezeree (*Vaziri*), Dour (*Daôr*), Tonk, Gorâk, Kalabagh et Kushal Ghur (*Koushal Garh*), avec leurs dépendances; Dera Ismael Khan et ses dépendances, ainsi que Dera Ghâzi Khan, Kote Mitthun, Omar Kote et leurs territoires et dépendances; Singhur, Heren, Dadjel, Hadjipour, Radjenpour et les trois Ketchs, ainsi que Mankera avec son district, et la province de Moultân, située sur la rive gauche.—Ces pays et ces places sont considérés comme étant la propriété et formant l'apanage du maharadjah; et le shâh n'a, ni n'aura à s'en occuper en aucune façon; ils appartiennent au maharadjah et à sa postérité, de génération en génération.

équivalentes entre elles, et exprimant une idée mixte que représenterait assez bien la combinaison des mots *majesté* et *sainteté*.

« 2. On ne souffrira pas que l[...] bitants du pays de l'autre côté [...] passe de Khayber commettent [...] vols, agressions ou désordres [...] côté.—Si un officier de l'un de[...] États, coupable de détourneme[...] deniers publics, se réfugie sur le[...] toire de l'autre, celui-ci s'engag[...] vrer le délinquant; et il ne sera [...] à personne d'obstruer le cours [...] qui sort du défilé Khaiber, et q[...] tout temps, a fourni de l'eau au [...] Fattehgurh.

« 3. Attendu qu'aux termes du [...] conclu entre le gouvernement [...] et le maharadjah, personne ne pe[...] verser de la rive gauche à la rive [...] du Sutledge sans un passe-port [...] haradjah, la même règle sera ob[...] relativement au passage de l'[...] dont les eaux joignent le Sutle[...] personne ne pourra traverser l[...] sans la permission du maharadj[...]

« 4. Touchant Shikarpour et le [...] toire du Sindh, sur la rive dr[...] l'Indus, le shâh consentira à s'e[...] porter à tout ce qui pourra être [...] miné comme juste et raisonnabl[...] formément aux heureuses re[...] d'amitié subsistant entre le gou[...] ment anglais et le maharadjah, p[...] termédiaire du capitaine Wade.

« 5. Quand le shâh aura éta[...] autorité dans Kaboul et Kanda[...] enverra annuellement au maha[...] (par la rivière de Kaboul à Pesh[...] les objets ci-après mentionnés, s[...] cinquante-cinq chevaux de ra[...] couleurs approuvées et d'allures [...] bles; onze cimeterres persans [...] poignards persans, vingt-cinq [...] mules; des fruits secs et frais [...] verses espèces, *serdas* ou melon[...] qués, d'une saveur douce et d[...] (des envois de ce dernier fruit [...] faits pendant toute l'année); des r[...] des grenades, des pommes, des [...] des amandes, des raisins secs, de[...] ches, une abondante provision de [...] espèce de ces fruits, ainsi que des [...] de satin de toutes les couleurs; de[...] gas (*tchogas*, pelisses) de fourru[...] kimkhâbs (brocarts) d'or et d'a[...] et des tapis persans; le tout au n[...]

[redacted]

une pièces (*) : lesquels
shâh s'engage à envoyer
s au maharadjah.
une des parties contractan-
ındra avec l'autre sur le pied

narchands de l'Afghanistan
it trafiquer à Lahore, Um-
utes autres parties des pos-
maharadjah, ne seront pas
molestés sur leur route;
, les ordres les plus stricts
iés pour faciliter les rap-
ierciaux, et le maharadjah
le son côté, à observer la
de conduite à l'égard des

auses doivent paraître très-
ıns un traité de cette impor-
peut s'étonner que le gouver-
is en ait autorisé l'insertion et
iellement l'exécution. Il ne faut
s perdre de vue, d'un côté, les
ntales, de l'autre, les préten-
aractère étrange de Randjit
voyant appuyé par le gouver-
iis, et désirant tirer tout le
: de la circonstance pour satis-
é et sa cupidité à la fois, s'est
cette occasion décisive le rôle
et de suzerain. L'article sui-
que le shâh ne s'était pas mé-
: intention de l'humilier, et a
ue le maharadjah fût remis à sa
ı teneur générale du traité est
ment au profit de ces préten-
leuses du souverain sikh, et
rnier consent (voy. art. 8) à
ques présents au roi de Ka-
uiquement *par amitié* pour lui
riendship). Les Anglais atta-
mment une extrême importance
: Randjit Singh, et c'est là ce
rminés à passer par-dessus ces
ın peu exagérées sans doute,
touchaient pas au fond de la
nous semble, toutefois, qu'il
convenable et plus digne d'é-
on, dans le traité solennel, de
ls qui auraient pu faire le sujet
ation séparée, d'autant plus
pas absolument nécessaire que
anglais fût instruit de la pré-
rquée de Randjit Singh pour
usqués et les fruits frais ou secs
tan.

marchands qui désireraient se rendre dans l'Afghanistan.

« 8. Le maharadjah enverra annuellement au shâh les articles suivants en témoignage d'amitié : cinquante-cinq pièces de châles, vingt-cinq pièces de mousseline, onze daupattahs, cinq pièces de kimkhâbs, cinq écharpes, cinq turbans, cinquante-cinq mesures de riz *Barèh* (propre au territoire de Peshawar.)

« 9. Tous les officiers du maharadjah qui pourront être envoyés en Afghanistan pour acheter des chevaux ou pour toute autre affaire, ainsi que ceux qui pourront être envoyés par le shâh dans le Pandjâb, dans le but d'acheter des toiles ou des châles, etc., jusqu'à concurrence de onze mille roupies, seront traités des deux côtés avec les égards convenables, et trouveront toute facilité pour l'exécution des commissions dont ils auront été chargés.

« 10. Toutes les fois qu'il arrivera que les armées des deux Etats se trouveront rassemblées en un même lieu, on ne pourra tuer de bœufs ou de vaches (mot à mot, *le massacre des bêtes bovines ne pourra avoir lieu*) sous aucun prétexte.

« 11. Dans le cas où le shâh emploierait un corps auxiliaire de troupes du maharadjah, tout le butin en bijoux, chevaux, armes petites ou grandes, qu'on pourra prendre aux Barekzaïs, sera également partagé entre les deux parties contractantes. Si le shâh parvient à obtenir possession de ces effets et propriétés personnelles (des Barekzaïs) sans le secours des troupes du maharadjah, le shâh consent, néanmoins, à envoyer une partie du butin, par son propre agent, au maharadjah, en témoignage d'amitié (*).

« 12. Un échange de missions, chargées de lettres et de présents, aura

(*) Cet article 11 aurait dû, en conscience, être réservé pour la *convention particulière* dont nous indiquions plus haut la convenance. C'est réellement un fait peu honorable pour le gouvernement anglais que l'approbation donnée sans réserve à ce pillage anticipé des Barekzaïs.

constamment lieu entre les deux parties.

« 13. Dans le cas où le maharadjah réclamerait l'aide des troupes du shâh pour l'accomplissement des objets qu'on a en vue dans ce traité, le shâh s'engage à envoyer un corps d'armée commandé par l'un de ses principaux officiers. De même, le maharadjah fournira au shâh, sur sa demande, un corps de troupes auxiliaires, composé de mahométans et commandé par un de ses principaux officiers (jusqu'à Kaboul, s'il est nécessaire), pour l'accomplissement des objets qu'on a en vue dans ce traité. Quand le maharadjah aura occasion d'aller à Peshawar, le shâh enverra un shâhzadah (*) pour le visiter, auquel cas le maharadjah le recevra et le congédiera avec les honneurs et la considération dus à son rang et à sa dignité.

« 14. Les amis et les ennemis des trois hautes puissances, nommément des gouvernements anglais et sikh et de Shâh Shoudjâ-oul-Moulk, seront les amis et les ennemis des trois.

« 15. Shâh Shoudjâ-oul-Moulk s'engage, après avoir atteint le but qu'il se propose, à payer sans faute au maharadjah la somme de deux lacs de roupies, *Nânak shâhi* ou *kaldar* (à compter du jour où les troupes sikhs pourront être envoyées dans le but de rétablir Sa Majesté sur le trône de Kaboul), en considération de ce que le maharadjah entretiendra un corps de cinq mille hommes au moins, cavalerie et infanterie, de la foi mahométane, dans les limites du territoire de Peshawar, pour appuyer les opérations du shâh, et qui devront être envoyés au secours de Sa Majesté, toutes les fois que le gouvernement anglais, de concert et avec les avis du maharadjah, jugera ce secours nécessaire; et au cas qu'il se passât quelque chose de grande importance dans l'Ouest, on adoptera à cet égard telles mesures que les gouvernements anglais et sikh pourront juger, à cette époque, propres et convenables. Dans le cas où le maharadjah

(*) Un de ses fils.

aurait besoin de l'aide d'aucur troupes du shâh, il sera fait au s une déduction proportionnée au pendant lequel ce secours aui donné; et le gouvernement a se rend responsable du payement tuel et annuel de la somme me née au maharadjah, aussi long que les clauses de ce traité seroi ment observées.

« 16. Shâh Shoudjâ-oul-Moulk sent à abandonner, pour lui-mên héritiers et ses successeurs, tous de suzeraineté et arriérés de qu'il pourrait prétendre sur le pa est maintenant en la possessic Amîrs du Sindh (et qui contini appartenir aux Amîrs et à leur cesseurs à perpétuité), à la con par eux de payer au shâh telle s qui pourra être fixée sous la méd du gouvernement anglais, de la somme un million cinq cent mill pies seront par lui remises au radjah Randjît Singh. Lorsque ces ments seront complétés, l'articl traité du 12 mars 1833 sera con comme annulé (*), et l'échange a tumé de lettres et de présents nables entre le maharadjah et les du Sindh sera maintenu comm le passé.

« 17. Lorsque Shâh Shoudjâ Moulk aura réussi à établir son au dans l'Afghanistan, il n'attaquera molestera son neveu le souverain rât, et le laissera en possession p des territoires maintenant soumi gouvernement.

« 18. Shâh Shoudjâ-oul-Moulk s' personnellement et oblige ses hé et successeurs à s'abstenir d' en négociations avec aucun État ger, sans la connaissance et le co tement des gouvernements angl sikh, et s'oblige également à s'op de tout son pouvoir, par la forc armes, à toute puissance qui au dessein d'envahir les territoires a et sikh.

« Les trois puissances, parties

(*) Cet article 4 est reproduit mo mot dans le présent traité et sous le numéro.

: traité, savoir : le gouver-
;lais, Randjît Singh et Shâh
l-Moulk, donnent leur con-
cordial aux articles ci-des-
ı sera dévié en aucune ma-
lans ce cas, le présent traité
léré comme liant à jamais
parties contractantes ; et ce
mis à exécution, à dater du
l les trois parties contrac-
uront apposé leurs sceaux
es.

.ahore, ce vingt-sixième jour
ıs l'an de N. S. 1838, cor-
au 15 du mois d'Assarh
le Bikermadgît. »

ıre de ces importants docu-
réflexions se présentent en
principes de libéralité, d'hu-
justice, invoqués pour moti-
s du gouvernement anglais,
il faut en convenir, en con-
avec ces actes eux-mêmes.
on insolemment capricieuse
cipes est ici par trop mani-
out en ce qui touche *les*
hâh Shoudjâ, et la conduite
selon le gouverneur géné-
Perse envers le prince d'Hé-
esse libérale dans l'Inde et
erre n'a pas épargné lord
à cet égard. Le blâme, le
sinon l'injure, lui ont été
On a condamné la résolu-
de replacer Shâh-Shoudjâ
e ; on a critiqué ensuite les
exécution de cette grande
n ne manquera pas de se
es résultats. Chez nos voi-
de tout cela ne doit étonner,
se bien, de temps à autre,
ose d'analogue chez nous ;
aminer de près cette grande
rient, il nous semble que la
es intérêts de l'Angleterre
eu à souffrir de la détermi-
se par lord Auckland, et si
du gouverneur général, dans
te que nous venons de lire,
ı peu de franchise dans les
ne manque certainement,
de dignité, ni de force. Nous
loin, et nous ne craindrons pas de dire que jamais homme, dont les résolutions devaient influer sur les destinées d'un grand empire, n'a pris son parti plus à propos et avec plus de vigueur, n'a avoué plus hautement et plus distinctement ses amitiés ou ses haines politiques, et proclamé enfin avec plus d'indépendance ses motifs et son but.

Au moment où lord Auckland annonçait ainsi la chute des princes barekzaïs et la restauration du shâh de Kaboul, les immenses préparatifs de l'expédition s'achevaient entre la Djamna et le Sutledje. Tous les corps destinés à former l'*armée de l'Indus* avaient été portés au grand complet. Le premier rendez-vous indiqué pour les troupes du Bengale était la station de Karnaul, au nord de Delhi, et de là elles devaient marcher sur Firozepour, aux bords du Sutledje, et s'y concentrer. Le corps d'armée du Bengale se composait dans l'origine de cinq brigades d'infanterie, de trois régiments chacune, partagées en deux divisions ; d'une brigade de cavalerie et d'une d'artillerie ; en tout treize mille hommes environ, dont trois mille Européens. Des arrangements subséquents le réduisirent à huit mille hommes.

Le corps d'armée levé pour le service particulier de Shâh Shoudjâ, dans le nord, s'était formé à Loudiana et se composait de deux mille hommes de cavalerie, quatre mille hommes d'infanterie et une compagnie d'artillerie à cheval : en tout environ six mille hommes commandés par des officiers anglais. En même temps, à Bombay, s'organisait le corps d'armée auxiliaire destiné à occuper le Sindh et à marcher ensuite sur Kandahar, après avoir opéré sa jonction avec les troupes du Bengale. Bombay fournissait pour son contingent deux brigades d'infanterie, une de cavalerie, une d'artillerie, offrant un effectif d'à peu près huit mille hommes, dont deux mille cinq cents à trois mille Européens. Le gouverneur général, de Simla où il s'était établi depuis longtemps, surveillait tous les mouvements de troupes et dirigeait les opérations des nombreux agents

politiques qu'il avait expédiés de toutes parts. Une entrevue se préparait entre le représentant du gouvernement anglais et le *lion du Pandjâb*. Le capitaine Wade (aujourd'hui le colonel sir Claud Wade), agent politique à Loudiana, présidait à tous les arrangements préliminaires. Un ordre du gouverneur général, sous la date du 11 octobre, avait désigné cet officier pour rejoindre, en temps utile, l'armée du maharadjah Randjît Singh à Peshawar, et l'avait chargé, d'après les instructions qui lui seraient données, de la surintendance des affaires du gouvernement anglais, en tout ce qui aurait rapport aux États et aux troupes de Son Altesse. Il devait être assisté à Peshawar de plusieurs officiers, parmi lesquels se trouvait le lieutenant Mackeson, agent pour la navigation de l'Indus. Le célèbre voyageur sir Alexander Burnes (*), que son activité, son intelligence, sa persévérance infatigable et sa connaissance des intérêts politiques et commerciaux à l'ouest de l'Indus avaient désigné depuis longtemps comme le guide et l'avant-garde intellectuelle, en quelque sorte, de l'expédition, s'occupait sans relâche des moyens d'aplanir les difficultés que l'armée pouvait s'attendre à rencontrer sur sa route. La plus grande activité, le zèle le plus animé, l'accord le plus parfait, se montraient dans toutes les branches du service. Des approvisionnements considérables avaient été faits sur plu-

(*) Alexander Burnes avait été nommé chevalier par la reine et lieutenant-colonel honoraire le 7 août 1838. Le lieutenant-colonel Wade a été fait chevalier le 11 décembre 1839. Ces deux officiers nous paraissent avoir amplement mérité les honorables distinctions dont ils ont été l'objet; le colonel Wade a montré beaucoup de jugement et de prévoyance dans les négociations et la correspondance qui ont précédé la grande expédition au delà de l'Indus, et il nous semble que son avis a dû avoir une très-grande influence sur la détermination prise par lord Auckland de replacer Shâh Shoud'â-Oul-Moulk sur le trône de Kaboul

sieurs points, des marchés co pour les besoins à venir, des co organisés; l'armée allait se conce à Firozepour, pour y passer la rev gouverneur général et *du souv du Pandjâb*, le seul chef redoı que le gouvernement de l'Inde co parmi ses alliés, et auquel (ains tous les serdars sikhs) il imp de donner à la fois l'idée la plus i sante des forces militaires dont c vernement pouvait disposer, et ı moignage éclatant d'estime pol et de confiance.

Le général commandant en ch était venu rejoindre le gouverne néral à Simla, publia, le 22 oct un ordre du jour qui semblait in qu'il n'avait pas encore une p confiance dans ses troupes, so rapport de la discipline, et qui d'abord quelque mécontentemen l'armée. Cependant les officiers, j et vieux, n'en burent pas moin santé de sir Henry Fane, et en ral l'ardeur et l'enthousiasme des pes, soit européennes, soit indi se manifestèrent partout et en occasion de la manière la plus fla pour leurs chefs, par des acclama par des chants, pendant la mar rendez-vous général à Firozepo un mot par les explosions de l la plus bruyante.

Le gouverneur général et le con dant en chef étaient à Firozepour 27 novembre. A cette époque le g neur général avait déjà reçu avis levée du siége d'Hérât par l'armé sane. D'un autre côté, la santé de l jît Singh, depuis longtemps affaibl des excès de tout genre, donnait l penser que dans quelques mois, quelques semaines peut-être, le ı radjah aurait cessé de vivre; et bie déjà, dans plus d'une circonstan eût trompé les prévisions des méd des renseignements positifs ne p taient guère de douter, cette foi le terme fatal de cette longue ca d'ambition et d'iniquités n'app en effet (*). Aux précautions pri

(*) Randjit Singh est mort, le 27 juin

[redacted]

nain pour que la tranquillité
ljab ne fût pas troublée à la
son chef, il paraissait prudent
iter de nouvelles. C'est à ces
otifs qu'il nous semble naturel
er les dispositions suivantes
re du jour du 27 novembre :
irconstances ont tellement
lans les pays à l'ouest de l'In-
ais le rassemblement de l'ar-
inée à entrer en campagne,
ès-honorable gouverneur gé-
juge pas nécessaire de faire
toutes les troupes, dont une
iffira pour remplir le but de
on. En conséquence, d'après
ictions de Sa Seigneurie, toute
ie, une compagnie d'artillerie
, une batterie de siége, les
et mineurs et trois brigades
rie, se mettront en marche.
des troupes attendra des or-
rozepour. La tête de la co-
ommencera son mouvement
que l'armée aura été passée en
r le gouverneur général et le
jah Randjit Singh. »
mière entrevue de lord Auck-
e Randjit Singh eut lieu le 29,
er de ce jour, pendant plus
is, ce ne fut qu'échange de
s, de cadeaux, de protesta-
fectueuses, entre les deux
personnages, soit à Firoze-
it à Lahore, où le gouverneur
accompagna son royal *ami* peu
s après la grande revue qui
lieu le 3 décembre. Ainsi
Singh s'était trouvé deux fois,
pace de sept ans, assis sur un
éphant ou à la même table
vice-roi des Indes anglaises,
en revue les troupes de ses al-
aisant défiler devant eux les
organisées et disciplinées par
iers français. Toutefois, cette
entrevue avait un caractère
et militaire plus marqué que
itre de lord William Bentinck
avec le souverain sikh, au mois d'octobre 1831 (*).

Enfin tous ces préparatifs et ces préliminaires, indispensables à l'exécution du traité passé entre les hautes parties contractantes, étant terminés, l'armée commença sa marche le 10 décembre. Le shâh, avec les nouvelles levées, avait sur les troupes de la Compagnie une avance de quelques jours. Le 22 décembre, le corps d'armée de Bombay débarquait aux bouches de l'Indus, et marchait sur Hyderabâd, en même temps qu'une expédition destinée à occuper Aden faisait voile de Bombay. Cette expédition, dont nous donnerons l'historique ailleurs, eut le résultat immediat qu'on en attendait; les Anglais sont en possession d'Aden depuis le mois de janvier, mais ils y sont exposés à des attaques continuelles de la part des tribus arabes de l'intérieur, et paraissent loin encore du but qu'ils se propo-

environ après la visite du gou-
néral, léguant le *Koh-é-nour* au
ndou de *Djaggarnât*. Il avait
is.

(*) Cette entrevue de lord William avec Randjit Singh avait eu lieu à Rouper, petit bourg situé sur les bords du Sutledje, à une distance, sur la droite, à peu près moitié de celle à laquelle Firozepour se trouve de Loudiana sur la gauche.

Dans cette circonstance, Randjit Singh, malgré le voisinage du roi exilé et alors *oublié*, Shâh Shoudjâ, n'avait pas hésité à faire parade du *Koh-é-nour*, que lord et lady William et les personnes de leur suite avaient pu se passer de main en main et admirer à leur aise. Cette fois encore, les hôtes du maharadjah le trouveront disposé à éblouir leurs yeux de l'éclat du *Koh-é-nour* et d'autres magnifiques joyaux. L'entrevue des deux grands personnages eut un véritable caractère de splendeur et de pompe asiatique, qui témoignait de l'importance que le gouvernement suprême mettait à resserrer de plus en plus son alliance avec le souverain du Pandjâb, et dont tout l'Hindoustan fut ému. Les sœurs de lord Auckland et plusieurs autres dames prirent part aux fêtes brillantes qui s'échangeaient entre les Anglais et les Sikhs. Environ dix mille hommes d'élite de l'armée de Randjit Singh furent passés en revue par le gouverneur général et le général en chef, sir H. Fane, le 5 décembre.

saient de rendre Aden l'entrepôt principal du commerce de l'Arabie avec l'Europe et l'Inde anglaise.

Un vaisseau de soixante-quatorze, le *Wellesley*, démolit, le 2 février, le petit fort de *Manhara*, situé vers l'embouchure la plus occidentale de l'Indus, et débarqua des troupes (deux mille deux cents hommes environ, dont six à sept cents Européens) qui occupèrent ce fort et la ville voisine de *Karatchi* le jour suivant. La nouvelle de la prise de Karatchi accéléra la soumission des Amîrs.

Avant de tracer l'esquisse historique de l'expédition qui a placé les contrées arrosées par l'Indus ou ses tributaires, et plus particulièrement le Delta de l'Indus, sous le protectorat immédiat de l'Angleterre, nous allons essayer de donner en peu de mots une idée des pays traversés, en 1839, par le corps d'armée de Bombay, et que les troupes de cette résidence doivent occuper d'une manière permanente.

Les pays situés sur la rive occidentale de l'Indus, dans son cours moyen et à partir de Saungar, sont désignés par le nom de *Sindh;* mais le *Sindh* proprement dit commence au confluent de l'Indus et du Pandjnud, et a pour limites au nord le Pandjâb et le Katch-Gandava, au sud la province de Katch et l'océan, à l'est le Radjpoutana et le pays des Daoudpoutras (le Bahawalpour), à l'ouest enfin, le Beloutchistan. Sa forme est irrégulière, elle approche cependant de celle d'un triangle dont les embouchures de l'Indus (occupant une ligne de cent trente milles environ de longueur) formeraient en partie le plus petit côté, et dont l'angle opposé aurait son sommet près de Mitthun-Kote. L'aire de ce triangle peut être évaluée à environ deux mille six cents myriamètres carrés. Les quatre cinquièmes au moins de cette surface, si l'on en croit les témoignages les plus dignes de foi, sont propres à la culture: on n'en cultive aujourd'hui qu'un peu plus des deux cinquièmes. Ce que produit cette exploitation imparfaite du sol suffit cependant et au delà aux besoins de la population actuelle, qui paraît ne pas excéder un million
si même elle atteint ce chiffre.
Delta comme au Bengale, le ri
la nourriture principale des hal
plus haut, le blé, comme dans l
moyen du Gange, remplace fi
ment le riz. L'aspect de ce p
dénué d'intérêt. A l'est de l'I
l'exception des collines de Bâ
d'Hyderabad, on ne rencontre
seul accident de terrain, pas un
depuis le fleuve jusqu'aux mo
de sable du vaste désert qui s
province du Sindh de l'Hind
tout est plat et couvert de b
A l'ouest du fleuve, du para
Mitthun-Kote à celui de Séhw
30' L. N. environ), on retrou
plaine monotone et infertile j
pied des monts Hala, qui bo
Beloutchistan. De Séhwun à
le pays est nu et hérissé de
Le sol du Delta est riche, n
cultivé; la surface en est sa
modifiée par les inondations
ques du fleuve. Les points,
nombre, qui ne sont pas atte
le débordement, y participent
canaux artificiels de quatre p
large sur trois pieds de profond
suffisent aux besoins de l'irr
La crue des eaux commence e
atteint sa limite en juillet,
sous l'influence des vents du
disparaît en septembre; les plu
très-rares (*). Un huitième env
sol du Delta est couvert par le
fleuve ou ses ramifications; une
partie des sept huitièmes rest
envahie par une végétation nai
vigoureuse, qui forme des fou
pénétrables. Dans la proximité d
seulement, comme près d'Hy
et de Tatta, on cultive la vi
figuier, le pommier, le grena
canne à sucre; on récolte aus
que peu d'indigo, du tabac et d
vre: ces deux dernières plan
employées comme narcotique
tout les grands arbres sont ra

(*) A Karatchi, d'après les r
ments récemment recueillis, il n'a
plu depuis trois ans.

tions de la surface du Delta
ées par des plaines entière-
, d'une argile durcie. Sans
es inondations bienfaisantes,
ndh deviendrait un désert
à celui qui s'étend entre ce
indoustan. Malgré ces désa-
aturels et l'incurie de ses
le Sindh a rapporté, dans
s temps, au gouvernement
, environ quarante lacs de
peu près dix millions de
us la dynastie précédente,
s s'élevaient, dit-on, au
ette somme.

nce de Sindh ne vit donc,
dire, que par l'Indus; elle
n importance politique et
le, et ses éléments de pros-
subi jusqu'à ce jour l'in-
causes physiques qui se
ans les accidents de ce cours
, qu'une civilisation, tou-
faite, souvent rétrograde,
riser encore.

e, cet homme d'une si
voyance, d'une volonté si
si ferme, d'une puissance
si merveilleuse, avait com-
up d'œil le parti qu'on pou-
une occupation permanente
il s'était rendu maître du
able du fleuve en fondant
t en élevant des forts sur
qui sont précisément, on
de le croire, ceux sur les-
ent les villes modernes de
le Tatta. L'œuvre ébauchée
nme, si grand qu'il fût, ne
e achevée que par une na-
c toutes les ressources de
on européenne. Ce que tout
a persévérance d'Alexandre
pu accomplir, même relati-
endant la durée d'un long
ra de nos jours, sinon sans
moins sans lutte, et se fera
l'introduction de la navi-
vapeur, cette puissance mi-
ui seule pouvait, en assu-
omplétement le cours de
la domination d'un grand
ter le Sindh et le Pandjâb
uvelle et d'un riche avenir.

Du temps d'Aureng-Zeb, il se faisait un commerce considérable par l'Indus et le Râvy jusqu'à Lahore. Ce commerce, ruiné par les commotions politiques du pays, et surtout par les exactions des nombreux chefs qui s'étaient rendus successivement indépendants, sur les lignes parcourues par les marchands, va renaître et probablement acquérir, sous la protection du gouvernement anglais, un développement bien supérieur à celui qu'il avait atteint à l'époque dont nous parlons.

L'histoire du Sindh est assez bien connue. Alexandre avait trouvé ce pays habité par les Hindous et gouverné par les brahmanes. Après avoir fait quelque temps partie de la monarchie bactrienne, le Sindh regagna son indépendance qu'il conserva jusqu'à l'établissement de l'islamisme, et passa bientôt après sous le joug mahométan. Les califes renversèrent la dynastie brahmane, et de Baghdad gouvernèrent cette province par députés. Le Sindh passa successivement sous la domination des Ghaznavides et des Ghorides, jusqu'au quatorzième siècle; à cette époque, les princes du pays reprirent le dessus, et plusieurs tribus se disputèrent l'honneur de donner des souverains au Sindh, qui fut soumis de nouveau par les conquérants tartares. Enfin, Nâder Shâh le réunit à son empire; et quand, après sa mort, Ahmed Shâh fonda le royaume de Kaboul, cette province en fit partie et a été considérée depuis lors comme une de ses dépendances. Du temps de Nâder, elle était gouvernée par la famille des Caloras, originaire du Beloutchistan. Sous le règne de Timour Shâh (fils d'Ahmed Shâh), vers l'année 1786, le pouvoir passa dans la famille des Talpouris, qui l'a conservé jusqu'à ce jour, et qui est également Beloutchi d'origine. On peut donner une idée exacte du caractère et des résultats de leur administration, en assurant qu'elle avait pour but exclusif de remplir les coffres des Amîrs, sans égards pour le commerce, pour l'agriculture, pour le bien-être présent

ou futur des populations. Le gouvernement anglais chercha plusieurs fois à former avec ces princes une alliance qui pût profiter d'une manière efficace et durable aux intérêts commerciaux; mais il n'y avait aucun résultat utile à attendre de traités conclus dans ce but avec des chefs qui n'avaient qu'un respect médiocre pour la foi jurée, et dont les engagements ne liaient pas d'ailleurs d'une manière absolue les chefs secondaires. Nous avons vu que la plus importante de ces tentatives stériles datait de 1832. Le caractère des négociations entamées à cette époque par ordre et d'après les instructions de lord William Bentinck, se ressentit de la circonspection souvent imprévoyante et de la politique timide et flottante de ce gouverneur général. La dignité du gouvernement suprême en souffrit sans que les intérêts matériels en retirassent aucun bénéfice. Si jamais l'inopportunité et le danger des demi-mesures ont été démontrés, c'est en ce qui touche aux relations de l'Inde anglaise avec le Sindh. Lord Bentinck a voulu temporiser, se borner à un traité de commerce avec des gens qui ne comprennent, ou du moins qui ne respectent que la force. Ce traité ne servit à rien, et le traité de 1834, dont on voulut l'étayer, ne remplit pas le but qu'on se proposait, parce que l'attitude du gouvernement anglais, tout en témoignant de son désir sincère de voir exécuter les dispositions de ces traités, ne montrait pas la *ferme volonté* d'en assurer l'exécution, et que les spéculateurs ne pouvaient compter sur aucune protection dans le Sindh, par suite de la désorganisation politique du pays. Il fallait *imposer* un traité dont les stipulations pussent protéger efficacement les intérêts politiques et commerciaux. C'était le seul moyen d'en finir avec les Amîrs, et c'est celui qu'a adopté lord Auckland. Parmi les princes de la famille royale régnante, le plus intelligent et le plus puissant de beaucoup est Mîr Mourad-Aly-Khan-Talpour, d'Hyderabad. Les Amîrs de Khayrpour et de Mîrpour, ses neveux, sont

plus ou moins sous sa dépe
Mîr-Mourad-Aly a usurpé le
de Mîr-Sobdar-Khan, un au
veu, fils de son frère aîné;
plus désigné comme son succe
second de ses propres fils, au
ment de l'aîné; et, comme M
dar-Khan est encore en vie, à
nous assure, il ne saurait
moins de trois prétendants a
à la mort de Mîr-Mourad-Aly.
fois, ces prétentions rivales ont
par suite des derniers traités.
bitre dont les décisions serc
appel; et conséquemment l'av
litique du Sindh est, sous ce
à l'abri de toute commotion

Nous croyons inutile d'entr
de longs détails sur la forme
vernement du Sindh et son act
ces dernières années. La don
anglaise commence pour ce
nous ne pourrions former que
jectures sur le système d'adn
tion qui vient d'y être introdu
nous bornerons donc à résume
de mots ce qu'on sait sur l'éta
la population et les ressou
Sindh et le caractère de se
tants.

Les trois districts princip
Sindh se subdivisent en un
presque infini de cantons p
outre mesure par de petits cl
solus qui payent une certaine re
aux Amîrs. Ces despotes, gr
petits, ont sans cesse les ve
Koran à la bouche, mais ne re
sent, par le fait, d'autres
leurs caprices. Ils pouvaient
mort, et cela s'est vu maint
leurs femmes ou leurs concu
leurs propres enfants, sans q
sonne y trouvât à reprendre.
mâcher le bétel ou l'areck,
par tous les moyens connus dan
chasser ou au moins tuer à
gibier entassé dans les innon
réserves ménagées à cet effet
bords du fleuve, telles sont le
cupations habituelles. Ces en
servés, connus sous le nom
kar-Gahs, occupent à eux se
portion considérable du pays.

pas moins d'une trentaine sur le rive, entre Hyderabad et e sont autant d'obstacles à la et même à la navigation, car res descendent jusque dans le e du chenal et interceptent le

isse de la population du Sindh ɔmétané ; un quart environ de pulation suit la religion brah- . Sous le rapport ethnogra- comme sous le point de vue t et des productions, le Sindh terre de transition. Bien des autrefois distinctes, s'y sont et confondues. Les Sindhis ou s proprement dits sont la omade de la population ; on de comme les premiers habi- pays. Convertis à l'islamisme, it mêlés par le mariage avec les conquérants. Il y a des tans dans le Sindh et des Hin- s la province de Katch qui ssent les mêmes ancêtres. Les tans sont grands et bien pro- és, très-bruns ; ils portent les longs, ce qui les distingue des ahométans de l'Inde ; ils por- s le bonnet, au lieu du turban. idous du Sindh ne diffèrent êmement de ceux de l'Hin- ; ils ont le teint plus clair que ɔmétans. On voit aussi dans âb quelques Sikhs ; ceux-ci et ous se livrent exclusivement nerce.

natisme religieux est porté par ilmans au plus haut degré. ce qui touche aux pratiques res de la dévotion, les Sind- ortent de leur apathie habi- ussi dit-on d'ordinaire qu'ils zèle que pour célébrer la fête (*), de libéralité que pour la paresse des *sayëds* (**), de pour orner les tombeaux de nts. Les sayëds et les fakirs, ts religieux à pied et à che- ndent dans toutes les parties ; ils demandent l'aumône avec arrogance et souvent la menace à la bouche. Mendier est un métier si profitable dans ce pays, que beaucoup de gens du peuple suivent cette vocation, et s'attirent les respects et les offrandes de la multitude, sans y avoir d'autres titres qu'une apparence étudiée d'austérité et de pieux recueillement. Rester assis toute une nuit, par exemple, sur le toit en terrasse d'une maison, et répéter des milliers de fois, sans interruption, le nom d'*Allâh*, suffit pour donner à l'un de ces personnages une réputation de sainteté. Au reste, tout se réduit à ces démonstrations extérieures et à ces vaines pratiques. Pour un homme vraiment religieux et de quelque instruction, on en rencontre cent parmi ces classes privilégiées, qui savent à peine lire et qui ne savent pas écrire. Dans toutes les classes, le goût des plaisirs sensuels, des jouissances matérielles les moins relevées, l'emporte sur le sentiment du devoir et les affections de famille. Les personnes des deux sexes s'abandonnent à l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses et des drogues enivrantes. Les exercices mâles propres à entretenir et à développer la vigueur de la constitution sont inconnus au bas peuple, qui, ainsi que les grands du pays, regarde l'oisiveté, *il dolce far niente*, comme le bien suprême. Dans ce pays ainsi peuplé et ainsi gouverné, on conçoit que l'agriculture se repose sur l'Indus du soin de fertiliser le sol, et que le commerce languisse ou soit comprimé dans son essor par l'aveugle rapacité du despotisme. Cependant les Sindhiens ont un penchant marqué à l'imitation et beaucoup d'aptitude pour les arts mécaniques. Ils fabriquent des armes d'assez bonne qualité, ils préparent les cuirs mieux qu'on ne le fait dans l'Hindoustan. Ils réussissent particulièrement dans la fabrication de certains tissus ; mais ces différentes branches d'industrie, que le gouvernement musulman a constamment rançonnées au lieu de leur donner quelque encouragement, n'ont produit, surtout dans ces derniers temps, que ce

(*) principale de leurs fêtes religieuses.
(**) scendants du prophète.

qui pouvait suffire à la consommation locale.

La plupart des chefs sont Beloutchis. Il y a quelque analogie de position entre eux et les mamelouks au milieu des populations égyptiennes, et ce n'est qu'une des nombreuses analogies qui, sous le point de vue physique et sous le point de vue politique, ont été déjà signalées entre le Sindh et l'Égypte.

Il y a peu de villes de quelque importance dans toute l'étendue du pays; la plus considérable est Shikarpour, dont la population est au moins de vingt-six mille âmes, et qui, se trouvant située sur les bords d'un canal, à peu de distance de l'Indus, sur la grande route suivie par les caravanes, est devenue le centre de relations très-actives (*). Hyderabad, moins peuplée, quoiqu'elle soit la capitale actuelle du Sindh, ne compte, selon Burnes, que vingt mille habitants (Elphinstone lui en donne quatre-vingt mille !). Tatta, l'ancienne métropole, la *Pattala* d'Alexandre, a environ quinze mille âmes. Viennent ensuite Larkhana, Khayrpour, Mitthun-Kote, Séhwun, Karatchi, et quatre ou cinq autres de moindre importance. Au reste, les principales autorités que l'on puisse consulter ne s'accordent guère que sur le chiffre général de la population du Sindh, population qui ne semble pas, comme nous l'avons déjà dit, dépasser un million (**).

(*) Voyez, pour des détails intéressants sur le Sindh et sur Shikarpour en particulier, les voyages et les mémoires de Burnes et les voyages de Conolly.

(**) L'importance de Karatchi, dans le présent et dans l'avenir, nous détermine à faire connaitre plus particulièrement, dès à présent, ce point intéressant dont les Anglais ont pris définitivement possession depuis plus d'un an.

Ayant des communications sûres et promptes par la voie de la terre avec Tatta, avec la mer et les côtes de l'Hindoustan par sa baie d'un accès facile, Karatchi, le seul port véritable sur toute la côte du Sindh, était destiné à devenir de bonne heure le centre d'un commerce de transit soit entre

Les productions du règne vé
du règne animal dans le Sindh

le golfe Persique et celui de Kut
entre l'Hindoustan et l'Afghanistan
chi est situé presque sous le 25e d
latitude nord et par 65° environ d
tude est, et conséquemment à l'o
principales embouchures de l'Indu
le cap Monze et l'embouchure P
Baggaur (branche occidentale d
Delta), à cinq heures de marche
embouchure (*). Le petit fort de
ou *Manora*, qui garde l'entrée du
bâti sur une éminence pittoresq
Amirs le regardaient comme imp
Quand sir F. Maitland (l'ancien com
du *Bellérophon*) arriva devant K
Manhara n'était défendu que p
hommes et sept pièces de canon.
nison s'attendait à être renforcée
soirée du 2 février, et avait repc
offres de capitulation honorable qui
été faites par l'amiral dans la matin
cinquantaine de coups de canon
avant une heure de l'après-midi, d
fort en partie et mis en fuite la g
qui espérait pouvoir se réfugier à K
mais que les troupes déjà débarqué
prisonnière, et la ville, sommée
même, était occupée par les Angla
lendemain.

Karatchi est une ville considérab
que de chétive apparence. Les rues
étroites et tortueuses à l'excès; t
maisons sont construites en terre dé
mêlée avec de la paille hachée, à to
avec un ou plusieurs ventilateurs fai
espèce d'osier et servant à la fois de
à vent et d'abat-jour; aucun édifice
que importance n'attire les rega
maisons, dont les plus élevées so
au centre de la ville, diminuent gr

(*) Alexandre avait reconnu lui-même
tion du Delta avant d'arrêter le départ d
pour le golfe Persique. Suivant le récit
Néarque, à sa sortie de l'Indus par cette
bouchure peut-être, très-certainement
des embouchures du Baggaur, longea l
Arabites, ayant à sa droite le mont Iru
l'ancre près d'une île sablonneuse appelé
Les environs de l'embouchure Phitti so
aujourd'hui appelés par les natifs Krokal
encore le long de la côte des îles sablonne
blables à celle dont parle Arrien, et l'e
baie de Karatchi est fermée à l'est par tr
îlots (les îles Andry), débris probables
même île où l'amiral macédonien s'arrêt
au mois de septembre, il y a 2165 ans.

e celles de l'Hindoustan. Le et le buffle sont les deux grandes ressources du pays; l'un et l'autre s'y sont prodigieusement mul-

nensions du centre à la circon- nt un mur épais en terre défen- is les approches. Il ne reste que is de cette enceinte. Quoique lt depuis longtemps l'entrepôt du Sindh, ni le gouvernement ni l'administration locale n'a- aucune mesure pour faciliter : le débarquement des marchan- tablissement d'un quai, le creu- argissement du canal naturel qui port à la ville, c'est-à-dire, à illes dans l'intérieur, en sorte port s'effectue moitié en bateaux hale avec peine à travers d'une , moitié à l'aide d'hommes qui charge sur la tête. Le bazar est ques-unes de ses rues sont com- britées du soleil par des nattes un toit au toit opposé. Là se population bigarrée, qui pré- traits intéressants pour le voya- remarque toutefois quelques Moultân, qui sont les seuls ts et les seuls hommes d'affaires qui se distinguent par la pro- ir mise et leur air de prospérité. re aussi des soldats beloutchis, ls brigands peuvent mériter le lats, dont le costume pittoresque nomie sauvage attirent les re- Beloutchis sont des hommes : forte stature, et dont l'appa- ue la vigueur et les habitudes ls sont armés jusqu'aux dents. souvent croître leurs cheveux e, contrairement à la coutume des mahométans. Leur barbe bonnet de forme étrange et de riées dont ils se coiffent, leur , leurs yeux petits, mais vifs, sournoise et même farouche de , tout concourt à les faire recon- ne une race à part, et comme les s du pays. Les Beloutchis for- sait-on, la principale force des supposait que ces princes entre- r pied un corps d'environ vingt es de cette milice indisciplinée, et cavalerie. Par les stipulations traité, cette armée a dû être t licenciée, et remplacée par un troupes anglaises de cinq mille épartis suivant le bon plaisir du gouvernement suprême. Les dispositions les plus récentes désignent Sakker et Karatchi comme chefs-lieux respectifs de deux brigades permanentes d'occupation. Un régiment européen (le 40ᵉ), et d'autres troupes appartenant à la présidence de Bombay, occupent Karatchi, qui nous semble devoir être regardé maintenant comme une des clefs de l'empire hindo-britannique à l'occident, se trouvant au sommet de l'angle formé par la ligne des bouches de l'Indus et la branche la plus occidentale de ce fleuve.

En général, la population mâle de Karatchi a des formes athlétiques et l'apparence de la santé. La tête et la face sont petites, mais d'un beau contour; l'habillement des hommes est d'un tissu grossier, mais il leur sied à merveille, et tous, à l'exception des Hindous, que l'on rencontre en petit nombre, portent le bonnet beloutchi. Les femmes ont, comme les hommes, les traits marqués et le nez aquilin. Leurs cheveux sont simplement partagés sur le front; mais cependant la coiffure des coquettes du pays doit, pour être parfaite, satisfaire à une condition étrange. Une mèche de cheveux bien lisse, ramenée avec soin du sommet du front sur le nez, s'attache à l'anneau qui traverse l'une des narines. Les domestiques sont esclaves pour la plupart. Le commerce d'esclaves a été jusqu'à présent en grand honneur à Karatchi. Un bon esclave mâle se payait, en général, de deux à quatre cents roupies (de cinq cents à mille francs environ). Les femmes ne coûtaient guère plus de soixante roupies, les enfants de sept à huit ans, cinquante. Cet odieux trafic a dû cesser depuis que les Anglais sont entrés en possession de ce district. — Le chameau, qui est ici d'une petite espèce, n'en est pas moins le plus précieux de tous les animaux domestiques. On l'emploie à tout. Les chameaux qui servent de monture font aisément un trajet de soixante et dix milles dans un jour.

Nous avons déjà dit que la portion la plus industrieuse de la population, quoique de beaucoup la moins nombreuse, est hindoue. Le commerce est tout entier entre les mains des Hindous *Moultanis*. Ils occupaient aussi, sous le gouvernement des Amirs, quelques emplois subalternes, mais à la condition de laisser croître leur barbe comme les musulmans et de porter le même habillement qu'eux; humiliation que l'a-

tipliés : le chameau est petit, mais très-vigoureux ; le buffle, d'une grande

espèce au contraire, et dont abondance un lait très-riche. I

mour du gain leur faisait supporter sans hésitation. Le gouvernement anglais n'a pas tardé à utiliser l'intelligence et l'expérience locale de cette classe d'hommes, et nous voyons, par une lettre d'un des officiers appartenant à la garnison de Karatchi que l'amiral sir Frédérik Maitland (*) n'avait pas dédaigné de s'asseoir à un banquet qui lui avait été offert par un de ces Hindous Moultanis, le principal négociant de la place. « C'était chose étrange, dit notre jeune officier, que de voir à la table de Seth Pratom Dass le vétéran qui commandait *le Bellérophon* quand le grand Napoléon vint s'y placer sous la protection du pavillon britannique. » Après le repas, et au moment où l'amiral prenait congé du riche Hindou, celui-ci présenta à Son Excellence un superbe bonnet beloutchi et une pièce de *lounghie*, comme échantillons des manufactures du Sindh. Le *lounghie* est un tissu soie et coton nuancé des plus riches couleurs; la longueur ordinaire d'une pièce de *lounghie* est de dix à douze pieds, et sa largeur de deux pieds. Roulé autour de la taille, un *lounghie* forme une ceinture d'une richesse et d'une élégance parfaites. Il paraît qu'il se fabrique à Karatchi une grande variété de ces tissus de soie et de coton, ainsi que des toiles d'une grande finesse et d'un fil très-fort, avec de jolies bordures de soie. On cite parmi les produits les plus remarquables de cette industrie des pièces de toile destinées à servir de vêtement aux femmes. Ces pièces sont d'abord teintes du plus beau cramoisi; on y imprime ensuite les plus riches dessins, à l'aide d'une composition de gomme et d'étain dont l'effet est précisément celui d'un magnifique tissu d'argent. Des tissus de laine grossiers, et particulièrement une sorte de couverture faite en poil de chèvre et presque imperméable, méritent aussi d'être mentionnés. Au total, il paraît certain que non-seulement les habitants de Karatchi, mais les *Sindhis* ou *Sindhiens*, en général, sont adroits et imitateurs par nature, et que différentes branches d'industrie auraient déjà atteint un haut degré de développement parmi eux, si la main de fer du gouvernement musulman n'en eût arrêté l'essor. Les revenus des douanes de Karatchi se sont élevés en 1832 à environ cinq cent mille

(*) Mort à Bombay, le 30 décembre 1839.

francs. Ils ont beaucoup diminu cette époque, ce qu'il faut attribue à la mauvaise administration de qui, au lieu de protéger et d'encou commerce, l'écartaient pour ainsi des exactions et des violences do pouvait prévoir le terme. Indépen des articles que nous avons indi haut, le commerce de Karatchi surtout un commerce de transit, c noix d'areck, cardamone, coche rofle, draps, cuivre, fers en barre quincaillerie, sucres, bois de cha autres (qui sont importés surtout bay), etc. Les caravanes de Kab Kandahar apportent des amandes, nes de cumin, des dattes, du ghi, des cuirs, de l'huile, des cotonn Karatchi est loin de répondre, pa pect, à l'idée qu'on doit se forme ce qui précède, de son importance et commerciale. Son territoire est nord et à l'est par une chaîne montagnes, appelée dans le pays à l'ouest par la chaîne des mont prolongement du *Hala*, au sud pa L'espace intermédiaire est une pla presque entièrement dépourvue d tion, et parsemée çà et là de noirs dont les blocs confus semblent t de quelque convulsion intestine désolé. A la distance de huit mille de Karatchi, et dans les seuls lieux dont l'aspect repose un peu le reg triste sans cesse l'infertilité pou monotone de ce pays, au milieu quets de dattiers et des tombes musulmans, on a trouvé des sour chaude dont les propriétés médicin point encore été constatées par l péens. Dans le voisinage immédi sources, et dans les mares qu'elles tent, se voient un grand nombre diles qui sont non-seulement n mais protégés et nourris par les f jour viendra sans doute où le ter Karatchi, utilisant enfin le voisi cours d'eau dont il paraît être en changeant par degrés de nature main intelligente de ses possesseur se revêtira de verdure, et produira dance des légumes et des fruits. I dant, on trouve quelques légumes rares jardins, ou terrains cultivé

ieuc (*doumba*) est aussi
ı. Les produits de la pêche
onsidérables, non-seule-
fournir amplement à la
ın, mais encore pour for-
ache d'exportation qui ne
d'importance. Le com-
eur est insignifiant, la
ın des articles d'Europe
: à la classe élevée; mais
: la population s'accroîtra
é et l'aisance des classes
de nouveaux besoins se
ıt parmi ces classes, et
os indiennes, nos soies,
rouveront des acheteurs,
: employés sur les lieux,
re exportés dans l'Asie
ns ces derniers temps,
les importations consis-
s de construction, en in-
ousselines, calicots et au-
e Bombay: velours, soies,
s soie, noix de cocos, épi-
ıx, ivoires, etc., des ports
et autres ports du sud.
Marwar et Djeyssulmire
ucre et de l'opium Malwa.
ions consistaient en riz,
l'espèce appelée *poullah*,
délicate), ailerons de re-
quelque peu d'indigo, etc.
maintenant la marche de

ıux environs de la ville. Le
ibier sont à très-bon compte,
laille. L'eau est remarquable-
ıbondante, quoique ce soit de
Enfin, comme si la nature
lommager les habitants de ce
s touffus, des gras pâturages,
ssons qui leur sont refusés, le
ıtchi est un des plus beaux de
est vif et pur, les chaleurs
érées, les maladies y sont
ıvalescences promptes; en un
nble indiquer que, comme
re et comme entrepôt com-
Anglais ne pouvaient choisir
ges un poste qui fût plus à
e. La population actuelle de
être estimée à huit ou dix
ıugmentera rapidement, selon
e.

Le corps d'armée du Bengale passa l'Indus à Bâkker pendant les journées des 14, 15, 16 et 17 février, sur un pont de bateaux jeté par les soins du capitaine Thompson, commandant l'arme du génie, aux sons de la musique de trois régiments. C'était la première fois qu'un corps de troupes régulières et disciplinées à l'européenne passait ce fleuve fameux, que les préjugés des Hindous leur font considérer comme une barrière qu'il est imprudent de franchir (*).

(*) L'empereur Baber, qui savait aussi bien qu'Alexandre distinguer d'un coup d'œil les points stratégiques et les utiliser, indique, dans ses mémoires, quatre passages différents de l'Hindoustan dans le Kaboul, mais qui tous présentent des difficultés pour la traversée du fleuve. Il remarque qu'en hiver on arrive au Sindh (l'Indus) au-dessus de l'embouchure de la rivière de Kaboul, et que dans la plupart de ses invasions il avait pris ce chemin; dans la dernière, seulement, il franchit le fleuve en bateaux à Nilâb; Nilâb est encore aujourd'hui situé à environ quinze milles anglais au-dessous d'Attock. Le lit du fleuve y est très-rétréci, l'eau très-profonde et le courant très-rapide (*). L'empereur Akbar fit construire le fort d'Attock pour protéger efficacement ce point important des frontières de l'empire. Mais les faibles princes qui succédèrent à Aureng-Zeb négligèrent la défense de l'Indus, et Nader-Shâh, en 1738, s'empara facilement d'Attock, qui, en 1809, lorsque Elphinstone visita ce lieu mémorable, tombait en ruine. Randjit Singh a reconstruit ou réparé la forteresse, et la garnison en est considérable. Comme position militaire et sous le point de vue politique, Attock a donc une grande importance. Des préjugés religieux, qui ne sont pas indignes d'attention, se rattachent également à ce nom qui a été imposé non-seulement au lieu, mais au fleuve. *Attock* signifie empêchement, obstacle, arrêt. Or, d'après les idées traditionnelles, il y a *em-*

(*) Le cours moyen de l'Indus, à partir d'Attock, et même le fleuve entier paraissent avoir été désignés souvent par ce nom de *Nilâb*, principalement par les Arabes. — On a donné aussi ce nom à la rivière de Kaboul, et parfois le nom d'*Attock*, parce que les peuples à l'ouest du grand fleuve regardaient cet affluent comme le véritable Indus; mais Rennell fait observer que les habitants de l'Hindoustan ont toujours considéré la branche nord-est comme le vrai Sindh.

Toutefois, les sipahies ne montrèrent pas moins d'empressement que les Européens à s'élancer sur la rive opposée. Les négociations conduites par sir Alex. Burnes avaient amené un traité entre l'amîr de Khayrpour et le gouvernement suprême, en vertu duquel la forteresse de Bâkker, située sur une île au milieu du cours du fleuve, était cédée en toute propriété aux Anglais; résultat d'une véritable importance en lui-même, et sur lequel nous aurons

péchement à ce qu'un Hindou orthodoxe traverse la rivière d'Attock ou même le *Sindh* ou *Indus* en général. Cependant nous ne pouvons affirmer que la formule prohibitive qui spécifie cet empêchement existe dans l'un des livres sacrés. Quoi qu'il en soit, il est admis parmi ces mêmes Hindous orthodoxes que l'*empêchement* cesse immédiatement au-dessus du confluent des rivières d'Attock et de Kaboul. Les brahmanes du Radjpoutâna et ceux qui habitent l'Afghanistan traversent d'ailleurs le fleuve sans beaucoup de scrupule; et on a vu que les soldats hindous, qui formaient la plus grande partie de l'expédition anglaise dans l'Afghanistan, ont franchi, avec la même ardeur et le même empressement que les troupes européennes, le double obstacle que leur présentait l'Indus. Il faut remarquer, à ce sujet, que l'Indus, malgré son antique célébrité, son importance, et bien qu'il figure parmi les fleuves sacrés, n'a jamais eu, dans l'opinion des Hindous, le caractère de sainteté qu'ils reconnaissent à d'autres rivières, même d'un cours très-borné. Les causes de cette espèce d'interdiction dont le passage de l'Indus est frappé, nous paraissent d'ailleurs se rattacher au grand système d'isolement qui fait la base des institutions brahmaniques, et dont le but était surtout de garantir les quatre castes pures du contact des *Mletchas* (*barbares* ou *incivilisés*) qui ne *reconnaissent pas la forme de gouvernement prescrite par les livres sacrés*. Nous ajouterons en terminant que diverses espèces d'interdiction atteignent les eaux de quatre rivières dans l'Hindoustan. Il est défendu de *toucher* les eaux de la Caramnassa, qui sépare la province de Bahar de celle de Banares; de se *baigner* dans la Caratoya, petite rivière du Bengale; de *nager* dans le Gondah, l'un des affluents orientaux du Gange, et enfin de *traverser* l'Attock.

occasion de revenir par la s
31 janvier, les troupes anglais
quelques hésitations de l'Amîr
semblait pas vouloir s'exéc
bonne grâce, avaient pris po
du fort. Le 20 février, tout
d'armée du Bengale et les tro
Shâh Shoudjâ étaient réunis à
pour. Le commandant en c
Henry Fane (*), avait pris c
l'armée le 16 février pour se
Bombay; l'état des affaires
Deccan et les vues ultérie
gouvernement (par suite des
tances extraordinaires dans le
les Indes anglaises étaient pla
cessitaient sa présence dans l'H
tan. Le lieutenant général Ke
destiné à lui succéder dans
mandement immédiat de l'exp
s'avançait pour opérer sa joncti
les troupes du Bengale, apr
rangé le Sindh sous l'autorité
et imposé aux amîrs d'Hyder
nouveau traité qui assurait
navigation de l'Indus, la posse
port de Karatchi aux Anglais,
tres avantages matériels ou p
qui rendent par le fait tout le
l'Indus *province anglaise*.

Au mois de mars, le gouver
néral écrivait au comité secret
« .... Le mouvement des
« combinées vers l'Indus a été
« avec une régularité et s'est
« avec une facilité remarquabl
« mée du Shâh est arrivée sur le
« du fleuve le 16 javier; la divi
« sir Willoughby Cotton une s
« après. La discipline et le mo
« troupes pendant toute la mar
« été admirables sous tous les ra
« L'état sanitaire s'est positi

(*) Sir Henry Fane est mort le
dernier, dans la traversée de Bo
Angleterre.

(**) Élevé à la pairie le 11 décemb
sous le titre de baron Keane *de G*
Afghanistan et *de Cappoquin* dans
de Waterford.

(***) Voyez *Indian Papers*, impri
ordre de la chambre des commune
janvier 1840, p. 4 et suiv.

[redacted]

ré depuis que les troupes ont le camp de Firozpour, la di- du Bengale ayant cent qua- mmes de moins à l'hôpital, s de son arrivée sur l'Indus, moment où elle avait levé son r les bords du Sutledge.... tre branche des opérations ées a été confiée au Shâhzada , fils aîné de Shâh Shoudjâ- lk, accompagné par le lieute- lonel Wade (cet officier ayant moi le rang de lieutenant- honoraire pour servir au delà us).

Le but de cette expédition est d'attirer l'attention de ohammed-Kan de ce côté, et nir un point de ralliement tisans du Shâh dans la vallée yber. Cette diversion peut aucoup de bien, mais c'est ration délicate et qui exige dence extrême. Il faut l'en- omme une mesure auxiliaire à faciliter le grand mouve- Shâh et de l'armée anglaise. it pu être tenté d'essayer de tout d'un coup les popula- tre Dost-Mohammed-Khan, rait été grandement facilité circonstances, une partie able de son armée ayant été par les neiges dans le Tour- u nord de Bamian, où ces ont été envoyées contre Mîr bey de Koundouz (je ne pas bien encore les circons- t le résultat de la lutte). est de la dernière impor- viter, dans cette entreprise, res dont le succès puisse eux ou même temporaire. s, nous n'avons encore au- on de douter de l'impopula- ost-Mohammed-Khan, son avec la Perse ayant dû lui a masse de la population. devons pas penser non plus en son pouvoir d'organiser ns de défense formidables à Il a, ainsi qu'on pouvait dre, envoyé les supplica- plus urgentes aux autorités « persanes et russes pour qu'elles vins- « sent à son aide : reste à savoir quel « en sera le résultat, et c'est ce qu'on « verra bientôt. Le lieutenant-colonel « Wade, avec le Shâhzada et les trou- « pes sous ses ordres, était attendu à « Peshawar le 11 de ce mois. Une « somme de six lacs de roupies » (envi- ron 1,500,000 fr.) « a été mise à sa « disposition pour les dépenses du « prince et l'organisation des levées « qui peuvent joindre son étendard. Il « y a lieu d'espérer que cette somme « couvrira tous les frais de cette bran- « che de nos opérations. »

Dans les premiers jours d'avril, la jonction des deux armées s'était opé- rée à Quetta, capitale de la province de Shâl (*). Dès le 19 mars, sir Alex. Burnes, à la tête d'un détachement d'avant-garde, avait franchi les passes du Bolan et s'était occupé, avec son activité ordinaire, des moyens de di- minuer, autant que possible, les pri- vations et les souffrances qui atten- daient l'armée dans sa marche à travers ces défilés, formidables par les obsta- cles naturels qu'ils opposent au pas- sage, et la difficulté, ou même l'im- possibilité de s'y procurer de l'eau. Cependant, ses efforts n'eurent pour résultat que de rassembler vers le mi- lieu de la passe principale (qui n'a pas moins de quatorze à quinze lieues de long) quelques chameaux chargés d'ou- tres remplies de ce précieux liquide dont chaque goutte valait, pour les malheureux soldats, son pesant d'or. Toute l'armée cependant était arrivée saine et sauve de l'autre côté des pas- ses, dans la délicieuse vallée de Shâl, sans avoir encore rencontré aucun en- nemi sérieux, mais inquiétée sur ses flancs et sur ses derrières par des nuées de Beloutchis, et ayant à lutter dans ses longues marches contre la fatigue, la poussière, souvent la faim et toujours la soif (**). Comment il s'est

(*) Les premières communications entre les troupes du Bengale et celles de Bombay avaient eu lieu à Sehwun, où sir H. Fane et sir J. Keane s'étaient rencontrés et cordia- lement embrassés.

(**) Nos journaux ont reproduit d'après

fait que les chefs de Kandahar n'ont pas défendu les passes du Bolan, c'est ce qu'il est impossible d'expliquer, car on ne possède encore que des renseignements incomplets sur cette partie de l'histoire de l'expédition. Peut-être l'argent a-t-il, avec sa toute-puissance ordinaire, aplani aussi cet obstacle. « Jamais armée dans l'Inde (nous écrivait-on peu de temps après l'entrée des troupes anglaises à Kandahar) n'a été si largement pourvue de fonds *pour toutes les branches du service*. La patience, le courage, l'admirable discipline de nos troupes, ont surmonté bien des difficultés pendant cette marche aventureuse de trois cents lieues : l'argent a fait le reste! » Néanmoins, au delà du Bolan et sur le plateau de Kandahar, une résistance formidable pouvait avoir été organisée par les chefs bareckzaïs : on s'y attendait en quittant Quetta, d'où le shâh, M. Macnaghten, sir John Keane et le quartier général avec toute la cavalerie, l'artillerie et la première brigade d'infanterie, avaient marche le 6 avril sur Kandahar : quelques-uns prétendaient cependant que les Serdars enverraient leur soumission

les feuilles anglaises, parmi beaucoup de données inexactes, plusieurs détails aussi vrais qu'intéressants sur la marche de l'armée et sur le passage du Bolan ; mais ils ont accueilli trop légèrement des récits évidemment entachés d'exagération, tant sur la force des troupes expéditionnaires au départ de l'Hindoustan que sur les pertes qu'elles ont éprouvées pendant cette marche mémorable de quatre cents lieues. Comparer les accidents et les catastrophes partielles du passage du Bolan aux désastres de Moscou, c'était, en vérité, passer toute mesure. Une armée qui eût éprouvé une désorganisation pareille, se serait trouvée hors d'état de continuer la campagne. Tout montre, au contraire, que l'armée anglo-indienne n'a rencontré aucun obstacle stratégique sérieux jusqu'à Ghizni, et n'a éprouvé, vu les immenses obstacles naturels qu'elle avait à surmonter, que des pertes tout à fait insignifiantes en hommes, et plus fortes à la vérité, mais prévues d'avance, en bagages et en bêtes de somme. Les dépêches officielles et les correspondances sérieuses ne sauraient laisser aucun doute à cet égard.

à l'approche du gros de
Toutes ces prévisions furent
M. Macnaghten, dans son r
gouverneur général sous la
24 avril, rend un compte s
sant des événements qui ava
cédé l'arrivée du shâh dans
cienne capitale, que nous cr
pouvoir mieux faire que d'
duire les principaux passages

« Dans ma dépêche du 12 d
dit M. Macnaghten, j'avais
voir annoncer qu'un laps de
jours suffirait pour montrer
considération dont Sa Maj
Shoudjâ Oul-Moulk jouit p
compatriotes, aussi bien que l
des mesures adoptées par le g
ment anglais, et dont l'exécu
est confiée. Hier le shâh,
troupes régulières, fit une m
vingt-deux milles, qui le co
Deh-Hadji, où il eut la sa
d'apprendre que les Serdar
sur le point de décamper. N
acquis la certitude qu'en eff
pris la fuite hier au soir,
deux ou trois cents cavaliers
Leur conduite, jusqu'au der
ment, a été marquée par la
et la rapacité. Tandis que d'
ils vendaient aux marchan
ville les grains qu'ils avaien
rés, de l'autre ils épuisaient
sources des pauvres habitants
les moyens possibles d'exact
violence. Ils sont partis au n
malédictions et de l'exécratio
tes les classes. Ce matin no
marché sur Kandahar, distan
ron dix-huit milles, et nous
en ce moment campés à moin
milles (environ trois quarts
de la ville. Le spectacle qui s'
à nos yeux est, sans aucun
plus intéressant dont il m'a
été donné d'être témoin. S
Keane, avec l'armée de l'Ind
à une marche en arrière de n
les troupes régulières du shâ
également en retard, et Sa
avança, accompagnée seule
officiers de la mission et des g
maison. A chaque centaine d

rions des troupes d'hom-
ıés et bien montés venant
umission au roi, tandis
les habitants des campa-
ient en foule, et, se pres-
lu shâh, exprimaient en
qpivoques la joie que leur
etour. La tranquillité est
a Majesté se proposait
ı détachement à la pour-
rdars en fuite, et il est
s méritent peu d'égards
ersité et la folie de leur
dépit des avertissements
répétés qu'ils avaient re-
sans aucun doute dange-
aisser libres de fomenter
troubles, mais j'ai dû ap-
ıe, dans l'état d'excita-
its, ils ne fussent exposés
s inutiles s'ils tombaient
ns des troupes du shâh;
ıadé à Sa Majesté de me
faire aux Serdars une
s l'acceptent, les mettra
se retirer en sûreté sur
ire. La pension que Sa
gouverneur général pour-
ıvenable de leur assigner
rement beaucoup moin-
e qu'ils auraient reçue,
accepté nos propositions
et je pense qu'une allo-
ı cents roupies par mois,
d'eux, serait amplement
le leur ai fait écrire dans
ne suis pas sans espoir
r à souscrire à ces condi-

hten rend compte ensuite
t passé du 12 au 23 avril.
avaient eu quelques ins-
arrêter l'armée à la passe
nais la rapidité des mou-
'avant-garde les avait sur-
'ils fussent en mesure, et
ent envoyé par eux dans
fait une retraite précipi-
r échangé quelques coups
la tête de la colonne de
rs efforts pour soulever
des provinces contre l'in-
fidèles avaient complète-
Deux des frères, Raham dil-Khan et Mehr-dil-Khan, s'étaient enfin décidés à sortir de Kandahar, avec deux ou trois mille cavaliers, dans l'intention de harceler l'armée anglaise et avec l'espoir d'intercepter les convois, de surprendre les traînards ou des détachements isolés, etc., laissant au troisième frère, Kohan-dil-Khan, la garde de la ville. Mais ces efforts tardifs de résistance n'aboutirent qu'à s'emparer de deux éléphants de M. Macnaghten, qui s'étaient trop écartés du camp en allant au fourrage, à tuer quelques misérables non combattants qui s'étaient imprudemment avancés dans le pays, et à priver le camp anglais d'eau, pendant quelques heures, en détournant un ruisseau. Dans la journée du 20, quelques-uns des principaux chefs à la suite des Serdars barekzaïs les abandonnèrent et vinrent faire leur soumission. Consternés de ces défections soudaines et de l'approche des troupes anglaises, les Serdars s'étaient repliés en toute hâte sur Kandahar, d'où ils se déterminèrent à fuir, comme on l'a vu, dans la soirée du 23. Quand nous portâmes pour la première fois ces détails à la connaissance du public, au mois de janvier dernier (*), nous n'hésitâmes pas à dire qu'il nous paraissait difficile que les chefs barekzaïs acceptassent les conditions humiliantes que M. Macnaghten leur avait fait notifier. Descendre d'une royale indépendance à l'humble condition de pensionnaires à cinq cents roupies par mois, devait leur sembler, selon nous, une détermination déshonorante pour des Barekzaïs. Nous n'avons rien appris de positif sur l'accueil fait par les chefs fugitifs aux propositions du ministre anglais; mais il paraît probable que ces propositions ont été en effet rejetées, et que les Serdars ont trouvé un asile en Perse. D'après les derniers avis, Kohan-dil-Khan serait mort à Teheran, vers le mois de mai de cette annee. Quoi qu'il en soit, le soleil des Barekzaïs ne reparaîtra plus sur l'horizon politique de l'Afghanistan; mais

(*) Revue des deux mondes.

il ne faut pas prendre, selon nous, dans un sens absolu tout le mal que les Anglais ont pu dire ou penser de ces chefs. La tribu des Barekzaïs est une des plus puissantes et des plus honorées de l'Afghanistan. Elle a produit plus d'un homme de cœur et de tête, plus d'un ministre, plus d'un guerrier. Les chefs de Kandahar et celui de Kaboul avaient, sans aucun doute, tous les vices de leur race, et probablement à un haut degré; mais ils en avaient aussi les vertus. Dost Mohammed, et la plupart de ses frères, sont représentés par les autorités les moins suspectes et les plus compétentes, sans aucun doute, comme braves, intelligents dans les affaires, généreux envers leurs alliés, leurs clients, leurs serviteurs, hospitaliers envers les étrangers. Plus d'un voyageur anglais a été reçu en ami par eux, comblé d'égards, d'attentions, de soins; protégé dans sa personne et ses bagages en traversant leur territoire. Nous en avons les preuves sous les yeux, et, tout en reconnaissant que la civilisation européenne fera, selon toute probabilité, du bien à l'Afghanistan, même en s'y introduisant brusquement et les armes à la main, nous pensons qu'elle a plus à gémir qu'à s'indigner, et qu'elle ne doit pas s'étonner si elle n'est pas comprise tout d'un coup par des hommes comme Rahem-dil-Khan et ses dignes frères, ou même par la génération qui les suivra. Nous croyons, au reste, avec M. Macnaghten, que Shâh Shoudjâ-Oul-Moulk est mille fois plus digne de régner sur l'Afghanistan que les Serdars barekzaïs de Kandahar ou de Kaboul; mais nous soutenons aussi, à part les considérations politiques qui ont déterminé les Anglais à prendre si chaudement le parti de Shâh Kamrân contre la Perse et les princes barekzaïs, que ces derniers, aux yeux de tout homme civilisé et de tout juge impartial, mériteraient plus de considération et d'égards que ce petit roi d'Hérât, dont les dangers avaient excité si inopinément les sympathies britanniques. Ce Kamrân, que nos journaux ont représenté comme un

souverain *jeune, brave, entr*
est un vieillard usé par les
les plus honteuses et l'usag
de l'opium, le tyran le plus
plus abject en même temps
pût imposer à un peuple.
gnages sont unanimes à cet
officiers anglais « voyageant
nistan par ordre du gouver
ral » représentent eux-mê
exception, le souverain d'Hé
un prince d'un caractère cr
nique, avare, débauché, é
peuple d'impôts, et arrac
sujets par la torture et tous
de supplices les contributio
dinaires dont il ne cesse de
trésor. Et voilà cependant
de l'Angleterre, tandis que
zaïs sont signalés par son
ment au mépris et à la ha
tions. Nous croyons Shâh
meilleur qu'eux tous, sans au
mais par un accident de sa
nous nous en réjouissons po
ples qu'il est appelé à gou
nouveau, après un exil si
instructif à la fois. Toutefois
gnons, pour eux et pour lui
des anciennes habitudes de
me, les mauvais conseils
teurs. Ce qui nous rassure
c'est la présence, ce sont le
du ministre anglais; et d'a
Afghans, il faut en conve
pas le droit d'être difficiles
gouvernement. Ceci nous r
trait d'humanité et de justic
Shoudjâ lui-même, que n
entendu raconter dans l'Ind
les gens du pays admiraien
des serviteurs intimes du sh
on, ayant commis un crime
tait la mort, le shâh, fort
cet homme, et résolu cepen
pas laisser le crime impuni,
les oreilles du coupable qu
plus que jamais au maître d
mence avait épargné sa vie,
pas se séparer un instant de
lieu de ses plus cruelles i
Un souverain absolu qui
faire abattre la tête, se cont
oreilles, méritait, dans les id

tes, la palme de la modéra- : l'indulgence. Rentrons à avec Shâh Shoudjâ et l'en- ;ouvernement britannique, idence, aidée des baïonnettes a amené ce triomphe et en e nouveaux.

e du roi dans l'ancienne ca- l'empire afghan présenta le le plus imposant et le plus à la fois. L'enthousiasme de tion était à son comble : les e pressaient sur les balcons; ies, en masse compacte, bor- s rues de chaque côté; les ions de cette foule heureuse présent, parce qu'elle était dans l'avenir, retentissaient s parts. « Soyez le bien-venu, mour! vous êtes notre refuge! r a été ruiné par les Barek- e votre pouvoir nous protége :! Périssent vos ennemis! » ient les vœux et les félicita- accueillaient le souverain sur ge. On jetait des fleurs sur corbeilles pleines de pain sous le son cheval. Shâh Shoudjâ, ir traversé la ville, se rendit son cortége à la mosquée où ndue, dit-on, la tunique du , et offrit ses actions de grâ-)ieu des croyants. De là le endit au tombeau de son e, Ahmed Shâh, pour y prier on émotion était visible; le le ses maux passés, le senti- a prospérité actuelle, pros- inattendue, ce témoignage ant ses yeux, de la vanité de e et du néant des grandeurs , tout se réunissait pour re- ement son cœur et lui inspi- ntiments à la hauteur de sa Aussi, se tournant vers l'une nnes de sa suite, donna-t-il faire courir après les chefs , non plus cette fois avec le vengeance, mais pour leur part de ne pas errer à l'a- omme des mendiants et des aveu, de venir à lui, et qu'il soin de leur avenir. « Je ne faire de différence, ajouta-t-il, entre les Barekzaïs et les Saddo-zaïs! » Ce sont là des mots heureux, des inspirations de bon augure. Le shâh ne se borna cependant pas à des paroles, et le premier acte de son gouvernement a été, à ce qu'on assure, la remise d'un lac et demi d'impôts.

Le roi prit possession solennelle de son trône le 8 mai avec tout l'appareil et l'éclat que pouvaient donner à cette imposante cérémonie la présence des troupes anglaises, la foule des chefs ralliés autour du souverain légitime, et l'empressement des populations accourues de toutes parts pour jouir de ce spectacle. Le général en chef avait donné ses ordres pour qu'on ne laissât au camp que le nombre de troupes strictement nécessaire à la garde des malades, du trésor et des bagages. Huit mille hommes de toutes armes furent commandés pour la parade; une plate-forme avait été élevée pour le roi sur le front de la ligne occupée par les troupes.

A l'approche du roi, un salut fut tiré par une des batteries, et lorsqu'il eut atteint le centre de la ligne et pris place sur son trône, les drapeaux saluèrent, les tambours battirent aux champs, et une salve de cent un coups de canon annonça que la main de l'Angleterre venait de replacer sur le front de Shâh Shoudjâ-Oul-Moulk la couronne de l'Afghanistan. L'envoyé et ministre anglais, M. Macnaghten, le général en chef et leurs suites, avec les principaux chefs afghans, étaient à la droite du roi, les sayèdes et les moullas à sa gauche. Le ministre et le général en chef présentèrent leurs *nazzers* (offrandes), circonstance digne de remarque, et qui avait pour but sans doute de grandir Shâh Shoudjâ aux yeux de ses sujets, en témoignant ainsi publiquement du respect du gouvernement anglais pour lui. Les officiers anglais des troupes du shâh furent ensuite admis à présenter leurs nazzers, et enfin ceux de ses propres sujets qui avaient droit à cette distinction. Le défilé des troupes en grande tenue termina la cérémonie. Le roi présenta à sir John Keane un

sabre magnifique, et exprima l'intention d'offrir un gage de sa reconnaissance à chaque officier présent, et le soir même un ordre du jour, d'après le *commandement exprès de Sa gracieuse Majesté*, exprimait aux généraux, officiers, sous-officiers et soldats présents dans cette occasion mémorable, la profonde reconnaissance de Sa Majesté pour les grandes obligations qu'elle leur avait, ainsi qu'à la nation anglaise en général.

L'armée anglaise, après s'être reposée à Kandahar de ses immenses fatigues, se remit en marche du 27 au 30 juin; mais, bien que la distance de Kandahar à Ghizni ne soit que de cent soixante milles, bien que la route soit presque droite et en général assez belle, l'insuffisance des moyens de transport, d'autres causes matérielles de retard, et les précautions indispensables à la sûreté de l'armée en avançant dans le pays, ne permirent pas d'atteindre les environs de cette place avant le 21 juillet. Dans la matinée de ce jour, l'armée marcha en trois colonnes, cavalerie, artillerie et infanterie, sur Ghizni, dont l'ennemi défendit les approches d'abord par une vive fusillade, et bientôt par une canonnade qui annonçait enfin une lutte sérieuse. L'artillerie de siége était restée à Kandahar; l'armée n'était point pourvue de moyens d'escalade; la place était plus forte d'assiette et d'ouvrages qu'on ne se l'était figuré. Il n'y avait pas de temps à perdre; le général en chef prit ses mesures, et, après s'être concerté avec l'habile directeur du génie, capitaine Thomson, il fut décidé qu'on ferait sauter la porte de Kaboul (le point le plus faible de l'enceinte) d'après un plan indiqué par le colonel Pasley en 1835. (Des copies lithographiées de ce plan avaient été adressées par la cour des directeurs au gouvernement de l'Inde, et distribuées aux officiers d'artillerie et du génie.) Tous les préparatifs s'achevèrent dans la journée du 22. Le 23, à deux heures du matin, sir John Keane et son état-major prirent position sur les hauteurs de Balloul, à portée de canon

de la place. Les batteries é
avant avec quatre régiment
péens, suivis des sipahies,
porter à l'assaut. A trois h
canonnade commença, et bie
avant que le jour eût paru
plosion terrible annonça q
arrêté la veille avait été mi
tion. Il avait eu le succès le
plet. Les troupes s'étaient p
sur les décombres, avaien
dans la place après une lutt
mais acharnée, et à cinq he
premiers rayons du jour, les
anglaises flottaient sur la ci
Ghizni. Protection fut immé
accordée aux femmes, dit
du général en chef, et ce m
la conquête plus encore que
la résistance des vaincus.

La garnison et la colonn
étaient à peu près d'égale
moins numériquement parl
ron trois mille cinq cents h
part et d'autre. La perte
côté des Anglais en tués et
dans cette brillante affaire, r
de cent quatre-vingt-deux hon
officiers que sous-officiers
A l'assaut de Bhurtpour, le
1826, l'armée anglaise av
cinq cent quatre-vingts hom
une lutte corps à corps avec
Nous mettons ces deux fai
sence pour prouver que les
malgré la bravoure qu'ils on
à Ghizni, n'ont pas été les a
les plus redoutables que le
aient eus à combattre dans l'
de cinq cents Afghans parais
trouvé la mort dans cette
sanglante. La garnison étai
ordres de Mohammed-Hyde
fils de Dost-Mohammed, q
prisonnier dans un des bast
s'était réfugié, quelques heu
la prise de la place, et confi
sa demande, à la surveillance
lante de sir Alex. Burnes,
connu à la cour de son père
avait compté que le siége
arrêterait un an ou deux l'a
glaise; la prise de cette plac
sit une grande impression

t sur le chef de Kaboul lui-
itefois, en apprenant le dé-
ion fils, il se mit à la tête
s de douze à treize mille
avec vingt-huit pièces de
prit position à Arghan-
ite milles de Kaboul; mais
e à Kandahar, les derniers
usurpateurs furent inutiles:
ie de l'armée anglaise, qui
igée de Ghizni sur Kaboul
llonnes les 30 et 31 juillet,
s de Dost-Mohammed-Khan
lèrent; il ne resta autour
e les hommes de sa pro-
, les Barekzaïs. Enfin ce
ix chef, après quelque hési-
onvaincu de l'impossibilité
re les approches de son an-
pitale, se détermina au der-
ent à prendre la fuite dans
n de Balkh, laissant en posi-
handie toute son artillerie,
que immédiatement après,
re les mains de deux cents lan-
ant l'avant-garde de l'armée.
le terme de tant d'efforts
t. Le but de cette expédition
llait être atteint. Le 6 août,
udjâ-Oul-Moulk, avec l'armée
ampa en vue de Kaboul; le
a soirée, le roi fit son en-
sa capitale, accompagné de
ghten, du général en chef,
major général, et escorté,
n désir exprès, par un esca-
quatrième régiment de dra-
's de la reine. La réception
monarque par ses sujets de
arut aussi cordiale que celle
vait été faite à Kandahar,
enthousiasme ne se manifes-
une manière aussi bruyante.
re dépêche officielle du mi-
lais, relative à l'expédition,
nsi: « De Kandahar à Ka-
h Shoudjâ-Oul-Moulk a été
· toutes les personnes d'un
eu élevé et de quelque in-
ns le pays, et il a fait son
omphale en cette ville dans
lu 7 courant. Sa Majesté a
ésidence dans le Bala-Hissar,
que la mission anglaise s'y
établit provisoirement près de lui. »

Au moment où le roi de Kaboul arrivait sous les murs de sa capitale, le corps d'armée auxiliaire, fourni par le souverain du Pandjâb pour coopérer avec les troupes anglaises, et fort de cinq mille hommes, infanterie et cavalerie, tous musulmans, conformément aux conditions du traité, se rendait maître des passes de Khayber (*), d'où Mohammed-Akbar (autre

(*) Le 7 août. — Le 26 juillet le petit fort d'Ali-Masdjed, qui commande les passes, avait été occupé. Pour bien faire comprendre l'importance de cette position, nous entrerons dans quelques détails. Les montagnes opposées à l'Hindou-Koush, au sud de la rivière de Kaboul, se nomment monts *Tira* ou *Khaybers*. Il faut les traverser pour se rendre de Peshawar à Kaboul. La passe de Khayber, longue de vingt-cinq milles, est pour les provinces du haut Indus ce que la passe du Bolan est pour les provinces du Sindh. L'une et l'autre peuvent être défendues par une poignée d'hommes résolus contre les efforts de toute une armée. Nader-Shâh fut arrêté plus d'un mois et demi devant la passe du Khayber, et craignant de ne pouvoir la forcer sans y perdre une grande partie de son armée, les Khaybériens lui ayant déjà tué et blessé beaucoup de monde, il négocia avec eux et obtint le passage moyennant une somme convenue, se mettant ainsi aux lieu et place des empereurs moghols qui allouaient à ces dévaliseurs de caravanes une certaine redevance annuelle. Cette redevance, déguisée sous le nom de pension que la munificence impériale daignait accorder à des sujets dévoués, n'avait pas (au temps de l'invasion de Nader-Shâh) été payée depuis cinq ans. Shâh Shoudjâh, lors de son avénement au trône, avait passé une sorte de traité avec les Khaybériens, en vertu duquel, moyennant 60,000 roupies qui leur étaient allouées par an, ils répondaient du libre passage des hommes et des marchandises. De nouveaux arrangements ont été conclus avec ces montagnards depuis la restauration du Shâh, mais, sous divers prétextes, ils ont essayé plusieurs fois de secouer ce joug incommode et manifesté par des attaques dirigées contre des détachements, convois ou caravanes (et dont quelques militaires anglais ont été victimes) leur penchant ordinaire à la rapine et au

fils de Dost-Mohammed), chargé de défendre ces défilés, avait été rappelé en toute hâte par son père pour le rejoindre avec ses troupes sur la route de Kaboul à Ghizni. Ce corps auxiliaire, auquel on avait joint quatre ou cinq cents hommes de troupes du Bengale, avec deux obusiers, avait été placé sous la direction du colonel Wade qu'accompagnait le prince Timour, fils de Shâh Shoudjâ (*). Après avoir pourvu à l'occupation des points de quelque importance sur la ligne de communication de Peshawar à Kaboul, le prince et le colonel Wade se rendirent avec une partie de leurs troupes dans la capitale, où, toutefois, le colonel Wade ne fit pas un long séjour, les ordres du gouvernement suprême le rappelant sur le Sutledge (**).

Le but des expéditions combinées paraissait être complétement atteint. Les chefs barekzaïs étaient en fuite : un des fils de Dost-Mohammed, prisonnier : le pays depuis Kandahar jusqu'à Kaboul, et depuis Kaboul jusqu'aux défilés des monts Khayber et au delà, reconnaissait l'autorité du shâh. Le major Todd, expédié en toute hâte à Hérât avec de l'artillerie et des munitions, avait été bien accueilli par Shâh Kamrân qui s'était résigné à reconnaître le shâh Shoudjâ, son oncle, comme souverain légitime de l'Afghanistan. Les Anglais s'engageaient à réparer les fortifications d'Hérât et garantissaient à Kamrân la souveraineté du petit royaume dont cette ville

pillage. Ces tentatives ont été réprimées, ces excès punis: cependant, cette partie du pays exige une surveillance continuelle, et les derniers avis reçus semblent indiquer clairement que le gouvernement sikh n'est pas étranger aux troubles qui ont éclaté non-seulement dans les districts limitrophes de la province de Peshawar, mais sur d'autres points.

(*) Voyez p. 72 et 73.

(**) Le prince Timour et le colonel Wade arrivèrent à Kaboul, le 5 septembre. Le colonel en repartit pour retourner dans le Pandjâb, vers le 5 octobre.

est la capitale.—Shoudjâ-ou
prenait le sceptre sous les pl
auspices; il y avait, sans d
coup à faire encore pour a
reconstruction de l'unité go
tale dans l'Afghanistan, e
prévoir que la consolidatio
voir royal serait avant tout
l'influence anglaise. Mais
fluence s'exerçait par l'int
d'un homme ferme, éclairé
longue habitude des affaire
une grande connaissance d
et des choses. On pensait q
naghten, aidé de la présen
ques troupes d'élite, comm
de bons officiers, réussirai
d'un an, à asseoir le nouve
nement sur des bases durab
le commerce, ruiné par le
continuels dont ces malheu
avaient été le théâtre pendan
nées, allait renaître et s'ac
pidement à la faveur des n
tives et intelligentes que l
anglais ne manquerait pas
mander à l'adoption du shâh
circonstances, le ministre e
en chef, avec une confiance
nir que ce qui se passait au
semblait autoriser en partic
que l'occupation prolongée
par des forces considérable
inutile. L'ordre du jour de si
sous la date du 27 août, dé
composition des brigades
raient cantonnées à Kabou
har et dans la province d
chiffre effectif de ces cor
giments d'infanterie, un d
régulière, un détachement d
irrégulière et trois bataillo
lerie légère, indépendammen
pes régulières du shâh, co
par des officiers anglais) pou
ver à cinq ou six mille homm
de l'armée d'occupation dev
dans les présidences, savoir
pes du Bengale, commençant
vement en octobre, par le
et celles de Bombay par l
Bolan et Quetta, commen
mouvement en septembre.

Les passes par lesquelle

aut pays avec la vallée
: assez nombreuses; les
us le point de vue com-
celles qui se trouvent
nduisant du Moultan au
'ière Gomul (prononcez
là à Ghizni, et celles qui
ut, par les pays de Ban-
(*Bangash*), directement
remière route, qui passe
n'est suivie que par les
u guerrière, pastorale
e à la fois, qui, depuis
en possession presque
mmerce de l'Hindous-
l et le nord de l'Afgha-
Moultân. La seconde
up plus courte et bien
, et qui était autrefois
: entre Kaboul et Moul-
abandonnée par suite
pays; mais il est pro-
a être rétablie. Au sud
ites que nous ne faisons
s plus importantes sont
itthun-Kôte, au con-
is et du Pandjâb (*), et

Karabâgh (improprement
h), vers 33° de latitude
pente au travers des mon-
note, p. 71). Au-dessous
fleuve qui, depuis son en-
ustan, prend le nom d'At-
d'Attock, se partage tout
tre bras, qui courent en
se réunir à peu de distance,
en de nouveaux rameaux,
iviser encore, de manière
pal du fleuve, sous l'in-
s inégales et des accidents
place sans cesse. Près de
sous le 28° 55' latitude
u côté gauche, c'est-à-dire
les eaux de cinq fleuves
l sous le nom de *Tchénab*
s cinq qui est le plus voisin
ésigné, à l'est de l'Indus
le nom de *Pandjund*,
'*andjnoud*. Ce puissant af-
que parallèlement à l'Indus
ante-dix milles, et à peu
orte que pendant la saison
en juillet et en août, pres-
ys intermédiaire est sous

ib, eau; *Cinq-Eaux*.

Shikarpour, près de Bakker, sont les points de départ à l'ouest de l'Indus. La seconde de ces routes mène à Bâgh, Dâder, et de là à Quetta, par la passe Bolan, et, enfin, de Quetta à Kandahar; c'est la route suivie par l'expédition anglaise, mais elle est peu fréquentée, surtout pendant l'été; on lui préfère une autre route qui, de Shikarpour, mène, par la passe de Gandava, à travers le Beloutchistan, à Kélat et Moustoung, et rejoint ensuite la route royale de Kandahar.

Lié par le plateau de Kélat à l'Afghanistan, le Béloutchistan est une vaste contrée soumise à divers chefs,

l'eau. Les cinq rivières qui arrosent le pays des Sikhs, et dont la réunion forme le Pandjnud, sont le Sutledje (*Hesudrus* des anciens), le Béyas ou Beyah (*Hyphasis*), le Râvy (*Hydraotes*), le Tchénab (*Acesines*) et le Djèlòm (*Hydaspes*.). Le plus considérable de ces fleuves tributaires est le Sutledje, qui prend sa source au lac Mansarowar dans l'Himalaya thibetain, à cinq mille deux cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et probablement dans le voisinage des sources principales de l'Indus. C'est à une distance de neuf cents milles de son origine, et sous-tendant pour ainsi dire l'arc immense décrit par le roi des fleuves de l'Inde, que le Sutledje rejoint ce dernier à Mitthun-Kôte. Ainsi, comme deux bras gigantesques, l'Indus et le Sutledje embrassent le Pandjâb, le Kashmir et une partie du Thibet, et l'avenir politique et commercial de ces contrées est soumis désormais à l'influence de l'Angleterre, dont ces deux vastes cours d'eau navigables reconnaissent aujourd'hui la domination. Le Sutledje est navigable pour de grands bateaux dans la majeure partie de son développement fluvial. Après sa jonction avec le Beyah, dont le volume d'eau est au moins égal au sien, il prend le nom de *Gharra* jusqu'au Pandjnud. Après le Sutledje, le Tchénab est le plus important des affluents de l'Indus. Il n'a pas moins de cinq cent quarante milles de cours sur une profondeur moyenne de dix à douze pieds. Le Djèlòm, le Râvy et le Beyah sont aussi des rivières assez considérables et comparables à plusieurs des principales rivières d'Europe par le volume de leurs eaux et l'étendue de leur cours.

et dont les limites politiques ont varié comme celles de l'Afghanistan. Le principal serdar, le khan de Kélat, reconnaissait la suzeraineté du roi de Kaboul, auquel il payait tribut et fournissait un contingent de huit mille hommes, sous la condition toutefois que ces troupes ne fussent pas employées dans les guerres civiles. Du temps d'Ahmed-Shâh, le prince béloutchi Nasser-Khan était maître de tout le pays, et le shâh lui avait abandonné en outre la province de Shâl, et deux autres districts près de Déra-Ghazi-Khan, en récompense de ses services. La ville de Kélat porte encore, d'après ce chef, le nom de Kélat-é-Nasser. Dans ces derniers temps, les possessions du khan de Kélat ont été réduites par la rébellion; cependant, lorsque l'expédition anglaise traversait le Bolan, l'autorité du khan s'étendait jusqu'à Dâder et sur les districts voisins. Le gouvernement anglais s'était cru assuré de la coopération active de Mîr Mehrab-Khan (c'est le nom du serdar), ou au moins de sa neutralité; mais loin de tenir les engagements qu'il avait contractés à cet égard, Mehrab-Khan avait cherché tous les moyens de nuire à la marche de l'armée et au succès de l'expédition. Cette conduite ne pouvait rester longtemps impunie. Aussitôt que le shâh eut repris les rênes du gouvernement à Kaboul, il fut résolu de déposer Mehrab-Khan. Le major général sir Thomas Willshire reçut, le 17 septembre, l'ordre de se porter avec une forte brigade sur Kelat. Cette brigade se composait de quinze cents hommes, dont un millier d'Européens, avec six pièces d'artillerie. Le 13 novembre, après quelques pourparlers inutiles, Mehrab-Khan ayant déclaré qu'il s'opposerait à l'entrée des Anglais dans Kelat, une marche rapide conduisit les troupes sous les murs de la place, et après une vive escarmouche aux abords de la porte principale, l'assaut fut donné, la place et la citadelle enlevées en une heure, à dater du moment où les colonnes d'attaque eurent commencé leur mouvement. Dans cette circonstance, comme à Ghizni, [...] a été acharnée, corps à corps, [...] courte durée, et par une cau[...] est intéressant de signaler. L[...] n'a pu lutter longtemps co[...] baïonnette. La supériorité d[...] arme terrible, dans deux com[...] la force physique et le courage [...] saient si bien balancés, a été [...] d'une manière incontestable. M[...] Khan mourut, comme il l'av[...] le sabre à la main, à la porte [...] *zénana*. Ce chef avait été re[...] dans le gouvernement imméd[...] district de Kélat par un serdar [...] chi qui semblait dévoué aux A[...] mais plusieurs des districts [...] avaient été replacés sous l'auto[...] recte du shâh.

Les dernières nouvelles reç[...] la voie de Bombay représente[...] le Béloutchistan comme étant [...] état de fermentation menaçan[...] seulement pour les intérêts d[...] mais pour le maintien de la d[...] tion anglaise dans le Sindh, et [...] pour la sûreté des communi[...] de l'Inde anglaise avec l'Afgh[...] Les Anglais n'avaient laissé [...] qu'un résident avec une très-fa[...] corte : un fils de Mehrab-Kha[...] duit par sa mère, qui avait ra[...] des forces considérables pour a[...] le protégé des Anglais et ve[...] mort de Mehrab-Khan, parai[...] trompé la vigilance du résid[...] lieutenant Loveday), investi sub[...] Kelat, négocié secrètement [...] nouveau chef, déterminé ce d[...] lui abandonner le *masnad* [...] comme au successeur légitime [...] rab, et fait prisonniers le rés[...] son escorte. D'un autre côt[...] attaque dirigée par une troup[...] breuse de Béloutchis (principale[...] la tribu des *Marries*, l'une d[...] sauvages du Béloutchistan), co[...] fort de Kahan, occupé par les A[...] avait échoué (*); mais un détac[...]

(*) D'après les avis les plus réc[...] fort a été évacué depuis, à la sui[...] convention qui a permis à l'officier [...] commandant de rejoindre le corps [...]

ble envoyé de Sâkker, sous
ndement du major Clibborne,
rs des assiégés, avec mille
(dit-on) et d'autres bêtes de
hargées de munitions et de
s de toute espèce, avait été
lans les montagnes par des
périeures, et, après les avoir
s avec une rare intrépidité
oir causé une perte énorme,
obligé, par le manque
'eau, les pertes qu'il avait
ui-même et l'état de faiblesse
ouragement des troupes, de
retraite, abandonnant à l'en-
deux canons et la presque
u convoi. Ce sérieux échec
avoir tellement enflé l'au-
Béloutchis, qu'un soulève-
éral en aurait été le résultat.
croyons pas, cependant, la
ussi grave que la dépeignent
ux de Bombay, trop disposés
le gouvernement suprême
yance et à exagérer la portée
ments qui semblent justifier
ques. Ce qui paraît certain,
les Béloutchis ont tenté un
ffort pour secouer le joug
Anglais leur imposent, et
renonceront pas à leur sau-
pendance avant d'avoir reçu
plus sévère encore que celle
a donnée il y a un an le
Vilshire. Au mois de sep-
lernier, toutes les mesures
ises à cet effet, et il est pro-
en ce moment les serdars in-
nt tués, dispersés ou captifs.
les actes qui ont signalé le
ment de Shâh-Shoudjâ-oul-
lans l'exercice du pouvoir
, l'un des plus spontanés,
in des plus remarquables par
nces nouvelles qu'il contribue
chez les princes asiatiques,
èlent l'influence progressive
européennes, a été l'institu-
ordre de chevalerie. — Nous
occasion d'en dire quelques
haut (p. 28, note), et nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de reproduire la lettre par laquelle Shâh-Shoudjâ exprime, à sa *royale sœur* d'Angleterre, sa reconnaissance pour le puissant secours qu'il a reçu des armes britanniques et la résolution qu'il a prise pour en éterniser le souvenir. — Voici la traduction à peu près littérale de ce curieux document, qui avait été expédié de Kaboul le 19 août, et immédiatement transmis en Angleterre par le gouverneur général :

« Sa Majesté Shâh-Shoudjâ-oul-Moulk, roi d'Afghanistan, à Sa Très-Gracieuse Majesté Victoria, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande.

(Après les compliments d'usage.)

« Qu'il soit connu de Votre Majesté que m'étant mis en marche de Shikarpour (*), accompagné des troupes anglaises victorieuses, je suis maintenant, par la grâce de Dieu et l'extrême bienveillance du gouvernement anglais, monté sur le trône de mes ancêtres; Kandahar, Ghizni (**) et Kaboul étant tombés successivement en mon pouvoir.

« Les expressions me manquent pour peindre ma reconnaissance d'un si grand bienfait.

« Je prie le Tout-Puissant pour la préservation et l'accroissement de la prospérité et de la gloire de Votre Majesté.

« J'ai réfléchi depuis quelque temps aux moyens de récompenser les officiers européens et les troupes qui m'ont accompagné, et qui se sont exposés, pour défendre ma cause, à tant de dangers et de fatigues.

...ait dans le haut Sindh, avec
...agages.

(*) Voyez pages 68 et 72.

(**) Les Anglais écrivent assez généralement *Ghuznee*; *Mohan-Lâll* (*) écrit *Ghaznin* d'après l'orthographe persane غزنين

(*) Mohan Lâll, dont le nom se trouve mentionné dans les instructions données à Burnes (voy. p. 52, note), au sujet d'un rapport sur la tribu des Mazaries, est un jeune Hindou qui a beaucoup voyagé aux frais du gouvernement suprême des Indes anglaises. Il accompagnait Burnes et Gerard dans la première mission à Kaboul, et a publié une relation intéressante, mais peu connue, de cette mission, ou plutôt le journal de ses observations pendant cette mission. (*Journal of a tour through the Panjab, Afghanistan, Turkistan, Khorasan and part of Persia, etc.* Calcutta, 1834. London, 1835.)

« Je suis maintenant pleinement résolu à instituer un ordre, qui portera la désignation d'Ordre de l'Empire Douranie (*Néshân-é-Dour-é-Dourân*), et qui sera divisé en trois classes.

« Je désire conférer la première classe de mon ordre au très-honorable George lord Auckland, gouverneur général de l'Inde; au général en chef de l'armée, sir John Keane; à l'envoyé et ministre de ma cour, W. H. Macnaghten esq.; au major général sir Willoughby Cotton; au lieutenant-colonel sir Alexander Burnes; et au lieutenant-colonel C. M. Wade. Je destine la seconde et la troisième classe de l'ordre aux officiers nommés dans les listes qui accompagnent ma lettre.

« Comme je désire également conférer, à l'armée tout entière aussi bien qu'aux officiers, quelque marque de distinction en mémoire de la bataille de Ghizni, j'ai l'intention de faire frapper une médaille qui sera donnée à chaque officier et soldat présent dans cette glorieuse occasion.

« C'est avec la plus entière confiance que j'appelle, sur ce que je désire, la bienveillante attention de ma royale sœur; et je suis assuré qu'elle me fera la grâce de permettre que les officiers et soldats, que j'ai mentionnés, portent la décoration que je leur destine; j'aurai laissé ainsi un souvenir durable, et le récit de tant de glorieux exploits dans cette partie du monde retentira dans tout l'univers. »

Les intentions du shâh ont été remplies. L'ordre de l'empire Douranie brille maintenant sur la poitrine d'un nombre assez considérable d'officiers anglais.

Dans l'esquisse historique que nous avons tracée des événements qui ont amené l'expédition d'Afghanistan, nous nous sommes arrêté plus particulièrement sur les circonstances qui témoignaient de l'importance politique d'une des provinces anciennes dépendances du royaume de Kaboul, la principauté d'Hérât. Nous rappellerons à nos lecteurs qu'aux termes de la déclaration de lord Auckland, Hé-

rât devrait demeurer indé[p]
l'avenir, sous la garantie [...]
terre; cependant, les derni[...]
l'Inde font pressentir com[...]
térieur de l'expédition dest[...]
mettre le Béloutchistan, l'
d'Hérât par les troupes [...]
Il paraît certain que les dé[p...]
quelles les Anglais ont ét[é...]
par l'engagement pris de [...]
fortifications d'Hérât et l[...]
de protéger les malheureu[x...]
de la ville et des villag[e...]
nants contre les exactio[ns...]
et de ses ministres, s'él[...]
à plus de six millions. D'[...]
conduite vacillante et i[...]
shâh Kamran, les intrig[...]
tuelles de son ministre Y[...]
med, les intentions toujo[...]
du roi de Perse, le défa[...]
absolu d'administration e[...]
régulière, et conséquemme[...]
de toute protection effica[...]
commerce, semblent de[...]
miner les Anglais à se [...]
diriger plus immédiatemen[...]
nées de ce malheureux pay[...]
le replaçant sous la suze[...]
Shâh-Shoudjâ, soit en lui [...]
souverain nominal, dirig[...]
l'est le roi de Kaboul, par[...]
et ministre anglais.

Balkh et Bokhârâ étaient [...]
trefois des dépendances de [...]
chie Douranie. De l'attitude [...]
draient les chefs de ces co[...]
lesquelles Dost-Mohammed-[...]
été chercher un asile, et d[...]
des relations qui s'établira[...]
ces chefs et le prince d'Hér[...]
dait, en grande partie, l[...]
dation plus ou moins p[...]
pouvoir de Shâh-Shoudjâ [...]
sence de l'amir dans la [...]
l'Oxus et dans le voisina[ge...]
loutchistan, où il entretenait [...]
ligences, le bruit de plus e[...]
crédité de l'approche d'une [...]
russe, destinée à châtier l[...]
Khiva, et qui appuierait les [...]
de l'amir pour ressaisir [...]
de l'Afghanistan, les intri[...]
[illegible] par diverses circon[...]

[redacted]

manquer de donner lieu, et t, Bokhârâ, et par suite, et Kaboul, seraient les foyers : telles étaient les ɔes prévues et inévitables de ıtion du shâh, et évidem- William Macnaghten (*) et djà devaient déjouer ces in- se prémunir contre les ten- bables de Dost-Mohammed, pouvoir accomplir la tâche ıpose la réorganisation poli- 'Afghanistan. Le premier ouvernement avait été en ıper les passes principales isent du Kaboulistan dans ıe dominent également les ȝeuses de l'Hindou-Kôh et l'Oxus. Ce sont les clefs d'un côté, du Tourân de yez p. 37). Pour mieux ırendre la position relative ıses, nous essayerons de quelques lignes une idée ı partie septentrionale de an.

ɔns déjà établi que la limite anistan au nord était la ın occidentale de la grande l'Himalaya, le Caucase in- acédoniens, désigné par les ; orientaux sous les noms -Kôh, Hindou-Khou, Hin- . Les vallées de l'Abou-Sîn, ·e (l'une des principales le la rivière de Kaboul), , appartiennent à sa pente e; l'intérieur et la pente ıale de cette chaîne sont

ıcnaghten a été élevé à la dignité du royaume-uni de Grande- d'Irlande, le 11 décembre 1839. ıenry Pottinger a été honoré de ıınction par lettres patentes de ıte. Cet officier avait acquis, dent politique dans le Sindh, ɔmbreux à la confiance du gou- uprême et à la reconnaissance , dont le commerce trouvera, re navigation de l'Indus, des nmenses dont la prudence et ce haut fonctionnaire ont su lisation.

La pente sud n'a été étudiée que vers son extrémité ouest, dans ces dernières années, par Burnes, qui en a mesuré et franchi les passes principales. Le fleuve ou rivière de Kaboul coule au pied de l'Hindou-Kôh et reçoit ses affluents en partie des montagnes avancées au sud et à l'ouest, en partie de la terrasse du Kaboul, en partie, enfin, de l'Hindou-Koush même. La petite rivière qui passe par la ville de Kaboul est le plus insignifiant de ces affluents, mais donne cependant son nom au cours principal. A quatre journées de marche, à l'ouest de Kaboul, on trouve le village de *Sir-Tchaschma* (*sir*, tête; *tchaschma*, source); c'est là que la rivière prend sa source, et non loin de là s'élève la première rangée de montagnes que l'on passe à la hauteur de trois mille trois cent cinquante mètres environ. C'est le commencement d'une chaîne dépendante de l'Hindou-Koush, connue sous le nom de *Koh-e-Baba*, et qui s'étend vers le sud-ouest, entre Kaboul et Bâmiâu (*Alexandria ad Caucasum*). L'*Hindou-Khou* ou *Hindou-Kôh*, strictement parlant, est la contrée montagneuse qui borne le bassin de la rivière de Kaboul au nord, comme le font les monts Khaybers au sud, et dont le point le plus élevé paraît atteindre six mille metres (le *Kound* d'Elphinstone, le pic *Kouner* de Burnes). C'est cette même contrée montagneuse vers le haut Kound, dans laquelle Alexandre pénétra par la vallée de Kouner le long du fleuve Kamé (le *Koas* de Ptolomée). Le nom de *Hindou-Koush* ou *Hindou-Kôsh*, qui a de l'analogie avec le premier et qui, souvent, est confondu avec lui, ne se rapporte qu'aux passages plus occidentaux entre Bâmiân et le pays de Balkh. D'après *Ibn-Batouta*, qui franchit ces passes vers le milieu du quatorzième siècle, l'étymologie de *Hindou-Koush* se déduit de la destruction causée par le froid parmi les Indiens qu'on traînait en esclavage dans la Bactriane, et qui trouvaient la mort dans ces montagnes. *Hindou-Koush* signifie, en effet, mot à mot,

destructeur ou tueur des Hindous (*). Tout le pays au nord du fleuve Kaboul fut le théâtre des combats livrés par l'une des divisions de l'armée d'Alexandre. Il est connu aujourd'hui sous le nom de *Kohéstan* de Kaboul (*Koh-é-stan*, c'est-à-dire, pays de montagnes), et ses hauteurs avancées du côté du fleuve, sous le nom de *Koh-damon*. Les Anglais ont eu aussi à livrer plusieurs petits combats, tout dernièrement, dans ces mêmes districts où l'autorité du shâh Shoudjâ n'est pas encore fermement établie(**); mais le véritable danger qui menaçait la restauration avait sa source dans le nord-ouest du Kohéstan, au delà de Bâmiân, à Khouloum, où *le Dôst* (comme les Anglais dans l'Afghanistan désignent familièrement Dost-Mohammed-Khan) avait trouvé un appui dans le *wâli* ou chef ouzbek de cet endroit, et rassemblé quelques milliers d'hommes, à la tête desquels il espérait pénétrer dans le Kaboul, soit par Bâmiân, soit par le Kohéstan. Les négociations entamées depuis long-

temps avec ce redoutabl
vaient eu pour résultat
miner son frère, le pa
Khan, et quelques aut
de sa famille, à se place
tection du gouverneme
ne cherchait pour lui-m
négociations qu'un avan
gagner du temps et d'ét
fluence parmi ses comp
disposés à ressaisir l
d'une vie aventureuse q
autour d'une légitimité
imposée par la civilisati
d'un peuple européen.
med-Khan, chef brave, h
temps heureux, était
d'anciens compagnons
n'attendaient qu'une oc
rable pour se ranger de
son étendard; plusieurs
déserté la cause de Shâl
quand il fut avéré que le
Bærekzaï approchait de
la passe Ak-Robât, qu
postes des troupes an
venaient d'abandonner p
sur le quartier général,
gnie tout entière d'un rég
(régiment commandé par
glais) décampa pendant la
l'ennemi. Cependant, les
de Dost-Mohammed
échapper à la vigilante s
sir William Macnaghten
ne fut plus permis de
approchait des passes,
furent envoyées de Kab
forcer la brigade de B
le commandement du b
nie. Cet officier général
une forte reconnaissanc
rection où il s'attendai
trer seulement l'avant-g
ennemi, se trouva ino
18 septembre dernier, e
la petite armée que l'ex-
boul dirigeait en personn
miân. Sans hésiter un in
gré l'infériorité numér
troupes (puisqu'il n'av
cents hommes d'infante
moitié Hindoustans, moit
trois à quatre cents hom

(*) Ceci se rapporte particulièrement aux six passages reconnus par Burnes, et qui serpentent dans ces montagnes à des hauteurs de trois mille trois cent cinquante à quatre mille mètres. Les observations de Burnes prouvent que Bâmiân se trouve déjà au nord de la ligne de partage des eaux entre l'Indus et l'Oxus (*). *Ibn-Batouta*, savant sheik et voyageur célèbre, florissait à la cour de l'empereur de Dehli, Mahmoud-Togluk, vers 1340. Les voyages d'Ibn-Batouta ont été traduits de l'arabe par le révérend Samuel Lee. Londres, 1829, in-4°. *Mohan-Lâll* donne la même étymologie du mot *Hindou-Koush* qu'*Ibn-Batouta*, mais, selon lui, la tradition rapporte qu'une armée hindoue aurait péri tout entière dans ces montagnes.

(**) Le capitaine Edward Conolly, frère du voyageur Arthur Conolly, a été tué dans une de ces rencontres. C'est une perte, assure-t-on, non-seulement pour l'armée anglaise, mais pour la science. Le capitaine E. Conolly était un orientaliste distingué.

(*) La haute vallée de Bâmiân s'étend dans une direction est et ouest, à peu près, entre les passes *Kalou* et *Ak-robât*.

[redacted]

: deux pièces de canon à oppo-
cinq ou six mille Ouzbeks et
urs afghans), le brigadier mar-
it à l'ennemi, le déloge en un
de ses positions, le met dans
route complète, le fait pour-
ar sa cavalerie qui en fait un
rnage. Dost-Mohammed-Khan,
ns l'action, s'échappe à grand'-
rec un de ses fils et quelques
s de cavaliers (on le dit mort
: les tentes et tous les équi-
e l'amîr tombent au pouvoir
nqueurs. Tel a été le résultat
ntative audacieuse sans doute,
ii prouve combien Dost-Mo-
l se faisait une idée peu exacte
le l'immense supériorité de la
et des armes européennes, et
it les espérances qu'il pou-
der sur les ressources dont
sait et sur les sympathies
ortion des populations aux-
l avait imposé sa domination
plusieurs années. Il est pro-
le cette brillante affaire de
lécouragera complétement les
zbeks que Dost-Mohammed
venu à intéresser à sa cause;
i-ci, survivant à ses blessures,
is sa soumission (que le gou-
it du shâh aurait sans doute
prudente générosité d'accep-
ourt grand risque d'être livré
â-oul-Moulk par ses anciens
t peut-être égorgé par eux,
oir de se concilier plus sûre-
ır une démonstration aussi
l'indulgence et la protection
nement anglais.
: donc l'état des choses en
an. Shâh-Shoudjâ aura long-
:ore, aux yeux des Afghans,
être remonté sur son trône
d'une invasion étrangère.
on, sous ce rapport, est
t dangereuse, et il nous
ssible de ne pas trouver
gie frappante entre Louis
écrivant au prince régent
Dieu il doit la couronne de
l'intervention de l'Angle-
Shâh-Shoudjâ déclarant à la
toria, dans le solennel et pompeux langage de l'Orient, qu'il est, par la faveur divine et *l'extrême bienveillance du gouvernement anglais*, remonté sur le trône de ses pères, et qu'il veut, par l'institution d'un ordre de chevalerie, éterniser le souvenir de ce grand événement. Ce n'est pas ici le lieu d'établir un parallèle détaillé entre les deux restaurations, mais nos lecteurs trouveront au moins dans ce que nous avons dit et dans ce qui nous reste à dire (dans cette partie de notre travail), au sujet de l'Afghanistan, les principaux éléments d'une comparaison qui, sous le point de vue historique et politique, nous semble d'un véritable intérêt.

Ce sera, nous le répétons, une œuvre difficile que celle de l'affermissement du pouvoir royal dans l'Afghanistan et de la réorganisation du pays. Créer une armée régulière, établir des communications sûres et permanentes entre les principaux points, soumettre les chefs turbulents, protéger et étendre le commerce, surveiller les mouvements des peuples voisins au nord et à l'ouest, tels sont les premiers devoirs à accomplir ou les plus importants besoins à satisfaire. Le shâh s'applique principalement à organiser son armée et à discipliner, avant tout, son infanterie à l'européenne. Les Afghans sont en général plus propres au service de la cavalerie, et c'est comme cavalerie qu'ils se sont rendus redoutables à leurs voisins; cependant, le Kohéstan de Kaboul fournit d'excellentes recrues pour l'infanterie. Si le shâh réussit à se concilier l'affection et la confiance des principaux *khans* douranîs et ghilzies (nous ferons bientôt comprendre l'importance politique de ces chefs), il ne tardera pas à exercer sur la nation, par leur intermédiaire, l'influence nécessaire à la consolidation de son autorité. Il pourra s'occuper alors de l'introduction de réformes, qui doivent porter bien plus sur les vices de détail de l'administration ultérieure, que sur l'esprit même des institutions, institutions admirablement adaptées à l'é-

tablissement d'une monarchie tempérée par une représentation nationale, dont tous les éléments sont, pour ainsi dire, sous la main. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur l'organisation primitive du peuple afghan, telle qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours, et qu'elle nous a été révélée plus particulièrement par le bel ouvrage d'Elphinstone (*). Quelques notions exactes sur ce sujet et une indication sommaire des mœurs et des habitudes de ce peuple singulier nous semblent indispensables, dès à présent, pour que nos lecteurs puissent comprendre quelle est l'attitude de Shâh-Shoudjâ et de ses protecteurs vis-à-vis des Afghans, et quels sont les éléments politiques de l'avenir de leur pays.

Il n'y a qu'un siècle et demi que les Afghans sont désignés dans l'histoire sous ce nom d'*Afghans* comme peuple dominateur. Il est fait mention d'eux par Tavernier et par Chardin sous les noms d'*Aghuans*, d'*Aguanes* et *Augans*, et Tavernier les désigne de la manière la plus significative par ces mots : « peuples appelés *Augans*, qui habitent depuis Candahar jusqu'à Kaboul, vers les montagnes de Balkh, et qui sont gens forts et voleurs de nuit. » Elphinstone, qui les a étudiés

(*) *An account of the Kingdom of Caubul, etc.* Dernière édition, 2 vol. in-8. Londres, 1839.

L'ouvrage d'Elphinstone abonde en observations judicieuses et en détails précieux, surtout en ce qui concerne l'ethnographie de l'Afghanistan. Burnes, qui a visité ces contrées vingt-trois ans après Elphinstone, a confirmé par son témoignage toutes les observations de ce dernier. Il les nomme, à juste titre, *classiques*. La carte jointe à la dernière édition de la description du royaume de Kaboul semble laisser encore beaucoup à désirer. Nous regardons la carte d'Arrowsmith, publiée à Londres en 1834 (*Central Asia, comprising Bokhara, Cabool, Persia, etc.*), d'après les observations d'Alexandre Burnes, comme la meilleure carte générale qu'on puisse consulter pour l'intelligence des questions qui nous occupent.

dans le pays, en parle c
peuple auquel la nature a
caractère très-marqué au
comme au moral. Il nous
les Afghans comme des hom
osseux, bien faits, ayan
vifs, le visage long, le ne
une chevelure noire ou br
ment rousse : leurs man
simples et prévenantes ; leu
franc, valeureux, sans d
que sans culture ; ils porte
bes longues, ce qui leur d
grave, bien que naturel
soient vifs, agiles, adroit
coquets dans leurs mouvem
fants dans leurs jeux (*) ;
est facile et coulante, leu
active et fidèle (surtout en
cerne la généalogie et l'
leurs tribus) ; leur ignoranc
grande que ne l'est leur
leur désir de s'instruire
regardés comme des barba
Persans, mais c'est parce
plus véridiques que ces
qu'ils ont des inclination
cieuses.

On remarque d'assez gr
rences entre les Afghans o
les Afghans occidentaux : l
sont bruns comme les Hi
seconds plus olivâtres ; c
et chez les autres, on re
figures noires comme celle
tants du Dekkan, au mili
ges au teint clair et ani
ceux des peuples du Cau
cette complexion européen
tre bien plus souvent chez l
orientaux. Les Afghans
sont plus grossièrement or
ceux du côté de Kaboul
plus lourds, plus mous q
niers. Les uns tenant à la
autres à l'Inde, ils former
ensemble une sorte de peu
persan. Bien qu'égalemen
dants à l'égard de l'un et

(*) Il n'est pas rare, dit l
de voir des hommes d'un âge
aux billes, ou à une sorte de ju
pieds.

[redacted]

préfèrent les vêtements, le
; les habitudes persanes, à
[ui pourrait leur venir de
ıendant c'est un peuple dif-
entiellement des Hindous,
ns et des Tartares, et qui,
l'un des premiers à l'isla-
su néanmoins résister cou-
ınt à tous les conquérants
Mohammed, Tchingiskhan,
Abbâs, Nader-Shâh, ont
ré les Afghans indomptables
à se révolter.
e afghane forme trois grou-
ipaux : les Béloutchis, les
et les Douranies; ces trois
s distinguent par la bravoure
et les habitudes de pillage.
Douranies a des dispositions
ıcratiques, et cependant les
faisant partie de ce groupe
sque tous établis dans les
ıdis que ceux des deux au-
ent la vie de pasteurs. L'or-
ı des tribus de ce singulier
t pour ainsi dire toute généa-
st peut se résumer dans la
[ui suit :
: famille est sous le gouver-
bsolu de son chef.
douze familles sont présidées
ancien, *spin-zhéra* (mot à
be *blanche*), ancêtre commun
nilles ou son représentant.
ı douze *spin-zhéras* recon-
l'autorité d'un *canndidâr*,
ant l'aîné de toutes ces fa-

tain nombre de ceux-ci com-
ie subdivision à laquelle pré-
ıallik ou *moushir*, qui à son
représenter l'ancêtre com-

rs subdivisions forment une
égie d'après le même prin-
storial.
lusieurs divisions composent
et plusieurs *khails* forment
es familles ou tribus, telles
Barekzaïs, les Saddozaïs,
s, etc. (*).

Chaque groupe de khails ou chaque khail indépendant, ou même chaque division qui a pour chef un khan, est désigné par le mot *oulouss*.

Ce qui distingue particulièrement les Afghans, c'est l'amour extrême de la liberté et de l'indépendance. Ce sentiment a donné à leur caractère un fonds immense d'originalité. Leur système militaire, leur cavalerie, leur législation et leur gouvernement, tout est frappé, dit Elphinstone, d'un sceau qui leur est particulier. Ils obéissent aveuglément à leur chef, mais c'est que, dans ces chefs, ils voient la personnification de la force et de l'éclat de leurs tribus; c'est que, dans leur grandeur et leur influence, chaque Afghan voit la splendeur de sa propre famille. Ils les accompagnent à la guerre avec la soumission aveugle et le tendre dévouement d'un enfant pour son père. En général, ce gouvernement est aussi étranger à l'égoïsme qu'il se complaît dans une discipline militaire dure et inexorable. Les Afghans parlent avec enthousiasme de la liberté de leurs institutions : ils sont toujours prêts à maintenir que *tous les Afghans sont égaux*, ce qui, bien que l'histoire du passé et celle du présent donnent un démenti formel à cette prétention, montre au moins leurs dispositions naturelles et la tendance constante de leurs idées. Elphinstone s'efforçait un jour de convaincre un vieillard de leurs tribus, homme très-intelligent, de la supériorité et des avantages de la vie civilisée dans nos grandes monarchies, comparée aux tumultes, aux alarmes et aux discordes sanglantes, résultat inévitable de leur système de gouvernement. Le vieillard, répondant avec une chaleureuse indignation à ces arguments, conclut en ces mots : « Nous aimons la discorde, nous

(*) *aïs*, qui termine si fréquemment le tribus en Afghanistan, a la signification de *fils*, comme le *vitch* à la fin des noms russes et le *mac* au commencement des noms écossais. Les termes *mallik* et *moushir*, d'origine arabe, désignent, le premier un roi ou chef suprême, le second un conseiller.

aimons les alarmes, nous aimons le sang, mais nous n'aimerons jamais un maître! » Avec de pareils sentiments, le gouvernement monarchique est en effet difficile, et il est aisé de prévoir que pendant un longtemps encore la présence d'une armée anglaise pourra seule contenir l'esprit turbulent et inquiet et les vagues désirs d'indépendance de ces populations, qui n'ont jamais montré d'unité nationale que pour envahir eux-mêmes ou repousser l'invasion.

Les Afghans, tout en aimant la guerre, la rapine et le pillage, prétendent qu'il n'y a de force que dans la justice; mais ils sont justes à leur manière : l'hospitalité est encore une de leurs vertus; seulement cette hospitalité ne dépasse pas les limites du village ou du territoire; au delà de ces limites, le droit de pillage reparaît dans toute sa force, et ne respecte personne; les amis comme les ennemis subissent la loi commune. Telles sont principalement les mœurs des habitants des monts Soliman et du Béloutchistan.

Les Afghans primitifs résidaient, selon toute apparence, dans le Paropamise, entre l'Inde, la Perse et la Bactriane. Les données que nous fournit l'histoire, et qui remontent au temps d'Alexandre, prouvent que, déjà à cette époque, il y avait une différence profonde entre les habitants de l'Afghanistan actuel et les populations de l'Hindoustan. Les premiers sont actifs, agiles, entreprenants et énergiques; les seconds, doux, indolents, plongés dans une extase et une contemplation habituelle. Cette différence de caractère et de mœurs frappa les Anglais. Ils aimaient à retrouver dans l'habitant de l'Afghanistan un homme de la trempe européenne. C'est de ce point de vue que les Afghans furent étudiés et représentés par Elphinstone. D'autres écrivains sont allés plus loin, cherchant à donner un tableau exact de l'état actuel de ce peuple remarquable, en même temps qu'à pénétrer jusqu'à son origine, pour en faire ressortir tous les points d'affinité avec la ra
nique, la race iranienne, et
peuples occupant l'Asie centr
ces écrivains, nous citeron
Fr. Wilken, dont la dissert
l'Origine et le gouvernen
Afghans, très-estimée en A
n'est pas encore, que nous
connue en France.

Le point de départ de W
diamétralement opposé à ce
prédécesseurs. A commenc
écrivains persans et arabes,
Neamet-Oulla, *Ebn-Batuta*
autres, et particulièrement
J. Potocki, A. Burnes, etc.,
lant plus ou moins de fable
récits, se sont plu à déduire
des Afghans de la race juive
primitivement les monts
Wilken protesta contre ce
thèse ou cette assertion, au
données historiques et eth
ques aussi curieuses qu'incon
que nous résumerons ici.

De tous les peuples conqu
musulmans, les Afghans on
plus fidèles gardiens de leur
lité. Leur organisation social
à toutes les tentatives faites
rois pour y établir un gouv
despotique. Elle ressemble
d'un rapport à celle des anc
sans et à celle des anciens

Les Afghans se divisent
autrefois les Persans, en deu
classes : 1° *colons établis*, 2°
Ces derniers changent de pl
diquement, à de certaines s
l'année. D'après leurs mœu
divisent encore en Afghans
et en Afghans occidentaux.
les plus renommées et exe
espèce d'autorité sur les aut
sont celle des Ghildjies (Gild
celle des Douranies. Ces divi
font pas des peuples aussi
les uns des autres que l'a
jadis, dans la race german
Francs et les Saxons. Les
déduisent leur origine de

(*) Mohan-Lall écrit *Qaljáls*
prononcerions *Queldjals*.)

[redacted]

l et de ses quatre fils. Ce suivant la légende, le pre- ›n peuple qui, du temps de :cepta l'islamisme. Ce mythe ›lement d'autre but que d'in- ›rigine de la noblesse af-

des Afghans est le chef de a un pouvoir suprême dans ; affaires concernant le peu- , mais il n'administrait an- nt que le domaine de sa pro- ι, et ne se mêlait des choses les autres tribus que lors- le lui demandaient elles- Cependant elles étaient toutes à lui fournir des troupes et à impôt. Nous avons vu quelle ganisation intérieure de la moins importante de ses sub- compte rarement moins de ne familles.

me que les tribus se forment les, de même le peuple n'est mblage de tribus. Les liens ent entre elles toutes ces ont les mêmes que ceux qui t jadis les *demen* et les *phy-* irecs, ou les *pagi* et les *vici* ains, et dont les traces se ersées jusqu'à présent parmi peuplades des Slaves méri-

n du droit de *succession aux vacantes*, au droit d'élection de famille, repose sur les ›ases que chez les anciens)ès qu'un *khan* ou un *supé-* lconque meurt, l'élection a inairement c'est le puîné de : qui est choisi. Cependant règle qui n'est pas obliga- roi n'a que le droit d'appro- uelques tribus lui accordent nomination, dont il n'est se servir qu'en faveur des de la famille possédant telle lignité par droit d'hérédité. me de succession politique es Afghans, comme c'était : les Germains, à des guerres ;. Ils prennent, suivant l'u- pté par ces derniers, leurs *nobilitate* et leurs *duces ex virtute*. Leur *khan* est, comme autrefois le roi des Germains, le chef de la tribu pendant la paix. Il résigne son pouvoir pendant la guerre entre les mains d'un commandant général ou dictateur. Après la guerre, les khans redeviennent ce qu'ils avaient été auparavant. L'administration intérieure de chaque tribu afghane se trouve encore tracée par Tacite: *De minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes* (*). Les khans, les malliks et les moushirs ne peuvent donc rien décider dans les circonstances graves sans prendre l'avis préalable des chefs de famille et de la masse de leurs subordonnés. Les assemblées des chefs de famille, ou les *djirgas*, sont convoquées par un *spin-zhéra* (barbe blanche), et ne contiennent que les chefs de famille. Les djirgas (assemblées) d'*oulousses* se composent de tous les spîn-zhéras. Les djirgas des malliks n'admettent que leurs subordonnés, les moubsirs; et les djirgas des khans ne sont composées que de malliks. Dans toute affaire concernant la tribu entière, et devant être réglée par la décision de tous les chefs de famille, on prend les voix de la manière suivante : les spîn-zhéras interrogent les chefs de famille qui leur sont subordonnés. Ils se rendent ensuite à l'assemblée des moushirs. Les moushirs forment le conseil privé des malliks, qui sont le dernier et le seul organe par lequel le khan apprenne la volonté de sa tribu. Les affaires courantes ne passent pas à travers cette filiation des assemblées populaires, et sont décidées ou réglées par le khan lui-même ou par ses subordonnés. En examinant cette organisation de près, il est impossible de ne pas se croire transporté au milieu de ces anciennes tribus germaines réglant toutes leurs affaires par leurs villages (*gauen*), leurs bourgs (*marken*) et leurs centines (*zehenten*).

Les *djirgas* exercent aussi un pouvoir judiciaire, et leur intervention, en général conciliatrice, substitue par

(*) Tacite, *Germ.* II.

degrés, aux habitudes sanglantes de vengeance, l'idée d'une proportion équitable et régulière entre la peine et le délit. Les Afghans seuls jouissent de tous les droits consacrés par les djirgas; ils sont, à peu d'exceptions près, les seuls propriétaires et *citoyens* dans le pays. Les peuples qui leur sont soumis n'ont, au contraire, aucun droit de propriété sur les terres qu'ils habitent. Le pays entier est divisé entre les différentes tribus, de manière que chacune d'elles possède un district à elle seule.

Parmi quelques tribus des Afghans orientaux, l'occupation territoriale suit, comme chez les anciens Germains, un tour de rôle; c'est le sort qui en décide. Le tirage des lots se fait à des époques périodiques et de manière à ce que les terres les plus fertiles puissent changer de mains. Cette opération s'appelle *waish*. Dans la tribu des Youssouf-Zaïs, elle a lieu tous les dix ans (*).

(*) L'ensemble des contrées comprises entre le Kashmir et le Kohistan de Kaboul peut se diviser en trois régions : dans les basses plaines les plus chaudes se sont établis les Afghans proprement dits ; dans les vallées moyennes, les Youssouf-Zaïs ; les hautes vallées presque inaccessibles de la chaine géante sont habitées par un peuple tout à fait distinct, les *Kafers*. Le *Kaferistân*, ou pays des Kafers (*kafers*, mécréants, infidèles, qui ne sont ni mahométans ni Hindous), est d'une étendue indéterminée, mais qui comprend au moins tout le pays au nord du fleuve de Kaboul, depuis *Tchitrâl* jusqu'à *Badakshan*, *Anderab* et *Balkh*. Le Kaferistân offre un vaste champ aux explorations des voyageurs futurs; c'est une vraie *terra incognita* dans sa partie orientale. Elphinstone, dans son excellent ouvrage sur le Kaboul et les pays voisins, a donné une notice très-intéressante sur les *Kafers* ou *Siapôshis* (*). C'est un fait très-remarquable que non-seulement ces peuplades (visitées en 1810 par Moulla-Nadjib, et dont Elphinstone décrit les mœurs et les usages, surtout (observateur musulman), mais toutes les tribus qui habitent l'Hindou-Koh et sur la rive droit jusque dans le petit Tibet, prét cendre des Macédoniens de l'A lexandre. On peut espérer que voyageur anglais qui a tout réc ploré avec soin les pays au nor doustan, et dont on imprime en la relation à Londres, aura r renseignements curieux sur cet sante question.

(*) *Sia*, noir, *pôsh*, *habillés de noir*. On donne ce nom à quelques-unes de leurs tribus, parce qu'elles portent une espèce de surtout de poil de chèvre. — Voyez aussi : Nouveau journal asiatique (*Asiatic Journal, new series*.), vol. 28, 1839, p. 133.

Les Afghans ne cultivent les terres qui leur échoient e

Au-dessous et à l'est du Ka pays montagneux entre la rivi et l'Indus (au nord d'Attock) par la tribu des Youssouf-Zaïs, portance historique mérite un particulière. D'après les tradit histoires écrites que possède c les Youssouf-Zaïs sont originair situé entre Hérat et le Béloutc les confins du Dushté-Lout, ou sert salé; et lorsqu'ils en furen vers la fin du treizième, ou au ment du quatorzième siècle, ils en partie la haute terrasse de K de proche en proche, s'établire ou de force, dans les districts bassin de l'Indus, et plus partic dans celui que nous avons désign ils ont envoyé des colonies dans doustan. Les Youssouf-Zaïs n'on culture, ni industrie, ni comm priétaires par droit de conquête, du travail des tribus qu'ils ont so si l'accroissement de la populatio moyens de subsistance précaires tion est une ressource que le aventureuse a su exploiter ave depuis des siècles. Comparable e points aux Lacédémoniens par s sation intérieure, aux Norman caractère et le but de ses expéd peuple turbulent, connu à l'est sous le nom général de Patânes, à diverses époques, une grande sur les affaires de l'Hindoustan. L mogholes se sont toujours recrut émigrés. Une dynastie de leur souch le trône de Delhi pendant trois siè les ruines de l'empire du Grand ils avaient élevé la république de dans l'ancienne province de Kattai



nt cultiver par leurs co-
ils en abandonnent une
ie aux peuples *vaincus.*
s sont partagés en plu-
ries pareilles à celles qui
armi les esclaves des an-
ins.
ons des Afghans avec les
us par octroi ne sont pas
s d'attention. A cette
tiennent non - seulement
mais aussi les fermiers et
, connus sous le nom gé-
Humsayehs (voisins). Ils
roit de propriété ni celui
x djirgas. Cependant ils
faire représenter par des
leur choix. Chaque Hum-
u de se choisir un *patron*
ghans. Le nombre de ces
rappelle l'usage adopté à
r les Romains, est, dans
bus, très - considérable.
Humsayehs est générale-
heureux. Leurs patrons
de les défendre et de les
out leur pouvoir et dans
rconstances possibles. La
re eux sont Tadjiks (*) ou

), aujourd'hui le Rohilkond,
nt rendus souvent redouta-
is eux-mêmes. Ce pays est
amis entièrement à la domi-
, ainsi que les autres colo-
e moindre importance qu'on
te l'étendue de l'Hindoustan,
ackabad, Bopâl, Karnoul,
mais les Patânes sont toujours
armi les meilleurs, au moins
raves soldats de l'Hindoustan.
om de *Thât, Tadjik, Tads-*
, il faut comprendre toute
e peuplades agricoles qui oc-
upérieur de l'Irân, n'appar-
e des races nouvellement do-
ayant d'autre unité que celle
radation et du même avilisse-
du mot *Tadjik* (*) est per-
tares donnent ce nom à la
et dans la langue moghole il
an. Quand a-t-il été imposé

Hist. of Persia, tom. II, pag. 606.
rit *Tajaks* (que nous prononcerions

étrangers. Cependant on y voit aussi des Afghans venant d'une autre tribu.

à cette partie de la population de l'Afghanistan? c'est ce qui n'est pas facile à préciser. Ritter a prouvé, en s'appuyant sur les annales chinoises, que, par ce mot de *Tadjik*, on désigne dans toute l'Asie centrale *un homme parlant le persan.* Du temps de Timour, on appelait ainsi tous les habitants de l'Irân qui n'étaient ni Arabes ni Moghols. Ce nom était déjà alors un signe de mépris et correspondait au *fellah* des Turcs dans l'Égypte. Malcolm les regarde avec vraisemblance comme un restant de l'ancienne population autochthone, qui survécut à toutes les guerres, révolutions et secousses désastreuses de l'Irân. Les Tadjiks s'étendent par toute la Perse, tout le Béloutchistan, tout l'Afghanistan, jusqu'à la Boukharie. Ils parlent dans tous ces pays un des dialectes du vieux persan, mélangé de néo-persan, de poushtou et de tourkoman, et forment une classe de serviteurs, des *glebæ adscripti,* des colons vivant sous la domination tyrannique de leurs maîtres.

En jetant un coup d'œil sur toute l'Asie supérieure de l'ouest, depuis les monts Hindou-Koush jusqu'au Taurus, on aperçoit un contraste très-constant et très-prononcé entre les peuples nomades et les peuples agricoles. Les rapports de l'une de ces deux classes à l'autre ressemblent à ceux qui existent ordinairement entre les seigneurs et les serfs, entre la noblesse et le peuple. L'origine de cette division remonte, si l'on peut croire les témoignages de quelques officiers d'Alexandre le Grand, jusqu'au temps de l'expédition de ce conquérant en Asie. Les Afghans et les Tadjiks sont l'expression la plus frappante qui existe encore de cette division.

Les Tadjiks se trouvent aussi dans le Tourkestan chinois; ils y sont établis comme dans le Tourkestan tartare, dans le pays des Ouzbeks et dans toute la Perse. Leur sort diffère cependant dans chacun de ces pays. Dans le *plateau d'Irân*, où ils furent conquis par les khalifes avec le premir débordement de l'islamisme, ils restèrent *serfs* tant que dura la domination arabe; mais dès que celle-ci s'écroula, ils se mêlèrent avec leurs dominateurs, et en prirent, jusqu'à un certain point, les mœurs, la langue et la civilisation. Tel fut le sort de la population primitive de la Boukharie. L'Afghanistan, au contraire, conserva son indépen-

Les Humsayehs d'origine afghane sont plus estimés que les autres.

dance plus longtemps. Il résista aux Arabes pendant près de trois siècles, et ne fut influencé par le contact de cette race qu'en passant sous la domination de la Perse. C'est alors que naquit dans ce pays, du mélange de la population arabe et persane avec la population indigène, la classe des Tadjiks, classe des travailleurs aux yeux de toutes les hordes nomades qui traversèrent ce pays, mais classe profondément différente de celle des anciens cultivateurs de l'Afghanistan, qui, à l'approche de l'ennemi, se sont retirés dans les montagnes, emportant avec eux leur vieille liberté.

La noblesse de l'Afghanistan n'est pas prétentieuse; elle admet dans son sein les hommes les plus incultes, pourvu qu'ils soient d'origine libre. Aussi cette classe y devint facilement très-nombreuse, par l'incorporation de différentes hordes nomades tout entières. Mais à mesure qu'elle croissait, la classe des Tadjiks devenait de plus en plus asservie. La majeure partie des hommes de cette classe se recommande par des mœurs douces, paisibles et industrieuses. Ils sont généralement plus policés, plus entreprenants et plus intelligents que leurs maîtres, pour lesquels ils sont obligés de travailler, et auxquels ils livrent souvent la moitié de leurs revenus. Dans les villes, ils sont attachés à différentes branches d'industrie manuelle, et se louent tant par an. Leur religion est celle des *Sounis* ou *Sunnites*. Dans le *Sistan* (Sedjestan) et le Béloutchistan, ils forment la majeure partie de la population. Ailleurs, ils sont semés çà et là par groupes, et présentent ainsi le triste spectacle d'un peuple dispersé par tous les vents des révolutions.

Parmi les races d'origine étrangère qui ont colonisé l'Afghanistan, et dont la plus ancienne, celle des Tadjiks, n'est encore qu'un jeune peuple métis, il faut distinguer les Kazzelbashis (appelés *Qizilbash* par Mohan-Lall; *Kuzzilbashes* par Elphinstone), tribu tourkomane, qui du temps de la domination des dynasties tourkomanes parvint en Perse à un haut degré de puissance, et qui, à la suite de Nader-Shâh et d'Ahmed-Shâh, s'est établie, au nombre de plusieurs milliers de familles, principalement à Kaboul et dans les autres grandes villes de l'Afghanistan. Les Kazzelbashis, race intelligente et vaniteuse, à la fois insolente et

Telle est l'organisation in[...] des Afghans : toutes les trib[...]

servile, passionnée pour la gloir[...] plaisirs, aimables compagnons, ma[...] reux amis, sont à Kaboul en poss[...] presque tous les postes de confiance[...] grandes familles et même à la cour,[...] cent par leur nombre, leur union,[...] lités redoutables de leur esprit et[...] dace, une assez grande influence[...] gouvernement et le peuple, dont ils[...] pendant hais à cause de la diffé[...] religions, les Kazzelbashis étant[...] Shiahs, tandis que la masse des pe[...] appartient à la secte des Sounis. L[...] zelbashis ont vu, avec une extrême[...] que les Anglais eussent pris une p[...] tive et si glorieuse au rétablisse[...] l'autorité de Shâh-Shoudjâ. Depuis[...] de l'armée anglaise à Kaboul, ils n'[...] de témoigner, par l'insolence pr[...] de leur langage et de leur condui[...] haine que leur inspiraient ces étr[...] du mépris qu'ils affectent pour le[...] indiennes, ces cypahis dont la br[...] voure, la persévérance intrépide e[...] cipline forment cependant un con[...] frappant avec la folle jactance, les [...] corrompues et l'insubordination eng[...] de ces fils dégénérés des compagn[...] mes de Nader-Shâh. A entendre le[...] bashis, l'armée anglo-indienne n'[...] salut qu'à leur modération. « Si [...] pour ces hommes blancs, disent-i[...] aurions bon marché de ce ramas d'I[...] tanis. » Une affaire un peu séri[...] portes de Kaboul aurait rabaissé l[...] de ces « bonnets rouges (*), » et le[...] appris que le cypahi leur est aussi [...] en vrai courage et en mérite milit[...] conduite et en valeur morale. Les [...] bashis sont de beaux hommes, bien [...] bien armés, prompts à s'offenser [...] offenser les étrangers, surtout les I[...] qu'ils ont en aversion : avec de s[...] dispositions, il paraît bien diffi[...] séjour des troupes anglaises à Kab[...] se prolonger beaucoup sans aucune[...] collision sanglante entre eux et le[...] bashis.

Outre ces étrangers, il y a en[...] les plaines du haut pays afghan[...] débris des innombrables bandes d[...] rants qui les ont traversées. Dans [...] tégorie, les Hazarehs tiennent,[...]

(*) C'est la signification des mots Ka[...]

issent de droits égaux et
lses à des obligations éga-
ibu des Douranies est la
isse exception à cette règle,
nt attachée par des liens de
iité à la maison royale.
ranies sont exempts des im-
ers. Les rois des Afghans
: de l'*Oulouss Populzaï*, et
ement de la famille *Saddo-*
: famille a des priviléges
les : aucun de ses membres
re condamné et puni qu'en
ı décret prononcé dans le
amille. Le khan de l'*Oulouss*
mies lui-même n'a aucun
ir aucun individu apparte-
mille Saddozaï. Leurs per-
nt sacrées et placées, du
ent de la nation, à l'abri de
que particulière, fût-elle la
u fond.
a montré qu'il existait de
s analogies entre cette or-
à la fois *démocratique* et
ue (avec des priviléges en
ne tribu particulière), et
on politique de la Perse
au temps de Cyrus. Il a
' ses savantes recherches,
ad degré de probabilité à
ı de Klaproth sur l'origine

remière place; viennent ensuite
ıts des Moghols, des Tartares,
s, des Kourds, des Lesguis et
les du Caucase. On rencontre
rs Abyssiniens; le roi de Ka-
autrefois à son service comme
rps. Quelques hommes sortis
: ont joué dans l'Irân un rôle
Le nombre des juifs établis
iistan n'est pas considérable;
entre eux se tiennent dans le
s'occupent du commerce de la
squ'à la Chine.
multitude de peuplades d'ori-
ntes vivent maintenant côte à
fghanistan, et y ont conservé
rtain point leurs habitudes et
mais rarement admises dans le
lations indigènes de manière à
t ne pouvant pas conserver
lité comme peuple, elles ont,
assé comme serfs sous le joug

de la langue *poushtou* (*), lien commun de toutes ces peuplades. La constitution primitive des Afghans, constitution marquée énergiquement au coin de l'individualité persane, vient à l'appui de cette hypothèse d'une manière aussi tranchante que la langue même. Selon Klaproth, Wilken et Ritter, le poushtou serait d'origine perso-mède. Des recherches toutes récentes semblent confirmer les analogies déjà soupçonnées entre le poushtou et le sanskrit (**); mais c'est un point qui a grand besoin d'être éclairci. Quoi qu'il en soit, la langue des Afghans paraît n'être rien moins qu'harmonieuse (***). Cependant cette langue, selon Elphinstone, ne manque ni d'expression ni surtout d'énergie, et elle se prête aux sentiments les plus passionnés; elle a sa poésie, et les poëtes poushtous sont assez nombreux, surtout depuis deux siècles.

Ahmed-Shâh a composé un recueil d'odes en poushtou; son fils Timour en a publié un en persan. Le shâh actuel, Shâh-Shoudjâ, est lui-même très-versé dans la littérature arabe, persane et poushtou. Dans un pays où la poésie est en honneur, l'amour se révèle tôt ou tard à l'homme en dépit des institutions qui assignent à la femme le rôle d'esclave et la condamnent à ne pas franchir les limites de la vie

(*) Un Afghan se désigne lui-même par le nom de *poushtâne* ou *poushtoune* (au pluriel *poushtanéh*), d'où est venu par corruption *patâne*.

(**) Voyez *Asiatic journal*, décembre 1839, page 255.

(***) La tradition s'est même égayée à ce sujet. Selon elle, un certain roi ayant envoyé son vizir pour étudier les différentes langues de la terre et lui en rapporter des vocabulaires, le vizir, à son retour, essaya de donner à son maître une idée de chaque langue par des citations. Quand il en vint à l'*afghani*, il s'arrêta, et, prenant un vase en étain dans lequel il avait mis un gros caillou, il commença à secouer le vase. Le roi surpris lui demanda ce que signifiait ce charivari; le vizir déclara que, n'ayant pu réussir à apprendre la langue des Afghans, il n'avait vu que ce moyen d'en donner une idée à Sa Majesté.

intérieure. L'amour est un sentiment qu'éprouvent fréquemment ces populations nomades où guerrières de l'Afghanistan, et qui chez elles paraît même présenter des caractères tout à fait analogues à ceux qui distinguent le véritable amour d'après nos idées européennes. La condition des femmes, malgré les restrictions qu'imposent les habitudes musulmanes, est au total heureuse dans ces contrées, et l'influence du beau sexe se manifeste souvent dans les événements qui changent la destinée des familles, et même celle de l'État. L'appel d'une femme à la protection d'un Afghan n'est jamais fait en vain, et la forme même de cet appel a quelque chose de simple, de noble et de touchant, comme la confiance dont elle est le signe. Ainsi, à la mort de Timour-Shâh, la reine favorite, mère de Shâh-Zeman, envoya son voile à Sarfraz-Khan, chef de la tribu des Barekzaïs, et se plaçant ainsi avec son fils sous la protection de ce puissant serdar, le mit dans l'obligation d'appuyer les prétentions de Shâh-Zeman au trône.

Elphinstone évaluait la population totale de l'Afghanistan et de ses dépendances à plus de quatorze millions. Ce qui reste de l'ancien empire douranie, sous la domination de Shâh-Shoudjâ, compte probablement encore de huit à dix millions. Cette population est trop mélangée et trop remuante pour qu'il soit possible de lui imprimer promptement la direction salutaire qui doit la mener à un heureux avenir. Cependant, il y a au fond de l'esprit afghan, et dans la constitution des peuples qui habitent à l'ouest de l'Indus, des tendances européennes que l'influence de la civilisation anglaise parviendra à développer tôt ou tard.

Nous nous proposons de consacrer l'une des sections de la quatrième partie de cet ouvrage à une description succincte mais complète des pays afghans, considérés sous le point de vue historique et ethnographique, et plus particulièrement dans leurs rapports avec l'Inde anglaise; mais nous avons cru devoir, dès à présent, faire connaître à nos lecteurs les tra
saillants du caractère des
habitent la droite du bassin
et les faits récents qui tém
la résolution prise par l'A
disposer à son gré de l'av
peuples. Nous commenç
prendre en France que
quelque intérêt à savoir ce
dans ces contrées lointaine
velles de l'Inde occupent c
plusieurs colonnes de nos
et exercent déjà, par inter
influence légitime sur nos
lementaires. Il importe do
familiariser promptement
tions qui sont, pour ains
éléments de toute apprécia
nable des événements qui
changer la face du monde
C'est dans cette convictio
nous sommes hâté d'esqui
de l'expédition anglaise au
dus, et de soumettre à nos
résumé rapide des causes
sultats de cette expédition.
définitive que prendront
tions de l'Afghanistan, ta
du souverain que l'Anglet
régner sur elles, qu'à l'éga
de l'Asie centrale, de la Pe
rectement de la Russie, e
extrême influence sur l'ave
et commercial du vaste em
britannique. L'organisatio
des Afghans est très-rema
y a, dans ce peuple, un sen
fond de nationalité, une vie
dont les éléments épars po
un jour réunis et mis en j
main habile. A dater de
puissance anglaise dans
consolidée ou menacée du
tel. Les avantages qu'offre
sion de l'Afghanistan comm
et, en cas de besoin, com
d'opérations militaires, sont
Le capitaine A. Conolly, d
vrage (*) qui renferme un

(*) *Journey to the north of*
land from England through R
and Afghanistaun. By lieut. Art
2 vol., 2^d ed. Revised. London, 1

ts précieux sur l'état des
et à l'ouest de l'Inde bri-
onsacré un chapitre fort
l'examen de l'importante
'*Invasion de l'Inde par*
nontre clairement que si
comme nation, étaient
résister aux agresseurs,
qu'éprouverait dans sa
ée envahissante seraient
nsurmontables; que les
raient détruire ou mettre
rs de la portée des assail-
de provisions ou de res-
fre le pays; qu'ils n'ont
r, et ont, au contraire,
'aindre de l'invasion des
s sont les ennemis natu-
es dont les Russes doi-
er l'alliance ou se faire
nier lieu, soit Ouzbeks,
et qu'ils nourrissent, en
tipathie fanatique contre
euple (*). Les Afghans
s des passes, pourraient
résistance formidable à
e d'envahissement; et il
que les Russes ne pour-
pénétrer de force dans
, soit par le nord, soit
est-à-dire, par Balkh ou
is éprouver des pertes
nous paraît évident, en
: l'aide de la science mi-
a discipline européenne,
iussi difficile, une armée
lo-afghane pourrait dé-
s forces que la Russie
nord ou de l'ouest pour
uête de l'Inde. Avant de
d'œil sur les causes qui
îner la Russie à des ten-
sion dont l'état *présent*
iatique éloigne indéfini-
bilité, résumons en peu
iestion d'Afghanistan.
onclusion certaine pour
ce qui précède (en ce qui
spécialement l'Afghanis-
h), c'est que les peuples

ssont, pour les Afghans, des
ihs; les Afghans sont *sounis*
orthodoxes.

de ces contrées transindiques, depuis longtemps dans un état de bouleversement et de désorganisation politique, devaient abandonner tôt ou tard à l'Angleterre ou à la Perse (cette dernière sous l'influence et avec le concours de la Russie) la direction de leurs affaires. L'Angleterre a saisi le moment favorable et établi sa suprématie. Non-seulement cela était dans la nature des choses, mais, particulièrement, dans la nécessité des conditions d'existence de l'empire hindo-britannique.

Ce qui nous semble ensuite le plus évident, c'est qu'ayant à choisir entre les chefs barekzaïs et les Saddozaïs, successeurs légitimes de Timour Shâh, les Anglais ne pouvaient ni ne devaient hésiter à soutenir la cause de Shâh Shoudjâ, comme la plus populaire, en présence des faits qui témoignaient en faveur de ce prince et contre les Barekzaïs, longtemps avant que l'expédition au delà de l'Indus fût résolue. Le résultat de l'expédition, ou, pour mieux dire, la manière dont cette expédition s'est accomplie, a été la confirmation la plus éclatante de la sagesse de la détermination prise à l'égard de ces grands intérêts. Nous avons vu les serdars de Kandahar, frères de Dost Mohammed, fuir sans combat et presque seuls; le peuple de cette ancienne capitale de l'empire douranie accueillir avec enthousiasme et saluer de ses acclamations le retour du souverain légitime. Dost Mohammed a été obligé de fuir à son tour, et ses troupes l'ont abandonné. Il a fallu qu'il trouvât, un an plus tard, l'appui de quelques bandes étrangères pour tenter de rentrer dans l'Afghanistan et d'y exciter un soulèvement en sa faveur. Nous savons quel a été le résultat de cette tentative désespérée. Au total, à l'exception du brillant combat de Ghizni, la souveraineté de l'Afghanistan a été tranférée à Shâh Shoudjâ sans aucune lutte sérieuse. Un pouvoir qui aurait eu une base réelle soit dans l'affection du peuple, soit dans l'habileté et les ressources des dépositaires de ce pouvoir, n'aurait

pas été écrasé en quelques instants, pour ainsi dire, par sa propre chute. Le fait que le pays a été et est encore, sur plusieurs points, parcouru ou occupé par des bandes de voleurs armés qui pillent indistinctement Anglais, Hindoustanis, Afghans qui s'écartent des camps ou des villes où l'autorité du shâh est fermement etablie, ne prouve rien contre la popularité générale de sa cause (et à cet égard, notre opinion est partagée par les publicistes anglais qui ont étudié ces questions avec le plus d'impartialité (*)). Il ne faut pas perdre de vue que l'Afghanistan est un pays où des tribus entières ont été *voleurs de profession*, de temps immémorial (voyez p. 88), et que ce pays a été dans un état de désorganisation à peu près complète depuis plus d'un demi-siècle. La vie et les biens n'étaient pas plus en sûreté qu'aujourd'hui, quand Elphinstone visita l'Afghanistan, il y a trente ans environ. Son récit abonde en anecdotes de rapine et de violence, et il s'en fallut de bien peu que le grand seigneur douranie, envoyé à sa rencontre pour le conduire à la cour, ne fût pillé luimême en chemin. Il n'y a donc rien de surprenant que dans un tel état de société, l'esprit de sauvage indépendance et l'amour du butin soient souvent plus forts que l'attachement à une dynastie. Cependant, nous le répétons, Shâh Shoudjâ est aimé de la généralité de ses sujets et respecté de tous comme l'aîné des Saddozaïs, et s'il a le bon sens d'encourager le commerce et l'agriculture, et de familiariser par degrés les seigneurs du pays avec les formes du gouvernement représentatif, dont ils connaissent déjà les éléments, et avec les avantages de la centralisation, il se fera pardonner en peu d'années l'appui intéressé des baïonnettes anglaises (**).

En jetant un regard en
comparant l'attitude politiq

(*) Voyez *Edinburgh Review*, n° CCXLIV. 1840.

(**) Shâh Shoudjâ, dans l'opinion des hommes qui ont été le mieux à même de le connaître ou de le juger, est loin d'être un homme ordinaire. Il semble, au contraire,
qu'il réunisse à un assez haut de
lités qui, dans un prince, com
plus sûrement le respect et l'aff
dant son long exil à Loudhiana, Sh
avait toujours été traité et s'ét
comporté en roi. Il nous a sem
de rapprocher des témoignage
des voyageurs anglais à cet égard (
gnage du sceptique et spirituel Ja
et nous empruntons à son gra
sur l'Inde, dont l'impression
en ce moment chez MM. Didot (
suivant de son entrevue avec S
et Shâh Shoudjâ en 1831.

(*) La Revue d'Edinburgh, numéro
nier, citée plus haut, résume ainsi
énoncées par plusieurs écrivains dis
égard.

« ..... On a supposé très-gratuitem
« Shoudjâ était un prince faible et tim
« Auckland a eu tort d'épouser la cau
« de sa vie est semée de traits de cour
« gie, comme aussi (trop fréquemm
« intérêts) de moderation, de bont
« gence envers d'ambitieux ingrats.
« moins scrupuleux dans l'exercice d
« prême, il l'eût probablement cons
« M. Elphinstone, auquel personne
« le droit de bien juger en pareille m
« de lui en toute occasion dans des t
« diquent qu'il avait une haute opinio
« La seule réserve qu'il ait cru deve
« égard a été de dire qu'il ne lui c
« génie et l'énergie nécessaires pou
« un gouvernement déjà plongé dans
« tombant en ruine. Shâh Shoudjâ
« cette époque plus d'une utile leçon à
« versité! Le témoignage de sir Alex
« prouve qu'au moins, sous un certain
« l'expérience que le royal exilé avait
« élevé au-dessus du niveau ordinaire
« de son rang dans ce pays. Parlant
« graphie de Shâh Shoudjâ (dont celui-
« faire cadeau), sir Alexander s'expri
« livre contient le détail de sa vie e
« tures, dans un style simple et n
« trouve point ces extraits du Koran,
« res perpétuelles et toutes ces extra
« les auteurs orientaux abondent. L
« passe aussi de ces miracles que les
« sulmans ne manquent jamais de fa
« en faveur de leurs héros. L'ouvrag
« est ce que nous appellerions en Euro
« vénements intéressants. » Un prin
« capable d'écrire un semblable récit
« autant d'intelligence et de résoluti
« Shoudjâ en a montré, soit pour s'
« sa famille des mains d'un protecte
« gereux et aussi vigilant que Randj
« en d'autres occasions difficiles, n
« considéré comme un lâche ou un i

(**) Voyage dans l'Inde, par Victo
4 vol. gr. in-4°.

ms l'Inde, il y a trente ans,
lors, ses actes, son langage

à l'égard de ces mêmes princes de
l'Afghanistan et du Pandjâb; en les

taine Wade fit dire aux deux
l désirait me mener à leur au-
es pria de désigner le moment
lairait de me recevoir. Leur con-
tait une chose qui allait de soi-
: désir de les visiter, une poli-
eur offrais, plutôt qu'une faveur
mandait pour moi (*). Ils fixè-
ux le jour le plus prochain.
lmes d'abord chez Shâh Zemân,
eu de pompe que nous devions
hez lui pour nous recevoir, à
os poneys. Un des officiers de
int au-devant de nous, sur un
ttou. Nous entrâmes dans une
bien modeste, où nous descen-
cheval. Il y avait plusieurs
: la maison du vieux roi :
mieux vêtu que les autres, et
nominalement quelque emploi
vés, nous conduisit dans un
rdin rempli de fleurs, autour
bâties plusieurs petites maisons
plus modeste; nous montâmes
rches et entrâmes dans une
est celle du roi. Le vieillard nous
ous le trouvâmes accroupi au
salle et entouré de coussins. A
ais à plusieurs pas de lui, un
tait assis par terre, personnage
obile pendant la durée de notre
nous tînmes debout à la main
hâh, et près de lui : comme il
s hindoustani, Wade lui parla
ı persan.
:, le prince était de bonne hu-
it qu'un roi détrôné, vieux et
: être. Nous lui fîmes faire les
conversation. Quand il apprit
Cachemir, dans les montagnes,
ı sort, et nous parla des joies
Depuis sa chute et sa cécité,
voyage à la Mecque, par terre
. Il paraît avoir été traité par-
oute avec égard : cependant il
xempt du droit de passage que
Arabes sur les pèlerins. Il tra-

mont se trompe, selon nous, dans
de ces petites circonstances, et la
récit le prouve peut-être assez. Nous
remarque parce que nous désirons
urs ne se fassent pas une idée fausse
atif que Jacquemont ne nous semble
s-bien compris, et du caractère des
nies, en particulier.

versa la Perse sur un éléphant, et le désert dans une litière portée par deux chameaux, voiture bien incommode. Bagdad est le lieu de sa route dont il a conservé le souvenir le plus agréable. Il y reçut un message du Grand Seigneur, qui lui offrait une pension mensuelle de six mille roupies (15,000 fr.) dans une ville de l'Asie Mineure, proposition qu'il a souvent depuis regretté de n'avoir pas acceptée. Malgré ses malheurs, il était encore attaché à sa terre natale. Mais il n'osa point nous dire l'absurde espoir qu'il nourrissait encore à cette époque d'y ressaisir, quoique aveugle, la couronne. Il y a peu de temps qu'il a abandonné tout à fait cette pensée, pour se donner exclusivement à la dévotion. Il dit qu'il n'a plus rien à faire maintenant en ce monde qu'à se préparer à en sortir. Il passe une grande partie des journées à entendre des lectures du Koran, et compte continuellement les grains de son chapelet. Son pèlerinage à la Mecque est son souvenir favori. A recommencer une vie nouvelle, il ne voudrait pas être roi : il serait fakir ou pèlerin. « Quoi de plus heureux, dit-il, que la condition d'un homme sans souci sur la terre, voyageur par vocation, et qui doit porter constamment avec lui l'idée qu'une vie si sainte ici-bas lui prépare la félicité éternelle dans le ciel! » Depuis sa retraite à Loudhiana, il a souvent demandé au gouvernement anglais la permission de faire des pèlerinages; mais il en choisissait toujours les lieux si indiscrètement, que le gouvernement dut lui croire d'autres intentions et refuser sa demande. Le gouvernement d'ailleurs consent à ce que le très-petit nombre de personnes qui ont occasion de le voir, lui et son frère Shâh Schoudjâ, le traitent avec les honneurs royaux; mais il ne lui conviendrait pas que tous les princes détrônés parcourussent l'Inde sous le caractère royal qu'on leur laisse à huis clos. Shâh Zemân voulait dernièrement faire un pèlerinage du côté de Guzerat, lorsqu'un des princes musulmans de l'ouest avait pris, contre les radjahs hindous ses voisins, une attitude menaçante, et semblait prêt à passer le bas Indus pour envahir le Sind. On eut la preuve que Shâh Zemân correspondait avec lui, et qu'ils se proposaient de faire une tentative sur l'Afghanistan.

« Wade, pour lui indiquer qu'il désirait être congédié, lui fit mes compliments

7.

comparant à ce que cette même Angleterre vient d'accomplir sur les rives du Sutledge et de l'Indus, possible de ne pas être fra[

d'adieu, auxquels le vieux prince répondit par quelques mots de politesse, et nous nous retirâmes.

« Shâh Zemân a près de 60 ans, mais il ne paraît pas si vieux. Son teint est d'un brun jaune clair; ses traits, assez beaux. Sa barbe peinte, par la régularité extrême avec laquelle elle se dessine sur son visage et par son épaisseur, ressemble à une barbe postiche et dissimule peut-être son âge. Il était vêtu d'une grande simplicité; je ne remarquai que l'extrême beauté du châle roulé en turban autour de sa tête.

« Malgré son âge et sa grande dévotion, il n'a pas renoncé aux femmes. Il a un petit sérail, mais où il passe plusieurs heures chaque jour; et j'ai oublié de dire que dans la conversation, il se plaignit de l'épuisement de ses forces, et sachant que j'étais médecin, me demanda quelques remèdes pour les ranimer. Je le renvoyai au docteur Murray, qui, depuis plusieurs années, le visite assez souvent.

« Certains jours de fête, les enfants des marchands de joailleries et d'étoffes de la ville sont admis avec les marchandises de leurs parents dans le petit jardin que nous traversâmes pour entrer chez le vieux roi. Les femmes de son sérail s'y promènent alors en liberté, et font quelques petites emplettes à cette foire enfantine. C'est le seul plaisir qui vienne quelquefois rompre la monotonie de leur cloître.

« Cette coutume est imitée de la cour de Perse, dont Ahmed Shâh avait copié toute l'étiquette. Elle existait aussi à la cour des Grands Mogols.

« Shah Shoudjâ, chez qui nous allâmes ensuite, demeure assez près de son frère. Nous fûmes reçus par un de ses officiers dans un assez grand et joli jardin, où il a coutume de recevoir deux fois par semaine, à 9 heures du matin, tous ceux qui se présentent. Mais l'heure était passée : on nous dit qu'il nous avait attendus assez longtemps, et s'était à la fin retiré dans son harem, mais en disant qu'il reviendrait. Nous nous promenâmes une bonne demi-heure sans le voir venir. L'homme qui nous faisait compagnie était un vieillard d'une belle et douce figure, vêtu avec beaucoup de goût. — Je remarquai la beauté des grandes tresses de cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules, et je m'en étonnais, car tous les

Afghans ont la tête rasée. Wad[
la cause de cette magnifique ch[
cache des oreilles coupées. C'[
Shâh Shoudjâ lui-même qui [
mutiler.

« On vint nous dire que le p[
tendait dans ses appartements.[
mes à travers plusieurs petite[
tristes, à la porte desquelles d[
guenilles rouges montaient la g[
nonchalant, et nous entrâmes [
une grande salle entourée d'[
gardée semblablement. Shâh S[
assis sur une chaise, sans aut[
quatre misérables eunuques, q[
debout à distance derrière lui.[
luâmes à la manière indienne,[
rendit notre salut que par u[
mouvement de tête, sans port[
front. Nous nous arrêtâmes à q[
mais il nous fit avancer tout [
sa gauche, et nous nous tînmes [
dant toute notre visite. Son [
frappa vivement, et ses ma[
plurent pas moins. C'est un [
grande taille, fort sans avoir [
point; des traits nobles et [
maintien plein de dignité et [
n'avais encore vu aucun Ori[
un air si distingué. Il comp[
l'hindoustani pour que j'essay[
de lui parler sans le secours d'u[
mais ses réponses, toujours fai[
devaient presque toujours m'ê[
par Wade. Il me questionna [
mes voyages, et parut compre[
leur objet. Je lui dis que j'atte[
jour des passe-ports de Rendji[
aller à Cachemir; et il en prit o[
parler de Rendjit sans beauco[
dération, et de Cachemir a[
siasme. C'était jadis le plus ri[
sa couronne; mais il ne le ga[
temps. Il ne le vit que dans le[
militaires qu'il y fit pour le re[
pour apprendre à le regretter.[
sa prospérité, sous les emper[
Cachemir rendait annuellemen[
de roupies (25,000,000 fr.);[
tira jamais plus de 28 lacks (7,[

« Le prince nous raconta, e[
car c'est une histoire que W[
cœur, tant il l'a entendue de fo[
détails de sa dernière et malhe[

· Plus d'hésitation dans sa plus d'incertitude dans ses vues, de ménagements dans ses actes, de circonspection étudiée dans son

e Cachemir : une chute abon-
ittendue de neige lui en ferma
rsqu'il y touchait, et qu'une
reuse de la population l'atten-
un libérateur. Sa petite armée
it presque en entier d'Indiens
que la rigueur subite du climat
ontagnes déconcerta et engourdit
u'il ne put les faire avancer, et
retraite ou plutôt s'enfuir, sans
e bientôt qu'un petit nombre
fidèles. C'est alors qu'il traversa
es de Koullou et voyagea pen-
urs sur la neige, avant que d'ar-
ords du Setludje, en face de

r serait, dit-il, une conquête bien
très-petit corps de troupes dis-
'européenne, et il n'en faudrait
itage pour faire celle de l'Af-
'escorte de M. Elphinstone eût
cider du sort de la guerre, dont
fatale à Shâh Shoudjâ. Les pe-
afghanes sont non-seulement
ciplinées, mais les plus perfides
Le chef le plus populaire peut
ut à coup déserté de ses trou-
ur de bataille. La trahison chez
araît être un caprice, plutôt
ceur préméditée.

pas seulement la couronne que
ljâ parait regretter de l'Afgha-
le pays, la terre natale. Il parle
ement des montagnes de Ka-
urs forêts et de leurs pâturages;
npides et glacées de leurs tor-
laisirs variés qu'y ramène cha-
diversité des saisons; des neiges
ses de l'hiver; des fleurs et de
rintemps; des fruits de l'été et
e.

de mon voyage lui disait assez
médecin; et il me fit à peu près
onfession que son frère, quoi-
s plus détournés : c'est son esto-
ccusa d'inertie. Je lui fis quel-
ons sur sa santé, et ses réponses
èrent son apparence florissante.
ue le défaut d'appétit dont il se
provenait sans doute du défaut
et l'engageai à en prendre da-
à manger peu; ajoutant que la
en toutes choses était un remède
maux, et le meilleur moyen de
rétablir l'équilibre des fonctions dérangé par des excès; au surplus, que c'était du docteur Murray qu'il devait attendre les meilleurs conseils sur sa santé.

« Il parut fort surpris de me voir des lunettes, et plus encore de la cause pour laquelle j'en portais; il n'avait aucune idée du myopisme. « Comment, dit-il, les médecins européens n'ont-ils pas trouvé de remède au raccourcissement ou à l'allongement de la vue? — Les lunettes n'en sont-elles pas un admirable remède? lui répondis-je; et il parut frappé de la justesse de mon observation.

« Il ne fit point l'éloge de Loudhiana. La monotonie des plaines, les chaleurs insupportables de l'été affectent davantage un montagnard et lui font plus regretter son pays. Wade lui observa qu'il lui avait souvent conseillé de passer l'été à Simla, et parla avec assurance du consentement du gouvernement à une telle demande de sa part; mais le prince laissa tomber ce propos. Notre visite avait été longue : j'y mis une fin en exprimant au prince mes vœux pour son rétablissement sur le trône du Kaboul, persuadé qu'alors je pourrais visiter avec sûreté ce pays encore presque inconnu aux Européens. Shâh Shoudjâ dit à ce sujet quelques phrases obligeantes de bon goût, et nous congédia.

« Il est impossible de paraître plus roi que ce prince détrôné, d'avoir plus de dignité sans morgue ni roideur, plus de noblesse et d'élégance sans affectation.

« Son costume était recherché sans être magnifique. Autour de sa tête était roulé en turban un cachemir du tissu et du dessin le plus délicat, d'un vert pâle. Il avait le corps enveloppé dans une large robe de chambre à grandes manches, de même étoffe que son turban, mais à fond blanc tout couvert d'élégantes palmettes, grandes comme la moitié de la main; cette robe se croisait sur la poitrine par une grande agrafe de pierreries en forme de palme : il portait un poignard très-simple à la ceinture; une longue canne de jonc, à main de cristal de roche; des pantalons de soie rouge et des bas de Cachemir bariolés; des pantoufles vertes, semblables à celles des gens de sa maison.

« La chambre où il nous reçut s'ouvrait au ciel dans le milieu, et au centre un faible

langage. En 1809, les stipulations des traités éloignaient, nous l'avons vu,

jet d'eau jouait dans un petit bassin. Cette salle n'était presque qu'une très-large galerie autour d'une petite cour carrée. Elle était dépourvue d'ornements, et les murs semblaient même n'avoir jamais été bien blanchis. L'officier aux oreilles coupées qui nous introduisit, resta debout à quelques pas, droit en face du prince, pendant toute notre visite : chez Shâh Zemân, notre introducteur avait observé le même cérémonial. Tous deux avaient des chaussettes de drap écarlate. C'est d'étiquette en Perse, de ne paraître devant le shâh qu'en bas rouges. Tous les gens de la maison des deux anciens rois de Caboul, que leur service appelle souvent près de leur maître, portent constamment ces bas de cérémonie.

« Le grand nombre de leurs anciens serviteurs qui les a suivis ou rejoints à Loudhiana, ruine ces deux princes; mais ils ont la consolation de vivre ainsi parmi les témoins de leur grandeur passée, et, comme ils leur donnent encore du pain, de n'en être pas moins respectés qu'autrefois. C'est d'ailleurs un noyau de partisans, qu'ils ont toujours sous la main pour les accompagner et les seconder dans l'entreprise qu'ils rêvent constamment contre Caboul. Malgré l'extrême modicité des pensions qu'ils leur font sur la leur propre, et la parcimonie de leurs dépenses personnelles, Shâh Zemân est toujours endetté, et Shâh Shoudjâ, qui a un établissement bien plus considérable, quoique aussi misérable en apparence, n'en supporte les frais qu'en vendant de temps à autre des pierreries. Il paraît qu'il en a conservé quelques-unes de très-grande valeur; et c'est leur haut prix même qui en rend la vente difficile. Il n'y a plus guère dans l'Inde de gens assez riches pour mettre une très-grande valeur à des diamants.

« Dans les premières années de son séjour à Loudhiana, Shâh Shoudjâ prenait un grand plaisir à assister aux exercices des troupes. On le voyait sans cesse dehors, à cheval presque toujours, quelquefois sur un éléphant; il montrait une activité rare chez les Asiatiques. Lorsque les chaleurs de l'été le confinaient dans sa maison, il se plaignait de cette inaction forcée. Wade alors lui conseilla d'écrire les mémoires de sa vie, et ce fut l'occupation d'un de ses étés. Wade, qui a lu ces mémoires, les dit écrits avec une pureté et une élégance remarquables.

toute intervention de la pai
gleterre, à moins que cette

Shâh Shoudjâ est un prince
« Depuis une couple d'année
ses habitudes actives; Wade
dépression générale dans ses espr
qu'il continue à parler de ses e
redevenir roi de Caboul, il e
qu'il a perdu l'énergie nécessai
quer une dernière tentative. Il
dant combien cette conquête se
tout chef entreprenant, et coml
elle lui serait aisée, à lui qui a
le pays le souvenir d'un premie
populaire. Mais il a perdu la
dans ses forces et dans sa fortu
« Wade a fait traduire pour
nombreux passages du livre de
tone, dont il aime à parler, quo
nement il lui reproche de lui
perdre sa couronne, par le refu
phinstone dut lui faire de pren
escorte une part dans les opér
taires qui amenèrent sa chute. I
anglaise eut beaucoup à se lo
égards et de sa courtoisie, et c'es
pourquoi le gouvernement le tr
néreusement que son frère, qui n
titre à son hospitalité.
« Quand ces deux frères se
sur un pied d'égalité parfaite.
Shoudjâ s'efforce de prendre
ment en toutes choses la préséan
Zemân. Il voulait en faire son p
et recevoir du gouvernement le
pies (15,000 fr.) qu'il leur don
chaque mois, afin que Shâh Zen
ses mains ce qui lui revient (2,
ou 5,000 fr.); cette demande lu
avec humeur.
« Il a souvent exprimé le désir
entrevue avec le gouverneur gé
la difficulté d'en régler l'étiquett
cette demande à lord Amherst.
liam Bentinck la voudrait évit
ment. Elle ne peut avoir d'objet
vernement puisse accueillir. C
Shoudjâ lui demande constamn
plusieurs années, c'est s'il lui rer
qu'il lui donne, et la pension
corde, dans le cas où il quitterait
et l'Inde anglaise, pour faire u
tentative sur Kaboul, et dans
reviendrait encore fugitif et san
A cela le gouvernement lui a
pondu qu'il était libre de quitte

[redacted]

fût réclamée; en 1839, cette
ition est officiellement stipulée

ou établie de fait, et la suzeraineté de l'Angleterre, proclamée à la face de l'Asie et de l'Europe, est reconnue des confins de la Perse au delà du Brahmapouttra, des monts Himalaya au cap Camorin.

Quels ont été, au reste, les résultats moraux et politiques de l'expédition d'Afghanistan? Ces résultats, nous n'hésitons pas à le proclamer, ont tourné, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, au profit et à la gloire de l'Angleterre. Pour juger de l'effet produit à l'intérieur, il suffit de lire l'adresse votée à lord Auckland, à son retour à Calcutta, par les principaux habitants hindous et musulmans de cette métropole des Indes anglaises. Il nous est impossible de ne pas trouver dans les passages suivants, non-seulement l'expression d'une confiance toujours croissante dans la force et l'habileté du gouvernement qui régit les destinées de l'empire indien, mais encore la manifestation la plus remarquable du progrès immense fait par les Hindoustanis dans l'intelligence de leurs droits, le sentiment de leur dignité et l'émulation rationnelle qui les rapproche par degrés de la race européenne.

« ..... Nous offrons à Votre Seigneurie nos sincères félicitations sur « son retour parmi nous..... Indépendamment de la conviction où « nous sommes que la présence d'une « personne aussi haut placée et aussi « éclairée sur les intérêts généraux et « commerciaux de l'empire que l'est « Votre Seigneurie, ne peut qu'être « extrêmement avantageuse à cette « grande métropole, nous nous appro« chons, dans la circonstance actuelle, « avec des sentiments de gratitude peu « ordinaires, du chef d'un gouverne« ment qui, par une manifestation ferme « et vigoureuse de sa force militaire, a « assuré à notre pays l'inestimable « bienfait de la paix....... Monsei« gneur ! il nous était réservé de voir « les soldats de l'Hindoustan porter

d'entreprendre au dehors telle ex-
qu'il lui plairait; mais il a toujours
lui dire comment il le traiterait,
uit après cela. Il n'y a pas de gouver-
n Europe aussi équitable que celui-
a politique.
Afghans qui ont suivi les deux an-
s, demeurent assez isolés du reste
pulation de Loudhiana : je veux
ceux de haut rang. Ils savent le
ns la misère, ils ne s'allient qu'en-
Ces seigneurs *doranis* qui vivent
nt sur des pensions de 15 à 20
(37 fr. 50 c. à 50 fr.) par mois,
ient peu de musulmans dans l'Inde
bles pour épouser leurs filles ou
er les leurs en mariage. Quant aux
ses, ils ne contracteraient d'al-
l'avec la maison impériale de Dehli,
ils ne sont pas étrangers par le
med-Shâh ayant épousé une des
de la maison de Timour, lorsqu'il
après la bataille de Paniput. Leurs
nt encombrés d'enfants. Le doc-
ray y a été appelé diverses fois,
er des princesses malades à la der-
rémité; elles sont traitées comme
res par les eunuques qui les gar-
rray eut à guérir un cas de fistule
z une des femmes de Shâh Zemâu :
que la partie malade au travers
fait dans une tenture de soie;
femmes plus jeunes rompirent la
ravèrent les menaces et les coups
ues, pour voir le docteur euro-
elles regardèrent avec une exces-
sité.
es Afghans sont *sounis*. C'est aussi
e la famille de Timour. Le roi
scend d'une famille persane *chya*.
l le commandant en chef, lord Com-
vint à Loudhiana, Wade eut à
une difficulté d'étiquette considé-
général désirait voir Shâh Shoudjâ.
était curieux de voir celui qu'on
e héros de Bhurtpour. Mais soit
douteux si l'ancien roi accorderait
il anglais un siége aussi élevé que
u si le général consentirait à faire
re visite, ou insisterait pour qu'elle
nduc, Wade les fit se rencontrer
à une revue, en sorte qu'ils se vi-
parlèrent, sans indiquer les pré-
de leur orgueil. Shâh Shoudjâ
aimait mieux d'ailleurs se montrer sur une selle que sur son trône d'oripeau. Il est superbe à cheval. »

« leurs armes victorieuses dans des « régions vers lesquelles nos regards « ne s'étaient jamais tournés qu'avec « appréhension. Il nous était réservé « de voir ces mêmes régions devenir « le théâtre d'événements qui ont mis « dans tout leur lustre le pouvoir et « la grandeur de l'empire indien et « vengé son honneur et ses droits à « la face de l'Asie et du monde entier. « Il nous était réservé de voir enfin le « flot de la conquête qui, pendant « tant de siècles, a roulé vers l'est, « refoulé dans l'occident par des bandes « héroïques dans les rangs desquelles « nous sommes fiers de reconnaître le « sipahi marchant côte à côte dans « une fraternité guerrière avec le sol- « dat anglais, son compagnon de triom- « phe et de gloire. »

Et qu'on ne croie pas que ces sentiments n'aient trouvé d'écho que dans la présidence du Bengale; les populations plus voisines du théâtre de la guerre ont senti ce que l'affermissement de la puissance anglaise, et l'extension de son influence civilisatrice, avaient d'importance pour la sécurité et le bonheur des peuples; et tout dernièrement encore (au mois de septembre 1840), les principaux habitants de Mhow, ville de garnison à une distance peu considérable de Bombay, prenant congé du major général Brooks, nommé au commandement des forces destinées à châtier les Béloutchis, s'exprimaient ainsi :

« . . . . . Nous regrettons sincèrement « votre départ, mais, en même temps, « nous désirons vivement vous voir « accomplir l'honorable tâche d'éten- « dre au loin le bienfait de la domina- « tion anglaise, domination que nous « savons apprécier, et que la justice et « l'humanite accompagnent partout où « s'étend son influence; et s'il est per- « mis à des *natifs* (*natives*) d'exprimer « leur opinion sur le compte de leurs « supérieurs, nous n'hésiterons pas à « dire que la connaissance que nous « avons de votre habileté et de votre « jugement nous fait entrevoir pour « vous une riche moisson de succès et « de gloire dans les opérations de l'ar- « mée qui vient d'être pla « tre commandement, da « punir les tribus barbare « de Sindhis et d'Afghans « rant encore les bienfaits « nation anglaise, s'oppos « les moyens possibles à « du commerce, et rejett « leur aveuglement, s'ils l « l'heureux avenir que leu « Providence. »

Quelque large part q vouloir faire, dans ces dém aux habitudes de flatterie personnel, il est évident, au moins, qu'un pareil lan une révolution salutaire d victions, les espérances, da en un mot, et que les *nat* nant aux classes les plus plus industrieuses, les plu de l'Hindoustan, comprenn fit de la civilisation et de l' général, la politique réce gleterre et l'avenir de leur

L'effet produit à l'exté décision énergique du go anglais n'a pas été moins ble. Les faibles chefs de Ka Kaboul avaient sollicité l'a Persans dans le but de r attaques des Sikhs, alliés Ils avaient, sans aucun do de demander, comme les Pe d'accorder ce secours; mai alliée de la Perse, encourag nous l'avons vu, cette menaçante pour les intér anglaise. Aucun acte d'hos ne pouvait, il est vrai, auto vernement anglais à user les en Europe; mais la cond vernement russe justifiait l tement et les remontrance de Saint-James, d'un côté des mesures qui ont signa que ferme et prévoyante de land, de l'autre. L'échang très-vives entre les deux cette question délicate de tion de la Russie dans d'Afghanistan, a amené, c l'avons dit plus haut (p. 4 testation de désintéresseme

cette dernière puissance,
de fait des agents qu'elle
is en Perse et du côté
Le comte Simonich a été
a cour de Perse par le
mel, et le malheureux
oyez page 48, note), rap-
-Pétersbourg, s'est fait
elle, après avoir brûlé ses
suite d'une entrevue avec
Neselsrode. La Russie a
ue le temps n'était pas
d'étendre son influence
u delà de la Perse.
ôté, l'expédition qu'elle
se, il y a un an environ,
les insultes faites à son
r le khan de Khiva, et
ujets russes réduits par
age : cette expédition,
ue aventureuse et la pé-
ne paraissent pas moins
ntion que le spectacle
té les troupes anglaises
u milieu d'épreuves d'un
les passes du Bolan, ve-
quer par suite de la ri-
re de l'hiver. La Russie,
rant une expédition nou-
des précautions infinies
a le succès infaillible, a
aux humbles protesta-
i de Khiva, et accepté la
ite par ce chef (à l'ins-
rtune du gouvernement
nvoyer tous les prison-
ses frais dans leur patrie.
gage, en outre, par les
s plus solennelles, à don-
toute sûreté, toute pro-
encouragement possibles
. Le changement inat-
à la balance politique
ar le traité du 15 juillet
sans la participation de
ur régler, par l'influence
l'Angleterre, de l'Autri-
usse et de la Russie, les
ultan avec le pacha d'É-
u concourir, avec ces
dans l'extrême Orient,
tribuer à modifier les
éterminations de la Rus-
port à l'Asie centrale.

Ainsi, en Europe et en Asie, de grandes questions sont en suspens. En Europe, la France a permis que le sort de l'Égypte et de la Syrie fût réglé provisoirement sans son intervention. En Asie, la Russie paraît s'être résignée à abandonner les destinées de l'Afghanistan, de la Tartarie, de la Chine, peut-être, à l'influence suzeraine de l'Angleterre! Il y a dans ces événements quelque chose d'étrange et d'imprévu qui semble révéler l'action de causes encore imparfaitement étudiées ou tout à fait incomprises. Nous n'avons cependant pas à rétracter ce que nous avancions il y a un an (*) sur les véritables intérêts et sur les tendances de la Russie dans l'Asie centrale. Le fond des grandes questions n'a pas changé; les solutions sont ajournées ou modifiées par des circonstances imprévues: voilà tout. Nous reproduirons ici quelques-unes des remarques que nous avions cru utile de faire à l'époque que nous venons d'indiquer, et nous leur donnerons le développement relatif que la marche des événements nous semble exiger.

Les probabilités d'une invasion des Indes anglaises par la Russie, à une époque plus ou moins rapprochée, ont longtemps occupé et occupent encore les esprits. Les uns ont regardé cette expédition gigantesque comme impraticable; les autres comme inévitable et devant s'accomplir par des moyens analogues à ceux qui ont conduit Alexandre aux rives de Sutledge et les conquérants musulmans au cœur de l'Hindoustan. Napoléon, aux trois grandes phases de sa vie politique, général, premier consul (**), empereur, avait rêvé la conquête de l'Hindoustan. Jusqu'en 1813, et pendant

(*) État actuel des Indes anglaises. *Revue des deux mondes*, numéro du 15 mai 1840.

(**) Il n'est pas douteux que l'empereur Paul Ier et le premier consul eussent formé le projet de rassembler une armée combinée à Astrabad pour marcher de là sur l'Indus et envahir l'Inde anglaise. Napoléon a plusieurs fois, à Sainte-Hélène, parlé de ce grand projet que la mort de Paul Ier fit

les conférences de Prague, il s'occupait de la possibilité d'attaquer les An-

avorter. Voici quel était le plan de l'expédition :

PROJET D'UNE EXPÉDITION DANS L'INDE PAR TERRE.

But de l'expédition.

Chasser, sans retour, les Anglais de l'Indoustan ; délivrer ces belles et riches contrées du joug britannique ; ouvrir de nouvelles routes à l'industrie et au commerce des nations civilisées de l'Europe, et à la France en particulier : tel est le but d'une expédition digne d'immortaliser la première année du dix-neuvième siècle, et les chefs des gouvernements qui ont conçu cette utile et glorieuse entreprise.

Puissances qui doivent y concourir.

La république française et l'empereur de Russie, pour envoyer sur les bords de l'Indus une armée combinée de soixante-dix mille hommes ;

L'empereur d'Allemagne, pour donner passage aux troupes françaises, et leur faciliter les moyens de descendre le Danube jusqu'à son embouchure dans la mer Noire.

Rassemblement à Astrakan d'une armée russe de trente-cinq mille hommes, et son transport jusqu'à Astrabad.

Du moment où le projet de l'expédition aura été définitivement arrêté, Paul Ier donnera des ordres pour qu'il soit rassemblé, à Astrakan, une armée de trente-cinq mille hommes, dont vingt-cinq mille de troupes réglées de toutes armes, et dix mille Cosaques.

Ce corps d'armée s'embarquera de suite, sur la mer Caspienne, et sera conduit à Astrabad, pour y attendre que l'armée française arrive.

Astrabad sera le quartier général des armées combinées : on y établira tous les magasins de guerre et de vivres ; il deviendra le centre des communications entre l'Indoustan, la France et la Russie.

Route que tiendra l'armée française pour se rendre des bords du Danube aux bords de l'Indus.

Il sera détaché de l'armée du Rhin un corps de trente-cinq mille hommes de toutes armes.

Ces troupes seront embarquées, dans des

glais dans leur empire (duc de Bassano, alors

bateaux, sur le Danube, et fleuve jusqu'à son embouchu Noire.

Arrivées au Pont-Euxin, l seront sur des bâtiments de t nis par la Russie, traverseroi et la mer d'Azoff, et iront (Taganrok.

Ce corps d'armée doit ens Don, en remontant la rive d jusqu'à une ville des Cosa Piati-Izbianka.

Parvenue à ce point, l'ar le Don, et voyagera par terr virons de la ville de Tzaritzi rive droite du Volga.

Elle s'embarquera sur ce fl cendra jusqu'à Astrakan.

Là, les troupes s'embarq navires marchands, traverser sa longueur, la mer Caspien ront à Astrabad, ville mariti

Alors les Français ayant j l'armée combinée se mettr passera par les villes d'Hérat de Candahar, et atteindra l droite de l'Indus.

Durée du voyage de l'arm

Pour descendre le Danube ju bouchure dans la mer Noi
De l'embouchure du Danul Taganrok................
De Taganrok à Piati-Izbiank
De Piati-Izbianka à Tzaritzi
De Tzaritzin à Astrakan....
D'Astrakan à Astrabad.....
D'Astrabad aux bords de l'In

Ainsi, l'armée française en tre mois pour se rendre des nube aux rives de l'Indus ne rien forcer, on suppose (durera cinq mois entiers : si part au commencement de m elle doit être rendue à sa de la fin de septembre.

On observe que la moitié (faite par eau, et l'autre moiti

Moyens d'exécutio

En s'embarquant sur le Da

[redacted]

étrangères, recueillait, pour
nettre, les renseignements

it conduire avec elle ses pièces
: et leurs caissons.
a besoin d'aucun objet de cam-

rie, les troupes légères et l'ar-
ivent point emmener leurs che-
nbarquera seulement les selles,
les bâts, les traits, les brides,
tc.
d'armée doit être approvisionné
our un mois.
nissaires précéderont l'armée,
préparer et distribuer l'étape
l sera jugé nécessaire.
à l'embouchure du Danube,
itera sur les bâtiments de trans-
par la Russie, et approvision-
s pour quinze à vingt jours.
que l'embarquement se fera, des
s et des officiers d'état-major se
r terre et en poste, les uns à
: à Tzaritzin, les autres à As-

issaires envoyés à Taganrok se
: avec des commissaires russes,
la marche, par terre, de l'ar-
Taganrok jusqu'à Piati-Izbianka,
er l'étape et faire les logements,
rassembler tous les chevaux et
nécessaires au transport de l'ar-
s bagages de l'armée.
s commissaires s'entendront avec
és à Tzaritzin, pour réunir le
bateaux qu'exigera le passage
uel, sur ce point, est un peu
ue la Seine à Paris.
issaires placés à Tzaritzin au-
, et à l'avance :
nir sur trois ou quatre points,
n et le Volga, tous les objets
nt et les vivres nécessaires à
lant sa marche;
sembler, sous Tzaritzin, le nom-
de bateaux pour embarquer
ıçaise sur le Volga et la faire
isqu'à Astrakan.
nissaires envoyés à Astrakan
s navires prêts pour recevoir
l sera embarqué des vivres pour
.
'armée française débarquera à
le y trouvera les objets ci-après,
été rassemblés et préparés par
ires des deux gouvernements :

les plus précis que les voyageurs pussent fournir sur cette grande question.

1° Des munitions de guerre de toute espèce, et de la grosse artillerie.

Ces munitions peuvent être tirées des arsenaux d'Astrakan, de Casan et de Saratof, qui en sont abondamment pourvus

2° Des chevaux de trait pour le transport de l'artillerie et des munitions de l'armée combinée.

3° Des voitures et des chevaux pour le transport des bagages, des pontons, etc.

4° Des chevaux de selle, pour monter la cavalerie française et les troupes légères.

Ces chevaux pourront être achetés entre le Don et le Volga, chez les Cosaques et les Calmouks : ils s'y trouvent en quantités innombrables, sont les plus propres au service dans les pays qui seront le théâtre des opérations militaires, et le prix en sera plus modique que partout ailleurs.

5° Tous les objets de campement nécessaires à l'armée française, pendant sa marche jusqu'aux bords de l'Indus et au delà.

6° Des magasins de draps, de toiles, d'habits, de chapeaux, de casques, de gants, de bas, de bottes, de souliers, etc., etc., etc.

Tous ces objets se trouvent en grande abondance en Russie, et à meilleur marché que dans les autres États de l'Europe. Le gouvernement français peut traiter pour ces fournitures avec les directeurs de la colonie de Sarepta, à six lieues de Tzaritzin, sur la rive droite du Volga; cette colonie d'évangélistes, qui passe pour la plus riche, la plus industrieuse et la plus exacte à remplir ses engagements, a son chef-lieu en Saxe; c'est là qu'il faut obtenir des ordres pour que la colonie de Sarepta se charge des fournitures.

7° Une pharmacie approvisionnée de toutes espèces de médicaments.

Elle peut être fournie par la colonie de Sarepta, où il existe, depuis longtemps, une pharmacie qui rivalise, par la variété, la bonté des drogues, avec la pharmacie impériale de Moscou.

8° Des magasins de riz, de pois, de farines, de gruaux, de salaisons, de beurre, de vins, d'eaux-de-vie, etc., etc.

9° Des troupeaux de bœufs et de moutons.

Les pois, les farines, les gruaux, les salaisons et le beurre seront tirés de Russie; tous les autres objets se trouvent abondamment en Perse.

Napoléon n'est plus, et le monde a changé de face. Les moyens d'attaque

10° Des magasins de fourrages, d'orge et d'avoine.

L'avoine sera tirée d'Astrakan : le pays donnera les fourrages et l'orge.

Marche de l'armée combinée depuis Astrabad jusqu'aux bords de l'Indus ; mesures pour assurer le succès de l'expédition.

Avant le débarquement des Russes à Astrabad, des commissaires des deux gouvernements seront envoyés à l'effet de notifier à tous les khans et autres petits despotes des pays que l'armée combinée devra traverser :

« Qu'une armée des deux nations les plus « puissantes de l'univers doit passer sur « leurs domaines pour se rendre aux Indes ; « que le seul but de cette expédition est de « chasser de l'Indoustan les Anglais, qui ont « asservi ces belles contrées, jadis si célè- « bres, si puissantes, si riches en produc- « tions et en industrie, qu'elles attiraient « tous les peuples du monde pour prendre « part aux dons et aux faveurs de tout genre « dont il avait plu au ciel de les combler ; « que l'état horrible d'oppression, de mal- « heur et de servitude sous lequel gémis- « sent aujourd hui les peuples de ces con- « trées, a inspiré le plus vif intérêt à la « France et à la Russie ; qu'en conséquence, « ces deux gouvernements ont résolu d'unir « leurs forces pour affranchir les Indes du « joug tyrannique et barbare des Anglais ; « que les princes et les peuples de tous les « États que doit traverser l'armée combinée, « n'ont rien à craindre d'elle ; qu'au con- « traire, ils sont invités à coopérer de tous « leurs moyens au succès de cette utile et « glorieuse entreprise ; que cette expédition « est aussi juste dans sa cause qu'était in- « juste celle d'Alexandre qui voulait con- « quérir le monde entier ; que l'armée com- « binée ne lèvera point de contributions, « achètera de gré à gré, et payera argent « comptant, tous les objets nécessaires à sa « subsistance ; que la discipline la plus sé- « vère la maintiendra dans le devoir ; que « le culte, les lois, les usages, les mœurs, « les propriétés, les femmes, seront partout « respectés, etc., etc. »

D'après une semblable proclamation, et en agissant avec douceur, franchise, loyauté, il n'est pas douteux que les khans et les autres petits princes accorderont un

et de défense se sont égalis
cherchent dans des luttes

libre passage dans leurs É
d'ailleurs, divisés comme il
entre eux, ils se trouvent t
opposer une sérieuse résist

Les commissaires français
accompagnés par d'habiles
lèveront la carte topographiq
l'armée combinée devra trav
cartes ils marqueront les lie
ments, les rivières qu'il fau
villes auprès desquelles l'arm
les points où le transport
l'artillerie et des munitions,
ver quelques difficultés, en
moyens de surmonter les ob

Ces commissaires traiteron
les princes et les particuliers
nitures de vivres, des char
signeront les traités, dema
tiendront des otages.

Lorsque la première div
arrivera à Astrabad, la pr
russe devra se mettre en ma
divisions de l'armée combiné
cessivement, à la distance
lieues l'une de l'autre ; ces
muniqueront entre elles par
chements de Cosaques.

Un corps de quatre à cin
ques, mêlé avec de la caval
troupes réglées, formera l'a
pontons doivent toujours la
diatement : cette avant-gar
ponts sur les rivières, en d
proches, et veillera à la sûr
en cas de trahison ou de quel
dent.

Le gouvernement français
au général en chef de l'exp
mes de la manufacture de V
que fusils, carabines, pistole
etc. ; des vases et autres obje
de la manufacture de Sèvres
et des pendules des plus hab
Paris ; de belles glaces ; de
de France, de différentes co
écarlate, cramoisi, vert et bl
couleurs favorites des Asiatiq
ticulier des Persans ; des velo
d'or et d'argent : des galons
de Lyon ; des tapisseries des
etc., etc.

Tous ces objets, distribués
princes de ces contrées, et

[redacted]

;s résultats plus com-
ıbles que ceux qu'elles

é qui sont si naturelles
iront à donner à ces peu-
idée de la munificence,
e la puissance de la na-
ouvrir, par la suite, une
e de commerce.
de savants et d'artistes
prendre part à cette glo-
Le gouvernement leur
et les plans qui peuvent
ys que devra parcourir
ainsi que les mémoires
plus estimés qui traitent

:t des artificiers seraient

ces peuples la plus haute
et de la Russie, il con-
e l'armée et le quartier
ıstrabad, de donner dans
s fêtes brillantes, accom-
ıs militaires, comme dans
ielles on célèbre à Paris
ıents et de mémorables

ant ainsi disposées, il n'y
ıur la réussite de l'entre-
:cès dépendra de l'intelli-
a bravoure et de la fidélité
. les deux gouvernements
ion du projet.
rmée combinée sera par-
e l'Indus, les opérations
commencer.
r que les monnaies d'Eu-
ıs de cours et qui sont les
n Perse et dans les Indes,
le Venise, les ducats de
ıts de Hongrie, les impé-
s de Russie.]

———

qui pouvaient être faites à
: résumées, à ce qu'il pa-
er consul, de la manière

JECTIONS.

: de bateaux pour trans-
le trente-cinq mille hom-
be, jusqu'à son embou-

:igneur ne consentira pas
: une armée française par
s'opposera à ce qu'elle

devaient autrefois au hasard des batailles. Il y a donc ici encore une question

s'embarque dans des ports qui sont de la dépendance de l'empire ottoman.

3. Y a-t-il dans la mer Noire assez de navires et de bâtiments pour le transport de l'armée, et Paul Ier en a-t-il assez à sa disposition?

4. Le convoi sorti du Danube ne courra-t-il point le risque d'être inquiété ou dispersé par la flotte anglaise de l'amiral Keith, qui, au bruit de cette expédition, franchissant les Dardanelles, entrera dans la mer Noire, pour empêcher la sortie de l'armée française, et la détruire?

5. L'armée combinée étant réunie à Astrabad, comment pourra-t-elle aller jusqu'aux Indes par des pays presque sauvages et dénués de ressources, ayant à parcourir une distance de trois cents lieues, depuis Astrabad jusqu'aux frontières de l'Indoustan?

———

(L'empereur répond aux objections avec une assurance que le succès aurait peut-être justifiée, à une époque où l'Angleterre était incomparablement moins forte dans l'Inde qu'elle ne l'est aujourd'hui.)

RÉPONSES.

1. Je crois qu'il sera facile de rassembler une quantité suffisante de bateaux : dans le cas contraire, l'armée descendrait par terre jusqu'à Ibrahilof, port sur le Danube dans la principauté de Valachie, et jusqu'à Galatz, autre port sur le même fleuve, dans la principauté de Moldavie; alors, l'armée française s'embarquerait sur les navires préposés et envoyés par la Russie, et elle continuerait sa route.

2. Paul Ier obligera la Porte à faire tout ce qu'il voudra; ses forces imposantes feront respecter sa volonté par le divan.

3. L'empereur de Russie peut aisément rassembler dans ses ports de la mer Noire plus de trois cents navires et bâtiments de toutes grandeurs; tout le monde sait les accroissements que la marine marchande russe a pris dans la mer Noire.

4. Si M. Keith veut franchir le détroit, et que les Turcs ne s'y opposent pas, Paul Ier s'y opposera; pour le faire, il a des moyens plus efficaces qu'on ne pense.

5. Ces pays ne sont point sauvages et arides; la route est ouverte et pratiquée depuis longtemps; les caravanes arrivent ordinairement en trente-cinq ou quarante jours,

[illegible] c'est celle de l'opportunité. La Russie [illegible] en ce moment [illegible]

[illegible]

r table à menacer les po[illegible] [illegible] dans l'Inde ? Nous [illegible] ; mais, en supposant [illegible] conçu le projet form[illegible] au moins en partie, [illegible] et son influence à la do[illegible] [illegible] britanniques, [illegible] que les moyen[illegible] [illegible] semblable projet [illegible] [illegible] avant plusieu[illegible] [illegible] de ces moyen[illegible] [illegible] n'hésiterons pas à [illegible] [illegible] indispensable o[illegible] [illegible] dans l'état a[illegible] [illegible] est impossible, ou [illegible] impraticable. [illegible] éventualités [illegible] des droits évidents, [illegible] et de[illegible] [illegible] satisfaction. La R[illegible] [illegible] géographique, es[illegible] [illegible] celu[illegible] [illegible] plus particulièrem[illegible] [illegible] au commerce [illegible] Le [illegible] [illegible]

[illegible]

[redacted]

ié une relation intéressante oyage. L'importance de la ı de Khiva avait fortement ıuraviev, qui ne semblait pas comme douteux le succès édition dirigée contre ce petit ;i nous possédions Khiva, onquête ne serait pas diffi-d. Mouraviev, les nomades de l'Asie auraient redouté ;sance, et il se serait établi de commerce par le Sind et éria jusqu'en Russie; alors richesses de l'Asie auraient ı notre patrie, et nous eus-e réaliser le brillant projet le Grand. Maîtres de Khiva, d'autres États se seraient us notre dépendance. En un ı est en ce moment un poste i s'oppose au commerce de ıvec la Boukharie et l'Inde ıale; sous notre dépendance, serait devenue une sauve-ıurait défendu ce commerce ıttaques des peuplades dis-ns les steppes de l'Asie mé-Cette oasis, située au mi-océan de sable, serait deve-int de réunion de tout le de l'Asie, et aurait ébranlé :ntre de l'Inde l'énorme su-ommerciale des dominateurs La route de Khiva à As-ɔurrait être de beaucoup uisqu'il n'y a que dix-sept arche d'Ourghendj à la baie vodsk, d'où, par un vent on peut aller en peu de jours n. »

, des envoyés de Bôkhara imé le désir de voir une am-sse se rendre dans leur pays, t accueilli par l'empereur qui nomma M. de Négri, d'État, son chargé d'af-ès du khan de Bôkhara.

es personnes attachées à ɔn se trouvait le colonel de f. La relation rédigée par cet i publiée à Paris en 1826 (*).

ı d'Orenbourg à Boukhara, etc., Amédée Jaubert.

M. de Meyendorff insiste, de son côté, sur les avantages immenses qui résulteraient de l'établissement de cette *influence légitime* que la Russie a le droit d'exercer dans l'Asie centrale. « La marche progressive des lumières en Russie appelle ce vaste empire à réaliser une idée aussi généreuse. C'est à la Russie qu'il appartient de donner aux khanats de l'Asie centrale une impulsion salutaire, et de répandre sur ces contrées tous les bienfaits de la civilisation européenne. » La Russie a constamment entretenu, depuis cette époque, des relations actives avec Bôkhara, et il est probable que ce point sera le centre de la lutte commerciale qui s'engage aujourd'hui entre elle et l'Angleterre, lutte appuyée, du côté des Anglais, par l'expédition de l'Afghanistan, et du côté de la Russie par celle de Khiva.

Cette dernière expédition, préparée à Orenbourg sous les ordres du général Perowski, avait été précédée d'un manifeste que nos journaux ont reproduit, et qui énumérait les griefs très-réels de la Russie contre le khan de Khiva. Le gouvernement russe avait recueilli, dans le cours des années 1825 et 1826, des renseignements d'une grande exactitude sur toute la ligne de marche des caravanes entre les frontières de l'empire et la Tourkomanie, et, en particulier, sur la ligne que le général Perowski devait parcourir. Cette route traverse le plateau connu sous le nom kirghiz d'*Oust-Ourt*, espèce d'isthme entre la mer Caspienne et la mer d'Aral. Sur ce plateau et dans toutes les régions qui l'avoisinent, les extrêmes du froid et du chaud sont plus remarquables que dans aucun autre climat connu. La chaleur s'y élève souvent, en été, à 40° et 50° de Réaumur; le froid, au cœur de l'hiver, excède fréquemment 30°. Les neiges y sont abondantes, et les redoutables tourbillons appelés *bouranes*, qui les accompagnent parfois, enlèvent, emportent, détruisent les hommes et les bestiaux. L'*Oust-Ourt* et les côtes de la mer d'Aral et de la mer Caspienne, qui lui servent de limites à l'est et à

l'ouest, ont été examinés, relevés et décrits avec un soin minutieux par l'expédition scientifique qui avait été placée sous les ordres du général major Berg (alors colonel), dans les années que nous venons de désigner (*). L'expédition militaire entreprise cette fois, autant dans le but de contre-balancer, dans l'Asie centrale, l'effet moral de l'échec éprouvé par la politique russe en Afghanistan, que pour délivrer les sujets russes prisonniers du khan de Khiva, et procurer aux relations commerciales la sécurité et l'extension qu'elles réclamaient, avait été résolue, à ce qu'il paraît, en mars 1839. De ce mois au mois de novembre, d'immenses moyens de transport furent rassemblés à Orenbourg. Les détails ne sont point officiellement connus; mais de la comparaison des divers documents que nous avons pu consulter, résultent, avec probabilité, les faits suivants. L'expédition, divisée en quatre colonnes, et forte d'environ trois mille hommes d'infanterie et quinze cents hommes de cavalerie, artillerie, etc., se mit en marche d'Orenbourg, du 14 au 17 novembre : elle atteignait les rives de l'Emba le 19 décembre, et avait déjà souffert, surtout dans ses moyens de transport, du froid excessif des steppes et de cette saison, 1839-40, en particulier. De petits détachements occupaient deux points fortifiés sur la route; l'un de ces points se trouvait sur l'Emba, à trois cent quinze milles de la frontière russe; l'autre, nommé Ak Boulâk, à quatre cent vingt-huit milles. D'Ak Boulâk au plateau Oust-Ourt, on compte, à ce qu'il paraît, deux cent vingt-cinq milles. Or, le

(*) C'est d'après les observations et les calculs des ingénieurs attachés à cette expédition que la différence de niveau entre les deux mers a été déterminée : la mer d'Aral se trouve être plus élevée que la mer Caspienne de 110 pieds environ, 35m,86. Il s'est glissé, à cet égard, dans la traduction de l'histoire des Kirghiz-Kazaks, d'Alexis Lerchine, revue et publiée par Charrière, (imprimée à l'imprimerie royale, 1840), partie 1re, chap. 5, p. 55, une erreur énorme qu'il importe de signaler.

corps expéditionnaire avait d
plus d'un millier de chamea
de dépasser l'Emba, et quand
le 2 février à Ak Boulâk, on
perdu cinq mille, et on était
moitié chemin de Khiva! L
Perowski, craignant avec ra
tous les moyens de transport
sent à lui manquer, par su
rigueur inaccoutumée de la s
détermina, le 5 février, à ré
sur l'Emba. Ce mouvement r
était complété au 14 févrie
rives de l'Emba, le corps d'e
péditionnaire se replia su
bourg (*). Cette fois encore
avait triomphé de la science
et du courage!

Mais la Russie, décidée à
bout cette entreprise, ne pou
reculer, et une nouvelle expé
résolue. Des préparatifs sur
grande échelle, et protégés
précautions plus minutieuses
que celles qui avaient été e
naguère, étaient en pleine
quand le gouvernement sup
Indes anglaises, saisissant l
qui se présentait d'appuyer
ment la politique récemment
par le cabinet de Saint-James
à la Russie tout prétexte im
pénétrer à main armée da
centrale, envoya successivem
officiers intelligents au khan d
pour le déterminer à donner
tion entière à l'empereur. C
sion, qui n'a pas été sans
sans accidents (au moins pou
tenant Abbott, le premier de
envoyés à Khiva), paraît av

(*) Quelques milliers de cavali
été envoyés par le khan de K
s'emparer des petits forts russes
lâk et de l'Emba. Ils se présentèr
Ak Boulâk dans le courant du m
cembre. On leur tira quelques
canon qui les dispersèrent : ils
suite une tentative contre un dé
de deux ou trois cents hommes
dait de l'Emba à Ak Boulâk, mai
repoussés avec une perte énorm
parurent plus.

cès. La proclamation suivante al Perowski (publiée à Péters- 24 octobre dernier) fait con- résultat des négociations, sans mentionner l'intervention et on devait s'y attendre.

néral Perowski a fait publier à rg la notification suivante, du ement des relations entre la t Khiva :

déclaration publiée le 14 no- 1839 exposait les motifs qui nt l'empereur à entreprendre édition militaire contre Khiva. xpédition avait pour but de dre les Khiviens, par la force es, à se rendre aux justes de- du gouvernement impérial, er les prisonniers russes qu'ils dans l'esclavage, de faire s déprédations et autres excès sur les frontières de l'empire, ettre, désormais, les droits et rêts des sujets russes à l'abri e attaque. Cette mesure de ré- a a suffi, même avant son en- mplissement, pour convaincre iviens qu'en s'obstinant plus ps à se montrer hostiles à la ils attireraient nécessairement r pays les plus désastreuses ences. Le chef de Khiva, en- nt sous leur véritable jour les de son khanat, s'est empressé un appel à la magnanimité de sté Impériale, après avoir tou- satisfait, sans condition, aux les demandes de la Russie. Au juillet dernier, il a rendu un par lequel il interdit à toutes ns placées sous son autorité, ne d'un châtiment sévère, de tre aucun acte de violence ou ge sur les frontières de l'em- nsi que de détenir aucun sujet ans l'esclavage. Le khan, en emps, envoyait en Russie un officiers qui avait été arrêté à pour déclarer formellement que an, était prêt à accorder toutes arations exigées par l'empe- n témoignage de sa sincérité, bla immédiatement et fit met- iberté tous les Russes prison- niers sur son territoire, leur fournit de l'argent et les envoya en Russie, accompagnés de son ambassadeur. Les prisonniers et l'ambassadeur khi- vien, Ataniaz Hodja Reiss, arrivèrent à Gourieff le 25 septembre. En appre- nant que les Khiviens avaient ainsi purement et simplement accédé à nos principales demandes, Sa Majesté Im- périale daigna ordonner que l'ambas- sadeur khivien serait reçu à Saint- Pétersbourg ; que les marchands khiviens arrêtés en Russie seraient mis en liberté ; que leurs marchandises qui avaient été séquestrées leur se- raient rendues ; qu'on accorderait des secours à ceux d'entre eux qui en au- raient besoin pour retourner dans leur pays ; et enfin, que les relations commerciales qui avaient été inter- rompues avec Khiva, seraient réta- blies. Les mesures qui pourront être nécessaires pour placer le commerce futur entre les deux pays sur des bases sûres, deviendront l'objet de négocia- tions entre le gouvernement impérial et le khan de Khiva.

« J'ai pensé qu'il était de mon devoir de faire connaître la volonté suprême de Sa Majesté Impériale aux habi- tants de la province confiée à ma charge.

« Le gouverneur militaire d'Oren- bourg, aide de camp général,

« PEROWSKI (*). »

Le cabinet russe ne pouvait se lais- ser démoraliser par un échec. Les tribus Kirghis et Kaissacks, qui ont aidé les Russes dans leur dernière tentative, seraient encore leurs auxi- liaires dans une nouvelle expédition, si le khan de Khiva hésitait à remplir ses engagements. Trois cents lieues de pays ne sont pas un obstacle infran- chissable pour des nomades qui peu- vent aller partout où leurs chevaux

(*) Les journaux anglais ont annoncé que le capitaine Shakespear qui avait été envoyé à Khiva (après le capitaine Abbott) et de là à Pétersbourg, *à l'effet de récon- cilier la Russie avec le khan de Khiva,* a été présenté à l'impératrice le 29 novembre dernier.

trouveront de l'eau et des pâturages, et qui n'exigent pour leur propre subsistance que ce que la nature ne refuse nulle part. Toutefois, nous le répétons, il est dans l'intérêt de la Russie de se borner en ce moment à prendre position dans l'Asie centrale pour la protection et l'agrandissement de son commerce; c'est un droit qu'elle peut exercer sans que l'Angleterre puisse s'en offenser, et si la rencontre de ces deux puissances prenait avant longtemps, contre toute apparence, un caractère hostile, la faute n'en sera pas à la Russie. Il n'est pas au pouvoir de l'Angleterre d'arrêter la marche de la civilisation dans l'Inde. Ce qu'elle pouvait faire, c'était de s'associer au mouvement et de le diriger, et c'est ce qu'elle a fait; mais, tout en s'efforçant de féconder les éléments divers de ses richesses territoriales, et de développer les ressources industrielles et commerciales de son empire, elle a voulu, avant tout, et pour son seul intérêt, exclure de cette œuvre d'avenir le concours des autres nations européennes, et même jusqu'à leur influence politique. C'est là, selon nous, qu'est le vice radical de son système, et nous ne pouvons croire qu'elle persiste dans cette voie d'exclusion. Malheureusement les nations, comme les individus, s'abusent parfois sur leur valeur réelle, se laissent aller au courant des habitudes et de la routine, caressant certains préjugés vaniteux, s'accoutumant à regarder comme un droit ce qui n'a été que le résultat de la tolérance ou de l'insouciance des autres nations. Les Anglais, en particulier, regardant la mer comme leur domaine, et les spéculations basées sur une exportation illimitée de leurs produits comme un privilége, s'étonnent, s'alarment et s'offensent même au besoin, avec un naïf égoïsme, de toute tentative de concurrence. C'est là l'écueil contre lequel viendra peut-être se briser l'avenir de l'Inde britannique. Il est toujours plus aisé de détruire que d'édifier, et, par une conséquence inévitable de ce principe, il sera toujours comparativement facile

de s'entendre pour renverser
mination qui n'aura pas su se r
d'alliances solides au dehors, e
dans l'affection et la reconn
des peuples. L'existence de
russe a été toute militaire ju
jour, elle le sera longtemps en
Russie a besoin de la guerre;
gleterre lui fournit un préte
ébranlera bientôt l'Asie : *I
punctum, et terram movebo*. I
Grand avait dit : « Il faut m
l'empire dans un état de gue
pétuelle... se pénétrer de cett
que le commerce des Indes est
merce du monde, et que celu
peut disposer exclusivement es
tre de l'Europe. »

Il est de l'intérêt de l'Eur
tinentale, de celui de la Fi
particulier, que la Russie tien
gleterre en échec dans l'extrêm
Les forces matérielles de la R
sauraient rester inactives; si
repoussée du côté de l'Asie
elle retombera de tout son p
l'Occident, et une politique t
nelle lui fait une loi de se
toutes les querelles de l'Euro
faudrait pas cependant non p
ser le champ trop libre à la R
côté de l'Inde; car, si une
rieuse s'engageait entre elle
l'Angleterre, en supposant c
terminée en sa faveur et l'A
ruinée, où serait la digue qu
rait le torrent? Quant à pres
titude de la France doit être
l'observation, mais de l'ob
active. Tout en désirant le
de la paix, la France ne doit
mettre qu'on dispose de l'ave
tique de l'Orient, et surtout
avenir commercial, sans sa p
tion. Le temps a emporté l
questions; mais, la question
est restée et grandit tous l
Autour de cette question d
s'agiteront les ambitions les
tes et se grouperont les pl
ressources, les combinaisons
hardies (*). L'organisation

(*) Parlant de l'intérêt que no

[redacted]

; très-favorable à l'ac-
le ces grands desseins.

les événements dans l'O-
· s'exprimait ainsi devant
putés, le 25 mars 1840:
rêt, on ne saurait le nier.
que parallélisme politique
s'étend depuis les fron-
rie jusqu'aux rives de la
itre deux nations qui doi-
ur l'une contre l'autre.
onde jusqu'à nos rivages,
it sa parallèle guerroyante
, qui la menace sur les
magnifiques colonies de

s grandes expéditions à
de leurs frontières; d'un
1 de Caboul; de l'autre,
Khiva. Voyez ces deux
marchant à travers le
lir leur ligne de précau-
: l'autre.
rre, en écoutant les pro-
ussie, voulait sa compen-
lait la mer Rouge; elle
é du passage; et si cela
le la puissance qui a Gi-
alte, qui a Corfou, que
is la Méditerranée? Som-
édés, oui ou non? N'en
sieurs, la question d'É-
uestion de mort comme
onneur et de dignité pour

ez pas d'alliés; là, vous
dre à vous en séparer. Il
ire que vous soyez dans
rte, énergique, appelant
nfiance, les volontés à la
déterminer le pays, s'il
à se retirer, suivant votre
, dans sa force, et à ne
ans le monde, parce que
la France.
contre cette grande réso-
ation. Oui, on l'a dit, au
lividualisme que nous ne
tre que par le ralliement
sprits généreux sous un
ndant, au milieu de ces
és de l'intérêt du moment
s sur cette matérialité des
ont si soucieux; on a dit
France est une puissance
qu'elle devait se borner là

La force du gouvernement ne s'use pas comme chez nous, dans ces derniers temps, en luttes électorales, en débats de tribune, en vaines agitations de politique intérieure; efforts stériles où il s'est dépensé journellement plus

« et renoncer aux possessions lointaines. « Y a-t-on bien pensé? Quoi! Messieurs, la « France ne sera qu'une puissance continen- « tale, en dépit de ces vastes mers qui vien- « nent rouler leurs flots sur nos rivages et « solliciter en quelque sorte le génie de notre « intelligence!

« Il n'en saurait être ainsi; et d'ailleurs, « sur cette question des alliances, qu'avez- « vous fait, vous gouvernement, vous admi- « nistrateurs? Depuis dix ans, depuis trente « ans, vous avez fait des efforts inouïs pour « mettre en activité l'admirable intelligence « de ce peuple; le génie créateur a été « éveillé; sur tous les points du royaume, « l'industrie a été appelée à enfanter des « merveilles.

« La puissance de la nature était insuffi- « sante; l'art est venu en aide à la nature. « Les productions s'accroissent, tout le « monde travaille, tout le monde produit « en France, et vous nous renfermez dans « nos deux frontières de terre et dans nos « deux rivages.

« Et que deviendront toutes ces productions « que vous excitez ainsi dans la France? Et « cette immense machine à vapeur ainsi « mise en mouvement, ainsi chauffée par « le génie, par l'activité, par l'intérêt de « tous, ne fera-t-elle pas une effroyable « explosion, si les débouchés ne sont pas « conquis?

« Là, est une rivalité; là, l'alliance est « impossible. Vous avez voulu un gouverne- « ment de même nature; vous avez voulu « porter l'activité des esprits sur les mêmes « objets; vous avez les mêmes besoins, des « besoins rivaux; vous ne pouvez, à moins « d'être condamnés à souffrir, vous ne pou- « vez compter sur cette alliance. Ce peuple « se présente comme dominateur, comme « maître, comme créateur de toutes les in- « ventions, de tous les progrès qui honorent « l'esprit, l'intelligence humaine. Il dispu- « tera son ascendant, et la France voudra « rivaliser, parce qu'elle en a le droit; l'al- « liance est donc impossible.

« Telle est la situation des affaires; telle « est, Messieurs, la situation que vous avez « à servir, que vous devez défendre. »

de capital intellectuel, plus d'activité physique et de temps qu'il n'en eût fallu pour doter la France d'une bonne moitié des avantages qui lui manquent encore! Ce qui manque à la Russie c'est le développement normal de ses ressources productives, de ses relations commerciales, et, par suite, un accroissement de revenus en rapport avec son importance militaire et politique. La question financière, c'est-à-dire, commerciale, est donc celle qui préoccupe le plus vivement le gouvernement impérial. Celle de la domination russe en Orient s'y rattache par des conséquences nécessaires, et c'est cette nécessité d'étendre son influence en Asie qui inspire aux Anglais une jalouse [illegible] dont la correspondance entre les cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg [illegible]

[illegible]

[illegible]

menaçants, ne nuisit en [illegible] préparatifs de l'expédition [illegible]nistan. Tandis que cette [illegible] s'organisait sur une vaste é[illegible] dans ses diverses parties, av[illegible] semble et une énergie si rema[illegible] les forces anglaises dans les [illegible] d'Arracân et de Tenasserim [illegible] sur les Birmans dans la [illegible] 1825-26) sont augmentées; [illegible] d'Ava est prévenue que la m[illegible]monstration hostile de sa p[illegible]nera l'occupation immédiat[illegible] ports de mer; en même temp[illegible] du roi de Napâl auprès d[illegible] Singh est arrêté; on fait sa[illegible] maître que toutes ses men[illegible] avec les princes de la Péninsu[illegible] les sujets de la Compagnie [illegible] découvertes : on lui enjoint p[illegible] [illegible] de faire retirer les [illegible] qu'il avait poussés sur [illegible] de la frontière, et q[illegible] commence à se retrancher [illegible] du bas pay[illegible] [illegible] à satisfa[illegible] [illegible] d'observa[illegible] [illegible] s'assemble au pied [illegible]. Dans les deux cas, [illegible] [illegible] par le gouverneur gé[illegible] [illegible] en contin[illegible] [illegible] bienveillant, [illegible] [illegible] plus de crai[illegible] [illegible] de disposition à [illegible] offensive. La s[illegible] [illegible] des deux puissances se t[illegible] [illegible] tenues en éche[illegible] [illegible] partie considérable d[illegible] [illegible] Afghanistan [illegible] cantonnée sur [illegible] tenait prête à [illegible] dans le Pendjab [illegible] du gouverne[illegible]

L'Angleterre doit beaucou[illegible] [illegible] pour la fermeté ave[illegible] dans ses discussions avec le [illegible] [illegible] 1837, il a su maint[illegible] politique pacifique. Le réside[illegible] [illegible] d'Ava, le commissai[illegible] de l'administration des provi[illegible]ridionales cédées par les Bir[illegible]

[redacted]

des autorités civiles et mili-
i connaissaient ou préten-
ınaître le caractère et les vues
ıu souverain (*) et les intérêts
ɪrnement britannique, dans
ons politiques avec l'empire
proclamaient hautement et
ance la nécessité absolue de
ıonneur anglais par un appel
aux armes. L'armée, natu-
avide des chances d'un ser-
, de promotions et de bu-
rêtait sa puissante voix à ces
tions entraînantes. La presse
ısible pour appuyer les efforts
ion et de l'égoïsme : elle n'a-
'expressions assez poignantes
matiser la soumission hon-
gouvernement ou l'impru-
sa politique, en permettant
va d'insulter les Anglais avec
, en lui donnant le temps de
r son pouvoir, de rassembler
ipliner ses troupes, et de se
à sa convenance à une guerre
tc. Lord Auckland, sans s'é-
de ces clameurs, continua
ment ses préparatifs, et fit
ıux Birmans qu'il était en
ıon-seulement de repousser
ession, mais de châtier les
s. Depuis cette époque, Tha-
jugé à propos de rester dans
: les relations du gouverne-
rême avec la cour d'Ava ne
amicales; mais il n'est pas
ue les triomphes obtenus par
ınglaise dans l'Afghanistan
it réfléchir le souverain bir-
onsidérablement refroidi son
errière et ses projets de ven-
ependant il nous paraît pro-
la lutte n'est que retardée.

ɪwadi, le roi actuel des Birmans,
du dernier roi. Une révolution
r l'état de faiblesse et d'imbécil-
t tombé ce prince dès 1824, a
ɪawadi sur le trône. Ils descen-
s deux du grand Alompra, qui
ce vaste empire avec gloire, il y
ı siècle.

'ez la Revue d'Édimbourg, citée

Il était dans les limites du possible (et selon l'opinion de plusieurs on devait considérer comme probable) que le différend de l'Angleterre avec la Chine, différend dont nous allons nous occuper bientôt, contribuât à précipiter l'époque de la collision. Les Chinois ont dû, en effet, profiter des relations que l'on sait exister entre la cour de Pékin et les souverains d'Ava et de Napâl, pour exciter ceux-ci à attaquer les Anglais dans un moment qui devait sembler favorable à l'invasion du Bahar ou de l'Assam; mais nous avons pu nous convaincre que le gouverneur général était prêt à tout événement, et la manière dont il a dirigé cette grande affaire d'Afghanistan est la preuve la plus complète qu'aucune crise n'eût trouvé sa vigueur en défaut. « En supposant que le but de la « Chine eût été atteint, les Anglais « eussent pu avoir (disait dernière- « ment *la Revue d'Édimbourg*) à li- « vrer bataille à une armée de Tar- « tares dans les plaines de Bèhar, au « milieu de ces champs de pavots qui « ont donné une si mauvaise réputa- « tion à la Compagnie, ou parmi les « plantations rivales du haut Assam, « qui doivent bannir le thé de Chine « des marchés européens. » Lord Auckland avait la conscience de sa force, et rien ne prouve mieux, selon nous, qu'il était à la hauteur de la mission que lui avait confiée l'Angleterre, que la modération de son langage et son attention constante, dans ses rapports officiels avec les princes du pays, à faire ressortir les avantages de la civilisation et du commerce, et à placer la gloire du législateur et de l'administrateur éclairé bien au-dessus de celle du conquérant. Nous choisissons comme exemple de cette dignité et de cette convenance de langage les instructions que lord Auckland donnait à M. Macnaghten pendant la mission de ce fonctionnaire à Lahore, pour la conclusion du traité que nous avons reproduit plus haut (p. 57 et suiv.). Ces instructions, sous la date du 15 mai 1838, portent ce qui suit :

« ...... Dans les discussions qui

pourront avoir lieu au sujet de la politique actuelle du gouvernement, vous ferez remarquer au maharadjah que le gouverneur général n'a jamais montré qu'il eût soif de guerres ou de conquêtes, que les limites de l'empire hindo-britannique lui ont toujours paru suffisamment étendues, et qu'il aimerait mieux conquérir le désert par la charrue, élever des villages là où les tigres ont établi leur demeure, et étendre le commerce et la navigation sur des eaux restées jusqu'à ce jour improductives, que de prendre un pouce de territoire à ses voisins, ou de faire marcher des armées pour conquérir des royaumes; cependant il se sent fort de ses ressources militaires, et sait qu'avec une armée de cent mille hommes, sous des officiers européens dans le Bengale, et cent mille hommes de plus qu'il peut appeler à son aide de Madras et de Bombay, il peut aisément repousser toute agression et punir tout ennemi; mais il ne considère cette armée que comme une garantie de paix, et comme un moyen de conserver dans toute leur intégrité la puissance territoriale et la dignité de la Compagnie des Indes orientales. En discutant les dangers auxquels le gouvernement anglais peut être exposé, vous pouvez remarquer que, pour ce qui regarde les ennemis du côté de l'ouest, les Sikhs et les Anglais sont comme une nation, et que leurs armées, agissant de concert sur le champ de bataille, seraient invincibles. Au nord se trouve le Napâl, et vous pouvez dire que le gouverneur général est parfaitement informé des troubles qui ont éclaté dans ce royaume et du désaccord qui y règne en ce moment. Il sait aussi que tout pays qui est divisé est dangereux pour ses voisins, et que des intrigants mettent tout en œuvre pour exciter des troubles au dehors, afin de se donner de l'importance au dedans. Toutes les manœuvres de ces hommes pervers lui sont connues, et il les surveille; mais le gouverneur général espère que cette fièvre d'excitation s'apaisera dans le Napâl, comme elle promet de s'apaiser

à Ava. Les montagnes de
vent être difficiles à gravi
ont été déjà gravies par
anglaises; une rencontre
nes serait fatale aux Gau
Napâl n'est guère en éta
les *laks* que lui rapporte
sessions dans le *terraï* (
dans une position analogu
se trouve le Napâl; des
intérieures ont influé sur
extérieures; le gouvernem
avec ses *steamers* et ses
guerre et quelques régim
dras, pourrait envahir e
et conquérir de vastes p
pays malsain; mais il a ét
fenser, et il espère enco
pourra s'arranger. Quant
bles sérieux qui pourraie
l'intérieur, Sa Seigneurie
appréhender, car en mêm
tous les chefs indigènes s
cier la bonne foi et la mo
gouvernement anglais env
sont fidèles à leurs engag
ont la conscience de leur
savent que la trahison am
propre ruine, et ne ferai
à la puissance et aux re
gouvernement suprême.

« Pour ce qui concerne
commerciales, vous pouv
particulièrement la satisf
laquelle le gouvernemen
reçu la nouvelle de la prot
de sollicitude que le maha
cordée au commerce des d
sanctionnant le passage de
le transport des marchandi
dus à Bombay. On connaî
portance que le gouvernen
attache à la prospérité
commerciaux; on sait qu'i
commerce comme la sou
des richesses et du pouvoi
tension comme le plus s

(*) *Taraï*, *terraï*, *tiriana*;
au pied des montagnes, très-fe
dantes en riches pâturages. I
pacage sont pour les Napâlai
importante de revenus. Les fo
dent le *Terraï* fournissent de
construction.

[redacted]

unir les nations. Il se plaît à
ins l'adoption de ces mesures,
n d'augmenter les richesses
uvoir du maharadjah, et se
e l'agrandissement mutuel des
ions (*). »
de résumer ce que l'on sait
ui en Europe sur l'état inté-
Indes anglaises et sur l'ave-
que et commercial de ce vaste
ous allons essayer de donner
es pages, à nos lecteurs, une
auses qui ont amené la rup-
: la Chine et l'Angleterre, et
ipaux événements qui ont
: cours des hostilités. Cette
faire de Chine, qui mérite à
rds d'être étudiée et suivie
, a donné lieu à mille conjec-
amené la publication d'un
nfini de pièces officielles, de
nents particuliers; elle avait
e plusieurs plans de campa-
s appréciations les plus di-
causes qui ont provoqué la
omme aussi des conséquen-
oles de ce grand événement.
te du capitaine Elliot, su-
t du commerce anglais en
celle des hauts fonctionnai-
is ont été surtout l'objet
mique active. Il serait diffi-
re, même à présent, la part
es et des choses dans cette
révue; mais nous croyons
estion du commerce de l'o-
a été la cause immédiate du
n'en est pas la cause unique:
our nous qu'un des points qui
ent à la question générale
ns de l'Europe avec la Chine,
ieillies, et qu'une secousse,
névitable, pouvait seule ra-
ire tourner à l'avantage réel
isation et de l'industrie.
un grand nombre d'années,
st importé en Chine, non-
des possessions anglaises
e, mais encore de plusieurs
ties du globe, tant par les
s que par les Américains. Les
chinoises avaient ostensible-

ment prohibé l'importation et l'usage de cet article; mais, jusqu'en 1839, la Cour céleste n'avait pris aucune mesure décisive pour mettre fin à ce trafic. Le commerce de l'opium était, par le fait, une contrebande, non pas seulement tolérée, mais soutenue et protégée, pour ainsi dire, en plein jour, par des officiers chinois de tous les rangs, dont la connivence se payait par une commission de soixante à cent vingt piastres par caisse d'opium (selon que l'opium était livrable à Macao ou à Canton), commission réglée et perçue aussi ouvertement que s'il se fût agi de tout autre article d'importation étrangère. Cette contradiction monstrueuse entre la solennité des décrets prohibitifs et les faits devait avoir pour résultat inévitable l'accroissement rapide du mal que signalaient ces décrets journellement éludés. Cependant, après l'abolition du privilége de la Compagnie, le gouvernement anglais voyant le danger qui pourrait résulter de l'extension illimitée de ce trafic prohibé, prit des mesures pour en obtenir la légalisation ou pour le supprimer entièrement. Le gouvernement chinois examina sérieusement la question de son côté. Plusieurs conseils furent tenus à la cour impériale de Péking, afin de décider si l'opium serait admis en payant un certain droit; l'avis contraire prévalut définitivement à la petite majorité, dit-on, de deux ou trois voix. Selon quelques versions, un grand nombre d'officiers de l'État, consultés à ce sujet, donnèrent leur opinion formelle en faveur de l'importation, moyennant le payement d'un droit; mais les ministres de l'empereur rejetèrent cet avis. Lord Palmerston, aussitôt qu'il eut connaissance de ce résultat, donna l'ordre au surintendant anglais à Canton d'informer tous les négociants anglais et tous les capitaines de vaisseaux marchands « que le commerce était illégal; que le gouvernement anglais ne pouvait intervenir dans le but de mettre les sujets anglais à même de violer les lois du pays dans lequel ils commerçaient, et que, s'ils persistaient, ils devaient

n *papers*, n° 4, March., 1840.

en subir les conséquences. » Conformément à ces instructions, le capitaine Elliot (*) prit toutes les mesures dont la gravité des circonstances indiquait l'adoption, se montrant disposé à donner toute satisfaction raisonnable aux autorités chinoises, et, comme représentant du gouvernement anglais, évitant de la manière la plus marquée toute relation avec les contrebandiers. Une proclamation à cet effet fut publiée en décembre 1838. La contrebande néanmoins se faisait aussi exactement que par le passé, les autorités chinoises se prêtant au trafic, tandis que le gouvernement impérial et le surintendant anglais continuaient à l'interdire par leurs décrets.

En février 1839 cependant, les injonctions les plus sévères envoyées de Péking prescrivirent de faire exécuter les ordres de l'empereur, et, conformément à ces ordres, un Chinois, convaincu d'avoir participé au trafic de l'opium, fut pendu le 26 de ce mois, devant les factoreries étrangères. Cet acte violent d'une justice tardive, acte complétement inattendu au milieu des habitudes d'impunité qui avaient réglé jusque-là tous les rapports des parties intéressées, fut regardé par les Européens comme une insulte, et les pavillons des diverses factoreries furent amenés.

Le 10 mars, le commissaire impérial Lin (pron. *Linn*) arriva à Canton avec la mission spéciale d'abolir sans délai et de déraciner complétement ce commerce illicite. Le 18, il rendit deux décrets, l'un adressé aux marchands hongs, l'autre aux étrangers; ce dernier exigeait, sous peine de mort, que tout l'opium chargé, tant sur les *navires-entrepôts* (*store ships*) que sur les vaisseaux mouillés au

(*) Le surintendant Charles Elliot est capitaine de vaisseau. Les autorités chinoises l'ont traité longtemps avec beaucoup d'égards, et paraissent même avoir admis dans leurs rapports officiels avec lui (faveur toute spéciale chez un peuple aussi orgueilleux) l'assimilation de son rang politique à celui de mandarin de troisième classe.

dehors, fût livré au go
Le surintendant Elliot et
dents à Canton, qui n'a
pris la moindre part a
de l'opium, furent saisis
nourriture, et menacés
certaine si le décret n'étai
sous trois jours. Le repr
reine d'Angleterre n'avait
les yeux que l'alternative
ou d'une soumission enti
diate; il choisit ce dern
27 mars, le capitaine Elli
les sujets anglais résida
de livrer l'opium qu'il
avoir en leur possession
responsable des valeurs
pour le compte du gouve
cette manière, vingt mi
quatre-vingt-onze caisses
rent remises aux autorit
Le 21 mai, à deux heures
remise était complétée; m
tions consenties par les
n'avaient point été exécu
l'avaient été que partiellen
ditions étaient: 1° que les
prisonniers seraient relâc
quart de l'opium aurai
2° que les embarcations p
ler et venir pour le ser
glais après livraison du s
3° que les relations com
terrompues seraient rétal
vraison des trois quart
4° que les choses repr
tout leur cours ordinaire
vraison de l'opium serai
Les vingt mille deux cent
onze caisses d'opium fur
lement ouvertes, et leur co
en pâte et délayé dans de
truites à cet effet sur la
à la mer en présence d'
concours de peuple, le 1

A dater de cette époq
le surintendant se fût f
quelques jours de l'espér
blir les relations comme
pied amical, et de les m
de nouvelles secousses p
de certains règlements c
les autorités chinoises, l
firent qu'empirer. Sans e

les événements, nous dirons
nt que le premier acte de ce
étrange se terminait, le 3 no-
1839, par un combat entre
rvettes anglaises (*Volage* et
h) et vingt-neuf jonques chi-
rès de l'embouchure de la ri-
: Canton. Dans ce combat,
et la précision fatales de l'ar-
uropéenne remportèrent une
sanglante et décisive. Une des
sauta; trois furent coulées
ste prit la fuite dans le plus
sarroi, et tout espoir d'ac-
ment s'évanouit. On se trom-
ndant en pensant que la rup-
nte des relations régulières
deux peuples avait fait un
dérable et immédiat au com-
glais dans l'Inde. Le trafic
m, depuis la saisie opérée
mmissaire *Linn*, reprit une
rodigieuse, et le gouverne-
rême de l'Inde se crut telle-
des débouchés que ména-
ux spéculateurs l'audace et
nce des contrebandiers, qu'il
nees aux cultivateurs indi-
la même échelle de produc-
ar le passé. C'est ici le lieu
r quelques éclaircissements
t que prend le gouvernement
npagnie à la *production* de
et sur la véritable extension
ure du pavot dans les pos-
nglaises de l'Inde.
nopole de l'opium, considéré
nesure administrative, avait
et d'une enquête rigoureuse
de la commission nommée
lement pour examiner l'état
es de la Compagnie, anté-
nt à la nouvelle charte, et la
ndance officielle entre les au-
Londres et celles de l'Inde,
le cette branche de revenus,
816 jusqu'en août 1830, a été
lans un appendice à l'un des
de la commission. Ces docu-
ontrent distinctement les vues
ncipes adoptés par le gouver-
u sujet du monopole.
16 (sous le gouvernement de
ra), la vente de l'opium était sous la surintendance du bureau de commerce (*board of trade*), auquel il avait été notifié que le gouvernement, en se mêlant d'un trafic si contraire aux intérêts généraux de l'humanité, avait bien moins en vue l'augmentation de ses revenus que la régularisation, et, par suite, la réduction de ce même trafic dans des limites de plus en plus resserrées. Il était permis d'espérer, disait le gouvernement dans ses instructions, que les mesures prescrites à cet égard auraient pour résultat, non-seulement d'empêcher le commerce illicite de cette drogue, mais d'en réduire graduellement la consommation aux besoins de la médecine.

La cour des directeurs, l'année suivante, expliqua de la manière la plus claire ses sentiments à l'égard de la vente de l'opium, tant à l'intérieur qu'au dehors. En sanctionnant les mesures adoptées par le gouvernement du Bengale pour l'approvisionnement intérieur de cette drogue, elle s'exprimait ainsi :

« Nous désirons, en même temps, « qu'il soit clairement compris que no« tre sanction est donnée à ces mesu« res, non en vue des revenus qu'elles « peuvent produire, mais dans l'espoir « qu'elles restreindront l'usage de cette « drogue pernicieuse, et que les dis« positions qui en régleront la vente, « à l'intérieur, seront combinées de « telle sorte qu'elles empêcheront l'in« troduction de l'opium dans les dis« tricts où l'on n'en fait pas usage, « et limiteront la consommation dans « les autres lieux au strict nécessaire, « autant que possible.

« A l'égard des moyens à employer « pour s'assurer à l'avenir d'un ap« provisionnement permanent pour la « consommation intérieure, nous som« mes d'avis qu'on devrait adhérer in« variablement à la résolution de ne « pas introduire la culture du pavot « dans les districts où elle n'est pas « connue aujourd'hui; mais que l'ap« provisionnement doit être augmenté, « soit par les améliorations apportées « à la culture dans les parties du pays « où des agents du gouvernement sont

« déjà établis, soit par l'établissement « d'une agence du gouvernement dans « les districts où on sait que la plante « est cultivée dans le but d'un com- « merce clandestin. En conformité « avec ce principe, nous approuvons « entièrement le rejet de la proposi- « tion qui vous a été faite par l'agent « de Bahar, d'établir une factorerie à « Monghèr, district dans lequel il pa- « raîtrait que le pavot n'est pas cul- « tivé. D'un autre côté, en autorisant « la formation d'un approvisionnement « à Rangpour, où il paraît que tous les « efforts pour empêcher la culture il- « licite du pavot ont été vains, notre « seul but (et certainement c'en est un « honorable) est de substituer une cul- « ture autorisée à une qui est illégale; « de restreindre un mal qui ne peut « pas être entièrement réprimé; de ré- « gulariser une habitude entraînante « de laquelle on ne peut sevrer tout à « fait le peuple, et d'employer le mo- « nopole, moins comme un instrument « de gain, que comme un préservatif « de la santé et des principes de la « communauté.

« En résumé, nous devons faire ob- « server que notre désir est, non- « seulement de ne pas encourager la « consommation de l'opium, mais en- « core de diminuer l'usage, ou, pour « mieux dire, l'abus de cette drogue; « et dans ce but, comme aussi dans « celui de l'augmentation de nos re- « venus (prenant en considération « les effets d'un commerce illicite « dans nos propres possessions, et la « concurrence que peut nous faire à « l'étranger l'opium produit dans d'au- « tres pays), nous pensons qu'il est « convenable que le prix, tant au dehors « qu'à l'intérieur, soit aussi élevé que « possible. S'il dépendait de nous d'em- « pêcher entièrement l'usage de cette « drogue, autrement que comme mé- « dicament, nous le ferions de bon « cœur par compassion pour l'espèce « humaine; mais cela étant absolu- « ment impraticable, nous ne pouvons « que faire tous nos efforts pour régu- « lariser et pallier un mal qui ne peut « pas être déraciné. »

La commission parlemen quelle l'examen de cette i question était dévolu quinze (en 1832), arrivait aux concl vantes :

« Dans l'état actuel des f « l'Inde, il ne serait pa « de renoncer à une source « portante de revenus; un « l'opium étant un impôt « principalement sur l'étran « paraît, au total, moins « jection que tout autre q « rait lui substituer. Il ne « perdre de vue, dit ailleurs « qu'une saine politique exig « dépendance éloignée de l'e « soumise à un système d'in « modéré que les besoins de « vernement puissent l'adm

Ces mêmes considérations produites avec une grande dant la dernière session du p dans le cours de la discussi aux affaires de Chine.

La Compagnie a donc qu'en se rendant maîtresse duction, elle agissait d'aprè cipes de saine administration en ce qui concernait ses p jets, avec une sollicitude t nelle. Une fois la nécessité pole admise, il faut reconna Compagnie se trouve dans l' de fournir aux besoins de l mation. Elle n'a pu, il est veugler sur l'existence de c voir : que la plus grande l'opium acheté à ses ventes était importée en contreban ne, en opposition aux lois d contribuait nécessairement tissement des populations connaissance de ce fait, quel rable qu'il pût être, n'im cune obligation au gouvern l'Inde anglaise de suspendr tes, ou de prohiber une cul table à ses sujets. Si la cult parfaitement libre, et que l' porté eût payé un droit à tion, comme d'autres march Chine eût été inondée plus ment, à meilleur marché, et

[redacted]

alité inférieure. Voilà ce qui tain. Ce que la Compagnie t devait éviter (une fois la lu monopole admise, nous s), c'était de se rendre com- trafic illégal; et c'est une e a observée de la manière la ıleuse. Empêcher l'introduc- estine et illégale de l'opium t en d'autres pays était évi- 'affaire et le droit exclusif des ıents de ces pays. Il serait, convenir, plus raisonnable sur le compte de nos gou- s tous les excès causés par e et la démoralisation dé- ıui résulte de l'abus des li- tes, dont la consommation portante de revenus) est lé- ns nos climats, que de dé- mme on le fait, contre la) des Indes anglaises au su- ıopole de l'opium. Nous pen- e que si la Compagnie eût vec une vertueuse horreur net de trente à quarante ıe lui procure l'opium, aux s étrangers, et eût cherché ;er cette source de revenu pôt levé sur ses propres su- ıareille conduite eût été stig- comme le comble de la folie pocrisie à la fois. On s'est apitoyé sur les maux qu'im- la population indienne une n forcée de cette drogue per- et on a imprimé plusieurs éjà, les misères qui résultent Indiens employés à la cul- avot, de la contrainte qu'on leur égard, et de l'insuffi- ırix des journées, sont com- à ce que les esclaves endu- les lieux les moins civilisés de Ces assertions sont contre- des documents officiels et moignage des personnes les ıstruites de ce qui se passe. pas moins inexact de pré- ue la culture du pavot ait extension tellement prodi- ns l'Inde qu'elle menace d'en- ıresque totalité du sol arable. elques-uns des publicistes anglais et français, « le revenu de l'Inde « presque tout entier est engagé dans « le commerce de l'opium, et pour suf- « fire à une immense production, il a « fallu que presque toute l'Inde fût « transformée en un champ de pavots. » Pour la première partie de cette assertion, nous renvoyons nos lecteurs aux chiffres que nous avons donnés plus haut sur les diverses sources des revenus des Indes anglaises; quant à l'extension réelle de la culture du pavot, voici quels sont nos calculs et les conclusions auxquelles nous croyons légitime de s'arrêter, jusqu'à plus ample information.

La culture du pavot se fait principalement dans quelques districts du Malwa et des provinces de Bénarès et de Patna. Dans le Malwa, l'opium n'est point récolté pour le gouvernement, mais il ne s'exporte que de Bombay sur l'acquittement d'un droit de cent vingt-cinq roupies par caisse. Dans le Bengale le pavot est cultivé exclusivement pour la Compagnie, et l'opium vendu publiquement à Calcutta. Des recherches faites avec beaucoup de soin par ordre du gouvernement, en 1820, avaient établi que, dans le Malwa, quatre-vingt-sept mille *bigahs* de terre (environ vingt-deux mille hectares) étaient consacrés à cette culture, et fournissaient à l'exportation environ huit mille *mands*, ou quatre mille caisses d'opium. En 1838, il a été expédié de Bombay vingt-cinq mille caisses, ce qui suppose que la production a sextuplé depuis 1820, ou, en d'autres termes, que la culture du pavot occupait en 1838 de cent trente à cent quarante mille hectares. Or, le Malwa produit à lui seul plus de la moitié de la quantité totale, et à la même époque, 1838, le Bengale a produit dix-neuf mille cinq cents caisses, ce qui donne à peu près cent mille hectares de culture. En somme, on peut estimer à deux cent cinquante mille hectares environ la superficie occupée par la culture du pavot (*). Il y a loin de là aux conclu-

(*) La quantité d'opium récoltée au Bengale, et livrable en 1839, a atteint 22,000

sions que nous avons cru utile de combattre, et les conséquences de la cessation partielle du commerce de l'opium ne pouvaient être aussi graves qu'on se l'était imaginé (*). La consommation avait cependant augmenté dans ces dernières années, de manière à causer les inquiétudes les plus légitimes au gouvernement chinois, moins touché sans doute des effets pernicieux de la drogue sur la santé et le moral des sujets du céleste empire, qu'effrayé de la quantité de numéraire que l'habitude, comparativement récente, de payer l'opium en argent enlevait rapidement à la circulation. La

question, envisagée sous c
vue, avait été mise dan
jour par les hauts fonction
l'empereur avait consultés
sources financières de son v
semblaient menacées en e
progrès de cette consommat
peut se faire une idée à l'ins
tableau suivant tiré des doc
bliés à Canton même, et
avons pu vérifier approxim
l'exactitude par la compa
nous en avons faite avec les
ments que nous avions pui
tres sources.

SAISONS.	PATNA.		BÉNARÈS.		MALWA.		TO
	CAISSES.	VALEUR.	CAISSES.	VALEUR.	CAISSES.	VALEUR.	CAISSES.
		piastres.		piastres.		piastres.	
1827-28	4,006	4,019,350	1,128	1,105,805	4,401	5,299,920	9,535
1828-29	4,831	4,574,650	1,130	1,029,385	1,171	6,928,880	13,132
1829-30	5,564	4,820,448	1,579	1,329,129	6,857	5,907,580	14,000
1830-31	5,085	4,454,809	1,575	1,335,395	12,100	7,115,059	18,760
1831-32	4,442	4,234,815	1,518	1,448,194	8,265	5,818,574	14,225
1832-33	6,410	5,115,126	1,880	1,445,603	15,403½	8,781,700	23,603½
1833-34	7,893	5,023,175	1,642	1,066,459	11,715	7,916,971	21,250
1834-35	7,558	4,368,245	2,549	1,427,604	9,932	5,962,930	20,089
1835-36	9,011	6,713,195	2,005	1,407,510	15,002	8,986,178	26,018

caisses; 18,992 caisses étaient livrables en 1840.

Il est assez remarquable que la France soit intéressée, quoique indirectement, au commerce de l'opium; les stipulations des derniers traités interdisent toute culture du pavot dans les possessions françaises de l'Inde, moyennant une redevance annuelle d'un million de francs que la Compagnie paye au gouvernement français; indépendamment de ce tribut en espèces, l'administration de Chandernagor a droit à 200 caisses d'opium, à prendre au prix moyen des ventes réalisées par la Compagnie.

(*) Le jugement que nous av
cet égard l'année dernière a é
par les événements. La diminuti
merce direct entre Bombay et
été énorme, mais le commerc
cutta, Singapour, Manille, a au
sidérablement de 1838-39 à
en a été de même du commerce
l'Angleterre, Bombay ayant pre
ses expéditions de coton pour
la Grande-Bretagne, en 1839-
rativement à l'année précéd
portance des affaires avec le Sin
tait aussi rapidement à la date d
avis.

e ces chiffres que la con-
vait presque triplé en
is, il faut bien se gar-
clure qu'elle pourrait
us les neuf ou dix ans !)
tion de l'opium Malwa
doublé depuis l'abo-
ivilèges de la Compa-
e (1833); que l'impor-
des exportations d'opium
pium *Bengale* (c'est-à-
ur les terres de la Com-
dans la proportion de
ue les sommes réalisées
es d'opium en Chine
nent des importations
urquie qui se font prin-
ar navires américains)
n 1836, à plus de quatre-
illions de francs.
es sans renseignements
mplets pour les années
1839. On a pu calculer ce-
quantité d'opium impor-
en Chine en 1839 aurait
s quarante mille caisses,
ption des relations com-
t nous avons signalé plus
s (*). Mais des renseigne-
tiques ont prouvé et il
rdre de vue que l'opium
ès invendable à l'époque
lu fameux commissaire
, et que, sans son inter-
a destruction des vingt

ns cependant ce chiffre de
t prenons pour poids moyen
opium (d'après nos calculs),
nt de plus la quantité d'opium
tre réduit et préparé pour
onsommation d'un fumeur
mace (prononcez *méce*) ou
, on trouve que 40,000 cais-
t la consommation annuelle
fumeurs tout au plus. Sup-
re doublé, triplé même, il
encore, selon toute proba-
, un individu sur cent qui
ou au moins qui en use avec
3 gr. trois quarts d'extrait
er (*smokable extract*) sont
me une dose fort ordinaire
par jour; chaque pipe ne
lques bouffées.)

mille caisses confisquées, le trafic aurait rétrogradé au lieu d'avancer (*). Nous ajouterons que sur les vingt mille deux cent quatre-vingt-onze caisses confisquées par les autorités chinoises en 1839, un tiers seulement provenait des ventes de la Compagnie; douze mille caisses environ venaient du Malwa (par Bombay), et mille caisses, de Turquie.

Nous nous bornerons à ces détails, fort incomplets sans doute, mais que nous croyons suffisants pour mettre nos lecteurs à même de juger du véritable caractère des relations entre la Chine et l'Angleterre, en ce qui touche au commerce de l'opium. Revenons à la rupture entre les deux gouvernements.

Quelque temps avant le combat naval dont nous avons fait connaître l'issue, le capitaine Elliot avait récapitulé dans un document, qu'il voulait faire parvenir à l'empereur (et qui lui parvint effectivement à ce qu'on assure), les sujets de plaintes très-réels des Anglais commerçant en Chine, contre les délégués de l'autorité impériale à Canton.

Faisant allusion à la violation des promesses faites par le commissaire impérial *Linn*, avant, pendant et après la cession des vingt mille caisses d'opium appartenant au commerce anglais en Chine, le capitaine Elliot s'exprime ainsi :

« Peut-on opérer une grande réforme morale et politique en sacrifiant tous les principes de vérité, de modération et de justice ? ou peut-on penser que ces mesures spoliatrices anéantiront le commerce de l'opium ? De telles espérances sont futiles, et l'empereur a été trompé.

« Mais, s'est-on demandé de l'autre côté, les intentions sages et justes de

(*) « *He found the traffic stagnant; he « has made it flowrish in a degree and to « an extent that it had never reached before.* » Lettre du surintendant à lord Palmerston, en date du 28 novembre 1839. *Additional papers respecting China. London, april,* 1840.

l'empereur ne peuvent-elles pas et ne doivent-elles pas être remplies? Assurément, elles pourraient et devraient l'être.

« Il est certain, cependant, que les dernières mesures du commissaire ont retardé l'accomplissement de la volonté impériale, ont donné une immense impulsion au trafic de l'opium, qui était, plusieurs mois avant son arrivée, dans un état de stagnation, et ont ébranlé la prospérité de ces provinces florissantes.

« Il est probable que le résultat de ces mesures sera de semer l'agitation sur toutes les côtes de l'empire, de ruiner des milliers de familles étrangères et indigènes, et d'interrompre les relations de paix qui ont existé depuis près de deux siècles entre la Cour céleste et l'Angleterre.

« Les marchands et les navires de la nation anglaise ne se rendent pas à Canton et à Whampoa, parce que toute protection leur est refusée, au mépris des gracieux commandements de l'empereur, parce que l'on a caché la vérité à Sa Majesté Impériale, parce qu'il n'y a plus de sûreté pour une poignée d'hommes sans défense, si ces hommes se mettaient à la merci du gouvernement de Canton, parce qu'il serait dérogatoire à la dignité de leur souveraine et de leur nation d'oublier toutes les insultes et outrages dont ils ont été l'objet, avant que justice entière ait été rendue, et jusqu'à ce que toutes les relations commerciales et autres aient été placées sur un pied honorable et sûr, tant pour cet empire que pour l'Angleterre. *Le temps approche; la gracieuse souveraine de la nation anglaise fera connaître la vérité au sage et auguste prince qui occupe le trône de cet empire, et toutes choses seront réglées selon les principes de la plus juste raison.*

« Elliot et les hommes de sa nation en Chine soumettent les expressions de leur plus profonde vénération pour le grand empereur. »

Après cet engagement solennel de demander et d'obtenir réparation, une fois, surtout, que les discussions et les actes des représentants de[s] gouvernements eurent pris le [carac]tère d'hostilité permanente dont [fu]rent marqués à la fin de l'année [...] il n'y avait plus possibilité de [...] sur les anciennes bases, et une [décla]ration de guerre de la part de [l'An]gleterre devenait inévitable. O[n ...] cependant, dans la rédaction [du do]cument dont nous venons de ci[ter les] principaux passages, l'intentio[n ma]nifeste de rejeter sur les inter[médiai]res les torts qu'on pourrait re[procher] directement au gouvernement [impé]rial. L'empereur a été tromp[é; le] gouvernement anglais se charg[e de] lui faire connaître la vérité, [on ne] doute pas d'avance que justice [sera] rendue, et que *toutes choses se[ront] réglées selon les principes de [la justice] et de la raison!* C'est là un par[ti] habilement et sagement pris [...] nous, et on peut être assuré q[ue tou]tes les déterminations et tous le[s actes] du gouvernement britannique, q[uel que] soit le caractère apparent d'h[ostilité] dont ils soient revêtus, seront [tou]jours subordonnés à cette con[viction] officielle de l'ignorance où se t[rouve] l'empereur des infractions au dr[oit des] gens et aux principes les plus [...] de l'humanité et de la justice, d[ont les] délégués à Canton se sont rend[us cou]pables.

Un ancien employé de la C[ompa]gnie des Indes à Canton, M. Ha[milton] Lindsay, avait publié, sur la qu[estion] de Chine, un petit écrit (*) où, [à son] point de vue, il résumait nettem[ent les] principales circonstances du dém[êlé en]tre les autorités chinoises et le [surin]tendant. Les conclusions de M. Li[ndsay], tout exclusivement *anglaises* q[u'elles] pussent être, nous semblaient [indi]quer avec assez de probabilité l[a mar]che que le gouvernement de l[a reine] suivrait pour arriver au but : l'[événe]ment, comme nous le verrons b[ientôt], a confirmé nos prévisions.

Selon M. Lindsay, les condit[ions à] imposer au céleste empire étai[ent les] suivantes :

(*) *Is the war with China a jus[t one?]* 2ᵉ édition. London, 1840.

ınité pour la valeur de l'o-
par le capitaine Elliot, et
; les pertes éprouvées par
nglais, par suite de la ces-
ommerce;
ıction de l'insulte faite à Sa
itannique dans la personne
:ésentant.
l'avenir, le premier point
nportant à obtenir pour la
ı relations commerciales et
ı de la bonne intelligence
ux nations était, dans l'o-
l. Lindsay comme dans la
ibre accès à la cour impé-
ui ne peut se faire qu'en
résidence habituelle d'un
ır à Péking. On devait s'at-
que le gouvernement chi-
lt beaucoup de répugnance
iemblable concession; mais
ayant des agents en rési-
ing, l'empereur pouvait cé-
compromettre et s'avilir
la nation. Ce point une fois
arriverait naturellement à
n d'un traité de commerce
c Anglais un ou plusieurs
ırd, et établissant un sys-
de règlements pour les re-
res. Bien des gens en An-
ısaient que la possession de
sur la côte de Chine, où
le Sa Majesté Britannique
faire le commerce sous la
lu pavillon national, serait
lésirable. De grandes et sé-
ctions, selon M. Lindsay,
ient à l'adoption de cette
en ne semblait devoir dé-
ouvernement impérial, aux
ıple chinois, autant qu'une
sion, qui, même en ne con-
e les intérêts anglais, au-
ıdance funeste. Le but des
Chine devait être, en effet,
grandissement territorial,
iintien des relations com-
et il était à craindre qu'une
eau britannique planté sur
e enlevé au céleste empire,
tances imprévues ne vins-
les Anglais à reculer les
e territoire, et commencer ainsi en Chine la répétition de ce qui s'est passé dans l'Inde anglaise. Au reste, rien ne serait plus aisé que de précipiter l'empire chinois dans la confusion et l'anarchie, car il y règne beaucoup de mécontentement, et la dynastie actuelle n'est rien moins que solidement assise sur le trône. Il était, sans doute, indispensable de donner au gouvernement chinois une leçon sévère : mais il fallait laisser la porte ouverte aux arrangements, et éluder certaines difficultés qu'il serait peut-être imprudent de surmonter de vive force. Cependant, M. Lindsay opinait pour qu'on fît sauter tous les forts à l'embouchure de la rivière de Canton, ce qui eût été l'ouvrage d'un jour pour une escadre de quelques vaisseaux. Après avoir fait preuve de force, on se trouverait libre de montrer une modération et une réserve qui ne pourraient plus être attribuées à la crainte. Si le gouvernement impérial n'eût pas été suffisamment humilié pour souscrire aux demandes des Anglais, on devait, selon M. Lindsay, recourir à un blocus de la côte, blocus qui eût compris les ports de Canton, d'Amoy, de Ningpo et de Shanghae (*).

(*) L'opinion de M. Lindsay est loin d'être favorable au caractère du gouvernement chinois; en revanche, il pense beaucoup plus de bien des Chinois en général qu'on n'aurait pu s'y attendre. M. Lindsay termine son exposé par les considérations et les détails suivants, qu'il nous a paru intéressant de reproduire :

« Mon but, en présentant cette brochure au public, a été de prouver que, dans les hostilités pendantes, la justice était de notre côté. Je ne suis point mû par des motifs de vengeance ou d'animosité contre les Chinois; loin de là : je trouve que le gouvernement a toujours été injuste et oppressif à l'égard des étrangers, mais j'aime la nation, et je suis convaincu que, sous un système tel que celui que j'espère voir bientôt en vigueur, les relations les plus amicales pourraient exister entre eux et nous. J'ai connu intimement beaucoup de Chinois dans l'intégrité et l'honneur desquels je placerais une confiance aussi entière que dans ceux d'aucun de mes compatriotes. La conduite

Du mois d'octobre 1839 au mois de mars 1840, les détenteurs des obligations souscrites par le surintendant Elliot au profit des négociants anglais qui avaient livré aux autorités chinoises, par l'intermédiaire de cet officier, l'opium détruit le 17 juin 1839, en présence du commissaire impérial *Linn*, s'efforcèrent d'obtenir du gouvernement de la reine, d'abord le payement des traites dont ils étaient porteurs, ensuite la promesse d'une compensation. Ces démarches n'eurent d'autre résultat officiel qu'une déclaration formelle de la part du ministère, qu'il n'avait à sa disposition aucuns fonds applicables au payement des traites du capitaine Elliot; qu'il ne pouvait s'engager à indemniser les parties lésées qu'avec l'autorisation du parlement, et qu'il n'avait nullement l'intention de soumettre aucune proposition au parlement à cet effet. On devait s'y attendre; mais, d'un autre côté, le principe de la compensation était implicitement compris dans les résolutions adoptées à l'égard du gouvernement chinois, et il devenait évident que la Chine aurait à payer (si les plans de l'Angleterre devaient réussir) non-seulement les frais de la guerre, mais l'indemnité réclamée par le commerce anglais à Canton.

Le 7 avril, après une discussion très-animée sur la motion de sir James Graham, tendant à ce que la conduite du ministère dans la direction des affaires de Chine fût blâmée par la chambre des communes, les dispositions hostiles annoncées par le gouvernement de la reine furent sanctionnées par un vote, qui ne justifiait cependant qu'à une bien faible majorité, celle de *dix* voix, les mesures adoptées par les ministres pour la protection des grands intérêts qui leur étaient confiés.

Le 27 juillet, la chambre des communes vota un crédit de 173,442 livres sterling pour les dépenses de l'expédition de Chine (environ 4 millions et demi de France). Dans la discussion qui s'établit sur ce vote, les ministres eurent à se défendre contre des attaques très-vives qui portaient

principalement sur le dé
voyance du gouverneme
négligé, disait-on, d'envo
tructions positives et c
surintendant Elliot. Tout
termination prise de dem
faction au gouvernement
actes de violence et des
ses délégués, parut avc
ment de la grande maj
chambre. Avant cette épo
dition, dont le rendez-vo
indiqué à Singapour, éta
ment organisée, et avai
ses opérations dans les me
Elle était placée sous le
ment supérieur du co
l'honorable George Ellic
Singapour sur le *Melvill*
juin. L'amiral remit à la
avec plusieurs autres b
guerre. Il avait été précé
ques jours par le com
Gordon Bremer, comma
mière division de l'escadr
mait au mois de juillet 1
l'expédition à 17 navires
4 grands *steamers*, égale
en guerre: les troupes d
ment fournies par l'In
s'élevaient à 6,666 E
2,175 Cypahis ou Lascars
non combattants). Il était
gleterre environ 5,000 ho
dats et matelots; en sc
personnel atteignait prob
chiffre de 15,000 homme
armes et non combattants
du gouvernement avaient
aussi secrets que possible.
on s'attendait générale
strict blocus de la rivière
peut-être à la destructio
à l'entrée de la rivière; a
quelques autres ports da
à l'occupation d'une port
ritoire chinois: on supp
communément que ce se
principaux points de l'île F
avait aussi parlé de la plu
îles du groupe de Chusan
but préliminaire de l'exp
vénement justifia cette d
jecture.

emiers bâtiments de la flotte
arrivaient à la bouche du Ti-
moment où les Chinois es-
rainement, pour la troisième
cendier à l'aide d'une flottille
s les navires marchands en
Capsingmoun. Le blocus de
de Canton fut officiellement
par le commodore Bremer,
, pour prendre effet à dater
Le commodore laissa, pour
blocus, cinq des bâtiments
ision, et remit à la voile le 25.
amiral Elliot, arrivant à son
t le surintendant Elliot à son
fit voile vers le nord pour
division d'avant-garde. Elle
entrée, le 2 juillet, près de
uffle (*Buffalo Island*), située
l'archipel de Chusan, et où
l Oglander, commandant les
de l'expédition, mort de la
ie dans les derniers jours de
enterré. Le brigadier Burrell
ça dans le commandement.
lotte se dirigea sur la grande
san et jeta l'ancre, le 4, dans
e *Ting-Haé-Hién*, sous les
la ville de ce nom, chef-lieu
de tout le groupe. Le gou-
sommé de se rendre, et tout
nt l'impossibilité d'opposer
sistance sérieuse aux forces
, vint à bord du commodore
i-même la nécessité où il se
pour sauver l'honneur des
inoises et le sien, comme
sauver sa tête, de ne point
lace sans coup férir. On lui
qu'au lendemain à la pointe
our réfléchir, en le pressant
dre à discrétion, et de ne
les vaisseaux anglais à faire
ville; mais on n'entendit
r de lui, et le lendemain,
es troupes anglaises débar-
us la protection du feu des
Les Chinois soutinrent à
ques instants ce feu terrible
inèrent précipitamment les
e guerre mouillées près de
s positions qui dominaient
ndant la nuit, ils évacuè-
e elle-même, que des forti-
fications très - étendues défendaient cependant contre un coup de main, et quand le général anglais, ayant fait ses dispositions pour l'assaut, fit reconnaître la place le 6, à la pointe du jour, on acquit la certitude que, non-seulement les troupes chinoises, mais toute la population, avaient pris la fuite. Les dispositions arrêtées par le brigadier Burrell pour l'occupation de Ting-Haé ne paraissent pas avoir été dictées par un esprit de prévoyance même ordinaire, ou du moins il n'a pas su faire respecter ses ordres, s'il est vrai, comme le disent toutes les correspondances particulières, que cette ville, désertée à la hâte, et où le mobilier des maisons particulières et les magasins du gouvernement étaient restés intacts, ait été pillée et dévastée par les troupes de débarquement, les soldats européens ayant malheureusement trouvé l'occasion de se livrer avec excès à leur penchant pour les liqueurs fortes. La ville de *Ting-Haé* et ses faubourgs contenaient plusieurs distilleries et un immense approvisionnement de cette boisson spiritueuse qui paraît former une branche d'exportation considérable pour le commerce de Chusan, et qui est connue sous le nom de *Sam-Shou*. Ces entrepôts furent découverts dès l'abord, et il s'ensuivit des désordres déplorables. Le brigadier Burrell, dans son rapport officiel, fait allusion au pillage, dont il affecte de rejeter tout le tort sur la populace chinoise lors de l'évacuation de la ville par les habitants, mais il ne dit pas un mot des honteux excès auxquels se sont livrées ses propres troupes. D'après les derniers avis reçus, les tentatives faites pour rassurer les populations et déterminer les habitants de Ting-Haé à rentrer dans leurs foyers, avaient eu peu de succès. Les provisions étaient rares et la santé des troupes paraissait devoir souffrir de ce changement de climat. Chusan ne doit être considéré que comme un point d'occupation temporaire. Les Anglais l'avaient visité pour la première fois en 1700, et y avaient été bien accueillis. Ils avaient

commencé à y faire un trafic assez considérable, mais, en 1701, un ordre de l'empereur leur interdit toutes relations avec ce port; cependant, un vaisseau anglais, le *Northumberland*, paraît avoir obtenu la permission du gouvernement chinois de jeter l'ancre devant Ting-Haé, en 1704, et lord Macartney y envoya chercher un pilote en 1793. La population de tout le groupe des îles Chusan s'élève, dit-on, à environ soixante mille âmes. L'intérieur de la grande île est bien cultivé et produit beaucoup de grains: du thé et du coton pour la consommation locale. Les habitants sont adonnés à l'usage de l'opium; ils font un commerce assez actif avec le continent chinois, principalement avec le port de *Ningpo*, d'où ils reçoivent, en échange de leur *sam-shou,* des étoffes de soie, de la poterie, etc. Pendant que les troupes anglaises débarquaient à Chusan, une frégate était envoyée à *Amoy* (lieu où les Anglais ont eu une factorerie qui ne fut abandonnée qu'à la fin du dix-septième siècle), dans le but d'ouvrir, par cette voie, des communications avec Péking. Mais, l'insolence et les provocations des Chinois, qui tirèrent sur un officier envoyé en parlementaire, amena une collision dont le résultat a été la destruction du fort d'Amoy par quelques bordées de la frégate. L'amiral Elliot, arrivé le 6 à Chusan, en était bientôt reparti pour tenter de faire parvenir de Ningpo (ville considérable située dans l'ouest, et à environ neuf lieues marines de Chusan) l'ultimatum de son gouvernement à l'empereur de la Chine, et établir avant tout le blocus des ports d'Amoy, Ningpo et Sanghaé. L'amiral devait ensuite se rendre dans le golfe de Peetcheeli, se rapprocher autant que possible de Péking, et ouvrir, de gré ou de force, des communications directes avec le gouvernement impérial. Nous persistons à penser que les démonstrations vigoureuses faites par les Anglais, et qui se résument jusqu'à présent dans l'occupation de l'île de Chusan, la destruction du fort d'Amoy, par la

frégate *la Blonde*, et l
principaux ports chinoi
pour déterminer la cour
gocier avec les représe
reine d'Angleterre sur
vorables aux intérêts br
aux intérêts du commer
vilisation en général.

ÉTAT INTÉRIEUR. A
TIQUE ET COMMERCIAL.
les principaux caractères
qui subsistent aujourd'
gouvernement suprême
glaises et les puissances v
territoire, ou qui en so
dances géographiques et
l'Afghanistan et du Sin
reste rien à dire en ce m
n'est que, dans notre
time, ces deux pays so
temps placés sous la d
clusive de l'Angleterre.
appellent, immédiateme
attention, sont le Pandj
l'empire birman.

Le royaume du Pandj
par l'habileté et l'éner
Singh, et il est probabl
à survivre bien peu d'an
État indépendant, à l'ho
dinaire dont l'ambitio
même appuyée dans ces
par les Anglais, lui a do
C'est la seule partie de l'
moghol qui ne soit pas
sous la domination imm
gleterre. Il s'étend sur u
étendue de pays préém
vorisé par la nature, ta
port de sa fertilité que
ses moyens de transport
Peshawar la clef de l'Afg
mande la navigation
sans l'intervention des
venaient de songer séri
restauration de Shâh S
jît Singh se serait re
tout le cours de ce fleu

Ce prince, dont la sa
pour retenir son ambiti
les bornes de la disc
avoir eu, de bonne he
dans sa fortune, en mê
comprit la nécessité d

[redacted]

:s plus amicales avec le gou-
:de l'Inde anglaise (*). Ainsi,
Charles Metcalfe, agissant
instructions de lord Minto,
t Randjît à abandonner le
il avait formé de s'approprier
principautés sikhs à l'est du
toutes les vues de Randjît
:nt vers l'extension de ses
s du côté opposé. Là, en-
nglais intervinrent pour pro-
udh, État mahométan que
ı sur le cours inférieur de
dait une acquisition des plus
our l'ambition du chef sikh;
na à cet échec, et ce qui
nieux la supériorité de l'in-
t du tact politique de Rand-
ue, tout fier qu'il était de
ion et de la force effective
iée et de sa supériorité évi-
les autres souverains indi-
la conscience de sa faiblesse
l'égard de ses redoutables
lcutta, et a toujours fini
nettre aux exigences de leur
Mais il est à présumer que
on petit-fils (nous mention-
ut ce dernier, parce qu'il
le fait l'autorité souveraine
once la prétention d'éten-
sance sikh bien au delà de
actuelles) ne seront pas
nts, et qu'ils se laisseront
la folle tentative d'essayer
: contre les Anglais! En ce
ultat inévitable de la colli-
extension de l'empire an-
usqu'à sa limite naturelle, l'Indus; et Shâh Shoudjâ, profitant de la chute du royaume sikh, reprendra, par la main de l'Angleterre, cette belle province de Peshawar, que Randjît avait enlevée aux Afghans. Les revenus, ainsi que le commerce de l'Inde anglaise, s'accroîtraient considérablement par cette accession du riche territoire du Pandjâb.

Le Napâl, quoique sa puissance ait été considérablement amoindrie par le traité que lui imposa, au mois de décembre 1815, lord Hastings, après deux campagnes assez meurtrières, est encore, pour la Compagnie, un voisin formidable. Les Gourkhas, race dominante du pays, ont toute la fierté, le courage et la véhémence ardente et impétueuse de caractère qui distinguent généralement les montagnards. Le pays, naturellement fort par sa configuration plastique, oppose sa redoutable inertie à la science militaire et à la haute discipline de l'armée anglaise. Toute la population libre dans le Napâl a une éducation essentiellement militaire et est soumise à un système de recrutement à la fois efficace et populaire. Ils ont des communications sûres et secrètes avec les Birmans, d'un côté, et les passes de leurs montagnes peuvent les conduire, inaperçus de l'autre, à l'entrée des grandes et fertiles provinces de Bénarès et de Patna. Les dispositions belliqueuses des Napâlais et la confiance tant soit peu orgueilleuse qu'ils ont dans les ressources stratégiques de leur pays, les entraîneront, peut-être, à essayer de laver dans le sang anglais l'outrage du traité de 1815. Mais l'état politique de ces contrées donne plutôt à penser que les Anglais auront à intervenir dans des dissensions intestines, et établiront, avant longtemps, d'une manière définitive, leur influence suzeraine sur ces populations désunies. Le prince régnant, jeune homme d'une intelligence bornée, se laisse gouverner, dit-on, par les femmes; il a mis à mort un ministre habile et le général distingué aux talents duquel on devait attribuer principalement la résistance prolongée des Napâlais aux

;ne, dans le volume qu'il a pu-
:ment à Londres (*A personal
a visit to Ghuzni, Kabul,*
, 1840, page 289), raconte
iers français au service de
a ont contribué par leurs con-
tenir dans cette ligne politique.
f de Bhurtpour le fit presser
: commune avec lui contre les
826, le général Ventura dis-
n, Randjît de prêter l'oreille
tions qui indubitablement cau-
ine. Sur son refus d'entrer dans
, on lui envoya de Bhurtpour
nt de femme (voyez p. 78.)

armes britanniques dans les campagnes de 1814 et 1815. Tous les hommes de quelque distinction ont été disgraciés ou exilés. Le peuple, sous cette domination inhabile et oppressive, se démoralise rapidement, et l'intervention anglaise serait peut-être accueillie par la masse des habitants comme un bienfait.

A ce que nous avons déjà dit plus haut au sujet des Birmans, nous ajouterons quelques détails, qui feront mieux comprendre ce que nous avons déjà fait pressentir sur l'avenir probable des relations de l'Inde anglaise avec ce pays. L'ignorance et l'arrogance de la cour d'Ava sont au-dessus de tout ce que nous pouvons nous figurer en Europe. Quand Bandoula, le général favori du dernier roi, envahit le district de Tchittagong au commencement de la dernière guerre, il apportait avec lui des chaînes en or destinées à lord Amherst, et il avait ordre, une fois Calcutta pris, *de marcher sur Londres et de s'en emparer!* Les défaites succédèrent aux défaites, sans dissiper cette ivresse d'aveugle orgueil qui caractérise si particulièrement les Hindo-Chinois. Les officiers birmans, fuyant devant l'armée anglaise, qui s'avançait sur la capitale, tout persuadés qu'ils dussent être enfin de l'inutilité d'une lutte prolongée, ne s'en croyaient pas moins obligés (ainsi que leurs lettres interceptées l'ont prouvé) de pallier, par les rapports les plus absurdes, leur impuissance à arrêter l'ennemi : et le malheureux général qui commandait dans la dernière occasion où les Birmans essayèrent de tenir, à un endroit nommé *Pagham-miou*, fut condamné à être foulé aux pieds des éléphants, quand il apporta la nouvelle de sa défaite! Les yeux du roi ne s'ouvrirent sur le danger de sa situation que lorsque les troupes anglaises n'étaient plus qu'à trois marches de la capitale; il fallut céder alors; mais il paraît probable que la terrible leçon que les Birmans avaient reçue ne suffit pas pour leur donner une idée exacte de l'immense supériorité de leurs adversai-

res. Quatorze ans ont p
événements, un nouveau s
monté sur le trône et ne
franchissement des stipu
teuses imposées par le ca
glais à son prédécesseur.
de négocier avec un peu
gueilleux que les Birmans
aux provocations continu
stupide insolence et du br
quel ils se livrent, en e
les limites que le traité
gnées; cette difficulté e
mais le gouvernement de
gement évité jusqu'à ce jo
nous l'avons dit, d'accep
sions de rupture, que l'i
ambition de Tharawadi l
Le succès des armes a
l'Afghanistan a aidé lord
se maintenir dans cette li
cependant les Anglais se
traints, nous n'en douton
rendre maîtres du cours
comme ils se sont rendu
cours du Barhampoutter
ou du moins *de substitue*
ami à une domination
les pays situés au delà
poutter. Et quand nous d
Anglais seront *contrain*
leur domination dans c
nous sommes convainc
qu'ils ne sauraient se so
répugnance à la nécessité
comme celle dont les men
sistance des Birmans. « Il
« ni honneur, » disait na
leurs écrivains politiques
« dans une semblable guer
« du pays, l'éloignement d
« vitales, qu'il faudrait c
« cuper, rendront la car
« fois longue et dispendi
« rapoura, siége actuel d
« ment, est situé à la ha
« de la longue vallée de
« six ou sept cents mill
« La partie inférieure d
« est un marais pestilen
« une portion considérab
« et bien que la route la
« par les montagnes d'A
« indubitablement celle q

armée, les frais de trans-
'un matériel aussi considéra-
: celui que nécessiteraient des
ions de cette importance, de
ons et provisions de toute es-
pour avancer dans un pays
Birmans (comme ils l'ont dé-
ré) sauraient si bien dévaster,
nse, en un mot, qu'entraî-
cette expédition gigantesque,
nécessairement énorme. »
résultat d'une semblable
, il ne saurait être douteux,
rmans combattent seuls ou
pour auxiliaires que les au-
ations bouddhistes de l'ex-
ent. La dernière guerre leur
le vastes contrées, que la
avait placées dans leur dé-
mais cette accession de ter-
eu d'autre avantage réel
e anglaise que celui d'em-
ontact immédiat qui mena-
année les fertiles provin-
ngale. Le gouvernement
it été fatalement entraîné à
ère guerre par l'insolence et
de la cour d'Ava. Les plus
parmi les gouverneurs gé-
Inde n'avaient pas songé à
npire de ce côté. Lord Has-
fin de son administration,
eusement évité la lutte en
rejeter sur l'imposture les
provocation indirecte mais
(*). Cependant, lord
plus modéré, le plus pa-
ous ces vice-rois, fut obligé,
ps après, d'ajouter à l'em-
si énorme, des Indes an-
vastes provinces couvertes
part de forêts impénétra-
que désertes, malsaines,
es limites naturelles de cet
ne pouvait douter qu'il ne
en des années avant qu'au-
s provinces pût payer les dépenses auxquelles la possession entraînait le gouvernement : « mais il n'y avait pas à reculer (*). Il était absolument nécessaire d'interposer cette barrière entre les paisibles sujets de la Compagnie et leurs barbares voisins, et de procurer en même temps un asile aux tributaires forcés ou sujets à moitié soumis des Birmans qui avaient franchement aidé les Anglais pendant la guerre. Il ne l'était pas moins d'infliger aux Birmans un châtiment dont ils pussent se souvenir. » Ces diverses conditions auxquelles il a fallu satisfaire ont placé les Anglais comme souverains d'Assam, Arrakân et Tenasserim, parmi les États de l'Hindo-Chine. L'Angleterre, après avoir franchi l'Indus, a donc aussi désormais de hautes destinées à accomplir au delà du Barhampoutter, et peut-être de grands dangers à courir, car la tête tourne quand il faut voir de si haut et si loin. L'œil de l'homme ne peut envisager sans crainte un pareil avenir!

Disons encore un mot des relations actuelles du gouvernement suprême avec les princes qui sont dans une dépendance plus ou moins absolue de ce gouvernement, et dont les États sont compris dans les limites générales de l'empire. Les principaux parmi eux sont : le roi d'Aoudh ou de Laknau et le Nizâm, dont la capitale est Hydrâbâd (qu'il ne faut pas confondre avec un autre Hyderabad, capitale du Sindh) : ces princes sont mahométans; Scindiah et le radjah de Bérar, dont les capitales sont respectivement Gwalior et Nagpour : ces chefs sont Hindous, d'extraction mahratte; et enfin les princes radjpoutes, Hindous de haute caste, chez lesquels cette illustration séculaire s'unit à une réputation incontestée de franchise, d'honneur et de courage militaire.

Les dynasties mahométanes d'Aoudh et d'Hyderabad sont entièrement usées. Les principales familles princières mahrattes ne valent guère mieux. Les radjahs du Radjpoutana seuls semblent avoir assez de vitalité politique pour

lastings renvoya au souverain
ièces qui avaient été saisies et
it ses intentions hostiles, en
il ne lui ferait pas l'injure de
locuments comme émanés de
etc.

(*) *Edinburgh Review*, numéro déjà cité.

qu'on puisse espérer de les ressusciter, et le gouvernement anglais paraît n'avoir pas renoncé à l'espoir de faire revivre dans les principautes de Djeypour et Djodpour en particulier, un esprit national et un sentiment d'indépendance qui ne seraient pas incompatibles avec la confiance et la déférence que réclamerait ce gouvernement comme ami et comme protecteur à la fois. Cependant, il nous semble bien difficile que les rapports du gouvernement suprême avec les chefs du Radjpoutana puissent reposer sur une base plus libérale que celle d'une intervention, pour ainsi dire toujours imminente, et ce qui s'est passé, il y a un an, précisément à Djodpour, est une indication très-significative de ce qu'on peut attendre de l'avenir. Quoi qu'il en puisse être, il ne saurait s'élever un doute raisonnable sur l'état de nullité dans lequel sont tombés les soi-disant souverains mahométans de l'Inde; nullité dangereuse et déplorable dans ses effets, attendu que le gouvernement anglais est obligé par les traités, ou se croit obligé, le plus longtemps possible, de défendre chacun de ces petits tyrans contre tout ennemi *intérieur* ou *extérieur*.

Ces populations opprimées sont ainsi condamnées à souffrir tous les maux qu'entraîne à sa suite un gouvernement faible et corrompu, et le joug sous lequel elles gémissent est maintenu par l'irrésistible force d'inertie du gouvernement anglais. « Le remède « ordinaire d'un mauvais gouverne- « ment dans l'Inde, » disait sir Thomas Munro (gouverneur de Madras) dans une lettre au marquis de Hastings, « est une révolution qui s'accomplit « tranquillement dans l'intérieur du « palais ou au dehors par la violence, « c'est-à-dire, par la révolte ou l'inva- « sion étrangère; mais la présence des « forces anglaises détruit toute chance « de remédier ainsi au mal, en main- « tenant le prince sur le trône contre « toute opposition intérieure ou exté- « rieure. Cet appui le rend indolent, en « lui apprenant à se reposer sur nous « du soin de sa sûreté; cruel et avare,

« en l'assurant qu'il n'a rien « de la haine de ses sujets. » donner une idée des misè système *subsidiaire* (*subsi tem*), système né de la né priver ces soi-disant princes d de renverser la souverain qu'exercent les Anglais, a in plus belles provinces de l'Hi Les hommes d'État en An dans l'Inde, ont très-bien co tout l'odieux de ce despotis bait sur le gouvernement an d'ailleurs, les dépenses i auxquelles entraîne une par tion, augmentent considérab charges de l'État, obligé de une force armée qui puisse toutes les éventualités. Cha mannequins couronnés ent corps de troupes command officiers anglais, et il a en solde un ramassis de troup lières qui, en temps de pai redoutables qu'aux paisibles leur maître, mais qui, guerre sur la frontière, ou tion ou de mutinerie, et les troupes anglaises éprouv que échec partiel, peuvent deviendraient infailliblemen de désordres et de maux in sont les dangers de cette po male, où les hésitations d' que longtemps entravée pa tes exigences du monopole le gouvernement suprême anglaises. Ce gouvernemen jourd'hui que le choix entre d Il faut que, dans son respe traités, il consolide l'oppre qu'il attende au moins en s les effets du despotisme, d sormais intolérables, néce intervention; ou bien il faut que à la foi jurée, et qu'il rage de montrer plus de res les droits imprescriptibles de té que pour des traités dont et l'intérêt matériel pouvai non pas justifier, mais expli gine. Ce serait là sa gloire, n'hésitons pas à le dire, également une des plus pré

[redacted]

ınheur et de la prospérité
et populeuses contrées.
ressources commerciales
ıindo-britannique, com-
chambre des communes
e la pétition présentée au
ır la Compagnie, dans
l'Inde agricole et indus-
ion sur laquelle nous re-
ɜntôt), a mis cette vérité
ı jour.
formelle des fonctionnai-
té consultés par la cham-
ımunes sur les moyens
mployer pour donner au
l'Inde l'extension dont il
e, est que l'Inde entière,
Indus, devrait, le plus
ttre considérée et traitée,
rt de la législation com-
nme un seul empire, ce
ı effet. L'Inde anglaise
ssi bien, en réalité, les
ndépendants (*native Sta-*
divers territoires placés
é immédiate du gouver-
is. Ces États sont unis et
porés à l'empire par les
le l'alliance *subsidiaire;*
ıt des contributions ré-
t en troupes, soit en ar-
ɜs dépenses générales de
et doivent se conformer
ons qu'ils reçoivent du
t suprême dans toute af-
au bien de l'État, que le
évu par la lettre des trai-
Des devoirs inséparables
lu pouvoir suzerain dans
ivent d'appuyer par la
ion des mesures d'utilité
ɜntraînent la coopération
tats dans lesquels l'Inde
t qui, sous le rapport de
ı particuliers et de leurs
t constamment besoin de
de la protection du gou-
ıglais. Nul doute que l'in-
gouvernement n'ait amé-
ɜgré très-remarquable la
érale, politique et com-
'Inde. Ainsi, les Anglais,
ıue leur suprématie a été

mise hors de doute, sont intervenus constamment pour le maintien de la paix entre les princes natifs; ils ont mis un terme aux pillages et aux dévastations des *Pindaries;* ils ont poursuivi sans relâche et achèveront d'exterminer (l'humanité l'espère au moins) les abominables associations des *T'hugs* (*); ils ont vigoureusement et noblement exercé leur influence pour abolir le *satti* et l'infanticide. Ils ont apaisé bien des révoltes intérieures, soulevées dans les États natifs par la turbulence de chefs puissants; ils ont, par de vives remontrances, réprimé d'innombrables actes d'oppression de la part des gouvernements indigènes : ces gouvernements sachant bien que leur désobéissance aux instructions émanées du pouvoir suprême les priverait de ce redoutable mais indispensable appui, et que la désorganisation et la destruction de leur propre puissance en seraient la suite inévitable. Les efforts du gouvernement anglais ont, de temps en temps, été utilement dirigés vers la réduction de taxes exorbitantes et l'amélioration de certaines routes qui présentaient de grands obstacles au commerce; cependant, les mesures prises sous ce rapport n'ont été jusqu'à présent, de l'aveu même des principaux agents du gouvernement, ni très-judicieuses, ni très-suivies, et, jusqu'à une époque très-récente, le commerce dans l'Inde anglaise a été entravé par l'existence, sur les territoires mêmes de la Compagnie, d'un système de douane pire que celui d'aucun État indigène, le Pandjâb excepté (**).

Lord Wellesley avait rédigé des traités de commerce, sur le principe européen de réciprocité, avec les États de Lacknau (Aoudh), de Napâl, d'Hyderabad et de Nagpour; mais les clauses

(*) Prononcez *Theugs,* mieux, *T'hœugs :* voyez p. 27.

(**) Les droits de transit perçus autrefois dans les territoires de la Compagnie ont été abolis pour les présidences de Calcutta et de Bombay. Ils ne tarderont pas à être supprimés également dans toute l'étendue de la présidence de Madras.

de ces traités étaient ou trop compliquées dans leur rédaction pour s'adapter à l'intelligence des natifs, ou peut-être (et cela nous paraît plus probable) trop assujettissantes pour leur convenir; et l'attention du gouvernement ayant été, bientôt après, dirigée sur d'autres points, les traités furent oubliés, et, depuis bien des années, ils sont devenus lettre morte. Dans le but d'établir la liberté de la navigation de la Djamna, au-dessous d'Agra, et la liberté du transit entre les possessions de la Compagnie et les territoires de Sagor et des États situés sur la rive de la Narbaddah, le gouvernement obtint des chefs du Bundelcund, qu'ils renonçassent, moyennant une compensation en argent, aux droits qu'ils étaient dans l'habitude de prélever sur toutes les marchandises qui passaient par leurs territoires. On en agit de même à l'égard de plusieurs petits États limitrophes du territoire de Delhi, mais on découvrit plus tard que la compensation demandée par ces États était exorbitante, et il fallut renoncer à cet arrangement, excepté avec la principauté de Ballabgurh, située sur la Djamna. Pour ouvrir la navigation de la Djamna depuis Delhi jusqu'aux montagnes, on acheta de la même manière, aux chefs sikhs dont les territoires sont placés sur la rive droite de cette rivière, le droit de lever un impôt sur le commerce de transit, et cet arrangement subsiste aujourd'hui. On employa les mêmes moyens pour faire de la ville de *Djagadri*, située sur cette même frontière, un entrepôt libre. On voulait amener les nombreux chefs sikhs, par les territoires desquels passe l'importante route commerciale qui conduit de Djagadrî à Loudiânâ, à consentir à un arrangement pour la perception des droits dans le même lieu et d'après un tarif unique; mais ce plan ne fut pas exécuté. Après six années de négociations avec les États qui bordent le cours du Sutledge et celui de l'Indus, on parvint enfin à s'entendre sur les moyens de rouvrir la navigation de ces deux fleuves. Le principe adopté

fut celui de substituer aux exa
infinies et arbitraires du pass
droit unique de transit, modéré
cevable à un seul endroit, et éga
tous les bateaux, de quelque dim
qu'ils fussent et quelle que fût la
de leur chargement. Ainsi, les b
ne sont forcés de s'arrêter qu'à u
endroit, Mitthun Kote, situé a
fluent des rivières du Pandjâb
l'Indus et entre les points extrê
la navigation utile (*). Au reste
les États natifs sont obligés p
sage, et plusieurs d'entre eux
traités en vigueur, à laisser
libres de tous droits, les appro
nements de toute espèce, ex
pour le service du gouverneme
prême, et il ne paraît pas qu'en
circonstance ils aient essayé d
trevenir à cette règle.

En résumé et pour ce qui co
le commerce intérieur, on peu
clure de ce qui précède que le g
nement suprême des Indes an
a déjà beaucoup fait pour la s
et l'extension de ce commerce,
qu'il lui reste plus encore à fair
atteindre le but. Or, nous ne
qu'un moyen à la fois loyal et e
d'y parvenir, c'est d'user larg
ouvertement et avec toute la pr
tude que la prudence peut aut
de l'influence que les traités et
est plus fort encore que les trai
besoins et les vœux des popul
donnent au gouvernement pour
venir, à l'égard des États dépe
de l'Hindoustan, dans les m
relatives au commerce. Les age
gouvernement suprême reconna
eux-mêmes que les traités exi
ont cette tendance: « Dans une
fédération comme celle de l'Ind

(*) Voyez pages 50, 51 et 52, not
poir manifesté par le gouvernement s
relativement à l'établissement d'un
annuelle (ainsi que sir Alexandre
l'avait suggéré), parait s'être réali
foire a dû s'ouvrir à Sakkcer au
janvier dernier (1841), et devait du
mois. Ce système de foires annuelle
adopté par les Russes avec un très
succès.

[redacted]

il doit exister une autorité
; pouvoir de remédier au mal
railler au bien commun; tous
s avec les États natifs recon-
plus ou moins, le gouver-
nglais comme investi de cette
qu'il a été plus d'une fois
:xercer, non-seulement dans
pressément reconnus par les
nais encore dans des cas nou-
ils qu'il s'en est montré et
ssairement s'en montrer de
iutre. »
urité et le développement de
ition de l'Indus et de ses af-
loivent être aujourd'hui le
objet de la sollicitude du
ment, en ce qui touche aux
térêts du commerce intérieur.
ration de ces rivières, celle
inférieur de l'Indus en par-
étaient des mesures prélimi-
nt l'importance avait éveillé
: heure l'attention. Il fallait
des moyens de soumettre
ir de la vapeur ce delta d'une
n si difficile à cause de la
apricieuse des lits et de la
qualité du fond. Maintenant
mination anglaise est établie
ins toute l'étendue du Shind,
t tarder à l'être dans le Pand-
explorations importantes se-
mptement complétées, et il
le doute que la navigation de
de ses affluents recevra dans
iées un immense développe-
'expédition d'Afghanistan a
me on pouvait le prévoir,
i et l'instrument de nombreu-
-ches qui ont suggéré d'utiles
pour l'encouragement et l'ex-
lu commerce intérieur par
. Les points les plus avanta-
ır servir d'entrepôts ou de
départ ont été signalés par
nement à l'attention des spé-
. Les ressources du pays, les
les plus profitables, leur ont
iés; en un mot, une impul-
ne direction nouvelle ont déjà
ées au commerce, en parti-
elui de Bombay. Le port ri-
plus important auquel la na-

vigation puisse s'étendre dans les circonstances actuelles, est celui de Firozepour, à neuf cent cinquante milles des bouches de l'Indus. Firozepour était une ville considérable dans les anciens temps, de nombreuses ruines l'attestent. Elle a un fort d'une bonne assiette qui a été récemment mis en état de résister à un coup de main. On y a construit des marchés et de nombreuses boutiques; elle se repeuple rapidement. Plusieurs régiments sont cantonnés dans les environs. Le ghât (débarcadère) est à la distance d'une lieue environ de la ville et d'un accès commode. De Firozepour on peut se rendre par des routes faciles dans toutes les parties des États sikhs *protégés* (*protected sikhs States*). Patalla, Nabal, etc., sont des pays riches et qui peuvent offrir plusieurs articles de commerce. Toutes les pacotilles d'objets d'Europe pour Sabattou et Simlah sont maintenant envoyées à Barr, située dans la vallée de Pindjore, à quatorze marches (cent soixante milles) de Firozepour. Ces pacotilles sont amenées de Calcutta à Allahabad par des bateaux à vapeur, et de là conduites cinq cent soixante milles plus loin, par la voie de terre, au ghât de Gharmakteser, sur le Gange, puis enfin par Mirut (deux cent six milles) au lieu de leur destination. Les prix des articles de luxe venant d'Europe, qui sont fort demandés et dont la consommation tend à s'augmenter de jour en jour, sont portés ainsi à cinquante pour cent au-dessus des prix courants de Calcutta. Les marchands de Bombay, remontant le Sutledje dans la saison favorable, pourront dès à présent, selon toute probabilité, soutenir une concurrence avantageuse avec les expéditionnaires de Calcutta, même dans l'approvisionnement des marchés de Simlah, Sabattou, etc. Loudiana, position civile et militaire importante, située, comme nous l'avons vu, sur le Sutledje, à peu de distance de Firozepour, se fournira aussi de préférence à cet entrepôt. C'est une chose digne de remarque, pour le dire en passant, que le point de départ

de l'armée qui a soumis l'Afghanistan à l'influence de la civilisation européenne, soit destiné à devenir l'un des centres principaux du commerce qui va refleurir sous la protection de la domination anglaise.

Sur la rive droite du Sutledje, vis-à-vis de Firozepour, des routes directes conduisent à Amritsir et à Lahore, les deux principales villes du Pandjâb. La distance est courte et la route facile, et il est probable qu'on pourrait se rendre à Lahore plus commodément par cette voie que par la rivière Râvy (quoique celle-ci passe à Lahore même), parce que le cours du Sutledje est infiniment moins tortueux que celui du Râvy. A sept milles de la rivière, sur la route de Lahore, se trouve une ville nommée Kassour, où il se fait beaucoup d'affaires, et où des articles de sellerie, de quincaillerie, sur les modèles sikhs, et des cuirs de couleur, rouges, verts et jaunes, trouveraient un débit avantageux. Kassour était autrefois une ville fort considérable. Des articles de fantaisie, des soies, des satins, des *kimkhabs* (brocarts) et de la bijouterie, en particulier les perles et les émeraudes, vraies ou fausses, seraient fort recherchés dans les villes sikhs, les chefs sikhs et les gens aisés aimant à s'habiller richement. Des outils de charpentier, du fer en barres, se vendraient aussi avec profit.

En descendant le Râvy, le marché de Moultân appelle l'attention des spéculateurs. Le gouverneur actuel de Moultân est un administrateur éclairé qui protége le commerce. Moultân fabrique de très-beaux et bons tapis. Bahawalpour, près du Sutledje, à trois cent soixante-dix-sept milles de Firozepour et environ soixante-dix milles de Moultân, se présente ensuite. C'est une ville peuplée de vingt mille habitants, parmi lesquels on compte un assez grand nombre d'Hindous; tout le commerce de détail est entre leurs mains. De Bahawalpour, il s'établira probablement des relations avantageuses avec la province anglaise d'Harriana et les provinces voisines, ainsi qu'avec les marchés importa
Bhawani et de Palli dans le R
tana. On trouve encore, de B
pour à Bâkkœr, plusieurs poin
dans un pays fertile, bien cul
dont les productions offriron
probablement d'utiles échange
Bâkkœr (cent quarante-quatr
de Bahawalpour) est, nous l
tons, le point le plus impor
tous. C'est celui qui commande
merce de tout le fleuve; c'est l
de jonction des routes qui v
de l'Hindoustan, du Sindh, d
ghanistan. Kheyrpour n'en est
que de quinze milles, Shikar
vingt-deux milles. C'est là que l
mers devront remonter d'abor
de là que l'ouest de l'Afghani
la Perse elle-même tireront pe
un jour tous les articles d'Eur
cessaires à leur consommation.
rabad est à cent soixante-dix-hu
les de Bâkkœr. On compte tro
vingt-neuf milles de Bâkkœr à
bouchure Hadjamri de l'Indus.
mois de mai 1839, un avis offi
gouvernement suprême avait p
le commerce que cinq bateaux, d
cents *mands* au moins chacun
douze tonneaux), et préparés p
cevoir des passagers aussi bien q
marchandises, seraient expédié
fois par mois du ghât de Firo
pour Bâkkœr, à commencer du 1
Au mois d'avril 1840, deux *ste*
le *Snake* (le Serpent), de la fo
dix chevaux seulement, et *Con*
Comète), de la force de soixant
vaux, avaient accompli successiv
le trajet du bas Indus à Firozep
avaient effectué leur retour av
passagers et des marchandises:
on n'a pas encore de détails suf
sur ces voyages. Plusieurs no
steamers ont été construits p
navigation de l'Indus et du Sut
et il est probable qu'au mom
nous écrivons, les communicati
les moyens de transport sont c
tement organisés, ou sur le po
l'être dans tout le domaine fluv
l'Indus (*).

(*) Le commerce français nous

les bateaux à vapeur d'un fai-
t d'eau, on arrivera certaine-
l'embouchure de l'Indus à
en dix jours, au lieu de qua-
ie nécessite le halage, et déjà,
int comme centre, on pourra
s relations avantageuses avec
nces voisines. Nulle part la
'est obstruée par des barrages,
les, des cataractes, et la na-
ble avoir tout fait pour favo-
te navigation intermédiaire.
de Lahore à la mer (une dis-
1000 milles environ) se fera
ment, avant longtemps, en
: vingt jours; à Moultân, en
ılt jours; de là à Bâkkœr en
urs au plus; puis à Hyderabad
; et de là à l'embouchure en
trois jours. Nous avons déjà
erver (p. 65) que du temps
;-Zeb, il se faisait un com-
onsidérable par l'Indus et le
qu'à Lahore.
ıons en peu de mots les ob-
s qui précèdent.
lus grands obstacles politiques
ient depuis longues années au
ement de cette ligne commer-
importante qui, de l'embou-
: l'Indus, atteint le pied de
ya. Les princes qui régnaient
ore le long des rivages de ce
revaient de droits énormes le
des marchandises ou pillaient
hands. Le commerce était ré-
frayer, par terre, des voies
es et coûteuses. Entre Lahore
', on comptait tout au plus,
derniers temps, sur tout le
le l'Indus, sept cents bateaux, qui suffisaient pour le service des passagers et le transport des bagages et des marchandises. Aujourd'hui que l'Indus est devenu de fait, comme il était destiné par la nature à le devenir, la frontière occidentale de l'empire hindo-britannique, cet état de décadence va faire place, comme par miracle, à une activité et une prospérité sans cesse croissantes. A l'intérieur, la suppression des droits de transit dans les territoires de la Compagnie, et l'adhésion graduelle des États protégés aux mesures adoptées par le gouvernement suprême, vont donner une impulsion salutaire et puissante à toutes les forces productives de l'Hindoustan. Les obstacles politiques qui s'opposaient au développement et à l'utilisation des ressources naturelles de ces vastes contrées, ont déjà disparu en partie. Ils ont disparu devant la volonté intelligente de la nation anglaise, représentée sur cette terre lointaine par un véritable homme d'État et un grand citoyen; car tel nous apparaît lord Auckland à la tête de cet immense empire de l'Inde, dont il vient de consolider la puissance. Quelles que soient nos opinions et nos sympathies particulières, nos répugnances, peut-être, nous ne pouvons refuser notre admiration à de semblables actes. L'humanité tout entière doit applaudir à des mesures dont l'énergie prévoyante aura avancé d'un demi-siècle le triomphe de la civilisation européenne, dans des pays qui languissaient depuis si longtemps sous le joug du despotisme le plus ignorant et le plus immoral à la fois. L'agriculture encouragée, l'industrie protégée, le commerce ouvert à la concurrence des nations de l'Europe et de l'Asie, les rapports intérieurs améliorés et consolidés dans un but d'avenir, les rapports extérieurs étendus et rendus de jour en jour plus profitables, tels sont les bienfaits que la domination anglaise promet aux peuples de l'Inde gangétique et à ceux qui habitent les bords de l'Indus; tels sont les devoirs qu'une saine politique lui impose.

Mais le gouvernement de l'Inde ne

rendre sa part dans ce dévelop-
ochain des ressources commer-
'Afghanistan et du Sindh, et nous
roire qu'il profitera des nouveaux
qui lui sont offerts dans l'extrême
ous pensons que les ports de Bom-
Karatchi en particulier pourront
but d'expéditions profitables, et
lons sur les relations nouvelles et
es qui doivent nécessairement s'éta-
fournir à de nouveaux besoins,
des armateurs de nos ports prin-

peut promettre au monde l'accomplissement de cette noble tâche, qu'autant que l'Angleterre elle-même comprendra qu'il est de son honneur et de son intérêt de s'y associer. Si le gouvernement de Calcutta encourage la production d'un côté, il faut que le pouvoir législatif, à Londres, encourage à son tour l'exportation des produits de l'Inde. Il est bien démontré aujourd'hui qu'obligée à des remises annuelles, qui s'élèvent en moyenne à 3,200,000 livres sterling (environ quatre-vingt-un millions de francs), l'Inde ne peut trouver les moyens de fournir, pendant longtemps, à ses dépenses intérieures et extérieures, que dans le développement normal de son industrie agricole et manufacturière. Traiter l'Inde en pays conquis et lui imposer un tribut éternel sans compensation, au moins probable, dans l'avenir, c'est à la fois de l'oppression et de la mauvaise administration, à la fois un crime et une faute politiques! La Compagnie sur qui pèse la responsabilité immédiate de cet avenir de l'Inde britannique, a senti que le moment était venu d'appeler par un vigoureux effort l'attention du parlement sur l'état actuel de l'agriculture et du commerce de cette immense colonie. La pétition formulée à cet effet a été présentée à la chambre des communes, le 11 février 1840, le 14 à la chambre des lords. La commission nommée par la chambre des communes (le 25 février) pour examiner cette importante affaire, et procéder à une enquête complète sur tous les points indiqués par la pétition, n'avait pu terminer son travail pendant la session de 1840, et a dû se borner à publier les premiers résultats de ses recherches (*). La commission nommée par la chambre haute conclut, le 2 avril, son enquête commencée le 2 mars, et fit son rapport, qui fut envoyé à la chambre des communes le 2 juin (**). Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de reprodui[...] ment les conclusions de ce[...] conclusions qui donneront à[...] nos lecteurs une idée nette[...] mandes soumises au parlem[...] Compagnie, et des solution[...] ront probablement obtenues.

Le comité, avant de faire[...] son opinion à la chambre s[...] verses matières auxquelles l[...] se rapporte, croit devoir ap[...] tention de la chambre sur la[...] particulière dans laquelle[...] trouve placée parmi toutes l[...] dépendances de la couronne[...] que, et sur les droits pa[...] qu'elle semble avoir, par suit[...] situation exceptionnelle, à[...] et à la générosité, aussi bi[...] protection politique du parle[...]

Possédant une population q[...] plus nombreuse que celle du R[...] Uni et de tout le reste de[...] britannique dans toutes les p[...] monde; défrayant par ses pr[...] sources toutes les charges de[...] vernement civil et de son[...] taire, administrés par des A[...] occupent exclusivement les e[...] plus élevés, les plus lucrat[...] plus honorables de l'État, l'I[...] en outre, transmettre annuell[...] Angleterre, sans aucun aut[...] que des envois de matériel p[...] dérables pour les armées, un[...] de deux à trois millions ste[...] dont la plus grande portion d[...] sairement être remise régul[...] chaque année, sans égard aux[...] cette remise doit entraîner,[...] dérangements qu'elle peut oc[...] dans les calculs ordinaires[...] merce.

Le comité ne peut douter q[...] lement ne voie dans ces circ[...] d'impérieux motifs pour acc[...] pétitionnaires qui l'approcher[...] des peuples de l'Inde, l'att[...] plus favorable et la plus indul[...]

(*) Imprimé par ordre des communes, le 21 juillet 1840, 1 vol. in-fol. de IV, 636 et 70 pages.

(**) Imprimé par ordre des communes, le 4 juin 1840, 1 vol. in-fol. [...] 201 pages.

(*) Pour le payement des in[...] actionnaires, et autres dépenses.[...] et 17.

[redacted]

ne fût un sujet de regret pour ement qu'une gêne temporaire l'autres dépendances de la cou-, ou des considérations généra-pplicables aux grands intérêts mpire, rendissent nécessaire le de satisfaire à des réclamations recommandent si fortement à tention.

omité pense que le principe gé-sur lequel devraient reposer les ients commerciaux affectant les ns entre le Royaume-Uni et ses lances coloniales et les rela-le ces dépendances entre elles, lui de l'égalité la plus parfaite; ne doit admettre d'exception à galité que là où les intérêts per-its de l'empire, ou des cir-nces momentanées dans une n quelconque des possessions ex-res, paraissent rendre une sem- exception nécessaire ou conve-; qu'aucune colonie ne doit être sée aux dépens d'une autre et par exception de certains avan-soit dans les ports coloniaux, ns ceux du Royaume-Uni; que lement doit encore moins assu-x produits et aux manufactures yaume-Uni un avantage quel-e, dans aucun port colonial, s produits coloniaux qui peu-outenir la concurrence; car le é est fermement convaincu que ossessions coloniales, dispersées uatre parties du globe et dans la lance législative d'un gouverne-éloigné, ne peuvent être main-dans une obéissance paisible et aire qu'autant que le gouver-it prendra pour guides la stricte et l'impartialité dans l'adoption te mesure législative qui peut r leurs intérêts.

formément à ce principe d'éga-e comité recommande d'abord ent l'abolition immédiate de tous oits exceptionnels qui, dans ralie et dans l'île de Ceylan, it à l'industrie du Royaume-Uni ntage marqué sur celles de l'Inde autres dépendances coloniales rande-Bretagne.

Conformément au même principe, le comité recommanderait qu'il ne fût accordé, dans les ports anglais, aucun avantage au tabac de l'Amérique anglaise sur celui de l'Inde anglaise.

Jusqu'à un certain point, les spiritueux des Indes orientales et occidentales sont déjà placés sur un pied d'égalité parfaite. Aucune distinction n'est établie entre ces deux produits, ni quant aux conditions d'exportation, ni dans les contrats passés pour fournitures au gouvernement.

Le comité aurait été heureux de se croire autorisé à recommander, au moment actuel, que le droit prélevé sur le rhum des Indes orientales fût, immédiatement et dans tous les cas, assimilé à celui prélevé dans les ports anglais sur le rhum des colonies où l'esclavage a été récemment aboli; mais le comité est à regret forcé d'admettre que les circonstances détaillées dans les dépositions qu'il a recueillies sur l'état de transition dans lequel lesdites colonies se trouvent aujourd'hui, constituent des motifs suffisants pour excepter ces mêmes colonies de l'application rigoureuse du principe général d'égalité. Il a cependant été établi par un des témoins examinés, personne tout à fait en état d'apprécier le mode d'action du nouveau système, que les Indes occidentales ont passé le moment le plus critique quant aux difficultés de la main-d'œuvre, et, prenant en considération les forces productives de l'Inde, la richesse et l'étendue de son sol et le taux peu élevé de la main-d'œuvre dans ce pays, ainsi que l'état actuel et probable des marchés anglais (en ce qui concerne les sucres), le comité ne peut qu'espérer qu'en maintenant pour quelque temps encore les droits actuels sur le rhum des Indes orientales et occidentales, on procurera aux Indes occidentales un soulagement présent et des moyens de prospérité future, sans cependant que la culture de la canne à sucre dans l'Inde en éprouve une diminution sensible. Il faut bien reconnaître en même temps que le maintien du tarif actuel doit avoir pour résultat de priver les cultivateurs de

la canne à sucre dans l'Inde d'une nouvelle source de profit à laquelle il est reconnu en principe général qu'ils ont droit de participer, et de différer le soulagement important que les consommateurs dans ce pays recueilleraient d'une diminution du prix du sucre.

Le comité se plaît à remarquer combien l'importation du sucre des Indes orientales a augmenté depuis l'égalisation des droits. L'état de cette branche du commerce, pendant les années antérieures et postérieures à l'égalisation de ces droits, est représenté dans la table suivante :

ANNÉES.	SUCRE.	TARIF DES DROITS.
	cwt	
1833	111 ,731	£ s d 1 12 0 par cwt.(*)
1834	76 ,613	
1835	100 ,856	
1836	152 ,163	1 4 0 par cwt.
1837	296 ,657	
1838	428 ,854	

Le comité s'abstient d'offrir à la chambre aucune opinion sur la question qui a été soulevée, de savoir si le Mysore et autres pays dépendants du gouvernement anglais dans l'Inde doivent être considérés comme possessions anglaises aux termes de l'acte du parlement, parce que cette question sera probablement bientôt soumise à Sa Majesté en conseil, à l'occasion de la demande qui sera alors faite pour l'admission du sucre de Madras et de ses dépendances, en ne payant que le droit le moins élevé, en conséquence d'une loi promulguée par le gouvernement de l'Inde et dont les dispositions seront exécutoires au mois de juin prochain, loi qui prohibe l'importation des sucres étrangers dans ces territoires.

(*) *Cwt:* désignation abrégée du quintal anglais ou *hundred weight* 112 ℔ angl. ou 50 kil. 78 poids français.

Il paraît par les tarifs d
douane prélevables dans l
l'Inde, que le gouverneme
a donné l'exemple de la lil
admettant tous les produi
turés et autres du Royaun
droit très-bas, et, ainsi q
les pétitionnaires, les coton
gleterre et d'Écosse ont pr
rement remplacé celles de
l'Inde même. En tant qu
être le résultat du cours
commerce, les pétitionnair
pas un sujet de plaintes;
naturel qu'eux et le peupl
présentent voient avec pe
nir un droit élevé sur un a
portation, que le manufact
peut livrer à plus bas prix
même où il est produit;
certainement convenable
paraître des tarifs anglais u
qui n'a d'autre résultat q
marquer la dépendance p
peuple contre lequel elle

Il paraîtrait, d'après les
prises, qu'une réduction du
à l'importation sur les soie
nes aurait un effet plus p
permettrait à l'Inde de d
d'extension à la vente de c
ses manufactures dans l
d'Angleterre.

A cet égard, le gouvernen
a eu depuis si longtemps p
de protéger les fabriques a
les intérêts engagés dans la q
une telle importance, qu'il
des raisons de se refuser à
dification du droit d'impo
pourrait amener un déplac
sidérable de l'industrie an
cette branche; mais on a
amendement à la loi en ce q
l'importation d'un article s
corahs (*), amendement qu
résultats avantageux, non
pour le manufacturier de l'
encore pour le manufact
consommateur anglais; et
ment, le comité observe
serait nullement se mett

(*) Foulards blancs en pièces

[redacted]

ion avec le principe qui protége
ıriques du Royaume-Uni, que
der aux fabriques d'étoffes de
es colonies anglaises quelque
ge plus considérable sur les
nts étrangers, que celui qui
d'une réduction du droit pré-
tuellement sur les soieries de
Le comité regrette que l'état
des revenus paraisse s'oppo-
se que l'on modifie le tarif des
sur les soieries et les tabacs;
ınt, en principe général, le co-
igerait convenable de recom-
la réduction de ces droits.
droits sur les drogues et les
ont été, dans ces dernières an-
onsidérablement réduits; le re-
l'on en retire n'est pas très-im-
, tout hors de proportion qu'il
être encore avec la valeur de
s-uns des articles imposés (*).
té recommande de soumettre de
ı ces droits à un examen atten-
ns le but d'y introduire des
ons telles qu'elles induisent les
eurs à donner plus d'attention
oins à la production.
ılture du thé dans la province
ı ne fait que de naître, pour
re, et le comité pense qu'il se-
ématuré d'offrir à la chambre
opinion sur l'opportunité d'ac-
un tarif plus avantageux au thé
ırra être importé de ce pays;
gouvernement de l'Inde paraît
ité s'être décidé sagement en
igeant un essai qui, s'il réussit,
ne addition importante aux res-
commerciales de l'Inde, et sera
ès-grand avantage aux consom-
s de thé dans le Royaume-Uni.
ant au dernier grief indiqué
pétition et qui résulte d'une
ion des lois en vigueur, dispo-
ui s'oppose formellement à ce
natifs de l'Inde anglaise, em-
comme matelots, soient consi-
t traités comme matelots an-
jouissent des mêmes avan-
le comité déclare ne pou-
ommander d'introduire aucun
changement dans la législation à cet égard. Il pense que la loi, telle qu'elle existe en ce moment, accorde au négociant exporteur de l'Inde toutes les facilités compatibles avec les intérêts généraux de l'empire, et le comité ne doute pas que les pétitionnaires eux-mêmes, après mûre réflexion, ne reconnaissent l'utilité de restrictions qui, quelque gênantes qu'elles puissent être pour les individus, ont pour but et pour résultat de perpétuer et d'accroître cette race vigoureuse de marins anglais, qui peuvent seuls protéger les possessions anglaises d'outre-mer et assurer l'indépendance du Royaume-Uni lui-même.

Les vœux exprimés dans ce rapport ne sauraient manquer d'être accueillis par le parlement dans la session qui va commencer. La Compagnie, en même temps qu'elle place les grands intérêts commerciaux de l'empire indien sous la protection du pouvoir législatif, ne néglige aucun des moyens d'action directe dont elle peut disposer pour l'encouragement de l'agriculture et du commerce dans ses vastes possessions. Elle s'est occupée surtout dans ces derniers temps des perfectionnements à apporter à la culture du coton, et dans les détails de la récolte, et du nettoyage. Le coton, en effet, comme article d'exportation, est un des plus importants des produits de l'Inde. Aujourd'hui, les importations de cotons des Indes s'élèvent, année commune, à quarante-huit millions de livres pesant (représentant un capital d'au moins 20,000,000 de fr.): c'est environ le huitième de la quantité nécessaire à la consommation des manufactures anglaises.

L'indigo, la soie, le sucre, le salpêtre, le riz, la lacque forment, avec le coton et l'opium, les branches d'exportation les plus importantes. Le commerce de la Chine est lié depuis quelques années d'une manière si intime avec celui de l'Inde, qu'on ne peut guère les séparer dans l'évaluation des ressources de l'empire hindo-britannique. C'est même cette combinaison intime des intérêts mercantiles des Indes et de la Chine qui a donné, à la rupture momentanée entre l'Angleterre

(*) ...s droits sur quelques articles de
...ue s'élèvent encore à 100, 200 et
...o pour cent de la valeur réelle.

et le Céleste empire, une importance beaucoup plus grande qu'on n'aurait dû s'y attendre si l'on n'eût envisagé que l'état plus ou moins prospère du trafic de l'opium. La Chine était, par le fait, le milieu principal par lequel s'opéraient les grands échanges commerciaux entre l'Inde, l'Amérique et l'Europe : ce qui faisait dire à l'un des membres de la commission, nommé par la chambre des lords pour s'enquérir de l'état commercial de l'Inde, qu'interrompre le commerce de Canton c'était interrompre le commerce du monde entier. En 1837-38, on pouvait estimer la masse des exportations de l'Inde et de la Chine pour la Grande-Bretagne à 9,600,000 livres sterlings (environ 245,000,000 de francs). L'indigo figure dans ce compte pour environ 2,000,000 livres sterlings (environ 50,000,000 de francs); le thé pour près de 60,000,000 de francs; le coton pour plus de 20,000,000, etc. Ces exportations se balançaient, du côté de l'Angleterre, 1° par les remises annuelles faites par l'Inde anglaise, soit pour compte du gouvernement, soit pour compte des particuliers, se montant à plus de 90,000,000 de francs; 2° par les importations de produits des manufactures anglaises (dans l'Inde et en Chine), s'élevant à 79,000,000; du côté de l'Inde anglaise, par la vente de l'opium et du coton, qui réalisait, au profit de cette balance, de 76 à 80,000,000 de francs.

Nous nous bornerons à cet exposé général, qui suffit pour montrer quelles sont les ressources matérielles de l'Inde, l'importance de ses relations commerciales avec la Chine, les dangers qu'entraînaient pour l'avenir de ces relations commerciales, et conséquemment pour la Grande-Bretagne elle-même, la suspension de la bonne intelligence entre les deux États; la nécessité d'asseoir les rapports futurs de l'Angleterre et de la Chine sur des bases plus larges et plus durables; enfin, et par-dessus tout, la nécessité absolue pour le gouvernement britannique de donner à l'Inde anglaise les facilités et les encouragements réclamés avec tant d'instance par l'agriculture et l'industrie.

Il en est du bien-être actuel et de l'avenir des nations, comme être et de l'avenir des fami intérêts matériels ne sont p un bon gouvernement doit s cuper avec une égale sollici intérêts moraux et intellect peuples. Sous ce rapport, il y beaucoup à faire dans l'Ind difficulté de subordonner à général toutes les modificatioı tail qui se présentent comm ment nécessaires aux médita l'homme d'État, mais à des divers, selon les localités, da vaste empire; cette difficulté mense. Peut-être est-elle insu ble. La Providence y pourv ces interventions inattendue médient aux fautes de l'h Mais, il faut le reconnaître, l a marqué de traits si impo physionomie physique et intel de l'Hindoustan, les destin peuples s'y sont développées influences si mystérieuses ou cousses tellement imprévues, nir s'y prépare par des causes pruntent au passé un tel cara grandeur, qu'on se laisse v aller à la contemplation de ensemble, et qu'on se dem que deviendra cet empire main mercantile et guerrière gleterre, et sous la triple influ lois de Brahma, de Mahomet et Christ! Quelle complication que d'éléments de vie! que d de mort! Ne semble-t-il pa corps gigantesque soit conc grandir irrégulièrement sans et à se briser enfin sous son poids? Lord Clive avait été mier des délégués du pouvoi rain dans l'Inde anglaise à pr à prédire hautement ce dévelo fatal. Quelques années avaien passé sur les prophétiques pa ce grand homme, que le parlen glais déclarait solennellemer les plans de conquête et d'agı ment dans l'Inde étaient cont désir, à la politique et à l'hoı la nation. » Les événemen venus donner le plus éclatant à ces théories parlementaires firmer les prévisions du vain

[redacted]

y. Et ce qu'il y a de plus re-
iable, c'est qu'à dater de cette
tation contre toute entreprise
ieuse, les accroissements de ter-
: sont devenus plus considéra-
:t plus fréquents. Quand lord
rallis arriva dans l'Inde, en 1786,
ıva sir John Macpherson engagé
les négociations avec les Mah-
et le Nizâm, négociations qui
ınt entraîner le gouvernement
ne dans une guerre avec Tipou-
. La premier acte de lord Corn-
fut de rompre ces négociations,
:larant que les Anglais ne s'en-
ıient que dans des guerres strict-
t défensives. Son second acte
proposer une alliance à ces mê-
lahrattes, à ce même Nizâm, et
ger, de concert avec eux, une
lont le résultat fut un agrandis-
t considérable du territoire de
pagnie. Ce n'était pas la faute
l Cornwallis, mais bien celle des
itances dont le torrent l'a en-
malgré ses efforts. Comme lui,
ıart de ses successeurs, loin de
pour ainsi dire les événements
ı dépendance de leur politique, ont dû se résigner à voir leur politique tomber dans la dépendance des événements. Dans un intervalle de moins d'un siècle, l'Angleterre a plante son pavillon sur la citadelle de Ghizni et sur les murs de Rangoun, et toutes les contrées intermédiaires ont été rangées sous sa domination immédiate, ou reconnaissent sa suprématie. Voilà les résultats acquis, les faits accomplis, et l'activité infatigable de la race britannique prépare à l'histoire de nouveaux et gigantesques matériaux dans l'extrême Orient. Cette race ambitieuse et prudente à la fois, qui a su commander l'estime ou exciter l'admiration du monde, sans mériter les sympathies de l'humanité, saura-t-elle consolider son œuvre en Asie, ou devra-t-elle remettre en d'autres mains le flambeau de la civilisation nouvelle qui luit sur ces vastes contrées? Voilà la question. Il ne nous appartient pas d'y répondre; mais nous nous sommes préparés à la mission qui nous était imposée, de mettre sous les yeux de nos lecteurs toutes les données du problème. Le passé et le présent sont les éléments de l'avenir!

---

a. Telle est la savante introduction par laquelle M. A. de Jancigny
lait à la description pittoresque de l'Inde. Avant d'entrer dans les
ı du sujet, il voulait exposer l'importance que cette immense contrée,
monde nouveau a désormais conquise dans les faits actuels de la po-
, lorsqu'une mission diplomatique en l'envoyant sur les lieux mêmes
devait nous donner la description est venue interrompre ses travaux.
: de conserver à leur entreprise la coopération d'un collaborateur
éclairé, les éditeurs ont patiemment attendu pendant plus de deux
ı, espérant que le retour de M. A. de Jancigny, plus riche encore
uveaux matériaux qu'il n'a pas manqué de rassembler dans son se-
voyage, indemniserait largement le public d'une si longue attente.
rd'hui l'absence de M. A. de Jancigny se prolonge sans qu'il soit
le d'en prévoir le terme; l'importance sans cesse croissante que pren-
es développements de la politique asiatique semble devoir le retenir
ıup plus longtemps qu'on ne l'avait présumé d'abord sur le théâtre
des événements, et les éditeurs se voient dans la nécessité de confier
tres mains le travail pour lequel M. A. de Jancigny avait tout d'abord
ıigné à leur choix par son expérience personnelle, par ses connaissan-
ıales et son long séjour dans le pays qu'il devait décrire.
ormais toutes les mesures sont prises pour que la publication de
pittoresque n'éprouve plus aucun retard et pour que ses livraisons
:èdent régulièrement.

INDE.

PAR M. XAVIER RAYMOND.

CHAPITRE PREMIER.

§ 1. Aspect géographique.

La nature semble avoir tracé les frontières de l'Inde avec un soin tout particulier. Au nord elle est séparée du haut plateau du Thibet par la grande chaîne de l'Himalayah, que les travaux des voyageurs modernes nous représentent comme les montagnes les plus élevées et les plus considérables du globe. A l'est et à l'ouest ses frontières sont dessinées par deux grands fleuves, le Brahmapoutra et l'Indus. Partout ailleurs l'Inde est environnée par l'Océan. Quelquefois sous le nom général de l'Inde on a compris des pays situés en dehors de ces limites, surtout le Caboul et le Candahar, qui ont pendant longtemps été des provinces de l'empire des Mogols. C'est la politique seulement qui a pu motiver cette classification ; car il est évident que ces pays, par leur climat, par la nature de leur sol et de leurs productions, par la population qui les habite, se rattachent beaucoup moins à l'Inde qu'à la Perse et à la Tartarie. Au contraire, dans les limites que nous avons, ou plutôt que la nature a tracées, on trouve une religion, des langues, des mœurs, des coutumes, des productions, etc., qui distinguent cette région de tout le reste de l'Asie, et en font comme un monde à part.

L'Inde, définie comme nous venons de le faire, se développe dans l'hémisphère septentrional sur une étendue superficielle comprise du nord au sud entre les 8° et 34° de latitude nord, et de l'est à l'ouest entre les 64° et 88° de longitude à l'est du méridien de Paris. Ainsi, dans le sens de sa longueur du nord au sud, elle se développe sur une étendue de quinze cent soixante milles géographiques ou six quante lieues communes de au degré ; et dans le sens de sur une étendue de quatorze rante milles géographiques c lieues. L'Inde présente don perficie presque égale à cel rope.

L'Inde est comme un mo dans l'univers. Elle renferm trées soumises aux plus ardeurs du soleil des tropiqu tres qui ne peuvent se qu'aux déserts glacés du pô férence dans le degré d'élé dessus du niveau de la mer dans la température des qu'on ne remarque ordi qu'entre des pays séparé grandes distances en lati vastes plaines produisent née deux moissons, elles so tes de l'éternelle verdure ou par les sables brûlants de la ride. Les fruits des climat naissent et mûrissent sur ses montagnes, dont les flan sent le pin du Nord et don mets portent jusqu'aux cieu perpétuelles du monde ar nature n'y a donc pas cette que uniformité qui attriste l dans les plaines de l'Afriq déserts des régions polaires traire, l'observateur peut p l'Inde par toutes les tran séparent les extrêmes opp nature sur la planète entièr

Le cœur de l'Inde, si l'o ler ainsi, le théâtre où elle trésors de son inépuisable le terrain sur lequel se son grands empires, c'est la plai qui s'étend du Brahmapout et des montagnes de l'Him chaîne des monts Vindhya une longueur de plus de

[redacted]

sur une largeur moyenne de
nt cinquante. La direction gé-
cette plaine court du sud-est au
st en suivant celle des mon-
ıi la terminent au nord et des-
lescendent tant de fleuves
, source de sa fertilité. Après
qu'arrosent en Chine le Yang-
; et le fleuve Jaune, c'est
la plus féconde et la plus
soit au monde. Toute cette
superficie, si l'on en excepte
ine partie déserte dont nous
ccasion de parler, ne pré-
tout qu'un tapis de verdure
oyable richesse, et sur lequel
s majestueux, au cours pres-
ısible, promènent lentement
grandiose de leurs eaux.
ıart l'aspect de ces magnifi-
nes de l'Inde ne se produit
d'effet que dans le Bengal.
e borne un horizon toujours
te, où la vue se perd sans ja-
rêter sur une ondulation du
ıi même sur un rocher isolé.
s traverse cette grande pro-
gmentant à chaque pas la lar-
on cours et pendant la saison
couvrant une grande étendue
n de ses eaux fertilisantes.
ce sol si riche, si profond,
rosé, de ses rayons énergiques,
 éveille une puissance de vé-
presque incroyable, et il en
emps de la moisson, comme
d'épis et de verdure molle-
ıncés sous les brises languis-
 tropique. En remontant le
 Bahar présente le même as-
ıique sa surface développe de
ndulations; la province d'Al-
ın peu plus élevée cependant,
comme le Bengal, chaude et
mme lui. Au nord du fleuve,
ıe d'Oude, s'élevant vers les
s par une pente insensible,
ı climat plus frais et plus sa-
donne à profusion les produc-
lus précieuses de l'Europe et
Là se termine la vallée du
commence celle de la Djamna,
e, mais moins bien arrosée et
tile. Le Douab, ou territoire

qui sépare les deux cours d'eau, ne peut être arrosé en plusieurs de ses parties que par des moyens artificiels. Cependant ses forêts semblent plus vigoureuses que celles du Bengal, et en même temps que le froid modéré de son hiver permet d'y faire une récolte de froment ou de grains européens, la chaleur de son été est suffisante pour faire mûrir le riz au sud de la Djamna. Sur les rives de son tributaire le Chambal, le sol est accidenté de collines qui s'étendent sur le Malwa et jusqu'à Adjmir; sur cet espace et dans ses parties les plus planes s'élèvent ces rocs aux flancs perpendiculaires, aux sommets parfaitement plats où sont bâties les forteresses imprenables si célèbres dans l'histoire de l'Inde. A l'ouest de Delhi commence le grand désert Indien, et au nord s'étend la plaine du Penjab, c'est-à-dire des cinq fleuves, où les cinq tributaires de l'Indus, roulant leurs puissants volumes d'eaux, entretiennent une fertilité égale à celle de la vallée du Gange. Une culture bien entendue et surtout le bienfait de la paix sont les seules conditions qui manquent à ce pays pour en faire l'heureux émule du Bengal.

Dans toute cette plaine immense les besoins des peuples et les demandes d'un commerce actif ont substitué aux produits spontanés de la nature ceux de l'industrie humaine. On y trouve aujourd'hui très-peu de ces productions merveilleuses qui ont jadis acquis tant de célébrité à la végétation de l'Asie. On n'y connaît pas les brises aromatiques qui parfument si dangereusement les côtes élevées du Malabar, ou les îles de la Malaisie. Les denrées les plus utiles au commerce ou à la nourriture de l'homme et des animaux y naissent par le travail, sous l'action d'un soleil brûlant, sur un sol profond, humide et fertile; le riz, base de la nourriture des Asiatiques; le sucre, devenu un objet de première nécessité; l'opium, sur lequel de récents événements ont appelé l'attention; l'indigo, la plus précieuse des substances tinctoriales, et dans les terrains les plus secs, le coton qui servait

[redacted]

déjà à l'habillement de tous les peuples de l'Asie et qui fournit aujourd'hui la plus grande partie des tissus employés en Europe. Cet entier assujettissement à la charrue, cette uniformité de sa surface, donnent à cette grande plaine centrale un aspect presque monotone. Baber le conquérant, qui la donna à l'empire mogol, se plaint déjà dans ses mémoires de l'uniformité du spectacle offert partout à ses yeux dans ces plaines si fécondes; il se prend souvent à regretter les montagnes et les vallées du pays qui l'a vu naître.

Cependant, en dépit de l'homme, il est quelques points de ce vaste espace où d'éternelles révolutions politiques ont toujours arrêté la culture, et d'autres où la nature, aidée par l'action combinée de l'humidité et d'un soleil dévorant, est assez puissante pour déjouer tous les efforts de l'homme. Elle se livre alors, si l'on peut parler ainsi, à des déréglements de production qui défient toute puissance humaine. De vastes espaces sont envahis irrésistiblement par ces masses de feuillage sombres, épaisses, impénétrables, aux rameaux si vigoureux et si étroitement entrelacés qu'ils arrêtent une armée : tels sont les *jongles*. Des arbres poussant dans tous les sens leurs branches gigantesques; des arbustes épineux de toutes les tailles et de toutes les formes; des bambous qui, dans l'espace de quelques mois, s'élancent à la hauteur de soixante ou quatre-vingts pieds, forment la charpente de ces fortifications naturelles. Souvent même, au milieu des plaines cultivées, le figuier et quelques autres grands végétaux, si la main de l'homme n'arrête pas leur progrès, d'arbres isolés qu'ils étaient d'abord deviennent, en peu de temps, de véritables et grandes forêts.

La culture, là où elle règne, éloigne toutes les espèces des animaux sauvages, et même celles des animaux domestiques s'y développent peu comme nombre et comme individus. L'espèce bovine, protégée cependant par les sentiments religieux des indigènes, y est de petite taille; les chevaux petits aussi, mais légers et courageux, sont bien inférieurs à ceux du Turkestan. M
où la nature se développe dans s
vage liberté vivent au contrair
animaux remarquables par la gra
de leur taille et dangereux pa
force, comme le tigre et l'éléphant
lui-ci, d'une espèce distincte de c
l'Afrique; celui-là, le plus redo
habitant des jongles du Bengal,
gne en l'absence du lion; moins
moins majestueux que le roi des
maux, il est plus dangereux et
cruel.

Pour compléter la description
grande plaine de l'Inde, il nous r
parler d'une de ses parties com
ment différente des autres. A qu
distance à l'ouest de la Djamna,
veau général du terrain atteint un
mum d'élévation, d'où il redesc
l'est et à l'ouest. Tous les cours
qui partent de ce point descend
l'est pour aller grossir le Gange,
l'ouest pour aller porter leurs
à l'Indus. Entre ces deux fleuv
leurs affluents s'étend un espace
sidérable, à peine arrosé çà et l
quelques faibles ruisseaux qui se
dent dans des sables. Ce désert
étendue suffisante, s'il était habi
pour former un État puissant, s'
à l'ouest sur un espace de plus de
cents lieues de long sur cent de lar
présente un aspect en tout sem
aux régions les plus désolées de
bie et de l'Afrique. Sa surface, à
élevée au-dessus du niveau de la
est couverte d'incrustations s
et de détritus marins; c'est un t
abandonné par les eaux de la mer
vant les observations de M. El
tone, sa partie orientale est couve
collines de sables mobiles qui s'él
quelquefois à des hauteurs surp
tes. Toutefois, on trouve dans
sert quelques buissons de plante
neuses, quelques arbrisseaux du
mimosa. On y rencontre même,
rés, il est vrai, par de grandes dist
on y rencontre des villages ou
des assemblages de huttes bâti
boue détrempée, autour desquel
habitants, utilisant les eaux de qu
sources, parviennent à établir q

[redacted]

En somme, une population en-
is considérable qu'on ne le
d'abord doit être répandue sur
t où l'on signale même l'exis-
ine ville, Bikanir, qui y déploie
petite échelle l'aspect d'une
ée de palais, de temples et au-
ids édifices.

ord de cette plaine immense,
et déserte, s'élève la haute
l'Himalayah, dont les degrés
s finissent par se perdre dans
avec leurs sommets couverts
éternelles. Suivant M. Calder,
yah développe sur une ligne
e quatre cents lieues une chaîne
ignes d'une hauteur moyenne
et un mille pieds au-dessus du
e la mer et de laquelle s'élan-
ime bases des pics détachés et
cinq ou six mille pieds de plus.
nt de la plaine ardente du
contemple avec une admira-
gieuse cette immense perspec-
ommets neigeux qui bornent
'horizon. Cependant avec cha-
in de ce gigantesque amphi-
a nature change d'aspect, et
ons essayer de les décrire.

ine de l'Himalayah à son pied
out bordée d'une ceinture
ns qu'on appelle Tarryani; ce
igne une plaine large d'envi-
ou huit lieues et sur laquelle
nts et les eaux descendus du
s montagnes se précipitent
d'abondance qu'ils l'inondent
saison. C'est donc un marais
el le soleil des tropiques, agis-
ec toute la puissance de ses
fait croître une végétation à
e couleur, au feuillage petit et
, mais si épaisse qu'elle forme
ière à peu près impénétrable.
gion est surtout défendue con-
efforts de l'homme par les
pesilentiels qu'elle exhale;
ée, qui est contrainte de s'y
, est certaine d'y éprouver en
temps des pertes excessives,
l'apprirent par expérience les
nents anglais stationnés pen-
guerre sur les frontières du Né-
Boutan. Sous les mortels om-
brages du Tarryani, l'éléphant, le tigre et autres animaux sauvages ont établi leur empire, tandis que les quelques êtres humains qu'on rencontre dans son voisinage y languissent plutôt qu'ils n'y vivent.

Mais en quittant cette région désolée et montant les premières pentes de la montagne le voyageur voit se dérouler devant lui un tableau plus riant. Il traverse de charmantes et fertiles vallées, que dominent des montagnes de l'aspect le plus pittoresque et presque toujours couvertes des plus magnifiques forêts. Au milieu d'arbres semblables à ceux qu'il a vus déployer leur majestueux feuillage sur les rives du Gange, diverses espèces de chênes et de pins commencent à se montrer. Franchissant les premières pentes qui se déploient avec tant de grâce au pied de l'Himalayah, la nature prend un aspect plus sévère et plus hardi. L'escarpement de la montagne, la profondeur de la vallée, l'impétuosité du torrent, rappellent les passages des Alpes ou des Highlands, et plus d'un officier écossais, en parcourant ces pittoresques contrées, s'y est attendri au souvenir de sa patrie. L'aspect de la montagne est souvent presque menaçant, elle porte la violente empreinte des révolutions de la nature qui l'ont produite; ses sommets s'élèvent à pic les uns au-dessus des autres, rapprochés et ne laissant pas voir cependant les ondulations de terrain qui les unissent. Leurs flancs escarpés, quelquefois boisés et quelquefois ne montrant que d'immenses masses de rochers nus, descendent perpendiculairement dans des gorges obscures, dans des ravins étroits où le torrent peut à peine se frayer un passage en écumant contre les fragments de rocs arrachés par le travail des siècles au flanc de la montagne. De rudes fatigues attendent le voyageur qui doit monter tour à tour et descendre le long de ces sommets escarpés par des sentiers à peine frayés au-dessus de précipices sans fonds. Les ponts jetés sur ces abîmes sont faits pour effrayer. Deux planches appuyées par leurs extrémités sur des pointes de roches for-

ment ce qu'on appelle une *Sanga :* c'est le moyen le plus usité. D'autres fois ce sont deux cordes appelées *Djhalas* qui sont jetées en travers du précipice, et faisant office de parapets, supportent une planche branlante sur laquelle il faut passer.

Toute cette montagne est tellement tourmentée, que ses habitants n'y trouvent pas toujours des plateaux assez étendus pour y construire leurs villes. On affirme que dans tout le pays autour de Sirinagar (vallée de Cachemir) il n'y a pas d'autre endroit où l'on aurait pu bâtir cette petite ville, et qu'entre elle et la grande plaine on ne rencontre pas d'emplacement où mille hommes pourraient camper ensemble. A Nahr, la principale rue n'est qu'un escalier taillé dans le roc. C'est encore un escalier du même genre qui conduit à Rampore, la principale ville de la vallée où le Sattedje prend naissance. Là les maisons s'élèvent litéralement les unes au-dessus des autres; en bas, dans le fond de la vallée perpendiculaire, coule le fleuve; en haut, des sommets à pic dominent la ville et semblent prêts à l'écraser.

Le docteur. Royle, dans sa *Botanique de l'Hymalayah*, partage toute la chaîne, sous le rapport de la végétation, en trois zones. Il donne pour limite à la première la hauteur de cinq mille pieds. La température s'y abaisse par rapport à la plaine; mais cependant le froid n'y est pas tel encore qu'on n'y trouve plus les plantes du tropique. Son exposition au midi, l'ardeur du soleil pendant la saison d'été, les pluies tropicales qui l'inondent, y font croître presque tous les végétaux qu'on voit dans les parties un peu élevées de la plaine centrale. Dans le Népal et dans d'autres parties favorisées, l'hiver donne régulièrement une moisson de blé et l'été une récolte de riz. Cependant les plantes les plus délicates de la plaine, telles que la mangouste et l'ananas, n'y peuvent pas résister à la vivacité de l'atmosphère et aux brises de la nuit. D'un autre côté, il est de certains lieux, rares il est vrai, mais il s'en trouve, où l'on voit même pendant la saison froide l
de l'Europe et des climats
croître à côté de celles du
Ce n'est que par accident qu
la neige dans cette partie d
tagne.

La seconde zone a pour
trême la hauteur de neuf n
au-dessus du niveau de la
neige y descend régulière
les hivers, mais elle fond
miers rayons du printemps.
la végétation y soit presque
que celle des climats tempéré
ses que nous avons déjà indi
mettent encore dans certaine
à quelques plantes des tro
escalader les flancs de la
Dans quelques vallée abrité
arrosées on cultive encore le
succès; mais ce sont les pl
bacées qui seules peuvent
cette hauteur. Les arbres qui
de plusieurs années pour se d
et qui doivent rester exposé
les saisons ne peuvent résist
vers de cette zone, à moins
soient nos arbres d'Europe; l
et les autres arbres de l'Inde
sent à cette hauteur.

La dernière zone, et par co
la plus élevée, est soumise à
semblable à celui du nord de
ou de l'Amérique, et qui, deve
rigoureux à mesure qu'on s'
plus enfin d'analogue sur la te
glaces éternelles du monde
Même dans la partie inférieu
zone la neige ne fond plus q
de mai ou de juin, lorsqu'au f
hiver glacial succède la chale
accablante. Les rayons du sol
quelquefois sentir avec une ar
que insupportable pour l'hom
même que l'état général de l'at
en est encore si peu affecté, q
momètre reste à plusieurs d
dessous de zéro. Le voyageur
par le soleil au milieu d'un fro
reux, extrêmes auxquels il est
dangereux et souvent fatal d
ser. Là cependant encore la
tion déploie quelquefois u
meilleuse puissance. Presque

[redacted]

douze mille pieds d'élévation, e l'orge et le blé avec succès. nille six cent quatre-vingts capitaine Webb a rencontré ifiques forêts de chênes, des même des treilles de raisins A cette hauteur, au pied ers qui les arrosent et sous s d'un soleil ardent, les pâtu- t d'une richesse admirable. l'exagération, les habitants de ignes disent que l'herbe y est le et qu'il lui suffit d'une r repousser. Mais aussi on quefois des prairies fertiles, ips cultivés ensevelis tout à s des avalanches de neige ou qui mettent plusieurs an- »ndre; les habitants préten- a ligne des neiges perpétuel- se chaque année sur les pentes tagne, et que la glace couvre ui des espaces où l'on voyait forêts et des prairies.

l'aspect menaçant de ces , ils sont cependant couverts es masses de forêts suspen- rs flancs. Au milieu d'épais et ix bois de pins de toutes les on rencontre de magnifiques 'admirables cèdres qui nais- nt et meurent inutiles au mi- montagnes, car les moyens ort manquent complétement onduire aux lieux où le tra- iomme pourrait les utiliser. arbres croissent des arbris- rgés des fruits de l'Europe nale : la groseille, la fraise, se, inconnues aux plaines du ins les lieux abrités, la rose les lis des vallées, la pri- a dent-de-lion et toutes les fleurs champêtres émaillent ipis de verdure qui pare les la montagne. Dans les lieux evés, les arbres et les rochers re couverts de mousses et s, plantes de la flore arcti- a même découvert récem- ièce de lichen que produit it dont le commerce importe ai de si grandes quantités esoins de la médecine.

Franchissant les cimes de l'Himalayah et descendant sur son versant septentrional, le voyageur voit un spectacle tout différent se déployer sous ses yeux. Les pluies périodiques, qui arrosent tout le pays au sud, ne peuvent passer l'imposante barrière des glaciers. Sur le versant du nord, la neige tombe aussi en moins grande quantité et elle y fond plus aisément. Le luxe de la végétation, la profusion de la verdure, ne viennent plus embellir ces régions élevées que Jacquemont nous dépeint sous un aspect si mélancolique, presque dénudées, couvertes çà et là de quelques broussailles, d'un maigre gazon et de débris entraînés par les eaux. Et cependant, par une contradiction singulière de la nature, le climat, qui peut produire des grains nécessaires à la subsistance de l'homme, s'élève sur le versant du nord à une hauteur beaucoup plus considérable que sur le versant du sud. Dans la province tartare de Hangareng, le village de Nako, situé à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est entouré dans la saison des plus riches moissons d'orge et de blé. Un village dans le nord du Konawar, situé à quatorze mille neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer, récolte, au rapport du docteur Gérard, de l'orge de la plus belle qualité. Le même auteur estime que de ce côté la culture peut s'élever jusqu'à une hauteur de seize mille, et même de dix-sept mille pieds, On y a trouvé des passes qui, même à une élévation de vingt mille pieds étaient libres de neige. Il n'est pas moins remarquable d'observer que, dans ces montagnes de la Tartarie, les parties exposées au midi sont beaucoup plus froides que les autres. On a fait la même observation sur les pics qui s'élancent dans l'air comme les promontoires dans l'Océan. La cause de ce singulier phénomène n'est pas encore connue. M. Royle l'attribue à la réflexion des rayons du soleil qui leur sont renvoyés comme les rayons du calorique au centre d'un miroir ardent, par les montagnes voisines. Toutefois, ce n'est encore là qu'une hypothèse.

Dans ces hautes régions, le règne animal change naturellement comme celui des végétaux. L'éléphant et le tigre, rois des forêts qui s'étendent à leurs pieds, sont presque inconnus dans la montagne. C'est le chat sauvage, l'âne et le sanglier qui y accomplissent l'œuvre de destruction. Le chamois y bondit de rocher en rocher et les forêts sont peuplées de daims de toutes les espèces; la plus précieuse est celle qui produit le musc. On ne trouve cette dernière que dans les régions les plus élevées et les plus difficiles, où le pied de l'homme n'ose presque jamais s'aventurer. Le froid et le froid le plus rigoureux est si nécessaire à la vie de cet animal que, si on l'amène dans des régions plus tempérées, on l'y voit ordinairement mourir en quelques jours. Les forêts à toutes les hauteurs, où l'on jouit d'un climat tempéré, sont remplies d'essaims des volatiles qui partout ailleurs peuplent les basses-cours. Il est cependant assez difficile de les chasser, parce qu'ils ne prennent presque jamais leur vol et échappent à leurs ennemis au milieu des broussailles et des buissons. Le paon ne déploie son magnifique plumage que sur les premières pentes des montagnes. L'aigle, roi de l'air, se montre rarement sur leurs cimes qu'habitent surtout les faucons, les éperviers et autres oiseaux de proie qui ne viennent qu'en seconde ligne après le tyran des airs. Les perdrix et les faisans y sont très-nombreux et d'espèces très-variées. On voit les faisans voler, au milieu des neiges, à des hauteurs considérables. Sur les premières pentes de la montagne habitent des essaims d'abeilles construisant leurs ruches dans les creux des arbres. Les gens du pays s'emparent de leur miel en allumant de grands feux et poussant de grands cris, qui troublent les abeilles et les mettent en fuite.

Les animaux domestiques qu'élèvent les habitants dans leurs riches pâturages appartiennent à la race bovine ordinaire dans l'Inde ou à celle du Thibet. Les produits de ces deux races croisées sont naturellement très-communs dans la montagne. On
aussi de nombreux troupeaux
vres et de moutons, non-seulem
la nouriture des habitants,
core pour le transport des ma
ses que ces animaux peuvent
fectuer dans certaines passe
le mouton de race ordinaire
trouve une autre espèce robust
reuse, aux longues jambes, et
porter comme poids plus d
de l'autre. Cette race fournit
très-fine.

La partie la plus élevée
chaîne immense est celle qu
vers le nord du Bengal, au
du Gogra, du Gange, de la D
s'étend à l'ouest jusqu'au Satl
compte dans cette partie au moi
huit pics plus élevés que le
raco. Quelques-uns des pics
exactement atteignent une h
vingt-cinq mille pieds. Troi
sommets, qui sont un peu plus
vus à diverses époques, mais t
distance, par Moorcroft et le
Gérard, doivent, au rapport d
vants, n'avoir pas moins de vi
mille ou trente mille pieds d'
au-dessus du niveau de la m
chaîne extraordinaire, qui s'éte
espace de plus de trente lieue
gueur et de vingt-cinq en largeu
ferme pas un seul plateau. Quo
tance elle paraisse former une
gradins réguliers, on la trouve
courant composée d'un nomb
de rayons étendus dans tous l
entrecoupés de profonds rav
milieu desquels les eaux se so
des passages et s'écoulent sou
des directions tout à fait opp
unes par rapport aux autres.
des eaux est si irrégulier, et
cieux même, que souvent le
en arrivant au sommet de la
gne est tenté de croire qu'e
trouvent pas d'issues. On a r
aussi que le versant du nord-
le plus escarpé, tandis que du
nord-est les pentes sont plus
Du côté du Thibet, l'inclina
terrains est presque insensible
rée à ce qu'elle est sur le versa

Aussi l'élévation du Thibet au-
lu niveau de l'Océan est-elle es-
quinze mille pieds.
est du Satledje, l'Himalayah
e sensiblement ou plutôt, sui-
baron Hügel, il se dirige vers
, ne détachant sur la frontière
e qu'un chaînon secondaire.
sommets aux glaciers éternels
nent plus une ligne conti-
ne les voit plus qu'isolés. Ce-
ous qui est situé le plus vers
st le Tricota-Devi, magnifique
ne à trois pics couverts de neiges
elles. Au sud du Cachemir le
idjal, comme on l'appelle, mon-
te blanche et se continue jus-
dou-Kouch, qui sépare le Caboul
tarie.
ndant, si l'aspect général de ces
nes est imposant, effrayant
, on y trouve néanmoins des
où leurs flancs se déploient
es de quelque étendue. Ainsi,
allées du Népal sont le plus
fort étroites, on voit cependant
us d'elles la Rama-Seraï ou
eureuse, à qui ses riants villa-
s champs parfaitement cultivés
u ce nom flatteur. L'espace
es le plus étendu qu'elles ren-
: est à leur extrémité occi-
, aux lieux où la grande
s'ouvre pour former le petit
e de Cachemir, que l'on peut
plus qu'aucune autre partie du
paradis terrestre. De nombreux
ix, descendus des pentes des
nes, entretiennent la plus riche
et la plus belle végétation dans
ns, et viennent former, au mi-
eurs plaines, un lac embelli par
que la nature peut produire de
rmant. Les souverains mogols
struit sur les bords de cette
'eau de délicieux palais, où ils
t oublier dans le calme de la re-
s soucis de l'empire. Les poëtes
ix ont célébré à l'envi les délices
vallée enchanteresse. Ils van-
out la rose de Cachemir comme
r d'une beauté exquise et dont
de floraison est une fête na-
pour les Cachemiriens. Toute
fois le spirituel, mais quelque peu sceptique Jacquemont traite toutes ces descriptions de mensonges de poëtes; tandis que le baron Hügel, qui visita ces lieux après lui, en 1835, soutient qu'on ne saurait rien dire de trop flatteur sur cette heureuse contrée. La flore du Cachemir est exactement la même que celle de l'Europe, celle de la Lombardie surtout. De gigantesques platanes, des vignes, des peupliers couvrent les plaines, et sur les pentes des montagnes voisines croissent de majestueuses forêts de cèdres et de pins. Le fond de cette vallée célèbre est élevé de presque cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est longue d'environ vingt-cinq lieues sur une largeur qui varie de deux à douze. Des brillants palais, élevés jadis par les empereurs mogols, Shalimar est le seul qui soit encore debout. La beauté des filles du Cachemir est aussi célèbre, et, malheureusement pour elles peut-être, trop célèbre dans toute l'Asie. Jacquemont, sceptique sur ce point comme sur beaucoup d'autres, trouve que les charmes des Cachemiriennes ont été trop vantés, et cependant il semble faire lui-même la critique de son opinion, quand il nous dit que presque toutes celles qui ont de beaux yeux sont vendues dans leur enfance.

Les défilés qui permettent de franchir ces immenses montagnes pour pénétrer dans le Thibet, sont extraordinairement difficiles. La disposition naturelle des terrains fait que le plus souvent il faut franchir des cimes qui n'ont pas moins de vingt mille pieds de haut. Les routes ou plutôt les sentiers que suit le voyageur sont ordinairement tracés le long d'un torrent qui promène un long ruban d'écume, ou bien ce sont des gorges obscures et profondes que bordent des deux côtés des montagnes à pic, qui perdent leurs sommets dans les nues. Des flancs perpendiculaires de ces sombres galeries tombent souvent des quartiers de rocs détachés de la montagne. Quelquefois des rochers immenses s'écroulent, effaçant la trace des sentiers, obstruant le lit des torrents et y

créant des cataractes. Des arbres arrachés de la montagne et précipités dans l'abîme s'arrêtent au milieu de leur course sur une pointe de rocher, enfonçant leurs branches dans la terre et les racines tournées vers le ciel. Cependant à travers ces défilés effrayants l'audacieuse industrie des hommes a su se frayer des chemins, étroits il est vrai, périlleux, mais qui suffisent cependant pour permettre à l'Inde et au Thibet d'échanger les produits de leurs territoires. Rien qui ressemble à une voiture, c'est encore vrai, ne peut cheminer sur ces routes difficiles, pas même les animaux ordinairement employés aux transports dans les autres pays. Les marchandises sont portées sur le dos des chèvres et des moutons, qui ont seuls le pied assez sûr pour s'aventurer par ces sentiers. Les principales passes, ou du moins les plus suivies, sont celles de Niti et de Mana aux sources du Gange, de Djaouar, de Darma et de Byansi à celles du Gogra.

En visitant ces cimes imposantes le voyageur est souvent exposé à de pénibles et douloureuses sensations. L'air raréfié à l'excès n'est plus assez abondant pour fournir à la respiration. Le jeu des poumons s'exerce difficilement, la plus légère fatigue accable le voyageur, il s'arrête à chaque pas pour respirer : la peau est d'une sensibilité douloureuse, le sang sort par les lèvres, la tête devient lourde, pesante et sujette à des vertiges. Les indigènes, qui ne peuvent s'expliquer la cause naturelle de ces symptômes, l'attribuent au *Bis*, c'est-à-dire à l'air qu'ils croient empoisonné par les exhalaisons vénéneuses de certaines fleurs. L'observation aurait suffi cependant pour leur apprendre qu'à de grandes élévations les fleurs n'ont presque plus d'odeur, et que c'est aux hauteurs les plus considérables, là où toute végétation a cessé, que l'homme éprouve le plus cruellement ces pénibles sensations.

Le Deccan ou la Péninsule du sud, qui nous reste à décrire, ne présente aucun de ces caractères particuliers qui distinguent la grande plai
et sa frontière du nord.]
tions de terrain, qui devie
quefois mais rarement des
qui produisent des plateau
élévations, donnent au De
pect plus varié et y réuniss
sur un petit espace le cli
produits de la zone torrid
des zones tempérées. L'ac
rel le plus remarquable q
térise, c'est une ceinture de
qui se développent en
forme triangulaire de cett
continent. La ligne du n
pose d'une série de terrains
qui s'étend du golfe de Ca
lui de Bengal, presque pa
au cours de la Nerbadda.
prend les provinces de Mal
deish et de Gondouana, au
donne plus particulièrem
d'Inde centrale. C'est ce q
la chaîne des Vindhya; m
tend sur une largeur si c
et ses sommets sont si pe
atteignent rarement à une
deux mille pieds au-dessus
de l'Océan) qu'on doit l
comme un plateau très-ac
tôt que comme une chaîne
gnes. De ses deux extrém
en se dirigeant au sud d
chaînes presque parallèles
pelle les *Ghâts* et qui, suiva
enceignent les deux côtes
et de Coromandel.

Les Ghâts occidentaux, q
côte de l'Océan indien, s'é
rement du bord de la mer
fois même ils s'en approcher
que leurs pieds sont baign
flots. Ordinairement rejet
douze milles dans l'intérieu
leurs sommets sont couronn
comme ceux de l'Himalayah
bres du monde arctique ou
tempérés, mais par le
palmier et les plantes aron
la zone torride. Les plus pr
duits de leur végétation s
vre, le bétel dont les Indie
si grande consommation, l
mêle avec le bétel, le pal

[redacted]

si nourrissante, le coco-
e le plus utile de ces con-
essus d'eux s'élève le teak,
, plus durable que le chêne
, fournit d'admirables ma-
: constructions maritimes.
, dans sa partie septentrio-
s de sommets qui atteignent
s mille pieds. Le pic de Ma-
: près de Bombay offre un
:ison fréquenté par les ma-
te présidence. C'est sur les
:anara et du Malabar, au
quinzième degré de lati-
que se trouvent les sommets
vés de cette chaîne; quel-
'ont pas moins de six mille
auteur. Vers la frontière
le continent est traversé de
st par un chaînon appelé
ris, le plus élevé de cette
Inde et qui est devenu de-
e années un lieu de re-
ont se rétablir les constitu-
ées par la chaleur des tropi-
haînon sert de lien entre
ndes chaînes des Ghâts et
rameau qui va se perdre
r au cap Comorin. La côte
est généralement très-bas-
ar de petits cours d'eau qui
allèlement à la plage et sont
rande utilité à la navigation

s orientaux, qui bordent à
côte de Coromandel, sont
nt moins élevés, mais dé-
plus grand nombre de ra-
tendent sur un espace beau-
large. Ils laissent une plai-
ge entre la mer et eux;
on en excepte les embou-
grands fleuves, qui, prenant
dans l'ouest, viennent se
la baie du Bengal, cet es-
éralement assez aride. Vers
ns la province d'Orissa et
, les terrains élevés se rap-
eaucoup plus de la côte.
s jongles et des montagnes
cultivés, et habités par une
s civilisée qu'aucune autre
Inde. Encore plus au nord,
est si bas, qu'il est exposé à être inondé par la mer. En 1830, 1831, 1832 et 1833, l'Océan franchit les digues destinées à le contenir et couvrit de ses flots des espaces très-considérables.

Ces trois chaînes enceignent un plateau élevé d'à peu près deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer et qui est, pour ainsi dire, le corps même de l'Inde méridionale. Le sud-ouest, contrée d'où partirent les Mahrattes pour faire la conquête presque entière de la Péninsule, est un pays accidenté et entrecoupé de profondes vallées. Dans son aspect général c'est un pays destiné par la nature à un peuple de pasteurs. La région centrale, partagée autrefois entre les puissants royaumes de Golconde et Bidjapore, se compose de plaines très-étendues, très-fertiles et abritées par leur élévation même contre les chaleurs excessives qui règnent sur la côte. La partie tout à fait au sud, et qu'on appelle le Carnatic, est divisée en deux plateaux, le Balaghat et le Mysore, beaucoup plus élevés que ceux du Deccan et par cette raison même riches d'une beaucoup plus grande variété de climats et de productions naturelles.

En général, le paysage des montagnes de l'Inde méridionale, s'il n'a pas ce caractère de grandeur qui rend l'Himalayah si imposant, est gracieux et pittoresque, et les sommets de ses montagnes sont toujours couverts de la plus riche végétation. Il est presque partout cultivé, quoiqu'on y trouve cependant aussi des jongles, des forêts impénétrables et même des espaces couverts d'un sable stérile.

§ II. Climat.

Saisons. — L'année se divise ordinairement par les Indous en trois saisons : la *pluvieuse*, la *froide* et la *chaude*. La saison pluvieuse commence ordinairement en juin et finit en octobre. La saison froide prend de novembre à février, et la saison chaude de mars à la fin de mai. Les variations qui se produisent chaque année dans les époques où commence chacune de ces saisons, ne permettent pas de

leur attribuer des périodes fixes. En divisant l'année autrement on peut dire que la saison *saine* commence en novembre et dure jusqu'au temps des pluies périodiques, et que la saison *malsaine* se prolonge pendant toute la durée des pluies, et même encore quelque temps après elles.

Moussons. — Quoique plus rapprochée de l'équateur, l'Inde n'est pas soumise à des chaleurs aussi considérables que celles de l'Arabie ou du golfe Persique. Elle doit cet avantage aux vents périodiques appelés *moussons* qui soufflent sur toute la surface de l'Inde, pendant six mois de l'année, du sud-ouest au nord-est; et pendant les six autres mois du nord-est au sud-ouest. De ces deux moussons la plus remarquable est celle du sud-ouest. Elle fait sentir son influence depuis la côte d'Afrique jusqu'à la Péninsule de Malacca, et, pendant quatre mois au moins, inonde tout l'espace compris entre ces deux points de torrents de pluie. Dans le sud de l'Inde elle commence à se déclarer ordinairement vers les premiers jours de juin et successivement ensuite à mesure qu'on remonte vers le nord. L'approche de la mousson, dit M. Elphinstone, s'annonce ordinairement par des masses de nuages qui s'élèvent de l'Océan Indien et se dirigent vers le nord-est s'épaississant à mesure qu'ils approchent des terres. Après quelques jours de temps couvert, le ciel semble se troubler vers le soir, comme si la tempête menaçait, et la mousson s'établit le plus souvent pendant la nuit. Elle s'annonce par de violents coups de tonnerre, tels que ceux qu'on entend dans les régions tempérées ne sauraient en donner idée. Elle commence par des coups de vent impétueux et suivis d'un déluge de pluie. Pendant quelques heures, les éclairs se succèdent presque sans interruption. Ils illuminent le ciel; ils inondent les nuages d'une lueur éclatante; ils couvrent de leurs reflets les cimes des montagnes, ils laissent tout à coup toute la nature dans l'obscurité la plus profonde pour recommencer aussitôt et l'éclairer d'une lumière aussi vive que celle ‹ le plus brillant. Pendant tout c‹ le tonnerre ne cesse de grond‹ le lointain pour éclater par in‹ avec un bruit si déchirant et si s‹ que le cœur le plus ferme ne pe‹ pêcher d'être ému de frayeur. ‹ finit cependant par s'éloigner teindre, on n'entend plus que l‹ continu de la pluie qui tombe précipités, et que les mugissem‹ torrents qui se gonflent et déb‹ Le lendemain toute la nature p‹ un triste spectacle. La pluie c‹ toujours d'être si épaisse qu'on peine voir à quelques pas dev‹ les rivières troublées entraîne‹ elles tout ce qu'elles rencontr‹ leur passage et inondent au l‹ campagnes.

Ce déluge dure quelques jour‹ ensuite le ciel s'éclaircit et il la nature rajeunie par une pu‹ magique. Avant les orages de précédents, la terre était tout‹ par le soleil; excepté dans le rivières, c'était à peine si l'on découvrir quelques traces de v‹ l'immuable sérénité du ciel n'é‹ troublée par le plus léger nua‹ mosphère était chargée d'un‹ sière dévorante à travers laq‹ soleil paraissait large et rouge dans nos brouillards d'hiver; brûlant, comme s'il sortait d'u‹ naise, échauffait même à l'o‹ bois, le fer, les pierres; q‹ jours avant la mousson, ce ve‹ été remplacé par des calmes plus accablants. Mais aujourd'h‹ mière violence de l'orage est la terre se couvre comme par tement d'une fraîche et admir‹ gétation, les fleuves sont dans leurs lits et promènent ma‹ sement leurs eaux fécondantes lieu des campagnes, l'air est p‹ licieux, le ciel s'embellit d'‹ manteau de nuages, toute la enfin semble ravivée. Dès l‹ pluies se succèdent à des int‹ presque réguliers, pendant u‹ pour reprendre encore avec un‹ abondance en juillet; pendant

ıis elles diminuent sensible-
septembre, elles deviennent
ıs rares, et enfin, vers la fin
elles disparaissent comme
ınt venues, au milieu des
et des éclats de la foudre.
st la mousson dans la plus
rtie de l'Inde; mais il ne faut
r qu'elle ne commence pas
la même époque et que plus
ne de la mer, plus les pluies
:. Elles sont naturellement
ndantes auprès de la mer,
ınt les nuages qui s'épuisent
ir parcouru un grand espace
terres. Pour cette raison les
ıt plus ou moins abondantes
provinces selon la distance
nt de la mer, ou encore selon
nts de leurs terrains; car les
ıntagnes, en arrêtant les nua-
déverser sur les pays qui les
plus de pluie qu'il n'en se-
ré si les nuages eussent pu
rement leur cours.
êtant les nuages et les vents
gnes produisent encore un
t qui n'est pas moins re-
e. La mousson dite du sud-
rerse l'Océan dans cette di-
t, quoiqu'elle puisse varier de
points du compas en arri-
re, on peut dire cependant
ec exactitude qu'elle traverse
le centre du continent indien
geant vers le nord-est. Mais,
rovinces du nord-est, elle se
ıtrement; le vent, qui apporte
à ces régions, leur arrive du
, traverse le golfe du Ben-
t s'arrêter sur les hautes mon-
l'Himalayah, qui le forcent
ur direction, celle du nord-
souffle de la mousson dans
es situées au sud-ouest de
ah, semble donc venir du sud-
st de ce point, en effet, que
province du Bengal reçoit
. Arrivé en suivant la ligne
les montagnes jusqu'à l'Hin-
h, le vent, encore arrêté par
velle chaîne, prend alors la di-
e l'ouest et vient enfin mou-
moins apporter ses derniers nuages sur les cimes des monts Soliman, dans l'Afghanistan.

Ces observations, continue M. Elphinstone, expliqueront, sinon entièrement, du moins en partie, le fait suivant : la mousson du sud-ouest commence sur la côte de Malabar au mois de mai et s'y fait sentir avec une extrême violence; elle arrive plus tard et avec moins de force dans le Mysore; mais la côte de Coromandel, couverte du côté de l'ouest par les montagnes, ne la sent pas du tout. Plus au nord, la mousson commence dans les premiers jours de juin et se produit avec moins de force que dans le Malabar, excepté sur les côtes et dans le voisinage des montagnes, où les pluies sont très-abondantes. A Delhi, elle ne commence que vers la fin de juin et l'on y reçoit beaucoup moins d'eau qu'à Calcutta ou à Bombay. Dans le nord du Pendjab, c'est-à-dire dans le voisinage des montagnes, les pluies sont plus abondantes qu'à Delhi; mais dans le sud du Pendjab, loin de la mer et des montagnes, il n'en tombe que très-peu. Les nuages franchissent facilement le Sind inférieur et s'arrêtent davantage dans le Sind supérieur, où les pluies de la mousson, quoiqu'elles ne soient pas très-considérables, sont cependant les plus importantes de l'année.

Au commencement d'octobre, lorsque la mousson du sud-ouest, c'est-à-dire la saison pluvieuse, tire à sa fin, c'est la mousson du nord-est qui s'établit peu à peu. Cette mousson produit un temps de sécheresse pour toute la Péninsule, excepté pour le Coromandel. Sur cette côte, c'est la mousson du nord-est qui amène les pluies périodiques; elles commencent vers le milieu d'octobre et finissent ordinairement dans le courant de décembre. De décembre au commencement de mars cette mousson continue, mais alors c'est un vent sec. La température est pendant cette saison fraîche et agréable. La mousson du nord-est finit avec le mois de février ou dans les premiers jours de mars, et depuis cette époque jusqu'au commencement de juin les vents sont irréguliers; c'est le

temps des plus grandes chaleurs pour toute la Péninsule. Dans la baie du Bengal et sur ses côtes, les vents qui sont alors les plus ordinaires sont ceux du sud, chauds, humides, relâchants. Vers la fin de mai ou les premiers jours de juin au plus tard, la mousson du sud-ouest recommence et amène les pluies périodiques pour toute le Péninsule, excepté pour le Coromandel, qui souffre beaucoup alors de la chaleur et de la sécheresse.

Voici maintenant quelques détails particuliers sur le climat de chacune des présidences, ils donneront une idée au lecteur de la salubrité ou de l'insalubrité des diverses provinces de l'Indostan.

Bengal. — La saison froide commence, suivant le docteur Jameson, en novembre et finit en février. Vers le milieu d'octobre, la température commence à changer sensiblement. Les journées sont encore très-chaudes, mais les soirées et les matinées deviennent de plus en plus fraîches. Le vent qui, pendant les mois précédents, soufflait généralement du sud et de l'est, commence à tourner vers le nord et l'ouest; il apporte déjà ces masses de nuages épais qui couvrent constamment le ciel et obscurcissent l'horizon pendant toute la durée des plues. L'air, auparavant humide et chargé de molécules aqueuses, devient sec et élastique. Toutefois, ces symptômes ne sont pas invariables. Parfois le ciel est très-chargé, et des pluies abondantes, accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre, rappellent que la mousson du sud-ouest n'a pas encore tout à fait cessé de faire sentir son influence.

En novembre le temps est délicieux. Une brise très-fraîche souffle vivement du nord et quelquefois de l'ouest. L'air est sec; le ciel clair et pur, et ordinairement on n'y voit pas un nuage. Les nuits sont admirablement belles et accompagnées de rosées abondantes. Le thermomètre varie entre les 15°,19 et 24° Réaumur; moyenne 18°,65; hauteur du baromètre, 29,98.

Avec le mois de décembre, le temps change considérablement. Quoique le milieu de la journée soit très-b coucher du soleil est toujours c de nuages épais qui obscurcisse rizon. Pendant la nuit d'épais l lards s'élèvent à la surface de l et ne disparaissent qu'au mati sipés par les rayons du soleil, changent en nuages qui rende accablant. Cependant ces brou ne se montrent pas toutes les n quelquefois même tout le mois se sans qu'on en voie un seul. P quelques nuits successives, con novembre, le vent souffle consta du nord et de l'ouest. C'est u très-frais mais qui ne devie mais tempête, ni calme plat. L nomètre varie entre les 10°, 65 45 Réaumur; moyenne 16°, 8 teur moyenne du baromètre, 3

Le temps est à peu près le m janvier. L'air est très-pur et l commence à se faire vivement aux indigènes. Les vents sont entre le nord et le nord-ouest brouillards sont encore très-fré et quelquefois si épais, que l'on pas voir à quelques pas devant s dant la plus grande partie des m tout ce qui est exposé à l'air ex y devient humide et s'y couvre d dantes gouttes de rosée : mêm dant les nuits sereines la ro très-considérable. Le therm varie entre les 6°, 65 et 19° Ré moyenne 16; hauteur moyenne mètre, 29, 99.

Le temps est très-agréable vers le milieu de février; mais chaleur recommence dans le m la journée. Le vent passe au s l'est, d'épais nuages se mon l'horizon; les coups de tonne viennent fréquents et tout anno proche de la saison chaude. I momètre varie entre les 14°, 6 22 Réaumur; moyenne 19° 10; l moyenne du baromètre, 30, 3.

Quelquefois la fin de décemb gnalée par d'abondantes averse le plus souvent, il ne tombe p goutte de pluie pendant toute son froide. L'influence de cett et du vent frais du nord qui

sa durée se fait sentir de la
la plus favorable sur les Eu-
, accablés et énervés par la
humide des mois précédents.
ison chaude commence avec
iers jours de mars. Le soleil
ant, les journées sont chaudes,
s même; mais les vents frais
nts qui soufflent alors du sud
nt que cette chaleur ne de-
accablante. Il n'est pas rare
ncore des brouillards le matin,
; se dissipent promptement
r se joindre aux épaisses mas-
uages que le vent amène de la
qui vont bientôt produire des
Ces tempêtes sont ordinaire-
écédées pendant quelques jours
nées brumeuses et de vents
. Pendant une ou deux soirées
d le tonnerre gronder au loin,
quelques coups de vent, mais
mbe pas une goutte de pluie.
près-midi du jour où la tem-
t éclater, le vent qui pendant
née avait eu une grande force
ensiblement et finit par faire
a calme le plus parfait. Le
st accablant; les nuages s'a-
ent au nord-ouest en une mas-
nde, épaisse, qui rase pénible-
terre. Des éclairs, suivis par
nations de la foudre qui se rap-
t de plus en plus, annoncent la
. Enfin, le calme est tout à
terrompu par le déchaînement
qui soulève des tourbillons de
e dont l'air est obscurci; puis
s torrents de pluie accompa-
coups de tonnerre, le ciel se
e, l'air se rafraîchit. C'est
ement vers le coucher du so-
clatent ces tempêtes, jamais
x heures du soir ni plus tard
uit. Le thermomètre varie en-
18°,22 et 24° Réaumur; mo-
20°,88 hauteur moyenne du
tre 29; 86.

t ordinairement beaucoup de
dant le mois d'avril, et c'est
lu sud qu'il souffle. Le ciel est
fois serein, mais le plus souvent
le poussière et d'épais nuages
rigent tous vers le nord. Vers
la fin du mois, la chaleur des nuits devient accablante. Vers le 20, le vent commence à être très-chaud et dure ainsi jusqu'à la fin de mai. Le thermomètre varie entre les 20°, 45 et 26°, 22 Réaumur, moyenne 23°, 10; hauteur moyenne du Baromètre, 29-75.

Mai est le mois le plus désagréable de l'année. Au commencement on éprouve toujours de grands vents, mais pendant la plus grande partie du mois on ressent un calme accablant. La chaleur des nuits surtout est intolérable. Peu ou point de vent pendant les matinées, où le ciel est couvert par d'épaisses masses de nuages. Avec le soleil une faible brise se lève du sud, fraîchit pendant la journée, mollit sur le soir et tombe avec la nuit. L'air est chaud mais sans élasticité. On n'y pourrait résister sans les orages assez fréquents qui viennent faire diversion. On ne voit jamais de brouillards en avril ni en mai. Le thermomètre varie entre les 31°,77 et 27°,11 Réaumur; moyenne 24°; hauteur moyenne du baromètre, 29, 60.

Quelquefois, quoique ce soit assez rare, du 15 au 25 de ce mois, l'horison se couvre de nuages noirs et épais qui arrivent du sud-est, et il tombe beaucoup de pluie pendant quelques jours, c'est ce qu'on appelle *la petite pluie*. Plus ordinairement, les chaleurs continuent d'être accablantes jusque dans les premiers jours de juin; et alors le tonnerre, qui se fait entendre tous les soirs, annonce l'approche des pluies périodiques. Elles commencent du 14 au 18 juin et continuent pendant les quatre mois suivants. Ce ne sont d'abord que des orages accompagnés de tonnerre; mais ensuite viennent quelques jours de pluie si épaisse qu'elle empêche de voir le soleil. Rarement ces grosses pluies durent plus de quarante-huit heures sans interruption. Aussitôt que la saison pluvieuse a commencé, la température se rafraîchit sensiblement. L'air, purifié de la poussière qui l'obscurcissait, devient d'une admirable transparence pendant les intervalles des pluies, et le plus souvent les nuits

des pluies, et le plus souvent les nuits sont étincelantes. Il y a peu de variations dans la température atmosphérique pendant toute la saison. Le thermomètre s'y tient entre les 20° et 25°77 Réaumur, moyenne de 21°, 77; hauteur moyenne du baromètre, 29, 45.

La quantité totale des pluies pendant la saison varie beaucoup selon les années. Pour le Bengal on estime que la moyenne est de quatre-vingts pouces anglais.

Madras. — Le climat du Carnatic est en général sec et chaud. La hauteur moyenne du thermomètre à Madras s'établit pour toute l'année entre les 17°, 77 et 26°, 66 Réaumur ; on l'a vu cependant, dans les mois de mai et de juin, monter à 29° 32 et même à 33°,44 Réaumur. La saison des chaleurs et des vents, pendant les mois de mai, juin et juillet, est la plus saine; la saison des maladies est celle d'août à novembre. Les maladies les plus ordinaires sont les fièvres, les dyssenteries et les hépatites ou maladies du foie. Mais dans le Derwar, ou pays des Mahrattes, on trouve réunies sur un petit espace des différences de climat très-notables. La partie occidentale de ce pays, celui qui se rapproche des Ghâts, est une des plus humides de la Péninsule, tandis qu au contraire la partie orientale est une des plus sèches. La quantité moyenne de pluies qui tombe dans cette dernière n'est que de vingt à vingt-six pouces, et souvent en un mois seulement cette quantité est dépassée dans l'autre partie. La différence du genre de vie des habitants dans ces deux régions témoigne combien leur climat est différent. Dans l'ouest les habitants sont souvent enfermés dans leurs villages pendant des semaines entières, par l'abondance des pluies et le débordement des eaux, qui interrompent toute communication. Pendant cette saison, pour laquelle ils sont forcés de faire leurs provisions d'avance, sous peine de s'exposer à mourir de faim, les malheureux habitants passent le temps assis autour d'un foyer qui remplit de fumée leurs chétives habitations. S'ils sont forcés de s'aventurer au dehors, ils ne le font q loppés de couvertures et revêtu espèce de sac fait en feuilles de p Dans l'est, au contraire, il est r les pluies puissent empêcher le tants de sortir de leurs maisons. contre la chaleur, non contre l qu'ils ont à se défendre. Les vill l'ouest se composent de maiso ses aux toits pointus qui desc jusqu'à terre : la végétation y e richesse admirable, et les plante pantes y viennent souvent cou maisons. Dans l'est tout a l'ai par le soleil, les toits des maiso en terrasse, et leurs murs, bâtis ques cuites au soleil, s'écrou sous l'une des pluies qui tom l'autre côte des Ghâts.

De toute la présidence de les parties les plus salubres s deux plateaux de Mysore et de rabad.

Bombay. — La nouvelle Bombay, capitale de la préside construite sur une île basse, i geuse, et par conséquent elle insalubre. Pouna, l'ancienne des Mahrates et encore aujc ville très-populeuse, située su tinent à trente milles à l'est de et à environ deux mille cinq cer au-dessus du niveau de la m comparativement à Bombay, tr Aussi y envoie-t-on les malad présidence. C'est là qu'est malheureux Jacquemont. Dan zerat, qui dépend de la prési Bombay, les vents d'ouest d pendant la plus grande partie née. Les mois de mai et de j excessivement chauds. En déc janvier les vents passent à l'est voit quelquefois pendant ces d des brouillards extrêmement é se renouvellent tous les matins des semaines entières.

IAPITRE II.

AU TEMPS DE MANOU.

ordinairement chez tous
ıême chez les plus barba-
nents ou des traditions qui
ıistoire de leur passé et
ermettent de la recons-
uples de l'Inde font seuls
s sont parvenus, dès les
s reculés, à un haut degré
ı, sans avoir produit au-
qui ait un caractère au-

ents qui restent de leurs
tellement mêlés de fables
par la plus extravagante
qu'il est impossible à l'in-
plus patiente de trouver
guider au milieu de ce
l'histoire de l'Inde il n'y
certaine avant celle de
Alexandre; et jusqu'à la
Musulmans, c'est en vain
erait à relier ensemble,
rationnel, les événements
e intérieure.
nt, à côté de cette pénurie
our ce qui est des faits, il
e de renseignements pour
lois, des mœurs, de la
ien considérer les choses,
s ce qu'il était le plus im-
rendre. Si nous pouvons
condition sociale des In-
oque reculée et signaler
ps les différences qui de-
oduites, ne posséderons-
ésultats qu'on recherche
le l'histoire?
n des Indous, leurs
ur philosophie sont en
ées dans les Védas, re-
es et de prières antiques,
oute probabilité, ont été
a forme où ils nous sont
rs le XIVe siècle avant
ine; nous avons de plus
mplet de leur état social
de lois qui porte le nom
ui doit remonter au moins
vant J. C.

Ce code doit donc être le premier point de départ de toute histoire des Indous.

§ I. Des castes.

Le trait le plus caractéristique de la société décrite par Manou, c'est sa division en quatre classes ou *castes* : les castes sacerdotale, militaire, industrielle et servile.

Les trois premières, quoiqu'elles ne soient pas placées entre elles sur le pied de l'égalité, possèdent cependant chacune certaines prérogatives qui leur sont particulières : ce sont celles qui forment, à proprement parler, la société pour le bénéfice de laquelle les lois et le gouvernement sont établis. La quatrième caste, et les castes mélangées qui lui sont encore inférieures, n'obtiennent l'attention du législateur que comme instruments de richesse et de puissance pour les castes supérieures.

L'homme de la caste sacerdotale, le Brahmane, est le chef de tous les êtres créés, le monde et tout ce qu'il renferme lui appartient; c'est à lui que les autres mortels doivent de conserver la vie; par ses imprécations toutes-puissantes il peut faire périr un roi avec ses troupes, ses éléphants, ses chevaux et ses chars de guerre; il peut même créer d'autres mondes; sa puissance va jusqu'à pouvoir donner la vie à de nouveaux dieux. Le Brahmane doit être traité avec plus de respect qu'un roi. Sa vie et sa personne sont protégées en ce monde par les lois les plus sévères, et dans l'autre par la menace des châtiments les plus terribles. La peine capitale ne peut lui être appliquée, même pour les plus grands crimes.

On croirait que cette élévation du Brahmane au-dessus de toutes les autres créatures a dû en faire le souverain et même le tyran de la société; il n'en est rien cependant. La vie qui lui est prescrite par la loi est une vie d'études laborieuses, de retraite et d'austérités.

La première période de la vie du Brahamane, il doit la passer comme étudiant auprès d'un maître, dans l'absti-

nence et dans l'humilité. Toutes les forces de son intelligence doivent s'appliquer exclusivement à l'étude des Védas; il ne peut s'occuper de rien de mondain. Il doit l'obéissance passive à son maître; le respect et l'attachement du disciple doivent s'étendre jusqu'aux personnes de sa famille. Il doit s'acquitter envers lui de tous les soins domestiques, et pour vivre il ne peut que mendier de porte en porte.

Pendant la seconde période de sa vie, il se marie, élève sa famille et s'acquitte des devoirs imposés aux Brahmanes : lire et enseigner les Védas, offrir des sacrifices, répandre des aumônes et recevoir des présents. La plus honorable de ces fonctions c'est l'enseignement. Il est remarquable d'observer qu'à l'inverse des autres religions où la dignité sacerdotale tire surtout son lustre du service dans les temples, le Brahmane, au contraire, se dégrade, s'il fait métier d'offrir des sacrifices. Il est enjoint très-rigoureusement au Brahmane de ne recevoir aucun présent des gens indignes et surtout des gens appartenant aux derniers rangs de l'échelle sociale. Il ne doit pas recevoir sans nécessité; s'il est embarrassé pour vivre, il peut mendier, cultiver la terre, et même, en cas d'extrême besoin, faire le commerce; mais il lui est absolument défendu d'entrer jamais au service de personne : la musique, la chasse, la danse, les jeux de hasard lui sont sévèrement interdits. Il doit s'abstenir de tout plaisir des sens et éviter tous les honneurs mondains comme il éviterait le poison. Cependant il est exempté du jeûne et de toutes les vaines observances de la religion. Ce qu'on lui demande surtout, c'est que sa vie soit décente et occupée par les études qui lui sont prescrites. Il n'est pas jusqu'à son costume qui ne soit réglé par la loi : « Il doit avoir les cheveux et la barbe coupés, un manteau blanc et le corps toujours en état de pureté; » tels on voit encore aujourd'hui les Brahmanes, appuyés sur un long bâton, un exemplaire des Védas sous le bras, et des anneaux d'or aux oreilles.

Dans la troisième partie de sa vie, le Brahmane doit se faire an
la passer dans la solitude
Vêtu d'écorces d'arbres o
d'une antilope noire, laiss
ses cheveux et ses ongle
sur la dure, il doit vivre
sans maison, dans le sile
absolu, vivant de fruits et
Il doit alors se mortifier c
s'exposer tout nu à la p
en hiver des vêtements hum
se tenir au milieu de cinq
rayons brûlants du soleil.

Dans la dernière pério
le Brahmane vit presque
taire et retiré que pendai
me. Mais alors il est affran
les observances extérieure
fications ont cessé, et c'es
plation qui l'absorbe. S
ressemble alors à celui de
ordinaires et son abstine
grande encore, n'est plus
reuse. Il n'est plus contrai
tifier lui-même; impassil
des événements de la vie
délicieusement dans ses
sur la divinité jusqu'à ce
âme quitte son corps, «
seau quitte la branche. »

Ainsi pendant toute
son existence le Brahman
ment séparé du monde; n
chant à pénétrer les my
code singulier, on voit q
règle de vie est décrite
les traditions embellies
d'après un idéal que l
positives de la vie et
humaines ont forcé de c
d'importantes modificati
prochent les Brahmanes d
ordinaires de ce monde
leur confèrent une par
du pouvoir.

Ainsi le roi doit avoir
pour le plus confidentie
seillers. Ce sont les Brahn
vent l'instruire, lui appr
gles de la politique et d
Toute l'autorité judicia
celle que le roi exerce
est dans les mains des Br
si l'étude des textes sac

aux deux classes qui viennent
tement après eux, cependant
le la loi ne peut être éta-
ar l'autorité des Brahmanes.
met en réalité tout le pou-
ciaire dans leurs mains.
térêts pécuniaires de la classe
lle ne sont pas moins bien
La libéralité envers les
es est recommandée comme
i, c'est le devoir particulier
Les sacrifices, les oblations
es cérémonies de la religion
t des présents aux Brahma-
présents doivent être magni-
Les organes des sens et de
dit un article du code, la
dans cette vie et le bon-
l'autre, la vie elle-même, les
es troupeaux, tout est ruiné
acrifice que terminent des
nesquins offerts aux Brahma-
n des délits se rachètent par
es qui sont payées à la classe
le. Si un Brahmane trouve
il le garde pour lui seul, tan-
il est trouvé par une autre
, il appartient par moitié
aux Brahmanes. A défaut
, les propriétés reviennent au
celles des Brahmanes, qui se
ent alors entre les personnes
aste. Un Brahmane savant
t de tout impôt; et, s'il est
roi doit pourvoir à sa sub-

e militaire, celle des Kcha-
oique beaucoup au-dessous
nanes, jouit cependant encore
privilèges. La loi dit « que la
erdotale ne peut pas pros-
s la militaire, ni la militaire
re, et que le bonheur de tou-
en ce monde dépend de leur

e millitaire jouit, quoiqu'à un
legré parrapport aux Veysias,
privilèges que les Brahmanes
sur les autres castes. Le roi
aste militaire, comme proba-
ussi ses ministres ordinaires.
andement des armées, comme
s les postes où il y a un
ement quelconque à exercer, appartiennent aux Kchatryas par droit de naissance. C'est un fait très-remarquable que dans les lois établies par eux-mêmes les Brahmanes, excepté pour ce qui est de l'administration de la justice, se soient refusé toute participation au pouvoir exécutif.

Les devoirs imposés à la caste militaire sont de défendre le peuple, de répandre des aumônes, de sacrifier, de lire les Védas et de ne pas se livrer au plaisir des sens.

Le rang social des Veysias ou membres de la troisième caste n'est pas très-élevé. Outre les sacrifices, les largesses et la lecture des Védas qui leur sont recommandés, les Veysias ont la charge d'élever les troupeaux, de faire le commerce, de prêter à intérêt et de cultiver la terre.

Les connaissances pratiques exigées des Veysias sont plus étendues que celles exigées des autres classes; car, outre l'agriculture et l'élève des troupeaux, ils doivent encore connaître les productions et les besoins des autres pays, les divers dialectes des hommes, et tout ce qui est relatif à la vente ou à l'achat des marchandises.

Le devoir d'un Soudra, c'est, dit brièvement le code, de servir les autres caste, et particulièrement les Brahmanes. S'il ne peut pas trouver à s'employer auprès d'une personne des classes supérieures, il lui est permis de gagner sa vie en se louant comme manœuvre, charpentier, maçon, peintre, écrivain, etc. Un Soudra peut accomplir les sacrifices religieux, mais il doit omettre les textes saints qui les accompagnent. Un Brahmane ne peut pas lire les Védas, même des yeux, en présence d'un Soudra. Lui enseigner la loi, lui apprendre la manière d'expier ses péchés, c'est pour un Brahmane un crime, qui le conduit dans l'enfer Asamvrita. Il n'y a pas de faute contre laquelle la loi engage les Brahmanes à se tenir plus en garde que contre celle de recevoir les présents des Soudras. Un Brahmane dans le besoin peut accepter du grain d'un Soudra, mais il ne peut, dans aucune circonstance, goûter d'un mets

créant des cataractes. Des arbres arrachés de la montagne et précipités dans l'abîme s'arrêtent au milieu de leur course sur une pointe de rocher, enfonçant leurs branches dans la terre et les racines tournées vers le ciel. Cependant à travers ces défilés effrayants l'audacieuse industrie des hommes a su se frayer des chemins, étroits il est vrai, périlleux, mais qui suffisent cependant pour permettre à l'Inde et au Thibet d'échanger les produits de leurs territoires. Rien qui ressemble à une voiture, c'est encore vrai, ne peut cheminer sur ces routes difficiles, pas même les animaux ordinairement employés aux transports dans les autres pays. Les marchandises sont portées sur le dos des chèvres et des moutons, qui ont seuls le pied assez sûr pour s'aventurer par ces sentiers. Les principales passes, ou du moins les plus suivies, sont celles de Niti et de Mana aux sources du Gange, de Djaouar, de Darma et de Byansi à celles du Gogra.

En visitant ces cimes imposantes le voyageur est souvent exposé à de pénibles et douloureuses sensations. L'air raréfié à l'excès n'est plus assez abondant pour fournir à la respiration. Le jeu des poumons s'exerce difficilement, la plus légère fatigue accable le voyageur, il s'arrête à chaque pas pour respirer : la peau est d'une sensibilité douloureuse, le sang sort par les lèvres, la tête devient lourde, pesante et sujette à des vertiges. Les indigènes, qui ne peuvent s'expliquer la cause naturelle de ces symptômes, l'attribuent au *Bis*, c'est-à-dire à l'air qu'ils croient empoisonné par les exhalaisons vénéneuses de certaines fleurs. L'observation aurait suffi cependant pour leur apprendre qu'à de grandes élévations les fleurs n'ont presque plus d'odeur, et que c'est aux hauteurs les plus considérables, là où toute végétation a cessé, que l'homme éprouve le plus cruellement ces pénibles sensations.

Le Deccan ou la Péninsule du sud, qui nous reste à décrire, ne présente aucun de ces caractères particuliers qui distinguent la grande plai
et sa frontière du nord.
tions de terrain, qui devi
quefois mais rarement des
qui produisent des plateau
élévations, donnent au De
pect plus varié et y réunis
sur un petit espace le cl
produits de la zone torrid
des zones tempérées. L'ac
rel le plus remarquable q
térise, c'est une ceinture d
qui se développent en
forme triangulaire de cett
continent. La ligne du n
pose d'une série de terrains
qui s'étend du golfe de C
lui de Bengal, presque p
au cours de la Nerbadda
prend les provinces de Mal
deish et de Gondouana, a
donne plus particulièrem
d'Inde centrale. C'est ce q
la chaîne des Vindhya; m
tend sur une largeur si
et ses sommets sont si pe
atteignent rarement à une
deux mille pieds au-dessu
de l'Océan) qu'on doit
comme un plateau très-a
tôt que comme une chaîn
gnes. De ses deux extrém
en se dirigeant au sud
chaînes presque parallèles
pelle les *Ghâts* et qui, suiv
enceignent les deux côtes
et de Coromandel.

Les Ghâts occidentaux, q
côte de l'Océan indien, s'é
rement du bord de la mer
fois même ils s'en approche
que leurs pieds sont baig
flots. Ordinairement reje
douze milles dans l'intérieu
leurs sommets sont couron
comme ceux de l'Himalaya
bres du monde arctique ou
tempérés, mais par le
palmier et les plantes aro
la zone torride. Les plus p
duits de leur végétation
vre, le bétel dont les Indie
si grande consommation,
mêle avec le bétel, le pa

[redacted]

lle si nourrissante, le coco-
bre le plus utile de ces con-
ı-dessus d'eux s'élève le teak,
ois, plus durable que le chêne
pe, fournit d'admirables ma-
ux constructions maritimes.
lne, dans sa partie septentrio-
ıas de sommets qui atteignent
ois mille pieds. Le pic de Ma-
ar près de Bombay offre un
érison fréquenté par les ma-
ıtte présidence. C'est sur les
Canara et du Malabar, au
u quinzième degré de lati-
, que se trouvent les sommets
evés de cette chaîne; quel-
n'ont pas moins de six mille
hauteur. Vers la frontière
, le continent est traversé de
ıest par un chaînon appelé
ırris, le plus élevé de cette
l'Inde et qui est devenu de-
que années un lieu de re-
vont se rétablir les constitu-
uées par la chaleur des tropi-
chaînon sert de lien entre
randes chaînes des Ghâts et
n rameau qui va se perdre
er au cap Comorin. La côte
e est généralement très-bas-
par de petits cours d'eau qui
rallèlement à la plage et sont
grande utilité à la navigation

âts orientaux, qui bordent à
ı côte de Coromandel, sont
ent moins élevés, mais dé-
ı plus grand nombre de ra-
'étendent sur un espace beau-
large. Ils laissent une plai-
ırge entre la mer et eux;
l'on en excepte les embou-
grands fleuves, qui, prenant
e dans l'ouest, viennent se
la baie du Bengal, cet es-
néralement assez aride. Vers
lans la province d'Orissa et
ı, les terrains élevés se rap-
beaucoup plus de la côte.
es jongles et des montagnes
n cultivés, et habités par une
ns civilisée qu'aucune autre
l'Inde. Encore plus au nord,
ı est si bas, qu'il est exposé à
être inondé par la mer. En 1830, 1831, 1832 et 1833, l'Océan franchit les digues destinées à le contenir et couvrit de ses flots des espaces très-considérables.

Ces trois chaînes enceignent un plateau élevé d'à peu près deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer et qui est, pour ainsi dire, le corps même de l'Inde méridionale. Le sud-ouest, contrée d'où partirent les Mahrattes pour faire la conquête presque entière de la Péninsule, est un pays accidenté et entrecoupé de profondes vallées. Dans son aspect général c'est un pays destiné par la nature à un peuple de pasteurs. La région centrale, partagée autrefois entre les puissants royaumes de Golconde et Bidjapore, se compose de plaines très-étendues, très-fertiles et abritées par leur élévation même contre les chaleurs excessives qui règnent sur la côte. La partie tout à fait au sud, et qu'on appelle le Carnatic, est divisée en deux plateaux, le Balaghat et le Mysore, beaucoup plus élevés que ceux du Deccan et par cette raison même riches d'une beaucoup plus grande variété de climats et de productions naturelles.

En général, le paysage des montagnes de l'Inde méridionale, s'il n'a pas ce caractère de grandeur qui rend l'Himalayah si imposant, est gracieux et pittoresque, et les sommets de ses montagnes sont toujours couverts de la plus riche végétation. Il est presque partout cultivé, quoiqu'on y trouve cependant aussi des jongles, des forêts impénétrables et même des espaces couverts d'un sable stérile.

§ II. Climat.

Saisons. — L'année se divise ordinairement par les Indous en trois saisons : la *pluvieuse*, la *froide* et la *chaude*. La saison pluvieuse commence ordinairement en juin et finit en octobre. La saison froide prend de novembre à février, et la saison chaude de mars à la fin de mai. Les variations qui se produisent chaque année dans les époques où commence chacune de ces saisons, ne permettent pas de

leur [illegible] des périodes fixes. En [illegible] l'année [illegible] on peut [illegible] saison [illegible] commence [illegible] temps [illegible] périodiques [illegible] saison [illegible] se prolonge pendant [illegible] des [illegible], et même encore quelque temps après [illegible].

Moussons. — Quoique plus rapprochée de l'équateur, l'Inde n'est pas soumise à des chaleurs aussi considérables que celles de l'Arabie ou du golfe Persique. Elle doit cet avantage aux vents périodiques appelés *moussons* qui soufflent sur toute la surface de l'Inde, pendant six mois de l'année, du sud-ouest au nord-est, et pendant les six autres mois du nord-est au sud-ouest. De ces deux moussons la plus remarquable est celle du sud-ouest. Elle fait sentir [illegible] Malabar, [illegible] pendant [illegible] mois au moins, [illegible] entre ces deux [illegible] [illegible]

[illegible]

lumière aussi vive que celle [illegible] le plus brillant. Pendant tout [illegible] le tonnerre ne cesse de gron[der] [illegible] lointain pour éclater par i[ntervalles] avec un bruit si déchirant et si [illegible] que le cœur le plus ferme ne p[eut] s'empêcher d'être ému de frayeur. [illegible] finit cependant par s'éloign[er] [illegible] on n'entend plus qu[e] [illegible] de la pluie qui tomb[e] [illegible] précipitées, et que les mugisse[ments des] torrents qui se gonflent et d[illegible] Le lendemain toute la nature [offre] un triste spectacle. La pluie [illegible] toujours d'être si épaisse qu'[à] peine voir à quelques pas de [illegible] les rivières troublées entraî[nent avec] elles tout ce qu'elles rencon[trent sur] leur passage et inondent a[illegible] campagnes.

Ce déluge dure quelques jo[urs] ensuite le ciel s'éclaircit et [illegible] la nature rajeunie par une [illegible] magique. Avant les orages [illegible] précédents, la terre était to[illegible] par le soleil; excepté dans [illegible] rivières, c'était à peine si l'o[n] [illegible] quelques traces d[e] [illegible] sérénité du ciel [illegible] troublée par le plus léger n[uage] [illegible] atmosphère était chargée d'[illegible] [illegible] à travers l[illegible] [illegible] large et rou[illegible] [illegible] nos beaux jours d'hive[r] [illegible] comme s'il sortait d[illegible] [illegible] échauffait même à [illegible] le fer, les pierres; [illegible] la mousson, ce [illegible] par des calm[es] [illegible]. Mais aujourd['hui] [illegible] de l'orage e[illegible] se couvre comme p[illegible] [illegible] fraîche et adm[illegible] [illegible] les fleuves son[t] [illegible] [illegible] eaux fécondan[tes] [illegible] campagnes. L'air est [illegible] s'embellit [illegible] nuages, toute [illegible] Dès [illegible] à des i[illegible] [illegible] pendant [illegible] encore avec [illegible] au juillet; penda[nt]

lles diminuent sensible-
tembre, elles deviennent
res, et enfin, vers la fin
s disparaissent comme
venues, au milieu des
les éclats de la foudre.
mousson dans la plus
de l'Inde; mais il ne faut
l'elle ne commence pas
ême époque et que plus
e la mer, plus les pluies
lles sont naturellement
tes auprès de la mer,
s nuages qui s'épuisent
rcouru un grand espace
s. Pour cette raison les
is ou moins abondantes
inces selon la distance
la mer, ou encore selon
e leurs terrains; car les
nes, en arrêtant les nua-
rser sur les pays qui les
de pluie qu'il n'en se-
les nuages eussent pu
nt leur cours.
les nuages et les vents
produisent encore un
ii n'est pas moins re-
a mousson dite du sud-
l'Océan dans cette di-
oiqu'elle puisse varier de
its du compas en arri-
on peut dire cependant
actitude qu'elle traverse
ntre du continent indien
t vers le nord-est. Mais,
nces du nord-est, elle se
nent; le vent, qui apporte
régions, leur arrive du
averse le golfe du Ben-
rrêter sur les hautes mon-
imalayah, qui le forcent
lirection, celle du nord-
ffle de la mousson dans
ituées au sud-ouest de
emble donc venir du sud-
e ce point, en effet, que
ince du Bengal reçoit
rivé en suivant la ligne
nontagnes jusqu'à l'Hin-
vent, encore arrêté par
chaîne, prend alors la di-
uest et vient enfin mou-
ins apporter ses derniers nuages sur les cimes des monts Soliman, dans l'Afghanistan.

Ces observations, continue M. Elphinstone, expliqueront, sinon entièrement, du moins en partie, le fait suivant : la mousson du sud-ouest commence sur la côte de Malabar au mois de mai et s'y fait sentir avec une extrême violence; elle arrive plus tard et avec moins de force dans le Mysore; mais la côte de Coromandel, couverte du côté de l'ouest par les montagnes, ne la sent pas du tout. Plus au nord, la mousson commence dans les premiers jours de juin et se produit avec moins de force que dans le Malabar, excepté sur les côtes et dans le voisinage des montagnes, où les pluies sont très-abondantes. A Delhi, elle ne commence que vers la fin de juin et l'on y reçoit beaucoup moins d'eau qu'à Calcutta ou à Bombay. Dans le nord du Pendjab, c'est-à-dire dans le voisinage des montagnes, les pluies sont plus abondantes qu'à Delhi; mais dans le sud du Pendjab, loin de la mer et des montagnes, il n'en tombe que très-peu. Les nuages franchissent facilement le Sind inférieur et s'arrêtent davantage dans le Sind supérieur, où les pluies de la mousson, quoiqu'elles ne soient pas très-considérables, sont cependant les plus importantes de l'année.

Au commencement d'octobre, lorsque la mousson du sud-ouest, c'est-à-dire la saison pluvieuse, tire à sa fin, c'est la mousson du nord-est qui s'établit peu à peu. Cette mousson produit un temps de sécheresse pour toute la Péninsule, excepté pour le Coromandel. Sur cette côte, c'est la mousson du nord-est qui amène les pluies périodiques; elles commencent vers le milieu d'octobre et finissent ordinairement dans le courant de décembre. De décembre au commencement de mars cette mousson continue, mais alors c'est un vent sec. La température est pendant cette saison fraîche et agréable. La mousson du nord-est finit avec le mois de février ou dans les premiers jours de mars, et depuis cette époque jusqu'au commencement de juin les vents sont irréguliers; c'est le

temps des plus grandes chaleurs pour toute la Péninsule. Dans la baie du Bengal et sur ses côtes, les vents qui sont alors les plus ordinaires sont ceux du sud, chauds, humides, relâchants. Vers la fin de mai ou les premiers jours de juin au plus tard, la mousson du sud-ouest recommence et amène les pluies périodiques pour toute le Péninsule, excepté pour le Coromandel, qui souffre beaucoup alors de la chaleur et de la sécheresse.

Voici maintenant quelques détails particuliers sur le climat de chacune des présidences, ils donneront une idée au lecteur de la salubrité ou de l'insalubrité des diverses provinces de l'Indostan.

Bengal. — La saison froide commence, suivant le docteur Jameson, en novembre et finit en février. Vers le milieu d'octobre, la température commence à changer sensiblement. Les journées sont encore très-chaudes, mais les soirées et les matinées deviennent de plus en plus fraîches. Le vent qui, pendant les mois précédents, soufflait généralement du sud et de l'est, commence à tourner vers le nord et l'ouest; il apporte déjà ces masses de nuages épais qui couvrent constamment le ciel et obscurcissent l'horizon pendant toute la durée des plues. L'air, auparavant humide et chargé de molécules aqueuses, devient sec et élastique. Toutefois, ces symptômes ne sont pas invariables. Parfois le ciel est très-chargé, et des pluies abondantes, accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre, rappellent que la mousson du sud-ouest n'a pas encore tout à fait cessé de faire sentir son influence.

En novembre le temps est délicieux. Une brise très-fraîche souffle vivement du nord et quelquefois de l'ouest. L'air est séc; le ciel clair et pur, et ordinairement on n'y voit pas un nuage. Les nuits sont admirablement belles et accompagnées de rosées abondantes. Le thermomètre varie entre les 15°,19 et 24° Réaumur; moyenne 18°,65; hauteur du baromètre, 29,98.

Avec le mois de décembre, le temps change considérablement. Quoique le

milieu de la journ
coucher du soleil
de nuages épais qu
rizon. Pendant la
lards s'élèvent à l
et ne disparaisser
sipés par les ray
changent en nua
accablant. Cepen
ne se montrent pa
quelquefois mêm
se sans qu'on en v
quelques nuits su
novembre, le vent
du nord et de l'o
très-frais mais
mais tempête, ni
nomètre varie ent
45 Réaumur; m
teur moyenne du

Le temps est à
janvier. L'air es
commence à se f
aux indigènes. I
entre le nord e
brouillards son
et quelquefois s
pas voir à quelq
dant la plus gra
tout ce qui es
y devient hum
dantes goutt
dant les nuit
très-considér
varie entre l
moyenne 16
mètre, 29, 9

Le temps
vers le mil
chaleur rec
la journée
l'est, d'é
l'horizon
viennent
proche
momètr
22 Réau
moyenr

Quel
gnalée
le plus
goutt
son f
et du

[redacted]

ıa durée se fait sentir de la a plus favorable sur les Eu- accablés et énervés par la umide des mois précédents. on chaude commence avec ırs jours de mars. Le soleil ıt, les journées sont chaudes, même; mais les vents frais ts qui soufflent alors du sud t que cette chaleur ne de- cablante. Il n'est pas rare ore des brouillards le matin, se dissipent promptement se joindre aux épaisses mas- ges que le vent amène de la i vont bientôt produire des s tempêtes sont ordinaire- édées pendant quelques jours ies brumeuses et de vents Pendant une ou deux soirées le tonnerre gronder au loin, ıelques coups de vent, mais be pas une goutte de pluie. ès-midi du jour où la tem- éclater, le vent qui pendant e avait eu une grande force siblement et finit par faire calme le plus parfait. Le accablant; les nuages s'a- t au nord-ouest en une mas- le, épaisse, qui rase pénible- rre. Des éclairs, suivis par tions de la foudre qui se rap- le plus en plus, annoncent la Enfin, le calme est tout à rompu par le déchaînement ıi soulève des tourbillons de dont l'air est obscurci; puis torrents de pluie accompa- oups de tonnerre, le ciel se l'air se rafraîchit. C'est nent vers le coucher du so- atent ces tempêtes, jamais heures du soir ni plus tard t. Le thermomètre varie en- 8°,22 et 24° Réaumur; mo- °,88 hauteur moyenne du e 29; 86.

ordinairement beaucoup de ant le mois d'avril, et c'est sud qu'il souffle. Le ciel est is serein, mais le plus souvent poussière et d'épais nuages gent tous vers le nord. Vers la fin du mois, la chaleur des nuits de- vient accablante. Vers le 20, le vent commence à être très-chaud et dure ainsi jusqu'à la fin de mai. Le ther- momètre varie entre les 20°, 45 et 26°, 22 Réaumur, moyenne 23°, 10; hauteur moyenne du Baromètre, 29- 75.

Mai est le mois le plus désagréable de l'année. Au commencement on éprouve toujours de grands vents, mais pendant la plus grande par- tie du mois on ressent un calme acca- blant. La chaleur des nuits surtout est intolérable. Peu ou point de vent pendant les matinées, où le ciel est couvert par d'épaisses masses de nua- ges. Avec le soleil une faible brise se lève du sud, fraîchit pendant la jour- née, mollit sur le soir et tombe avec la nuit. L'air est chaud mais sans élas- ticité. On n'y pourrait résister sans les orages assez fréquents qui viennent faire diversion. On ne voit jamais de brouillards en avril ni en mai. Le thermomètre varie entre les 31°,77 et 27°,11 Réaumur; moyenne 24°; hau- teur moyenne du baromètre, 29, 60.

Quelquefois, quoique ce soit assez rare, du 15 au 25 de ce mois, l'hori- son se couvre de nuages noirs et épais qui arrivent du sud-est, et il tombe beau- coup de pluie pendant quelques jours, c'est ce qu'on appelle *la petite pluie*. Plus ordinairement, les chaleurs con- tinuent d'être accablantes jusque dans les premiers jours de juin; et alors le tonnerre, qui se fait entendre tous les soirs, annonce l'approche des pluies périodiques. Elles commencent du 14 au 18 juin et continuent pendant les qua- tre mois suivants. Ce ne sont d'abord que des orages accompagnés de ton- nerre; mais ensuite viennent quelques jours de pluie si épaisse qu'elle empê- che de voir le soleil. Rarement ces grosses pluies durent plus de quarante- huit heures sans interruption. Aussitôt que la saison pluvieuse a commencé, la température se rafraîchit sensible- ment. L'air, purifié de la poussière qui l'obscurcissait, devient d'une admira- ble transparence pendant les intervalles des pluies, et le plus souvent les nuits

[illegible]

[illegible] leurs captives ha-
bitations. Ils sont forcés de s'aventu-

[illegible]

CHAPITRE II.

IS AU TEMPS DE MANOU.

e ordinairement chez tous
même chez les plus barba-
iments ou des traditions qui
l'histoire de leur passé et
permettent de la recons-
euples de l'Inde font seuls
Ils sont parvenus, dès les
us reculés, à un haut degré
n, sans avoir produit au-
e qui ait un caractère au-

nents qui restent de leurs
t tellement mêlés de fables
par la plus extravagante
qu'il est impossible à l'in-
a plus patiente de trouver
e guider au milieu de ce
s l'histoire de l'Inde il n'y
te certaine avant celle de
'Alexandre; et jusqu'à la
Musulmans, c'est en vain
herait à relier ensemble,
e rationnel, les événements
ire intérieure.
ant, à côté de cette pénurie
pour ce qui est des faits, il
ce de renseignements pour
s lois, des mœurs, de la
bien considérer les choses,
rs ce qu'il était le plus im-
prendre. Si nous pouvons
condition sociale des In-
époque reculée et signaler
mps les différences qui de-
produites, ne posséderons-
résultats qu'on recherche
de l'histoire?
on des Indous, leurs
eur philosophie sont en
quées dans les Védas, re-
nes et de prières antiques,
toute probabilité, ont été
la forme où ils nous sont
ers le XIVe siècle avant
enne; nous avons de plus
omplet de leur état social
de lois qui porte le nom
qui doit remonter au moins
avant J. C.

Ce code doit donc être le premier point de départ de toute histoire des Indous.

§ I. Des castes.

Le trait le plus caractéristique de la société décrite par Manou, c'est sa division en quatre classes ou *castes* : les castes sacerdotale, militaire, industrielle et servile.

Les trois premières, quoiqu'elles ne soient pas placées entre elles sur le pied de l'égalité, possèdent cependant chacune certaines prérogatives qui leur sont particulières : ce sont celles qui forment, à proprement parler, la société pour le bénéfice de laquelle les lois et le gouvernement sont établis. La quatrième caste, et les castes mélangées qui lui sont encore inférieures, n'obtiennent l'attention du législateur que comme instruments de richesse et de puissance pour les castes supérieures.

L'homme de la caste sacerdotale, le Brahmane, est le chef de tous les êtres créés, le monde et tout ce qu'il renferme lui appartient; c'est à lui que les autres mortels doivent de conserver la vie; par ses imprécations toutes-puissantes il peut faire périr un roi avec ses troupes, ses éléphants, ses chevaux et ses chars de guerre; il peut même créer d'autres mondes; sa puissance va jusqu'à pouvoir donner la vie à de nouveaux dieux. Le Brahmane doit être traité avec plus de respect qu'un roi. Sa vie et sa personne sont protégées en ce monde par les lois les plus sévères, et dans l'autre par la menace des châtiments les plus terribles. La peine capitale ne peut lui être appliquée, même pour les plus grands crimes.

On croirait que cette élévation du Brahmane au-dessus de toutes les autres créatures a dû en faire le souverain et même le tyran de la société; il n'en est rien cependant. La vie qui lui est prescrite par la loi est une vie d'études laborieuses, de retraite et d'austérités.

La première période de la vie du Brahamane, il doit la passer comme étudiant auprès d'un maître, dans l'absti-

nence et dans l'humilité. Toutes les forces de son intelligence doivent s'appliquer exclusivement à l'étude des Védas; il ne peut s'occuper de rien de mondain. Il doit l'obéissance passive à son maître; le respect et l'attachement du disciple doivent s'étendre jusqu'aux personnes de sa famille. Il doit s'acquitter envers lui de tous les soins domestiques, et pour vivre il ne peut que mendier de porte en porte.

Pendant la seconde période de sa vie, il se marie, élève sa famille et s'acquitte des devoirs imposés aux Brahmanes : lire et enseigner les Védas, offrir des sacrifices, répandre des aumônes et recevoir des présents. La plus honorable de ces fonctions c'est l'enseignement. Il est remarquable d'observer qu'à l'inverse des autres religions où la dignité sacerdotale tire surtout son lustre du service dans les temples, le Brahmane, au contraire, se dégrade, s'il fait métier d'offrir des sacrifices. Il est enjoint très-rigoureusement au Brahmane de ne recevoir aucun présent des gens indignes et surtout des gens appartenant aux derniers rangs de l'échelle sociale. Il ne doit pas recevoir sans nécessité; s'il est embarrassé pour vivre, il peut mendier, cultiver la terre, et même, en cas d'extrême besoin, faire le commerce; mais il lui est absolument défendu d'entrer jamais au service de personne : la musique, la chasse, la danse, les jeux de hasard lui sont sévèrement interdits. Il doit s'abstenir de tout plaisir des sens et éviter tous les honneurs mondains comme il éviterait le poison. Cependant il est exempté du jeûne et de toutes les vaines observances de la religion. Ce qu'on lui demande surtout, c'est que sa vie soit décente et occupée par les études qui lui sont prescrites. Il n'est pas jusqu'à son costume qui ne soit réglé par la loi : « Il doit avoir les cheveux et la barbe coupés, un manteau blanc et le corps toujours en état de pureté; » tels on voit encore aujourd'hui les Brahmanes, appuyés sur un long bâton, un exemplaire des Védas sous le bras, et des anneaux d'or aux oreilles.

Dans la troisième partie de sa vie, le Brahmane doit se faire
la passer dans la soliti
Vêtu d'écorces d'arbre
d'une antilope noire, l
ses cheveux et ses on
sur la dure, il doit vi
sans maison, dans le
absolu, vivant de fruits
Il doit alors se mortifie
s'exposer tout nu à l
en hiver des vêtements h
se tenir au milieu de ci
rayons brûlants du sole

Dans la dernière pé
le Brahmane vit pres
taire et retiré que per
me. Mais alors il est affi
les observances extérie
fications ont cessé, et
plation qui l'absorbe.
ressemble alors à celui
ordinaires et son absti
grande encore, n'est p
reuse. Il n'est plus con
tifier lui-même; impa
des événements de la
délicieusement dans
sur la divinité jusqu'à
âme quitte son corps
seau quitte la branche

Ainsi pendant tou
son existence le Brahn
ment séparé du monde
chant à pénétrer les
code singulier, on voi
règle de vie est déc
les traditions embellie
d'après un idéal qu
positives de la vie
humaines ont forcé de
d'importantes modific
prochent les Brahman
ordinaires de ce mo
leur confèrent une
du pouvoir.

Ainsi le roi doit avo
pour le plus confiden
seillers. Ce sont les Br
vent l'instruire, lui a
gles de la politique
Toute l'autorité judi
celle que le roi exerc
est dans les mains des
si l'étude des textes

[redacted]

aux deux classes qui viennent
tement après eux, cependant
le la loi ne peut être éta-
ar l'autorité des Brahmanes.
met en réalité tout le pou-
iaire dans leurs mains.
térêts pécuniaires de la classe
le ne sont pas moins bien
. La libéralité envers les
es est recommandée comme
u, c'est le devoir particulier
Les sacrifices, les oblations
les cérémonies de la religion
it des présents aux Brahma-
s présents doivent être magni-
Les organes des sens et de
dit un article du code, la
n dans cette vie et le bon-
l'autre, la vie elle-même, les
les troupeaux, tout est ruiné
acrifice que terminent des
mesquins offerts aux Brahma-
n des délits se rachètent par
les qui sont payées à la classe
le. Si un Brahmane trouve
, il le garde pour lui seul, tan-
'il est trouvé par une autre
, il appartient par moitié
t aux Brahmanes. A défaut
s, les propriétés reviennent au
celles des Brahmanes, qui se
gent alors entre les personnes
caste. Un Brahmane savant
it de tout impôt; et, s'il est
e roi doit pourvoir à sa sub-

e militaire, celle des Kcha-
loique beaucoup au-dessous
nanes, jouit cependant encore
privilèges. La loi dit « que la
erdotale ne peut pas pros-
s la militaire, ni la militaire
re, et que le bonheur de tou-
en ce monde dépend de leur

e millitaire jouit, quoiqu'à un
degré par rapport aux Veysias,
s privilèges que les Brahmanes
t sur les autres castes. Le roi
aste militaire, comme proba-
aussi ses ministres ordinaires.
andement des armées, comme
s les postes où il y a un
lement quelconque à exercer, appartiennent aux Kchatryas par droit de naissance. C'est un fait très-remarquable que dans les lois établies par eux-mêmes les Brahmanes, excepté pour ce qui est de l'administration de la justice, se soient refusé toute participation au pouvoir exécutif.

Les devoirs imposés à la caste militaire sont de défendre le peuple, de répandre des aumônes, de sacrifier, de lire les Védas et de ne pas se livrer au plaisir des sens.

Le rang social des Veysias ou membres de la troisième caste n'est pas très-élevé. Outre les sacrifices, les largesses et la lecture des Védas qui leur sont recommandés, les Veysias ont la charge d'élever les troupeaux, de faire le commerce, de prêter à intérêt et de cultiver la terre.

Les connaissances pratiques exigées des Veysias sont plus étendues que celles exigées des autres classes; car, outre l'agriculture et l'élève des troupeaux, ils doivent encore connaître les productions et les besoins des autres pays, les divers dialectes des hommes, et tout ce qui est relatif à la vente ou à l'achat des marchandises.

Le devoir d'un Soudra, c'est, dit brièvement le code, de servir les autres caste, et particulièrement les Brahmanes. S'il ne peut pas trouver à s'employer auprès d'une personne des classes supérieures, il lui est permis de gagner sa vie en se louant comme manœuvre, charpentier, maçon, peintre, écrivain, etc. Un Soudra peut accomplir les sacrifices religieux, mais il doit omettre les textes saints qui les accompagnent. Un Brahmane ne peut pas lire les Védas, même des yeux, en présence d'un Soudra. Lui enseigner la loi, lui apprendre la manière d'expier ses péchés, c'est pour un Brahmane un crime, qui le conduit dans l'enfer Asamvrita. Il n'y a pas de faute contre laquelle la loi engage les Brahmanes à se tenir plus en garde que contre celle de recevoir les présents des Soudras. Un Brahmane dans le besoin peut accepter du grain d'un Soudra, mais il ne peut, dans aucune circonstance, goûter d'un mets

préparé par un Soudra. Les gens de cette classe doivent se nourrir des restes de leurs maîtres, et se vêtir de leurs vieux habits. Ils ne peuvent amasser de richesses, même par des moyens honnêtes, afin, dit la loi, qu'ils ne deviennent pas orgueilleux et ne causent point de peine aux Brahmanes.

Si un Soudra insulte de paroles un homme des classes supérieures, on doit lui couper la langue. S'il s'assoit sur le même siége qu'un Brahmane, la partie de son corps qui a plus particulièrement commis le crime est brûlée avec un fer chaud. S'il ose admonester un Brahmane sur ses devoirs religieux, la loi ordonne qu'on lui verse de l'huile bouillante dans la bouche et dans les oreilles.

Le nom de Soudra, dit encore la loi, est l'expression du mépris, et l'amende imposée pour le meurtre d'un homme de cette classe n'est pas plus forte que celle dont est passible celui qui a tué un chat, un crapaud, un chien ou un lézard.

Si l'état d'avilissement des Soudras est plus qu'évident, il est assez difficile de dire quel est leur état civil. Les Soudras sont désignés en général sous le nom de *caste servile*, et il est déclaré que, même affranchi par son maître, le Soudra ne peut pas être dégagé des liens de l'état servile : « Car, dit expressément la loi, qui pourrait le dégager d'un état qui lui est naturel ? »

Cependant il ne résulte pas explicitement du texte du code que le Soudra soit et doive être toujours l'esclave attaché à un individu ; au contraire, il peut offrir ses services à qui bon il lui semble, et même exercer des métiers pour son compte particulier. Rien non plus n'autorise à croire que les Soudras soient les esclaves de l'État ; car on voit que l'émigration, interdite, et sévèrement, aux autres classes, leur est permise. Ils peuvent posséder, droit interdit aux esclaves ; leurs personnes sont protégées même contre leurs maîtres, qui ne peuvent les corriger que d'une manière prescrite par la loi. Les châtiments qu'elle leur applique sont applicables aussi à la femme par son mari, aux enfants par leur père, au disciple par son

maître, au frère cadet
Qu'il y eût des Soudras
un fait incontestable ; m
toute raison de croire q
des autres castes pouvai
ment réduits en servitu

La condition des S
donc en réalité être beau
que celle des esclaves d
des anciennes républiqu
peut-être que celle
moyen âge.

Quoique la ligne de
entre toutes les castes fû
il ne semble pas cepend
l'origine on ait pris au
pour empêcher leur m
l'a fait depuis. C'est le sou
l'union des femmes be
que celui d'assurer la
descendance qui semble
le législateur.

Les hommes des trois pr
ont toute liberté de choisi
dans les castes inférieures
ne leur donnent pas la
dans leur famille. Le
permis à personne ave
d'une caste supérieure
l'adultère est puni des
sévères, et l'enfant qui pe
condamné au dernier de
ment. Le fils légitime d'u
d'une femme kchatrya
la loi dans une situation
entre son père et sa mère
issues de cette alliance, s
générations consécutives
des Brahmanes, font re
enfants dans la caste sac
le fils d'un Soudra et
d'origine brahmanique es
dala, le plus vil des m
union avec les femmes de
rieures produirait une ra
vile que celle de leur pèr

Il semble que, dès le ten
les hommes des diverses
saient scrupule de mans
mais cependant on ne tro
aucun texte positif qui le
cepté pour les Soudras ;
une faute facile à expier
mane. Aujourd'hui les

vifs à cet égard ; car
ın moins que de perdre
sa caste. Jadis on ne
par des crimes.
server, c'est que, dans
;, il n'y a pas de place
tisans. Les Soudras, il
ıt exercer certains mé-
:s ; mais cependant on
: ces métiers soient le
sse en particulier. D'a-
assages du chapitre X
nou, il semblerait que
ırtenaient comme c'est
'hui, aux castes mê-
ıe peut-on pas insinuer
'ision des castes s'est
ue où l'industrie était
avancée pour que les
déjà spécialisés ?

ı gouvernement.

ment de la société ap-
prince absolu. Aucune
e n'exerçait de contrôle
; quoiqu'il soit, dans
age, menacé d'un châ-
amende dans l'autre,
ndant pas que la loi ait
ın moyen l'application
ses conseils et les chefs
elèvent de lui, ne sem-
autre autorité que celle
ən leur accorder. Il est
ant qu'il devait être
:, qu'on disait révélées
même, et l'influence
des Brahmanes devait
ssance.
nstitution du roi, c'est,
npêcher la violence et
lfaiteurs.
ıt veille quand les gar-

punissait pas les coupa-
ait rôtir le faible comme
ɔisson sur le gril.
té n'appartiendrait plus
s petits renverseraient

lu roi sont ainsi défi-
généraux : « veiller à
ı de la justice dans son
r l'ennemi étranger avec
vigueur, agir sincèrement avec ses amis et se montrer charitable aux Brahmanes. Il doit écouter respectueusement leurs leçons, pour apprendre à se conduire avec modestie, pour se faire instruire dans la justice, la politique, la métaphysique et la théologie. Il doit résister aux plaisirs, modérer ses passions et éviter la mollesse. »

Le gouvernement du roi se compose d'abord de sept conseillers (pris, selon toute probabilité, dans la caste militaire), et il doit avoir près de lui un Brahmane instruit, distingué au-dessus de tous les autres, et auquel il donne sa confiance entière. Parmi ses autres officiers, il en est un qui s'appelle « l'ambassadeur, » et qui exerce en réalité les fonctions de ministre des affaires étrangères. Ce personnage doit être, comme tous les autres, de noble naissance et posséder de grands talents, surtout sagace et pénetrant. Il doit être honnête, populaire, habile en affaires, instruit dans l'histoire, beau, intrépide, éloquent, et au fait de ce qui se passe dans les autres royaumes.

L'armée est commandée par un général en chef. L'application des peines est réglée par le ministre de la justice; les finances et le pays sont administrés par le roi lui-même; la paix ou la guerre sont ordonnées par l'ambassadeur.

L'administration intérieure est confiée à une hiérarchie d'officiers civils, composée de chefs de simples villes ou villages, de chefs de dix, de cent et de mille villes. Tous sont nommés par le roi, et chacun doit référer des affaires à son supérieur immédiat.

Le traitement du chef d'une ville se paye sur les impôts en nature que le roi a le droit de demander à cette ville ; le chef de dix villes a deux journaux de terre, c'est-à-dire deux fois ce qu'un homme peut labourer en un jour; le chef de cent villes a un village, et le chef de mille villes, une ville entière.

Ces officiers sont sous la surveillance d'inspecteurs de haut rang et revêtus d'une grande autorité; il doit y en avoir un dans chaque grande ville, et c'est à

eux qu'on s'en rapporte pour réprimer les abus de pouvoir auxquels les chefs des districts sont, dit la loi, trop enclins à se laisser entraîner.

Le royaume est aussi partagé en divisions militaires, dont chacune entretient un corps de troupes. Les circonscriptions territoriales de ces divisions ne correspondent pas nécessairement avec celles des autorités civiles.

Les revenus de l'État se composent d'un impôt levé sur les produits de l'agriculture, de taxes sur le commerce, d'une légère contribution annuelle sur les petits commerçants, d'une journée de travail par mois pour les gens de métier.

. Les marchands doivent être imposés selon le prix d'achat de leurs marchandises, leurs frais de voyage et de transport, et enfin selon leurs profits présumés.

Voici l'échelle de l'impôt :

Sur le bétail, les perles, l'or et l'argent ajoutés chaque année au capital du contribuable, un quinzième ; en temps de guerre ou d'invasion, on peut demander le douzième.

Sur le grain, un douzième, un huitième, un sixième, « suivant le sol et la quantité de travail nécessaire pour le cultiver. » En cas de besoin, le gouvernement peut exiger le quart.

Sur l'augmentation annuelle des pieds d'arbres, sur la viande, le miel, les parfums et quelques autres produits de la nature ou du travail de l'homme, un sixième.

Le roi a également droit à vingt pour cent sur le profit net de toutes les ventes. Il hérite des gens morts sans héritiers ; il a droit à toute propriété qui n'a pas de maître légitime, mais seulement trois ans après avoir fait constater par proclamation publique qu'elle n'a pas de maître. Il a également droit à la moitié de toutes les mines.

Le roi doit fixer sa capitale dans une province fertile de son royaume, mais d'un accès difficile, et dont les alentours ne peuvent pas nourrir une armée d'invasion. La forteresse où il réside doit être toujours bien gardée et pourvue d'une garnison nombreuse. Au centre doit s'él
palais, facile lui-même à défen
construit, brillant, entouré
d'arbres.

Ensuite, il doit se choisir u
distinguée par sa naissance et
et nommer un prêtre chargé
monies religieuses dans l'inté
son palais.

Il se lève à la dernière vei
nuit, et, après avoir offert les s
il tient sa cour dans une salle
blement splendide, reçoit ses
les renvoie avec de douces
Cela fait, il assemble son conse
montagne, ou une terrasse,
bre de beaux arbres, dans un
contre les espions, et duquel il
gner avec soin les femmes et le
bavards. Après le conseil il s
quelques exercices guerriers, i
gne, et rentre pour dîner
appartement privé. Cette heu
journée est consacrée à sa fa
réfléchir sur le choix des
qu'il a à nommer. C'est al
s'occupe, dans la retraite, du
nel de son gouvernement.

Après dîner, il passe la revu
troupes, reçoit les rapport
émissaires, se permet quelque
et enfin se retire pour souper
plus secret de ses appartemen
écoute la musique pendant
temps avant de s'endormir.

Ce tableau est rembruni pa
seils qui lui sont donnés pou
à sa sûreté personnelle. Il lui e
mandé de faire préparer ses r
des personnes d'une fidélité in
ble, et de tenir toujours prê
table des antidotes contre le
Quand il reçoit ses émissaire
être toujours armé. Jusqu'aux
il doit faire fouiller toutes les p
attachées à son service ; et
palais, aussi bien que hors de
lais, il doit toujours être
contre les tentatives de se
mis.

La politique et la guerre
de nombreux chapitres du livr
Ils seraient intéressants à lire
ce que pour les preuves qu'ils

[redacted]

important, à savoir la division
, à cette époque reculée, en-
eurs États indépendants.
juatre manières pour un gou-
nt d'agir contre ses ennemis :
les présents; semer la di-
u milieu d'eux; négocier, ou
par la force des armes. Le sage,
slateur, préfère les deux der-

i doit toujours regarder ses
nmédiats et leurs alliés comme
mis. Les royaumes situés au
es ennemis naturels doivent
ités comme amis. Quant
s plus éloignés, il faut les
er comme neutres. On don-
plusieurs reprises, un con-
remarquable au roi, c'est d'é-
ême dans ses plus grandes
s, de recourir à la protection
nce plus puissant que lui :
réduit à la dernière extrémité,
ujours moins dangereux de
oique faible, une guerre cou-
»

spions jouent un grand rôle
politique étrangère et dans les
On donne les conseils les
is sur l'espèce de gens à em-
l faut se servir, et c'est encore
ijourd'hui dans l'Inde, « d'er-
gradés de leur saint état, de
ds embarrassés dans leurs
de faux pénitents. »
ois de l'art militaire sont fort
Il faut croire que, rédigées par
nanes, elles ne sauraient don-
me idée des talents guerriers
Indous ont donné et donnent
es preuves remarquables.
i doit mettre son armée en
ent lorsque la moisson du
os ou celle de l'automne est en-
pied, et marcher immédiate-
r la capitale de l'ennemi.
mées étaient composées de ca-
et d'infanterie. Leurs armes
les étaient sans doute l'arc,
et le bouclier. Les éléphants
de tout temps employés à la
Les chars armés remplaçaient
ment notre artillerie. Le roi
uter ses troupes surtout dans
le nord de l'Indoustan, où l'on trouve encore aujourd'hui les meilleurs soldats. Il doit leur donner l'exemple de la valeur, et, avant la bataille, les encourager par de courtes mais éloquentes allocutions.

Les prises appartiennent à ceux qui les ont faites; mais, lorsqu'elles ne sont pas le prix de la valeur individuelle, elles sont partagées entre les troupes.

Les lois de la guerre sont humaines. Les flèches empoisonnées, barbelées ou incendiaires, sont prohibées. Il y a un grand nombre de cas où il n'est pas permis de tuer son ennemi. Les hommes sans armes, blessés, désarmés, celui qui crie merci et qui dit : « Je suis ton prisonnier, » doivent être épargnés. Il y a même encore des prescriptions plus généreuses L'homme à cheval ou dans un char de guerre ne doit pas tuer le soldat à pied; il est défendu d'attaquer celui que la fatigue a forcé de se coucher à terre, celui qui dort, ou qui fuit, ou qui se bat avec un autre.

La conquête aussi est soumise à des conditions libérales. Sécurité immédiate doit être garantie à tous. La religion et les lois du pays doivent être respectées; et aussitôt que la conquête est un fait accompli, il faut placer sur le trône un prince du sang de la famille royale qui a été vaincue et qui devient le vassal du vainqueur.

Les lois de la succession ne sont pas clairement établies; mais il semble, d'après un passage, que le prince (comme c'est encore aujourd'hui la coutume des princes indous) désignait pour son héritier celui de ses fils qu'il croyait le plus capable de lui succéder.

§ III. Administration de la justice.

La justice est rendue par le roi en personne, assisté de Brahmanes et d'autres conseillers; mais il peut aussi déférer cette fonction à un Brahmane qu'assistent trois personnes de la même caste.

Le roi ou juge, en écoutant les causes, doit observer tout particulière-

ment les manières, les gestes et les façons de parler des parties et des témoins.

Il doit se conformer aux usages locaux des districts, aux usages des familles, aux coutumes des commerçants; il doit, autant qu'il lui est possible, suivre les précédents établis par les anciens juges.

Ni lui, ni ses officiers ne doivent encourager la manie de plaider, quoiqu'ils doivent employer toute leur diligence pour donner suite à une action régulièrement établie.

Il est enjoint aux juges de ne pas trop s'offenser du langage souvent passionné des plaideurs, aussi bien que des vieillards et des malades qui viennent s'adresser à eux.

Enfin, ils ne doivent jamais revenir sur un jugement qui a été rendu conformément à la loi.

La justice criminelle des Indous est très-sévère et, de toutes leurs institution, c'est peut être celle qui parle le moins en leur faveur : elle n'est cependant sanguinaire que quand elle est influencée par la superstition ou par les préjugés de caste. La mutilation, celle surtout de la main, est un châtiment qu'on trouve ordonné dans tous les usages judiciaires de l'Asie; il faut dire cependant à l'honneur des Indous qu'ils semblent n'avoir pas connu la torture des accusés.

La loi civile est de beaucoup supérieure à la loi criminelle, beaucoup plus raisonnable surtout qu'on ne le croirait, si l'on se reporte au temps où elle a été écrite.

Elle commence d'abord par établir les cas où le demandeur ne doit pas être reçu dans sa requête et ceux où le juge peut accorder le défaut.

Si l'affaire doit être plaidée au fond, le juge commence par examiner les témoins : ceux-ci doivent être entendus debout, au milieu de la salle d'audience et en présence des parties. Avant de les interroger, le juge doit leur faire une courte exhortation, et les prévenir des châtiments auxquels ils s'exposeraient par un faux témoignage. S'il n'y a pas de témoins, le juge reçoit les serments des parties, puis, l'affa tendue, il rend son arrêt.

Le créancier est autorisé par même avant de porter plainte un tribunal, à se faire payer pa les moyens, même en usant j un certain point de la force que. Aujourd'hui encore, dans ce parties de l'Inde, il n'est pas r voir un créancier incarcérer so teur dans sa propre maison, et nir jusqu'à ce qu'il paye.

L'intérêt légal de l'argent est deux pour cent par mois po Brahmane, à cinq pour cent po Soudra.

Les contrats frauduleux ou q gagent les parties contre la lo nuls de plein droit. Un contr par un esclave pour nourrir la f de son maître absent engage c

La vente d'un objet par cel n'en est pas le propriétaire est r moins qu'elle ne soit faite dans l ché public : dans ce cas elle est v si l'acheteur peut produire l deur; autrement le propriétair time a le droit de rentrer d propriété en payant la moitié de leur.

Un marché peut être résili l'une des deux parties dans l jours qui suivent la conclusion pas plus tard.

Une fille peut-être mariée à ans et même plus tôt. Si son p la marie pas dans les trois a suivent sa nubilité, une fille a l de se choisir elle-même un épo

Les hommes peuvent épous femmes des classes inférieure leur, mais jamais des supér Un homme ne peut pas épous femme qui est sa parente ju sixième degré, ni celle dont l de famille est le même que le si loi suppose qu'ils doivent être même race.

Le mariage entre gens de la caste se consacre par l'union des une femme kchatrya qui épo Brahmane, doit tenir un arc à la une Veysia, un fouet; une Sou pan d'un manteau.

[redacted]

age est indissoluble et les doivent réciproquement fi-

i peut convoler en secondes s la mort de sa femme; mais des veuves est réprouvé, ndu.

ral, il semble qu'un homme ouser qu'une femme; nous nble, car la loi ne s'explisitivement à cet égard, mais rescriptions qu'elle renferme faire présumer. Ainsi une i est restée stérile pendant ou celle qui n'a pas donné mâle à son mari pendant peut être remplacée par pouse. Ainsi encore les femiées à l'ivrognerie ou à tout , celles qui se conduisent e peuvent être aussi reme sont-ce pas là des exui doivent confirmer la rè-

qui part pour un voyage à sa femme des moyens ance pendant son absence. ne doit attendre son mari dant huit ans, s'il s'est éloiremplir des devoirs relindant six, s'il est absent ruire ou acquérir de la réendant trois, s'il est parti laisir.

tiers naturels d'un homme ls ou les fils de ceux-ci, et ut les fils de ses filles.

it de ces héritiers, c'est le fils i succède. Le fils adoptif droit à l'héritage de son el, et il conserve toujours tième des biens de son père rs même qu'il naîtrait des -ci après l'adoption.

ut de ces héritiers viennent s de fils que les Indous ils avoir imaginées, eux pour ssité d'avoir un descendant plisse les cérémonies reur le tombeau des défunts onsidération supérieure à autres. Parmi ces fils on lui qui est né de l'épouse me et d'un père inconnu pendant l'absence du mari; le fils dont une femme était déjà enceinte à l'insu de son mari lorsqu'elle l'a épousé; le fils illégitime né de la fille et d'un homme qu'elle épouse ensuite; le fils né d'une femme mariée qui a abandonné le domicile conjugal; le fils d'une veuve, etc.

Au défaut des fils viennent les fils des frères, qui ont même le droit légal de se faire adopter à l'exclusion de tous autres. Au défaut des fils, petits-fils, fils adoptifs et neveux, viennent les père et mère, puis les frères, les grands-pères, les grand'mères, et autres parents, puis encore le maître, le condisciple, le disciple, puis enfin les Brahmanes et le roi.

Le père peut de son vivant distribuer son bien à ses enfants. La loi ne dit pas en quelles proportions, comme aussi elle ne parle jamais de testament.

A la mort d'un homme, ses fils peuvent continuer à vivre en famille ou se partager son bien. S'ils restent unis, le frère aîné s'empare de la fortune, et ses frères vivent sous son autorité comme sous celle de leur père, et tous les acquêts qu'ils peuvent faire augmentent la fortune commune.

Si le bien est divisé, un vingtième appartient par privilége au fils aîné; un quatre-vingtième au plus jeune, un quarantième aux frères qui sont entre l'aîné et le plus jeune; le reste est divisé par portions égales entre tous les fils. Les filles non mariées sont à la charge de leurs frères. Elles ne reçoivent rien de la fortune paternelle; mais elles partagent également avec leurs frères le bien de la mère.

Cette égalité entre les fils ne subsiste qu'en cas de naissance égale; autrement le fils d'une femme brahmane prend quatre parts; celui d'une Kchatrya, trois parts; celui d'une Veysia, deux parts; celui d'une Soudra une part. Cette seule part, ou au plus un dixième, est tout ce que peut recevoir le fils d'une mère soudra, même quand il n'y a pas d'autres fils.

Les eunuques, les gens des castes mêlées, les aveugles, les bossus, les

sourds, ceux qui ont perdu l'usage d'un membre, les fous, les idiots, sont exclus de la succession, mais à la charge des héritiers. Cependant les fils des personnes esclaves sont capables d'hériter.

§ IV. De la religion.

La religion enseignée dans le livre de Manou tire son origine des Védas.

Il y a quatre Védas, quoique le quatrième soit rejeté par le plus grand nombre des Indous instruits. Chaque Véda se compose de deux ou de trois parties. La première comprend des hymnes et des prières; la seconde, des préceptes religieux et des controverses de théologie. Quelques-unes de ces controverses sont quelquefois comprises dans la seconde partie, et quelquefois séparées: elles forment alors la troisième partie.

Les Védas ne sont pas l'ouvrage d'un seul auteur. Chacun d'eux est l'œuvre de plusieurs personnes, dont les noms sont quelquefois, surtout dans les hymmes, attachés à leurs productions. Ils ont donc été écrits à des époques diverses; ils ont été réunis dans la forme où nous les connaissons, vers le XIVe siècle avant J. C.

Ils sont écrits en vieux style sanscrit, si différent de celui qui est encore en usage, que les Brahmanes les plus instruits peuvent seuls les comprendre aujourd'hui. Il n'en a été traduit qu'une très-faible partie; et, quoiqu'un auteur, dont le talent doit inspirer toute garantie, nous ait donné un résumé de leur contenu, il est à désirer que les travaux des savants comblent bientôt cette lacune.

La doctrine fondamentale des Védas, c'est l'unité de Dieu. « Il n'y a en « vérité, disent maints passages du texte « sacré; il n'y a en vérité qu'un seul « Dieu, l'Esprit suprême, le Sei- « gneur de l'univers, et dont l'univers « est l'ouvrage. »

Parmi les créatures de l'Etre suprême, il en est de supérieures à l'homme, qui doivent être adorées, et dont on doit rechercher par la prière les faveurs et la protection. Les plus fréquemment nommés de c sont les dieux des éléments, d les, des planètes. Les trois pr manifestations de la Divinit ma, Vishnou et Siva), d'autr buts personnifiés et la plup dieux de la mythologie ind nommés ou indiqués dans le mais le culte des héros déifié pas partie du système.

Brahma, Vishnou et Siva s ment nommés; ils ne jouiss cune prééminence et ne sont l'o cune adoration spéciale, M. Co n'a découvert aucun passage question de leurs incarnations

Si donc Manou a conservé l'unité de Dieu, ses théorie nature et les actes de la Divin déjà différentes de l'original puisé. Cela se voit surtout da nière dont il explique la cré monde. Il y a des passages Védas qui déclarent que « la cause naturelle aussi bien ciente de l'univers; il est le p a fabriqué le vase, et la mati été employée par le potier. » C les Indous les plus distingués que ces textes si positifs ne par être pris à la lettre, et pas plus en réalité qu'indiqu gine de toutes choses produ la même cause première. Le tutes, au contraire, semblent l'univers comme formé de tance du Créateur, et admett nité de la matière comme par substance divine. Selon Man « cause existante par elle-mêm « préciable aux sens, mais c « monde sensible des cinq élé « des autres principes, s'est ma « dans toute sa gloire en dissipa « nèbres.

« Ayant résolu de produir « vers êtres de sa propre su « divine, elle a d'abord, par u « vement de sa pensée, créé les « elle y a placé un germe pr

« De ce germe est sorti l « monde dans lequel l'Être sup « quit lui-même, sous la forme « ma.

même, sous la forme de Brahma
duisit les cieux et la terre et
humaine; à toutes les créatures
ına des noms distincts et des
s différentes à accomplir.
même encore, il créa les divini-
rec des attributs divins et des
ures, et les génies inférieurs. »
cette création ne dure qu'une
période. Quand elle expire,
divine se retire : Brahma est
dans l'essence suprême, tout
ne s'évanouit.
extinctions de création, aux-
correspondent des époques
issance, reviennent périodi-
t à des termes d'une prodi-
ongueur.
livinités inférieures sont les
ıtants, ou des éléments, ou des
lestes, ou d'idées abstraites.
st le dieu de l'air, Agni du
rouni de l'eau, Prithiva de la
ourya du soleil, Tchandra de
, Dherma de la justice,
antara de la médecine. Il n'est
dans les Védas d'aucun des
éifiés qui jouent aujourd'hui
and rôle dans le panthéon
tels que Râma, Chrishna, etc.
ıcts des dieux, il y a de bons et
ais génies, rangés dans le dé-
nent de la création plutôt
s animaux que parmi les dé-
« Génies bienfaisants, fiers
sauvages avides de sang,
s célestes, nymphes et dé-
ideux serpents et oiseaux aux
nenses, troupes de *pitris* ou pè-
enre humain. »
ıme est doué de deux esprits
s : l'âme vitale, qui anime le
t l'âme rationnelle siége des
et des bonnes ou mauvaises
Ces deux âmes, existences
lantes, sont unies dans la divine
, qui pénètre tous les êtres.
l'âme vitale qui expie les
es hommes : elle est, selon
es, soumise à des tourments
moins longs, puis ensuite
smigre dans des corps d'hom-
animaux, dans les plantes
Sa nouvelle destination est
d'autant plus infime que ses péchés ont été plus grands, et cette transmigration dure jusqu'à ce qu'enfin, purifiée par les souffrances et les humiliations, elle mérite d'être absorbée dans l'existence suprême.

Dieu a doué l'homme en le créant de la conscience, moniteur intérieur, et il « établit une différence complète entre le bien et le mal, comme entre le plaisir et la peine, etc. »

La partie pratique de la religion peut se diviser en morale et en observances rituelles.

Il y a des cérémonies religieuses à accomplir pendant la grossesse de la mère, à la naissance de l'enfant, etc. La principale est celle où l'on rase la tête de l'enfant, en ne lui laissant qu'une mèche de cheveux sur le sommet de la tête. Cette cérémonie doit s'accomplir pendant la première ou la troisième année. Mais la plus importante de toute la vie est celle où l'homme reçoit l'investiture du cordon sacré, et qu'on ne peut retarder pour un Brahmane au delà de l'âge de seize ans, au delà de vingt-quatre pour un marchand. Cette grande cérémonie s'appelle la seconde naissance, et donne aux trois castes qui y sont admises le titre *d'hommes deux fois nés*, par lequel elles sont toujours désignées dans le texte de Manou.

Tout Brahmane, et sans doute tout homme deux fois né, doit se baigner chaque jour, faire une prière à l'aube du matin et au crépuscule du soir, dans un lieu peu fréquenté, près d'une eau pure, et s'acquitter aussi chaque jour des cinq obligations sacrées : lire les Védas, faire des oblations aux mânes des ancêtres, brûler un holocauste en l'honneur des dieux, donner le riz aux créatures vivantes, et recevoir les hôtes avec générosité.

On rend le culte aux dieux en faisant brûler sur leurs autels des offrandes de beurre clarifié, en y répandant des libations faites avec le suc de certaines plantes. Si le texte parle des idoles, il réprouve toujours leur adoration, et il ne fait en aucun passage allusion aux offrandes de fleurs et de parfums

qu'on dépose aujourd'hui à leurs pieds. Ce sont les Brahmanes qui font les oblations à leur foyer domestique; les autres cérémonies s'accomplissent par chacun dans sa maison.

Ces obligations sont faciles à remplir, excepté toutefois celle de lire les Védas.

On doit les lire distinctement et à voix haute, avec l'esprit calme et dans une posture respectueuse. La lecture peut être interrompue par certains présages, tels que la pluie, le tonnerre, les éclipses, les hurlements du chacal, ou suspendue par certaines occurrences qui peuvent distraire l'esprit.

Outre les oblations de chaque jour, il y a des obligations mensuelles à remplir envers les mânes des ancêtres. On doit choisir pour cela des clairières dans les forêts ou des lieux solitaires sur les bords des ruisseaux. Le sacrificateur brûle un certain nombre d'offrandes, et dépose sur la terre des gâteaux de riz et du beurre clarifié en invoquant les mânes et les priant de venir en prendre leur part. Ensuite il doit traiter un petit nombre de Brahmanes, les servir avec respect et ceux-ci doivent manger en silence.

On ne doit pas faire de funérailles aux gens de mauvaise vie ou à ceux qui se sont suicidés. Mais, d'un autre côté, il y a une cérémonie effrayante qui s'accomplit lorsqu'une famille renie solennellement un membre indigne d'elle : elle célèbre ses funérailles comme s'il était mort. Cependant, s'il vient à se repentir, il peut par une autre cérémonie être rendu à sa famille et à la vie civile.

Innombrables sont les mets auxquels un homme deux fois né ne saurait toucher. Un Brahmane doit s'abstenir de la nourriture préparée par un chasseur, un mineur, un blanchisseur, un teinturier. Qui croirait que la même prohibition s'étend aux médecins, et que cette utile profession est toujour classée par la loi parmi les plus impures? Ce qui ne surprend pas moins, si l'on compare les Indous d'alors à ceux d'aujourd'hui, c'est qu'il est permis aux Brahmanes de plusieurs espèces de viande, leur est même ordonné d'av leurs tables, à certaines fêtes s les, de la viande de bœuf. Il est le législateur recommande e ment l'humanité envers les an et qu'il est méritoire à ses y s'abstenir de leur chair; mais d cun passage du livre elle n'est p La permission de manger d est surtout remarquable; car i qu'alors la vache était aux y Indous un animal aussi saint jourd'hui. Sauver la vie d'une c'est une bonne action qui peut c en expiation du meurtre d'un mane; tuer une vache est un cr ne peut se racheter que pa mois des plus dures austérité soins serviles donnés à un tro

Plus de la moitié du livre e plie de règles sur la purificatio

La cause la plus commune d d'impureté est la mort d'un Cet état peut durer dix jours Brahmane, et un mois po Soudra, si c'était un proche pa

Une infinité de circonstanc serait trop long d'énumérer faire tomber un homme dan d'impureté. Cependant, au mi ces prescriptions qui nous sem déraisonnables, il en est qui p plus de sens qu'on ne s'y serait a Ainsi ni le roi, ni ses officiers vent être impurs pendant le qu'ils consacrent aux affaires. de l'ouvrier employée à son est toujours pure; les parents d tué sur le champ de batail relevés de l'impureté, et le lui-même qui meurt en fais devoir est délivré de toutes puretés.

La morale prêchée par le teur est pure; en général, e le plus souvent à élever les leur inspirer de généreux sent Il faut dire cependant que dance générale de la mor Brahmanes se propose de co l'innocence de l'homme plu d'exciter des vertus actives; ce

est surtout d'assurer la tran-
'âme et d'éviter toute sen-
ine ou de douleur aux êtres

ırs et de l'état de la civilisation.

hant à connaître les mœurs
ın, le premier point qui
·être l'attention, c'est la
les femmes.
e, dans la société indoue,
ssance la plus entière à
qui est chargé à son tour de
server la loi, et qui doit lui
d'innocents plaisirs; si elle
mari, elle vit sous l'auto-
parents de l'autre sexe.
côté, il est expressément
mari et aux parents d'ho-
ımmes; car, dit la loi, « si
ne sont pas honorées, tous
eligieux restent sans fruit,
ille où les femmes ne sont
une position honorable et
périt bientôt misérable-
lis que là où le mari est sa-
sa femme et la femme de
, le bonheur est assuré. »
's du mari envers sa femme
e réglés avec une minutie
ne saurions comprendre.
i est ordonné de la tenir
ien pourvue de vêtements,
de nourriture, etc.
ves sont sous la protection
e la loi; leurs parents de
e n'ont rien à voir dans leur
e roi est le protecteur né des
s femmes non mariées, et il
e punir comme des voleurs
s qui voudraient les dépouil-
's biens.
de Manou nous apprend peu
ur les mœurs domestiques de
; il ne traite que des Brahma-
ur leur donner comme à l'or-
s injonctions austères, mais
ainsi, un homme de cette caste
s manger avec sa femme, ni
r manger, ni assister à sa toi-
d elle se noircit les paupières
s, etc.
utes les classes, c'est le devoir des femmes de veiller aux dépenses de la maison, de préparer la nourriture de chaque jour, enfin de diriger le ménage. « Quoique recluses dans l'intérieur des appartements, il n'y a de femmes dont la vertu ne court pas de dangers que celles qui sont gardées par les sentiments de leur cœur. »

Il n'y a pas un mot dans tout le code qui se rapporte aux *Sattis*, c'est-à-dire à la coutume pour les veuves de se brûler sur le cadavre de leurs maris. Il est au contraire recommandé aux veuves des Brahmanes de mener une vie vertueuse et austère. Il est évident que le législateur n'a jamais songé à cette barbare coutume.

Les seuls suicides autorisés par la loi sont celui d'un ermite qui, atteint d'une maladie incurable, se laisse mourir de faim, et celui d'un roi qui, sentant sa fin approcher, distribue une partie de sa fortune aux Brahmanes, remet à son fils les rênes du gouvernement, et va se faire tuer à la bataille, ou, en temps de paix, se laisse mourir de faim.

On peut se faire une idée des plaisirs alors connus par ceux contre lesquels le roi doit se tenir en garde : la chasse, les jeux de hasard, les excès de femmes, l'ivresse, le chant, la danse et les voyages sans but d'utilité.

Le plus grand respect est toujours recommandé pour les parents, les vieillards, pour les gens instruits, pour les gens riches, pour les grands personnages. « Sur la route, il faut céder le pas à un char à roues, au vieillard de quatre-vingt-dix ans, au malade, à l'homme chargé d'un pesant fardeau, à une femme, à un prince, à un nouveau marié. »

En maint passage le code recommande comme de la plus haute importance le respect le plus absolu pour la coutume immémoriale. « C'est la loi transcendante, la racine de toute piété. » Aujourd'hui encore, c'est l'esprit vital de la société indoue et la cause la plus réelle de la permanence de ses institutions.

Les arts de la vie, quoique simples encore, sont déjà sortis de la barbarie.

[redacted]

La loi parle de l'or et des perles, de la soie et des bijoux comme de choses qu'on trouve dans toutes les familles. Les éléphants, les chevaux, les chars semblent servir de moyens ordinaires pour le transport des hommes, comme le bétail, les chameaux et les voitures pour celui des marchandises. Les professions qui sont nommées dans le livre de Manou montrent que l'on connaissait alors toutes celles qui sont nécessaires à la vie civilisée, sinon aux raffinements de la civilisation; et le nombre des espèces de grains, d'épices, de parfums, dont les noms sont rapportés, indique une agriculture déjà avancée.

Il n'y est pas question de tribus nomades.

De tous les peuples de l'antiquité, les Égyptiens semblent être ceux qui ont le plus ressemblé aux Indous; mais nous savons encore trop peu de chose sur leur compte pour essayer d'établir un parallèle entre les deux nations. Il est plus facile de comparer les Indous aux Grecs, tels qu'ils sont dépeints par Homère, presque contemporain de Manou. Si les Indous sont inférieurs sous le rapport du courage, de l'énergie, de l'élégance, à cette race héroïque, en comparant cependant les lois des deux peuples, leurs formes administratives, leur savoir dans les arts usuels de la vie, il est presque impossible de ne pas reconnaître que les Indous vivaient dans un état de civilisation supérieure à celle des héros européens. Leurs mœurs étaient moins rudes, leur conduite à l'égard de leurs ennemis plus humaine, leur développement intellectuel plus considérable; enfin, pour ce qui est de la connaissance de Dieu, ils étaient déjà éclairés par une lumière qui n'a été aperçue que très-vaguement par les plus beaux génies de la Grèce.

Maintenant, avant de terminer ce rapide aperçu de la société brahmanique, essayerons-nous de lever un coin du voile qui cache son histoire ?

En réunissant toutes les lumières que nous pouvons faire sortir du code de Manou on voit que les trois premières castes forment en réalité la
pelée à jouir du bénéfice de la
les Soudras sont dans un
servile et dégradée. Il pa
dant, par le texte même du li
avait des villes gouvernées
soudras, mais où les Bra
doivent pas entrer; « qu'il
des territoires entiers habi
Soudras, remplis d'athées
Brahmanes. » La loi ordo
aux hommes deux fois né
exclusivement le pays situé
malayah et les monts Vin
mer orientale à la mer o
mais le Soudra peut aller
gagner sa vie dans tous le
monde.

Il est difficile de ne pas c
là que les castes des deu
étaient une race conquéra
caste servile représente la
rigène et vaincue; qu'il y
territoire sacré des villes
encore conservé leur indép
que tout le pays au sud de
n'avait pas encore été enta
conquérants et par leur re

Mais ces conquérants ét
race étrangère ou une tribu
me les Doriens en Grèce, o
religieuse qui s'imposa par
armes? Les différences ph
se remarquent encore aujo
tre les hommes des castes su
les Soudras tendraient à le
mais il y a aussi des raiso
pêchent d'admettre cette
comme une certitude. Ain
code de Manou, ni dans le
dans aucun livre d'une da
diaire, il n'est fait allusion
antérieur dans un autre pa
thologie même ne va pa
que l'Himalayah, dont ell
meure des dieux.

CHAPITRE III.

DES INDOUS DANS LES T DERNES.

§ 1. Changements survenus da

Quoique les Indous aie

[redacted]

s et leurs coutumes plus entières n autre peuple de la terre, il pas croire cependant qu'il n'y enu aucun changement pendant le vingt-cinq siècles.

peut-être à la division et à la pos castes que le temps a apporté de modifications : celles des s et des Veysias, celle même lras sont éteintes aujourd'hui les Brahmanes; mais c'est une ique n'acceptent pas ceux qu'elle le plus particulièrement. Les tes affirment qu'ils tirent gine des Kchatryas par une nce non interrompue. Quels des classes industrieuses préaussi descendre des Veysias. nt les Brahmanes ont presque réussi à détruire dans les aures l'étude des Védas, et à pour leur corps le monopole nce divine et humaine.

ahmanes eux-mêmes, quoique de leur descendance ne soit par personne, sont loin aujourlois et des pratiques de leurs Sous certains rapports, ils en avoir augmenté l'austérité. ont complétement renoncé à ture animale, et ne se marient is avec des femmes des classes s; mais on peut dire que, dans des cas, la sévérité de leur disst grandement relâchée. Ainsi, ple, la division de la vie en rties, les actes d'humilité imdisciples, les austérités eximachorètes, ne sont plus que nirs des temps passés. Ceux qui béissent encore à la loi, ne des exceptions.

d'hui les Brahmanes ne se font pule d'entrer au service militercer tous les métiers et toutes sions. Dans le sud de l'Inde ceils n'acceptent d'emplois sécucomme écrivains ou fonctionblics. Depuis le ministre d'État comptable de village, la pluplaces sont occupées par eux, tout de l'ordre judiciaire. De sont les ministres de la religion mes nécessaires dans toutes les positions où il faut savoir écrire. Dans les parties de l'Indoustan où les Mogols se sont établis avec leur système d'administration, l'usage du persan a livré tous les emplois publics aux Musulmans et aux Soudras. Dans le Deccan, la même cause diminue pour les Brahmanes les occasions d'être employés; mais à tout prendre cependant, ils ont aujourd'hui une plus grande part au gouvernement que du temps de Manou, alors qu'un conseiller brahmane auprès du roi et les fonctions judiciaires représentaient toute leur intervention dans le pouvoir exécutif.

Descendre ainsi des hauteurs de la contemplation pour entrer dans les voies de la vie ordinaire a dû faire tort à l'influence morale des Brahmanes. Cependant, même dans le Bengal, où ils semblent avoir le plus perdu, ils sont encore l'objet de la vénération du peuple, et il y a des parties de l'Inde, comme le pays des Mahrattes et les provinces de l'ouest, où ils sont encore tout-puissants. L'influence temporelle qu'ils doivent à leur nombre, à leurs richesses, à leur position sociale, est partout sensible; mais là cependant où ils ont encore le plus conservé de leur autorité religieuse, ils ont beaucoup perdu de leur popularité. C'est le cas chez les Radjpoutes, et plus encore chez les Mahrattes, qui ne peuvent s'accoutumer à l'idée d'avoir été supplantés dans le gouvernement par une classe d'hommes qu'ils regardent comme leurs inférieurs en qualités guerrières, les seules, dans leurs idées, qui rendent les hommes dignes du pouvoir.

Les deux castes inférieures qui existaient au temps de Manou sont aujourd'hui remplacées par une multitude de castes mêlées, de descendance fort incertaine pour la plupart, et qui cependant se trouvent séparées des autres avec plus de rigueur encore que jadis, ne mangeant jamais ensemble, ne se mêlant jamais par des mariages, ayant même chacune son rituel propre. Dans le voisinage de Pouna, où ces castes ne sont sans doute pas plus nombreuses qu'ailleurs, on n'en compte pas moins de cent cinquante. Ces castes

représentent ordinairement de véritables corporations de métiers; les orfévres forment une caste; les charpentiers une autre, etc. C'est d'ailleurs conforme à la loi de Manou, qui assigne à chacune des castes mêlées un métier héréditaire.

C'est trop peu encore de dire que pour un homme la perte de ses droits de caste équivaut en principe à la mort civile. Le malheureux, qui est dans ce cas ne peut ni hériter, ni contracter, ni déposer en justice; ce qui est bien plus cruel encore, il est rejeté de la société commune, aussi bien que privé de ses droits de citoyen. Il ne peut plus se présenter à la maison de son père; ses parents doivent éviter tout rapport avec lui; il est privé des consolations de la religion dans cette vie et de toute espérance de bonheur dans l'autre. A moins cependant qu'un homme ne soit dégradé de sa caste pour des crimes épouvantables, il peut toujours la reconquérir par l'expiation; et les moyens de réhabilitation doivent être assez faciles, car aujourd'hui on voit les gens assez peu tourmentés par la crainte ou le regret de s'être exposés à perdre leurs droits de caste.

Le plus grand changement qui soit survenu depuis le temps de Manou, c'est qu'aujourd'hui il n'y a plus de caste servile, quoiqu'il y ait encore des esclaves domestiques dans le sud de l'Inde. Peut-être sont-ce les débris des anciens Soudras; mais dans le reste du pays toutes les classes sont libres. Si des généalogistes scrupuleux nient qu'il existe encore aujourd'hui des populations de pure descendance soudra, les Brahmanes accordent cependant en général qu'on peut encore en retrouver. Ainsi toute la population mahratte est dans ce cas.

On peut dire qu'une nouvelle caste a été fondée avec les ordres monastiques qui n'existaient pas au temps de Manou. La date la plus reculée à laquelle on puisse, d'après les livres indous, faire remonter la fondation du plus ancien de ces ordres, est le huitième siècle de l'ère chrétienne; et parmi ceux qui existent aujourd'hui il en est très-peu qui remontent plus h[...] le quatorzième siècle. Il y a quelq[...] dres composés exclusivement de B[...] nes; mais le trait caractéristique [...] que tous les ordres, c'est q[...] les adeptes toutes les distincti[...] caste disparaissent, tous devi[...] les membres égaux entre eux d'u[...] velle communauté. Cette inn[...] hardie n'a été réalisée, selon l'[...] du savant M. Wilson, que vers[...] du quatorzième, ou au commen[...] du quinzième siècle.

Les ordres indous ne so[...] soumis à une discipline aussi p[...] ment régulière que les ordres [...] tiques de l'Europe; ils ne se [...] guent pas non plus ni entre e[...] du reste du genre humain, d'[...] çon aussi tranchée. Ils n'ont mê[...] de nom générique pour les dé[...] quoique souvent on les désign[...] nom de Goseyens, qui ne s'appl[...] goureusement qu'à une de leurs [...] sions. On peut les connaître tou[...] costume: tous portent quelqu[...] de leur habit (ordinairement [...] ban et la ceinture) d'une [...] orange sale, sauf cependant ce[...] vont tout nus. Tous sont liés [...] vœux, et tous acceptent, quoiq[...] ne sollicitent pas la charité.

La plupart des ordres po[...] des couvents auxquels sont at[...] des propriétés territoriales. Il[...] mentent leurs ressources des co[...] tions des personnes pieuses, du [...] de la mendicité et encore d'un [...] qui s'exerce quelquefois ouvert[...] mais le plus ordinairement en [...] Ces couvents obéissent tous à [...] *haut*, espèce de prieur élu par l[...] munauté, ou par les autres m[...] de l'ordre, qui est quelquefois a[...] réditaire ou plus souvent encor[...] mé par son prédécesseur. On [...] profession dans l'ordre qu'ap[...] noviciat d'un an ou deux. Le [...] est sous la charge d'un maîtr[...] ticulier ou *gourou*, qui a s[...] plusieurs disciples, et est sou[...] même au chef du couvent. Un [...] du Bengal permet aux hommes [...] femmes de vivre sous le mêm[...]

[redacted]

;e d'eux des vœux de chasteté. ıoins la plupart des Goseyens 'tiennent cependant à des cousent une partie de leur temps ans le pays, vivant seulement es. D'autres Goseyens mèvie exclusivement errante, ıis soumis à des mohauts, ıefois encore complétement ants de toute règle autre que 'ils s'imposent eux-mêmes. :mi ceux-là qu'on trouve les s les plus rigoureux, ceux tirent dans les forêts, comt séparés de tout le genre hu:posés à la famine si quelque e personne ne songe pas alors ırrir, exposés surtout à être par les animaux féroces.

eu de ces ordres ont des ¡eis. La plupart s'engagent t, mais il en est aussi dont les peuvent se marier et vivent s familles comme les autres Jn ordre placé particulièreıs le patronage de Crishna a ıcipe de ne se vêtir que des ıx habits, de ne se nourrir que les plus fins et de se livrer à ılaisirs innocents. Cette disciıile est loin de nuire à son ; car le public fournit généıt les moyens d'être fidèle à ıliers principes. Par contre ıtres ordres qui se livrent aux ; les plus extravagantes de l'asles uns font vœu de ne jaler, de tenir toujours un bras e tous les deux en l'air, les 'ermés et jusqu'à ce que les eur traversent la paume des tc. D'autres affectent de vil'ordure et la saleté, d'extoraumônes par le dégoût qu'ils , de se déchirer les chairs lames de rasoirs. D'autres ont, comme nous l'avons dit, . Parmi ceux-ci on compte les |ui servent comme soldats mer-, et souvent au nombre de ; milliers, sous leurs propres ; ne font pas profession de prenarmes pour la cause de leur , mais seulement de se louer à qui veut les payer; ce sont en général des hommes violents, débauchés, mais qui ont une grande réputation de courage. Leurs membres nus et couverts de cendres, leurs barbes en désordre, leurs cheveux nattés autour de la tête donnent un aspect effrayant à ces guerriers dévots. Quand ils ne sont pas au service de quelque prince, on les voit souvent se réunir en bandes nombreuses pour piller le pays. Dans les commencements de la puissance de l'Angleterre en Asie, ses possessions furent plus d'une fois envahies par des maraudeurs de cette espèce.

Souvent encore ces moines armés se rassemblent en grand nombre sans être au service de personne; et lorsque dans l'assemblée il s'en trouve de sectes opposées, il en résulte de sanglants combats. En 1760, à la grande foire de Hardouar, un combat ou plutôt une bataille en règle se livra entre les Nagas de Vishnou et ceux de Siva: on dit qu'il resta 18,000 morts au moins sur la place. Le chiffre est sans doute exagéré, mais il peut donner une idée du nombre des combattants.

Une espèce de Goseyens de la secte de Siva, les Yogis ont la prétention d'arriver par leurs pratiques superstitieuses à être absorbés dans le sein de la Divinité. Les membres infimes de cet ordre ont aussi des prétentions aux miracles; la plupart de ceux-ci ne sont en réalité que des charlatans qui vont par le pays avec des singes et des instruments de musique, et amusent la populace par des tours de jongleur dont quelques-uns exigent une dextérité merveilleuse.

Parmi les Goseyens il y a ou il y a eu quelques personnages savants; quelques-uns sont des religionnaires parfaitement inoffensifs, d'autres sont de respectables marchands; mais bon nombre aussi ne sont que d'importuns et impudents mendiants, des vagabonds couverts de tous les vices et qui n'ont pris l'habit religieux que pour se livrer sans contrainte à la vie aventureuse qu'il autorise. En général les religieux de Vishnou sont les plus respectables, et ceux de Siva les plus démoralisés. Il faut

dire à l'honneur du bon sens des Indous que tous ces personnages tombent dans leur estime en raison même de l'extravagance et de l'excentricité de leurs observances.

C'est au manque d'un chef reconnu de la religion qu'il faut en partie attribuer le relâchement de la plupart des ordres, l'absence complète de toute règle chez les Beïragis et les Yogis, l'existence de sociétés telles que celles des Nagas.

§ II. Changements survenus dans le gouvernement.

En traitant des changements survenus dans le gouvernement, il est bien entendu que nous aurons surtout en vue les États indous qui ont conservé jusqu'ici leur autonomie intérieure, quoique les observations que nous aurons à faire doivent s'appliquer aussi, pour la plus grande partie, aux provinces conquises par les Musulmans ou par les Anglais. Les uns et les autres ont en réalité très-peu modifié, quant au fond les formes d'administration qu'ils ont trouvées en vigueur dans les pays où ils se sont établis.

Le prince indou d'aujourd'hui n'a plus un nombre fixe de ministres, ni de conseil régulier. Il est vrai que dans chaque État il y a naturellement un chef à la tête de chaque département du gouvernement; mais en réalité le pouvoir se trouve presque toujours concentré dans les mains d'un premier ministre.

On trouve encore des traces des anciens arrondissements financiers de dix, de cent et de mille villes, surtout dans le Deccan; mais il en est un qui subsiste encore entier presque partout, c'est le *Pergannah* ou arrondissement de cent villes. On trouve encore dans les Pergannahs les descendants de leurs anciens chefs, mais ils ne sont plus les agents actifs du gouvernement; leur emploi actuel c'est de conserver les archives de la propriété territoriale. Eux seuls étaient capables d'en rendre compte aux conquérants musulmans; et ceux-ci ont été obligés de les conserver pour connaître la matière imposable.

Aujourd'hui les États i
généralement partagés e
grandes provinces, qui se
elles-mêmes. Le prince
gouverneurs de ces provinc
ci choisissent eux-mêmes l
nants. Les gouverneurs
dans leurs mains tous les po
ministratif, militaire et ju
n'y a plus de tribunaux q
capitales, et encore n'y en
toujours.

Mais au milieu de ces ch
survenus dans les sommités
nistration, les communes (
pas de nom plus convenab
désigner), les communes s
entières, et sont encore aujo
atomes dont l'aggloméra
les plus grands États de l'

Par commune nous ente
certaine étendue de terri
seul tenant et habitée par
qui a une existence à part d
Les délimitations de ces con
montent aux époques les pl
et sont conservées avec le
soin. Les terres qu'elles
peuvent être de toutes les c
les unes cultivées et les au
tes; celles-ci qui n'ont jam
frichées, celles-là qui ne p
l'être. Ces terres sont partag
dont les délimitations sont
surveillées que celles de la
même, dont les noms, les
l'étendue sont consignés d
chives de la commune. Les
de cette petite société viv
dans un village, qui dans
de pays est fortifié ou au m
que toujours protégé par
forteresse.

Chaque commune admini
verainement ses affaires. El
ses membres l'impôt dû à l'É
est collectivement responsa
acquittement intégral. Elle
de la police sur son territoi
responsable des vols qui p
commettre. Elle rend la
ses membres, punit les petit
juge les procès en première
Elle s'impose elle-même po

ises intérieures, pour entrete-
iurs et le temple, pour sub-
t frais des sacrifices publics
imônes qui se font en son.
:

des officiers chargés de
outes ces fonctions; et, quoi-
te en principe du gouverne-
néral, elle forme cependant
; une société complète. Cette
ance et les priviléges qui en
, peuvent être violés par le
ment, mais ils ne sont jamais
ui. Ils protégent souvent les
contre la tyrannie des au-
ont fait vivre en plus d'une
la société entière, même
lissolution du gouvernement

rillages, dit sir Charles Met-
it de véritables républiques,
t par elles-mêmes, indépen-
de toute autorité extérieure.
iblent douées d'une éternelle
is une région où aucun em-
:ut durer. Les dynasties s'é-
successivement, les révolu-
:èdent aux révolutions, les
es Afghans, les Mogols, les
s, les Sikhs sont maîtres tour
ais le village reste toujours le
:n temps de troubles, il
se fortifie. Une armée enne-
-elle à traverser le pays, les
mettent leurs troupeaux
dans l'enceinte de leurs mu-
laissent passer l'ennemi sans
uer S'ils ne sont pas en force
ster, ils se sauvent dans les
roisins, et quand l'orage est
s viennent reprendre leurs
Si une province reste pen-
ieurs années livrée au pilla-
le sorte que les villages soient
les, les villageois dispersés
ont dans leurs foyers aussi-
croiront pouvoir le faire avec
sécurité. L'exil peut durer
ine génération, la génération
reviendra immanquablement.
prendront la place de leurs
: village sera reconstruit au
u; les maisons dans les mêmes
; les mêmes terres enfin se-
ront occupées par les descendants de ceux qui ont été contraints de fuir. Cette union indestructible de la communauté villageoise a contribué, je crois, plus que toute autre cause, à conserver la société indoue au milieu de toutes les révolutions politiques dont ce pays a été le théâtre; et elle donne lieu de croire que, grâces à elle, les habitants vivent heureux et jouissent d'une liberté réelle. »

Le gouvernement de la commune appartient, dans sa forme la plus simple, à un chef, dont le code de Manou ne parle que comme d'un agent du roi, révocable à sa volonté. Cette position est devenue héréditaire; et, quoiqu'il soit encore considéré souvent comme un officier du prince, le chef du village est plutôt en réalité le représentant du peuple. Souvent le choix de ce personnage dans la famille revêtue de la dignité héréditaire appartient au peuple, mais plus souvent au prince. C'est lui-même un propriétaire, et de plus il reçoit une rétribution du gouvernement; mais la plus forte part de son revenu vient des amendes payées par ses administrés. Il est si bien identifié avec la commune, qu'il est personnellement responsable des engagements pris par celle-ci, qu'il est mis en prison lorsqu'elle désobéit au gouvernement ou tarde à acquitter ses impôts.

C'est le chef de la commune qui règle avec les officiers du gouvernement la somme à payer chaque année, et répartit les cotes contributives parmi ses administrés, suivant leur fortune présumée. Il afferme les terrains vagues, règle le partage des eaux pour les irrigations, juge les différends, fait arrêter les criminels. C'est lui, en un mot, qui est chargé de tous les soins du gouvernement municipal.

Il administre en public, dans un lieu désigné à cet effet, et sur tous les points qui concernent l'intérêt général il doit consulter ses administrés. Dans les causes civiles, il est assisté par des arbitres au choix des parties, ou par des assesseurs qu'il nomme lui-même. Cette dignité peut se ven-

dre; mais il est rare que le titulaire en vende toutes les prérogatives, il se réserve ordinairement le droit de présider à certaines cérémonies et de conserver quelques priviléges purement honorifiques.

Le chef de la commune est assisté de plusieurs officiers, dont les principaux sont le comptable et celui que nous pourrions presque appeler le garde champêtre.

Le comptable tient des archives, dans lesquelles les propriétés qui composent la commune sont décrites tout au long, avec les noms des propiétaires passés et présents, les baux et les conditions auxquelles elles peuvent être affermées. Il tient les comptes de la commune et ceux de chaque habitant, dans leurs rapports publics avec le gouvernement ou particuliers les uns avec les autres. C'est le notaire de la commune; il dresse les actes authentiques, et écrit les lettres pour ceux qui viennent réclamer de lui ce service. Il est payé contributivement par les habitants, et quelquefois on lui assigne une pièce de terre en rémunération de ses services.

Le garde veille à l'intégrité des délimitations publiques et privées. Il a la garde des moissons, est chargé de guider les étrangers sur le territoire communal, de porter les dépêches; après le chef du village, il est le principal officier de la police. En cette qualité, il doit faire des rondes pendant la nuit, surveiller les arrivées et les départs, découvrir les auteurs des vols commis dans la commune, etc. Un homme ne pourrait suffire à toutes ces fonctions, aussi faut-il dire qu'en réalité elles appartiennent à toute une famille, qui en est revêtue héréditairement et dont tous les membres font le service. Ce sont toujours des gens des castes inférieures.

Le changeur peut être également considéré comme l'un des assistants du chef de la commune; il est officiellement chargé de vérifier le titre de toute la monnaie en circulation : le plus souvent c'est l'orfévre du village. Il y a encore ordinairement le prêtre et l'astrologue du village (l'un des deux est toujours maître d'école), le fo
le charpentier, le barbier, le
l'ouvrier en peausseries. Le
le blanchisseur, le médecin, l
cien, le ménestrel qui tient regi
généalogies, et quelques autres
ne se trouvent pas dans toutes
munes. Il n'y a que le sud où
village ait sa danseuse. Chacu
fonctionnaires et artisans a dr
rétribution, qui lui est payé
commune, quelquefois en arge
souvent en nature.

Tel est le système sur leque
le gouvernement de chaque vill
tes les fois qu'il n'y a pas d'i
diaire entre le souverain et l'h
Mais dans la moitié de l'Inde,
dans le nord et l'extrême sud, o
dans chaque village un certai
bre de familles qui représenten
seules la commune; les autres h
ne sont que leurs tenanciers.
milles sont considérées comme
priétaires absolus du sol, et
village est gouverné par un ch
me celui dont nous venons de
plus ordinairement chaque
de la famille, ou chacune des
qui représentent la commune, a
chargé de l'administration de s
res intérieures et de s'enten
les chefs des autres familles po
les affaires de la commune.
seil ainsi composé remplit exa
les fonctions dont est revêtu
un chef unique, et ses membre
gent entre eux la rétribution pa
officier par ses administrés e
gouvernement.

Dans un village, où il y a de
les qui représentent ainsi par
toute la commune, ces famill
posent naturellement la premiè
des habitants, et les autres se
en quatre classes hiérarchisé
elles. La première est celle des
à titre perpétuel; la seconde,
fermiers qui n'ont que des
temps; la troisième, celle de
reurs; la quatrième enfin, celle
merçants et gens de métier.

La tradition populaire cons

[redacted]

les qui possèdent pour ainsi dire
ment les droits de bourgeoi-
es descendants de ceux qui ont
village ou qui ont acheté ces
x premiers propriétaires. Ces
ppartiennent collectivement
illes, et sont presque indivis.
membre de ces familles peut
ou vendre ses droits; mais il lui
paravant obtenir le consente-
s autres personnes de la com-
l'acheteur est alors substitué
ent au lieu et place du ven-
t devient responsable de ses
ons. Quand une famille s'éteint,
ts retournent à la commune.
tous les villages, il y a deux es-
fermiers, ceux qui prennent
terres des familles à qui ap-
ent les droits communaux, et
afferment les terres du gou-
nt. Ces fermiers sont ordi-
nt désignés sous le nom de
t se partagent en deux classes :
ont des titres perpétuels et
ont des baux à temps.
emière classe est celle qui cul-
terres du village qu'elle habite,
pe pendant toute sa vie et les
t à ses enfants. On les a sou-
nsidérés comme de véritables
aires; mais ce qui doit prouver
n peut pas être ainsi, c'est qu'ils
s le droit de vendre leurs

asse des fermiers à bail n'a rien
stingue de celle des autres pays.
peut dire autant des labou-
gages.

ommerçants, presque toujours
rs au village, payent un loyer
riétaire dont ils habitent la
, et souvent un impôt à la com-
c'est d'ailleurs presque le seul
qu'ils aient avec elle.

ird'hui la part que prend le sou-
ur les revenus bruts des sujets
ée à la moitié de ces revenus; le
ement qui ne prend que le tiers
our généreux.

st arrivé à ce résultat moins
nentant sans cesse l'impôt levé
produits de la terre qu'en éta-
diverses espèces de taxes qui
finissent toutes par retomber d'une manière directe ou indirecte sur le cultivateur. Dans la première catégorie il faut placer l'impôt que payent les charrues, le bétail, etc.; dans la seconde, les taxes établies sur les mariages avec les veuves, sur l'emploi de la musique dans de certaines fêtes, etc., etc. En outre, il existe encore de certaines taxes qui ne devaient être d'abord que temporaires et qui ont fini par devenir définitives, telles, par exemple, qu'un droit frappé sur la rétribution allouée aux chefs et fonctionnaires des villages.

Comme il n'y a souvent d'autre limite à ces exigences des gouvernants que les ressources mêmes des contribuables, ceux-ci n'ont d'autre moyen de se défendre que de chercher à dissimuler leurs revenus. Ils n'avouent pas l'importance de la récolte; ils cherchent à en soustraire une partie à la connaissance des percepteurs; plus souvent ils accusent une moindre quantité de terres cultivées qu'il n'y en a en effet dans la réalité; ils falsifient leurs registres publics; ils obtiennent à prix d'argent l'indulgence des percepteurs : c'est une partie des dépenses de l'administration intérieure des villages, etc. Grâce à ces moyens, on parvient à déjouer l'avidité du gouvernement, et c'est ce qui explique comment les propriétaires peuvent encore affermer ou vendre leurs terres et en retirer le prix.

Au milieu de la confusion produite par ces irrégularités, il n'y a souvent pas d'autre moyen de s'entendre sur la quotité de l'impôt à payer par le village que de lui demander ce qu'il a déjà payé dans les années antérieures.

Lorsque les parties ne peuvent pas s'entendre, on a recours à une sorte d'enquête sur les moyens du village. Après avoir estimé les frais de production, laissé de côté une part pour la subsistance des cultivateurs et les dépenses municipales, etc., le gouvernement prend le reste. Comme dernière ressource, et lorsque les moyens amiables ne peuvent réussir, on partage la moisson; mais c'est un expédient si dangereux, que les parties font généralement tout ce qu'elles peuvent pour

n'en pas arriver là. Il n'y a d'exception que dans les localités où l'officier du gouvernement a su gagner la confiance des habitants : alors, au contraire, le partage des moissons est le procédé le plus populaire.

Si la discussion avec les officiers du gouvernement a pour résultat d'imposer aux cultivateurs des charges qu'ils ne peuvent supporter, alors toute la commune abandonne ses terres et son village en refusant tout accommodement. Les officiers publics sont alors contraints de transiger; la force ne produirait rien, et n'aurait d'autre résultat que de chasser à jamais les habitants de leurs foyers.

On pense bien qu'un pareil mode de fixation de l'impôt ne peut être mis en pratique sans que la constitution communale s'en ressente. En général, l'officier du gouvernement a besoin pour ses exactions de l'aide du chef de la commune, et alors il le soutient contre les résistances individuelles; quelquefois aussi il le suspend de ses fonctions, et il les exerce lui-même pendant un temps. Aussi il arrive souvent qu'avec un mauvais gouvernement les priviléges de la commune sont réduits à rien, ou peu s'en faut.

Le gouvernement en affermant l'impôt aggrave souvent lui-même toutes ces causes de souffrances. Dans ce système, le gouvernement confère l'administration des provinces à ceux qui s'engagent par cautionnement à verser annuellement les plus fortes sommes au trésor. Le fermier à son tour divise sa province en plusieurs circonscriptions financières, les sous-loue aux plus forts enchérisseurs et ceux-ci à d'autres, qui s'entendent enfin avec les chefs des villages, en leur permettant de rapiner autant qu'il leur sera possible, pourvu qu'ils payent. Dans ce cas, le défenseur naturel du cultivateur devient son plus cruel oppresseur.

Nous avons dit que le chef du village peut vendre son office; que les familles associées aux priviléges de la commune peuvent vendre leurs droits; le prince lui-même, à qui la loi reconnaît des droits sur une partie des produits de la terre, peut aussi ve
droits. Les acquéreurs se trouv
purement et simplement sub
leurs vendeurs.

Ceci nous mène naturellem
question si controversée de la
dans l'Inde : les uns l'attribue
tat, les autres aux grands Zé
ceux-ci aux familles qui joui
droits communaux, ceux-là
cultivateurs.

Nous verrons que les grand
dars ne sont que des personn
tués à l'une des trois autres cl
seules par conséquent nous
ront.

La propriété territoriale, dan
rie la plus rigoureuse, donne
priétaire l'usage perpétuel, e
absolu du sol; il peut user
de sa chose. Or l'État est-il d
position selon la loi indoue ?

Il possède un droit exclu
partie des produits du sol,
plus. Ce droit est perpétuel,
peut en disposer à son gré, m
aucune action directe sur le
même. S'il s'empare quelqu
sol pour construire des édi
routes, etc., c'est comme ma
alors il doit une indemnité a
priés.

Après le prélèvement de l
l'État, ce qui revient aux fami
ties des droits des communau
tue leur propriété; elles y ont
perpétuels, et elles peuvent en
à leur gré, mais non pas
De même, le fermier à titre
a ce qui reste des produits de
lorsqu'ils ont acquitté la part
et celle des familles investies
communaux; c'est là sa pro
elle lui appartient à perpétui
là s'arrête son droit, et il ne
disposer du fonds.

Ainsi ni l'État, ni l'indivi
des droits communaux, ni le
titre perpétuel, n'ont un dro
sur le sol. Ce qui est donc
l'Inde, sauf quelques excepti
que la question à résoudre
de savoir à qui appartient la
dans le sens où nous entendo

[redacted]

pe, mais de savoir quelle est
du produit due à chacune des

rt de l'État dans les produits
s les terres et la rente de celles
rtiennent au domaine forment
coup la somme la plus considé-
revenu public. Le reste se tire
ses sources, d'impôts frappés
ultivateurs, sur les propriétés
, sur les boutiques, sur le com-
ur les objets de consommation,
ransit, etc. La plupart de ces
droit de transit, par exemple,
cause de beaucoup de vexa-
ne rapportent que très-peu de
ur beaucoup de mal. Ces im-
t ordinairement levés sur les
ables par les autorités com-
; il en est d'autres, comme les
par exemple, qui sont affer-

avons dit que l'État peut alié-
art dans le produit des terres
age; de même il aliène souvent
c des espaces considérables
oire occupés par des commu-
s terrains vagues. Mais dans
cas, il ne peut toujours pas
lus que ses droits. Ceux des
es, des fermiers à titre perpé-
officiers de village, subsistent
mme avant le transfert. Ces
ns se font pour payer les trou-
employés civils, etc., etc. Il en
tion dans les lois de Manou,
onçoit que l'État aime mieux
ir ses troupes par une déléga-
ses droits sur une certaine
le territoire, plutôt que d'avoir
er en argent, surtout dans un
l'impôt se paye en nature.
le la guerre a subi des modi-
considérables. Au temps de
n de Mahmoud le Ghaznévide,
s semblent avoir été capables
voir des plans de campagne
stématiquement pendant plu-
isons. Ce n'étaient déjà plus,
u temps de Manou, des incur-
n'avaient que le pillage pour
e duraient que quelques semai-
age de l'artillerie a aussi con-
ment changé les conditions
de la guerre. Enfin l'introduction des bataillons disciplinés a complétement renouvelé la tactique. Mais laissant de côté ce dernier progrès introduit par les Européens, on doit dire que la discipline actuelle des armées indoues en marche et en bataille n'est pas beaucoup plus avancée qu'au temps de Manou. Aujourd'hui toutefois ils savent choisir leur campement, employer les troupes irrégulières, assurer leurs approvisionnements et couper ceux de l'ennemi avec un talent et une habilité que ne font pas soupçonner les longues prescriptions de leur antique législateur.

L'esprit de générosité et d'humanité qui respire dans les anciennes lois de la guerre a disparu. Cependant, il est juste de dire que dans l'Inde la guerre se fait moins cruellement que dans le reste de l'Asie, et que les Indous s'y montrent plus humains que les Musulmans.

Des campagnes plus longues occupent aux travaux militaires une plus longue période de la vie des hommes. Il y a des chefs mahrattes qui ont passé toute leur vie sur les champs de bataille et qui n'ont pas eu d'autre capitale que leur camp. De ce fait il résulte aussi que la multitude rassemblée autour des camps est hors de toute proportion avec le nombre des combattants. Lorsqu'une armée se met en mouvement, ce n'est en réalité qu'une masse d'hommes confuse, étendue sur un espace de plusieurs lieues en long comme en large, sans compter les partis qui se répandent à droite et à gauche pour fourrager et piller. La masse principale est ici très-épaisse, et là au contraire très-clair-semée. C'est une foule dont les replis entraînent avec eux des chameaux, des éléphants, des cavaliers, des fantassins, des charrettes, des palanquins, des fourgons traînés par des buffles, des bœufs chargés, des portefaix, des femmes, des enfants, des troupeaux d'ânes, de bœufs, de chèvres, de moutons, le tout confondu dans le plus inimaginable désordre, enveloppé d'un épais nuage de poussière qui s'élève jusqu'au ciel et s'aperçoit à plusieurs milles de distance.

Lorsqu'il y a dans une armée de l'infanterie régulière, celle-ci marche en corps ou au moins par régiment. Ensuite vient l'artillerie qui forme une longue ligne incessamment rompue par le mauvais état des routes, par les accidents qui arrivent à chaque instant aux attelages. Quant au reste des troupes, il marche avec les bagages. Deux grands étendards accompagnés de tambours et de cymbales (souvent le tout ensemble est juché sur des éléphants) représentent un corps qui devrait régulièrement se composer de cinq cents chevaux au moins et de cinq mille au plus; mais on ne voit autour d'eux qu'une poignée d'hommes, quelquefois pas plus de cinq ou six. Le reste de cette cavalerie marche à sa fantaisie par groupes isolés, la lance sur l'épaule, causant, riant, chantant.

De temps à autre l'avant-garde s'arrête. C'est le général qui compose avec un village, et essaye d'en obtenir le plus d'argent qu'il est possible, à la condition de ne pas camper sur son territoire. A l'arrière-garde, chacun s'arrête à son gré: celui-ci pour fumer, celui-là pour faire la cuisine, un autre pour dormir.

L'armée dans sa marche fait-elle lever un cerf, un sanglier, une bête féroce, les cris et le bruit redoublent, on met les lances en arrêt; des coups de feu partent de tous les côtés, au grand péril des assistants; les cavaliers mettent l'éperon au ventre de leurs montures et se lancent au milieu de la foule, sans souci de ceux qu'ils renversent sur leur passage et de ce qui peut leur arriver à eux-mêmes.

Et cependant, malgré ce manque d'ordre, une armée indoue est si bien servie par ses troupes légères qu'il est à peu près impossible de la surpendre.

Dans l'histoire des guerres que les Anglais ont faite dans l'Inde, il serait peut-être difficile de citer un seul cas où les bagages d'une armée indoue ont été enlevés. Au contraire, ces masses en apparence si imprévoyantes ont souvent obtenu des avantages importants par la célérité et le mystère de leurs mouvements. Hayder, Tippou-Sahib, les Mahrattes ont s
pris des corps d'armée qui s
encore séparés d'eux par
distances. Souvent encore
passer avec leurs troupes p
mins qu'on croyait impr
sont venus ravager les d
généraux qui croyaient les
vant eux.

Lorsqu'on arrive au li
pour le campement, les
rangent beaucoup mieux
plus vite qu'on ne l'aurait
cette foule désordonnée. D
plantés en bon lieu pour ê
de tout le monde marquent
chaque corps, et il ne faut
coup de temps pour que ch
suite trouvé la sienne.

Le camp, lorsqu'il est étal
un spectacle d'ordre et de
à la fois. Les bazars s'al
rues régulières, bordées de b
toute espèce, comme dans
L'artillerie et l'infanterie
sont en bataille. Le reste de
range à son gré. Les tentes
nairement blanches; mais il
de rouges, de bleues, de
de ces couleurs mêlées.

Celles des pauvres sont
basses, faites de laine noire
fois ce n'est qu'une simple
plantée sur trois piquets.

Celles des grands person
splendides, entourées d'un
de toile; les unes sont
élevées; elles servent aux
publiques; les autres, plus
de doubles murailles d'ét
mieux les protéger contre la
le vent; celles-là servent d
Ces diverses tentes sont ré
elles par des passages couve
y jouit de toutes les c
qu'on pourrait trouver da
lais. Une cour mahratte p
coup mieux à son avantag
camp que dans sa capitale;
malgré cette magnificence
souvent des accidents asse
bles : le vent renverse les
les emporte; la pluie les
inonde tout ce qui s'y trou

[illegible] jour [illegible] [illegible] dans le [illegible] opérations du [illegible]. [illegible] Fakirs [illegible] des [illegible] qui [illegible] de ce [illegible]; dans les [illegible] font faire les [illegible], et quand [illegible] fait arrêter la [illegible], ils [illegible] à [illegible] la vue des [illegible] qui surgissent pour désigner le campement dispose [illegible] la générosité.

[illegible] sont approvisionnées par [illegible] Bjarras, tribu vouée spécialement au commerce des grains. Les [illegible] qui suivent toutes les armées [illegible] leurs achats dans les villages [illegible] la route suivie par l'armée, et [illegible] revendre leurs parcelles au [illegible] la somme. Le gouvernement [illegible] fort peu de la subsistance des armées, et cependant elles [illegible] toujours bien approvi[illegible]

[illegible] villages voisins du camp ne [illegible] manquer d'être pillés, s'ils ne [illegible] avec les chefs, qui, dans ce [illegible] donnent des gardes. S'il n'y [illegible] de s'entendre, les habitants [illegible] avec tout ce qu'ils peuvent [illegible]; le reste est pillé; les portes [illegible] et les palissades arrachées [illegible] faire du bois à brûler. Les pil[illegible] la terre pour en retirer [illegible] qu'on peut lui avoir confiés; [illegible] le son qu'elle rend sous les [illegible] découvrir les silos où les [illegible] enfouis : on la sonde [illegible] tiges de fer, et on devine à [illegible] celles-ci ont traversé du grain. [illegible] système a bientôt fait un dé[illegible] la plus riche province. Dans [illegible] souvent traversés par les ar[illegible] villages sont en ruine et inha[illegible] roseaux, les bambous et les [illegible] ont bientôt tout envahi. Les [illegible] villes se remplissent de fu[illegible] ordinairement elles échappent [illegible] en se rachetant.

[illegible] d'hui l'épisode le plus impor[illegible] bataille entre Indous, c'est [illegible] made. Ce sont de fort adroits [illegible] et, dans les batailles que les Eu[illegible] leur ont livrées, il a fallu sou[illegible] acheter la victoire par des pertes [illegible] rables. Le trait le plus carac[illegible] [illegible] de leur tactique, après la [illegible] c'est une charge [illegible] par toute la cavalerie. Rien n'est plus [illegible] que ce spectacle [illegible], quand elle [illegible] au petit [illegible], cette mer de cavalerie [illegible] quelque chose d'imposant; mais quand elle se lance au galop, faisant [illegible] la terre sous les pas des chevaux, faisant [illegible] ses [illegible], brandissant ses armes, agitant ses bannières au vent, remplissant l'air de clameurs [illegible], c'est un tableau dont la grandeur surpasse tout ce que l'imagination peut inventer.

La cavalerie charge l'ennemi en tête et sur les flancs à la fois; l'habileté avec laquelle les cavaliers indous savent exécuter cette manœuvre leur a souvent mérité l'admiration des officiers européens. Ils semblent se précipiter à toute bride sur le front de leurs adversaires; mais tout à coup une partie d'entre eux se détourne et se lance sur les flancs de l'ennemi, avant même qu'on ait eu le temps de soupçonner son projet. Ces charges, quoique imposantes, sont sans effet sur des troupes régulières, à moins qu'elles ne se laissent surprendre, ou que leurs rangs n'aient d'abord été éclaircis par le canon.

La cavalerie est souvent entretenue par des assignations sur les rentes des terres appartenant au gouvernement, ou sur une partie des impôts des provinces. Le plus souvent elle est payée directement par le trésor public, soit que les chefs reçoivent une certaine somme pour entretenir un nombre d'hommes déterminé, soit que chaque cavalier reçoive sa paye, et dans ce cas les troupes de cavalerie se composent généralement de beaux hommes, bien montés et capables d'un bon service. Quelques corps sont montés sur des chevaux qui appartiennent au gouvernement, et ces corps, bien que composés en général d'hommes des castes inférieures, sont ordinairement les plus disciplinés et les meilleurs de l'armée.

Aujourd'hui les meilleurs soldats d'infanterie sont les mercenaires des vallées du Gange et de la Djamma, les Sindis, et surtout les Arabes, qui sont

[redacted]

incomparablement supérieurs à tous les autres Asiatiques par leur courage, leur discipline et leur fidélité.

L'art d'attaquer les places a probablement fait très-peu de progrès depuis le temps de Manou; un blocus, une surprise, une sortie malheureuse terminent plus souvent les siéges que les assauts réguliers.

§ III. Changements survenus dans la jurisprudence.

Le code de Manou est toujours la base de la jurisprudence indienne, et on peut dire qu'en somme il subsiste sans altération dans ses parties principales jusqu'aujourd'hui. Cependant les divers ouvrages d'écrivains qui se sont fait accepter comme inspirés par la Divinité, et les nombreux commentaires de personnes jouissant d'une moindre autorité, comme aussi les additions rendues nécessaires par le cours du temps, ont introduit des modifications assez considérables dans la loi écrite, et ont produit diverses écoles qui se partagent le monde indien.

Dans toutes ces écoles c'est le texte de Manou qui sert de point de départ; mais il y est interprété suivant les leçons des divers commentateurs, et la jurisprudence ainsi formée a été rédigée en codes nouveaux dont l'autorité guide les diverses écoles. Le Bengal a ainsi son école particulière de jurisconsultes, et quoique les autres parties de l'Inde soient d'accord entre elles et avec lui sur le fond général de la doctrine, il faut cependant y reconnaître au moins quatre écoles différentes : celles du Mithila (nord du pays de Béhar), de Bénarès, du Maharashtra (pays des Mahrattes), et enfin celle du Drâvida ou du midi de la péninsule.

Toutes ces écoles sont unanimes pour prohiber les mariages mixtes entre gens de castes différentes, et ne reconnaissent pas toutes les espèces de fils acceptés dans la loi de Manou; elles ne reconnaissent que les fils du sang ou adoptifs. Quelques-unes cependant admettent une espèce d'adoption dont Manou ne parle pas. La veuve, d'instructions réelles ou sup[…] son mari, a le droit d'adopter après sa mort. Quelques écol[…] naissent même ce droit à l[…] indépendamment de toute aut[…] du défunt.

Toutes les écoles vont égale[…] loin que Manou pour assure[…] le partage égal des biens de l[…] Pour la plupart elles refusen[…] le droit d'aliéner la propriété […] de ses ancêtres, à moins d'y êt[…] autorisé par ses fils, et d'avo[…] pourvu à leurs moyens d[…] tance. Toutes prohibent le[…] arbitraire des biens qui s[…] au père par héritage; et mê[…] tage arbitraire des biens qu[…] acquis par le travail du père l[…] L'école du Drâvida reconn[…] tement aux fils les mêmes dr[…] père sur les biens de la famill[…] n'est qu'usufruitier.

Toutes, excepté au Beng[…] certains cas seulement, n'[…] aucune espèce de testament.

Aujourd'hui la loi entre su[…] sujets dans beaucoup plus d[…] qu'au temps de Manou. La […] immobilière y occupe une la[…] les rapports entre le propri[…] fermier sont partout définis avec soin.

Il est permis de se faire re[…] devant les tribunaux par des […] de loi; la procédure est déter[…] une sagesse dont sir Willi[…] fait le plus grand éloge.

La loi reconnaît diverse[…] d'arbitrage, et quoique les p[…] éléments de l'ancien systèn[…] tent toujours, on voit cepend[…] loi a été considérablement […] dans les temps modernes; la […] est plus rationnelle, elle prév[…] grand nombre de cas que ne […] premier code.

Cependant, à tout prendre, […] liorations introduites ne pro[…] une sagesse comparative dig[…] mier législateur; la jurispr[…] tuelle des Indous n'a pas sur […] autres peuples asiatiques la s[…]

[redacted]

stinguait au temps de Manou s les législations contempo-

: pratiqué aussi dans le silence ıltérer aucunement le texte de ımitive, des changements im- Ainsi, par exemple, la loi per- ›urs les huit modes de mariage u; mais de fait celui qui est le forme à la raison, celui que outes les nations, est le seul

ı criminelle, qui subsiste en- ısa barbarie primitive, est, et ment à cause de cela même, n désuétude. Elle a été rem- r une sorte de droit coutumier ouvent encore par l'arbitraire istrats.

inistration régulière de la jus- ›ensée par des tribunaux per- , ainsi que l'ordonne positive- oi de Manou, n'est plus une a aujourd'hui pour la presque es gouvernements indous. A naux primitifs il a été presque substitué des commissions s au gré du prince, compo- lus souvent de personnes à la des courtisans. Les tribunaux ›artie remplacés par des com- d'arbitres, nommées *Pent-* , qui tiennent quelquefois uvoirs du gouvernement, et ıt ordinairement les discus- r un accord amiable entre les En général, il n'y a pas à douter ırd'hui la justice est beaucoup l administrée dans les États u'elle ne l'était probablement s de Manou, et certainement siècles historiques.

ndamment des modifications été introduites dans la loi de on peut aussi observer aujour- ns l'Inde un grand nombre de s locales dont il n'est pas ques- ıs le livre sacré.

lupart mériteraient à peine ›entionnées, mais il en est aussi mportantes et dont il serait cu- étudier l'histoire, car ce sont ute des traditions des âges an- qui ont persisté après l'intro- duction des lois de Manou et la conquête des Brahmanes. La plus singulière de ces coutumes locales est peut-être celle des Naïrs du Malabar, chez lesquels une femme mariée peut légalement se livrer à tous les hommes d'une caste égale ou supérieure à la sienne. Aussi l'incertitude de la paternité est-elle si grande chez eux que l'héritier légitime d'un homme n'est pas son fils, mais celui de sa sœur.

§. IV État actuel de la religion.

Les changements les plus importants qu'a subis la religion depuis le temps de Manou sont :

L'oubli du principe du monothéisme;

L'abandon de quelques dieux, et l'introduction de certains autres dans le panthéon indou;

L'adoration d'hommes déifiés;

L'apparition ou du moins le grand développement des sectes, et la tendance à exalter quelques dieux en négligeant les autres;

La doctrine qui enseigne que la foi dans un certain dieu est plus efficace que la contemplation, l'observance de la loi et les bonnes œuvres;

L'usage d'un nouveau rituel substitué aux Védas, et la suprématie religieuse acquise par les ordres monastiques.

Il n'y a pas de pays sur la terre où la religion joue un aussi grand rôle apparent que dans l'Inde. Chaque ville, chaque village a ses temples de toutes les espèces, depuis la niche qui abrite à peine son idole jusqu'à la pagode aux tours élevées, aux cours spacieuses, aux longues colonnades. Dans tous ces lieux on voit toujours des foules d'adorateurs, qui viennent couvrir l'image sainte de guirlandes, qui lui offrent des fleurs et des fruits. Les bords de la rivière ou du grand réservoir, creusé de mains d'homme, près desquels le temple s'élève, sont couverts de nobles escaliers aux marches gigantesques qui descendent jusque dans l'eau. Dès le point du jour ces gradins sont couverts d'une foule empressée qui vient y faire

ses ablutions. Dans la journée, le temple retentit des chants des fidèles; l'œil du curieux s'y promène avec plaisir sur de gracieux groupes de femmes, aux longs habits, qui viennent apporter leurs offrandes à la divinité du lieu. Dans les rues on voit circuler des troupes de Brahmanes au maintien grave et sévère. Souvent de nombreuses processions les traversent au bruit des tambours et de la musique. Elles traînent après elles des images portées sous des dais, des chariots grands comme des montagnes, représentant des temples fameux; et, quoique la matière première de toutes ces décorations ne soit que des plus simples, elles sont cependant exécutées avec goût; elles donnent à la scène une apparence grandiose, imposante.

Loin des villes, dans les lieux déserts, on trouve toujours des temples, sur les bords d'une rivière, dans une vallée profonde et retirée, sur le sommet d'une colline. Dans les forêts les plus sauvages, une pierre peinte en vermillon, une guirlande qui pend aux branches d'un arbre, un petit drapeau qui se détache sur son feuillage, avertissent le voyageur de la sainteté du lieu.

Sur les routes on rencontre des troupes de religieux mendiants et de pèlerins, les mendiants distingués par le costume de leur ordre, les pèlerins portant quelque symbole du dieu dont ils vont visiter le sanctuaire et chantant son nom ou des hymnes en son honneur, toutes les fois qu'ils rencontrent des voyageurs. Les innombrables fêtes qui se succèdent dans l'année sont toujours célébrées par les princes avec beaucoup de pompe et de dépenses; c'est une occasion pour les riches de montrer leur opulence; et, jusqu'aux plus pauvres, tout le monde se met en habits de fête et fait éclater sa joie.

Les fréquentes réunions qui sont indiquées pour les jours de fête consacrés à de certaines divinités sont surtout suivies par les gens des classes inférieures; ils y arrivent en foule : on en voit quelquefois qui viennent de très-grandes distances.

Quoique la religion, prése
des formes si frappantes, n'ent
réalité dans toutes les scè
elle est le prétexte, elle exerce c
encore une influence prodigi
le peuple; et, sous ce rapport
rien perdu de sa puissance.

Mais les objets de l'adora
fidèles ne sont plus aujour
qu'ils étaient dans le principe.

Le monothéisme, enseigné
Védas comme la vraie foi dans
toutes les autres formes sont co
a été supplanté par un systèm
lythéisme et d'idolâtrie grossi
n'est pas complétement oubli
a cependant plus personne qui
sérieusement, excepté les phil
et les théologiens.

Les sectateurs des Védas, q
se soient élevés jusqu'à une
connaissance du caractère ré
Divinité, quoiqu'ils fussent dé
répandre leurs doctrines, n'os
contrarier les croyances po
Animés par leur respect caract
pour les traditions immémori
peut-être n'osant pas entrer
flit avec les intérêts des prêt
les Brahmanes les plus éclairés
jours ménagés, ils laissèrent l
s'égarer dans l'adoration d'une
dieux, que, par une transactio
conscience, ils voulaient bien
chacun comme autant de fo
de symboles du vrai Dieu. Le
quences furent celles qu'on d
tendre de l'infirmité de la na
maine : toute la partie maté
la religion prévalut sur la pa
ritualiste; l'ancien polythéis
serva ou plutôt gagna du ter
se pervertit encore par l'intr
dans le panthéon indien de h
fiés qui ont fini par prendre
des dieux, dont ils tiraient eu
leur caractère divin.

Le livre saint de cette nouv
gion, ce sont les Pourânas.
compte dix-huit, attribués tous
le compilateur des Védas, mai
lité écrits par plusieurs auteur
vécu du huitième au seizième
notre ère. Ils contiennent d

, des histoires de la création, des ations philosophiques, des ins- ons pour les cérémonies religieu- les généalogies, des fragments ire, et d'innombrables légendes es aux dieux, aux héros, aux sa- plupart des Pourânas sont écrits intérêt de sectes différentes, de qu'ils ne forment pas un corps trine unitaire. Néanmoins, ils us acceptés comme autorité irré- e; et, comme ils sont la véritable d'où est sortie la religion ac- les Indous, nous ne devrons pas tonner de les voir pleins de con- ions et d'anomalies.

Indous, avons-nous dit, ont l'idée de l'existence d'un être su- , d'où toutes les créatures tirent igine, ou plutôt de la substance elles sont composées; car, sui- croyance des temps modernes, rs et la divinité ne sont qu'une t même chose. Cependant la dé- des Indiens se répand sur une ude de dieux et de déesses dont impossible de savoir le nombre. es écrivains, avec l'exagération ire aux Indous, en fixent le à trois cent trente millions. Tou- la plupart de ces divinités ne ie des anges attachés au service un des cieux de leur mythologie, esprits qui n'ont pas de noms iliers et que l'on compte par s.

ndant les dix-sept dieux dont llons donner les noms sont les aux, et peut-être les seuls qui universellement reconnus com- rçant des fonctions distinctes et , et par conséquent ayant droit orations des mortels.

rahma, le principe créateur;
shnou, le principe conservateur;
va, le principe destructeur;
un de ces dieux a sa déesse qui présentée mythologiquement sa femme, et métaphysiquement la puissance qui développe le e représenté par chaque mem- a trinité. Ce sont:
araswatî;
akchmî;
arvatî, ou Dévî, ou Bhâvanî, ou Dourga;
7. Indra, dieu de l'air;
8. Varouna, dieu des eaux;
9. Pâvana, dieu du vent;
10. Agni, dieu du feu;
11. Yama, dieu des régions infernales et juge des morts;
12. Couvera, dieu des richesses;
13. Cârtikeia, dieu de la guerre;
14. Câma, dieu de l'amour;
15. Sourya, le soleil;
16. Sôma, la lune;
17. Gânesa, le dieu qui éloigne les obstacles, qui préside comme tel aux portes de tous les édifices, et qu'on invoque au début de toutes les entreprises.

A ces divinités on pourrait ajouter les planètes et la plupart des fleuves sacrés, tels que le Gange adoré sous la forme d'une déesse et l'objet d'un culte enthousiaste.

Les trois premiers de ces dieux, Brahma, Vishnou et Siva, forment la célèbre trinité indoue. Le caractère spécial particulier de chacun d'eux est facile à reconnaître; mais leur unité supposée ne peut guère se conclure que de la maxime générale des Indous orthodoxes, par laquelle toutes les divinités ne sont que les formes diverses d'un être suprême et un.

Brahma. — Brahma, quoiqu'il semble avoir eu jadis une sorte de prééminence sur les autres, et qu'il soit le seul mentionné par Manou, n'a jamais vu son culte très-florissant; il n'a plus qu'un temple dans l'Inde, et s'il est invoqué dans les prières de chaque jour, il compte très-peu d'adorateurs voués spécialement à ses autels.

Son épouse Saraswatî, la déesse de la science et de l'éloquence, n'est pas aussi complétement oubliée que lui.

Il en est tout autrement de Vishnou et de Siva. C'est à ces dieux ou à leurs incarnations que s'adressent surtout les sentiments religieux des Indous. Chacun d'eux a ses sectateurs qui réclament hautement pour lui la suprématie.

Siva. Voici la peinture que les Pourânas tracent de Siva : « Il erre entouré d'une légion de démons et d'esprits, ivre, nu, les cheveux épars, couvert

dres des bûchers funèbres, paré d'ossements et de crânes humains, quelquefois riant et quelquefois criant. Les images du dieu sont parfaitement en rapport avec cette description lugubre; il est représenté avec trois yeux, armé d'un trident. Quelquefois il a les cheveux ramassés a la mode des ordres mendiants, assis dans l'attitude d'une contemplation profonde. Ce détail répond parfaitement à ce que disent de lui ses legendes, qu'il est toujours absorbé dans la méditation, et qu'il consume du feu de ses regards ceux qui osent le troubler. Mais quoique toutes ces images s'accordent avec son caractère de dieu de la destruction, le seul emblème sous lequel il est adoré exprime de la façon la plus significative que la destruction ou la mort n'est, aux yeux des Indous, qu'un mode de régénération.

C'est le symbole du principe créateur tel que celui dont les anciens ont orné leurs temples avec tant de profusion; seulement dans les temples indous ce n'est qu'un petit cylindre de pierre qui ne rappelle que d'assez loin l'objet qu'il doit représenter. On offre à Siva des sacrifices sanglants, et c'est en son honneur ou en celui de son épouse qu'on voit tant de gens, à de certains jours de fêtes, s'infliger volontairement d'horribles tortures. Dans ces occasions, les uns s'ouvrent les jambes, les autres se percent la langue avec des couteaux et suivent les processions du dieu avec des épées ou des flèches plantées dans leurs blessures ouvertes; ceux-ci se promènent avec des serpents vivants qui lèchent le sang dont ils sont couverts, ceux-là se font enlever en l'air par un crochet de fer enfoncé dans leur eau, puis ils se font balancer au bout d'une corde à des hauteurs effrayantes, d'où ils ne retomberaient que broyés dans leur chute, si leur chair venait à céder.

Siva s'occupe peu des affaires du monde, et dans le système actuel des Indous, il n'y a pas de dieu chargé spécialement du gouvernement de l'univers; l'Être suprême, de la substance duquel il est formé, ne s'en inquiète pas. Cependant l'opinion du vulgaire est plus rationnelle que celle d
l'enseignent: il mêle, et peut-
en avoir consience, l'idée de l'
prême avec celle de la divinit
tire plus spécialement ses ado
il lui attribue un contrôle su
tions des hommes. Il croit q
compense les bons et punit les
dans ce monde et dans l'autre.

Le ciel de Siva est au milie
ges et des glaciers éternels d
un des sommets les plus é
l'Himalayah.

Dévi ou Bharâni. — Dévi
vâni, l'épouse de Siva, compte
autant d'adorateurs que le
dieu, et on la décrit sous des
encore plus effrayantes, mê
le midi de l'Inde, où on la voit o
ment sous un aspect moins cr
est représentée sous la for
belle femme montée sur un tig
dans une attitude fière et me
comme prête à s'élancer au
contre ces géants dont la déf
tiva ses incarnations. Sous u
forme qu'on voit partout, et
lement dans le Bengal, c'est un
à la peau noire, au visage hide
rible, dégouttante de sang, e
serpents qui lui font avec des c
mains un horrible collier; c'
furie plutôt qu'une déesse. Le
de son culte sont en rappor
avec ce caractère. Jadis on l
des sacrifices humains, et
d'hui encore on croit qu'ell
paît voluptueusement dans
nage des victimes égorgées
autels. Dans son temple prè
cutta on lui immole plus de n
vres par mois; à Bindabâshn
derniers rameaux des monts
se rapprochent du Gange, les p
la cruelle déesse disent avec or
le sang répandu sur ses autel
mais le temps d'y sécher.

Sous d'autres rapports, le
Dévi ne diffère pas de celui d
dieux, mais quelquefois il p
forme qui a attiré bien des r
à la religion des Indous. Je ve
de ces orgies secrètes qui
occupé les missionnaires, et d
heureusement personne n'a

[redacted]

l'existence. Dans ces horribles e secte des adorateurs de Dévi, e surtout de Brahmanes, mais exclusivement, car dans cette utes les castes sont abolies, t pendant la nuit, hommes et , se livre aux plaisirs de la 'enivre, et s'abandonne aux plus honteux. C'est d'autant eux que c'est la religion qui prétexte à ces orgies; mais ement il est probable qu'elles sez rares, et s'accomplissent dans le plus profond mystère. e d'ailleurs pas avouer qu'on tie de cette secte infâme, et egardée avec horreur et mépris les Indous orthodoxes. Outre aires, et même sans appartenir de Dévi, il y a parmi les or- ndiants un certain nombre qui nt au-dessus de toutes les lois nt pouvoir se livrer à toutes ssions sans commettre de pé- s gens-là aussi ne contribuent à faire voir la religion des sous un jour fâcheux, et on nier qu'ils ne mêlent le plus des idées de licence et de sen- e à toutes les parties de leur gie; mais ordinairement cela pas de leurs chants, de leurs le leurs temples, de leurs fêtes t le monde ne peut pas étudier. ngerpeut vivre au milieu d'eux des années, et même assister part de leurs cérémonies reli- sans y rien voir d'indécent, car indoues en fait de décorum, au point de vue des rapports s, sont portées à un point de qui semble souvent aux ns passer les bornes de la

ou. Il est ordinairement re- é sous la forme d'un doux et une homme d'une couleur d'a- 'êtu comme un roi des anciens Il est aussi représenté très-sou- s l'une des formes de ses dix tions principales que nous allons r brièvement, pour donner un llon du génie inventif des In- fait de fiction.

Dans la première, il prit la forme d'un poisson ponr sauver les Védas emportés par un démon dans le dé- luge. Dans la seconde, il se transforma en sanglier, et avec ses défenses il re- pêcha le monde qui était tombé au fond de l'Océan. Dans la troisième, sous la forme d'une tortue, il porta le poids d'une montagne fameuse dans les légendes indoues. La quatrième incar- nation de Vishnou fut motivée par des raisons un peu plus en rapport avec les affaires humaines. Un tyran in- fidèle voulait mettre son fils à mort pour le punir de la foi qu'il avait dans Vishnou. Dans la dernière en- trevue qu'il devait avoir avec le malheu reux jeune homme, le tyran, pour se moquer de la prétendue ubi- quité du dieu, demanda à sa victime s'il se trouvait aussi dans une des co- lonnes de la salle où ils étaient. Le fils répondit par l'affirmative, et le roi furieux allait ordonner son exécution, lorsque Vishnou, sous la forme d'un homme à tête de lion, sortit aussitôt de la colonne, et mit le père cruel en pièces. L'histoire de la cinquième in- carnation est peut-être plus curieuse encore. Un roi par ses sacrifices et ses austérités avait acquis une telle puis- sance sur les dieux, qu'ils avaient été obligés de lui abandonner la terre et la mer et qu'ils attendaient avec terreur son dernier sacrifice, qui devait lui donner la possession du ciel. Dans ces circonstances, Vichnou alla trouver ce conquérant d'un nouveau genre sous la forme d'un nain, et il lui demanda autant de terre qu'il pourrait en mesu- rer en trois pas. Le roi, riant de sa pe- tite taille, lui accorda sa requête; mais alors du premier bond Vishnou tra- versa la terre, du second l'océan, et alors, ne trouvant plus d'espace pour le troisième pas qui lui était accordé, il remit sa promesse au roi, à la con- dition qu'il descendrait aux régions infernales.

Dans sa sixième incarnation, Vish- nou se présenta sous la forme de Pa- ris Râm, héros brahmane, qui fit la guerre aux Kchatryas ou caste mili- taire, et l'extermina. Dans sa septième

incarnation, il se montra sous la forme de Râma; dans la huitième, sous celle de Bella Râma, héros qui délivra la terre des géants. Dans sa neuvième incarnation, il se produisit comme Bouddha, auteur d'une fausse religion; il prit cette forme pour tromper les ennemis des dieux. Cette légende est évidemment destinée à ravaler le bouddhisme, le rival des Brahmanes. La dixième incarnation est encore à venir.

Mais toutes les autres incarnations de Vishnou ont été mises dans l'ombre par celles de Râma et de Crishna, qui non-seulement ont éclipsé, au moins dans l'Inde, leur père Vishnou, mais ont substitué leur culte à celui des dieux antiques et même de tous les autres dieux, excepté Siva, Sourya et Gânesa.

Râma. — Râma, identifié avec Vishnou par la superstition de ses adorateurs etait un roi d'Oude, et c'est dans les traditions indoues presque le seul personnage dont les actes présentent quelque caractère historique. Il commença, dit-on, par être exclu du trône paternel et passa nombre d'années dans la retraite religieuse au milieu des forêts. Son épouse, la reine Sita, ayant été enlevée par le géant Râvana, il se mit en campagne pour la délivrer, conduisit son armée dans le Deccan, pénétra jusque dans l'île de Ceylan, dont Râvana était le roi, et reconquit Sita après une victoire complete sur son ravisseur. Dans cette expédition il eut pour alliés une armée de singes, commandés par Hanoumân, dont on voit souvent l'image dans les temples, et qui est adoré dans le Deccan au moins autant que Râma ou aucun autre dieu. Cependant la fin de Râma fut malheureuse, car ayant par son imprudence causé la mort de son frère Lachman, qui avait été le fidèle compagnon de ses dangers et de ses victoires, il se jeta de désespoir dans un fleuve; mais ce fut, au dire des Indous, pour être réuni à la divinité. Toutefois il conserve encore son existence individuelle, comme le prouve le culte particulier dont il est l'objet. Râma est toujours représenté sous la

forme humaine et il est
rations presque univers
Crishna. — Cependa
encore loin d'avoir la
cordée à un autre mortel
qui n'est pas compris da
des incarnations de Vis
l'histoire est beaucoup m
comme roi et comme c
de la famille royale de
Djamna, il fut élevé
du voisinage qui parv
traire aux cruautés d'u
contre lui. Cette pério
tence semble être celle
plus d'impression sur
Indous, qui ne se lass
raconter les bizarres e
enfance, comment il
l'air, détruisait les serpe
même une secte très-n
l'adore sous la forme
comme le créateur et le
prême de l'univers. Crish
moins comme jeune hom
siasme de ses adoratrice
sent de célébrer sa jeunes
lieu des *Gopis*, nymphes
consacré, dansant, cha
de la flûte, captivant
toutes ses agrestes com
me des princesses de l'
avaient entendu parler
Dans son âge mûr il me
d'innombrables aventur
il vainquit le tyran qu
héritage et remonta sur
à son tour pressé par
étrangers, il fut obligé d
Dwârika dans le Gouz
prit parti pour la famil
dans la guerre où ils d
Courous la souveraineté
ville qu'on suppose a
nord-est de Delhi, et à
rante milles du lieu où
dans l'Indoustan.

Cette guerre est le s
poëme héroïque des Ind
Bharata, dont Crishna
héros. Elle se termina
des Pandous et le reto
dans sa capitale du Gou
Râma il eut une mort

pliqué bientôt après sa victoire
e cruelles discordes civiles,
ut frappé d'un coup de flèche
chasseur qui tira sur lui dans
ion, croyant tirer sur une pièce
r.

ta est le plus populaire des
dous.

i les fidèles qui adorent Vish-
lusivement à tous les autres
y a une secte dont le culte ne
qu'à Râma; mais, bien que
e d'une classe importante,
comprenant une foule consi-
'ascétiques et presque les plus
éculateurs sur les matières
s, elle ne peut se comparer ni
ombre, ni pour la popularité,
e vishnouvite qui s'est vouée
nent au culte de Crishna.
ecte comprend tous les hom-
s et sensuels, presque toutes
s, et en réalité la majorité des
s presque toutes les classes
été.

art des adorateurs de Crishna
qu'il n'est pas une in-
de Vishnou, mais Vishnou
, Vishnou, le créateur éter-
istant par lui-même, de l'u-

sont les principales manifes-
e Vishnou; mais ses incarna-
émanations, en ne comptant
s qui sont mentionnées dans
sont innombrables : que se-
l fallait tenir compte de tou-
où on le fait comparaître sous
le quelque saint ou héros lo-
ses admirateurs ont voulu
ieu?

nd d'ailleurs la même liberté
autres dieux. On leur prête
'nations infinies. Candoba,
divinité des Mahrattes, qu'on
e sous la forme d'un cava-
est une incarnation de Siva.
ille brahmane de Chinchar,
a, qui jouit du singulier pri-
posséder un dieu héréditaire
membres, prétend tirer son
ne incarnation ou émana-
ânesa.

ages mêmes ont des divini-
tés locales qui sont des émanations de Vishnou ou de Siva ou des déesses leurs épouses. Mais toutes ces incarnations sont insignifiantes, comparées aux grandes incarnations de Vishnou, surtout à ses incarnations dans les personnages de Râma et de Crishna.

Lakchmî est l'épouse de Vishnou; elle n'a pas de temple, mais, comme elle est la déesse de l'abondance et de la fortune, il n'y a pas à craindre de voir tomber son culte dans l'oubli.

Des autres dieux, Gânésa et Sourya (le soleil) sont ceux qui sont le plus honorés.

Tous deux ils ont des adorateurs qui les préfèrent à tous les autres dieux; tous deux ils ont des temples et un culte particulier. Gânésa a probablement dans le Deccan plus de temples qu'aucun autre dieu, excepté cependant Siva.

Sourya est représenté dans un char, la tête entourée de rayons.

Gânésa ou Ganpatti est représenté sous la figure d'un homme très-corpulent, avec une tête et une trompe d'éléphant.

Aucun des neuf autres dieux dont nous avons donné les noms n'a aujourd'hui de temples particuliers, bien qu'il soit très-probable que jadis ils en ont eu. Les uns ont une fête annuelle pour laquelle on leur fait une statue, qu'on adore pendant toute la journée et qu'on jette le lendemain à la rivière; d'autres ne figurent jamais que dans les prières. Indra, en particulier, semble avoir jadis occupé dans les sentiments religieux des Indous une beaucoup plus grande place qu'aujourd'hui; on l'appelait le roi du ciel et des dieux; sir William Jones l'a considéré comme le Jupiter des Indous; aujourd'hui on n'en entend presque plus parler.

Câma, le dieu de l'amour, a subi un semblable destin: c'est la plus charmante des divinités indoues, c'est celle que les Européens accepteraient le plus volontiers comme reelle. Doué d'une éternelle jeunesse et d'une incomparable beauté, il exerce son empire sur les dieux et les hommes. Bra-

hma, Vishnou, et même le terrible Siva, ont senti les traits de son arc de fleurs; ils ont eu le sein percé de ses flèches. Les temples, les grottes qui lui sont consacrés, jouent un grand rôle dans les légendes, les poëmes et les drames de l'antiquité; mais aujourd'hui il est tout aussi négligé que les neuf autres, sauf cependant Yâma, qui, en sa qualité de juge des morts, est encore un objet de respect et de terreur.

Chacun de ces dieux a son ciel séparé et ses serviteurs particuliers. Ce sont des palais d'inénarrables félicités, tout brillants d'or et de joyaux.

Le ciel d'Indra est celui de tous qui a été le plus souvent décrit. Outre ses palais d'or ornés de pierres précieuses, il est embelli de frais ruisseaux, de grottes, de jardins toujours en fleurs, parfumé par les exhalaisons d'un arbre céleste qui croît au centre, et le remplit tout entier de ses senteurs aromatiques. Il est illuminé par une lumière mille fois plus brillante que celle du soleil; il est habité par les Apsaras et les Gandarvas (nymphes et chanteurs célestes). Des génies de plusieurs espèces sont consacrés au service de ses heureux habitants, qui passent leur temps dans les chants, les danses et les plaisirs de toute espèce.

Bons et méchants esprits. Outre les anges et les bons génies qui habitent les différents cieux, il y a encore diverses espèces d'esprits mêlés au reste de la création :

Les Asouras, parents des dieux, déshérités et précipités dans les ténèbres, mais luttant toujours contre leurs rivaux, et fort semblables aux Titans de la mythologie grecque.

Les Deïtyas, autre espèce de démons assez nombreux pour avoir levé des armées et fait la guerre aux dieux.

Les Râkshasas, êtres gigantesques et malfaisants. Les Pisâchas, méchants aussi, mais moins puissants. Les Bhouras, mauvais esprits du dernier ordre, assez semblables aux fantômes et vampires des croyances populaires de l'Europe, mais dont l'existence est acceptée dans l'Inde par les hommes de to rangs et de tous les âges.

Il faut encore compter dans nomenclature une espèce de div très-nombreuses, quoique leur tence ne soit reconnue que dan sphères très-limitées, et quoiq Brahmanes contestent souvent la mité du culte qui leur est rend sont les dieux des villages; chac adore deux ou trois comme ses p spéciaux, et quelquefois aussi comi persécuteurs obstinés. Ce sont en que sorte les Pénates et les dieu res des Romains. Les esprits d sonnes décédées qui ont, à un titr conque, attiré l'attention du voi pendant leur vie, jouissent souv cet honneur.

Un trait assez extraordinaire religion des Indous (mais elle n'e la seule à qui il appartienne), que les dieux n'ont qu'une exi limitée. A la fin d'un cycle, d'u rée prodigieuse il est vrai, l'u cesse d'exister; la Trinité et les dieux inférieurs perdent leur exis et la Grande Cause Première seule dans l'espace infini. Apr certain laps de siècles, elle exe nouveau son pouvoir, et toute l tion, avec ses êtres humains et d renaît à la vie.

On a de la peine à croire qu fables grossières et puériles c celles dont nous avons parlé n pas les restes des temps barbares; dans la divine origine du christi n'a pas empêché qu'après le décl lumières, qui suivit l'invasion d bares, il n'ait aussi été mêlé d perstitions extraordinaires; auss on croire, avec les orientalist plus compétents, que le système dous, autrefois beaucoup plus p tombé dans l'état où nous le v par suite de la décadence de tou branches de l'activité intellectue

Nous nous sommes abstenu d parer le système religieux de dous à la religion d'aucun aut ple : les savants réussiront peut trouver la loi de ses rapports mythologie de la Grèce ou de l'É

est un travail qui est encore à

ous reste maintenant à parler
oyance des Indous à la vie fu-
ur doctrine, c'est, comme on
transmigration des âmes; mais
aut pas oublier qu'ils croient
qu'entre leurs divers modes
nce ils iront, suivant leurs
, jouir de milliers d'années
eur dans leurs cieux, ou souf-
ussi longs tourments dans quel-
de leurs enfers, encore plus
ux que les sphères célestes.
ant remarquons que l'espé-
'est jamais enlevée à personne:
grand coupable, après avoir
ses crimes par des siècles de
nces, par de longues transmi-
s, peut à son tour monter dans
des êtres, entrer dans le ciel,
e aspirer à la plus grande ré-
se que les bons puissent espé-
bsorption dans le sein de Dieu.
descriptions du bonheur ou des
nts de la vie future sont ani-
poétiques. Les bons, aussitôt
nt dépouillé leur corps mor-
nparaissent devant Yama; ils
nduits en sa présence par des
s délicieux, ombragés par des
parfumés, arrosés par des ruis-
out couverts de lotus. Dans
t voyage des pluies de fleurs
t sur eux, l'air retentit des
s des bienheureux, et du
encore plus mélodieux des an-
s méchants, au contraire, sont
s par des sentiers étroits et
ux; ils ont à traverser des
brûlants, des champs de pier-
leur coupent les pieds à cha-
; ils vont nus, dévorés par la
uverts de sang et d'immondi-
us une pluie de cendres chau-
de charbons brûlants; d'horri-
paritions viennent les effrayer,
lissent l'air tout autour d'eux
lugubres et de plaintes déchi-
Les enfers, où ils sont enfin
, sont décrits avec un mélan-
ublime et d'exactitude minu-
qui rappellent en plus d'un pas-
poëme du Dante.

Ces récompenses et ces châtiments sont souvent bien proportionnés aux mérites ou aux démérites des morts, et on ne saurait douter qu'ils n'aient une grande influence sur la conduite des vivants. Mais, d'un autre côté, l'efficacité accordée à la foi et à l'observance des formes extérieures de la piété, la facilité d'expier les crimes par des pénitences, sont malheureusement les traits principaux du système, et elles ne doivent pas peu contribuer à en affaiblir la puissance morale.

L'influence indirecte du système sur la moralité des fidèles est peut-être encore plus nuisible que ces imperfections mêmes. Il entretient une superstition grossière qui ruine et dégrade l'esprit; la récompense suprême qu'il assigne à la vertu, se reposer dans ce monde pour être après absorbé dans le sein de Dieu, a pour effet de détruire les deux plus grands stimulants de la vertu, l'esprit d'entreprise et l'amour de la gloire. Ses entreprises sur le domaine de la loi et de la science tendent à les fixer, sans espoir de progrès, au point même qu'elles avaient atteint lors de la prétendue révélation; son intervention dans les détails les plus vulgaires de la vie détruit toute habitude et tout sentiment de liberté, elle réduit la vie humaine à n'être plus qu'une affaire de routine. Quand les individus sont libres, le progrès s'accomplit naturellement et sans secours : une nation se modifie complétement dans le cours de quelques générations, sans qu'il en coûte aucun sacrifice à personne; mais quand la religion vient interposer son autorité dans les détails de l'existence, il faut une hardiesse peu commune pour oser entrevoir la moindre nouveauté; et celui-là doit se préparer à renier sa religion, à déserter la communion de ses amis, qui veut faire le plus léger changement dans son régime alimentaire.

C'est dans son intérieur même, dans les limites de son empire, que le système religieux des Indous a été surtout impuissant à prévenir les innovations. Sans doute la révélation

originale n'a jamais été mise en question, mais il semble que chacun ait été libre d'attacher selon son gré plus ou moins d'importance à telle ou telle de ses parties; souvent le même passage a été compris de diverses manières, et comme il n'existait pas d'autorité qui pût défendre l'unité d'interprétation, on a vu naître une multitude de sectes, différant toutes les unes des autres dans leurs principes et dans leur pratique.

Sectes. — Il y a trois sectes principales : les Sivaïtes ou adorateurs de Siva, les Vishnouvites ou adorateurs de Vishnou, les Saktites ou adorateurs de l'une des Saktis, les associées femelles ou les puissances actives des membres de la Trinité.

Chacune de ces sectes se divise en une infinité de rameaux, nes de la différence des formes sous lesquelles la Divinité est adorée, ou des diverses opinions métaphysiques et religieuses que chacun d'eux a greffées sur le tronc principal. Les Saktites peuvent se partager eux-mêmes en trois grandes branches, qui adorent chacune l'une des trois deesses. Les adorateurs de Devi, l'épouse de Siva, sont sans comparaison les plus nombreux, plus nombreux même que les deux autres branches réunies.

Outre ces trois grandes sectes, il y en a de moins importantes qui adorent Sourya ou Gânesa, ou qui, Indous dans la forme, approchent-tres pres du Déisme le plus pur.

Les Sikhs, dont nous aurons occasion de parler, ont fondé une secte qui a introduit des innovations telles, qu'on peut la regarder comme une religion nouvelle.

Il ne faudrait pas supposer que chaque Indou appartient à l'une ou à l'autre des sectes que nous venons de nommer; au contraire, ceux-là seuls sont reconnus pour orthodoxes, qui ne veulent accepter le culte exclusif d'aucun dieu, mais au contraire les acceptent tous, suivent dans le culte les formes prescrites par les Vedas, les Pouranas ou autres livres sacres, et rejettent toutes les ceremonies tirées

d'autre origine. C'est i
qu'en apparence du moi
encore la grande majori
des Brahmanes. Mais, se
babilité, même parmi
guère que ceux d'un espri
phique qui ne se senten
preference pour telle ou
à plus forte raison doit-i
des classes inférieures, qu
nent guère que l'observa
des cérémonies du culte
incarnations de Vishnou q
séduit les imagination
Dans tout le Bengal et l'I
de ce côté que se tour
sentiments religieux du p
que les temples de Siva
nombreux, cette divinité
que peu de fidèles; encor
jouir de peu de considér

Siva a toujours été re
le patron spécial des Bra
il n'a jamais souri aux
populaires. Dans les lieux
fidèles ont la supériorit
la masse de la multitude
tachée à son culte que p
santes aventures de Râ
hna. Le premier de ces c
surtout honoré sur les
Djamna et le cours supéri
sur le cours inférieur de c
le centre et dans l'ouest d
la popularité de Crishna e
la sienne. Cependant Râ
dans l'Inde entière, et so
deux fois est le salut ord
dressent toutes les class

Les Sivaïtes forment
une proportion considé
dres reguliers; c'est dan
le pays des Marattes qu'il
nombreux. Plus au su
Vishnouvites qui sont en
cette partie de l'Inde, Vis
adoré sous sa forme hum
et de Crishna, mais sous
abstrait de conservateu
Les Saktites ou adorate
nité femelle sont partou
les autres, et il y a des li
en grande majorité. Le
de la population du Ben

[redacted]

; l'une ou l'autre des déesses, celui de Dévi.
ue partout la différence des sec- que vive et profonde, et recou- t haines cachées, est assez dif- aisir. Les Européens ont quel- à les discerner, à moins qu'ils ppris à le faire dans les livres Colebrooke, Buchanan. etc. oles peints sur le front, et qui ndicateurs des sectes, sont cer- t une des singularités les plus s de la toilette d'un Indou; et t on les a souvent pris pour le la caste, et non pas de la

rsonnes qui veulent se faire une secte subissent une sorte u, dont la principale céré- la communication secrète à par le *Gourou* (instructeur , de certaines paroles qui dent à la communication du ans l'initiation des Brahma-

tes ne remontent pas toutes antiquité. Le culte particulier grands dieux et de leurs dées- sion des divinités inférieures, oute très-ancien; mais il est savoir quand commencerent uire les prétentions de supé- clusive de chacun d'eux sur : selon toute probabilité, ait beaucoup plus récent que r.
le presque certain que les lées sur l'adoration d'incarna- iculières, comme celles de Râ- Crishna, sont postérieures au ement du huitième siècle de

bre des sectes s'est sans doute accru par suite de l'oubli ombés les Védas, la source où nonter pour retrouver la re- ioue dans sa pureté. L'étude res était réservée comme un ux trois castes des hommes nés; de ces castes deux sont teintes aujourd'hui, et celle a bien négligé les devoirs qui it confiés dans le principe. ns doute attribuer à ces cir- constances l'oubli de l'ancien rituel, remplacé depuis par un autre, mieux adapté aux révolutions qu'ont subies les opinions religieuses du peuple.

Il se compose aujourd'hui d'une collection d'hymnes, de prières, d'invocations assez modernes, qui, mêlées avec quelques fragments des Védas, défrayent les cérémonies du culte. M. Colebrooke l'a analysé dans trois essais séparés, et insérés aux volumes, V et VII des *Asiatics Researches*.

La différence entre ce rituel et celui dont nous pouvons nous faire une idée dans le livre de Manou, semble être beaucoup moindre qu'on ne serait tenté de le croire. Les longues instructions qui y sont données sur les ablutions, la méditation du *Gayatri*, etc., etc., ne sont pas en contradiction avec la religion des Védas; et peut-être existaient-elles au temps de Manou, quoique celui-ci n'en ait pas parlé. Les objets du culte sont à peu près les mêmes : les divinités des éléments et des puissances naturelles. L'introduction du nom de Crishna est certainement une innovation, mais il se présente très-rarement.

Les cérémonies des Indous sont nombreuses, mais peu capables de faire impression; leur liturgie, à en juger par les extraits qu'en donne M. Colebrooke, contient quelques beaux passages, mais en général elle est ennuyeuse et insipide. Chacun accomplit tout seul ses dévotions quotidiennes dans sa maison, dans le temple, dans le fleuve, dans le lac qui lui convient; la pauvreté du style de ces prières ne peut pas être rachetée par le lien sympathique qui unit des hommes qui prient en commun. La forme du service religieux, si l'on peut parler ainsi, est changée; mais les occasions où il doit être célébré sont les mêmes qu'au temps de Manou. D'ailleurs, ce sont toujours les mêmes cérémonies qui se répètent chaque jour, depuis la conception de l'enfant jusqu'à la mort du vieillard. Ce sont pour chaque jour les mêmes prières, les mêmes sacrifices, les mêmes oblations. On prend cependant pour les abréger plus de liberté que le code

de Manou ne semble en accorder en théorie; mais peut-être la pratique de son temps ne différait-elle pas de celle d'aujourd'hui.

Un Brahmane qui voudrait encore aujourd'hui s'acquitter de tous ses devoirs religieux n'en aurait pas pour moins de quatre heures par jour. Toutefois, s'il est engagé dans les affaires de ce monde, il peut avoir fini en une demi-heure. Les gens des classes inférieures se contentent de répéter plusieurs fois au bain le nom de leur patron.

La multiplication des sectes est à la fois la cause et la conséquence de l'importance qu'ont prise les ordres monastiques. Chacun d'eux se consacre au service particulier de quelque divinité, et sa puissance est en raison directe de la faveur qui s'attache à son patron. Aussi prêchent-ils chacun la foi dans son Dieu, comme le moyen d'arriver à la satisfaction de ses désirs et de racheter ses péchés. Comme déduction logique, ils réclament de tous leurs disciples et pour toute la vie une obéissance absolue, comme celle que le Brahmane de Manou, dans la période de son enseignement, exigeait des élèves, mais seulement pendant le temps du noviciat.

C'est là la cause de tous les empiètements que ces ordres ont faits sur l'autorité religieuse des Brahmanes, et par conséquent aussi des sentiments de haine que ceux-ci leur ont voués.

Les Brahmanes de leur côté ont profité de l'exemple des *Gosayens*, et ils ont essayé, comme leurs rivaux, de prendre en main le gouvernement des diverses sectes. Ainsi des quatre-vingt-quatre *Gourous* ou chefs spirituels de la secte de Râmanoudj, il y en a soixante-dix-neuf qui sont des Brahmanes séculiers.

La puissance de ces chefs de sectes est une des innovations les plus remarquables du système religieux des Indous. La plupart d'entre eux dans le sud de la Péninsule, ceux surtout des ordres réguliers, ont de grandes maisons défrayées par des donations en terres, ou par les contributions de leurs fidèles.

Ces revenus se dépensent
œuvres de charité; mais c
ges entretiennent aussi u
de maison, surtout dans l
d'inspection, où on les vo
des éléphants, environnés
brillantes, etc., etc., comm
res du monde temporel.
suivre par des multitudes
et sont toujours reçus ave
par les princes dont ils t
États.

2° *Du Bouddhisme et ...nisme.*

Il est deux religions qui,
tinctes de celle des Indous,
partenir à la même origin
tagé le respect des peupl
avant l'introduction d'une
plétement étrangère par l'i
hométane.

Ces deux religions so
dhisme et le Djaïnisme.

Toutes deux se font
comme les doctrines Br
par leur tendance au quié
respect pour la vie a
croyance à la transmigrati
à l'existence d'enfers pou
des méchants, et de cieux
compense des bons. Leur
mun, leur but final est
d'un état de parfaite apa
nos yeux ne diffère pas de l'
complète; les moyens
ploient pour y parvenir son
des mortifications, et le
complet des soucis et des
de l'humanité.

Les différences entre le
gions nouvelles et le Brah
sont pas moins frappante
points de ressemblance;
nombreuses surtout chez le
tes.

La plus ancienne des
dhistes semble nier l'existe
et quelques-unes de celles
tent refusent cependant d
naître comme le Créateur
rain de l'Univers.

Selon l' ...cienne secte



[redacted]

ie la matiere, qui est éternelle. nce d'organisation est inhé- natière; et, quoique l'univers temps en temps, cette qualité ère le fait renaître après une ériode, pour subir encore une nort et recommencer ensuite uvelle, sans qu'il y ait besoin édiaire d'aucun agent exté-

le plus élevé dans l'échelle de cupé par certains êtres nom- has, qui se sont élevés eux- r leurs propres mérites et érités, pendant une longue nsmigrations dans ce monde s mondes antérieurs, à ce d'inactivité et d'insensibi- regardé comme le souverain

ole athéiste compte cepen- lligence et la volonté parmi inhérentes à chaque molé- matière. Une autre secte, *rådjnikas*, essaye d'expli- ence de ces qualités d'une ntelligible, en les combinant e, en les réunissant à la de façon à en faire une sorte particulière : mais cepen- combinaison ne suffit pas pliquer le mouvement; l'ê- ormé reste dans un état de tuel, ses qualités agissent tres parties de la matière, y ait effort ni volition de

sectes de Bouddhistes qu'on peler Déistes : l'une recon- ence d'un Être suprême, matériel, intelligent, doué , de liberté, de qualités ais qui cependant, comme tème précédent, ne sort ja- état de perpétuel repos. les écoles qui croient à cette regarde comme le seul ternel et existant par lui- lis qu'une troisième lui asso- re comme existence séparée, un troisième être formé par s deux autres, et auquel le la création de l'Univers. is aucune des écoles Boud- dhistes l'action de la Divinité ne lui fait produire par sa volonté plus que l'émanation de cinq ou de sept *Bouddhas*; et de ces Bouddhas, procèdent de la même manière cinq ou sept autres nommés *Bôdhisatouas*, dont chacun à son tour est chargé de la création d'un monde.

Et encore, si essentiel est le repos à la félicité et à la perfection dans les idées des Bouddhistes, que les Bôdhisatouas eux-mêmes sont déchargés, autant qu'il est possible, du soin de conserver leurs créations. Quelques philosophes enseignent donc que chacun des Bhôdisatouas prend bien garde de constituer l'Univers en vertu de lois qui lui permettent d'exister par lui-même; d'autres imaginent des agents inférieurs créés dans ce dessein; il est même une école qui prétend que le Bôdhisatoua du monde actuel produisit les trois personnes de la Trinité indoue, et leur délégua ses trois pouvoirs de création, de conservation et de destruction.

Les opinions diffèrent sur le compte des Bouddhas qui se sont élevés à ce degré par la vertu des transmigrations. Les uns croient, avec l'école athéiste, que ce sont des productions de la nature semblables aux autres hommes, et qu'ils conservent une existence indépendante, même après être arrivés à l'état si désiré d'immobilité parfaite. Les autres sectes prétendent que ce sont des émanations de l'Être suprême, issues d'autres Bouddhas ou Bôdhisatouas, et qu'ils sont finalement récompensés de leurs mérites par leur absorption dans l'essence divine.

Il y a eu un grand nombre de ces Bouddhas humains dans ce monde et dans les mondes antérieurs; mais les sept derniers sont plus distingués que les autres, le dernier surtout, *Gôtama* ou *Sakya*, qui révéla la religion actuelle, fixa les lois du culte et de la morale, et qui, bien que passé depuis longtemps à un degré d'existence beaucoup plus élevée, est regardé comme le chef religieux de ce monde, et continuera de l'être jusqu'à ce qu'il ait accompli toute sa période de cinq mille ans.

Au-dessous des Bouddhas il y a un

[redacted]

nombre de degrés infinis, occupés par les hommes qui ont plus ou moins approché de la perfection par la sainteté de leur vie.

Outre la hiérarchie des Bouddhas, existe encore une multitude innombrable de créatures célestes ou terrestres, les unes empruntées purement et simplement au panthéon indien, les autres inventées par les Bouddhistes.

Les Bouddhistes des diverses contrées diffèrent beaucoup entre eux. Ceux du Népâl semblent être le plus profondément imbus des superstitions indoues; mais même chez les Bouddhistes de la Chine on reconnaît facilement l'origine indienne.

La secte qui admet l'existence d'un Dieu est la plus répandue dans le Népâl; la secte athéiste règne presque en souveraine, et dans toute la pureté de ses doctrines, dans l'île de Ceylan. M. Abel Rémusat dit qu'en Chine la secte athéiste est celle à laquelle le peuple s'est le plus attaché.

Les Bouddhistes diffèrent des Brahmanes sous un grand nombre de rapports. Ils nient l'autorité des Védas et des Pouranas; ils ont renversé le système des castes: leurs prêtres sont pris dans toutes les classes de la société, et ont plus de points de rapports avec les moines de l'Europe qu'aucuns des ministres de la religion indoue. Ils vivent dans des monastères, sont uniformément habillés de jaune, vont les pieds nus, se rasent la barbe et les cheveux, ont dans leurs chapelles des services réguliers auxquels ils assistent en commun; et enfin dans leurs processions, leurs chants, leurs cérémonies, leur façon d'illuminer leurs temples, ils ont avec le rituel de l'Église catholique des points de ressemblance qui ont vivement frappé tous les savants. Ils ne jouissent d'aucune des libertés dont les ordres monastiques de l'Inde ne se font pas faute; ils se vouent au célibat, et renoncent à presque tous les plaisirs des sens; ils mangent ensemble dans un réfectoire commun; ils dorment assis dans une attitude prescrite, et ne sortent de leur monastère qu'une fois par semaine, pour aller tous ensemble au m
ques-uns vont chaque jour
quêtes ou plutôt recevoir des
car la mendicité est interdite
règle. Les moines n'ont d'au
pation que le service religieu
temples attachés à leurs mo
le public n'y est pas admis, e
dévotions dans d'autres tem
des couvents.

Il existe aussi des couvents
femmes.

Les Bouddhistes portent l
pour la vie animale beaucoup
que les Brahmanes; leurs p
mangent pas après l'heure de
ne boivent après la nuit to
peur d'avaler par mégarde
sectes invisibles; ils portent
avec eux un balai dont ils s
pour nettoyer la place avan
seoir, toujours dans la craint
ser une créature vivante. Or
qui se couvrent la bouche ave
ceau d'étoffe, pour ne pas a
insectes en respirant. Ils n
comme les Brahmanes un re
gieux pour le feu; ils honore
liques des saints, sentiment
aux autres Indous. Pour loge
ques (quelques cheveux, un
dent), ils élèvent ces solides
ces monuments en forme
dont quelques-uns sont de di
colossales.

Les Bouddhas sont quelqu
présentés debout, mais plus
rement assis et les jambes cr
Turque, le corps droit, dans
d'une profonde méditation, l
nance calme, et les cheveux b

Outre les temples et les mo
qu'on voit dans les pays où
dhisme existe encore, on tr
l'Inde des ruines magnifique
ont appartenu.

Les plus remarquables de c
ments sont des temples souter
merveilleux hypogées d'Ellôra
vre des Bouddhistes. Le plus
de leurs travaux est à Carla, ent
et Bombay; sa hauteur et sa l
ses colonnades qui le séparen
parties, le chœur et les aile

m ogives et sculptée, rappellent
veilles de l'architecture gothi-

Bouddhistes possèdent une lit-
très-riche, mais qui ne diffère
elle des Brahmanes. On la con-
ns les dialectes locaux des diver-
trées où l'art de l'imprimerie de
gtemps connu, a merveilleuse-
ultiplié le nombre des livres.
Hi, ou dialecte local de Ma-
ancien royaume sur le Gange,
nce de Gôtama ou Sakya) sem-
le dialecte le plus générale-
nployé dans les écrits religieux
ddhistes.

Djaïnistes occupent une place
diaire entre les Bouddhistes
rahmanes.

nt d'accord avec les Bouddhistes
er l'existence ou du moins l'ac-
la providence de Dieu; comme
croient à l'éternité de la matière,
ent ou honorent les saints, ils
respect scrupuleux pour la
nale, et suivent sur ce sujet les
pratiques; ils n'ont pas non
prêtres héréditaires, rejettent
autorité des Védas, et n'ont
fices, ni respect religieux pour
Comme les Bouddhistes encore,
ent la félicité suprême dans un
abstraction parfaite, et ils ont
croyances brahmaniques les
emprunts.

d'autres rapports ils se rappro-
les Brahmanes; ainsi ils ont
é la division par castes. Les
tes de l'ouest et du sud de l'Inde
nservé cette distinction dans
rigueur, et l'on peut dire qu'elle
ssi acceptée de fait par ceux
d-est. Quoiqu'ils rejettent l'au-
es Védas comme loi absolue, ils
ordent cependant une grande
sur tous les points où les Védas
rarient pas leurs idées religieu-
principale objection qu'ils leur
nt est tirée des sacrifices san-
ordonnés par les Védas, et de
que peut causer la combus-
s offrandes consumées sur les

Djaïnistes reconnaissent toutes les divinités des Brahmanes, et même ils adorent un certain nombre d'entre elles quoiqu'ils les regardent comme fort inférieures à leurs saints, pour lesquels surtout ils réservent leurs hommages.

En dehors de ces points de ressemblance avec les Brahmanes et les Bouddhistes, les Djaïnistes ont de certaines croyances qui leur sont propres. Leurs adorations s'adressent principalement à un nombre limité de saints qui se sont élevés eux-mêmes, par leurs austérités, au-dessus des dieux. Ce sont les *Tirtankeras*, dont il existe vingt-quatre dans le présent, comme il en a existé vingt-quatre dans le passé, comme il en existera vingt-quatre dans l'avenir.

Les plus honorés de ces vingt-quatre personnages sont : Rishoba, le premier des Tirtankeras actuels, et surtout les vingt-troisième et vingt-quatrième, Parasnâth et Mahavîra. Comme, excepté l'histoire de ces deux derniers, celle de tous les autres est évidemment fabuleuse, on a conjecturé, avec quelque apparence de raison, que Parasnâth et Mahavîra sont les véritables fondateurs du Djaïnisme. Tous, d'ailleurs, sont plongés dans le même état de parfaite béatitude apathique, et n'ont aucune part au gouvernement du monde.

Les Djaïnistes ont introduit quelques changements dans les rangs et l'histoire des divinités Brahmaniques qu'ils ont conservées. Ils n'accordent aucune supériorité aux trois grands dieux de la Trinité brahmanique. De plus, ils ont encore beaucoup ajouté au nombre des dieux et à l'absurdité générale du système : ainsi ils comptent soixante-quatre Indras et vingt-deux Dévis.

Ils n'honorent pas les reliques des saints, et n'ont pas d'établissements monastiques. Leurs prêtres sont désignés sous le nom de Djâtis; ils sont de toutes les castes, et leur costume, malgré quelques différences, rappelle parfaitement celui des Brahmanes. Ils portent de larges manteaux blancs, vont la tête nue, avec la barbe et les cheveux courts; ils s'appuient sur un bâton noir, et sont toujours armés d'un balai comme les Bouddhistes. Ils vivent d'aumônes et ne se baignent jamais,

incarnation, il se montra sous la forme de Râma; dans la huitieme, sous celle de Bella Râma, héros qui délivra la terre des géants. Dans sa neuvieme incarnation, il se produisit comme Bouddha, auteur d'une fausse religion; il prit cette forme pour tromper les ennemis des dieux. Cette légende est évidemment destinée a ravaler le bouddhisme, le rival des Brahmanes. La dixieme incarnation est encore à venir.

Mais toutes les autres incarnations de Vishnou ont étémises dans l'ombre par celles de Râma et de Crishna, qui non-seulement ont éclipsé, au moins dans l'Inde, leur pere Vishnou, mais ont substitué leur culte à celui des dieux antiques et même de tous les autres dieux, excepté Siva, Sourya et Gânesa.

Râma. — Râma, identifié avec Vishnou par la superstition de ses adorateurs était un roi d'Oude, et c'est dans les traditions indoues presque le seul personnage dont les actes présentent quelque caractere historique. Il commença, dit-on, par être exclu du trône paternel et passa nombre d'années dans la retraite religieuse au milieu des forêts. Son epouse, la reine Sita, ayant été enlevée par le géant Râvana, il se mit en campagne pour la délivrer, conduisit son armee dans le Deccan, pénetra jusque dans l'île de Ceylan, dont Râvana était le roi, et reconquit Sita aprés une victoire complete sur son ravisseur. Dans cette expédition il eut pour alliés une armée de singes, commandés par Hanoumân, dont on voit souvent l'image dans les temples, et qui est adore dans le Deccan au moins autant que Râma ou aucun autre dieu. Cependant la fin de Râma fut malheureuse, car ayant par son imprudence cause la mort de son frère Lachman, qui avait ete le fidèle compagnon de ses dangers et de ses victoires, il se jeta de désespoir dans un fleuve; mais ce fut, au dire des Indous, pour être reuni à la divinite Toutefois il conserve encore son existence individuelle, comme le prouve le culte particulier dont il est l'objet. Râma est toujours representé sous la

forme humaine et il est l'obj
rations presque universelles.

Crishna. — Cependant R
encore loin d'avoir la popul
cordée à un autre mortel déifié
qui n'est pas compris dans les
des incarnations de Vishnou
l'histoire est beaucoup moins
comme roi et comme conqu
de la famille royale de Math
Djamna, il fut élevé par u
du voisinage qui parvint à
traire aux cruautés d'un ty
contre lui. Cette période de
tence semble être celle qui
plus d'impression sur l'es
Indous, qui ne se lassent j
raconter les bizarres exploit
enfance, comment il vol
l'air, détruisait les serpents, e
même une secte très-nombr
l'adore sous la forme d'un
comme le créateur et le régul
prême de l'univers. Crishna n'
moins comme jeune homme l
siasme de ses adoratrices, ell
sent de célébrer sa jeunesse pas
lieu des *Gopis*, nymphes à qui
consacré, dansant, chassant
de la flûte, captivant les c
toutes ses agrestes compagn
me des princesses de l'Indou
avaient entendu parler de sa
Dans son âge mûr il mena à l
d'innombrables aventures, ent
il vainquit le tyran qui rete
héritage et remonta sur son tr
à son tour pressé par des
étrangers, il fut obligé d'aller
Dwârika dans le Gouzerat. I
prit parti pour la famille des
dans la guerre où ils disput
Courous la souveraineté d'Has
ville qu'on suppose avoir
nord-est de Delhi, et à envi
rante milles du lieu où le Ga
dans l'Indoustan.

Cette guerre est le sujet
poëme héroïque des Indous,
Bharata, dont Crishna est le
héros. Elle se termina par l
des Pandous et le retour d
dans sa capitale du Gouzerat
Râma il eut une mort mall

ıpliqué bientôt après sa victoire le cruelles discordes civiles, rut frappé d'un coup de flèche chasseur qui tira sur lui dans ıson, croyant tirer sur une pièce er.

ına est le plus populaire des ndous.

ni les fidèles qui adorent Vishıclusivement à tous les autres il y a une secte dont le culte ne se qu'à Râma; mais, bien que sée d'une classe importante, ıe comprenant une foule consiı d'ascétiques et presque les plus spéculateurs sur les matières ıses, elle ne peut se comparer ni ı nombre, ni pour la popularité, ıcte vishnouvite qui s'est vouée vement au culte de Crishna. e secte comprend tous les homches et sensuels, presque toutes mes, et en réalité la majorité des ı de presque toutes les classes ociété.

lupart des adorateurs de Crishna nt qu'il n'est pas une inon de Vishnou, mais Vishnou me, Vishnou, le créateur éterexistant par lui-même, de l'u-

es sont les principales manifesı de Vishnou; mais ses incarnaıu émanations, en ne comptant lles qui sont mentionnées dans es, sont innombrables : que ses'il fallait tenir compte de toues où on le fait comparaître sous ıe de quelque saint ou héros lont ses admirateurs ont voulu n dieu?

ɔrend d'ailleurs la même liberté ɜs autres dieux. On leur prête carnations infinies. Candoba, de divinité des Mahrattes, qu'on ınte sous la forme d'un cavané, est une incarnation de Siva. famille brahmane de Chinchar, ıuna, qui jouit du singulier pride posséder un dieu héréditaire ses membres, prétend tirer son d'une incarnation ou émanaı Gânesa.

villages mêmes ont des divinités locales qui sont des émanations de Vishnou ou de Siva ou des déesses leurs épouses. Mais toutes ces incarnations sont insignifiantes, comparées aux grandes incarnations de Vishnou, surtout à ses incarnations dans les personnages de Râma et de Crishna.

Lakchmî est l'épouse de Vishnou; elle n'a pas de temple, mais, comme elle est la déesse de l'abondance et de la fortune, il n'y a pas à craindre de voir tomber son culte dans l'oubli.

Des autres dieux, Gânésa et Sourya (le soleil) sont ceux qui sont le plus honorés.

Tous deux ils ont des adorateurs qui les préfèrent à tous les autres dieux; tous deux ils ont des temples et un culte particulier. Gânésa a probablement dans le Deccan plus de temples qu'aucun autre dieu, excepté cependant Siva.

Sourya est représenté dans un char, la tête entourée de rayons.

Gânésa ou Ganpatti est représenté sous la figure d'un homme très-corpulent, avec une tête et une trompe d'éléphant.

Aucun des neuf autres dieux dont nous avons donné les noms n'a aujourd'hui de temples particuliers, bien qu'il soit très-probable que jadis ils en ont eu. Les uns ont une fête annuelle pour laquelle on leur fait une statue, qu'on adore pendant toute la journée et qu'on jette le lendemain à la rivière; d'autres ne figurent jamais que dans les prières. Indra, en particulier, semble avoir jadis occupé dans les sentiments religieux des Indous une beaucoup plus grande place qu'aujourd'hui; on l'appelait le roi du ciel et des dieux; sir William Jones l'a considéré comme le Jupiter des Indous; aujourd'hui on n'en entend presque plus parler.

Câma, le dieu de l'amour, a subi un semblable destin: c'est la plus charmante des divinités indoues, c'est celle que les Européens accepteraient le plus volontiers comme reelle. Doué d'une éternelle jeunesse et d'une incomparable beauté, il exerce son empire sur les dieux et les hommes. Bra-

hma, Vishnou, et même le terrible Siva, ont senti les traits de son arc de fleurs; ils ont eu le sein percé de ses flèches. Les temples, les grottes qui lui sont consacrés, jouent un grand rôle dans les légendes, les poëmes et les drames de l'antiquité; mais aujourd'hui il est tout aussi négligé que les neuf autres, sauf cependant Yâma, qui, en sa qualité de juge des morts, est encore un objet de respect et de terreur.

Chacun de ces dieux a son ciel séparé et ses serviteurs particuliers. Ce sont des palais d'inénarrables félicités, tout brillants d'or et de joyaux.

Le ciel d'Indra est celui de tous qui a été le plus souvent décrit. Outre ses palais d'or ornés de pierres précieuses, il est embelli de frais ruisseaux, de grottes, de jardins toujours en fleurs, parfumé par les exhalaisons d'un arbre céleste qui croît au centre, et le remplit tout entier de ses senteurs aromatiques. Il est illuminé par une lumière mille fois plus brillante que celle du soleil; il est habité par les Apsaras et les Gandarvas (nymphes et chanteurs célestes). Des génies de plusieurs espèces sont consacrés au service de ses heureux habitants, qui passent leur temps dans les chants, les danses et les plaisirs de toute espèce.

Bons et méchants esprits. Outre les anges et les bons génies qui habitent les différents cieux, il y a encore diverses espèces d'esprits mêlés au reste de la création :

Les Asouras, parents des dieux, déshérités et précipités dans les ténèbres, mais luttant toujours contre leurs rivaux, et fort semblables aux Titans de la mythologie grecque.

Les Deïtyas, autre espèce de démons assez nombreux pour avoir levé des armées et fait la guerre aux dieux.

Les Râkshasas, êtres gigantesques et malfaisants. Les Pisâchas, méchants aussi, mais moins puissants. Les Bhouras, mauvais esprits du dernier ordre, assez semblables aux fantômes et vampires des croyances populaires de l'Europe, mais dont l'existence est acceptée dans l'Inde par les homme rangs et de tous les âges.

Il faut encore compter nomenclature une espèce très-nombreuses, quoiqu tence ne soit reconnue q sphères très-limitées, et Brahmanes contestent sou inité du culte qui leur es sont les dieux des villages adore deux ou trois comm spéciaux, et quelquefois aus persécuteurs obstinés. Ce que sorte les Pénates et le res des Romains. Les esp sonnes décédées qui ont, à conque, attiré l'attention pendant leur vie, jouissen cet honneur.

Un trait assez extraor religion des Indous (mais la seule à qui il apparti que les dieux n'ont qu'u limitée. A la fin d'un cycl rée prodigieuse il est vr cesse d'exister ; la Trinité dieux inférieurs perdent le et la Grande Cause Pr seule dans l'espace infin certain laps de siècles, e nouveau son pouvoir, et t tion, avec ses êtres humai renaît à la vie.

On a de la peine à cr fables grossières et puér celles dont nous avons p pas les restes des temps bar dans la divine origine du n'a pas empêché qu'après lumières, qui suivit l'inv bares, il n'ait aussi été perstitions extraordinaire on croire, avec les orie plus compétents, que le sy dous, autrefois beaucoup tombé dans l'état où nou par suite de la décadence branches de l'activité inte

Nous nous sommes abs parer le système religie dous à la religion d'aucu ple : les savants réussiron trouver la loi de ses rap mythologie de la Grèce ou

est un travail qui est encore à

ıus reste maintenant à parler oyance des Indous à la vie fu- ır doctrine, c'est, comme on transmigration des âmes; mais ıut pas oublier qu'ils croient ju'entre leurs divers modes ıce ils iront, suivant leurs , jouir de milliers d'années ıur dans leurs cieux, ou souf- ssi longs tourments dans quel- le leurs enfers, encore plus ıx que les sphères célestes. nt remarquons que l'espé- st jamais enlevée à personne: grand coupable, après avoir es crimes par des siècles de ɔes, par de longues transmi- , peut à son tour monter dans des êtres, entrer dans le ciel, aspirer à la plus grande ré- e que les bons puissent espé- sorption dans le sein de Dieu. scriptions du bonheur ou des ts de la vie future sont ani- poétiques. Les bons, aussitôt t dépouillé leur corps mor- paraissent devant Yama; ils ıduits en sa présence par des délicieux, ombragés par des ırfumés, arrosés par des ruis- ut couverts de lotus. Dans voyage des pluies de fleurs sur eux, l'air retentit des des bienheureux, et du ıcore plus mélodieux des an- méchants, au contraire, sont par des sentiers étroits et x; ils ont à traverser des ûlants, des champs de pier- eur coupent les pieds à cha- ils vont nus, dévorés par la ıverts de sang et d'immondi- s une pluie de cendres chau- charbons brûlants; d'horri- ıritions viennent les effrayer, issent l'air tout autour d'eux ugubres et de plaintes déchi- es enfers, où ils sont enfin sont décrits avec un mélan- blime et d'exactitude minu- ii rappellent en plus d'un pas- ɔoëme du Dante.

Ces récompenses et ces châtiments sont souvent bien proportionnés aux mérites ou aux démérites des morts, et on ne saurait douter qu'ils n'aient une grande influence sur la conduite des vivants. Mais, d'un autre côté, l'efficacité accordée à la foi et à l'observance des formes extérieures de la piété, la facilité d'expier les crimes par des pénitences, sont malheureusement les traits principaux du système, et elles ne doivent pas peu contribuer à en affaiblir la puissance morale.

L'influence indirecte du système sur la moralité des fidèles est peut-être encore plus nuisible que ces imperfections mêmes. Il entretient une superstition grossière qui ruine et dégrade l'esprit; la récompense suprême qu'il assigne à la vertu, se reposer dans ce monde pour être après absorbé dans le sein de Dieu, a pour effet de détruire les deux plus grands stimulants de la vertu, l'esprit d'entreprise et l'amour de la gloire. Ses entreprises sur le domaine de la loi et de la science tendent à les fixer, sans espoir de progrès, au point même qu'elles avaient atteint lors de la prétendue révélation; son intervention dans les détails les plus vulgaires de la vie détruit toute habitude et tout sentiment de liberté, elle réduit la vie humaine à n'être plus qu'une affaire de routine. Quand les individus sont libres, le progrès s'accomplit naturellement et sans secours: une nation se modifie complétement dans le cours de quelques générations, sans qu'il en coûte aucun sacrifice à personne; mais quand la religion vient interposer son autorité dans les détails de l'existence, il faut une hardiesse peu commune pour oser entrevoir la moindre nouveauté; et celui-là doit se préparer à renier sa religion, à déserter la communion de ses amis, qui veut faire le plus léger changement dans son régime alimentaire.

C'est dans son intérieur même, dans les limites de son empire, que le système religieux des Indous a été surtout impuissant à prévenir les innovations. Sans doute la révélation

originale n'a jamais été mise en question, mais il semble que chacun ait été libre d'attacher selon son gré plus ou moins d'importance à telle ou telle de ses parties; souvent le même passage a été compris de diverses manières, et comme il n'existait pas d'autorité qui pût défendre l'unité d'interprétation, on a vu naître une multitude de sectes, différant toutes les unes des autres dans leurs principes et dans leur pratique.

Sectes. — Il y a trois sectes principales : les Sivaïtes ou adorateurs de Siva, les Vishnouvites ou adorateurs de Vishnou, les Saktites ou adorateurs de l'une des Saktis, les associées femelles ou les puissances actives des membres de la Trinité.

Chacune de ces sectes se divise en une infinité de rameaux, nés de la différence des formes sous lesquelles la Divinité est adorée, ou des diverses opinions métaphysiques et religieuses que chacun d'eux a greffées sur le tronc principal. Les Saktites peuvent se partager eux-mêmes en trois grandes branches, qui adorent chacune l'une des trois déesses. Les adorateurs de Dévi, l'épouse de Siva, sont sans comparaison les plus nombreux, plus nombreux même que les deux autres branches réunies.

Outre ces trois grandes sectes, il y en a de moins importantes qui adorent Sourya ou Gânesa, ou qui, Indous dans la forme, approchent très près du Déisme le plus pur.

Les Sikhs, dont nous aurons occasion de parler, ont fondé une secte qui a introduit des innovations telles, qu'on peut la regarder comme une religion nouvelle.

Il ne faudrait pas supposer que chaque Indou appartient à l'une ou à l'autre des sectes que nous venons de nommer; au contraire, ceux-là seuls sont reconnus pour orthodoxes, qui ne veulent accepter le culte exclusif d'aucun dieu, mais au contraire les acceptent tous, suivent dans le culte les formes prescrites par les Védas, les Pouranas ou autres livres sacrés, et rejettent toutes les cérémonies tirées

d'autre origine. C'est à ce
qu'en apparence du moins
encore la grande majorité
des Brahmanes. Mais, selon
babilité, même parmi eux,
guère que ceux d'un esprit trè
phique qui ne se sentent pas
préférence pour telle ou telle
a plus forte raison doit-il en
des classes inférieures, qui ne
nent guère que l'observance
des cérémonies du culte. Ce
incarnations de Vishnou qui o
séduit les imaginations p
Dans tout le Bengal et l'Indo
de ce côté que se tournent
sentiments religieux du peupl
que les temples de Siva y so
nombreux, cette divinité n'a
que peu de fidèles; encore se
jouir de peu de considératio

Siva a toujours été regar
le patron spécial des Brahma
il n'a jamais souri aux im
populaires. Dans les lieux mê
fidèles ont la supériorité du
la masse de la multitude ne
tachée à son culte que par l
santes aventures de Râma
hna. Le premier de ces deux
surtout honoré sur les ri
Djamna et le cours supérieur
sur le cours inférieur de ce fl
le centre et dans l'ouest de l'I
la popularité de Crishna est su
la sienne. Cependant Râma
dans l'Inde entière, et son n
deux fois est le salut ordinai
dressent toutes les classes d

Les Sivaïtes forment en
une proportion considérabl
dres réguliers; c'est dans le
le pays des Marattes qu'ils so
nombreux. Plus au sud, ce
Vishnouvites qui sont en maj
cette partie de l'Inde, Vishno
adoré sous sa forme humain
et de Crishna, mais sous son
abstrait de conservateur de
Les Saktites ou adorateurs
nité femelle sont partout n
les autres, et il y a des lieux
en grande majorité. Les tr
de la population du Bengal

ıne ou l'autre des déesses,
i de Dévi.

artout la différence des sec-
vive et profonde, et recou-
ines cachées, est assez dif-
r. Les Européens ont quel-
es discerner, à moins qu'ils
is à le faire dans les livres
lebrooke, Buchanan. etc.
s peints sur le front, et qui
cateurs des sectes, sont cer-
ne des singularités les plus
le la toilette d'un Indou; et
n les a souvent pris pour
la caste, et non pas de la

nnes qui veulent se faire
e secte subissent une sorte
dont la principale céré-
communication secrète à
le *Gourou* (instructeur
de certaines paroles qui
nt à la communication du
s l'initiation des Brahma-

s ne remontent pas toutes
tiquité. Le culte particulier
ds dieux et de leurs dées-
ou des divinités inférieures,
te très-ancien; mais il est
voir quand commencerent
e les prétentions de supé-
sive de chacun d'eux sur
selon toute probabilité,
beaucoup plus récent que

presque certain que les
s sur l'adoration d'incarna-
lières, comme celles de Râ-
shna, sont postérieures au
ent du huitième siècle de

e des sectes s'est sans doute
cru par suite de l'oubli
bés les Védas, la source où
nter pour retrouver la re-
e dans sa pureté. L'étude
était réservée comme un
trois castes des hommes
s; de ces castes deux sont
ntes aujourd'hui, et celle
ien négligé les devoirs qui
confiés dans le principe.
doute attribuer à ces cir-
constances l'oubli de l'ancien rituel, remplacé depuis par un autre, mieux adapté aux révolutions qu'ont subies les opinions religieuses du peuple.

Il se compose aujourd'hui d'une collection d'hymnes, de prières, d'invocations assez modernes, qui, mêlées avec quelques fragments des Védas, défrayent les cérémonies du culte. M. Colebrooke l'a analysé dans trois essais séparés, et insérés aux volumes, V et VII des *Asiatics Researches*.

La différence entre ce rituel et celui dont nous pouvons nous faire une idée dans le livre de Manou, semble être beaucoup moindre qu'on ne serait tenté de le croire. Les longues instructions qui y sont données sur les ablutions, la méditation du *Gayatri*, etc., etc., ne sont pas en contradiction avec la religion des Védas; et peut-être existaient-elles au temps de Manou, quoique celui-ci n'en ait pas parlé. Les objets du culte sont à peu près les mêmes : les divinités des éléments et des puissances naturelles. L'introduction du nom de Crishna est certainement une innovation, mais il se présente très-rarement.

Les cérémonies des Indous sont nombreuses, mais peu capables de faire impression; leur liturgie, à en juger par les extraits qu'en donne M. Colebrooke, contient quelques beaux passages, mais en général elle est ennuyeuse et insipide Chacun accomplit tout seul ses dévotions quotidiennes dans sa maison, dans le temple, dans le fleuve, dans le lac qui lui convient; la pauvreté du style de ces prières ne peut pas être rachetée par le lien sympathique qui unit des hommes qui prient en commun. La forme du service religieux, si l'on peut parler ainsi, est changée; mais les occasions où il doit être célébré sont les mêmes qu'au temps de Manou. D'ailleurs, ce sont toujours les mêmes cérémonies qui se répètent chaque jour, depuis la conception de l'enfant jusqu'à la mort du vieillard. Ce sont pour chaque jour les mêmes prières, les mêmes sacrifices, les mêmes oblations. On prend cependant pour les abréger plus de liberté que le code

de Manou ne semble en accorder en théorie : mais peut-être la pratique de son temps ne différait-elle pas de celle d'aujourd'hui.

Un Brahmane qui voudrait encore aujourd'hui s'acquitter de tous ses devoirs religieux n'en aurait pas pour moins de quatre heures par jour. Toutefois, s'il est engagé dans les affaires de ce monde, il peut avoir fini en une demi-heure. Les gens des classes inférieures se contentent de répéter plusieurs fois au bain le nom de leur patron.

La multiplication des sectes est à la fois la cause et la conséquence de l'importance qu'ont prise les ordres monastiques. Chacun d'eux se consacre au service particulier de quelque divinité, et sa puissance est en raison directe de la faveur qui s'attache à son patron. Aussi prêchent-ils chacun la foi dans son Dieu, comme le moyen d'arriver à la satisfaction de ses désirs et de racheter ses péchés. Comme déduction logique, ils réclament de tous leurs disciples et pour toute la vie une obéissance absolue, comme celle que le Brahmane de Manou, dans la période de son enseignement, exigeait des élèves, mais seulement pendant le temps du noviciat.

C'est là la cause de tous les empiétements que ces ordres ont faits sur l'autorité religieuse des Brahmanes, et par conséquent aussi des sentiments de haine que ceux-ci leur ont voués.

Les Brahmanes de leur côté ont profité de l'exemple des *Gosayens*, et ils ont essayé, comme leurs rivaux, de prendre en main le gouvernement des diverses sectes. Ainsi des quatre-vingt-quatre *Gourous* ou chefs spirituels de la secte de Râmânoudj, il y en a soixante-dix-neuf qui sont des Brahmanes séculiers.

La puissance de ces chefs de sectes est une des innovations les plus remarquables du système religieux des Indous. La plupart d'entre eux dans le sud de la Péninsule, ceux surtout des ordres réguliers, ont de grandes maisons défrayées par des donations en terres, ou par les contributions de leurs fidèles.

Ces revenus se dépensent s[...] œuvres de charité ; mais ces [...] ges entretiennent aussi un gr[...] de maison, surtout dans leur[...] d'inspection, où on les voit p[...] des éléphants, environnés de l[...] brillantes, etc., etc., comme le[...] res du monde temporel. Il[...] suivre par des multitudes de [...] et sont toujours reçus avec di[...] par les princes dont ils trav[...] États.

2° *Du Bouddhisme et du* [...]*nisme.*

Il est deux religions qui, bie[...] tinctes de celle des Indous, sem[...] partenir à la même origine, e[...] tage le respect des peuples [...] avant l'introduction d'une reli[...] plètement étrangère par l'inv[...] hométane.

Ces deux religions sont [...] dhisme et le Djaïnisme.

Toutes deux se font re[...] comme les doctrines Brahm[...] par leur tendance au quiétis[...] respect pour la vie anim[...] croyance à la transmigration [...] à l'existence d'enfers pour la [...] des méchants, et de cieux p[...] compense des bons. Leur o[...] mun, leur but final est l'[...] d'un état de parfaite apath[...] nos yeux ne diffère pas de l'an[...] complète ; les moyens qu'[...] ploient pour y parvenir sont la [...] des mortifications, et le dét[...] complet des soucis et des s[...] de l'humanité.

Les différences entre les [...] gions nouvelles et le Brahma[...] sont pas moins frappantes [...] points de ressemblance ; el[...] nombreuses surtout chez les [...] tes.

La plus ancienne des sec[...] dhistes semble nier l'existence [...] et quelques-unes de celles qui [...] tent refusent cependant de [...] naître comme le Créateur et [...] rain de l'Univers.

Selon l'ancienne secte athé[...]

a matiere, qui est éternelle.
; d'organisation est inhé-
tière; et, quoique l'univers
nps en temps, cette qualité
: le fait renaître après une
ode, pour subir encore une
:t et recommencer ensuite
elle, sans qu'il y ait besoin
liaire d'aucun agent exté-

plus élevé dans l'échelle de
ipé par certains êtres nom-
is, qui se sont élevés eux-
leurs propres mérites et
ités, pendant une longue
migrations dans ce monde
nondes antérieurs, à ce
'inactivité et d'insensibi-
gardé comme le souverain

: athéiste compte cepen-
gence et la volonté parmi
ihérentes à chaque molé-
iatière. Une autre secte,
:djnikas, essaye d'expli-
ice de ces qualités d'une
elligible, en les combinant
, en les réunissant à la
: façon à en faire une sorte
iarticulière : mais cepen-
ımbinaison ne suffit pas
iquer le mouvement; l'ê-
mé reste dans un état de
iel, ses qualités agissent
:s parties de la matière,
ait effort ni volition de

ctes de Bouddhistes qu'on
:ler Déistes : l'une recon-
ıce d'un Être suprême,
atériel, intelligent, doué
de liberté, de qualités
s qui cependant, comme
me précédent, ne sort ja-
:tat de perpétuel repos.
s écoles qui croient à cette
regarde comme le seul
rnel et existant par lui-
qu'une troisième lui asso-
comme existence séparée,
troisième être formé par
deux autres, et auquel
la création de l'Univers.
aucune des écoles Boud-
dhistes l'action de la Divinité ne lui fait produire par sa volonté plus que l'émanation de cinq ou de sept *Bouddhas;* et de ces Bouddhas, procèdent de la même manière cinq ou sept autres nommés *Bôdhisatouas*, dont chacun à son tour est chargé de la création d'un monde.

Et encore, si essentiel est le repos à la félicité et à la perfection dans les idées des Bouddhistes, que les Bôdhisatouas eux-mêmes sont déchargés, autant qu'il est possible, du soin de conserver leurs créations. Quelques philosophes enseignent donc que chacun des Bhôdisatouas prend bien garde de constituer l'Univers en vertu de lois qui lui permettent d'exister par lui-même; d'autres imaginent des agents inférieurs créés dans ce dessein; il est même une école qui prétend que le Bôdhisatoua du monde actuel produisit les trois personnes de la Trinité indoue, et leur délégua ses trois pouvoirs de création, de conservation et de destruction.

Les opinions diffèrent sur le compte des Bouddhas qui se sont élevés à ce degré par la vertu des transmigrations. Les uns croient, avec l'école athéiste, que ce sont des productions de la nature semblables aux autres hommes, et qu'ils conservent une existence indépendante, même après être arrivés à l'état si désiré d'immobilité parfaite. Les autres sectes prétendent que ce sont des émanations de l'Être suprême, issues d'autres Bouddhas ou Bôdhisatouas, et qu'ils sont finalement récompensés de leurs mérites par leur absorption dans l'essence divine.

Il y a eu un grand nombre de ces Bouddhas humains dans ce monde et dans les mondes antérieurs; mais les sept derniers sont plus distingués que les autres, le dernier surtout, *Gôtama* ou *Sakya,* qui révéla la religion actuelle, fixa les lois du culte et de la morale, et qui, bien que passé depuis longtemps à un degré d'existence beaucoup plus élevée, est regardé comme le chef religieux de ce monde, et continuera de l'être jusqu'à ce qu'il ait accompli toute sa période de cinq mille ans.

Au-dessous des Bouddhas il y a un

nombre de degrés infinis, occupés par les hommes qui ont plus ou moins approché de la perfection par la sainteté de leur vie.

Outre la hiérarchie des Bouddhas, existe encore une multitude innombrable de créatures célestes ou terrestres, les unes empruntées purement et simplement au panthéon indien, les autres inventées par les Bouddhistes.

Les Bouddhistes des diverses contrées diffèrent beaucoup entre eux. Ceux du Népâl semblent être le plus profondément imbus des superstitions indoues; mais même chez les Bouddhistes de la Chine on reconnaît facilement l'origine indienne.

La secte qui admet l'existence d'un Dieu est la plus répandue dans le Népâl; la secte athéiste règne presque en souveraine, et dans toute la pureté de ses doctrines, dans l'île de Ceylan. M. Abel Rémusat dit qu'en Chine la secte athéiste est celle à laquelle le peuple s'est le plus attaché.

Les Bouddhistes diffèrent des Brahmanes sous un grand nombre de rapports. Ils nient l'autorité des Védas et des Pouranas; ils ont renversé le système des castes: leurs prêtres sont pris dans toutes les classes de la société, et ont plus de points de rapports avec les moines de l'Europe qu'aucuns des ministres de la religion indoue. Ils vivent dans des monastères, sont uniformément habillés de jaune, vont les pieds nus, se rasent la barbe et les cheveux, ont dans leurs chapelles des services réguliers auxquels ils assistent en commun; et enfin dans leurs processions, leurs chants, leurs cérémonies, leur façon d'illuminer leurs temples, ils ont avec le rituel de l'Église catholique des points de ressemblance qui ont vivement frappé tous les savants. Ils ne jouissent d'aucune des libertés dont les ordres monastiques de l'Inde ne se font pas faute; ils se vouent au célibat, et renoncent a presque tous les plaisirs des sens; ils mangent ensemble dans un réfectoire commun; ils dorment assis dans une attitude prescrite, et ne sortent de leur monastère qu'une fois par semaine, pour aller tous ensemble au co
ques-uns vont chaque jour f
quêtes ou plutôt recevoir des a
car la mendicité est interdite
règle. Les moines n'ont d'aut
pation que le service religieux
temples attachés à leurs mor
le public n'y est pas admis, e
dévotions dans d'autres temp
des couvents.

Il existe aussi des couvents
femmes.

Les Bouddhistes portent l
pour la vie animale beaucoup
que les Brahmanes; leurs p
mangent pas après l'heure de
ne boivent après la nuit to
peur d'avaler par mégarde
sectes invisibles; ils portent
avec eux un balai dont ils s
pour nettoyer la place avan
seoir, toujours dans la craint
ser une créature vivante. O
qui se couvrent la bouche ave
ceau d'étoffe, pour ne pas a
insectes en respirant. Ils r
comme les Brahmanes un re
gieux pour le feu; ils honore
liques des saints, sentiment
aux autres Indous. Pour loger
ques (quelques cheveux, un
dent), ils élevent ces solides
ces monuments en forme d
dont quelques-uns sont de di
colossales.

Les Bouddhas sont quelqu
présentés debout, mais plus
rement assis et les jambes cr
Turque, le corps droit, dans
d'une profonde méditation, l
nance calme, et les cheveux b

Outre les temples et les mo
qu'on voit dans les pays où
dhisme existe encore, on tr
l'Inde des ruines magnifique
ont appartenu.

Les plus remarquables de c
ments sont des temples souter
merveilleux hypogées d'Ellôra
vre des Bouddhistes. Le plus
de leurs travaux est à Carla, en
et Bombay; sa hauteur et sa l
ses colonnades qui le séparen
parties, le chœur et les ail

et sculptée, rappellent
e l'architecture gothi-

ıtes possèdent une lit-
he, mais qui ne diffère
Brahmanes. On la con-
ılectes locaux des diver-
l'art de l'imprimerie de
connu, a merveilleuse-
e nombre des livres.
dialecte local de Ma-
'oyaume sur le Gange,
ôtama ou Sakya) sem-
cte le plus générale-
ans les écrits religieux

's occupent une place
ntre les Bouddhistes
s.
rd avec les Bouddhistes
ence ou du moins l'ac-
dence de Dieu; comme
l'éternité de la matière,
onorent les saints, ils
scrupuleux pour la
uivent sur ce sujet les
es; ils n'ont pas non
héréditaires, rejettent
des Védas, et n'ont
respect religieux pour
s Bouddhistes encore,
icité suprême dans un
on parfaite, et ils ont
ces brahmaniques les
s.
rapports ils se rappro-
ımanes; ainsi ils ont
ion par castes. Les
uest et du sud de l'Inde
tte distinction dans
et l'on peut dire qu'elle
ıtée de fait' par ceux
ıoiqu'ils rejettent l'au-
comme loi absolue, ils
epenclant une grande
les points où les Védas
as leurs idées religieu-
le objection qu'ils leur
ée des sacrifices san-
par les Védas, et de
ıt causer la combus-
les consumées sur les

s reconnaissent toutes les divinités des Brahmanes, et même ils adorent un certain nombre d'entre elles quoiqu'ils les regardent comme fort inférieures à leurs saints, pour lesquels surtout ils réservent leurs hommages.

En dehors de ces points de ressemblance avec les Brahmanes et les Bouddhistes, les Djaïnistes ont de certaines croyances qui leur sont propres. Leurs adorations s'adressent principalement à un nombre limité de saints qui se sont élevés eux-mêmes, par leurs austérités, au-dessus des dieux. Ce sont les *Tirtankeras*, dont il existe vingt-quatre dans le présent, comme il en a existé vingt-quatre dans le passé, comme il en existera vingt-quatre dans l'avenir.

Les plus honorés de ces vingt-quatre personnages sont : Rishoba, le premier des Tirtankeras actuels, et surtout les vingt-troisième et vingt-quatrième, Parasnâth et Mahavîra. Comme, excepté l'histoire de ces deux derniers, celle de tous les autres est évidemment fabuleuse, on a conjecturé, avec quelque apparence de raison, que Parasnâth et Mahavîra sont les véritables fondateurs du Djaïnisme. Tous, d'ailleurs, sont plongés dans le même état de parfaite béatitude apathique, et n'ont aucune part au gouvernement du monde.

Les Djaïnistes ont introduit quelques changements dans les rangs et l'histoire des divinités Brahmaniques qu'ils ont conservées. Ils n'accordent aucune supériorité aux trois grands dieux de la Trinité brahmanique. De plus, ils ont encore beaucoup ajouté au nombre des dieux et à l'absurdité générale du système : ainsi ils comptent soixante-quatre Indras et vingt-deux Dévis.

Ils n'honorent pas les reliques des saints, et n'ont pas d'établissements monastiques. Leurs prêtres sont désignés sous le nom de Djâtis; ils sont de toutes les castes, et leur costume, malgré quelques différences, rappelle parfaitement celui des Brahmanes. Ils portent de larges manteaux blancs, vont la tête nue, avec la barbe et les cheveux courts; ils s'appuient sur un bâton noir, et sont toujours armés d'un balai comme les Bouddhistes. Ils vivent d'aumônes et ne se baignent jamais,

peut-être par opposition aux incessantes ablutions des Brahmanes.

Les temples des Djaïnistes sont pour la plupart grands et magnifiques, souvent à toit plat, avec des cours et des colonnades ; quelquefois ils rappellent les temples des Brahmanes ; quelquefois encore ils sont de forme circulaire, entourés par les statues colossales des Tirtankeras. Les murs sont couverts de leurs légendes particulières, mêlées à celles des Brahmanes. Outre les statues, ils ont des autels de marbre avec les figures des saints en relief, ou représentant la trace de leurs pieds, espèce de souvenir que les Bouddhistes conservent aussi.

Le plus beau de tous les temples des Djaïnistes, c'est celui dont on voit les ruines magnifiques en marbre blanc sur la montagne d'Abou, dans le nord du Gouzerat. Il y a aussi des hypogées dus aux travaux des Djaïnistes à Ellora, à Nassik et dans d'autres endroits, près de Chinrâïpatan, dans le Mysore, s'élève la statue taillée dans le roc de l'un des Tirtankeras ; on lui donne jusqu'à soixante-dix pieds de haut.

Les Djaïnistes ont une littérature très considérable, peu différente de celle des Brahmanes, mais encore plus riche en extravagances chronologiques et géographiques ; elle compte par centaines de millions ce qu'il était déjà [illegible] absurde de compter par [illegible] millions. Le Pâli est la langue [illegible] du Djaïnisme.

On a controversé la question de [illegible] laquelle des trois religions dont [illegible] venons de parler s'établit la première dans l'Inde.

D'abord, la question ne peut être [illegible] les Bouddhistes et les [illegible] Admettant pour les deux [illegible] communauté d'origine [illegible] analogie de leurs principes [illegible] suffit à prouver, [illegible] que la question doit être ré- [illegible] des Brahmanes ; et [illegible] doit encore le faire [illegible] qu'il paraît impossi- [illegible] Bouddhisme soit un système [illegible]

Un esprit étranger d'a
timent religieux prendrai
sa première idée de Die
sances qu'il sent être sup
sienne. Lors même qu
concevoir une divinité ab
le repos le plus parfait, il
sans doute pas à l'adorer ; i
bien plutôt à se rendre
soleil qui le réchauffe, ou
l'effrayent avec leurs tonn
re moins, commencerait-il
des saints ; car d'abord la
pas autre chose que la d
notions religieuses déjà
et ensuite il faut qu'une
déjà un empire bien établ
accepter au peuple la d
ceux qui se sont montrés
les à ses préceptes, surtout
personnages ne passent pa
la puissance de gouverne
ou de se porter médiateurs
me et le Tout-Puissant.

La religion des Brahma
sente donc sous un aspe
plus naturel. Elle s'éleva d'
doration des puissances n
Déisme pour tomber ensuit
ticisme, par le fait des h
truits ; dans l'adoration d
par le fait du vulgaire.

Les présomptions que la
torique peut concevoir s
sujet conduisent à la même
C'est au XIVe siècle avan
l'on fixe avec le plus de vr
l'époque où les Védas fu
dans la forme sous laque
sont parvenus ; et alors la r
enseignent devait avoir déj
grands progrès, tandis que
défenseurs du Bouddhisme
pu réclamer pour lui une a
grande que le Xe ou le XIe
J. C. ; les autorités scie
plus respectables fixent so
au VIe.

Tous les peuples attach
dhisme sont d'accord p
naître qu'il leur est ven
Pour tous, le fondateur du
c'est Sakya Mouni ou Gô
de Câpila, au nord de Gôr

[redacted]

ent que c'était simplement un
a ; les autres indiquent une ori-
; précise, en assurant qu'il était
n roi. Les Brahmanes eux-
onfirment cette opinion : ils en
Kchatrya, fils d'un roi de la race
On n'est pas aussi bien d'ac-
l'époque de son existence. Les
les peuples d'Ava, de Siam et de
le font naître au VI[e] siècle
. C., époque marquée par de
événements dans l'histoire des
Magada.
utre côté les Cachemiriens font
kya Mouni en 1332 avant J.
Chinois, les Mongols et les Ja-
à peu près dans le X[e] siècle
C.; et des treize auteurs thi-
cités dans l'*Oriental Maga-*
itre font remonter son existen-
avant J. C., et les neuf autres
ndis que le principal ouvrage
des Thibétains, en affirmant
nd concile convoqué par Asôca
ent dix ans après la mort de
, reporte cet événement à
quatre cents ans avant J. C.;
écusables témoignages prou-
Asôca a vécu dans le III[e] siè-
t notre ère.
iteur chinois diffère de tous
atriotes en donnant l'année 688
C. pour celle de la mort de Sakya
les Tables chinoises et japo-
qui fixent l'époque où florissait
ouni à neuf cent quatre-vingt-
ans avant J. C., disent qu'il
us le règne d'Adjata Satrou,
r la place qu'il occupe dans
nclature des rois de Magada,
ir vécu dans le VI[e] siècle avant

fférences sont trop multipliées
l'on puisse les résoudre par
èse de l'existence de deux Boud-
d'ailleurs elle est combattue
ntité permanente du nom de
par celle de toutes les circons-
qui se rapportent à l'histoire du
age qu'on voudrait avoir vécu
poques si différentes. Nous de-
nc ou croire que les Bouddhis-
ns ignorent la date d'une reli-
'ils ont produite, ou admettre
qu'une erreur née dans le Thibet se répandit de là dans les pays situés plus à l'est, lorsque ceux-ci reçurent la religion de Bouddha, longtemps après la mort de son fondateur.

Comme cette dernière hypothèse est celle qui, sous tous les rapports, semble la plus probable, nous croyons donc pouvoir fixer l'époque de la mort de Bouddha vers l'an 550 avant J. C.

Sans même avoir besoin du témoignage direct des faits, on pourrait conclure l'origine indienne du Bouddhisme de sa théologie, de sa mythologie, de sa philosophie, de sa chronologie, de sa géographie, etc., qui sont évidemment d'origine indienne; tous les mots employés par les Bouddhistes dans ces sciences sont sanscrits, quoique leur langue religieuse soit, comme nous l'avons dit, le Pâli. Le nom même de Bouddha (l'intelligence), et d'Adi Bouddha (la suprême intéligence) sont comme on sait des mots sanscrits.

Il est cependant impossible de trouver dans l'histoire des données certaines sur les premiers temps de cette religion : elle était triomphante dans l'Inde sous le règne d'Asôca, vers le milieu du III[e] siècle avant J. C. Ce furent des missionnaires envoyés par lui qui l'introduisirent dans l'île de Ceylan vers la fin du même siècle.

Il est probable qu'elle se répandit de bonne heure dans la Tartarie et le Thibet; mais elle ne pénétra en Chine que vers l'an 65 après J. C., et n'y prit consistance que vers 310.

Un voyageur chinois qui visita l'Indoustan dans un but religieux, et dans les premières années du V[e] siècle de notre ère, nous apprend que le Bouddhisme déclina de bonne heure sur les lieux mêmes qui l'avaient vu naître. Entre la Chine et l'Inde il trouva le Bouddhisme florissant; il déclinait dans le Pendjab; il languissait dans le dernier état de décadence dans les contrées qu'arrosent le Gange et la Djamna, Capila, le lieu natal de Bouddha, était ruiné et désert : — un désert, dit-il, où il n'y a pas vestige d'homme. A Ceylan, au contraire, le Bouddhisme était dans toute sa vigueur; mais il n'avait

pas été encore introduit à Java, que le pèlerin visita en retournant par mer dans sa patrie.

Le Bouddhisme cependant refleurit dans quelques parties de l'Inde. Ses fidèles furent persécutés et probablement chassés du Deccan par Sancara Atchârya, vers le VIIIe ou le IXe siècle de notre ère, s'ils ne l'avaient pas déjà été antérieurement par Camarilla. D'un autre côté, il paraît que le Bouddhisme régna en souverain dans l'Indoustan proprement dit au VIIIe siècle, et conserva la majorité numérique à Bénarès jusqu'au XIe siècle, dans le nord du Gouzerat jusqu'au XIIe.

Aujourd'hui le Bouddhisme a disparu des plaines de l'Inde; mais il domine à Ceylan et dans quelques-uns des pays de montagnes au nord-est du Gange. C'est la religion de l'Empire Birman, du Thibet, de Siam, et de toutes les contrées qui séparent l'Inde de la Chine. Il est surtout très-répandu en Chine, et s'étend sur une grande partie des Tartaries russe et chinoise; de telle sorte qu'on a pu dire avec raison que c'est la religion qui compte le plus de fidèles sur le globe.

Le Djaïnisme ne paraît pas s'être produit plus tôt que le VIe ou le VIIe siècle de notre ère; il s'établit pendant les VIII et IXe, parvint à l'apogée de sa grandeur dans le XIe, et déclina après le XIIe. C'est surtout dans le sud de la Peninsule, dans le Gouzerat et l'ouest dé l'Indoustan, qu'il semble avoir été le plus puissant; mais il ne paraît pas qu'il se soit jamais beaucoup répandu dans la vallée du Gange.

Il a été persécuté à plusieurs reprises par les Brahmanes, au moins dans le sud.

Les Djaïnistes sont encore très-nombreux dans le Gouzerat, le Radjpoutana et le Cânara; ils sont généralement riches et adonnés au commerce: on compte beaucoup de banquiers parmi eux; et une notable proportion des richesses commerciales de l'Inde leur appartient.

§ V. État actuel de la philosophie.

Manou ne traite pas de la philosophie, quoiqu'il en parle par n dente dans son premier cl tefois, c'est une science s les spéculations des Ind trop longtemps attachée nous ne devions pas en p

Le premier chapitre de évidemment un résumé de de l'auteur, et représent ment l'opinion la plus a son temps.

Les sujets dont il parle, de Dieu et de l'âme, la autres matières physiques siques, — sont trop légère pour qu'on puisse savoir s écoles philosophiques ac tait déjà alors; mais les quels il est fait allusion c choses parfaitement connu termes employés sans auc tion, comme s'ils étaient p intelligibles au lecteur, que les spéculations de la étaient déjà familières au

Les Indous reconnaiss les philosophiques, comm à une très-haute antiquit avouent des opinions qui position parfaite avec l religieuses des Brahmane tres, bien qu'acceptées con ment orthodoxes, avancent dont on ne saurait retrou dans les Védas.

M. Colebrooke range c dans l'ordre suivant;

1° La première école Mî dée par Djâimani.

2° La seconde école M Védanta, dont la fondation à Vyâsa;

3° L'école Nyâya, ou lo tama;

4° L'école atomistique

5° L'école athéiste de C

6° L'école Déiste de Pât

Les deux dernières d professent la même doctr coup de points, et sont le p ment réunies sous le n Sânkya.

Toutefois, cette clas saurait donner une idée

[redacted]

de l'état de la philosophie.
re école Mîmânsâ, qui en-
t de l'argumentation avec la
expresse d'aider à inter-
Védas, n'est qu'une école de
on but est d'arriver à recon-
evoirs imposés aux hommes
es saints, et par conséquent
s suffire à lui donner un
i les écoles de philoso-
ile. D'un autre côté, toutes
écoles se sont partagées en
aux, dont chacun a la pré-
e faire considérer comme
parée, et de venir à ce titre
d'une unité le nombre ori-
ne pouvons entrer ici dans
n approfondie des systèmes
es. L'esquisse du système
s principales qui diffèrent
e elles suffira sans doute,
ourte notice sur les autres,
r une idée des progrès faits
us dans les sciences philo-

écoles que nous choisirons
cette exposition sommaire
Sânkya et l'école Védanta.
e affirme l'éternité de la
sa principale branche nie
de Dieu. La seconde fait
es choses de Dieu, et l'une
ches nie la réalité de la ma-

systèmes indiens, athéistes
, sont d'ailleurs d'accord
. qu'ils se proposent : dé-
nseigner les moyens d'arri-
titude finale, c'est-à-dire,
'exemption de la métem-
la délivrance de toutes les
i résultent pour l'homme
e corporelle.
nkya. — Cette école se di-
e nous l'avons dit, en deux
elle de Câpila qui nie l'exis-
eu, et celle de Patandjali qui
ais toutes deux reconnais-
ble que :
rance finale ne peut s'ac-
par la connaissance réelle

cette connaissance, c'est
s la distinction entre les
principes perceptibles et imperceptibles du monde matériel, et le principe raisonnable et cognitif, qui n'est autre que l'âme immatérielle.

La véritable connaissance s'obtient par trois moyens : la perception, l'induction et l'affirmation (ou témoignage).

Mais les principes desquels dérive la connaissance sont au nombre de vingt-cinq.

1. — La nature, racine, origine plastique de toutes choses. C'est la matière éternelle, concrète, sans parties, productrice mais non produite.

2. — L'intelligence, première production de la nature incréée, productrice elle-même d'autres principes. La contradiction qui semble exister entre les deux premières qualités assignées à l'intelligence s'explique par les philosophes de l'école Sânkya, en supposant que l'intelligence, bien que dépendante de la nature pour son existence, est coéternelle avec le principe d'où elle procède.

3. — La conscience, qui procède de l'intelligence, et dont la principale fonction est le sentiment de l'existence du moi; la croyance dans le *Ego sum*.

4 à 8. — De la conscience dérivent cinq particules, rudiments ou atomes productifs des cinq éléments.

9 à 19. — De la conscience dérivent encore onze organes des sens et de l'action. Dix d'entre eux sont objectifs ou extérieurs; ce sont : les cinq instruments des sens (les yeux, les oreilles, etc.), et les cinq instruments de l'action (la voix, les mains, les pieds, etc. Le onzième organe est subjectif ou intérieur à l'homme; c'est l'esprit qui est à la fois organe du sens et de l'action.

20 à 24. — Les éléments dérivés des cinq particules déjà mentionnées (4 à 8); ce sont l'espace, l'air, le feu, la terre et l'eau.

25. — Le dernier principe enfin, c'est l'âme, qui n'est ni produite ni productrice : elle est multiple, individuelle, sensible, inaltérable, immatérielle.

C'est pour apprendre tout à la fois à contempler la nature et à savoir s'en détacher, que l'âme s'unit à la nature.

[redacted]

Par cette union, la création, c'est-à-dire le développement de l'intelligence et des autres principes, s'effectue. Le désir de l'âme est la jouissance ou la délivrance. Dans ce double but elle prend une personnalité subtile, composée de l'intelligence, de la conscience, de l'esprit, et des cinq principes des éléments. Cette personnalité est par elle-même illimitée, libre de tout empêchement, affectée par les sentiments; mais incapable de la jouissance, à moins qu'elle ne se renferme dans une enveloppe matérielle composée des éléments : c'est le corps qui est périssable.

La personnalité subtile est plus durable, et suit l'âme dans toutes ses transmigrations.

La création corporelle, composé d'âmes renfermées dans des corps matériels, comprend quatorze ordres d'êtres, huit supérieurs et cinq inférieurs à l'homme.

Les ordres supérieurs sont les dieux et autres esprits reconnus par les Indous; les inférieurs sont les animaux, les plantes, et les substances inorganiques.

Outre la création corporelle et la personnalité subtile, appartenant toutes deux au monde matériel, les Sânkyas reconnaissent une création intellectuelle, composée des affections de l'intelligence, de ses sentiments et de ses facultés.

On les range en quatre classes : celles qui s'opposent aux progrès de l'intelligence, qui la détruisent, qui la satisfont, qui la conduisent à l'état de perfection.

Les Sânkyas, comme tous les philosophes indous, traitent fort au long des trois qualités essentielles ou modificatives de la nature : 1° la bonté, 2° la passion, 3° l'obscurité. Ces trois qualités affectent tous les êtres animés et inanimés. Ainsi, c'est par *la bonté* que le feu tend à s'élever vers les cieux, que la vertu et le bonheur sont produits chez l'homme; c'est *la passion* qui cause les tempêtes dans l'air, et le vice dans le cœur humain; c'est l'*obscurité* qui donne à la terre et à l'eau leur tendance à tomber, qui produit

chez l'homme l'imbécillité
grin.

De ces qualités dérivent h
de l'intelligence : d'un côté la
connaissance, le calme et l
ce; de l'autre le péché, l'erre
tion et l'impuissance. Chac
modes se subdivise à son tou
sance, par exemple, se subdivi
manières différentes.

Ce rapide exposé, qui ne fa
produire les principaux do
l'École Sânkya, est l'objet d
démonstrations dans ses livr
lebrooke cite divers exemples
nière d'argumenter de ces phi
dont le principal défaut ser
leur tendance à entrer dans l
voies de la subtilité la plus

En essayant de pénétrer
même des doctrines sânkya
toute l'obscurité qu'y jette
artificielle sous laquelle el
produites par leurs inventeur
d'abord conduit à penser
école, bien qu'athéiste et exp
matérialiste, ne diffère pas
de celle qui prétend à un spir
exclusif. C'est de la nature
l'intelligence; de l'intelligenc
cience; de la conscience les
les principes subtils des
de ces principes les éléme
mêmes. De cet ordre de pro
semble résulter cependant q
tière, bien qu'éternelle, dérive
de l'esprit, et n'a pas d'exis
dépendante de la perception.

Mais telle n'est pas en
doctrine de l'école. C'est, sui
une propriété inhérente à
de produire tous ces princ
leur ordre, et c'est aussi
priété inhérente à l'âme de
ployer comme moyen de co
nature; mais ces opérations,
coïncidentes dans leur objet,
pendantes dans leur origine.
ture et la multitude innomb
âmes individuelles sont
et, bien que chaque âme en
soit unie à l'intelligence et
productions de la nature, ell
pas d'action sur leur dével

pas à l'intelligence générale, production de la nature, t unie; mais à une intelli-ividuelle, dérivée de cette pro-remière.

issance, chaque âme est in-n corps subtil, qui s'enferme ır dans une enveloppe plus . L'union étant ainsi établie ne et la matière, les or-mmuniquent les sensations ées par la nature objective; s combine ; l'intelligence tire ions, et atteint à la connais-ce qui n'est pas perceptible ; l'âme assiste à ces opéra-mme un spectateur passif, tout sans être affectée elle est comme un miroir toutes les images, sans su-nême aucun changement. âme a parfaitement vu et a nature, sa tâche est accom-est délivrée, et l'union entre e individuelle et la nature ute. La nature, pour parler n des livres de l'école, est e à une danseuse : elle se re-u'elle a été parfaitement vue, 'âme atteint son grand but la e finale.

onc l'âme n'a aucune part aux s de la nature, et elle n'est e dans aucune d'elles. La , la conscience, le raisonne-e jugement, accompliraient it leur action, si l'âme n'exis-De plus, c'est pour la libération que toutes ces opérations s'ac-ent; et l'âme, qui était libre n'a subi aucune modification existence. Tous les phéno-e l'esprit et de la matière se c accomplis sans objet. De façon qu'on s'y prenne, l'âme ne superfluité; et, en vérité, nté de croire qu'en admettant ence et sa libération, Câpila comme Épicure lorsqu'il re-les dieux, d'autre intention de ne pas offenser les préju-s compatriotes, en niant for-nt leur religion.

s ces idées sont communes aux deux écoles Sânkya; mais Câpila en reconnaissant l'existence séparée des âmes, et enseignant que l'intelligence est employée dans l'évolution de la matière qui correspond à la création, nie qu'il y ait un Être Suprême, matériel ou immatériel, par la *Volition* duquel l'Univers a été produit.

Au contraire, Patandjali affirme que, distincte des autres âmes, il est une âme ou esprit, qui n'est pas exposé aux maux dont les autres sont affectés, qui n'a rien à voir aux bonnes ou aux mauvaises actions, ni à leurs conséquences; sachant tout, infini dans le temps et dans l'espace. Cet être, c'est Dieu, le suprême Régulateur.

La pratique des deux écoles résulte de cette différence d'opinions. Pour toutes deux, l'objet de toute connaissance c'est la délivrance de la matière, et c'est par la *contemplation* que le grand œuvre peut s'accomplir.

L'école Déiste ajoute la *dévotion* à la contemplation, et le sujet de ses méditations est emprunté à ce sentiment; tandis que le disciple de l'autre école est exclusivement occupé de discussions abstraites sur la nature de l'esprit et de la matière. Le Sânkya déiste passe son temps en exercices de dévotion ou se livre à la méditation intérieure. Le mysticisme, le fanatisme même, qui est résulté de cette tendance, ne lui a pas toujours été favorable.

L'œuvre de Patandjali, le code de son école, contient une foule de préceptes pour le corps et l'esprit; il ordonne de profondes et fréquentes méditations, pendant lesquelles il faut retenir sa respiration, amortir les sens, conserver une attitude gênante et difficile. Par ces exercices le fidèle acquiert la connaissance du passé et de l'avenir, des choses cachées ou éloignées; il devine les pensées des autres, acquiert la force de l'éléphant, le courage du lion, la rapidité du vent; vole dans l'air, flotte sur l'eau, pénètre dans la terre, contemple tout le monde d'un seul de ses regards, et jouit d'une puissance

Dieu est la cause omnisciente e puissante de l'existence, de la nuité et de la dissolution de l'Un A la consommation des choses, résoudra en lui. Il est le seul e et l'âme universelle.

Les âmes individuelles sont de tions de sa substance : elles s'en pent comme les étincelles de l me, et elles retournent à lui.

L'âme, en tant que partie d vinité est « infinie, immortelle gente, sensible et réelle. »

Elle est capable d'activité, son état naturel et normal se pos.

Elle agit par l'Être suprên en conformité à ses résolutio rieures ; et celles-ci ont été p par une série de causes qui en arrière jusqu'à l'infini.

L'âme est enfermée dans l comme dans une enveloppe, o comme dans une succession d' pes. Dans la première l'âme, a ciée avec les cinq sens; dans l de, l'intelligence vient s'ajoute première union; dans la troisi organes des sens et les facu tales. Ces trois associations con le corps subtil qui accompagı dans toute ses transmigratior

La quatrième enveloppe c'est matériel.

Les états de l'âme par rap corps sont les suivants : dans l veille elle est active, et en rap médiat avec la création réelle sitive; dans les rêves, avec une illusoire et sans réalité; dans meil elle est unie, mais non a a l'essence divine ; dans la mo quitte complètement le corps n alors elle se rend dans la Lune, enfermé dans un corps a tombe en pluie, est absorbée végétal, et de là se convertit, pa vail de la nutrition, en un e du règne animal.

Après avoir accompli ces t grations, dont le nombre dép ses mérites, elle reçoit la dé finale.

La délivrance est de trois

rporelle et complète, lors-
est absorbée en Brahma;
parfaite, lorsque l'âme ne
indre le séjour de Brahma;
e enfin, lorsque l'âme dans
stre acquiert quelques-unes
ices de la Divinité, et que
sont capables d'une éner-
ndante pour la jouissance,
our l'action. On peut at-
es deux derniers états par
s et les méditations pieu-

ole étend ses recherches
ns de la liberté, de la grâce
'efficacité des œuvres, de la
re à beaucoup d'autres de la
lus abstraite.
tion de la foi n'est pas
ans les premiers livres
duits; c'est un dogme par-
branche de l'école Védanta,
s doctrines du Bhâgavat
plus scrupuleux de l'école
la doctrine de la grâce, et
omme on l'a vu, des limites
intes à la liberté, en admet-
rie de causes influentes qui
à travers l'existence des di-
es, jusque dans l'éternité
Univers.
ole diffère complétement
s, en niant l'éternité de la
attribuant l'existence de l'U-
uissance et à la volonté de
dant ses premiers auteurs,
ns leurs interprètes euro-
s'accordent pas sur la ma-
cette existence est produite.
rment que Dieu créa la ma-
ropre essence, et la résoudra
consommation des choses.
ie de la matière ainsi pro-
na le monde, et lui laissa le
lui-même sur l'âme humai-
res prétendent que Dieu n'a
matière, et même que la
existe pas; mais que par
e il produisit et continue
produire directement sur
pressions que les premiers
u monde matériel. Ceux-ci
que tout ce qui existe vient
ux-là que rien n'existe que

Dieu. Cette dernière doctrine semble être aujourd'hui celle de la majorité des Védantis, quoiqu'elle ne soit cependant pas probablement celle des premiers fondateurs et disciples de l'école.

Les deux partis sont d'accord pour supposer que les impressions produites sur l'esprit sont régulières et systématiques; de sorte qu'en dernier résultat le parti idéaliste a sur les causes et les effets exactement la même doctrine que ceux qui croient à la réalité du monde apparent.

Tous deux accordent la volonté à Dieu, et n'admettent pas qu'il y ait rien dans la nature de la matière, ni dans son existence relative, qui puisse enchaîner cette liberté.

Tous deux affirment que l'âme était dans l'origine partie intégrante de Dieu, et qu'elle doit retourner dans son sein; mais ni les uns ni les autres ne peuvent dire comment la séparation s'est faite. Les idéalistes en particulier ne peuvent réussir à expliquer comment Dieu, distrayant une partie de lui-même, peut donner à cette partie la croyance en son existence individuelle, et surtout la rendre passible des sensations produites par le monde extérieur, lorsqu'en fait cette partie n'est qu'une fraction du seul Être existant.

Écoles logiques.— La Logique est l'étude favorite des Brahmanes; et ils ont produit sur ce sujet une multitude d'ouvrages incroyable. Quelques-uns de ces ouvrages, dus à des esprits éminents, ont donné naissance à des écoles diverses; mais cependant il est admis que tous ont eu pour principes ceux de Gôtama et de Canâdi. Le premier s'est occupé de la Logique dans ses rapports avec la Métaphysique; le second, de la Logique dans ses rapports avec le monde matériel, ou les objets qui tombent sous les sens. Quoique les écoles produites par ces auteurs diffèrent sur quelques détails, elles s'accordent cependant sur quelques points communs, et on doit les considérer surtout comme les deux parties d'un même système, l'une suppléant à ce qui manque dans l'autre.

Le système philosophique qui résulte de cette alliance a été comparé à celui d'Aristote. Il lui ressemble en effet par le soin qu'il apporte dans ses classifications, par sa méthode, par son ordonnance générale; et il a même produit une forme imparfaite de syllogisme composé de cinq propositions, dont deux sont naturellement inutiles.

Dans la logique de l'école de Canâdi on trouve aussi une énumération de modes d'existence que les traducteurs ont rendus par prédicaments, et qui sont au nombre de six : — la substance, la qualité, l'action, la communauté, la particularité, et l'aggrégation ou relation intime. Quelques auteurs en ajoutent un septième, la privation. Les trois premiers de ces prédicaments se retrouvent dans ceux d'Aristote; les autres ne figurent pas dans l'énumération du philosophe grec, et sept de ceux qu'il admet sont omis par Canâdi.

Les sujets traités dans les deux systèmes indous sont souvent les mêmes que ceux traités par Aristote : les sens, les éléments, l'âme et ses facultés, le temps, l'espace, etc., etc. C'était naturel; mais quelques-uns des plus importants dans le système d'Aristote sont omis par les Indous, et réciproquement. Les définitions des sujets diffèrent souvent, et la disposition générale est complétement différente.

L'une des coïncidences les plus remarquables, c'est que toutes les écoles indoues joignent toujours aux cinq sens un sixième, le sens interne; lequel est le lien des cinq autres, et correspond exactement au sens commun ou interne d'Aristote.

L'ordonnance adoptée par l'école de Gôtama est beaucoup plus complète et plus compréhensive que celle de Canâdi. Quelques exemples, que nous allons citer, pourront servir à donner une idée de la minutieuse exactitude où la première école a la prétention d'arriver.

Les sujets sont divisés en seize chapitres. Nous ne pouvons découvrir toutefois le principe qui a présidé à cette division.

1° La preuve.
2° Ce qu'il faut savoir et p
3° Le doute.
4° Le motif.
5° L'exemple.
6° La vérité démontrée.
7° Les parties d'un argum
gulier ou syllogisme.
8° La démonstration par l'
9° La détermination de l'ol
10° La thèse.
11° La controverse.
12° L'objection.
13° Les arguments vicieux.
14° La perversion.
15° La futilité.
16° La réfutation.

Les subdivisions sont plus
les et plus logiques.

La preuve se fait de quatr
res : par la perception, par
tion, par la comparaison, et p
mation ou témoignage.

L'induction se subdivise à
en antécédent, qui sépare l'ef
cause; en conséquent, qui d
cause de l'effet; en analogue.

Les objets de la preuve sont
bre de douze :

1° L'âme.
2° Le corps.
3° Les organes de la sens
4° Les objets des sens.
5° L'intelligence.
6° Le sens interne ou rais
7° L'activité.
8° La privation.
9° La transmigration.
10° Le fruit des actions.
11° La peine ou mal physiq
12° La délivrance.

1° Le premier objet de la
c'est l'âme; et on donne une ex
complète de sa nature, de ses
et des preuves de son existen
a quatorze qualités : — Le n
la quantité, l'individualité,
jonction, la disjonction, l'intel
la peine, le plaisir, le désir, l'a
la volonté, le mérite, le démé
la faculté d'imagination.

2° Le second objet de la preu
le corps, qui est analysé et dis
core plus longuement que l'âm

se retrouvent bien des
partiennent plus parti-
la science physique.
viennent les organes des
ont pas produits par la
omme l'avance l'école
qui sont unis, comme
le, au sixième sens ou
nq organes de l'action,
t pour les Sankyas le
ze organes, ne sont pas
me faits particuliers et
par l'école de Canâdi.
ième subdivision de la
du chapitre de la preuve
ux objets des sens, par-
trouve l'énumération
osent les prédicaments

de ces prédicaments est
ui se divise en neuf sor-
rre, l'eau, la lumière,
e temps, le lieu, l'âme,
ne. Il y a vingt-quatre
seize appartiennent au
ir : — La couleur, la
, la sensibilité, le nom-
, l'individualité, la con-
jonction, la priorité, la
gravité, la fluidité, la
on. — Il y a huit qualités
a peine, le désir, l'aver-
té, la vertu, le vice et
Chacune de ces qualités
au long, et quelquefois
e par les philosophes
c.
n de toutes ces ques-
l'exposition d'un grand
nts de physique ou de
Ainsi, en traitant de
me son immatérialité,
t l'indépendance de son
u est regardé comme
, le Siége de la connais-
, le Créateur de toutes

anâdi, ou, comme on
e Atomistique, suppose
ssager, mais composé
d'atomes éternels. Il ne
lle traite la question de
grégations temporaires
affinités naturelles aux
atomes, ou de la puissance créatrice de Dieu.

Il est impossible de ne pas remarquer l'identité des sujets discutés par les philosophes indous et par ceux de l'ancienne Grèce; il est impossible de ne pas remarquer la ressemblance singulière des doctrines professées par des écoles établies dans des pays si différents et si éloignés. La cause première, la relation de l'esprit à la matière, la création, la destinée, et mille autres sujets semblables, sont mêlés par les Indous de questions que la métaphysique moderne a connues, mais qui avaient échappé au génie des sages de la Grèce ou de l'Italie. D'un autre côté, les doctrines indoues de l'éternité de la matière, ou de son émanation du sein de la Divinité; de l'existence individuelle de l'Être Suprême, ou de son existence collective, qui confond toute la nature en lui; de l'origine de toutes les âmes émanées de Dieu pour retourner à lui; des atomes, des révolutions périodiques des mondes, ont été professées par l'une ou par l'autre des anciennes écoles de la Grèce. Il est possible que ces doctrines se soient présentées simultanément à des esprits spéculatifs, dans des pays qui n'avaient ensemble aucuns rapports; il est possible que chacune de ces coïncidences ait été purement accidentelle; mais quand nous trouvons tout un système, comme celui de Pythagore par exemple, presque complétement semblable dans toutes ses parties à l'un des systèmes indous; lorsque les doctrines de ces deux systèmes semblent si peu naturelles à la raison humaine; en vérité avons-nous besoin des traditions qui nous racontent les pérégrinations de Pythagore en Orient, pour croire que ces deux systèmes sont sortis de la même source?

La fin de toute philosophie, c'est, suivant Pythagore, de délivrer l'esprit de tous les obstacles qui s'opposent à son perfectionnement, de le soustraire à l'empire des passions, à l'influence des impressions corporelles, afin de l'assimiler à la Divinité, et le rendre digne de prendre place parmi les dieux. L'âme, dit encore le même philosophe, est

partie de la Divinité; et, après diverses transmigrations, après avoir subi divers états de purification dans la région des morts, elle retourne à la source éternelle d'où elle était sortie. L'esprit (θύμος) est distinct de l'âme (φρὴν). Dieu est l'âme universelle répandue dans toutes les choses, le premier principe de l'univers; il est invisible, incorruptible, compréhensible seulement à l'esprit. Entre Dieu et l'homme, existe un monde d'êtres aériens classés hiérarchiquement, et qui exercent des influences différentes sur les affaires de ce monde.

Ces doctrines du philosophe grec sont précisément celles de l'Inde; et quand nous nous rappelons l'aversion de Pythagore pour la nature animale, l'interdiction dont il la frappa, excepté dans les sacrifices, le long noviciat de ses disciples et leur mystérieuse initiation, il est difficile de croire qu'une concordance si frappante puisse venir d'une autre source que l'imitation.

Nous pourrions citer encore d'autres analogies non moins extraordinaires, quoique moins importantes : l'affinité entre Dieu et la lumière, l'influence arbitraire accordée à la lune sur la durée des révolutions terrestres, etc., qui sont d'autant plus remarquables qu'elles diffèrent plus complétement des doctrines des écoles grecques au temps de Pythagore.

Quelques-uns des principes communs aux deux écoles l'étaient aussi, dit-on, aux anciens Égyptiens; et quelques auteurs ont pensé que c'était là la source commune où Pythagore et les Brahmanes avaient puisé. Mais on peut répondre à cette hypothèse que nous connaissons seulement les doctrines de l'Égypte par des livres écrits longtemps après que ces doctrines avaient déjà pénétré en Grèce par d'autres voies. L'auteur le plus ancien qui en parle, c'est Hérodote, qui vivait longtemps après que la philosophie de Pythagore s'était répandue dans tout le monde grec. Si ces doctrines étaient réellement répandues en Égypte, c'était seulement une superposition à un système indépendant; et en Grèce, elles n'ont été

acceptées dans leur intégrité p
autre philosophe que Pythago
l'Inde, au contraire, elles repo
les principes mêmes sur lesquel
la religion du peuple; c'est d'e
sont sorties toutes les écoles de
phie; c'est sur elles que se ba
théorie du monde physique o

M. Colebrooke remarque av
que la philosophie indienne
de rapports avec celle des
philosophes grecs qu'avec les d
de leurs successeurs; et que
dous ont pu recevoir les prer
ments de leurs croyances d'un
étrangère, il n'y a pas de rai
qu'ils n'aient pas aussi com
même manière, les développem
ces croyances ont reçus. A
clut-il que « les Indous ont
cette circonstance, les maîtr
pas les disciples. »

§ VI. Astronomie et mathéma

L'antiquité et l'originalité
tronomie indienne présente
d'études plein d'intérêt.

Son antiquité a été discuté
plus grands astronomes de l
et c'est une question qui n'es
core résolue.

Cassini, Bailly et Playfai
que les Indiens nous ont tran
observations faites plus de t
ans avant J. C., et que ces obs
sont la preuve des progrès re
bles que la science avait déj
cette époque.

Quelques hommes éminent
science, et parmi lesquels il fa
ter Laplace et Delambre, n
thenticité de ces observation
conséquent aussi la validité
clusions qu'on prétend en tire

La question entre ces savant
rement scientifique, et les ast
seuls peuvent en décider. Au
nous en pouvons juger, nous
rions jusqu'à un certain poin
seconde manière de voir.

Cependant tous les astron
mettent une haute antiquité
observations faites par les In
il semble impossible que l'e

s sont parvenus à dé-
ouvements moyens du
me ne soit pas le résul-
isons faites d'observa-
avec d'autres observa-
t remonter à une grande
lus ardent adversaire
indiennes, M. Bentley,
e, dans un de ses der-
, que la division de l'é-
s Indiens en vingt-sept
es, ce qui suppose un
se d'observations, a dû
n 1442 avant notre ère.
er trop grand parti de
n, nous inclinerions à
observations indiennes
mencer plus tard qu'au
t J. C.; c'est-à-dire un
avant l'expédition des
avant l'époque où l'on
emières observations
en Grèce.
omique qui est donnée
ur la fixation du calen-
écessairement, comme
nêmes, au XIVe siècle
: Parasara, le premier
qui ait écrit sur l'as-
dont malheureusement
rien, a probablement
époque.
herches sur l'astrono-
, on ne peut tirer aucun
rs anciens auteurs. Le
l'esprit de corps sacer-
ertains rapports, a exer-
ice si pernicieuse sur
é un voile impénétrable
e. L'astronomie étant
trument qui servait à
agante chronologie des
outes les époques qu'elle
rminer ont été jetées
n; il n'existe pas d'ex-
système; on ne laisse
lgaire que ce qui est né-
tenir de certains objets;
ce cas, la source des com-
'on veut bien lui faire est
dérobée à ses yeux,
s qu'on laisse arriver
sont donnés comme ré-
ivinité.

Aussi ne connaît-on pas les bases qui ont servi aux calculs des tables des Indous; aussi ne connaît-on pas de séries d'observations régulières faites par eux.

Si ce système rend si difficiles les recherches des modernes, à plus forte raison a-t-il dû contrarier les progrès de la science. L'art de faire des observations ne s'enseignait qu'à un petit nombre d'initiés; et plus petit, sans doute encore, était le nombre des esprits disposés à cultiver une science qui pourvait ne pas confirmer et même ébranler la foi aux vérités divines. Ils n'avaient pas le savoir, le talent qui résulte d'une longue expérience traditionnelle; et lorsque l'accumulation des erreurs, dans leurs tables soi-disant révélées, arrivait au point où ils étaient forcés d'y faire à la fin des corrections, ils étaient obligés aussi, pour ménager l'opinion publique, de dissimuler les remaniements autant qu'il était possible.

Cependant, malgré tous ces obstacles, il paraît que les Indous avaient fait de très-grands progrès en astronomie. Comme ils n'ont pas laissé de système complet qui puisse être présenté sous une forme populaire et comparé à celui des autres nations, il n'y a que les savants qui puissent porter un jugement éclairé sur les détails de leurs travaux qui nous sont connus. Sur ce point les opinions sont très-divisées; et ce qui semble le plus probable, c'est qu'à côté d'erreurs monstrueuses on trouve aussi, dans leurs écrits astronomiques, des preuves d'un incontestable talent et d'une science vraiment extraordinaire.

Les progrès faits par les Indous dans les autres branches des sciences mathématiques sont plus remarquables, moins controversés que ceux qu'ils ont faits en astronomie. Dans le *Sourya Sidhenta*, ouvrage écrit, suivant M. Bentley, en l'an 1091 de notre ère, et, suivant l'opinion la plus générale, dans le Ve ou le VIe siècle, on trouve exposé une trigonométrie qui n'est pas seulement beaucoup plus avancée que tout ce que les anciens Grecs ont connu, mais

qui contient encore des théorèmes qui n'ont été découverts en Europe que dans le XVIe siècle.

La science géométrique des Indous se prouve par les démonstrations qu'ils ont données des propriétés des triangles, surtout par celle qui déduit la mesure superficielle d'un triangle du calcul de ses trois côtés; théorème qui n'a été connu en Europe qu'au XVIe siècle, par les travaux de Clavius. Les Indous avaient aussi découvert, dans les premiers siècles de notre ère, le rapport du rayon à la circonférence du cercle, qui n'a été déterminé en Europe que dans les temps modernes.

Ce sont les Indous qui, en arithmétique, ont les premiers inventé le système décimal, découverte à laquelle ils doivent, selon toute apparence, leur supériorité sur les Grecs dans la science des nombres.

Mais c'est surtout dans la science algébrique que les Brahmanes ont eu une supériorité marquée sur toute l'antiquité, et même sur le moyen-âge. Leurs découvertes dans cette science nous sont surtout connues par les ouvrages de Brahma Gôpta (VIe siècle), et de Brahma Atcharya (XIIe siècle); mais tous deux ont emprunté les éléments de leurs travaux à Arya-Bhatta, qui vivait au temps où la science semble avoir été le plus florissante, quoiqu'on ne puisse pas prouver qu'il ait vécu antérieurement au Ve siècle. M. Colebrooke croit cependant qu'il fut contemporain de Diophantus, le premier des Grecs qui ait écrit sur l'algèbre, en l'an 360 de J. C.

Mais quoi qu'il en soit de la question de priorité, il n'y a pas lieu à discussion sur le mérite relatif des uns et des autres. Arya-Bhatta n'est pas seulement supérieur à Diophantus parce qu'il savait résoudre des équations comprenant plusieurs inconnues, et parce qu'il a donné une méthode générale pour résoudre tous les problèmes au moins jusqu'au premier degré, mais on peut dire que ses travaux et ceux de ses successeurs peuvent, jusqu'à un certain point, soutenir la comparaison avec les travaux de la science moderne. Et encore

il ne faut pas oublier
n'est pas le fondateu
indoue; que, selon to
elle n'avait pu arriver
était parvenue de son
une longue suite d'eff
ture. L'époque où il
à-dire le Ve siècle au
celle où la science d
parvenue à son plus
splendeur.

D'après ce que nou
on a pu se former une i
lité de la science ind
astronomie, le défaut
rale, l'inégal progrè
parties de la science,
démonstrations et d'ob
lières, l'imperfection
employés par les Brah
titude de leurs obse
temps d'arrêt imposé
leurs découvertes, so
cachons pas, des argu
sous la plume de ceu
que les Indous ont pu
à une origine étrang
côté, on doit ne pa
temps de leurs premier
les autres nations étai
gées dans la plus profon
qu'à leur époque la
celle sans doute où ils
ter aux autres, leur tr
toujours d'une manièr
fondé très-souvent su
qu'aucun autre peupl
n'a connus, et de plus es
vertes qui n'ont été f
que dans les deux der
est clair, pour les
moins, qu'elles n'ont p
tées à personne : et ne
pas prouver que le peu
faire avait assez de fo
pour avoir pu découvri
ce qu'il sait?

Après tout, il semb
si les Indous ont fait
aux autres, ce n'a été q
propre astronomie ava
progrès très-considéra
ger par la différenc
de leurs théories comp

[redacted]

ions, même dans les parties
:n rapprochent le plus, il
e les Indous ont tiré parti
ıx des autres, plutôt qu'ils ne
ontentés de les copier sans
ier eux-mêmes.
ient fait quelques emprunts
nre aux Grecs d'Alexandrie,
ıui ne paraît pas improba-
raison en est parfaitement
par M. Colebrooke, qui a
question avec sa science et
:ialité ordinaires. Après avoir
ue les écrivains indous du
›arlent avec estime de l'as-
les Yavanes (c'est vraisem-
t les Grecs qu'ils désignent
m), et qu'un traité de leurs
›our titre « *Romaka sidhan-*
ion possible au système des
:s occidentaux (Romains),
·ooke s'exprime ainsi : « Si
:tances, réunies à une ressem-
i ne saurait être fortuite en-
nomie des Indous, avec son
'épicycles et d'excentriques,
es Grecs; si ces circonstan-
nt pour autoriser à penser
ıdous ont reçu des Grecs
issances qui leur ont permis
:r et d'améliorer leur système
que, je serais assez d'avis de
· à cette opinion. Il y a plus
f pour croire que les Indous
onnaissance de l'astronomie
ongtemps avant que les Ara-
sent commencé à cultiver
nce. »
ın autre passage, M. Cole-
:garde comme assez probable
lous ont puisé chez les Grecs
leur zodiaque solaire, mais
ıtée à leur ancienne division
ique en vingt-sept parties.
rologie, dit-il, est complète-
ıruntée aux peuples de l'Oc-

; ce que nous avons dit, il est
: improbable que la géomé-
ırithmétique indoues aient
ıntées aux Grecs; et il n'y a
ıple qui puisse contester aux
:s la priorité de leurs travaux
sciences. Le caractère tout
à fait particulier de leur méthode
donne aussi la plus grande apparence
d'originalité à leurs découvertes en
algèbre.

Dans cette dernière science, on a
voulu réclamer contre eux, dans l'intérêt des Arabes; mais M. Colebrooke
a parfaitement démontré que l'algèbre avait déjà atteint son plus haut
point de développement dans l'Inde,
longtemps avant que les Arabes n'eussent commencé à s'en occuper, et même
longtemps avant l'époque du développement intellectuel des Arabes.

Tout ce que les Arabes ont su en
commun avec les Indous, il est probable qu'ils l'ont appris par les travaux des
Brahmanes; et, si grandes qu'aient été
leurs découvertes, il ne faut pas oublier qu'elles ne datent pas d'avant
le VIII[e] siècle, c'est-à-dire de l'époque
où les Arabes puisèrent aux sources de
la science grecque.

Sur tous ces sujets, cependant, les
jugements portés par les hommes les
plus compétents ne doivent être acceptés que comme des opinions *sur ce
que nous savons seulement;* et il faut
attendre que nous connaissions mieux
et plus complétement la littérature
sanscrite, avant d'oser porter un jugement définitif.

Le plus grand intérêt, après tout,
qu'offre l'histoire de la science, ce sont
les moyens qu'elle donne pour apprécier le caractère de la nation où elle
s'est développée; et, sous ce point de
vue, les Brahmanes nous apparaissent,
comme toujours, remarquables par
leur persévérance et leur finesse, mais
aussi toujours dépourvus de fermeté
et de précision, toujours également
disposés à dénaturer tout par le mélange de fables ridicules, et le sacrifice
de la vérité aux intérêts supposés de
la caste sacerdotale.

§ VII. Géographie.

La géographie est la science dans
laquelle les Indous ont fait le moins
de progrès.

Suivant leur système, le mont Mérou
occupe le centre du monde. C'est une

[illegible] commencement [illegible]
[illegible] -les [illegible]

[illegible] ne venant pas [illegible] aucune autr[illegible] soient jamais sort[illegible] elles s'étaient d'abor[illegible]

[illegible] sans compter [illegible] des ordres religieux qui [illegible] sacré à Bakou, sur l[illegible] et quelquefois pou[illegible] jusqu'à Astracan [illegible] Moscou, il existe [illegible] située sur les bor[illegible] une population indien[illegible] vont s'établir [illegible] négociants dans [illegible] du Turkestan; [illegible] semblent n'avoir jam[illegible] qu'ils vont habiter [illegible] n'ont jamais four[illegible] d'instruction à leurs co[illegible]

[illegible] peine si leurs anciens livre[illegible] nations voisines. [illegible] les Grecs, et leur ava[illegible] nom de Yâvan, qu'ils é[illegible] à tous les conquérants [illegible] eux du nord-ouest; [illegible] raison de croire qu'ils c[illegible] les Scythes sous le nom [illegible] dans l'Inde même [illegible] acquirent l'existence [illegible]

[redacted]

aux Persans, aux Grecs et
ns.
occidental, où il est, dit-on,
que le soleil se lève à Lanka,
tre s'entendre de Rome. Il
que les Indiens connais-
iine. On possède le récit du
Chinois qui vint visiter
e IV siècle; et, au dire des
nois, le roi de Magada en-
leurs ambassades en Chine,
siècle et les siècles posté-
ou parle d'un peuple qu'il
n; mais il le compte parmi
lu nord-ouest de l'Inde; et,
nom de Chin ne fut adopté
's qu'il désigne aujourd'hui
nps après Manou.
d'ajouter une foi implicite
s et ingénieuses déductions
Vilford, il est difficile de trou-
cun de ses essais géographiques
traduits du sanscrit, rien
faire croire à des rapports
et l'Égypte, bien que le
fait pendant des siècles par
eurs grecs et romains dans
l'Inde, donne lieu de penser
qu'on aurait dû en trouver
aces.

§ VIII. Chronologie.

nenses périodes employées
ous dans la supputation du
ouffrent pas la discussion.
les soient fondées sur des
tronomiques, elles ne méri-
ttention que leur ont bien
rder les savants européens;
hypothèses purement my-
s.
olution complète de quatre
trois cent vingt millions
orme un *Calpa* ou jour de
ans cette période, sont com-
torze *Manouantaras*, ou
ouvernées chacune par un
aque Manouantara se com-
ante-onze *Mahâ-Yougas* ou
s, et chaque Mahâ-youga se
n tour en quatre Yougas ou
ale durée. Ce dernier trait
ressemblance avec les qua-
tre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer imaginés par les Grecs.

Le dernier de ces quatre âges intéresse seul le genre humain. Le premier, ou *Satya-youga*, comprend une période de un million sept cent vingt-huit mille ans. Le second, ou *Trita-youga*, dure un million deux cent quatre-vingt-seize mille ans; le troisième, ou *Douapar-youga*, huit cent soixante-quatre mille ans; et le quatrième, ou *Câli-youga*, quatre cent trente-deux mille ans. Quatre mille neuf cent quarante et un ans du Câli-youga du Manouantara actuel se sont déjà écoulés; c'est, à proprement parler, l'époque historique. Cependant quelques événements mentionnés par la mythologie indoue se rapportent aux époques antérieures, et ne mériteraient pas d'occuper les savants, si on ne pouvait les rapporter à des temps plus rapprochés de nous.

Pour essayer d'établir une chronologie indienne, il faut donc écarter tout d'abord les Calpas, les Manouantaras et les Yougas, et voir si, dans les monuments qui nous restent de la civilisation de ce peuple singulier, on ne trouve pas quelques éléments plus rationnels.

Nous avons dit que les Védas semblent avoir été réunis en un corps d'ouvrages vers le XIV[e] siècle avant J. C., mais qu'il était impossible d'établir la concordance d'aucun événement historique avec cette date. L'astronome Parasara a peut-être vécu quatorze siècles avant notre ère; et sa vie ou celle de son fils Vyâsa, le compilateur des Védas, s'est trouvée probablement mêlée à bien des événements, dont le souvenir nous est arrivé sous forme historique ou mythologique. Mais la plupart des personnages qu'on nous donne comme les contemporains de ces deux auteurs semblent en réalité avoir vécu à des époques très-différentes; et, de plus, la longueur extravagante assignée à la vie de tous les saints personnages empêche qu'on puisse y trouver une base certaine pour un système historique.

Le monument sur lequel nous pour-

rions encore essayer de fonder une chronologie indienne, ce sont les listes données par les Pouranas, de deux races parallèles de rois (les descendants du Soleil et de la Lune), qu'on suppose avoir régné en Ayôdha, entre la Djamna et le Gange, et desquelles toutes les anciennes races royales de l'Inde prétendaient tirer leur origine. Ces listes, suivant les calculs de sir William Jones, nous reporteraient à trois mille cinq cents ans avant J. C.; mais elles sont si contradictoires, qu'il est impossible d'y avoir aucune confiance. Les chefs de ces deux races sont nécessairement contemporains, puisqu'ils sont frère et sœur; cependant les descendants de la race lunaire ne comptent que quarante-huit noms pour une période, où la race solaire en compte quatre-vingt-quinze; et Chrishna, qui, selon le témoignage des Pouranas, est de beaucoup postérieur à Râma, est le cinquantième de la race lunaire, tandis que Râma est le soixante-troisième de la race solaire.

Toutes les tentatives faites pour mettre ces listes d'accord n'ont abouti qu'à montrer leur discordance. La narration qui leur sert de texte dans les Pouranas les discrédite encore davantage, par les puérilités et les absurdités dont elle est semée; enfin, quoiqu'il soit possible, à la rigueur, que la plupart des rois dont les noms sont donnés, aient en effet régné; quoiqu'on puisse prendre certains de ces contes pour des allusions à la réalité; il est cependant impossible d'en tirer, jusqu'au temps de Chrishna et à la guerre du Mahâ Bhârata, aucun élément certain de chronologie.

Depuis le temps du Mahâ Bhârata, on fournit, pour les diverses parties de l'Inde, des listes de rois qui présentent de certaines apparences de probabilité, et qui sont quelquefois confirmées par le témoignage des peuples étrangers.

Plus souvent encore leur authenticité est prouvée par des inscriptions religieuses et des concessions de terre. Ces concessions sont sculptées sur la pierre, ou gravées sur des plaques de cuivre qu'on retrouve en assez grand nombre aujourd'hui, et sou
le meilleur état de conservat
seulement elles rapportent
avec une exactitude minuti
presque toujours encore ell
lent les noms de plusieurs
cesseurs du prince qui a octr
cession. Si l'on parvenait
nir un nombre suffisant, c
arriver ainsi à fixer les dates
une série de rois; aujourd
sont encore que des fragme
qui peuvent être fort utiles
tains détails historiques, n
fournissent pas encore le
d'une chronologie générale.

La race de Magada présen
série de rois non interrom
la guerre du Mahâ Bh
qu'au Ve siècle après J. C.,
qu'à un certain point, servi
de contrôle pour les événen
place dans cette période.

Sahadéva était roi de M
fin de la guerre du Mahâ-Bl

Le trente-cinquième de
seurs était Adjata Satrou,
gne de qui vivait Sakya o
fondateur du Bouddhisme.
probabilité, Sakya est mo
550 avant J. C. Nous avo
témoignages des Chroniqu
mans, des Cingalais, des
des autres peuples Bouddh
non Indous, pour nous ai
l'époque où vivait Adjata S

Le sixième successeur d
trou était Nanda; le ne
cesseur de celui-ci, Chandr
le troisième successeur
Gopta, Asoca, prince célèb
Bouddhistes de tous les p
l'un des plus zélés défens
religion.

C'est au moyen de ces de
princes qu'on peut essayer
chronologie de l'Inde à ce
rope, et de circonscrire, qu
manière encore très-peu pré
ritables limites de l'époque
des Indous.

Dans le dessein probab
leur héros Chrishna, les aut
ont fixé la fin de la guerr

nom de ce héros au com-
lu Câli Youga, ou âge per-
te assertion, bien que
' un de leurs auteurs, et
directement par le récit
utres, est encore regardée
ne incontestable.
sayant de vérifier la liste
nis par les Pouranas, sir
s fut frappé de la ressem-
iom de Chandra Gopta
Sandracottus ou San-
ii, au dire des historiens
onclut un traité avec Sé-
les successeurs d'Alexan-
rant cette idée, il fut sur-
que la ressemblance ne
s là, mais s'appliquait
inements historiques; et
andra Gopta comme le
ı de Séleucus, il arriva à
es événements antérieurs
lus conforme à nos idées
ie. M. Wilson a depuis
lémontré que Chandra
effet le Sandracottus des
recs. Tout le prouve : la
des noms déjà rapportés;
noms de Xandramas sous
re désigne Sandracottus,
ramas que les historiens
nt quelquefois à Chandra
umble origine et son usur-
s sur lesquels les Indous
sont d'accord; la position
ne, telle qu'elle est donnée
enès, ambassadeur de Sé-
m de son peuple, Prasii
s et Prachi chez les Indous;
apitale, Palibothra dans
grecs, et Patalipoutra
is. Des découvertes posté-
s dans les livres des Brah-
permis de fixer l'époque
Gopta avec un peu plus
Wilford l'avait placée en
C., et M. Wilson en 315,
à coup ils virent confir-
othèse par la publication
hronologiques des Boud-
et de Ceylan. Le premier
iments fixe le règne de
opta entre les années
rant J. C., le second, en-
tre les années 481 et 347; tandis que, d'un autre côté, la chronologie grecque nous permet de le fixer entre l'avénement de Séleucus en 312, et sa mort en 280 avant J. C. La différence de trente ou quarante ans entre les dates bouddhisques et grecques est attribuée par M. Turnour à la fraude des prêtres Bouddhistes, qui, bien qu'exempts des extravagances de la chronologie brahmanique, ont voulu, en cette occasion, faire concorder une date historique avec une de leurs dates religieuses.

D'ailleurs, cette faible différence ne suffirait pas pour nous empêcher de croire à la parfaite identité de Chandra Gopta et du Sandracottus de Séleucus, lors même que le fait ne nous aurait pas encore été confirmé depuis par des preuves irrécusables. Mais aujourd'hui tous les doutes ont été écartés par une découverte qui promet d'éclairer d'une lumière inattendue bien des parties obscures de l'histoire de l'Inde. Des grottes, des rochers, des colonnes situées dans diverses parties de l'Inde, sont couvertes d'inscriptions tracées avec des caractères que, jusqu'à nos jours, personne encore n'avait pu lire, et qui semblaient un défi jeté aux savants, comme jadis les hiéroglyphes de l'Égypte. Mais enfin M. Prinsep, après les avoir longtemps étudiées sans parvenir à trouver la clef de l'énigme, remarqua la brièveté et la position isolée de toutes les inscriptions de l'un de ces temples, et il imagina que, conformément aux habitudes encore en vigueur des Bouddhistes, chacune de ces inscriptions était consacrée à la mémoire des donateurs qui ont enrichi ce temple. Il remarqua encore que toutes ces inscriptions se terminaient uniformément par les deux mêmes lettres; et, partant de là en suivant son idée, il présuma que ces deux lettres devaient être le D et le N, les deux lettres radicales du mot sanscrit qui signifie donation. La fréquente répétition d'une autre lettre lui fit supposer que c'était le S, signe du génitif en sanscrit; si bien qu'enfin, de lettre en lettre, il finit

par composer un alphabet. La langue de ces inscriptions n'est pas le sanscrit pur, mais un de ses dialectes, le pâli, dans lequel sont écrits les livres sacrés des Bouddhistes. Tandis que M. Prinsep arrivait ainsi à lire des inscriptions jusque-là illisibles, et à restituer les noms d'une série de rois gravés sur des médailles indiennes qu'on n'avait pas encore pu déchiffrer, il eut le plaisir de voir confirmer toute sa théorie par les travaux de M. Lassen, professeur à Bonn. Le savant Prussien venait de prouver que deux noms écrits sur des médailles grecques étaient ceux d'Agathocle et de Pantaléon ; et M. Prinsep avait le plaisir de lire ces mêmes noms écrits sur le revers de ces mêmes médailles, avec les caractères dont il avait retrouvé l'alphabet.

Cette découverte lui permit de lire sans difficulté les inscriptions de la fameuse colonne de Firouz Shah, à Delhi, et de trois autres colonnes situées dans la vallée du Gange. Bientôt après, tous les monuments de cette espèce qu'on put signaler dans l'Inde furent déchiffrés. On y trouva un grand nombre d'édits ; et l'un d'eux, relatif à l'érection d'hopitaux et d'autres fondations charitables, ordonnait « qu'il en serait fondé sur le territoire « de la dépendance d'Asoca, aussi bien « que sur celui des fidèles (suivent qua- « tre noms inconnus), et en Tamba- « panni (Taprobane ou Ceylan), et « jusque dans l'empire d'Antiochus le « Grec (Antioko Yòna), dans les pro- « vinces dont les généraux d'Antio- « chus sont les gouverneurs. »

Un autre édit sculpté sur un rocher est dans un assez mauvais état de conservation, et difficile à lire ; il semble cependant être un témoignage de la satisfaction que donnait à Asoca la propagation de ses doctrines dans l'Inde, aussi bien qu'en pays étranger. On lit le fragment suivant : « Et aussi le roi « grec duquel.... les rois Turamâyo, « Gongakena et Maga.... »

M. Prinsep croit que deux de ces noms désignent Ptolémée et Magas : pour lui, ils lui prouvent qu'Asoca avait quelque connaissance de l'É-

gypte, et même entretenai
rapports avec ce pays; indu
ne peut contester, car c'est
tain dans l'histoire, que l'
commerce égyptien dans l
l'Inde, sous les premiers
Il semble aussi très-proba
Ptolémée dont il est ici q
Ptolémée-Philadelphe, don
nommé Magas, épousa une
tiochus. Il suivrait encore
l'Antiochus mentionné d
édit est, ou le premier ou l
nom, c'est-à-dire le fils ou
de Seleucus.

Le synchronisme entre
de Chandra Gopta et l'un d
successeurs de Séleucus n
cun doute sur la contemp
ces deux princes, et sert à f
chronologie indienne une é
quelle on peut rapporter
fiance quelques dates des é
antérieurs.

La première date à fixe
du règne de Nanda. Quoiq
huit rois entre lui et Chan
on ne sait pas s'ils se sont
ligne directe ou collatéral
dition en fait huit frères ;
quatre des Pouranas s'accor
un espace de cent ans pou
des neuf règnes, en y compr
de Nanda. Nous pouvons
poser que Nanda monta su
cent ans avant Sandracott
viron quatre cents ans av

Le sixième roi en remo
compris Nanda, c'est Adj
sous le règne de qui mou
Nous avons établi, par des té
autres que ceux des Indou
événement arriva vers 550 a
et, comme les cinq règnes éc
cette date et celle de quatre
avant J. C., déterminée pou
comprendraient chacun qu
en moyenne, il n'y a pas d'in
matérielle qui doive faire r
hypothèse.

Entre Nanda et la guerr
Bharata, il y a eu trois dy
nombre des années de l
chacune d'elles est donné d

[redacted]

e chiffre total est de mille
is; cependant la plus lon-
donne que quarante-sept
mêmes Pourânas, dans un
e, donnent avec la même
chiffre tout à fait diffé-
dit que l'espace écoulé
rre du Maha Bharata et
Nanda a été de mille
deux autres disent mille
is, et le quatrième mille
ans. Or, la plus courte de
, divisée entre quarante-
donnerait une moyenne
ans de durée pour chacun
ır aller au chiffre de mille
s, il faudrait accorder une
trente et un ans. Une si
e pour quarante-sept rè-
fs est si improbable, que
ons pas hésiter à la rejeter,
a moyenne des plus cour-
décider que, autant qu'on
ır par les Pourânas, la
Mahâ Bhârata a dû finir
nte ans avant Nanda, ou
e quatre cent cinquante
C. D'un autre côté, si nous
c les Indous que les Vé-
eur forme actuelle, ont
pendant cette guerre,
s la placer dans le XIVe
J. C., c'est-à-dire plus
e ans après la date donnée
nas. Cette correction, qui
mérite de raccourcir les
uarante-sept rois, placerait
Mahâ Bhârata deux cents
avant le siége de Troie.
est la date la plus élevée
puisse encore remonter :
époque jusqu'au commen-
li Youga, c'est-à-dire pro-
usqu'au déluge, tout n'est
confusion.
ânas donnent l'histoire de
omprise entre le règne de
fin de la cinquième dynas-
i, ou la quatrième après
s. Cette période comprend
huit cent trente-six ou huit
te-quatre ans depuis Nan-
re qu'elle s'étend jusqu'à
t de l'ère chrétienne. La dernière de ces dynasties, les Andras arrivèrent au trône vers le commencement de notre ère ; ce qui s'accorde avec ce que dit Pline, dans le second siècle, d'une puissante dynastie du même nom ; et quoique cela puisse peut être se rapporter à une autre famille du même nom, les Andras du Deccan, cependant le nom d'Andre Indi, sur le Gange, mentionné par les tables de Peutenger, donne lieu de supposer que Pline a voulu parler de la dynastie en question.

Les annales chinoises, traduites par de Guignes, indiquent, dans l'année 408 après J. C., l'arrivée en Chine d'une ambassade envoyée par le prince indien Yue-Gnac, roi de Kia-pi-li. Kia-pi-li désigne, à n'en pas douter, Capili, lieu de naissance de Bouddha, que les Chinois prennent pour le nom du royaume de Magada. Les Andras finissent avec Palimat ou Poulomerchisch, en l'année 436; et depuis lors la chronologie du Magada retombe dans une confusion presque aussi inextricable qu'avant la guerre du Mahâ Bhârata.

On doit donc être parfaitement convaincu de la complète insuffisance de la chronologie indienne, et reconnaître qu'à très-peu d'exceptions près, tout reste encore à deviner, jusqu'à l'époque où les auteurs musulmans commencent à nous raconter leur histoire dans l'Inde.

§ IX. Médecine.

Les plus anciens auteurs indous qui aient écrit sur la médecine, ou dont les ouvrages nous soient conservés, sont Charaka et Susruta. Nous ignorons l'époque où chacun d'eux a vécu ; mais nous possédons un commentaire du second et du plus moderne de ces auteurs, écrit dans le Cachemir vers le XIIe ou le XIIIe siècle de notre ère ; et il paraît qu'il avait été déjà précédé par d'autres.

Ces auteurs ont été traduits en arabe peu de temps, probablement, après l'époque où les musulmans commencèrent à s'occuper de science. Les auteurs arabes avouent sans détour les

partie de la Divinité; et, après diverses transmigrations, après avoir subi divers états de purification dans la région des morts, elle retourne à la source éternelle d'où elle était sortie. L'esprit (θύμος) est distinct de l'âme (φρὴν). Dieu est l'âme universelle répandue dans toutes les choses, le premier principe de l'univers; il est invisible, incorruptible, compréhensible seulement à l'esprit. Entre Dieu et l'homme, existe un monde d'êtres aériens classés hiérarchiquement, et qui exercent des influences différentes sur les affaires de ce monde.

Ces doctrines du philosophe grec sont précisément celles de l'Inde; et quand nous nous rappelons l'aversion de Pythagore pour la nature animale, l'interdiction dont il la frappa, excepté dans les sacrifices, le long noviciat de ses disciples et leur mystérieuse initiation, il est difficile de croire qu'une concordance si frappante puisse venir d'une autre source que l'imitation.

Nous pourrions citer encore d'autres analogies non moins extraordinaires, quoique moins importantes : l'affinité entre Dieu et la lumière, l'influence arbitraire accordée à la lune sur la durée des révolutions terrestres, etc., qui sont d'autant plus remarquables qu'elles diffèrent plus complétement des doctrines des écoles grecques au temps de Pythagore.

Quelques-uns des principes communs aux deux écoles l'étaient aussi, dit-on, aux anciens Égyptiens; et quelques auteurs ont pensé que c'était là la source commune où Pythagore et les Brahmanes avaient puisé. Mais on peut répondre à cette hypothèse que nous connaissons seulement les doctrines de l'Égypte par des livres écrits longtemps après que ces doctrines avaient déjà pénétré en Grèce par d'autres voies. L'auteur le plus ancien qui en parle, c'est Hérodote, qui vivait longtemps après que la philosophie de Pythagore s'était répandue dans tout le monde grec. Si ces doctrines étaient réellement répandues en Égypte, c'était seulement une superposition à un système indépendant; et en Grèce, elles n'ont été

acceptées dans leur intégrit
autre philosophe que Pytha
l'Inde, au contraire, elles r
les principes mêmes sur lesq
la religion du peuple; c'est
sont sorties toutes les écoles
phie; c'est sur elles que se
théorie du monde physiqu

M. Colebrooke remarque
que la philosophie indie
de rapports avec celle de
philosophes grecs qu'avec le
de leurs successeurs; et q
dous ont pu recevoir les p
ments de leurs croyances d'
étrangère, il n'y a pas de
qu'ils n'aient pas aussi c
même manière, les développ
ces croyances ont reçus.
clut-il que « les Indous on
cette circonstance, les ma
pas les disciples. »

§ VI. Astronomie et mathé

L'antiquité et l'original
tronomie indienne présen
d'études plein d'intérêt.

Son antiquité a été discu
plus grands astronomes d
et c'est une question qui n'
core résolue.

Cassini, Bailly et Playf
que les Indiens nous ont t
observations faites plus de
ans avant J. C., et que ces o
sont la preuve des progrès
bles que la science avait d
cette époque.

Quelques hommes émine
science, et parmi lesquels il
ter Laplace et Delambre,
thenticité de ces observati
conséquent aussi la validit
clusions qu'on prétend en ti

La question entre ces sav
rement scientifique, et les
seuls peuvent en décider.
nous en pouvons juger, n
rions jusqu'à un certain p
seconde manière de voir.

Cependant tous les astr
mettent une haute antiqui
observations faites par les
il semble impossible que

le ils sont parvenus à dé-
s mouvements moyens du
la lune ne soit pas le résul-
paraisons faites d'observa-
rnes avec d'autres observa-
ivent remonter à une grande
Le plus ardent adversaire
ions indiennes, M. Bentley,
même, dans un de ses der-
iges, que la division de l'é-
ir les Indiens en vingt-sept
naires, ce qui suppose un
mense d'observations, a dû
i l'an 1442 avant notre ère.
ir tirer trop grand parti de
ssion, nous inclinerions à
les observations indiennes
commencer plus tard qu'au
ivant J. C.; c'est-à-dire un
cles avant l'expédition des
, et avant l'époque où l'on
i premières observations
ues en Grèce.
tronomique qui est donnée
is pour la fixation du calen-
ite nécessairement, comme
ux-mêmes, au XIV[e] siècle
.; et Parasara, le premier
ou qui ait écrit sur l'as-
nais dont malheureusement
este rien, a probablement
ême époque.
recherches sur l'astrono-
ens, on ne peut tirer aucun
leurs anciens auteurs. Le
me d'esprit de corps sacer-
us certains rapports, a exer-
fluence si pernicieuse sur
a jeté un voile impénétrable
ience. L'astronomie étant
instrument qui servait à
travagante chronologie des
es, toutes les époques qu'elle
déterminer ont été jetées
fusion; il n'existe pas d'ex-
l du système; on ne laisse
i vulgaire que ce qui est né-
obtenir de certains objets;
ms ce cas, la source des com-
s qu'on veut bien lui faire est
ent dérobée à ses yeux,
ltats qu'on laisse arriver
lui sont donnés comme ré-
la Divinité.

Aussi ne connaît-on pas les bases qui ont servi aux calculs des tables des Indous; aussi ne connaît-on pas de séries d'observations régulières faites par eux.

Si ce système rend si difficiles les recherches des modernes, à plus forte raison a-t-il dû contrarier les progrès de la science. L'art de faire des observations ne s'enseignait qu'à un petit nombre d'initiés; et plus petit, sans doute encore, était le nombre des esprits disposés à cultiver une science qui pouvait ne pas confirmer et même ébranler la foi aux vérités divines. Ils n'avaient pas le savoir, le talent qui résulte d'une longue expérience traditionnelle; et lorsque l'accumulation des erreurs, dans leurs tables soi-disant révélées, arrivait au point où ils étaient forcés d'y faire à la fin des corrections, ils étaient obligés aussi, pour ménager l'opinion publique, de dissimuler les remaniements autant qu'il était possible.

Cependant, malgré tous ces obstacles, il paraît que les Indous avaient fait de très-grands progrès en astronomie. Comme ils n'ont pas laissé de système complet qui puisse être présenté sous une forme populaire et comparé à celui des autres nations, il n'y a que les savants qui puissent porter un jugement éclairé sur les détails de leurs travaux qui nous sont connus. Sur ce point les opinions sont très-divisées; et ce qui semble le plus probable, c'est qu'à côté d'erreurs monstrueuses on trouve aussi, dans leurs écrits astronomiques, des preuves d'un incontestable talent et d'une science vraiment extraordinaire.

Les progrès faits par les Indous dans les autres branches des sciences mathématiques sont plus remarquables, moins controversés que ceux qu'ils ont faits en astronomie. Dans le *Sourya Sidhenta*, ouvrage écrit, suivant M. Bentley, en l'an 1091 de notre ère, et, suivant l'opinion la plus générale, dans le V[e] ou le VI[e] siècle, on trouve exposé une trigonométrie qui n'est pas seulement beaucoup plus avancée que tout ce que les anciens Grecs ont connu, mais

qui contient encore des théorèmes qui n'ont été découverts en Europe que dans le XVIe siècle.

La science géométrique des Indous se prouve par les démonstrations qu'ils ont données des propriétés des triangles, surtout par celle qui déduit la mesure superficielle d'un triangle du calcul de ses trois côtés; théorème qui n'a été connu en Europe qu'au XVIe siècle, par les travaux de Clavius. Les Indous avaient aussi découvert, dans les premiers siècles de notre ère, le rapport du rayon à la circonférence du cercle, qui n'a été déterminé en Europe que dans les temps modernes.

Ce sont les Indous qui, en arithmétique, ont les premiers inventé le système décimal, découverte à laquelle ils doivent, selon toute apparence, leur supériorité sur les Grecs dans la science des nombres.

Mais c'est surtout dans la science algébrique que les Brahmanes ont eu une supériorité marquée sur toute l'antiquité, et même sur le moyen-âge. Leurs découvertes dans cette science nous sont surtout connues par les ouvrages de Brahma Gôpta (VIe siècle), et de Brahma Atcharya (XIIe siècle); mais tous deux ont emprunté les éléments de leurs travaux à Arya-Bhatta, qui vivait au temps où la science semble avoir été le plus florissante, quoiqu'on ne puisse pas prouver qu'il ait vécu antérieurement au Ve siècle. M. Colebrooke croit cependant qu'il fut contemporain de Diophantus, le premier des Grecs qui ait écrit sur l'algebre, en l'an 360 de J. C.

Mais quoi qu'il en soit de la question de priorité, il n'y a pas lieu à discussion sur le mérite relatif des uns et des autres. Arya-Bhatta n'est pas seulement supérieur à Diophantus parce qu'il savait résoudre des équations comprenant plusieurs inconnues, et parce qu'il a donné une méthode générale pour résoudre tous les problèmes au moins jusqu'au premier degré, mais on peut dire que ses travaux et ceux de ses successeurs peuvent, jusqu'à un certain point, soutenir la comparaison avec les travaux de la science moderne. Et encore il ne faut pas oublier qu'A
n'est pas le fondateur de l
indoue; que, selon toute p
elle n'avait pu arriver au po
était parvenue de son temps
une longue suite d'efforts
ture. L'époque où il floris
à-dire le Ve siècle au plus
celle où la science des In
parvenue à son plus haut
splendeur.

D'après ce que nous avo
on a pu se former une idée d
lité de la science indoue.
astronomie, le défaut de th
rale, l'inégal progrès de
parties de la science, le n
démonstrations et d'observa
lières, l'imperfection des i
employés par les Brahmane
titude de leurs observati
temps d'arrêt imposé tout
leurs découvertes, sont,
cachons pas, des argument
sous la plume de ceux qui
que les Indous ont puisé l
à une origine étrangère. I
côté, on doit ne pas oul
temps de leurs premiers pro
les autres nations étaient e
gées dans la plus profonde ig
qu'à leur époque la plus
celle sans doute où ils ont c
ter aux autres, leur travail
toujours d'une manière ori
fondé très-souvent sur de
qu'aucun autre peuple que
n'a connus, et de plus est rich
vertes qui n'ont été faites
que dans les deux derniers
est clair, pour les décou
moins, qu'elles n'ont pu êtr
tées à personne : et ne sem
pas prouver que le peuple q
faire avait assez de force d
pour avoir pu découvrir lui-
ce qu'il sait?

Après tout, il semble pr
si les Indous ont fait des
aux autres, ce n'a été qu'ap
propre astronomie avait dé
progrès très-considérables;
ger par la différence c
de leurs théories comparées

ıs, même dans les parties
rapprochent le plus, il
les Indous ont tiré parti
les autres, plutôt qu'ils ne
ːentés de les copier sans
eux-mêmes.
ıt fait quelques emprunts
ɜ aux Grecs d'Alexandrie,
ne paraît pas improba-
ison en est parfaitement
ar M. Colebrooke, qui a
ıestion avec sa science et
lité ordinaires. Après avoir
les écrivains indous du
rlent avec estime de l'as-
ꞩ Yavanes (c'est vraisem-
es Grecs qu'ils désignent
), et qu'un traité de leurs
ur titre « *Romaka sidhan-*
n possible au système des
occidentaux (Romains),
ɔke s'exprime ainsi : « Si
nces, réunies à une ressem-
ːe saurait être fortuite en-
ımie des Indous, avec son
ɔicycles et d'excentriques,
Grecs; si ces circonstan-
: pour autoriser à penser
ous ont reçu des Grecs
ɜances qui leur ont permis
ɜt d'améliorer leur système
ıe, je serais assez d'avis de
ı cette opinion. Il y a plus
ɔour croire que les Indous
ınaissance de l'astronomie
ıgtemps avant que les Ara-
nt commencé à cultiver
e. »
autre passage, M. Cole-
arde comme assez probable
us ont puisé chez les Grecs
ır zodiaque solaire, mais
ːe à leur ancienne division
ue en vingt-sept parties.
ɔlogie, dit-il, est complète-
ıntée aux peuples de l'Oc-

ɜe que nous avons dit, il est
mprobable que la géomé-
ithmétique indoues aient
tées aux Grecs; et il n'y a
le qui puisse contester aux
la priorité de leurs travaux
ciences. Le caractère tout
à fait particulier de leur méthode donne aussi la plus grande apparence d'originalité à leurs découvertes en algèbre.

Dans cette dernière science, on a voulu réclamer contre eux, dans l'intérêt des Arabes; mais M. Colebrooke a parfaitement démontré que l'algèbre avait déjà atteint son plus haut point de développement dans l'Inde, longtemps avant que les Arabes n'eussent commencé à s'en occuper, et même longtemps avant l'époque du développement intellectuel des Arabes.

Tout ce que les Arabes ont su en commun avec les Indous, il est probable qu'ils l'ont appris par les travaux des Brahmanes; et, si grandes qu'aient été leurs découvertes, il ne faut pas oublier qu'elles ne datent pas d'avant le VIII[e] siècle, c'est-à-dire de l'époque où les Arabes puisèrent aux sources de la science grecque.

Sur tous ces sujets, cependant, les jugements portés par les hommes les plus compétents ne doivent être acceptés que comme des opinions *sur ce que nous savons seulement;* et il faut attendre que nous connaissions mieux et plus complétement la littérature sanscrite, avant d'oser porter un jugement définitif.

Le plus grand intérêt, après tout, qu'offre l'histoire de la science, ce sont les moyens qu'elle donne pour apprécier le caractère de la nation où elle s'est développée; et, sous ce point de vue, les Brahmanes nous apparaissent, comme toujours, remarquables par leur persévérance et leur finesse, mais aussi toujours dépourvus de fermeté et de précision, toujours également disposés à dénaturer tout par le mélange de fables ridicules, et le sacrifice de la vérité aux intérêts supposés de la caste sacerdotale.

§ VII. Géographie.

La géographie est la science dans laquelle les Indous ont fait le moins de progrès.

Suivant leur système, le mont Mérou occupe le centre du monde. C'est une

montagne de forme conique, dont les flancs sont formés de pierres précieuses, et dont le sommet est une sorte de paradis terrestre. C'est une idée qui a pu être suggérée aux Brahmanes par les imposantes montagnes qui dominent au nord la frontière de l'Inde. Cependant le mont Mérou ne fait pas partie de la chaîne de l'Himalaya, et n'a d'existence que dans l'imagination des mythologues indous.

Il est entouré par sept ceintures concentriques de terres habitables, divisées entre elles par sept mers.

La ceinture centrale s'appelle Djambadouip; elle renferme l'Inde, et est entourée d'une mer d'eau salée.

Les six autres ceintures sont séparées l'une de l'autre par des mers de lait, de vin, de jus de canne à sucre, etc.

Le nom de Djambadouip est quelquefois appliqué à l'Inde en particulier, qui s'appelle aussi Bharata.

Cette contrée, et à peine quelques-unes de celles qui lui sont le plus voisines, telle est la seule partie du globe que les Indous semblent avoir jamais connue.

Pour ce qui est de l'Inde même, leurs anciens livres mentionnent des divisions géographiques, avec des noms de villes, de montagnes, de fleuves, etc., qui permettent, malgré le défaut d'ordre et de méthode, de reconnaître des villes, des royaumes modernes.

En dehors de l'Inde, ces livres ne nous donnent que les notions les plus confuses; et toute la persévérance de la science moderne n'a encore rien pu reconnaître dans ce chaos.

C'est un fait remarquable, que le nom sanscrit d'aucun lieu au delà de l'Indus ne coïncide avec ceux donnés par les historiens d'Alexandre, quoique le contraire arrive pour les noms des villes en deçà de l'Indus. On peut donc en tirer la conclusion très-probable que, dès les temps anciens, les Indous avaient autant d'antipathie pour les voyages que la plupart d'entre eux en ont encore maintenant; et qu'ils seraient éternellement restés séparés du monde, si les autres peuples avaient eu aussi peu de mouvement et de curiosité qu'eux.

L'existence de races in
deux pays situés au delà
prouve rien contre cette
Celle qui vit sur les bord
après avoir sans doute
son pays par des révolutio
s'est établie sur la côte l
qu'elle a pu trouver. L'hi
qui s'est établie dans les
nord nous est complétem
et quoique toutes deux ell
dès le temps d'Alexandre
leurs anciens rapports
patrie, et adopté même qu
différents de ceux des peu
il ne semble cependant
soient alliées à aucune a
ni qu'elles soient jamais
mites où elles s'étaient d'a

Aujourd'hui, sans com
diants des ordres religieux
rer le feu sacré à Bakou, s
pienne, et quelquefois
voyage jusqu'à Astrac
jusqu'à Moscou, il exi
pour, ville située sur les
dus, une population in
les rejetons vont s'éta
banquiers et négociants d
de la Perse et du Turkest
émigrés semblent n'avoir
les pays qu'ils vont habi
voyages n'ont jamais
moyen d'instruction à leur
tes.

A peine si leurs anciens l
jamais des nations voisi
naissaient les Grecs, et leur
né le nom de Yâvan, qu'i
ensuite à tous les conquér
rent chez eux du nord-ou
toute raison de croire qu'i
aussi les Scythes sous le n
Mais c'est dans l'Inde mê
Indiens apprirent l'exist
peuples, et ils ne surent ja
pays d'où vinrent ces conq
un auteur du VIIe ou du
que cite M. Colebrooke,
les Indiens eurent conn
Romains. Cet auteur dit qu
des barbares s'appellent Pa
na, Raumaca et Barbara :
mières de ces désignatio

ır aux Persans, aux Grecs et
ains.
occidental, où il est, dit-on,
sque le soleil se lève à Lanka,
-être s'entendre de Rome. Il
la que les Indiens connais-
Chine. On possède le récit du
ı Chinois qui vint visiter
ı le IVᵉ siècle; et, au dire des
ıinois, le roi de Magada en-
sieurs ambassades en Chine,
' siècle et les siècles posté-
nou parle d'un peuple qu'il
ıîn; mais il le compte parmi
du nord-ouest de l'Inde; et,
: nom de Chîn ne fut adopté
ıys qu'il désigne aujourd'hui
:mps après Manou.
s d'ajouter une foi implicite
:es et ingénieuses déductions
Wilford, il est difficile de trou-
ıcun des essais géographiques
: traduits du sanscrit, rien
ı faire croire à des rapports
le et l'Égypte, bien que le
: fait pendant des siècles par
teurs grecs et romains dans
ı l'Inde, donne lieu de penser
qu'on aurait dû en trouver
races.

§ VIII. Chronologie.

menses périodes employées
lous dans la supputation du
souffrent pas la discussion.
lles soient fondées sur des
stronomiques, elles ne méri-
'attention que leur ont bien
ırder les savants européens;
ıs hypothèses purement my-
:s.
'olution complète de quatre
trois cent vingt millions
forme un *Calpa* ou jour de
Dans cette période, sont com-
atorze *Manouantaras*, ou
gouvernées chacune par un
haque Manouantara se com-
ıxante-onze *Mahâ-Yougas* ou
es, et chaque Mahâ-youga se
ın tour en quatre Yougas ou
gale durée. Ce dernier trait
ressemblance avec les quatre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer imaginés par les Grecs.

Le dernier de ces quatre âges intéresse seul le genre humain. Le premier, ou *Satya-youga,* comprend une période de un million sept cent vingt-huit mille ans. Le second, ou *Trita-youga,* dure un million deux cent quatre-vingt-seize mille ans; le troisième, ou *Douapar-youga,* huit cent soixante-quatre mille ans; et le quatrième, ou *Câli-youga*, quatre cent trente-deux mille ans. Quatre mille neuf cent quarante et un ans du Câli-youga du Manouantara actuel se sont déjà écoulés; c'est, à proprement parler, l'époque historique. Cependant quelques événements mentionnés par la mythologie indoue se rapportent aux époques antérieures, et ne mériteraient pas d'occuper les savants, si on ne pouvait les rapporter à des temps plus rapprochés de nous.

Pour essayer d'établir une chronologie indienne, il faut donc écarter tout d'abord les Calpas, les Manouantaras et les Yougas, et voir si, dans les monuments qui nous restent de la civilisation de ce peuple singulier, on ne trouve pas quelques éléments plus rationnels.

Nous avons dit que les Védas semblent avoir été réunis en un corps d'ouvrages vers le XIVᵉ siècle avant J. C., mais qu'il était impossible d'établir la concordance d'aucun événement historique avec cette date. L'astronome Parasara a peut-être vécu quatorze siècles avant notre ère; et sa vie ou celle de son fils Vyâsa, le compilateur des Védas, s'est trouvée probablement mêlée à bien des événements, dont le souvenir nous est arrivé sous forme historique ou mythologique. Mais la plupart des personnages qu'on nous donne comme les contemporains de ces deux auteurs semblent en réalité avoir vécu à des époques très-différentes; et, de plus, la longueur extravagante assignée à la vie de tous les saints personnages empêche qu'on puisse y trouver une base certaine pour un système historique.

Le monument sur lequel nous pour-

rions encore essayer de fonder une chronologie indienne, ce sont les listes données par les Pouranas, de deux races parallèles de rois (les descendants du Soleil et de la Lune), qu'on suppose avoir régné en Ayôdha, entre la Djamna et le Gange, et desquelles toutes les anciennes races royales de l'Inde prétendaient tirer leur origine. Ces listes, suivant les calculs de sir William Jones, nous reporteraient à trois mille cinq cents ans avant J. C.; mais elles sont si contradictoires, qu'il est impossible d'y avoir aucune confiance. Les chefs de ces deux races sont nécessairement contemporains, puisqu'ils sont frère et sœur; cependant les descendants de la race lunaire ne comptent que quarante-huit noms pour une période, où la race solaire en compte quatre-vingt-quinze; et Chrishna, qui, selon le témoignage des Pouranas, est de beaucoup postérieur à Râma, est le cinquantième de la race lunaire, tandis que Râma est le soixante-troisième de la race solaire.

Toutes les tentatives faites pour mettre ces listes d'accord n'ont abouti qu'à montrer leur discordance. La narration qui leur sert de texte dans les Pouranas les discrédite encore davantage, par les puérilités et les absurdités dont elle est semée; enfin, quoiqu'il soit possible, à la rigueur, que la plupart des rois dont les noms sont donnés, aient en effet régné; quoiqu'on puisse prendre certains de ces contes pour des allusions à la réalité; il est cependant impossible d'en tirer, jusqu'au temps de Chrishna et à la guerre du Mahâ Bhârata, aucun élément certain de chronologie.

Depuis le temps du Mahâ Bhârata, on fournit, pour les diverses parties de l'Inde, des listes de rois qui présentent de certaines apparences de probabilité, et qui sont quelquefois confirmées par le témoignage des peuples étrangers.

Plus souvent encore leur authenticité est prouvée par des inscriptions religieuses et des concessions de terre. Ces concessions sont sculptées sur la pierre, ou gravées sur des plaques de cuivre qu'on retrouve en assez grand

nombre aujourd'hui, et
le meilleur état de conse
seulement elles rapport
avec une exactitude mi
presque toujours encore
lent les noms de plusieu
cesseurs du prince qui a
cession. Si l'on parven
nir un nombre suffisan
arriver ainsi à fixer les da
une série de rois; aujo
sont encore que des frag
qui peuvent être fort uti
tains détails historiques
fournissent pas encore
d'une chronologie génér

La race de Magada pré
série de rois non interr
la guerre du Mahâ
qu'au Ve siècle après J. C
qu'à un certain point, se
de contrôle pour les évé
place dans cette période

Sahadéva était roi de
fin de la guerre du Mahâ

Le trente-cinquième
seurs était Adjata Satro
gne de qui vivait Sakya
fondateur du Bouddhism
probabilité, Sakya est
550 avant J. C. Nous
témoignages des Chron
mans, des Cingalais,
des autres peuples Bou
non Indous, pour nous
l'époque où vivait Adjat

Le sixième successeu
trou était Nanda; le
cesseur de celui-ci, Char
le troisième successeu
Gopta, Asoca, prince
Bouddhistes de tous les
l'un des plus zélés déf
religion.

C'est au moyen de ces
princes qu'on peut essa
chronologie de l'Inde à
rope, et de circonscrire,
manière encore très-peu
ritables limites de l'épo
des Indous.

Dans le dessein prol
leur héros Chrishna, les
ont fixé la fin de la gu

le nom de ce héros au com-
: du Câli Youga, ou âge per-
ette assertion, bien que
ar un de leurs auteurs, et
indirectement par le récit
autres, est encore regardée
nme incontestable.
ssayant de vérifier la liste
rnis par les Pouranas, sir
es fut frappé de la ressem-
nom de Chandra Gopta
de Sandracottus ou San-
qui, au dire des historiens
conclut un traité avec Sé-
des successeurs d'Alexan-
ivant cette idée, il fut sur-
que la ressemblance ne
as là, mais s'appliquait
vénements historiques; et
handra Gopta comme le
in de Séleucus, il arriva à
les événements antérieurs
plus conforme à nos idées
gie. M. Wilson a depuis
démontré que Chandra
effet le Sandracottus des
grecs. Tout le prouve : la
e des noms déjà rapportés;
noms de Xandramas sous
re désigne Sandracottus,
dramas que les historiens
ent quelquefois à Chandra
humble origine et son usur-
its sur lesquels les Indous
sont d'accord; la position
me, telle qu'elle est donnée
enès, ambassadeur de Sé-
om de son peuple, Prasii
s et Prachi chez les Indous;
capitale, Palibothra dans
s grecs, et Patalipoutra
ous. Des découvertes posté-
es dans les livres des Brah-
permis de fixer l'époque
Gopta avec un peu plus
. Wilford l'avait placée en
. C., et M. Wilson en 315,
t à coup ils virent confir-
pothèse par la publication
chronologiques des Boud-
a et de Ceylan. Le premier
uments fixe le règne de
opta entre les années
avant J. C., le second, entre les années 481 et 347; tandis que, d'un autre côté, la chronologie grecque nous permet de le fixer entre l'avénement de Séleucus en 312, et sa mort en 280 avant J. C. La différence de trente ou quarante ans entre les dates bouddhisques et grecques est attribuée par M. Turnour à la fraude des prêtres Bouddhistes, qui, bien qu'exempts des extravagances de la chronologie brahmanique, ont voulu, en cette occasion, faire concorder une date historique avec une de leurs dates religieuses.

D'ailleurs, cette faible différence ne suffirait pas pour nous empêcher de croire à la parfaite identité de Chandra Gopta et du Sandracottus de Séleucus, lors même que le fait ne nous aurait pas encore été confirmé depuis par des preuves irrécusables. Mais aujourd'hui tous les doutes ont été écartés par une découverte qui promet d'éclairer d'une lumière inattendue bien des parties obscures de l'histoire de l'Inde. Des grottes, des rochers, des colonnes situées dans diverses parties de l'Inde, sont couvertes d'inscriptions tracées avec des caractères que, jusqu'à nos jours, personne encore n'avait pu lire, et qui semblaient un défi jeté aux savants, comme jadis les hiéroglyphes de l'Égypte. Mais enfin M. Prinsep, après les avoir longtemps étudiées sans parvenir à trouver la clef de l'énigme, remarqua la brièveté et la position isolée de toutes les inscriptions de l'un de ces temples, et il imagina que, conformément aux habitudes encore en vigueur des Bouddhistes, chacune de ces inscriptions était consacrée à la mémoire des donateurs qui ont enrichi ce temple. Il remarqua encore que toutes ces inscriptions se terminaient uniformément par les deux mêmes lettres; et, partant de là en suivant son idée, il présuma que ces deux lettres devaient être le D et le N, les deux lettres radicales du mot sanscrit qui signifie donation. La fréquente répétition d'une autre lettre lui fit supposer que c'était le S, signe du génitif en sanscrit; si bien qu'enfin, de lettre en lettre, il finit

par composer un alphabet. La langue de ces inscriptions n'est pas le sanscrit pur, mais un de ses dialectes, le pâli, dans lequel sont écrits les livres sacrés des Bouddhistes. Tandis que M. Prinsep arrivait ainsi à lire des inscriptions jusque-là illisibles, et à restituer les noms d'une série de rois gravés sur des médailles indiennes qu'on n'avait pas encore pu déchiffrer, il eut le plaisir de voir confirmer toute sa théorie par les travaux de M. Lassen, professeur à Bonn. Le savant Prussien venait de prouver que deux noms écrits sur des médailles grecques étaient ceux d'Agathocle et de Pantaléon; et M. Prinsep avait le plaisir de lire ces mêmes noms écrits sur le revers de ces mêmes médailles, avec les caractères dont il avait retrouvé l'alphabet.

Cette découverte lui permit de lire sans difficulté les inscriptions de la fameuse colonne de Firouz Shah, à Delhi, et de trois autres colonnes situées dans la vallée du Gange. Bientôt après, tous les monuments de cette espèce qu'on put signaler dans l'Inde furent déchiffrés. On y trouva un grand nombre d'édits; et l'un d'eux, relatif à l'érection d'hopitaux et d'autres fondations charitables, ordonnait « qu'il en serait fondé sur le territoire « de la dépendance d'Asoca, aussi bien « que sur celui des fidèles (suivent quatre noms inconnus), et en Tambapanni (Taprobane ou Ceylan), et « jusque dans l'empire d'Antiochus le « Grec (Antioko Yôna), dans les provinces dont les généraux d'Antiochus sont les gouverneurs. »

Un autre édit sculpté sur un rocher est dans un assez mauvais état de conservation, et difficile à lire; il semble cependant être un témoignage de la satisfaction que donnait à Asoca la propagation de ses doctrines dans l'Inde, aussi bien qu'en pays étranger. On lit le fragment suivant : « Et aussi le roi « grec duquel.... les rois Turamâyo, « Gongakena et Maga.... »

M. Prinsep croit que deux de ces noms désignent Ptolémée et Magas : pour lui, ils lui prouvent qu'Asoca avait quelque connaissance de l'Égypte, et même entret rapports avec ce pays; i ne peut contester, car tain dans l'histoire, q commerce égyptien da l'Inde, sous les premi Il semble aussi très-p Ptolémée dont il est ic Ptolémée-Philadelphe, nommé Magas, épousa tiochus. Il suivrait en l'Antiochus mentionn édit est, ou le premier nom, c'est-à-dire le fils de Seleucus.

Le synchronisme en de Chandra Gopta et l'u successeurs de Séleucu cun doute sur la conte ces deux princes, et ser chronologie indienne u quelle on peut rappo fiance quelques dates d antérieurs.

La première date à du règne de Nanda. Qu huit rois entre lui et C on ne sait pas s'ils se s ligne directe ou collat dition en fait huit frèr quatre des Pouranas s'ac un espace de cent ans des neuf règnes, en y co de Nanda. Nous pouv poser que Nanda mont cent ans avant Sandra viron quatre cents ans

Le sixième roi en re compris Nanda, c'est sous le règne de qui n Nous avons établi, par d autres que ceux des In événement arriva vers 5 et, comme les cinq règne cette date et celle de qu avant J. C., déterminée comprendraient chacun en moyenne, il n'y a pas matérielle qui doive fai hypothèse.

Entre Nanda et la g Bharata, il y a eu trois nombre des années d chacune d'elles est don

[redacted]

Le chiffre total est de mille ans; cependant la plus lon- ne donne que quarante-sept s mêmes Pourânas, dans un age, donnent avec la même un chiffre tout à fait diffé- n dit que l'espace écoulé uerre du Maha Bharata et de Nanda a été de mille ; deux autres disent mille ans, et le quatrième mille e ans. Or, la plus courte de les, divisée entre quarante- s, donnerait une moyenne un ans de durée pour chacun pour aller au chiffre de mille ans, il faudrait accorder une le trente et un ans. Une si rée pour quarante-sept rè- ssifs est si improbable, que vons pas hésiter à la rejeter, t la moyenne des plus cour- s, décider que, autant qu'on iger par les Pourânas, la Mahâ Bhârata a dû finir iante ans avant Nanda, ou ille quatre cent cinquante . C. D'un autre côté, si nous vec les Indous que les Vé- leur forme actuelle, ont lés pendant cette guerre, ons la placer dans le XIV[e] it J. C., c'est-à-dire plus nte ans après la date donnée urânas. Cette correction, qui le mérite de raccourcir les quarante-sept rois, placerait lu Mahâ Bhârata deux cents n avant le siége de Troie. c'est la date la plus élevée on puisse encore remonter : te époque jusqu'au commen- Câli Youga, c'est-à-dire pro- jusqu'au déluge, tout n'est et confusion.

urânas donnent l'histoire de comprise entre le règne de la fin de la cinquième dynas- lui, ou la quatrième après tus. Cette période comprend de huit cent trente-six ou huit ante-quatre ans depuis Nan- dire qu'elle s'étend jusqu'à 154 de l'ère chrétienne. La dernière de ces dynasties, les Andras arrivèrent au trône vers le commencement de notre ère; ce qui s'accorde avec ce que dit Pline, dans le second siècle, d'une puissante dynastie du même nom; et quoique cela puisse peut être se rapporter à une autre famille du même nom, les Andras du Deccan, cependant le nom d'Andre Indi, sur le Gange, mentionné par les tables de Peutenger, donne lieu de supposer que Pline a voulu parler de la dynastie en question.

Les annales chinoises, traduites par de Guignes, indiquent, dans l'année 408 après J. C., l'arrivée en Chine d'une ambassade envoyée par le prince indien Yue-Gnac, roi de Kia-pi-li. Kia-pi-li désigne, à n'en pas douter, Capili, lieu de naissance de Bouddha, que les Chinois prennent pour le nom du royaume de Magada. Les Andras finissent avec Palimat ou Poulomer-chisch, en l'année 436; et depuis lors la chronologie du Magada retombe dans une confusion presque aussi inextricable qu'avant la guerre du Mahâ Bhârata.

On doit donc être parfaitement convaincu de la complète insuffisance de la chronologie indienne, et reconnaître qu'à très-peu d'exceptions près, tout reste encore à deviner, jusqu'à l'époque où les auteurs musulmans commencent à nous raconter leur histoire dans l'Inde.

§ IX. Médecine.

Les plus anciens auteurs indous qui aient écrit sur la médecine, ou dont les ouvrages nous soient conservés, sont Charaka et Susruta. Nous ignorons l'époque où chacun d'eux a vécu; mais nous possédons un commentaire du second et du plus moderne de ces auteurs, écrit dans le Cachemir vers le XII[e] ou le XIII[e] siècle de notre ère; et il paraît qu'il avait été déjà précédé par d'autres.

Ces auteurs ont été traduits en arabe peu de temps, probablement, après l'époque où les musulmans commencèrent à s'occuper de science. Les auteurs arabes avouent sans détour les

par composer un alphabet. La langue de ces inscriptions n'est pas le sanscrit pur, mais un de ses dialectes, le pâli, dans lequel sont écrits les livres sacrés des Bouddhistes. Tandis que M. Prinsep arrivait ainsi à lire des inscriptions jusque-là illisibles, et à restituer les noms d'une série de rois gravés sur des médailles indiennes qu'on n'avait pas encore pu déchiffrer, il eut le plaisir de voir confirmer toute sa théorie par les travaux de M. Lassen, professeur à Bonn. Le savant Prussien venait de prouver que deux noms écrits sur des médailles grecques étaient ceux d'Agathocle et de Pantaléon; et M. Prinsep avait le plaisir de lire ces mêmes noms écrits sur le revers de ces mêmes médailles, avec les caractères dont il avait retrouvé l'alphabet.

Cette découverte lui permit de lire sans difficulté les inscriptions de la fameuse colonne de Firouz Shah, à Delhi, et de trois autres colonnes situées dans la vallée du Gange. Bientôt après, tous les monuments de cette espèce qu'on put signaler dans l'Inde furent déchiffrés. On y trouva un grand nombre d'édits; et l'un d'eux, relatif à l'érection d'hopitaux et d'autres fondations charitables, ordonnait « qu'il en serait fondé sur le territoire « de la dépendance d'Asoca, aussi bien « que sur celui des fidèles (suivent qua- « tre noms inconnus), et en Tamba- « panni (Taprobane ou Ceylan), et « jusque dans l'empire d'Antiochus le « Grec (Antioko Yôna), dans les pro- « vinces dont les généraux d'Antio- « chus sont les gouverneurs. »

Un autre édit sculpté sur un rocher est dans un assez mauvais état de conservation, et difficile à lire; il semble cependant être un témoignage de la satisfaction que donnait à Asoca la propagation de ses doctrines dans l'Inde, aussi bien qu'en pays étranger. On lit le fragment suivant : « Et aussi le roi « grec duquel.... les rois Turamâyo, « Gongakena et Maga.... »

M. Prinsep croit que deux de ces noms désignent Ptolémée et Magas : pour lui, ils lui prouvent qu'Asoca avait quelque connaissance de l'É-
gypte, et même entretenait
rapports avec ce pays; indnet
ne peut contester, car c'est u
tain dans l'histoire, que l'ét
commerce égyptien dans les
l'Inde, sous les premiers P
Il semble aussi très-probab
Ptolémée dont il est ici que
Ptolémée-Philadelphe, dont
nommé Magas, épousa une sc
tiochus. Il suivrait encore
l'Antiochus mentionné dan
édit est, ou le premier ou le
nom, c'est-à-dire le fils ou le
de Seleucus.

Le synchronisme entre le
de Chandra Gopta et l'un des
successeurs de Séleucus ne
cun doute sur la contempor
ces deux princes, et sert à fix
chronologie indienne une ép
quelle on peut rapporter
fiance quelques dates des év
antérieurs.

La première date à fixer
du règne de Nanda. Quoiqu'l
huit rois entre lui et Chand
on ne sait pas s'ils se sont s
ligne directe ou collatérale;
dition en fait huit frères; c
quatre des Pouranas s'accord
un espace de cent ans pour
des neuf règnes, en y compre
de Nanda. Nous pouvons d
poser que Nanda monta sur
cent ans avant Sandracottu
viron quatre cents ans avan

Le sixième roi en remont
compris Nanda, c'est Adjat
sous le règne de qui mourn
Nous avons établi, par des téu
autres que ceux des Indous,
événement arriva vers 550 av
et, comme les cinq règnes éco
cette date et celle de quatre
avant J. C., déterminée pour
comprendraient chacun quel
en moyenne, il n'y a pas d'im
matérielle qui doive faire re
hypothèse.

Entre Nanda et la guerre
Bharata, il y a eu trois dyn
nombre des années de la
chacune d'elles est donné da

chiffre total est de mille
; cependant la plus lon-
lonne que quarante-sept
êmes Pourânas, dans un
, donnent avec la même
chiffre tout à fait diffé-
lit que l'espace écoulé
re du Maha Bharata et
Nanda a été de mille
leux autres disent mille
, et le quatrième mille
us. Or, la plus courte de
divisée entre quarante-
lonnerait une moyenne
ans de durée pour chacun
r aller au chiffre de mille
, il faudrait accorder une
rente et un ans. Une si
pour quarante-sept rè-
s est si improbable, que
s pas hésiter à la rejeter,
moyenne des plus cour-
décider que, autant qu'on
r par les Pourânas, la
ahâ Bhârata a dû finir
te ans avant Nanda, ou
quatre cent cinquante
. D'un autre côté, si nous
les Indous que les Vé-
ur forme actuelle, ont
pendant cette guerre,
la placer dans le XIVe
J. C., c'est-à-dire plus
ans après la date donnée
nas. Cette correction, qui
nérite de raccourcir les
rante-sept rois, placerait
Mahâ Bhârata deux cents
avant le siége de Troie.
st la date la plus élevée
puisse encore remonter :
poque jusqu'au commen-
li Youga, c'est-à-dire pro-
squ'au déluge, tout n'est
confusion.
nas donnent l'histoire de
nprise entre le règne de
in de la cinquième dynas-
, ou la quatrième après
. Cette période comprend
huit cent trente-six ou huit
e-quatre ans depuis Nan-
e qu'elle s'étend jusqu'à
de l'ère chrétienne. La dernière de ces dynasties, les Andras arrivèrent au trône vers le commencement de notre ère; ce qui s'accorde avec ce que dit Pline, dans le second siècle, d'une puissante dynastie du même nom; et quoique cela puisse peut être se rapporter à une autre famille du même nom, les Andras du Deccan, cependant le nom d'Andre Indi, sur le Gange, mentionné par les tables de Peutenger, donne lieu de supposer que Pline a voulu parler de la dynastie en question.

Les annales chinoises, traduites par de Guignes, indiquent, dans l'année 408 après J. C., l'arrivée en Chine d'une ambassade envoyée par le prince indien Yue-Gnac, roi de Kia-pi-li. Kia-pi-li désigne, à n'en pas douter, Capili, lieu de naissance de Bouddha, que les Chinois prennent pour le nom du royaume de Magada. Les Andras finissent avec Palimat ou Poulomerchisch, en l'année 436; et depuis lors la chronologie du Magada retombe dans une confusion presque aussi inextricable qu'avant la guerre du Mahâ Bhârata.

On doit donc être parfaitement convaincu de la complète insuffisance de la chronologie indienne, et reconnaître qu'à très-peu d'exceptions près, tout reste encore à deviner, jusqu'à l'époque où les auteurs musulmans commencent à nous raconter leur histoire dans l'Inde.

§ IX. Médecine.

Les plus anciens auteurs indous qui aient écrit sur la médecine, ou dont les ouvrages nous soient conservés, sont Charaka et Susruta. Nous ignorons l'époque où chacun d'eux a vécu; mais nous possédons un commentaire du second et du plus moderne de ces auteurs, écrit dans le Cachemir vers le XIIe ou le XIIIe siècle de notre ère; et il paraît qu'il avait été déjà précédé par d'autres.

Ces auteurs ont été traduits en arabe peu de temps, probablement, après l'époque où les musulmans commencèrent à s'occuper de science. Les auteurs arabes avouent sans détour les

obligations qu'ils ont aux médecins indous qui ont traité de leur art, et ils parlent toujours des Indous comme des heureux rivaux des Grecs. Doit-on conclure l'époque à laquelle ils commencèrent à être connus des Arabes, du fait que deux Indous, Manka et Saleh, étaient attachés en qualité de médecins au calife Haroun-al-Raschid, dans le VIII[e] siècle?

Il semble que les Indous ont été très-versés dans la pharmacologie. On sait qu'ils connaissaient parfaitement les simples et leurs qualités, et qu'ils ont jadis donné des leçons sous ce rapport à l'Europe : c'est d'eux encore que, plus récemment, on a appris l'usage du datura contre l'asthme; leur talent chimique surtout était surprenant.

Ils savaient préparer les acides sulfurique, nitrique et muriatique; les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain et de zinc; les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic; les sulfates de cuivre, de zinc et de fer; les carbonates de fer et de plomb. Leur manière de préparer ces substances dans la plupart des cas, sinon dans tous, était le fruit original de leur invention.

Il semble que leur médication ait été extraordinairement hardie. Ils ont été les premiers à employer les minéraux d'une manière interne; et non-seulement ils administraient ainsi le mercure, mais même l'arsenic et l'acide arsénieux, pour couper les fièvres intermittentes. Ils ont longtemps employé le cinabre en fumigations, comme moyen de produire rapidement une salivation abondante.

Leur chirurgie n'est pas moins remarquable que leur médecine, surtout quand on pense à leur ignorance de l'anatomie. Ils faisaient la taille pour la pierre, opéraient la cataracte, faisaient l'extraction du fœtus dans les fausses couches, etc. Dans leurs ouvrages les plus anciens, on trouve nommés jusqu'à cent vingt-sept espèces d'instruments de chirurgie. Cependant il est probable que ces instruments étaient fort grossiers, et aujourd'hui il en est encore ainsi; s'ils sont très-habiles à opérer la cataract
tre leurs opérations de la
le plus souvent fatales.

Ils ont connu l'inoculatio
antiquité; cependant la pe
jusqu'à l'introduction de l
faisait des millions de victi

Les médecins indous ét
ticulièrement le pouls, l'état
de la langue, des yeux, la
évacuations, etc.; et ils p
être très-habiles à former
tic d'après ces symptômes.
leur pratique est tout emp
leur théorie ne peut que
en erreur. Leurs traitemen
pas non plus toujours très
ainsi, en cas de fièvre, ils e
malade dans une étuve, et l
la diète la plus absolue; ils
mettent même pas de boire

Ils appellent l'astrologie
au secours de leur science,
leurs remèdes selon la positi
nètes, et aidant leur vert
des charmes et des amulett

La plupart de ces défaut
sans doute partie de l'art da
beau temps, mais on ne saur
muler qu'il a décliné; les
font leurs manipulations s
tre aucune des lois qui les f
les médecins suivent la p
leurs maîtres, sans songer
der jamais la raison des ch
chirurgie est si complètemen
qu'aujourd'hui ce sont les b
saignent, et les bergers qui
de remédier aux luxations.

§ x. De la langue.

« Le sanscrit, dit sir Wil
« est une langue d'une admi
« ture, plus parfaite que le
« abondante que le latin, e
« cate que tous les deux. »

Cette langue, vantée par
gnage si illustre, semble av
été cultivée par le peuple qui
avec tout le soin dont elle
Panini, le plus ancien de se
riens connus, remonte à u
antiquité, qu'il se perd dan
fabuleux. Ses œuvres, et c

produit le système
›lus complet qui ait
ıé à aucune langue.
.e ses innombrables
:tionnaires, la littéra-
ompte une foule de
torique et la compo-
jourd'hui, le sanscrit
: plus grand zèle; et,
it plus qu'une langue
s s'en servent encore
tion, avec autant de
de l'Europe se ser-
tin. Il serait curieux
le sanscrit cessa d'ê-
ʒaire; mais c'est une
éléments de solution
.
t devenu, depuis un
›bjet d'étude intéres-
·ope, depuis qu'on a
stаté son affinité, qui
ısqu'à l'identité, avec
ı.
: remarque que la lan-
le style de l'un des
:omposent les Védas,
ı'à l'évidence que « la
:es poëmes, tels qu'ils
ıus aujourd'hui, a été
ue où le sanscrit avait
·ogrès sur le dialecte
gulier dans lequel les
ımnes des Védas sont
:rits ; à une époque où
t déjà devenu la lan-
sonore dans laquelle
thologiques, sacrés et
té écrits. »
ıanou et de Manou aux
illiam Jones reconnaît
le progrès aussi nota-
sépare les fragments
i des Douze Tables, et
es de Ciceron.
iens cités par les his-
dre peuvent, le plus
:ner aux formes sans-
ces auteurs ne parle
ante distincte de celle
:fois, dans les drames
ı anciens, les femmes
les classes inférieures
:te encore imparfait.

Le sanscrit est réservé pour les personnages principaux.

On peut établir quelques conjectures sur l'histoire du sanscrit, par le degré où on le trouve mélangé aux dialectes de l'Inde moderne.

Les cinq dialectes du nord, ceux du Pendjâb, de Canoudj, de Mithila (Béhar septentrional), du Bengal et du Gouzerat, sont, dans l'opinion de M. Colebrooke, des dérivés du sanscrit, altérés par l'introduction de mots étrangers et de nouvelles inflexions, à peu près dans le rapport où l'italien est au latin. Au contraire, des cinq dialectes du Deccan, trois au moins, le tamoul, le télinga et le carnatique, ont une origine complétement différente du sanscrit, et ne reçoivent de mots de cette langue que dans le rapport où l'anglais en a reçu du latin, où l'indoustani en a reçu de l'arabe. Des trois, le tamoul est le plus pur, et souvent on l'a regardé comme la langue mère des deux autres. Le télinga, quoiqu'il conserve encore sa forme particulière, est le plus mélangé de sanscrit.

Des deux autres dialectes du Deccan, celui d'Orissa, quoique dérivé surtout du tamoul, a fait de si nombreux emprunts au sanscrit, que, suivant M. Wilson, « si l'on en retranchait les « mots sanscrits, il n'existerait plus. » On le compte souvent, au lieu du gouzerâti, parmi les cinq dialectes du nord.

Le mahârashtra ou maratte appartient, selon M. Wilson, à la famille du nord, quoiqu'on le range toujours dans celle du midi. La race qui le parle a donc dû venir d'au delà des monts Vindhyas; mais on en est encore réduit à des conjectures sur l'époque de son immigration.

§ XI. De la poésie.

Une personne étrangère à l'étude du sanscrit a bien de la peine à se former une opinion sur la poésie des Indous.

L'harmonie, merveilleux attribut du sanscrit, se perd nécessairement dans une traduction; et la faculté illimitée de former des composés, qui donne à l'original une si grande richesse,

échappe également dans une langue étrangère.

L'originalité même de la poésie des Indous empêche que nous puissions la parfaitement comprendre; elle diffère trop de tout ce que nous entendons et comprenons par le mot de poésie. L'individualité des idées et des sentiments du peuple est comme une barrière qui nous empêche de pénétrer dans son esprit; la différence des objets naturels, auxquels les poëtes empruntent leurs images, est une cause d'obscurité pour nous; leur style figuré, qui, pour un Indou, donne une nouvelle vivacité à l'expression, devient au contraire, par la seule différence des climats, lettre close pour nous. Quelles idées se présentent à nos esprits, lorsqu'on nous dit que les lèvres d'une jeune fille sont comme la fleur du Bandhoudjiva, ou que le lustre du Madhuca brille sur ses joues? Et cependant ces images sont aussi expressives pour ceux qui les comprennent, que l'est pour nous la comparaison d'une jeune beauté à une rose épanouie.

Malgré tous ces désavantages, les quelques échantillons de la poésie sanlanscrite qui ont été traduits dans les langues européennes renferment de grandes beautés.

Le théâtre en particulier, qui est de toutes les branches de la littérature indoue celle qui nous est le mieux connue, compte quelques véritables chefs-d'œuvre. Sacontala est depuis longtemps connue aux Européens, par la traduction classique de sir William Jones et celle de M. de Chézy; nous devons à M. Wilson et à M. Langlois la traduction de la plupart des drames du théâtre indien.

Quoique nous possédions des pièces écrites au commencement de notre ère, cependant le nombre des drames indiens dont nous connaissons les titres ne va pas au delà de soixante. Il est donc probable qu'il s'en est perdu beaucoup; sur ce nombre, il y en a huit qui ont été traduits complétement, et vingt-quatre autres qui ont été analysés et traduits en partie.

Quoiqu'il n'y ait pas de tragédie

dans le nombre, ou du i
aucun d'eux ne se term
nière tragique, ils prése
une diversité de sujets
et de combinaisons a
celle de tout autre thé
traduite par le docteur
bay, peut être regardée c
tion très-vive, et parfois
des divers systèmes de p
sujets des drames pl
empruntés à l'histoire
amours et aux guerres
intrigues de leurs minis
fois aux accidents de la

La diversité des p
aussi grande que celle d
ceux-ci on ne voit ni all
sances surnaturelles,
religion; dans ceux-l
du paradis se prennen
de simples mortels; d
sent les dieux et les
l'autre des enchanteurs
un où l'on voit tout
dou descendre sur la s
ter l'innocence de l'hér

En général cependa
que les dieux paraisse
l'intérêt du drame rep
sur des sentiments hu
tuations naturelles.

Le nombre des acte
et s'étend, dans la pra
jusqu'à dix.

Le passage d'un a
marque, soit parce qu
libre, soit parce qu'il
sairement un intervall
deux parties de l'actio

En général, l'unité d
bien observée, il y
drame, où il s'écoule d
premier acte et le se
indous ont moins d'é
lieu; mais l'unité la p
l'unité d'action, est au
ment observée dans le
dans nos pièces les plus

La fable est ordina
sante, le dialogue vif
long; enfin les poëtes
ploient un soin et un t
culier, pour préparer l

[redacted]

es situations et à entrer dans nents des personnages.

rons-nous de juger les acteurs que l'on voit encore dans ujourd'hui on ne joue plus rarement les grands drames du ndien; et, dans ces occasions, s acteurs est grave et déclama- s costumes sont encore ceux t représentés sur les anciennes s; et les grands bonnets ou s couronnes des principaux ges, peintes d'azur et d'or, leur in beaucoup plus grand air de ie le turban moderne. Les mi- ouffons sont encore très-nom- eurs farces sont grossières, et souvent fort indécentes; it leur reconnaître une grande beaucoup d'humeur comique.

is célèbres auteurs dramati- ndous sont Câlidâsa, qui flo- obablement au Ve siècle, et uti au VIIIe. Chacun de ces ecrit trois drames, et pour eux il y en a deux de traduits angues européennes. Le pre- distingue par sa délicatesse esse de ses descriptions poé- on drame pastoral de *Sacon-* depuis longtemps admiré à e. *Le Héros et la Nymphe* omposition encore plus ro- , et on peut la comparer (au ur l'étrangeté du sujet) à la ou au *Rêve d'une nuit d'été* de re. L'autre poëte possède s qualités que son prédéces- es à une sublimité de descrip- ne vigueur de ton, à une élé- esprit qui est sans exemple ésie indoue.

t dire en vérité de toutes sitions poétiques des Indous, nt fortement empreintes de ilité nationale qui les a pro- u'elles ont un caractère de ptueux, qui s'allie beaucoup la contemplation des beau- nature qu'au développement e humaine. Leur poésie, bien e, élégante et riche d'une le profusion d'images, man- ent d'excitant; le lecteur européen lui reproche de la fadeur; elle n'éveille chez lui aucun sentiment fier ou vigoureux.

Les émotions que les poëtes indiens réussissent le mieux à produire sont celles de l'amour et de la tendresse. Ils peignent heureusement les transports d'une affection partagée, la langueur inspirée par l'absence, et la fureur de la passion déçue dans ses espérances. Ils s'élèvent quelquefois jusqu'à la hauteur d'un attachement dévoué, pur de tout motif égoïste; mais on leur demanderait en vain de la vigueur, de la fierté, de l'indépendance. Même dans les nombreuses batailles qu'ils ont décrites, il est rare qu'ils s'exaltent réellement au récit des exploits de leurs héros; ils sont forcés de se jeter dans l'hyperbole, pour suppléer au manque de cette énergique ardeur qu'un poëte grec ou romain fait couler dans le cœur de ses personnages, parce qu'elle déborde de son âme.

Le triomphe des poëtes sanscrits et le genre qu'ils préfèrent, c'est le genre descriptif. Ils recherchent surtout les scènes du repos dans la nature, et de la méditation chez l'homme, au milieu des bois solitaires, sur les bords fleuris des rivières, dans une atmosphère embaumée par des brises aromatiques, et rafraîchie par des eaux limpides; cependant ils savent aussi animer un paysage. Telle est, par exemple, la description du pays autour de Oudjein, dans le neuvième acte de *Mâlati et Madhava*, où les montagnes, les bois, les villages, et les ruisseaux, qui courent sur leurs lits de cailloux, forment une perspective aussi étendue que variée. La ville occupe le milieu du tableau; ses tours, ses temples, ses portes monumentales, se réfléchissent dans le fleuve qui baigne leur pied; les bosquets rafraîchis par une pluie matinale, et les prairies encore brillantes des larmes de la rosée, offrent leurs riches tapis émaillés aux troupeaux à la mamelle traînante, etc. Quelquefois aussi ils peignent la montagne couronnée de nuages, et la tempête qui se rassemble sur son sommet. Bhavabhouti surtout excelle dans ces descriptions.

Ses peintures de la belle et sauvage nature des montagnes, ses tableaux des rochers romantiques et des forêts solennelles qui protégent la source du Godavéri, sont réellement pleins de grandeur et de sublimité. Parmi ses descriptions les plus expressives, il en est une où son héros vient, au milieu de la nuit, dans un cimetière à peine éclairé par les dernières lueurs des bûchers funèbres qui s'éteignent; il évoque les démons du lieu, qui arrivent remplissant l'air de leurs cris perçants et de leurs formes fantastiques; puis, quand ils disparaissent, la solitude la plus effrayante succède à cette apparition terrible; la solitude troublée par les sourds gémissements du vent, par le murmure lointain de la cascade, par les plaintes solennelles du hibou, par les longs hurlements du chacal; c'est une scène du plus grand effet

Le goût des Indous pour les descriptions est d'autant plus remarquable, qu'il contraste davantage avec la poésie de leurs voisins.

Ainsi, par exemple, il est rare qu'on trouve dans les poëtes persans une longue description de la nature inanimée. Ce qu'ils recherchent, ce sont les sentiments profonds; et, dans leurs courtes descriptions, ils s'attachent beaucoup plus aux sentiments excités par les objets naturels, qu'à l'impression qu'ils produisent sur les sens.

Au contraire, le poëte sanscrit, sans cependant négliger complétement l'émotion de l'âme, recherche tous les éléments qui ont produit cette émotion; il dessine tous les traits particuliers de la scène où il introduit le lecteur; et quelquefois il en représente l'ensemble d'une façon si pittoresque, que l'étranger, celui même qui ignore les noms des plantes et des animaux de la nature indienne, peut aisément se former une idée du paysage de l'Inde.

Ainsi, dans la description d'un jardin persan, on voit sourire les boutons qui s'entr'ouvrent, la rose prodiguer tous ses charmes au rossignol enivré; les émanations de la brise apportent au poëte des souvenirs de sa jeunesse; le printemps appelle les jeune
les jeunes filles sous son br
villon, qui est celui des fiançai
toute cette nature en habits d
peut distraire l'amant de sa
Le souffle du vent qui passe
pelle le temps qui s'enfuit; le
lui semble se plaindre de l'inc
de la rose, et songer déjà qu
de l'hiver dispersera bientôt
les épanouies. Il demande au
joindre ses larmes aux sienne
plie le vent de porter ses sou
belle insensible.

Au contraire, le poëte ind
les profondeurs ombreuses
quet où le noir tamâla mêle
ches au pâle feuillage du ni
mangoustan protége de ses
antiques les feuilles frémiss
pîpala; la vigne sauvage
autour du djambou et laisse t
haut de son support ses sur
tants; l'asôca y suspend le
grappes de ses fleurs épai
madhavi y déploie ses pétal
comme la neige, et les autre
font pleuvoir des fleurs de l
ches, qui plient sous ce poids
L'air est rempli de parfums
est profond; on n'entend qu
donnement des abeilles et le
vent qui passe. A peine si le c
tain du coïl, ou la plainte de
relle perchée sur un arbre vo
nent par instants troubler le
cette solitude. L'amant s'y
et laisse aller son esprit au
sions mélancoliques de cett
immobile. Il s'affaisse sous l
sud; il languit aux parfums
des fleurs du mangoustan, j
qu'enfin accablé il se couche
des jasmins en fleurs; et là,
absorbé par sa mélancolie,
souvenir de sa maîtresse abs

La plus volumineuse comm
ancienne et la plus importa
de la poésie indoue, se co
poëmes sacrés, et épiques
ques. Des poëmes sacrés,
brooke a dit que « leur sty
« dinairement plat, diffus, et
« d'ornements que surcharg

ı échantillons qui ont été ıt pas faits pour démen- t.

a première partie, qui se nnes et de prières, peut dans la poésie; mais, mes que soient leurs ıe paraît pas qu'on en ıtant de leur composi-

das vient le grand poëme łamayana, qui célèbre ; Ceylan. L'auteur Val- re des Indous, contem- événement; mais néan- nble pas probable qu'un ıé un guerrier encore puissance surnaturelle, lui eût donné une armée ılliés. Il a donc dû néces- ouler un laps de temps entre les événements 'aconte et l'époque où ce ıposé, pour qu'il devînt ıter à la réalité des em- ši hardis. Toutefois, cet prouve que l'antiquité attaquer en rien celle du ne peut pas y avoir de ur ce sujet; car la lan- elle il est écrit appro- :un autre poëme sanscrit 7édas; et d'ailleurs, un ːs se trouve également e Mahâ Bhârata, poëme -même.

ıhârata est attribué à pilateur des Védas, et il ı aussi, témoin oculaire ts qu'il raconte. Mais e même on trouve la ıt rédigé dans sa forme ·anti, qui le reçut de termédiaire d'une autre même passage nous ap- ngt-quatre mille vers, e dont se compose le sont l'œuvre exclusive ıendant ses prétentions antiquité sont contredi- e même dans lequel il ı mention du nom des ːe nom doit s'appliquer nontre qu'au moins une de ses parties est postérieure au IV siècle avant J. C.

Sauf M. Colebrooke, qui les comprend dans le jugement qu'il a porté de la poésie sacrée, tous ceux qui ont pu lire les poëmes héroïques dans l'original en parlent avec enthousiasme. Et cette admiration n'est pas le partage exclusif des critiques qui se sont principalement occupés de littérature orientale; Milman et Schlegel sont d'accord avec Wilson et sir W. Jones, pour vanter ces ouvrages: les uns louent la simplicité et l'originalité de la composition, les autres la sublimité, la grâce et le sentiment de certains passages; ceux-ci la dignité naturelle des personnages, ceux-là l'inépuisable imagination des auteurs; et c'est sur de tels témoignages, et non pas sur d'imparfaites traductions en prose, que nous devons nous former une opinion des originaux.

L'épisode de Nala et de Damayanti, consacré à la narration d'événements de la vie domestique, est plus approprié au génie des Indous que les batailles. C'est un modèle de simplicité charmante. Parmi les autres épisodes du poëme figure le Bhagavat Gita, qu'on regarde ordinairement comme l'œuvre d'une époque postérieure. C'est une exposition poétique des doctrines d'une école de théologie, et il est généralement admiré pour la beauté et la parfaite clarté de son style. D'ailleurs, quels que soient ses mérites sous ce rapport, on doit y louer aussi le talent avec lequel il est réuni à l'original, ainsi que l'élégance et la délicatesse des moyens par lesquels il est introduit.

Les légendes des Pourânas doivent aussi être comptées comme appartenant à la poésie épique. Le colonel Kennedy en a traduit de nombreux fragments.

Le Méghadata, traduit par M. Wilson, est un spécimen excellent de la poésie purement descriptive des Indous. Un esprit banni du ciel charge un nuage d'un message pour les amis qu'il a laissés dans le ciel, et il décrit à son messager les régions qu'il devra traverser.

L'auteur prend la saison de l'année

qu'affectionnent les poëtes indous, celle où les pluies périodiques vont commencer, au milieu des nuages amoncelés et du fracas de la foudre; il décrit le réveil de la nature engourdie, la joie des créatures a l'approche de la pluie, les longues lignes des grues et des autres oiseaux voyageurs, qui se montrent dans les plus hautes regions du ciel; il décrit les mille paysages, la foule des villes au-dessus desquels le nuage devra passer; et en même temps, il sèmetout son récit d'allusions aux événements historiques ou mythologiques dont ces lieux ont été les témoins.

Au milieu de la description surviennent, à diverses reprises, les lamentations de l'exilé, et les souvenirs qu'il a conservés des beaux lieux d'où il est désormais exclu

Le Gita Gòvinda, ou les chants de Djaya Déva, nous donne un échantillon de la poésie pastorale des Indous. Il montre, mieux que tout autre exemple peut-être, la richesse d'images, la douceur voluptueuse, comme le manque de vigueur et d'intérêt, qui sont les beautes et les défauts de l'ecole indienne.

Ce poëme est aussi remarquable par l'emploi de concetti et de jeux de mots, qui, l'auteur ayant vécu au XIV[e] siècle, sont peut-être une preuve de l'influence des mahométans sur l'esprit des Indous.

Bien que certaines pièces de leur theâtre soient en partie satiriques, on ne voit pas qu'ils se soient exercés dans la satire; mais, à en juger par ce qu'on en trouve dans leurs drames, il ne semble pas probable qu'ils eussent réussi dans ce genre.

Enfin, nous dirons quelques mots de leurs contes et de leurs fables, genre de composition dans lequel ils ont eté les instructeurs des autres peuples. Les plus anciennes fables connues, celles de Bidpaï, ont été retrouvées presque sans altération dans leur forme sanscrite, et c'est d'elles que procèdent les fables des autres littératures. Les contes, à la manière des Mille et une nuits arabes semblent egalement d'origine indienne, comme aussi les sujets

de plusieurs contes et ro
muns aux Orientaux et aux I
Une chose à remarquer
c'est qu'ici le goût du gen
tif a changé de côté; car
des Indous sont complét
pouillés de ces ornements pi
et fantatisques, qui donnen
tant de charme aux récits
et des Persans.

§ XII. Beaux-arts.

Musique. — La musique
selon sir William Jones et
son, a été systématisée;
sont même extraordinairem
pliées.

Elle compte quatre-viu
modes, dont trente-six seul
employés ordinairement,
chacun son expression p
destinée à agir sur tel sen
telle affection, etc.

Ils prennent leurs noms
de l'année, des heures du jo
nuit; et ils sont censés pos
cun quelque qualité appropri
d'où il a pris son nom.

La science musicale a dé
me toutes les autres; et cer
d'aujourd'hui ne feraient pas
au moins par une oreille in
tée, une si grande complica
gles et d'intentions. Ils se r
presque tous, remarquable
et plaintifs, et impossibles à
avec la musique d'aucune au
Pour les juger de la façon la
rable, il faut les entendre c
une seule voix, et accompag
vina, instrument qu'on
lyre indienne.

L'accompagnement ordin
avec des instruments à co
tambours, dont on joue avec
C'est tout ce qu'un Europé
de moins harmonieux; et s
accompagnement étouffera
des chanteurs, s'ils n'étaien
produire des sons perçants
rent les oreilles européenne

Peinture. — La peinture
dans l'enfance. Les apparte
maisons sont peints avec d

quelquefois à l'huile. Les su-
sentés appartiennent à la
e. Ce sont des batailles, des
s, des lutteurs, des ani-
. On n'y voit pas de paysa-
t au plus un arbre ou deux,
ins égard pour la perspec-
, ombres, ni lumière. Des
s autres nations, ceux qu'on
murs des anciens tombeaux
le sont ceux qui rappellent
les dessins des Indous. Ils
des tableaux de petite dimen-
ont la prétention d'être des
et qui sont en effet quelque-
: ressemblants ; mais c'est
'on en peut dire.
ous possèdent encore des
s magnifiquement enlumi-
où les figures sont assez mal
S'il n'était pas si souvent
le portraits dans leurs dra-
ourrait croire qu'ils ont ap-
faire par les musulmans,
pit de la prohibition de leur
use, leur sont de beaucoup
dans cet art.
re. — On devrait croire que
re a été portée à un haut
perfection par un peuple si
nent imbu de polythéisme; et
rtainement pas la rareté du
s les artistes indous peuvent
omme une excuse du peu de
u'ils ont fait dans cet art.
r des innombrables images
erment, tous les temples et
pogées sont couverts de sta-
sculptures en relief; ces
sont quelquefois très-har-
ésentant des groupes compli-
taines de ces œuvres sont
xpression, et il faut recon-
s leurs sculpteurs et leurs
éussissent parfois à produire
s gracieuses; mais on y voit
ne ignorance si complète de
s et des proportions, une in-
grande dans la composition,
saurait comparer, même les
de leurs œuvres, aux produc-
lus imparfaites de l'art eu-

tecture. — Les nombreux monuments élevés par les Indous témoignent de leur connaissance dans la pratique de l'architecture : et même, à en juger par les fragments de livres qui sont parvenus jusqu'à nous, il semblerait qu'ils ont su de très-bonne heure réduire en corps de doctrine les principes de l'art.

Un Indou distingué, Ram Raz, a récemment publié un livre aussi instructif qu'intéressant sur les monuments qui subsistent encore de l'art indien; et il a développé avec talent le système dont il a su retrouver l'ensemble dans ces monuments.

Des douze formes reconnues par cet auteur, les unes sont parfaitement semblables aux nôtres, et les autres sont particulières aux Indous. Les formes et les proportions des piédestaux, des bases, des fûts, des chapiteaux, sont décrites par cet auteur avec un soin dont on pourra se faire une idée, quand on saura qu'il reconnaît soixante-quatre sortes de bases. Il n'y a pas chez les Indous comme chez nous d'ordres fixes. La hauteur d'une colonne peut varier depuis six jusqu'à dix diamètres; et ses proportions règlent, bien qu'avec assez peu de sévérité, celles des chapiteaux, des entre-colonnements, etc.

On a dit des monuments indiens, qu'ils avaient une grande ressemblance avec ceux de l'Égypte. Cela est vrai quant au caractère massif des constructions et des matériaux, et à l'abondance des sculptures. La coutume de bâtir des tours aux portes des villes ou des grands monuments est encore commune aux deux pays ; avec cette différence cependant que les Indiens n'en élèvent qu'une au-dessus de la porte, et les Égyptiens deux, une de chaque côté.

Quelques colonnes égyptiennes ont ainsi une assez grande ressemblance avec celles qu'on voit dans les hypogées de l'Inde ; mais ce sont là seulement les points sur lesquels porte cette analogie.

Dans le sud de l'Inde les monuments présentent ordinairement une série d'étages superposés, qui diminuent

sans cesse de largeur à mesure qu'ils se rapprochent du sommet; au nord du Godavéri, ils affectent surtout la forme d'une coupole musulmane, avec un renflement sur les côtés, qui rend le milieu beaucoup plus large que la base. Ils ne se terminent pas exactement en pointe, mais ils sont couronnés à leur sommet par un dôme écrasé, ou quelque autre invention de forme fantastique, sur laquelle s'élèvent toujours des ornements de métal doré; un trident, ou quelque emblème particulier du dieu à qui le temple est consacré. Moins ouvragées en général que le temple, les tours sont souvent couronnées, comme lui, d'ornements de toute espèce.

Le sanctuaire est toujours petit : c'est une chambre cubique, à peine éclairée par une petite porte, sur le seuil de laquelle les fidèles viennent présenter leurs offrandes et adresser leurs prières à la divinité du lieu. Quelquefois ce sanctuaire est le temple tout entier, mais quelquefois aussi on n'y parvient qu'en traversant des salles spacieuses, et il est entouré de cours, de colonnades et d'édifices religieux. A Seringam le sanctuaire est enfermé dans sept enceintes, dont la plus grande a près de quatre milles de circonférence. Les colonnades [illegible]

[illegible]

l'édifice on trouve des group[...] nes et de pilastres. Les impo[...] linteaux des portes, leurs p[...] sont enfermés et presque re[...] par des encadrements de moul[...] une profusion d'arabesques, [...] tes, de fleurs, de fruits, d'h[...] d'animaux, d'êtres imaginair[...] toutes les espèces d'ornement[...] seule inventer l'imagination [...] fertile. Ces arabesques sont [...] fois d'une élégance telle, que [...] musulmans n'a rien produit [...] parfait.

Les murs sont couverts de [...] res en relief, qui représen[...] épisodes des guerres des die[...] héros. Des groupes de figure[...] logiques courent le long de [...] et augmentent la richesse de[...] ments.

Quelques lieux possèdent, [...] espace très-resserré, une ré[...] temples tels que ceux que no[...] de décrire. Aux ruines de B[...] souara, dans la province d'[...] spectateur, monté sur la gra[...] ne peut promener ses regard[...] côté sans apercevoir au moins [...] te ou soixante tours en pierr[...] tenant chacune à un temple [...] la moindre a cinquante ou [...] pieds de haut, dont quelques [...] lèvent à une hauteur de cent [...] et de cent quatre-vingts pieds [...] du sol.

Les tours du temple de Bidj[...] [illegible] sur la rive gauche [...] [illegible], sont encore plus élevé[...]

[illegible] ces proportio[...] [illegible] pour l'effet [...] [illegible] majestue[...] [illegible] temple grec. [...] [illegible] dômes renflés et l[...] [illegible] mosquées mus[...] [illegible]

[illegible] de hauteu[...] [illegible] par le [...] [illegible] pas d'harmo[...] [illegible] les diverses [...] [illegible]

lans les détails que de
la conception de l'ensem-
ées seuls font exception.
n produite sur le specta-
ue de leurs temples les
est celle d'une grande
une sévérité rigoureuse,
apparence de mystère
que cependant les céré-
religion ne sont pas fai-
er.
ns les temples de cons-
rne on trouve quelque-
ge de style musulman,
caractère général de ces
t remarquablement ori-
ent de l'architecture des
. Peut-être en doit-on in-
rincipes de l'art ont été
e très-bonne heure. Ce-
'autorise à croire qu'au-
grands travaux qu'on
d'hui remonte à une épo-
nne. Les hypogées eux-
nt sans doute pas d'une
té. Des inscriptions gra-
caractères qui étaient en
cles au moins avant J.-
e supposer que les hy-
uddhistes sont plus an-
e chrétienne; mais en
les Brahmanes, à en ju-
jets des bas-reliefs qui
murs, ne sauraient pas
haut que le VIIIe ou le
uis J. C. Les sculptures
Machâ Balepouram, au
, ont été attribuées par
nts à une époque beau-
ienne; mais, d'après les
ales, elles auraient été
XIIe et même au XIIIe
ère, et les sujets de ces
nfirment complétement

des temples les plus célè-
e époque très-moderne.
gode de Jaggernât et la
qu'on voit dans le voisi-
finies l'une en 1198, et
241. Quelques-uns des
s sont certainement plus
on ne saurait donner
l'une grande antiquité
pour aucun d'eux : loin de là, il y a des présomptions très-fortes du contraire.

Les palais devraient, selon toute probabilité, subir les innovations plus facilement que les temples : cependant ils conservent presque tous le caractère général de l'architecture indienne, ceux même qui ont été construits dans des temps très-modernes.

Les plus anciens palais ne semblent avoir été construits sur aucun plan d'ensemble; ou bien, ils ont été si souvent remaniés, que le plan original a fini par disparaître. Leur solide construction, leurs toits plats en terrasse, permettent toujours d'ajouter un ou plusieurs étages par-dessus les autres; de telle sorte que non-seulement ils s'étendent par les côtés, mais encore qu'ils s'élèvent à de grandes hauteurs, et toujours avec la plus parfaite régularité.

Ils se composent ordinairement de petites cours entourées de bâtiments élevés, quelquefois découvertes, mais le plus souvent plantées d'arbres pour avoir de l'ombre. On voit toujours une colonnade en forme de cloître, qui règne tout autour de chaque cour.

Les grands appartements sont aux étages supérieurs, et ouverts d'un côté, comme les divans des musulmans. On y parvient par des escaliers étroits et roides, pris dans l'épaisseur des murs.

Les mêmes remarques s'appliquent aux maisons particulières.

Celles des gens riches ont une ou deux petites cours, entourées de bâtisses à toit presque toujours en terrasse. Quelques-unes ont des murs en stuc blanc, qui éblouissent les yeux; d'autres sont peintes en rouge foncé. A l'intérieur, elles sont couvertes de peintures représentant des arbres ou des sujets mythologiques. Toutes, elles sont aussi encombrées et aussi mal disposées qu'il est possible de l'imaginer.

Les plus grands de tous les travaux des Indous, ce sont peut-être leurs réservoirs. Il y en a de deux espèces : les uns creusés dans le sol, les autres formés comme la prise d'eau du canal du Midi en France, par des vallées dont

[redacted]

on a comblé toutes les issues avec des digues immenses. Les réservoirs du premier genre sont toujours dans le voisinage des villes; les habitants y viennent prendre leurs bains. et on s'en sert pour l'irrigation. Ceux du second genre ont toujours été construits en vue de l'arrosement des terres. Ce sont de très-grands ouvrages; et les digues qui les protégent, sous le rapport de la solidité comme de l'élévation, sont des travaux magnifiques. Quelques-uns sont de véritables lacs de plusieurs milles de circonférence, et qui servent à l'irrigation de vastes étendues de pays.

Il y a encore dans l'Inde une espèce de puits très-remarquable, d'une profondeur considérable et d'une grande largeur. Les plus modernes de ces puits sont ordinairement ronds, et les plus anciens carrés. Ils sont entourés, jusqu'au niveau de l'eau, de galeries dans le style riche et massif des Indous; on y voit souvent de larges degrés qui descendent jusqu'au fond du puits.

Les plus caractéristiques des ponts indiens se composent d'immenses blocs de pierre placés sur champ, et dont plusieurs réunis font une pile. On joint une pile à l'autre par d'immenses pierres de taille d'un seul morceau. On voit beaucoup de ces ponts dans le sud de l Inde. D'autres sont construits sur des piles d'épaisse maçonnerie, avec d'étroites arches gothiques. L'ancienneté de ces ponts est douteuse, car il ne paraît pas que les premiers Indous aient connu l'arche, et sussent construire des voûtes ou des dômes autrement qu'à l'aide de couches successives de maçonnerie, l'une débordant l'autre, comme on le voit pratiqué dans la construction qu'on appelle le Trésor d'Atrée, à Mycènes.

Parmi les monuments de l'architecture indienne, il faut compter les colonnes et les arcs de triomphe élevés en l'honneur des héros victorieux. On voit à Chitôr une colonne de ce genre haute de cent vingt pieds, et admirablement travaillée. Le colonel Todd a donné le dessin, dans son livre sur le Radjasthân, de plusieurs arcs de triomphe; il ne faut pas oublier qu'ils ne

sont pas en voûte comr
mais carrés. Celui qu'on
gar, dans le nord du Go
des plus beaux. C'est u
ches spécimens de l'ar
dienne.

Autres arts. Des pr
dustrie indienne les plus
ce sont les tissus de coton
admirés, et dont la fine
été égalée dans aucun au

Les tissus de soie ont
longtemps joui d'une hau
et il est probable que
connu dès longtemps ch

Les brocarts d'or et
également célèbres, et p
une industrie inventée p

L'éclat et la durée de
leurs couleurs n'ont pa
égalés en Europe.

Leur goût pour les
tieux aurait dû en faire d
d'habiles orfèvres.

Toutefois, la réputati
eue à cet égard, ils la dev
ralité de la nature plus qu
car leur goût est si mauvai
rent, par exemple, les per
autres; leur manière de se
precieuses est fort impar
souvent, il faut le recon
chent faire des combinai
duisent un grand effet.

Les autres métiers son
core dans l'enfance. Les o
nombreux, et tous porta
forgeron porte son enc
soufflet partout avec lui,

§ XIII. Agricultur

La nature du sol et l
de l'agriculture indienne
simple. Une charrue légè
sur son épaule, c'est, avec
deux petits bœufs, tout
au cultivateur pour tracer
du sol un sillon peu profo
pose son grain. L'ensem
fait souvent avec une
fait écouler le grain pa
petits tuyaux de bambou
che, sur laquelle l'ouvrie
conduisant ses bêtes, fa

[redacted]

›ue, une pioche, et quel-
nstruments, composent
ge de l'agriculture. La
iit à la faucille; le grain
range sous les pieds des
onservé au sec dans des
nps, bien que leurs déli-
ent partout déterminées
rand soin, sont ordinai-
:lôtures; et rien n'en in-
iformité, que la diversité

ple que soit l'agriculture
est cependant soumise
conditions qui exigent
t une industrie particu-
lus, il est quelques-unes
es qui demandent une
t des soins tout spé-

'été est toujours suffisam-
ar les pluies périodiques;
l'hiver a absolument be-
ons artificielles. Les irri-
iquent au moyen des fleu-
ces, des étangs, et sur-
s. Dans les plus riches
s, il y a un puits sur cha-
eau est amenée à la sur-
anége de bœufs dans de
de cuir, qui, le plus sou-
t d'eux-mêmes au moyen
ne aussi simple qu'ingé-

es natures de terrain il
, tous les deux ou trois
ner les mauvaises herbes.
un labour profond, avec
santeque tirent des buf-
on s'exécute à l'époque de
erre est le plus humide.
de fumier pour la culture
nais celle de la canne à
be de grandes quantités.
lques cultures qu'il faut
protége par des palissa-
urs de terre, et le plus or-
ar des haies impénétra-
d'euphorbium, d'aloès,
tes à épines.
s les plus assujettissants
, c'est de chasser les trou-
qui, en dépit de toutes
s, dévorent toujours une
grande partie de la récolte. Les épouvantails sont bien de quelque utilité; mais le plus utile de tous, c'est la présence de l'homme qui, posté sur un échafaudage élevé, d'où il domine son champ, chante, crie, lance des pierres avec un instrument fabriqué de façon à produire du bruit à chaque pierre qui part.

Les Indous pratiquent les assolements, bien que l'inépuisable fécondité de leur sol les rende presque inutiles. Ils classent les qualités des terres avec une minutie extraordinaire, connaissent bien la culture qui convient le mieux à chacune, et les procédés qui y réussissent le mieux. Cependant ils ont la mauvaise habitude de semer à la fois dans le même champ diverses espèces de grains, pour avoir des récoltes successives, quelquefois même pour récolter le tout ensemble.

Les travaux opérés sur le terrain par l'agriculture réagissent quelquefois sur la marche des armées et même sur celle des voyageurs. Dans de certaines saisons le pays est complétement ouvert, et aussi facilement praticable qu'une grande route, sauf, toutefois, dans le voisinage des villages et des cours d'eau, où de hautes clôtures forment des passages étroits, difficilement praticables à une troupe un peu nombreuse. De grands ruisseaux, ou des conduites qui amènent les eaux des rivières ou des étangs sur les terres, présentent encore, dans de certaines saisons, des obstacles très-sérieux.

Ces remarques générales souffrent un grand nombre d'exceptions, selon les diverses parties de l'Inde. Dans les contrées où l'on cultive le riz, comme le Bengal et la côte de Coromandel, elles sont à peu près inapplicables. Là, les rizières doivent être complétement inondées pendant un certain temps; il faut repiquer la plante lorsqu'elle est arrivée à un certain degré d'avancement, etc. C'est une culture qui exige beaucoup de soins et de dépenses, pour rapporter en somme assez peu de profit.

§ XIV. Commerce.

Bien que Manou, dans son livre, cite un grand nombre d'articles de luxe, il ne paraît pas cependant qu'aucun d'eux fût tiré de l'étranger. Toutefois, leur multiplicité doit faire croire qu'il se faisait un commerce très-actif entre les diverses parties de l'Inde.

Il y a un passage des Institutes qui ordonne que l'intérêt de l'argent prêté sur risques « soit fixé par les hommes « expérimentés dans les voyages de « terre et de *mer*. » Comme le mot employé dans l'original pour désigner la *mer* ne peut s'appliquer à aucune des nappes d'eau intérieures, on doit regarder comme un fait certain que les Indous naviguaient déjà sur l'Océan à l'époque où le code a été rédigé : il est probable, toutefois, que cette navigation se bornait au cabotage. On ne saurait certainement pas douter que, même avant cette époque, il se fût déjà établi des rapports de commerce entre la mer des Indes et la Méditerranée; mais il est impossible de savoir si ce commerce se faisait par terre ou par mer, et si, dans l'une ou l'autre hypothèse, les Indous, pour y prendre part, osaient s'aventurer en dehors de leurs frontières. Il est possible que ce commerce ait été fait par les Arabes, et qu'une partie, franchissant l'étroite mer qui sépare le Sind de Mascate, passât par l'Arabie en Égypte et en Syrie, tandis que l'autre partie, suivant les côtes par terre ou par mer, se dirigeait sur Babylone et la Perse. Les premiers renseignements certains que nous avons sur la mer qui baigne la côte occidentale de l'Inde ne nous indiquent pas que les Indous fissent aucun commerce de ce côté. Néarque, qui, en 326 avant J. C., commandait la flotte d'Alexandre, ne rencontra pas un seul navire depuis les embouchures de l'Indus jusqu'à celle de l'Euphrate; il dit expressément « qu'il n'a vu que des bateaux pêcheurs, encore en très-petit nombre, et seulement dans de certains parages. » Même sur l'Indus il n'y avait que peu de bateaux, et de très-petite dimension; car, suivant le té d'Arrien, Alexandre fut oblig construire lui-même la plus gr tie de sa flotte, surtout les gr vires; et, pour les équiper, il recours aux marins de la M née. Le même auteur, traitant tes indiennes, parle ainsi de trième (celle des gens de m des artisans) : « Dans cette cl « compris les constructeurs d « et les hommes qui les « c'est-à-dire ceux qui navig « les fleuves du pays. » Ne nous pas conclure de ce passa tant du moins qu'Arrien a pu il n'y avait pas d'Indous emp navigation maritime?

Le second auteur, par ordr logique, qui jette quelque lu le commerce de l'Inde, c'est chide, cité par Diodore et Il vivait au II° siècle avant semble n'avoir eu connaiss du commerce qui se fais l'Égypte et l'Arabie méridio pendant il cite la cannelle et *lignea* parmi d'autres articl tés en Arabie de l'étranger; et dit expressément « qu'il vie année des navires de l'Inde ports de Sabéa, » le modern Autant que nous en pouvons cet auteur, nous conclurion commerce se faisait exclusive les Arabes.

C'est seulement à dater du siècle après J. C. que nous renseignements précis sur l dont se faisait ce commerce denrées qui l'alimentaient. seignements se trouvent dans de la mer Erythréenne, l'œu navigateur expérimenté, et naissait parfaitement cette décrit toute la côte de la me celle de l'Arabie méridional de l'Inde, depuis l'embouchu dus jusqu'au cap Comorin, jusqu'à un point assez élevé de Coromandel. Il explique ment la nature du commer faisait dans ces limites, et mê hors d'elles. D'après cet aute

ue jusqu'à son temps,
i venaient de l'Inde al-
chercher l'entrée du
puis suivaient la côte de
à la mer Rouge ; c'était
temps seulement que
ypte, sinon tous les na-
ent osé quitter la côte
mer Rouge, pour mar-
ravers l'Océan sur la
r.
: qui se faisait par cette
s-considérable ; mais il
ait fait exclusivement
t les Arabes. L'Arabie
r l'auteur comme un
ment riche en pilotes,
personnes au fait des
rciales ; mais il n'en dit
Indous, il ne parle pas
comme navigateurs ;
i soient sortis de leur
lement ceux qui, avec
Arabes, formaient une
ngée, et établie sur une
ure de la mer Rouge ;
lement. Il est si vrai
étaient les facteurs du
Inde, qu'au temps de
it établis sur les côtes
Ceylan et du Malabar.
document (le Périple)
it représentés comme
nmerce très-actif sur
ôtes. Sur l'Indus, des
ient les cargaisons des
ur trop grand tirant
t de franchir la barre
bateaux pêcheurs sta-
ouverture du golfe de
piloter les bâtiments
rygaza et Barouch, où
aujourd'hui l'entrée
ile, à cause de grands
de la violence des ma-
arouch, en se dirigeant
a côte est remplie de
eur désigne sous le
s du commerce local,
botage très-actif. C'est
id il est passé à l'est du
qu'il parle des grands
versaient le golfe du
rendre aux embou-
chures du Gange ou à Chrysa, qui doit être ou Sumatra, ou la péninsule de Malacca. Ce fait concorde parfaitement avec ce que disent les auteurs orientaux des habitants du Coromandel, les premiers navigateurs de l'Inde et les plus entreprenants. Il est probable, eu égard à la nature du pays, qu'au temps où Néarque vit si peu de commerce sur l'Indus, le Gange était couvert de bateaux comme il l'est aujourd'hui, et comme le nombre des royaumes riches et civilisés qu'il arrosait nous donne lieu de le supposer. Les produits fournis par une contrée si riche et si étendue devaient être fort demandés par le Deccan, moins fertile et moins avancé ; et, comme les communications entre ce pays et les rives du Gange étaient interrompues par des forêts impénétrables et des peuplades encore plus pillardes que celles qui leur ont succédé, le commerce devait naturellement s'établir par le golfe du Bengal, sur lequel, sans jamais perdre la terre de vue, on était à couvert contre les entreprises des habitants des côtes.

Quoi qu'il en soit, et quel que soit le motif qui donna l'impulsion aux habitants de la côte de Coromandel, ce sont les premiers des Indous qui osèrent s'aventurer en pleine mer. Les chroniques javanaises parlent très-clairement d'une émigration nombreuse d'Indous qui, partis de Clinga (Calinga), vinrent débarquer dans l'île, civilisèrent ses habitants, et marquèrent la date de leur arrivée par la fondation d'une ère nouvelle suivant laquelle on compte encore à Java, et dont la première année tombe précisément en l'an 55 avant J. C. La vérité de ce récit est confirmée de la manière la plus positive par les nombreuses et magnifiques ruines de monuments indous qu'on voit encore à Java, comme aussi par ce fait que, bien que la langue vulgaire de Java soit le malais, la langue sacrée, celle des compositions historiques et poétiques, et de la plupart des inscriptions, est un dialecte dérivé du sanscrit. La date de cette émigration est encore jusqu'à un certain point confirmée par le récit du pèlerin chinois dont nous

avons déjà parlé. Il visita l'Inde à la fin du IVe siècle; et, à son retour par mer, il s'embarqua sur le Gange pour Ceylan, passa de là à Java, toujours sur des navires équipés de matelots professant la religion des Brahmânes; et il trouva l'île de Java entièrement peuplée d'Indous. Le Brahmanisme fut depuis remplacé à Java par le Bouddhisme; mais la domination des Indous y dura jusqu'au XIVe siècle, pour être alors renversée par les prosélytes que les Arabes avaient fait dans le pays dès le siècle précédent. L'île de Bâli, à l'est de Java, est encore habitée par une population indoue; physiquement, elle a les traits des Tartares ou des Malais; mais elle prétend être issue des quatre castes indoues. Il n'est pas rigoureusement impossible, malgré l'apparence de la physionomie, qu'il en soit ainsi; cependant cette descendance est plus probablement encore une fiction, comme celle encore bien plus audacieuse des poëtes javanais, qui ont transporté dans leur île tout le poëme du Mahâ Bhârata, avec toutes les villes, les rois et les héros de la Djamna et du Gange.

Les récits des voyageurs postérieurs à l'auteur du Périple parlent d'un commerce très-considérable qui se faisait dans l'Inde; mais ils ne nous disent pas la part que les Indous prenaient à ce commerce: faut-il considérer leur silence à cet égard comme une indication négative de l'état des choses? En effet, tandis qu'ils nous citent les navires arabes et chinois comme ceux qui peuplaient les ports de l'Inde, ils ne parlent pas une seule fois d'un voyage exécuté par un navire appartenant à ce pays.

Marco Polo signale sur la côte du Malabar l'existence de pirates qui y *croisaient* pendant tout l'été; mais il semble, en lisant attentivement tout le passage, que ces pirates se tenaient tout simplement à l'ancre le long de la côte, y attendant tranquillement leur proie au mouillage. Lorsque Vasco de Gama débarqua sur la côte du Malabar, le commerce y était exclusivement dans les mains des Maures; et c'est la jalousie des '
lui suscita, à lui et à ses su
presque tous les obstacles
quels ils eurent à lutter.

Les exportations pou
étaient composées, au tem
teur du Périple, comme elles
core aujourd'hui, de tissus
de mousselines, de soieries
soie, d'indigo et autres tei
cannelle et autres épices, d
diamants, de perles, d'émer
cier, de drogues, de parfum
d'esclaves du sexe féminin.

On importait alors des
laine probablement), du (
l'étain, du plomb, du corail
de l'antimoine, quelques
inconnus dans l'Inde, des
d'Italie avaient la préférence
grande quantité d'espèces.

On sait les admirables faci
Gange et ses nombreux af
frent aux transports; mais c
autres cours d'eau de la pén
est très-peu qui soient naviga
que distance de la mer, le
intérieur a toujours dû, au n
la plus grande partie, se faire
Les bœufs ont dû être le
employés en plus grand no
les transports; cependant,
semble que, depuis la plus l
quité jusqu'au temps des M
routes étaient entretenues
soin particulier par le gouv
il est probable que les voitur
beaucoup plus communes
n'ont été depuis la conquêt
musulmans.

§ XV. Mœurs, coutumes, ca Indous.

La péninsule indienne,
du Deccan et de l'Indoustan
grande en superficie que
moins la Russie et les pay
nord de la mer Baltique. D
différentes sont répandues
superficie; dix nations diff
unes des autres par les mœ
langues, autant que les natio
rope diffèrent entre elles
rapports.

ıations, on observe aussi
é de ressemblance géné-
les nations dont se com-
:ienté; et celle-ci est si
ndou ne saurait distin-
ıis d'un Italien. De même,
s n'apprennent que par
ıbitude à faire la distinc-
nations les plus différen-

'ande différence est celle
s habitants de l'Indous-
n Deccan.
ı par lesquelles les deux
ons de la Péninsule sont
de l'autre, offrent natu-
ıucoup de traits effacés
points de ressemblance;
rémités nord et sud, les
plus de point de rapport
nauté de leur origine, dé-
rit. Les sectes religieuses
tes, comme aussi l'ar-
ı manière de s'habiller,
ı physionomie. Les peu-
sont grands, et ont le
ıx du midi sont petits et
ns du nord se nourris-
e froment; ceux du sud.
ıosurus coracanus), es-
n aussi inconnue dans
nde qu'en Europe.
ues de ces disparates
a diversité des époques
s régions ont été con-
pées d'abord par les Brah-
ite par les musulmans; la
ent de la différence des
ıat, et peut-être des ra-
Bengal et l'Inde gangéti-
:ontrées limitrophes qui
: bonne heure soumises
ıis et au même gouver-
le Bengal est humide,
dations, et à tous les ca-
sol d'alluvion, tandis
an, bien que fertile, est
ıent sec, sous les deux
ıl et du climat. Ces diffé-
écessitant des habitudes
pu finir par produire de
mblances dans les peu-
ınt la communauté d'o-
ı langues empêche, dans
ce cas, de soupçonner aucune diffé-
rence de race.

Quelle que soit la cause qui l'ait pro-
duit, le contraste est très-frappant.
Les Indoustanis du Gange sont les plus
grands, les plus blancs, les plus guer-
riers et les plus énergiques de tous les
Indous. Ils portent le turban, et un
costume qui rappelle celui des maho-
métans : leurs maisons sont couvertes
en tuiles et réunies en gros villages,
au milieu des plaines; ils se nourris-
sent de pain de froment non levé.

Les Bengalis au contraire, quoique
de bonne mine, sont petits, noirs et
mous d'apparence, remarquables par
leur timidité et leurs superstitions,
comme par leur finesse et leur esprit
de ruse. Leurs villages se composent
de maisons à toitures de chaumes, ré-
pandues au milieu de bois de bambous
et de palmiers : leur costume est l'an-
cien costume indien, avec une ceinture
autour de la taille et une écharpe
passée sur l'épaule. Ils ont la coutume,
inconnue dans l'Indoustan, de se frot-
ter d'huile après le bain; ce qui rend
leur peau luisante, et les protége con-
tre les effets de leur humide climat.
Ils se nourrissent presque exclusive-
ment de riz; et, bien qu'entre les deux
dialectes il y ait moins de différence
qu'entre l'anglais et l'allemand, le
Bengali est inintelligible pour un In-
doustani, et réciproquement.

Et cependant ces deux populations se
ressemblent à un tel point par leur
religion, par toutes les habitudes et les
coutumes qui en résultent, par leurs
idées de gouvernement, par leurs cé-
rémonies et leur manière de vivre,
qu'un Européen, qui n'a pas appris
par l'expérience à les distinguer, peut
passer la frontière qui les sépare sans
pouvoir remarquer aucun changement
autour de lui.

Nous ne pouvons indiquer toutes
ces différences, et nous devons nous
en tenir seulement aux généralités com-
munes à toutes les populations de
l'Inde.

Malgré le nombre des grandes villes,
la plus grande partie de la population
est agricole. Les cultivateurs vivent

réunis dans des villages, allant travailler aux champs chaque matin, et retournant chaque soir au village avec leurs animaux.

Les villages sont très-différents, selon les diverses contrées : ici, ils sont ceints de murailles assez fortes pour opposer une résistance de quelques jours aux troupes légères d'une armée ennemie, à leurs voisins, et quelquefois aussi aux officiers du gouvernement. Ailleurs ils sont complétement ouverts, ou seulement fermés par une haie, pour empêcher le bétail de sortir pendant la nuit.

Nous avons dit le contraste que présentent les maisons du Bengal et celles de l'Indoustan. Celles du Bengal, avec leurs jolis toits de chaume et leurs murs de bambous, sont, de toute l'Inde, celles qui ont la meilleure apparence.

Celles de l'Indoustan sont couvertes en tuiles, avec des murs de terre ou de briques cuites au soleil : bien que ce soient des habitations commodes, elles ne sont pas aussi gracieuses aux regards. Les huttes de terre ou de pierre du Deccan, avec leurs toits en terrasse, ressemblent à des ruines ; aussi, les villages de ce pays sont-ils ceux qui ont le moins bon air. Plus au sud, si les matériaux de construction sont les mêmes, du moins l'exécution est beaucoup meilleure ; et les murs peints, en larges bandes perpendiculaires, de rouge et de blanc, donnent aux villages un aspect de propreté charmant.

Chaque village a son bazar divisé en boutiques pour la vente des grains, du tabac, des vivres, des étoffes, etc. Chacun a son jour de marché, ses foires et ses fêtes annuelles ; et chacun, ou du moins presque tous, ont un temple, et une maison destinée au logement des étrangers. Tous les villages font des distributions régulières de vivres aux mendiants religieux ; une contribution locale fait les frais de ces charités, comme aussi des autres dépenses communales, parmi lesquelles on comprend les fêtes publiques. La maison destinée aux étrangers contient quelquefois une petite chapelle, et sert

presque toujours de maiso
Toutefois, c'est ordinaire
bre de quelques vieux arbr
par la tradition, que les
commune se rassemblent
bérer sur les affaires publ
leurs ils n'ont jamais b
tenir leur conseil, ni de l
tables.

Manière de vivre des campagne. — Dans les
ne voit pour tous meubles
où l'on s'asseoit, quelq
terre ou de cuivre, des
moulin à bras, un mortie
de fer sur laquelle on cui
Le lit, qui se fait sans co
rideaux, se redresse le l
pendant le jour ; la cuisin
un hangar, et toujours en
maisons, quoique de pauv
sont à l'intérieur propre
nues.

On voit à peine quelque
plus dans les maisons de
habitants du village : ce q
gue, c'est qu'elles ont d
une cour.

La condition des gens
gne n'est généralement p
Presque tous sont obligés
leurs fermages, d'empru
gent, et à de tels intérêts,
vent jamais se libérer de
D'ailleurs, ils sont la pl
prévoyants, que, s'il leur
mettre à jour, ils ne so
à mettre de l'argent de
payements qu'ils auront à l
tôt ils retombent dans le
usuriers. On en voit ce
ques-uns, mais c'est tr
savent faire des économi
des terres. Les villages s
vent troublés par des fa
l'autorité du chef, ou to
sa tyrannie et celle du go
Les cultivateurs indous s
cessifs, et en général ils
procès entre eux que les p
même classe en Europe. D
les violences, quelles qu
sont extrêmement rares ;
est un vice presque incon

ʒens de la campagne sont
nent tranquilles, se con-
et, sauf le rapport finan-
contents et heureux.
teur se lève à l'aube du
ablutions et ses prières;
avec ses animaux pour
ıamps, quelquefois très-
sa maison. Après une
ıx de travail, il déjeune
s débris de son souper
t reprend son travail jus-
.lors sa femme vient lui
dîner; il le mange près
au pied d'un arbre; cause
ıe, ou dort jusqu'à deux
ant ce temps ses animaux
; reposent. De deux heu-
coucher du soleil il re-
avail; puis il ramène ses
;e, leur donne la provende,
ıpe, fume, et passe le reste
avec sa femme, ses en-
isins. Les femmes font la
au, moudent le grain,
e, etc., pourvoient à tous
ṡrieurs du ménage.
— Les villes de l'Inde se
e maisons construites en
ues ou en pierre, avec
ètres petites et élevées,
les rues très-étroites, pa-
peut appeler cela du pa-
des dalles de pierre brute.
encombrées par une foule
nouvement, par des pro-
palanquins, des voitures
œufs : on y est coudoyé
: ou domestiques de pied
›ersonnages, qui suivent
ı courant, par les religieux
ıar les soldats qui ne sont
e. On est obligé d'y céder
:ufs sacrés, qu'on ne peut
ni empêcher de venir
rains exposés en vente.
ıues qui attirent le plus
›nt celles des confiseurs,
des marchands de grains,
nniers, des droguistes,
de tabac : les marchands
châles et autres étoffes,
rs marchandises pliées
en pièces; ceux qui trafiquent des métaux précieux ne les exposent pas aux regards du public. Les boutiques sont complétement ouvertes du côté de la rue. C'est souvent un balcon, un perron qui avance sur la voie publique. Les acheteurs restent debout dans la rue, même pour conclure leurs marchés.

Les villes sont le plus généralement ceintes de murailles et capables de défense.

Elles n'ont pas, comme les villages, des chefs et des officiers municipaux héréditaires : c'est un agent du gouvernement qui les administre, avec le secours de quelques hommes chargés de la police et de la rentrée de l'impôt. Pour faciliter le service de la police, elles sont divisées en quartiers. Chaque caste a son chef élu, qui est son intermédiaire naturel avec le gouvernement. Cette division des castes, qui correspondent presque toujours à des métiers, en fait de véritables corporations industrielles et commerciales.

Les principaux habitants sont les banquiers, les marchands, et les agents du gouvernement.

Les banquiers et les marchands font à la fois le trafic des denrées et la banque, et de plus ils afferment les impôts. Ils y font de grands profits, et ordinairement sans beaucoup de risques. Ils prêtent de l'argent à des intérêts exorbitants et composés, de telle sorte que la liquidation d'une dette est toujours une affaire qui se termine par un compromis, dans lequel le prêteur sacrifie toujours une bonne partie de ses prétentions, et cependant se réserve encore un profit énorme. Les marchands vivent frugalement et sans luxe; mais souvent on leur voit dépenser des sommes considérables, pour de certaines fêtes de famille ou des travaux d'utilité publique.

Nous aurons occasion de parler des grands personnages qui représentent le gouvernement; mais dès à présent nous devons dire quelques mots de l'innombrable multitude de com-

mis, d'écrivains et d'agents inférieurs de toute espèce qui composent une partie de la population des villes. Non-seulement chaque service entretient un certain nombre de ces gens, mais chaque détail de ce service, si petit qu'il soit, doit avoir son préposé, son commis spécial. Ainsi, à chaque compagnie de soldats il faut son comptable; sans cela elle ne serait pas complète. Chaque personnage (sans parler de ceux qu'il entretient pour le service public) a ses comptables de la cuisine, de l'écurie, de la fauconnerie, etc. Ce sont ceux qui servent d'intermédiaire dans les affaires ou dans les relations de civilité; le plus grand nombre d'entre eux sont très-peu occupés; aussi deviennent-ils les agents empressés de tous les complots et de toutes les intrigues.

Vivres et Repas. — Les gens de la ville comme ceux de la campagne se nourrissent principalement de pain non levé, de végétaux, d'huile ou de beurre clarifié, et d'épices. Le tabac est presque la seule consommation de luxe qu'ils se permettent. Il en est qui fument des drogues enivrantes; mais ce sont seulement les gens des dernières castes qui s'enivrent avec des spiritueux; encore est-ce fort rare. On ne voit d'exemples d'ivresse que dans les pays humides, comme le Bengal, les Concans, et quelques parties du sud de l'Inde. L'ivrognerie augmente sur le territoire gouverné directement par l'Angleterre, où la fabrication et le débit des spiritueux sont permis moyennant une taxe; mais c'est un vice si peu naturel aux Indous, que la prohibition absolue de ce commerce, dans la plupart des États gouvernés par des princes indigènes, semble presque une précaution superflue. L'opium, dont on use avec excès dans l'ouest de l'Indoustan, est une consommation particulière aux Radjpoutes, et inconnue aux classes inférieures. Tout le monde mâche le bétel (feuille aromatique astringente), et la noix d'arec, mélangée d'une chaux particulière extraite de coquillages et de

diverses épices, selon le
consommateurs. Quelq
fruits sont communes,
marché.

Les hautes classes, du
manes, vivent à peu pr
façon; il n'y a de différ
la variété des végétaux
L'assa-fœtida est un as
très-recherché, qui don
uns de leurs mets un p
de la saveur de la viand
tions qu'on prend po
manger dans des plats o
rendus impurs, parce q
servi à des gens d'autre
donné naissance à quelq
curieuses. Dans un gran
par un Brahmane et où l
vant chaque convive v
mets ou sauces, on les
plats faits avec des feui
on les sert sur le planch
guise de nappe, est déc
devant chaque convive
d'ornements dessinés t
avec du sable de toutes
et qu'on balaye après le
tes inférieures mangent
et sont un peu moins
l'endroit de la vaisselle
vaisselle de métal, qu'o
purifier par le lavage. C
férence des castes emp
classes d'avoir ensembl
rapports de société. Le
tout individu éloigné de
cuire lui-même son dîn
tage avec personne, et
plaisirs de la table qu
satisfaction de l'appétit.
avec les doigts, et ne m
de se laver les mains av
repas.

Jeux et parties de p
Indous connaissent le
une espèce de trictra
qui sont ordinairemen
les images des dieu
nos rois, dames, et
leur plaisir favori, d
des maisons, c'est d'éc
monotone, accompagné

corps, qu'on peut à peine
danse. Les attitudes sont
:t les chants, pour être mo-
:ont pas sans charme; mais,
c'est un plaisir bien mo-
ssi est-on étonné de voir
est généralement goûté,
les gens des classes infé-
|uelquefois passent debout,
tières, dans la contempla-
:cènes, éternellement répé-

:s de plaisir, quand elles se
ıs l'intérieur des maisons,
t éclairées aujourd'hui par
iers de fabrique européen-
mode d'éclairage classique,
orches tenues par des hom-
tretiennent la flamme avec
ı petite bouteille faite pour
l'ordinaire, on se sert dans
de lampes en terre ou en

ial. — Dans les maisons
les portières sont garnies
leaux en soie; et les portes,
ıtes les boiseries des appar-
nt sculptées. Le plancher
:t, dans toute son étendue,
tapis de coton, sur lequel
our s'asseoir, une pièce d'é-
e : il n'y a pas d'autres meu-
:gaux s'asseoient l'un vis-
ître, au bas du salon de ré-
ıt-à-dire du côté de la porte.
ou un grand personnage
ıns le haut de la pièce, à
ıce des deux angles, à une
:u plus élevée que les au-
yen d'un coussin peu épais
re un petit tapis de soie bro-
i, avec un dais élevé, rond,
ıffes brodées, ce qu'on ap-
mad ou *gâdi*, et ce qui sert
ı souverains qui n'ont pas le
s.
tte est très-rigoureuse. On
t d'une personne de distinc-
ille ou deux en dehors de la
isiteur est reçu, selon son
la porte de la maison ou à
llon; ou bien encore on se
ent de son siége pour le re-
amis qui ne se sont pas vus
depuis longtemps s'embrassent. On salue les Brahmanes en joignant les paumes des mains, et les élevant deux ou trois fois à la hauteur du front : pour les autres, on fait seulement le salam musulman, en portant la main sur le cœur d'abord, puis à la bouche et au front. Les Brahmanes ont une formule particulière pour se saluer entre eux. Les autres Indous, quand ils se rencontrent, répètent deux fois le nom de Râma. On met le plus grand soin à faire asseoir les visiteurs selon leurs rangs; ce qui, dans les grandes occasions, donne quelquefois lieu à de longues négociations préliminaires. Les Indous de haut rang se font remarquer par leur politesse envers les inférieurs; en général, ils leur adressent la parole sur un ton poli ou familier, et rarement, presque jamais ils ne se laissent aller à des expressions dures ou injurieuses.

Les gens des classes inférieures déploient une grande courtoisie dans leurs rapports mutuels; mais quand ils sont irrités, ils ne sont pas toujours très-scrupuleux sur le choix de leurs expressions.

Toutes les visites se terminent quand le maître de la maison présente à son hôte la feuille de bétel et la noix d'arec; en même temps il lui verse sur son mouchoir de l'essence de roses ou quelque autre parfum, et il asperge ses habits d'eau de rose : c'est dire qu'il faut prendre congé.

Dans les premières entrevues, dans les fêtes, on présente à ses hôtes des pièces de châles et d'étoffes, des colliers de perles, des bracelets, etc.; quelquefois même un cheval ou un éléphant, quand visiteurs et visités sont de grands personnages. Cette coutume doit être assez ancienne; car on voit souvent dans les anciens drames des présents de bracelets, de diamants, offerts à l'occasion de visites.

On fait des cadeaux du même genre aux serviteurs dont on est content, aux soldats qui se sont distingués, aux poëtes, aux savants : ils pleuvent sur les chanteuses et les danseuses.

Dans les visites de cérémonie, on laisse parler les principaux personnages, les autres se taisent; mais dans les autres occasions la conversation est générale et très-animée. Les manières des Indous sont polies, et leurs façons de parler obséquieuses. Ils ne tarissent pas de compliments et d'expressions d'humilité, même en parlant à leurs égaux, et lorsqu'ils n'ont aucun intérêt en vue. Ils montrent peu de désir de s'instruire, ou d'étendre leurs pensées au delà de la sphère ordinaire de leurs habitudes. Mais, dans ce cercle restreint, leur conversation est fine et intelligente, souvent mêlée d'observations spirituelles et satiriques.

Les gens riches se lèvent à la même heure que les autres, ou à peine un peu plus tard ; ils font leurs dévotions dans les chapelles particulières de leurs maisons, puis vaquent à leurs affaires, se baignent, dînent, et dorment. A deux ou trois heures ils s'habillent, et se montrent dans leurs appartements publics, où ils reçoivent des visites et expédient des affaires jusqu'à une heure assez avancée de la soirée. Il y en a qui font faire chez eux de la musique assez tard dans la nuit, mais ce sont des exceptions; et, en général, une ville indienne est parfaitement calme et silencieuse après le coucher du soleil.

Outre les occasions assez rares, telles que les mariages, les naissances, etc., on donne encore de grandes fêtes à de certains jours consacrés, et quelquefois aussi en témoignage de considération particulière pour un ami. Ces fêtes commencent par un dîner; mais la partie essentielle, ce sont les danses et les chants, variés quelquefois par les exercices des jongleurs ou les plaisanteries des bouffons : pendant ce temps, l'encens brûle, les hôtes sont couverts de guirlandes de fleurs, etc. Les cadeaux, comme nous venons de le dire, font partie essentielle de ces fêtes.

Dans les cours, il y a des jours marqués où tous les grands viennent présenter leurs hommages aux princes : à ces réceptions la foule est toujours considérable.

Chacun vient à son tour salut au prince, et lui prés *Nazzer* ou cadeau, compos ques pièces de monnaie, qu'il d'offrir aux supérieurs dans grandes occasions. La somm sur le rang de celui qui fait l Le moins qu'on donne en gé une roupie; cependant les pa offrent quelquefois une sim et les petits débitants un de leur commerce. Le plus s donne un habit en retour, e de cet habit n'est pas inférie des Nazzers. Le nazzer le dérable est, conformément à de cent *ashrefis* (de deux cents à trois mille francs); il y a des exemples de gens fert des bijoux du plus g et il n'est pas rare, lorsqu veut bien rendre visite à u ne d'un rang inférieur, q lui fasse établir un masna sacs qui contiennent jusqu'à roupies (deux cent cinqu francs), et sont compris dan Disons toutefois que cett ne semble pas d'origine ind

Dans les fêtes religieuse pare une grande salle en l' la divinité du jour : son in de riches ornements et ento lustrades dorées, occupe le l'appartement; les prince suites, vêtus d'habits magni verts de bijoux, se rangent côtés de la salle, comme s'il hôtes de la divinité ou ses ser reste de la cérémonie se pa dans les réceptions ordin chants ont peut-être une si religieuse; mais l'encens, le de fleurs et les présents, tout dans les visites habituelles; jusqu'au bétel et à l'essen qu'on apporte de la part d qu'on distribue à ceux qui l'honneur d'une visite.

La plus remarquable de c nies religieuses, c'est, sans celle qui est instituée en ration de la prise de Lanka et se célèbre naturellement



eprésenté par un grand
es tours et ses bastions,
quer une armée de gens
stume traditionnel de
es soldats, appuyés par
singes que leur chef
nduit au combat. La ba-
ne par la prise de Lan-
le feux d'artifices qu'on
tout pays, et par une
iomphale exécutée avec
ice digne d'une meilleure

se célèbre d'une autre
-être avec plus de splen-
chez les Mahrattes. C'est
ur-là qu'ils commencent
ns militaires; et l'épisode
'ils célèbrent, c'est celui
rès avoir accompli ses
être emparé d'un rameau
rbre, gage assuré de la
et en marche avec son ar-

plaine ouverte, près du
ville, on plante un ar-
ce consacrée par la tra-
e l'infanterie, avec la ca-
tillerie, se rangent sur
rmant la haie sur le che-
iit à l'arbre consacré. Le
ice est rempli d'une fou-
e de spectateurs. Le cor-
moins uniforme et moins
elui des princes mahomé-
ndant un des plus beaux
oir dans l'Inde. Le prince
n éléphant, précédé d'é-
gens armés de verges d'or
et d'une phalange d'hom-
des piques de quinze ou
long. A ses côtés on voit
les chefs militaires de son
tés sur des chevaux ma-
caparaçonnés, vêtus eux-
hes habits, et accompa-
es choisis pour leur mine
rrière eux suivent de lon-
éphants, avec leurs hous-
nt la terre : ceux-ci por-
dards gigantesques, cou-
e broderies; ceux-là por-
ahs ouverts ou fermés,
dorés. Tout autour des

éléphants et derrière eux se développe un nuage de cavalerie faisant briller au soleil ses riches costumes, abandonnant au vent ses écharpes de brocart d'or, emportant une forêt de lances et de bannières. Ceux qui sont sur les flancs font des pointes en dehors des rangs, pour y rentrer après avoir accompli les plus brillantes évolutions de la fantasia des Arabes: tous se lancent au galop, se mêlent, se séparent, se réunissent, semblent se choquer comme les flots de la mer, offrant un des spectacles les plus animés et les plus magnifiques qu'on puisse voir même dans ce pays de magnificence barbare. Quand le prince approche du but, on tire le canon, l'infanterie fait des décharges multipliées, le cortége semble redoubler de rapidité; on dirait une armée de cavalerie qui charge l'ennemi.

Quand le prince a fait ses dévotions et cueilli le rameau sacré, le canon se fait encore entendre; et à ce signal tout le monde se précipite au galop, chacun cherchant à enlever quelque feuille de l'arbre consacré; puis quand il est complétement dépouillé, chacun orne son turban d'une branche de feuillage, et échange des felicitations avec ses amis. Un grand *darbâr* (réception), où se présentent tous les officiers, termine la fête.

Foires pèlerinages. — Il y a moins de grandeur, mais non moins d'intérêt, dans les foires et fêtes populaires.

Les foires ressemblent beaucoup à celles de l'Europe. C'est pour le même but qu'elles se tiennent; ce sont des amusements analogues qu'elles offrent aux assistants. Mais ce dont aucune grande assemblée populaire en Europe ne peut donner idée, c'est l'effet produit par la réunion d'un immense concours de peuple vêtu d'habits blancs, avec des écharpes aux couleurs les plus brillantes. Le goût des Indous pour les processions et les grandes démonstrations, la présence de gens couverts d'armes étincelantes, la multitude des drapeaux, donnent encore aux foires indiennes un aspect tout particulier. Les Indous se livrent aux plaisirs



de ces fêtes avec un entraînement incroyable ; chacun d'eux y apporte la volonté innocente de s'amuser autant qu'il le pourra. Elles ont toutes pour prétexte quelque cérémonie religieuse; mais à peine si cette cérémonie enlève un instant au plaisir, à peine si l'on y pense. Dans les pèlerinages, la longue préoccupation du but pour lequel on s'est mis en route, l'exemple des autres pèlerins chantant le nom du dieu, la sainteté du lieu consacré, entretiennent l'esprit des pèlerins dans des sentiments de dévotion plus sérieuse. Ils ont aussi plus de devoirs religieux à remplir : quelquefois toute l'assemblee se joint à eux ; et quand on voit des milliers d'yeux dirigés sur un seul point, quand on entend des milliers de voix proclamer ensemble le même nom, c'est un spectacle qui fait impression même sur le spectateur le plus indifférent.

Mais même aux lieux de pèlerinage le sentiment du plaisir est plus fort que celui du zèle religieux ; et la plupart des lieux consacrés par l'affluence des visiteurs sont aussi célèbres parmi les champs de foire, où il se traite le plus d'affaires.

Jardins. — En parlant des plaisirs des classes supérieures il ne faut pas oublier leurs jardins, qui, bien que soumis à une régularité trop grande peut-être, sont quelquefois enchanteurs. Ils sont partagés par de larges allées au milieu desquelles courent de longs et étroits canaux revêtus à l'intérieur de pierre, de stuc même, et aboutissant tous à un centre commun. Chaque côté de l'allée est dessiné par de longues lignes droites de pavots de toutes les couleurs, par des plates-bandes de fleurs dessinées toutes d'une manière uniforme. Les maisons de campagne sont de stuc blanc : un peu moins lourdes, un peu plus élégantes que les maisons des villes, elles ne font pas diversion à la régularité du jardin; néanmoins, il y a toujours quelque chose de riche et d'oriental dans les beaux bouquets d'orangers et de citronniers, dans les bosquets où le noir

cyprès se mêle à des arbr
de fleurs, au gracieux et é
mier. Dans les chaleurs d
allées de treillis couverts
impénétrables au soleil, on
les branches de l'arbre
l'arec, offrent de fraîches
bien protégées contre l'ar
clat du jour, rendues plus
encore par le murmure de
qui arrosent le jardin, par
silence et le repos parfait d
assoupie sous les rayons
midi.

Il est probable que ce ge
dins aura été introduit par
mans; car les descriptions
poëtes ne font pas suppose
les jardins de l'Inde eussent
rence de régularité uniform
c'est dans ce goût que sont
jardins des mahométans,
pahan et de Constantinople
Mehemet-Ali n'a pas enco
dans son palais de Ch
Égypte.

Les fleurs et les arbres
de l'Inde ne sont ni choi
recherche, ni entretenus a
qu'on y emploie en Europe;
c'est au milieu de la nat
qu'on les voit arrivés à leu
point de perfection et de
voit souvent dans la cam
bouquets d'antiques mang
pâls, de hauts tamarins, q
surtout dans le Gouzera
terrain légèrement ondulé
pays l'aspect d'un parc ang
d'autres parties, dans le Ro
plaine, parfaitement unie
blement fertile, est couvert
bouquets de bois, qui donn
à la campagne un aspect de
magnifique, mais qui finiss
dant par fatiguer de leur
Dans le Bengal le voyageur
lieu d'une plaine immense s
où il ne voit qu'un éterne
rizières qui se développe dev
De temps à autre seulement
à l'extrémite de l'horizon d'
gles de bambou, qu'il serai
prendre pour le repaire de bêt

il y arrive, il voit que ce
ne étroite ceinture de bam-
ie à l'intérieur de villages
euplés, puis quand il en sort
commence avec la même
jusqu'au moment où paraît
loin une nouvelle barrière
, qui indique l'existence de
llages.
e centrale du Deccan se
ne mer de petites hauteurs,
 èdent quelquefois sur plu-
ines de milles, sans mon-
ose, pendant le printemps,
e de vertes moissons assez
r cacher un cavalier; dans
s chaleurs, le pays a toute
d'un désert, nu, brun,
re, sans un arbrisseau qui
diversion au milieu de ce
olé. Ailleurs, surtout dans
encontre de grands bois, de
, tout couverts de plantes
et aromatiques; celles-ci
fleurs aux plus belles cou-
es-là lançant hardiment
arbre des branches aussi
la cuisse. Les forêts de
entre sont peuplées d'ar-
prodigieuse grandeur, à
abitées, à peine traversées
sentiers, comme les parties
l'Amérique.
provinces les mieux culti-
contre souvent, et pendant
rnées de marche, de vastes
upés par des bois de palâs
qui perdent leurs feuilles
ps, pour se couvrir de
rs rouges d'un tel aspect,
t que tout le pays est en

pied de l'Himalaya que la
ienne se développe dans
ndeur et sa majesté. C'est
e dont le voyageur le plus
mais été témoin sans en-
; c'est une impression dont
dure autant que la vie, que
t effacer ni même égaler.
ccidentaux déploient aussi
s particuliers aux pays de
mais sur une moindre
tefois, nous n'avons rien en
Europe, pas même en Grèce, qui puisse leur être comparé.

L'idée que se fait le voyageur de la beauté des Ghâts dépend surtout de la saison où il les a visités. S'il les a vus pendant l'été, découronnés de leur diadème de nuages, dépouillés de leur riche tapis de verdure et de leurs innombrables cascades, alors la hauteur de la montagne ne suffit plus à compenser la stérilité de son aspect; le seul ornement qui lui reste, ce sont les magnifiques forêts qui çà et là couvrent ses flancs.

Manières de vivre des gens des villes. — La journée des gens des classes inférieures, dans les villes, se passe à peu près comme celle des cultivateurs, si ce n'est qu'ils vont à leur boutique au lieu d'aller aux champs, et qu'ils vont au bazar pour y chercher de la société et des distractions. Les gens des campagnes ont quelques jeux qu'on pourrait appeler des exercices; mais les plaisirs particuliers des citadins, hors de leurs maisons, se bornent aux foires et aux fêtes.

Il y a quelques fêtes qui sont communes aux gens de toutes les classes, à ceux des villes comme à ceux des campagnes.

La principale peut-être est le *hôli*, qui se célèbre en l'honneur du printemps. Les gens du peuple, surtout les enfants, dansent le soir autour de grands feux de joie, chantant des chansons licencieuses ou satiriques, et se livrant à tous les mauvais tours qu'ils peuvent inventer contre leurs supérieurs, qui ne s'en fâchent jamais. Mais le plus grand amusement de la fête, c'est de s'arroser les uns les autres avec un liquide jaune fort peu agréable, à s'inonder la figure d'une poudre de carmin qu'il est difficile ensuite d'effacer. On se lance le liquide avec des seringues; on prépare la poudre sous forme de balles, recouvertes en colle de poisson, pour leur donner de la consistance, mais qui éclatent au contact avec le corps. Les gens de tous les rangs se livrent à ces espiègleries avec enthousiasme; on s'y échauffe, et ordinairement, quand elles se terminent, tout

le monde a été si bien arrosé de liquide et recouvert de poudre, qu'on ne peut plus se reconnaître.

Un premier ministre ne croira pas déroger à sa gravité en invitant un ambassadeur étranger à venir célébrer le hôli dans son palais; et il figurera lui-même dans les épisodes les plus bruyants de la fête, avec l'ardeur et la vivacité d'un écolier.

Il y a aussi des fêtes locales, ou particulières à une certaine population. De ce nombre est celle où les Marattes s'invitent à venir manger les premiers grains rôtis du *Bâdjri* (holcus spicatus) de l'année. Tout le monde, les gens des villes aussi bien que ceux des campagnes, prennent part à cette fête. Ainsi, par exemple, le Radja de Bérar invite à cette occasion les principaux personnages de sa cour pendant plusieurs jours consécutifs; on sert d'abord le grain rôti et ensuite un grand banquet aux conviés.

Le Diouâli est une fête générale, où tous les temples et toutes les maisons sont illuminés avec des guirlandes de verres de couleur qui courent le long des toits, des fenêtres, des corniches, suspendues à des échafaudages de bambous qu'on prépare pour l'occasion. Benarès, vu du Gange le soir, présente alors un magnifique spectacle. Pendant tout le mois qui ramène cette fête, on allume chaque soir, dans les villages et même dans les maisons particulières, des lampes qu'on élève quelquefois si haut avec des bambous, qu'à première vue on serait tenté de les prendre pour des étoiles qui se couchent à l'horizon.

Le *Djannam Ashtomi* est une fête où des enfants, vêtus dans le costume de Chrishna et de ses bergères, représentent un drame traditionnel, mêlé de chants et de danses de caractère.

Exercices. — Les militaires, c'est-à-dire toutes les gens des hautes classes, qui ne sont ni dans la religion ni dans le commerce, aiment avec passion la chasse à cheval. Ils courent le cerf, le loup, le lièvre, avec des meutes qu'ils emploient aussi contre le sanglier; mais, dans ce cas, ils attaquent eux-mêmes la bête avec l'épieu ou l'é
chassent le tigre montés sur
phants, quelquefois à cheval,
à pied. Les gens des campagne
nissent en corps pour chasser
qui infeste le voisinage; et d
occasions, ils se conduisent
avec beaucoup de courage et d
tion. Cependant, aussi longte
le tigre n'a pas attaqué de
humaine, les paysans ne von
chercher querelle.

Les militaires, malgré leur i
habituelle, sont tous d'excel
hardis cavaliers. Les Maratte
sont célèbres pour leur talen
duire un cheval et à manier l
Tous ils chaussent l'étrier trè
emploient des martingales trè
et des mors très-légers, mais a
énergiques. Leurs chevaux s
jours bien sur leurs hanches,
dressés à tourner sur cul au n
la course la plus rapide. On le
encore à s'élancer tout à co
position du repos, avec une rap
porte le cavalier sur son enne
que celui-ci n'ait eu le temps d
tre en garde.

Les troupes légères de deu
indiennes se mêlent et s'atta
lance à la main, avec une prud
semblerait à des Européens n'
la courtoisie d'un tournoi.
tourne autour de son adversa
de fausses attaques, a l'air de ne
loir commencer le combat, q
soit toujours à portée. On se
cependant avec une ardente ac
malheur à celui qui se découvr
aussitôt percé d'un coup de lan
chute prouve que le combat était

Les Indous tirent assez bien
à cheval; mais, sous ce rapport,
hométans sont leurs maîtres.

Les grands personnages co
quelquefois eux-mêmes leurs élé
et, pour s'excuser de déroger ai
tiquette, ils allèguent qu'il faut
savoir conduire un éléphant,
cas où son guide ordinaire se
dans une bataille. Dans les te
tiques, cet art était regardé co
dispensable aux héros.

— L'habit ordinaire des elui que nous avons déjà les habitants du Bengal. e portent les Indous qui se achement à la foi brahma- compose de deux longues ›nnade blanche, dont l'une ›ur des reins, passe entre t retombe au-dessous du re se porte sur l'épaule ou oulée autour de la tête, qui autrement couverte. Les ı barbe sont rasés; on ne longue mèche sur le som- :. Beaucoup d'Indous por- ıstaches, mais jamais les Sauf dans le Bengal, tous n'affectent pas une grande ›rincipes portent aujour- : de cotonnade qui leur en- rps plus courte, mais plus ttent par-dessus une tuni- , de mousseline, de soie, ıtour de la taille une cein- ısseline de couleur; une ée sur l'épaule et un tur- ent le costume. On voit es Indous qui portent des rges et flottants comme ıs.

le fête, on porte une lon- nche de mousseline pres- ›nte, et collant sur le corps ıture; au-dessous, elle fait l'innombrables plis et re- pe, le turban, les brace- ers et quelques autres bi- ent le costume.

des femmes. — Le cos- mes est presque le même ; hommes; seulement les de cotonnades sont plus ıs longues, et elles sont brillantes aussi bien que ; deux sexes portent beau- ıx. On voit aux hommes, les derniers rangs de la so- dants d'oreille, des brace- rs; ils les portent quelque- n moyen d'avoir toujours rtune sous la main. Il y a le graines, qui durcissent s et deviennent d'un très- ıcé; d'autres en bois de prix tourné, qu'on mêle avec des grains d'or ou de corail. Le cou et les jambes sont nus; mais pour sortir on met des pantoufles brodées, à pointes recourbées, qu'on abandonne pour entrer dans un appartement ou dans un palanquin. Les enfants sont chargés d'ornements d'or, qui trop souvent excitent la cupidité des voleurs et coûtent la vie à leurs malheureuses victimes.

Il semble que, dans les temps antiques, les femmes indoues étaient plus réservées qu'aujourd'hui et plus retirées. Les femmes des musulmans sont, comme partout, voilées et séquestrées; mais, chez les Indous, il n'y a que la classe militaire qui ait suivi l'exemple de ces conquérants.

Cependant les femmes ne sont pas admises dans la société des hommes, et ne sont pas du tout traitées comme leurs égales. Dans les classes inférieures c'est la femme qui fait la cuisine, sert le dîner de son mari, et attend qu'il ait fini avant de commencer elle-même à manger. Lorsque deux personnes de sexe différent se promènent ensemble, l'homme marche le premier et la femme suit, lors même qu'il y aurait assez de place pour que tous deux pussent marcher de front. Battre une femme n'est pas chose aussi rare ni aussi honteuse qu'en Europe. Cependant, malgré cette infériorité devant l'étiquette, les affections et la raison rendent aux femmes leur place légitime; leurs maris ont confiance en elles, et les consultent sur toutes leurs affaires; et, dans l'Inde aussi bien qu'ailleurs, ce ne sont pas toujours les maris qui sont les véritables chefs de la communauté.

De l'esclavage. — Mais un reproche plus réel qu'on peut adresser à la société indienne, c'est qu'elle a sanctionné l'esclavage. L'esclavage domestique, quoique sous une forme très-douce, est universel dans l'Inde. Les esclaves sont ou nés dans la maison, ou des enfants vendus par leurs parents en temps de famine, ou enfin des enfants enlevés par les Bandjârras, tribu de pasteurs errants, qui font aussi le métier de transporter du grain et des marchandises avec leurs troupeaux.

La loi indoue punit bien ce crime, mais il est fort difficile à découvrir.

Les esclaves sont traités exactement comme des domestiques, mieux peut-être encore, parce qu'on les regarde comme faisant partie de la famille. Jamais on ne les vend, et l'on fait peu d'attention à eux; car il n'y a aucun signe extérieur qui puisse les faire distinguer des gens libres. Mais il faut que l'esclavage produise toujours quelque infamie. Les petites filles qu'on enlève se vendent quelquefois à des gens qui les élèvent pour la prostitution; ou bien, quand il n'en est pas ainsi, elles ont, trop souvent encore, à souffrir de la brutalité de leurs maîtres et de la jalousie de leurs maîtresses.

Il y a des provinces où les gens riches et les grands ne sont pas les seuls qui possèdent des esclaves; on en voit chez les cultivateurs, où ils sont traités exactement comme les autres membres de la famille. Chez les anciens Indous, la loi de Manou le prouve, il n'y avait pas d'esclaves attachés au sol. Mais, en se répandant vers le sud, il semble que les Indous y ont trouvé l'esclavage de la glebe. Dans quelques provinces isolées, dans des pays de forêts, on voit des esclaves attachés au sol, mais attachés si peu durement, qu'ils reçoivent un salaire, et sont en réalité assez peu gênés dans la pratique de la liberté. Dans le sud de l'Inde, ils sont attachés à la terre, et on les vend avec elle. Dans le Malabar, où ils sont plus durement traités que partout ailleurs, on les vend même sans la terre. Le nombre de ces esclaves, tant dans le Malabar que dans l'extrême sud, est diversement estimé; on dit depuis cent mille jusqu'à quatre cent mille. On en voit encore dans quelques parties du Bengal, du Behar et du Gouzerat; cependant leur nombre, par rapport à celui de la population, est parfaitement insignifiant.

Mariage. — Les mariages sont l'occasion d'une foule de cérémonies très-peu intéressantes. On joint les mains des fiancés, et on les attache ensemble avec un lien fait de gazon sacré. La partie essentielle de la cérémonie, ce sont les sept pas solennels que fait le fia[...] répétant à chacun d'eux une [...] particulière. Après le septième [...] mariage est indissoluble. C'est [...] d'hui la seule forme de mariage [...]

La prohibition si souvent [...] dans le code de Manou, qui int[...] père de rien recevoir du m[...] sa fille, semble être observée [...] d'hui beaucoup plus strictemen[...] temps du législateur. Le point [...] neur est devenu si scrupuleux [...] jet, qu'on regarde comme hon[...] rien recevoir, même après l[...] d'un gendre ou d'un beau-frère [...]

C'est le futur qui doit ven[...] lui-même ses propositions de [...] dans la maison de son beau-p[...] c'est là que la cérémonie doit [...] brer. Lors de la visite officielle [...] pitalité antique reparaît avec [...] mes traditionnelles. Ainsi on a [...] conserve la coutume de tuer un [...] pour l'occasion; seulement, [...] d'hui le futur intercède pour l'a[...] qu'on renvoie aussitôt sur sa r[...]

Lorsqu'un prince se marie [...] fille étrangère, on élève à grand[...] un palais provisoire, qui doit re[...] ter la maison du père de la [...] Dans tous les rangs de la société, [...] tége qui accompagne la nouvel[...] riée, de la maison de son père à [...] son époux, est aussi splendide [...] est possible.

Dans le Bengal surtout, ces ce[...] sont magnifiques; et l'on cite de[...] riages qui ont coûté plusieurs l[...] roupies (un lac vaut deux cent cin[...] te mille francs). Les époux so[...] dinairement des enfants; la ma[...] doit pas avoir encore l'âge de pu[...] et, le plus souvent, elle et son [...] n'ont pas encore dix ans. Ces ma[...] si précoces ne sont pas toujours [...] reux.

Éducation. — Les Indous se [...] guent par leur attachement pou[...] jeunes enfants; mais on voit a[...] des querelles et même des procè[...] les pères et les fils parvenus [...] viril : les raisons d'intérêt sont l[...] la plus ordinaire de ces discussi[...] Les enfants des grandes fami[...]

ıns le monde de très-bonne
ıbillés comme des hommes,
etits sabres au côté, ils s'y
ıt avec tout autant de con-
t même de respect pour l'é-
ue les grandes personnes.
!ants des classes inférieures
ns les rues, se querellent,
t, se jettent des pierres, et
ıcoup moins surveillés dans
rté que les enfants d'aucun
'Europe. A cet âge ils sont
ment très-beaux.
ıtion des gens du commun
au delà de la lecture, de l'é-
t des éléments de l'arithméti-
s les villes et même dans la
s villages, il y a des écoles en-
par la rétribution que le maî-
t sur ses écoliers. On calcule
le sud de l'Inde, les frais d'en-
'un enfant à l'école sont de
u vingt francs par an ; mais
ıense doit être beaucoup
dans les autres provinces.
Bengal et le Béhar, la rétri-
rçue par le maître n'est sou-
ıe certaine quantité de grains
ımes.
; dans ces écoles le système
gnement mutuel par les mo-
t l'on prétend que ce système
orté de l'Inde en Angleterre,
ıru pour la première fois en

ıbre des enfants élevés dans
publiques de la présidence
s est de moins d'un sur trois
: total; mais, si faible que soit
portion, sir Thomas Mimro
'ver, avec raison, qu'elle est
ı que celle qu'on voyait en
n'y a pas longtemps encore.
ıable que la proportion des
ı nombre total des enfants
dans les autres présidences,
ıidérable que dans celle de
Les femmes ne reçoivent à
ıucune éducation.
'are que les gens riches en-
'senfants à l'école; ils les font
s leurs maisons par des Brah-
'instruction supérieure est
.es professeurs vivent et en-

tretiennent souvent un certain nombre de leurs disciples sur le produit des contributions volontaires des princes et des gens riches.

Aujourd'hui il n'y a de gens qui sachent quelque chose que les Brahmanes; et encore leur bagage scientifique est-il fort léger.

Les monuments qui nous restent de l'ancienne littérature nous montrent le haut degré de splendeur où elle était parvenue. Sans doute nous manquons de preuves palpables, matérielles, pour établir le fait authentiquement; mais quand on voit trois des quatre castes obligées par la loi à lire et étudier les Védas, il est probable qu'elles étaient plus instruites qu'elles ne sont maintenant.

Des noms. — Nous devons parler encore des noms indiens, et plus longuement peut-être que le sujet ne semble le mériter au premier abord; mais il est indispensable de l'étudier un peu, si l'on veut apprendre à reconnaître les personnages cités dans l'histoire.

Il y a peu de populations indoues où l'on sache ce que c'est qu'un nom de famille. Il faut faire cependant une exception pour les Marattes, qui, pour les noms de famille et leur transmission, suivent exactement la même coutume que les Européens. Les Radjpoutes ont des noms de clans ou de tribus qui s'appliquent trop généralement, pour qu'on puisse les considérer comme des noms de famille. Il en est de même pour les Brahmanes du nord de l'Inde.

Dans le sud il est d'usage de mettre le nom de la ville ou du lieu habité par l'individu avant son nom propre; ainsi, l'on dit Carpa Candi Râo pour Candi Râo de Carpa. La coutume la plus ordinaire dans les actes authentiques ou les cérémonies légales, c'est, comme dans la plupart des pays asiatiques, d'ajouter le nom du père à celui du fils; il est probable que cette coutume a été importée par les conquérants musulmans.

L'Européen qui croirait pouvoir appeler indifféremment une personne

par l'un de ses noms, ou encore par le premier ou le dernier, s'exposerait à n'être pas compris; car il se peut que le premier nom ne soit que celui d'une ville, et le dernier celui du père de l'individu, ou celui de sa caste.

Funérailles. — Les Indous brûlent leurs morts couchés tout au long sur le bûcher; les membres des ordres religieux y sont apportés assis, et les jambes ployées sous le corps. Le mourant près de rendre le dernier soupir est exposé hors de sa maison, sur un lit de gazon sacré. On récite des prières autour de lui; on le couvre de feuilles de basilic. S'il habite près du Gange, et s'il est possible, on le transporte sur le bord du fleuve sacré. On dit que les gens pour qui cette cérémonie a été accomplie, et qui parviennent à guérir, ne retournent jamais dans leur famille. Il y a des villages, sur les bords du Gange, qui passent pour être habités par des gens ou par les descendants de gens qui ont subi cette épreuve; cependant, le fait n'est rien moins que prouvé. Après la mort on lave le corps, on le parfume, on le couvre de fleurs, et on le porte aussitôt au bûcher. Dans le sud, le cortége funèbre est précédé par des musiciens, et le corps est porté la face découverte, et peinte avec du carmin. Ailleurs, au contraire, le corps est soigneusement recouvert, et il n'y a pas de musique dans le cortége; mais les personnes qui l'accompagnent poussent des cris de douleur.

Le bûcher d'une personne ordinaire a quatre ou cinq pieds de haut; on le décore de fleurs; on jette dans les flammes du beurre clarifié et des huiles parfumées. Quand les cérémonies et les oblations préliminaires sont achevées, un parent du défunt met le feu au bûcher, puis avec les autres parents il va se purifier dans un cours d'eau voisin, et s'asseoit sur le bord jusqu'à ce que le feu s'éteigne. C'est un triste spectacle de les voir enveloppés dans leurs vêtements mouillés, et les yeux tristement fixés sur le bûcher. Cependant la religion ne leur ordonne pas de mouiller leurs vêtements et de se livrer à leur chagrin; au contraire, elle enjoint de ne point

pleurer, et d'adoucir sa do
pétant certains versets co
livres saints.

Les Indous n'élèvent gu
beaux qu'aux guerriers q
sur le champ de bataille, e
qui se brûlent avec leurs
tombeaux ont la forme d
tels carrés.

Les funérailles sont quel
casion de dépenses immens
nal de Calcutta racontait, e
qu'une famille indoue, sa
les magnifiques et nombre
qu'elle avait faits aux plu
des Brahmanes, avait dép
nérailles de son chef la som
ble de cinq cent mille r
million deux cent cinq
francs), distribuées en aun

Sattis. — On sait que
indoues se brûlent quelqu
bûcher de leurs maris, et
times s'appellent des *Satti*
à quelle époque remonte c
coutume. Il n'en est pas q
le livre de Manou, qui pa
de la conduite à tenir pa
fidèles et dévouées, comme
aucun doute qu'elles dusse
leurs maris. Quelques aut
avoir trouvé des allusions
tume dans les livres anti
dous, spécialement dans l
mais d'autres auteurs prét
n'en est rien. Toujours
est fort ancienne; car on
exemple cité par Diodore
monterait à plus de tro
avant J. C. Il se serait p
l'armée d'Eumène. Ce que
du droit reconnu à la fe
âgée de se sacrifier plutôt q
de la prohibition qui emp
mes enceintes de monter s
etc., etc., est trop bien
avec les institutions des
cérémonies sont trop exact
tes par l'auteur grec, pour
soupçonner l'authenticité
et ne pas croire que ce cru
déjà établi dès le temps d'

La cause première de
rie est attribuée par Diod

[redacted]

core par les missionnaires
la déplorable condition de
ui survit à son mari. Si ce-
motif était le véritable, les
e Sattis seraient sans doute
lus nombreux qu'ils ne sont
i. Il est probable aussi que
jouir immédiatement des
estes et d'en faire jouir son
la gloire qui accompagne
l sacrifice, viennent encore
nthousiasme des quelques
ii osent courir cette terrible

que leurs parents les encou-
our hériter de la fortune des
: serait juger trop cruelle-
èce humaine, que de croire
s motifs. Au contraire, il
que les parents, dans pres-
inon dans tous les cas, font
réels pour dissuader la
ils ne se contentent pas de
tations, des prières des jeu-
:; ils appellent encore à leur
amis de la famille et même
u gouvernement. S'il s'agit
lle distinguée, on voit le sou-
ıême venir consoler la veuve,
·à abandonner son fatal pro-
ın mauvais augure pour le
ient, quand il y a beaucoup
On s'arrange ordinairement
per la veuve chez elle par
extraordinaires, pendant
re et qu'on brûle le corps.
: de combustion varie avec
es. Dans le Bengal, on atta-
'sonne vivante au cadavre
les cordes, et les deux corps
verts de bambous, pour em-
te tentative d'évasion. Dans
veuve se précipite elle-même
cher, établi à cet effet dans
ı-dessous du niveau du sol.
eccan la veuve s'asseoit sur
avec la tête de son mari sur
:; et elle reste dans cette
ısqu'à ce qu'elle soit suffo-
ı fumée, ou renversée par
: fortes charges de bois at-
'ec des cordes aux quatre
ii s'élèvent aux quatre coins

C'est un affreux spectacle que celui d'une veuve qui va se brûler; mais il est difficile de savoir si c'est la pitié ou l'admiration qui domine dans l'âme du spectateur. La sérénité plus qu'humaine de la victime, les témoignages de respect qu'elle reçoit de la foule assemblée, sa tenue modeste, les soins affectueux qu'elle prend pour n'oublier personne dans la distribution de ses derniers présents, les saluts qu'elle adresse à ses connaissances, son insouciance apparente pour le sort qui l'attend, tout cela cause la plus vive impression. Puis ensuite les réflexions qui succèdent sont d'une tristesse accablante: on se sent humilié, désolé de voir un être si faible élevé par la superstition jusqu'à un sacrifice dont on voudrait que le patriotisme et l'amour du vrai Dieu eussent seuls donné le noble exemple.

On dit que dans le Gouzerat on enivre avec de l'opium, on réduit à l'état d'insensibilité parfaite les femmes qui vont se brûler; mais ce serait une exception pour ce pays. Partout ailleurs, les victimes vont au sacrifice pleines de calme et de présence d'esprit: on les a vues assises au milieu des flammes, priant, élevant les mains au ciel, avec aussi peu d'agitation que si elles eussent accompli leurs dévotions ordinaires. On a vu cependant aussi quelques épouvantables exemples de femmes essayant de se dégager des flammes, et qui y étaient rejetées par les assistants.

Cette coutume est d'ailleurs loin d'être universelle dans l'Inde. On ne connaît pas d'exemple de Sattis au sud du fleuve Kishme; et dans la présidence de Bombay, qui comprend tout l'ancien empire des Peshwas, la moyennes des Sattis n'est que de trente-deux par an. Dans le reste du Deccan elle est beaucoup plus faible encore. Mais dans l'Indoustan proprement dit et dans le Bengal, le nombre des Sattis est si considérable qu'on le porte à plusieurs centaines par an dans le seul territoire gouverné directement par les Anglais.

Le suicide n'est pas rare chez les

hommes; mais ceux qui le commettent sont ordinairement des personnes atteintes de maladies incurables. Les suicides se jettent dans le feu, se noient, se font enterrer tout vifs, se jettent sous les roues du char sacré de Jagernât, etc., etc.

Pendant quatre ans de résidence à Jagernat, M. Stirling n'a vu que trois exemples de personnes écrasées par le char: l'une par accident, les deux autres volontairement, mais souffrant depuis longtemps d'horribles maladies.

Castes de voleurs. — De même qu'elle a des castes pour tous les métiers, la société indoue a aussi des castes pour les voleurs; c'est-à-dire qu'il y a des castes où les enfants sont élevés à considérer le vol comme leur fonction héréditaire. Bon nombre des tribus montagnardes, habitant dans le voisinage de pays bien cultivés, pourraient être comprises dans cette classe; mais, même dans les pays de plaines, on trouve des castes plus célèbres par leurs habitudes incurables de vol, que jamais les Bohémiens, qui sont d'ailleurs d'origine indoue, ne l'ont été en Europe.

A en juger par les voleurs indous, il semblerait que l'hérédité des professions est particulièrement favorable au développement de l'adresse et du talent; car il n'y a certainement, en aucun pays du monde, de voleurs qu'on puisse comparer pour la dextérité aux voleurs indous. Les récits des voyageurs sont remplis d'anecdotes qui racontent l'extraordinaire patience de ces voleurs, leur persévérance, l'adresse incroyable avec laquelle ils commettent leurs crimes au milieu de gens éveillés et armés qui ne les aperçoivent pas, et la merveilleuse audace avec laquelle ils enlèvent leur proie, au milieu des circonstances les plus périlleuses. Ceux-ci creusent des galeries, et pénètrent dans les maisons par-dessous terre; ceux-là, qui sont entrés on ne sait par où, ont toujours soin de tenir une ou deux portes ouvertes pour la retraite. Ils commettent le vol nus, armés, frottés d'huile; de sorte que, s'il est dangereux de les arrêter, il est encore plus difficile de les retenir.

Une nombreuse espèce de
les Thags, sont continuelle
voyage, affublés chaque jou
guisement nouveau, art dans
sont passés maîtres. D'ordinai
sinuent, tantôt d'une façon
de l'autre, dans la compagnie
geurs qu'ils savent porter de
avec eux; ils les accompagne
ce qu'ils trouvent l'occasion
administrer une drogue
sante, ou de les étrangler.
scrupule au moins singulier de
mais ils ne répandent jamais
et ils ensevelissent leurs victi
tant de soin, qu'on ne sait j
qu'elles sont devenues. Ces
ont Bhavâni pour patronne,
offrent toujours une partie
butin.

Les veilleurs de nuit au se
communes et des particulie
tiennent ordinairement à des
voleurs; et cependant ils sont
les et de très-bonne garde. I
sence est une protection s
contre les gens de leur prop
leur adresse et leur vigilanc
avec succès contre ceux de
étrangères. Dans le Gouzerat
ces gardiens qui sont célèb
le talent avec lequel ils sav
vre les voleurs à la trace de l
Dans un pays sec et pendant
saison, le pied d'un homme
qu'une empreinte impercepti
yeux ordinaires; et cependant
ront si bien la reconnaître, q
de ces vestiges ils poursuivron
leur jusqu'à des distances incr
L'un d'eux fut employé à la r
d'un voleur qui avait enlevé l'
rie des officiers d'un régiment
en garnison à Kaira. Il suivit l
du voleur jusqu'à Ahmedabad,
ou cinq lieues de distance : l
perdit dans les rues populeuses
cité; mais il les retrouva à l'
portes; et, bien qu'égaré penda
que temps par son voleur, qui,
jouer la piste, avait parcouru u
longue distance dans le lit d'
ruisseau avec de l'eau jusqu'
noux, il finit par le retrouver

les objets dérobés à huit ou
le l'endroit où le vol avait
:.
es castes de voleurs, il y en
ıu contraire dont la fonction
ı de défendre la société con-
taques : tels sont les Bhâts et
s de l'ouest, les bardes et
: manière les hérauts des
jpoutes. Dans le Râdjpou-
aravanes qu'ils conduisent
ent n'ont rien à craindre des
ıis encore sont exemptes des
uanes. Dans le Gouzerat ils
ıt des sommes considérables
de pays où les plus fortes
pourraient suffire à les pro-
rantissent toutes les conven-
efs entre eux, et même avec
ment.
é dont ils jouissent se tire
eté de leur caractère et de
flexible de leur résolution.
ıir de vouloir attaquer un
é d'une somme d'argent,
ju'il va commettre le *Trâ*-
menace encore celui qui
a promesse. Si la menace
ıs, il s'apprête alors à la
xécution. Il se plonge d'a-
ignard dans les flancs, et
s le cœur, si l'on continue
ou bien il coupera la tête à
, ou bien encore, s'il y a
e ces gens qui se sont por-
ı d'un contrat que l'une
n'exécute pas, ils tirent au
eux, pour savoir celui que
gorgeront. Le déshonneur
de ces moyens extraordi-
celui qui les a motivés, et
'avoir à expier la mort d'un
isent ordinairement pour
plus obstinés à la raison.
de ces gens est merveil-
mais ils n'hésitent a sacri-
: pour maintenir l'autorité
fait toute l'importance de

ımanes ont une coutume
emblable. Ils viennent s'as-
orte d'un homme un poi-
u poison à la main, et ils
ju'ils vont se tuer s'il n'ac-

cède pas à leurs demandes. Les créanciers ont recours à un procédé analogue (on l'appelle le *Dherna*) pour se faire payer de leurs débiteurs. Ils empêchent le débiteur de manger, en faisant un appel à son honneur; et eux-mêmes ils restent à jeun pendant tout le temps où ils forcent les autres à jeûner. Cette manière d'exiger quelque chose s'emploie contre les princes, et il n'y a pas moyen d'y résister par la force. Ainsi les troupes emploient très-souvent ce procédé pour contraindre le gouvernement à les payer.

Tribus des montagnes et des forêts. — Les montagnes et les forêts du centre de l'Inde sont habitées par une population très-différente de celle des plaines. C'est une race petite, noire, svelte, active, aux yeux vifs et toujours en mouvement. Les tribus dont elle se compose sont très-peu vêtues, armées d'arcs et de flèches; font profession de vivre de pillage; et, à moins que le gouvernement ne soit assez fort pour les contenir, elles vivent en état de guerre perpétuelle avec leurs voisins. Si l'on va les attaquer dans leur pays, elles résistent avec autant de courage que d'habileté; il n'est pas un fragment de rocher, pas un buisson, d'où il ne pleuve une grêle de flèches lancées par des mains invisibles sur l'envahisseur. Puis, quand on y arrive, on trouve toujours l'ennemi délogé.

Ces tribus vivent par petits villages, qu'elles transportent quelquefois avec elles dans leurs migrations. Elles sont divisées en petites communautés, dont le chef est revêtu d'un très-grand pouvoir. Elles subsistent du produit de leur tres-imparfaite culture, et de ce qu'elles tirent de la plaine par voie d'échange ou par le pillage. Elles ne se font pas scrupule de tuer le gibier; mais ce n'est pas sur la chasse qu'elles comptent pour leur nourriture.

Tout en reconnaissant plusieurs des dieux indous, elles en adorent quelques-uns qui leur sont particuliers, et à qui elles attribuent le pouvoir de dispenser certains maux ou certains biens. Celui qui envoie la petite vé-

role est aussi celui qu'elles semblent redouter le plus.

Ces tribus sacrifient des poules, font des libations avant de prendre leurs repas, sont guidées par des magiciens inspirés et non par des prêtres, ensevelissent leurs morts, ont des cérémonies particulières pour les naissances, les mariages, etc. Elles sont très-adonnées à l'ivrognerie, et pour la plupart tuent les bœufs et les mangent sans scrupule. Leur principal lieu de résidence, c'est la chaîne des monts Vindhya, et le vaste espace de forêts qui s'étendent depuis Allahabad au nord jusqu'à Masulipatam au sud, et se prolongent avec quelques interruptions presque jusqu'au cap Comorin. Dans certains lieux la forêt a été entamée par la culture; et les habitants sont restés dans la plaine comme gardes dans les villages, chasseurs, et autres fonctions en harmonie avec leurs premières habitudes. Dans d'autres lieux, au contraire, leurs dévastations ont fait reparaître la forêt là où elle avait été défrichée, et l'on y trouve encore les ruines des anciens villages.

L'analogie du caractère et de la physionomie fait supposer que ces grossières tribus forment un peuple à part; mais elles ont aussi entre elles des différences assez sensibles : chacune porte un nom séparé et c'est seulement par la comparaison de leurs idiomes (dans les lieux où elles parlent un dialecte à part), que l'on peut espérer de voir résoudre la question de la communauté de leur origine.

Les gens de cette race s'appellent à Bâgalpour *Pahârias*, d'où nous avons fait Parias : ce mot veut dire montagnards. Sous le nom de Côls, ils occupent un vaste espace de pays sauvage, dans l'ouest du Bengal et le Béhâr; ils s'étendent dans les monts Vindhya jusque près de Mirzapour. Dans la partie voisine des Vindhya, et dans le centre et le sud de la grande forêt, on les appelle Gônds; plus à l'ouest, Bhîls, et tout à fait à l'ouest, Côlis, nom qui a sans doute quelques rapports avec celui de Côls dans le Béhar et de Colaris à l'extrémité sud de la Péninsule. Les Côlis s'é-

tendent dans les montagne
de l'ouest jusque dans l
près du désert.

L'histoire de cette race
inconnue. Dans le Deccan
déjà ce qu'ils sont encore
à l'époque de l'invasion i
sans doute, ils ont fourni
auxiliaires dont la traditi
singes.

Tout ce pays n'était alor
rêt, et les tribus actuelles
encore toutes les parties q
ture n'a pas défrichées.
étendue de forêts qu'on a
douâna, située entre les ri
ces du Béhar et de Cattac
voit aujourd'hui çà et là qu
de culture, donne une idée d
d'abord le Deccan, et de la n
le progrès s'y est accompli

Dans l'Indoustan prop
cette race représente pe
vaincus dont se forma la c
ou bien, s'il est vrai que
soit mêlé d'une forte pr
tâmoul, il est possible
cende d'une population al
antérieure même aux race
vaincues par les Indous.

On voit encore d'autr
montagnards dans les m
nord-est et les pentes inf
l'Himalaya; mais elles dif
plétement de celles que no
décrire; et par les traits gé
leur conformation physiq
rapprochent surtout des
habitent entre l'Inde et la

Caractère des Indous. -
péens dans l'Inde ont beau
de moyens qu'on ne le croi
de se former une opinion s
tère des indigènes. D'aille
en Europe, chacun ne conn
imparfaitement les classe
de la sienne, et il ne peu
sur ce sujet que par des jou
livres qui n'existent pas
De plus, dans ce pays la re
mœurs élèvent des barriè
infranchissables entre le
et les Indous; elles empêch
ports et la libre expressi

Européens ne savent donc
ıx-mêmes de l'intérieur des
ils ne peuvent s'associer à
nces, si nombreuses dans la
ıommes révèlent leur carac-
côté le plus aimable.

ionnaires qui viennent en-
e religion étrangère, des
magistrats, des militaires,
s de finance et même des
, ne connaissent pas la partie
tueuse d'une nation; et, à
s ne font connaissance avec
ur la voir influencée par la
par ses intérêts. Les Euro-
dans l'inévitable nécessité
ıut à leur mesure : parce
ne crie comme un enfant
ue chose qui leur semble
n concluent trop souvent
ıcapable d'énergie et de ré-
ils croient que celui qui se
er menteur sans entrer en
apable de toutes les basses-
stinctions de temps et de
aissent; on confond le Ben-
Maratte; on attribue à la
présente les crimes des
ahâbhârata. A ceux qui se
r trop vite à des impres-
orables, on peut dire que
ui ont vécu le plus long-
: les Indous ont toujours
meilleure opinion.

s, si ces considérations doi-
nposer une grande réserve
ıgements, elles ne peuvent
pas faire que nous soyons
ır certains grands défauts
re des Indous. Sans doute
viennent surtout de causes
ais il faut aussi les attribuer
la constitution physique,
climat.

s races sont certainement
ıreuses que d'autres, et tou-
eraient dans une atmosphère

ur seule n'énerve pas. S'il
ible de s'y soustraire, si
manente, elle peut produire
e une sorte d'énergie analo-
e qu'on attribue aux ri-
l'hiver du Nord. Si la stéri-
lité vient s'y ajouter, si les rares produits d'un pénible labeur sont difficiles à conserver au milieu de peuplades belliqueuses, alors on voit l'énergie et la résolution des Arabes.

Mais dans l'Inde une chaude température s'allie à un sol fertile qui dispense de rudes travaux, à une étendue superficielle de territoire qui pourrait défier tous les accroissements de la population. La chaleur elle-même est modérée par les pluies, et tout semble calculé pour inviter à cette molle indolence qui corrompt jusqu'aux étrangers. Les nuances des divers caractères qu'on observe dans les diverses parties de l'Inde tendent à confirmer cette hypothèse. Les habitants des contrées desséchées du Nord, et qui, en hiver, ont à lutter contre des froids assez rigoureux, sont, comparés aux autres, robustes et actifs. Les Marattes, habitants d'un pays montagneux et peu fertile, sont laborieux et hardis, tandis que le Bengali, avec son climat humide et ses deux moissons de riz, est le peuple le plus efféminé de l'Inde. Cependant, à tout prendre, c'est l'indolence qui est le trait général et caractéristique de toute la population indoue; après, c'est la timidité qui vient plutôt du désir d'éviter toute occasion d'embarras et d'ennui, que du manque de courage physique. C'est de ces deux causes combinées que sortent presque tous les vices des Indous.

Le vice capital des Indous, c'est le défaut de véracité; et, en ce genre, ils surpassent toutes les autres nations de l'Asie.

Le parjure, qui n'est qu'une espèce de mensonge avec circonstances aggravantes, le suit naturellement; et il n'y a pas à croire que ceux qui s'inquiètent si peu de rendre hommage à la vérité des faits accomplis soient très-fidèles à leurs promesses pour l'avenir. L'Indou manque à sa parole avec une facilité déplorable; mais cependant il ne faudrait pas croire qu'il ne la tient que par exception, au contraire.

C'est surtout dans les rapports du peuple avec le gouvernement qu'on

[redacted]

voit le plus de déloyauté; mais, dans l'Inde, le malheureux cultivateur n'est que trop souvent obligé de résister à la force par la ruse.

Dans quelques circonstances les vices du gouvernement produisent l'effet contraire. Ainsi les négociants et les banquiers sont généralement très-fidèles à leurs engagements; et il n'en peut pas être autrement : le commerce deviendrait impossible dans un pays où la justice est si mal administrée.

Les Indous sont naturellement très-rusés et très-habiles en intrigues. Patients, souples et insinuants, ils sauront pénétrer les projets de la personne avec qui ils ont une affaire; ils savent observer son humeur, l'irriter ou l'adoucir selon le besoin, presenter les choses sous un jour favorable à leurs desseins, et s'arranger, par des manœuvres indirectes, de telle sorte qu'ils fassent vouloir aux autres ce qu'ils veulent eux-mêmes. Toutefois, leurs intrigues sont rarement aussi hardies, aussi criminelles que celles des autres asiatiques et même des Musulmans de l'Inde, bien que ceux-ci se soient adoucis par un long contact avec la population au milieu de laquelle ils habitent depuis des siècles.

C'est vraisemblablement aux fautes du gouvernement qu'il faut attribuer la corruption du peuple; en matière de gouvernement, recevoir de l'argent pour faire ce qu'on doit est une chose qui semble naturelle et même méritoire; et ce n'est qu'un péché véniel de prendre de l'argent pour agir contre son devoir. Les détournements de fonds ne semblent pas très-honteux; et si c'est aux dépens du trésor public, à peine si l'on y songe.

C'est encore au gouvernement qu'il faut attribuer leurs manières adulatrices et importunes.

La flatterie indoue dépasse tout ce qu'on saurait imaginer, et l'importunité des gens vient de l'indécision de ceux qui les gouvernent, qui ne savent jamais rendre une réponse décisive, qui n'ont jamais honte de renvoyer une affaire aussi longtemps que la versatilité de

leur esprit, ou la possibilit
gement dans les circonstanc
ne l'espérance de la termine
l'entendent.

Comme tous les gens q
les luttes énergiques, ils
processifs, et surtout très
querelles par paroles. Ils
dans un procès jusqu'à ce
complétement ruinés; et d
occasions ils disputeront a
lence si contraire à leurs a
tuelles, qu'on s'attendrait
à l'effusion du sang.

L'esprit public des Indo
triotisme ne va pas au d
caste ou de leur village;
cette petite sphère, il est
énergique. Quelquefois ils
un véritable esprit natio
guerre, surtout quand la r
en jeu; mais en général ils
peu ce que c'est que les d
toyen.

Mais quoique les Indou
plus d'un vice à se reproch
drait pas les prendre pou
sans vertus. Sauf les ca
avons indiqués, ils savent
aux devoirs moraux des
il est de certaines lois, parti
importantes dans leur espr
cune tentation ne les fera
Un Indou attaché au B
mourra de faim, plutôt qu
à un mets défendu; un ch
souffrira la torture, plutôt
sentir à une contribution
un tyran; et le même don
ne se fait pas faute de t
maître dans les comptes q
gardera avec une fidélité
tout l'argent qu'on lui con
dans les affaires de prévari
rare de ne pas voir les ge
punir, plutôt que de trahi
ils ont donné leur argent.

Leur mépris de la mort e
incroyable, rapprochée a
timidité qu'ils montrent o
quand il s'agit de lutter con
presque legers. Lorsqu
lui semble résolu, le dernie
l'attend, et s'y soumet av

[redacted]

exciterait l'admiration en
cause presque gaiement
nis, et il attend l'approche
t sans que sa sérénité en
ement troublée.
.eur type du caractère in·
qui retient le mieux l'ori-
tionale en gardant le plus
tés, c'est celui des Radjpou-
ıutres classes militaires de
ı gangétique, dans le pays
lais recrutent surtout leur
st là où l'on peut le mieux
ıe idée de cette fierté, de
enthousiaste, de ce géné-
ıement si singulièrement
grande politesse de ma-
ı douceur des sentiments,
licité presque enfantine.
vateurs sont partout, dans
population inoffensive et
:tachée à ses sentiments de
aritable à ses voisins, hon-
ncère envers tout ce qui
gouvernement.
ı des villes ont le caractère
exe; mais ils sont calmes,
, troublant rarement la
ue par des émeutes ou par
:lles particulières. A tout
l'on en excepte les gens du
ent, la population des villes
peut soutenir la comparai-
:lle des villes de l'Europe.
ges que lui assurent la reli-
ganisation sociale, lui don-
tre la supériorité même sur
moyennes de la plupart des
ccident. Dans les classes la-
ın ne trouve pas d'exemples
pravation si ordinaire dans
s villes; la foule des gens qui
ıe vivent que de fraudes,
, les imposteurs et les aven-
toute espèce, depuis ceux
:nt les rangs élevés de la so-
ı'à ceux qui vivent aux dé-
ommun, sont presque in-
ıs l'Inde.
l défaut des Indous c'est le
énergie. Leur constitution
ırs absurdes superstitions,
agante mythologie, les sub-
:ur philosophie, la douceur
de leur poésie, leurs manières efféminées, leur caractère timide, la crainte des changements, le plaisir qu'ils prennent à entendre des contes puérils, etc., sont autant d'indices qui prouvent le manque de qualités solides dans le caractère et dans l'esprit du peuple.

Mais cette critique, bien que vraie en thèse générale, ne s'applique ni à toutes les classes, ni a tous les temps. Les gens des classes inférieures sont laborieux et persévérants; et les autres classes, lorsqu'elles sont sous l'empire d'un vif sentiment, quelquefois même par simple amour du plaisir, s'exposeront à de grandes privations et à de rudes fatigues.

Les Indous ne sont pas gens à lutter longtemps contre un ennemi bien déterminé, et encore moins contre le découragement; cependant on pourrait citer dans leur histoire militaire bien des faits qui honoreraient les nations les plus belliqueuses; et on les trouvera toujours prêts à faire le sacrifice de leur vie à la cause de leur religion, ou à celle de leur honneur, entendu à leur façon. On a vu des régiments de Cipayes réussir là où des régiments européens avaient été repoussés; et, dans la vie civile, les gens des derniers rangs de la société n'hésitent pas à se suicider, quand ils croient leur honneur compromis.

Cependant on voit dans l'Inde des crimes qui surpassent tout ce qu'on connaît de plus horrible dans les autres pays. Nous avons parlé des Thags; les Décoits sont tout aussi effrayants par leur cruauté que ceux-là pour leurs trahisons.

Les Décoits sont des bandes de misérables qui s'associent en vue du pillage, se rassemblent pendant la nuit, fondent à l'improviste sur un village, tuent tous ceux qui résistent, font main basse sur tout ce qu'ils peuvent saisir, et mettent à la torture les personnes qu'ils supposent avoir de l'argent caché. Le lendemain matin, ils sont confondus au milieu de la population sans qu'on puisse les découvrir; et telle est la crainte qu'ils inspirent, que, même quand on les connaît,

[redacted]

on ose très-rarement les dénoncer. Il y a au moins autant de musulmans que d'Indous parmi les Thags et les Decoits.

L'horreur inspirée par des crimes si épouvantables fait d'abord supposer une grande dépravation dans le pays où ils se commettent: cependant, en y comprenant les Thags et les Decoits, il se commet moins de crimes dans l'Inde que dans la plupart des pays de l'Europe. Les Thags forment presque un peuple à part; les Decoits sont des criminels perdus sans ressources; mais le reste de la population est peu coupable des passions qui troublent la société. Il ressort d'une série de rapports soumis à la chambre des communes d'Angleterre en 1832, que, pendant une période de quatre ans, la moyenne des condamnations à mort exécutées en Angleterre et dans le pays de Galles était de une pour deux cent trois mille deux cent quatre-vingt-un habitants, et, dans les provinces du Bengal, de une pour un million quatre mille cent quatre-vingt-deux; que la moyenne des condamnations à la déportation perpétuelle était, pour l'Angleterre, de une sur soixante-sept mille cent soixante-treize habitants, et, pour le Bengal, de une sur quatre cent deux mille et dix.

Sans doute on doit admettre que la proportion des crimes impunis est beaucoup plus grande dans le Bengal qu'en Angleterre; mais cependant il est impossible que cette proportion, si considérable qu'on la veuille bien faire, puisse rétablir l'égalité entre les deux pays.

Il se commet plus de meurtres par jalousie que par amour de l'argent, et le vol est circonscrit dans de certaines classes, aussi prend-on généralement très-peu de précautions contre les voleurs: tout le monde, dans l'Inde, dort avec toutes ses portes ouvertes.

Les Indous sont souvent accusés d'ingratitude; cependant, quand les maîtres sont réellement bons, ils peuvent compter sur la reconnaissance de leurs serviteurs indous aussi bien que dans tout autre pays du monde. Le dévouement des Indou
chefs est proverbial; les ré
Cipayes se sont toujours mo
les à leurs maîtres étrange
vent dans des circonstances
nairement critiques.

Ces bons sentiments n'app
pas seulement aux classes i
et les exemples sont très-
de gens qui, après avoir reç
bienfaits de personnes en
sont restés attachés dans la
et, même après la mort,
mille.

Quoique l'insouciance soi
chez les pauvres, et l'osten
digue chez les riches, en g
dou est frugal et même par
Sa dépense ordinaire est pe
et même parmi les grands
ges il en est peu qui ne son
croître leurs richesses, soit
merce, soit en prêtant leu
des intérêts très-élevés.

Les enfants indous sem
vifs et plus intelligents q
l'Europe. L'intelligence d
de douze ou quatorze ans es
surprenante: mais ce qui n
moins, c'est le rapide affai
leurs facultés intellectue
l'âge de puberté.

Naturellement calmes e
platifs, les Indous sont tr
société: ils aiment la conv
les anecdotes, auxquelles i
volontiers une tournure bo

De leur personne, ils so
lement plus petits et tou
minces que les Européens.
meilleure tournure et plu
moins de force, mais plus d'
les mouvements.

Leur teint est brun, te
lieu entre celui des popu
midi de l'Europe et celui c
Leurs cheveux sont longs,
toujours d'un noir de j
moustaches et leurs barbes
en portent, ce qui est assez
longues et fortes. Les fe
bien partagées du côté de
de la beauté, pleines de ré
simplicité.

›reté des Indous sur leurs est proverbiale. Ils nechan- toujours de linge après de leurs fréquentes ablu- is, même sous ce rapport, les férieures sont plus délica- :lles des autres pays. L'in- leurs maisons est toujours 'e.

me, on doit conclure de tout us venons de dire, que les t été jadis dans une meilleure morale et intellectuelle que ls se trouvent maintenant; , même dans leur état de dé- :tuelle, ils peuvent soutenir ment la comparaison avec euples autres que les Euro- nfin que, comparés à ceux-ci, certains points sur lesquels npartial leur accordera l'é- mérite et des vertus.

CHAPITRE IV.

DES INDOUS JUSQU'A L'IN- ON DES MAHOMÉTANS.

§ I. Indoustan.

mière notion que nous ayons ire des Indous, c'est un pas- anou qui donne lieu de croire mier pays habité par eux s'é- ntre les fleuves Sarasouati hui Sersouty) et Drishadouati hui Caggar), au nord de r un espace long de soixante- s et large de vingt à quarante. lit Manou, s'est appelé Brah- parce qu'il a été habité par ; et la coutume qui y a été : par une tradition imméme- 'ecommandée comme un mo- hommes pieux. Le territoire entre ce pays et la Djamna, et jui est au nord de la Djam- Gange, y compris la partie Béhâr, est placé au second signé sous le nom de Brah- les Brahmanes nés sur ce ter- nt qualifiés de m:

pour enseigner les divers usages des hommes.

On peut regarder ce pays comme celui qui fut occupé le premier après le Sarasouati.

Les Pouranas ne parlent pas de ces premiers berceaux de la race Brahmanique; ils commencent par l'histoire d'Ayodha (Oude), situé à peu près au centre du Brahmarshi. C'est là que sont nées les races du Soleil et de la Lune, de là que sont sortis les princes de tous les autres pays.

Cinquante ou soixante-dix générations de la race du Soleil ne sont distinguées l'une de l'autre que par des légendes fabuleuses.

Après elles vient Râma, le premier personnage qui ait droit à une existence historique.

Son histoire, purgée des ornements fabuleux et romanesques qu'y a ajoutés l'imagination des Indous prouve simplement que Râma possédait un royaume puissant dans l'Indoustan; qu'il envahit le Deccan et conquit l'île de Ceylan.

Il n'y a pas de raison pour mettre en doute le premier de ces faits, et l'on doit croire également qu'il conduisit une expédition dans le Deccan; mais il est à peu près improbable qu'il ait conquis l'île de Ceylan. Si le fait était réel, il n'aurait pas vécu, comme on le pense généralement, avant l'époque de la compilation des Védas; car, même du temps de Manou, il n'y avait certainement pas d'établissements de conquérants indous dans le Deccan. Il est donc vraisemblable que les poëtes qui ont chanté les exploits de Râma ont construit un grand monument sur une base très-incertaine, et, de plus, ont transporté le théâtre des exploits de leur héros dans les lieux qui, de leur temps, semblaient le plus intéressants.

L'antiquité incontestable du Ramâyana est la meilleure preuve de l'antiquité des evénements qu'il célèbre. Cependant, comme il n'est pas possible qu'une grande invasion du Deccan ait été tentée sans de grands moyens, Râma doit avoir vécu à une époque où la civilisation des Indous était déjà parvenue à un haut degré de splendeur.

par l'un de ses noms, ou encore par le premier ou le dernier, s'exposerait à n'être pas compris; car il se peut que le premier nom ne soit que celui d'une ville, et le dernier celui du père de l'individu, ou celui de sa caste.

Funérailles. — Les Indous brûlent leurs morts couchés tout au long sur le bûcher; les membres des ordres religieux y sont apportés assis, et les jambes ployées sous le corps. Le mourant près de rendre le dernier soupir est exposé hors de sa maison, sur un lit de gazon sacré. On récite des prières autour de lui; on le couvre de feuilles de basilic. S'il habite près du Gange, et s'il est possible, on le transporte sur le bord du fleuve sacré. On dit que les gens pour qui cette cérémonie a été accomplie, et qui parviennent à guérir, ne retournent jamais dans leur famille. Il y a des villages, sur les bords du Gange, qui passent pour être habités par des gens ou par les descendants de gens qui ont subi cette épreuve; cependant, le fait n'est rien moins que prouvé. Après la mort on lave le corps, on le parfume, on le couvre de fleurs, et on le porte aussitôt au bûcher. Dans le sud, le cortége funèbre est précédé par des musiciens, et le corps est porté la face découverte, et peinte avec du carmin. Ailleurs, au contraire, le corps est soigneusement recouvert, et il n'y a pas de musique dans le cortége; mais les personnes qui l'accompagnent poussent des cris de douleur.

Le bûcher d'une personne ordinaire a quatre ou cinq pieds de haut; on le décore de fleurs; on jette dans les flammes du beurre clarifié et des huiles parfumées. Quand les cérémonies et les oblations préliminaires sont achevées, un parent du défunt met le feu au bûcher, puis avec les autres parents il va se purifier dans un cours d'eau voisin, et s'asseoit sur le bord jusqu'à ce que le feu s'éteigne. C'est un triste spectacle de les voir enveloppés dans leurs vêtements mouillés, et les yeux tristement fixés sur le bûcher. Cependant la religion ne leur ordonne pas de mouiller leurs vêtements et de se livrer à leur chagrin; au contraire, elle enjoint de ne point pleurer, et d'adoucir sa doule pétant certains versets consa livres saints.

Les Indous n'élèvent guère beaux qu'aux guerriers qui sur le champ de bataille, et au qui se brûlent avec leurs ma tombeaux ont la forme de p tels carrés.

Les funérailles sont quelque casion de dépenses immenses. nal de Calcutta racontait, en ju qu'une famille indoue, sans les magnifiques et nombreux qu'elle avait faits aux plus di des Brahmanes, avait dépens nérailles de son chef la somme ble de cinq cent mille rou million deux cent cinquan francs), distribuées en aumôn

Sattis. — On sait que le indoues se brûlent quelquefo bûcher de leurs maris, et que times s'appellent des *Sattis*. C à quelle époque remonte cette coutume. Il n'en est pas ques le livre de Manou, qui parle de la conduite à tenir par le fidèles et dévouées, comme s'il aucun doute qu'elles dussent s leurs maris. Quelques auteur avoir trouvé des allusions à c tume dans les livres antique dous, spécialement dans le R mais d'autres auteurs prétend n'en est rien. Toujours est- est fort ancienne; car on en exemple cité par Diodore, e monterait à plus de trois c avant J. C. Il se serait prése l'armée d'Eumène. Ce que dit du droit reconnu à la femm âgée de se sacrifier plutôt que le de la prohibition qui empêche mes enceintes de monter sur le etc., etc., est trop bien en l avec les institutions des Ind cérémonies sont trop exactem tes par l'auteur grec, pour qu' soupçonner l'authenticité de et ne pas croire que ce cruel u déjà établi dès le temps d'Eu

La cause première de cett rie est attribuée par Diodore

ıcore par les missionnaires la déplorable condition de |ui survit à son mari. Si ce- motif était le véritable, les e Sattis seraient sans doute ılus nombreux qu'ils ne sont ıi. Il est probable aussi que jouir immédiatement des estes et d'en faire jouir son la gloire qui accompagne d sacrifice, viennent encore nthousiasme des quelques ıi osent courir cette terrible

que leurs parents les encou- our hériter de la fortune des serait juger trop cruelle- èce humaine, que de croire s motifs. Au contraire, il que les parents, dans pres- inon dans tous les cas, font réels pour dissuader la ils ne se contentent pas de tations, des prières des jeu- ; ils appellent encore à leur amis de la famille et même u gouvernement. S'il s'agit lle distinguée, on voit le sou- ıême venir consoler la veuve, à abandonner son fatal pro- un mauvais augure pour le ıent, quand il y a beaucoup On s'arrange ordinairement per la veuve chez elle par extraordinaires, pendant re et qu'on brûle le corps.

e de combustion varie avec es. Dans le Bengal, on atta- sonne vivante au cadavre tes cordes, et les deux corps verts de bambous, pour em- te tentative d'évasion. Dans veuve se précipite elle-même cher, établi à cet effet dans ı-dessous du niveau du sol. ecan la veuve s'asseoit sur avec la tête de son mari sur ; et elle reste dans cette ısqu'à ce qu'elle soit suffo- ı fumée, ou renversée par fortes charges de bois at- ec des cordes aux quatre ıi s'élèvent aux quatre coins

C'est un affreux spectacle que celui d'une veuve qui va se brûler; mais il est difficile de savoir si c'est la pitié ou l'admiration qui domine dans l'âme du spectateur. La sérénité plus qu'humaine de la victime, les témoignages de respect qu'elle reçoit de la foule assemblée, sa tenue modeste, les soins affectueux qu'elle prend pour n'oublier personne dans la distribution de ses derniers présents, les saluts qu'elle adresse à ses connaissances, son insouciance apparente pour le sort qui l'attend, tout cela cause la plus vive impression. Puis ensuite les réflexions qui succèdent sont d'une tristesse accablante: on se sent humilié, désolé de voir un être si faible élevé par la superstition jusqu'à un sacrifice dont on voudrait que le patriotisme et l'amour du vrai Dieu eussent seuls donné le noble exemple.

On dit que dans le Gouzerat on enivre avec de l'opium, on réduit à l'état d'insensibilité parfaite les femmes qui vont se brûler; mais ce serait une exception pour ce pays. Partout ailleurs, les victimes vont au sacrifice pleines de calme et de présence d'esprit: on les a vues assises au milieu des flammes, priant, élevant les mains au ciel, avec aussi peu d'agitation que si elles eussent accompli leurs dévotions ordinaires. On a vu cependant aussi quelques épouvantables exemples de femmes essayant de se dégager des flammes, et qui y étaient rejetées par les assistants.

Cette coutume est d'ailleurs loin d'être universelle dans l'Inde. On ne connaît pas d'exemple de Sattis au sud du fleuve Kishme; et dans la présidence de Bombay, qui comprend tout l'ancien empire des Peshwas, la moyennes des Sattis n'est que de trente-deux par an. Dans le reste du Deccan elle est beaucoup plus faible encore. Mais dans l'Indoustan proprement dit et dans le Bengal, le nombre des Sattis est si considérable qu'on le porte à plusieurs centaines par an dans le seul territoire gouverné directement par les Anglais.

Le suicide n'est pas rare chez les

hommes; mais ceux qui le commettent sont ordinairement des personnes atteintes de maladies incurables. Les suicides se jettent dans le feu, se noient, se font enterrer tout vifs, se jettent sous les roues du char sacré de Jagernât, etc., etc.

Pendant quatre ans de résidence à Jagernat, M. Stirling n'a vu que trois exemples de personnes écrasées par le char: l'une par accident, les deux autres volontairement, mais souffrant depuis longtemps d'horribles maladies.

Castes de voleurs. — De même qu'elle a des castes pour tous les métiers, la société indoue a aussi des castes pour les voleurs; c'est-à-dire qu'il y a des castes où les enfants sont élevés à considérer le vol comme leur fonction héréditaire. Bon nombre des tribus montagnardes, habitant dans le voisinage de pays bien cultivés, pourraient être comprises dans cette classe; mais, même dans les pays de plaines, on trouve des castes plus célèbres par leurs habitudes incurables de vol, que jamais les Bohémiens, qui sont d'ailleurs d'origine indoue, ne l'ont été en Europe

A en juger par les voleurs indous, il semblerait que l'hérédité des professions est particulièrement favorable au développement de l'adresse et du talent; car il n'y a certainement, en aucun pays du monde, de voleurs qu'on puisse comparer pour la dextérité aux voleurs indous. Les récits des voyageurs sont remplis d'anecdotes qui racontent l'extraordinaire patience de ces voleurs, leur persévérance, l'adresse incroyable avec laquelle ils commettent leurs crimes au milieu de gens éveillés et armés qui ne les aperçoivent pas, et la merveilleuse audace avec laquelle ils enlèvent leur proie, au milieu des circonstances les plus périlleuses. Ceux-ci creusent des galeries, et pénètrent dans les maisons par-dessous terre; ceux-là, qui sont entrés on ne sait par où, ont toujours soin de tenir une ou deux portes ouvertes pour la retraite. Ils commettent le vol nus, armés, frottés d'huile; de sorte que, s'il est dangereux de les arrêter, il est encore plus difficile de les retenir.

Une nombreuse espèce de
les Thags, sont continuell
voyage, affublés chaque jou
guisement nouveau, art dans
sont passés maîtres. D'ordinai
sinuent, tantôt d'une façon
de l'autre, dans la compagnie
geurs qu'ils savent porter d
avec eux; ils les accompagne
ce qu'ils trouvent l'occasio
administrer une drogue
sante, ou de les étrangler.
scrupule au moins singulier d
mais ils ne répandent jamai
et ils ensevelissent leurs vict
tant de soin, qu'on ne sait
qu'elles sont devenues. Ces
ont Bhavâni pour patronne,
offrent toujours une parti
butin.

Les veilleurs de nuit au s
communes et des particulie
tiennent ordinairement à des
voleurs; et cependant ils sont
les et de très-bonne garde.
sence est une protection
contre les gens de leur pro
leur adresse et leur vigilan
avec succès contre ceux d
étrangères. Dans le Gouzera
ces gardiens qui sont célè
le talent avec lequel ils sa
vre les voleurs à la trace de l
Dans un pays sec et pendan
saison, le pied d'un homme
qu'une empreinte impercept
yeux ordinaires; et cependan
ront si bien la reconnaître, q
de ces vestiges ils poursuivro
leur jusqu'à des distances inc
L'un d'eux fut employé à la
d'un voleur qui avait enlevé l
rie des officiers d'un régimen
en garnison à Kaira. Il suivit
du voleur jusqu'à Ahmedabad,
ou cinq lieues de distance:
perdit dans les rues populeuse
cité; mais il les retrouva à
portes; et, bien qu'égaré pend
que temps par son voleur, qui,
jouer la piste, avait parcouru
longue distance dans le lit d
ruisseau avec de l'eau jusqu
noux, il finit par le retrouve

jets dérobés à huit ou
ndroit où le vol avait

ites de voleurs, il y en
traire dont la fonction
éfendre la société con-
: tels sont les Bhâts et
ouest, les bardes et
ière les hérauts des
s. Dans le Râdjpou-
es qu'ils conduisent
ont rien à craindre des
ore sont exemptes des
. Dans le Gouzerat ils
ommes considérables
's où les plus fortes
aient suffire à les pro-
sent toutes les conven-
tre eux, et même avec
.

t ils jouissent se tire
leur caractère et de
e de leur résolution.
vouloir attaquer un
ne somme d'argent,
n commettre le *Trâ-*
ce encore celui qui
nesse. Si la menace
s'apprête alors à la
on. Il se plonge d'a-
dans les flancs, et
eur, si l'on continue
il coupera la tête à
ien encore, s'il y a
ens qui se sont por-
contrat que l'une
ate pas, ils tirent au
our savoir celui que
'ont. Le deshonneur
moyens extraordi-
qui les a motivés, et
expier la mort d'un
rdinairement pour
bstinés à la raison.
s gens est merveil-
s n'hésitent a sacri-
maintenir l'autorité
ute l'importance de

s ont une coutume
le. Ils viennent s'as-
un homme un poi-
on à la main, et ils
'ont se tuer s'il n'ac-

cède pas à leurs demandes. Les créanciers ont recours à un procédé analogue (on l'appelle le *Dherna*) pour se faire payer de leurs débiteurs. Ils empêchent le débiteur de manger, en faisant un appel à son honneur; et eux-mêmes ils restent à jeun pendant tout le temps où ils forcent les autres à jeûner. Cette manière d'exiger quelque chose s'emploie contre les princes, et il n'y a pas moyen d'y résister par la force. Ainsi les troupes emploient très-souvent ce procédé pour contraindre le gouvernement à les payer.

Tribus des montagnes et des forêts. — Les montagnes et les forêts du centre de l'Inde sont habitées par une population très-différente de celle des plaines. C'est une race petite, noire, svelte, active, aux yeux vifs et toujours en mouvement. Les tribus dont elle se compose sont très-peu vêtues, armées d'arcs et de flèches; font profession de vivre de pillage; et, à moins que le gouvernement ne soit assez fort pour les contenir, elles vivent en état de guerre perpétuelle avec leurs voisins. Si l'on va les attaquer dans leur pays, elles résistent avec autant de courage que d'habileté; il n'est pas un fragment de rocher, pas un buisson, d'où il ne pleuve une grêle de flèches lancées par des mains invisibles sur l'envahisseur. Puis, quand on y arrive, on trouve toujours l'ennemi délogé.

Ces tribus vivent par petits villages, qu'elles transportent quelquefois avec elles dans leurs migrations. Elles sont divisées en petites communautés, dont le chef est revêtu d'un très-grand pouvoir. Elles subsistent du produit de leur tres-imparfaite culture, et de ce qu'elles tirent de la plaine par voie d'echange ou par le pillage. Elles ne se font pas scrupule de tuer le gibier; mais ce n'est pas sur la chasse qu'elles comptent pour leur nourriture.

Tout en reconnaissant plusieurs des dieux indous, elles en adorent quelques-uns qui leur sont particuliers, et à qui elles attribuent le pouvoir de dispenser certains maux ou certains biens. Celui qui envoie la petite vé-

role est aussi celui qu'elles semblent redouter le plus.

Ces tribus sacrifient des poules, font des libations avant de prendre leurs repas, sont guidées par des magiciens inspirés et non par des prêtres, ensevelissent leurs morts, ont des cérémonies particulières pour les naissances, les mariages, etc. Elles sont très-adonnées à l'ivrognerie, et pour la plupart tuent les bœufs et les mangent sans scrupule. Leur principal lieu de résidence, c'est la chaîne des monts Vindhya, et le vaste espace de forêts qui s'étendent depuis Allahabad au nord jusqu'à Masulipatam au sud, et se prolongent avec quelques interruptions presque jusqu'au cap Comorin. Dans certains lieux la forêt a été entamée par la culture; et les habitants sont restés dans la plaine comme gardes dans les villages, chasseurs, et autres fonctions en harmonie avec leurs premières habitudes. Dans d'autres lieux, au contraire, leurs dévastations ont fait reparaître la forêt là où elle avait été defrichée, et l'on y trouve encore les ruines des anciens villages.

L'analogie du caractère et de la physionomie fait supposer que ces grossières tribus forment un peuple à part; mais elles ont aussi entre elles des différences assez sensibles : chacune porte un nom séparé et c'est seulement par la comparaison de leurs idiomes (dans les lieux où elles parlent un dialecte à part), que l'on peut espérer de voir résoudre la question de la communauté de leur origine.

Les gens de cette race s'appellent à Bâgalpour *Pahârias*, d'où nous avons fait Parias : ce mot veut dire montagnards. Sous le nom de Côls, ils occupent un vaste espace de pays sauvage, dans l'ouest du Bengal et le Behâr; ils s'étendent dans les monts Vindhya jusque près de Mirzapour. Dans la partie voisine des Vindhya, et dans le centre et le sud de la grande forêt, on les appelle Gônds; plus à l'ouest, Bhils, et tout à fait à l'ouest, Côlis, nom qui a sans doute quelques rapports avec celui de Côls dans le Behar et de Colaris à l'extrémité sud de la Péninsule. Les Côls s'étendent dans les montagnes et de l'ouest jusque dans le C près du désert.

L'histoire de cette race es inconnue. Dans le Deccan, il déjà ce qu'ils sont encore au à l'époque de l'invasion ind sans doute, ils ont fourni à l auxiliaires dont la tradition singes.

Tout ce pays n'était alors q rêt, et les tribus actuelles en encore toutes les parties que ture n'a pas défrichées. L étendue de forêts qu'on app douâna, située entre les riche ces du Béhar et de Cattac, voit aujourd'hui çà et là quelq de culture, donne une idée de d'abord le Deccan, et de la ma le progrès s'y est accompli.

Dans l'Indoustan propren cette race représente peut vaincus dont se forma la cast ou bien, s'il est vrai que so soit mêlé d'une forte propo tâmoul, il est possible qu' cende d'une population abor antérieure même aux races q vaincues par les Indous.

On voit encore d'autres montagnards dans les mont nord-est et les pentes inféri l'Himalaya; mais elles diffèr pletement de celles que nous décrire; et par les traits géné leur conformation physique, rapprochent surtout des peu habitent entre l'Inde et la Ch

Caractère des Indous. — I péens dans l'Inde ont beaucou de moyens qu'on ne le croirai de se former une opinion sur tere des indigènes. D'ailleurs en Europe, chacun ne connaît imparfaitement les classes e de la sienne, et il ne peut s' sur ce sujet que par des journa livres qui n'existent pas pou De plus, dans ce pays la relig mœurs élèvent des barrières infranchissables entre les E et les Indous; elles empêchen ports et la libre expression

uropéens ne savent donc
-mêmes de l'intérieur des
s ne peuvent s'associer à
ces, si nombreuses dans la
mmes révèlent leur carac-
té le plus aimable.
nnaires qui viennent en-
religion étrangère, des
agistrats, des militaires,
de finance et même des
e connaissent pas la partie
euse d'une nation; et, à
ne font connaissance avec
la voir influencée par la
r ses intérêts. Les Euro-
ns l'inévitable nécessité
t à leur mesure : parce
crie comme un enfant
e chose qui leur semble
concluent trop souvent
pable d'énergie et de ré-
croient que celui qui se
menteur sans entrer en
able de toutes les basses-
inctions de temps et de
ssent; on confond le Ben-
laratte; on attribue à la
résente les crimes des
âbhârata. A ceux qui se
trop vite à des impres-
ables, on peut dire que
ont vécu le plus long-
les Indous ont toujours
eilleure opinion.
si ces considérations doi-
poser une grande réserve
ements, elles ne peuvent
s faire que nous soyons
certains grands défauts
des Indous. Sans doute
iennent surtout de causes
s il faut aussi les attribuer
a constitution physique,
mat.
races sont certainement
euses que d'autres, et tou-
aient dans une atmosphère

seule n'énerve pas. S'il
le de s'y soustraire, si
anente, elle peut produire
ne sorte d'énergie analo-
qu'on attribue aux ri-
iver du Nord. Si la stéri-

lité vient s'y ajouter, si les rares produits d'un pénible labeur sont difficiles à conserver au milieu de peuplades belliqueuses, alors on voit l'énergie et la résolution des Arabes.

Mais dans l'Inde une chaude température s'allie à un sol fertile qui dispense de rudes travaux, à une étendue superficielle de territoire qui pourrait défier tous les accroissements de la population. La chaleur elle-même est modérée par les pluies, et tout semble calculé pour inviter à cette molle indolence qui corrompt jusqu'aux étrangers. Les nuances des divers caractères qu'on observe dans les diverses parties de l'Inde tendent à confirmer cette hypothèse. Les habitants des contrées desséchées du Nord, et qui, en hiver, ont à lutter contre des froids assez rigoureux, sont, comparés aux autres, robustes et actifs. Les Marattes, habitants d'un pays montagneux et peu fertile, sont laborieux et hardis, tandis que le Bengali, avec son climat humide et ses deux moissons de riz, est le peuple le plus efféminé de l'Inde. Cependant, à tout prendre, c'est l'indolence qui est le trait général et caractéristique de toute la population indoue; après, c'est la timidité qui vient plutôt du désir d'éviter toute occasion d'embarras et d'ennui, que du manque de courage physique. C'est de ces deux causes combinées que sortent presque tous les vices des Indous.

Le vice capital des Indous, c'est le défaut de véracité; et, en ce genre, ils surpassent toutes les autres nations de l'Asie.

Le parjure, qui n'est qu'une espèce de mensonge avec circonstances aggravantes, le suit naturellement; et il n'y a pas à croire que ceux qui s'inquiètent si peu de rendre hommage à la vérité des faits accomplis soient très-fidèles à leurs promesses pour l'avenir. L'Indou manque à sa parole avec une facilité déplorable; mais cependant il ne faudrait pas croire qu'il ne la tient que par exception, au contraire.

C'est surtout dans les rapports du peuple avec le gouvernement qu'on

voit le plus de déloyauté ; mais, dans l'Inde, le malheureux cultivateur n'est que trop souvent obligé de résister à la force par la ruse.

Dans quelques circonstances les vices du gouvernement produisent l'effet contraire. Ainsi les négociants et les banquiers sont généralement très-fidèles à leurs engagements ; et il n'en peut pas être autrement : le commerce deviendrait impossible dans un pays où la justice est si mal administrée.

Les Indous sont naturellement très-rusés et très-habiles en intrigues. Patients, souples et insinuants, ils sauront pénétrer les projets de la personne avec qui ils ont une affaire ; ils savent observer son humeur, l'irriter ou l'adoucir selon le besoin, présenter les choses sous un jour favorable à leurs desseins, et s'arranger, par des manœuvres indirectes, de telle sorte qu'ils fassent vouloir aux autres ce qu'ils veulent eux-mêmes. Toutefois, leurs intrigues sont rarement aussi hardies, aussi criminelles que celles des autres asiatiques et même des Musulmans de l'Inde, bien que ceux-ci se soient adoucis par un long contact avec la population au milieu de laquelle ils habitent depuis des siècles.

C'est vraisemblablement aux fautes du gouvernement qu'il faut attribuer la corruption du peuple ; en matière de gouvernement, recevoir de l'argent pour faire ce qu'on doit est une chose qui semble naturelle et même méritoire ; et ce n'est qu'un péché véniel de prendre de l'argent pour agir contre son devoir. Les détournements de fonds ne semblent pas très-honteux ; et si c'est aux dépens du trésor public, à peine si l'on y songe.

C'est encore au gouvernement qu'il faut attribuer leurs manières adulatrices et importunes.

La flatterie indoue dépasse tout ce qu'on saurait imaginer, et l'importunité des gens vient de l'indécision de ceux qui les gouvernent, qui ne savent jamais rendre une réponse décisive, qui n'ont jamais honte de renvoyer une affaire aussi longtemps que la versatilité de

leur esprit, ou la'possibi
gement dans les circonsta
ne l'espérance de la termi
l'entendent.

Comme tous les gens
les luttes énergiques, i
processifs, et surtout tr
querelles par paroles. Il
dans un procès jusqu'à c
complétement ruinés ; et
occasions ils disputeront
lence si contraire à leurs
tuelles, qu'on s'attendrai
à l'effusion du sang.

L'esprit public des Ind
triotisme ne va pas au
caste ou de leur village
cette petite sphère, il est
énergique. Quelquefois
un véritable esprit nat
guerre, surtout quand la
en jeu ; mais en général
peu ce que c'est que les
toyen.

Mais quoique les Indo
plus d'un vice à se repro
drait pas les prendre po
sans vertus. Sauf les
avons indiqués, ils save
aux devoirs moraux de
il est de certaines lois, pa
importantes dans leur es
cune tentation ne les fer
Un Indou attaché au
mourra de faim, plutôt
à un mets défendu ; un
souffrira la torture, plut
sentir à une contributi
un tyran ; et le même d
ne se fait pas faute de
maître dans les comptes
gardera avec une fidélit
tout l'argent qu'on lui c
dans les affaires de prév
rare de ne pas voir les
punir, plutôt que de tra
ils ont donné leur argen

Leur mépris de la mor
incroyable, rapprochée
timidité qu'ils montrent
quand il s'agit de lutter c
presque légers. Lorsq
lui semble résolu, le dern
l'attend, et s'y soumet

xciterait l'admiration en cause presque gaiement is, et il attend l'approche sans que sa sérénité en ment troublée.

ur type du caractère in· qui retient le mieux l'orionale en gardant le plus és, c'est celui des Radjpouutres classes militaires de gangétique, dans le pays ais recrutent surtout leur t là où l'on peut le mieux e idée de cette fierté, de enthousiaste, de ce généement si singulièrement grande politesse de madouceur des sentiments, icité presque enfantine.

ateurs sont partout, dans population inoffensive et achée à ses sentiments de ritable à ses voisins, honıcère envers tout ce qui gouvernement.

des villes ont le caractère xe ; mais ils sont calmes, troublant rarement la e par des émeutes ou par lles particulières. A tout l'on en excepte les gens du nt, la population des villes eut soutenir la comparaile des villes de l'Europe. es que lui assurent la relianisation sociale, lui donre la supériorité même sur oyennes de la plupart des cident. Dans les classes lan ne trouve pas d'exemples ravation si ordinaire dans villes; la foule des gens qui e vivent que de fraudes, les imposteurs et les avenoute espèce, depuis ceux nt les rangs élevés de la soà ceux qui vivent aux déommun, sont presque ins l'Inde.

défaut des Indous c'est le nergie. Leur constitution rs absurdes superstitions, gante mythologie, les subur philosophie, la douceur de leur poésie, leurs manières efféminées, leur caractère timide, la crainte des changements, le plaisir qu'ils prennent à entendre des contes puérils, etc., sont autant d'indices qui prouvent le manque de qualités solides dans le caractère et dans l'esprit du peuple.

Mais cette critique, bien que vraie en thèse générale, ne s'applique ni à toutes les classes, ni a tous les temps. Les gens des classes inférieures sont laborieux et persévérants; et les autres classes, lorsqu'elles sont sous l'empire d'un vif sentiment, quelquefois même par simple amour du plaisir, s'exposeront à de grandes privations et à de rudes fatigues.

Les Indous ne sont pas gens à lutter longtemps contre un ennemi bien déterminé, et encore moins contre le découragement; cependant on pourrait citer dans leur histoire militaire bien des faits qui honoreraient les nations les plus belliqueuses; et on les trouvera toujours prêts à faire le sacrifice de leur vie à la cause de leur religion, ou à celle de leur honneur, entendu à leur façon. On a vu des régiments de Cipayes réussir là où des régiments européens avaient été repoussés; et, dans la vie civile, les gens des derniers rangs de la société n'hésitent pas à se suicider, quand ils croient leur honneur compromis.

Cependant on voit dans l'Inde des crimes qui surpassent tout ce qu'on connaît de plus horrible dans les autres pays. Nous avons parlé des Thags ; les Décoits sont tout aussi effrayants par leur cruauté que ceux-là pour leurs trahisons.

Les Décoits sont des bandes de misérables qui s'associent en vue du pillage, se rassemblent pendant la nuit, fondent à l'improviste sur un village, tuent tous ceux qui résistent, font main basse sur tout ce qu'ils peuvent saisir, et mettent à la torture les personnes qu'ils supposent avoir de l'argent caché. Le lendemain matin, ils sont confondus au milieu de la population sans qu'on puisse les découvrir; et telle est la crainte qu'ils inspirent, que, même quand on les connaît,

on ose très-rarement les dénoncer. Il y a au moins autant de musulmans que d'Indous parmi les Thags et les Decoits.

L'horreur inspirée par des crimes si épouvantables fait d'abord supposer une grande dépravation dans le pays où ils se commettent; cependant, en y comprenant les Thags et les Decoits, il se commet moins de crimes dans l'Inde que dans la plupart des pays de l'Europe. Les Thags forment presque un peuple à part; les Decoits sont des criminels perdus sans ressources; mais le reste de la population est peu coupable des passions qui troublent la société. Il ressort d'une série de rapports soumis à la chambre des communes d'Angleterre en 1832, que, pendant une période de quatre ans, la moyenne des condamnations à mort exécutées en Angleterre et dans le pays de Galles était de une pour deux cent trois mille deux cent quatre-vingt-un habitants, et, dans les provinces du Bengal, de une pour un million quatre mille cent quatre-vingt-deux; que la moyenne des condamnations à la déportation perpétuelle était, pour l'Angleterre, de une sur soixante-sept mille cent soixante-treize habitants, et, pour le Bengal, de une sur quatre cent deux mille et dix.

Sans doute on doit admettre que la proportion des crimes impunis est beaucoup plus grande dans le Bengal qu'en Angleterre; mais cependant il est impossible que cette proportion, si considérable qu'on la veuille bien faire, puisse rétablir l'égalité entre les deux pays.

Il se commet plus de meurtres par jalousie que par amour de l'argent, et le vol est circonscrit dans de certaines classes; aussi prend-on généralement très-peu de précautions contre les voleurs. Tout le monde, dans l'Inde, dort avec toutes ses portes ouvertes.

Les Indous sont souvent accusés d'ingratitude; cependant, quand les maîtres sont réellement bons, ils peuvent compter sur la reconnaissance de leurs serviteurs indous aussi bien qu'en tout autre pays du monde.

Le dévouement des Indou
chefs est proverbial; les rég
Cipayes se sont toujours mon
les à leurs maîtres étranger
vent dans des circonstances
nairement critiques.

Ces bons sentiments n'appa
pas seulement aux classes inf
et les exemples sont très-
de gens qui, après avoir reçu
bienfaits de personnes en p
sont restés attachés dans la
et, même après la mort, à
mille.

Quoique l'insouciance soit
chez les pauvres, et l'ostenta
digue chez les riches, en gé
dou est frugal et même parci
Sa dépense ordinaire est peu
et même parmi les grands
ges il en est peu qui ne song
croître leurs richesses, soit p
merce, soit en prêtant leur
des intérêts très-élevés.

Les enfants indous semb
vifs et plus intelligents qu
l'Europe. L'intelligence de
de douze ou quatorze ans est
surprenante: mais ce qui ne
moins, c'est le rapide affais
leurs facultés intellectuell
l'âge de puberté.

Naturellement calmes et
platifs, les Indous sont trè
société; ils aiment la conve
les anecdotes, auxquelles il
volontiers une tournure bou

De leur personne, ils son
lement plus petits et touj
minces que les Européens.
meilleure tournure et plus
moins de force, mais plus d'a
les mouvements.

Leur teint est brun, ten
lieu entre celui des popul
midi de l'Europe et celui d
Leurs cheveux sont longs,
toujours d'un noir de j
moustaches et leurs barbes,
en portent, ce qui est assez
longues et fortes. Les fem
bien partagées du côté de l
de la beauté, pleines de rés
simplicité.

[redacted]

reté des Indous sur leurs est proverbiale. Ils nechan- toujours de linge après le leurs fréquentes ablu- s, même sous ce rapport, les érieures sont plus délica- lles des autres pays. L'in- leurs maisons est toujours e.

ne, on doit conclure de tout is venons de dire, que les été jadis dans une meilleure morale et intellectuelle que s se trouvent maintenant; même dans leur état de dé- tuelle, ils peuvent soutenir ment la comparaison avec uples autres que les Euro- fin que, comparés à ceux-ci, certains points sur lesquels partial leur accordera l'é- nérite et des vertus.

CHAPITRE IV.

DES INDOUS JUSQU'A L'IN- N DES MAHOMÉTANS.

§ I. Indoustan.

nière notion que nous ayons re des Indous, c'est un pas- nou qui donne lieu de croire nier pays habité par eux s'é- itre les fleuves Sarasouati ui Sersouty) et Drishadouati ui Caggar), au nord de un espace long de soixante- et large de vingt à quarante. it Manou, s'est appelé Brah- parce qu'il a été habité par et la coutume qui y a été par une tradition immémo- commandée comme un mo- ommes pieux. Le territoire ntre ce pays et la Djamna, et i est au nord de la Djam- Gange, y compris la partie éhâr, est placé au second signé sous le nom de Brah- s Brahmanes nés sur ce ter- t qualifiés de ma capables pour enseigner les divers usages des hommes.

On peut regarder ce pays comme celui qui fut occupé le premier après le Sarasouati.

Les Pouranas ne parlent pas de ces premiers berceaux de la race Brahmanique; ils commencent par l'histoire d'Ayodha (Oude), situé à peu près au centre du Brahmarshi. C'est là que sont nées les races du Soleil et de la Lune, de là que sont sortis les princes de tous les autres pays.

Cinquante ou soixante-dix générations de la race du Soleil ne sont distinguées l'une de l'autre que par des légendes fabuleuses.

Après elles vient Râma, le premier personnage qui ait droit à une existence historique.

Son histoire, purgée des ornements fabuleux et romanesques qu'y a ajoutés l'imagination des Indous prouve simplement que Râma possédait un royaume puissant dans l'Indoustan; qu'il envahit le Deccan et conquit l'île de Ceylan.

Il n'y a pas de raison pour mettre en doute le premier de ces faits, et l'on doit croire également qu'il conduisit une expédition dans le Deccan; mais il est à peu près improbable qu'il ait conquis l'île de Ceylan. Si le fait était réel, il n'aurait pas vécu, comme on le pense généralement, avant l'époque de la compilation des Védas; car, même du temps de Manou, il n'y avait certainement pas d'établissements de conquérants indous dans le Deccan. Il est donc vraisemblable que les poëtes qui ont chanté les exploits de Râma ont construit un grand monument sur une base très-incertaine, et, de plus, ont transporté le théâtre des exploits de leur héros dans les lieux qui, de leur temps, semblaient le plus intéressants.

L'antiquité incontestable du Ramâyana est la meilleure preuve de l'antiquité des evenements qu'il célèbre. Cependant, comme il n'est pas possible qu'une grande invasion du Deccan ait été tentée sans de grands moyens, Râma doit avoir vécu à une époque où la civilisation des Indous était déjà parvenue à un haut degré de splendeur.

Après Râma, soixante princes de sa race lui succédèrent dans le gouvernement de son vaste empire ; mais, comme on n'entend plus alors parler d'Ayodha, il est possible que de cet empire, appelé d'abord Coshala, il s'en soit formé un autre, et que la capitale ait été transportée d'Oude à Canoudj.

La guerre qui fait le sujet du Mahâ Bhârata est dans la succession des temps l'événement historique qui vient après le Ramâyana.

C'est une guerre entre les lignes collatérales des Pandous et des Courous, deux branches de la famille régnante. Elles se disputent la possession du territoire d'Hastinapoura, ville au nord-est de Delhi, qui a encore conservé son nom antique. La famille ellemême descend de la race de la Lune; mais les deux partis sont soutenus par de très-nombreux alliés, dont quelques-uns viennent de pays très-éloignés.

Il semble qu'alors l'Inde était partagée en un grand nombre d'États, mais entre lesquels il existait des rapports multipliés. Crishna, l'un des alliés des Pandous, avait fondé une principauté dans le Gouzerat, quoique luimême il fût né sur la Djamna. Parmi les alliés des deux partis on voit des chefs venus des bords de l'Indus et de Calinga dans le Deccan; d'autres sont originaires, au dire des traducteurs, de pays situés au delà de l'Indus; on voit même les Yâvanas qui, dans l'opinion de beaucoup d'orientalistes, désignent les Grecs. Les Pandous furent victorieux; mais ils achetèrent leurs succes si chèrement, que les survivants échappés à la bataille, désolés d'avoir vu périr leurs amis et détruire leurs armées, abandonnèrent le monde pour aller mourir dans les neiges de l'Himalaya. Crishna, leur principal allié, mourut, comme nous l'avons dit ailleurs, au milieu des discordes civiles de son pays. Quelques légendes indiennes racontent que ses fils furent obligés de se retirer au delà de l'Indus; et comme les Radjpoutes, qui dans les temps modernes sont arrivés de ce côté pour s'établir dans le Sind et le Cotch, appartiennent à la tribu de Crishna, celle de Yâd
tradition mérite peut-être
confiance que d'abord on ne l
croire. Cependant la versio
authentique, celle du Mahâ
lui-même, dit que les fils de
retournèrent à la fin sur les ri
Djamna.

L'histoire du Mahâ Bhâ
beaucoup plus probable que
Ramâyana. Elle contient plus
vraisemblables sur l'état de l'I
y a plus d'apparence qu'elle
dée sur les faits.

Nous avons dit ailleurs que
de cette guerre doit remont
près au XIV[e] siècle avant J.

Vingt-neuf, d'autres disent
quatre descendants des Pand
succédèrent sur le trône; m
princes on ne connaît que l
Delhi était probablement le
leur gouvernement.

Mais les successeurs de l'u
qui paraissent comme alliés
dous dans le Mahâ Bhârata
destinés à jouer un beaucoup p
rôle dans l'histoire; ce sont l
Magada, dont nous avons déj

On ne sait pas quand les ro
gada montèrent sur le trône. L
d'entre eux dont il soit que
représenté comme le chef d'
de princes et de tribus. Pe
siècles ils appartinrent tous à
militaire jusqu'à Nanda, qui
d'une mère soudra. Chandrag
le tua et lui succéda, était
basse naissance; depuis lors,
Pouranas, les Cshatryas ont
suprématie dans le Magada, e
rois et chefs qui se succédère
des Soudras.

Il ne paraît pas que l'infér
leur origine ait nui à leur pou
les successeurs de Chandrag
rent, dans le style hyperbol
Pouranas, toute la terre sou
de leur parasol; et il y a mê
raison de croire qu'Asôca,
sième des successeurs de Ch
ta, exerçait réellement une
prépondérante sur tous l
situés au nord de la Nerb

[redacted]

mpire est prouvée par roque des pays où l'on ts inscrits sur des co- nêmes monuments té- veur du caractère de ent. En effet, ces édits à des fondations d'hô- lantations d'arbres, à rigation, etc., etc.

e Maurya, à laquelle idracottus, conserva le ix générations: elle eut s trois autres dynasties a dernière et la plus e nom d'Andra.

e finit en l'an de J. C. remplacée, selon les une série confuse de emblent n'avoir pas été on doit peut-être con- le l'impossibilité d'éta- re historique dans ce e fut alors envahie par et qu'à cette invasion gue période de troubles s. Après quelques siè- e lumière semble repa- nontre Magada soumis is de Canoudje; mais fois qu'il en est ques- oire.

ys que nous appelons Bengal, est nommé du roi de Magada dans a. Depuis ce roi jus- te des mahométans, compte cinq dynasties. nous sont connues que on d'Aboul-Fazil, doi- rer encore plus de dé- monuments indous. alité de l'existence de sties, la quatrième, est inscriptions; et il est sortir de cette dynas- princes, dont les noms us en Pâla, qui régnè- Xe jusqu'à la fin du XIe ère.

ons relatives à cette trouvées en différents s circonstances qui ne d'en soupçonner l'au- s elles annoncent des nants en eux-mêmes, et surtout très-difficiles à concilier avec ce que l'on peut savoir par d'autres sources de l'histoire de l'Inde. Elles représentent les rois du Bengal comme régnant sur l'Inde entière, depuis l'Himalaya au cap Comorin, et depuis le Bhramapoutra à l'Indus. Elles disent même que ces rois ont conquis le Thibet à l'est, et le Cambodje à l'ouest.

Ces conquêtes sont rendues impossibles, au moins dans le sens précis que nous attachons à ce mot, par l'existence simultanée de gouvernements indépendants à Canoudje, à Delhi, à Adjmir, à Miouâr et dans le Gouzerat, sinon ailleurs encore; cependant il n'est guère croyable que ces princes eussent osé y prétendre dans des inscriptions contemporaines, s'ils n'eussent eu au moins quelque semblant de suprématie sur les autres États, s'ils n'eussent pas au moins fait quelques expéditions dans l'ouest et dans le Deccan.

La dynastie des Pâlas s'éteignit sous un prince du nom de Séna, qui fut vaincu par les mahométans en 1203.

Si le royaume de Mâloua n'a pas, sous le rapport de l'antiquité, des prétentions égales à celles des États que nous venons de nommer, c'est du moins le premier qui fournisse de lui-même une date authentique à l'histoire. L'ère suivant laquelle on compte encore dans tous les pays au nord de la Nerbadda est celle de Vicramaditya, qui régnait à Oudjein à la date où elle commence, c'est-à-dire en l'an 56 avant J. C.

Vicramaditya est le Haroun-al-Rashid des contes indous; c'était un puissant prince, qui régnait sur un pays prospère et civilisé, et se fit plus qu'aucun autre le protecteur des lettres et des arts, qui jetèrent un grand éclat sous son règne.

Après Vicramaditya, le premier personnage historique du Mâloua, c'est le râdja Badja Bhôdja, dont le nom est célèbre dans l'Inde entière, mais qui n'a laissé aucun monument de ses exploits. Son long règne se termina vers la fin du XIe siècle.

Les six siècles intermédiaires sont

remplis dans l'Ayïn Akbari et dans les livres indiens par des listes de rois. Parmi eux il en est un, nommé Chandrapâla, qui, dit-on, conquit tout l'Indoustan; mais c'est un renseignement si vague, qu'il devient inutile. Les princes du Mâloua ont incontestablement étendu leur autorité sur une grande partie du centre et de l'ouest de l'Indoustan; presque toutes les traditions s'accordent à représenter Vicramaditya comme ayant réalisé l'empire universel.

Le petit-fils de Bhôdja fut fait prisonnier, et son royaume conquis par le râdja du Gouzerat; il semble cependant que le Mâloua recouvra bientôt son indépendance sous une nouvelle dynastie. Il fut définitivement subjugué par les musulmans en 1231.

La résidence de Crishna, et d'autres événements attribués à la même époque, font croire que le Gouzerat compta de bonne heure comme royaume indépendant. Les traditions radjpoutes, citées par le colonel Todd, nous apprennent l'existence d'une principauté fondée à Ballabi, dans la péninsule du Gouzerat, vers le milieu du second siècle de notre ère, par Kanak Séna, l'un des descendants émigrés de la race du Soleil, qui régnait à Oude. Chassés de leur capitale, en 524, par une armée d'envahisseurs étrangers, les successeurs de Kanak-Séna émigrèrent du Gouzerat, et allèrent fonder la principauté de Miouâr qui subsiste encore.

Les princes de Ballabi furent remplacés sur le trône du Gouzerat par les Châouras, autre tribu radjpoute, qui finirent par établir leur capitale, en 746, à Anhalouâra, aujourd'hui Pattan, et devinrent l'une des plus grandes dynasties de l'Inde.

Le dernier râdja étant mort, en 931, sans héritier du sexe masculin, il eut pour successeur son gendre, prince de la tribu râdjpoute de Salonka ou Chaloukya, dont la famille régnait sur la principauté de Kaliân, dans le Deccan.

C'est un râdja de cette dynastie qui conquit le Deccan. Quoique vaincus et soumis au tribut par Mahmoud le Gaznévide, les Salonk le trône jusqu'en 1228, renversés par une autr quelle succomba à so les musulmans.

Il est très-peu des anc de l'Inde qui aient autan vants que le Canacubya C'est l'un des plus an l'Inde : il a donné nai des plus grandes divisio Brahmanique; sa capit être la plus riche ville tombée sous les coups de et ses guerres avec l'État contribuèrent pour un à la ruine de l'indépe nale.

Il est probable que ce tait, dans les anciens t de Panchâla. C'était étroit territoire, s'éte jusqu'au Népâl qui en f à l'ouest, le long du Ch Adjmir. Nous ne savons son histoire ancienne qu tions radjpoutes et les qui ont fourni à MM. le sujet de savants mém nel Todd nous apprend q de Canoudje fut enlevé tie indoue en 470 après Rathôrs, qui le conser la conquête des musulm et de là se transportère rouâr, où leurs descend core établis.

Les Radjpoutes, auss mahométans qui ont ra quête de l'Inde, parlent t de la plus haute admirati deur et de la magnificenc le de ce royaume, dont les ruines abandonnées s Gange.

Telle est à peu près l connaissances historiq possédons sur l'histoir l'Indoustan, avant sa co musulmans; et si nous parlé de la rapide invasio c'est que d'abord il ent frontière du nord; c'est tout, parce que les au raconté ses exploits ne

servir à établir quelque
histoire si incomplète.

§ II. Deccan.

rétend pas à une aussi
ité que celle de l'Indous-
du Deccan est aussi, et à
même, moins obscure et
ps moins intéressante.
eu de chose de ses pre-
s. « Toutes les traditions
e, dit M. Wilson, recon-
ériode où d'abord ses ha-
nt pas de race indoue;
nes sont toujours repré-
leur civilisation par les
e un peuple vivant dans
montagnes, ou même
émons. » Il y a cepen-
motifs de croire que les
ants du Deccan n'étaient
aussi grossier que cette
t le faire croire.
loit s'être formé et per-
t l'introduction du sans-
ue le fait d'une langue
ne soit pas concluant,
l est vrai, comme il y a
, qu'il existe une littéra-
qu'une langue tâmoul,
ble de supposer que le
produite vécût dans l'é-
'il fallait en croire les
es, Râvan, qui régnait
la partie méridionale de
au temps de l'invasion
le chef d'un État puis-
; mais en même temps
ditions prétendent qu'il
naissance et adorateur
i permet d'inférer que
aucoup plus récente que
uels elle se rapporte, et
moins elle est fondée
hoses qui existait à l'é-
fut écrite, et non pas au
et de Râvan.
le qu'après que des in-
s eurent ouvert les com-
ntre les deux pays, des
doustan se seront éta-
ertiles plaines du Car-
djore, plutôt que dans
les froides montagnes du Deccan supérieur; et que si la mer ne détermina pas le choix des emplacements où elles s'établirent, au moins sa proximité dut contribuer au développement du commerce et à la fondation de nombreuses villes sur les côtes.

Tel, d'ailleurs, semble avoir été le cas au commencement de notre ère, au temps où Pline et l'auteur du Périple décrivaient cette partie de l'Inde.

Nous avons dit qu'il se parle cinq langues dans le Deccan; et comme elles indiquent, à n'en pas douter, l'existence dans le principe d'autant de nationalités différentes, il ne sera pas sans intérêt de définir leurs limites.

Le tâmoul se parle dans le Drâvira, qui occupe l'extrémité sud de la Péninsule, et est borné au nord par une ligne qui prendrait de Palicat près de Madras, passerait en suivant la courbe des montagnes par Bangalor, irait rejoindre la frontière qui sépare le Malabar du Canara, et la suivrait jusqu'à la mer, en comprenant le Malabar dans son développement.

Une partie de la frontière nord du Drâvira forme la frontière sud du Carnâtic, borné à l'ouest par la mer jusqu'à Goa, et par les Ghâts occidentaux jusque vers Côlapour. La frontière nord du Carnâtic est figurée par une ligne tirée de Côlapour à Bidr; et la frontière orientale, par une autre ligne partant de Bidr et venant aboutir jusqu'à Palicat.

Cette seconde ligne qu'il faut prolonger jusqu'à Chanda, sur le Ouarda, dessine à l'ouest la frontière en dedans de laquelle on parle le télinga. De Chanda, les limites nord du télinga s'étendent en courant vers l'est jusqu'à Sohnpour sur la Mahânaddi; les limites orientales partent de Sohnpour, viennent aboutir à la mer à Cicacole, et elles en suivent la côte jusqu'à Palicat.

La limite sud des Marattes et de leur langue part de Goa, et vient aboutir à Chanda. La limite est suit le Ouarda jusqu'à la chaîne située au sud de la Nerbadda. Cette chaîne lui sert de limite au nord jusqu'à Nandod, et sa limite ouest est indiquée par une ligne

tirée le long de la mer, de Nandod à Goa.

A l'est la mer, et au sud la limite déjà fixée pour le télinga, marquent les frontières en dedans desquelles se parle l'urya, ou langue d'Orissa; à l'ouest et au nord, ses limites sont indiquées par la ligne tirée de Sohnpour à Midnapour, dans le Bengal.

Le vaste espace laissé libre entre le Maharashtra et Orissa est occupé, pour la plus grande partie, par les forêts qu'habitent les Gonds. Leur langue, quoique tout à fait différente des autres, n'est pas comptée parmi les cinq langues du Deccan.

Les plus anciens royaumes du Deccan sont ceux où l'on parle le tâmoul.

Deux hommes de la classe des cultivateurs fondèrent les royaumes de Chola et de Pandya.

Le royaume de Pandya a pris son nom de son fondateur. On ne sait à quelle époque il a vécu, mais il y a lieu de croire que c'était dans le V[e] siècle avant J. C. Malgré de longues guerres avec le royaume voisin de Chola, les princes de Pandya restèrent puissants jusqu'au IX[e] siècle de notre ère, où ils perdirent leur importance; et après avoir été tantôt tributaires et tantôt indépendants, ils furent définitivement vaincus en 1736 par le nabab d'Arcot.

L'histoire du royaume de Chola est à peu près semblable. Après des alternatives de grandeur et de défaites également peu importantes, il finit par devenir la proie d'un frère du fondateur de l'empire des Marattes, lequel devint le premier prince de la famille princière actuelle de Tandjore.

Chéra était une petite principauté entre le territoire des Pandyas et la mer occidentale. Il se composait du Travancore, d'une partie du Malabar, et du Coïmbatour. Ptolémée en parle; et peut-être ne perdit-il son indépendance que dans le X[e] siècle, où il fut partagé par ses voisins.

Suivant les mythologues, le pays de Kerala, qui comprend le Malabar et le Canara, fut miraculeusement conquis sur la mer par Paris Ram, et non moins

miraculeusement peuplé
l'aide des Brahmanes. U
plus raisonnable nous appr
le premier ou le second si
ère, un prince de Kerala
ses États une colonie de
et comme les Brahmanes d
du Canara descendent pri
des cinq nations du nord, l
être historiquement vrai.

Mais, de quelque man
pays ait été peuplé, tous les
s'accordent pour dire q
était d'abord indépendant
par des Brahmanes, qui le
en soixante-quatre distric
vernèrent au moyen d'u
générale de leur caste,
les terres aux classes infé

Le pouvoir exécutif
par un Brahmane élu po
et assisté d'un conseil
quatre personnes de sa c
sait pas quand les deux
et sud du Kerala se sépa
ce qui est certain, c'est
courant du IX[e] siècle, la
celle du Malabar, se rév
son prince, qui s'était co
lamisme, et se morcela
petites principautés. L'une
celle des Zamorins, que V
ma trouva encore en pos
les dernières années du

Le Concan semble avoir
premiers temps, une forêt
ce qu'il est encore aujo
habitants de ce pays ont
blement toujours apparte
des Marattes.

L'unité de mœurs et de l
observe dans tout le Carna
supposer qu'il a jadis form
individualité nationale : c
plus anciennes traditions
le représentent comme pa
grand nombre de principau
XI[e] siècle, époque où il pa
réuni sous le sceptre d'u
puissante dynastie. C'était
Belâla ou de Belâl, qui étai
dait être issue des Râdjpo
branche Yâdou, et ne fut re
les musulmans qu'en 1310

;ie orientale du Télingâna
ir appartenu, depuis le com-
: du IX[e] siècle jusqu'à la
à une dynastie obscure du
ldava.
iille radjpoute, de la tribu
, régnait à Caliân, entre le
le Mahârashtra. On a la
hentique de son existence
criptions, depuis la fin du
celle du XII[e] siècle. Ces ins-
'étendent qu'elle conquit le
nais cela doit probablement
le l'avénement dans ce pays
de cette maison, par suite
riage avec l'héritière de la
ıura.
re branche des Chaloukyas
lniga, sur la partie orien-
ingâna, depuis le Drâvira
rissa. Elle fut à la fin dé-
ır les râdjas du Cattac.
d'Andra, dont la capitale
Varangoul (à environ qua-
nilles au nord-est de Haï-
passent quelquefois pour
liés aux Andras de Magada:
cela impossible, c'est qu'An-
ms leur nom de famille,
le toute la partie méditer-
lu Télingâna. Ils finirent
sorbés dans le royaume de

) d'Orissa, comme celle de
res pays du Deccan, com-
les héros du Mahâ Bhârata.
t un chaos inextricable dans
oit Vicramaditya et Sâlivâ-
our à tour occuper le pays;
ment les invasions des Yâ-
hi, arrivés dans l'Inde d'un
ıé Bâboul (on suppose que
se), et celles conduites par
du Cachemir et du Sind.
ns occupèrent tout l'espace
tre le VI[e] siècle avant, et
e après J. C. La dernière
r mer, et les Yâvans victo-
ent maîtres de l'Orissa pen-
uarante-six ans. Ils furent
ı 473, par Yâyâte Késari,
astie occupa le trône pen-
ent cinquante ans, et fut
en 1131, par des princes indous, qui régnèrent avec éclat presque jusqu'à l'époque de l'invasion mahométane. L'Orissa fut enfin réuni à l'empire mogol par Akbar, en 1578.

A en juger par la grande étendue du pays où l'on parle la langue des Marattes, et par sa situation géographique sur la frontière du Deccan, on devrait s'attendre à voir le Mahârashtra jouer un grand rôle dans l'histoire de la péninsule: cependant, jusqu'au temps des musulmans, nous ne connaissons que deux faits isolés sur l'histoire de ce pays.

Le premier de ces faits, c'est l'existence d'une ville nommée Tagara, qui, dans le second siècle de notre ère, était l'un des plus grands entrepôts du commerce intérieur. L'auteur du Périple parle de cette ville, mais il n'en donne pas la position; et l'on ne sait plus même aujourd'hui où elle était située, quoique des inscriptions du XII[e] siècle nous apprennent que même à cette époque elle n'était pas encore déchue de son opulence.

Le second de ces faits, c'est le règne de Sâlivâhana, dont l'ère commence en l'an 77 après J. C. Tout fait croire que Sâlivâhana fut un puissant monarque; et cependant il ne s'est rien conservé de son histoire qui soit authentique ni même croyable. Après lui, l'histoire du Mahârashtra est de nouveau interrompue, et nous n'en entendons plus parler jusqu'au commencement du XII[e] siècle, où une famille des Yâdous, une branche peut-être de celle de Bélall, s'empara de la principauté de Déogîri. En 1294, lorsque les musulmans de Delhi envahirent le Mahârashtra, un prince Yâdou régnait encore à Déogîri. Réduit d'abord à payer le tribut, il fut ensuite définitivement renversé en 1317.

C'est alors seulement que les auteurs musulmans commencent à mentionner le nom des Marattes. Il est probable que jusque-là les Marattes avaient trop peu fait pour mériter l'attention. S'ils eussent à aucune époque formé une grande monarchie, il est vraisemblable que l'histoire en eût gardé le souvenir, comme elle a gardé

celui des autres États du Deccan; et, comme les autres aussi, ils auraient eu une littérature et une civilisation particulières. Cependant, même aujourd'hui, les Marattes comptent moins de gens instruits et sont moins policés que les autres peuples de l'Inde; encore ce qu'ils ont accepté de la civilisation semble-t-il plutôt emprunté aux musulmans qu'aux Indous.

Les titres de gloire des Marattes devaient se produire dans des temps plus modernes; mais alors ils devaient jouer un plus grand rôle qu'aucune autre nation de l'Inde, et fonder le plus grand empire que la péninsule eût encore vu.

CHAPITRE V.

DEPUIS LES CONQUÊTES DES ARABES JUSQU'A LA FONDATION DE L'EMPIRE MOGOL.

§ 1. Conquêtes des Arabes.

Les attaques des Grecs et des barbares n'avaient encore produit aucune impression au delà des frontières de l'Inde, lorsque les Arabes, se levant à la voix de leur prophète, se répandirent sur le monde.

Dès la quarante-quatrième année de l'hégire, en l'an de J. C. 664, les conquérants étaient déjà arrivés jusque sur les bords de l'Indus. En cette année, Mohalib, un de leurs chefs, se détachant de l'armée qui envahissait le Caboul, passa l'Indus et pénétra dans le Moultân, d'où il enleva un grand nombre de prisonniers. Toutefois, il est probable que Mohalib n'avait en vue que de faire une reconnaissance, et que son rapport fut peu encourageant: car cette première tentative fut aussi la dernière des Arabes sur le nord de l'Inde.

La seconde invasion des Arabes avait un caractère plus sérieux. Partis du sud de la Perse, ils arrivèrent dans le pays situé aux bouches de l'Indus, et alors gouverné par un prince indou que les musulmans appellent Dahir. Sa capitale était à Alor, près de Bakkar. Vaincu, son empire fut partagé entre ses nombreux parents.

Les historiens arabes p
vasions qui auraient été fa
dans le Sind, et cela dès l
calife Omar; mais si ces
ont jamais eu lieu, ce n'ét
blablement que des courses
faites pour enlever les femn
dont la beauté était fort
Arabie.

Quelques détachements
encore, sous le règne des
lifes, de pénétrer dans l
Mécrân; mais il ne paraît
cune de ces tentatives ait r
perdirent dans le désert si
le nom de Gédrosie, par le
ces qu'eurent à y endurer
d'Alexandre.

Enfin, sous le règne du ca
les musulmans se décidèr
des efforts plus réels. Un n
ayant été arrêté à Dival
port du Sind, le râdja
sommé de le restituer. Il
ce port n'était pas de sa d
mais les musulmans n'adı
l'excuse, et ils envoyèrent
mille hommes de pied et de
chevaux pour appuyer leu
par la force. Ce petit dé
ayant péri comme les autr
gouverneur de Bassora,
Shiraz une armée réguli
mille hommes, dont il don
mandement à son neve
med Câssim, à peine alors
ans, mais qui cependant arr
troupes en bon état sous l
Dioual, en 711. Câssim, po
tapultes et de toutes les m
cessaires pour un siége, com
opérations par une attaq
temple contigu à la ville.
pagode célèbre, entourée d'
de pierres, et défendue pa
garnison de Râdjpoutes.

Tandis que Câssim recon
place, il apprit par un de ses
que les assiégés croyaient
leur citadelle attaché à u
qui flottait sur la tour du te
sitôt il fit diriger des mac
tre ce nouveau palladium,
l'abattre. Le découragem

que la place fut empor-
ussitôt et sans resis-

›ntenta d'abord de faire
; les Brahmanes; mais,
qu'ils refusaient de se
singulier mode de con-
ına l'ordre de mettre à
ıx qui étaient âgés de
ıt ans; les autres et les
réduits en esclavage. Un
ui était enfermé dans la
enu à opérer sa retraite
bad; mais il y fut suivi
r, et obligé de capituler.
, s'emparant encore de
e Siouân et de Sâlem,
ı une grande armée com-
le fils aîné du râdja.
crut pas devoir accepter
lui était offerte, et se
on camp, en attendant
ıi lui arrivaient. Rallié
cavaliers, il reprit l'of-
ra enfin, après quelques
écisifs, sous les murs de

le râdja à la tête d'une
ıante mille hommes; et,
›roportion du nombre,
tua dans la bataille qui

mité du fils du râdja,
Brâhmanâbad, fut ra-
ɔurage de sa veuve: elle
ris de l'armée vaincue,
état de défense, et par-
ıtenir malgré toutes les
ınemi, jusqu'au moment
se déclara dans la place
efois, son courage ne
ıs encore; et la garnison
lammée par son exemple,
dévouer avec elle, selon
leur tribu. Les femmes et
ınt d'abord sacrifiées dans
puis les hommes se bai-
·ent un dernier adieu, et,
ırtes, se précipitèrent l'é-
lans les rangs de l'enne-
irent jusqu'au dernier.
·ise d'Alor, Câssim diri-
: sur le Moultan, dont il
ısi que du territoire qui

avait jadis formé tout le royaume de Dâhir. Le traitement qu'il fit subir au pays vaincu témoigne de ce mélange incroyable de modération et de férocité, qui caractérise les premières conquêtes des Arabes.

Les historiens mahométans prétendent que Câssim avait formé le projet de conquérir le royaume de Canoudje, sur le Gange, lorsqu'un revers inattendu vint l'arrêter au milieu de ses succès. Parmi les nombreuses captives qu'il avait faites dans le Sind, se trouvaient deux filles du râdja, Dâhir que par leur rang et leur beauté on crut dignes du harem du commandeur des croyants. On les lui envoya donc: mais quand la plus âgée arriva en présence du calife, dont la curiosité était déjà vivement excitée par ce qu'il avait entendu raconter de ses charmes, elle se mit tout à coup à fondre en larmes, s'écriant: « qu'elle n'était pas digne de lui, après avoir été déshonorée par Câssim avant de quitter son pays. » Le calife, séduit par la beauté de sa prisonnière et irrité de l'insulte qu'il croyait lui avoir été faite par son serviteur, donna l'ordre, dans le premier mouvement de sa colère, de faire périr Câssim, et de le lui envoyer à Damas cousu dans une outre. Quand ses ordres furent exécutés, il montra le cadavre à la princesse qui transportée d'une joie cruelle, déclara au calife étonné que Câssim était innocent; mais qu'elle avait agi ainsi pour venger la mort de son père.

Les progrès des armes mahométanes cessèrent avec la vie de Câssim. Ses conquêtes, remises à son successeur Temim restèrent au pouvoir de celui-ci et de sa famille pendant trente-six ans, après lesquels les musulmans furent chassés par la tribu râdjpoute de Souméra. Tout le territoire conquis retourna aux Indous, qui en gardèrent la possession pendant plus de cinq cents ans.

§ II. Les Ghaznévides.

Pendant les cinq siècles qui suivirent l'expulsion des Arabes, jusqu'à l'invasion des Tartares musulmans, l'histoire de l'Inde est à peu près inconnue. Les

[illegible]

Alptegin avait un escl[illegible]
Sebektegin, qu'il avait ja[illegible]
un marchand du Turkest[illegible]
par degrés s'était élevé si l[illegible]
confiance et sa faveur, q[illegible]
de son maître il était le [illegible]
gouvernement de son petit
devint son successeur.

La plupart des auteur[illegible]
[illegible] Alptegin donna sa fille
à Sebektegin, et le nomm[illegible]
son héritier. Ferishta préte[illegible]
[illegible] Alptegin étant [illegible]
aussi un fils nommé Isākh[illegible]
[illegible] accompagna dans u[illegible]
Bokhara. A la suite de
[illegible] dans un but de reconci[illegible]
[illegible] princes Samânis. Isākh
[illegible] par Manssour gou[illegible]
[illegible], et Sebektegin son
[illegible] mort deux an[illegible]
Sebektegin, [illegible] pour
[illegible] seulem[illegible]
fille d'Alptegin.

[illegible] à peine de pren[illegible]
[illegible] de son nouveau gou[illegible]
[illegible] de courir
[illegible].

L'[illegible] d'un gou[illegible]
[illegible], si près de leu[illegible]
[illegible] naturellement don[illegible]
[illegible] aux Indous; et il [illegible]
[illegible] que cette inquiétude
[illegible] de fréquentes inc[illegible]
[illegible]. A la fin, Djeipâl
[illegible] les États to[illegible]
[illegible] de Sebektegin, se d[illegible]
[illegible] offensive à son to[illegible]
[illegible] une grande ar[illegible]
[illegible] sortie de la
[illegible] à Cabo[illegible]
[illegible] Sebektegin. Tandi[illegible]
[illegible] leur
[illegible], elles furen[illegible]
[illegible] épouvantable
[illegible] tellement effr[illegible]
[illegible] à trai[illegible]
[illegible] pas disposé d[illegible]
[illegible] représentations; m[illegible]
[illegible] de pousser
[illegible], il consentit à
[illegible] cinquant[illegible]
[illegible] à payer une s[illegible]
sure.

nd il se vit en sûreté il re-
ılir cette dernière promesse,
ıême la mauvaise foi jus-
jeter en prison les envoyés
zin, chargés de poursuivre
sement du traité. Sebekte-
pas homme à laisser impu-
reille insulte, et il rassem-
t son armée. De son côté,
nt fait alliance avec les prin-
hi, d'Adjmir, de Câlendjar
udje, se remit en campagne
ırmée de 100,000 chevaux,
e immense multitude d'hom-
l. On se rencontra encore à
et les Indous, défaits, furent
jusque sur l'Indus. Sebek-
chi par le butin qu'il fit dans
vint prendre possession de
sur l'Indus, et y laissa un
avec 10,000 chevaux. Tou-
e poussa pas plus loin ses
rers le sud, rappelé de l'au-
s montagnes par les événe-
précédèrent la chute de la
amâni; il mourut en 997,
nquante-sixième année de
guant, « comme Philippe de
, sa pensée à son fils, en
ps que son royaume. »
t le célèbre sultan Mahmoud,
la gloire de sa maison
ı apogée. Les deux ou trois
années de son règne furent
par lui à s'affermir sur
de son père, à rétablir le
ı les États soumis à sa do-
et l'on prétend qu'il fit le
urner ses armes contre les
le l'Inde, s'il parvenait à
de tous ses ennemis. Il se
ıaravant au prince des Uz-
renverser la dynastie Sama-
hara, et réunit à son empire
rritoire de Maver-ul-Nahr.
on du vœu sanguinaire qu'il
il partit de Ghazna en l'an-
avec dix mille hommes de
l'élite, et fut joint à Pecha-
jeïpâl, prince de Lahore, à
e forces bien supérieures,
it d'ailleurs la présence de
s éléphants. Les deux en-
ivrèrent un combat acharné, dont Mahmoud sortit victorieux: Djeïpâl fut fait prisonnier avec quinze de ses principaux chefs, et cinq mille hommes de ses troupes restèrent sur le champ de bataille. Un riche butin tomba au pouvoir de Mahmoud. Entre autres objets précieux dont il s'empara, se trouvèrent seize colliers de pierres fines, dont l'un, appartenant au râdja en personne, fut estimé cent quatre-vingt mille *dinars* (environ 2,062,500 fr.). A la suite de cette victoire, Mahmoud étendit ses conquêtes jusqu'à Bahtindah ou Batneir, dans la province de Delhi, qu'il soumit à ses armes. Il rendit la liberté à son royal prisonnier, sous la promesse d'un tribut fixe; mais Djeïpâl, ayant été deux fois captif chez les ennemis implacables des dieux de son pays, était, par ce fait seul, déchu de l'autorité souveraine, conformément à une antique coutume de sa nation. Il céda donc les rênes du gouvernement à son fils Anoundpal, et se fit préparer un bûcher funéraire, sur lequel il s'offrit lui-même en holocauste à ses dieux.

L'exécution des projets ultérieurs de Mahmoud contre ce malheureux pays fut retardée par une expédition contre le prince de Seistan, qu'il défit et rendit son tributaire; ce fut dans cette occasion qu'il prit le titre de sultan, dont le prince vaincu l'avait politiquement salué. En 1006, il rentra dans l'Inde, où il s'empara du Moultân; mais il lui fallut aussitôt voler à la défense de ses propres États, envahis par la formidable coalition du monarque Uzbek de Kashgar et de son allié, le souverain de Khoten. Les troupes de Mahmoud, accablées par le nombre, commençaient à plier, lorsque le sultan, par un élan de valeur désespérée, ranima leur enthousiasme, et tourna la chance du combat contre ses adversaires. Les khans alliés n'effectuèrent pas sans peine leur retraite au delà du Djihoun. La rigueur de la saison empêcha Mahmoud de poursuivre ce nouvel avantage; mais, avant de prendre ses quartiers d'hiver à Ghazna, il courut châtier et détrôner à Pechaver un prince indou qui, après

une conversion feinte, venait de retomber dans le double crime de révolte et d'apostasie.

Au printemps de l'année 1009, Mahmoud eut à lutter contre les forces réunies de tous les princes indous régnant depuis la rive occidentale du Gange jusqu'à la rivière Nerbudda, dont les armées s'étaient assemblées dans les plaines de Peshawer, sous le commandement de P[illegible], fils d'Anandpâl, souverain de Lahore, à l'effet de punir l'ennemi [illegible] de la patrie et [illegible] communes. Durant l'espace de quarante jours, les deux armées restèrent [illegible] en présence l'une de l'autre, sans en venir aux [illegible] les Indous [illegible] leur nombre s'accroître [illegible] de nouveaux renforts. [illegible] ses flancs [illegible] retranchements, [illegible] de son front [illegible]. Dans cette [illegible]

de la foi mahométane et a[illegible]
mains pauvres.

Dans le cours des anné[es] 1011, Mahmoud reprit ses [illegible] contre le territoire indien; au retour de cette expédi[tion] fut, dit-on, suivi jusque dan[s] [illegible] tale par les envoyés suppl[iants] monarque suzerain des p[illegible] dous (probablement Anoun[illegible] lui offrait, pour prix de la [illegible] tribut annuel de cinquante [illegible] outre une contribution en [illegible] en objets précieux. Le sultan [illegible] à cet accommodement, et des [illegible] commerciales paraissent s'êt[re] [illegible] ou renouvelées entre les hab[illegible] deux contrées ennemies. L'a[illegible] vante, Mahmoud utilisa ses [illegible] soumettant les Afghans d[illegible] territoire montueux situé a[illegible] Ghazna, dont les princes dev[illegible] verser par la suite la dynasti[e] [illegible] moud, et détruire de fond [illegible] sa splendide et riche capitale [illegible] prit alors la conquête de Ca[illegible] des districts élevés qui l'avo[illegible] rendaient l'exécution suffit [illegible] per durant plus d'une cam[illegible] fut ainsi qu'il fraya à son a[illegible] res des terres riveraines du [illegible] travers la chaîne du Thibet; [illegible] valler le territoire du râdja d[illegible] [illegible], en traversant le [illegible] de Cachemir, sur la grand[e] [illegible] Cambodje, que, selon Ferisht[a] [illegible] armée étrangère n'avait app[illegible] puis le temps de Gushtasp, p[illegible] [illegible] de Perse. » Au comm[illegible] de l'année de l'hégire 409 (a[illegible] chrétienne 1018), aussitôt [illegible] eut commencé à éveiller l[illegible] du printemps, Mahmoud, [illegible] cavaliers d'élite et tr[illegible] hommes de pied, levés dans [illegible] [illegible] dans le Mawer-ul-Nah[r] [illegible] Khorassan et dans les provi[nces] [illegible], entreprit cette expéd[ition] [illegible] Cannodje était situé à [illegible] de marche de Ghazna, et se[illegible] [illegible] qui en séparaient la ro[illegible] que Mahmoud fut parvenu [illegible] tière de Cachemir, le prince q[illegible]

nvoya des présents de toute
composant d'objets tout à
rieux et estimés dans son
après avoir, non sans de
fficultés, fait franchir à ses
chaîne de montagnes, le
nétra dans les plaines de
n, chassant devant lui tout
ya de lui résister, et s'avan-
Canoudje. Il vit là une ville,
rishta, « qui, sous le double
s fortifications et de l'archi-
ouvait justement se flatter
pas d'égale. Le prince in-
mmé Korra, qui commandait
e riche cité et qui affec-
ployer la plus pompeuse ma-
, se trouvant ainsi attaqué
iste, n'avait pas eu le temps
tre sur la défensive, ni de
troupes. Terrifié par l'aspect
imposantes et de l'attirail
qui environnaient le roi, il
dans cette position critique,
r la paix, et se transporta
sa famille dans le camp de
, auquel il se rendit à merci.
auteurs ajoutent qu'il alla
qu'à embrasser la foi maho-

oudje, où il ne resta que
, le conquérant marcha sur
ville du Doab, et dont le
retira à son approche, ne
ns sa capitale qu'une garni-
fût réduite à capituler. Le
la ville, plus le payement
t fixé à cinquante éléphants
ent cinquante mille roupies,
prix auquel elle obtint la vie
vin, château fort qui s'éle-
s rives de la Djamna, attira
regards de Mahmoud; Cal-
commandant de cette place,
se rendre au sultan, l'éva-
n, pacifiquement; mais une
nue entre quelques soldats
armées adverses ne tarda
ner une action générale. La
e partie des troupes du râdja
itée dans le fleuve; et Cal-
au désespoir, après avoir
son glaive sa femme et ses
ait un terme à ses propres

jours. Soixante-dix éléphants de guerre faisaient partie du riche butin qu'on trouva dans le fort. Mahmoud n'y séjourna que le temps nécessaire pour reposer ses troupes, et se dirigea de là sur la ville sainte de Mathura (ou Mitha), située sur la rive occidentale de la Djamna, qu'il prit sans peine et livra au pillage. Les trésors qui y étaient entassés et qui tombèrent entre ses mains paraissent tenir du prodige. Il trouva, dit-on, dans les temples, cinq grandes idoles de pur or, dont les yeux en rubis furent estimés chacun cinquante mille dinars. Sur une autre idole il trouva un saphir du poids de quatre cents *miskals;* et la statue elle-même ayant été fondue, rendit quatre-vingt-dix-huit mille miskals d'or fin. On trouva, en outre, dans la place plus de cent idoles en argent, qui, réduites en lingots, suffirent à charger un pareil nombre de chameaux. Mahmoud était dans l'intention de détruire les temples; mais, soit que ce fût une entreprise inexécutable, soit qu'il fût détourné de cette résolution par l'admirable beauté des édifices dont il s'agit, il renonça à ce projet. Il demeura à Mathura vingt jours, pendant lesquels un incendie éclata, et dévora une grande partie de la ville. Il la quitta pour aller attaquer les autres places fortes du district, dont quelques-unes se firent assiéger pendant longtemps et ne furent réduites qu'avec difficulté. Enfin, chargé de dépouilles et encombré de captifs, Mahmoud regagna à petites journées, par la voie de Lahore, sa capitale Ghazna, où l'ouverture du bagage royal déploya aux regards des habitants étonnés un luxe de trésors et de richesses tel que jamais jusqu'à ce jour ils n'avaient vu rien de comparable. Le butin se composait de vingt millions de *dirhems* en lingots (plus de 12,000,000 fr.), outre des bijoux, des perles et d'autres objets précieux, pour une valeur inestimable ; il ramenait de plus trois cent cinquante éléphants et cinquante-trois mille prisonniers. Les dépouilles échues à l'armée ne le cédaient point à celles qu'on avait réservées

[illegible] sécurité.

Pendant une période de trois an- [illegible] complu [illegible] de sa gran- [illegible] de sa capitale; mais [illegible] le râdja de Ca- [illegible] assailli et tué par une [illegible] voisins, à la tête de [illegible] se trouvait Nanda, radja de [illegible] le tirer de son inaction. [illegible] marcha de nouveau [illegible], et, franchissant cette [illegible] il s'engagea dans le pays mon- [illegible] de Bundelkood, dont le râ- [illegible] découragé battit en retraite devant

lui; il dut donc se b
toute la région par le
à en emmener quelqu
éléphants. L'année sui
tra sur le territoire de
l'intention d'y réduire
de Locote; mais, l'a
prenable, il assouvit s
sur la ville de Lahore
et au gouvernement de
puis un de ses omrah
près, il se rendit p
contrée dans celle d'A
investit successivemen
Goualior et de Calinga
forteresses, assises dan
étaient en mesure de
forces qu'eût pu met
ment contre elles un
que; et Mahmoud
trop de difficulté à reti
en acceptant un traité
nant la remise qui lui f
sents considérables et
nombre d'éléphants. De
na, il fit, dit-on, le dén
ses troupes, et trouva
vaient, sans compter c
dans les diverses gar
quante-cinq mille caval
treize cents éléphants
hommes d'infanterie.

Dans la 416e année
du Christ 1025), Mahm
dans une nouvelle gue
nation contre les idol
Cette expédition, qui fu
eut pour objet de détru
temple de Somnâth,
Kattiwar, district du
prêtres de cet établisse
avaient crié bien haut
des peuples de Delhi e
les avaient seuls livrés
des musulmans, et que,
piété, leur dieu aurait
per en un clin d'œil le
Mahmoud. Le dixième
bân, an de l'hégire 415
1024), Mahmoud, dit F
Ghazna à la tête de tren
liers; il arriva à Moultan
de ramzân (20 octobre).
il paraît avoir longé le

[redacted]

l saccagea, et d'où il s'a-
Neherwâla, *Pattan*, ou
pitale du Gouzerat, vers le
opposait son zèle religieux
moins son avarice. Pen-
ours la garnison indoue
poussa les attaques impé-
assiégeants, auxquels elle
uyer des pertes considé-
roisième, une armée in-
secours de la ville. Dans
ui s'ensuivit, la victoire
iteuse, lorsque deux prin-
Byramdeo et Dobiseli-
irent leurs compatriotes
forts qui semblaient pré-
ée musulmane une défaite
ahmoud, voyant l'ardeur
ralentir, jugea aussitôt
désespéré pouvait seul les
er à une destruction to-
ça en bas de son cheval,
rnant contre terre, invo-
veur l'aide du vrai Dieu
olâtres obstinés. Prenant
la main un de ses plus
aux, il l'invita à se join-
s une charge qui leur as-
ire, ou tout au moins la
artyre. L'exemple donné
rain réchauffa l'enthou-
qui de ses troupes, qui,
sitôt d'une valeur déses-
nordre la poussière à cinq
s. Les Indous se déban-
toutes les directions; et
e Somnâth, voyant avec
sultat si inattendu de la
nna la place qu'elle avait
c tant de courage, pour
bord de ses embarca-
iqueur prit aussitôt pos-
conquête. En arrivant au
écouvrit une vaste salle
e élevée s'appuyait sur
piliers, couverts de la-
arsemés de pierres pré-
lampe suspendue, dont la
flétait dans les innombra-
ui paraient l'édifice, pro-
temple une lueur vive et
te; tout autour de la salle
s le long des parois des
gurines en or et en ar-gent, de toute forme et de toute dimension. Dans le milieu du temple on voyait se dresser une gigantesque idole, faite d'un seul immense bloc de marbre, dont une partie était enfouie sous les dalles du temple. Indigné à cet aspect, le zélé musulman Mahmoud brisa le nez du dieu d'un coup de sa masse d'armes, et donna aussitôt des ordres pour qu'il fût mis en pièces. En vain les prêtres offrirent des *crores* de roupies pour racheter leur dieu de cette ignominie; Mahmoud dédaigna ce trafic d'une idole, et son zèle d'iconoclaste fut amplement payé par la découverte qu'amena cette exécution, d'une immense quantité de pierres précieuses cachées dans les flancs de la statue, circonstance qui explique du reste l'offre intéressée des Brahmanes. Entre autres objets de prix qui tombèrent pareillement au pouvoir de Mahmoud, se trouva une chaîne d'or du poids de quarante *maunds*, qui, suspendue au sommet de l'édifice, supportait une grande cloche destinée à appeler les fidèles à la prière. Outre deux mille Brahmanes qui officiaient dans le temple, cinq cents danseuses, trois cents musiciens et trois cents barbiers faisaient partie du personnel de cet établissement religieux. Le trésor enlevé à ce célèbre sanctuaire ne fut pas évalué à moins de vingt millions de dinars d'or, c'est-à-dire à environ 250,000,000 fr. On porte à cinquante mille le nombre des fanatiques adorateurs de l'idole, qui furent massacrés par la milice musulmane.

De Somnâth, Mahmoud s'avança vers le fort de Gundia, situé sur la côte à quarante parasanges de cette ville, et qu'il prit d'assaut; il retourna ensuite à Neherwala (ou Narwalla), capitale du Gouzerat. Là, suivant Ferishta, il fut tellement charmé de la salubrité de l'air, de la fertilité du sol et de l'agrément du site, qu'il résolut de faire sa capitale de cette ville, en transférant le gouvernement de Ghazna à son fils Mussaoud. Il inclinait d'ailleurs pour ce parti avec d'autant plus de force qu'il projetait alors l'armement d'une flotte, à l'aide de laquelle

il comptait opérer la conquête de Ceylan et celle de la contrée lointaine de Pegu. Mais ses chefs s'opposèrent à l'abandon de leur pays natal; et Mahmoud, cédant à leurs conseils, laissa le gouvernement du pays à un Brahmane de race royale, qu'il y nomma son vice-roi. Pendant son retour, ayant appris que le râdja d'Adjmir et le prince fugitif de Neherwala avaient réuni une grande armée pour couper sa retraite dans le désert, il prit la route de l'Indus et de Moultan; mais il faillit être victime de la traitrise d'un prétendu guide, lequel se trouva être un prêtre de Somnâth, et par qui, durant trois jours et trois nuits, les troupes furent égarées dans un désert sablonneux, où elles ne purent trouver ni eau, ni pâturages. Enfin, après beaucoup de souffrances et d'obstacles vaincus, il fut assez heureux pour ramener son armée à Ghazna, d'où il était absent depuis deux années et demie.

Sa dernière expédition dans l'Inde fut entreprise en 1027, et dirigée contre les *Djâts* de Moultan, qui avaient harcelé son armée à son retour de Somnâth. Le territoire de cette tribu était borde par la rivière qui prend sa source dans les montagnes de Jebal i ou de Joud; en sorte que, pour la soumettre, il fallait préalablement se rendre maître des ... qui protégeaient le pays où elle avait fixé sa résidence. A peine arrivé à Moultan, Mahmoud fit armer en guerre quatorze cents bateaux, au moyen de ... ou becs de fer fixés sur la proue; vingt archers montèrent dans chacune de ces embarcations, qui furent pourvues en outre d'artifices en naphte. Les Djâts, ayant eu avis de ces formidables préparatifs, envoyèrent leurs femmes et leurs enfants, avec leurs objets les plus précieux, dans une île sûre, située parmi les îles de l'Indus, et se disposèrent à répondre à l'attaque de Mahmoud avec quatre mille bateaux; quelques auteurs disent ... [illegible] ... s'engagea entre les deux flottes. En heurtant les becs de fer des embarcation[s] ...manes, dont ils n'étaient p[...] parés à recevoir le choc, le[s] indous perforés furent coulé[s] chavirèrent; d'autres furent e[...] et l'incendie se répandit bie[n] toute la flotte; un grand n[...] Djâts tombèrent percés des f[...] nemies; ceux qui s'échappè[rent] nage furent un peu plus; ta[...] au fil de l'épée, ou furent, [...] familles, emmenés en escl[avage] leurs cruels vainqueurs.

Après cette victoire nava[le] moud retourna en triomphe [...] Dans la même année, il défi[t] mée de Turkomans Seldjou[...] avait envahi ses possessions [...] Marchant ensuite sur Rhey, [...] la portion de l'Irak Adjemi [...] appartenu aux princes dila[...] donna le gouvernement de [...] d'Ispahan à son fils Muss[...] après son retour dans sa ca[...] ressentit les premières attei[ntes] maladie qui devait l'emporte[r] dans ce fâcheux état de santé [...] rendit à Balkh pour y régler [...] affaires; et, au printemps d[...] rentra pour la dernière fois da[...] na, où il expira le 29 avril, [...] soixante-troisième année de [...] de son règne la trente-quatri[ème].

Mahmoud peut certainem[ent] tendre à une place très-élev[ée] les héros de l'islamisme, et l[...] pompeux que ses atrocités g[...] ont reçus des historiens ma[...] ne doivent point surprendre. [...] le plus grand empire asiatiqu[e] mais prince mahométan eût e[...] pouvoir jusqu'à l'époque où [...] S'étendant de l'Oxus à l'océa[n] cet empire n'était limité à l'o[...] par la Géorgie et Bagdad, à [...] par le Gange. Sa cour effaçait [...] deur tout ce qu'on avait vu [...] siècles passés: les étudiants et l[...] de toutes les parties de l'Asi[e] vaient des encouragements et l[...] tion la plus magnifique. Le t[...] que Ferdousi eut à subir [...] moud contraste toutefois av[ec] générosité habituelle de ce m[...]

[redacted]

:re persan lui présenta *neh*, poëme composé sultan, il n'en reçut ·ation qu'un froid ap-lonné à sa diligence; plaignit de cet oubli tes épigrammes, Mah-nettre autant de me-nonnaie qu'il y avait s son volume, c'est-à-ille. Le poëte vit une tte misérable récom-:it vivement l'outrage. a s'expatriant une vé-re, il s'enfuit de Ghaz-placer sous la protec-e Bagdad. Cependant ntra libéral dans d'au-:es, et l'on cite de oles du privilége qu'a-·légante de le charmer l était poëte lui-même, unesse, une traduction :é composé sur l'art de un Brahmane indien. endre d'un sentiment le poëte persan? ou ntra-t-il trop mauvais ont là des questions nporte peu. Mahmoud t, comme le qualifie rand homme, » sinon rince; » et peut-être ne manque-t-elle pas il fit beaucoup de mau-en vue d'un principe nbre « des vertus émi-emment princières dont it M. Maurice, « bril-un courage inébran-fonde sagesse politi-coup d'occasions, une e. Mais toutes ces es étaient ternies par natisme et son avarice est pas toutefois son bien sa cruauté, qui estée. Sa haine pour bien près d'être une i l'enthousiasme reli-de la dévotion réelle; évotion du musulman re sauvage et flegma-c'était une dévotion sans religion, un zèle sans piété et sans humanité.

Longtemps avant sa mort, Mahmoud avait déclaré son fils favori Mohammed héritier du trône de Ghazna, en assignant à son frère aîné les territoires d'Irak et de Tabriztan. Mais Mussaoud, que Ferishta nous représente comme un second Roustem, n'était pas homme à accepter un arrangement qui le privait des honneurs attachés à la primogéniture; et l'infortuné Mohammed, trahi par ses propres courtisans, perdit du même coup le trône et la vue. La première partie du règne de Mussaoud fut prospère, et, pendant cette période, les malheureux Indous furent voués à souffrir de nouvelles incursions de la part de l'armée musulmane. A cette époque, les Seljoucks, ayant franchi le Djihoun, avaient pris possession des territoires de Nissa et d'Aberwed, et s'étendaient dans le Khorassan. Contrairement à l'avis de ses ministres qui lui remontraient l'urgence de repousser dès l'origine les usurpations de ces formidables aventuriers, Mussaoud, trop préoccupé d'agrandir ses conquêtes indiennes, n'avait pu prendre en temps utile les mesures nécessaires à la sécurité de ses propres Etats. Il fut toutefois distrait de ses plans ambitieux par une dépêche reçue du Khorassan, où on lui mandait que « ses ennemis, naguère simples fourmis, étaient devenus petites couleuvres, et que, si l'on ne se hâtait de les détruire, ils deviendraient bientôt serpents. » Mais « l'étoile de la fortune royale, » s'écrie Ferishta, « touchait alors au seuil du temple de l'adversité. » Tandis que Mussaoud marchait au secours de Balkh, menacé par un parti ennemi, un autre corps seljouk s'empara de Ghazna, et commit des déprédations dans cette capitale, d'où l'on parvint au reste à le chasser temporairement. Dans la guerre qui suivit ces premières hostilités, Mussaoud déploya une grande valeur personnelle, et fit essuyer aux Seljouks des défaites multipliées; mais, à la fin, ces belliqueux Tatares remportèrent à Dindaka une victoire com-

plète, que contribua, dit-on, à leur assurer la couardise ou la désertion perfide de plusieurs généraux ghaznévides; et le sultan fut repoussé avec perte dans sa capitale. Arrivé à Ghazna, il assouvit son ressentiment sur ceux de ses ministres ou de ses chefs militaires auxquels il attribuait la désastreuse issue de la guerre. Ayant ensuite dépêché son fils Modoud à Balkh avec de nombreux renforts, il se hâta d'évacuer Ghazna avec tous ses trésors, et d'aller prendre dans l'Indoustan ses quartiers d'hiver. Mais, en traversant le Djihoun, il se laissa séparer par mégarde du train de ses équipages, et un corps d'esclaves impériaux profita de cette occasion pour piller le trésor. Les troupes s'en étant aperçues, voulurent avoir part au butin. Un désordre général s'ensuivit, et les fauteurs du trouble, pour se mettre à couvert de la vengeance du sultan, portèrent pour la seconde fois l'aveugle Mohammed sur le trône précaire dont Mussaoud l'avait précipité. Abandonné par tous ses sujets, ce dernier fut emprisonné dans la forteresse de Kurri, où peu après il fut mis à mort par son neveu Ahmed, en 1041, dixième année de son règne.

En apprenant la mort de son père, Modoud leva aussitôt le camp qu'il avait devant Balkh, et marcha sur Ghazna, où se trouvait Mohammed avec ses trois fils, mandés en toute hâte des rives de l'Indus. L'armée de l'oncle et celle du neveu se trouvèrent face à face dans le désert de Deymîr, et, dans le combat qui s'engagea entre elles, la victoire se déclara en faveur de Modoud. Le roi aveugle fut immédiatement égorgé, avec deux de ses fils et tous ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Mussaoud; Abdulamin seul fut épargné dans ce massacre, en considération de l'humanité qu'il avait témoignée à son malheureux oncle. Sur le champ de bataille même, Modoud fonda la ville de Fatti-abad (cité de la Victoire). Il fit ensuite dans Ghazna une entrée triomphale, et, peu de temps après, fit passer sur sa tête la souveraineté incontestée des provinces indien-

nes. Mais les habitants de ce
reuses contrées se livrèrent
règne de ce sultan, à des ef
fois couronnés de succès, po
le joug qui pesait sur eux dep
temps. Le prince de Delhi,
plusieurs râdjas voisins, leva
imposantes, et reprit aux go
ghaznévides les villes de Ha
nassar, ainsi que leurs dépen
fort de Nagracout, après u
quatre mois, fut obligé de ca
l'idole, jadis arrachée au
cette place, y fut solennelle
tallée en grande pompe et r
ce. Encouragés par les succè
de Delhi, les chefs indiens d
se mirent en campagne et i
Lahore. « Pendant sept mo
rishta, les mahométans
maintenir dans cette ville, la
de rue en rue; puis ayant t
fin, une sortie désespérée, il
les Indous dans leur camp, e
grand carnage, et mirent l
fuite. »

Du côté du Khorassan, l'en
névide allait sans cesse se réd
vant les empiétements de la
seljouke. Modoud envoya po
battre, en 1045, une armé
battue et repoussée avec per
Arslan, dont l'heureuse fort
dait l'éminente valeur. Balk
sieurs fois pris et repris pa
peuples belligérants, et fin
ter au pouvoir de l'ennemi. .
époque, Candahar paraît
occupé par une horde de T
Enfin, Modoud se mit en p
la tête d'une armée form
proposant de la conduire p
de Caboul dans la province
tan, que venaient d'envahir
cieux aventuriers; mais il
arrivé au fort de Sânkout,
d'un accès de colique violen
contraint de retourner à G
il expira en décembre 1049
règne de huit ans.

Les obscures annales de l
ghaznévide n'offrent plus n
qu'une suite nauséabonde de
étroites, de massacres et

[redacted]

a bas âge de Modoud
ı de jours après son
inal, en faveur de son
, lui-même, céda le
le deux années, à Ab-
ls du sultan Mahmoud,
e ne fut pas de longue
Haujeb, général turc
ıltan Modoud, que ce
investi du gouverne-
, se dégageant de tout
e envers la famille de
ha sur Ghazna qui tom-
ir, ainsi que le sultan
's du sang royal. L'u-
nettre à mort et s'em-
'té souveraine, apres
la sœur de Modoud
emme. Au bout de
il fut assassiné par
es principaux *emirs*
mirent sur le trône
du sultan Mussaoud.
e de ce dernier, qui
, son général Noush-
er aux Turkomans-
sanglantes défaites.
ème bataille, ce fut
ıux Alp Arslan qui
échange amiable de
ıivi d'une trêve entre
Le sultan Ibrahim,
ı père en 1058, con-
ec le souverain turc
Perse, dont la puis-
ılors depuis le désert
ux rives de l'Oxus.
ıre plus étroite unit à
ljouk son successeur
ɔud III, qui épousa la
ıah.
tenant aux affaires de
ègne du sultan Ibra-
itions heureuses fu-
les Ghaznévides jus-
lu Gange. La seconde
1079, et le monar-
son zèle religieux, la
ınne; les conquêtes
urent tellement bril-
ui firent décerner les
ıffer et d'*Al Man-*
e le conquérant et le
pendant les seuls dé-

tails qui nous soient parvenus à cet égard ne sont relatifs qu'à la prise des forts d'Ajodin et de Rupal, et à celle d'une ville située à peu de distance de cette dernière place, dans une vallée environnée de montagnes presque insurmontables, et qui avait pour habitants une tribu distincte et indépendante, primitivement fixée dans le Khorassan. L'armée ghaznévide souffrit beaucoup dans le passage de ces montagnes, où les pluies la surprirent, et campa trois mois sans coup férir devant la ville en question. Après un siége de quelques semaines, elle la prit enfin d'assaut, et y fit, disent les historiens mahométans avec leur exagération habituelle, cent mille prisonniers, qu'elle emmena à Ghazna. Ibrahim nous est représenté par ses panégyristes comme un prince charitable, religieux et juste, protecteur des savants et calligraphe accompli. Il engendra trente-six fils et quarante filles, et, après un règne paisible et heureux, qui avait duré quarante ans, il mourut en 1088, laissant le trône bien affermi à son fils Mussaoud III. On attribue à ce sultan des sentiments de justice et d'affection pour ses sujets, non moins estimables que ceux de son prédécesseur, et son mariage avec la sœur du schâh régnant de Perse lui assura un règne paisible de seize ans. Son lieutenant, Hanjeb Togha-Tekin (Tigha Tiggi), conduisit de Lahore un corps de troupes au delà du Gange, et poussa ses incursions dans l'Inde plus loin que n'avait fait encore aucun général musulman, Mahmoud excepté. Il renouvela les scènes de pillage et de dévastation qu'avait jadis multipliées dans ces mêmes contrées ce conquérant impitoyable; mais sans y faire comme lui, autant du moins qu'on peut le croire, d'établissements durables. Après avoir pillé nombre de villes et de temples, le général ghaznévide retourna en triomphe à Lahore, qui commença dès lors à être considérée comme la seconde capitale de l'empire.

A la mort de Schah Mussaoud, en 1114, Arslan Schah (Arsilla) monta

sur le trône de son père, après avoir trempé ses mains dans le sang de l'héritier légitime du trône, Scheirzand, et fait emprisonner tous ceux de ses autres frères dont il parvint à s'emparer. Behram Schah, l'un de ces derniers, réussit néanmoins à s'échapper, et alla chercher un refuge à la cour de son oncle, sultan Sanjur, qui avait alors le gouvernement du Khorassan. Grâce à cet auxiliaire puissant, le prince fugitif fut trois fois assis sur le trône de son père, Arslan ayant été autant de fois vaincu et expulsé; à la troisième enfin, il fut pris et mis à mort. Pendant le règne turbulent et si souvent interrompu d'Arslan Schah, Ghazna fut en partie consumé par la foudre. Behram fut, dit-on, un prince juste et généreux, et se montra le patron libéral des sciences. Ce fut sous ses auspices que les *Kaleila Doumna* (fables de Bidpâi) furent pour la première fois traduites en persan. Pendant les jours de sa prospérité, ce prince fit dans l'Inde deux voyages, dont le premier eut pour objet de réduire à l'obéissance Mahommed Bahlim, vice-roi de Lahore, pour Arslan Schah, qui résistait à l'autorité de Behram. Ce dignitaire fut vaincu, et, après un court emprisonnement, réinstallé dans son gouvernement. Pendant que Behram Schah retournait à Ghazna, Bahlim fit élever, dans les districts montagneux de Scroâlik, la forteresse de Nagour, où il conduisit sa famille et déposa ses objets les plus précieux, comme dans un asile sûr. Levant alors une nombreuse armée d'Arabes, de Turcs et d'Afghans, il commença à s'agrandir en commettant des déprédations sur les territoires des râdjas voisins; puis, enhardi par ces premiers succès, il osa aspirer à se rendre indépendant. Cette révolte amena la seconde expédition de Behram Schah dans l'Inde. Les deux armées se rencontrèrent près de Moultan, et, après un combat acharné, Bahlim fut mis en fuite avec ses dix fils. Dans sa retraite précipitée, il s'engagea avec eux dans de profonds marécages, où ils furent

tous engloutis avec leurs n
De retour à Ghazna, Behr
fit exécuter publiquement Ma
prince Deljhour, et gendre d
Bahlim. Cet acte arbitraire
la ruine de sa dynastie. Le
prince supplicié, Seyf-ul-Di
marcha aussitôt, à la tête d
considérables, sur Ghazna,
approche Behram évacua po
fugier dans le fort de Kirı
au milieu des montagnes. Se
entra sans coup férir dans Gh
se fiant à l'humeur pacifique
tants de cette capitale, se h
renvoyer son frère Allah-ul-
la plus grande partie de so
Mais à l'entrée de l'hiver, et
que les neiges eurent rendu
cable le passage des montagn
jhour Behram Schah, avec qui
habitants de Ghazna avaient e
une correspondance secrète
tout à coup devant Ghazna,
forces imposantes. Seyf-ul-D
par ses perfides conseillers,
gnit pas de marcher à la renc
Behram; mais, entouré de c
teurs, il fut saisi, et livré à
nemi mortel. Le traitement q
subir Behram Schah fut auss
qu'inhumain. Monté sur un
furieux, la face noircie et tour
la queue de l'animal, il fut p
au milieu des huées et des out
la populace, dans les murs de
et mis ensuite à mort dans un
où aucun genre d'ignominie o
ture ne lui fut épargné : on e
tête au sultan Sanjour.

Ce trait de barbarie sauvag
sur les Ghaznévides un châtim
rible. En apprenant l'horribl
ment infligé à son frère,
Din, bouillant de rage et d'
tion, marcha sur Ghazna av
les forces qu'il lui avait été po
lever. Behram s'avança contr
des éléphants et une armée bi
rieure en nombre; il fut né
battu et ne trouva son salut
une fuite précipitée. Il ne surv
au reste à sa ruine, et mourut
grin, dit-on, soit à Ghazna,

de Lahore, immédiatement
ıtaille, en 1152, après avoir
te-cinq ans sur Lahore et
l eut pour successeur son
an, qui se retira immédiate-
: toute sa cour au delà de

›bstacle ne s'opposait donc
ntrée du prince de Ghour
rtunée capitale de ce royau-
t livrée à toutes les horreurs
, du massacre et de l'incen-
ant sept jours consécutifs
t l'œuvre de vengeance; et
lifices de cette cité naguère
ıuse, qui avaient appartenu
ıbhorrée de Sebektegin, fu-
ts en cendres ou rasés au
ı sol. Lorsque ce barbare
se détermina enfin à retour-
on pays natal, il se fit suivre
›h par un grand nombre de
rincipaux citoyens) captifs,
ın portait à son cou un sac
qui plus tard, par un raffi-
: cruauté tout oriental, fut
ıang des porteurs, et servit
r pour la construction des
ı château qu'Allahul-din fit
s cette ville.
, ainsi dévasté, tomba en-
›uvoir de la tribu turkomane
ȷui, à la même époque, en-
le Khorassan et fit prison-
ıltan Sanjur. Elle le retint
›n captivité (dix, au dire de
ıuteurs), au bout desquels
eur fut repris par les Ghou-
dant cet intervalle de temps,
Behram Schah termina à
n règne, dépourvu de gloire
ıse troublé, sur les provinces
de l'empire démembré, qu'il
·ernées sept ans. A sa mort,
II, son fils, dernier de cette
ıta sur le trône de Lahore.
règne, l'armée ghourienne,
r pris Pechaver, l'Afghanis-
tan et le Sinde, se présenta
ıurs de Lahore. La place
forte pour être prise d'as-
Ghouriens furent deux fois
lever le siége, acceptant un
les otages de Khosrou pour
prix de cet armistice. Dans une troisième expédition, entreprise en 1186, le général ennemi, ayant fait un circuit, prit la ville par surprise; et ainsi furent substitués, sans effusion de sang, les princes de Ghour à l'apanage de la maison de Sebektegin, qui avait régné deux cent onze ans. L'infortuné Khosrou et toute sa famille furent égorgés peu de temps après.

Empire Patan ou Afghan. Mahommed Ghouri, le vainqueur de Lahore, agit dans cette circonstance comme général et lieutenant de son frère aîné Yan-ul-Din, à qui était échue la souveraineté nominale des États ghouriens. Il séjourna peu de temps à Lahore, et, en ayant confié le gouvernement au vice-roi de Lahore, il retourna à Ghazna, qui, à cette époque, paraît remonter au rang de capitale. Il partit de là en 1191, pour envahir l'Adjmir; mais, sur les rives du Sursutty (Sarasouati), il se trouva en présence d'une nombreuse armée indoue, commandée par les râdjas ligués d'Adjmir et de Delhi, qui lui fit essuyer une défaite totale. Les fuyards musulmans furent poursuivis l'espace de quarante milles par l'ennemi victorieux, et Mahommed se réfugia à Ghour avec les débris de son armée. En peu de mois il se trouva en mesure d'envahir l'Inde une seconde fois, et se mit en campagne avec cent mille cavaliers turcs, persans et afghans. Il fut bientôt joint par les confédérés, à la tête d'une armée trois fois plus nombreuse; mais la supériorité de ses manœuvres lui valut cette fois une victoire complète. Le roi de Delhi resta avec beaucoup d'autres princes sur le champ de bataille, et le râdja d'Adjmir fut pris et mis à mort. Les forts de Sursutty, de Samana, de Koram et de Hassi se rendirent au vainqueur; Adjmir fut pris d'assaut, et tous ses habitants furent massacrés inhumainement ou emmenés en captivité. Delhi se sauva temporairement par une prompte soumission et l'acquittement d'un fort tribut.

Mahommed retourna à Ghazna, chargé d'un immense butin, laissant son

général favori Kattib dans la ville de Koram, avec des forces considérables et le titre de vice-roi. Cet heureux esclave réussit à s'emparer, peu de temps après (en 1193), de la ville de Delhi, où il établit le siége de sa vice-royauté. L'année suivante, il passa la Djamna, prit d'assaut le fort de Kale, et opéra ensuite sa jonction avec Mahommed, qui se dirigeait sur Canoudje. Le maha-râdja de Canoudje et de Bénarès ayant voulu leur résister, fut complétement défait, et le fort de Hassi, qui contenait ses trésors, tomba au pouvoir de ses ennemis. Mahommed pénétra alors dans la ville de Bénarès, où il détruisit les idoles d'un millier de temples, et chargea quatre mille chameaux du butin dont il s'empara. Puis, confirmant Kattib dans la vice-royauté de l'Inde, il retourna à Ghazna.

On trouve dans l'Ayïn Akbïry un récit différent de celui qui précède, et on ne peut plus romanesque, des circonstances qui amenèrent la conquête ghaznévide et la fondation du royaume mahométan de Delhi. Le monarque qui y régnait à l'époque de cette invasion était, dit-on, le râdja Pithowra, de la race de Chorohan. Les historiens indous prétendent que ce râjah avait gagné sept grandes batailles sur le sultan de Ghour, Mouz-ud-din-sam; mais la huitième, livrée près de Tanassar, dans l'année de l'hégire 588 (an du Christ 1191), contre le sultan Sehabad-ud-din, lui coûta le trône, la liberté, et peut-être la vie. Sa chute est attribuée aux circonstances suivantes. Le maha-râdja, ou empereur de l'Inde régnant à cette époque, était Jychund (Jya Chandra) Rathore, dont la capitale était Canoudje. « Tous les autres râdjas lui rendaient hommage; et ce monarque était d'un naturel si débonnaire, que beaucoup de Persans et de Tatares étaient passés à son service. » Il résolut enfin d'accomplir le *raj-son-yug*, grand sacrifice qui devait mettre le sceau à sa suprématie; tous les râdjas des environs vinrent à sa cour pour assister à cette cérémonie, excepté le râdja Pitho-

wra, qui prétendait lui-même
minence. « Jychund se di
marcher contre lui à la tête
mée, lorsque ses courtisans
sentèrent que l'exécution d'
entreprise demanderait bea
temps, tandis que l'on touchait
fixée pour le sacrifice. Le
céda à leurs remontrances;
rendre la fête aussi complète
sible, malgré l'absence de Pi
ils firent mouler en or sa stat
placée à l'entrée du temple,
sée y remplir l'office de port
rieux de cet affront, Pitho
au sacrifice sous un déguisem
compagnie de cinq cents hom
terminés : là, ayant fait un gr
nage parmi les assistants, il
de sa statue et se retira au p
En écoutant le récit de cet
intrépide, la fille de Jychund,
sur le point de s'unir à un au
ja, tomba amoureuse de Pit
et refusa son consentement au
projeté. Irrité de sa conduite,
la chassa de son harem, et la
dans un palais isolé. Lorsque
parvint aux oreilles de Pitho
résolut, transporté d'amour e
ge, de rendre la liberté à cet
princesse. Dans ce dessein, il
avec le musicien Chanda que
nier se rendrait à la cour de J
sous le prétexte d'y chanter se
ges, et que lui Pithowra l'acco
rait, avec un petit nombre d'
choisis, en qualité de domestiq
ce stratagème il réussit à eng
correspondance avec la princes
détermina facilement à se lai
lever par lui. » Pithowra p
l'emmener saine et sauve
mais non sans livrer un com
coûta la vie à plusieurs de ses
ves guerriers. Pour se venger
insulte, Jychund réclama l'aide
ennemi commun, le souve
Ghuzneen (Ghazna), Schal
Din, qui pénétra en consé
à la tête d'une armée imposan
les États de Pithowra, tandi
monarque, tout entier au rep
l'amour, n'avait de pensées

[redacted]

sa belle fiancée. Il secoua
:ette apathie à l'approche de
mais ses plus vaillants ser-
'aient été tués dans le der-
iat, et Jychund, naguère son
liguait maintenant avec son
:. Aussi la victoire l'aban-
lle dans le combat qu'il eut à
contre Schabab-ud-Din, et
u dans les plaines de Tanas-
istoriens indous disent qu'il
'isonnier, tandis que ceux de
irment qu'il fut tué. Dans
iême où le sultan retourna
par les montagnes du Nord,
roi Kotebeddan (Kattib-ul-
ıpara de Delhi et de la plu-
dépendances de cette ville.
de temps après, il vainquit
ou Jya Chandra) lui-même
e du sultan, et sut ainsi se
iître des plus riches provin-
doustan.

' de ce jour, les troubles du
n ne laissèrent que peu au
de Ghazna le loisir de renou-
incursions dans l'Inde. En
ec les souverains du Khoua-
e Samarcand, il fut battu,
ie conséquence naturelle de
, abandonné par ses soldats;
même fermer les portes de
ır ses propres sujets. Il réus-
ois à se relever avec l'aide
, et retourna de l'Inde dans
e, où il conclut un traité de
e souverain tatare du Khoua-
:venait d'une expédition heu-
tre les montagnards rebelles
nd, lorsque, dans le lieu
eybek (Debeik ou Rimeik),
rds du Nilab, il fut assassiné
irti de Gickes, le 13 mars de
206, et sa mort mit fin à
le Ghazna. Son neveu Mah-
céda bien à une portion du
de ses aïeux, et, quelques
rès le meurtre dont il était
time, en l'an 1210, deux au-
es de sa race firent un faible
ur soutenir l'éclat de leur
mais les sultanies de Ghour
uarizm, ainsi que les diverses
'nasties de Perse, s'écroulè-
rent sous le choc des armées invinci-
bles du conquérant Chenghiz.

Kattib-ul-Din (le Cothbeddin Ibek de d'Herbelot) continua, durant la vie de son maître, à se reconnaître son vice-roi ou tributaire. Pendant le même temps, il étendait ses possessions dans le Gouzerat et dans l'Adjmir. Après l'assassinat de Mahommed, il prit les insignes de la royauté comme sultan de Lahore et de Ghazna. Il céda toutefois le dernier de ces deux royaumes à Ildecuz (ou Eldoze), autre esclave favori du sultan, qui s'était rendu maître de la capitale.

A la mort de Kattib, occasionnée en 1610 par une chute de cheval, son fils, Aram Schah, monta sur le trône de Delhi et de Lahore; mais il fut dans la même année contraint de résigner sa souveraineté en faveur d'Altumsh, fils adoptif de Kattib, qui lui avait donné sa fille en mariage. Entre les mains de ce chef plus habile qu'Aram Schah, l'empire, tombé en dissolution à la mort de Kattib, ne tarda pas à se relever; les gouverneurs, qui avaient profité de cet événement pour faire main basse sur différentes portions du territoire conquis, furent successivement battus. Au nombre de ces derniers se trouvait Eldoze, qui, chassé de Ghazna par le sultan de Ghaurizm, avait cherché à s'indemniser en s'emparant de la ville et du territoire de Tanassar, d'où il marcha sur Delhi; mais, vaincu et fait prisonnier, il termina ses jours dans la forteresse de Budayoun. Après avoir ainsi rétabli son autorité, Altumsh put librement poursuivre ses projets de conquête. Les principautés du Béhar et du Bengal, qui avaient déjà appartenu, à ce que l'on peut croire, à des gouverneurs musulmans, furent réduites sous le joug du souverain du Delhi, au nom duquel fut désormais frappée la monnaie de ces deux États. Les provinces de l'Indus furent ensuite soumises, et à ce fait d'armes succéda la conquête du Sewanlik. En 1233, Altumsh envahit le Maloua et s'empara de la ville d'Oudjein, où il détruisit le magnifique temple de Maha

Koli, dont il enleva l'idole, ainsi que la statue du roi Vicramaditya, son fondateur, qu'il fit transporter à Delhi, et briser à la porte de la grande mosquée. Il entreprit ensuite une expédition dans le Moultan, alors agité par des troubles ; mais il tomba malade en route, et revint à Delhi, où il rendit le dernier soupir en 1235, après un règne remarquablement prospère, qui avait duré vingt-cinq ans.

Ce fut dans la treizième année du règne de cet habile monarque que, selon Ferishta, Chenghiz Khan renversa l'empire du Khouarizm. Pendant les douze années qui suivirent, ce fléau de l'humanité, continuant ses conquêtes, changea la face de l'Asie, étendit sa puissance depuis la mer de Chine jusqu'aux confins de la Syrie, et des régions arctiques jusqu'aux bords de l'Indus. Le dessein qu'il avait formé de conquérir la Chine sauva seul l'Inde d'une invasion qui, selon toute probabilité, l'eût réduite à la destinée commune du reste de l'Asie.

Altumsh laissa le trône à son fils Firous Schah, prince dissolu et efféminé, qui, s'étant fait tout à la fois haïr et mépriser de ses sujets, fut déposé et emprisonné, moins de sept mois après son avénement. Sa virile sœur Mallekeh Doran, sultane Rizia, fut élevée alors au pouvoir souverain. Cette remarquable femme avait déjà été instituée régente par Altumsh luimême, pendant le cours d'une absence temporaire qui l'éloigna du siége de son gouvernement ; et elle justifia, lors de son accession au trône, le choix des omrahs, en revêtant la robe impériale, en donnant chaque jour des audiences publiques, en révisant et en confirmant les lois promulguées par son père. Son règne fut heureux, et il paraît qu'elle dirigeait le gouvernement de l'État avec une habileté surprenante, lorsque malheureusement les nobles, irrités de la nomination d'un esclave abyssinien comme général en chef de l'armée, se dégoûtèrent d'elle et de son administration. Les premières marques qu'ils donnèrent de leur mécontentement furent prompte-

ment réprimées ; mais pe
après éclata une révolte g
Behram Schah, frère de
Rizia, reçut des omrahs
souverain. Quant à cette pr
lutta quelque temps pour l
tion de son trône ; mais,
faite prisonnière, elle fut
après un règne de trois an

Behram Schah, bien q
de nom, ne fut entre les m
vizir et du chef des omrah
chet, dont ils se défirent
deux années. Pendant ce rè
les Mogols, quittant Ghaz
cèrent jusqu'à Lahore et pi
capitale ; sous le règne ag
cesseurs de Behram, ils
fréquemment dans le Pend
des fortunes diverses, leurs
dévastatrices. Scheref-ed-D
que Turmeschirin Khan p
mes dans le Douab, et p
qu'aux confins de Delhi.

A la chute et à la mort
Schah, Massaoud, fils
Schah, fut tiré de prison p
sur le trône chancelant de
Lahore ; mais son caractè
ble le fit bientôt juger indig
tre, et son oncle Mahmoud
à sa place en 1244, sous
Nassir-ul-Din. Ce monarq
signalé comme un homme
énergie, d'un naturel ent
doué de prudence toutefois
teur éminent. Pendant to
qu'avait duré son emprison
avait refusé la pension qu
l'empereur, et sa plume
suffi à tous ses besoins ; il
vent que l'homme qui ne s
gner son pain ne mérite
manger. Après être monté s
il conserva ses habitudes
laborieuses, et continua de
son entretien privé au mo
écrits. Sa table était celle d
plutôt que celle d'un roi ;
fait remarquer que, contr
l'usage de tous les princes,
tenta d'une femme, et r
de concubines. Il fut « le
savants, le protecteur du

[redacted]

ûvres. » Il fut, de plus,
is toutes ses guerres, et
ujets par la modération et
qu'il apporta dans toutes
:s. Les Gickes du mont
le peuple qu'il traita avec
;ueur. Après avoir soumis
l'ils habitaient, l'empereur
irbulents montagnards, et
ıcursions continuelles, et
;uidé ces Mogols sur leur
.oire jusque dans l'Indous-
sant à l'esclavage plusieurs
ıtre eux sans distinction
-à-vis de ses sujets, il en
ıe magnanimité rare chez
ı oriental, pardonnant plu-
ı ceux qui avaient failli à
s d'obéissance ou de fidé-
lui faisaient leur soumis-
a fin de son règne, il eut
e recevoir une ambassade
ʿhan, petit-fils de Chen-
:t souverain de Perse. Ba-
ir, alla à la rencontre de
ur, suivi, dit un auteur,
nte mille cavaliers étran-
rice de l'empereur, de deux
nts de guerre et de trois
ıns à artifices. Il fit avancer
en ordre de bataille, dis-
ılonnes profondes de vingt
ıcune, avec sa cavalerie et
ie rangées suivant les rè-
:. Après avoir fait ressor-
é de sa cavalerie dans quel-
its simulés, et pleinement
cette pompe militaire aux
mbassadeur, il l'introdui-
ville et le guida jusqu'au
empereur. Là, ils trouvè-
ur splendide et toutes cho-
ées de la façon la plus
t la plus magnifique. Tous
, les officiers de l'État, les
prêtres, les notables de la
t présents, sans compter
s de l'Irak persan, du Kho-
Maver-ul-Nahr, qui étaient
:her à Delhi un refuge con-
ıiz Khan, et qui se trou-
ıtourés de leurs suites. Un
bre de princes indiens, su-
ıpire, se voyaient aussi près
du trône. » Cette circonstance fut la dernière de quelque importance qui signala le règne de Mahmoud. Il tomba malade peu de temps après, languit quelques mois, et expira en 1266, vivement regretté de ses sujets.

Mahmoud n'ayant pas laissé de fils, le suffrage unanime des nobles porta au trône à sa place son habile vizir Balin, qui était parent de l'empereur Altumsh. Ferishta raconte que, sous le règne de ce dernier souverain, quarante de ses esclaves turcs, très en crédit auprès de lui, prirent solennellement l'engagement mutuel de se soutenir les uns les autres et de se diviser l'empire à la mort de leur maître. Balin était de ce nombre, et, comme plusieurs de ses confédérés étaient devenus très-puissants, son premier soin après son avénement fut de se débarrasser par le fer ou le poison de tous ces dangereux rivaux, y compris le brave Schir, qui était son propre neveu. Ce terrible coup d'État fut suivi d'une sévère réforme dans le gouvernement; il chassa de sa cour tous les joueurs, les usuriers, les parasites, les débauchés, et se fit un tel renom pour la sagesse et la justice de son administration, comme pour sa générosité, que son alliance fut recherchée par les souverains de Perse et de Tatarie, et que sa capitale devint le lieu d'asile des princes fugitifs que les invasions mogoles avaient chassés de leurs territoires. Plus d'une vingtaine de ces monarques déchus vinrent, disent les historiens, du Turkestan, du Maver-ul-Nahr, du Khorassan, de l'Irak-Adjemi, de l'Azerbidjan, du Fars, du Roum (Asie Mineure) et de Syrie, demander un asile à la cour de Delhi. Des palais et des subventions princières leur furent assignés; aux jours de représentation, ils prenaient place, suivant leur rang, à la droite ou à la gauche du trône; tous se tenaient debout, à l'exception de deux princes de la maison d'Abbas, auxquels on permettait de s'asseoir de chaque côté du masnad. A la suite de ces princes se trouvaient plusieurs personnages des plus célèbres dans l'Orient par leur

[redacted]

savoir et leur génie; aussi la cour de Delhi fut-elle bientôt réputée la plus polie et la plus magnifique du monde. Tous les philosophes, les poëtes et les théologiens s'assemblaient chaque soir dans le palais du prince Scheheid, l'héritier présomptif; tandis que celui du prince Kera, second fils de l'empereur, était le rendez-vous d'une multitude de musiciens, de danseurs, de bouffons et de faiseurs de contes. L'empereur lui-même, dans sa passion pour la magnificence, donnait à ses omrahs, dans la décoration de ses palais et de ses équipages, l'exemple de la prodigalité et du luxe le plus splendide. Ses eléphants de parade étaient caparaçonnés de pourpre et d'or. Sa garde à cheval, composée de mille nobles tatares revêtus d'éclatantes armures, était montée sur les plus beaux coursiers de Perse, dont les brides étaient d'argent et les selles couvertes de la plus riche broderie. Cinquante valets en superbe livrée précédaient le monarque lorsqu'il sortait de son palais, et couraient devant lui l'épée nue pour annoncer son arrivée et déblayer la route. Pour tenir son armée en haleine, il la menait chasser deux fois par semaine, aux environs de la capitale, dans un rayon de quarante ou cinquante milles, et il avait prévenu par des lois spéciales la destruction du gibier. Les fêtes du Nouroaz et d'Ide étaient célébrees, ainsi que l'anniversaire de sa naissance, avec une pompe et une splendeur vraiment prestigieuses. Il se montra néanmoins grand ennemi de la débauche et de la licence, et defendit l'usage du vin sous les peines les plus sévères.

Bien différent en ceci de la plupart de ses predecesseurs, ce monarque s'attacha moins à étendre ses possessions qu'à les consolider. Lorsque son conseil voulut lui persuader d'entreprendre une expedition contre les royaumes de Gouzerat et de Maloua, qui avaient ete reunis au sien par Kattib-ul Din, mais qui avaient plus tard secoue le joug, Balin s'y refusa à toute force, et donna pour motifs de cette resolution le degré de puissance auquel étaient parvenus les Mog le Nord, puissance telle, dit lui semblait infiniment plus mettre ses États à l'abri de t hisseurs, que de s'affaiblir et ser l'empire à leur merci en s'e dans des guerres lointaines. I militaires de ce règne se ré donc à des mesures de police fense, comme la répression bellion. Les habitants de cer tricts insurgés furent punis extermination totale. Une bandits, connus sous le non *vats*, qui s'était emparée d' spacieux situé à environ qua milles de la capitale, dans la des montagnes, avait, duran des règnes précédents, pous cursions dévastatrices jusqu murs de Delhi. Dans une envoyée par Balin contre ce maraudeurs, plus de cent mi eux furent, dit-on, passés a pée; et après que les forêts la capitale eurent été ainsi dans un rayon de cent m ligne de forts fut construit des montagnes, afin de pr colons qui s'établirent sur ce Une insurrection éclatée à et à Kuttore, et que le sou prima en personne, fut chà massacre indistinct de plus liers de personnes habitant heureuses villes. Plus tard, Balin consacra deux année sous le joug la mutine pop montagnes de Jond. Vers t vint une rébellion encore p dable. Toghrul, auquel éta gouvernement du Bengal, pris la fausse nouvelle de sultan, fut assez audacieux dre le parasol rouge et tou insignes de la royauté ind détrompé peu après sur ce due mort, il refusa de r mandat et de rentrer dans Deux armées impériales en tre lui furent successiveme et ce fut alors que Balin de marcher en personne gouverneur rebelle. Sans a

[redacted]

: sécheresses, il traversa le
; s'avança vers le Bengal à
forcées, tandis que Toghrul,
son approche, se retirait
ses trésors dans Orissa, ville
uait la limite de ses con-
l fut néanmoins atteint par
hement d'avant-garde des
npériales qui parcouraient le
poursuite des fugitifs, et se
prendre dans sa tente par un
ers de Balin qui, à la tête de
hommes, s'était glissé à la
usqu'au centre du camp en-
andes furent la confusion et
: qui s'ensuivirent, et Toghrul
d'une flèche en traversant
re. Toute sa famille et ses
x adhérents furent impitoya-
mis à mort, et, quant aux
isonniers, une seule influence
ader Balin de les faire tous
ı son retour à Delhi : ce fut
sion des muftis, des kadis et
ts, qui vinrent en corps, au
ròne, demander la grâce des
Cette expédition lui coûta trois
Il laissa au Bengal son fils
c le titre de vice-roi, et lui
nême à cette occasion les in-
la royauté. A la mort de son
Mahommed, homme accom-
ıs points, il envoya chercher
ı'il avait désigné comme son
ır; mais ce dernier paraît
féré la tranquille possession
ıne de Bengal à celle d'un
précaire : il refusa de rester
· de son père. Balin qui, à
ıque, était déjà très-vieux,
ı vif chagrin de cette résolu-
:xpira peu de temps apres, en
ırès un règne de vingt-deux

:tit-fils, Moaz-ul-din-kaï-ko-
ılors élevé au trône; mais c'é-
rince faible et dissolu, qui se
tierement gouverner par un
:ir. En vain son père, le souve-
Bengal, essaya de le mettre en
ıtre les artifices de son mi-
ɔrsque Moaz-ul-din chercha
sur ses pas, il était déjà trop
ppé de paralysie, il fut ren-
versé du trône et bientôt égorgé, après un règne de moins de trois ans. Son jeune fils, après avoir été roi pour la forme pendant un court espace de temps, partagea le sort de son père, et le trône fut alors usurpé par Ferose, Afghan de la tribu de Chilligi ou de Khulji, qui prit le nom de Dellal-ul-Din.

Ce souverain avait soixante et dix ans lorsqu'il monta sur le *masnad*. On cite, comme preuve de son amour pour la simplicité, le changement du rouge au blanc qu'il fit subir à la couleur du parasol royal. Suspectant la loyauté des habitants de Delhi, il transféra sa résidence à Kilogurry, qu'il fortifia et orna de jardins; l'exemple du souverain ne tarda point à être suivi par les omrahs, qui élevèrent des palais autour de cette ville, de sorte que Kilogurry fut bientôt considérée comme une nouvelle capitale. La sagesse, la justice et la douceur de Ferose lui concilièrent peu à peu l'estime de tous ses sujets, excepté toutefois celle des omrahs de sa tribu, auxquels sa clémence envers différents chefs rebelles avait donné beaucoup d'ombrage. « Je suis vieux, » dit l'empereur, alors qu'on le pressait de sévir sur les traîtres, « et je veux descendre au tombeau sans répandre de sang. » Toutefois, son humaine mais faible politique multiplia les] insurrections; des bandes de voleurs infestèrent toutes les routes, et l'on vit pulluler tous les genres de crimes; il n'y avait plus de sécurité publique, et les gouverneurs des provinces frustraient effrontément le trésor impérial des revenus qu'ils percevaient. Bien qu'il eût usurpé le trône, Ferose était en vérité digne d'un meilleur sort. Dans la huitième année de son règne, Allah, son neveu et son gendre, au retour d'une incursion dévastatrice dans le Deccan, conspira bassement contre le vieillard, qui n'était pas seulement son souverain, mais son bienfaiteur; et, l'ayant égorgé, s'empara du pouvoir en 1295.

Le règne de cet habile mais exécrable monarque, qui dura vingt années, fut une brillante période dans les annales de la monarchie delhienne,

[illegible] les com- [illegible] première [illegible] rap- [illegible] 1295, avec [illegible] conquérant), il [illegible] de la ville de [illegible]), ca- [illegible] il ramena [illegible] trésors incal- [illegible] territoires en- [illegible] il consomma [illegible] par le meurtre [illegible] du trône. [illegible] été laissé de [illegible], a tout [illegible] Allah, nous dit [illegible] Gurrah, [illegible] ment, avec [illegible], sous le pré- [illegible] chasse. Traver- [illegible] d'un grand [illegible]. Il évita tout [illegible] à enten- [illegible] de l'em- [illegible] sa cour et [illegible] ses services [illegible] qui était à cette [illegible] monarque du [illegible] de marche, [illegible] rencontré d'op- [illegible] Elichpour, d'où, [illegible] la direction de [illegible] nuit; au bout [illegible] Ram-deo dans [illegible] s'introduisit après un [illegible], contraignant [illegible] dans la citadelle. [illegible] ce fort, en [illegible] qu'il n'avait [illegible] avant-garde de l'ar- [illegible] laquelle ne tarderait [illegible] faire son appari- [illegible] nouvelle ayant frappé [illegible] tous les radjas [illegible] ne songèrent plus [illegible] leurs propres États, [illegible] sans être in- [illegible] de pillage.

[illegible] en arrange- [illegible] qui restait enfermé [illegible] il se disposait à éva- [illegible] en emportant le butin [illegible], lorsque le fils de Ram-deo accourut au secours [illegible] place, à la tête d'une nomb[illegible] mée. Refusant d'observer le t[illegible] posé à son père, le jeune prin[illegible] de l'envahisseur, pour prix de [illegible] pre salut, la restitution de t[illegible] richesses dont il venait de s'[illegible] Une bataille s'ensuivit, et le[illegible] d'Allah, accablées par le nomb[illegible] mençaient à lâcher pied, lors[illegible] une de ces circonstances impr[illegible] ont si souvent décidé du dest[illegible] tailles et de celui des em[illegible] Orient, la chance tourna en f[illegible] troupes mahométanes. Allah a[illegible] sé autour de la citadelle un [illegible] ment de mille chevaux; or, [illegible] par le rapport de ses coure[illegible] situation des choses, le com[illegible] de ce corps s'élança au gal[illegible] champ de bataille; le nuage [illegible] sière que souleva cette course, [illegible] lant le petit nombre des caval[illegible] suivaient, le bruit se répandit [illegible] mée ennemie que celle des Tata[illegible] fondre sur elle. Une terreur p[illegible] une complète débandade furent [illegible] quence de cette fausse alerte, [illegible] fit en vainqueur sa rentrée dan[illegible] où de sanglantes exécutions [illegible] le manque de foi commis à so[illegible] Enfin il consentit à évacuer [illegible] moyennant six cents *maund*[illegible] or, sept de perles, deux de [illegible] et autres pierres précieuse[illegible] *maunds* d'argent, quatre mil[illegible] de soie et beaucoup d'autr[illegible] d'une valeur au-dessus de tout[illegible] ce. Il opéra sa retraite par les[illegible] res de Berar, de Gundouana, [illegible] deish et de Maloua, à travers [illegible] il sut s'ouvrir un passage, [illegible] surveillé par des armées en[illegible] parfois exposé à leurs attaqu[illegible] cieuses autant qu'irrésolues. [illegible] ment, l'histoire ne nous retr[illegible] petit nombre d'exploits comp[illegible] celui-ci, soit pour l'audace d[illegible] prise, soit pour l'heureuse fo[illegible] présida à son accomplissemen[illegible]

Peu de temps après l'u[illegible] d'Allah, on vint lui annonc[illegible] roi de Transoxiane avait env[illegible] conquête du Pendjab et du [illegible]

cent mille Mogols qui
ıettait tout à feu et à
ı aussitôt pour la re-
re Élich avec des forces
.es deux armées se ren-
. le district de Lahore,
furent mis en fuite,
nille d'entre eux sur le
ille. L'année suivante,
ntrèrent dans l'Inde en
: plus imposant, et,
evant eux, parvinrent
es de Delhi. Allah mar-
sonne contre l'ennemi,
nte mille cavaliers, de
ıt cents éléphants et
: innombrable. « De-
dit Ferishta, « où les
n avaient été plantées
e fois sur la terre d'In-
on n'avait vu deux ar-
ıidables. » L'armée im-
ı une victoire complète,
nent au général qui
le droite, et qui s'étant
poursuite de l'ennemi,
t tué. On dit qu'Allah
ıyards, et continua le
ıe étendue de trente

: 1300, les généraux
ent le Gouzerat, dont
le territoire et pri-
le, nommée Neher-
ıandonné cette ville à
le radja se réfugia
du roi de Deoghar;
s, sa famille, ses élé-
ésor tombèrent au pou-
ni. Le vizir d'Allah
à tête d'une partie de
ille de Cambaat (Cam-
étant remplie de mar-
les trésors prodigieux
: ces cruels et avides

: années après ces opé-
ıssiégea et vint à bout
tampore, ville fortifiée
t dont il fit passer au
'adja Amir Deo, ainsi
et la garnison de la
il prit, après un siége
forteresse de Chitore,

dont il conféra le gouvernement avec la dignité royale à son fils Khyzer, et qui devint la capitale du territoire de ce dernier. A peu près dans le même temps, il envoya par la voie du Bengal une armée expéditionnaire contre le fort d'Arinkil (ou Warangol, dans l'Hyderabad), qui était l'une des possessions, sinon la capitale, du radja de Telingâna ou d'Andra; mais cette entreprise échoua et les troupes mahométanes furent repoussées avec perte. Tandis que l'armée était ainsi engagée, les Mogols reparurent aux portes de Delhi, et ils menaçaient depuis deux mois la très-faible garnison chargée de la défense de cette capitale, lorsqu'ils opérèrent tout à coup une retraite précipitée vers leur propre pays, sous l'influence de causes qui sont restées inconnues, et où plusieurs auteurs ont même voulu voir une intervention surnaturelle. Cette incursion fut renouvelée par eux l'année suivante; mais ils furent battus dans le Pendjab et essuyèrent une perte de sept mille hommes. Leurs chefs, chargés de chaînes, furent conduits à Delhi pour y être foulés aux pieds des éléphants. Jaloux de venger leur mort, le souverain du *Mavcr-ul-nahr* réunit de nouveau, en 1305, une imposante armée qui, après avoir ravagé le Moultan, pénétra dans le Servanlik; mais là elle fut rejointe par le vice-roi d'Allah, qui la battit et en fit un grand carnage. Ceux d'entre les soldats mogols qu'épargna le glaive tatare, périrent dans le désert ou furent emmenés à Delhi pour y subir une mort bien plus cruelle. Ces pertes réitérées ne décourageaient pas néanmoins les Mogols qui, peu de temps après, réenvahirent l'Indoustan en nombre considérable, et furent encore battus par Tughlik, vice-roi du Pendjab, qui envoya à Delhi plusieurs milliers de prisonniers pour y être écrasés sous le pied des éléphants. L'Indoustan se trouva alors affranchi pour longtemps de leurs incursions, et Tughlik prit sa revanche en se livrant à des incursions annuelles dans les provinces de Caboul, de Ghazna et de Candahar, sur

lesquelles il frappa d'énormes contributions.

Au commencement de l'année 1306, Ram-deo, radja de Deoghar, ayant omis d'envoyer le tribut qu'il s'était engagé à payer au souverain de Delhi, Allah chargea son général de prédilection, Kafour, d'aller, à la tête de forces imposantes, faire exécuter le traité. Ram-deo, n'étant pas en mesure de tenir tête à une pareille armée, laissa prudemment son fils Sinjol-deo en possession de sa forteresse, et se rendit lui-même au-devant de Kafour avec de riches présents qu'il lui offrit, afin de se le concilier et d'obtenir de lui la paix dont il avait besoin. Un traité amiable fut en effet conclu, et le monarque indien accompagna Kafour jusqu'à Delhi, dans l'intention d'y faire sa soumission à l'empereur, qui l'accueillit avec les plus hautes marques de distinction et de faveur. Non-seulement Ram-deo fut confirmé dans la possession de ses propres États, mais il fut encore investi du gouvernement de plusieurs autres districts, pour lesquels il rendit hommage a Allah, et reçut le titre de *radj-radjan*, prince des princes. L'empereur usa de plus envers lui d'une générosité humiliante, en lui faisant donner un lac de roupies, « pour les frais de son retour. »

En 1309, il envoya Kafour dans le Deccan, avec mission d'y soumettre le Telingâna. Ce dernier suivit la route de Deoghar, où il reçut de Ram-deo une hospitalité somptueuse. En apprenant que Kafour menaçait ses frontières, Lidder-deo, prince d'Arikil, qui n'avait pas eu le temps de se préparer à combattre un pareil ennemi, se renferma dans sa forteresse, et tous les autres radjas, ses alliés, imitèrent cet exemple en se réfugiant dans les forts qui ceignaient la contrée. Après un siége de plusieurs mois, Arikil fut pris d'assaut, moins toutefois la citadelle, et le radja s'estima heureux d'acheter la paix au prix du sacrifice de trois cents éléphants, de sept mille chevaux, de numéraire et de joyaux pour une valeur considérable, outre l'engagement qu'il prit de

payer à Allah un tribut ann
née suivante, Kafour reprit
de ses conquêtes, ayant reçu
tructions de soumettre le I
Summund et le Maber. Ap
mois de marche, il arriva
contrées qu'il avait pour m
conquérir, et commença à l
ter. Là, il fut joint par B
souverain du Carnatique, q
tit et fit prisonnier. Les m
trouvèrent dans les temple
royaume un butin prodigieu
idoles d'or ornées de pierres
ses, qu'en autres objets de va
four bâtit dans la capitale de
une petite mosquée où il fit
le service divin conformémen
mahométane, et prononcer l
au nom de l'empereur. L
des scènes de pillage et de d
qu'il avait sous les yeux, il to
Delhi les pointes de ses lance
retour dans cette ville, prései
maître trois cent douze él
vingt mille chevaux, quatre-vi
mille *maunds* d'or, plusieur
remplis de joyaux et de p
beaucoup d'autres objets préci
valeur incalculable. On raco
pendant cette expédition, le
regorgeaient d'or au point d
l'argent comme d'un transport
ficile. Suivant le rapport de
turiers, personne, dans le pa
venaient de parcourir, ne p
bracelets, de bagues ou de
d'autre métal; toute la vaiss
on se servait dans les mai
grands, comme dans l'inté
temples, était d'or battu, e
voyait aucune monnaie d'a
circulation. Allah, voyant c
fut tellement charmé qu'il « o
tes grandes les portes de sa b
fit de libérales distribution
nouvelles richesses aux omr
cour, à ses serviteurs et aux
en proportion de leur rang e
qualite.

Peu de temps après l'arrivé
ce butin, Allah, égaré par l
rité, ouvrit son âme à l'orgu
rendit odieux par sa tyrann

[redacted]

des renégats mogols de son ant encouru sa disgrâce, il s licencier, et quantité de ces s restèrent à Delhi dans la plus affreuse. Ainsi poussés oir, plusieurs d'entre eux dans une conspiration contre lu roi. Le complot ayant été , Allah ordonna que tout le Mogols, sans distinction ni , fût passé au fil de l'épée, mille d'entre ces malheu-nt égorgés en un jour dans e la capitale; leurs femmes nfants furent réduits en es-

cette époque néanmoins, et excepte les actes de cruauté it signalé le commencement gne, Allah s'était conduit cité et modération. On re-n effet trois phases caracté-bien distinctes dans l'histoire nme vraiment extraordinai-a peine à concevoir que les t les actions contraires qui ttribuées aient pu être le lot individu. Avant son avéne-ne nous apparaît que comme rier farouche, un maraudeur , immoral, mais un enfant i fortune, un traître bas et our faire accepter son usur-i peuple de Delhi, il donna splendides et des encourage-tous les genres d'excès et de s. Il avisa alors à faire dispa-descendants de son prédéces-i caractère à cette époque être un mélange de cruauté, hors nature et de l'ambition lle. Bien qu'il ne sût ni lire . un des plans favoris qu'il près boire était celui d'ériger elle religion qui lui donnât à la vénération de la posté-galât à Mohammed. Un au-s projets consistait à placer s le gouvernement d'un vice-ntreprendre lui-même, com-nd Secander (Alexandre), la du monde. Pénétré de cette rit le titre de Secander sani re second), qu'il fit graver sur les monnaies de son empire. Il délaissa toutefois ces projets insensés, d'après le loyal et sage conseil du principal magistrat de Delhi, qui n'avait pas hésité à risquer sa vie pour tâcher de ramener son souverain à un sentiment plus juste de ses devoirs. Contrairement à l'attente de son vieux conseiller, l'empereur fit à ses remontrances un accueil favorable et récompensa largement sa courageuse fidélité.

Allah, peu de temps après, se reposait, environné d'une suite peu nombreuse, des fatigues d'une partie de chasse, lorsque son beau-frère Akit eut tout à coup l'idée de le tuer, comme ce dernier avait tué son prédécesseur, et de le remplacer sur le trône. Il n'eut pas de peine à obtenir pour l'exécution de ce projet l'assistance de quelques complices, et, soudain assailli par une grêle de flèches, Allah tomba à terre, où il fut laissé pour mort. Akit se disposait à lui couper la tête, lorsqu'un de ses affidés lui fit observer que c'était là une peine complétement inutile, attendu que l'empereur avait déjà rendu le dernier soupir. A cette nouvelle, un grand désordre s'éleva dans les rangs de l'armée; mais Akit prit sans opposition les insignes de la royauté, et son nom fut tout aussitôt proclamé dans la Khatba. Cependant Allah avait recouvré ses sens, et, s'étant fait panser de ses blessures, il était venu à bout de remonter à cheval. D'après le sage conseil de l'un de ses officiers, il s'empressa de déployer le parasol blanc dont Akit avait négligé de s'emparer, et à l'ombre duquel il s'offrit tout à coup sur une éminence à la vue de toute l'armée. L'usurpateur se vit aussitôt abandonné de tous. Saisi d'épouvante, il chercha son salut dans la fuite; mais un détachement de cavalerie, lancé à sa poursuite, ne tarda point à rapporter sa tête au souverain.

Lorsqu'il se vit guéri de ses blessures, l'empereur marcha sur Rantampore, et commença le siége de cette place. Les gouverneurs de Badayoun et d'Oude, tous deux neveux d'Allah,



...n. et, pendant plusieurs
-gouts furent inondés de vin
...art des autres souverains ava
...tenue au cours habituel d
...ice la presque totalité des a
reservant tout au plus celle
ressaient directement l'Ét
voulut descendre dans les p
details de l'administration. I
tume de dire que la religi
aucun rapport avec le gou
civil, qu'elle était seulemen
essentielle et la consolation
privée; que la volonté d'un
était bien préférable aux
variables d'une ou plusieu
blees. Il sentit à tel point l
nients de l'ignorance profo
laquelle il avait à lutter, qu
l'étude, et, malgré les dif
herissent l'écriture persan
en peu de temps à déchif
sortes de documents écrits
langue, dont il ne tarda pa
dre familiers tous les meilleu
Ayant fait d'assez grands pr
pouvoir prendre part aux d
litiques, il encouragea la
et traita avec une distincti
les hommes de mérite q
sous son règne.

« Jamais l'empire n'avai
florissant que sous son adm
La justice et le bon ordre s
regenter jusqu'aux provinc
lointaines, et la magnific
dait ses splendeurs sur toute
Palais, mosquées, universi
forteresses, toute espèce d'
publics, soit privés, s'élevai
par enchantement, et jama
époque on n'avait vu pare
d'hommes érudits ou lettr
cinq savants étaient attac
professeurs aux université
pire. Telle fut en somme
persévérance d'Allah dans t
entreprit, que la superstit
cle attribua ses succès à
surnaturel.

Quelques-unes de ses m
cales et de ses lois s
étaient aussi contraires
d'une politique éclairée ou'

Sous le rigide système de
avait établi à l'usage de la
; relations sociales se trou-
ıvées par les plus brutales
onéreuses contraintes. La
it traitée comme un crime;
et les confiscations frap-
distinction les Musulmans
s, suivant le bon plaisir
le prix des marchandises
ti aux taxes les plus arbi-
la loi se résumait dans la
l'empereur. Si l'on fait
la part des circonstances
se trouvait placé Allah,
reté de l'époque, des idées
s en matière de gouver-
des nécessités qu'entraîne
e, on reconnaîtra que ces
utes tyranniques et impo-
lles puissent être, n'en-
à Allah-el-Din le mérite
ın administrateur habile,
levé, sous certains points
u'à la grandeur morale.
ıriens nous le montrent
dans la dernière partie de
adoptant follement toutes
propres à renverser l'im-
e qu'il avait construit de
C'est ainsi qu'on le vit se
ıtièrement des rênes de
ion, pour les remettre à
.afour, qu'il assistait aveu-
la perpétration des actes
ıolitiques et les plus ty-
ette conduite eut pour ré-
ner de lui les omrahs et
jalousie du prince Khy-
présomptif du trône. La
ıpereur commençait aussi
affaiblie qu'elle était par
ances, et il devint la proie
études sombres et anor-
iégent d'ordinaire les des-
in de leur carrière. En
' était entré dans le Dec-
quatrième fois, afin d'y
ibut du souverain de Te-
y châtier le nouveau radja
qui avait annoncé l'in-
: rendre indépendant. Ka-
nettre à mort et envahit
itoires voisins; mais, au milieu de cette expédition, il fut rappelé à Delhi pour déjouer les intrigues dont le soupçonneux Allah se croyait menacé. A son instigation, le prince Khyzer fut emprisonné, ainsi que son frère et sa mère, et Alip Khan, gouverneur du Gouzerat, subit le dernier supplice. La conséquence de cette mesure de rigueur fut la révolte de cette dernière province. Vers le même temps, le gouverneur de Chitore dans l'Adjmir se proclama indépendant, et Hirpal-deo, gendre de Ram-deo, appelant le Deccan aux armes, fit prisonnières un certain nombre de garnisons impériales. La colère et le chagrin qu'Allah éprouva de ces revers hâtèrent le progrès de la maladie qui minait sa constitution affaiblie, et il expira en 1316, « non sans imputer à l'infâme qu'il avait tiré de la poussière pour l'élever au faîte de la puissance, le soupçon d'avoir hâté la fin de ses jours, en lui administrant un poison homicide. »

A la mort d'Allah-el-Din, Omar, son plus jeune fils, alors âgé de sept ans, fut élevé au trône sous le titre de Schabah-el-Din; Kafour se déclara régent. Le premier acte de ce dernier fut de priver de la vue l'héritier légitime du trône et de mettre son frère en prison comme lui; il donna ensuite des ordres pour faire assassiner le prince Moubarek, autre fils du dernier empereur. Les meurtriers ayant été gagnés, cette mission ne fut pas remplie, et Kafour fut lui-même victime d'une conspiration, trente-cinq jours après la mort de son maître. Le nom et le règne de Moubarek (Kattab-el-din-Moubarek-Schah), qui monta alors sur le trône, sont trop infâmes, dit Ferishta, pour mériter d'être rappelés. Le caractère de ce prince était souillé par tous les vices qui puissent corrompre l'humaine nature; assassiné par le détestable mignon qui avait pris sur lui un ascendant sans bornes, il reçut le prix de son infamie, après un règne de moins de cinq années. Ce traître, dont le nom originaire, Hassan, avait été échangé pour celui de Khassah ou de Khousrou-Khan, monta alors sur le trône, sous celui de Nassir-el-Din,

et commença par se défaire de tous les membres de la famille d'Allah qui survivaient encore. Peu de temps après, Ghazi-el-Mallek, gouverneur de Lahore, leva l'étendard de la révolte, et ayant mis l'usurpateur à mort, fut élevé au pouvoir suprême par le suffrage unanime des omrahs, sous la dénomination de Ghiar-el-Din-Toghlik-Schah. L'histoire nous le signale comme un souverain vertueux et magnanime; mais son règne fut coupé court, dans sa cinquième année, par la chute d'un plancher qui s'écroula sur lui dans un palais provisoire que lui avait préparé son fils, lequel, dit-on, usa de cet expédient pour se frayer un chemin au trône, sans encourir l'odieux du parricide.

Le sultan Mahommed III régna vingt-sept ans, durant lesquels, dit le colonel Dow, « il semble n'avoir employé des talents peu ordinaires qu'à se faire détester de Dieu et craindre ou abhorrer de toute l'espèce humaine. » L'empire Patan (titre donné à celui de Delhi sous ces dynasties mahométanes, déclina rapidement sous le gouvernement impolitique de ce prince. Après avoir passé à diverses reprises de l'état de soumission à celui d'indépendance temporaire, les provinces du sud et de l'est s'affranchirent définitivement du souverain de Delhi, dont le territoire fut réduit désormais aux limites d'où l'avaient fait sortir les conquêtes d'Allah-el-Din. La première partie du règne de Mahommed promettait un meilleur avenir. Les généraux avaient non-seulement étouffé la révolte dans les provinces conquises, mais, en portant les armes mahométanes au delà des limites atteintes jusqu'à ce jour dans le sud, étendu la domination de l'empereur sur toute la surface du Deccan et d'une mer à l'autre. Mais les troubles qui ne tardèrent point à agiter l'empire, permirent à ces contrées de secouer bientôt le joug. Ces dissensions intestines eurent pour principales causes l'énormité des impôts qui, sous ce règne, furent triplés dans plusieurs provinces; la substitution, rendue obli-
gatoire par un décret publi
monnaie de cuivre aux espè
gent; la levée de trois cent
dix mille cavaliers pour la
du Khorassan et du Mavar-
l'envoi de cent mille autres
à celle du pays de montagnes
tre l'Inde et la Chine, et où l
totalité de cette armée tomb
du fer ennemi, des maladie
famine; enfin, le cruel mass
multitude de Mahométans
dous, en différentes occasion
diverses parties de l'empire.

Le fait le plus remarqual
malheureux règne fut l'aban
poraire de Delhi. En 1338, M
était entré en campagne, da
tion de châtier les insurgés
can; en arrivant à Deogha
tellement frappé du site et d
position de cette place, qu'il
mina à en faire sa capitale.
rité des nobles opina, dit-
qu'on lui préférât Oudjein. L'e
toutefois, s'arrêta à son p
donna des ordres pour que l
tion de Delhi eût à se transp
médiatement, avec ses meub
troupeaux, dans la ville de
qui reçut alors le nom de
bad, l'heureuse cité. Tous
n'avaient pas l'argent nécess
effectuer un voyage de sept
quante milles furent défrayé
la route aux dépens du trés
Cette mesure arbitraire port
funeste à la prospérité de
mais l'ordre de l'empereur f
ment exécuté, et l'ancienn
complétement abandonnée.
après, une rébellion, éclaté
Moultan, força l'empereur à
dans le voisinage de Delhi; à
leurs plaines natales, toutes l
qu'il avait contraintes à émi
la ville de Dowletabad, co
rent à l'abandonner et à se
dans les bois. Pour prévenir
séquences de cette désertio
le parti de fixer pour deux a
nées sa résidence à Delhi. C
temps écoulé, il s'éloigna un
fois, traînant toute la ville à

vers le Deccan, abandon-
le capitale aux oiseaux de
bêtes sauvages du désert.
la colonie de Dowletabad,
ions, dépourvue d'indus-
ientôt réduite à la dernière
force fut enfin à l'empe-
oncer à son projet absur-
ettant à tous ceux qui vou-
ter Dowletabad de s'en
Delhi. Des milliers d'ha-
itèrent de cette latitude;
rirent de besoin pendant
ceux qui atteignirent le
yage s'y virent en proie à
horrible, résultat d'une sé-
t à fait extraordinaire; en
a fin, cette malheureuse
ut se résigner à abandon-
isième fois Delhi, pour
sur les fertiles bords du

ıême temps se répandit,
inces du sud, le bruit que
tans, devenus très-nom-
cette partie de l'empire,
ié le projet d'exterminer
us. L'insurrection géné-
gènes, sous le commande-
djas confédérés du Telin-
Carnatique, fut le résultat
eur, et, au bout de quel-
Dowletabad se trouva être
ession du Deccan qui fût
ise au souverain de Del-
désastres s'ensuivirent,
que désespéré commen-
op tard, à se repentir de
lorsqu'une fièvre l'enleva,
la route de Tatta à l'In-
III, neveu de l'empereur
(Toghlik), fut alors
ne par les omrahs.
prolongé de ce monarque
ais animé de l'amour du
rendit quelque prospérité
uisé et démembré par son
. S'il ne fut pas grand hom-
, il était doué du moins
lésirables pour gouverner
paix, et il laissa de nom-
nents de sa sage munifi-
étend qu'il éleva quarante
rente écoles, vingt cara-
vansérails, cinq hôpitaux, cent palais, dix établissements de bains, cent tombeaux et autant de ponts, sans parler de cinquante grandes écluses ou canaux, de cent cinquante puits et d'innombrables jardins de plaisance. Il construisit la ville de Firouzabad, adjacente à Delhi. En 1349, il réunit, par un canal de cent milles de longueur, le Satledje avec le Jidjer; et, en 1351, il fit pratiquer une saignée au lit de la Djamna, qu'il divisa en sept bras, dont l'un fut amené à Hassi (ou Hansi), et de là à Hissar-Firouzabad. En 1357, il employa cinquante mille travailleurs au percement d'une colline, à l'effet d'amener, par un chenal artificiel, un courant destiné à l'irrigation des districts arides de Sirhind et de Munsurpour, et il creusa ensuite un autre canal pour lier le Caggar au Kerah. Tous ces travaux d'utilité publique furent pour le pays d'un immense avantage, en ce qu'ils lui valurent la fertilisation de terres nues et incultes et une précieuse répartition des eaux.

Le Bengal et le Béhar devinrent à peu près indépendants de l'empire, sous le règne de Firouse III, auquel ils se bornèrent à payer annuellement un tribut peu considérable. Firouse n'exigea pas d'autre acte de soumission des princes du Deccan, et ces deux grandes annexes de l'empire en furent dès lors retranchées. La plus grande tache qui souille le caractère de ce prince est l'inhumanité dont il usa envers les habitants de Kumaoun. Les princes de ce pays ayant donné asile à un criminel qui avait assassiné le gouverneur de Badayoun, Firouse expédia contre eux un corps d'armée, et trente mille de ces malheureux montagnards se virent arrachés de leur pays natal et réduits en esclavage. Il prit ensuite l'habitude de faire chaque année une expédition dans cette contrée, sous prétexte de chasse, et, insensiblement, les habitants de tous les districts dont elle se composait furent taillés en pièces ou chassés, de telle sorte que ces montagnes se transformèrent bientôt en une vaste solitude. Pressé par

... âge, Firouse indiqua ... en faveur de son ... remon- ... après, ... de l'ex- ... mirahs ... administration, et ... les rênes ... petit-fils Togh- ... à l'âge de ... après un règne ...

... et dissolu, ... par un assassi- ... cinq mois. Abou- ... alors élevé aux ... dont il jouit ... terme, il fut ... son oncle Ma- ... après une lutte achar- ... ce sceptre qu'il ... du vivant de son ... règne qui dura ... leur successeur ... Alah-el-Din Se- ... maladie enleva au ... jours, et que ... Mahmoud III, autre fils de ... temps après, une ... opposa un rival dans ... Nuserit, petit- ... et la guerre civile ... empire fut alors la ... armes l'un contre ... campèrent quel- ... divers quartiers de ... milliers d'hommes ... chaque jour par les ... entre les deux ... Khan réussit à ... et à dominer ... étaient dans cet ... apprit que ... passer l'Indus à la ... mille Mogols

... par cet impi- ... fut une incur- ... conquête; car, à ... tout le pays ... ravage dans une ... se retira avec ... mouvement qu'il ... derrière lui ... à marquer

son expédition ou à perpétuer quêtes, que le silence des dése par lui et la terreur de son r but primitif de son invasion a on le croit, le désir de port tance à son petit-fils Pir Mah qui, après avoir pris Moulta essuyé des revers et se trouva de près par le gouverneur p Batneir (Bhatnir, le Batteni parle Dow). Timour franchit au mois de septembre, et n l'attaque d'un poste fortifié sit une île du Behat. Intimidé à proche, le gouverneur se ré nuit à bord de sa flottille, et nison se rendit. Timour descen cette rivière, et, au bout de six jours, il atteignit son conflu le Chénâb, situé en face du Yelmeny, qui ouvrit ses portes quérant. Traversant ensuite nâb, il arriva, le même jour, bords d'une autre rivière (pr ment le Ravi), et campa d plaines de Tolûmbah; aus somma les habitants de cette lui solder une contribution d laks, pour prix de leur sécurit somme venait d'être réunie en totalité, lorsque les soldats pénétrèrent tumultueusement ville à la recherche des vivres livrèrent presque aussitôt à un général. Les habitants, qui vo s'y opposer, furent massacrés tie, et l'on mit le feu à leurs n sauf toutefois à celles des *Seyo* furent *religieusement* exceptées cendie. Le jour suivant, Tim dirigea vers les rives de la Be il trouva établi, dans une fort tion au milieu des marais, un c ment de Ghiekres (ou Gangres tailla presque tous en pièces. A de ce combat, il prit posses Schahnawanz, où son armée d'amples provisions de grains elle prit la quantité qui lui étai saire, en ayant soin de brûler l Longeant alors la rive droit Beyah, il campa de nouveau bords de cette rivière, vis-à-vis de Tendjân, à soixante milles n

[redacted]

, où il fut joint par Pir
Traversant de là le Sat-
ıbre), il parcourut les qua-
qui le séparaient encore
: Ichwâl. Là, confiant ses
ıagages à la garde de deux
ınjoignit à ces derniers de
le corps d'armée la route
ͻ au Satledje supérieur, de
ouvoir le joindre à Sama-
qu'il se dirigeait en per-
toute la vitesse possible,
dix mille cavaliers d'élite
·oute plus au sud, vers
ille située à trente milles
et de là, en marchant nuit
celle de Batneir, dont le
lus de cent milles à par-
le désert.
ısse de Batneir nous est
:omme une place presque
mais on a prétendu à tort
cette époque, elle n'était
ıuvoir d'aucun conquérant
n assiette presque inac-
ıs le voisinage est du dé-
ːux qui s'étend au sud du
ıt avoir contribué à accré-
upposition. Batneir était
e des habitants d'Adjou-
alpour et de tous les dis-
ıts, et telle fut la multi-
: vers ce lieu de refuge
le invasion mogole, que
murs se trouva trop étroite
ir tous les fuyards. Un
·e de ces malheureux fu-
à s'abriter, avec les im-
ɔeaux qu'ils traînaient à
ous les remparts et dans
; de la ville, où ils devin-
immédiate des redouta-
qui tout à coup parurent
ıce. La ville extérieure,
faubourgs fortifiés, fut
ssaut, bien que Timour
qu'un corps de cavalerie
toute artillerie. Le gou-
Doult-chand (ou Raw
ıntra quelque velléité de
ort intérieur; mais il fut
aint de chercher son sa-
capitulation, qui lui fut
us ceux qui avaient porté les armes contre Pir Mahommed, et qui avaient cherché un refuge dans la place, furent néanmoins exceptés du bénéfice de ce traité, et cinq cents habitants de Debalpour et d'Adjoudin furent immédiatement mis à mort; leurs femmes et leurs enfants furent réduits en esclavage. Il est à croire que la vengeance de Timour se serait contentée de ce sanglant sacrifice; mais soit qu'un tel massacre fît présager aux habitants de la ville un sort semblable pour eux-mêmes, soit que les exactions oppressives des vainqueurs les eussent poussés au désespoir, ils fermèrent leurs portes au féroce conquérant, qui donna aussitôt l'ordre de les exterminer. Au moment où les soldats de Timour se disposaient à escalader de nouveau les remparts, les radjpouts infidèles (nom que leur donnaient les mahométans) mirent le feu à la ville, et, ayant égorgé leurs femmes et leurs enfants, s'apprêtèrent, dans le paroxysme du désespoir, à vendre chèrement leurs vies les armes à la main. Le combat acharné qui s'engagea au milieu de l'incendie coûta la vie à des milliers de Mogols, et Timour, exaspéré, ne laissa subsister d'autres vestiges de cette cité naguère si populeuse que de tristes monceaux de cendres.

Trois jours après la destruction de Batneir, il marcha sur Kinâr-i-âb-i-haouz (côté de l'étang), et de là vers Sarsatty (ou Saraswatty), situé sur la rivière de ce nom, qu'il atteignit le lendemain. Les habitants de cette ville l'évacuèrent à son approche, mais il les fit poursuivre, et un grand nombre furent taillés en pièces. Pareil sort était réservé aux fugitifs de Fattiabad, où s'arrêta ensuite Timour, et qui était situé à dix-huit kosses nord de Sarsatty. Ahrouny, ville fortifiée, fut peu de temps après saccagée et réduite en cendres; la plupart de ses habitants furent passés au fil de l'épée, et le reste emmené captif, « parce que dans cette multitude il ne s'était pas rencontré un homme d'assez de bon sens et de prudence pour venir au-devant du vainqueur faire un appel

sa [illegible] menace. » Timour entra en-
su[illegible] dans les jongles, à la recherche des Djats qui infestaient cette contrée, et s'étaient sauvés dans les bois à l'approche du conquérant : deux mille de ces barbares proscrits furent attaqués et tués, et leurs familles tombèrent entre les mains de Timour. Ce dernier rejoignit au pont de Kou-[illegible]dah pont qui, probablement, traversait le Sarsatty [illegible] les autres divisions de son armée, qui venaient de mettre à feu et à sang la province de Lahore, et toute la masse des Mogols s'achemina alors vers Delhi, dont elle était encore éloignée de cent milles dans la direction sud-est. Partout les habitants prenaient la fuite à son approche, abandonnant leurs maisons et leurs propriétés à la merci de ces féroces envahisseurs, qui ne laissaient jamais subsister derrière eux aucun être vivant. Assendy, Toghlükpour et Panipat furent successivement occupées [illegible] par Timour. Afin de [illegible] le fourrage nécessaire à sa [illegible], il passa la Djamna [illegible] la ville fortifiée de [illegible] dont les habitants furent tous [illegible] au fil de l'épée, a la seule exception des mahométans; quant à la ville, après avoir été mise au pillage, elle fut transformée en un monceau de décombres. Timour longea alors le [illegible] de la Djamna, et vint camper en [illegible] Delhi.

[illegible] pendant la courte suspension [illegible] qui précéda le siége de cette [illegible] Timour, crai-[illegible] ses prisonniers lui échap-[illegible] à leurs compatriotes, [illegible] moindre revers, donna [illegible] massacrer tous les captifs [illegible] du sexe masculin, âgés de [illegible] ans. Suivant les évalua-[illegible] cette horrible [illegible] pas la vie à moins [illegible]. Quant au sul-[illegible] fit sous les murs de [illegible] dernier effort pour [illegible] et son peuple. L'ef-[illegible] armée ne s'élevait [illegible] mille cavaliers et [illegible] de fantassins; sa force

principale était dans une fo
ligne d'éléphants armés en g
nombre de cent vingt, et do
portait une tourelle en bois
d'archers et de frondeurs. Peu
à un pareil spectacle, les gue
Djagataï furent tout d'abord i
par ce menaçant aspect; auss
jugea-t-il nécessaire de fort
camp à l'aide d'une palissade
flanquée par un fossé, au-de
quel furent placés un certain
de buffles.

L'attaque fut commencée
moud, et il est reconnu qu
dous firent preuve dans ce c
la valeur la plus désespérée; r
fin, la ligne d'éléphants ayant
pue, les indigènes en dérout
repoussés avec un grand carn
qu'aux portes de la cité. Dans
de la nuit qui suivit cette ba
sultan opéra sa retraite sur le G
et la ville de Delhi ouvrit ses p
vainqueur, sous la condition
rait respecter la vie et la pro
ses habitants. Peut-être n'ét
au pouvoir de Timour de se
mer aux termes de cette capi
Quoi qu'il en soit, ses troupe
ges et indisciplinées se ruè
milliers dans la ville, et les
voyant leurs richesses pillée
femmes et leurs filles victin
violence la plus brutale, se sou
contre leurs oppresseurs. U
nombre mirent le feu à leur
tions, et se précipitèrent au m
flammes avec leurs femmes et
fants. Bientôt la ville entière s
être en proie à toutes les hor
pillage et du massacre réun
courage désespéré des malheu
hiens, dit le traducteur de I
s'éteignit à la fin dans les flot
propre sang. Jetant au loin
mes, ils tendirent eux-mêmes
aux meurtriers, comme un b
pide. Ils souffrirent qu'un hom
les chassât devant lui par cen
prisonniers: circonstance qui
a n'en pouvoir douter, que
mère du désespoir n'est autr
couardise. Dans la ville, le

dix contre un, et,
pulation avait eu des
, les Mogols, dis-
ues, les maisons, les
ce, encombrés d'ail-
butin qu'ils avaient
pu résister à la ter-
s habitants de Del-
de ces derniers qui
glaive mogol furent
age. Le dernier des
gt esclaves pour lui
res en eurent jusqu'à
ixante, et beaucoup
lle avec cent prison-
nels des femmes et des
la masse du butin qui
les vainqueurs, tant
ticulièrement en dia-
, qu'en meubles somp-
siles d'or et d'argent
précieux, il serait à
ble, disent les histo-
uer le montant. Les
riers, mécaniciens et
ille, furent répartis
entre les princes du
nes de la famille im-
it suivi l'expédition; »
envoyés aux branches
famille et aux dames
i étaient restées à Sa-
r se réserva toutefois
en pierre et en mar-
t employer, après son
pitale, à la construc-
ma-mesdjid (grande
le plan de celle de

sa que deux semaines
cette capitale, et se
rouzabad, ville située
six milles au-dessous
eçut en signe de sou-
ef de Koteilah (ou
erroquets blancs qui,
du sultan Toghlik,
s dans l'Inde de sou-
n et n'avaient pas dès
ante et quatorze ans à
'agit. Il entra ensuite
procéda à l'investisse-
ou Mirat), situé à cin-
d-nord-est de Delhi, et
commandé par un chef afghan qui opposa à Timour la plus vigoureuse résistance. Elle fut toutefois prise d'assaut et la garnison passée, selon l'usage, au fil de l'épée; les femmes et les enfants furent emmenés en captivité. Poursuivant sa marche vers la lisière des montagnes de Servanlik, et marquant partout son passage par le massacre et l'incendie, Timour arriva à Peyrouzpour, sur les rives du Gange. Il traversa ce fleuve avec une partie de son armée, à dix milles en amont de cette place, et se dirigea sur Toghlukpour. Près de cette dernière ville, il fut attaqué par une flottille de bateaux ennemis, et ce ne fut pas sans livrer un combat sérieux qu'il put s'assurer la victoire. Un autre adversaire s'éleva contre lui, avec des forces considérables, dans la personne de Moubarek-Khan, qu'il réussit à mettre en fuite: ce succès lui valut un nouveau et riche butin. A peine quittait-il ce dernier champ de bataille, qu'on lui annonça qu'un autre corps de nombreuses troupes indoues était réuni au pied de la passe de Koupilah. A la tête de cinq cents chevaux seulement, il eut l'audace de s'avancer vers ce formidable ennemi; mais, pour la première fois, il lui fallut tourner le dos et fuir devant ses adversaires. Il fut tiré de cette position critique par l'arrivée d'un nombreux corps mogol, sous les ordres de Pir Mohammed, son petit-fils, à l'aide duquel il battit les Indous en leur faisant essuyer des pertes considérables. Il s'avança alors vers l'une des *Prayags*, ou jonctions des sources de la rivière Sainte, où il trouva les Indous retranchés dans une forte position. Attaqués aussitôt, ces derniers furent taillés en pièces, au dire des historiens mahométans. Il est certain, toutefois, que le zèle de Timour pour l'extermination des adorateurs du Gange fit soudainement place à des réflexions dictées par la prudence. « Considérant que le pays était maintenant délivré du joug impur des ennemis de la vraie foi, et que ses légions victorieuses se trouvaient surchargées d'un immense butin, ce ter-



pugnable. « Encouragés par
naturelle, les chefs indigènes e
au fond des montagnes leu
et leurs enfants et. s'adjo
plus braves habitants du pa
position sur les sommets les
cessibles, d'où ils ne cessère
pleuvoir sur les Mogols un
flèches et d'autres projectile
sant, pour les insulter, de
tions sauvages. Timour bo
moins sa vengeance au
Menon, parti pour l'adopti
il eut sans doute de bonne
puis, continuant sa retraite
avec ses troupes dans la vill
mon, où il trouva des pro
grains et d'autres subsis
quantité plus que suffisa
pourvoir à tous ses besoin
le 7 mars, tandis que se
étaient campées à Jebhan
frontières du Cachemir, il
d'elles afin de voler à Sam
9, il atteignit la rive gauch
dus, « cinquante-sept jours a
quitté les alentours du Gang
cinq mois dix-sept jours a
où, traversant l'Indus dans
sur l'est, il avait commencé
morable expédition. »

La manière dont Timou
de l'Inde n'est certainemen
qui convient à un conquéra
est fondé à croire que la par
historiens mahométans nou
sente sous d'assez faussescou
fin peu glorieuse d'une si br
pédition. Il ne paraît pas
remarque M. Dow, « que T
nommé aucun roi pour le
ment de l'Indoustan. Il conf
leurs positions tous ceux de
... leur soumission
... tend à faire
... proposé de reter
... son autorité; néa
... unes troupes de
... un petit détac
... préserver cette
... relation ultérieu
... paraît ne
... possession du
... ses successeurs ne

[redacted]

›ngtemps. Un fait plus
encore, c'est que ni la
›henfeddin, le biographe
panégyriste de Timour,
rishta, ne paraissent in-
rapporta de l'Inde des
›nsidérables. Pendant le
vie, qui dura jusqu'en
our lui des prières publi-
s mosquées de l'Indous-
›naie de cette contrée fut
› nom; mais, comme le
le major Rennel, cet état
plutôt l'œuvre de la po-
›rinces usurpateurs qui
Mahmoud sur le trône,
Timour lui-même. Mal-
ines de milliers d'hom-
fait massacrer l'ardeur
ligieux, ou le froid calcul
ue, et le nombre plus
de ceux que nous lui
.ire en esclavage, c'est à
vide se fit sentir dans
ıse contrée. Les choses
ıtôt à leur premier état,
mme précédemment, la
rchie sous le règne no-
.an Mahmoud.
Delhi était restée morne
sque, deux mois après le
mour, Nuscrit en prit
en fut promptement ex-
ɔal, qui reprit les rênes
ıent au milieu de ruines.
: qui s'en étaient enfuis
ent à y affluer, et bien-
t Ferishta, la ville de
surtout le quartier dési-
›m de la Nouvelle Cité,
ités de nouveau par une
opulation. Lahore, De-
oultan restèrent au pou-
ɜr (ou Khazzer) Khan,
ıvait confirmé dans son
:; Canudje, Oude, Ker-
ɹr étaient entre les mains
n, qui prit le titre de roi;
: le Maloua étaient aussi
: chefs indépendants; en
les gouverneurs de pro-
ıt des prétentions à la
Quelques-uns de ces chefs
à l'obéissance par l'infa-
tigable Ekbal, sur l'invitation duquel l'ex-empereur Mahmoud retourna, en 1401, de Gouzerat à Delhi, où on lui fit une pension. Il échappa plus tard à cet ignominieux état d'abaissement; et à la mort d'Ekbal, qui fut tué dans un combat contre Khyzer Khan, il fut appelé de nouveau à occuper le trône. Sa mort vint terminer, en 1413, un règne signalé par d'étranges vicissitudes et des désastres sans pareils. A la vérité, les omrahs conférèrent le pouvoir suprême à Dowlet Lodi, Patan de nation; mais, après un règne nominal qui ne dura pas même un an, ce dernier dut céder le sceptre à Khyzer Khan, qui réunit ainsi sur une seule tête les souverainetés de Lahore, de Moultan et de Delhi.

Khyzer était *seyde,* ou, en d'autres termes, de la race du prophète, et son père avait été gouverneur de Moultan sous le règne de Firous III. « Pénétré de reconnaissance pour son bienfaiteur Timour, disent les historiens, il ne prit pas le titre de sultan, et continua à faire lire la *khatbah* dans les mosquées au nom de ce souverain, se contentant lui-même du titre d'*Ayant-Aala* (très-haut en dignité). Après la mort de Timour, la khatbah fut récitée au nom de son fils Schah-Rokh, et on y ajoutait seulement une prière pour Khyzer Khan. » Ce dernier poussa même la politique jusqu'à envoyer par intervalles un tribut à Samarcand. A sa mort, survenue en 1421, il eut pour successeur, conformément à sa volonté expresse, son fils Moubarek Schah, qui, après un règne de treize ans, fut assassiné par son vizir. Ce traître réalisa alors un plan préconçu, en plaçant sur le trône l'un des petits-fils de Khyzer, sous le nom de Mahommed V. Ce prince faible et dissolu fut remplacé, après un règne de douze ans, par son fils Allah II, qui, ayant la conscience de son incapacité, et las des soucis de l'empire, se décida à remettre les rênes du gouvernement entre les mains de Bheloli, Afghan de la tribu de Lodi, à condition qu'on lui permettrait de terminer paisiblement ses jours dans la

ville de Badayoun. Bheloli, qui était déjà en possession de la capitale et avait fait associer son nom dans la khatbah à celui du sultan, prit immédiatement possession de la souveraineté, et « déploya au-dessus de sa tête le parasol impérial. »

Ibrahim, grand-père de Bheloli, s'était élevé par ses richesses au gouvernement de Moultan, sous le règne de Firous, et son oncle, Islam Khan, avait été fait par la suite gouverneur de Sirhind. A sa mort, ce dernier était si puissant qu'il employait à son service privé douze mille Afghans, choisis en grande partie dans sa propre tribu. Il avait désigné Bheloli pour son héritier, et le parti de celui-ci venant ensuite à triompher, il avait profité de cette occasion pour s'assurer le gouvernement de Sirhind, auquel plus tard il ajouta le Pendjab et Debalpour, puis la souveraineté de Delhi. Pour son époque, dit Ferishta, ce fut un prince doux et vertueux; il était brave, quoique prudent, modéré et libéral; il aimait particulièrement la société des gens instruits. Il mourut naturellement, dans la quatre-vingtième année de son âge. Son fils et successeur, Secander Ier, recouvra une partie considérable de l'empire, et transféra sa résidence à Agra en l'année 1501. Ce fut durant son règne que les Portugais accomplirent pour la première fois la traversée de l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance; mais comme, à cette époque, ils n'eurent de relations qu'avec les côtes du Deccan, Ferishta ne fait pas même mention de cet événement. Sous le gouvernement de son fils, Ibrahim II, l'empire fut démembré de nouveau, et, après un règne de vingt ans, « cet orgueilleux et méchant prince » perdit le trône et la vie à la bataille de Panipat, gagnée en 1525 par l'illustre Mahommed Bâber, dans la personne duquel la souveraineté de l'Inde fut alors transférée de la maison de Lodi à la race de Timour.

CHAPITRE IV.

EMPIRE MOGOL.

§ I. *Bâber.*

La vie de Bâber, le vérita
dateur de l'empire mogol, m
d'être racontée beaucoup plu
tail que ne le comportent le
d'une simple esquisse histor
a laissé des mémoires autobi
ques singulièrement intéress
qui non-seulement mettent à
caractère, mais jettent une
mière sur les mœurs de se
triotes.

Djahir-el-din-Mohammed,
mé Bâber (le tigre), naquit
vrier 1483. Du côté de son
descendait en droite ligne du
Timour Beg, tandis que, par
il était issu de Chenghiz Kha
la douzième année de son âg
mort de son père, le sulta
Scheikh Mirza, il devint roi
ghâna. A cette époque, l'un
oncles était roi de Samarca
Bokhâra; un autre était souv
Hissar, de Termiz, du Koun
Badakschan et de Khatlân;
sième, roi de Caboul et de
enfin son oncle maternel, pri
gol, possédait les fertiles p
de Taschkend et de Schahrok
s'étendent le long du Jaxart
ce même temps, régnait sur
rassan le sultan Hussein Mirza
descendant du grand Timou
plus puissant prince de son si
Europe, Bâber eut pour co
rains Henri VII et Henri VIII
terre, Charles VIII, Louis
François Ier, les empereurs Ma
et Charles-Quint; en Espagn
dinand et Isabelle.

Le père de Bâber avait l
États dans le plus grand désor
médiatement avant sa mort,
rents et voisins, le sultan de Sa
et le khan de Taschkend, aux
conduite avait donné ombrage
reprochaient probablement se
sions sur leurs territoires),
entrés dans une alliance à l'ef

'oyaume par deux côtés op-
ette époque, Bâber était à
:t, tout jeune qu'il était, il
›int à défendre cette cita-
ces entrefaites, le sultan
rza s'étant rendu maître des
'Uratippa, de Khojend et
nan, était campé à quatre
e la capitale, lorsque Bâber
une ambassade avec le mes-
ıt : « Il est clair que vous
ier l'administration de ce
qu'un de vos serviteurs; je
la fois votre serviteur et
si vous me chargez de cette
:lle sera remplie de la ma-
ıs satisfaisante, et vous at-
cilement votre but. » Une
utaine accueillit cette politi-
ıre; mais certaines circons-
uites déterminèrent bientôt
ur à traiter de la paix. Une
ıladie avait décimé les che-
n armée, déjà découragée,
, par la perte d'un grand
ces animaux au passage de
aba, et par la résolution de
ɔntre lequel elle avait à lut-
tan Ahmed mourut pendant
à Samarcand. Vers le même
ahmoud Khan tomba ma-
s une tentative infructueuse
ɔarer d'Akhsi, et, dégoûté
'e, il s'en retourna dans son
ıédé, comme les autres, de
des conquêtes, le roi de
t de Khoten pénétra peu de
:s sur le territoire de Bâber;
ıussi s'estima heureux d'é-
ıx périls de la situation par
iation amiable.
a (le moderne Kokaun) est
e peu d'étendue, composé
ie ou plaine qu'une chaîne
borne de toutes parts, ex-
l'ouest (dans la direction
d et de Samarcand), et que
ivière Sir ou Djihoun (l'an-
tes). C'était là le lot héré-
Bâber, qui ne le garda pas
. En 1497, il s'empara de
d; mais une insurrection
ns son propre royaume le
t peu de temps après à éva-
cuer cette capitale. Abandonné de son armée, il se trouva bientôt sans territoire, à la tête d'une poignée de fidèles serviteurs. Dans ce moment critique, une dangereuse maladie faillit l'emporter au tombeau, et lui-même nous apprend que sa détresse et ses souffrances furent alors extrêmes. L'année d'après, une contre-révolution lui rendit Andejân, et, s'étant de nouveau emparé par surprise de la ville de Samarcand, il reperdit ses États héréditaires pendant qu'il poursuivait cette dernière entreprise. L'envahisseur Scheibani Khan, puissant chef uzbeg, après l'avoir vaincu en bataille rangée, le tint bloqué dans Samarcand, qu'il se trouva encore obligé de quitter avec un petit nombre de gens dévoués. Assisté de deux de ses oncles maternels, il parvint ultérieurement à recouvrer le Ferghâna; mais, peu de temps après, il fut complétement défait, et les deux khans tombèrent au pouvoir de l'ennemi. A la suite de ce nouvel échec, il fut plus d'un an fugitif, réduit à se cacher dans les montagnes qui bornent au sud le territoire de Ferghâna, et très-souvent en proie aux plus cruelles privations. Voyant enfin que ses partisans étaient complétement dispersés, et n'ayant plus aucun espoir de recouvrer ses possessions héréditaires, il résolut, après avoir consulté le petit nombre d'adhérents qui lui restaient encore, d'aller chercher fortune dans le Khorassan. Ce fut dans cette vue qu'il quitta, pendant l'été de 1504, les montagnes du Ferghâna, suivi de deux ou trois cents hommes mal armés et couverts de haillons. Badakschan obéissait à cette époque à Khosrou Schah, chef peu populaire, et Bâber avoue lui-même qu'il n'était pas sans espérance de reconstruire de ce côté l'édifice de sa fortune déchue. Au passage de l'Amou, il fut rejoint par de nouveaux adhérents qui lui donnèrent l'assurance que les Mogols au service de Khosrou Schah étaient tout dévoués à ses intérêts. Bâber, à ce qu'il paraît, trouva de bonne guerre de profiter de cet état de choses pour détrôner Khosrou, le chasser et

que, sur plus de dix mille caval
n'en resta guère que cinq cent
les drapeaux du souverain. A
de cette poignée d'hommes, B
dirigea hardiment sur Cabo
Ryzâh vint à sa rencontre a
forces vingt fois supérieures.
avancé à cheval près de l'ar
belle, Bâber défia son rival en
singulier ; mais, comme ce
paraissait décliner le cartel, c
rahs l'acceptèrent successive
furent tués par Bâber. Cette
héroïque frappa les rebelles d'
admiration, qu'ils refusèrent
battre, et que l'usurpateur
prisonnier. Bâber lui pardonn
peu de temps après, Ryzâ
cherché à exciter de nouveaux
dans l'empire, il prit le pa
faire mettre à mort.

A la mort de Scheibani Kh
périt dans une guerre où
fourvoyé contre Schah Ismaë
souverain de Perse, l'amour d
tal détermina Bâber à faire
velle tentative pour recouvrer
cand. Cette entreprise écho
l'insuccès doit en être attribu
la malveillance de ses alliés
soit à l'impopularité qui ava
sur lui de son union avec les
A dater de cette époque, Bâ
centra ses opérations dans l'e
plusieurs démonstrations a
dans cette direction, il se r
marcher sur l'Indoustan, en v
conquête durable. Peu de tem
la mort d'Iskander (Secander),
envoyé sommer le sultan Ibr
lui céder les territoires de
(Bhirâ), de Khusbab, de C
de Chaniat, qui, depuis le
Timour, avaient appartenu au
Cette demande resta sans r
mais Bâber se mit en devoir de
possession des provinces récla
y entra en 1524, sur l'invita
gouverneurs afghans du Pendja
avoir soumis le pays des Gak
Gickes), et battu plusieurs
service d'Ibrahim, il pilla et
Lahore. Il marcha ensuite su
pour qu'il prit d'assaut, et

ıssacre. Après avoir fran-
je, il touchait déjà à Sir-
ıe la traîtreuse défection
efs du Pendjab le força de
Lahore et de renoncer
nnée à la poursuite de son
Durant le cours de cette
il avait été rejoint par le
h-el-din, frère de l'em-
ıim, auquel il donna De-
que probablement il flatta
de régner après lui sur le
elhi. Allah conclut, peu de
, avec Dowlet Lodi Khan,
ırticulier, par lequel il cé-
rnier la possession de tout
, à condition qu'il aurait
elhi et d'Agra. Les deux
marchèrent alors sur Del-
h, rejoint dans sa marche
rs émirs de haut rang, se
tête de quarante mille ca-
ec lesquels il mit le siége
e capitale, mais sans pou-
à s'en emparer. Peu après,
dans une attaque nocturne
ıtre le sultan Ibrahim, et
ırmée se dispersa.
ans sa cinquième et dernière
l'Inde, était déjà parvenu
décembre 1525), lorsqu'il
de cette défaite. Le 1er
passa la Beyah, et, trois
, il investit Milwat, dont
an lui ouvrit les portes. Pour
r ici de son propre langage,
ıçant alors son pied dans
la résolution et sa main sur
de la confiance en Dieu,
ntre le sultan Ibrahim. Le
l passa la Djamna, en face
ı, et le 12 avril (après une
he livrée dans l'intervalle
ıt-garde ennemie), il campa
nipat. L'armée d'Ibrahim se
à ce moment de cent mille
t de mille éléphants, tandis
le Bâber, au dire de Ferish-
ıptait guère que treize mille
Le 21, les deux armées se
t en présence. Bâber rangea
s sur deux lignes, après les
ırties en quatre grandes di-
lont chacune avait derrière
elle un corps de réserve et en tête un petit corps de cavalerie légère destiné aux escarmouches; il se plaça ensuite de sa personne au centre de la première ligne. Inexpérimenté dans l'art de la guerre, Ibrahim n'adopta aucun ordre de bataille, car il s'imaginait à tort que la supériorité du nombre suffirait pour écraser son ennemi. Il ne devait pas tarder à être cruellement désabusé. Le courage éprouvé et l'ordre inaltérable des troupes mogoles eurent bientôt rompu la pesante colonne qui s'avançait contre elles, tandis que les deux corps de réserve dont nous avons parlé plus haut, tournant avec rapidité les flancs de l'ennemi, vinrent l'attaquer sur ses derrières. Cinq ou six mille hommes de l'armée d'Ibrahim furent tués sur un seul point autour de ce dernier, qui périt également, et plus de trois fois autant restèrent sur le champ de bataille, d'après les évaluations les plus modérées. Bâber tira le meilleur parti possible de sa victoire, en envoyant des détachements s'emparer à marches forcées d'Agra et de Delhi, ainsi que des trésors contenus dans ces villes, tandis que lui-même suivait à distance avec son arrière-garde. Le 10 mai, il fit son entrée dans Agra, où il choisit pour résidence le palais du défunt monarque.

Ainsi s'écroula de fond en comble l'empire patan de l'Hindostan. La conquête de Bâber avait été assurément plus audacieuse et plus extraordinaire de tous points que celle du sultan Mahmoud le Ghaznévide, ou celle de Schahab-el-din-Ghouri. « Je n'attribue pas, dit-il quelque part dans un de ces élans de pieuse gratitude dont ses mémoires offrent l'expression fréquente, je n'attribue pas ce succès à ma propre force, et cette bonne fortune ne fut pas le prix de mes efforts; elle découla pour moi des sources de la faveur et de la miséricorde divines.»

Voici comment cet empereur décrit lui-même l'aspect intérieur de l'Inde à cette époque :

« Lorsque je m'emparai de cette contrée, dit-il, l'autorité royale y

était exercée par cinq souverains musulmans et deux princes païens. Bien que dans les montagnes et les pays de forêts il se trouvât beaucoup de petits raïs ou radjas sans importance, ces monarques étaient non-seulement les premiers, mais les seuls chefs réels de l'Indoustan. L'un des empires qu'ils gouvernaient était celui des Afghans, dont le territoire comprenait la capitale de la contrée et s'étendait depuis Behreh jusqu'au Béhar. Avant de tomber au pouvoir de ces derniers, Jonpour avait appartenu au sultan Hussein Scherki. Cette dynastie se nomme Pûrebi (orientale). Le second prince etait le sultan Mohammed Muzaffer, qui régnait sur le Gouzerat. Il était mort peu de jours avant la défaite d'Ibrahim. On donne à sa race le nom de Tang. Le troisième royaume est celui des Brahmanes dans le Deccan, mais, à l'heure qu'il est, les sultans du Deccan n'ont plus ni pouvoir, ni autorité. Tous les districts de leur royaume sont tombés entre les mains des nobles les plus puissants, et lorsque le prince a besoin d'une chose, il faut qu'il la demande à ses propres émirs. Le quatrième roi était le sultan Mahmoud, qui régnait dans le pays de Maloua, désigné aussi sous le nom de Mandû. Cette dynastie était celle de Kilji. Ranasanka, monarque païen, avait battu les princes de cette maison, et leur avait pris un certain nombre de provinces; aussi cette dynastie allait-elle s'affaiblissant. Le cinquième prince était Nasrat Schah, qui régnait au Bengal. Son père, qui était un seyd du nom de Sultan Alâ-el-din, avait été roi de ce pays, et lui-même était monté au trône par droit d'hérédité. Il existe au Bengal une coutume singulière : l'hérédité y décide peu du choix du souverain; un trône y est réservé au roi, et, par analogie, un siége ou poste est assigné à chacun des émirs, des vizirs et des mansabdârs. Ce trône et ces postes ont seuls droit au respect du peuple du Bengal. Une certaine quantité de vassaux, de serviteurs et de subordonnés sont attachés à chacun de ces postes. Lorsqu'il plaît

au roi de changer le titulai ces siéges honorifiques, soit la personne qu'il envoi ce, elle est immédiatemen obéie par toute la séquelle n mise aux ordres de son pré et cette règle s'observe n l'accession au trône royal. tue le souverain et réussit placer est immédiatement roi; tous les émirs, les vizi ou paysans se soumettent à tôt, le considèrent comme verain à autant de titres qu décesseur, et lui obéissent aveuglément qu'ils faisaient souverain. Le peuple du coutume de dire : « Nous s voués au trône; quel que soi qui l'occupe, nous lui ob nous lui sommes fidèles. » autre usage en vigueur dan on y tient pour déshonorat gne d'un roi l'acte de dissi diminuer les trésors de ses seurs. Tout souverain, en m le trône, doit s'appliquer à un trésor personnel. Amass sor est, aux yeux de ce pe grande gloire et un titre tion.

« Les cinq rois musulma viens de mentionner sont sants et disposent d'armées bles. Celui des princes païen territoire est le plus vaste la plus imposante, est le r juager. Un autre est le R dont la principauté originai tendait que sur le pays de C faveur des dissensions qui entre les princes du royaum du, il s'empara d'un grand n provinces qui dépendaient ritoire, telles que celles de (Rantampore), de Saran Bhilsân et de Chanderi..... en outre sur la lisière et da ritoire même de l'Indoustan d'autres raïs ou radjas, do part, se prévalant de leur élo ou des difficultés que prése cès de leur pays, ne se soun mais aux princes musulmans

[redacted]

ıys et les villes de l'Indoustan émement laids. Ils offrent un ı ne peut plus uniforme : les ı'y sont pas clos de murs, et :t sont jetés sur un plan uni. ıce des torrents qu'engendre des pluies a produit dans les veraines des fleuves ou des au des excavations profondes endent le passage pénible et Sur beaucoup de points, la t tellement hérissée de broussineuses, que le peuple des *per-* :rouve un refuge assuré dans s inaccessibles, où il vit fréıt dans un état de révolte et payement de l'impôt. A part s rivières, on trouve peu ›urantes dans cette immense On y rencontre çà et là quelt stagnantes. Toutes les villes artiers qui les composent ti: dont ils ont besoin d'étangs ts, où on les recueille durant de la saison des pluies. Dans an, l'agglomération ou la disl'une grande population, la on totale des villages, ou même villes, sont presque instantaıs l'espace de vingt-quatre ou :-six heures, de grandes ciplées depuis longues années, quelque soudaine alarme en ıir les habitants, se trouver à un abandon si complet, qu'à rouverait-on un vestige quele la présence d'êtres humains. :re part, une population fait ur s'établir d'un site particunme elle n'a pas besoin de ıau ni de digues, puisque ses se produisent sans le secours irrigation, comme d'ailleurs ıtion de l'Indoustan est infine tarde point à voir affluer côtés sur l'emplacement d'éıe masse de naturels. On consétang, ou l'on creuse un ıur ce qui est d'un fort ou de : solides, c'est chose tout à ıflue, puisque le chaume et le y abondent; avec ces matéı élève des cabanes, et la tion d'une ville ou d'un village est l'affaire d'un instant.

« Il y a peu de plaisirs à espérer dans l'Indoustan. Le peuple n'y est pas beau. Il n'a aucune idée des charmes de la vie sociale, ni de ceux que fait éprouver l'abandon d'une franche réunion ou d'un entretien familier. Il n'a ni génie, ni portée intellectuelle, ni politesse de mœurs, ni affabilité, ni camaraderie; il n'est ni ingénieux, ni inventif, soit dans le plan, soit dans l'exécution de ses travaux manuels, et ne possède ni le sentiment, ni la science de l'architecture. On ne trouve dans l'Indoustan ni bons chevaux, ni bonne viande, ni raisins ou melons muscats, ni aucun bon fruit, ni glace, ni eau fraîche, ni bonne nourriture, ni même de pain dans les bazars, ni bains, ni colléges, ni chandelles, ni torches, ni chandeliers. Au lieu d'une chandelle ou d'une torche, vous n'avez pour vous éclairer qu'une rangée de sales Indous, dont la main droite tient une façon de petite lampe, et la gauche une gourde contenant l'huile destinée à en alimenter la flamme. Outre les rivières et les étangs, on trouve quelques eaux courantes dans les ravins et dans les creux; mais il ne faut point s'attendre à rencontrer des aqueducs ni des canaux dans leurs jardins ou leurs palais. Ils ne se préoccupent dans leurs constructions ni de l'élégance, ni du climat, ni de la forme ou de la régularité. Les paysans et les gens de la basse classe vivent dans un état de nudité complète, etc., etc. »

L'Indoustan était conquis par Bâber; il fallait le conserver, et d'abord il eut à lutter contre le mauvais vouloir des émirs afghans, qui, maintenus chacun dans son gouvernement, n'en détestaient pas moins les Mogols comme des usurpateurs, et étaient parvenus à gagner à leur cause les principaux princes radjpoutes, les plus braves des Indous. Ceux-ci réunirent dans l'ouest une armée de 100.000 hommes, à laquelle ils donnèrent pour chef un frère du feu sultan Mahmoud. Le jeune conquérant, entouré de toutes parts d'ennemis ou de faux alliés, ne pouvant avoir confiance que dans la brave

mais petite armée qu'il avait amenée de ses montagnes, se trouvait dans une position fort critique. Quelques-uns de ses plus hardis capitaines lui conseillaient même de se retirer sur le Caboul, ou au moins dans les provinces de l'Indus; mais son indomptable courage repoussa avec horreur l'idée de rendre sans combat un si riche empire. Il répondit que la voix de l'honneur parlait trop haut à son oreille, et animé d'un enthousiasme qu'il communiquait à ses soldats, il s'écria : « Puisque la mort est inévitable, au « moins est-il glorieux de l'affronter « avec courage, face à face, plutôt que « de reculer, pour gagner quelques an- « nées d'une misérable et honteuse « existence; acquérons au moins de la « gloire, puisqu'il n'y a pour l'homme « que la gloire au delà du tombeau; » et en même temps il leur récitait les vers où Firdoussi, dans le Shah-Nameh, développe les mêmes sentiments. Puis rappelant aux siens que le plus grand nombre de leurs ennemis étaient des infidèles, il en appela à leur zèle religieux et leur fit jurer sur le Coran de vaincre ou de mourir. Bâber n'était pas un saint musulman; il avait même certaines habitudes contraires à la loi du prophète; mais dans cette circonstance critique il fit vœu de renoncer désormais à boire du vin, et, pour preuve de sa sincérité, il ordonna de briser et de distribuer aux pauvres toute la vaisselle d'or qui figurait d'ordinaire sur sa table.

Après avoir ainsi relevé le moral de ses troupes, Bâber fit ses dispositions pour le combat. L'ennemi avait une immense supériorité en cavalerie brave, mais indisciplinée; et lui, il n'avait que des détachements de cavalerie légère, plus propres à l'escarmouche et au pillage qu'à figurer en bataille rangée. Sa véritable force se composait d'arquebusiers et d'un équipage d'artillerie, arme fort peu employée jusqu'alors dans les guerres de l'Inde. Les canons, placés à l'avant-garde et retenus les uns aux autres par des chaînes, formaient une espèce de retranchement au-devant de l'armée.

Derrière était l'infanterie, et
lerie sur les ailes ou en ré
bataille commença de bonn
l'armée ennemie, déployant
des masses, eut bientôt env
petite phalange des Mogols. I
ses armes à feu et ses canor
repoussa toutes les charge
tenta contre lui; et à la fin,
la vit ébranlée par le peu
de ses attaques, il se mit à la
corps d'élite, et prenant à
l'offensive, il se précipita, l
la main, sur l'ennemi, qui
de tous les côtés, abandonn
champ de bataille les cada
grand nombre de ses chefs.

Ainsi s'évanouit cette puiss
fédération. Mais cependant
toire ne suffit pas pour as
descendant de Timour la
possession de sa magnifique
Il fut encore troublé à diverse
par des insurrections qui
dans le Caboul ou dans l'In
mourut en 1530, après un
cinq ans seulement comme
de l'Indoustan.

Bâber doit être compté
princes les plus accomplis q
ru sur les trônes de l'Inde,
peut-être, il n'en ait été
grand, ni le meilleur. Sa va
taire était des plus brillante
ques-uns de ses exploits eff
dire de ses historiens, les
plus héroïques de la vie de se
Timour. Cependant il sembl
talents ont été plutôt ceux d
san audacieux que d'un gran
Il fut presque aussi souve
que vainqueur, et pendant l
il perdit ses conquêtes aussi f
qu'il les faisait. A la fin de s
pendant, son mérite militai
avoir été plus sûr, et dans le
batailles qu'il livra au milieu
nes de l'Indoustan, il fit p
qualités qui distinguent les
consommés. Sa force physiq
adresse dans tous les exercice
étaient presque surnaturelle
de ses contemporains. Il ai
sionnément la musique et la

s qu'il nous a laissés de grandes réflexions on y remarque, d'un sens très-droit et un)servation, incessam- ux événements qui se r de lui. Les grandes ; dont on a voulu lui ourraient, peut-être, à contestation. Il sem- qu'il était aimable, t, et quoique ses hauts aient été souillés par ıalheureusement insé- istoire de sa race, il)ntrer clément et hu- ır ses enemis les plus tion qu'il accordait aux nmerce, même dans es où les lois de la autorisé à les piller, n esprit juste et géné- sement pour sa gloire, ıis dans la paix songer ys conquis par ses ar- · la condition des peu- on sceptre. Il est vrai des de sa fortune lui : loisir pour y songer; ides elles-mêmes fu- usées par l'inquiétude , qui le poussait sans eaux projets de con- t une certaine période ıonça au vin, il s'y te avec excès, et, dans raconte lui-même les es auxquelles il se li- gèrent, selon toute urée de sa vie, quoi- : pas que jamais elles des affaires de l'État.

Ioumaïoun.

)n empire encore mal ; Houmaïoun, prince mable, d'une instruc- oûts distingués, quoi- n peu fantasques. Il oureux de l'étude de i, à cette époque et it fort mélangée d'as- e. Ainsi, il fit cons- s salons de réception, dédiés chacun à l'une des planètes. Les officiers de l'armée étaient reçus dans le salon de Mars; les juges et les secrétaires, dans celui de Mercure; les ambassadeurs, les poëtes et les voyageurs, dans le salon de la lune. Mais il fut bientôt détourné de ces imaginations par les soins pressants de l'empire; et il se montra alors à la hauteur de sa position. D'abord il eut à soutenir une guerre contre Bahadour, le souverain du Gouzerat. Un zèle religieux, trop scrupuleux peut-être, l'avait empêché de profiter des embarras de ce prince, engagé dans une guerre contre le radja infidèle de Chittore. Toutefois, quand il se fut décidé à prendre les armes, il leva une armée si nombreuse, et la conduisit si bien, que l'ennemi n'osa se mesurer contre lui en bataille rangée. Fuyant devant Houmaïoun, Bahadour s'enfuit à Ahmedabad, après avoir déposé ses trésors dans la forteresse de Chapanni, qui passait pour être imprenable. Mais le jeune empereur, à la tête d'un corps d'élite, escalada les flancs perpendiculaires du rocher, et enleva la place par surprise, exploit dont la tradition a conservé la mémoire, et qu'elle compare aux plus grands faits d'armes de Bâber et de Timour. Après avoir ainsi terminé heureusement sa première guerre, il espérait sans doute un règne tranquille et prospère, lorsqu'il lui fallut reprendre les armes contre ses frères Camrân et Hindal, qui se révoltèrent avec les troupes placées sous leur commandement. D'un autre côté, ces divisions excitèrent Sher-Khan, chef patan, qui était encore en possession du Bengal, à s'avancer, à la tête d'une grande armée, contre Houmaïoun. Celui-ci, empêché par l'état critique de ses affaires, ne put réunir assez de troupes; et, battu, il vint se réfugier à Agra. Mais alors ses deux frères, voyant que leurs discordes allaient aboutir à la ruine de leur maison, se rallièrent à l'empereur. Houmaïoun, ainsi renforcé, reprit l'offensive contre Sher-Khan; mais il fut encore défait, obligé d'abandonner sa capitale, et de chercher un asile chez

les petits princes de sa frontière. Très-peu d'entre eux restèrent fidèles au monarque vaincu. Obligé de fuir encore, il alla demander l'hospitalité à Maldeo, qui lui faisait les plus chaudes protestations d'amitié; mais, s'apercevant bientôt que toutes ses paroles ne cachaient que des desseins de trahison, il traversa en toute hâte le grand désert de l'Ouest; et, avec les quelques serviteurs restés fidèles à sa fortune, il se retira de l'autre côté de l'Indus. Dans cette fuite, il fut réduit à des extrémités qu'ont rarement connues les plus malheureux princes de l'Asie. Son cheval étant tombé mort de fatigue et de soif dans les sables du désert, il n'aurait pas pu s'en procurer un autre, si un soldat ne lui eût donné celui qui portait sa mère. Un jour, après avoir souffert les plus cruels tourments de la soif, le corps des fugitifs rencontra enfin un puits alimenté par une source abondante; malheureusement ils n'avaient qu'un seau; et, lorsqu'il fut au fond du puits, la foule se précipita avec tant de violence, que la corde se rompit; il tomba au fond, et quelques personnes après. Cependant l'arrière-garde était vivement pressée par l'ennemi, et il fallut se remettre en route en toute hâte. Houmaïoun arriva presque seul à Emircot, de l'autre côté du désert. Ce fut au milieu de ces calamités qu'on lui annonça qu'un fils lui était né; ce fils fut le célèbre Akbar, qui devint ensuite le plus grand prince de l'Asie. Obligé de fuir sans cesse, il ne put empêcher ce fils de tomber dans les mains d'un traître, qui le livra à Camrân, son frère et son mortel ennemi.

Toujours poursuivi, Houmaïoun alla demander asile, en Perse, à Shah-Tamasp, qui le reçut avec la plus magnifique hospitalité, et lui fournit les moyens de tenir une maison digne de son nom. Ayant promis de se convertir à la foi shiite, Houmaïoun fut mis par ce prince à la tête d'un corps de dix mille hommes, avec lesquels il entreprit de reconquérir ses États. Il se dirigea d'abord sur le Caboul, que son frère Camrân entreprit de lui disputer. Maître de Candahar, q
vrit ses portes et lui offrit
sources pour augmenter le n
ses soldats, il vint mettre le
vant Caboul. Son frère l'y
et lorsque Houmaïoun paru
murs de la ville, Camrân l
son fils Akbar, attaché sur u
jurant de faire périr l'enfant
ne se retirait pas. Mais celu
se laisser effrayer par ce
spectacle, annonça au cont
n'en attaquerait la ville que
ment; et Camrân, intimidé
solution, s'enfuit avec ceux
tisans qui étaient le plus e
Houmaïoun ayant recouvré
un trône et son fils, régna
encore à Caboul, toujours b
son frère, qui le réduisit
fois à la dernière extrémité
enfin vaincu.

Cependant Sher-Khan éta
le maître reconnu de l'Indo
il étendait de tous les cô
mites de son empire. C'était
sage et juste. Les travau
pour la sécurité et le bie
voyageurs, travaux qui, d
l'Asie, sont à la charge du
étaient conçus sur une éc
aucun règne antérieur n'av
donner l'idée. Dans toute
de l'Indoustan, du Gange à
fit construire une grande ro
des deux côtés d'arbres frui
un puits de deux milles en d
et, à chaque étape, des car
où les voyageurs étaient dé
le trésor public. Il s'était at
tout à faire rendre une bo
à ses sujets; la sécurité
rale; et sa mort, après ci
règne, fut regardée comm
heur public. Son fils Sélim l
moins sage et moins habile
père; puis, quand il mourut
après, laissant le trône à u
l'empire fondé par Sher-Kh
chiré par les dissensions de
royale, par les nombreuse
des omrahs et des vice-rois
amis d'Houmaïoun le sollicit
rentrer en campagne, affi

ı, à la tête d'une armée considérable, suffirait omber en poussière un nenté. Assez mal assuré le trône de Caboul, il eine à se décider; mais ant 15,000 cavaliers, il ndus, où Byram, le meil-léraux, vint le rejoindre corps de vétérans qu'il Candahar.

rès avoir passé le fleuve, ord Tartar-Khan, gou-hore, qui fut surpris et am. Cependant les om-lacé sur le trône un ne-Khan, Secander-Khan, brave que capable. A la iée de 80,000 hommes, nt de l'ennemi; et, à la t livrée, on déploya de re un acharnement in-côté des Mogols, elle fut prudence et énergie par Byram; mais celui qui le plus, ce fut le jeune peine âgé de treize ans, sme inspira aux troupes esque surnaturelle. Les à la fin battus et disper-er s'enfuit dans les mon-d, laissant la belle plaine ouverte aux armes des

vainqueur marcha sur at s'asseoir sur le trône é éloigné pendant treize n'y monta que pour y s d'un an après, descen-iers de marbre de son ie chute qui fut mortel-prince brave, aimable, la carrière fut marquée vicissitudes que celle monarque de l'Asie. t-on imputer tous ses générosité avec laquelle envers des frères indi-trahirent; Ferishta dit eût eu moins de bonté il eût été un beaucoup ince. Si telle est, en ef-, n'est-ce pas aussi jus-n point une excuse pour les cruautés qui souillent si souvent l'histoire des rois asiatiques? Le principe de la primogéniture si fermement établi en Europe n'a presque pas de valeur dans ces malheureuses contrées, et tout prince du sang royal qui peut ou se former un parti, ou devenir populaire, n'est que trop facilement séduit par l'espérance de chasser le souverain régnant et de monter lui-même sur le trône.

§ III. *Akbar.*

En 1566, Akbar commença son long règne de cinquante et un ans, pendant lequel il se montra le plus sage et le plus grand de tous les souverains qui aient jamais porté le sceptre de l'Inde. Agé de treize ans à peine quand il monta sur le trône d'un si grand empire, il n'y pouvait être bien affermi. Le pays était désolé par les révoltes des gouverneurs, des omrahs patans, des princes radjpoutes. Il combattit tous ces ennemis avec des talents, et souvent avec un héroïsme plus digne d'un chevalier errant que du prince d'un si grand empire. Ainsi allant une fois punir le vice-roi révolté du Bengal, Akbar s'impatiente de se voir séparé de l'ennemi par le Gange et sans avoir aucun moyen de le franchir. A la tête d'une centaine de cavaliers il se jette à la nage dans le fleuve, et à peine a-t-il atteint l'autre rive qu'il se précipite sur les révoltés. Ceux-ci se croyant en parfaite sécurité se livraient aux plaisirs et aux festins, lorsque tout à coup ils entendent les tambours battre la marche impériale; frappés de terreur panique, ils se dispersent. Cependant Akbar s'était dirigé de toute la vitesse de son cheval sur la tente de leur chef Zemân, qui seul, dans toute son armée, essaya quelque résistance et se fit tuer les armes à la main. Le reste avait disparu devant une poignée d'hommes.

Une autre fois il apprend que plusieurs chefs mogols se sont révoltés dans le Gouzerat, et qu'ils en assiégent la capitale, Ahmedabad. Aussitôt il fait partir d'Agra deux mille cavaliers, qu'il suit bientôt après lui-même à la

les petits princes de sa frontière. Très-peu d'entre eux restèrent fidèles au monarque vaincu. Obligé de fuir encore, il alla demander l'hospitalité à Maldeo, qui lui faisait les plus chaudes protestations d'amitié; mais, s'apercevant bientôt que toutes ses paroles ne cachaient que des desseins de trahison, il traversa en toute hâte le grand désert de l'Ouest; et, avec les quelques serviteurs restés fidèles à sa fortune, il se retira de l'autre côté de l'Indus. Dans cette fuite, il fut réduit à des extrémités qu'ont rarement connues les plus malheureux princes de l'Asie. Son cheval étant tombé mort de fatigue et de soif dans les sables du désert, il n'aurait pas pu s'en procurer un autre, si un soldat ne lui eût donné celui qui portait sa mère. Un jour, après avoir souffert les plus cruels tourments de la soif, le corps des fugitifs rencontra enfin un puits alimenté par une source abondante; malheureusement ils n'avaient qu'un seau; et, lorsqu'il fut au fond du puits, la foule se précipita avec tant de violence, que la corde se rompit; il tomba au fond, et quelques personnes après. Cependant l'arrière-garde était vivement pressée par l'ennemi, et il fallut se remettre en route en toute hâte. Houmaïoun arriva presque seul à Emircot, de l'autre côté du désert. Ce fut au milieu de ces calamites qu'on lui annonça qu'un fils lui était né; ce fils fut le célèbre Akbar, qui devint ensuite le plus grand prince de l'Asie. Obligé de fuir sans cesse, il ne put empêcher ce fils de tomber dans les mains d'un traître, qui le livra à Camrân, son frère et son mortel ennemi.

Toujours poursuivi, Houmaïoun alla demander asile, en Perse, à Shah-Tamasp, qui le reçut avec la plus magnifique hospitalité, et lui fournit les moyens de tenir une maison digne de son nom. Ayant promis de se convertir à la foi shiite, Houmaïoun fut mis par ce prince à la tête d'un corps de dix mille hommes, avec lesquels il entreprit de reconquérir ses États. Il se dirigea d'abord sur le Caboul, que son frère Camrân entreprit de lui disputer. Maître de Candahar, ‹
vrit ses portes et lui offr
sources pour augmenter le
ses soldats, il vint mettre l
vant Caboul. Son frère l'y
et lorsque Houmaïoun par
murs de la ville, Camrân
son fils Akbar, attaché sur
jurant de faire périr l'enfan
ne se retirait pas. Mais cel
se laisser effrayer par ce
spectacle, annonça au con
n'en attaquerait la ville que
ment; et Camrân, intimidé
solution, s'enfuit avec ceux
tisans qui étaient le plus c
Houmaïoun ayant recouvr
un trône et son fils, régna
encore à Caboul, toujours l
son frère, qui le réduisit
fois à la dernière extrémité
enfin vaincu.

Cependant Sher-Khan ét
le maître reconnu de l'Ind
il étendait de tous les c
mites de son empire. C'étai
sage et juste. Les travau
pour la sécurité et le bie
voyageurs, travaux qui, ‹
l'Asie, sont à la charge du
étaient conçus sur une é
aucun règne antérieur n'a
donner l'idée. Dans toute
de l'Indoustan, du Gange à
fit construire une grande ro
des deux côtés d'arbres frui
un puits de deux milles en d
et, à chaque étape, des car
où les voyageurs étaient d
le trésor public. Il s'était a
tout à faire rendre une bo
à ses sujets; la sécurité
rale; et sa mort, après c
règne, fut regardée comm
heur public. Son fils Sélim l
moins sage et moins habil
père; puis, quand il mouru
après, laissant le trône à
l'empire fondé par Sher-K
chiré par les dissensions d
royale, par les nombreus
des omrahs et des vice-rois
amis d'Houmaïoun le sollicit
rentrer en campagne, aff

[redacted]

ition, à la tête d'une armée peu considérable, suffirait e tomber en poussière un il cimenté. Assez mal assuré sur le trône de Caboul, il ie peine à se décider; mais inissant 15,000 cavaliers, il r l'Indus, où Byram, le meil- s généraux, vint le rejoindre 'un corps de vétérans qu'il it de Candahar.

:, après avoir passé le fleuve, d'abord Tartar-Khan, gou- : Lahore, qui fut surpris et Byram. Cependant les om- nt placé sur le trône un ne- ier-Khan, Secander-Khan, ssi brave que capable. A la armée de 80,000 hommes, levant de l'ennemi; et, à la i fut livrée, on déploya de 'autre un acharnement in- Du côté des Mogols, elle fut vec prudence et énergie par n et Byram; mais celui qui ua le plus, ce fut le jeune rs à peine âgé de treize ans, iéroïsme inspira aux troupes r presque surnaturelle. Les 'ent à la fin battus et dispersander s'enfuit dans les mon- Nord, laissant la belle plaine istan ouverte aux armes des its.

ioun vainqueur marcha sur revint s'asseoir sur le trône iit été éloigné pendant treize il n'y monta que pour y noins d'un an après, descen- scaliers de marbre de son it une chute qui fut mortel- un prince brave, aimable, lont la carrière fut marquée de vicissitudes que celle iutre monarque de l'Asie. doit-on imputer tous ses à la générosité avec laquelle uisit envers des frères indi- le trahirent; Ferishta dit : s'il eût eu moins de bonté eur, il eût été un beaucoup d prince. Si telle est, en ef- érité, n'est-ce pas aussi jus- ertain point une excuse pour les cruautés qui souillent si souvent l'histoire des rois asiatiques? Le principe de la primogéniture si fermement établi en Europe n'a presque pas de valeur dans ces malheureuses contrées, et tout prince du sang royal qui peut ou se former un parti, ou devenir populaire, n'est que trop facilement séduit par l'espérance de chasser le souverain régnant et de monter lui-même sur le trône.

§ III. *Akbar.*

En 1566, Akbar commença son long règne de cinquante et un ans, pendant lequel il se montra le plus sage et le plus grand de tous les souverains qui aient jamais porté le sceptre de l'Inde. Agé de treize ans à peine quand il monta sur le trône d'un si grand empire, il n'y pouvait être bien affermi. Le pays était désolé par les révoltes des gouverneurs, des omrahs patans, des princes radjpoutes. Il combattit tous ces ennemis avec des talents, et souvent avec un héroïsme plus digne d'un chevalier errant que du prince d'un si grand empire. Ainsi allant une fois punir le vice-roi révolté du Bengal, Akbar s'impatiente de se voir séparé de l'ennemi par le Gange et sans avoir aucun moyen de le franchir. A la tête d'une centaine de cavaliers il se jette à la nage dans le fleuve, et à peine a-t-il atteint l'autre rive qu'il se précipite sur les révoltés. Ceux-ci se croyant en parfaite sécurité se livraient aux plaisirs et aux festins, lorsque tout à coup ils entendent les tambours battre la marche impériale; frappés de terreur panique, ils se dispersent. Cependant Akbar s'était dirigé de toute la vitesse de son cheval sur la tente de leur chef Zemân, qui seul, dans toute son armée, essaya quelque résistance et se fit tuer les armes à la main. Le reste avait disparu devant une poignée d'hommes.

Une autre fois il apprend que plusieurs chefs mogols se sont révoltés dans le Gouzerat, et qu'ils en assiégent la capitale, Ahmedabad. Aussitôt il fait partir d'Agra deux mille cavaliers, qu'il suit bientôt après lui-même à la

tête d'un détachement d'élite, et marchant en toute hâte, à raison de quatre-vingts milles, ou vingt lieues par jour, il arrive en une semaine sur le théâtre des événements. Lorsque les coureurs de l'ennemi vinrent demander quelle était cette petite armée, quand ils rapportèrent au camp qu'elle était conduite par le roi des rois en personne, les rebelles frappés d'épouvante furent sur le point de s'enfuir. Leurs chefs parvinrent cependant à les mener à la bataille; mais après quelques instants de combat ils furent complétement battus. Tandis que ses soldats étaient à la poursuite des fuyards, Akbar, resté avec deux cents hommes sur une colline, aperçut un corps de 5000 cavaliers qui n'avaient pas encore pris part au combat, et avançaient sur lui. Ses officiers le pressaient de se retirer immédiatement; mais lui, repoussant tous leurs conseils, fit battre les tambours impériaux, et se précipita sur l'ennemi à la tête de son petit détachement, comme si c'eût été l'avant-garde d'une grande armée. Les autres, trompés par cette audace, s'enfuirent au galop, et on les poursuivit l'espace de quelques milles. Le même jour, l'empereur faisait son entrée triomphale à Ahmedabad, et la révolte était définitivement réprimée. Une autre fois encore, suivi de cent cinquante chevaux seulement, il attaqua avec tant d'ardeur l'arrière-garde d'une armée, que celle-ci, frappée d'épouvante, se dispersa tout entière. Plus tard ayant repris les armes pour punir le souba du Bengal, Daoud, il le défia en combat singulier et dans des termes si audacieux, que celui-ci prit la fuite et n'osa jamais se présenter devant l'empereur.

Toutes ces façons d'agir étaient fort en dehors des règles de l'art militaire, et convenaient assez peu à un monarque qui gouvernait cinquante millions d'hommes et commandait à une puissante armée. Mais les Indous et les Orientaux, en général, sont facilement impressionnables par tout ce qui leur paraît merveilleux, et très-portés à exagérer tout ce qui peut y ressembler.

Les exploits extraordinaires
lui donnaient à leurs yeux
tère surnaturel qui faisait
d'effroi tous ses ennemis, e
la victoire beaucoup mieux
sent pu le faire les opérati
campagne conduite selon tou
gles. Aussi ne parvint-il pas
à s'assurer la possession tran
provinces de l'Indoustan, m
il conquit tout le Gouzerat,
une partie du Deccan. A la
règne, il avait réuni sous s
presque tous les pays où les m
avaient porté leurs armes a

L'un des travaux les pl
quables accomplis sous ses or
livre connu sous le nom d'Aï
et qui contient une statisti
plète de son empire, rédig
direction et celle d'Aboul-F
digne ministre. On y trou
cription de son empire, de
vernement, de ses occupatio
nelles, depuis les plus im
affaires de l'État jusqu'à la d
de sa chasse aux perdrix,
manière d'élever les faucon
plaisirs même qu'il se perm
fournissaient, comme il le dit
ment, les moyens d'étudie
tère des officiers attachés à
vice. Les détails statistique
apprennent quelles étaient l'
les productions de chaque
sont du plus haut intérêt. S
vraisemblance, ils ont été
surtout pour servir à la rég
de l'impôt, point sur leq
prétend avoir soulagé les peu
notable partie des charges
étaient imposées par ses préd
Cependant la proportion que
demandait aux contribuable
tainement fort considérable
tiers du produit brut de l
reconnaît que sous l'ancienn
tration indoue elle n'était
sixième; que dans l'Iran e
elle est seulement du dixiè
ces gouvernements imposaie
une foule d'autres charges q
bien plus durement sur le p
au contraire, il renonça à to

ɔté à celui de la terre. Parmi abolit, il mentionne une cane taxe particulière sur les t les pêcheurs, sur les dièces d'arbres, sur les bœufs, te du bétail, et d'autres enfrappaient surtout sur les ı gênaient l'activité naturelle erce. On peut donc croire gré l'énormité de la propordemandait à la production on administration soulagea la masse de ses sujets.

ndant le règne d'Akbar que nnaires chrétiens parurent emiere fois à la cour mogosemble pas que lui-même il hé à aucune religion en parnais une ardente curiosité désirer de connaître les dièces d'hommes qui peuplent t leurs divers cultes. Ayant ndu parler d'hommes nouıs d'un pays très-éloigné et une religion différente de les qu'on connaissait dans voulut les voir et converser Il adressa une lettre aux de Goa, les priant de lui es missionnaires, avec des ur religion, promettant qu'il fait le meilleur accueil. Le gol ne laissa pas que de proord quelque impression de ais les pieux personnages ur cette mission ne crurent r refuser une ouverture qui eut-être, conduire à de si ultats. En conséquence, le e 1568, Aquaviva, Monsernriques partirent de Goa t.

dans ce port, les missionus l'escorte d'un détacheavalerie, passèrent d'abord ɔuis la Nerbadda, et traveradou, qu'ils disent avoir dû les plus grandes villes du ır ses ruines couvraient un eize lieues de circonférence. ent ensuite dans la grande djein. En chemin, ils ret les superstitions des Bane voulaient ni tuer aucun être vivant, ni même assister à sa mort, et qui, tout en négligeant leurs propres malades et leurs infirmes, entretenaient de riches hôpitaux pour les diverses espèces d'oiseaux et d'animaux. Un capitaine portugais, qui les accompagnait, profita de l'observation pour faire une spéculation assez singulière: il réunit un certain nombre de chiens, et jura qu'il les tuerait si on ne payait pas rançon pour les racheter; les Banians payèrent. Ils virent encore, dans chaque ville, des pyramides de diverses formes, élevées à la mémoire de femmes qui s'étaient brûlées sur le tombeau de leurs maris. La singularité de leur habit attira quelquefois des insultes aux missionnaires; le plus souvent il provoquait le rire; mais leur escorte de cavaliers mogols les protégea toujours efficacement contre tout mauvais traitement. Enfin, le 19 février, ils furent reçus par un grand corps de troupes montées sur des chevaux, des chameaux, des dromadaires, qui les menèrent en grande pompe à Fattipore, où l'empereur avait alors fixé sa résidence.

Dès leur arrivée, on les conduisit en présence d'Akbar, qu'ils nous représentent comme un homme d'environ cinquante ans, d'un teint semblable à celui des Européens, et portant sur toute sa personne l'air d'une vive intelligence. Il leur fit la plus gracieuse réception, leur offrant tout ce qu'il pouvait imaginer, de l'argent même, et se montra fort édifié de le leur voir refuser. Quand on déploya devant ses yeux une image de la crucifixion, il fit preuve de la plus respectueuse impartialité, saluant, s'agenouillant, se prosternant, c'est-à-dire, lui rendant hommage à la façon des musulmans, des Indous et des chrétiens. D'après le rapport des missionnaires, il fut frappé plus vivement qu'on ne le croirait, à en juger d'après son caractère, par une riche image de la Vierge, qu'il admira beaucoup, et déclara digne de la reine des cieux. Les Portugais lui firent présent d'une Bible en quatre langues; il baisa le livre, et le porta à

son front, à la manière des musulmans. Ils lui demandèrent aussi d'être mis, dans une conférence publique, en présence des mollahs, ou docteurs mahométans. Cette demande leur fut accordée; et ils racontent avec orgueil que leurs arguments restèrent victorieux et sans réponse; ils reconnaissent cependant que leur triomphe ne fit que très-peu d'impression sur l'esprit aveuglé de leurs adversaires. Cependant l'empereur se déclara fort édifié, et s'exprima en termes tels, qu'ils conçurent les plus vives espérances au sujet de sa conversion. Mais le temps se passait, et bien qu'il leur témoignât toujours la même faveur, il trouvait toujours, sous un prétexte ou sous un autre, moyen de leur échapper, et de ne pas prendre un parti décisif. A la fin, l'un des courtisans prit les missionnaires à part, et leur apprit qu'ils se flattaient de vaines espérances, que Sa Majesté n'avait d'autre but que de satisfaire sa curiosité, en appelant à sa cour des personnes de tous les pays et de toutes les religions, mais qu'elle n'avait pas la moindre envie de se convertir à leur doctrine. Et de fait, à en juger par certains détails qui nous sont transmis par les missionnaires eux-mêmes, il y a quelque lieu de croire qu'Akbar voulait s'amuser à leurs dépens. Un jour, il leur annonça qu'un grand docteur mahométan se proposait, pour prouver la supériorité divine de sa religion, de se jeter dans un grand feu, le coran à la main, jurant qu'il en sortirait sain et sauf; et il les invita à en faire autant avec la Bible. Les religieux, qui avaient bien laissé percer quelque prétention à des pouvoirs surnaturels, furent très-embarrassés. Ils repondirent d'abord qu'après avoir si victorieusement combattu pour la cause de la vérité dans plusieurs conférences publiques, on ne pouvait pas leur demander de s'exposer à une épreuve si déraisonnable et si périlleuse: que, d'ailleurs, ils étaient prêts à recommencer la discussion contre tout venant. La discussion recommença en effet; mais Akbar, retournant à ses

idées, renouvela la propositi[on en s'en]gageant à faire en sorte que l[e docteur] passerait le premier sur le b[ûcher, à] la condition qu'un des missi[onnaires] s'engagerait à le suivre. Aprè[s de longues] délibérations, ceux-ci décidère[nt, et fort] sagement d'ailleurs, qu'il était [impos]sible d'en appeler à une épreu[ve aussi] extravagante. Alors l'empereu[r, désap]pointé, et dont la curiosité é[tait] satisfaite, ne les vit plus que [de loin] en loin; puis, enfin, son attenti[on étant] distraite par les insurrections [qui écla]tèrent, à cette époque, dans l[e Cachemire] et le Bengal, il sembla oubl[ier ses] pieux visiteurs; et eux, de le[ur côté,] n'espérant rien d'un plus lon[g séjour,] reprirent la route de Goa.

En 1591, Akbar fit encore [demander] des missionnaires européens à sa cour; ils ne furent pas pl[us heu]reux que leurs prédécesseur[s; bien] reçus d'abord, ils furent bien[tôt né]gligés, et s'en retournèrent [comme] ils étaient venus. Quatre ans [après, il] fit encore une nouvelle dem[ande;] cette fois, il l'accompagna de promesses et d'un langage si [...] que les Portugais ne crurent [pas pou]voir répondre par un refus. [Akbar] était alors à Lahore; pour l'[aller] joindre, les missionnaires dur[ent tra]verser le Damâr pour se rendr[e à Cam]bay, et, de là, franchir le gra[nd désert] de l'Ouest. Près de Cambay, [ils ren]contrèrent une multitude de 20.000 personnes, partant e[n pèleri]nage pour les bords du Gang[e; ils] furent fort édifiés de l'air so[lennel et] sérieux des pèlerins. Ils pass[èrent le] désert avec une grande carava[ne com]posée de 400 chameaux, d'un[e troupe] nombreuse de cavaliers, et d'u[n grand nombre] de gens à pied. Après une mar[che pé]nible de deux cent vingt lieues [la cara]vane arriva sur les rives d'u[n grand] fleuve, et, dix lieues plus loin, e[ntra] enfin dans les murs de Lah[ore, qui] nous est représentée comme u[ne ville] charmante. On conduisit aus[sitôt les] missionnaires au palais impéri[al, cons]truit sur une île du fleuve. Ils [furent] reçus de la manière la plus fl[atteuse.] Une image de la Vierge, mag[...]

[redacted]

e, et plus belle encore que présentée à l'empereur par lécesseurs, excita la plus ation. D'abord, tout sem- ·e aux missionnaires; ils re- avec une vive satisfaction le chement d'Akbar pour le me, dont il dépouillait les ians remords quand il avait rgent. Mais bientôt ils se ıt quand ils voient le culte l rendait au soleil. Ils l'ac- ne d'être assez insensé pour ı se faire adorer lui-même. nt que, chaque matin, il se ıu peuple sur un balcon, ue la multitude assemblée ıât devant lui; qu'il se fai- ıter des enfants malades inir, etc. Mais peut-être les onnaires prirent-ils les for- ue serviles de l'hommage our la folle prétention d'un ıurait voulu se faire adorer. aucune chance de réussir, ent de son départ pour le la guerre dans le Deccan; ır retour à Goa, ils accom- l'armée pendant une partie ıte.

nourut en 1605, après un :inquante et un ans. Il ne n fils nommé Sélim, qui, ı avénement, prit le nom u ambitieux de Djihangire, , le conquérant du monde. uissant voulut d'abord sou- 'étentions de Chusero, son ; mais ses intrigues furent ɔuées; et Chusero, obligé de ɔp heureux de recourir à la paternelle. Quelque temps endant, croyant avoir aug- ɔmbre de ses partisans, il se ıouveau, tout en conservant ons sentiments au fond du · arrêter une conspiration lait à rien moins qu'à assas- ereur. Il voulait, disait-il, ırtune du combat; mais, à , il ne consentirait à mon- trône teint du sang de son iat d'abord quelques succès; it laissé surprendre par une armée très-supérieure en nombre à la sienne, il se retira sous les murs de Lahore, où il fut complétement battu, et, quelques jours plus tard, fait prisonnier au passage de l'Indus. Chusero, amené devant son père, confessa sa faute; mais, animé de sentiments d'honneur qui excusent en partie sa faute, il refusa de dénoncer aucun de ses complices. Enfermé dans une prison, il n'en était tiré chaque jour que pour voir quelqu'un de ses plus chers amis ou de ses partisans mis à mort au milieu des tortures les plus cruelles. Relâché après dix ans d'emprisonnement, il ne fut rendu à la liberté que pour mourir assassiné par les ordres de son frère, Shah-Jehan.

§ IV. *Djihangire.*

Djihangire commença son règne par un crime auquel il fut poussé par les plus malheureuses passions. Une jeune fille tartare, née, dans le désert, de parents pauvres, quoique nobles, avait été amenée, dans son enfance, à Delhi, où elle devint, en grandissant, la plus belle personne de l'Indoustan. Sa beauté célèbre lui avait fait donner les surnoms de Mhir-el-Nissa, c'est-à-dire, le soleil des femmes; de Nour-Djihan, la lumière du monde; de Nour-Mahal. L'empereur, avant de monter sur le trône, avait eu occasion de la voir, et s'était épris de ses charmes. Il était payé d'un tendre retour; mais, malheureusement pour les deux amants, la jeune personne avait été fiancée, dès son enfance, à Sher-Afkan, Turcoman d'un mérite distingué; et ce lien, dans les mœurs de l'Inde, est indissoluble. Aussi Akbar avait-il impérieusement ordonné à son fils de laisser les choses suivre leur cours régulier. Mais, après sa mort, Djihangire ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il chercha les moyens de satisfaire sa criminelle passion. Sher-Afkan était trop brave et trop populaire pour qu'on osât le faire mettre à mort ouvertement; l'empereur, aveuglé par sa passion, eut recours aux plus lâches perfidies. D'abord il essaya de compromettre son rival dans des chasses au

... cependant : mais Sher-Afkan ... des , ... où on l'avait exposé ... des merveilles de courage. Il fallut ... d'autres moyens. Kattab, un ... de la cour, fut revêtu de ... important emploi de souba du Ben... , à la condition qu'il débarrasserait ... l'empereur de son rival. Quarante as... ... envoyés contre lui furent bat... , et il fallut attaquer le brave Tur... ... avec une petite armée. Afkan ... des prodiges de valeur, il tua de sa ... Kattab, son indigne en... , et mourut enfin accablé sous ... grêle de flèches. La belle mais ... personne dont la posses... ... avait coûté tant de crimes, se ... volontiers à son destin ; mais ... de son royal amant, dont les ... valaient beaucoup mieux ... sa conduite, fut déchiré de tels ... , que, pendant quatre ans, ... de la voir, et l'abandonna, ... dans un coin de son palais. ... enfin cependant, elle sut rallumer ... passion mal éteinte, et devint toute-... . Ses parents furent élevés ... plus hauts emplois dans l'État, et son ... homme grand vizir. Le bonheur ... qu'il possédât les talents et les ... nécessaires à ce poste éminent ; ... élévation n'excita point l'envie ; ... quoique l'empereur se livrât lui-... à tous les plaisirs, il semble que, ... son règne, l'Inde fut bien gou... .

... le règne de ce prince, deux ... anglaises vinrent visiter sa ... , et, d'après le récit de ces en... , nous pouvons, peut-être, nous ... de sa cour une idée plus exacte ... d'après les vagues et pompeuses ... des historiens orientaux. ... , les capitaines William Haw... ... Keeling furent envoyés par la ... pour ouvrir des relations ... avec les peuples de l'In... ... avec les États du Mo... . Hawkins se séparant de Keeling ... , arriva à Surat le 24 août ... , et sollicita aussitôt une audience ... gouverneur. Celui-ci répondit qu'il ... impossible de rien débarquer avant ... obtenu la permission du vice-roi qui résidait à Cambay. U... y fut aussitôt dépêché ; mai... alors dans la saison des plu... mauvais temps, le déborde... rivières empêchèrent d'avoi... ponse avant vingt jours. La p... de vendre et d'acheter était ... mais pour ce voyage seule... plus, il était défendu de cré... blissement permanent sans l... sion spéciale de l'empereur, p... qu'on obtiendrait facilement ... la demander à Agra. Hawk... mença d'abord par débarquer ... chandises ; mais il s'aperçut ... mécontentement des trafiqu... gènes, qui, dans leurs conv... semblaient fort effrayés de c... velle concurrence. Ils éta... animés sous main par un jés... tugais, qui, plein d'une ini... fois religieuse et politique, f... qui dépendait de lui pour en... efforts du capitaine anglais. Hawkins reçut la désagréable ... que deux de ses embarcation... dant à la côte, avaient été ... par un navire portugais, don... mandant ne daigna pas même ... quand on lui envoya demand... de cet outrage, et se content... avec l'accent du plus profond ... que le roi des Anglais n'était ... de misérables pêcheurs et le ... que d'une île insignifiante. ... rencontrant un officier de cet... et se plaignant à lui des ins... lui avaient été faites, en re... toute réponse que les mers ... appartenaient au roi de Port... que personne n'y pouvait fair... merce sans sa permission. Le... anglais le pria alors de port... supérieur un cartel, qui n... accepté. Cependant les emb... saisies avaient été envoyées à ... leurs cargaisons et les homme... montaient, et Hawkins, loin ... ver aucune protection dans ... rités indoues, avait acquis la ... tion qu'elles étaient d'accord ... ennemis pour l'accabler. On ... qu'à attaquer sa maison, et il ... vait plus paraître en ville san...

oses en étaient là lorsque
riva en personne; mais
ir au secours du malheu-
s, il ne songea qu'à pro-
rconstance pour prendre
aison tout ce qui était à
e; encore avait-il soin de
ayer qu'au prix fixé par

position si critique, Haw-
ut à suivre le conseil qui
ord été donné d'aller lui-
a solliciter la protection
ais le vice-roi craignant
laintes qui ne pouvaient
tre dirigées contre lui, fit
l put pour empêcher ce
etite escorte qu'il donna
tait chargée de le mettre
is celui-ci craignant quel-
dessein avait engagé des
service, et un capitaine
vice-roi du Deccan lui
tachement de braves ca-
ins. C'est ainsi qu'il put
ra le 16 avril 1609. Tan-
cherchait un logement,
fit mander avec tant de
qu'il eut à peine le temps
. Djihangire le reçut sur
t d'abord il examina avec
lettre et le sceau royal
lui remit de la part de
in, puis il ordonna de la
n jésuite qui était alors à
dis que celui-ci faisait un
avantageux sur la mis-
reur ayant découvert que
ivé savait parler le turc,
ncé une conversation avec
it de l'audience, Hawkins
enir tous les jours au pa-
ereur s'entretenait longue-
i, l'accablant de questions
s pays de l'Europe et sur
lont il avait entendu par-
l'existence de laquelle il
dant pas très-sûr. Il re-
les Anglais avaient été
és par le vice-roi de Cam-
fit envoyer l'ordre de leur
ce qui pouvait être né-
ur commerce. En même
le capitaine de rester dans
l'Inde jusqu'au moment où il pourrait lui-même envoyer une ambassade en Europe, et en attendant il lui assura un revenu de plus de quatre-vingt mille francs, somme énorme dans ce temps-là, avec le commandement d'un corps de quatre cents chevaux. Hawkins trouvant qu'à ce compte il pouvait servir à la fois son pays, la Compagnie et lui-même, se laissa persuader. A tant de beaux cadeaux l'empereur voulut joindre celui d'une femme. Le point était délicat, et s'il n'avait craint d'être accusé d'ingratitude, Hawkins aurait refusé; il espéra un moment tourner la difficulté, en disant que sa conscience lui défendait d'épouser une autre femme qu'une chrétienne; mais l'empereur, qui tenait à son idée, lui trouva une jeune vierge arménienne, aux destinées de laquelle le galant capitaine ne put pas refuser d'unir la sienne. Quoique cette union n'ait pas été accomplie selon les formes légales, et qu'elle fût nulle aux yeux de la loi anglaise, Hawkins s'y montra fidèle toute sa vie, et il prétend qu'il y trouva tout ce qu'on peut espérer de bonheur sur la terre.

Il était ainsi en pleine faveur, quand il apprit qu'un autre navire anglais, *l'Ascension*, venait de jeter l'ancre dans le port de Surat. Il n'eut pas de peine à obtenir un édit impérial écrit en lettres d'or et scellé du grand sceau de l'empire, qui autorisait ses compatriotes à faire tout le commerce qu'ils pourraient; il eut même la satisfaction de voir son plus cruel ennemi, le vice-roi de Cambay, mandé à la cour, et puni pour tous ses crimes de la confiscation de ses effets mobiliers. Ils étaient si nombreux, qu'il fallut deux grands mois à l'empereur pour en passer lui-même la revue et y choisir ceux qui lui convenaient. Le capitaine eut le plaisir d'y montrer lui-même à l'empereur quelques objets qu'il lui avait envoyés en présents, mais qui n'étaient jamais arrivés à leur destination.

Cependant la roue de la fortune, après l'avoir élevé si haut, commença à décliner pour lui. Mikrab, l'ex-vice-roi de Cambay, l'ennemi d'Hawkins,

une fois dépouillé de ce qu'il avait de plus précieux, trouva moyen de rentrer en grâce; on lui rendit même son gouvernement, en lui recommandant toutefois plus de circonspection à l'avenir; mais, avant de se rendre à son poste, il sut s'arranger pour rendre à l'Anglais tous les mauvais services imaginables. Tout l'entourage de l'empereur, les omrahs, les officiers, et surtout les jésuites, se coalisèrent avec lui pour ruiner l'influence de l'étranger, de l'infidèle. On représenta à Djihanghire qu'en ouvrant le commerce de ses États à un autre peuple, il mécontenterait les Portugais, nation bien plus riche et plus puissante que les Anglais, et qui non-seulement abandonnerait ses ports, mais encore était capable d'en interdire l'accès aux autres peuples. Ces arguments, appuyés par l'offrande d'un magnifique rubis, agirent si bien sur l'esprit du prince, qu'il s'écria : « Eh bien, alors, qu'on ne laisse plus venir d'Anglais! » Et Mikrab partit avec l'ordre de ne plus leur permettre de débarquer sur les côtes de l'empire. Hawkins n'osa pas affronter la tempête de face; il laissa d'abord partir son ennemi; puis, lorsque la vigilance de la cabale fut un peu endormie par le succès, il saisit l'occasion favorable, et, réussissant à son tour à convaincre l'empereur de tous les avantages que pourrait lui produire le commerce avec l'Angleterre, il en obtint la promesse d'un édit tout aussi favorable que le premier. Mais la cabale ennemie déploya une si grande activité, que l'empereur se laissa persuader de retirer sa parole. Depuis lors, le séjour d'Hawkins à la cour ne fut plus qu'une alternative de crédit et d'abandon d'où il ne put rien tirer. Il eut beaucoup à souffrir d'Abdoul Hassan, le premier ministre et son mortel ennemi, qui, à la cour, s'arrangeait de façon à l'empêcher de parler au prince; et, quoiqu'il ne pût pas lui retirer le *djagir*, le fief ou le bénéfice qui lui avait été donné pour lui assurer des moyens d'existence, le ministre sut cependant le faire fixer dans une province si agitée par les in-

surrections, qu'il n'en p
rien retirer. Après de
de résidence sans résult
anglais se décida à qu
Le 2 novembre 1611,
seulement sans avoir p
cuns priviléges comm
même sans emporter c
sa souveraine. Peu de j
départ, il avait eu la
d'entendre dire à Abdo
ne convenait pas à la
l'empereur mogol d'écr
prince.

Quelques années plu
résolu de faire une no
pour mettre les affaires
l'Inde sur un meilleur
cela, d'envoyer, au non
une ambassade avec de
tous les moyens qu'on c
faire impression sur l'
tentat asiatique. En co
Thomas Roe partit de
24 janvier 1615, avec
ments *le Lion* et *le Pep*
mandés par les capitai
et Peyton. Suivant tout
tale de l'Afrique jusq
l'ambassade arriva en
Surat, où elle débarq
pompe avec quatre-vingt
mes. Le 15 novembre
Bahranpour, où elle éta
ment reçue par le prin
cond fils de l'empereur,
tait dans cette ville la so
Mogols, quoique, dans
pouvoir fût dans les m
Channa, le général de l
une pompeuse audience,
promis de recevoir sir
façon plus intime; ma
sement, entre autres p
Altesse avait reçu une
queurs dont elle fit si bo
l'heure du rendez-vous e
plétement hors d'état de
sonne.

L'empereur était alo
Roe, pour s'y rendre, e
le pays des Radjpoutes.
il admira la situation de
compare à un tombeau d

ificence. Au-dessus d'une temples, d'une foule de 'une multitude de maisons, rocher presque perpendicu- juel la ville était jadis as- , elle était entièrement 23 décembre, sir Thomas jmir; mais il ne put pas se la cour avant le 10 janvier nit la lettre royale avec les nt il était chargé, et fut ıne façon si cordiale, qu'il e jamais ambassadeur turc ıe fut mieux reçu. A la se- vue, on lui offrit, et dans lui réserva toujours une istinguée que celle d'aucun ans. Quand il expliqua les ınglais à Surat et à Ahme- lui promit qu'on leur don- ıe et entière satisfaction. ›nférences suivirent, et de ıversations familières, plai- quefois, s'engagèrent entre l'ambassadeur. Sir Thomas ıt quelque temps qu'il allait ›nt réussir; mais bientôt il ırrêté par la même cabale ;jà renversé tous les projets Mikrab Khan, l'ennemi l'Angleterre, était alors à il était soutenu par Aziph enu premier ministre, et n, le fils favori de Djihan- i devint ensuite empereur ı de Shah Jehan. Il est vrai- eilleux que sir Thomas ait dre aussi longtemps contre ınts adversaires, qui parve- jours à produire de nou- utions dans l'esprit de leur souverain. A la fin cepen- ›rsévérance et l'adresse de ›ur lui firent obtenir un ns important, il est vrai, ıi avait d'abord été promis. ı aussi une lettre adressée in de la Grande-Bretagne, it pour suscription : « A un ne descendant de ses ancê- vé dans les affaires mili- t revêtu d'honneur et de

son séjour, sir Thomas eut toutes les occasions d'observer la pompe et les cérémonies de cette cour, la plus splendide peut-être qui ait jamais ébloui les yeux du peuple. L'empereur passait presque toute sa vie en public. Le matin, il venait se présenter à un balcon devant la foule assemblée; à midi, il retournait à ce balcon, du haut duquel il assistait à des combats de bêtes féroces, et surtout d'éléphants; dans l'après-midi, il se rendait au *durbar*, c'est-à-dire à la salle d'audience, où il recevait tous ceux qui voulaient lui parler; à huit heures du soir, il se montrait dans une cour découverte, nommée le Gard Khan, où il passait le temps à causer avec ses favoris. Dans le durbar, le trône était entouré de deux enceintes de grilles à hauteur d'appui. Dans l'enceinte intérieure était la place réservée aux ambassadeurs, aux grands officiers de la couronne, aux personnages de distinction. La seconde enceinte était occupée par les dignitaires subalternes, et derrière eux un espace immense était réservé au public, qui avait ainsi la faculté de voir son prince tous les jours. L'empereur ne pouvait se soustraire à cette étiquette; il fallait paraître tous les jours, sauf le cas de maladie ou d'ivresse, et encore fallait-il venir le dire au public assemblé.

Dans quelques occasions l'ambassadeur anglais put juger de la splendeur de la cour du Mogol. Elle se montrait surtout par l'immense profusion de pierres précieuses que ce souverain prenait plaisir à réunir par tous les moyens. Aux grandes solennités, la personne de l'empereur n'était pas seulement couverte, mais cachée sous les perles, les diamants, les rubis; jusqu'aux éléphants, qui avaient tous leurs caparaçons richement brodés et la tête ornée de joyaux du plus grand prix. L'ambassadeur admira surtout la magnificence des tentes de l'empereur, entourées d'un mur en toile d'un demi-mille de longueur; celles des nobles étaient des formes les plus élégantes, et étincelantes des plus riches couleurs. Il dit que c'est « une des plus grandes raretés et magnificences »

qu'il vit jamais. Tout cet assemblage de tentes ressemblait à une belle ville. Mais, au milieu de cette splendeur, on ne voit rien qui indique des goûts intellectuels. Le jour anniversaire de la naissance du souverain, son grand plaisir c'était de se faire apporter deux coffres pleins, l'un de rubis, et l'autre d'amandes d'or et d'argent, puis de les jeter par poignées à ses omrahs; et alors ces puissants seigneurs, attachés à la plus grande cour de l'univers, se les disputaient comme des enfants à qui on aurait jeté des dragées. Dans une autre occasion, on s'amusa beaucoup à peser la personne du souverain. L'empereur, en grand costume, fut mis dans une balance, fut pesé d'abord contre des roupies, ensuite contre de l'or et des joyaux, puis contre de riches étoffes et des épices de prix, enfin, contre du grain et du beurre. L'ivresse la plus éhontée terminait toutes les fêtes royales.

L'esquisse que nous font ces deux voyageurs, du caractère de Djihangire, est peu d'accord avec les pompeux panégyriques que lui ont consacrés les auteurs orientaux. Sa facilité et sa douceur étaient tellement mêlées de faiblesse et d'hésitation qu'on a peine à comprendre qu'il ait pu mener les affaires d'un si grand empire. Sir Thomas semble l'avoir bien peint, quand il dit de lui : « Il est de si bonne disposition qu'il laisse tout le monde gouverner, ce qui est pis que de mal gouverner lui-même. » Sa justice, et surtout sa haine de l'injustice, si fort exaltée par Dow, devient au moins fort équivoque quand on le voit s'ingénier à trouver des moyens de confisquer les biens de tous ceux qui lui faisaient ombrage. Après avoir acquis la certitude des prévarications exercées par le vice-roi de Cambay, après avoir vu celui-ci dépouillé de ses richesses, on a quelque peine à comprendre comment il put rentrer en grâce, et, dans plusieurs occasions importantes, faire décider les affaires par son crédit. Il est difficile aussi de savoir si c'est à la superstition ou à la politique qu'on doit attribuer les absurdes caresses dont il couvr
sérable fakir, avec lequel il
un jour pendant plus d'un
qu'il serra dans ses bras, qu
se relever, et à qui il donna e
roupies.

Les dernières années de l
ce prince se passèrent dans l'a
et ce fut encore sa fatale pass
Nour Mahal qui remplit d'a
la fin de sa vie. Cette belle,
gueilleuse favorite, qui le go
entièrement, abusa de la fa
son caractère, et lui aliéna
leurs amis. La croyance pré
sans doute elle était fondée
avait l'intention d'élever au t
fils Ihahriar au préjudice de
au moins tel fut le prétexte
doutable révolte suscitée con
pereur, par Shah Jehan, le
tingué de ses fils, qui s'étai
beaucoup de gloire et d'influ
ses succès à la guerre dans le
Ce prince s'ouvrit le chemin
par un crime. Chusero, son fr
celui dont la rébellion avait
les premières années du règn
hangire, avait été relâché de
emprisonnement et placé sou
veillance de Shah Jehan. Un
femme favorite, entrant dans
le trouva baigné dans son san
dant le dernier soupir. Ses
nent Shah Jehan sur le lieu
et le profond chagrin dont il
tre pénétré détourne d'abord
soupçons; plus tard, cepend
père et le public demeurèr
vaincus qu'il était le véritab
de cet assassinat.

Dans la périlleuse situat
avait fini par se trouver placé
reur avait cependant encore
un fidèle ami et serviteur,
Khan, qui défendait avec z
térêts de sa couronne et de
leur lui gagna des victoire
troupes de Shah Jehan, e
celui-ci à la dernière extrémi
que après de tels succès il
à la cour, espérant y recev
compense de ses services, il
l'esprit du prince compléter

égard. Nour Mahal, ne ces-
d'être le mauvais génie de
e, s'était unie aux ennemis
et Khan, pour faire croire à
r que son ministre était entré
conspiration pour le déposer.
informé de l'état des affaires
, résolut de ne pas se laisser
en obéissant à l'ordre qu'il
u de se rendre près de son
ı; il se retira dans son châ-
Rintimpour. A la fin, cepen-
essé par d'incessantes invita-
partit pour la capitale, mais
;né de 5,000 cavaliers radj-
Il trouva l'empereur campé
oisinage de Lahore, et la ré-
u'il lui fit fut des plus outra-
on l'arrêta sur le seuil de la
ale, en lui défendant d'avancer
et de commencer par rendre
es richesses qu'il avait acqui-
ses exactions. L'accusation
aitement injuste, et Mohabet
si fier qu'intègre. Indigné, il
it à un parti extrême dont
on fut remise au lendemain
de retard. L'armée, alors en
ur le Caboul, passait un pont
le Djilem, et l'empereur, ne
nt de rien, était resté à l'ar-
de avec quelques-uns de ses
is. Le général s'élance avec
poutes, entoure les tentes de
re. Suivi de 500 hommes bien
il entre pâle mais résolu. Les
essayent d'abord un semblant
ance, mais, en voyant le nom-
assaillants, ils cèdent. Après
instants de recherche, Mo-
ouve Djihangire dans la tente
ervait de salle de bain. « Que
là, demanda l'empereur ef-
- Contraint par les machina-
mes ennemis, qui complotent
e, je viens me placer sous la
on de mon souverain. » Inter-
: l'empereur sur les raisons
vaient fait amener tant d'hom-
nés : « Ils viennent, dit-il,
nander quelque sécurité pour
lle et pour moi-même, et ils
tireront pas avant d'en avoir
a garantie. » Djihangire pro-
testa qu'il n'avait jamais eu aucun mauvais dessein contre son ministre, et il fit tout ce qu'il put pour l'apaiser; mais celui-ci, sans se laisser prendre à de belles paroles, lui fit remarquer que l'heure avait sonné où l'empereur avait coutume d'aller à la chasse, et qu'un cheval sellé et bridé l'attendait. Djihangire comprenant que toute résistance eût été inutile, partit au galop, accompagné par une escorte de vaillants Radjpoutes.

Cependant Nour Mahal, avec son frère, le grand vizir Asiph Khan, avait passé sur l'autre rive du fleuve avec le gros de l'armée; on imagine facilement la colère et le chagrin que dut ressentir cette orgueilleuse princesse, quand elle apprit ce qui venait de se passer. Après mûre délibération, il fut résolu d'attaquer Mohabet, et de faire un effort désespéré pour arracher l'empereur de ses mains. Il fallait passer le fleuve, qui est très-large en cet endroit, sous les coups des Radjpoutes. La princesse, pour encourager ses troupes, se lança dans le courant, s'exposant elle-même au plus fort de la mêlée, et vidant quatre carquois de flèches; trois des conducteurs de son éléphant furent tués à côté d'elle, et sa petite fille, qui l'accompagnait, blessée au bras. Les Radjpoutes, de leur côté, attendaient l'ennemi de pied ferme, et, à mesure que les détachements des troupes impériales mettaient le pied sur la rive, ils les rejetaient dans le fleuve. A la fin, une grande division, conduite par les plus braves des omrahs, trouva un gué qu'elle passa pour venir attaquer l'arrière-garde de l'ennemi. On se battit presque sous la tente de l'empereur, qui fut percée d'une multitude de flèches, et on ne put mettre sa personne à l'abri qu'en le protégeant sous une armure de boucliers. Mohabet Khan parvint cependant à rétablir la bataille et remporta une victoire complète. Nour Mahal s'enfuit à Lahore, où les lettres de Djihangire lui persuadèrent cependant de venir le retrouver dans son camp. Le vainqueur voulait la mettre à mort,

qu'il vit jamais. Tout cet assemblage de tentes ressemblait à une belle ville. Mais, au milieu de cette splendeur, on ne voit rien qui indique des goûts intellectuels. Le jour anniversaire de la naissance du souverain, son grand plaisir c'était de se faire apporter deux coffres pleins, l'un de rubis, et l'autre d'amandes d'or et d'argent, puis
les jeter par poignées à ses omr
et alors ces puissants seigneurs,
chés à la plus grande cour de
vers, se les disputaient com
enfants à qui on aurait jeté
gées. Dans une autre occas
musa beaucoup à peser
du souverain. L'emper
costume, fut mis dan
fut pesé d'abord con
ensuite contre de
puis contre de r
épices de prix,
et du beurre. L'
terminait tout
L'esquisse
voyageurs,
gire, est p
peux pané
crés les r
et sa dou
de faib
peine
les a
Thor
quan
dis
go
ge
s

... verain à
... plus grand
... la splen-
... toutes
... après avoir
... plus sacrées
... et de faveur
... la preuve la
... désintéressement
... pour se reti-
... Après ce qu'il
... moins une impru-
... était peut-être ca-
... de pardonner même,
... de la princesse
... et aussitôt elle de-
... tête de Mohabet, que d'abord
... lui refusa. Voyant qu'elle
... de ce côté, Nour
... des assassins pour se dé-
... de son ennemi. Djihangire,
... de ses criminels desseins, fit
... Mohabet, tout en lui avouant
... impuissance à le protéger. Il ne
restait à celui-ci d'autre parti que la
fuite; lui qui avait été le maître réel
de ce grand empire, il abandonna sa
maison, sa fortune, et disparut. Nour
Mahal fit aussitôt saisir tous ses biens,
et, abusant de la faiblesse du monar-
que imbécile, elle fit déclarer publi-
quement Mohabet rebelle à son sou-
verain; sa tête fut mise à prix, des
ordres furent donnés dans toutes les
provinces, des recherches actives fu-
rent faites pour s'emparer de sa per-
sonne.

surdes ... , le ministre
sérable ... avait la violence de
un ... le danger, sinon l'i
qu'... , mais il ne sa
se... lui résister. Un soir, u
... prendre qu'un homme ma
... voulait à lui parler : c'était
Après un long entretien, A
confesse les violences de sa
misérable faiblesse de Djiha
habet lui persuada que le s
de voir l'empire gouverné
main capable et ferme, c'ét
au trône Shah Jehan, le
lui-même il avait jadis s
combattu. Il fut décidé qu'
trait aussitôt en communi
lui; mais diverses circons
pendirent l'exécution de ce
qu'au moment où il devint
la maladie de l'empereur.
aggravé par une trop longu
dans le climat froid du C
conduisit au tombeau, le 9
1627.

§ V. *Shah Jeha*

Djihangire ne laissa que
Shah Jehan et Shariar. C'é
nier qu'il avait légué sa
mais Mohabet et Asiph pr
tôt leurs mesures pour l'
son frère, et, avant que
eût eu le temps de reven
can, son compétiteur était
prisonnier et privé de la v
vel empereur, en arrivant
pitale, prit ses précautio
voir plus désormais de riv
dre. Il ordonna immédi
mort de son frère et de
veux. On a voulu excuser
ble tragédie par les préc
l'histoire de l'Asie n'offre
sement que trop d'exemple
pendant, on n'avait encor
dans l'Inde pareille bouch
Jehan aurait dû penser qu
du père devaient un jour p
courager le crime chez ses
Cependant, toutes ces ex
suffirent pas encore à a
trône contre tous ses co
Lodi, omrah d'une valeur



't issu
·om-

,ı-
, il
:mpe-
.gra. A
., le prince
ıui, mais en
mps offrir des
s. Lodi mit bas
mmé au gouverne-
, où il trouva une in-
ile qui le pressait de
Mais, à sa première
it reçu avec une froi-
rras si marqués, qu'il
qu'il se tramait quel-
e lui. Effrayé, son fils
e, et il en résulta une
lre, pendant laquelle
à s'échapper pour al-
ıvec trois cents servi-
palais, qui était capa-
Assiégé par des forces
sa situation semblait
néditait sur son triste
ıut à coup de grands
t dans l'appartement
il s'y précipite, et il les
ignées dans leur sang.
captivité ou du dés-
alheureuses, animées
délité dont les femmes
nné tant d'exemples
it toutes suicidées. A
fureur se ranime; il
ns de sonner la trom-
à cheval, suivi de ses
paraît au milieu de la
t à haute voix : « J'é-
ı par le bruit de mon
mon retour le fera
se mit aussitôt à sa
t-être aurait-il échappé
rs, s'il n'eût été arrêté
l, alors débordé à la
s pluies. Accablé par
ieures, il s'élança au
, et parvint à attein-
sée; mais il avait perdu
le plus grand nombre
t avec eux Azmet, son

fils favori. C'est ainsi qu'il arriva dans le Deccan, où il leva ouvertement l'étendard de la révolte, et parvint à déterminer les rois de Golconde et de Visiapour à entrer dans une ligue avec lui contre le Mogol, qui les avait si longtemps opprimés. Shah Jehan fut si vivement alarmé, qu'il se rendit seul sur le théâtre de la guerre; mais n'osant prendre le commandement en personne, et cependant n'osant pas le confier entièrement à un seul homme, il envoya des corps détachés, aux ordres de plusieurs généraux, pour attaquer les alliés sur divers points. Lodi, nommé de son côté généralissime de la ligue, conduisit les affaires avec autant de courage que de talent. Il battit, en plus d'une rencontre, les troupes impériales. Shah Jehan, mortifié, se décida enfin à abandonner toute la conduite de la guerre à Asiph, qui vint apporter dans la balance un mérite du premier ordre. Son seul nom frappa les confédérés d'une terreur telle qu'ils se retirèrent immédiatement. Le chef insurgé, réduit à ses seules troupes, tenta le hasard dans une bataille; mais il la perdit. Aussitôt le roi de Golconde commença à traiter avec l'empereur, et Lodi, sachant bien que la première condition de la paix serait la remise de sa personne, se hâta de quitter le territoire de Golconde. Shah Jehan essaya de lui fermer toutes les routes qui pouvaient le ramener dans l'Indoustan; mais le chef fugitif déjoua toutes ses précautions, et, à la tête d'une petite troupe de gens restés fidèles jusqu'à la dernière extrémité, il pénétra jusqu'au milieu du Maloua. L'empereur le fit aussitôt poursuivre par Abdalla, l'un de ses officiers, à la tête de dix mille chevaux. Lodi, affaibli à la suite de plusieurs combats, finit par se trouver presque enfermé par ses ennemis, tandis que son fils aîné, Azâz, se faisait tuer pour couvrir la fuite de son père. Réduit à trente hommes, il n'avait plus aucune espérance d'échapper, et alors, apercevant un corps de cavalerie qui cherchait sa retraite, il appela ses fidèles serviteurs, et, après

son front, à la manière des musulmans. Ils lui demandèrent aussi d'être mis, dans une conférence publique, en présence des mollahs, ou docteurs mahométans. Cette demande leur fut accordée ; et ils racontent avec orgueil que leurs arguments restèrent victorieux et sans réponse ; ils reconnaissent cependant que leur triomphe ne fit que très-peu d'impression sur l'esprit aveuglé de leurs adversaires. Cependant l'empereur se déclara fort édifié, et s'exprima en termes tels, qu'ils conçurent les plus vives espérances au sujet de sa conversion. Mais le temps se passait, et bien qu'il leur témoignât toujours la même faveur, il trouvait toujours, sous un prétexte ou sous un autre, moyen de leur échapper, et de ne pas prendre un parti décisif. A la fin, l'un des courtisans prit les missionnaires à part, et leur apprit qu'ils se flattaient de vaines espérances, que Sa Majesté n'avait d'autre but que de satisfaire sa curiosité, en appelant à sa cour des personnes de tous les pays et de toutes les religions, mais qu'elle n'avait pas la moindre envie de se convertir à leur doctrine. Et de fait, à en juger par certains détails qui nous sont transmis par les missionnaires eux-mêmes, il y a quelque lieu de croire qu'Akbar voulait s'amuser à leurs dépens. Un jour, il leur annonça qu'un grand docteur mahométan se proposait, pour prouver la supériorité divine de sa religion, de se jeter dans un grand feu, le coran à la main, jurant qu'il en sortirait sain et sauf ; et il les invita à en faire autant avec la Bible. Les religieux, qui avaient bien laissé percer quelque prétention à des pouvoirs surnaturels, furent très-embarrassés. Ils répondirent d'abord qu'après avoir si victorieusement combattu pour la cause de la vérité dans plusieurs conférences publiques, on ne pouvait pas leur demander de s'exposer à une épreuve si déraisonnable et si périlleuse ; que, d'ailleurs, ils étaient prêts à recommencer la discussion contre tout venant. La discussion recommença en effet ; mais Akbar, retournant à ses idées, renouvela la proposit
gageant à faire en sorte que
passerait le premier sur le
la condition qu'un des mis
s'engagerait à le suivre. Ap
délibérations, ceux-ci décidè
sagement d'ailleurs, qu'il éta
sible d'en appeler à une épre
extravagante. Alors l'empere
pointé, et dont la curiosité
satisfaite, ne les vit plus q
en loin ; puis, enfin, son atten
distraite par les insurrection
tèrent, à cette époque, dans
et le Bengal, il sembla ou
pieux visiteurs ; et eux, de l
n'espérant rien d'un plus lo
reprirent la route de Goa.

En 1591, Akbar fit enco
des missionnaires européens
sa cour ; ils ne furent pas
reux que leurs prédécesse
reçus d'abord, ils furent bi
gligés, et s'en retournèren
ils étaient venus. Quatre an
fit encore une nouvelle de
cette fois, il l'accompagna d
promesses et d'un langage si
que les Portugais ne crurent
voir répondre par un refus.
était alors à Lahore ; pour
joindre, les missionnaires d
verser le Damâr pour se rend
bay, et, de là, franchir le gra
de l'Ouest. Près de Cambay
contrèrent une multitude d
20,000 personnes, partant
nage pour les bords du Gan
furent fort édifiés de l'air s
sérieux des pèlerins. Ils pas
désert avec une grande cara
posée de 400 chameaux, d'u
nombreuse de cavaliers, et d'
de gens à pied. Après une m
nible de deux cent vingt lieu
sion arriva sur les rives d
fleuve, et, dix lieues plus loin,
enfin dans les murs de La
nous est représentée comme
charmante. On conduisit au
missionnaires au palais impé
truit sur une île du fleuve. Ils
reçus de la manière la plus
Une image de la Vierge,

[redacted]

née, et plus belle encore que
à présentée à l'empereur par
édécesseurs, excita la plus
iration. D'abord, tout sem-
rire aux missionnaires; ils re-
it avec une vive satisfaction le
tachement d'Akbar pour le
tisme, dont il dépouillait les
s sans remords quand il avait
l'argent. Mais bientôt ils se
gent quand ils voient le culte
j'il rendait au soleil. Ils l'ac-
ême d'être assez insensé pour
ulu se faire adorer lui-même.
ıtent que, chaque matin, il se
; au peuple sur un balcon,
que la multitude assemblée
ernât devant lui; qu'il se fai-
senter des enfants malades
bénir, etc. Mais peut-être les
ssionnaires prirent-ils les for-
sque serviles de l'hommage
: pour la folle prétention d'un
ıi aurait voulu se faire adorer.
nt aucune chance de réussir,
tèrent de son départ pour le
le la guerre dans le Deccan;
leur retour à Goa, ils accom-
ıt l'armée pendant une partie
route.

' mourut en 1605, après un
3 cinquante et un ans. Il ne
l'un fils nommé Sélim, qui,
son avénement, prit le nom
peu ambitieux de Djihangire,
ire, le conquérant du monde.
puissant voulut d'abord sou-
prétentions de Chusero, son
ils; mais ses intrigues furent
léjouées; et Chusero, obligé de
trop heureux de recourir à la
: paternelle. Quelque temps
ependant, croyant avoir aug-
nombre de ses partisans, il se
le nouveau, tout en conservant
: bons sentiments au fond du
our arrêter une conspiration
ndait à rien moins qu'à assas-
mpereur. Il voulait, disait-il,
ı fortune du combat; mais, à
rix, il ne consentirait à mon-
ın trône teint du sang de son
btint d'abord quelques succès;
tant laissé surprendre par une armée très-supérieure en nombre à la sienne, il se retira sous les murs de Lahore, où il fut complétement battu, et, quelques jours plus tard, fait prisonnier au passage de l'Indus. Chusero, amené devant son père, confessa sa faute; mais, animé de sentiments d'honneur qui excusent en partie sa faute, il refusa de dénoncer aucun de ses complices. Enfermé dans une prison, il n'en était tiré chaque jour que pour voir quelqu'un de ses plus chers amis ou de ses partisans mis à mort au milieu des tortures les plus cruelles. Relâché après dix ans d'emprisonnement, il ne fut rendu à la liberté que pour mourir assassiné par les ordres de son frère, Shah-Jehan.

§ IV. *Djihangire.*

Djihangire commença son règne par un crime auquel il fut poussé par les plus malheureuses passions. Une jeune fille tartare, née, dans le désert, de parents pauvres, quoique nobles, avait été amenée, dans son enfance, à Delhi, où elle devint, en grandissant, la plus belle personne de l'Indoustan. Sa beauté célèbre lui avait fait donner les surnoms de Mhir-el-Nissa, c'est-à-dire, le soleil des femmes; de Nour-Djihan, la lumière du monde; de Nour-Mahal. L'empereur, avant de monter sur le trône, avait eu occasion de la voir, et s'était épris de ses charmes. Il était payé d'un tendre retour; mais, malheureusement pour les deux amants, la jeune personne avait été fiancée, dès son enfance, à Sher-Afkan, Turcoman d'un mérite distingué; et ce lien, dans les mœurs de l'Inde, est indissoluble. Aussi Akbar avait-il impérieusement ordonné à son fils de laisser les choses suivre leur cours régulier. Mais, après sa mort, Djihangire ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il chercha les moyens de satisfaire sa criminelle passion. Sher-Afkan était trop brave et trop populaire pour qu'on osât le faire mettre à mort ouvertement; l'empereur, aveuglé par sa passion, eut recours aux plus lâches perfidies. D'abord il essaya de compromettre son rival dans des chasses au

tigre et à l'éléphant; mais Sher-Afkan se tira des périls où on l'avait exposé par des merveilles de courage. Il fallut aviser à d'autres moyens. Kattab, un des nobles de la cour, fut revêtu de l'important emploi de souba du Bengal, à la condition qu'il débarrasserait l'empereur de son rival. Quarante assassins envoyés contre lui furent battus, et il fallut attaquer le brave Turcoman avec une petite armée. Afkan fit des prodiges de valeur, il tua de sa propre main Kattab, son indigne ennemi, et mourut enfin accablé sous une grêle de flèches. La belle mais ambitieuse personne dont la possession avait coûté tant de crimes, se soumit volontiers à son destin; mais le cœur de son royal amant, dont les sentiments valaient beaucoup mieux que sa conduite, fut déchiré de tels remords, que, pendant quatre ans, il refusa de la voir, et l'abandonna, négligée dans un coin de son palais. A la fin cependant, elle sut rallumer sa passion mal éteinte, et devint toute-puissante. Ses parents furent élevés aux plus hauts emplois dans l'État, et son père nommé grand vizir. Le bonheur voulut qu'il possédât les talents et les qualités nécessaires à ce poste éminent; son élévation n'excita point l'envie; et, quoique l'empereur se livrât lui-même à tous les plaisirs, il semble que, sous son règne, l'Inde fut bien gouvernée.

Sous le règne de ce prince, deux missions anglaises vinrent visiter sa capitale, et, d'après le récit de ces envoyés, nous pouvons, peut-être, nous former de sa cour une idée plus exacte que d'après les vagues et pompeuses déclamations des historiens orientaux. En 1607, les capitaines William Hawkins et Keeling furent envoyés par la Compagnie pour ouvrir des relations commerciales avec les peuples de l'Inde, et surtout avec les États du Mogol. Hawkins se séparant de Keeling à Socotora, arriva à Surat le 24 août 1608, et sollicita aussitôt une audience du gouverneur. Celui-ci répondit qu'il était impossible de rien débarquer avant d'avoir obtenu la permission du vice-

roi qui résidait à Cambay. U
y fut aussitôt dépêché; mai
alors dans la saison des plu
mauvais temps, le déborde
rivières empêchèrent d'avoi
ponse avant vingt jours. La p
de vendre et d'acheter était
mais pour ce voyage seule
plus, il était défendu de cré
blissement permanent sans l
sion spéciale de l'empereur, p
qu'on obtiendrait facilement
la demander à Agra. Hawk
mença d'abord par débarquer
chandises; mais il s'aperçut l
mécontentement des trafiqua
gènes, qui, dans leurs conv
semblaient fort effrayés de c
velle concurrence. Ils étai
animés sous main par un jés
tugais, qui, plein d'une ini
fois religieuse et politique, fi
qui dépendait de lui pour ent
efforts du capitaine anglais.
Hawkins reçut la désagréable
que deux de ses embarcation
dant à la côte, avaient été
par un navire portugais, don
mandant ne daigna pas même
quand on lui envoya demand
de cet outrage, et se content
avec l'accent du plus profond
que le roi des Anglais n'était l
de misérables pêcheurs et le
que d'une île insignifiante.
rencontrant un officier de cett
et se plaignant à lui des in
lui avaient été faites, en r
toute réponse que les mers
appartenaient au roi de Port
que personne n'y pouvait fair
merce sans sa permission. Le
anglais le pria alors de port
supérieur un cartel, qui n
accepté. Cependant les emb
saisies avaient été envoyées à
leurs cargaisons et les homm
montaient, et Hawkins, loin
ver aucune protection dans
rités indoues, avait acquis l
tion qu'elles étaient d'accord
ennemis pour l'accabler. On
qu'à attaquer sa maison, et i
vait plus paraître en ville san

noses en étaient là lorsque
ırriva en personne; mais
:nir au secours du malheu-
ns, il ne songea qu'à pro-
:irconstance pour prendre
gaison tout ce qui était à
ce; encore avait-il soin de
payer qu'au prix fixé par

e position si critique, Haw-
lut à suivre le conseil qui
bord été donné d'aller lui-
ra solliciter la protection
Mais le vice-roi craignant
plaintes qui ne pouvaient
être dirigées contre lui, fit
il put pour empêcher ce
petite escorte qu'il donna
était chargée de le mettre
ais celui-ci craignant quel-
s dessein avait engagé des
n service, et un capitaine
vice-roi du Deccan lui
détachement de braves ca-
ıans. C'est ainsi qu'il put
gra le 16 avril 1609. Tan-
cherchait un logement,
le fit mander avec tant de
n qu'il eut à peine le temps
r. Djihangire le reçut sur
et d'abord il examina avec
ı lettre et le sceau royal
ıs lui remit de la part de
ain, puis il ordonna de la
un jésuite qui était alors à
ndis que celui-ci faisait un
ı avantageux sur la mis-
ereur ayant découvert que
rrivé savait parler le turc,
encé une conversation avec
ınt de l'audience, Hawkins
venir tous les jours au pa-
ereur s'entretenait longue-
ai, l'accablant de questions
rs pays de l'Europe et sur
dont il avait entendu par-
le l'existence de laquelle il
ndant pas très-sûr. Il re-
les Anglais avaient été
tés par le vice-roi de Cam-
l fit envoyer l'ordre de leur
t ce qui pouvait être né-
eur commerce. En même
a le capitaine de rester dans
l'Inde jusqu'au moment où il pourrait lui-même envoyer une ambassade en Europe, et en attendant il lui assura un revenu de plus de quatre-vingt mille francs, somme énorme dans ce temps-là, avec le commandement d'un corps de quatre cents chevaux. Hawkins trouvant qu'à ce compte il pouvait servir à la fois son pays, la Compagnie et lui-même, se laissa persuader. A tant de beaux cadeaux l'empereur voulut joindre celui d'une femme. Le point était délicat, et s'il n'avait craint d'être accusé d'ingratitude, Hawkins aurait refusé; il espéra un moment tourner la difficulté, en disant que sa conscience lui défendait d'épouser une autre femme qu'une chrétienne; mais l'empereur, qui tenait à son idée, lui trouva une jeune vierge arménienne, aux destinées de laquelle le galant capitaine ne put pas refuser d'unir la sienne. Quoique cette union n'ait pas été accomplie selon les formes légales, et qu'elle fût nulle aux yeux de la loi anglaise, Hawkins s'y montra fidèle toute sa vie, et il prétend qu'il y trouva tout ce qu'on peut espérer de bonheur sur la terre.

Il était ainsi en pleine faveur, quand il apprit qu'un autre navire anglais, *l'Ascension*, venait de jeter l'ancre dans le port de Surat. Il n'eut pas de peine à obtenir un édit impérial écrit en lettres d'or et scellé du grand sceau de l'empire, qui autorisait ses compatriotes à faire tout le commerce qu'ils pourraient; il eut même la satisfaction de voir son plus cruel ennemi, le vice-roi de Cambay, mandé à la cour, et puni pour tous ses crimes de la confiscation de ses effets mobiliers. Ils étaient si nombreux, qu'il fallut deux grands mois à l'empereur pour en passer lui-même la revue et y choisir ceux qui lui convenaient. Le capitaine eut le plaisir d'y montrer lui-même à l'empereur quelques objets qu'il lui avait envoyés en présents, mais qui n'étaient jamais arrivés à leur destination.

Cependant la roue de la fortune, après l'avoir élevé si haut, commença à décliner pour lui. Mikrab, l'ex-vice-roi de Cambay, l'ennemi d'Hawkins,

une fois dépouillé de ce qu'il avait de plus précieux, trouva moyen de rentrer en grâce; on lui rendit même son gouvernement, en lui recommandant toutefois plus de circonspection à l'avenir; mais, avant de se rendre à son poste, il sut s'arranger pour rendre à l'Anglais tous les mauvais services imaginables. Tout l'entourage de l'empereur, les omrahs, les officiers, et surtout les jésuites, se coalisèrent avec lui pour ruiner l'influence de l'étranger, de l'infidèle. On représenta à Djihangire qu'en ouvrant le commerce de ses États à un autre peuple, il mécontenterait les Portugais, nation bien plus riche et plus puissante que les Anglais, et qui non-seulement abandonnerait ses ports, mais encore était capable d'en interdire l'accès aux autres peuples. Ces arguments, appuyés par l'offrande d'un magnifique rubis, agirent si bien sur l'esprit du prince, qu'il s'écria : « Eh bien, alors, qu'on ne laisse plus venir d'Anglais! » Et Mikrab partit avec l'ordre de ne plus leur permettre de débarquer sur les côtes de l'empire. Hawkins n'osa pas affronter la tempête de face; il laissa d'abord partir son ennemi; puis, lorsque la vigilance de la cabale fut un peu endormie par le succès, il saisit l'occasion favorable, et, réussissant à son tour à convaincre l'empereur de tous les avantages que pourrait lui produire le commerce avec l'Angleterre, il en obtint la promesse d'un édit tout aussi favorable que le premier. Mais la cabale ennemie déploya une si grande activité, que l'empereur se laissa persuader de retirer sa parole. Depuis lors, le séjour d'Hawkins à la cour ne fut plus qu'une alternative de crédit et d'abandon d'où il ne put rien tirer. Il eut beaucoup à souffrir d'Abdoul Hassan, le premier ministre et son mortel ennemi, qui, à la cour, s'arrangeait de façon à l'empêcher de parler au prince; et, quoiqu'il ne pût pas lui retirer le *djagir*, le fief ou le bénéfice qui lui avait été donné pour lui assurer des moyens d'existence, le ministre sut cependant le faire fixer dans une province si agitée par les in-

surrections, qu'il n'en po
rien retirer. Après deux
de résidence sans résultat
anglais se décida à quit
Le 2 novembre 1611, i
seulement sans avoir pu
cuns priviléges commer
même sans emporter de
sa souveraine. Peu de jou
départ, il avait eu la
d'entendre dire à Abdoul
ne convenait pas à la
l'empereur mogol d'écrir
prince.

Quelques années plus
résolu de faire une nouv
pour mettre les affaires a
l'Inde sur un meilleur p
cela, d'envoyer, au nom d
une ambassade avec des
tous les moyens qu'on cr
faire impression sur l'or
tentat asiatique. En cons
Thomas Roe partit de G
24 janvier 1615, avec le
ments *le Lion* et *le Peppe*
mandés par les capitaine
et Peyton. Suivant toute l
tale de l'Afrique jusqu'
l'ambassade arriva en
Surat, où elle débarqua
pompe avec quatre-vingts
mes. Le 15 novembre,
Bahranpour, où elle était
ment reçue par le prince
cond fils de l'empereur, q
tait dans cette ville la sou
Mogols, quoique, dans l
pouvoir fût dans les mai
Channa, le général de l'a
une pompeuse audience, le
promis de recevoir sir T
façon plus intime; mais
sement, entre autres pr
Altesse avait reçu une c
queurs dont elle fit si bon
l'heure du rendez-vous ell
plétement hors d'état de
sonne.

L'empereur était alors
Roe, pour s'y rendre, eut
le pays des Radjpoutes. S
il admira la situation de C
compare à un tombeau d'

;nificence. Au-dessus d'une le temples, d'une foule de d'une multitude de maisons, ; rocher presque perpendicu-equel la ville était jadis as-'s, elle était entièrement e 23 décembre, sir Thomas .djmir; mais il ne put pas se à la cour avant le 10 janvier :mit la lettre royale avec les lont il était chargé, et fut 'une façon si cordiale, qu'il ue jamais ambassadeur turc ne fut mieux reçu. A la se-revue, on lui offrit, et dans 'n lui réserva toujours une distinguée que celle d'aucun sans. Quand il expliqua les Anglais à Surat et à Ahme-ı lui promit qu'on leur don-ine et entière satisfaction. conférences suivirent, et de onversations familières, plai-:lquefois, s'engagèrent entre t l'ambassadeur. Sir Thomas ınt quelque temps qu'il allait nent réussir; mais bientôt il arrêté par la même cabale léjà renversé tous les projets s. Mikrab Khan, l'ennemi e l'Angleterre, était alors à ù il était soutenu par Aziph ɔvenu premier ministre, et 'em, le fils favori de Djihan-|ui devint ensuite empereur ım de Shah Jehan. Il est vrai-'veilleux que sir Thomas ait :ndre aussi longtemps contre sants adversaires, qui parve-ujours à produire de nou-olutions dans l'esprit de leur t souverain. A la fin cepen-persévérance et l'adresse de deur lui firent obtenir un oins important, il est vrai, qui avait d'abord été promis. ta aussi une lettre adressée ain de la Grande-Bretagne, tait pour suscription : « A un .ime descendant de ses ancê-levé dans les affaires mili-et revêtu d'honneur et de »

ıt son séjour, sir Thomas eut toutes les occasions d'observer la pompe et les cérémonies de cette cour, la plus splendide peut-être qui ait jamais ébloui les yeux du peuple. L'empereur passait presque toute sa vie en public. Le matin, il venait se présenter à un balcon devant la foule assemblée; à midi, il retournait à ce balcon, du haut duquel il assistait à des combats de bêtes féroces, et surtout d'éléphants; dans l'après-midi, il se rendait au *durbar,* c'est-à-dire à la salle d'audience, où il recevait tous ceux qui voulaient lui parler; à huit heures du soir, il se montrait dans une cour découverte, nommée le Gard Khan, où il passait le temps à causer avec ses favoris. Dans le durbar, le trône était entouré de deux enceintes de grilles à hauteur d'appui. Dans l'enceinte intérieure était la place réservée aux ambassadeurs, aux grands officiers de la couronne, aux personnages de distinction. La seconde enceinte était occupée par les dignitaires subalternes, et derrière eux un espace immense était réservé au public, qui avait ainsi la faculté de voir son prince tous les jours. L'empereur ne pouvait se soustraire à cette étiquette; il fallait paraître tous les jours, sauf le cas de maladie ou d'ivresse, et encore fallait-il venir le dire au public assemblé.

Dans quelques occasions l'ambassadeur anglais put juger de la splendeur de la cour du Mogol. Elle se montrait surtout par l'immense profusion de pierres précieuses que ce souverain prenait plaisir à réunir par tous les moyens. Aux grandes solennités, la personne de l'empereur n'était pas seulement couverte, mais cachée sous les perles, les diamants, les rubis; jusqu'aux éléphants, qui avaient tous leurs caparaçons richement brodés et la tête ornée de joyaux du plus grand prix. L'ambassadeur admira surtout la magnificence des tentes de l'empereur, entourées d'un mur en toile d'un demi-mille de longueur; celles des nobles étaient des formes les plus élégantes, et étincelantes des plus riches couleurs. Il dit que c'est « une des plus grandes raretés et magnificences »

qu'il vit jamais. Tout cet assemblage de tentes ressemblait à une belle ville. Mais, au milieu de cette splendeur, on ne voit rien qui indique des goûts intellectuels. Le jour anniversaire de la naissance du souverain, son grand plaisir c'était de se faire apporter deux coffres pleins, l'un de rubis, et l'autre d'amandes d'or et d'argent, puis de les jeter par poignées à ses omrahs; et alors ces puissants seigneurs, attachés à la plus grande cour de l'univers, se les disputaient comme des enfants à qui on aurait jeté des dragées. Dans une autre occasion, on s'amusa beaucoup à peser la personne du souverain. L'empereur, en grand costume, fut mis dans une balance, fut pesé d'abord contre des roupies, ensuite contre de l'or et des joyaux, puis contre de riches étoffes et des epices de prix, enfin, contre du grain et du beurre. L'ivresse la plus éhontée terminait toutes les fêtes royales.

L'esquisse que nous font ces deux voyageurs, du caractère de Djihangire, est peu d'accord avec les pompeux panégyriques que lui ont consacrés les auteurs orientaux. Sa facilité et sa douceur étaient tellement mêlées de faiblesse et d'hésitation qu'on a peine à comprendre qu'il ait pu mener les affaires d'un si grand empire. Sir Thomas semble l'avoir bien peint, quand il dit de lui : « Il est de si bonne disposition qu'il laisse tout le monde gouverner, ce qui est pis que de mal gouverner lui-même. » Sa justice, et surtout sa haine de l'injustice, si fort exaltée par Dow, devient au moins fort équivoque quand on le voit s'ingénier à trouver des moyens de confisquer les biens de tous ceux qui lui faisaient ombrage. Après avoir acquis la certitude des prévarications exercées par le vice-roi de Cambay, après avoir vu celui-ci dépouillé de ses richesses, on a quelque peine à comprendre comment il put rentrer en grâce, et, dans plusieurs occasions importantes, faire décider les affaires par son crédit. Il est difficile aussi de savoir si c'est à la superstition ou à la politique qu'on doit attribuer les ab-

surdes caresses dont il couv
sérable fakir, avec lequel il
un jour pendant plus d'un
qu'il serra dans ses bras, qu
se relever, et à qui il donna
roupies.

Les dernières années de
ce prince se passèrent dans l'
et ce fut encore sa fatale pas
Nour Mahal qui remplit d'a
la fin de sa vie. Cette belle,
gueilleuse favorite, qui le g
entièrement, abusa de la f
son caractère, et lui aliéna
leurs amis. La croyance pré
sans doute elle était fondée
avait l'intention d'élever au t
fils Ihahriar au préjudice de
au moins tel fut le prétexte
doutable révolte suscitée con
pereur, par Shah Jehan, le
tingué de ses fils, qui s'éta
beaucoup de gloire et d'influ
ses succès à la guerre dans l
Ce prince s'ouvrit le chemin
par un crime. Chusero, son f
celui dont la rébellion avai
les premières années du règ
hangire, avait été relâché de
emprisonnement et placé so
veillance de Shah Jehan. Un
femme favorite, entrant dans
le trouva baigné dans son sa
dant le dernier soupir. Ses
nent Shah Jehan sur le lieu
et le profond chagrin dont il
tre pénétré détourne d'abor
soupçons; plus tard, cepen
père et le public demeurè
vaincus qu'il était le véritab
de cet assassinat.

Dans la périlleuse situat
avait fini par se trouver placé
reur avait cependant encore
un fidèle ami et serviteur,
Khan, qui défendait avec z
térêts de sa couronne et de
leur lui gagna des victoire
troupes de Shah Jehan, e
celui-ci à la dernière extrém
que après de tels succès il
à la cour, espérant y recev
compense de ses services, i
l'esprit du prince complétem

gard. Nour Mahal, ne ces-
l'être le mauvais génie de
, s'était unie aux ennemis
t Khan, pour faire croire à
que son ministre était entré
onspiration pour le déposer.
nformé de l'état des affaires
résolut de ne pas se laisser
n obéissant à l'ordre qu'il
de se rendre près de son
; il se retira dans son châ-
intimpour. A la fin, cepen-
sé par d'incessantes invita-
artit pour la capitale, mais
ié de 5,000 cavaliers radj-
trouva l'empereur campé
isinage de Lahore, et la ré-
'il lui fit fut des plus outra-
n l'arrêta sur le seuil de la
e, en lui défendant d'avancer
et de commencer par rendre
s richesses qu'il avait acqui-
es exactions. L'accusation
itement injuste, et Mohabet
fier qu'intègre. Indigné, il
à un parti extrême dont
t fut remise au lendemain
le retard. L'armée, alors en
r le Caboul, passait un pont
Djilem, et l'empereur, ne
t de rien, était resté à l'ar-
e avec quelques-uns de ses
. Le général s'élance avec
outes, entoure les tentes de
e. Suivi de 500 hommes bien
entre pâle mais résolu. Les
ssayent d'abord un semblant
ice, mais, en voyant le nom-
ssaillants, ils cèdent. Après
instants de recherche, Mo-
uve Djihangire dans la tente
rvait de salle de bain. « Que
, demanda l'empereur ef-
Contraint par les machina-
nes ennemis, qui complotent
, je viens me placer sous la
n de mon souverain. » Inter-
l'empereur sur les raisons
uient fait amener tant d'hom-
s : « Ils viennent, dit-il,
ander quelque sécurité pour
e et pour moi-même, et ils
reront pas avant d'en avoir
garantie. » Djihangire pro-
testa qu'il n'avait jamais eu aucun mauvais dessein contre son ministre, et il fit tout ce qu'il put pour l'apaiser; mais celui-ci, sans se laisser prendre à de belles paroles, lui fit remarquer que l'heure avait sonné où l'empereur avait coutume d'aller à la chasse, et qu'un cheval sellé et bridé l'attendait. Djihangire comprenant que toute résistance eût été inutile, partit au galop, accompagné par une escorte de vaillants Radjpoutes.

Cependant Nour Mahal, avec son frère, le grand vizir Asiph Khan, avait passé sur l'autre rive du fleuve avec le gros de l'armée; on imagine facilement la colère et le chagrin que dut ressentir cette orgueilleuse princesse, quand elle apprit ce qui venait de se passer. Après mûre délibération, il fut résolu d'attaquer Mohabet, et de faire un effort désespéré pour arracher l'empereur de ses mains. Il fallait passer le fleuve, qui est très-large en cet endroit, sous les coups des Radjpoutes. La princesse, pour encourager ses troupes, se lança dans le courant, s'exposant elle-même au plus fort de la mêlée, et vidant quatre carquois de flèches; trois des conducteurs de son éléphant furent tués à côté d'elle, et sa petite fille, qui l'accompagnait, blessée au bras. Les Radjpoutes, de leur côté, attendaient l'ennemi de pied ferme, et, à mesure que les détachements des troupes impériales mettaient le pied sur la rive, ils les rejetaient dans le fleuve. A la fin, une grande division, conduite par les plus braves des omrahs, trouva un gué qu'elle passa pour venir attaquer l'arrière-garde de l'ennemi. On se battit presque sous la tente de l'empereur, qui fut percée d'une multitude de flèches, et on ne put mettre sa personne à l'abri qu'en le protégeant sous une armure de boucliers. Mohabet Khan parvint cependant à rétablir la bataille et remporta une victoire complète. Nour Mahal s'enfuit à Lahore, où les lettres de Djihangire lui persuadèrent cependant de venir le retrouver dans son camp. Le vainqueur voulait la mettre à mort,

et il avait même obtenu de l'empereur la permission de la faire périr; mais l'artificieuse princesse, tout en se disant resignée a son destin, sollicita de son seigneur une derniere entrevue, que Mohabet eut la faiblesse d'accorder, quoiqu'il exigeât qu'elle eût lieu en sa présence. Nour Mahal entra et vint se placer debout devant son maître dans le plus profond silence; « la pâleur et l'air abattu de son visage prêtaient encore un nouveau charme a sa merveilleuse beauté. » L'empereur se mit aussitôt à pleurer, et il demanda la grâce de sa femme préférée, avec tant d'insistance et de larmes, que le général victorieux se laissa fléchir.

Mohabet emmena son souverain à Caboul, le traitant avec le plus grand respect, lui conservant toute la splendeur de sa cour, lui soumettant toutes les affaires de l'État. Puis, après avoir obtenu les promesses les plus sacrées de pardon pour le passé, et de faveur pour l'avenir, il donna la preuve la plus éclatante de son desintéressement en abdiquant le pouvoir pour se retirer dans la vie privée. Après ce qu'il avait fait, c'était au moins une imprudence. L'empereur était peut-être capable d'oublier, de pardonner même, mais le ressentiment de la princesse était implacable, et aussitôt elle demanda la tête de Mohabet, que d'abord Djihangire lui refusa. Voyant qu'elle ne pouvait réussir de ce côté, Nour Mahal arma des assassins pour se débarrasser de son ennemi. Djihangire, informe de ses criminels desseins, fit avertir Mohabet, tout en lui avouant son impuissance à le protéger. Il ne restait a celui-ci d'autre parti que la fuite; lui qui avait été le maître réel de ce grand empire, il abandonna sa maison, sa fortune, et disparut. Nour Mahal fit aussitôt saisir tous ses biens, et, abusant de la faiblesse du monarque imbécile, elle fit déclarer publiquement Mohabet rebelle a son souverain; sa tête fut mise à prix, des ordres furent donnés dans toutes les provinces, des recherches actives furent faites pour s'emparer de sa personne.

Asiph Khan, le ministre désapprouvait la violence de il sentait le danger, sinon l'i sa conduite, mais il ne sa ment lui résister. Un soir, c apprendre qu'un homme ma mandait à lui parler : c'était Apres un long entretien, As confessé les violences de sa s misérable faiblesse de Djihan habet lui persuada que le se de voir l'empire gouverné main capable et ferme, c'étai au trône Shah Jehan, le pi lui-même il avait jadis si combattu. Il fut décidé qu'o trait aussitôt en communica lui; mais diverses circonsta pendirent l'exécution de ce p qu'au moment où il devint n la maladie de l'empereur. U aggravé par une trop longue dans le climat froid du Cacl conduisit au tombeau, le 9 1627.

§ V. *Shah Jehan.*

Djihangire ne laissa que Shah Jehan et Shariar. C'éta nier qu'il avait légué sa c mais Mohabet et Asiph prir tôt leurs mesures pour l'él son frère, et, avant que Sh eût eu le temps de revenir can. son competiteur était va prisonnier et privé de la vue vel empereur, en arrivant d pitale, prit ses précautions voir plus désormais de rival dre. Il ordonna immédiat mort de son frère et de to veux. On a voulu excuser c ble tragédie par les précéd l'histoire de l'Asie n'offre m sement que trop d'exemples pendant, on n'avait encore dans l'Inde pareille boucheri Jehan aurait dû penser que du pere devaient un jour pe courager le crime chez ses

Cependant, toutes ces exé suffirent pas encore à ass trône contre tous ses com Lodi, omrah d'une valeur et

ıles, qui se prétendait issu
reurs patans, avait com-
rmée du Deccan. Dans cette
il avait été opposé à Shah
: s'étant, à la mort de Dji-
déclaré pour Shahriar, il
é d'enlever le nouvel empe-
u'il se rendait à Agra. A
ré dans sa capitale, le prince
ıe armée contre lui, mais en
: en même temps offrir des
ı honorables. Lodi mit bas
, et fut nommé au gouverne-
Maloua, où il trouva une in-
impériale qui le pressait de
cour. Mais, à sa première
, il fut reçu avec une froi-
n embarras si marqués, qu'il
ussitôt qu'il se tramait quel-
: contre lui. Effrayé, son fils
'a l'épée, et il en résulta une
désordre, pendant laquelle
arvint à s'échapper pour al-
rmer, avec trois cents servi-
ıs son palais, qui était capa-
fense. Assiégé par des forces
bles, sa situation semblait
e, et il méditait sur son triste
sque tout à coup de grands
ntissent dans l'appartement
nmes; il s'y précipite, et il les
utes baignées dans leur sang.
ı de la captivité ou du dés-
ces malheureuses, animées
it de fidélité dont les femmes
ont donné tant d'exemples
s'étaient toutes suicidées. A
cle, sa fureur se ranime; il
à ses gens de sonner la trom-
élance à cheval, suivi de ses
et disparaît au milieu de la
n criant à haute voix : « J'é-
le tyran par le bruit de mon
mais mon retour le fera
. » On se mit aussitôt à sa
:, et peut-être aurait-il échappé
sécuteurs, s'il n'eût été arrêté
hambal, alors débordé à la
longues pluies. Accablé par
s supérieures, il s'élança au
ı fleuve, et parvint à attein-
e opposée; mais il avait perdu
ombat le plus grand nombre
lèles, et avec eux Azmet, son
fils favori. C'est ainsi qu'il arriva dans le Deccan, où il leva ouvertement l'étendard de la révolte, et parvint à déterminer les rois de Golconde et de Visiapour à entrer dans une ligue avec lui contre le Mogol, qui les avait si longtemps opprimés. Shah Jehan fut si vivement alarmé, qu'il se rendit seul sur le théâtre de la guerre; mais n'osant prendre le commandement en personne, et cependant n'osant pas le confier entièrement à un seul homme, il envoya des corps détachés, aux ordres de plusieurs généraux, pour attaquer les alliés sur divers points. Lodi, nommé de son côté généralissime de la ligue, conduisit les affaires avec autant de courage que de talent. Il battit, en plus d'une rencontre, les troupes impériales. Shah Jehan, mortifié, se décida enfin à abandonner toute la conduite de la guerre à Asiph, qui vint apporter dans la balance un mérite du premier ordre. Son seul nom frappa les confédérés d'une terreur telle qu'ils se retirèrent immédiadement. Le chef insurgé, réduit à ses seules troupes, tenta le hasard dans une bataille; mais il la perdit. Aussitôt le roi de Golconde commença à traiter avec l'empereur, et Lodi, sachant bien que la première condition de la paix serait la remise de sa personne, se hâta de quitter le territoire de Golconde. Shah Jehan essaya de lui fermer toutes les routes qui pouvaient le ramener dans l'Indoustan; mais le chef fugitif déjoua toutes ses précautions, et, à la tête d'une petite troupe de gens restés fidèles jusqu'à la dernière extrémité, il pénétra jusqu'au milieu du Maloua. L'empereur le fit aussitôt poursuivre par Abdalla, l'un de ses officiers, à la tête de dix mille chevaux. Lodi, affaibli à la suite de plusieurs combats, finit par se trouver presque enfermé par ses ennemis, tandis que son fils aîné, Azâz, se faisait tuer pour couvrir la fuite de son père. Réduit à trente hommes, il n'avait plus aucune espérance d'échapper, et alors, apercevant un corps de cavalerie qui cherchait sa retraite, il appela ses fidèles serviteurs, et, après

les avoir remerciés de lui être restés si fideles au milieu de tant de calamités, il les supplia, comme dernière faveur, de quitter une cause désormais perdue sans retour, et de chercher chacun son salut dans la fuite. Mais ces braves gens déclarèrent, les larmes aux yeux, qu'ils voulaient partager son sort jusqu'au dernier moment. Alors, il donna de la main le signal de marcher en avant, et, mettant les éperons au ventre de son cheval, il se précipita sur l'ennemi. Quelques instants après, il tombait frappé d'une balle à la poitrine, et ses braves compagnons mouraient tous à ses côtés. Shah Jehan apprit cet événement avec la joie la plus vive, sans même accorder un mot de compassion à la valeur et aux infortunes de son rival.

Désormais en possession tranquille du trône, Shah Jehan donna à son tour l'exemple d'un prince qui, après avoir conquis le pouvoir par des crimes, l'exerce avec justice et fermeté. Alors il employa la sévérité de son esprit à tenir en bride les orgueilleux vice-rois de son immense empire, à protéger le peuple contre l'oppression. Dans cette tâche méritoire, il fut aidé par les sages conseils d'Asiph Khan et de Mohabet, auxquels il conserva le pouvoir malgré quelques accès de jalousie et de défiance. Souvent leur intercession parvint à adoucir l'extrême rigueur de sa justice, comme, par exemple, dans le cas du radja de Bondelcond, qu'il avait ordonné de mettre à mort. Mohabet demanda la grâce de ce chef coupable, qui fut accordée à sa prière; il obtint même que ses richesses et son poste lui seraient rendus. Une fois, bien qu'il fût lui-même musulman tres-peu zélé, Shah Jehan s'irrita si vivement contre les absurdités de la religion des Indous, qu'il commença presque à la persécuter. Mais s'apercevant de l'agitation profonde qu'il avait causée dans le peuple, il reconnut bientôt son erreur, et reprit le système de tolérance qui distingua toujours les princes de sa maison.

S'il y avait eu pour lui possibilité de faire des conquêtes aux dépens de l'étranger, il est probable que Sl eût ambitionné ce genre d mais son empire était si étend nemis qu'il aurait dû aller étaient si loin, qu'il n'y pouv pas songer. Cependant il fit fois la guerre dans le Deccan réduisit les princes à un état lage encore plus direct que pa Il envoya aussi des armées co et Candahar, sur ses fron l'ouest et du nord. Mais la gu fort difficile à faire au mili pays de montagnes, et de plu sance des princes persans d'a dait presque impossible de cune conquête de ce côté. V cependant, il ajouta à son rude province d'Assam, a précaire, conquête de presque leur.

L'Inde doit à ce prince les p dides et les plus élégants m qu'elle possède. Dans le nouv où il avait fixé sa résidence, e son nom, il avait appelé Je il fit construire un palais rouge que l'évêque Herber comme l'un des plus nobles m qu'il vît jamais, et de beauc rieur au Kremlin de Moscou. ma Mesdjid, construite aus dans la même ville, est une m mosquée à laquelle on n'en comparer aucune autre dan Mais la splendeur de toutes tions fut effacée par le mauso sous le nom de Tadj Mahal Agra en l'honneur de Nour J épouse favorite. Il est con marbre blanc, avec des inc de pierres précieuses, et c rectangle de cent quatre-vir carrés, surmonté d'un dôme qui a soixante-dix pieds de d sa base. Il s'élève sur une rasse entourée d'un magnifiq Cette construction coûta, di de vingt millions de francs, regarde comme le plus be ment de l'empire.

Pendant plus de vingt ans de Shah Jehan s'écoula dans la prospérité. L'empereur a

ministres Asiph et Moha-
e malheur n'avait fait que
on zèle et son application
publiques, qu'il adminis-
atisfaction de son peuple.
r particulier semblait as-
cistence de quatre fils, que
es et même leurs vertus
lus chers à tous ses sujets.
lus parfaite harmonie les
ur père les avait placés
ides positions, qu'ils rem-
ec honneur et talent. Telle
l'histoire de leur jeunesse;
arriva l'âge mur, et avec
on, il devint impossible
les jalousies. Chacun com-
évoir pour la mort de son
tte qui ne lui laisserait
native que la couronne ou
ra, le fils favori du vieux
était toujours auprès de
t c'était à lui qu'il desti-
itage. C'était peut-être le
prince de la famille, fuyant
corruptrice des cours, em-
loisirs à la culture des let-
cependant un caractère ar-
pétueux. Shoudja, prince
mais néanmoins doux et
à la tête du gouvernement
Mourad, magnifique, fier,
aimant la guerre et ses
ommandait dans le Gouze-
u quatrième, il était tout
ses frères, et n'avait ni les
les défauts qu'on voit or-
chez les princes nés sur
du trône. Aurengzeb avait
s réservées, fuyait les plai-
évouait aux affaires publi-
tant d'ardeur qu'en mon-
ucun homme qui n'aurait
mérite et son activité pour
derniers rangs de la so-
miers. Une autre circons-
une physionomie toute
a sa fortune et à sa desti-
lui, les princes de la mai-
n'étaient guère musulmans
, quoique leurs armées et
paux courtisans fussent
e pour la religion de Ma-
nble qu'ils aient tous re-

gardé la religion comme une question indifférente, à peine comme un sujet de spéculations philosophiques, et qu'ils aient soigneusement évité de faire, sous ce rapport, aucune distinction entre leurs sujets. Aurengzeb, au contraire, accepta la loi du prophète arabe dans toute sa rigueur, se conformant strictement à tous ses préceptes, se montrant plus ambitieux de la réputation d'un saint ou d'un fakir que de celle d'un grand monarque. Par là, il se rendit odieux à la population indoue; mais les chefs musulmans, qui tenaient dans leurs mains le pouvoir militaire, accueillirent avec faveur l'espérance d'avoir enfin un souverain qui renoncerait à la scandaleuse indifférence de ses ancêtres, et qui, sous ce rapport, devrait partager leurs farouches passions. De plus, ayant longtemps commandé les troupes dans le Deccan, le principal théâtre de la guerre sous le règne de son père, il était à la tête d'une armée mieux disciplinée, et il avait acquis plus de talents militaires qu'aucun des autres princes.

Cet état de choses, tout menaçant qu'il était, aurait pu durer longtemps, si l'empereur n'eût été pris tout à coup d'une dangereuse maladie, qui, pendant plusieurs jours, lui enleva toute connaissance, et ne laissa aucun espoir de le conserver. Dara, par ses ordres, prit aussitôt en main les rênes du gouvernement, comme s'il eût été déjà sur le trône. Il laissa percer la plus vive défiance à l'égard de ses frères, empêchant toute communication avec eux, saisissant leur correspondance, envoyant en exil tous les omrahs qu'il soupçonnait d'être attachés à leurs intérêts. C'est ainsi qu'il précipita, et en quelque façon, justifia les mesures hostiles auxquelles ils n'étaient eux-mêmes que trop disposés. Malgré toutes ses précautions, ils furent informés de la maladie de leur père, et même ils durent soupçonner qu'il était déjà mort. Ils prirent immédiatement les armes, forcés, dirent-ils, à cette extrémité par le soin de leur sûreté personnelle. Shoudja, dans le Bengal, mit le premier ses troupes en campagne, et bien-

tôt après, Mourad, dans le Gouzerat, informa officiellement Aurengzeb de tout ce qui se passait, l'invitant à s'unir à lui pour déjouer les sinistres projets de leur frère. C'était plus que ne demandait Aurengzeb.

Cependant, contre toute probabilité, Shah Jehan guérit complétement, et Dara remit aussitôt fidèlement dans les mains paternelles les rênes de l'empire. On fit aussitôt savoir cette nouvelle à Shoudja, espérant qu'il arrêterait son mouvement, en apprenant que l'empereur n'était pas mort. Mais il était allé trop loin, les flammes de l'ambition avaient allumé un incendie dans son cœur. Il affecta de croire qu'on voulait le tromper, et prétendit même que les lettres qui lui furent adressées par l'empereur étaient fausses. Rencontré cependant sur les bords du Gange, par une armée que commandait Soliman, fils de Dara, il fut complétement battu, et obligé d'aller chercher un refuge dans la forteresse de Morghir, où il fut assiégé.

Mais, tandis que Soliman remportait cette victoire dans l'Est, le mouvement du Sud prenait un caractère plus formidable. Aurengzeb avait accepté avec empressement l'invitation de son frère, et il était venu le rejoindre à marches forcées avec toutes les troupes qu'il avait pu réunir. Mais, voyant encore un rival dans Mourad, et craignant lui-même d'être considéré comme tel par celui-ci, il employa toutes les flatteries et tous les moyens imaginables pour inspirer de la confiance à ce cœur naturellement ouvert. Il répétait avec emphase que Mourad était seul digne de monter sur le trône de l'Indoustan, où l'appelait le vœu du peuple; qu'il était le seul de ses frères à l'élévation duquel il serait fier et heureux de contribuer; que, pour lui, son unique ambition était de se faire une retraite, où il pût passer le reste de ses jours, loin du monde et dans la contemplation religieuse. Mourad était peut-être le seul homme de l'Indoustan qui pût se laisser tromper par de si grossiers artifices; mais tels étaient son orgueil et sa crédulité qu'Aureng-

zeb réussit à les exploiter.
princes réunirent leurs arm
rives du Nerbadda, passère
et battirent complétement
Singh, chef radjpoute, qu
dait pour l'empereur un ca
valerie considérable.

Shah Jehan apprit tous
ments avec le plus profon
Il jugea tout d'un coup le
caractère de cette révolte, c
Aurengzeb, et comprit qu'
en étaient les choses, ce n
seulement Dara, mais lui
serait sacrifié si ses fils tri
Il fit donc tous ses efforts
nir l'héritier qu'il avait dé
il voulut même entrer en
avec lui, quoique malheure
le détournât de suivre son
Des ordres furent envoyés
pour qu'il accordât des co
vorables à Shoudja, et se m
en mouvement contre Aur
même temps Dara recevai
truction d'éviter le combat
dre jusqu'au moment où l
considérables que lui amer
seraient arrivés. En cons
alla prendre avec son armé
de 100,000 chevaux, une po
forte sur les rives du Cha
il commandait les approcl
et en attendant il couvrit
par une ligne de fortifica
santes. Quand les confédé
rent, et lorsqu'ils virent
ainsi postée, ils furent très
sés. Mourad, emporté par c
qui le caractérisait, voulait
forcer les retranchements,
treprise parut trop hasar
prudence d'Aurengzeb. Ay
vert dans les montagnes un
lui permettait de tourner
de l'ennemi, il se porta à m
cées sur Agra. Il ne restait
d'autre alternative à Dar
bandonner la capitale ou de
taille; l'ardeur de la jeun
prendre le second parti. Cet
qui décida du sort de l'emp
est racontée par les histo
manière très-confuse et av

emment empreints de l'exa-
orientale. Ils disent qu'après
s alternatives de victoire et
des deux côtés, les deux ar-
fuirent en même temps, ne
une que 1,000 cavaliers au-
ara, et l'autre 100 seulement
Aurengzeb. Celui-ci avait
toute espérance, lorsqu'un
nt rétrograde de l'éléphant
t la malheureuse idée qu'il
ettre pied à terre jeta le dé-
ent parmi les siens et causa
définitive. Ce qui semble le
able, c'est que l'armée des
voltés était partagée en deux
que celle commandée par
et qui avait à combattre Da-
taquée avec tant d'impétuo-
, malgré tout le courage de
elle fut mise en désordre,
blessé et en danger d'être
son allié, après un combat
avait mis en fuite les troupes
aient opposées, et alors fai-
mouvement de flanc il vint
on allié, rétablit la bataille
ta une victoire complète.
e victorieuse marcha alors
, et Mourad étant retenu par
ires, le commandement ap-
Aurengzeb. Son premier soin
oyer des émissaires chargés
les troupes de Soliman, ou
es se séduisirent elles-mê-
uivant l'usage ordinaire des
, elles passèrent au vain-
is alors le but de la politique
eb était de se saisir de la
de son père. C'était une en-
élicate et difficile à la fois; le
tifié que Shah Jehan habi-
capable d'une longue résis-
cette attaque à main armée,
r un fils contre son père,
monarque si populaire et si
nt respecté, aurait placé les
dans la plus odieuse posi-
'était donc par la ruse qu'il
ssir; mais la ruse pourrait-
er un prince rompu à toutes
s de la perfidie humaine ?
b résolut cependant d'en es-
messager vint trouver l'em-
pereur de sa part, pour lui exprimer tout le chagrin qu'il avait de le voir dans une si triste situation, et lui jurer que le prince avait toujours pour lui les sentiments d'un fils et la fidélité d'un sujet. Shah Jehan ne pouvait pas croire à toutes ces démonstrations; cependant, pour gagner du temps, il envoya sa fille favorite Jehanara à ses frères, avec mission d'examiner l'état réel des affaires. Elle se rendit d'abord auprès de Mourad, qui, la sachant toute dévouée aux intérêts de Dara, l'a reçut très-durement. La princesse offensée remonta dans son palanquin, et elle sortait du camp en toute hâte, lorsqu'elle rencontra Aurengzeb, qui la salua avec le plus profond respect, se plaignit tendrement de ce qu'elle semblait vouloir l'éviter, et finit par la décider à entrer dans sa tente. Là il se représenta comme déchiré par les remords que lui faisait éprouver la conduite qu'on l'avait en quelque sorte forcé de suivre bien malgré lui, et il s'annonça comme tout prêt à la réparer autant qu'il serait en son pouvoir. Il dit même qu'il aurait volontiers épousé la cause de Dara si elle n'était pas tout à fait perdue, mais malheureusement il n'y fallait plus songer. Jehanara ainsi poussée se laissa aller à faire connaître toutes les ressources du prince, à nommer les chefs qui restaient fidèles à son parti, lui révélant ainsi bien des secrets importants dont il sut par la suite faire son profit. En la renvoyant, il déclara qu'il était complétement édifié, promit de seconder ses vues, et ajouta que dans deux jours l'empereur verrait son fils repentant à ses pieds.

Jehanara se hâta d'aller porter à son père les bonnes nouvelles. Le monarque n'avait que peu de confiance dans ces déclarations; croyant cependant qu'Aurengzeb avait véritablement l'intention de lui rendre visite, il résolut de profiter de l'occasion pour s'assurer de sa personne. Il ne savait pas qu'en fait de trahison il avait affaire avec un génie bien supérieur au sien. Son fils lui envoya un humble message, disant que les coupables sont tou-

jours timides ; qu'imaginant à peine comment des crimes aussi grands que les siens pouvaient se pardonner, il ne pouvait se croire rassuré qu'autant qu'on permettrait d'abord à son fils Mohammed d'entrer dans le palais avec une petite escorte. Shah Jehan avait tant de confiance dans son habileté, et il croyait si bien à la sincérité qui dictait cette proposition, qu'il l'accepta sans hésiter. Mohammed entra donc dans le palais, et apres y avoir été reçu avec toutes les apparences de la cordialité, il plaça ses gens dans une bonne position. Mais la son œil vigilant découvrit bientôt un grand corps de troupes postées dans un endroit très-suspect. Il alla trouver l'empereur, et lui exprima la défiance qu'il ne pouvait s'empêcher de ressentir, ajoutant que si ces troupes n'etaient pas immédiatement éloignées il allait informer son père de ce qui se passait et le dissuader de sa visite. Le vieillard, toujours crédule et obstiné dans son projet, consentit a ce que les troupes quittassent le palais, circonstance qui rendait en réalité Mohammed et ses soldats maîtres de la place. On annonca alors qu'Aurengzeb venait de monter à cheval et s'avançait avec sa suite. L'empereur, de son côté, alla prendre place sur son trône, plein de l'espoir de voir enfin réaliser ses espérances. Cependant on vint lui apprendre que son fils, au lieu de se rendre dans la salle de reception, était alle faire ses dévotions sur la tombe d'Akbar. Prenant cette démarche pour une insulte faite à sa personne, Shah Jehan, indigné, s'écria : « Que veut dire cette conduite d'Aurengzeb? — Mon père n'a jamais eu l'intention de visiter l'empereur, repondit froidement Mohammed. — Alors, qu'êtes-vous venu faire ici ? — Prendre le commandement de la citadelle. » Shah Jehan vit alors dans quel abime il etait tombé, et se laissa aller à vomir contre Aurengzeb un torrent d'invectives inutiles qui déterminèrent son petit-fils a se retirer. Ayant refléchi cependant, il envoya chercher Mohammed , et lui peignant les misères de sa situation, il le pria, au nom de ce qu'il avait de plus de lui rendre la liberté, allant jusqu'à lui promettre l'empire de, que son influence sur le p sur l'armée lui permettait de g Mohammed sembla hésiter un i puis prenant son parti il se l'appartement, et resta sourd à les supplications qui lui furent faites.

Aurengzeb n'avait plus alo débarrasser que de Mourad ; craignait peu de ce côté, bien prince, déjà guéri de ses ble eût repris le commandement d pes. Son frère affecta la plus joie de sa convalescence, l comme empereur de l'Indous déclara que tous ses vœux éta sormais accomplis, puisqu'il av tribué à mettre sur le trône un prince. Quant à lui, il exprim sir de faire le pèlerinage de la l digne manière d'inaugurer une voulait consacrer tout entière ligion. L'autre, après une fe position, donna son consent ce projet, se croyant trop heu voir ainsi un rival se retirer v rement. Cette comédie hypocri si bien réussi, Aurengzeb prép main la ruine de Mourad, et jets devinrent bientôt si pater n'y eut plus d'espérance de encore cet esprit si crédule. S lui remontrèrent que les pré faits pour le prétendu voyag Mecque donnaient en réalité à zeb des moyens suffisants pou la conquête de l'Inde entière cherchait à captiver l'attachem soldats par ses largesses, et q avait plus de temps à perdre résister. Détrompé à la fin, l voulut employer contre son fr armes de la trahison qu'il mani tant d'adresse. Il l'invita à un dide banquet où tout était pour le mettre à mort ; mais l' nétrant de l'invité découvrit chose de suspect, et prétexta maladie subite il s'excusa, sans croire qu'il avait rien deviné qu'on tramait contre lui. Au c

[redacted]

ıd, quelques jours après, vitation qui lui fut adressée ste, où les plus habiles mu- :s plus belles filles de l'Inde ınis. Aurengzeb, dépouil- ıstérité, se fit tout aimable :r au plaisir le voluptueux ui, cédant à la séduction, ivre dans la tente de son i-ci appela aussitôt les plus partisans, et leur ordonna de chaînes le malheureux veillé en sursaut, il fit les ts efforts pour se débarras- ha son épée, mais elle lui nlevée; et son frère, tirant prononça sa sentence : « Il choix, la soumission ou la z-le s'il résiste. » Mourad ı en violents reproches con- re, mais enfin, cédant au e laissa conduire prisonnier

eb s'étant ainsi débarrassé ux qui pouvaient lui faire rouva qu'il était temps enfin le parasol impérial sur sa était cependant difficile de les prétentions si contraires u'il avait dit jusque-là, de e vivre dans la retraite, oc- ment de méditations reli- imagina de se faire supplier is de vouloir bien sacrifier r et ses pieuses résolutions publique, et de se résigner eux fardeau de la couron- quelques semblants de ré- finit par se laisser persua- pour être fidèle en quelque rôle qu'il avait joué jusque- :int de toute la pompe que ordinairement les souve- érémonie de leur couron- pendant les acclamations arrivèrent jusque dans sa oreilles du monarque cap- ina que quelque événement préparait pour lui. Il pria ınara d'aller voir ce qui se is il la rappela presque aus- ıant que la tête de Dara ne à ses regards. Elle trouva moyen d'apprendre la vé- rité, et d'en informer le malheureux empereur. A cette nouvelle il se leva plein d'agitation et se promena silencieusement dans la chambre; puis apercevant une couronne suspendue au-dessus de la place où il était d'abord assis : « Qu'on enlève ce hochet, » dit-il; puis se reprenant : « Non, qu'on le laisse; ce serait presque reconnaître les droits d'Aurengzeb. » Il reprit ensuite sa promenade, plongé dans de douloureuses pensées, et après un long intervalle de pénible silence, il dit : « Jehanara, le nouvel empereur est monté sur le trône avant son temps. Il aurait dû ajouter l'assassinat de son père à tous les crimes qui l'ont déjà élevé si haut. » On vint lui annoncer en ce moment que Mohammed demandait à lui parler, pour lui expliquer les motifs qui avaient porté Aurengzeb à se saisir de la couronne; le prince déchu répondit dans un mouvement d'indignation : « Des pères ont déjà été déposés par leurs fils, ce n'est malheureusement pas un fait nouveau; mais il était réservé à Aurengzeb d'ajouter l'outrage aux malheurs de son père. Quels motifs autres que son ambition ont pu le porter à usurper le trône? Écouter son hypocrite plaidoyer ce serait presque avoir l'air de reconnaître la légitimité de ses motifs. »

Aurengzeb, agité peut-être par ses remords, et ayant d'ailleurs peu de chose à dire pour sa défense, n'insista pas davantage. Il était parvenu au comble de ses désirs; il avait vaincu et trompé l'un des plus grands princes de l'Asie. Il ne voulut pas pousser plus loin son triomphe; et s'il retint son père jusqu'à la fin de sa vie dans une captivité étroite, du moins le traita-t-il toujours avec les marques du plus profond respect.

§ VI. *Aurengzeb.*

Aurengzeb était enfin monté sur le trône de l'Indoustan; mais il ne pouvait s'y croire en sûreté aussi longtemps que ses frères Dara et Shoudja vivaient, et surtout étaient à la tête d'armées puissantes. Le premier, à

cause de ses brillantes qualités, et parce qu'il avait été désigné par son père comme l'héritier du trône, lui inspirait plus de crainte que l'autre; et c'est contre lui que les premiers efforts du nouveau souverain furent dirigés. Retiré à Lahore, Dara y avait réuni une armée plus nombreuse que celle de son adversaire, mais composée de nouvelles levées qu'il n'osait pas opposer en rase campagne aux vétérans de son frère. Il se retira donc au delà de l'Indus; mais la retraite, dans sa position et avec des soldats comme les siens, n'était pas moins désastreuse qu'une défaite réelle. Les rangs s'éclaircissaient donc à mesure qu'il avançait; arrivé à Tatta, il n'avait plus autour de lui qu'une poignée de fidèles serviteurs.

Aurengzeb aurait sans doute probablement poursuivi Dara sans relâche, s'il n'eût appris que son autre frère, Shoudja, arrivait du Bengal avec des forces imposantes. Il rencontra ce rival près d'Allahabad, dans une position très-forte; toutefois, se confiant à la valeur de ses troupes, il résolut d'attaquer. La bataille ne commença pas bien pour lui. Dès le matin, les Radjpoutes, qui ne l'avaient accompagné que par nécessité, l'abandonnèrent et même attaquèrent son arrière-garde, de telle sorte que les Mogols, ayant à faire face partout, étaient très-rudement pressés. L'éléphant que montait Aurengzeb reçut une grave blessure dans la mêlée : il s'agenouilla, et l'empereur, un pied déjà hors de l'étrier, allait descendre; mais comme dans les batailles de l'Inde, la présence du prince sur son éléphant de guerre est toujours le point auquel l'ennemi se rallie, son vizir Djemba lui cria : « Vous descendez du trône. » Aurengzeb sentant la justesse de cet avis, reprit sa place, ordonna d'enchaîner l'animal, et enveloppé dans son armure, il resta exposé aux traits et aux flèches de l'ennemi. Ses soldats, encouragés par l'exemple de leur chef, se rallièrent, firent des efforts héroïques et finirent par mettre le désordre dans les rangs de l'ennemi. De plus,

il arriva que l'éléphant d
blessé à son tour, et le
mit la faute que son rival
il monta sur un cheval.
l'éléphant royal fuyant sa
lier, l'armée frappée de
dispersa, et Shoudja n
ressource que de se jeter
teresse de Mongbir.

Aurengzeb fut alors ol
ner quelque répit à l'enn
nait de vaincre. Arrivé à
avait repassé l'Indus, et
grand désert s'était jeté
vince de Gouzerat. Là
le gouverneur, dont la fi
riée à Mourad, d'embras
puis avec son secours,
puissante armée, il pén
Radjpoutana, où il vint
mée prendre une positio
Aurengzeb, arrivant à ma
sur les lieux, jugea avec
sir l'excellence de la posi
frère avait prise. Il offri
par des insultes même
l'orgueilleux Dara; mais
la prudence de refuser le
fin, cependant, l'emper
fertile en stratagèmes, e
qui réussit. Ayant avec
chefs qui avaient le plus
séduire l'armée du jeune
les chargea d'écrire au p
surant que la nécessité s
forcés de manquer à le
qu'ils étaient tout prêts à
et que s'il voulait laisser
donnée de la nuit une c
de son camp ouverte, ils
avec tous leurs soldats se
ses ordres. En vain les pl
seillers de Dara voulure
montrer le péril auquel i
poser, en vain lui rappelèr
les perfidies d'Aurengzeb.
aveugler par l'espérance
ses forces quelques millie
qui lui donneraient une
décisive. La porte fut lai
à l'heure indiquée, les chef
et, derrière eux, l'armée
Détrompé trop tard, Dar
core une brave mais inutil

[redacted]

t faire, ce fut de se
poignée d'hommes.
la capitale du Gou-
y trouver un asile;
eur ne voulut pas le
ande de Mahrattes,
: son armée, voyant
tait décidément con-
f, profitèrent de l'oc-
r le camp, et ne res-
:e qui était enfermé
des femmes. Alors
l'autre ressource que
le désert, et encore
: équipage que ne l'a-
ancêtre Houmaïoun.
gue, mourant de soif,
leil ardent, la plupart
iteurs succombèrent.
: survivants, il attei-
de là, il se disposait
, où, selon toute ap-
té parfaitement reçu;
nstant critique, Na-
mme favorite, était
pirer, et il ne put se
er mourir seule, au
rs, ce cher objet de
alla demander l'hos-
Khan, chef du voisi-
: inspiration malheu-
sanguinaire, Djihan
é condamné à la mort
et deux fois il avait
rvention de Dara. Il
eux prince rendre les
à sa femme; mais
partir, il fut entouré
roupe d'hommes ar-
rent à Khan-Jehan,
par Aurengzeb à sa
t que son destin était
se résigna noblement;
voyage, son attitude
que digne, et il con-
érénité d'esprit pour
in poëme sur sa la-
:.
, on lui fit traverser
ie et couvert de hail-
› s'était trompé s'il
r ce cruel spectacle
les cœurs de Dara.
ide vit ce prince, au-

trefois si grand et si magnifique, réduit à ce misérable état; quand on vit derrière lui son jeune fils, gracieux enfant qu'attendait une fin si déplorable, tous les cœurs s'émurent, les larmes coulèrent de tous les yeux, et la foule se répandit en imprécations contre le tyran. Le traître Djihan fut tué sur la route lorsqu'il retournait chez lui, et la capitale sembla menacée d'une insurrection sérieuse. L'empereur comprit qu'il était grandement temps de hâter le dénoûment de cette tragédie. Pendant la nuit, des assassins s'introduisirent dans la prison de Dara, qui ne succomba qu'après une résistance héroïque, et il fallut toute l'adresse d'Aurengzeb pour apaiser la multitude.

Aurengzeb n'avait plus alors d'autre compétiteur que Shoudja, qui avait profité de cette diversion pour réunir ses forces dispersées. Comme, cependant, on craignait fort peu de chose de lui, on crut qu'il suffisait d'envoyer à sa rencontre le prince Mohammed et le vizir Djemba. Toutefois, cette expédition faillit prendre tout à coup un caractère sérieux. Le jeune prince avait été, dans son enfance, fiancé à une fille de Shoudja, pour laquelle il s'était tout d'abord épris d'une ardente passion, et bien que dans le tumulte des derniers événements il semblât avoir oublié ses premières impressions, une lettre de la princesse, écrite par ordre de son père, suffit à rallumer les feux de Mohammed. Tout d'un coup, il se détermine à quitter l'armée, à épouser la cause de son oncle. D'ailleurs, il ne semble pas improbable qu'au fond du cœur il n'eût quelque intention d'imiter l'exemple d'Aurengzeb lui-même, et de se frayer le chemin du trône les armes à la main. Enorgueilli du rôle qu'il avait joué dans la dernière révolution, et de l'offre que lui avait faite son grand-père, on lui avait entendu dire souvent que c'était lui qui avait placé la couronne sur la tête de son père. Il se flattait de l'espérance que l'armée suivrait son exemple, et, qu'allié à Shoudja, il pourrait réunir des

forces contre lesquelles toute résistance serait impossible.

Mohammed s'embarqua donc sur le Gange, sous prétexte d'une partie de plaisir, et ne revint pas. Les soldats, en apprenant le parti qu'il avait pris, furent d'abord très-agités, mais, par sa prudence et sa vigueur, le vizir Djemba parvint à les contenir et à empêcher les désertions. Shoudja reçut son illustre neveu avec la plus haute distinction, et le mariage ayant été célébré en grande pompe, il marcha avec ses troupes à la rencontre du vizir. Mohammed se plaça au premier rang de la ligne de bataille, et quand il vit la fleur de la cavalerie impériale qui marchait sur lui sans hésitation, il imagina d'abord qu'elle passait de son côté; mais l'ardeur avec laquelle il fut attaqué le détrompa bientôt. C'est en vain que son oncle et lui firent des prodiges de valeur; les soldats efféminés du Bengal ne purent résister aux vétérans de Djemba, qui remporta une victoire complète. Après sa défaite, la situation du prince était des plus critiques; l'astucieuse politique de son père la rendit désespérée. Aurengzeb lui écrivit une lettre qui semblait être une réponse à des offres de trahison. et il s'arrangea pour faire tomber cette lettre entre les mains de Shoudja, qui en conçut des soupçons tels, qu'aucunes protestations ne purent les dissiper. Il ne se porta cependant à aucune violence contre son gendre, mais il lui ordonna de quitter le Bengal avec sa femme.

L'Inde entière était alors sous le sceptre de l'implacable empereur, et le malheureux jeune homme n'eut d'autre ressource que de se confier à la merci de celui qui n'avait jamais su pardonner à ceux qui l'avaient une fois trompé. Mohammed, arrêté immédiatement, fut envoyé à la forteresse de Goualior, où il passa dans l'oubli le reste de sa vie, sept ans. Shoudja, s'étant enfui dans l'Arracan, fut trahi par le radja et périt avec toute sa famille; enfin, Soliman, le fils de Dara, fut pris dans les montagnes de l'Himalaya, où il était allé chercher un refuge, et Aure
ainsi délivré de tous ses riv

Shah-Jehan survécut nuit
perte de son trône; et il f
l'honneur de son ambitieux f
moins comme une circonst
nuante de tous ses crimes, q
son prisonnier avec tout le
tous les égards compatible
position de monarque déchu
Aurengzeb supporta même a
les violentes injures que l'
l'indignation arrachaient à
heureux père. Un jour, il e
mander en mariage la fille
pour son fils Akbar, espéran
alliance raffermir les liens
saient sa famille à la noblesse
Shah-Jehan et les gens de
accueillirent cette propositio
une nouvelle injure qui leur
L'empereur déchu répondit
solence de l'usurpateur ne
comparer qu'à ses crimes;
jeune princesse, elle s'arma
gnard, annonçant qu'elle
mieux mourir mille fois p
d'épouser le fils du meurtri
père. Tout cela fut raconté
puissant Aurengzeb, qui ren
sitôt, et sans laisser échapp
de mécontentement, à son

Une autre fois, il envoya
quelques joyaux qu'il croy
saires à l'ornement de son tr
Jehan lui fit répondre qu'il
réduire en poussière sous le
si jamais on voulait employe
pour les obtenir. — Qu'il l
répliqua l'empereur : qu'o
même que tous les diama
rengzeb sont à sa disposi
vieux prince fut si touché de
dération, qu'il envoya aussi
que tous les bijoux demandé
accompagnant d'une lettre
disait : « Prends ces joyau
n'ai plus besoin, porte-les
gnité, et tâche, par ta gloire
oublier à ta famille quelque
ses malheurs. » En lisant cet
l'empereur fondit en larme
doit croire que son émotion
cère. Par son respect, par

; départit jamais, par la
ınt il fit souvent preuve
ıt des conseils, il réussit,
:ffacer tout ressentiment
: son père, mais du moins
chez lui quelques senti-
:tion. Il est vrai que quand
la fin du vieux Shah-Jehan
il n'osa point se montrer
nais il envoya son propre
am, qui cependant arriva
.e maître de l'Indoustan
; cette circonstance une
, sans doute, n'était pas
saisit aussitôt l'occasion
:ilier avec sa sœur Jeha-
:ait toujours restée fidèle
ıreux père.
b occupa encore pendant
ınnées le trône de l'In-
, sous son règne, atteignit
aut point de splendeur.
t réuni à son empire les
ı Deccan, il se trouva le
péninsule presque entière,
prenant le Caboul et l'As-
ait sur des territoires dont
n et la richesse étaient
plus considérables que
ıpire romain dans son épo-
lorissante. Le revenu pu-
ait à plus de huit cents
francs, somme inférieure
:elle que réalisent quelques
:s de l'Europe moderne,
un empire sur la terre n'a-
atteinte:
nistration semble avoir été
supérieure à celle de tous
:seurs. Au milieu des ma-
et des splendeurs quelque
ınables de sa cour, il me-
ıe une vie simple, austère
se permettait à lui-même,
nettait dans son palais, au-
·e, aucune mollesse. Dès
ur, on le voyait assis dans
ıdience, accessible au plus
:es sujets, rendant à tous
impartiale, réparant les
geant les malheureux par
tés. Aussi l'Inde, sous son
semble avoir joui de tout
compatible avec le despotisme exercé par un prince étranger. En vérité, si l'on pouvait avoir confiance entière dans les historiens mahométans et dans les auteurs anglais qui les copient, on serait tenté de croire que la période écoulée depuis l'avénement d'Akbar jusqu'à la mort d'Aurengzeb, a été pour l'Asie un autre âge d'or, une ère de félicité sans pareille dans l'histoire de l'humanité. Et de fait, on ne peut nier que pendant tout ce temps les provinces du centre de l'empire jouirent en général des avantages de la paix et d'une certaine prospérité; car les guerres civiles, bien que trop fréquentes et quelquefois tragiques, se décidaient ordinairement dans une seule bataille, et n'entraînaient pas de grands malheurs avec elles. Mais en cherchant à pénétrer le fond des choses, on trouve des raisons de croire que cette peinture est trop flatteuse, et que l'empire, pendant toute cette période, souffrit des maux inséparables du despotisme. Ainsi, quand l'Angleterre succéda à ce vaste héritage, elle y trouva la classe des cultivateurs plongée dans une misère si profonde, qu'on ne savait même plus quels étaient les véritables propriétaires du sol, et ce seul fait suffit pour invalider le témoignage du panégyriste d'Aurengzeb.

Sous son règne, Bernier, voyageur intelligent, passa quelques années dans l'Inde, et employa les talents dont la nature l'avait doué, à s'éclairer sur l'état véritable et les ressources de l'empire mogol. Le tableau qu'il dessine est celui d'un État qui marche à sa ruine, plutôt que d'un empire florissant par les bienfaits d'un gouvernement juste et éclairé. Il dit qu'en supposant le prince bien disposé à faire rendre justice à ses sujets, il y parvient peut-être dans le rayon où il agit de sa personne, à Delhi, à Agra, et dans le voisinage de ces capitales; mais que, dans les provinces plus éloignées, le peuple n'a aucun moyen de défense contre la rapacité des gouverneurs investis d'un pouvoir arbitraire, et qu'il qualifie de « gens capables de ruiner un monde. » Ce jugement était

confirmé à ses yeux par la misérable apparence, par l'affectation de pauvreté qu'il voyait souvent chez des gens qu'ensuite on apprenait être possesseurs de richesses immenses. Le peuple n'avait aucuns tribunaux dans lesquels il pût avoir confiance. Le prince lui-même ne pouvait appeler près de lui aucun serviteur véritablement honorable, ou dévoué à ses intérêts, ou du moins animé du désir d'identifier sa propre gloire avec celle du prince. Ces fonctionnaires étaient presque tous « des gens de rien, des esclaves ignorants et brutaux, sortis de la poussière, et conservant toujours les vices et le caractère des mendiants. » Le seul but de tous ceux qui avaient quelque pouvoir, c'était d'amasser des richesses pendant la courte durée de leur puissance précaire, se souciant fort peu d'ailleurs qu'après eux l'État tombât en ruine.

Même en ce qui regarde les sentiments de justice qu'on prétend avoir animé tous les souverains de cette dynastie, Bernier raconte quelques anecdotes qui doivent ébranler toute confiance dans les panégyriques des écrivains orientaux. Un jeune homme était venu se plaindre à Shah-Jehan, de ce que sa mère, maîtresse d'une grande fortune, deux cent mille roupies au moins, ne voulait lui concéder aucune part de son bien. L'empereur, tenté en entendant parler d'une si grosse somme, fit venir cette femme à son audience publique, et lui ordonna de donner cinquante mille roupies à son fils, cent mille autres au trésor impérial, puis de se retirer. Mais celle-ci élevant la voix, lui dit avec sang-froid : « Mon fils a certainement des droits au bien de son père, mais je voudrais savoir quels liens attachent Votre Majesté au marchand, mon défunt mari, pour qu'elle puisse prétendre à son héritage. » L'idée parut si raisonnable à Shah-Jean, qu'il dit à la bonne femme de se retirer, en lui promettant qu'elle n'aurait désormais à craindre aucune exaction. Cette histoire peut prouver une certaine bonhomie de caractère, mais elle donne une bien triste idée de cet esprit de justice que le orientaux veulent bien att Shah-Jehan.

Une autre anecdote est en frappante. Il y avait à Delhi taine classe de femmes nom cheny, qui, bien que de réput équivoque, étaient fort souv lées pour égayer les fêtes de joyeuse. Un médecin françai Bernard, qui se trouvait alo s'éprit d'une belle passion de ces femmes ; mais la m jeune personne, sans dout motifs de prudence, avait d tes les tentatives de l'amou çais. Un soir cependant, rendre visite à l'empereur et ce prince ayant ordonné je ne sais quel cadeau, en r d'une cure qu'il avait faite rem, le médecin désigna kencheny, qui se trouvait sard, et dit que de tous le qu'on pourrait lui faire, celu le plus agréable. L'emper aussitôt d'un grand éclat « Qu'on la lui mette sur le dit-il, et qu'il l'emporte ! » ainsi fait, et Bernard partit sa proie.

Bernier est le premier aut soit élevé contre l'idée extr que l'on se faisait alors en la puissance et de la valeu des armées de l'empire nombre même de ses troupe ridiculement exagéré. La qui eût quelque valeur, c'ét lerie, et le corps attaché à la même du monarque ne co plus de 35 ou 40,000 chevau nier ne suppose pas que to valerie de l'empire s'élevât 200,000 hommes. L'infanter pris l'artillerie fixée dans l pouvait monter au chiffre hommes. Les innombrables qu'on disait composer la ma mée n'étaient, en réalité, q mestiques, des palefreniers tiniers, qui marchaient à portant les tentes, chargés des vivres et du bétail, etc.

[redacted]

›reuse que, quand les trou-
:s se mettaient en marche,
ire que les villes entieres
d'Agra se mettaient en
avec elles. En réalité, ces
ent pas beaucoup autre
s lieux de campement per-
:s camps, avec leurs lon-
: tentes, leurs bazars et
és, pouvaient fort bien pas-
; villes mouvantes. Sous le
nérite militaire, Bernier a
indre encore de ces multi-
s. Sans doute il reconnait
elles se sont battues avec
:ourage; mais, privees de
line, il leur arrivait plus
ore d'être frappées de ter-
e, et alors de se disperser
lité de ralliement. Il etait
'une armée européenne de
e 25,000 hommes, conduite
:nne ou un Condé, aurait
che de tous ces barbares;
ue l'histoire des guerres
l'Inde a parfaitement jus-

: de la politique étrangère
\urengzeb fut marquée par
ı il se trouva, dès le com-
, d'être en guerre avec Ab-
ıe Perse, le plus puissant
uerrier des princes de l'A-
uivant en cela le récit des
nusulmans, raconte que la
tte rupture vint de l'erreur
ıire qui adressa au shah de
:ttre avec cette suscription:
t de l'empereur du monde
le la Perse. » En recevant
avec une adresse si inso-
ıs ne voulut entendre a au-
e, et se prépara aussitôt à
Cette violence d'Abbas, ar-
ı la maturité de l'âge, ne
probable. Peut-être voulut-
le ce prétexte pour servir
de son ambition, en voyant
e de l'Inde un prince jeune
al affermi, et qui s'etait
eux par les crimes qui
nalé son élévation. D'ail-
d'une circonstance semblait
s desseins, si toutefois il
en eut de sérieux. Des grands omrahs de la cour de Delhi, beaucoup étaient, par leurs familles au moins, originaires de l'Iran, et les omrahs afghans devaient naturellement se rappeler avec regret le temps où le trône impérial était occupé par des princes de leur race. Aurengzeb eut quelque sujet de soupçonner que Shah-Abbas cherchait à nouer des intrigues avec les chefs persans de sa cour, et que même il cherchait à séduire son vizir, qui lui-même etait Persan d'origine. La situation était délicate, car ce corps était si nombreux, que, rompre ouvertement avec eux, c'était rendre la position encore plus critique. Cependant, le ministre et les autres nobles opposerent les dénégations les plus vives aux soupçons de l'empereur, et toute l'affaire finit par s'arranger à l'amiable. Néanmoins, l'empereur resta en proie à l'anxieté la plus profonde, jusqu'à ce qu'il apprit qu'Abbas, par suite d'une maladie négligée, venait de mourir dans son camp, établi sur la frontière. Sefi, son petit-fils et son successeur, assez occupé par les intrigues et les scènes de désordre qui suivent toujours en Asie un changement de règne, n'avait aucune envie de se mettre une guerre étrangère de plus sur les bras, et il ne demanda pas mieux que de conclure au plus vite un traité de paix.

Nous devons raconter un événement ridicule qui exposa Aurengzeb à un grand danger. Une vieille dévote du Marwar, dans le pays des Radjpoutes, et nommée Bistamia, étant parvenue par ses aumônes à réunir un grand nombre de fakirs et d'autres sectaires indous, finit par se trouver à la tête d'une espèce d'armée avec laquelle elle battit le radja du pays. Encouragée par ce succès, et comptant autour d'elle une vingtaine de mille hommes, elle marcha sur la résidence imperiale. La superstition lui ouvrait le chemin de la victoire; car on disait qu'elle savait préparer un onguent composé des plus horribles ingrédients, qui rendait ses soldats invisibles le jour de la bataille, et par conséquent irrésistibles. Cette

multitude étant arrivée victorieusement sous les murs d'Agra, se croyait déjà maîtresse de l'empire, et elle proclama son chef reine de l'Inde. Aurengzeb, sérieusement alarmé en voyant que ses troupes elles-mêmes étaient démoralisées par une terreur superstitieuse, comprit qu'il ne fallait pas seulement combattre de pareils ennemis avec des moyens purement humains. Revêtu par sa piété d'un caractère sacré aux yeux de ses soldats, il fit écrire des versets du Coran sur de petits morceaux de papier, et les attachant à des pointes de lances qu'il plaça en tête de ses escadrons, il assura à ses soldats que le prophète les protégerait contre les influences magiques du fanatisme indou. Ce moyen suffit pour rétablir leur moral ébranlé, et la supériorité de leur organisation militaire eut bientôt mis en déroute l'armée des fakirs, qui périrent presque tous sur le champ de bataille.

Le règne de ce grand monarque fut encore troublé par une insurrection dans le Caboul, où il ramena sans peine à l'obéissance le plat pays, tout en ayant la sagesse de ne retirer aux habitants aucun de leurs priviléges. Mais le grand objet de son ambition était de réduire définitivement les royaumes de Golconde et de Bidjapore dans le Deccan, qui, malgré les victoires répétées de ses prédécesseurs, malgré les défaites que lui-même leur avait fait éprouver avant de monter sur le trône, disposaient encore de forces considérables.

Diverses circonstances, et surtout les dissensions intestines qui signalèrent son avénement, l'empêchèrent de donner suite à ce projet jusqu'à l'année 1686, la 28e de son règne. N'ayant plus rien à craindre d'aucun côté, il fit entrer son armée par trois points différents dans le Deccan. Les opérations commencèrent sous les ordres de Shah-Allam, héritier présomptif du trône, qui vint mettre le siége devant Golconde. Le roi sollicita la paix à des conditions très-dures qu'Aurengzeb lui accorda, afin de pouvoir diriger toutes ses forces contre Bidjapore.

Ce royaume résista un peu
mais la trahison ayant fait
les troupes, la capitale fut in
enfin obligée par la famine à
Secander-Adil-Shah, le derni
seur d'une longue dynastie d
puissants, tomba captif dans
de l'empereur. Le vainqueu
ensuite le reste de la campag
pléter la conquête de Golcon
fils Shah-Allam ayant osé lui
remontrances sur ce manqu
jurée, encourut la colère pat
fut jeté en prison. Cependa
un siége de sept mois, Gol
pris par trahison, et la mo
roi Abou-Hussein signala
d'une autre race de puissan
ques.

L'événement qui eut la pl
influence sur le règne d'A
ce fut la naissance de l'em
ratte, qui, après d'obscurs
cements, devait un jour renv
posant édifice de l'empire
disputer aux Anglais la sup
l'Indoustan. Le Maharasht
dans la partie nord-ouest d
sule, sur une surface d'un p
cent milles carrés, et est o
une population d'environ si
d'âmes. Il est traversé par de
des Ghâts et des monts Vi
il comprend une partie des
actuelles de Maloua, de
d'Aurengabad et de Bidjapor
aspect géographique, il se
profondément de la grande
Deccan et de celle de l'Ind
est élevé, difficile, parsem
teaux où la température est
peu élevée, coupé de nombr
d'eau et de torrents. Imprati
grands corps de grosse cav
faisaient la force des armées
il n'avait jamais pu être qu
parfaitement soumis. Ses c
ses forteresses naturelles ét
tes occupées par de petits
n'obéissaient que nominalem
pereur de Delhi ou au sultan
pore. Les guerres incessant
faisaient entre eux les co
musulmans, les dissensions

[redacted]

mort de chaque souverain, ›urnir à un chef hardi et in- occasion de fonder un État ıt. Ce chef se trouva dans la le Sivadji, le fondateur de ıahratte.

s, quoiqu'il ait débuté par la a pauvreté, était cependant stre origine. Son arrière- :, Babdji Bhonslay, était fils 'Oudipour, c'est-à-dire, ap- à tout ce que la noblesse de a compte de plus distingué; ère était une femme des cas- ures, et cette circonstance agé à quitter son pays pour cher de l'emploi dans d'au- . S'étant distingué au ser- radja du Candeish, il en ob- :emindary dans le voisinage ı, qui n'était alors qu'un vil- s dont la grandeur de sa fa- ıit dans la suite faire une ca- n fils Malodji acquit quelque ı sous un chef mahratte, dont a fille en mariage pour son i. Celui-ci, s'étant querellé eau-père, entra au service du ljapore, et fut employé dans e et le Carnatic. Tandis qu'il guerre dans ces provinces, il fils Sivadji à Pounah avec sa ır le faire élever par Dadadji qui semble n'avoir négligé ıyen pour l'éducation du fu- érant. Il l'initia, non pas à des lettres, que méprisent montagnards, mais aux exer- taires, aux légendes et à la :ionale; il lui inspira surtout ›ation profonde pour la foi et ances religieuses des Indous. ı 17 ans, l'élève fut poussé par nct guerrier à tenter la for- ırmes. Il réunit une bande de Ialoua, et à leur tête il com- tte vie de voleur et de soldat :lle ont débuté presque tous s conquérants de l'Asie. Ce- es exploits de son élève atti- entôt à Dadadji une foule de et il crut devoir à ce sujet rives remontrances publiques homme; mais on prétend qu'en secret il l'encourageait à persis- ter dans ses projets, prévoyant déjà peut-être la grandeur à laquelle cette vie aventureuse devait le conduire.

Sivadji suivit donc sa destinée, et s'étant emparé du château presque inaccessible de Torna, il commença à inspirer des alarmes au roi de Bidja- pore, qu'il parvint cependant à apaiser en lui promettant une augmentation de tribut. Néanmoins, comme il continuait à conquérir forteresse sur forteresse, le roi ne se contenta pas seulement de renouveler ses remontrances, mais il en appela à Shadji, le père de l'heu- reux maraudeur; ensuite il le menaça, puis le fit emprisonner malgré toutes ses protestations, bien qu'il jurât qu'il ne connaissait et n'approuvait aucun des exploits de son fils. Sivadji, désolé de la mésaventure qu'il avait appelée sur la tête de son père, mais ne pou- vant se résoudre à abandonner sa car- rière aventureuse, s'adressa à Shah- Jehan, dont il prétendait être le vassal, et par sa puissante intercession, il ob- tint la mise en liberté de son père. Lorsque Aurengzeb, avant de monter sur le trône, vint faire la guerre au Bidjapore, Sivadji continua à jouer le rôle d'allié du Mogol; et comme si déjà sa neutralité eût été de quelque im- portance, on le laissa tranquille dans les conquêtes qu'il avait faites. Quand il vit les deux grandes monarchies sé- rieusement aux prises, il n'hésita pas à courir sans scrupule sur l'une ou sur l'autre, pillant le territoire de celle- ci et faisant des conquête sur celle-là, selon l'occasion. Ensuite, lorsque Au- rengzeb suspendit la guerre contre le Bidjapore, pour donner suite aux am- bitieux projets qui le portèrent sur le trône de l'Indoustan, il n'eut pas le temps de songer à arrêter les succès du jeune chef de bandes; mais alors le roi de Bidjapore put porter sur lui tout l'effort de ses armes, et on dut croire que Sivadji allait succomber.

L'armée de Bidjapore, commandée par Afzoul ou Abdoul-Khan, officier de distinction, s'avançait contre l'infa- tigable pillard, avec la confiance qu'elle allait le réduire promptement à l'obéis-

sait passer pour imprenable, lui avait été enlevée par la famine au temps de ses revers : 1,000 de ses hardis Maloualis, l'escaladant au milieu d'une nuit obscure avec des échelles de corde, l'enlevèrent l'épée au poing. Aussitôt après son retour, il prit le titre et les insignes de la royauté ; il fit même frapper de la monnaie à son nom. De plus, pour satisfaire son orgueil et éblouir les siens, il se fit couronner en grande pompe. La cérémonie était imitée de celle du couronnement des empereurs mogols ; aucun des détails les plus puérils de l'étiquette n'y fut oublié ; ainsi, il se fit peser contre des sacs d'or, de grains, etc. Des présents d'une immense valeur faits aux brahmanes donnèrent du lustre à cette fête politique.

Dans l'année qui suivit son couronnement, Sivadji fut pris d'une maladie dangereuse qui le retint au lit pendant huit mois. Mais à peine rétabli, il reprit le cours de ses opérations militaires, et même il les déploya sur une plus grande échelle encore que par le passé. Golconde, située presque à l'autre extrémité de la péninsule, et qu'on aurait dû croire tout à fait hors de sa portée, se vit tout à coup attaquée par un corps de 12,000 cavaliers mahrattes qui lui donnèrent l'assaut avec tant de vivacité, qu'on ne put pas même songer à se défendre. La ville se racheta du pillage au prix d'une immense rançon, et Sivadji, entrant à la tête de ses troupes, y tint audience publique comme aurait fait le légitime souverain. Il semble que, sans faire grâce aux vaincus de la plus faible partie de leur rançon, le chef mahratte voulut former avec eux une alliance défensive contre le Mogol. L'année suivante, il traversa le territoire de Bidjapore, et pénétra en vainqueur dans la Carnatie. Il s'y empara de Gingi, de Vellore, et autres places fortes, au nom du roi de Golconde, mais il eut soin d'y laisser des garnisons à lui. Il poussa ses courses victorieuses jusque dans le voisinage de Madras à l'est, et de Seringapatam à l'ouest. Après son retour dans ses États, il

faillit presque s'emparer de l
mais ayant rencontré sur sa r
lir-Khan, général mogol do
trigues avaient déterminé son
badji à déserter la cause pat
fut battu et obligé de se reti
grâ, sa capitale. Quelque tem
s'étant réconcilié avec son fi
tra en campagne, et, faisa
mense détour, il s'empara
Barhanpour, d'un immense c
portait de l'argent à l'armée
De là il retourna rapidem
capitale ; mais l'excessive f
cette audacieuse campagne
toutes celles qu'il avait souff
tant d'expéditions, déter
inflammation des poumons
mourut, le 5 avril 1680,
53 ans. On dit qu'en appren
velle de cette mort, Aureng
vra au transport de la joie la
il eut cependant assez de ju
l'esprit pour rendre homm
grands talents qui avaient
Sivadji, tandis que lui-même
sait tous les anciens roy
l'Inde, de créer un nouve
gré les grandes et redoutab
qu'on avait envoyées contre

Le caractère de Sivadji a
sement apprécié, quoique ce
tout prendre, il semble qu'
on lui ait été trop favora
doute, c'était un homme tel
et l'Asie en ont produit trè
caractère dans l'ensemble
monarque, le général, le p
bandit et même le voleur
trouvaient réunis par propo
les, et savaient chacun joue
selon la circonstance du j
événements. Sous tous ces
Sivadji se montra ce que n
rions appeler un très-habile
et l'histoire de toutes ses in
de ses ruses, de ses exploits
exagérés à plaisir, a rendu
très-populaire chez les Indo
dant il semble qu'il n'y ait e
projets de son ambition, r
manière dont il les poursuivi
doive en faire un homme
ment grand, inspiré par une

ntelligente. Sous le point de il paraît difficile d'attribuer de mérite à l'homme qui ne jamais aucun scrupule de ; car s'il connut aucun sen-nblable à ce que nous appe-ieur, il est du moins certain il ne le fit entrer pour quel-dans sa conduite. N'avoir illé ses victoires par d'inuti-ies, c'est sans doute un fait able, et malheureusement hez les généraux asiatiques; on ne voit pas qu'il ait ja-lé devant l'effusion du sang, fois qu'il crut pouvoir en ielque chose. Peut-être que venu à se voir le tranquille n royaume considérable, il ıcé, par un système de paix tection pour ses sujets, les pue sa vie de pillard causa à ; mais ce n'est qu'une hy-atuite. D'un autre côté, ses étaient simples, austères il vivait avec les siens sur le ı familiarité et de la con-amais, au milieu d'eux, il ne s'entourer de gardes et de s. Il était sincèrement atta-eligion des Indous, et il en upuleusement toutes les ob-et l'on ne doit pas croire été n'ait été qu'un instru-ı qu'elle soit en réalité l'une de sa grandeur. Il se fit le de la religion de ses pères ıimitié bigote, contre les ıs sanglantes d'Aurengzeb.

ne des Mahrattes fut d'abord éril par la mort prématurée Sambadji, suivant la desti-ıire des princes de l'Inde, sa carrière par une guerre re un de ses frères. Ensuite repousser l'invasion d'une née mogole ; mais alors se le digne fils de son père, il se retirer avec des pertes les. Bientôt après, Aureng-résolu de compléter la con-a péninsule, entra dans le personne, et avec toutes les 'il avait pu réunir. Il commença, comme nous l'avons déjà dit, par l'entière soumission des royaumes de Bidjapore et de Golconde, qui avaient si longtemps bravé son pouvoir. Ensuite il se tourna avec toutes ses forces contre les Mahrattes, et employa contre eux les moyens qui leur avaient si bien réussi. Ayant appris par l'un de ses espions que Sambadji, pour se livrer à ses plaisirs, avait quitté son camp, suivi de quelques serviteurs seulement, il le fit enlever par un détachement de cavaliers. L'empereur, suivant sa cruelle coutume, ordonna la mort de son prisonnier, et l'on prétend qu'il assista lui-même avec un plaisir barbare au supplice que le malheureux prince souffrit avec un courage inébranlable. La cause mahratte semblait alors désespérée ; mais Rama, frère de Sambadji, se rendant en toute hâte dans le Carnatique, y concentra toutes ses troupes autour de l'imprenable forteresse de Gingi, dont la réduction occupa l'armée impériale pendant plusieurs années. En même temps, les Mahrattes, tranquilles dans leurs montagnes, y réunissaient leurs bandes irrégulières et insaisissables, faisaient des courses non-seulement sur les pays de Golconde et de Bidjapore, nouvellement conquis par le Mogol, mais même dans ses anciennes provinces de Candeish, de Maloua, de Bérar.

L'armée mahratte, qui devait pendant plus d'un siècle exercer une grande influence sur les destinées de l'Inde, était, comme celle du Mogol, composée principalement de cavalerie, mais organisée et équipée d'une manière différente. Les Mogols, couverts de lourdes armures de fer, montaient des chevaux robustes et pesants ; leurs chefs, portés sur des éléphants, y étaient enfermés dans une espèce de fortification. Les escadrons, ainsi équipés et lancés dans les plaines de l'Indoustan ou sur les plateaux du Deccan, y balayaient tout ce qui voulait résister à leur choc. Mais le Maharashtra est un pays de hauteurs et de collines trop peu élevées pour que la cavalerie légère ne puisse pas s'y mouvoir à l'aise, et, d'un autre côté, trop accidentées pour

que la grosse cavalerie y puisse manœuvrer avec avantage. L'armée nationale s'y forma naturellement sur les circonstances du terrain et les habitudes des habitants. Elle se composait de chevaux petits, vifs, actifs, et de cavaliers armés à la légère, équipés pour la marche plus que pour le combat, pouvant à la fois s'étendre sur une vaste étendue de pays, et se retirer sans jamais fournir à l'ennemi l'occasion de les surprendre. Ces cavaliers étaient mêlés de fantassins armés en partie de mousquets, en partie d'arcs et de flèches; l'arme nationale, c'était la lance, avec une courte épée et un petit bouclier. Tous les ans, la campagne s'ouvrait à la fin de la mousson du nord-ouest, et s'annonçait par le déploiement du *ghocenda* ou étendard national. Encore aujourd'hui, quand les Mahrattes établissent leur camp, ils commencent par déployer l'étendard du prince ou du général autour duquel, devant et derrière, s'étendent en lignes parallèles et régulières les boutiques qui forment le bazar du camp. Le long de ces boutiques, les chefs inférieurs plantent leurs enseignes, autour desquelles viennent se ranger leurs soldats, leurs domestiques, avec les chevaux et le bétail. L'armée se met en campagne sans autres provisions que ce qui peut en tenir dans deux sacs de toile de coton jetés en travers de la selle de chaque cavalier et devant lui, l'un à droite, l'autre à gauche. On se met en marche en se confiant, pour trouver des vivres, soit sur ce qu'on trouvera sur le territoire ennemi, soit à ces innombrables *brindjarris* ou marchands qui visitent les camps indous comme des champs de foire. Le pillage est indispensable à une pareille armée, mais il se fait régulièrement, et chaque soldat n'a pas le droit de s'approprier tout ce qui lui tombe sous la main. Ordinairement, il se fait par contributions forcées dont le produit est versé dans les magasins publics. Une paye considérable est allouée à chaque soldat, et si elle n'est pas acquittée à époques très-régulières, elle finit ce-

pendant presque toujours
payée intégralement. Dan
sions, les troupes ne fon
ment du butin, elles s
encore très-souvent en n
gens d'esprit aventureux
n'ont aucun lien de famill
tienne chez eux, se laisser
aller à venir joindre les r
mée, pourvu qu'ils puisse
rer un cheval. C'est ainsi
mahratte, sans avoir obten
décisive, grossissait cepe
sure qu'elle avançait; et
plusieurs défaites, après
bataille sur bataille et pla
elle continuait à se répan
grandes provinces de Cand
loua et de Bérar, et occu
une grande partie de l'In

Les dernières années d'
si elles ne furent marqué
revers sérieux, furent c
sombries par l'insuccès de
treprises importantes et p
de tristes présages qui an
névitable décadence de l
dévotion, toujours croiss
entreprendre, à la fin de s
détruire la religion indou
violentes mesures. Les
temples de Mattra et de Be
rasés, et des mosquées éle
place. La pagode d'Ahme
des plus splendides mo
l'architecture nationale,
par le sang d'une vache
gea dans ses murs. Ces sa
gardés avec la plus profo
par les Indous superstiti
poussèrent pas à la révol
mais elles excitèrent dans
pire une haine universell
joug des Mogols; ils prod
disposition générale à se ra
du chef ou du gouverne
premier donnerait le signa
rection. C'est à ces viol
doit attribuer en partie
progrès des Mahrattes, et
de la résistance qu'opposèr
percur les petites princip
poutes.

Les derniers jours d'Au

ɩe empoisonnés par les dis-
que ses enfants montrèrent
n criminel exemple. Moham-
fils aîné, était déjà mort en
ste châtiment de sa rébel-
econd de ses fils, Shah-Al-
. aussi montré, pendant une
ie fit son père, l'ardeur avec
, convoitait sa succession;
'il n'eût rien fait d'absolu-
able, cependant les rapports
père et lui restèrent tou-
uis lors, embarrassés, péni-
s de la plus triste défiance.
ı autre de ses fils, enorgueilli
te naissance de sa mère, se
pable de révolte ouverte, et
pour les ennemis de son
ût avec les Mahrattes et tan-
s Radjpoutes. Les deux der-
im et Kaom-Basksh, étaient
i pendant sa dernière mala-
ut prévoir que sa mort allait
nal de conflits sanglants, de
ui ne se termineraient que
ort de tous ses fils, excepté
ilieu de ces peines et de ces
x pressentiments, le terme
a; il expira dans son camp,
er 1707, dans la 94e année
e et la 49e de son règne.
oriens ont beaucoup de peine
er une idée exacte de cet
xtraordinaire. Ses crimes
ıffreux pour qu'on les puisse
t cependant, dans le cours
ue vie, il déploya de nom-
d'importantes vertus. Dans
ration de la justice, il était
impartial, il ne se laissait al-
s passions, ni à ses caprices;
nes étaient presque intaris-
en toute occasion il montrait
sérieux pour le bien-être de
e. Entouré de toutes les sé-
qui peuvent corrompre un
ır les plaisirs des sens, pro-
e religion qui, sous ce rap-
e toute liberté aux passions,
ticulière était pure, austère
t-il sincère dans ses opinions
? On doit croire au moins
elquefois elles servirent sa
elles cachaient un fonds de
piété réelle. Ce qui confirme cette opinion, c'est la persécution qu'il fit subir aux Indous; imprudence qui, au point de vue politique, ne pouvait échapper à un prince aussi clairvoyant, et ne peut s'attribuer à d'autre cause qu'à la vivacité réelle de ses sentiments. Il y a lieu de penser aussi que, même au milieu des plus grandes aberrations, le sentiment moral ne fut jamais étouffé dans son cœur; que si la tempête de l'ambition, quand elle s'éleva dans son âme, sembla faire tout disparaître, les crimes qu'elle lui fit commettre restèrent pour sa vie un sujet de remords cruels. Le sang de sa famille, qu'il versa sans pitié, coulait toujours aux yeux de son imagination, de sorte qu'assis sur le plus grand trône du monde, et doué de tous les talents, de toutes les qualités qui pouvaient l'y faire briller, Aurengzeb, porté au faîte des grandeurs humaines, ne mena qu'une vie misérable.

Quelques lettres de lui, qui nous ont été conservées, et qu'il écrivit à ses fils quand il sentit approcher la mort, portent tout le caractère de la sincérité, et donnent une idée effrayante des émotions qu'il dut ressentir à ses derniers moments, lorsque les grandeurs mondaines qu'il avait achetées à un prix si terrible allaient le quitter pour jamais. « La vieillesse est arrivée, « dit-il, la faiblesse me domine, et la « force abandonne tous mes membres. « Étranger je suis venu dans ce monde, « et je le quitte étranger. Je ne sais « rien de moi-même, ni de ce que je « suis, ni de la fin à laquelle je suis « destiné. Le temps que j'ai passé au « pouvoir n'a laissé que des regrets « derrière lui. Je n'ai pas été le pro- « tecteur et le gardien de l'empire. Le « temps précieux de l'activité s'est « consumé dans la vanité! Au dedans « de moi-même, j'avais un gardien de « mon honneur (la conscience), mais « sa glorieuse lumière n'a pas été aper- « çue par mon aveuglement. Je n'ai « rien apporté dans ce monde, et sauf « les infirmités de l'homme, je n'en « emporte rien. Je crains pour mon « salut, et je n'envisage qu'avec ter-

« reur les châtiments qui m'attendent. « Bien que j'aie une ferme confiance « dans la miséricorde et la bonté de « Dieu, cependant, quand je considère « ce que j'ai fait, la crainte m'assiége « et me poursuit sans relâche, et quand « je serai parti (de ce monde), il ne « sera plus temps de réfléchir. Ma tête « se courbe sous la faiblesse de l'âge, « et mes pieds ont perdu la puissance « du mouvement. Le souffle qui m'a- « nima se perd, et ne laisse aucune es- « pérance après lui. J'ai commis des « crimes innombrables, et je ne sais « pas quels châtiments m'attendent. « La garde du peuple est le fardeau « confié par Dieu à mes fils. Je vous « confie, vous, votre mère et votre « fils, à la bonté de Dieu, car moi je « m'en vais. L'agonie de la mort ga- « gne rapidement sur moi. Odiporé « votre mère m'a soigné pendant la « maladie et elle veut me suivre dans « la mort, mais à chaque chose le « temps est marqué. Je m'en vais. « Quelque chose de bien ou de mal que « j'aie fait, c'était pour vous. Personne « n'a assisté à la séparation de son « âme d'avec son corps, mais moi je « sens que la mienne me quitte. »

§ VII. *Shah-Allam.*

A la mort d'Aurengzeb, la guerre entre les frères commença aussitôt; mais elle ne fut ni aussi longue ni aussi sanglante qu'on l'avait craint d'abord. Shah-Allam, fils aîné de l'empereur défunt, et celui dont la cause avait été embrassée par le parti le plus puissant, était un homme de caractère essentiellement doux et aimable; il fit les offres les plus libérales à ses frères, leur proposant le gouvernement de ses plus belles provinces; mais l'ambition et les mauvais conseils les poussèrent à tenter la fortune des armes. Ils furent battus : l'un d'eux fut tué sur le champ de bataille, l'autre mit lui-même fin à sa vie; et Shah-Allam monta sur le trône par une voie douloureuse, mais cependant pur de crimes.

Le but du gouvernement de ce prince semble avoir été de rendre la paix à l'empire, même au prix d
prétentions que ses prédéce
vaient jamais abandonnées
temps de leur prospérité.
qu'il fit un accommodemen
Radjpoutes, à des conditio
conservaient à peine l'ombr
zeraineté sur ces fières t
Mahrattes, vers la fin du r
rengzeb, avaient offert de c
déprédations moyennant l'a
chout, ou quart du reven
tricts exposés à leurs incurs
l'orgueilleux monarque, b
puissant à les repousser, a
avec colère leurs proposi
contraire, Shah-Allam, ju
que l'empire ne pouvait plus
maraudeurs à rentrer dan
finit, et sagement peut-êtr
cepter leurs offres, espéra
ainsi quelques-unes de ses
provinces d'un pareil fléau.
dans d'autres occasions,
circonstances lui furent pl
bles, il montra qu'il n'était
ni d'esprit d'entreprise ni
militaires. Il eut à déploye
lités contre un nouvel enn
cette époque, commença à
rôle politique.

Les sikhs parurent d'abo
règne de Baber, mais seulem
secte religieuse. Nanek,
était, dit-on, un homme d
doux et spéculatif, qui, v
douleur les violentes dissen
gieuses élevées entre les In
mahométans, entreprit d'
rapprochement entre les
gions, de les réunir, s'il éta
en une seule. Empruntant
ses principales cérémonies
mes fondamentaux, il tenta
un corps de doctrine uniqu
seignait, comme chacune d'
tion d'une Providence souve
gée du gouvernement du m
récompense des bons ou l
des méchants dans la vie
nombre des sikhs augmen
ment; d'autres sectes vinre
dre à eux; et, sous les
philosophe Akbar et de ses s

[redacted]

personne ne songea à les
ır eux aussi ne songeaient
t à troubler l'État. Ce fut
e persécuteur d'Aurengzeb
s ennemis mortels de l'em-
. Il fit arrêter et empri-
s la forteresse de Goualior,
ısuite mis à mort par ses
r chef ou patriarche, Tig-
Cet acte de violence changea
ı l'esprit des sikhs, jusque-
, et Gourou-Govind, le fils
a d'employer toute sa vie à
père. Il tint parole. Ayant
ussi à faire partager ses
à tous les siens, il les
ırganisa militairement, et,
: de fakirs pacifiques, il fit
tion de hardis maraudeurs.
ındant d'affronter avec ces
:xpérimentées les armées
b, alors à l'apogée de sa
ne put résister avec succès.
furent dispersées, ses deux
mis à mort, et lui-même
exiler. Sa raison succomba
leau de tant de calamités,
ıt fou. Mais l'esprit de la
taire qu'il avait fondée ne
as avec lui; au contraire,
le malheur et l'injustice,
ılus sauvage et plus résolue
Après avoir passé des an-
:r dans les montagnes de
, les sikhs profitèrent de la
engzeb pour se rapprocher
es du Nord.
ıt alors pour chef un cer-
, disciple immédiat de Gou-
, et qui prit le nom de son
; dévastations que commi-
les sikhs furent terribles,
nme ils étaient par un désir
ce implacable. Banda avait
hind. Quand il apprit que
marchait contre lui avec
ırces, il se retira sur Daber,
de l'Himalaya, assise sur
élevé, à pic, presque ina-
Suivant le dire d'Éradet-
i semble avoir été témoin
: ce qu'il raconte, l'empe-
ılait la position comme si
n'osait l'attaquer, et espérait, en faisant mine de se retirer, encourager l'ennemi à le poursuivre, et peut-être à lui fournir l'occasion d'une bataille. Le khan-khanan ou général avait cependant plus de confiance dans ses forces; et, ayant obtenu la permission de l'empereur de s'avancer avec un détachement pour faire une reconnaissance plus exacte de la position, il commença aussitôt par attaquer l'ennemi et le chasser des hauteurs voisines du fort. Ce premier succès enflamma le courage de l'armée, qui se précipita à l'assaut; et l'empereur eut la satisfaction de voir ses troupes qui, malgré ses ordres, chassaient tout devant elles. L'ennemi était acculé dans sa forteresse lorsque la nuit arriva; et les mahométans, n'osant pas risquer une attaque pendant l'obscurité, se contentèrent de garder exactement toutes les avenues et de faire leurs préparatifs pour recommencer le lendemain. Mais, au matin, ils furent bien surpris de voir le fort complétement désert; le chef sikh s'était enfui avec les siens par un étroit sentier, qui avait échappé à la vigilance de ses ennemis. Cette campagne cependant arrêta pour quelque temps les progrès des sikhs.

Shah-Allam, au dire d'Éradet-Khan, l'un de ses intimes confidents, semble avoir été l'un des princes les plus accomplis et les plus aimables qui aient jamais porté le sceptre de l'Inde. Sa libéralité, bien qu'elle lui soit reprochée par quelques écrivains comme excessive, s'appliqua toujours aux hommes ou aux choses qui la méritaient le plus. Il était sincèrement attaché à la foi musulmane, et profondément versé dans la connaissance de la théologie, qu'il étudia cependant d'une manière libérale, ne craignant pas de se mettre au courant des opinions de toutes les sectes, et même des esprits forts, à tel point que souvent il scandalisa quelque peu sur ce point les intolerants docteurs de la loi. Au lieu de se laisser aller à cet esprit de défiance cruelle qui avait toujours divisé les membres de la famille impériale, il avait toujours autour de lui ses dix-

sept fils, petits-fils ou neveux, dont aucun ne songea jamais à abuser de sa bonté. S'il ne possédait pas toute l'énergie nécessaire dans les circonstances critiques où l'empire se trouvait alors, du moins sa modération et le respect universel qu'il inspirait conjurèrent pour quelque temps les périls amassés sur la tête des Mogols. Malheureusement, après un règne de cinq années seulement, il fut pris d'une violente maladie, et mourut dans son camp de Lahore, en 1712.

§ VIII. *Depuis la mort de Shah-Allam jusqu'à la fin de l'empire mogol.*

Shah-Allam avait laissé quatre fils. Malgré l'harmonie qui semblait régner entre eux du vivant de leur père, sa mort donna le signal de la guerre civile. La cause de Moir-el-Din, l'aîné, avait été épousée par Zulfaccar-Khan, l'un des plus puissants omrahs, qui vainquit et fit mettre à mort ses trois frères. C'est ainsi que la couronne fut placée sur la tête de ce prince, qui prit le nom de Iscander-Shah. Cependant le nouveau monarque était incapable de soutenir, même avec une décence apparente, le haut rang où la fortune l'avait élevé. Négligeant toutes les affaires de l'État, il s'abandonna à la débauche la plus crapuleuse, et se laissa même voir aux environs de Delhi dans la compagnie de prostituées. Sous le gouvernement d'un pareil prince, il ne devait pas manquer de se produire des esprits hardis, prêts à profiter du désordre que le caractère méprisable de l'empereur et la faiblesse de son administration devaient créer. Deux frères, Abdalla et Hussein, qui prenaient le titre de séides ou descendants du prophète, imaginèrent de mettre en avant un prince sous le nom duquel ils espéraient gouverner l'Indoustan. Ils choisirent dans ce dessein Firouksir, fils d'Azim-Oushân, qui avait été le fils favori de Shah-Allam. Ils levèrent bientôt une armée; et quoique Zulfaccar-Khan défendît bravement l'indigne créature qu'il avait portée sur le trône, il fut battu com-

plétement, après une lutt
peu de temps, et lui-même
avec son maître.

Les séides ayant ainsi
leur candidat, le considérè
leur instrument, et s'arran
administrer l'empire à le
faut reconnaître qu'ils mon
vigueur et une habileté a
dans le maniement des affa
le chef sikh, s'étant mon
plaines de l'Indus, fut bat
pris, et mis à mort au mili
ments les plus cruels. Mai
omrahs commencèrent à
contre leur pouvoir. L'en
même trouva leur joug diffic
et bientôt ses favoris lui c
de se débarrasser de cette
pour prendre lui-même
rênes du gouvernement. S
sept ans se passa de la s
lieu d'intrigues, où les sé
par avoir le dessus. Ils
Firouksir, et, après sa
chèrent quelque autre de
sang de Bâber qu'ils pus
des insignes du pouvoir,
gardant la réalité pour eux
jetèrent d'abord les yeux s
fils d'Akbar, le fils révolt
zeb; mais, au bout de ci
règne, il mourut de co
Après lui, son frère Raffi
lui succéda, mais pour ne s
trois mois à son élévation.
placèrent alors sur le trôn
Akter, petit-fils de Shah-
prit le nom de Mohamme

Ce prince, comme Firou
mença par se montrer ple
rence pour ceux qui l'avaie
le trône; mais bientôt au
l'oreille à ceux qui lui con
s'émanciper du joug tyra
séides. A la fin, il se laiss
d'entrer dans une consp
forme dirigée contre eux
élevé une mésintelligence en
frères d'un côté, et Nizam
de l'autre, omrah puissant
gouvernement du Maloua,
sait de le leur rendre. Il av
venu entre les séides que

ırtıraient ensemble à la
ıes pour aller mettre le
ant à la raison. On ré-
ter de la séparation des
Trois des conspirateurs
ːt pour savoir qui d'entre
ːrait Hussein. Le sort
ı nommé Hayder. S'ap-
alanquin du seide comme
ːnter une pétition, l'as-
sa victime avec tant d'a-
ı mort fut presque ins-
ue l'empereur, » s'écria
nant aussitôt le complot;
, à la tête d'une poignée
ɔlus, entreprit d'exécuter
dre de son oncle; mais
ait pris ses précautions,
nme fut tué sur la place
.teurs. Mohammed alors
Delhi, où Abdalla, vou-
ısqu'au dernier moment,
un nouveau souverain et
ée; mais il fut battu et
ıeur fit son entrée triom-
i, comme si seulement
ımençait réellement son

fut pas plutôt en pleine
ı pouvoir, qu'il y montra
té à laquelle, depuis plu-
ıtions, la race mogole
ːment condamnée. Il avait
ux ministres capables et
n-oul-Moulk et Saadet-
redoutant leurs manières
ères, il prêta une oreille
de jeunes et étourdis
.es deux chefs, irrités de
supplantés, se retirèrent
ion de s'établir chacun
e indépendant dans deux
férentes. Nizam alla ten-
ː dans le Deccan, où il a
nom et ses titres à une
es qui encore aujourd'hui
ːment indépendants; Saa-
ude, où une branche de
encore aujourd'hui sur le
ces circonstances criti-
ırattes, qui n'avaient pas
re chaque année leurs in-
mmencèrent à montrer
qu'ils songeaient à rem-
placer les Mogols. Après avoir pillé la plus grande partie du Maloua et du Gouzerat, ils poussèrent leurs courses jusqu'aux portes d'Agra, et répandirent la terreur dans les murs de la capitale. Saadet-Khan, le seul chef qui, dans le premier péril, sembla songer encore à l'honneur et à la sécurité de l'empire, accourut de son royaume d'Oude, et battit si complétement les Mahrattes, qu'il aurait peut-être détruit leur puissance s'il lui avait été permis de poursuivre ses succès; mais le faible empereur voulut que les opérations fussent suspendues jusqu'au moment où son ministre favori aurait eu le temps de lever une armée, et pris le commandement en chef de toutes les troupes. Saadet dégoûté reprit le chemin de sa province; et, après sa retraite, les Mahrattes se rallièrent, reprirent l'offensive, poussèrent jusqu'à Delhi même, et, après avoir pillé les environs de cette capitale, retournèrent dans le Maloua chargés de butin; et, comme si tous ces malheurs n'eussent pas dû suffire, un formidable ennemi vint du dehors porter le dernier coup à l'édifice chancelant de l'empire mogol.

Depuis un demi-siècle, la Perse avait été agitée par les plus violentes révolutions. Les Afghans, sortis de leurs montagnes, s'étaient emparés d'Ispahan, et avaient mis à mort tous les princes de la maison royale de Perse, sauf un seul, nommé Thamas. Il s'était réfugié chez les tribus pastorales qui promènent leurs troupeaux sur les plateaux élevés du nord de la Perse. Ces pasteurs guerriers embrassèrent chaudement la cause du dernier rejeton de la famille royale, et, se réunissant autour de lui, lui composèrent une armée formidable. Au nombre de leurs chefs était un jeune homme nommé Nadir, qui, en venant joindre l'armée avec sa tribu, avait pris le nom de Thamas-Kouli-Khan, ou le noble esclave de Thamas, et se distingua bientôt d'une manière si brillante, qu'il fut revêtu du commandement en chef. Après plusieurs victoires, il reprit Ispahan, et chassa complétement les

Afghans de la Perse. De si grands succès avaient inspiré aux troupes plus d'attachement pour Nadir que pour celui au nom duquel elles avaient pris les armes; aussi l'ambitieux pasteur, se sentant fort de sa popularité, enferma-t-il le prince dans son palais, en ne lui laissant que le titre et l'ombre du pouvoir; puis, ne se sentant pas encore satisfait, il fit crever les yeux à Thamas, et se fit enfin proclamer sous son premier nom de Nadir-Shah.

La Perse ne suffisait pas encore à l'ambition du nouveau prince; confiant dans la bravoure et l'attachement de ses soldats, il entreprit de conquérir une partie des États voisins. Il envahit d'abord le territoire des Afghans, et, s'étant emparé de Caboul et de Candahar, il arriva sur la frontière de l'Inde. Il n'avait, disait-il, aucune intention ni désir de pénétrer dans ce pays; mais il est difficile de croire à tant de modération de la part de ce conquérant. En tout cas, il ne resta pas longtemps sans trouver des motifs suffisants pour justifier une déclaration de guerre. Un certain nombre de ses compatriotes, qui n'avaient pas voulu le reconnaître comme souverain, avaient trouvé un refuge dans l'Indoustan. Nadir voulait que les fugitifs lui fussent remis, et, à cet effet, il avait envoyé à la cour de Delhi un ambassadeur, qui fut massacré avec toute sa suite sous les murs de Djellabad. Mohammed, mal conseillé par d'imbéciles courtisans, eut l'imprudence de refuser la satisfaction qui lui fut demandée pour ce sanglant outrage. Nadir irrité partit aussitôt avec ses troupes, et il fit tant de diligence, qu'il arriva à quatre jours de marche de Delhi sans que l'indolent empereur fût encore informé de l'approche des Persans. Il se hâta de rassembler ses troupes, et écrivit aussitôt pour demander du secours à Saadet, qui, toujours fidèle, s'empressa d'accourir et de prendre le commandement de l'armée impériale. Malgré ses talents réels, Saadet ne savait malheureusement pas à quel ennemi il avait affaire; il com-

mit la fatale erreur de sorti
retranchements, et de hasar
bataille rangée contre les troup
dir, déjà éprouvées par cent vi
Les soldats efféminés d'une p
armée indienne n'étaient pas
de soutenir le combat contre ce
de rudes pasteurs. Les Mogol
complétement battus, et leur
tomba entre les mains de l'
A cette défaite succédèrent d
ciations dont l'histoire est fort
Saadet conclut, dit-on, un t
lequel les Persans prenaient l'
ment de quitter l'empire mo
le payement d'une contribu
guerre de deux crores de
(cinquante millions de francs).
san semblait si enchanté de c
gement, que l'empereur et Ni
Moulk n'hésitèrent pas à lui fai
dans son camp, et à se livr
eux-mêmes aux mains de l'en
fut alors, dit-on, que le génér
jaloux de voir Nizam-oul-Moul
du titre de vizir, qu'il croya
mérité par ses services, déc
l'ennemi le secret des imme
chesses que contenait la cap
l'Indoustan, et pour laquel
crores de roupies n'étaient qu
signifiante rançon. Il faudrait
preuves que celles qui sont
avant de croire à la trahiso
homme dont la conduite a
jusque-là si honorable; et il
difficile de croire que les rich
Delhi étaient un mystère conf
ment à la discrétion de quelqu
de l'empire. Ne doit-on pas su
avec beaucoup plus de vraisem
que si le traité fut d'abord di
accepté par Nadir, c'était seule
piége tendu par lui à l'empere
lui faire commettre l'imprudenc
livrer aux mains de ses ennemi
jours est-il certain qu'après a
l'empereur prisonnier, Nadir s
de la capitale.

Il y a quelque raison de croi
entra dans Delhi avec l'inten
profiter modérément de la vict
d'en protéger les habitants co
violences de ses soldats. Pend

ʼet, les Persans observè-
line la plus parfaite; mais
ır, le bruit de la mort de
répandu, les Indous osè-
quelques hommes isolés.
vainqueur, qui avait sans
elque peine à se retenir
ıtra à cette nouvelle dans
ıte fureur, et ordonna de
habitants de toutes les
e toutes les rues où l'on
cadavre d'un Persan.
, les rues de Delhi furent
ang; puis, après ce cruel
onquérant se laissa apai-
ıit l'empire qu'il exerçait
es, qu'à son commande-
es sabres rentrèrent dans
Le palais impérial fut
n y trouva des espèces,
surtout des bijoux, dont
evait à des sommes in-
puis leur avénement, les
ıogols semblaient avoir
ıassion de rassembler des
nenses en ce genre, soit
ts qu'ils se faisaient faire,
ıchats, soit par des con-
t le trésor ainsi amassé
s souffert ni l'aliénation,
Les conquérants conti-
ant 35 jours à se faire li-
nenaces, par la torture,
ıoyens, les trésors cachés
ıdide capitale. L'estima-
modeste ne porte pas à
millions de francs la va-
ı qui fut enlevé en cette
Nadir et ses officiers,
ié au moins en diamants

témoigna aucun désir de
conquête de l'Indoustan,
à ses pieds. Il était pro-
sez sage pour voir que la
le ne pourraient être réu-
eul royaume et gouver-
ême souverain. Il se con-
la cession de Caboul, de
des provinces à l'ouest
ıis remettant Mohammed
des Mogols, il lui donna
salutaires, et repartit
r un seul poste fortifié, sans laisser un seul soldat dans l'Indoustan. Mais alors l'empire, considérablement déchu, perdit après ces malheurs tout ce qui lui restait encore de prestige. Dans le Rohilconde, province montagneuse presque contiguë à la capitale, quelques chefs afghans, unis à la belliqueuse population du pays, fondèrent un État indépendant qui brava toutes les forces du pouvoir impérial. Ils furent, il est vrai, obligés de céder un moment devant les troupes du vizir et du nabab d'Oude, unis contre eux; mais cet échec partiel ne les empêcha pas de se tenir prêts à profiter des révolutions auxquelles le trône des successeurs d'Akbar était de plus en plus exposé.

Les peuples occidentaux avaient appris le chemin de Delhi, et selon toute probabilité, ils ne devaient pas l'oublier de sitôt. Nadir, huit ans après son expédition dans l'Inde, ayant été assassiné à Méched, l'empire qu'il avait fondé et maintenu par sa vigueur et sa prudence, s'écroula de lui-même. Ahmed-Abdalla, un de ses officiers, Afghan de naissance, crut pouvoir profiter de l'occasion pour fonder un royaume à son tour. Partant à la tête des cavaliers de sa tribu, il regagna l'Afghanistan en toute hâte, se fit proclamer à Candahar roi de son pays, et au milieu des agitations qui suivirent la mort de son maître Nadir, parvint en effet à fonder la monarchie Dourânie. Maître tranquille d'un pays admirablement défendu par la nature, à la tête d'une brave population qui avait souvent déjà donné des maîtres à l'Indoustan, il devait naturellement se lancer sur les traces de Nadir. En 1747 il passa l'Indus, pilla la ville de Sirhind et défit le vizir, qui fut tué dans la bataille; mais arrêté par des obstacles inattendus, et surtout par la perte d'un de ses magasins à poudre qui fit explosion, il ne poussa pas plus loin ses courses pour cette année-là.

Peu de temps après cette expédition, l'empereur mourut. Son fils Ahmed-Shah lui succéda; et comme si ce n'eût pas été déjà assez de l'ennemi extérieur, les intrigues et les discordes

civiles désolèrent l'empire pendant le règne si court de ce malheureux prince. Le souverain et ses vizirs se faisaient la plus vive opposition. Ahmed, opprimé par l'un d'eux, employa contre lui Ghazi-ed-din, petit-fils de Nizam-oul-Moulk, qui était mort à l'âge de 104 ans. Ce jeune homme, revêtu du titre d'émir-el-omrah, fit de grands mais inutiles efforts pour relever la fortune de l'empire. Il força le vizir qui avait voulu mettre en avant un nouveau prétendant à prendre la fuite. Il fit une expédition contre les Djâts, tribu sauvage fixée dans les districts montagneux des provinces de l'ouest, et qui, au milieu de l'anarchie générale, s'était proclamée indépendante. Mais alors il excita à son tour la défiance et la jalousie de l'empereur, qui, prêtant l'oreille à un nouveau favori, conspira avec l'ennemi contre son ministre. Cependant, aidé par le chef mahratte Holkar Malhar, Ghazi-ed-din triompha de l'empereur, s'empara de sa personne, lui fit crever les yeux, et proclama à sa place un fils de Jehandir-Shah, qui prit le non d'Alamdjire second.

L'empire était alors réduit à la plus honteuse faiblesse. Il n'y avait pas un prince, si petit qu'il fût, qui ne se crût assez fort pour mettre la main sur ses dépouilles. Les Afghans avaient définitivement conquis les provinces de Moultan et de Lahore; les sikhs croissaient chaque jour en nombre et en puissance; les Djâts et les Rohillas continuaient leurs courses; les Mahrattes s'étendaient tous les jours, ils avaient même passé la Djamna, et formé un établissement important dans le Rohilconde. Ghazi-ed-din hâta la solution de la crise par une entreprise qui était au-dessus de ses forces. Une femme afghane ayant été investie par Ahmed Abdalla du gouvernement de Lahore, le vizir, sous prétexte de négocier un mariage avec sa fille, l'enleva et l'amena prisonnière à Delhi. A la nouvelle de cette insulte, Ahmed-Shah entra dans la plus violente colère; il rassembla aussitôt une grande armée, et pénétra, presque sans ren-

contrer de résistance, da
de l'empire, qui eut à so
lage aussi terrible que ce
dir l'avait déjà rendue v
désastre succéda la situ
extraordinaire et la plus
On vit l'empereur suppli
le protéger contre le viz
élevé sur le trône, mai
comme un instrument d
tion, et conservait en r
pouvoir dans ses mains.
cueillit la plainte du ma
pereur, et le plaça sous
d'un chef rohilla; mais ce
protection illusoire. Ap
d'Ahmed, Ghazi-ed-din
liance avec les Mahratte
presque sans coup férir,
et de la personne du s
triste prince n'eut plus
source que de se récon
ayant laissé surprendre u
dance secrète qu'il entret
Afghans, il fut assassiné,
jeté dans la Djamna. S
qu'accroître l'anarchie,
sible. Ghazi-ed-din, trop
résister à ses nombreux
bientôt obligé d'aller se r
un château fort du pays d

Sans continuer à vouloi
ce chaos de misères et d
nous pouvons dire qu'al
mogol avait perdu toute
même tout prestige. C'
les Afghans et les Mahratt
putaient le sceptre de l'In
ci, prenant avantage de l'
de leurs rivaux, résolurent
grand effort pour s'assur
sion complète de l'Indou
nant du Deccan un corps
cavalerie, et aidés par l
chassèrent les Afghans p
dus. Mais Ahmed n'était
ractère à se laisser arrach
bat les belles provinces de
de Lahore, il repassa le fle
d'une armée formidable, e
rejoint par une foule de c
rés par les incursions et l
Mahrattes. Ceux-ci se ret
bord, et permirent aux A



; mais en même temps ils
èrent dans le voisinage, et
osition si forte, qu'il n'osa
er. Pressés cependant par
de provisions, ils eurent
e de sortir de leur camp,
une bataille où ils furent
nt défaits. Leur armée,
,000 hommes, fut presque
leur général, Datra Sin-
Un autre corps, commandé
, se laissa surprendre près
, et fut si cruellement mal-
on chef eut la plus grande
happer, presque nu, suivi
ée de serviteurs.
attes, bien que cruellement
ce désastre, ne se laissè-
lant pas décourager. Ils
ontraire, de nouveaux ef-
elever leur fortune. Avant
mée, ils avaient rassemblé
rmée de 140,000 hommes,
par Sioudasheo Rao, sur-
hô, et neveu de leur *peish-*
ce suprême. Réunie aux
zir et des chefs djâts, cette
nça sur Delhi. La profon-
djamna, considérablement
es pluies, séparait les deux
ratte et afghane; mais quoi-
point de gué praticable,
Ahmed se lança dans les
ve à la tête de son armée,
isit en sûreté sur l'autre
ploit, qui n'avait peut-être
le, intimida les Mahrattes.
us nombreux que leurs ad-
ls n'osèrent pas livrer ba-
enfermèrent dans un camp
ès de Panipat, sur les lieux
sort de l'Inde avait été
rs fois décidé. Ahmed se
bord de les bloquer dans
, d'intercepter leurs con-
la fin, perdant patience,
rti d'attaquer leur camp,
er de vive force. Cette at-
pas de résultat, et les Mah-
uragés par ce demi-succès,
ue poussés par le manque
se hasardèrent à risquer
e bataille. Plaçant leur ar-
remière ligne, ils s'élancè-
rent sur l'ennemi avec cette impétuosité qui leur avait si souvent donné la victoire. Le général afghan leur laissa consumer leurs forces dans ce premier élan, puis, lorsqu'ils furent presque sur lui, il donna l'ordre de charger sur toute la ligne. La cavalerie légère des montagnards n'était pas capable de résister en campagne, même pendant quelque temps, contre la grosse cavalerie des Afghans. Au premier choc les Mahrattes furent mis dans une déroute complete, et si bien dispersés dans toutes les directions, qu'il en rentra très-peu dans le Deccan. Vingt-deux mille prisonniers, cinquante mille chevaux et un butin immense tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Il eût alors été facile au victorieux Ahmed de s'asseoir sur le trône des Mogols, il ne le voulut pas. Peut-être crut-il qu'au milieu de la décomposition profonde où l'Indoustan était tombé, au milieu de tant de nations en armes, c'était une conquête trop éloignée de ses États pour qu'il pût y trouver quelque avantage. Se contentant des provinces situées à l'ouest de l'Indus, il quitta quelque temps après la capitale de l'empire, laissant Ali Gohar, fils aîné d'Alamdjire II, en possession du vain titre de grand mogol, et destiné à devenir l'instrument ou le captif du premier soldat audacieux qui voudrait s'emparer de la capitale.

L'empire mogol n'existait plus.

CHAPITRE VII.

DÉCOUVERTES ET ÉTABLISSEMENTS DES PORTUGAIS DANS L'INDE.

Après avoir écrit l'histoire de l'empire mogol depuis sa fondation jusqu'à sa fin, nous devons maintenant retourner en arrière pour rechercher les traces des premiers aventuriers européens qui, bientôt suivis par d'autres, amenèrent les plus grandes puissances du monde sur les rivages de l'Inde, et ouvrirent la voie qui conduisit enfin l'Angleterre à établir sa suprématie incontestée sur un territoire presque égal en étendue à celui de l'Europe entière, sur des États dont la popula-

tion totale s'élève à plus de 150 millions d'habitants.

La puissance européenne dont les vaisseaux découvrirent la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, ce fut le Portugal.

Les Portugais, comme leurs voisins les Espagnols, avaient eu à combattre pendant des siècles avant de pouvoir chasser de leur territoire les guerriers et fanatiques mahométans qui en avaient fait la conquête. Le royaume, dit de Barros, fut fondé dans le sang des martyrs, et sa gloire se répandit sur le monde par les exploits d'autres martyrs; car c'est ainsi que l'historien portugais croit pouvoir appeler tous ses glorieux compatriotes qui succombèrent dans les combats contre les nations infidèles. Après avoir expulsé les Maures de l'Europe, ils les poursuivirent en Afrique, et cette lutte acharnée, en créant pour le Portugal le besoin d'hommes de mer, attira l'attention de ses princes sur l'Océan, comme sur le théâtre où ils pouvaient conquérir à la fois des richesses, de la grandeur et de la gloire. Ces passions, favorisées par la position géographique du pays, avec une grande étendue de côtes sur l'Atlantique, que personne n'avait encore traversé, conduisirent les Portugais à la gloire que leurs exploits maritimes des quinzième et seizième siècles leur ont méritée.

La première tentative de découvertes fut faite par le roi Jean I[er] sur la côte de Barbarie. Il chargea une petite escadre de relever la côte du Maroc, et, s'il était possible, de tout le continent africain. L'expédition réussit à passer le cap Non, où s'arrêtaient alors les connaissances géographiques des Européens, et à explorer une grande étendue des côtes occidentales de l'Afrique. Toutefois, accoutumés à ne jamais perdre la terre de vue, les navigateurs du roi Jean se laissèrent effrayer par les redoutables écueils du cap Bojador et par les vagues menaçantes qui viennent incessamment se briser sur eux. Tel qu'il était, ce voyage était alors une entreprise hardie, et il excita vivement l'esprit de découverte

qui allait alors recevoir les pl
encouragements d'un prince
pour les entreprises mariti
prince Henri, le plus jeune f
Jean, après s'être distingué d
la plus brillante dans les co
litaires des Portugais contre l
resques, consacra toutes les
ces de son crédit et de sa
encourager l'esprit de décou
avait fixé sa résidence à Sag
du cap Saint-Vincent; et là,
toujours fixés sur l'Océan,
lait avidement tous les rensei
que la géographie et l'art d
gation, alors dans l'enfance,
lui fournir.

La première expédition à
s'intéressa, en 1418, ne se
que d'un bâtiment comm
deux officiers de sa mais
Gonzalès et Tristan Vaz, q
sés en pleine mer par une
découvrirent d'abord Porto
ensuite Madère. Ce ne fut
que quinze ans après, en 143
lianez, plus hardi ou plus he
ses prédécesseurs, franchit l
jador, et montra que les cr
pirées jusque-là par ce ter
montoire étaient au moins
ques. Dès lors, les progrès
les Portugais dans la recon
du continent africain furen
pides, quoique pendant lon
ne les menèrent à découvri
déserts de sables arides. Gr
persévérance, cependant, il
par atteindre les côtes verdo
Sénégal et de la Gambie, c
merce de l'intérieur apportai
de l'ivoire, et autres mar
précieuses.

Chaque année avait déjà pr
découverte nouvelle, lorsqu
Jean II résolut de faire un gr
pour arriver à compléter la r
sance du continent africain.
à Barthélemy Diaz trois vais
lui recommandant de cherch
à franchir la limite sud de
nent. Partant de la côte d
reconnue par ses devanciers
lemy Diaz, prolongeant ind

Guinée, finit par arriver au
ligne, dans des régions où
violents des mers antarcti-
saient vivement sentir. Les
se crurent perdus lorsque,
e jours, la tempête s'étant
s cherchèrent, en gouver-
t, à regagner la terre : ils
passé la pointe la plus mé-
e l'Afrique, et ne voyaient
evant eux qu'un horizon de
imite. Surpris et effrayés,
ent la proue de leurs navires
l, et à la fin atteignirent une
ée à l'est du cap de Bonne-
Diaz voulait continuer sa
le nord, sur la côte orien-
rique ; mais les murmures
pages le forcèrent à retour-
pas. Ce fut alors qu'il dé-
llement le cap qu'on cher-
is tant d'années, et qui
limite entre deux mondes.
is le souvenir des mauvais
avait éprouvés en le dou-
nomma cap des Tempêtes ;
tour de l'expédition, le roi
rant surtout pour l'avenir
couverte, lui donna le nom
dé depuis, celui de cap de
rance.

était désormais frayée à
pour pénétrer dans l'Inde;
e roi Jean ne poursuivit
atement les découvertes de
était alors fort occupé de
un prince nègre du Séné-
préparatifs d'une expédition
le rétablir dans ses États.
ssi très-mortifié de s'être
ier, par des conseillers mal-
fuser les offres de Christo-
ib. Ce navigateur, après
à bonne fin sa grande ex-
octobre 1492), avait été
e temps, lors de son retour
de relâcher dans le Tage,
irs de Lisbonne, et il ap-
lui de nombreux trophées,
de sa glorieuse découverte,
de vifs regrets dans l'es-

urut en 1495, sans avoir
autre tentative de décou-
verte; mais son cousin Emmanuel, qui lui succéda, montra pour ces grandes entreprises une ardeur encore plus vive qu'aucun de ses prédécesseurs. Acceptant comme un glorieux héritage la nécessité de pénétrer sur les rivages de l'Inde, il s'occupa, dès qu'il fut sur le trône, des préparatifs d'une nouvelle expédition. B. Diaz fut chargé de surveiller la construction des navires, afin qu'ils fussent en état de lutter contre les mers orageuses qu'il avait rencontrées. Toutefois, le commandement de l'expédition ne lui fut pas confié, mais à Vasco de Gama, officier de la maison royale, et qui avait déjà, comme marin, une réputation que les événements devaient si glorieusement confirmer. Quand les préparatifs furent achevés, Gama, appelé devant le roi, reçut de sa main, en présence des plus grands seigneurs de la cour, une bannière de soie, où était attachée la croix de l'ordre du Christ, dont le roi était le grand maître perpétuel. Sur cet emblème révéré, il prêta serment de faire tout ce qui dépendrait de lui pour atteindre le but indiqué à ses efforts. La bannière lui fut alors remise avec des instructions et une lettre adressée à ce mystérieux prince, nommé le prêtre Jean, avec qui l'on ne doutait pas qu'il ne dût se mettre en rapport à son arrivée dans l'Inde. Au jour de l'embarquement, les capitaines et matelots des navires allèrent en corps au couvent de Notre-Dame de Bélem, où tous reçurent le saint sacrement, et d'où ils furent ensuite reconduits à leurs navires par les moines du couvent, en grande procession, et au milieu d'un concours de peuple immense.

Vasco de Gama mit à la voile le 8 juillet 1497, avec trois bons navires : *le Saint-Gabriel* et *le Saint-Raphaël*, commandés, l'un par son frère Paul, et l'autre par lui-même, et la caravelle *le Berio*, que commandait Nicolas Coelho. Castanleda raconte que, pendant la première partie de leur voyage, les Portugais eurent à lutter contre de terribles tempêtes, et le fait semble probable, quoique de Barros n'en dise

pas un mot, car, quatre mois après son départ, l'expédition n'était pas encore arrivée au Cap. De profondes et solennelles émotions durent agiter les esprits des voyageurs, lorsque, le 18 novembre, ils aperçurent la pointe méridionale du continent africain. Cependant, c'était l'époque de la belle saison dans ces parages; une douce brise du sud-ouest remplissait les voiles, et ils purent doubler sans effort, comme sans péril, cette barrière qu'on leur avait représentée comme si dangereuse. Le son des trompettes, de longues acclamations célébrèrent ce mémorable événement, qui allait en effet produire une immense révolution dans la politique commerciale de l'Europe. La terre elle-même n'avait rien de cet aspect effrayant qu'on lui avait prêté; si elle se terminait par des montagnes qui descendaient à pic dans la mer, du moins ces montagnes étaient vertes et boisées, et l'on y voyait paître de nombreux troupeaux. Devant eux se déployait l'horizon sans bornes de l'océan Indien. Gama ne toucha pas au Cap, ce fut à la baie de San-Blas, nommée depuis Monel-Bay par les Hollandais, qu'il alla chercher de l'eau et des vivres. Après une courte relâche, il prolongea la côte Natal, ainsi nommée du jour où il l'a découvrit (Noël), et l'accueil qu'il y reçut à l'embouchure d'un fleuve où il débarqua, valut à ce cours d'eau le nom de Rivière de la paix.

En naviguant le long de la côte, l'amiral portugais y trouva la mer vivement agitée par des courants portant du nord au sud dans le canal de Mozambique, et qui retardèrent les progrès de sa navigation. Ayant doublé un grand cap à cause de cette circonstance, il le nomma cap Corrientes ou des Courants, et, voyant ensuite la terre se développer du côté de l'ouest, il craignit d'être entré dans un grand golfe, et reprit alors le large. C'est ainsi qu'il manqua Sofala, qui, à cette époque, était, sur cette côte de l'Afrique, le principal entrepôt de l'or et de l'ivoire. Il arriva cependant à un grand fleuve, sur les rives duquel il trouva

des gens habillés de soie e
de coton bleu, dont quel
comprenaient Martins, l'int
l'expédition pour la langue
il apprit que, du côté de l'
vait une nation blanche qu
sur des navires semblables
Portugais, et qu'on voya
passer et repasser dans l
où ils se trouvaient alors.
tômes, qui annonçaient à
Gama le voisinage des peup
de l'est, relevèrent toutes s
ces; mais il eut en même t
bir une cruelle épreuve. Se
furent attaqués d'une mal
nue et terrible : c'était le s
paraît pour la première fois
toire de la navigation, et
depuis se faire si cruellem
tre des marins. Toutefois,
frais que la côte fournissai
dance arrêtèrent les prog
fléau.

Le 24 février 1498, les
remirent à la voile, et cinq j
ils arrivèrent à un port form
petites îles situées à une lie
tinent. Ce port, nommé Mo
était une place de commer
rable, sujette alors du Qu
qui, depuis, est devenue l
des établissements portug
côte orientale de l'Afrique.
Gama n'eut pas à se louer
qu'il y reçut; cependant,
combat où l'artillerie euro
donna l'avantage, il força le
à lui permettre de compléter
et son eau, et à lui fourni
qui devait le conduire à Mo
on l'assurait qu'il en trou
plus habile et capable de la
sur la côte de l'Inde. Un co
lent l'emporta d'abord au d
loa, circonstance qui lui i
regrets aussi vifs que mal fo
pilote l'avait trompé, en lui
c'était une ville chrétienne.
jours après, cependant, il
Mombaza, qui, toujours
même autorité, comptait
breuse fraction de chrétiens
habitants. Cette ville, située

ırre élevée, et qui, vue de
ssemblait à une île, parut
cieuse aux Portugais. Les
taient bâties de belle pierre,
errasses et des fenêtres
es du Portugal. Il s'en fal-
cependant que la trahison
ı y faire périr l'expédition,
érant d'y trouver un pilote,
ıcore tenter la fortune à

était une grande et belle
ltie, entourée de nombreux
e bois de palmiers, cou-
ıe verdure éternelle. Le roi,
hométan, et imbu du même
ue tous ses coreligionnai-
avoir été, sous d'autres
ın prince libéral et éclairé,
tout d'abord les avantages
jets pourraient retirer du
l'un peuple riche et puis-
vita Vasco de Gama à lui
; mais celui-ci, instruit par
ı, proposa une entrevue en
roposition fut acceptée, et
tôt Sa Majesté s'approcher,
anot, sous un pavillon de
té dans un fauteuil soutenu
ıules de quatre hommes.
ırs armer ses embarcations;
ı et ses matelots étaient en
ıue; les trompettes son-
pour donner un plus grand
ınité à la fête, pour inspirer
ıssi aux Africains une haute
ıropéens, on salua le prince
ırge générale de l'artillerie.
roduisit un effet beaucoup
qu'on ne l'avait désiré, car
sitôt les naturels, effrayés,
à la côte en toute hâte. Il
du temps pour se remettre
ıyeur; ils ne furent com-
'assurés que quand ils virent
portugais se détacher du
ınir au-devant d'eux. Vasco
ccosta la barque royale, et
prince une entrevue dont
'a très-satisfait. Les aven-
urent ensuite à leur bord la
ı grand nombre de person-
ngués, au nombre desquels
lques Banians du Gouzerat,
disciples de Pythagore, qui regardaient comme un crime de tuer ou de manger toute créature qui aurait eu vie.

Pourvu enfin d'un habile et fidèle pilote, Malemo Cana, originaire du Gouzerat, l'amiral portugais quitta, le 26 avril, le port de Melinda et la côte d'Afrique, jusque-là l'unique théâtre des découvertes de ses compatriotes. C'était alors une entreprise hardie pour des navigateurs européens de se lancer sur un espace de mer inconnu, où, pendant trois mille milles, ils ne devaient voir que le ciel et l'eau. Favorisés cependant par des vents d'ouest, ils accomplirent heureusement ce grand voyage, et, vingt-trois jours après leur départ de Melinda, les vigies signalèrent une côte élevée, que le pilote déclara être celle de l'Inde. Ce n'était pas encore Calicut, le but de leur voyage; mais quatre jours plus tard, Vasco de Gama eut la joie de l'apercevoir. De solennelles actions de grâces furent rendues au ciel, et les longues acclamations des équipages allèrent porter jusqu'à terre la nouvelle de l'arrivée des Européens sur les côtes de l'Inde.

Gama dut songer alors au moyen d'ouvrir des communications régulières avec la cour de Calicut, et d'obtenir des privilèges qui permissent à ses compatriotes de faire le commerce sur cette côte opulente. Les mahométans avaient déjà pénétré dans la plaine de l'Indoustan; mais la péninsule était encore partagée entre une foule de petits princes indigènes. Parmi ceux-ci, sur la côte du Malabar, la prééminence semblait appartenir au souverain de Calicut, revêtu du titre de *Zamorin*, ou roi des rois. C'était un Indou superstitieux, mais tolérant, qui ouvrait ses ports aux marchands de toutes les religions. Cependant, à cette époque, la haute influence dans le monde commercial et dans ces mers appartenait exclusivement à des Maures venus de l'Égypte et de l'Arabie, qui, par leur nombre, leurs richesses, pouvaient susciter sur la place de Calicut des embarras sérieux à des ennemis ou à des rivaux. L'amiral portugais, pour

agir avec toute la prudence désirable, commença par envoyer son pilote à terre, en compagnie d'un criminel condamné à mort, qu'on avait embarqué tout exprès pour le charger de ces missions périlleuses. Une vive anxiété se répandit sur les navires portugais, lorsque après un jour et une nuit on était encore sans nouvelles des deux personnes qui étaient à terre, lorsqu'on remarqua que toutes les barques du pays évitaient les Portugais avec autant de soin que s'ils eussent eu la peste. A la fin, cependant, le bateau reparut avec une troisième personne à bord. Les envoyés racontèrent qu'en mettant pied à terre ils avaient été entourés par une foule immense, curieuse de voir le navigateur européen, demandant à quelle race il appartenait. Dans cette situation quelque peu critique, ils furent accostés par un Maure, qui prenait le nom de Monzaïde, et se disait originaire de Tunis, où il avait connu les Portugais, où même il avait embrassé la foi chrétienne. Il les invita à venir dans sa maison, où il leur fit servir à manger, et, apprenant l'objet de leur mission, leur offrit ses services. Comme preuve de ses bonnes dispositions, il les avait suivis à bord; et en effet, il complimenta Vasco de Gama de la manière la plus cordiale sur l'heureux succès de son voyage, lui annonçant qu'il était venu dans un pays où il allait trouver en abondance les émeraudes, les perles, les rubis, les épices, et une foule de marchandises précieuses. Le roi, dit-il, était alors à Panani, petite ville à cinq lieues de distance, où il conseilla à l'amiral d'envoyer des messagers pour demander la permission de débarquer et de faire le commerce. Vasco dépêcha donc deux de ses hommes en compagnie de Monzaïde, qui les présenta au roi, dont ils reçurent l'accueil le plus flatteur. Ce prince s'étant informé du pays d'où ils venaient, et des particularités de leur voyage, leur dit qu'ils étaient les bienvenus dans ses États, et même il leur conseilla d'aller mouiller à Pandarani, port beaucoup plus sûr que Calicut,

qui n'était qu'une rade forai
proposition, dont Gama rec
justesse, augmenta sa confian
laissa donc conduire dans l
Parani; cependant, par su
précautions, il ne voulut pas
aussi avant dans le port que s
semblait le désirer. Là, il f
par message à venir rendre
roi, en présence duquel le ca
principal officier du prince, ét
de l'introduire. Mais alors,
cipaux personnages de l'expé
sistèrent auprès de Gama, p
ne se livrât pas imprudemm
les mains d'un prince qu'il n
sait pas; Gama répondit q
trop tard, et, laissant des or
le cas où il serait retenu à
la violence, il s'abandonna
douze hommes seulement, a

Gama, en débarquant pou
mière fois sur les côtes d
voulut y paraître avec le pl
qu'il lui était possible. Ses
dans leurs habits de fête, m
en ordre au son de la trom
sonnait des fanfares. En me
à terre, on le fit entrer da
lanquin que quatre homme
tèrent sur leurs épaules ave
rapidité que ses compagn
étaient à pied, ne pouvaient l
Il se trouvait à la discrétio
dous, mais il n'eut à en souff
mauvais traitement. En arri
le bord d'une petite rivière,
teurs firent halte pour att
retardataires qu'ils embarquè
deux *almadias*, ou bateaux

En arrivant à Calicut, où
rin était alors retourné, l
des Portugais s'accrut de
amis du catoual et d'une
naïrs, ou nobles, qui les con
au palais en grande pompe
des trompettes. Cette demeu
bien que construite en ter
ment, était très-vaste et d
ment située au milieu de ma
jardins. A la porte, ils fur
par un vieillard de vénérab
rence, le chef des Brahmanes
billé de blanc, symbole de

[redacted]

par la main, et, lui faisant
e longs appartements, l'in-
nfin dans la salle où le
ndait les Européens, en-
ute la pompe et des splen-
monarques asiatiques. Le
vait sur une vaste plate-
obe du prince, faite d'étoffe
dmirablement fine, et son
oie étaient richement bro-
e ses oreilles pendaient des
rnés de diamants du plus
; ses jambes nues et ses
: couverts de bracelets en-
erres précieuses. A ses cô-
illard portait un plat d'or
ait la noix d'arack et la
étel; de l'autre côté, un
ecevait les produits de la
. A l'approche de l'amiral
l'orgueilleux potentat sou-
e du coussin où elle était
:, d'un signe, commanda
s serviteurs de faire asseoir
s gradins du trône. Cepen-
t gracieusement les lettres
le l'amiral, et il lui promit
iner à loisir; et, en même
ui dit qu'il pouvait se reti-
se reposer; toutefois, il eut
aire conduire dans un lieu
rien à craindre de ses ad-
s Maures.
se proposait de rendre une
ite au prince le lendemain;
dit qu'il fallait attendre
et qu'à cette seconde en-
urait à faire des présents
ur servirait à apprécier la
u roi son maître et l'im-
sa mission. Gama, au dire
savait bien qu'en Asie
ence et finit par des pré-
ndant, à son départ, on
de lui fournir les moyens
Il ne put que chercher
opre équipage ce qu'il crut
convenable; c'étaient quel-
de drap écarlate, six cha-
lques morceaux de cuivre
l, un peu de sucre et de
yant ce piteux cadeau, le
put retenir d'immenses
e; et il déclara que, loin
de convenir à un aussi puissant prince que l'était son maître, il était tel que le plus pauvre des marchands qui fréquentaient le port n'oserait pas l'offrir au zamorin. En terminant, il dit qu'il valait mieux ne pas faire de cadeau plutôt que d'en faire un pareil. Cependant, après mûre délibération, Gama résolut d'envoyer le présent tel qu'il était, en ajoutant qu'ayant quitté Lisbonne pour un voyage de découvertes, et sans savoir s'il aurait jamais l'honneur d'être présenté au prince de Calicut, il était parti sans être chargé d'aucun présent de la part de son maître; qu'il ne pouvait que choisir dans son propre équipage ce qui lui semblait le moins indigne d'être offert à Sa Majesté; mais qu'à son prochain voyage, il ne manquerait pas de réparer cet oubli. Le roi, satisfait, en apparence du moins, de cette excuse, reçut l'amiral une seconde fois; et, dans cette audience, si nous en devons croire les historiens portugais, Gama lui dit que ce qui l'avait encouragé dans son voyage, c'était la croyance où il était que le zamorin était un prince chrétien; question à laquelle celui-ci aurait répondu par l'affirmative. Mais nous devons croire que, tout au moins, il y eut erreur de part ou d'autre dans les demandes ou les réponses.

Il paraît que, jusque-là, le prince, inspiré par une sage politique, s'était montré très-bien disposé pour les Portugais. Mais les Maures, qui voyaient, par ces bonnes dispositions, confirmer toutes leurs craintes, prirent sérieusement l'alarme. Ils tinrent une assemblée où les astrologues leur annoncèrent la destruction de leurs flottes par suite de l'arrivée des étrangers dans les mers de l'Inde; et le résultat de la délibération fut qu'il fallait employer tous les moyens pour faire disparaître les vaisseaux portugais. Cependant, comme en agissant directement, ils devaient s'attendre à voir imputer leurs motifs à une rivalité jalouse, ils prirent un moyen détourné. Ayant réuni une somme considérable, ils achetèrent le catoual, qui possédait

toute la confiance de son maître, et dont on ne pouvait suspecter les intentions d'égoïsme. Cet officier représenta au prince que tous les rapports venus de l'Occident représentaient les nouveaux venus comme des gens tout autres qu'ils ne disaient être; qu'au lieu d'être des marchands et des ambassadeurs, c'étaient des pirates à qui leurs crimes avaient fermé les mers de l'Europe, et qui, par malheur, étaient venus chercher dans les mers de l'Inde l'impunité pour leurs forfaits, et un nouveau théâtre pour l'exercice de leur infâme métier. D'ailleurs, il était évident que s'ils étaient venus, comme ils le prétendaient, chargés d'une commission par un puissant monarque, ils auraient apporté avec eux des présents dignes du prince qui les aurait envoyés, et non pas un cadeau tel que le plus pauvre capitaine du commerce n'aurait pas osé l'offrir.

Le prince, vivement irrité par toutes ces calomnies, envoya chercher Gama, qui, tout en n'ayant aucun moyen de les réfuter, fournit cependant des explications telles que le zamorin, en apparence satisfait, lui permit de se retirer, en promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal. L'amiral, qui n'augurait pas bien de ses affaires, ne fut pas plutôt sorti du palais, qu'il monta dans son palanquin, et donna ordre à ses porteurs de le conduire en toute hâte à ses navires. Mais le catoual, courant sur ses traces, le rejoignit à la tête d'un corps considérable de ses naïrs, et railla poliment Vasco sur son empressement extrême, qui avait failli presque priver ses hôtes du plaisir de lui fournir une escorte. L'amiral ne crut pouvoir mieux faire que de retourner le compliment, et de remercier le ministre avec une effusion qui n'était sans doute pas très-sincère. Sur le soir il arriva à Pandarani, et demanda aussitôt un bateau pour le conduire à son bord; mais on lui assura que pour le moment il était impossible d'en trouver, et force lui fut bon gré mal gré de passer la nuit dans une grande maison qui avait été préparée tout ex-

près pour le recevoir. Le le
grand matin il était déjà p
lorsqu'il trouva toutes les i
tement gardées par des n
prisonnier. Le catoual, t
sant de le laisser sortir
prétexte, le traita cepen
plus profond respect, et e
tes les formes de la polit
importune pour lui arrach
faire mouiller ses navire
côte. Gama voyant bien o
lait venir, et que cette pr
lui était faite que pour am
timents dans une positio
raient pu être facilement
lés, se contenta de répon
navires, à cause de leurs
mensions, ne pouvaient p
aussi près de la terre que
plats du pays, sous peine
à la côte. Puis se doutant
ficiers du zamorin agissai
dres de leur maître, il ha
et les avertit que d'une f
l'autre il saurait bien fai
au prince les mauvais trait
il était la victime. Enfin
lui fut permis de se rendre
après avoir débarqué une
marchandises, qu'il confi
de Diégo Diaz et d'Alvar
son secrétaire.

Le catoual et les Maure
à s'emparer de la personn
mirent tous leurs soins
les affaires impossibles, e
en effet à empêcher aucun
venir à Pandarani. L'am
Diaz au zamorin, pour se
ces manœuvres, et le prin
disposé à favoriser le co
étrangers, permit de tra
cargaison à Calicut, où el
tageusement vendue. Les
rent ainsi les Portugais
intimes avec les indigènes
familièrement faire des vi
Mais les Maures ne se relâ
de leurs intrigues, et bie
prit par Monzaïde, que l
enfin complétement gagné
térêts. En effet, lorsque l
senta devant le prince, p

demander qu'à l'avenir la
aire le commerce fût accor-
ompatriotes, il fut très-mal
on retour, il était escorté
oupe nombreuse de naïrs,
arrivé dans la factorerie il
à vue. Gama, informé de
ar son ami Monzaïde, se
embarrassé; toutefois, dis-
on mécontentement, il n'en
s moins à recevoir les na-
la plus grande cordialité,
écrivit au roi une lettre
it d'ignorer tout ce qui s'é-
Les Indous continuèrent
e par le passé à visiter les
rtugais, et un jour enfin
la satisfaction de voir ap-
canot qui portait six naïrs
itres personnes de distinc-
avaient pas plutôt mis le
de l'amiral, qu'ils furent
sco alors écrivit au zamo-
i apprendre ce qu'il venait
t lui dire qu'aussitôt que
remis en liberté, les Portu-
ent aussi leurs prisonniers.
prétendit qu'il n'avait ja-
rrestation de Diaz; mais
l semblait très-peu disposé
re le droit du Portugais.
lé à frapper un grand coup,
et mit à la voile. Alors on
er de la côte sept bateaux,
esquels on reconnut Diaz,
près il rentrait à bord dans
embarcations par laquelle
oya à terre les principaux
nniers. Il crut pouvoir en
ques-uns, qu'il espérait ga-
s bons traitements. Après
montré la grandeur du
Portugal et le rang qu'y
les principaux officiers de
, il croyait pouvoir les ren-
ée suivante, et il comptait
ts qu'ils feraient pour dis-
upçons de leur souverain.
duite aussi injuste qu'impo-
it au contraire les justifier
au prince une haine irré-
contre les Européens. Il
sitôt une flottille de bateaux
uivirent Gama, cherchant
l'attaquer; il réussit même

à armer contre les Portugais toute la côte de l'Inde. Un espion de Goa, qui fut reconnu par eux et mis à la torture, confessa que le *zabaio*, ou prince de ce territoire, armait aussi une flottille contre eux; que chaque baie, chaque fleuve, chaque rivière étaient pleins de bateaux armés pour le même objet. Dans une pareille situation, l'amiral, bien qu'assez mal pourvu pour retourner en Europe, ne pouvait plus retarder son départ, et se résolut en effet à repasser l'immense étendue de mer qui le séparait de la côte d'Afrique. Sa longue et pénible traversée dura quatre mois, pendant lesquels le scorbut renouvela ses ravages sur ses bâtiments.

Ses ressources étaient presque épuisées, quand il arriva en vue de Magadoxo, le point le plus septentrional qu'il ait reconnu de la côte est d'Afrique; mais apprenant que cette ville était complétement au pouvoir de Maures fanatiques, il se décida à aller chercher au sud le port ami de Melinda. Il y fut reçu avec cordialité, et abondamment pourvu de vivres frais, qui, malheureusement, arrivaient trop tard pour arrêter la mortalité parmi les Européens. Les équipages étaient alors si fatigués, si réduits en nombre, que Vasco dut renoncer à faire franchir le Cap à ses trois navires; il brûla donc *le Saint-Raphaël*, après en avoir distribué les provisions sur les autres bâtiments. Dans son voyage le long de la côte d'Afrique, il relâcha aux îles de Zanzibar, de Pembia et de Monfia, où il fut bien reçu, mais il ne voulut pas toucher à Mozambique. Bien pourvus de vivres frais, tous ses hommes étaient en bonne santé lorsqu'ils doublèrent le Cap, et ils achevèrent sans autre incident leur long voyage autour du continent africain. A Terceire, cependant, l'amiral eut la douleur de voir mourir son frère Paulo, dont la perte dut lui être d'autant plus sensible, que cet officier s'était distingué plus que tous les autres par son courage et ses talents dans cette mémorable expédition. Le 29 août 1499, Vasco de Gama rentrait dans le Tage après un voyage de deux ans et deux

toute la confiance de son maître, [illegible] dont on ne pouvait suspecter les [illegible] tentions d'égoïsme. Cet officier [illegible] senta au prince que tous les [illegible] venus de l'Occident [illegible] nouveaux venus comme [illegible] autres qu'ils ne disaient [illegible] lieu d'être des marchands [illegible] bassadeurs, c'étaient [illegible] leurs crimes avaient [illegible] de l'Europe, et qui, [illegible] étaient venus chercher [illegible] de l'Inde l'impunité [illegible] faits, et un [illegible] cice de leur influence [illegible], il était évident [illegible] la comme ils [illegible] de ce d'une [illegible] monarque, [illegible], qui, eux des [illegible] par les qui les [illegible] un vaisseau [illegible] pitaine du [illegible] Portugais l'offrir.

Le [illegible] sou- [illegible] dé- [illegible]. On [illegible] d'un [illegible] formidable [illegible] composé, [illegible] bâtiments [illegible] était de [illegible] l'Asie. Le [illegible] Alvarez Ca- [illegible] mérite.

[illegible] se rendit au [illegible] prendre une [illegible] à Ca- [illegible] le lende- [illegible] l'Atlantique fut [illegible] découverte. [illegible] par les [illegible] tout à [illegible], riche- [illegible] loin et [illegible] monde, dé- [illegible] par [illegible] côte était [illegible] depuis la [illegible] de Portugal. De [illegible] le cap de [illegible] ce voyage [illegible] de tem- [illegible] quatre de

[illegible] navires. Sur l'un d'e[illegible] [illegible] Barthélemy Diaz, [illegible] milieu des mers o[illegible] [illegible] affrontées le premi[illegible] [illegible] plus avec lui que [illegible] [illegible]qu'il doubla le Cap, [illegible] ne vit pas. Comme son [illegible] il manqua Sofala, quoiqu[illegible] [illegible] il eût arrêté un na[illegible] d'abord été chargé de be[illegible] mais l'équipage prenant [illegible] pour des pirates, avait [illegible] toute sa cargaison à la [illegible] cependant qu'il ne leur s[illegible] cun mal, ni à eux, ni à [illegible] ments qui ne commence[illegible] hostilités, ces malheureu[illegible] leur aventure et supplie[illegible] comme on doit bien s'y [illegible] Portugais d'employer la [illegible] gique qu'ils leur attribu[illegible] revenir leurs trésors d[illegible] mer. A peine si Cabral s'[illegible] zambique; mais il fit u[illegible] quelques jours à Quiloa, [illegible] comme un port riche et [illegible] tué au milieu d'un pays [illegible] tefois il n'y fut pas parfai[illegible] De là il toucha à Meli[illegible] Anguedive; et enfin, le 1[illegible] il jeta l'ancre en vue de C[illegible]

Il était naturellement [illegible] de la réception qui allait l[illegible] cependant les premières [illegible] furent encourageantes. [illegible] des principaux personna[illegible] vinrent dans des *almadias* [illegible] du pays, visiter ses bâtim[illegible] surer des dispositions parfa[illegible] cales du zamorin. Cabral [illegible] les prisonniers enlevés pa[illegible] étaient magnifiquement [illegible] prêts à rendre témoignage [illegible] bons traitements qu'ils av[illegible] vés. Puis ayant reçu de la p[illegible] l'invitation de mettre pie[illegible] répondit qu'il était tout [illegible] rendre, et même à négoci[illegible] de commerce et d'amitié; [illegible] exigeait pour otages, pen[illegible] jour à terre, quatre person[illegible] signa. Le zamorin refusa [illegible] solument la proposition, d[illegible] personnes désignées par Ca[illegible] des brahmanes revêtus [illegible]

qui ne pouvaient pas sans
· aller à bord des navires,
ırs, il leur était impossible
ırs ablutions et de remplir
de leur religion. Cependant
voulut pas céder, et il em-
ondition. On fit donc des
pour le recevoir à terre :
e galerie assez étroite, mais
riches tapis et de rideaux
; écarlate magnifiquement
ı fond de cette galerie, Ca-
de quelques-uns de ses of-
s leurs plus brillants cos-
contra le monarque. L'habit
se composait uniquement
: d'étoffe richement brodée
utour de la ceinture; mais
oute sa personne était cou-
acelets, de colliers, d'an-
, de diamants, de rubis, de
; perles, etc. L'entrevue fut
e; le présent de Cabral,
e vases d'or et d'argent, et
s pièces de belles étoffes,
: avec plaisir; en retour on
toute liberté d'établir un
Calicut. Cependant les ota-
ėjà, pendant leur transport
s européens, avaient mon-
ıes de la plus vive terreur,
ffrayés lorsqu'on voulut les
nter, qu'ils se jetèrent aus-
a mer pour regagner la côte
On en reprit deux, qu'on
re à fond de cale sous bonne
accident causa à terre une
vive, que même, après le
Cabral à son bord, aucun
voulut venir reprendre les
x otages, et ils durent res-
urs à bord, sans oser man-
ıe ce fût, éperdus de terreur,
qu'enfin Cabral, redoutant
énement, les fit déposer à
lant la nuit sur un point
: la côte.
s le commerce avec la ville
nencé sous les plus heureux
et les Maures eux-mêmes
de vivre dans de bons rap-
les Européens. On donna
eusement avis à Cabral que,
: être agréable au zamorin,

il se présentait une occasion magnifique. Il s'agissait de mettre la main sur un grand navire richement chargé portant sept éléphants, dont un surtout était ardemment désiré par le prince, et qu'on savait être parti depuis quelques jours de Cochin, port ennemi. Le marin, plus empressé d'être agréable à son allié que soucieux des intérêts de la justice, chargea Duarte Pacheco d'aller prendre le navire en question, et en effet, le canon victorieux des Européens l'eut bientôt forcé à se rendre.

Toutefois cette prouesse eut surtout pour effet d'inspirer des craintes et des inquiétudes. La bonne intelligence qui avait régné d'abord, se refroidit; de leur côté, les Maures employèrent toute leur influence auprès des marchands du pays pour les empêcher de faire aucune affaire avec les Portugais, qui, pendant deux ou trois mois, virent chaque jour partir des navires avec de riches cargaisons, sans pouvoir arriver eux-mêmes à compléter les leurs. Ils vinrent donc se plaindre au prince, qui répondit, comme de raison, qu'il ne pouvait forcer ses sujets à faire le commerce; que les Maures avaient trop bien su se faire craindre de son peuple; un jour même il ajouta que ce que les Européens avaient de mieux à faire, c'était de mettre la main sur l'un des navires chargés pour le compte des Maures, pourvu toutefois qu'ils en payassent raisonnablement le prix. Le facteur portugais Aires Corréa, homme d'un caractère violent et emporté, accepta avec enchantement cette singulière ouverture, et malgré les remontrances de ses amis, malgré même l'opinion personnelle de Cabral, il songea à en profiter.

Pendant ce temps, les Maures commencèrent à charger à grand bruit un navire des plus précieuses épices, et quand la cargaison fut complète, ils fixèrent solennellement le jour et l'heure de son départ, en ayant soin d'en avertir les Portugais, comme pour les narguer. L'amiral, en voyant cette riche proie quitter le port, se laissa vaincre par les importunités du facteur et de

ses agents ; il envoya ses embarcations pour capturer le navire, et, après la prise, il en fit transborder le contenu sur ses bâtiments. Les Musulmans, qui avaient provoqué cette crise, coururent aussitôt au palais du prince, pour lui annoncer que les pirates se montraient enfin sous leur vrai jour, et qu'au mépris de sa puissance ils venaient de piller un bâtiment dans le port même. Le zamorin, soit qu'il eût oublié le conseil que les Portugais disaient avoir reçu, soit qu'il n'eût jamais cru qu'on le prendrait au sérieux, leur permit de prendre leur revanche comme ils l'entendraient. Unis aux naïrs et suivis d'une partie de la population de Calicut, les Maures allèrent incontinent attaquer le comptoir européen. Quant aux Portugais, leur sécurité de conscience était si grande qu'ils ne surent pas d'abord ce qu'on leur voulait, et eurent quelque peine à fermer les portes. Ils se battirent bien cependant, quoiqu'ils fussent soixante-dix seulement contre une multitude de plusieurs milliers d'hommes. Ils furent écrasés ; Aires et cinquante des siens périrent dans le combat; le reste se jeta à la mer, et fut recueilli par les embarcations que Cabral avait fait armer aussitôt qu'il avait eu connaissance de l'affaire, mais toutefois trop tard pour pouvoir sauver ses compatriotes.

Cabral, dans le premier moment de la colère, résolut de tirer une vengeance éclatante de cet outrage. Suivant Castanleda, cependant, il accorda quelques heures au zamorin pour donner une explication de sa conduite; mais lorsqu'au lieu d'excuses on apprit qu'il était occupé à prendre sa part du pillage de la factorerie, l'amiral portugais ne voulut plus différer sa vengeance. Dix navires des Maures furent attaqués et pris, leurs cargaisons transbordées sur les bâtiments portugais, leurs équipages faits prisonniers, puis les prises furent livrées aux flammes sous les yeux des habitants. Ensuite les Portugais s'embossèrent sur la côte aussi près que possible, et ouvrirent sur la ville une canonnade furieuse qui mit le feu en plusieurs en
lit presque tuer d'un bou
qui se sauva dans l'intér

Après avoir ainsi sat
geance , Cabral mit à la
duisit son escadre à Coch
ville de cette côte autan
due que pour l'importa
ciale. Dans ce temps-là c
songer à faire le comm
port de l'Asie qu'après y
torisé par le souverain.
de Cochin était alors dan
mais l'amiral s'était assu
termédiaire les bons offi
ou fakir, l'un de ces sa
qui errent en tout pays
couverts de bouse de vac
mettant aux plus extrava
rités. Celui-ci se nommai
Portugais qui ont sans d
son nom, Michaël ; quoi
il réussit dans sa missic
de Cochin, vassal opprin
tent du zamorin de Calic
ver dans le commerce et
ces puissants étrangers
s'affranchir. Il rentra en
hâte, et donna à Cabral
dont celui-ci fut très-sa
qu'il n'y vît rien qui resse
magnificence et à cette sp
ses yeux avaient été éblo
du zamorin. La ville elle
parée à Calicut, était loi
aussi peuplée et aussi in
le commerce; cependant
y trouvèrent une grand
poivre, la marchandise qu'
le plus et dont ils se proc
lement une cargaison. 1
préparaient à appareiller
ner en Europe, ils app
souverain de Calicut avait
tre eux une flotte de soi
dont seize grands navire
aussitôt en mer avec l'inte
livrer bataille; mais co
était favorable, il pens
même victorieux, ce ser
ple sans utilité pour son
valait beaucoup mieux
Europe les riches cargai
avait chargé ses navires.

cha à Cananor, où il fut,
ncore mieux reçu qu'à Co-
franchissant l'océan Indien
que, il rentra à Lisbonne
t 1501.
ı, avant son retour, le roi
voyé trois vaisseaux et une
sous les ordres de Juan de
ur renforcer son escadre.
devait aller droit à Cali-
heureusement à San Blas,
d'Afrique, il trouva une
en l'informant des déplo-
ements de Calicut, lui con-
onduire ses navires à Co-
rendit donc et y fut bien
que les Maures réussissent
ter quelques obstacles sur
En apprenant l'arrivée de
ıx bâtiments, le zamorin
envoya sa flotte pour les
ıais elle fut battue si com-
que le monarque indien ef-
s ouvertures de paix; mais
ueva refusa d'abord de les

de Cabral, avec les nou-
apportait, causa une vive
lans la capitale. Une forte
se déclara contre ces expé-
coûtaient des sommes con-
t ne semblaient promettre
tat qu'un long avenir de
s des pays situés à l'extré-
be. Mais le roi Emmanuel,
sser abattre par les sinistres
des gens timides, sembla,
e, accueillir avec plus d'en-
que jamais les événements
ent ouvrir une carrière il-
n ambition, et il choisit ce
ème pour prendre les titres
e « seigneur de la naviga-
quête et commerce de l'É-
le l'Arabie, de la Perse et
» En même temps il fit
grand armement plus con-
ı'aucun de ceux qui avaient
ı dans les mers de l'Inde.
incipale composée de quinze
: destinée à protéger les
le Cochin et de Cananor;
: auxiliaire avait l'ordre de
détroit de Bab-el-Mandeb, pour couper toute communication entre les Maures et la côte de Malabar. Le commandement de la flotte fut offert à Cabral, et, sur son refus, donné à Vasco de Gama; celui de l'escadre à Vicente Sodre.

Dans ce voyage, Vasco de Gama toucha pour la première fois à Sofala, où il conclut un traité d'alliance et de commerce. A Quiloa, il vengea le traitement inhospitalier qui avait été fait à Cabral, et exigea du prince la promesse d'un tribut. En approchant de la côte d'Arabie, il captura un navire des Maures, qu'il pilla d'abord; puis ayant fait enfermer l'équipage à fond de cale, il y mit le feu. Se dirigeant ensuite sur la côte de l'Inde, il toucha d'abord à Cananor, et vint mouiller après dans les eaux de Calicut. Là il vint demander raison des insultes dont ses prédécesseurs avaient à se plaindre; mais, voyant que les conseillers du zamorin cherchaient à traîner les négociations en longueur, il réunit cinquante des indigènes pris sur les divers bâtiments qu'il avait capturés; puis, armé d'un sablier, il annonça aux négociateurs du zamorin que si satisfaction complète ne lui était pas accordée au moment où le sable aurait fini de passer, tous ces malheureux seraient mis à mort. Le temps s'étant écoulé sans qu'il eût obtenu de réponse, l'amiral portugais exécuta sa terrible menace; il eut même la barbarie de faire couper les pieds et les mains de ses victimes; il les envoya à terre, pour qu'il n'y eût plus de doute possible. Ensuite il canonna la ville pendant quelques heures, et partit pour Cochin, où il fut accueilli avec l'empressement le plus cordial.

Il y était à peine arrivé, qu'il reçut un message du zamorin. Ce message lui était apporté par un brahmane d'âge et d'aspect vénérable, et d'une adresse consommée. Il commença par questionner les Portugais sur la religion chrétienne, pour laquelle il professait, disait-il, la plus grande admiration, au point même qu'il se sentait entraîné vers elle. Ensuite il protesta du vif désir qu'avait son maître de renouer des

[redacted]

relations d'amitié avec les Portugais, et même de leur accorder toutes les réparations imaginables pour les outrages dont ils avaient à se plaindre; enfin il réussit si bien auprès de l'amiral, qu'il le détermina à se rendre à Calicut avec un seul de ses navires, pour y conférer avec le zamorin. Mais lorsqu'il arriva devant la ville, au lieu de l'entrevue qui lui avait été promise, il s'y trouva, comme il aurait dû le prévoir, entouré par trente-quatre proas de guerre. Dans cette extrémité, il déploya la plus grande vigueur, et aidé par Vicente Sodre, il gagna la pleine mer sans avoir aucune perte à regretter. Ensuite il croisa avec sa flotte, et captura plusieurs riches navires, un surtout qui portait une magnifique idole, habillée d'une riche étoffe d'or battu, avec des yeux d'émeraude. Enfin, touchant à Cananor, et laissant à Sodre le soin de bloquer la mer Rouge avec son escadre, il repartit pour le Portugal.

Ce départ était impolitique, et surtout laissait dans une fâcheuse situation les alliés des Portugais. A peine le zamorin fut-il sûr de l'éloignement de la flotte, qu'il songea à se venger de son vassal révolté, le prince de Cochin, à l'aide duquel les Européens avaient réussi à fonder un établissement permanent sur la côte du Malabar. Ayant rassemblé une grande armée, il marcha sur Cochin, exigeant que tous rapports fussent rompus avec les Européens, et que toutes les personnes de leur factorerie lui fussent remises. La plupart des conseillers du malheureux prince étaient d'opinion que la résistance était inutile, et qu'il fallait céder; mais lui, loin de se laisser abattre, résolut de braver tous les périls plutôt que de renoncer à son alliance avec les Portugais. Ses troupes, incapables de résister aux forces supérieures de l'ennemi, furent battues en plusieurs rencontres; ses alliés, et même les grands de sa cour, l'abandonnèrent, si bien qu'à la fin il fut même chassé de sa capitale après une sanglante mais inutile défense, et réduit à se réfugier dans la petite île

de Vipîn, où il eût sans
obligé de capituler, si, au de
ment, il ne fût arrivé d'E
secours importants.

Emmanuel, déterminé à
nouveaux efforts pour s'établ
avait pris le parti d'y envo
mais des expéditions réguliè
était commandée par Alpho
querque, le futur conquérant
une autre par Francisco
que, et une troisième par A
danha. Francisco arriva l
sur la côte d'Arabie pour
les débris de l'escadre de V
dre, qui, ne prenant aucu
son allié de Cochin, s'était
mer les mers comme un vé
rate, et avait fini par péri
tempête. De là, l'amiral po
voile pour l'île de Vipîn, où
comme un libérateur; car l
de son arrivée avait suffi
évacuer Cochin par les trou
morin. Ayant donc rétabl
dans sa capitale, il continua
à l'arrivée de son frère Al
fit même des expéditions d
rieur du pays, jusque sur le
l'ennemi. Ces expéditions,
rent pas toutes également l
eurent pour résultat de dét
prince de Calicut à faire de
res de paix. Elle lui fut acc
condition qu'il serait accord
tugais d'amples réparations
les griefs qu'ils avaient à fa
qu'une grande quantité de
serait remise à titre d'inde
enfin que la ville serait com
ouverte au commerce port
de temps après la conclus
traité, l'un des capitaines
eut la malheureuse et cou
de s'emparer de l'un des
pays, et le zamorin se pré
commencer la guerre. Vain
deux Albuquerque se rend
Calicut pour essayer d'y r
traité; on ne voulut pas les
Se trouvant alors trop faible
prendre les hostilités, ils r
la voile pour aller chercher de
secours en Europe; toutefoi

allié quelques centaines
ɪpéens, commandés par
plus braves officiers,
ɔo.
nq cents hommes seu-
t audacieux aventurier
les grandes armées et
amorin. On doit regar-
es comme le commen-
omphes qui depuis ont
es européennes en Asie;
ıt que les innombrables
gènes ne pouvaient résis-
e succès à une poignée de
ıés et pourvus des armes
la civilisation occiden-
nontra la route à Albu-
t les brillants exploits
: oublier les siens; et
c des moyens bien infé-
ɪ fut plus constamment
peut-être était-il supé-
ɪreux émule par la sa-
talent, et surtout par
ıt à la fin remplacé dans
ment par Lope Soarez,
ırope avec une flotte et
ɔais qui le traita avec
tion que méritaient ses
ːes, et à leur retour en
rendre la plus hono-
Dans son zèle pour le
acheco avait oublié le
ɪne, que le roi voulut
casion de refaire en le
ɛrneur d'El-Mina, chef-
sements portugais sur
ɪe. Cependant, à son
ɪn gouvernement, une
ı s'éleva contre lui, on
ırgé de chaînes à Lis-
ıbit un cruel emprison-
ːé honorablement après
, il mourut cependant
oir reçu la récompense
services.
de Soarez ne produisit
. En 1505, le roi de
a donc de nouveau dans
ɔde flotte commandée
Almeyda, qui, pour la
portait le titre pom-
i de l'Inde. En arrivant
ɪrouva un changement remarquable dans les affaires. Triumpara, l'ancien et fidèle allié des Portugais, était devenu fakir : il vivait d'herbes, s'habillait de nattes, avait complétement renoncé au monde; entièrement absorbé désormais dans le contemplation de l'essence mystérieuse de Brahma, il avait cédé le trône à son neveu Nambiadin. Toutefois cette révolution était de peu d'importance encore, comparée aux événements qui se préparaient dans le Nord. Le soudan d'Égypte, enflammé de ce zèle barbare que le mahométisme inspire à ses sectaires, irrité des insultes que ses navires avaient souffertes de la part des aventuriers européens, avait équipé une grande flotte, et l'avait envoyée sur la côte de l'Inde pour en expulser les infidèles qui étendaient leurs conquêtes et leurs ravages sur les mers de l'Asie. Lorsqu'il apprit que cette flotte avait mis à la voile, Almeyda n'avait avec lui qu'un petit nombre de ses navires; les autres, commandés par son fils Lorenzo, étaient en expédition; il leur dépêcha aussitôt l'ordre de se porter au-devant des Égyptiens, et de les attaquer avant qu'ils eussent paru sur la côte, où leur présence pouvait peut-être déterminer un mouvement chez les princes indigènes. Le jeune amiral était dans le port de Chaôl lorsqu'il reçut les ordres de son père; et comme il faisait ses préparatifs pour appareiller, les Égyptiens parurent au large. L'ennemi, favorisé par le vent et la marée, entra dans la rade et commença aussitôt le combat. Pendant toute la journée, les Portugais se battirent avec la plus brillante valeur, faisant un feu terrible sur l'ennemi, coulant et prenant à l'abordage quelques-unes de ses galères. Le matin du second jour, le feu avait recommencé, et les Égyptiens allaient être battus lorsqu'ils furent renforcés par l'escadre de Melik-Az, vice-roi de Diu. Le soir de cette sanglante journée, les bâtiments européens avaient été fort maltraités; les principaux officiers, et Lorenzo lui-même, étaient blessés, et enfin la flotte ennemie était tellement supérieure en forces, qu'on ne pouvait

espérer la victoire. Dans un conseil de guerre tenu le soir, il fut décidé de profiter de la marée pour prendre le large. Ce mouvement commencé à minuit semblait devoir réussir, lorsque par un malheureux hasard le bâtiment monté par Lorenzo échoua sur une estacade élevée par des pêcheurs pour y tendre leurs filets et amarrer leurs barques. Pelagio Sousa, capitaine de la galère qui suivait Lorenzo, lui envoya aussitôt une remorque, et il essayait de le remettre à flot, lorsque l'ennemi s'étant aperçu de ce qui se passait, arriva en force sur le bâtiment échoué. De son côté, l'équipage de Sousa craignant de partager le sort de ses camarades, eut la lâcheté d'abandonner la remorque, pour se laisser pousser par la marée qui l'entraîna bientôt au large, en laissant l'amiral seul au milieu de l'ennemi. C'est en vain qu'on le pressa de se sauver dans une embarcation avec laquelle il aurait pu facilement regagner sa flotte; l'héroïque jeune homme refusa d'abandonner son équipage dans un si grand péril, et voulut partager le sort des siens, quel qu'il pût être. Il n'avait pas encore perdu toute espérance de pouvoir, en faisant des prodiges de valeur, tenir jusqu'au moment où la prochaine marée remettrait son navire à flot. Et en effet, avec ses cent hommes d'équipage, dont soixante-dix étaient déjà blessés, il fit si bonne contenance que les Égyptiens n'osèrent pas l'aborder. Rangés à distance autour de lui, ils l'écrasaient de leur artillerie, qui enveloppa longtemps les combattants dans un nuage de feu et de fumée. Blessé d'une balle à la cuisse, Lorenzo se fit attacher à son mât, et de là il continuait encore à donner ses ordres, à encourager les siens, lorsqu'une autre balle vint le frapper au milieu de la poitrine, et le tua. Le combat continua encore, et les Portugais avaient déjà repoussé trois tentatives d'abordage, quand enfin Melik-Az, prince aussi distingué par sa bravoure que par son humanité, parvint à obtenir des vingt hommes tous blessés qu'ils se rendraient. Il traita ses prisonniers

de la manière la plus gé
écrivit une lettre à Almey
faire des compliments de
sur la mort de son fils
roïque valeur lui avait i
profonde admiration.

C'était une pénible mis
voir à annoncer au vice
d'un fils unique si cruell
au commencement d'une
semblait lui promettre t
Almeyda reçut la nouve
pieuse fermeté, déclara
toujours souhaité à son
glorieuse plutôt que lon
sur ce point, espérant qu
cevait dans le ciel la réco
noble conduite, le père
se plaindre, mais songer
le venger sur les enne
En effet, il avait équipé
dix-neuf voiles, chargée
débarquement, portugais
nes, lorsqu'il fut arrêté
ment le plus inattendu.

Dans l'année 1506, Al
querque avait été envo
avec des renforts pour
l'Inde. Se dirigeant d'abo
d'Arabie, il y avait rédu
autres places importantes
attaquant le célèbre royau
il en avait forcé le prince
croyables prodiges de val
connaître tributaire de la
Portugal, et il construi
qui commandait la capit
fut forcé d'abandonner le
victoires par la trahison d
officiers. Pour essayer de
lâcheté, ils s'étaient rend
meyda, et ils l'avaient ci
telle sorte, qu'il crut de
toutes les opérations d'A
Mais quel fut son étonne
Albuquerque, arrivé à C
duisit une commission
nommait lui-même gouve
ral de l'Inde! Se voir ai
début d'une entreprise où
tant et de si puissantes p
put s'y résoudre. Voyant
cipaux officiers, dont il é
pousseraient leur attach

sobéir aux ordres exprès 'épondit à Albuquerque t impossible de se souoins jusqu'à ce qu'il eût te égyptienne et vengé la fils. Albuquerque réponıison, que l'ordre du roi :oire, et que refuser d'y se déclarer en état de tre l'autorité royale. Alı cependant, et même, exte poli, il refusa d'acıpération d'Albuquerque ion projetée.

ırtit donc sous les ordres :t prit d'abord l'impor- Dabal, qu'il livra aux ;, de là, se dirigea sur le ıbay, où les Egyptiens rés après leur victoire. ıns le port de Diu, où ıseillait d'attendre l'enamiral Mir Hussein alla ortugais en rade, se te- ; assez près de la côte otégé par une ligne de il y avait élevées. Ses s étaient attachés deux fendus contre l'abordage . Les Portugais avancèns avec la plus brillante Vasco Pereyra, le héros irigea aussitôt sa galère èmir lui-même pour le remière décharge lui en- ıes; mais, sans se laisil arriva rapidement sur lui donna l'abordage. chaleur, de se débarras- ue pour respirer un peu, au même instant frappé la gorge, qui le tua sur 'a, qui le remplaça dans nent, avait escaladé les ge avec une partie des le filet, rompant sous ıa tout à coup tomber ge sur le pont; mais, :cidents, les Égyptiens ıs moins tués, ou pris, : sauver à la nage. Tous vires, attaqués avec la furent pris ou coulés, retirèrent à grand'peine dans la rivière, où les Portugais ne pouvaient pas les suivre. Les navires capturés étaient chargés d'un riche butin, qu'Almeyda partagea à ses équipages, sans vouloir rien garder pour lui-même.

Après cette défaite, Melik-Az fit demander la paix. Le vainqueur accueillit d'abord ses ouvertures avec beaucoup de hauteur, exigeant que Mir-Hussein, l'implacable ennemi des chrétiens, fût remis entre ses mains. Le prince de Cambay, toujours animé de ces sentiments d'honneur dont il avait déjà donné tant de preuves, refusa cette humiliante condition, en déclarant que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de rendre tous ses prisonniers chrétiens. Almeyda finit par accepter, et, malheureusement pour sa gloire, en arrivant au port de Cananor, il eut la cruauté de faire massacrer tous les prisonniers mahométans que la victoire avait fait tomber dans ses mains.

De retour à Cochin, il fut de nouveau sommé par Albuquerque de lui remettre le commandement; mais, encouragé par ses partisans, il ne voulut pas abandonner le pouvoir, et poussa la violence jusqu'à faire garder son rival à vue dans sa maison. Sur ces entrefaites, Fernando Coutinho, officier distingué par sa naissance et ses talents, arriva du Portugal avec une escadre de quinze vaisseaux et un corps de troupes considérable. Il se porta aussitôt comme médiateur entre les deux rivaux, et représentant à Almeyda toute l'irrégularité de sa conduite, il obtint de lui qu'il résignerait à l'amiable la vice-royauté. Almeyda ayant fait ce sacrifice à ses devoirs, mit à la voile pour retourner en Europe. Dans une de ses relâches le long de la côte d'Afrique, une partie de son équipage s'étant pris de querelle avec les Hottentots, il se fit débarquer à la tête de quelques hommes à peine armés, pour venir au secours des siens. Il avait eu tort de mépriser trop ces barbares; vivement pressés par eux, les Portugais prirent la fuite, et Almeyda, abandonné des siens, mourut

dans les rangs de l'ennemi, frappé d'un coup de zagaie.

Libre maintenant, Albuquerque ne songea plus qu'à réaliser au plus tôt ses vastes plans de conquêtes. Le premier objet de ses attaques devait être naturellement Calicut, la capitale d'un prince le plus redoutable ennemi des Européens. Coutinho, qui était alors sur le point de repartir pour le Portugal, insista vivement pour avoir le commandement de cette expédition, et son rang, ainsi que l'amitié dont il avait donné des preuves à Albuquerque, rendait impossible d'écarter ses prétentions. La flotte arriva le 2 janvier 1510 devant Calicut, et comme les approches de la ville étaient défendues par des bois épais coupés d'étroits sentiers où les troupes ne pouvaient se déployer, il fut décidé en conseil de guerre que les deux généraux se partageraient les troupes et attaqueraient chacun séparément. Les soldats d'Albuquerque dormirent à peine pendant la nuit qui précéda l'attaque, tant ils étaient animés par l'approche du combat, et dès que le jour parut, il n'y eut plus moyen de retenir leur ardeur, ils se précipitèrent à la côte, et enlevèrent un palais fortifié sur lequel devaient porter, à cause de sa position, les premiers efforts des Portugais. Lorsque Coutinho, dont la marche avait été retardée par divers accidents, arriva avec ses troupes, il trouva la besogne faite. Irrité contre le vice-roi, il déclara qu'il ne se laisserait pas jouer ainsi dans l'attaque du palais principal, situé de l'autre côté de la ville. En vain Albuquerque essaya-t-il de se justifier, en vain conjura-t-il Coutinho de ne point s'engager dans la ville avant de s'être assuré une retraite, l'irritable officier ne voulut rien entendre. Traversant les rues étroites de Calicut, il parvint bientôt à la résidence royale, qui, comme d'ordinaire en Asie, formait elle-même une petite ville entourée d'un mur, la seule fortification régulière de la capitale. De plus, elle était défendue par les meilleures troupes de la principauté; mais rien ne put arrêter l'ardeur de Cou-

tinho et de ses soldats;
bientôt forcé les portes et
le palais avec ses dépendan

Croyant sa victoire comp
tinho permit le pillage à s
et lui-même il alla dans l
ments royaux chercher le
les fatigues de la bataille. I
avaient été surpris, mais
déroute; et peut-être n'avaie
les Portugais aller aussi loi
les attirer dans un piége. I
naïrs poussa un cri qui, rép
che en bouche sur un esp
sieurs milles, rallia bientôt
lui 30,000 hommes bien a
solus. Ils tombèrent d'ab
corps d'Albuquerque qui
ville avec ses troupes et pr
communications avec la flo
tait pas préparé à soutenir
que, et les Indiens, occup
rasses des maisons et tous
avantageux, firent pleuvoi
de traits sur les Portugais
barrassés dans les rues étr
ville, ne pouvaient ni ava
culer. Après avoir vu tomb
braves de ses hommes, leur
plus d'autre ressource que
le feu à la ville; puis, tandi
nemi se dispersait devant
les Européens se replièrent
vaisseaux. Cependant Cout
vait avis sur avis de l'état
affaires; mais, confiant
triomphe et plein de mépr
Indiens, il ne voulait pas
sages conseils d'Albuquerqu
cependant, lorsque son c
tant retiré, toutes les forc
nemi se tournèrent contre l
ger devint trop pressant po
possible de fermer plus lon
yeux sur la réalité. Il fit
sortie et se battit comme
palais fut livré aux flamm
troupes, enveloppées par
immensément supérieures,
rent qu'à regagner le riv
cette désastreuse retraite,
fut tué; en essayant de le
Vasco Sylveira et plusieurs
ficiers des plus nobles f

ıgèrent son sort. De Bar-
ır 1,600 hommes, 80 fu-
0 blessés dans ce combat.
, couvert lui-même de
ta quelque temps insen-
pour mort; emporté à
ɔar les siens, il arriva
:ant à Cochin, où il fut
se rétablir.
ce triste début n'avait
l'ardeur du vice-roi. A
e ses blessures, il reprit
ıt que jamais ses hardis
ıquêtes, et s'il n'osa plus
:apitale du zamorin, il
lant à s'emparer de quel-
lle, où ses compatriotes
tablir définitivement, où
:raient en sûreté, et dont
elque sorte sa base d'o-
les projets de colonisa-
ıpaient. Timoia, pirate
: allié des Portugais, lui

:st située sur une île de
lles de circonférence, si
eler île une pointe de
lu continent par un ma-
ble en plusieurs endroits.
tile, coupé de hauteurs
:t presque suffisant pour
-même à tous les besoins
ville. Goa avait été con-
ogols, et annexé d'abord
de Delhi; mais ensuite,
troubles de l'empire, il
dans le sud plusieurs
ıdants. Le souverain de
ppelait le zabaïm, était
ıt de ces divers princes.
moia apprit à l'amiral
ce prince, occupé par la
lusieurs États de l'inté-
laissé sa capitale sans
fense.
e saisit avec empresse-
ıre qui lui était faite, et,
ıoia, il arriva en rade de
rier 1510. Les forts qui
:s approches ayant été
ılevés, et la flotte des
tant venue s'embosser
de la ville, les habitants,
commerçants, commen-

cèrent à songer sérieusement aux conséquences d'une prise d'assaut, surtout par un ennemi qui ne s'était jamais distingué par sa clémence. Ils envoyèrent donc une députation, composée surtout de négociants, qui convinrent de rendre la ville, à la condition que pleine protection serait accordée au commerce, et que les propriétés particulières seraient respectées. Albuquerque accepta le traité, et fut aussitôt mis en possession de la ville.

S'étant ainsi substitué au zabaïm, il prit aussitôt tout le train d'un potentat asiatique, envoyant une ambassade au Narsinga, et recevant de la plus gracieuse façon les envoyés de Perse et d'Ormuz près le prince de Goa. Mais bientôt il trouva que la position n'était ni aussi sûre, ni aussi agréable qu'il l'avait d'abord imaginé. Le zabaïm, en apprenant que sa capitale était au pouvoir des étrangers, abandonna tous ses autres projets pour les chasser. Il conclut aussitôt la paix avec ses ennemis, dont il détermina la plupart à faire cause commune avec lui contre les Européens, et parut, bientôt après, à la tête d'une armée de 40,000 hommes, sous les murs de sa capitale. Albuquerque, sans se laisser intimider, s'apprêtait à la repousser, lorsqu'il fut, à l'intérieur même, menacé par les siens de périls beaucoup plus formidables.

Dans ces lointains pays, il n'était pas alors facile de maintenir la discipline au milieu d'aventuriers comme ceux qui composaient les expéditions européennes; officiers et soldats ne se faisaient pas faute de critiquer les opérations et les projets de leur général. Il s'éleva donc au milieu même des Portugais un nombreux parti, qui prétendait qu'avec des troupes aussi peu nombreuses que celles d'Albuquerque, et sans aucun espoir de voir arriver prochainement des renforts, c'était folie de vouloir résister à une armée comme celle qui venait assiéger la ville, surtout lorsqu'on était entouré d'une population hostile, au milieu d'une ville immense dont les habitants

[redacted]

une nouvelle attaque sur
que la saison le permet-
rait cette fois être plus
:out à cause de la guerre
recommencer entre le roi
t le zabaïm, dont les for-
e trouver occupées. Ce-
me il n'avait pas plus de
ens et de 300 soldats in-
it encore une entreprise
e d'attaquer une grande
le défendue par une gar-
que 10,000 hommes. On
er à ses fortifications du
re un grand mur d'en-
fossé; et du côté de la
de estacade, derrière la-
nents de l'ennemi étaient
ute sécurité. Cependant
de la ville, Albuquerque
itôt à donner l'assaut. Il
troupes en deux corps,
luit par lui-même, devait
té du nord, et l'autre du
lui-ci, conduit par Limas
iers d'élite, eut bientôt
ni qui voulait s'opposer
ent, et le poursuivant
reins, les Portugais ar-
ême temps que lui aux
le. La porte allait se fer-
yards, lorsque Fernando
travers une forte pièce
Portugais entrèrent en
que les Indous. Ceux-ci
tinuèrent à se défendre
dans les rues, dans les
urtout dans le palais du
é de ce poste, l'ennemi
ne hauteur voisine, et il
six heures de combat
la victoire.
cette importante place,
mit tous ses soins à y
ablissement permanent
. Il voulait en faire un
n toujours sûr pour les
aises, de ravitaillement
en cas de désastre, un
ranchir de l'alliance tou-
du prince indigène; en
oulait faire de Goa la
nouvel empire asiatique.
eçut des ambassadeurs,

qu'il étonna par le déploiement d'une magnificence inconnue même dans l'Inde; il les surprit par les immenses fortifications, par les utiles ouvrages qu'il y fit aussitôt construire. Il cherchait à attacher les naturels à la cause de son gouvernement, et dans ce but il employa un expédient au moins singulier. Ayant fait des prisonnières, dont quelques-unes appartenaient aux meilleures familles du pays, il les traita d'abord de la façon la plus honorable, et ensuite il entreprit de les marier à ses officiers, et quelquefois sans trop consulter le goût des parties. De Barros compare cette manière de cimenter la puissance des Portugais à celle qu'employa Romulus pour peupler sa ville naissante. Il va sans dire qu'on faisait aux belles captives une nécessité absolue d'embrasser le christianisme, et ce n'était pas chose très-difficile à obtenir d'elles, car, à Goa, les préjugés de caste sont beaucoup moins violents que dans aucune autre ville de l'Inde. Après avoir fait quelques-uns de ces mariages, le vice-roi témoignait aux nouveaux couples une faveur toute particulière, et ordinairement il donnait quelque bel emploi au mari. Les principales familles du pays voyant tout l'avantage qu'elles pouvaient tirer de ces alliances, finirent par s'y prêter très-volontiers. On raconte même à ce propos une aventure assez bizarre. Un soir où plusieurs de ces mariages se célébraient ensemble par une grande fête que le vice-roi donnait aux époux, les lumières s'éteignirent tout à coup, et, au milieu de l'obscurité où tout le monde était plongé, il survint de singulières méprises. Le lendemain matin au point du jour, on voulut d'abord chercher à se reconnaître; mais, toute réflexion faite, on jugea qu'il valait mieux pour chacun s'en tenir au lot que le hasard lui avait adjugé.

Après avoir réglé les affaires intérieures de son gouvernement, Albuquerque reprit ses anciens projets de conquêtes. Deux points surtout occupaient son esprit : Ormuz, le riche entrepôt du golfe Persique, qu'il avait déjà conquis une fois; et Malacca, con-

[redacted]

sidéré alors comme la clef des régions et des îles les plus éloignées de l'Asie. Malacca obtint d'abord la préférence. Bien que située sur la côte d'une péninsule aride, la capitale de ce royaume jouissait alors d'une incroyable prospérité, due à sa position qui en faisait le centre où venait aboutir tout le commerce entre l'Indoustan, la Chine et les îles de l'archipel indien, c'est-à-dire le commerce qui fait aujourd'hui la richesse de Singapore. Albuquerque s'y rendit avec une petite escadre, sur laquelle étaient embarqués 800 Portugais et 600 soldats indiens, qui venaient combattre une garnison composée, dit-on, de plus de 30,000 hommes. On commença d'abord par négocier, et par déclarer des deux côtés qu'on ne désirait rien autant que la paix; mais il était évident qu'une expédition de ce genre ne pouvait pas avoir d'autre issue qu'une issue guerrière. Les gens du pays, aidés par de puissantes machines en bois, par le canon et par une composition de matières combustibles dont ils avaient le secret, firent une vigoureuse résistance; mais l'intrépidité d'Albuquerque et de ses soldats triompha de tous les obstacles. Ayant chassé la garnison indigène, et maître de la ville, il commença aussitôt la construction d'un fort avec le debris de son palais, et il en organisa le gouvernement dans cet esprit de fermeté et de conciliation qui était la base de sa politique. Il ouvrit ensuite des négociations avec Siam, Java, Sumatra, d'où les écrivains portugais prétendent même qu'il reçut des ambassades.

Pendant qu'il était occupé de cette expédition, le zabaïm avait rallié ses forces, et, à la tête d'une nombreuse armée, il avait penétré dans l'île sur laquelle Goa est construit; il y avait même élevé un fort nommé Benaster, et serrait la ville de tres-près. Arrivant à la tête de renforts considérables qui lui venaient d'Europe, Albuquerque força d'abord l'ennemi à lever le siége; mais il fut plusieurs fois repoussé avant de pouvoir le forcer à évacuer le Benaster, avant d'établir définitivement la suprématie d
sur la petite île de Goa, qu
encore appartient à la
Portugal.

Le vice-roi reprit ensui
de conquête; mais d'abo
dans deux tentatives sur
Aden, qui était alors l'entr
merce de la mer Rouge,
redeviendra peut-être ent
des Anglais, qui s'en sont
puis 1839. Repoussé de ce
para un nouvel armemen
dérable que les précédent
de 1,500 Européens et de
indous il mit à la voile p
dont le prince n'osa pas
prendre de lui résister,
de construire un fort prè
tale. Après s'être acquitt
avec sa vigilance ordinair
que exigea qu'on transpo
nouvel établissement tou
qui armaient les rempart
Le malheureux prince fut
d'y consentir, et le fameu
vint ainsi un établissemen
triomphe qui ne laissait
rien à désirer à l'ambit
dans cette partie du mon
désormais établi par la v
politique le pavillon de so

Mais alors sa brillante
prochait de sa fin : il était
parvenu à la vieillesse,
ébranlée par tant de trava
çait à donner des inquiétu
tant malade, il voulut
Goa, et en longeant la c
bay il y apprit des nou
frappèrent au cœur. Une n
arrivait du Portugal, con
Lope de Soarez, un des h
détestait le plus, et qui é
vice-roi à sa place. De no
ciers étaient nommés au
ment des navires et des fo
étaient connus pour être
Sa puissance et son crédit
nés. Les écrivains portug
chent toujours tout ce qu
tache à la gloire de leur r
apprennent pas les motifs
le déterminer à sacrifier ai

[redacted]

i lui avait conquis un em-
ettres, ni aucune marque
ne venaient adoucir cette

rappé à mort. Faible, épui-
nt, on voulut lui persuader
ement de ses officiers pou-
mer les moyens de résister
d'un maître ingrat et de
re victorieux sur les mers
Peut-être se laissa-t-il aller
ette dangereuse tentation ;
es jours de réflexion la lui
sser, et il ne songea bien-
'à ensevelir dans la tombe
essée. Vivement agité, re-
te espèce de nourriture et
nents, appelant la mort
ience, il allait s'éteindre,
ui persuada d'écrire au roi
commander son fils. Voici
de cette fière épître :
r, me sentant près de mou-
esse à Votre Majesté cette
de toutes les lettres que je
pendant la longue période
e où j'ai eu l'honneur de
ir. Dans votre royaume j'ai
n nom de Braz de Albu-
que je prie Votre Majesté
aussi bien que le méritent
les services de son père.
x affaires de l'Inde, elles
d'elles-mêmes et pour elles
oi. »
qu'il allait mourir avant
Goa, il recouvra le calme
it pour tourner toutes ses
s cet autre monde où il al-
Une barque légère envoyée
e lui amena à ses côtés le
ral, qui lui administra les
de l'église et reçut son
pir le 16 décembre 1515.
fut rapporté en grande
a, où sa mort fut un su-
universel et pour ses com-
pour les indigènes, dont il
is l'affection.
t, l'empire portugais dans
déjà parvenu au faîte de sa
uelques points éloignés sur
rique et sur celle de Coro-
st tout ce qui y fut encore
ajouté. S'il faut en croire l'emphatique Faria y Sousa, l'empire portugais s'étendait depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la frontière de la Chine, sur une étendue de côtes de plus de 12,000 milles. Mais c'est une phrase qu'il est impossible de prendre au sérieux, quand on songe que sur tout cet immense espace les Portugais n'ont jamais compté plus d'une trentaine de comptoirs. Le plus souvent, pour ne pas dire toujours, ils ne possédaient pas un pouce de terrain au delà des murs de leurs forteresses. Leur véritable empire, c'était l'Océan, où leurs vaisseaux, mieux armés et mieux équipés qu'aucuns de ceux des puissances asiatiques, étaient presque toujours et à peu de frais victorieux. Cette espèce de gouvernement, auquel la possession presque exclusive du commerce entre l'Inde et l'Europe donnait du prix, leur resta pendant plus d'un siècle. Leur histoire pendant toute cette période c'est celle de leurs luttes contre les indigènes, à qui l'intolérance de leur esprit religieux inspira bientôt une vive inimitié contre eux. Ces luttes, dont le résultat ordinaire était de remettre les deux parties dans la position où elles se trouvaient avant le combat, sont trop monotones et trop peu intéressantes pour que nous devions en faire le récit. A peine si elles fournissent quelques faits qui méritent d'être rapportés.

En 1536, Nuno de Cunha, alors gouverneur général, obtint la permission d'ériger un fort près de l'importante ville de Diu, dans une position à la vérité très-favorable pour le commerce, mais qui mettait ses compatriotes en contact avec les importants royaumes de Cambay et de Gouzerat. Bader, souverain de Cambay, et qui d'abord avait accueilli les Portugais avec empressement, ne tarda pas à devenir leur ennemi. Dans une visite qu'il fit à l'établissement européen, un combat s'engagea, où lui-même et quelques officiers portugais furent tués. Sylveira, qui prit ensuite le commandement de la place, fit les plus grands efforts pour justifier ses compatriotes aux yeux des

indigènes, et parut d'abord y réussir; mais il était resté de cette malheureuse affaire des ferments de discorde qui portèrent leurs fruits. La querelle fut envenimée par Khodja-Zofar, chef maure, qui s'était d'abord porté pour l'ami des Portugais, et ensuite était devenu leur plus dangereux ennemi. Il réussit à faire lever dans le Gouzerat une grande armée, que le gouverneur de l'Égypte, Soliman Pacha, devait, par ordre du Grand Seigneur, appuyer de toutes ses forces. Il partit en effet de Suez avec soixante-dix galères, portant 7,000 hommes de débarquement des meilleures troupes turques, et un immense matériel d'artillerie. A son débarquement il fut rejoint par plus de 20,000 hommes du Gouzerat, et, dans les premiers jours de septembre 1538, il vint mettre le siége devant le fort des Portugais. Sylveira n'avait avec lui que 600 hommes, dont la plupart encore étaient malades; et par suite d'un interrègne dans le gouvernement il ne pouvait espérer de secours de Goa. Il se prépara cependant à résister avec courage, et le siége qu'il soutint est regardé comme l'épisode le plus glorieux de l'histoire des Portugais en Asie. Les femmes elles-mêmes y rivalisèrent de courage et d'enthousiasme avec l'autre sexe. Doña Isabella de Vega assembla les femmes enfermées dans le fort, et les engagea, puisque tous les hommes étaient employés a porter les armes, à entreprendre de réparer elles-mêmes les brèches faites par le feu continuel de l'ennemi. Anna Fernandez, la femme d'un médecin, courait de poste en poste sous une grêle de balles pour encourager les soldats; et son fils ayant été tué sous ses yeux, elle enleva elle-même son corps de la mêlee, puis retournant sur le théâtre du combat elle y resta jusqu'à la fin, et seulement alors songea à ensevelir son malheureux fils.

Plusieurs assauts avaient été repoussés; mais la garnison était alors réduite de moitié, et les survivants étaient si épuisés, qu'il ne semblait pas possible qu'ils pussent plus longtemps continuer leur défense. De leur côté, les assiégeants, exaspérés d'une si opiniâtre, décidèrent de l fort désespéré. Ils commen bord par remettre leurs gal comme s'ils se préparaient siége, puis à minuit le sig taque fut tout à coup dor vinrent en courant applique les pour l'escalade sur le prolongeait du côté de la m nison prit aussitôt les armes au-devant de l'ennemi; m sulmans attaquaient avec ta qu'à la fin ils pénétrèrent da Toutefois ils furent encor par des prodiges d'incroya et perdirent, dit-on, 1,50 tués ou blessés dans ce dern La victoire avait coûté che tugais; il ne leur restait pa hommes en état de faire le Sylveira se laissait aller aux prévisions, lorsqu'à sa gr vit que c'était le dernier eff nemi. Soliman, ignorant, probabilité, la position dé ses adversaires, leva l'anc vembre, et repartit avec tou pour l'Égypte.

Khodja-Zofar, qui étai tout-puissant dans le Gou servait encore l'espoir de la Sept ans plus tard, il parv une armée presque aussi c que la première, et revint siége devant le château de fendu par don Juan Mascar une garnison de 210 hom ment. Avec sa petite troup verneur défendit vaillamme te. Le roi de Cambay, qui au siége, bien persuadé de v le château, fut si effrayé d qui pénétra dans sa tente e ses officiers à côté de lui, q incontinent, laissant à ses soin de poursuivre le siége. jours après, Zofar eut la tê tée par un coup de canon; fils Roumè-Khan avait hérité sévérance de son père et d contre les chrétiens. Malgré avec laquelle les assiégés a poussé toutes les attaques, le

[redacted]

ircis, et déjà ils com-
ffrir de la famine, lors-
Castro leur amena des
ı renfort de 400 hom-
roupes furent de peu
voulu tenter une sor-
rade de leur courage,
ıussées avec perte dans
en octobre 1545, le
i, don Juan de Castro,
illants officiers portu-
is avec des renforts si
'il put aussitôt prendre
re l'ennemi. Il péné-
ıp, le força à accepter
repoussa jusque dans
isant subir des pertes
une sortie que les mu-
ınt encore tenter avec
de Castro les battit
et les poursuivit avec
ju'il pénétra avec eux
s'en empara. Malheu-
nit sa gloire en la li-
et à la fureur de ses
il retourna, le 11 avril
l fit une entrée triom-
ıgné de corps de musi-
ronnée de laurier, et
lerrière lui l'étendard
', trophée de ses vic-
étaient tendues d'étof-
ées de fleurs, remplies
ıisait retentir l'air de
. En apprenant la nou-
gueilleuse cérémonie,
ne fit, dit-on, la re-
ın général s'était battu
comme un chevalier
t triomphé comme un

conserva le titre de
ıis 1545 jusqu'à 1548;
lui suffit pour établir
réputation, et faire
portugais sur toutes
de. Il semble qu'il ait
ur le service de son
sintéressé, car après
poste aussi lucratif il
ıe extrême pauvreté.
effroyables barbaries
en qu'elles ne lui aient
ochées par les histo-

riens de son temps et de son pays, doivent sans doute ternir sa gloire aux yeux des nations modernes.

La position la plus critique où les établissements portugais de l'Inde se soient jamais trouvés placés, se présenta en 1570, sous le gouvernement de don Louis de Ataide. Adel-Khan et Nizam-oul-Moulk, deux officiers distingués du Mogol, firent alliance avec le zamorin, et s'unirent dans la ferme intention de consacrer tous leurs moyens à chasser les Européens des côtes de l'Inde. Le siége de Goa, la plus importante des opérations des alliés, fut entrepris par Adel-Khan, et pour y réussir il y mena toutes ses troupes, estimées à 100,000 hommes, qu'il commandait en personne. Cette armée mit huit jours à franchir les défilés des Ghâts, puis vint établir sous les murs de la ville son camp, qui, disposé avec cet ordre admirable dans lequel les Mogols excellaient, présentait l'aspect d'une vaste et magnifique cité. Le vice-roi surpris, en apparence du moins, n'avait pas dans Goa plus de 700 soldats, auxquels il joignit 1,300 moines et esclaves armés. En arrêtant le départ d'une flotte qui mettait à la voile pour l'Europe, il aurait pu renforcer sa petite troupe d'environ 400 hommes; mais il refusa intrépidement cette ressource. Il ne voulait pas, disait-il, prendre la responsabilité des inquiétudes qu'on ressentirait dans la métropole, si l'on ne voyait pas arriver les vaisseaux. L'ennemi commença d'abord par vouloir pénétrer dans l'île. Vaines tentatives; non-seulement don Luis les repoussa, mais, ayant reçu quelques petits renforts, il fit de nombreuses sorties, dans lesquelles ses troupes se conduisirent avec leur courage, et il faut dire aussi avec leur cruauté ordinaire. Après avoir tué dans les combats beaucoup de monde à l'ennemi, on envoyait en ville des charretées de têtes, pour soutenir par cet effroyable spectacle le courage des habitants. Après deux mois d'attaques inutiles, Adel-Khan commença à désespérer du succès de son entreprise, et même il ouvrit des négociations avec

le gouverneur. Mais comme chaque parti faisait tous ses efforts pour dissimuler son désir de voir finir le siége, comme chacun, au contraire, affectait une confiance excessive, la négociation ne fit que de très-lents progrès.

A diverses reprises, Ataide reçut des renforts : 1,500 hommes en une fois des îles Moluques qui le rendirent si fort, que l'ennemi ne pouvait plus conserver aucun espoir de réussir. Cependant le général mogol ayant remarqué un point, qu'à cause sans doute de sa force naturelle on gardait moins soigneusement que les autres, résolut de tenter un dernier effort pour pénétrer dans les lignes des assiégés. Le 13 avril, Soliman-Aga, capitaine de ses gardes, attaqua le point en question avec tant de vigueur et de rapidité, qu'en dépit de la plus héroïque résistance il pénétra dans l'île avec une partie des siens. Mais les Portugais s'étant ralliés, prirent à leur tour l'offensive, et tuèrent ou mirent en déroute les Mogols. Adel-Kan, qui du haut d'une colline assistait a la défaite de ses troupes, se sentit découragé. Dès lors le siége ne fut plus conduit qu'avec mollesse; cependant l'orgueil du Mogol ne voulait pas céder, et ce ne fut que quelques mois plus tard, vers la fin d'août, qu'il leva le siége et se retira après avoir perdu dans cette infructueuse tentative plus de 12,000 hommes.

De son côté, Nizam-oul-Moulk, pour remplir les obligations qui lui etaient imposées par le traité d'alliance, était venu avec une armee aussi considérable que celle d'Adel-Khan attaquer Châl, etablissement alors important dans le voisinage de Bombay. Les moyens de defense de cette place semblaient encore plus exigus que ceux de Goa; elle était complétement situee sur le continent, défendue par un petit mur en terre avec un fort qui n'etait pas beaucoup plus qu'une maison ordinaire. Aussi conseillait-on au gouverneur general de retirer ses troupes de cette position, sans même essayer de la defendre; mais il repoussa ces conseils pusillanimes, et Luis

Freyre d'Andrada, qui com
dans la ville, ayant reçu quel
forts qui portèrent sa garnison
hommes, entreprit de supplé
ce qui lui manquait d'ailleur
courage et le génie. Après
tentatives malheureuses pour
la place d'un coup de main,
ouvrit une batterie régulière
tée de 70 pièces de canon.
d'un mois la ville avait con
ment souffert, le mur
était presque complétement
et l'ennemi faisait successiv
siége de chaque maison, ch
forteresse, et défendue ave
vive obstination par les assi

Un jour les Mogols, ayant
assaut général, pénètrèrent
ville par divers points; mais
partout repoussés avec des p
considérables pour eux.
fois, obligés d'évacuer une m
Portugais y avaient préparé
qui, malheureusement, prit
tôt et leur enleva 42 hom
autre maison fut défendue p
semaines, et une autre per
un mois. Au commencemen
le siége durait depuis six
assiégeants y avaient déjà
sieurs milliers d'hommes lo
rent des ouvertures de nég
qui ne produisirent aucun
Le nizam recommença don
avec plus de vigueur que ja
emporta successivement le
Saint-Dominique, les maison
Alvarez et de Gonzalo M
voulut alors donner un dern
mais qui serait décisif. Le
toute l'armée des assiégeant
pita, en poussant des cris
sur les debris des fortificatio
Portugais defendaient enco
que fut terrible : à plusieur
l'ennemi planta ses drapea
remparts, et sembla sur le
s'emparer définitivement de
mais cependant, en dernier
la bravoure et la discipline
péens finirent par triomphe
neral des Mogols continua
jusqu'à la nuit, et ensuite

[redacted]

qui se termina par un traité
offensive et défensive.
orin, de son côté, avait
de zèle à remplir les obli-
i lui étaient imposées par
traité. Voyant les Portu-
de près par les deux autres
il avait offert de renoncer
et demandé à conclure un
·é. Mais, jusque dans cet
·il, d'Ataide avait dédaigné
a paix au prix de conces-
liantes; il avait fièrement
la puissance du prince, se
r son talent et sur le cou-
s compatriotes pour faire
les dangers accumulés sur
zamorin avait alors envoyé
·oupes au nizam, et lui-
it venu mettre le siége de-
t de Châl, situé à environ
de Calicut. Mais cette place
éfendue aussi vaillamment
·es; sa garnison avait été
et le zamorin fut obligé de
onteusement.
tte ligue formidable, où
ées les plus grandes puis-
Inde méridionale, vint se
résultat contre les talents
eur portugais et le courage
ies.
ces brillants exploits, les
Portugal, pendant tout le
izième siècle, conservèrent
sions sur les côtes, et leur
sur les mers de l'Inde.
s l'époque où l'esprit d'en-
nbla s'évanouir chez eux,
om et la puissance morale
nt acquis ne permirent pas
es de secouer le joug. Mais
1600 parut dans les mers
a nouvel ennemi beaucoup
ible qu'aucun de ceux qu'ils
qu'alors rencontrés dans
du monde. Les Hollandais,
désespoir par la tyrannie
II, s'étaient révoltés con-
ne, et, après une lutte lon-
nte et glorieuse, ils avaient
parmi les États indépen-
Europe. Même avant d'être
a cette qualité par les autres États, ils avaient déjà la réputation d'être la première puissance navale du monde. A l'étroit sur un territoire peu fertile, et voyant leur population augmenter sans cesse par la multitude de réfugiés qui venaient chercher chez eux le double bienfait de la liberté civile et religieuse, ils se sentaient poussés, comme par la nécessité, à demander la richesse et même des moyens de subsistance à l'Océan. L'heureuse situation de leurs côtes, également favorable pour la pêche et le commerce, leur avait permis de faire, dans cette branche de l'industrie humaine, des progrès qui atteignaient alors à des résultats inconnus jusque-là dans l'histoire des temps modernes. Un peuple qui dirigeait de ce côté son activité ne pouvait manquer de songer bientôt au commerce de l'Inde, auquel on a toujours attribué, mais surtout alors, une importance imaginaire. Toutefois ils n'étaient pas, dès le principe, préparés à combattre les flottes d'Espagne et de Portugal qui défendaient l'approche des mers de l'Inde. Les Hollandais essayèrent d'abord de tenter un passage en Asie par le nord, entreprise que l'imperfection des connaissances géographiques d'alors ne faisait pas regarder comme impraticable. Trois expéditions successives partirent donc pour tenter l'aventure, et leur peu de succès servit du moins à prouver que si ce passage existe, il ne peut être d'aucune utilité pratique à la navigation commerciale.

Il était donc impossible de faire concurrence aux Portugais autrement qu'en suivant leurs traces par le cap de Bonne-Espérance; les Hollandais s'y résolurent hardiment. Les renseignements nécessaires leur furent donnés par Cornelius Houtman, qui était allé les recueillir dans un long séjour à Lisbonne. Le gouvernement de cette capitale, inquiet de ses actives démarches et soupçonnant sa curiosité, l'avait jeté d'abord en prison, d'où il ne put sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Grâce cependant à ses instructions, les Hollandais, en

dans les rangs de l'ennemi, frappé d'un coup de zagaie.

Libre maintenant, Albuquerque ne songea plus qu'à réaliser au plus tôt ses vastes plans de conquêtes. Le premier objet de ses attaques devait être naturellement Calicut, la capitale d'un prince le plus redoutable ennemi des Européens. Coutinho, qui était alors sur le point de repartir pour le Portugal, insista vivement pour avoir le commandement de cette expédition, et son rang, ainsi que l'amitié dont il avait donné des preuves à Albuquerque, rendait impossible d'écarter ses prétentions. La flotte arriva le 2 janvier 1510 devant Calicut, et comme les approches de la ville étaient défendues par des bois épais coupés d'étroits sentiers où les troupes ne pouvaient se déployer, il fut décidé en conseil de guerre que les deux généraux se partageraient les troupes et attaqueraient chacun séparément. Les soldats d'Albuquerque dormirent à peine pendant la nuit qui précéda l'attaque, tant ils étaient animés par l'approche du combat, et dès que le jour parut, il n'y eut plus moyen de retenir leur ardeur, ils se précipitèrent à la côte, et enlevèrent un palais fortifié sur lequel devaient porter, à cause de sa position, les premiers efforts des Portugais. Lorsque Coutinho, dont la marche avait été retardée par divers accidents, arriva avec ses troupes, il trouva la besogne faite. Irrité contre le vice-roi, il déclara qu'il ne se laisserait pas jouer ainsi dans l'attaque du palais principal, situé de l'autre côté de la ville. En vain Albuquerque essaya-t-il de se justifier, en vain conjura-t-il Coutinho de ne point s'engager dans la ville avant de s'être assuré une retraite, l'irritable officier ne voulut rien entendre. Traversant les rues étroites de Calicut, il parvint bientôt à la résidence royale, qui, comme d'ordinaire en Asie, formait elle-même une petite ville entourée d'un mur, la seule fortification régulière de la capitale. De plus, elle etait défendue par les meilleures troupes de la principauté; mais rien ne put arrêter l'ardeur de Coutinho et de ses soldats; i
bientôt forcé les portes et o
le palais avec ses dépendanc

Croyant sa victoire compl
tinho permit le pillage à ses
et lui-même il alla dans le
ments royaux chercher le re
les fatigues de la bataille. L
avaient été surpris, mais n
déroute; et peut-être n'avaien
les Portugais aller aussi loin
les attirer dans un piége. L
naïrs poussa un cri qui, répé
che en bouche sur un espa
sieurs milles, rallia bientôt
lui 30,000 hommes bien ar
solus. Ils tombèrent d'abo
corps d'Albuquerque qui o
ville avec ses troupes et pro
communications avec la flot
tait pas préparé à soutenir
que, et les Indiens, occupa
rasses des maisons et tous
avantageux, firent pleuvoir
de traits sur les Portugais,
barrassés dans les rues étro
ville, ne pouvaient ni avan
culer. Après avoir vu tombe
braves de ses hommes, leur
plus d'autre ressource que
le feu à la ville; puis, tandis
nemi se dispersait devant l
les Européens se replièrent
vaisseaux. Cependant Couti
vait avis sur avis de l'état e
affaires; mais, confiant
triomphe et plein de mépri
Indiens, il ne voulait pas
sages conseils d'Albuquerque
cependant, lorsque son col
tant retiré, toutes les forc
nemi se tournèrent contre l
ger devint trop pressant pou
possible de fermer plus long
yeux sur la réalité. Il fit
sortie et se battit comme u
palais fut livré aux flamm
troupes, enveloppées par
immensément supérieures,
rent qu'à regagner le riva
cette désastreuse retraite,
fut tué; en essayant de le
Vasco Sylveira et plusieurs
ficiers des plus nobles fa

tagèrent son sort. De Bar-
ıur 1,600 hommes, 80 fu-
00 blessés dans ce combat.
:, couvert lui-même de
ısta quelque temps insen-
a pour mort; emporté à
par les siens, il arriva
ırant à Cochin, où il fut
se rétablir.
t, ce triste début n'avait
l'ardeur du vice-roi. A
de ses blessures, il reprit
nt que jamais ses hardis
ınquêtes, et s'il n'osa plus
capitale du zamorin, il
ıdant à s'emparer de quel-
'ille, où ses compatriotes
établir définitivement, où
seraient en sûreté, et dont
uelque sorte sa base d'o-
ır les projets de colonisa-
:upaient. Timoia, pirate
le allié des Portugais, lui
ı.
est située sur une île de
ıilles de circonférence, si
peler île une pointe de
: du continent par un ma-
able en plusieurs endroits.
rtile, coupé de hauteurs
et presque suffisant pour
ıi-même à tous les besoins
: ville. Goa avait été con-
Mogols, et annexé d'abord
e de Delhi; mais ensuite,
s troubles de l'empire, il
: dans le sud plusieurs
ndants. Le souverain de
appelait le zabaïm, était
ant de ces divers princes.
Timoia apprit à l'amiral
e ce prince, occupé par la
plusieurs États de l'inté-
laissé sa capitale sans
éfense.
ue saisit avec empresse-
ture qui lui était faite, et,
moia, il arriva en rade de
:vrier 1510. Les forts qui
les approches ayant été
enlevés, et la flotte des
étant venue s'embosser
s de la ville, les habitants,
ı commerçants, commencèrent à songer sérieusement aux conséquences d'une prise d'assaut, surtout par un ennemi qui ne s'était jamais distingué par sa clémence. Ils envoyèrent donc une députation, composée surtout de négociants, qui convinrent de rendre la ville, à la condition que pleine protection serait accordée au commerce, et que les propriétés particulières seraient respectées. Albuquerque accepta le traité, et fut aussitôt mis en possession de la ville.

S'étant ainsi substitué au zabaïm, il prit aussitôt tout le train d'un potentat asiatique, envoyant une ambassade au Narsinga, et recevant de la plus gracieuse façon les envoyés de Perse et d'Ormuz près le prince de Goa. Mais bientôt il trouva que la position n'était ni aussi sûre, ni aussi agréable qu'il l'avait d'abord imaginé. Le zabaïm, en apprenant que sa capitale était au pouvoir des étrangers, abandonna tous ses autres projets pour les chasser. Il conclut aussitôt la paix avec ses ennemis, dont il détermina la plupart à faire cause commune avec lui contre les Européens, et parut, bientôt après, à la tête d'une armée de 40,000 hommes, sous les murs de sa capitale. Albuquerque, sans se laisser intimider, s'apprêtait à la repousser, lorsqu'il fut, à l'intérieur même, menacé par les siens de périls beaucoup plus formidables.

Dans ces lointains pays, il n'était pas alors facile de maintenir la discipline au milieu d'aventuriers comme ceux qui composaient les expéditions européennes; officiers et soldats ne se faisaient pas faute de critiquer les opérations et les projets de leur général. Il s'éleva donc au milieu même des Portugais un nombreux parti, qui prétendait qu'avec des troupes aussi peu nombreuses que celles d'Albuquerque, et sans aucun espoir de voir arriver prochainement des renforts, c'était folie de vouloir résister à une armée comme celle qui venait assiéger la ville, surtout lorsqu'on était entouré d'une population hostile, au milieu d'une ville immense dont les habitants

n'attendaient que l'occasion pour accabler les Européens. Ces craintes n'étaient certainement pas sans raison; mais l'audacieux Albuquerque refusa d'abandonner sans combat la magnifique proie dont il s'était emparé. Les séditieux, et ils étaient neuf cents, prétendaient qu'on ne pouvait pas sacrifier tant de braves gens à l'entêtement d'un seul homme, et ils formèrent un complot pour déposséder leur général du commandement. Mais Albuquerque connaissait leurs chefs; il les surprit dans une réunion secrète et les fit jeter en prison. Le reste demanda pardon, et l'obtint facilement.

Cependant le zabaïm avançait sur la ville. La principale espérance d'Albuquerque reposait sur les moyens qu'il avait de défendre les approches de l'île; toutefois, le canal qui la séparait du continent était si étroit et si peu profond, qu'il était loin de présenter à l'ennemi un obstacle insurmontable. Sur les points les plus exposés, Albuquerque plaça ses meilleures troupes, les couvrant par des murs et des retranchements. Le prince indou, repoussé avec perte dans ses premières tentatives pour enlever ces ouvrages, et désespérant presque du succès, résolut de faire une dernière tentative, à la faveur d'une de ces nuits sombres et orageuses qui signalent toujours le renversement des moussons. Dans la nuit du 17 mai, deux grands corps de troupes s'avancèrent sur deux points différents, et bien qu'ils ne réussirent pas à tromper la vigilance des Portugais, ils parvinrent cependant à pénétrer dans l'intérieur de l'île. Toute l'armée passa après eux, et commença aussitôt les opérations contre la ville.

Le vice-roi continua cependant à se défendre avec l'inébranlable fermeté qui le caractérisait; mais voyant l'ennemi aidé par des émeutes répétées à l'intérieur, aidé même par le mécontentement de ses officiers, qui recommençaient à murmurer contre lui, il fut contraint de se retirer dans la citadelle, assise sur un ruisseau qui assurait ses communications avec la flotte. Maître de la ville, le zabaïm attaqua aussitôt la citadelle. Coulan
bateaux chargés de pierr
ruisseau, il essaya de cou
munications des Portugais,
d'un autre côté, il tentait
reprises d'incendier leurs
Albuquerque, trop faible p
à ce système d'attaque,
contraint d'évacuer la cit
déjà c'était une opération
l'exécuta cependant avec a
gueur que de succès. Ayan
tous ses canons, ses muni
approvisionnements, il pa
troupes par une nuit obsc
lieu du plus profond sile
même il s'embarqua le derr

Ainsi forcé de reprendre
buquerque, loin de se lais
ne songeait qu'à faire que
d'éclat qui pût relever l'hon
armes et le moral de ses so
nemi avait établi à Pang
Goa, un grand camp retra
avait souvent expédié des
armés pour inquiéter les
Albuquerque se dirigea au
côté, en débarquant au poi
avant d'avoir été aperçu, i
le camp des Indous avec
bruit de tambours, de tr
de mousqueterie, que l'enne
s'enfuit aussitôt, laissant
mains des Portugais un gr
de canons et d'immenses a
nements.

Quelques jours après, i
le zabaïm préparait une flo
teaux armés contre lui, A
envoya aussitôt à leur renc
ques-uns de ses navires
par son neveu Antonio N
zabaïm vint en personne au
Portugais, à la tête de t
bien armées; mais après
opiniâtre il fut forcé de se
côte. Des ouvertures de pa
conséquence de cette déf
Albuquerque refusa d'y ré

Ces succès ayant abaissé
l'ennemi et relevé le coura
tugais, le vice-roi conduisi
Cananor, où elle reçut d
considérables qui décidèren

[redacted]

r une nouvelle attaque sur it que la saison le permet- érait cette fois être plus irtout à cause de la guerre e recommencer entre le roi i et le zabaïm, dont les for- se trouver occupées. Ce- mme il n'avait pas plus de péens et de 300 soldats in- était encore une entreprise que d'attaquer une grande itale défendue par une gar- esque 10,000 hommes. On uter à ses fortifications du terre un grand mur d'en- un fossé; et du côté de la ande estacade, derrière la- timents de l'ennemi étaient toute sécurité. Cependant le de la ville, Albuquerque ussitôt à donner l'assaut. Il s troupes en deux corps, nduit par lui-même, devait côté du nord, et l'autre du Celui-ci, conduit par Limas fficiers d'élite, eut bientôt iemi qui voulait s'opposer ment, et le poursuivant les reins, les Portugais ar- même temps que lui aux ville. La porte allait se fer- fuyards, lorsque Fernando en travers une forte pièce les Portugais entrèrent en s que les Indous. Ceux-ci ontinuèrent à se défendre e dans les rues, dans les surtout dans le palais du ssé de ce poste, l'ennemi une hauteur voisine, et il e six heures de combat r la victoire.

e cette importante place, e mit tous ses soins à y établissement permanent ys. Il voulait en faire un ion toujours sûr pour les ugaises, de ravitaillement te en cas de désastre, un ffranchir de l'alliance tou- re du prince indigène; en voulait faire de Goa la n nouvel empire asiatique. reçut des ambassadeurs, qu'il étonna par le déploiement d'une magnificence inconnue même dans l'Inde; il les surprit par les immenses fortifications, par les utiles ouvrages qu'il y fit aussitôt construire. Il cherchait à attacher les naturels à la cause de son gouvernement, et dans ce but il employa un expédient au moins singulier. Ayant fait des prisonnières, dont quelques-unes appartenaient aux meilleures familles du pays, il les traita d'abord de la façon la plus honorable, et ensuite il entreprit de les marier à ses officiers, et quelquefois sans trop consulter le goût des parties. De Barros compare cette manière de cimenter la puissance des Portugais à celle qu'employa Romulus pour peupler sa ville naissante. Il va sans dire qu'on faisait aux belles captives une nécessité absolue d'embrasser le christianisme, et ce n'était pas chose très-difficile à obtenir d'elles, car, à Goa, les préjugés de caste sont beaucoup moins violents que dans aucune autre ville de l'Inde. Après avoir fait quelques-uns de ces mariages, le vice-roi témoignait aux nouveaux couples une faveur toute particulière, et ordinairement il donnait quelque bel emploi au mari. Les principales familles du pays voyant tout l'avantage qu'elles pouvaient tirer de ces alliances, finirent par s'y prêter très-volontiers. On raconte même à ce propos une aventure assez bizarre. Un soir où plusieurs de ces mariages se célébraient ensemble par une grande fête que le vice-roi donnait aux époux, les lumières s'éteignirent tout à coup, et, au milieu de l'obscurité où tout le monde était plongé, il survint de singulières méprises. Le lendemain matin au point du jour, on voulut d'abord chercher à se reconnaître; mais, toute réflexion faite, on jugea qu'il valait mieux pour chacun s'en tenir au lot que le hasard lui avait adjugé.

Après avoir réglé les affaires intérieures de son gouvernement, Albuquerque reprit ses anciens projets de conquêtes. Deux points surtout occupaient son esprit : Ormuz, le riche entrepôt du golfe Persique, qu'il avait déjà conquis une fois; et Malacca, con-

sidéré alors comme la clef des régions et des îles les plus éloignées de l'Asie. Malacca obtint d'abord la préférence. Bien que située sur la côte d'une péninsule aride, la capitale de ce royaume jouissait alors d'une incroyable prospérité, due à sa position qui en faisait le centre où venait aboutir tout le commerce entre l'Indoustan, la Chine et les îles de l'archipel indien, c'est-à-dire le commerce qui fait aujourd'hui la richesse de Singapore. Albuquerque s'y rendit avec une petite escadre, sur laquelle étaient embarqués 800 Portugais et 600 soldats indiens, qui venaient combattre une garnison composée, dit-on, de plus de 30,000 hommes. On commença d'abord par négocier, et par déclarer des deux côtés qu'on ne désirait rien autant que la paix; mais il était évident qu'une expédition de ce genre ne pouvait pas avoir d'autre issue qu'une issue guerrière. Les gens du pays, aidés par de puissantes machines en bois, par le canon et par une composition de matières combustibles dont ils avaient le secret, firent une vigoureuse résistance; mais l'intrépidité d'Albuquerque et de ses soldats triompha de tous les obstacles. Ayant chassé la garnison indigène, et maître de la ville, il commença aussitôt la construction d'un fort avec le debris de son palais, et il en organisa le gouvernement dans cet esprit de fermete et de conciliation qui était la base de sa politique. Il ouvrit ensuite des négociations avec Siam, Java, Sumatra, d'où les écrivains portugais prétendent même qu'il reçut des ambassades.

Pendant qu'il était occupé de cette expédition, le zabaïm avait rallié ses forces, et, à la tête d'une nombreuse armée, il avait penetré dans l'île sur laquelle Goa est construit; il y avait même élevé un fort nommé Benaster, et serrait la ville de tres-près. Arrivant à la tête de renforts considerables qui lui venaient d'Europe, Albuquerque força d'abord l'ennemi à lever le siége; mais il fut plusieurs fois repoussé avant de pouvoir le forcer à évacuer le Benaster, avant d'établir définiti-

vement la suprématie ...
sur la petite île de Goa, q...
encore appartient à la ...
Portugal.

Le vice-roi reprit ensu...
de conquête; mais d'ab...
dans deux tentatives su...
Aden, qui était alors l'ent...
merce de la mer Rouge ...
redeviendra peut-être en...
des Anglais, qui s'en son...
puis 1839. Repoussé de ...
para un nouvel armemen...
dérable que les précédent...
de 1,500 Européens et d...
indous il mit à la voile ...
dont le prince n'osa pas ...
prendre de lui résister, ...
de construire un fort pr...
tale. Après s'être acquit...
avec sa vigilance ordinai...
que exigea qu'on transp...
nouvel établissement to...
qui armaient les rempar...
Le malheureux prince fut ...
d'y consentir, et le fame...
vint ainsi un établisseme...
triomphe qui ne laissait ...
rien à désirer à l'ambi...
dans cette partie du mon...
désormais établi par la ...
politique le pavillon de s...

Mais alors sa brillante ...
prochait de sa fin : il était ...
parvenu à la vieillesse, ...
ébranlée par tant de trav...
çait à donner des inquiét...
tant malade, il voulut ...
Goa, et en longeant la ...
bay il y apprit des nou...
frappèrent au cœur. Une ...
arrivait du Portugal, co...
Lope de Soarez, un des ...
détestait le plus, et qui ...
vice-roi à sa place. De n...
ciers étaient nommés au ...
ment des navires et des f...
étaient connus pour être ...
Sa puissance et son crédi...
nés. Les écrivains portu...
chent toujours tout ce q...
tache à la gloire de leur ...
apprennent pas les motif...
le déterminer à sacrifier a...

avait conquis un em-
s, ni aucune marque
'enaient adoucir cette

š à mort. Faible, épui-
n voulut lui persuader
nt de ses officiers pou-
les moyens de résister
ı maître ingrat et de
ctorieux sur les mers
être se laissa-t-il aller
dangereuse tentation;
ɔurs de réflexion la lui
, et il ne songea bien-
ısevelir dans la tombe
:. Vivement agité, re-
pèce de nourriture et
s, appelant la mort
:, il allait s'éteindre,
rsuada d'écrire au roi
nander son fils. Voici
tte fière épître :
e sentant près de mou-
à Votre Majesté cette
ıutes les lettres que je
dant la longue période
j'ai eu l'honneur de
ans votre royaume j'ai
m de Braz de Albu-
je prie Votre Majesté
i bien que le méritent
ɪervices de son père.
aires de l'Inde, elles
:s-mêmes et pour elles

allait mourir avant
, il recouvra le calme
ur tourner toutes ses
autre monde où il al-
barque légère envoyée
amena à ses côtés le
qui lui administra les
l'église et reçut son
e 16 décembre 1515.
rapporté en grande
ù sa mort fut un su-
ersel et pour ses com-
les indigènes, dont il
ffection.
ɪmpire portugais dans
ɔarvenu au faîte de sa
ɪes points éloignés sur
et sur celle de Coro-
ut ce qui y fut encore

ajouté. S'il faut en croire l'emphatique Faria y Sousa, l'empire portugais s'étendait depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la frontière de la Chine, sur une étendue de côtes de plus de 12,000 milles. Mais c'est une phrase qu'il est impossible de prendre au sérieux, quand on songe que sur tout cet immense espace les Portugais n'ont jamais compté plus d'une trentaine de comptoirs. Le plus souvent, pour ne pas dire toujours, ils ne possédaient pas un pouce de terrain au delà des murs de leurs forteresses. Leur véritable empire, c'était l'Océan, où leurs vaisseaux, mieux armés et mieux équiqués qu'aucuns de ceux des puissances asiatiques, étaient presque toujours et à peu de frais victorieux. Cette espèce de gouvernement, auquel la possession presque exclusive du commerce entre l'Inde et l'Europe donnait du prix, leur resta pendant plus d'un siècle. Leur histoire pendant toute cette période c'est celle de leurs luttes contre les indigènes, à qui l'intolérance de leur esprit religieux inspira bientôt une vive inimitié contre eux. Ces luttes, dont le résultat ordinaire était de remettre les deux parties dans la position où elles se trouvaient avant le combat, sont trop monotones et trop peu intéressantes pour que nous devions en faire le récit. A peine si elles fournissent quelques faits qui méritent d'être rapportés.

En 1536, Nuno de Cunha, alors gouverneur général, obtint la permission d'ériger un fort près de l'importante ville de Diu, dans une position à la vérité très-favorable pour le commerce, mais qui mettait ses compatriotes en contact avec les importants royaumes de Cambay et de Gouzerat. Bader, souverain de Cambay, et qui d'abord avait accueilli les Portugais avec empressement, ne tarda pas à devenir leur ennemi. Dans une visite qu'il fit à l'établissement européen, un combat s'engagea, où lui-même et quelques officiers portugais furent tués. Sylveira, qui prit ensuite le commandement de la place, fit les plus grands efforts pour justifier ses compatriotes aux yeux des

indigènes, et parut d'abord y réussir; mais il était resté de cette malheureuse affaire des ferments de discorde qui portèrent leurs fruits. La querelle fut envenimée par Khodja-Zofar, chef maure, qui s'était d'abord porté pour l'ami des Portugais, et ensuite était devenu leur plus dangereux ennemi. Il réussit à faire lever dans le Gouzerat une grande armée, que le gouverneur de l'Égypte, Soliman Pacha, devait, par ordre du Grand Seigneur, appuyer de toutes ses forces. Il partit en effet de Suez avec soixante-dix galères, portant 7,000 hommes de débarquement des meilleures troupes turques, et un immense matériel d'artillerie. A son débarquement il fut rejoint par plus de 20,000 hommes du Gouzerat, et, dans les premiers jours de septembre 1538, il vint mettre le siége devant le fort des Portugais. Sylveira n'avait avec lui que 600 hommes, dont la plupart encore étaient malades; et par suite d'un interrègne dans le gouvernement il ne pouvait espérer de secours de Goa. Il se prépara cependant à résister avec courage, et le siége qu'il soutint est regardé comme l'épisode le plus glorieux de l'histoire des Portugais en Asie. Les femmes elles-mêmes y rivalisèrent de courage et d'enthousiasme avec l'autre sexe. Doña Isabella de Vega assembla les femmes enfermées dans le fort, et les engagea, puisque tous les hommes étaient employés à porter les armes, à entreprendre de réparer elles-mêmes les brèches faites par le feu continuel de l'ennemi. Anna Fernandez, la femme d'un médecin, courait de poste en poste sous une grêle de balles pour encourager les soldats; et son fils ayant été tué sous ses yeux, elle enleva elle-même son corps de la mêlée, puis retournant sur le théâtre du combat elle y resta jusqu'à la fin, et seulement alors songea à ensevelir son malheureux fils.

Plusieurs assauts avaient été repoussés: mais la garnison était alors réduite de moitié, et les survivants étaient si épuisés, qu'il ne semblait pas possible qu'ils pussent plus longtemps continuer leur défense. De leur côté, les assiégeants, exaspérés d'une
si opiniâtre, décidèrent de
fort désespéré. Ils commen
bord par remettre leurs gal
comme s'ils se préparaient
siége, puis à minuit le sig
taque fut tout à coup do
vinrent en courant applique
les pour l'escalade sur le
prolongeait du côté de la m
nison prit aussitôt les armes
au-devant de l'ennemi; m
sulmans attaquaient avec ta
qu'à la fin ils pénétrèrent da
Toutefois ils furent encore
par des prodiges d'incroya
et perdirent, dit-on, 1,50
tués ou blessés dans ce der
La victoire avait coûté che
tugais; il ne leur restait p
hommes en état de faire le
Sylveira se laissait aller aux
prévisions, lorsqu'à sa gr
vit que c'était le dernier eff
nemi. Soliman, ignorant,
probabilité, la position dé
ses adversaires, leva l'anc
vembre, et repartit avec to
pour l'Égypte.

Khodja-Zofar, qui étai
tout-puissant dans le Gou
servait encore l'espoir de la
Sept ans plus tard, il par
une armée presque aussi c
que la première, et revint
siége devant le château de
fendu par don Juan Mascar
une garnison de 210 hom
ment. Avec sa petite troup
verneur défendit vaillamme
te. Le roi de Cambay, qui
au siége, bien persuadé de v
le château, fut si effrayé d
qui pénétra dans sa tente e
ses officiers à côté de lui, q
incontinent, laissant à ses
soin de poursuivre le siége.
jours après, Zofar eut la t
tée par un coup de canon;
fils Roumè-Khan avait hérit
sévérance de son père et d
contre les chrétiens. Malgr
avec laquelle les assiégés
poussé toutes les attaques, l

t éclaircis, et déjà ils com-
à souffrir de la famine, lors-
de Castro leur amena des
et un renfort de 400 hom-
ces troupes furent de peu
iyant voulu tenter une sor-
ire parade de leur courage,
: repoussées avec perte dans
nfin, en octobre 1545, le
ce-roi, don Juan de Castro,
us vaillants officiers portu-
ı, mais avec des renforts si
es qu'il put aussitôt prendre
contre l'ennemi. Il péné-
n camp, le força à accepter
et le repoussa jusque dans
lui faisant subir des pertes
Dans une sortie que les mu-
ulurent encore tenter avec
mes, de Castro les battit
e fois et les poursuivit avec
ur, qu'il pénétra avec eux
e, et s'en empara. Malheu-
il ternit sa gloire en la li-
illage et à la fureur de ses
suite il retourna, le 11 avril
, où il fit une entrée triom-
mpagné de corps de musi-
e couronnée de laurier, et
ter derrière lui l'étendard
mbay, trophée de ses vic-
rues étaient tendues d'étof-
, semées de fleurs, remplies
qui faisait retentir l'air de
ations. En apprenant la nou-
tte orgueilleuse cérémonie,
itherine fit, dit-on, la re-
e si son général s'était battu
iincu comme un chevalier
l avait triomphé comme un

ro ne conserva le titre de
: depuis 1545 jusqu'à 1548;
mps lui suffit pour établir
t sa réputation, et faire
: nom portugais sur toutes
e l'Inde. Il semble qu'il ait
lé pour le service de son
ès-désintéressé, car après
é un poste aussi lucratif il
ns une extrême pauvreté.
, les effroyables barbaries
isa, bien qu'elles ne lui aient
reprochées par les histo-
riens de son temps et de son pays, doivent sans doute ternir sa gloire aux yeux des nations modernes.

La position la plus critique où les établissements portugais de l'Inde se soient jamais trouvés placés, se présenta en 1570, sous le gouvernement de don Louis de Ataide. Adel-Khan et Nizam-oul-Moulk, deux officiers distingués du Mogol, firent alliance avec le zamorin, et s'unirent dans la ferme intention de consacrer tous leurs moyens à chasser les Européens des côtes de l'Inde. Le siége de Goa, la plus importante des opérations des alliés, fut entrepris par Adel-Khan, et pour y réussir il y mena toutes ses troupes, estimées à 100,000 hommes, qu'il commandait en personne. Cette armée mit huit jours à franchir les défilés des Ghâts, puis vint établir sous les murs de la ville son camp, qui, disposé avec cet ordre admirable dans lequel les Mogols excellaient, présentait l'aspect d'une vaste et magnifique cité. Le vice-roi surpris, en apparence du moins, n'avait pas dans Goa plus de 700 soldats, auxquels il joignit 1,300 moines et esclaves armés. En arrêtant le départ d'une flotte qui mettait à la voile pour l'Europe, il aurait pu renforcer sa petite troupe d'environ 400 hommes; mais il refusa intrépidement cette ressource. Il ne voulait pas, disait-il, prendre la responsabilité des inquiétudes qu'on ressentirait dans la métropole, si l'on ne voyait pas arriver les vaisseaux. L'ennemi commença d'abord par vouloir pénétrer dans l'île. Vaines tentatives; non-seulement don Luis les repoussa, mais, ayant reçu quelques petits renforts, il fit de nombreuses sorties, dans lesquelles ses troupes se conduisirent avec leur courage, et il faut dire aussi avec leur cruauté ordinaire. Après avoir tué dans les combats beaucoup de monde à l'ennemi, on envoyait en ville des charretées de têtes, pour soutenir par cet effroyable spectacle le courage des habitants. Après deux mois d'attaques inutiles, Adel-Khan commença à désespérer du succès de son entreprise, et même il ouvrit des négociations avec

le gouverneur. Mais comme chaque parti faisait tous ses efforts pour dissimuler son désir de voir finir le siége, comme chacun, au contraire, affectait une confiance excessive, la négociation ne fit que de très-lents progrès.

A diverses reprises, Ataide reçut des renforts : 1,500 hommes en une fois des îles Moluques qui le rendirent si fort, que l'ennemi ne pouvait plus conserver aucun espoir de réussir. Cependant le général mogol ayant remarqué un point, qu'à cause sans doute de sa force naturelle on gardait moins soigneusement que les autres, résolut de tenter un dernier effort pour pénétrer dans les lignes des assiégés. Le 13 avril, Soliman-Aga, capitaine de ses gardes, attaqua le point en question avec tant de vigueur et de rapidité, qu'en dépit de la plus héroïque résistance il pénétra dans l'île avec une partie des siens. Mais les Portugais s'étant ralliés, prirent à leur tour l'offensive, et tuèrent ou mirent en déroute les Mogols. Adel-Kan, qui du haut d'une colline assistait a la défaite de ses troupes, se sentit découragé. Dès lors le siége ne fut plus conduit qu'avec mollesse; cependant l'orgueil du Mogol ne voulait pas céder, et ce ne fut que quelques mois plus tard, vers la fin d'août, qu'il leva le siége et se retira après avoir perdu dans cette infructueuse tentative plus de 12,000 hommes.

De son côté, Nizam-oul-Moulk, pour remplir les obligations qui lui étaient imposées par le traité d'alliance, était venu avec une armée aussi considérable que celle d'Adel-Khan attaquer Châl, établissement alors important dans le voisinage de Bombay. Les moyens de défense de cette place semblaient encore plus exigus que ceux de Goa; elle était complétement située sur le continent, défendue par un petit mur en terre avec un fort qui n'était pas beaucoup plus qu'une maison ordinaire. Aussi conseillait-on au gouverneur général de retirer ses troupes de cette position, sans même essayer de la défendre; mais il repoussa ces conseils pusillanimes, et Luis Freyre d'Andrada, qui com
dans la ville, ayant reçu quelq
forts qui portèrent sa garnison
hommes, entreprit de supplé
ce qui lui manquait d'ailleur
courage et le génie. Après
tentatives malheureuses pour
la place d'un coup de main,
ouvrit une batterie régulière
tée de 70 pièces de canon.
d'un mois la ville avait cons
ment souffert, le mur d
était presque complétement r
et l'ennemi faisait successiv
siége de chaque maison, ch
forteresse, et défendue ave
vive obstination par les assié

Un jour les Mogols, ayant
assaut général, pénétrèrent
ville par divers points; mais
partout repoussés avec des pe
considérables pour eux. U
fois, obligés d'évacuer une m
Portugais y avaient préparé
qui, malheureusement, prit
tôt et leur enleva 42 homm
autre maison fut défendue pe
semaines, et une autre pen
un mois. Au commencement
le siége durait depuis six
assiégeants y avaient déjà p
sieurs milliers d'hommes lor
rent des ouvertures de négo
qui ne produisirent aucun
Le nizam recommença donc
avec plus de vigueur que jan
emporta successivement le c
Saint-Dominique, les maison
Alvarez et de Gonzalo Me
voulut alors donner un derni
mais qui serait décisif. Le
toute l'armée des assiégeants
pita, en poussant des cris
sur les debris des fortificatio
Portugais défendaient encor
que fut terrible : à plusieur
l'ennemi planta ses drapeau
remparts, et sembla sur le
s'emparer définitivement de
mais cependant, en dernier
la bravoure et la discipline d
péens finirent par triomphe
néral des Mogols continua
jusqu'à la nuit, et ensuite o

qui se termina par un traité
fensive et défensive.
rin, de son côté, avait
de zèle à remplir les obli-
lui étaient imposées par
traité. Voyant les Portu-
le près par les deux autres
il avait offert de renoncer
it demandé à conclure un
é. Mais, jusque dans cet
il, d'Ataide avait dédaigné
paix au prix de conces-
iantes; il avait fièrement
a puissance du prince, se
· son talent et sur le cou-
compatriotes pour faire
es dangers accumulés sur
zamorin avait alors envoyé
oupes au nizam, et lui-
t venu mettre le siége de-
de Châl, situé à environ
le Calicut. Mais cette place
fendue aussi vaillamment
es; sa garnison avait été
t le zamorin fut obligé de
nteusement.
te ligue formidable, où
ies les plus grandes puis-
Inde méridionale, vint se
résultat contre les talents
ur portugais et le courage
rs.
ces brillants exploits, les
ortugal, pendant tout le
zième siècle, conservèrent
sions sur les côtes, et leur
sur les mers de l'Inde.
l'époque où l'esprit d'en-
bla s'évanouir chez eux,
m et la puissance morale
t acquis ne permirent pas
s de secouer le joug. Mais
1600 parut dans les mers
nouvel ennemi beaucoup
ble qu'aucun de ceux qu'ils
qu'alors rencontrés dans
lu monde. Les Hollandais,
désespoir par la tyrannie
II, s'étaient révoltés con-
e, et, après une lutte lon-
ite et glorieuse, ils avaient
parmi les États indépen-
urope. Même avant d'être
i cette qualité par les autres États, ils avaient déjà la réputation d'être la première puissance navale du monde. A l'étroit sur un territoire peu fertile, et voyant leur population augmenter sans cesse par la multitude de réfugiés qui venaient chercher chez eux le double bienfait de la liberté civile et religieuse, ils se sentaient poussés, comme par la nécessité, à demander la richesse et même des moyens de subsistance à l'Océan. L'heureuse situation de leurs côtes, également favorable pour la pêche et le commerce, leur avait permis de faire, dans cette branche de l'industrie humaine, des progrès qui atteignaient alors à des résultats inconnus jusque-là dans l'histoire des temps modernes. Un peuple qui dirigeait de ce côté son activité ne pouvait manquer de songer bientôt au commerce de l'Inde, auquel on a toujours attribué, mais surtout alors, une importance imaginaire. Toutefois ils n'étaient pas, dès le principe, préparés à combattre les flottes d'Espagne et de Portugal qui défendaient l'approche des mers de l'Inde. Les Hollandais essayèrent d'abord de tenter un passage en Asie par le nord, entreprise que l'imperfection des connaissances géographiques d'alors ne faisait pas regarder comme impraticable. Trois expéditions successives partirent donc pour tenter l'aventure, et leur peu de succès servit du moins à prouver que si ce passage existe, il ne peut être d'aucune utilité pratique à la navigation commerciale.

Il était donc impossible de faire concurrence aux Portugais autrement qu'en suivant leurs traces par le cap de Bonne-Espérance; les Hollandais s'y résolurent hardiment. Les renseignements nécessaires leur furent donnés par Cornelius Houtman, qui était allé les recueillir dans un long séjour à Lisbonne. Le gouvernement de cette capitale, inquiet de ses actives démarches et soupçonnant sa curiosité, l'avait jeté d'abord en prison, d'où il ne put sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Grâce cependant à ses instructions, les Hollandais, en

trois mois, équipèrent une escadre de quatre bâtiments bien armés et pourvus de tous les objets nécessaires au commerce. Houtman, qui commandait l'expédition, mit à la voile pendant l'automne de 1596, et après un fatigant voyage, mais sans cependant avoir rencontré d'obstacles considérables, il arriva en vue de Bantam dans l'île de Java. D'abord il fut très-bien accueilli et parfaitement traité, mais ensuite, s'étant pris de querelle avec le roi du pays, il fut encore fait prisonnier, mis aux fers, et n'obtint sa liberté qu'en sacrifiant une partie de sa cargaison. Il retourna alors en Europe, où il fut reçu en triomphe; il avait montré aux Hollandais le chemin et la possibilité de conduire une flotte dans ces parages lointains et de la dérober aux coups de l'ennemi. La compagnie formée pour la première expédition, renforcée par les capitaux d'une seconde qui se fonda au retour de Houtman, renvoya, dans les premiers mois de 1599, sous son commandement et celui de Van Neck, une nouvelle expédition qui ne comptait pas moins de huit navires. Ils atteignirent heureusement les côtes de Sumatra, où ils réalisèrent presque aussitôt leurs cargaisons avec des bénéfices considérables, si bien que Van Neck avait ramené l'année suivante, dans le port d'Amsterdam, quatre navires chargés d'épices.

Ces heureux débuts encouragèrent les Hollandais. Plusieurs compagnies nouvelles s'établirent. Les résultats de leur émulation furent tels qu'en 1600, cinq ans à peine après que le pavillon hollandais avait franchi le Cap, quarante de leurs navires, jaugeant tous de quatre à six cents tonneaux, partirent pour les voyages de l'Inde. L'activité des Hollandais, leur exactitude avait alors presque supplanté les Portugais dans le commerce de ces parages. Jusque-là ils avaient soigneusement évité toute cause de collision, s'abstenant de visiter les lieux fréquentés par leurs navires; mais avec le succès, et en sentant grandir leurs forces, ils songèrent à expulser leurs rivaux. Ils em
tous les moyens pour excit
contentement des naturels,
mêmes commençaient à voi
Portugais s'occupaient plus
quête que de commerce, et
étaient vivement irrités de
lent esprit de prosélytisme
C'est ainsi que les Malais, en
main et aidés de quelques v
hollandais, s'emparèrent un
surprise, du fort d'Achin e
sacrèrent toute la garnison
dernier homme. Les Portug
rent de même plusieurs de
blissements dans les Moluqu
qu'au contraire les Holland
naient chaque jour plus puis

Philippe II, qui à la mo
Sébastien s'était emparé d
ronne du Portugal, ne po
sans irritation ses sujets
ces magnifiques possessions
sés par les armes d'une pr
belle que sa tyrannie avait p
résistance, dont ses fautes a
une grande puissance mariti
appris que l'on attendait en
le retour d'un grand convoi
il fit armer secrètement tre
navires de guerre, avec l'or
sir au passage la flotte h
Près des îles du cap Vert,
espagnole rencontra huit na
landais qui se rendaient da
commandés par Spilbergen
lui-ci, par son courage et
de ses manœuvres, réussit à
les assaillants, et arriva d
sans avoir de grandes perte
ter. Ce premier essai semble
le dernier que fit Philippe II
ter par mer contre la puiss
sante des Hollandais; c'est
surtout qu'il voulut les ac
l'on sait le peu de succès de
guerres qu'il leur fit. Il s
dès lors de rendre des édit
interdisaient, sous les peine
sévères, de venir faire le
dans aucune des possessions
les. Cependant les Portugais
aidés par les Espagnols des
nes, continuèrent pendant

re à faire la course sur les
landais; mais ceux-ci fini-
expulser de toutes les îles
n 1605, ils renforcèrent
lans les mers de l'Inde de
vires armés en guerre et
x mille hommes de bonnes
ec ces forces, ils attaquè-
sirent successivement tous
ments de leurs rivaux dans
mboine et de Timor, pre-
les navires qu'ils rencon-
établissant leur suprématie
rs de l'Inde.
tait plus aux Hollandais
rer de Malacca, dont les
vaient fait le chef-lieu de
sements indo-chinois. L'a-
ief conduisit sa flotte de-
e; mais elle était si bien
le recevoir, qu'après plu-
ines d'efforts vigoureux,
es, il abandonna l'entre-
fut sa surprise lorsqu'en
à Amboine il s'y vit reçu
canon, et aperçut le pa-
gnol sur les remparts du
évolution avait été opérée
s navires des Philippines,
nt de son absence, s'é-
sur ces îles importantes,
nt réduites sans peine, car
laissées presque sans dé-
lief était d'abord décon-
prenant confiance dans la
es soldats, il débarqua à
ttaqua le fort et l'emporta
passant toute la malheu-
son au fil de l'épée. Encou-
succès, il passa sur les
et, en moins de deux mois,
conquises pour les Provin-

temps après, les Hollan-
le projet d'un établisse-
l'île de Ceylan. En 1605,
rent, sous le commande-
eert, une expédition qui
comme toujours, par être
t reçue. Mais bientôt après
une promesse solennelle
aite au roi du pays, et s'é-
t à la cour avec la hauteur
patriotes commençaient à
prendre partout, de Weert fut arrêté et mis à mort à coups de sabre. Ses braves compagnons, qui, malgré la disproportion du nombre, eurent l'audace de vouloir le venger, ne purent que partager son sort. Toutefois, le dénoûment tragique de cette aventure ne découragea pas le gouverneur général Bort, qui, attribuant uniquement le désastre de Weert à ses coupables violences, envoya à Ceylan une nouvelle expédition sous les ordres de Marcellus Boschkouveur, officier aussi habile que brave. Il arriva juste au moment critique où les Portugais, partis avec des forces considérables de leur principal établissement de Columbo, serraient de si près la capitale du Radja que celui-ci désespérait presque de pouvoir leur résister plus longtemps. L'officier hollandais, en dirigeant les opérations des Candiens et leur fournissant le secours de ses soldats, remporta une victoire complète au bénéfice du Radja. Celui-ci, par reconnaissance, lui permit aussitôt de fonder un établissement dans les circonstances les plus avantageuses. Toutefois, ce fut seulement en 1656, après une longue et sanglante lutte, que les Hollandais triomphèrent définitivement de leurs rivaux. Cette année-là, Columbo capitula après un siége de sept mois, et les Portugais furent complétement expulsés de l'île de Ceylan.

Quant à la rivalité de l'Angleterre et de la Hollande dans les mers de l'Inde, il ne peut en être question dans ce chapitre, et nous en parlerons quand nous ferons l'histoire des établissements anglais.

Devenus ainsi les maîtres de l'archipel Indien, les Hollandais voulurent construire une ville qui devînt la capitale de leurs conquêtes asiatiques, le centre de leurs affaires politiques et commerciales. Ils firent choix d'un emplacement situé à l'extrémité occidentale de la côte nord de Java, situation heureuse qui commande la route des îles aux épices, et communique facilement avec Sumatra, Borneo et Célèbes. Ils l'appelèrent Bata-

via, de l'ancien nom du pays. C'est encore aujourd'hui une ville riche et florissante, mais malheureusement très-insalubre pour les Européens.

Les Hollandais firent encore de nouveaux efforts pour s'emparer de Malacca; toutefois ils n'y réussirent qu'en 1640, après un siége très-laborieux. Sur le continent même de l'Inde, le véritable ennemi des Portugais, ce fut l'Angleterre, qui n'eut pas longtemps à lutter avec eux. Malgré leur influence à la cour du Mogol, ils furent bientôt supplantés à Surat, et autres ports du Gouzerat, par cette nouvelle rivale. Une expédition faite de concert par les Anglais et Shah-Abbas de Perse leur enleva Ormuz, tandis que l'iman de Mascat, de son côté, les a chassés de la plupart de leurs possessions sur la côte d'Afrique. Aujourd'hui, Goa et Mozambique, tous les deux pauvres, sans commerce, ruinés, représentent tout ce qui reste de l'empire fondé par le grand Albuquerque.

CHAPITRE VIII.

PREMIERS VOYAGES ET COMMENCEMENT DES ÉTABLISSEMENTS ANGLAIS DANS L'INDE.

Dès les premiers temps où l'esprit d'aventure et de commerce maritime s'éveilla en Angleterre, le commerce de l'Inde y fut regardé comme une source inépuisable de richesses. Les espérances extraordinaires qu'on fondait sur ce sujet étaient, sans aucun doute, mêlées de beaucoup d'illusions. Une économie politique plus éclairée semble avoir démontré, depuis lors, que l'agriculture et l'industrie sont des sources bien autrement fécondes de prospérité que toute espèce de négoce; que le commerce intérieur, avec ses prompts retours, est beaucoup plus productif que le commerce avec l'étranger; que le commerce avec des pays voisins enrichit bien plus une nation que le commerce avec des pays éloignés; enfin, qu'un commerce dont le marché est situé à l'extrémité du globe ne peut jamais qu'employer l'excédant des capitaux d'un pays déjà riche. Cependant, il était de
circonstances qui, à ce débu
rope dans la carrière du n
taient un lustre particulier s
merce de l'Inde. Les princi
duits qu'on importait de
étaient des étoffes plus bell
riches que toutes celles qu'
quait alors dans l'Occident,
ler des diamants, des perles
joux, et des épices les plus
aux sens. La grande échell
quelle s'y faisaient les opéra
fortunes considérables qui
saient de temps à autre, do
ce commerce une apparence
deur qui ne se retrouvait pa
train ordinaire du comme
péen. Tout, jusqu'au mysté
gnement des pays sur lesque
çaient les spéculations, jusqu
titude et à l'aventure dont ell
enveloppées, les rendait pl
santes pour l'esprit hardi et
nant du seizième siècle.

Peut-être devons-nous ra
qu'il existe quelque souve
voyage fait dans l'Inde, à un
beaucoup plus éloignée. Hal
deux passages des chronique
laume de Malmesbury, où il
mé que, dans l'année 883, l
fred envoya dans l'Inde Si
évêque de Sherburn, avec m
offrir de sa part de riches p
tombeau de saint Thomas. S
selon le récit du chroniqueu
bonne fin cette périlleuse e
et revint en Angleterre avec
cargaison de pierres précieus
pices, produits de cette céléb
On ajoute qu'au temps où l
que fut écrite, on conserva
dans l'église de Sherburn
objets rapportés par le pieu
Une telle mission était dig
grand monarque, dont les v
en avant de son siècle, étai
doute beaucoup plus éclairée
les qui lui sont prêtées par l
queur. Cependant il est fort
sur un pareil temoignage, d'
comme un fait certain que ce
pèlerinage ait été accompli à

question. Sans nier absolu-
ait, il est permis de croire
mus n'alla pas plus loin que
ientale de la Méditerranée,
comme aujourd'hui, comme
venait aboutir l'un des rayons
rce de l'Inde.

u règne d'Édouard VI, et
celui d'Élisabeth, que date
pement commercial et ma-
l'Angleterre. Jusque-là, les
lui étaient supérieurs dans
; les Italiens, et encore plus
Espagnols et les Portugais,
vigation. Ces deux peuples,
dmirable période de gloire,
ouvrir le champ des grandes
s, et ils étaient prêts à dé-
toute leur puissance, qui
le alors, les empires qu'ils
e conquérir. Les Anglais,
uvelle carrière où ils al-
ncer, n'avaient pas seule-
indre les périls des longues
, mais aussi la vigoureuse
des deux peuples qui se dis-
ors l'empire des océans.

erre cependant se précipita
usiasme dans cette voie
depuis les marchands jus-
rriers et aux hommes d'É-
ux courtisans même, tout
n fut enflammé. Sous les
Élisabeth, il se produisit en
toute une génération de
mes. D'abord, ils essayè-
ouvrir une route nouvelle
dre dans l'Inde, une route
aient pas à craindre d'être
d'aussi formidables rivaux
ortugais. Leurs premières
se portèrent sur la côte
sie; mais, comme celle des
, elles ne pouvaient rien
ne expédition de trois navi-
aux frais d'une compagnie
ds, et commandée par le
Hugh Willoughby, se ter-
façon la plus malheureuse.
âtiments échouèrent sur la
aponie, et leurs équipages,
erner dans ce terrible cli-
rent de froid et de misère.
ancelor atteignit cependant la mer Blanche avec le troisième navire, et de là se rendit par terre à Moscou, où il se mit en communication avec la cour de Russie, alors presque inconnue dans l'Europe occidentale. Les aventuriers eurent alors l'idée de s'ouvrir un chemin par terre, à travers la Perse et la Russie. En vain dépensèrent-ils beaucoup de courage et d'argent dans cette entreprise; quelques-uns de leurs agents pénétrèrent en Perse par la mer Caspienne, et même jusqu'à Bokhara, capitale de la Tartarie indépendante, mais aucun ne parvint dans l'Inde. Comprenant à la fin que, quand même la route serait libre, le commerce ne pourrait jamais faire un si long et si coûteux détour, que la voie du golfe Persique ou de la mer Rouge serait toujours plus courte et moins dispendieuse, ils renoncèrent à leur projet, et retournèrent en Angleterre.

Repoussé de ce côté, on essaya de s'ouvrir un chemin par le nord-ouest, en doublant la côte septentrionale de l'Amérique. On imaginait alors, ou plutôt on espérait que ce continent se terminait par un cap, situé sous une latitude élevée sans doute, mais que cependant il était aisé de franchir pour pénétrer dans l'océan Pacifique, et aller retrouver la côte orientale de l'Asie. Des efforts énergiques, intrépides, persévérants, furent dirigés sur ce point par une série d'illustres navigateurs : Cabot, Frobisher, Davis, Hudson, et l'on peut dire que l'entreprise, au moins au point de vue scientifique, se poursuit encore de nos jours par les Parry, les Ross, les Black, etc.; seulement aujourd'hui on sait à quoi s'en tenir sur la valeur pratique de cette route, si toutefois elle existe.

Le malheureux résultat de toutes les entreprises faites pour pénétrer dans les mers de l'Inde par le nord des grands continents, ou par l'intérieur des terres, força enfin les Anglais à se rabattre sur la route du cap de Bonne-Espérance, comme la seule d'où l'on pût espérer quelque profit. Toutefois, le roi Philippe II, en sa qualité de roi de Portugal, prétendait avoir un droit exclu-

sif à l'exploitation de cette route, et cette prétention, dans le droit des gens d'alors, semblait assez fondée en justice. D'un autre côté, le gouvernement anglais ne semblait pas très-désireux de se mettre en état d'hostilité contre le plus puissant souverain du temps; et, de plus, les bâtiments armés par entreprise particulière, en passant près des côtes de Portugal ou dans le voisinage des établissements du roi d'Espagne, sur la côte de l'Afrique ou de l'Asie, avaient fort à redouter d'y être enlevés par des rivaux qui ne faisaient jamais quartier.

Cependant, les projets des navigateurs anglais allant sans cesse en grandissant, et l'Angleterre commençant à prendre rang parmi les grandes puissances maritimes, on voulut tenter encore une nouvelle route où l'on n'eût pas a craindre de rivaux. Drake, officier qui avait servi avec distinction dans le golfe des Antilles et sur la côte de l'Amérique, conçut le dessein de pénétrer dans l'Inde par la mer du Sud. Les richesses acquises dans ses premières expéditions, il les consacra à l'armement de cinq navires, dont le plus grand ne jaugeait pas 100 tonneaux et dont le plus petit était de 12 seulement. Il les équipa complétement, embarquant de riches cargaisons, de beaux échantillons de l'industrie anglaise et même un corps de musique. Parti de Plymouth le 13 décembre 1577, il franchissait, au mois d'août de l'année suivante, le détroit de Magellan. Il croisa ensuite pendant quelques mois sur les côtes de l'Amérique espagnole, ne se faisant pas faute de capturer quelques riches navires qu'il rencontra dans son voyage. Enrichi par ces prises, bien que sa division fût alors réduite à un seul navire, il voulut tenter de retourner en Europe par le nord-ouest de l'Amérique. Il fit voile pour la côte de Californie, qu'il crut avoir découverte le premier, et à laquelle il donna le nom de Nouvelle-Albion; mais, en remontant plus au nord, voyant que son projet était impraticable, il entreprit de traverser l'océan Pacifique et de revenir en Europe en to[...]
Moluques. Il se dirigea alo[...]
l'Océan, ne relâchant null[...]
d'être aux îles aux épice[...]
précieux produits étaient
dans l'Occident. Le roi d[...]
alors en guerre avec les
reçut le navigateur anglais[...]
vif empressement, et il e[...]
de commencer le premi[...]
merce que l'Angleterre a d[...]
loppé d'une manière si m[...]
De là, côtoyant l'île de Ja[...]
au Cap sans toucher à auc[...]
continent asiatique; puis,
vivres et de l'eau à Sierr[...]
rentra à Plymouth le 26
1580, après un voyage de [...]
six mois. Il fut reçu en tri[...]
ses compatriotes, et la r[...]
beth, après s'être fait un p[...]
pendant, vint lui rendre vi[...]
navire et lui conféra l'hon[...]
chevalerie.

La gloire de Drake encou[...]
tres capitaines à suivre
Thomas Cavendish, riche [...]
du comté de Suffolk, et q[...]
son apprentissage dans le [...]
marine sous les ordres de [...]
Granville, vendit ses ter[...]
appliquer le produit à un
spéculation dans la mer du
tour du monde. Parti de [...]
21 juillet 1586, il était da[...]
miers mois de l'année sui[...]
côte de l'Amérique espagn[...]
vant toujours les traces d[...]
fit de nombreuses et très-ri[...]
De là, franchissant l'océan
il toucha a Guahan, l'une [...]
drones. Il visita ensuite [...]
pines, occupées alors par
gnols, puis les Moluques [...]
revint enfin en Europe pa[...]
Bonne-Espérance, au mo[...]
tembre 1588.

Malgré le succès de ces [...]
l'admiration qu'ils excitèr[...]
pouvait cependant prendre [...]
expéditions comme des m[...]
commerce régulier, et l'on
jours cherché une route pl[...]
plus convenable. Avant la

[redacted]

ı avait proposé de traverser
:ranée, de débarquer sur la
rrie, de passer par Alep et
ıur le golfe Persique, et de
nuz sur la côte de Malabar.
qui avait fait un voyage à
un navire portugais, avait
récit de son voyage, où il
ans les termes les plus pom-
:rtilité du pays où cette ville
, les avantages qu'elle of-
ommerce et le libéralisme
el son port était ouvert aux
: toutes les nations. En con-
John Newberry et Ralph
deux personnes qui avaient
ement appuyé sur la néces-
ivre la nouvelle route, fu-
rés par le gouvernement de
ıvec deux lettres adressées,
npereur de la Chine, et l'au-
ınd Mogol, l'empereur Ak-
fié dans la missive de Ze-
hebar, roi de Cambaya. La
citait ses bonnes grâces en
ommes venus de si loin pour
nmerce dans ses États, lui
ıt aide réciproque et protec-
pour ses sujets. Munis de
ients, les voyageurs parti-
commencement de l'année

:res envoyées d'Alep et de
ır J. Newberry ne traitent
tières commerciales. A Bag-
plaint de ne pouvoir vendre
andises qu'avec beaucoup de
, tandis que si, au lieu de
ises, il eût emporté de l'ar-
ıi eût été facile de se procu-
'andes quantités d'épices à
'ès-raisonnables. De Bagdad
lassora, et de là à Ormuz,
e principe, on lui permit de
ffaires sans lui susciter au-
lchement. Mais, six jours
ıt accusé devant les autori-
son compagnon de voyage,
lien, nommé Michaël Stro-
ux de voir des rivaux venir
er un commerce où il avait
grandes richesses. Les deux
ırent arrêtés et jetés en pri-
erry, fort peu rassuré, écrit
ainsi sur ce sujet à ses associés de Bassora : « — Il est possible qu'on « nous coupe le cou, ou tout au moins « qu'on nous garde longtemps en pri- « son. Que la volonté de Dieu soit « faite ! »

Cependant on les relâcha bientôt pour les envoyer à Goa ; mais, à peine arrivés après une traversée périlleuse, on les mit en prison. Le principal grief qu'on élevait contre eux c'était, chose curieuse, la conduite du capitaine Drake, accusé d'avoir envoyé deux boulets de canon à un galion portugais dans les eaux de Malacca. Newberry ignorait le fait, et il remontrait combien il était injuste, tandis que les Français, les Flamands, les Turcs, les Persans, les Moscovites, etc., pouvaient résider et fabriquer librement à Goa, que les Anglais seuls fussent si cruellement traités. Après un mois d'emprisonnement, on le mit cependant en liberté après avoir exigé de lui une caution de 2,000 *pardaos*, pour répondre qu'il ne quitterait pas la ville sans permission. Et, en effet, il n'avait pas envie de la quitter de sitôt ; il avait loué une maison dans l'une des principales rues de la ville, et il faisait, disait-il, d'excellentes affaires. Pendant son séjour à Goa, il eut beaucoup à se louer de la bonne volonté de Stevens, ancien élève de New-Collége, à l'université d'Oxford, qui était entré au service de l'archevêque de Goa ; il fut aussi fort bien traité par John Linscot ou Linschoten, marin hollandais fort intelligent.

Mais au dire de Fitch toutes ces belles apparences n'étaient que trompeuses. Une grande partie de leurs marchandises leur furent volées; ils furent obligés de dépenser beaucoup d'argent en cadeaux, et on leur en extorqua encore en cautionnements. Après cinq mois de résidence, ayant exposé leurs griefs au gouverneur, ils en reçurent une réponse très-peu encourageante ; on les menaçait même de nouveaux malheurs en leur annonçant qu'il y avait de nouveaux sujets de plainte contre eux. On pense les alarmes dans lesquelles les jeta cette réponse ; ils craignirent

d'être réduits en esclavage, ou tout au moins, selon les avis qui leur furent donnés, de recevoir l'estrapade. Ils résolurent donc de s'échapper tandis qu'il leur en restait peut-être encore le moyen, et le 5 avril 1585 ils s'enfuirent de la ville. Se lançant dans l'intérieur de l'Inde, ils passèrent par Belgaum, où se faisait alors un grand commerce de diamants et de pierres précieuses, et de là à Bidjapore. Dans cette ville ils virent l'idolâtrie indienne déployer toutes ses pompes; les forêts voisines étaient remplies, dirent-ils, d'une foule innombrable de temples et d'idoles, les unes ressemblant à une vache, les autres à un singe, celles-ci à des paons, et celles-là au diable. Fitch, dont nous suivons le récit, fut frappé de la majesté des éléphants de guerre, de l'abondance de l'or et de l'argent. Il visita Golconde qu'il décrit comme une grande et agréable ville, dont les maisons sont bâties de briques et de bois, au milieu d'un pays fertile en fruits délicieux, dans le voisinage de mines de diamants admirablement riches. On lui parla de Masulipatam comme d'un grand port, siége d'un commerce très-considérable. De Golconde il se dirigea au nord dans le Deccan, et visita Barhampour, capitale du Candeish. Il représente ce pays comme extraordinairement fertile et populeux, bien que les maisons n'y soient bâties que de terre et de feuillage; durant la saison des pluies, époque de son passage, les rues des villes étaient rendues impraticables par les ruisseaux transformés en torrents. Les coutumes matrimoniales des Indous lui arrachent des exclamations de surprise lorsqu'il voit marier des enfants de huit ou dix ans à des filles de cinq ou six; il décrit avec étonnement la pompe merveilleuse qui se déploie dans ces occasions, où les jeunes époux parcourent les rues à cheval, magnifiquement habillés tous les deux, précédés par des corps de musique, suivis par un nombreux et bruyant cortége. Ensuite il passa à Mandou, l'ancienne capitale du Maloua, ville très-forte, construite sur un rocher à pic très-

élevé, dont la conquête a
douze ans d'efforts au gra
De là il se rendit à Agra,
populeuse cité, supérieure
bien bâtie en pierres, ayant
et belles rues. L'empereu
alors à Fatipour, ville qui
voyageur, était encore plus g
moins belle qu'Agra. Cependa
Fatipour n'a jamais été que
portance secondaire, il est
qu'elle devait sa grandeur
seulement à la présence de l
et de sa cour. Toute la di
séparait ces deux grandes cit
blait à un vaste champ de
voyageur remarqua encore l
transport des grands person
tés dans de petites voitures
sculptées, tendues de soie o
étoffes, attelées de deux peti
peine grands comme des chie
rives de la Djamna il eut occas
les cérémonies religieuses e
tions des Brahmanes. « Ils
« milieu de l'eau tout nus; ils
« leurs repas et mangent
« en guise de pénitence ils s
« par terre et font trente o
« culbutes; on les voit sou
« les mains vers le soleil e
« terre en croisant les bras e
« nouillant. Leurs femmes v
« par groupes de vingt ou tre
« tant, faisant leurs ablutio
« quittant de leurs devoirs
« comme leurs maris. » Il v
une foule de mendiants tout
lesquels on racontait des c
extraordinaires. Si hideux q
sent, il en était un qui, « con
« autres, pouvait passer pour
« tre, » avec sa barbe d'une
incroyable, ses cheveux qui l
baient presque sur les reins,
longs de deux pouces. Le
anglais « ne put pas lui ar
« mot, il ne parlait jamais e
« pas parlé même au roi. » l
manes sont, au dire de Fitch
celui des voyageurs modern
« race de gens perfides, et
« les juifs. »

Au départ des fugitifs d'A

er, le joaillier, resta au service
jui lui donna une maison, un
nq esclaves et un traitement
voyageurs ont donc dû avoir
communications avec l'em-
nais malheureusement ils ne
ucun détail sur ce sujet.
, Fitch se rendit à Allahabad
ne Pragi, corruption du nom
a qui désigne le confluent des
es, la Djamna et le Gange.
it le Gange jusqu'à Benarès,
niration ne tarit pas en ra-
s merveilles de cette capitale
rce et de la superstition in-
décrivant les temples nom-
magnifiques dont elle est
l y vit l'idolâtrie du pays se
sur une plus grande échelle
pouvait encore l'imaginer.
rues, toutes les places étaient
'idoles, dont aucune cepen-
éritait l'attention. « La plu-
it noires, ont des griffes et
ongles d'airain ; il en est qui
heval sur des paons ou des
fantastiques imaginés par
du mal, d'autres ont des tê-
ucon, mais aucune n'a bon
Elles sont noires, de formes
elles ; leurs bouches sont
s ; leurs oreilles dorées sont
de bijoux, leurs dents et
x d'or, d'argent et de verre.»
urs qu'on rend à ces hideu-
és sont aussi variés que bi-
s ablutions surtout sont ex-
res. « Ils ne prient jamais
s l'eau, ils s'en versent sur
en la puisant avec les deux
l en est qui font leurs céré-
avec quinze ou seize pots
t petits, et agitent une petite
en mêlant le contenu de
vases ; ils répètent et à plu-
is certaines choses sur leurs
s quand ils ont fini, ils arri-
ant des idoles et font des li-
ju'ils regardent comme très-
t très-efficaces. » Il assista
e de femmes qui se brûlaient
nbeaux de leurs maris, « à
e quoi, dit-il, on leur rase
t elles sont déshonorées à

« jamais.» Lorsqu'une personne tombe malade, on lui fait passer la nuit devant l'idole, et si le lendemain il n'y a pas de signe de guérison, « ses parents « arrivent, s'assoient autour du ma« lade en poussant de grands cris, puis « ils le portent au bord du fleuve, cons« truisent un léger radeau de roseaux, « et l'abandonnent au courant sur cette « barque fragile. » Le voyageur rend encore un compte très-singulier de certaines cérémonies de mariage auxquelles il assista. Les deux époux descendent dans le fleuve avec un prêtre, une vache et un veau ; « tous les trois « ils tiennent la vache par la queue, « sur laquelle ils versent de l'eau avec « un pot de cuivre ; ensuite le prêtre « attache les deux époux ensemble avec « leurs vêtements mouillés ; alors ils « font une distribution d'aumônes aux « pauvres, et au Brahmane ou prê« tre ils donnent la vache et le veau ; « puis ils offrent de l'argent à diverses « idoles, se couchent à plat ventre « sur la terre, la baisent plusieurs fois, « et s'en vont enfin chez eux. »

De Benarès Fitch se rendit à Patna, jadis la capitale d'un royaume, mais alors faisant partie de l'empire d'Akbar ; quoique ce fût encore une très-grande ville, elle n'était composée que de maisons bâties en terre et en paille. Le pays était infesté de voleurs nomades comme les Arabes. La superstition populaire payait de lourds impôts à de fainéants personnages qui se donnaient pour des saints. L'un d'eux s'endormit un jour sur son cheval au milieu de la place du marché, et le voyageur anglais vit la foule venir lui toucher les pieds en lui prodiguant les plus grandes marques de respect. « On « le tenait pour un grand personnage ; « à coup sûr c'était un grand paresseux, « et je le laissai dormir.» De là il visita Tanda dans le Bengal, autre possession d'Akbar, puis il fit une excursion au nord dans un pays qu'il nomme le Couche et qui doit être le territoire situé au pied des montagnes du Boutan ; il décrit le pays comme si humide, que chaque district peut facilement y être inondé de plus d'un pied d'eau,

d'être [illegible] ... cile.
moins, [illegible] ... gion,
donne [illegible] ... pour
solurent [illegible] ... hôpi-
qu'il [illegible] ... et nour-
le moyen [illegible] ... jours
rent [illegible] ... appelle
rieur [illegible] ... pays d'une
gaum [illegible] ... montagues
comm [illegible] ... à une
[illegible] ... he. Le fait
[illegible] ... seule peut
[illegible] ... ts que du
[illegible] ... apercevait
[illegible] ... quenté alors
[illegible] ... des marchands
[illegible] ... du nord,
[illegible] ... coiffés de
[illegible] ... calottes blan-
[illegible] ... tares), et par
[illegible] ... d'un pays
[illegible] ... Chinois). Les
[illegible] ... leur pays nour-
[illegible] ... petits, mais
[illegible] ... longues queues,
[illegible] ... étaient
[illegible] ... avec l'Inde
[illegible] ... ées.
[illegible] ... l'Hougly, et
[illegible] ... l'Orissa, dont il
[illegible] ... presque désertes,
[illegible] ... d'herbes aussi
[illegible] ..., avec beaucoup
[illegible] ... port d'Angeli, qu'il
[illegible] ... de retrouver aujour-
[illegible] ... siége d'un grand
[illegible] ... par des navires
[illegible] ... de Malacca, et des di-
[illegible] ... de l'Inde. De là, retour-
[illegible] ... Gange, il fit une excursion
[illegible] ... orientale de Tippara,
[illegible] ... était engagée dans
[illegible] ... continuelles avec les Mo-
[illegible] ... du royaume d'Aracan.
[illegible] ... sur les bords du
[illegible] ... voyageur visita Sérampore;
[illegible] ... situées sur ses embou-
[illegible] ... population de cette partie
[illegible] ..., dit-il, dans un état
[illegible] ... perpétuelle contre l'em-
[illegible] ... qu'elle était
[illegible] ... îles, par la facilité
[illegible] ... de se réfugier
[illegible] ... dans l'autre. Il parle,

et avec raison, des tissus de [illegible]
cette province comme supér[illegible]
qualité à tous ceux faits dans [illegible]
autre partie de l'empire.

De Sérampore, l'infatigabl[illegible]
geur passa sur un navire à [illegible]
dans le royaume de Pégu, d[illegible]
sita la capitale, ainsi que [illegible]
alors le principal établissem[illegible]
Portugais dans ces mers, et [illegible]
tint quelques renseignement[illegible]
Chine et le Japon. De là, re[illegible]
une fois encore au Bengal, il [illegible]
barqua pour Cochin, toucha, [illegible]
sant à Ceylan, qui est, dit-il[illegible]
« brave île, très-fertile et très [illegible]
Les Portugais avaient, à Colo[illegible]
fort que le roi du pays attaq[illegible]
vent avec une armée de ce[illegible]
hommes, « nus pour la pl[illegible]
bien qu'un certain nombre fu[illegible]
més de mousquets. Avant d[illegible]
cap Comorin et observé la pê[illegible]
sidérable de perles qui se fait [illegible]
côte, il passa par Coulan à Co[illegible]
lui sembla une résidence peu a[illegible]
l'eau y était mauvaise et les v[illegible]
res, le pays d'alentour ne p[illegible]
ni blé, ni riz; cependant le m[illegible]
moyens de transport le força [illegible]
ter huit mois. Le zamorin de [illegible]
à ce qu'il apprit, était toujour[illegible]
aux Portugais, et faisait la co[illegible]
leurs bâtiments de commerce [illegible]
proas, armées de cinquante à [illegible]
hommes chacune, qui désolai[illegible]
la côte, attaquant et pillant [illegible]
navires qu'elles rencontraient.

De Cochin, Fitch passa à [illegible]
Châl, où il s'embarqua pour [illegible]
après avoir accompli le plu[illegible]
voyage qu'aucun Européen eût [illegible]
fait dans l'Inde.

Bien que cette expédition se [illegible]
cutée d'une manière glorieuse [illegible]
aventuriers, et qu'il y eût été [illegible]
une foule de renseignements [illegible]
commerce et les produits du [illegible]
était évident cependant qu'u[illegible]
merce, exposé à tant de périls [illegible]
route si longue, ne pourrait jam[illegible]
ni sûr, ni profitable. C'était [illegible]
des canaux par lesquels les V[illegible]
le faisaient alors; mais ils étaie[illegible]

; une position géographique
vantageuse que l'Angleterre,
int, depuis la découverte du
ar le Cap, ils ne pouvaient
nir la concurrence contre les
L'intérêt commercial s'en-
ors décidément sur cette der-
e, comme présentant seule
age et de la sécurité. Mais
;ardée avec la surveillance la
se par les Portugais et les
; aussi, le gouvernement
n, bien qu'alors en guerre
ations, hésitait-il à encou-
entreprises qui eussent suffi
tout espoir d'arrangement.
a trouvé, dans les archives
ne, une pétition signée et
, en 1589, par un certain
marchands qui demandaient
sion d'envoyer dans l'Inde
res et trois pinasses. On ne
réponse on leur fit; mais on
591, trois bâtiments partir
uth, le 10 avril, sous les
capitaines Raymond, Ken-
ncaster. En août, lorsqu'ils
: au Cap, les équipages
à tellement souffert des ma-
'on crut devoir prendre le
nvoyer le capitaine Kendal
, avec les malades. Les deux
pitaines continuèrent leur
ais, arrivés à la hauteur du
ntes, ils furent surpris par
ête épouvantable, à la suite
le navire de Raymond, qui
it l'expédition, fut séparé
erve : et depuis, on n'en eut
ne nouvelle. Resté seul, le
monté par Lancaster fut
ques jours après d'une nou-
ête, mêlée d'éclats de ton-
tuèrent quatre hommes sur
blessèrent et aveuglèrent
nt le reste de l'équipage.
après s'être un peu remis,
eurs finirent par atteindre
re, où ils prirent des vivres
. Les indigènes ne montrè-
rd aucun esprit d'hostilité,
iance s'établit rapidement;
our, deux corvées de seize
acune, envoyées à terre pour
des travaux pressés, furent tout à coup enveloppées par une multitude de ces perfides insulaires, et le capitaine Lancaster eut la douleur de voir tuer presque tous ses hommes sous ses yeux, sans qu'il lui fût possible de leur porter aucun secours.

Forcé de lever l'ancre, il alla à Zanzibar, où il trouva un bon ancrage, et put réparer convenablement son navire; mais il y apprit que les Portugais avaient l'intention de l'attaquer. Des vents contraires l'emportèrent et le jetèrent sur l'île de Socotora, où il attendit les vents favorables qui le portèrent directement sur le cap Comorin. Après l'avoir doublé, en mai 1592, et être passé dans le voisinage des îles Nicobar, sans toutefois en avoir connaissance, il toucha à Sumatra, et de là aux îles encore inhabitées de Poulo-Penang. Il y passa la saison qu'il appelle l'hivernage, c'est-à-dire, le temps des ouragans auxquels ces mers sont exposées dans les mois de juillet et d'août. Suivant ensuite la côte de Malacca, il y rencontra trois navires de 65 ou de 70 tonneaux, dont un seul cependant arriva à portée; comme il se trouva que ce bâtiment appartenait à une communauté de jésuites, au moins selon le dire du capitaine anglais, il n'hésita pas à s'en emparer. Séduit par cette manière facile et lucrative de faire les affaires, il établit sa croisière à l'entrée du détroit de Malacca, par lequel étaient obligés de passer tous les navires portugais pour aller en Chine et aux Moluques. D'abord, il prit un bâtiment de Négapatnam, chargé de riz, puis il laissa échapper un beau navire de 400 tonneaux; mais quelques jours après, il en fut récompensé par la prise d'un magnifique galion de Goa, qui se rendit sans combat. Il était richement chargé de toutes les denrées nécessaires au commerce de l'Inde. Toutefois, cette belle prise ne profita pas beaucoup aux capteurs ; d'abord, le capitaine et l'équipage parvinrent à se sauver, puis Lancaster, mécontent de l'insubordination des siens, se résolut à l'abandonner pour reprendre la mer au plus vite.

[redacted]

Il alla à la baie de Junkseylon, où il se procura du goudron pour radouber son navire, et de là se dirigea sur la pointe de Galles de Ceylan. Il s'y mit d'abord en croisière pour attendre les flottes du Bengal et de Pégu; mais ses matelots, déjà satisfaits de leurs premiers succès, et fatigués d'un si long voyage, se mirent en état de rébellion déclarée, pour le forcer à retourner en Angleterre. Il était au Cap dans les premiers jours de 1593, et après un pénible voyage le long de la côte d'Afrique, il fut obligé, par le manque de vivres, surtout de biscuit, de chercher à gagner la Trinité. Une erreur de calcul dans sa route le fit entrer dans le golfe de Paria, et naviguer à travers les archipels des Antilles, jusqu'aux Bermudes. Dans ces parages, le navire fut battu d'une violente tempête, qui le jeta sur une île déserte, où le capitaine et l'équipage auraient péri par la famine, s'ils n'eussent été sauvés par des bâtiments français, qui les rapportèrent à Dieppe. Ils y débarquèrent le 19 mai 1594, après un voyage de trois ans et deux mois, c'est-à-dire, qui avait employé le double du temps que les Portugais consacraient ordinairement à cette navigation.

§ II. *Fondation de la Compagnie dite des Indes orientales. Le premier établissement des Anglais dans l'Inde.*

Malgré les résultats peu avantageux, au point de vue commercial du moins, de toutes ces tentatives, l'ardeur, l'instinct qui entraînaient les Anglais vers la péninsule indienne, semblent ne s'être pas découragés un seul instant. Apprenant, en 1595, que les Hollandais venaient d'envoyer encore quatre navires dans ces parages, l'opinion publique sembla prise d'un nouveau sentiment d'émulation, et, en 1599, il se forma une association par actions, au capital de 30,000 livres sterling (750 mille francs), somme considérable alors, pour envoyer dans l'Inde une nouvelle expédition commerciale de trois navires. La reine ne seulement sa sanction ple tière à l'entreprise, elle envi un ambassadeur au Gran John Mildenhall, pour so priviléges nécessaires. L'am trouva sur le trône de l'Ind Akbar, à la cour de qui i quelque temps; mais, à son mourut en Perse, et sa i produisit aucun résultat r le temps, cependant, où i être de retour, la Compagni vait hardiment son projet. à peine formée, elle venait des développements considé

En 1600, elle avait déjà George, comte de Cumberl chevaliers, aldermen ou i constitués en corporation s de « *Gouverneur et Comp marchands faisant le traj des orientales.* » Ils étaie des deux grands priviléges alors d'usage de conférer rations de marchands; il permis d'exporter des espè somme de 30,000 livres st des produits anglais sans p droit pour leur quatre prem ges, et, de plus, ils avaient l exclusif du commerce dan pays situés au delà du cap Espérance. La charte qui l tuait leur était accordée torze ans; mais elle était r la volonté du souverain, po prévînt la Compagnie deux vance. C'était une société p et, bien qu'un assez grand souscripteurs se montrasser pressés à acquitter le monta actions, il s'en trouva d'a plus zélés pour l'affaire, l les fonds au lieu et place de taires, à la condition, bien de leur être aussi substitué dividendes à toucher, s'il y Le premier capital engagé n somme de 75,373 livres ster 39,771 en achat de navires, espèces et 6,860 en marcha cour désirait vivement que mandement de l'expédition

chelborne ; mais les
it bon à leur résolu-
;r aucun personnage
pour faire leurs af-
:ns de leur qualité. »
ils confièrent la di-
prise à Lancaster, à
lans son hardi, quoi-
oyage, avait valu une
de courage et de ta-

., il partit avec cinq
:s grandeurs, depuis
tonneaux de charge,
de Bonne-Espérance
)bjet principal, pres-
commerce de l'Inde
étaient les épices, le
le, etc., qu'on pou-
ımatra, à Java, aux
ıda, sans mettre le
ent asiatique. Aussi
nous qu'une courte
miers voyages, qui
: dans notre sujet.
:hé à Madagascar et
uniquement pour y
chissements, le com-
a droit sur Achîn, le
e Sumatra. Malgré
?ortugais, il conclut
mmerce avantageux
;, et commença, sans
ırger ses navires de
le était cependant si
aindre de perdre son
'il semblait redouter
le revenir en Angle-
;on. Toutefois, il fut
le son anxiété par la
e portugais de 900
ıement chargé de ca-
ıarchandises précieu-
remplir tout son na-
l ne retourna pas en
ir encore conclu un
nent avantageux avec
, et envoyé aux Mo-
se de 40 tonneaux,
'er une cargaison d'é-
ɔuvelle expédition.
ɔtte équipée par la
commandée par le
on, qui depuis, sous

le titre de sir Henry, s'acquit la réputation de l'un des plus heureux navigateurs qui aient fait les voyages des Indes. Il partit de Gravesend le 25 mars 1604 avec le *Red Dragon* (le Dragon rouge) et trois autres navires. Un capital de 60,450 livres sterling (1,511,250 fr.) était engagé dans cette expédition. Après un heureux voyage, pendant lequel il ne relâcha qu'à Saldanha, près du Cap, il arriva, vers la fin de décembre, en rade de Bantam. Là les navires se séparèrent; deux restèrent sur les lieux pour y prendre une cargaison de poivre, un troisième alla à Banda, tandis que Middleton lui-même se rendait aux Moluques avec le quatrième. Il trouva ces îles ravagées par une guerre furieuse que se faisaient les Hollandais et les Portugais, soutenus les uns par le sultan de Ternate et les autres par celui de Tidore. Les premiers, de qui le commandant anglais s'attendait à recevoir un accueil presque fraternel, lui donnèrent au contraire les plus vifs sujets de plainte. Ils représentèrent les Anglais comme une bande de pirates, et prétendirent que la Hollande à elle seule était plus puissante sur mer que toute l'Europe ensemble. Aussi, soit par la peur, soit par la confiance dans ce qu'ils lui disaient, ils dissuadèrent le sultan de Ternate de permettre à Middleton de faire aucun commerce; et, d'un autre côté, les Portugais étant maîtres à Tidore, le capitaine anglais ne put rien entreprendre de ce côté, quoiqu'il reçût une lettre du sultan qui réclamait son appui contre les Hollandais. Le capitaine Colthurst, qui commandait l'autre navire, atteignit Banda sans encombre, et y passa tranquillement vingt-deux semaines à faire sa cargaison.

Mais alors la Compagnie était menacée en Angleterre même d'une formidable concurrence. Sir Edward Michelborne, qu'elle avait refusé d'accepter comme chef de sa première expédition, venait d'obtenir du gouvernement la permission d'entreprendre un voyage dans les divers pays de l'O-

[illegible] l'équipage [illegible] un navire [illegible] [illegible]

[illegible] de Bonne-Espérance. [illegible] d'Afrique jusqu'à [illegible] quelques [illegible] leur voyage, les [illegible] par les [illegible] désertes, les [illegible] où ils se [illegible] et des [illegible] Partis de là, ils [illegible] Aden et Moka, où ils furent [illegible]. Repassant le détroit de [illegible] allèrent prendre [illegible] Socotora, et se dirigèrent sur l'Inde. Relâchant à Diu, [illegible] traverser le golfe de Camb[illegible] rallier le port de Surat, qua[illegible] avertit que, pour peu d'arge[illegible]

[redacted]

nt aisément un pilote, qui ur était absolument indis- ur naviguer dans ces dan- ages. Mais le capitaine, entêtement et son amour- ea qu'il pourrait parfaite- · son navire. Mais bientôt oué sur les bas-fonds qui ans cette mer, et il y pé- insi, dit un historien de ments, fut perdu ce ma- avire, au grand dommage rable Compagnie, et sur- nous autres pauvres ma- ; se sauvèrent dans les ca- iyèrent de rallier la rivière nais ils furent contraints ns celle de Gondivi; cir- qui fut un bienfait de la , car les Portugais de Su- ; déjà préparés à les enle- ies-uns de l'équipage allè- i Agra, où résidait alors n qualité d'ambassadeur id-Mogol, et essayèrent de s leur patrie par la Perse, d'autres s'embarquèrent à Europe.

t *l'Union* n'avait pas péri, e supposait à bord de *l'As-* le s'était réfugiée et elle e réparer à Saint-Augustin car. De là elle avait touché où une querelle avec les t dans laquelle les Anglais uelques-uns des leurs, les iints de retourner à leur elâche. Mais là aussi de nalheurs les attendaient; t la perfidie des indigènes ne guerre cruelle. Repar- igascar, ils se dirigèrent r la côte d'Arabie; mais sachant pas comment faire côte de l'Inde, ils se ren- gne droite à Sumatra, où nt, à Achîn et à Priaman, de se procurer, à des con- ntageuses, une riche car- oivre. On ne sait pas exac- toire du retour de *l'Union* Toutefois, il paraît que ce très-long et très-pénible; a, en février 1611, par la perte du navire sur les côtes de la Bretagne, près de Morlaix. En apprenant cette triste nouvelle, la Compagnie expédia aussitôt sur les lieux un ingénieur habile, qui trouva le bâtiment beaucoup trop endommagé pour pouvoir reprendre la mer, mais qui sauva 200 tonnes de poivre, avec les ancres, l'artillerie et autres agrès. De soixante-quinze hommes qui étaient partis d'Angleterre sur *l'Union*, neuf seulement survécurent à ce voyage.

En 1609, le capitaine David Middleton repartit d'Angleterre avec un navire nommé *l'Expédition*, estimé avec sa cargaison à la valeur de 13,700 livres sterling (332,500 fr.). Il se rendit directement aux îles à épices, où il trouva, comme précédemment, les Hollandais en grande force et prétendant à la souveraineté exclusive de l'archipel. Cependant, par son adresse et son activité, il réussit à obtenir une bonne cargaison. Cet heureux résultat excita tellement la colère des Hollandais, qu'ils tentèrent plusieurs fois de le faire périr avec son bâtiment, et que ce fut surtout à sa bonne fortune qu'il dut de leur échapper. Néanmoins, il fut assez heureux pour atteindre Bantam, et de là retourner en Europe sans mésaventure sérieuse.

Dans l'hiver de 1609 à 1610, la Compagnie fit partir pour les mers de l'Inde l'expédition la plus importante qu'elle eût encore mise à la mer. Cette expédition se composait de trois navires, dont l'un, nommé *le Trades' increase* (l'accroissement du commerce), était de 1,000 tonneaux de charge. Avec leurs cargaisons, ces trois bâtiments étaient estimés à la somme de 82,000 livres sterling (1,050,000 fr.). Ils étaient commandés par sir Henry Middleton, qui, dans un premier voyage, s'était fait une réputation de courage et de talent, qu'il justifia pleinement dans celui-ci. La mer Rouge et Surat, et surtout les îles aux épices, étaient les points qu'il devait visiter. En conséquence, après avoir doublé le Cap, il se dirigea sur le golfe Arabique et le port Moka, où il fut d'abord reçu avec un empressement et une bien-

veillance toute particulière; mais ce n'etait qu'un piége tendu par la perfidie des Turcs. Attiré à terre, il y fut arrêté, traité avec la plus indigne brutalité et emmené prisonnier à Sarra, la capitale de l'Yémen. Il sut cependant se faire mettre en liberté, et prendre ensuite une revanche éclatante des mauvais traitements qu'il avait soufferts.

Redescendant la mer Rouge, il se rendit d'abord à Surat dans l'intention de faire quelques affaires avec le grand entrepôt du commerce de l'Inde. Il arriva sur la côte de Cambay en octobre 1611, non sans avoir eu beaucoup de peine à trouver l'embouchure du fleuve sur les bords duquel cette ville est construite. Ayant, à la fin, réussi à se procurer un pilote, il apprit bientôt que, pour entrer dans le port et y faire les affaires qu'il avait rêvées, il allait avoir à vaincre des obstacles plus sérieux que ceux qu'il avait encore rencontrés. Une flotte portugaise, forte de vingt voiles, au dire de certains historiens, stationnait à l'embouchure du fleuve pour en défendre l'entrée à tout navire qui appartiendrait à une puissance européenne. L'officier qui la commandait, don Francisco de Soto Mayor, envoya aux Anglais pour leur dire que s'ils se présentaient munis de lettres patentes du roi d'Espagne ou de son vice-roi dans l'Inde, ils pouvaient compter sur la réception la plus amicale; qu'autrement ses instructions lui ordonnaient de défendre l'entrée de la riviere à tous autres qu'aux sujets du roi d'Espagne. Sir Henry répondit immédiatement qu'il n'avait de lettres ni du roi ni du vice-roi; mais qu'il était venu avec des lettres de créance de son souverain pour essayer de nouer des relations commerciales avec le Grand-Mogol, qui n'était pas le vassal des Portugais, et dont les États étaient ouverts aux pavillons de tous les peuples; que, pour sa part, il croyait avoir tout autant de droit que les Espagnols ou les Portugais à venir trafiquer dans le golfe de Cambay. Sur cette réponse, don Francisco, bien résolu à ne pas faire la
concession, commença par int
les vivres frais aux équipages
chez lesquels, à la suite d'un
voyage, le scorbut commençait
cer des ravages. En même te
apprit, par l'intermédiaire de S
qui était alors à Surat après
de son navire, que, le gouve
mogol étant circonvenu de to
par les intrigues des Portugai
Maures, les Anglais ne pouva
pérer rien d'avantageux à Sur

Ne sachant que faire, Mi
songeait à diriger ses opérati
un autre point de la côte, lors
informé par les autorités les pl
siderables de la ville que, n'
crainte des Portugais, on se
chanté de faire des affaires a
Déterminé à ne rien néglige
qui pourrait servir les intérêt
armateurs, le capitaine angla
lut de tenter l'aventure. *Le*
increase avait un trop grand
d'eau pour qu'on pût lui faire
ter la terre; mais *le Pepper*
deux autres petits navires r
l'ordre d'entrer dans le port.
qu'ils exécutaient ce mouvem
flotte portugaise les suivait sur
gne parallèle, en ordre de bata
seignes déployées, poussant de
cris, mais toutefois sans avoir
vouloir engager immédiater
combat. A la fin, cependant,
embarcations de Middleton ay
de l'avance pour sonder la rou
grandes barques de l'ennemi
gèrent sur elle et tentèrent de
ver. Accueillies par un feu t
elles exécutèrent aussitôt le
traite, et l'une d'elles fut s
chaudement poursuivie, que l'é
se jeta à l'eau pour essayer d
gner le bord à la nage. Les
s'emparèrent de l'embarcation
leur grande satisfaction, ils y
rent un assez riche assortim
marchandises du pays. Les au
timents de l'escadre firent un
ment pour venir au secours du
menacé; mais ils furent tout
si bien reçus, qu'ils se retirère

Après cette petite vic-
x bâtiments de Middle-
ouiller par sept brasses
uchure de la rivière, et
que firent les Portugais
r le débarquement fu-
avec de grandes pertes

s de Surat, en voyant la
des Anglais, n'hésitèrent
vec eux. Mocrib-Khan, le
int avec les seize prin-
nts de la place, passer
bord de Middleton, ac-
tant de plaisir que d'em-
s viandes, les mets et
résents qui leur étaient
, les étrangers obtinrent
de mettre pied à terre,
nça à traiter quelques
ja Nassan et les autres
mmencèrent à offrir de
nents de calicots; mais
int vivement de ce qu'ils
vendre et tout acheter
ules, exigeant cinquante
énéfice sur des marchan-
sur les lieux, tandis que
chandises apportées de
ces, c'était tout au plus
offraient aurait pu rem-
ais de transport. Il ne
dant accepter ces plain-
n. Les marchands indi-
t, avec beaucoup de rai-
re que des marchandises
s ils espéraient un pla-
que les Anglais, chargés
otamment de plomb, de
ible sur le marché de
ent pour les faire pren-
ands indigènes. A la fin,
yant qu'ils ne pouvaient
e l'opiniâtreté des An-
èrent à prendre le plomb
es articles; mais après
rqué le tout, sir Henry
odja Nassan allait par-
ant du marché qu'on
le faire, et même avait
les voitures qui devaient
étestable denrée dont on
De plus, on ajoutait que,
e du pays, tout marché pouvait être résilié, pourvu que l'une des deux parties eût donné connaissance de sa non-acceptation dans les vingt-quatre heures. Pour parer à ce fâcheux contre-temps, sir Henry employa un expédient dont la moralité est au moins très-contestable. Le gouverneur et quelques-uns de ses principaux officiers étant à bord quand il reçut ces fâcheuses nouvelles, il les fit mettre aux arrêts, en leur annonçant qu'ils ne seraient libérés qu'après la réception des marchandises indiennes promises en retour des siennes. Cependant il laissa la faculté aux négociants indous de délivrer le gouverneur en venant prendre sa place; proposition qui fut acceptée, quoiqu'avec peu d'empressement. Grâce à ces procédés, les Anglais arrivèrent à leur but; mais sans doute une telle conduite ne contribua pas peu à faire adopter le parti qu'on leur notifia immédiatement de quitter Surat au plus vite, sans y établir de comptoir, sans même qu'il leur fût permis de poursuivre le recouvrement de ce qui pouvait leur être encore dû. Cet ordre, peu hospitalier, fut imputé aux intrigues des jésuites et des Portugais; mais quoi qu'il en soit, sir Henry fut obligé de partir avec une cargaison peu satisfaisante, et sans grand espoir que ses compatriotes seraient bien reçus à l'avenir.

En quittant Surat, il longea la côte et toucha à Dabul, où il fut d'abord accueilli avec les plus grandes démonstrations de faveur; mais, voyant ensuite que le gouverneur le contrariait sous main dans ses entreprises, il fut obligé d'en partir sans avoir rien fait. Il retourna alors dans la mer Rouge, et se fit payer par les habitants de Moka une bonne indemnité pour les torts qu'ils avaient eus à son égard. De plus, il se mit à arrêter tous les navires indiens qu'il rencontrait, et il les forçait à faire avec lui des échanges dont il dictait les conditions, et toujours à son avantage, comme on le pense bien.

Après quelques mois de ce singulier commerce, sir Henry Middleton fit route pour Bantam; mais dans cette traversée *le Trade's increase* toucha

sur un roc, et ne s'en releva qu'avec des avaries considérables. Pendant qu'on le réparait, Middleton renvoya Downton en Europe avec *le Peppercorn,* et il allait le suivre lui-même lorsqu'il fut pris à Java d'une violente maladie dont il mourut.

En 1611, la Compagnie expédia *le Globe,* capitaine Hippon, pour tenter la fortune sur la côte de Coromandel; un Hollandais, Floris, était embarqué sur ce navire en qualité de facteur. Hippon partit à la fin de janvier, et à la fin de juillet suivant il doublait la pointe de Galles, se dirigeant le long de la côte sur Negapatam. Sans toucher à ce port, il alla droit à Pulicat où il espérait pouvoir faire quelques affaires; mais le lendemain de son arrivée, Van Wersicke, président de l'établissement hollandais sur cette côte, se rendit à son bord, et lui annonça que ses compatriotes avaient obtenu du roi de Narsinga, dont la ville de Pulicat dépendait, un *kaul* ou privilége qui interdisait tout commerce aux Européens, sauf à ceux qui seraient pourvus d'une commission du prince Maurice. Le capitaine répondit qu'il tenait sa commission du roi d'Angleterre, ce qui lui semblait suffisant, et de là une violente querelle s'engagea. Toutefois le shah Baudour, ou gouverneur, leur persuada de suspendre leur différend et d'attendre la venue de la princesse Konda Ma, de l'apanage de qui la ville dépendait. L'Altesse Royale arriva; mais quand Hippon lui demanda audience, elle lui fit répondre qu'elle ne pouvait pas le recevoir ce jour-là, mais qu'elle l'enverrait chercher le lendemain. Regardant cette réponse comme évasive, le capitaine alla trouver le ministre, et il en apprit qu'en effet les Hollandais avaient obtenu le privilége dont ils arguaient; on lui conseilla en conséquence de s'adresser à eux pour obtenir la permission de trafiquer. C'était une affaire de deux mois au moins, dans le cas même où l'on obtiendrait une réponse favorable, ce qui n'était rien moins que certain; aussi Hippon jugea-t-il plus prudent de se rendre à Pettapoli, où il laissa un

petit comptoir, et de là à M
le grand entrepôt des magn
fes fabriquées sur cette cô
verneur de la ville se mont
posé à traiter; mais en r
songeait qu'à tromper les
leur débita les plus incroy
songes, et prétendit qu'en
de mir ou de descendant d
il devait être cru plutôt qu
tiens. Le capitaine anglai
ché; mais les marchands d
vinrent à l'apaiser.

Après ce commencement
reux, le capitaine Hippon
pas réussir à Masulipatan
Pulicat, partit pour Bant
pour Patani, où, en juin 161
qua en grande pompe, en
ployées, escorté par des mu
sant porter devant lui l
roi sur le dos d'un élép
présenta à la reine du pays
gracieusement, et finit pa
der la permission désirée
comptoir. Le capitaine m
tani: mais néanmoins le n
nua sa route pour Siam.
avait visité cette côte qu
paravant, sur un navire ho
y avait remarqué une dema
de marchandises europée
lui semblait que le monde
rait pu y satisfaire, trou
marché si encombré qu'il
traiter. On retourna donc
tam où l'on fut un peu
que la première fois, mais
voir arriver, commerciale
lant, à des résultats plus h

Dans la même année 16
pagnie avait encore fait une
beaucoup plus considérable
composée de trois navires
l'Hector et *le Thomas*, sous
du capitaine John Saris. T
bâtiments ne touchèrent à
de l'Inde proprement dite,
séquence nous ne parleron
brièvement de leur voyag
rendit d'abord dans la mer
il rencontra sir Henry Mid
de sa seconde apparition d
rages; les deux capitaines r

le commerce et la piraterie.
1612, Saris fit route pour
qu'on considérait toujours
principal marché des Anglais
t il y arriva à la fin d'octo-
apprendre que le grand nom-
ires de tout pays, présents
s sur rade, y avait causé une
raordinaire dans le prix des
girofle, du poivre, etc. En
ce il partit pour les Molu-
trouva cruellement désolées
rre civile entre les princes
et par les dissensions des
s et des Portugais que sou-
s Espagnols des Philippines.
ndais étaient presque parve-
ser toutes les autres nations
ques, et ils faisaient tous
rts pour détourner les prin-
fs de faire aucun commerce
Anglais. Saris cependant,
n activité et à son adresse,
compléter une riche cargai-
ofle. De là il mit à la voile
ndo dans le Japon, espérant
lques rapports avec cet em-
re, dont le gouvernement
s encore prononcé l'exclusion
si rigoureusement observée,
éens. Ayant reçu le gouver-
bord, il s'entendit avec lui
faire une visite à l'empereur
où le capitaine anglais fut,
accueilli avec une bienveil-
lui fit espérer de pouvoir
comptoir à Firando; mais
fut déçu.

pagnie avait à cette époque en-
les mers de l'Asie huit expé-
nt le résultat, à tout prendre,
extraordinairement avanta-
ne comptant pas le malheu-
ge de Sharpey, ces expéditions
oduit un bénéfice moyen de
cent. L'historien de la Com-
M. Mill, tire de ce fait la
n naturelle que les entrepri-
it été conduites avec plus de
t d'entente des affaires que
vont suivre, et qui produisi-
ésultats bien différents. Nous
bserver, cependant, que les
e firent, dans ces premiers voyages, à des conditions beaucoup plus faciles et plus avantageuses qu'on ne devait l'espérer pour la suite. Sans compter que des escadres tout entières revinrent, plus d'une fois, chargées de marchandises qu'elles n'avaient pas achetées, mais bien enlevées les armes à la main, il faut dire encore que le commerce se fit souvent alors à des conditions dictées par la force, et qui devaient profiter seulement au plus fort. En réalité les bénéfices de ces premiers voyages avaient été autant les bénéfices de la piraterie que ceux du commerce légal.

La Compagnie dans le principe avait été constituée comme société par actions; la direction des affaires était remise à un gouverneur et à des directeurs, pour le résultat être partagé entre les souscripteurs, selon le nombre de leurs actions. Mais depuis, les versements de fonds éprouvant toujours des difficultés à chaque appel des directeurs, on avait pris le parti, au lieu de créer des actions à un capital fixe, de recevoir ce que chacun voudrait donner, et de partager ensuite les bénéfices au prorata des mises de chacun. Quoique les affaires de la Compagnie prospérassent avec ce système, il entraînait cependant bon nombre d'irrégularités qui décidèrent à revenir à l'ancien système par actions. C'est ainsi qu'on réalisa, en 1612, un capital de 429,000 livres sterling, avec lequel les directeurs projetèrent de construire, pendant les quatre années suivantes, vingt-neuf navires au prix de 272,000 livres sterling, et d'employer le reste en cargaisons.

Le commerce de l'Inde prenant de plus en plus la proportion d'une entreprise nationale, le roi Jacques I[er] envoya, en 1614, un ambassadeur à la cour du grand Mogol, sir Thomas Roe, chargé d'obtenir la permission de faire le commerce dans les principaux ports de sa domination. On ne peut pas dire que cette ambassade ait complétement échoué; cependant l'influence exercée contre les Anglais par les Portugais et les négociants indigènes fut si puissante, les vues de cette

cour magnifique et barbare étaient si incertaines et si capricieuses, que, malgré le firman obtenu à la fin par sir Thomas en faveur de ses compatriotes, il dut leur conseiller de ne pas faire grand fond sur cette pièce, et d'attendre tous leurs succès des avantages qu'ils pourraient obtenir des autorités locales et des marchands indigènes.

Des rapports presque réguliers étaient alors liés avec l'Inde, toutes les routes de mer qui pouvaient conduire à ce pays avaient été pleinement explorées; aussi les voyages individuels avaient perdu leur intérêt, et il en est peu dont le souvenir soit dès lors mentionné dans les annales de la Compagnie. Quelquefois la situation des Anglais fut mise en péril par les intrigues des puissances qui avaient formé avant eux des établissements dans les mers de l'Asie, et qui continuèrent, aussi longtemps qu'il leur fut possible, à ne considérer leurs rivaux guère mieux que comme des contrebandiers. Dès le principe, les Portugais surtout avaient affiché des prétentions exclusives soutenues par les sentiments les plus violents; mais alors leur puissance maritime était tombée si bas et était si peu redoutable pour les flottes anglaises, que rarement ils osèrent les attaquer sans être battus.

Il en était tout autrement des Hollandais, dont la marine, alors à l'apogée de sa grandeur, était un ennemi véritablement formidable. Ils avaient déjà complétement expulsé les Portugais des îles Moluques et Banda, dont ils réclamaient la possession exclusive. Les Anglais n'essayèrent pas d'abord de vouloir faire la concurrence aux Hollandais dans ces établissements, où ils pouvaient arguer du droit de propriété. Cependant les petites îles de Poularoun et de Rosengin, formant en realité partie d'un groupe occupé par eux, mais où ils n'avaient fondé aucun établissement, furent considérees comme un territoire ouvert, et même on y éleva des ouvrages défensifs. Toutefois les Hollandais voulurent le comprendre autrement, et, après avoir vainement ten ser leurs rivaux de leurs f ils s'emparèrent de deux : annonçant l'intention de n relâcher avant que l'Ang abandonné ses prétention merce des îles à épices. tions furent repoussées av et il s'ensuivit des hostilité commerce des deux peuple tout aux Anglais.

En 1619, quatre navire nant à la Compagnie anglai *gon*, *l'Ours*, *l'Expédition* furent pris dans le voisina de Tecou, et *le Star* dans de la Sonde. En même tem compagnies se plaignaient ment l'une de l'autre à leu nements respectifs: on e aux négociations, et, pour que les hostilités particuli nissent par produire une tionale, la diplomatie des eut recours à un expédient gulier. Les Anglais et les convinrent de s'associer po merce de l'Inde: les premie avoir la moitié du comme vre et un tiers de celui épices. Chacune des deux vait équiper dix navires de protection et au transport chandises d'un port de l'I tre. Enfin il devait être conseil de défense, composé membres appartenant à c compagnies, et chargé du so exécuter les conditions de extraordinaire.

Il était évident que ces s étaient de telle nature et en de telles complications, q pouvaient manquer de pro discussions sans fin. Les H qui entretenaient dans les îl ces plus considérables que vaux, interprétèrent tout e veur, et ils commencèrent p d'admettre les autres à la leur revenait avant qu'il payé la moitié de toutes le que la Compagnie hollanda ou sans nécessité, avait dépe

[redacted]

ortifications dans les îles. ;ntre les deux marines de- ' en jour plus vive, et éclata sanglante tragédie connue de *massacre d'Amboyne*. est encore la plus riche du Moluques et celle qui pro- grande quantité de girofle. l établissement des deux ; était dans la capitale de ; Hollandais occupaient un t défendu par une garnison its hommes, tandis que les ı nombre de dix-huit seu- occupaient qu'une maison ù ils se croyaient en toute ır la foi des traités. Dans on, il arriva qu'un soldat vant inspiré des soupçons locale, fut arrêté et mis à Vaincu par la douleur, il plusieurs de ses compa- ui-même conspiraient en- r s'emparer de la forte- ur cet avis, on fit de nou- :ations. Pendant que tout it, les Anglais continuaient venir, demandant à peine :s de cette affaire, comme ent complétement étran- es entrefaites, cependant, , le médecin Abel Price, rêté pour quelques désor- s en état d'ivresse, fut in- ; le château et informé, un ses compatriotes étaient dans le complot. Il opposa :ette assertion les dénéga- us vives; mais on lui ap- bastonnade avec tant de ıe ses bourreaux finirent cher tous les aveux qu'ils En même temps on en- apitaine Towerson et aux ıbres de la factorerie an- nessage par lequel on les : rendre auprès du gouver- r arrivée, grande fut leur pprendre qu'ils étaient ar- outes leurs marchandises ies et qu'on les avait ap- leur faire avouer la part ıt prise dans la prétendue ı. Malgré les dénégations les plus solennelles, on leur fit subir, séparément, de nombreux interroga- toires et, qui plus est, des tortures si cruelles, que leurs cris de douleur perçaient les murs du château et s'en- tendaient à de grandes distances. Les tourments leur arrachèrent, à la fin, tout ce qu'il plut à leurs accusateurs de leur faire dire. Les aveux qu'on en obtint ainsi sont si singuliers qu'on ne peut mettre en doute qu'ils n'aient été extorqués à de malheureuses vic- times par l'excès de la souffrance.

Satisfait de ce résultat, le gouver- neur hollandais les fit d'abord relâ- cher; mais ils ne furent pas plutôt en liberté, qu'ils répétèrent leurs pre- mières dénégations avec plus de force que jamais: deux d'entre eux surtout rétractèrent avec l'accent de la vérité la plus sincère les témoignages qu'on leur avait arrachés. Alors l'applica- tion de la torture recommença, et, par suite, les aveux qu'on leur de- mandait. L'un d'eux, ayant annoncé qu'il était prêt à avouer tout ce qu'on voudrait, pourvu toutefois qu'on lui dît d'abord ce qu'on voulait, on traita cette déclaration d'impertinence en- vers le tribunal, et il fut mis à la question jusqu'à ce qu'il eût inventé une série de mensonges qui pussent satisfaire ses bourreaux. Le résultat de toute cette barbare procédure fut un jugement qui condamnait le capi- taine Towerson et neuf de ses compa- triotes à la peine de mort; les huit autres reçurent leur pardon. On leur permit de se voir avant de mourir, et ils communièrent par les mains d'un ministre hollandais. Ils renouvelèrent alors la protestation la plus solennelle de leur innocence. Samuel Colson s'é- cria : « Seigneur, aussi vrai que j'im- « plore de ta merci le pardon de mes « autres péchés, je suis innocent du « crime qui m'est imputé; et s'il est « vrai que j'en sois aucunement cou- « pable, puissé-je ne jamais avoir part « aux joies du royaume céleste! » Amen! répondirent les autres. En- suite ils se demandèrent et s'accordè- rent mutuellement un pardon sincère pour les accusations que la torture

leur avait arrachées les uns contre les autres. « Comment pourrais-je, dit « John Clark, espérer le pardon de « Dieu, si je ne savais pas vous par- « donner moi-même? » On les exécuta ensuite en leur tranchant la tête. Le capitaine Towerson fut enseveli dans un linceul noir, dont ses bourreaux eurent l'incroyable effronterie de réclamer le prix à la Compagnie anglaise. Un Portugais et neuf Japonais, qui furent décapités en même temps comme coupables du même crime, protestèrent également de leur innocence avant de mourir.

Quand la nouvelle de ces barbaries arriva en Angleterre, l'indignation publique ne connut pas de bornes. La cour des directeurs fit distribuer un dessin où étaient représentées les tortures des malheureuses victimes. La presse n'épargna rien pour enflammer la colère de la multitude, et l'irritation devint si générale et si vive, que les Hollandais alors présents en Angleterre adressèrent une requête au conseil privé et lui demandèrent des garanties pour la sûreté de leurs personnes. L'historien de la Compagnie des Indes orientales, M. Mill, dans son désir d'impartialité, suppose que l'effet produit par cette affaire fut exagéré. Ne voulant pas croire à une barbarie qui aurait répandu le sang pour le plaisir de le répandre, il regarda comme plus probable que les Hollandais, aveugles et irrités par l'opposition violente des intérêts, ont sincèrement cru à la culpabilité de leurs victimes, les ont jugées et condamnées avec des esprits trop prévenus pour qu'il leur fût permis de distinguer la vérité, et enfin ont pu les faire périr sans remords. La torture, si absurde qu'elle soit, était alors employée, en Hollande et dans d'autres États de l'Europe, comme un moyen de faire confesser la vérité aux accusés. Les deux peuples, remarque-t-il, dans ces mers lointaines où leurs navigateurs échappaient à l'action de la loi et d'un gouvernement régulier, s'y rendaient souvent coupables de violences et de cruautés. En admettant jusqu'à un

certain point la justesse et
de ces observations, on ne
pendant ne pas regarder t
affaire comme une affreuse

Les Hollandais, quand o
manda réparation, commenc
faire des réponses évasives
quand ils virent leurs bâtime
partout par le gouvernemen
ils autorisèrent une enquête
gociations traînèrent en lon
l'affaire ne fut définitiveme
qu'en 1654, sous le gouvern
Cromwell, par une indemnit
livres sterling (90,375 fr.),
entre les héritiers de ceux q
péri. En même temps chaqu
gnie produisit un état des per
prétendait avoir subies du f
tre, pendant les quarante a
depuis le jour où on avait e
heureuse idée de les associer
1652. Les Anglais ne réclam
moins de 2,695,999 livres st
les Hollandais encore plus,
livres sterling. Ces prétention
rent devant les huit arbitr
nommés par chaque partie
de régler la liquidation défi
finirent par accorder une s
85,000 livres sterling (2,1
aux Anglais.

La catastrophe d'Amboyn
dernier coup à cette associ
deux Compagnies, qui, on
le voir dès le principe, était
déraisonnable. Les Anglais
rent longtemps encore leur
ment de Bantam, dont ils a
la capitale de leurs possessi
les mers de l'Asie. Cependan
ces considérables que les H
entretenaient dans ces îles,
augmentaient chaque année,
souvent cette possession très-
et, de plus, les événements
laient insensiblement les A
le continent même de l'Ind
rent abandonner peu à peu
tions insulaires, à l'exceptio
ques comptoirs qu'ils conser
la côte de Sumatra.

Pendant un temps on fond
des espérances sur un étab

[redacted]

fe Persique. En 1622, une
anglaise, agissant d'accord
h de Perse, chassa, comme
ıs déjà dit, les Portugais de
ssement, jadis si riche,
t qui depuis lors est devenu
ent insignifiant. En retour
rvices, les Anglais obtin-
leur part du butin, la per-
ètablir un comptoir au fort
un, où les affaires se pré-
l'abord sous l'aspect le plus

ıit depuis longtemps la prin-
du commerce anglais dans
on y faisait chaque année
itions importantes; mais,
y était exposé aux exactions
du Mogol et de ses officiers,
qu'aux incessantes incur-
lahrattes, le gouvernement
ıgea à s'assurer la posses-
ville qu'il pût fortifier con-
ion étrangère. Une occasion
1662, à l'occasion du ma-
'infante Catherine avec le
II, et l'île de Bombay fut
ngleterre comme partie de
a princesse. Les termes de
cession étaient cependant
: les Anglais prétendaient
ıprenait Salsette et autres
s; les Portugais affirmè-
se bornait aux rochers nus
aride, interprétation à la-
Anglais furent obligés d'ac-
Celle fut cependant la pre-
session territoriale acquise
par la couronne d'Angle-
ui, dans l'origine, ne rap-
assez pour payer les frais
on. Aussi, en 1668, les droits
ineté de la couronne sur ce
ent transférés à la Compa-
, en 1687, y transporta de
résidence de ses autres éta-
s, et, depuis, Bombay est
e qu'il est encore aujour-
capitale des possessions an-
l'Inde occidentale.
ınt les établissements sur la
Est prenaient aussi de l'im-
Dans l'origine, néanmoins,
oirs du Coromandel étaient
regardés comme secondaires, transportés fréquemment de place en place, et relevaient hiérarchiquement des autorités de Bantam. Dans le voyage d'Hippon, nous avons raconté la fondation des factoreries de Masulipatam et de Pulicat, dont la dernière fut bien vite abandonnée, par suite de la rivalité des Hollandais. Pour échapper à l'hostilité de cette nation et à la tyrannie du gouvernement indigène, les Anglais firent, en 1625, l'acquisition d'un petit terrain à Armegam, un peu au sud de Nellore, où ils établirent une factorerie. Cependant, considérée comme l'entrepôt des belles étoffes de coton, qui donnent de l'importance au commerce de cette côte, elle était bien inférieure à Masulipatam, et il fallut y revenir. Par les négociations, on obtint des priviléges précieux du roi de Golconde, en même temps que l'empereur mogol sanctionnait la création d'un établissement anglais à Pipley, dans l'Orissa. Néanmoins il était toujours important, pour la sécurité du commerce de la Compagnie, d'avoir une place forte à elle. Aussi se fit-elle accorder, en 1640, par un petit prince indigène, l'érection d'un fort à Madraspatam. On l'appela fort Saint-George; et depuis il est devenu la capitale des établissements de la Compagnie sur la côte de Coromandel.

L'établissement du Bengal, qui depuis a atteint un degré de prospérité si merveilleuse, fut fondé plus tard que les autres. Un médecin anglais, du nom de Broughton, ayant fait, en 1651, un voyage à Agra, fut assez heureux pour y guérir d'une dangereuse maladie la fille de l'empereur Shah Jehan. La reconnaissance du père et du souverain valut aux Anglais d'importants priviléges commerciaux. D'Agra, Broughton se rendit ensuite à la cour du nabab du Bengal, où ses talents firent encore obtenir à ses compatriotes des avantages et des immunités très-considérables. Grâce à lui, les marchands de Surat obtinrent, d'un côté, liberté complète pour leur commerce et exemption des droits de douane; et, de l'autre, ils purent

élever, en 1656, une factorerie sur l'Hougly, c'est-à-dire sur le principal bras du Gange. A partir de cette époque, on expédia chaque année des navires pour le Bengal. Depuis, d'autres factoreries s'y établirent; mais pendant longtemps elles furent considérées comme inférieures, pour l'importance commerciale, à celles de la côte de Coromandel, et relevèrent hiérarchiquement des autorités du fort St-George.

Ce fut cependant au Bengal que les Anglais essayèrent de s'établir dans l'Inde comme puissance politique et militaire. Ce fut de là que, pour la première fois, les agents de la Compagnie, en transmettant le détail des griefs qu'ils avaient à faire valoir contre les princes indigènes, insinuèrent l'idée d'obtenir justice par la force des armes. En 1686, les directeurs expédièrent en effet le capitaine Nicholson avec dix bâtiments armés et six compagnies de soldats, armement qui n'était destiné à rien moins qu'à faire la guerre au grand Mogol et au nabab du Bengal. Le plan de campagne était d'abord d'occuper et de fortifier Chittagong, point un peu éloigné du centre d'activité commerciale, mais dont on voulait faire la base des opérations militaires. L'exécution de ce grand projet ne fut pas heureuse; les divers navires arrivèrent séparément et agirent d'ailleurs avec peu de concert. La flotte, ayant remonté l'Hougly, fut repoussée par l'artillerie de l'ennemi, et obligée de se réfugier dans un port où s'est depuis élevée la ville de Calcutta. Les factoreries qui avaient été fondées à Patna et à Cohimbazar furent prises et pillées. Le nabab, au milieu d'une trêve qu'il avait demandée pour mieux tromper ses ennemis, assembla tout à coup son armée, espérant en finir avec les Anglais démoralisés; mais ceux-ci, dans ce moment critique, firent des prodiges de valeur. Non-seulement ils arrêtèrent toutes les forces du Mogol, mais encore ils enlevèrent Balasore, où ils brûlèrent quarante navires à l'ennemi. Cette victoire décida le nabab à rouvrir les négocia dejà les Anglais avaient obte mission de relever leurs fa déjà les affaires semblaient sur l'ancien pied, lorsque veaux bâtiments de guerre dans le Gange, commandés pitaine Heath. Cet officier le traité et recommença a guerre; mais il fut battu, glais obligés de quitter le Be rengzeb, qui occupait alors de l'empire du Mogol, fut s la conduite des Anglais en c sion, qu'il donna l'ordre toutes leurs factoreries. Cel rat, de Masulipatam et de tam furent prises, quoiqu'il du sang, et Bombay fut ét bloqué. Les Anglais se trou fin réduits à solliciter la façon la plus humble, po prince, malgré son intellige que, malgré les avantages rait du commerce extérieur, mît de reparaître dans les po empire.

Depuis lors, cependant, l gnie commença à avoir l'an devenir une puissance polit l'Inde. En 1689, fait observe « il fut définitivement résol « base de la politique futu « rendre indépendants et « une puissance territoriale. lors, les directeurs écrivire agents : « L'accroissement d « par l'impôt doit être le b « efforts aussi bien que le d « ment de notre commerce.

CHAPITRE IX.

LUTTE AVEC LA FRANCE.—C DU CARNATIQUE.

Le passager éclat jeté par tugais s'était rapidement e puissance maritime des H avait décliné avec le dix-sept cle, et avait d'ailleurs aba territoire continental de l'I se concentrer sur les archip mers. Le champ paraissait d

[redacted]

Angleterre; les affaires de la e prospéraient; des ventes elle à Londres avaient prone année plus de deux mil-ivres sterling; elle payait à naires un intérêt de 7 et 8 , lorsque la guerre de 1744, n Europe, la mit en face d'un lus sérieux que tous ceux ait encore rencontrés jus-

ice, quoiqu'elle se fût laissé par les autres peuples dans des découvertes et du dé-nt maritime, n'était pas ce-estée insensible au mouve-, vers la fin du quinzième rna le génie de la race euro-côté des océans. L'Inde elle-ble avoir occupé de bonne esprits dans les villes mari-a France. Dès 1503 on voit r, par les soins de quelques de Rouen, une expédition chercher des débouchés au français dans les mers de ntreprise échoua et les na-étaient partis ne revinrent nouvelles tentatives ne fu-énéral, guère plus heureu-fois, il ne fut véritablement ts considérables dans cette qu'en 1642, où il se fonda grande compagnie dite des heureusement, presque tou-sources de cette compagnie rent à vouloir fonder un ent à Madagascar, île grande u'on croyait devoir présen-rière indéfinie à l'agricul-commerce. Mais cette île ne rien alors qui pût entrer nsommation ordinaire des ropéens, et, de plus, ses ha-nbreux et guerriers devin-it redoutables à la puissance t s'emparer de leur terri-colons furent accueillis dès rs jours par une guerre in-t eurent toutes les peines à défendre contre l'ennemi nisérables constructions en décorées de forts, coûtaient l'argent sans rien rapporter.

La véritable et sérieuse Compagnie française des Indes ne fut fondée qu'en 1664 sous les auspices de Colbert, qui, conformément aux doctrines économiques du siècle, accumula sur cette compagnie tous les encouragements imaginables; son capital était de 15,000,000 de livres tournois; sa charte d'investiture lui accordait le privilége exclusif du commerce de l'Inde pendant cinquante ans; elle était exempte de toutes taxes, et le gouvernement prenait même l'engagement de lui rembourser toutes les pertes qu'elle pourrait faire pendant les dix premières années, clause que l'État exécuta rigoureusement. Les fonds versés par les particuliers n'étant pas suffisants pour parfaire le capital nominal de la Compagnie, qui n'était cependant pas exorbitant, le trésor avança 3,000,000 de livres, exemple qui fut naturellement suivi par la noblesse, la finance et tous les gens riches que leurs affaires ou leur position mettaient en relation avec la cour.

L'administration de la Compagnie ne fut ni judicieuse ni prospère. Elle commença d'abord par essayer de tirer parti des dépenses qui avaient été faites à Madagascar par ses prédécesseurs. Elle y envoya un nombre considérable d'émigrants, qui périrent presque tous par le climat, par la fatigue ou par les armes des indigènes. Les débris de cette expédition furent, presque par commisération, dirigés sur les îles Cerné et Mascarenhas, qui depuis, sous les noms d'îles de France et de Bourbon, eurent quelques époques de brillante prospérité. Renonçant donc à Madagascar, la Compagnie expédia des navires dans l'Inde et fonda plusieurs établissements sur ses côtes. En 1668, elle créa pour ses opérations un comptoir principal à Surat, sous la direction d'un nommé Caron, qui avait passé la plus grande partie de sa vie au service de la Hollande. Les débuts de cet établissement semblèrent d'abord encourageants; mais bientôt les agents, s'étant engagés dans les querelles des indigènes, fu-

[redacted]

la côte. De là, il se dirigea
3male, dans l'île de Ceylan,
voile pour Pondichéry; il
ojet d'assiéger Madras, et
oyait prudent de se débar-
ord de la flotte anglaise, la
trouvant très-inférieure en
l demanda 60 canons à Du-
ı lui en fournit qu'un moin-
:. De là, entre eux un com-
de mésintelligence. La-
s se mit néanmoins à la
e la flotte anglaise, qui re-
ıbat. Alors il n'hésita plus
ses plans sur Madras.
lle n'était pas seulement
des possessions anglaises,
re l'un des principaux éta-
ı fondés jusqu'alors dans
les Européens. Elle renfer-
es dépendances immédiates
tion de 250,000 âmes, sur
cependant, on ne comptait
ıropéens, dont 200 soldats.
: garnison, à laquelle il faut
corps considérable de ci-
it logée dans le fort Saint-
ville blanche. Une muraille
nauvais état, flanquée de
:ions, formait tout le systè-
ense de cette place. Le 16
elle fut investie, et le 19,
u aucun secours du nabab,
s'était adressée dans sa dé-
demanda à capituler. L'es-
ı étaient les Anglais de voir
r flotte les portait à faire
pourparlers en longueur.
ırdonnais les devinant, cou-
ır son énergie à leurs tergi-
. Toutefois, l'appréhension
de l'arrivée de cette même
s instructions secrètes qui
aient expressément de con-
ın établissement ou comptoir
serait emparé, firent qu'il
ı rendre, moyennant rançon,
rès qu'il en aurait pris pos-
ette condition fut acceptée
au français flotta immédia-
les murs de Madras (20 sep-
46). Une pareille convention
t vivement la politique de

Ce gouverneur général de nos possessions dans l'Inde était un homme du caractère le plus remarquable. Son père, ancien fermier général et l'un des directeurs de la Compagnie des Indes orientales, lui avait laissé une immense fortune qu'il augmenta lui-même encore par le commerce. Envoyé d'abord à Pondichéry comme premier membre du conseil d'administration, et ensuite à Chandernagor comme intendant, il y conduisit les affaires avec tant d'habileté, qu'il rendit cet établissement très-prospère, tout en augmentant lui-même, par des spéculations aussi heureuses que hardies, sa fortune privée. Ses talents et ses succès le désignèrent au choix de la Compagnie comme gouverneur de Pondichéry. Jamais, ni Alexandre, ni César, ne formèrent de plus magnifiques projets de conquêtes que cet officier d'une simple compagnie de marchands. Son premier dessein était de poursuivre les succès déjà obtenus contre les Anglais et de chasser ces puissants rivaux de la côte de Coromandel. Labourdonnais, comme nous l'avons dit, s'était engagé à rendre Madras après une occupation passagère, et sans doute il aurait tenu parole; mais ce n'était pas l'affaire de l'ambitieux Dupleix. D'abord il s'y prit de manière à retarder la reddition sous divers prétextes, et il y fut encouragé par les habitants de Pondichéry, qui lui adressèrent une remontrance énergique contre la restitution d'une place qu'ils regardaient comme indispensable à leur sécurité. Pour obéir à cette requête, Madras ne fut pas seulement retenu, mais encore durement rançonné, et son gouverneur et les principaux habitants furent emmenés prisonniers dans la capitale des établissements français.

Labourdonnais avait tenu bon jusqu'au bout pour l'exécution fidèle de sa parole. Il avait même prolongé son séjour à Madras et ajourné pour cela des projets qu'il avait sur Calcutta. Menacé par Dupleix, son supérieur dans le gouvernement de nos posses-

sions de l'Inde, il répond qu'il avait juré sur son honneur de rendre Madras aux Anglais et qu'il tiendra sa parole, dût-il le payer de sa tête. Dupleix lui ayant envoyé deux officiers porteurs d'un ordre qui lui infligeait les arrêts et chargés en outre de s'assurer de sa personne : Messieurs, leur dit-il, c'est moi qui vous arrête, rendez-moi vos épées. Mais le temps s'écoulait, la mousson arrivait, et sa flotte ayant essuyé une tempête qui en détruisit une partie, il n'eut que le temps de regagner l'île de France, où il trouva un autre gouverneur nommé à sa place. Il ne lui restait plus qu'à venir se justifier en France. Fait prisonnier dans le trajet, il fut conduit à Londres, où il reçut mille témoignages d'estime de la part des Anglais. Le gouvernement refusa les cautions que les particuliers offraient à l'envi, lui accorda sur parole la liberté de venir en France. Mais ici ce fut bien un autre traitement : enfermé à la Bastille dès son arrivée, Labourdonnais y gémit pendant deux ans et deux mois dans le secret le plus rigoureux. Ce fut là qu'il trouva moyen d'écrire ses mémoires sur des mouchoirs trempés dans de l'eau de riz. Du marc de café lui tenait lieu d'encre, une pièce de six liards roulée et fendue était sa plume. Enfin, au bout de trois ans, un jugement solennel déclara son innocence. Les portes de sa prison s'ouvrirent. Mais sa constitution, ruinée par les maladies qu'il y avait contractées, lui avait ouvert déjà les portes du tombeau. Il mourut peu de temps après, le 9 septembre 1753.

L'installation de Dupleix dans Madras fut suivie d'une expédition contre le fort Saint-David, dont le siége fut signalé par un événement à jamais mémorable dans l'histoire des guerres de l'Inde. Le nabab d'Arcot, ayant épousé la cause des Anglais, avait envoyé son fils avec 10,000 hommes pour essayer de reprendre Madras sur les Français. Ceux-ci n'avaient que 1,200 hommes pour défendre cette ville, et cependant ils n'hésitèrent pas à venir au-devant de

la nombreuse armée du
périorité de leur discipl
letéde leur artillerie leur
victoire complète et déci
longtemps que les Port
prouvé, par leur exempl
rité même d'une poigné
sur les bandes désordo
compose une armée asi
depuis lors, le souvenir
toires était presque oubl
et Anglais étaient acco
garder le Mogol comm
puissant souverain co
n'y avait pas même de r
sible avec les faibles m
disposaient. Le charme
ment rompu par la vic
pleix, et les officiers des
y reçurent un enseignem
laient bientôt mettre en
dépens de tous les prin

Le but actuel des ef
pleix était la réduction d
David, contre lequel il
petite armée de 1,700 h
la plupart européens. P
la place, les Anglais
200 Européens et un co
indous sans discipline.
se croyaient déjà sûrs d
lorsqu'ils se laissèrent
l'improviste par l'armée
se virent obligés de batt
Un détachement envoyé
que temps après pour sur
dalore, ville contiguë a
David, fut battu d'une
qu'il rentra à Pondichér
atteint sa destination.
ploya alors toute son adr
le nabab, s'efforçant su
donner une haute idée de
car il savait que le princ
litique des princes indou
s'attacher qu'à l'intérê
d'épouser toujours la c
fort. Le nabab, sur la fa
de grands renforts que
cevoir Dupleix, se laissa
abandonnant la cause de
conclut avec les Français
traité. Pour preuve de sa
fils vint faire une visite

[redacted]

y, où il fut reçu avec toute
et les magnificences qui sé-
s princes asiatiques.

ille de ce côté, Dupleix re-
dessein, et il était revenu
siége devant le fort Saint-
rsqu'une flotte anglaise, com-
par l'amiral Griffin, entra
ide. Les Français se retirè-
ouveau, et pendant quelque
râce aux renforts reçus de
autre, les deux ennemis se
t en force si égale, qu'aucun
sa rien entreprendre de sé-
gouverneur de Pondichéry
une fois d'attaquer Cadda-
nt la nuit; mais les Anglais,
de son projet, se tenaient
gardes, et il fut repoussé avec

après, l'aspect des affaires
par l'arrivée d'une escadre
portant 1,400 hommes de
qui, réunies à celles qui se
déjà sur les lieux, formaient
nde armée européenne qu'on
vue dans l'Inde. Les Anglais,
ur, se trouvaient en force
dre l'offensive; ils résolu-
conséquence, de frapper un
if, et vinrent mettre le siége
ndichéry. Comme les Fran-
ent pas assez de monde pour
mpagne, le siége fut entre-
toutes les conditions appa-
succès. Mais il ne fut pas
vec la promptitude et la vi-
auraient assuré la victoire.
es Anglais perdirent beau-
mps à réduire un petit fort
une lieue de la ville et dé-
la plus grande énergie. Puis
alors le peu de savoir des
u génie anglais, que, quand
ées furent ouvertes devant
la place, on trouva qu'elles
op éloignées pour que l'ar-
lt produire de l'effet; et,
cette erreur fût corrigée,
les pluies arriva, les mala-
rent dans les troupes, et il
r le siége. C'était un avan-
dérable pour les Français;
'en avaient pas encore pu
tirer parti, lorsqu'on apprit que la paix avait été signée en Europe, et que l'un de ses articles ordonnait la restitution de Madras à l'Angleterre. Les deux nations se retrouvèrent donc placées exactement sur le même pied qu'avant la guerre.

Mais ce traité, au lieu de rétablir la tranquillité dans l'Inde, ne servit, au contraire, qu'à agrandir le cercle des opérations militaires; car les deux parties, ayant chacune alors des forces considérables à sa disposition, songèrent naturellement à les employer. Les événements de la guerre précédente avaient découvert le secret de la faiblesse des gouvernements indigènes, et ouvert, en quelque sorte, la carrière des espérances illimitées pour la fondation d'un grand empire dans cette riche et magnifique contrée.

Un prince de Tandjore, du nom de Sakadji, détrôné par un de ses frères, imagina de reconquérir sa couronne avec l'aide des Anglais, et il leur offrit, en retour de leurs services, la forteresse et la province de Dévicottah, avantageusement située sur les bords du Coliroun. En 1749, ils entreprirent une expédition contre cette forteresse; mais, contrariés par le manque de concert entre les officiers militaires et marins, et ne recevant aucun appui des indigènes, ils durent retourner à Madras, sans même être parvenus jusque sur les lieux. Mortifiés de cet échec, ils renouvelèrent la tentative, et cette fois, les bâtiments les ayant déposés à l'embouchure du fleuve, ils le remontèrent dans les embarcations. Après avoir eu à lutter contre des obstacles infinis et livré un combat sérieux, dans lequel le lieutenant Clive, qui depuis devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de l'Inde, se distingua par la valeur la plus audacieuse, ils s'emparèrent du fort. Sa prise fut immédiatement suivie d'un traité qui en assura la possession aux Anglais; et ceux-ci, en retour, promirent d'abandonner la cause du prince pour qui ils avaient pris les armes; ils s'engagèrent même à le tenir en

prison pour l'empêcher de nuire à son rival, moyennant une pension annuelle de 400 livres sterling (10,000 fr.). Ce traité, peu honorable pour les Anglais, ne leur produisit même pas les avantages qu'ils en avaient espérés; car le prince de Tandjore, malgré les promesses qu'il leur avait faites, les abandonna par la suite.

Cependant les Français jouaient un beaucoup plus grand jeu, et aspiraient ouvertement à établir leur suprématie sur tout le sud de l'Inde. Nous n'entreprendrons pas de conduire nos lecteurs à travers le détail des intrigues dont le Carnatique fut alors le théâtre, nous ne les fatiguerons pas avec les noms barbares et les caractères fort peu intéressants des personnages qui y jouèrent un rôle. Il suffira de ne pas oublier qu'à la mort d'un prince indien, sa succession n'est jamais réglée par la loi du droit d'aînesse, ni même par aucun droit fixe. Ses fils, ses petits-fils, ses neveux et même des parents plus éloignés, deviennent chacun autant de prétendants au trône, et tous essayent de faire valoir leurs prétentions par un appel aux armes. Les dissensions du Deccan éclatèrent à la mort de Nizam-oul-Moulk, suivie presque aussitôt de celle du nabab du Carnatique. Ces deux princes, vassaux, dans l'origine, de l'empereur de Delhi, avaient fini, avec le déclin de l'empire mogol, par devenir complétement indépendants. A la mort donc de ces personnages, leurs heritiers légitimes, selon le droit européen, Nazir-Djung et Anouar-ed-din, se virent disputer le trône par Mirzapha-Djung et Chanda-Sahib, qui aspiraient, le premier à être subahdar du Deccan, et le second nabab du Carnatique. Ayant uni leurs intérêts, les deux prétendants rassemblèrent une armée de 40,000 hommes, et employèrent tous les moyens pour gagner l'alliance de Dupleix. Celui-ci, tenté dans son ambition, n'eut pas de peine à comprendre que, s'il parvenait à faire asseoir deux de ses créatures sur les deux plus grands trônes de la péninsule indienne, en-

treprise pour laquelle il p
sez fort, il deviendrait le
de tout ce vaste pays. En c
il envoya son lieutenant
teuil, avec 2,300 homme
dont 400 Européens seule
cours des alliés. Les arn
nées se mirent donc en
pour aller attaquer Anou
nabab régnant, qui, avec
dats, était campé à Ambo
très-forte qui commande l
cipaux défilés par lesqu
dans le Carnatique. Il a
le ravin un retrancheme
par du canon que défen
ques Européens; mais d'A
fier de montrer la valeur
patriotes et la supériorité
cipline, s'offrit pour donn
ces lignes avec la poignée
dont il était suivi. Les c
acceptèrent la proposition
faits de laisser à un autre
de cette périlleuse entrepri
l'artillerie de l'ennemi, n
bien servie, repoussa d'ab
taques; mais l'amour-prop
çais, exalté par leur petit
me et par la présence de
qui les regardaient faire,
porter les lignes. Non co
premier succès, ils se
droit sur le corps princi
nemi, au centre de sa lign
où le nabab, monté sur s
son étendard déployé au
touré de sa meilleure ca
courageait ses troupes à
Ils etaient à peine parve
lui, lorsqu'un soldat cafr
une balle dans le cœur.
reux prince tomba roide
route la plus complète d
armée : le camp, un buti
soixante éléphants avec l
les munitions, tombèren
des vainqueurs. Par sui
victoire, Arcot se rendit
tance.

Mohammed-Ali, fils du n
et heritier de son trône,
gié à Trichinopoly, ville t
qui, par sa position, con

arnatique. Aussi, Dupleix
le la manière la plus vive
: confédérés de ne pas per-
nent pour venir mettre le
it cette forteresse, qu'ils
uvée dans un état de dé-
nparfait. Mais les princes
èrent beaucoup mieux ve-
ier à Arcot et à Pondi-
ls se montrèrent environ-
e la pompe ordinaire aux
t aux nababs ; et, quand
ent en campagne, ce ne fut
narcher contre Trichino-
on le leur recommandait
, mais contre la ville bien
e et beaucoup moins im-
Tandjore. Cette conduite
ant un motif secret ; leur
épuisé, ils voulaient le
enant exiger du rajah les
son tribut. La ville, cons-
delta du Coliroun et du
riche et magnifique ; elle
pagode qui surpasse en
is les monuments de l'Inde
. A l'opulent prince de ce
s demandèrent donc l'ar-
ributs dus à l'empereur
ils se présentaient en qua-
lieutenants. S'ils avaient
ette réclamation avec vi-
t-être encore eussent-ils
it mené l'affaire à bonne
se laissèrent amuser par
, tantôt négociant et tan-
nt, les occupa jusqu'à ce
ant que rien ne se termi-
x donna aux troupes fran-
aires de Chanda-Sahib un
que qui eut pour résultat
prise de trois redoutes,
près, celle d'une des por-
le. A ce coup le rajah qui,
se de ses redoutes, avait
encore de finesse, traita
nt. Il fut convenu qu'il
Chanda-Sahib 20 millions
et 200,000 comptant aux
uxquels il cédait en outre
ts villages autour de Ka-
avaient un fort.
t par les délais qu'il avait
naître au sujet des paye-
ments, il retenait encore les vain-
queurs sous les murs de Tandjore, et Nazir-Djung, sur l'ordre qu'il en avait reçu de Dehli, marchait contre eux. A la première nouvelle qu'ils en eurent, ils se réfugièrent sous Pondichéry. Dupleix, pour relever leur courage, leur donna un secours de 2,000 soldats européens et 1,250,000 livres de son propre argent, secours insuffisant pour ses alliés et désastreux pour lui-même ; car Nazir-Djung ayant pénétré dans le Carnatique, où il se vit bientôt à la tête de 300,000 hommes, 800 pièces de canon et 1,300 éléphants, d'Auteuil, voyant l'insubordination se glisser dans les troupes européennes qu'on ne payait pas, fut réduit à les retirer au moment même d'engager la bataille. Chanda-Sahib effrayé crut prudent de le suivre dans sa retraite, et Mirzapha-Djung, resté seul sur le terrain, se hâta d'offrir sa soumission avant d'y avoir été contraint par la force des armes. Malgré les serments de Nazir-Djung, qui lui avait garanti ses anciens États, il fut aussitôt chargé de fers, son camp attaqué et livré au pillage, ses soldats impitoyablement passés au fil de l'épée.

Dupleix n'était pas homme à se laisser abattre par les revers. Il entama aussitôt avec le subahdar vainqueur des négociations qui maintenaient à peu près les conditions déjà repoussées avant la victoire ; c'est-à-dire l'établissement des enfants de Mirzapha dans les États et possessions de leur père, et la reconnaissance de Chanda-Sahib comme nabab du Carnatique. A l'appui de ces demandes il évoquait d'anciens souvenirs et d'anciens services d'amitié, entre lesquels il n'avait garde d'omettre la retraite toute récente de d'Auteuil, dont il se faisait un mérite. Mais comme il ne nourrissait aucune illusion sur le succès possible de cette diplomatie, il mit à profit le peu de temps qu'elle lui laissait pour préparer un argument sur lequel il comptait davantage. Huit jours s'étaient à peine écoulés, que les Français, reprenant une initiative hardie, fondaient, en petit nombre

[redacted]

et la nuit, sur le camp du subahdar, à qui ils tuèrent 12 ou 1,500 hommes; bientôt après, 500 Européens s'emparaient de la pagode de Trivadi, qui servait de citadelle à l'une des villes les plus considérables du Deccan. Mohammed-Ali, qui se présenta pour la reprendre à la tête de 20,000 hommes à lui, de 400 Anglais et de 1,500 cipayes, fut repoussé, poursuivi jusque sur les bords du Panmar, réduit à accepter une bataille où son armée fut mise en déroute et en partie culbutée dans la riviere. En veine de succès, Dupleix ordonne à l'armée de s'emparer de Djingy. Djingy est une ville située au pied de trois montagnes formant les trois côtés d'un triangle équilatéral. Rudes et escarpées toutes les trois, elles étaient en outre défendues chacune à son sommet par une forte citadelle dont une ceinture d'ouvrages avancés fermait les avenues. La ville avait pour défense une muraille épaisse, flanquée de tours, et 5,000 hommes de garnison. A la tête de 250 Européens et de 1,200 cipayes, le colonel Bussy attaque et renverse cette garnison campée sur le glacis. Un pétard fait sauter une des portes de la ville, les Français y pénetrent, et y essuient derriere des barricades improvisées le feu des trois forts qui pleut sur eux jusqu'à la nuit. Alors ils se partagent en trois détachements et attaquent à la fois les trois montagnes. Les forts détachés sont enlevés à la baïonnette. On arrive au pied des citadelles. Les portes sont enfoncées comme celle de la ville par des pétards; et quand vint le jour, les Français contemplant, dit un historien, les obstacles qu'ils avaient surmontés pendant la nuit, s'en étonnèrent, et pour ainsi dire s'en effrayerent.

Le subahdar, trop confiant dans sa facile victoire, s'abandonnait à la mollesse, lorsque la nouvelle de la prise de Djingy vint le réveiller en sursaut. Ramassant ce qu'il peut de ses troupes déjà disseminées, il parvient à rassembler une armée formidable encore, puisqu'elle comptait plus de 100,000 hommes, et avec ces troupes il se dirige sur Djingy. I
lenteur incroyable de sa march
fit pas dix lieues en quinze jour
arriver la saison des pluies, et
çoit à peine les crêtes fortifi
trois montagnes, que déjà il a
armée se fondre et s'abîmer d
chemins effondrés, dans les
envahies par l'inondation. I
coup il fallut traiter et con
tout ce qu'on lui demandait. M
pleix, qui se fiait peu à ses pro
et qui d'ailleurs s'était déjà i
des intelligences dans l'armée
mie, poussa plus vivement que
aux machines qu'il avait dres
ce côté. Il avait mis dans ses i
trois nababs afghans, qui eux·
avaient entraîné vingt autres c
tous ces hommes qui depuis se
se trouvaient compromis, ne
daient pas mieux que de hâter
ment décisif. Ils le firent si t
tendre à Dupleix, que celui-ci
ordre au commandant fran
Djingy de se tenir prêt à leur
aide, à moins qu'il ne reçût da
tervalle l'avis de la signature
tive du traité par le subahdar
n'ayant reçu au lieu de cet avis
lettre pressante des conjurés,
che avec 800 Européens, 3,0
payes et 10 pièces de canon, an
une marche de nuit en vue de
de Nazir-Djung. L'action qui s'e
aussitôt fut d'abord plus vive q
s'y fût attendu contre une arm
une partie était gagnée et dont
était surprise. Voyant des d
ments nouveaux succéder san
aux détachements déjà vainc
saillis de toutes parts par des
d'ennemis, les Français co
çaient à hésiter, lorsque parut le
convenu, un drapeau blanc
sur le dos d'un éléphant. En
ment c'en fut fait de Nazir-
Surpris au milieu du sommeil
nouvelle de l'attaque des Franç
prince qui, la veille au soir, avai
et expédié le traité, n'en pouvait
les rapports qui lui arrivaient.
qu'il n'y a plus de doute possi
ordonne d'abord qu'on lui app

[redacted]

prisonnier Mirzapha-Djung.
enant que les nababs de Ku-
Canoul, de Savonora et de
rangés en bataille à la tête
hommes, n'ont point donné
mi, il va droit à eux, en-
es gardes et monté sur son
Le premier qu'il rencontre
ıb de Kudapa, qu'il accable
Celui-ci ordonne à un de ses
: tirer sur Nazir-Djung. Le
ue. Saisissant alors sa cara-
bab ajuste le subahdar et lui
eur de deux balles. La tête
upée fut, suivant le cérémo-
stiture en pareil cas, portée
de Mirzapha-Djung qui ve-
ir de si près la sienne pro-
semblable cérémonie. Mais
ıargé de le garder était au
:s conjurés et lui avait déjà
berté. Tout le reste du céré-
: accompli immédiatement,
ı fin de cette journée l'Inde
ıde purent contempler un
ıui ne leur avait pas été
ɔre : un souverain régnant
ıpire aussi vaste que trois
ıyaumes d'Europe et sur
ı d'hommes, par la grâce
le sujet étranger arrivé la
'autre extrémité du globe,
guère qu'un millier d'hom-
ɔour accomplir ces prodiges.
: beaucoup et l'on cite sou-
leterre pour avoir résolu ce
lème de gouverner, à quatre
s de distance, avec quelques
d'employés civils et quel-
rs d'employés militaires, ses
possessions de l'Inde. S'il y
nouveauté, quelque har-
uelque génie politique dans
, il faut reconnaître que
ɜn revient à Dupleix, et que
'e qui en recueille aujour-
ofit et la gloire, n'a eu qu'à
voies que le génie de la
avait ouvertes.

une grande joie et une
ɜ, ce furent de grands hon-
: Dupleix dans Pondichéry,
r apprit le triomphe de Mir-
ıg. Celui-ci se hâta d'y venir en grand appareil conférer avec Dupleix, et le prendre pour arbitre des différends qui s'élevaient déjà entre lui et les nababs qui l'avaient porté sur le trône. Après de nouvelles cérémonies d'installation, le subahdar inaugura son pouvoir en créant Dupleix nabab de toutes les contrées situées au sud de la Kistnah, c'est-à-dire d'un territoire égal en superficie à celui de la France. Il y ajouta d'autres dignités ou prérogatives personnelles, telles que celle de mettre un poisson sur ses étendards, faveur réservée aux plus grands personnages de l'empire. Mais les satisfactions d'ambition ou de vanité ne faisaient point perdre de vue à ce grand homme les intérêts dont il était le représentant. Indépendamment de l'autorité qui lui était dévolue comme nabab, il fit céder à la Compagnie, autour de Pondichéry, de Karical et de Masulipatam, un certain nombre de districts, dont le revenu total s'élevait à 950,000 livres tournois. Ainsi la Compagnie prenait pied comme souverain reconnu sur une portion de la péninsule, et, comme médiatrice suprême, tenait le reste dans sa dépendance. « Au seul bruit de votre nom, le trône du grand Mogol tremblera jusque dans ses fondements, » écrivait à Dupleix un personnage de la cour. Il y avait quelques mois à peine que l'Angleterre n'avait osé prendre parti entre Nazir et Mirzapha-Djung, bien que ce dernier fût son ennemi, dans la crainte de déplaire au grand Mogol qui n'avait encore accrédité ni l'un ni l'autre de ces subahdars.

En ce moment les Anglais étaient dans la consternation et comme frappés de stupeur. Cet esprit d'audace et de résolution qui n'éclate jamais mieux chez eux que dans les revers, semblait les avoir abandonnés. Les peuples de l'Inde à qui les Européens, sortis enfin de leurs vaisseaux de commerce ou de leurs comptoirs fortifiés, venaient de se montrer sous un nouvel aspect, étaient saisis d'enthousiasme ou de terreur à la vue des proportions colossales que prenait tout à coup la puissance politique de la France.

Cependant cet allié que Dupleix avait élevé si laborieusement sur le trône du Deccan, n'y était monté que pour donner à ses peuples la parade d'un avénement. Aussitôt qu'il en eut fini avec ces préliminaires, il se dirigeait avec son armée vers Hyderabad, lorsque les mécontentements qui couvaient dans le cœur des nababs afghans mal apaisés par Dupleix, firent naître parmi les troupes des désordres qu'il crut devoir châtier lui-même. Bussy, avec un corps français de 300 hommes, avait déjà fait reculer les révoltés; mais cédant à son emportement, le subahdar se précipite après eux. Rencontre par le nabab de Canoul, il le provoque, et bientôt frappé d'un coup de lance au milieu du front, il périt comme avait péri quelques jours auparavant son rival Nazir-Djung. Ainsi le même coup par lequel la fortune avait brusquement porté si haut la puissance de Dupleix semblait tout aussitôt lui servir à ruiner cette puissance de fond en comble. Mais l'effet moral de ce grand triomphe subsistait toujours, et Bussy était homme à n'en point laisser perdre l'avantage. Sans désemparer et sur le champ de bataille en quelque sorte, il pourvut à donner un successeur à Mirzapha. Celui-ci ne laissait qu'un fils trop jeune pour qu'on pût lui confier les affaires en ces conjonctures difficiles. Mais Nazir-Djung avait laissé trois frères qu'il faisait étroitement garder pendant sa vie, et qui s'étaient confiés à l'hospitalité du camp français après sa mort. On proposa l'un d'eux, Salabut-Djung, qui fut accepte par les principaux chefs et proclame le même jour. Ce nouveau subahdar fait par la France confirma toutes les mesures arrêtees par son prédécesseur.

Chanda-Sahib, au moment de l'élévation de Mirzapha-Djung, s'était vu faire enfin nabab du Carnatique, mais sous l'autorité directe et en quelque sorte comme lieutenant de Dupleix. Mohammed-Ali, son intrépide et obstine compétiteur, abandonné par la fortune et par les Anglais, n'avait point voulu, dans cette déroute géné-

rale de son parti, s'aban[...]
même. Réduit à la plus ét[...]
sité, il s'était enfermé da[...]
nopoly, d'où il ne cessait [...]
le secours des Anglais. Ce[...]
fussent peut-être jamais d[...]
lui accorder si, après de lo[...]
tations, ils n'avaient enf[...]
qu'il ne leur restait plus d'a[...]
à courir pour conjurer la [...]
plète de leurs affaires dans [...]
se décidèrent donc, vers la [...]
vier 1752, à diriger sur Tr[...]
un corps de 200 Européen[...]
cipayes. Chanda-Sahib, de [...]
s'était mis en campagne à [...]
8,000 hommes, dont 80[...]
Les débuts furent heureux [...]
fiants en eux-mêmes, les [...]
laissaient enlever les forts [...]
paient ou reprendre ceux q[...]
sard ils avaient pris. Ils s[...]
battre en rase campagne, [...]
murailles qu'ils allaient seco[...]
une série d'échecs de ce ge[...]
rent se mettre en pleine r[...]
vinrent chercher un refu[...]
pagode de Seringham. Situ[...]
du même nom, à l'endroi[...]
very se partage en deux b[...]
plus septentrional prend [...]
Coliroun, cette pagode ava[...]
ceintes de murailles et un [...]
défense naturel dans les de[...]
dont elle était entourée. C[...]
raille avait quatre pieds d'é[...]
vingt-cinq de haut; l'ence[...]
rieure quatre milles de ci[...]
Anglais toutefois s'y étaie[...]
logés, qu'ils ne se crurent [...]
assez en sûreté, et le cano[...]
chinopoly leur parut seul u[...]
fisant contre l'ennemi et co[...]
propres terreurs. Ce fut c[...]
désespéré qui révéla à l'Ang[...]
de ces hommes destinés à [...]
puissance dans l'Inde.

Clive avait débuté comm[...]
écrivain au service de la C[...]
Des bureaux, il avait pass[...]
mière fois au service mi[...]
dans quelques expéditions il [...]
preuve d'un génie fécond e[...]
ces et en conceptions hardi[...]

[redacted]

racité de coup d'œil et d'une é froide, comme il convient ls caractères. Mais les grands s ont aussi leurs mauvais cô- dans son poste subalterne, é par les aspirations compri- ne forte nature, aigri par la tion d'une sensibilité que l'en- it irritable, hautain, farou- scipliné, Clive avait presque n réussi à dégoûter la Com- e ses services qu'à s'en dé- i-même. Sans doute il sentait lui l'obsession d'une grande qui ne se réalisait pas. Un ii semble en donner la preuve. qu'il s'était confiné dans sa un de ses amis survient, et, rec un pistolet qu'il trouve able, il fait partir le coup nêtre : « *Dieu veut quelque moi*, s'écrie Clive en se le- ix fois, ce matin, j'ai appuyé t sur mon front et lâché la deux fois il a refusé de pren- » Après avoir servi, comme ns dit, aux siéges de Pondi- de Devicottah, Clive quitta ur reprendre la plume. Il en orsque la régence de Madras, e ressources et d'espérances, rain un regard découragé sur Mohammed-Ali, qui, lui-même dans Tritchinopoly, où il était argent, ne pouvait plus en- es troupes. Dans cette extré- icun des deux alliés se voyait n hors d'état de porter aide que d'en tirer le moindre se- est alors que Clive demande r dans le conseil de la ré- parvient, non sans peine, à entendre. « Nous ne pouvons s défendre, dit-il; prenons e. Pendant que Chanda-Sahib rsuit à Tritchinopoly, pre- Arcot. » Dans les grands pé- dées simples et grandes aussi vivement les esprits; l'on a peu à choisir. L'idée de enouvelée de l'histoire des puniques, fut admise, et on afia l'exécution. En armant u'elle avait d'hommes dispo-nibles, la régence put lui former un corps de 200 Européens et de 300 cipayes; encore, sur les huit offi- ciers qui commandaient après Clive, six n'avaient jamais vu le feu, et quatre étaient des employés civils qu'on tirait de leurs bureaux. Ils se dirigèrent sur Arcot, et furent assaillis en chemin par un orage tellement épouvantable, que la garnison indigène, ayant appris qu'ils n'en marchaient pas moins sans être effrayés, n'osa pas les attendre et s'empressa d'évacuer le fort, où ils entrèrent sans coup férir. Clive ne perdit pas un moment pour mettre en état de défense les fortifications assez mauvaises et assez délabrées de sa conquête. De son côté, Chanda-Sahib se mit en mesure de la reprendre. Arcot était une grande ville ouverte et peuplée de 100,000 âmes. Six mille hommes de troupes indigènes et 150 Européens, que le nabab envoya, entrèrent dans la ville, s'y retranchèrent et commencèrent à tirer sur le fort. Celui-ci n'était guère en état de riposter. Ses remparts, trop étroits, ne pouvaient porter d'artillerie; de vieilles tours à demi ruinées pouvaient loger chacune une pièce, et encore au bout de quinze jours, l'armée assiégeante ayant reçu son artillerie de siége, dès les premiers coups, les deux seules grosses pièces des Anglais furent démontées. Des renforts, qu'on essaya de faire pénétrer dans la place, furent repoussés. Une brèche de cinquante pieds de large était ouverte; Clive tenait toujours, et, néanmoins, les vivres même allaient lui manquer. On put voir, dans cette circonstance, quel ascendant un homme supérieur exerce sur les autres hommes, quel zèle et quel dévouement il sait leur inspirer. Comme il ne pouvait plus nourrir sa garnison : « Donnez le riz aux Anglais, lui dirent les cipayes ; nous nous contenterons de l'eau où il aura bouilli. » De même chez nous, au temps des guerres de la Ligue, le prince de Condé apaisa ses reîtres, qu'il ne payait pas, au moyen d'une cotisation que s'imposa son armée, qu'il ne payait pas non plus.

Il faut dire, toutefois, que Clive fondait ses espérances sur un corps de 6,000 Mahrattes, qui s'était mis d'abord au service de Mohammed-Ali, et qui, voyant presque aussitôt les affaires de celui-ci aller en ruine, avait hésité à prendre parti. Il reste à Clive la gloire d'avoir, avant tout succès important, et dans un moment où ses propres affaires étaient peu rassurantes, exercé par le seul ascendant de son génie une attraction assez forte pour entraîner avec lui ces courages flottants. Rajah-Sahib, chef des assiégeants, ayant eu vent des communications de Clive avec les Mahrattes, voulut prendre les devants, et menaça Clive d'un assaut, s'il ne se rendait sur-le-champ. L'officier anglais lui répondit, avec un sang-froid insultant, qu'il le savait trop habile général pour mener à l'assaut d'aussi mauvaises troupes que celles qu'il commandait. L'assaut fut livré néanmoins, mais avec une si malheureuse issue, que le siége fut levé immédiatement : il avait duré cinquante jours.

Clive, ayant reçu des renforts, entra aussitôt en campagne, prit plusieurs forts, battit les Français en plaine, et, après une rapide série de succès, qui remettait sur un pied nouveau les affaires de son parti, il vint à Madras pour s'entendre avec la régence sur les opérations ultérieures. Les Français voulurent profiter de cette [illegible] mais Clive, qui se [illegible] leur [illegible] remporta sur eux un nouvel avantage, et Lawrence, vieil officier expérimenté, [illegible] revenu d'Angleterre, [illegible] commandement, [illegible] de les presser [illegible] qu'il ne leur resta plus d'autre ressource que [illegible] de se jeter dans l'île de Seringam, [illegible] la position [illegible] ils [illegible] présente. Ils s'en [illegible] encore [illegible]. Les soldats turent [illegible] les officiers s'engagèrent à ne plus porter les armes contre leurs vain-

queurs. Chanda-Sahib, qui jo
seulement son royaume, mai
crut ne pouvoir trouver de s
dans la fuite. Il tenta de c
un chef tandjoréen, nouvel al
succès avait procuré aux A
qui, moyennant une grosse
dont on lui paya tout d'abo
tié, s'engagea à couvrir la fui
bab. Toutes choses réglées p
sion, celui-ci s'avançait avec
au-devant de l'escorte que
lui devait fournir, lorsqu'il s
cette escorte même, saisi e
de fers. A peine eut-il mis la
son prisonnier, que Mon
trouva fort embarrassé ; il n'é
le seul allié nouveau des
Les Mysoriens, les Mahrattes
comme lui, suivi l'étoile du
d'autres même avaient passé
camp dans celui des ennemis
demandait avec menaces que
lui fût livré, et son rival Mo
Ali plus haut que personne. I
ce conflit de prétentions, le T
n'en pouvait satisfaire une
tirer deux ennemis sur les b
tout concilier, il s'avisa de f
garder Chanda-Sahib, dont
soigneusement embaumée e
mise dans une cassette de l
cieux, fut, suivant la coutum
telle circonstance, envoyée
Mohammed-Ali se fit imméd
reconnaître comme nabab d
[illegible] avec toute la pompe d'
s'était montré peu empressé
à Trichinopoly recueillir c
neurs ; Lawrence, à qui cett
[illegible] paraissait au moins p
rée, parvint à savoir que l
s'était engagé à livrer aux M
pour prix de leur concours, l
son territoire. Irrité de ce
[illegible] promesse, qui enlevait aux A
[illegible] de la guerre et de tant
[illegible] en conjurer l'exé
[illegible] pendant deux moi
[illegible] garnison anglaise.
[illegible] s'en [illegible] acièrent ; mais, a
[illegible] chez eux, ils s'arr
[illegible] distance, et, de là, te
[illegible] reprises d'arracher

conquête dont on voulait les Dupleix, toujours prompt à t ce qui pouvait être utile à chercha à exploiter leurs tements, et il parvint à ga- ɪ0 Mahrattes, qui se mirent pour le venir joindre. Mais, ervalle, l'armée anglaise qui iéger Djingy, ayant rencon- :u les Français, les Mahrattes rudent de ne point s'engager : avec des vaincus, et ils re- ɪr leurs pas.

ant Dupleix ayant reçu du ɪgol la confirmation de tous urs, titres et dignités, qui t été conférés par le subah- eccan, s'était empressé de lier les lettres patentes qui ɪient ces avantages. Puis, pouvoirs dont il était revêtu, ɪurvu aussitôt au remplace- Chanda-Sahib en lui donnant esseur Rajah-Sahib son fils. nt bientôt reconnu l'incapa- ui-ci, il le fit consentir à la n de Mortiz-Ali, gouver- ɪlore, qui devint ainsi nabab ique, mais toujours comme : Dupleix. Les Anglais, plus ette fois par l'exemple de la ontre l'autorité du grand en maintenaient pas moins d-Ali, et quoiqu'ils eussent ve, que sa santé venait de e à retourner en Angle- chances de la guerre conti- leur être favorables, malgré es d'activité accomplis par Tritchinopoly, bloqué par is, eût fini par tomber entre ɪs, si l'absence de Bussy et é d'Astruc, qui le rempla- sent, après quelques succès fs, ruiné la fortune de nos ɪs cette même île de Serin- nous avait déjà été fatale.

ɪssy déployait alors ses ta- ɪn plus vaste théâtre. Sala- , le dernier subahdar nommé x, avait vu son installation par Ghazi-ed-din, son frère ɪ avoir vaincu ou acheté des ahrattes que celui-ci avait engagées, mais non encore payées, le subahdar fit son entrée à Golconde, où son avénement fut célébré avec toute la magnificence orientale. Ghazi-ed-din, irrité de ce triomphe, obtient du grand Mogol le subah du Bengale, lève une armée de 150,000 hommes, et, fortifié en outre de l'alliance de deux chefs mahrattes qui entrent dans la province de Golconde avec 50,000 cavaliers chacun, il se dirige sur Aurengabad. Une invasion aussi formidable mettait les choses dans un état beaucoup plus critique que tous les succès des Anglais dans le Carnatique et autour de Tritchinopoly. Sur ces entrefaites, Ghazi-ed-din mourut. Ce fut sans doute un heureux événement, quoique la guerre n'en fût pas arrêtée. Mais, grâce à la supériorité des armes européennes, grâce surtout à Bussy, après une seule campagne, les Mahrattes, pressés, battus, écrasés sur tous les points, furent réduits à accepter la paix. En échange de ce service, Bussy sut obtenir du subahdar la cession des provinces de Mustaphanagor, Ellore, Rajamundrum et Chiccacole, qui, jointes aux territoires déjà cédés et occupés, formaient pour les Français une possession territoriale de deux cents lieues de côtes sur une profondeur moyenne de vingt-cinq à trente lieues.

Le revenu de ces provinces montait à près de quatorze millions de livres tournois. Elles étaient d'ailleurs riches en produits de toute nature et fournissaient même aux besoins de ce Carnatique pour la possession duquel on se battait avec tant d'acharnement. Tel était le point où Dupleix, avec son seul génie, ses seules ressources, et sans demander à l'Europe aucun secours, avait su porter la puissance française dans l'Inde. S'il dépassa les moyens qui lui avaient été accordés pour des projets bien moindres, ce fut aux dépens de sa fortune et de son crédit personnels, qu'il engagea pour la somme énorme de treize millions, une année du revenu de l'État qu'il venait de conquérir au profit de la Compagnie. Ce fut là son tort d'avoir

osé réaliser ce qu'aucun autre que lui n'eût osé concevoir. Conception gigantesque en effet et prodigieux travail dont l'exécution ne lui coûta guère qu'une douzaine d'années! On aura la mesure d'un homme tel que Dupleix quand on saura que ce qu'il avait abordé avec tant de hardiesse, accompli avec tant de promptitude et comme en se jouant en quelque sorte, ceux-là même qui en devaient recueillir tout l'avantage en furent effrayés, même lorsque c'était déjà un fait accompli. Un royaume égal à la Prusse d'aujourd'hui en toute souveraineté, un empire cinq ou six fois plus vaste mis dans ses mains sous l'autorité nominale d'un chef qui était sa créature, c'était trop pour une compagnie de marchands ou de spéculateurs qui se reprochaient déjà peut-être d'avoir osé rêver l'Inde comme une poule aux œufs d'or. Ils reculerent quand ils virent l'oiseau qu'ils avaient couve leur apporter une couronne dans ses serres royales. Dupleix n'avait reçu mission que de faire de Pondichéry un autre Chandernagor. Cette dernière ville, en effet, avait été en quelque sorte créée par lui. Elle était peu de chose en nos mains dès l'origine, et ce peu de chose quand on l'y envoya se trouvant reduit à rien. en peu de temps il en fit une possession importante et florissante. C'était beaucoup, et de quoi rendre Dupleix suspect de trop de génie, à des gens plus avisés. On crut néanmoins que, envoyé pour la même fin sur un théâtre semblable, il se contenterait de se répéter, et comme Pondichéry avait aussi besoin d'un homme de genie, on le fit passer du Bengale dans le Carnatique. Nous avons vu ce qu'il y devint; il fit la guerre, non pour l'amour de la guerre, puisque lui-même n'était point militaire et ne commandait point les armées, mais parce que la guerre et la conquête lui parurent le seul moyen de donner aux établissements français une base stable et de les arracher a cette condition précaire où les réduisait une faiblesse qui laissait leur existence à la merci des caprices ou de la cupidité du moin-

dre nabab soumis lui-même
les chances d'instabilité qui d
si rapidement tous les pou
l'Inde. Dupleix, en fondant l
rité commerciale des comp
une respectable possession te
les affranchissait de ces tra
nelles où les maintenait un
que, pris incessamment entre
de sa perfidie ou la crainte de
ils ne se reposaient des in
que leur inspirait sa foi et
que pour trembler sur sa po
chancelante encore. La gu
qu'il l'avait conçue était le s
d'obtenir et de faire respect
et, dans tous les cas, gu
guerre, mieux valait celle
lant jusqu'à des frontières
avait tout un royaume à
avant de frapper le coup dé
celle qui, tournoyant sans ce
d'un point unique, ne pouv
un coup sans frapper au c
idée était tellement juste,
aimait si peu la guerre pou
me, que, malgré les échecs
tique, il se crut assez fort
obtenus ailleurs par Bussy
voir honorablement propose
il en fit les ouvertures, mai
tentions des deux parties éta
ciliables, les négociations fu
pues au bout de onze jours.

Cependant la Compagnie
effrayée de l'accroissement
pris notre puissance dans l'I
mença à comprendre qu'ap
soutenu les frais de la guer
vrait subir une paix faite a
dépens. Elle réclama l'interv
son gouvernement auprès
de Versailles. Celui-ci trouv
pagnie française, non-seule
posée à user des avantages d
tion pour traiter de la pa
frappée d'une sorte de démen
que. Et à vrai dire, la paix
la voulait cette Compagn
même pas besoin de la gar
traité, car elle ôtait, fût-ce
le plus querelleur et le plus
tout prétexte de guerre. C
tout et on ne demandait rie

[redacted]

ıcrifice par lequel on préluda
ceux qui devaient suivre, fut
ice de Dupleix. Il fut révoqué.
ı, nommé à sa place, eut mis-
ui faire rendre des comptes et
lure le traité. Par ce traité, il
ılé que la France abandonnait
ıes conquêtes faites et toutes
entions sur les conquêtes en-
putées, chacune des deux par-
tractantes devant s'en tenir à
e possédait avant la guerre;
ire que les Anglais, maîtres de
, de Devicottah et du fort
ıvid, redevenaient plus forts
'rançais qui n'avaient que Pon-
et Karical. Les deux Compa-
nterdisaient d'intervenir dans
jue intérieure de l'Inde, c'est-
ıe Mohammed-Ali, le candidat
;leterre, demeurait nabab du
ue et de Tritchinopoly. Les
mpagnies renonçaient aussi à
gnité, charge, autorité qui
ıit conférée par les souverains
s, c'est-à-dire que l'Angleterre
ıçait à rien, n'ayant rien reçu
'and Mogol, ni de son lieute-
subahdar du Deccan, ainsi
n avait été convaincue dans
ères négociations où, sommée
rer, comme le faisait Dupleix,
ı et patentes sur lesquels elle
ıes prétentions, elle s'y était
ous de vains prétextes et de
défaites; enfin, pour couvrir
ıtion de tant de concessions
ı, il était convenu que les deux
seraient mises sur un pied
parfaite, clause dérisoire et
insultante quand le vainqueur
ıillait de tout et que le vaincu
par là, d'un seul trait de plu-
ı qu'il n'eût obtenu de vingt
. A quoi en effet lui avaient
victoires du Carnatique? Du-
n était senti si peu ébranlé
vait pas même cru nécessaire
ler Bussy à la tête des troupes
province. Au moment où l'en-
concentrait ses dernières res-
et y jouait sa dernière carte,
tique n'était déjà plus que la
partie du royaume que se
conquérait Dupleix. En méditant sur cet ignominieux et vraiment incroyable traité de 1754, on se demande ce qu'il fût advenu de l'Inde si Dupleix, renonçant à sa qualité d'agent de la Compagnie, et restituant scrupuleusement à celle-ci ce qui faisait l'objet de ses modestes prétentions, se fût maintenu de son chef dans les États dont l'investiture lui avait été donnée par le subahdar comme prix de services rendus et dans lesquels il avait été confirmé par le Grand Mogol. Rien ne manquait à la légitimité du pouvoir qu'il eût retenu, la concession des intéressés, la renonciation de la Compagnie, et sans doute il eût pu compter sur l'alliance de l'empire mogol trop heureux, en de semblables conjonctures, de voir indissolublement lié à ses intérêts un homme, un Européen de ce caractère et de ce génie. La générosité de Dupleix n'eût pas tardé à faire profiter la Compagnie de cette espèce de révolte contre ses folies; car cette paix qu'elle venait de signer n'était point une paix, mais une guerre inévitable et prochaine, et plus désavantageuse que jamais. Toutefois, le désintéressement et le patriotisme de Dupleix lui inspirèrent une conduite plus magnanine. Il crut devoir revenir en Europe se mettre, lui désarmé, à la merci de ses ennemis tout-puissants et de ses créanciers ruinés comme lui et par lui. Dans les treize millions de subsides qu'il avait fournis à la guerre, il avait engagé non-seulement toute sa fortune personnelle, mais encore son crédit. Le recours qu'il exerça contre la Compagnie fut repoussé par une fin de non-recevoir tirée de ce que ces treize millions avaient été affectés à des dépenses non autorisées. Un procès qu'il lui intenta fut arrêté par ordre du roi. Réduit au désespoir et voyant sa ruine irrévocablement consommée par la Compagnie, par le ministère, et enfin par la justice, Dupleix allait en outre se voir traîné en prison pour dettes, si un reste de pudeur n'eût fait intervenir des arrêts de surséance qui suspendaient l'effet des jugements obtenus contre lui. Après neuf ans

osé réaliser ce qu'aucun autre que lui n'eût osé concevoir. Conception gigantesque en effet et prodigieux travail dont l'exécution ne lui coûta guère qu'une douzaine d'années! On aura la mesure d'un homme tel que Dupleix quand on saura que ce qu'il avait abordé avec tant de hardiesse, accompli avec tant de promptitude et comme en se jouant en quelque sorte, ceux-là même qui en devaient recueillir tout l'avantage en furent effrayés, même lorsque c'était déjà un fait accompli. Un royaume égal à la Prusse d'aujourd'hui en toute souveraineté, un empire cinq ou six fois plus vaste mis dans ses mains sous l'autorité nominale d'un chef qui était sa créature, c'était trop pour une compagnie de marchands ou de spéculateurs qui se reprochaient déjà peut-être d'avoir osé rêver l'Inde comme une poule aux œufs d'or. Ils reculerent quand ils virent l'oiseau qu'ils avaient couvé leur apporter une couronne dans ses serres royales. Dupleix n'avait reçu mission que de faire de Pondichéry un autre Chandernagor. Cette dernière ville, en effet, avait été en quelque sorte créée par lui. Elle etait peu de chose en nos mains dès l'origine, et ce peu de chose quand on l'y envoya se trouvant réduit à rien, en peu de temps il en fit une possession importante et florissante. C'était beaucoup, et de quoi rendre Dupleix suspect de trop de génie, à des gens plus avisés. On crut néanmoins que, envoyé pour la même fin sur un théâtre semblable, il se contenterait de se répéter, et comme Pondichéry avait aussi besoin d'un homme de genie, on le fit passer du Bengale dans le Carnatique. Nous avons vu ce qu'il y devint; il fit la guerre, non pour l'amour de la guerre, puisque lui-même n'était point militaire et ne commandait point les armées, mais parce que la guerre et la conquête lui parurent le seul moyen de donner aux établissements français une base stable et de les arracher a cette condition précaire où les réduisait une faiblesse qui laissait leur existence à la merci des caprices ou de la cupidité du moin

dre nabab soum
les chances d'inst
si rapidement t
l'Inde. Dupleix,
rité commercia
une respectable
les affranchiss
nelles où les
que, pris ince
de sa perfidie
ils ne se re
que leur in
que pour tr
chancelante
qu'il l'avait
d'obtenir
et, dans
guerre,
lant jusq
avait to
avant d
celle qui
d'un po
un con
idée et
aimait
me, q
tique
obten
voir
il en
tent
cili
pu
eff
pr
m
s



les Hollandais
le Chan-
pon-
atres
-ier à
bien,
ironie
restait
compter
poussèrent
ifs de dé-
on, malgré
de la saison
qui tuaient
nt fous, arri-
sur Calcutta.
près des Fran-
, pour les en-
n, la même ten-
ils avaient déjà
de résultat. A
Français parais-
ter la puissance de
ille du subahdar, et
peut-être croyaient-
litique de laisser ces
entre-détruire, sans
mêmes au profit de l'un
Enfin, le 16 juin 1756,
h arriva en vue de Cal-
mença aussitôt ses opé-
r du fort William. Quoi-
que eût été d'abord mal
pressa si vivement les as-
, dès le 18, le conseil de
it devoir mettre en sûreté
isseaux qui étaient en rade,
ment les habitants et les tré-
mais encore la garnison. Les
ts et les objets les plus pré-
devaient être embarqués dans la
e; les troupes attendraient la
. Le désordre qui se mit dans cette
ation fit que plusieurs embarca-
s, trop chargées de monde, cou-
ent bas, et que les autres, exposées
feu que l'ennemi faisait pleuvoir
ur elles de quelques maisons dont il
avait eu le temps de s'emparer, et
d'où il lançait des mèches enflam-
mées jusque sur les vaisseaux mêmes,
rejoignirent la flotte. Celle-ci, pour
éviter l'incendie, alla chercher un
abri à quelques milles plus bas. Elle

[illegible]menait le gouverneur, qui avait eu [illegible] de deserter son poste. Un homme qui avait donné des preuves de fermeté, Holwell, fut nommé par acclamation pour le remplacer; mais, malgré des efforts désespérés, dès le lendemain, il était réduit à parlementer, lorsque tout à coup un détachement, qui s'apprêtait à donner l'assaut, trouva à pénétrer dans le fort par surprise. La garnison tout entière dut mettre bas les armes. De cinq cent quatorze hommes, elle se trouvait réduite à cent quarante-six. Ici se place un trait de cruauté qui mit en exécration le nom de Surajah-Doulah, déjà odieux, même parmi les siens, à cause de ses violences.

Il y avait dans le fort une galerie couverte où les soldats s'abritaient d'ordinaire contre la pluie ou contre le soleil. Sous cette galerie s'ouvraient quelques fenêtres qui éclairaient des chambres, dont la plus étroite et la plus basse, appelée le Trou noir, servait de prison. Cette chambre pouvait avoir vingt pieds carrés. Un corps nombreux de troupes indoues avait été occupé, pendant la journée, à la garde de la garnison prisonnière. On n'avait trouvé aucun lieu où enfermer ces cent quarante-six hommes, lorsque, vers les huit heures du soir, on avisa le *Trou noir*. Bon gré, mal gré, il fallut que tous ces malheureux, entassés les uns sur les autres, y entrassent. A peine y étaient-ils enfermés, qu'ils comprirent l'impossibilité de vivre [illegible] quelques heures dans cette [illegible] situation. Ils s'essayèrent d'abord à briser la porte, qui résista à leurs efforts. Holwell, voyant à travers [illegible] de la fenêtre passer un [illegible], lui offre mille roupies [illegible] que les prisonniers soient [illegible] en deux chambres. L'officier [illegible] et revient sans avoir rien [illegible]. Holwell insiste, et double la [illegible]. L'officier s'éloigne [illegible] revient avec une réponse [illegible] le nabab dort, personne [illegible] réveiller. Il n'y avait plus [illegible] d'air par une chaleur [illegible] et qui tuait peu de jours

auparavant en pleine campa
soldats indigènes de Surajah
pressés, comprimés les uns
autres comme les pierres d'
ces infortunés essayent d'ab
procurer de l'air en agitant l
peaux. Puis ils conviennent
seoir brusquement et de s
tous ensemble; mais à chac
mouvements, quelques-uns
étendus pour ne plus se rele
mains furieuses s'acharnent
nouveau après la porte, qu
toujours. Des cris furieux de
de l'eau. Des soldats comp
en font passer quelques outr
fenêtre. On se les dispute, e
secours tourne à la perte de
qui périssent dans les comb
chaque outre est l'objet. A
res du matin, quatre-vingt
cadavres annonçaient déjà
de malheureux avaient succ
fièvre ou à l'asphyxie. Le r
plongé dans une léthargie s
dans un délire furieux qui
naient également par la mo
ques heures après, quand on
ouvrir, cent vingt-trois ava
combé; les vingt-trois s
étaient incapables de se mou

Holwell était de ce nor
cruauté de Surajah-Doulah
point satisfaite par l'état où
sonnier paraissait devant lu
cupidité était frustrée. N'avai
que cinquante mille roupies
trésor, il soupçonnait les An
voir caché le reste, et Holwe
dépositaire de leur secret: i
le contraindre à le lui révéle
la veille, il l'avait injurié et
ce sujet. Il s'emporta cette
menaces plus terribles enc
passant immédiatement des
l'action, il commença par
charger de fers, ainsi que des
membres du conseil qu'on av
arrêtés. Bientôt après, il les
porter à Mourshadabad, où i
posait de venir plus facileme
de leur constance par les tort
les mit sur un bateau, chargés
des chaînes, exposés à l'arde

[redacted]

ıyant qu'un peu de riz et
· toute nourriture. A défaut
qu'il s'était promis, le na-
t au moins retirer de son
une jouissance de vanité,
a à la ville vaincue, en rem-
de son nom de Calcutta,
nagor (Port de Dieu), qu'elle
as longtemps.
nt il n'y avait guère plus
que Clive était arrivé à Ma-
qu'on y apprit ce qui venait
er dans le Bengale. Le con-
nbla, et fut unanime sur un
était qu'il fallait immédia-
occuper de recouvrer Cal-
;, sur tous les autres points
scussion, les dissentiments
·, que la délibération dura
nois. Il fut enfin décidé que
ıdement de l'expédition se-
à Clive, qui mit à la voile,
ıbre seulement, avec cinq
du roi commandés par l'a-
son, cinq vaisseaux de la
:, neuf cents hommes de
ropéennes et quinze cents
trouva en arrivant à Fulta,
ıvaient pas bougé, les vais-
étaient devant Calcutta, et
ent sauvé les richesses pen-
ırnier jour du siége. Avec
il n'eut besoin en quelque
de paraître devant la ville
endre maître. Surajah-Dou-
t plus; il avait recommencé
ons de la guerre qu'il avait
ıe, quelques mois aupara-
: venir chasser les Anglais.
ıpprit la prise de Calcutta,
celle de Hougley, dont les
étaient en outre emparés en
utin de 150,000 livres ster-
y firent, il revint encore
ır ses pas. Si les Français,
bénéfice de la guerre décla-
rope, avaient voulu se join-
les Anglais auraient pu être
ıent expulsés du Bengale.
imbu de l'esprit que Gode-
renu apporter dans l'Inde,
de Chandernagor fit au con-
. présidence de Calcutta des
ns que celle-ci s'empressa,
comme on peut le croire, d'accepter.
Les deux nations devaient se regarder dans le Bengale comme vivant en état de paix, et s'abstenir de toute hostilité.

Le nabab entra sur le territoire de Calcutta, et y débuta avec vigueur; mais une sortie que Clive tenta avec audace, quoique sans aucun résultat important, l'intimida si bien, qu'il ne songea plus qu'à entrer en accommodement. Pour gage de sa sincérité, il commença par s'éloigner à quelque distance de la ville, et souscrivit à des conditions tellement avantageuses pour ses ennemis, qu'une défaite n'eût pu lui en arracher de pires pour lui-même : il restituait aux Anglais tous les comptoirs dont il s'était emparé; il accordait des indemnités pour tous les objets pillés; il autorisait toutes les fortifications qu'il leur plairait d'élever autour de Calcutta; il leur concédait le droit de battre monnaie, et la possession de vingt-sept villages qui leur avaient été accordés dès 1717; il exemptait leurs marchandises de toute taxe, etc.; enfin, il concluait avec eux une alliance offensive et défensive.

Clive s'empressa autant d'accepter cette proposition d'alliance, qu'il s'était empressé, peu de temps auparavant, d'accepter la neutralité qui lui était proposée par les Français. Le dernier de ces traités devait lui servir à violer l'autre. Le subahdar, qui n'avait conclu cet arrangement que pour s'assurer un auxiliaire puissant contre ses ennemis intérieurs et contre les Mahrattes, dont les invasions s'étaient multipliées sous son prédécesseur, ne fut pas peu surpris lorsqu'il vit que le premier usage qu'on en voulait faire était de l'entraîner dans une expédition contre Chandernagor. Il s'y refusa, et défendit même aux Anglais de rien entreprendre contre une puissance établie dans ses États sous sa protection. Cette défense arrêta d'abord les préparatifs des Anglais, et leur fit même conclure un second traité avec les Français. Mais pendant que ceux-ci attendaient de Pondichéry

les ratifications nécessaires, des renforts étant arrivés aux Anglais, et les Afghans s'étant emparés de Dehli, bien loin de donner des ordres, le subahdar, à qui l'on inspira des craintes pour ses propres États, ne songea plus qu'à implorer le secours des Anglais. Ceux-ci, profitant de la circonstance, s'empressèrent de lui promettre l'assistance qu'il demandait, et de lui déclarer en même temps que des raisons majeures les obligeaient avant tout à s'emparer de Chandernagor. Attaquée par des forces trop supérieures, cette ville, malgré des prodiges de valeur, ne put tenir même un jour entier. Le subahdar voulait d'abord punir les Anglais de cette audacieuse infraction à ses volontés; mais Clive eut l'art de faire répandre le bruit que les Afghans s'avançaient sur le Bahar, tandis que les Mahrattes se préparaient à entrer dans le Bengale, et le subahdar effrayé, au lieu de punir, ne songea plus qu'à féliciter les vainqueurs sur leur victoire. Il crut devoir cependant prodiguer aux vaincus les marques de sa bienveillance; il les recueillit, leur donna des vivres, de l'argent et des armes avec lesquelles ils se réfugièrent à Cohimbazar. Clive parlant de les y attaquer, Surajah-Doulah entra cette fois en fureur; toutefois, faute d'oser entreprendre davantage en faveur des Français, il les envoya dans la province de Bahar, et lassé des insolences des Anglais, il songea à les chasser de ses États. Mais Clive, qui n'était pas homme à se laisser prévenir, songeait en ce moment à le chasser lui-même de son trône. Ici nous allons voir les exemples de Dupleix suivis par ses rivaux, et sa politique si bien répudiée dans la Péninsule par la France, adoptée dans le Bengale par l'Angleterre.

Tout était prêt dans le Bengale pour mettre en jeu les rouages de cette politique dont les Anglais, à leur tour, allaient enfin se servir, sinon avec plus d'audace et d'habileté, du moins avec plus de suite et de persévérance que nous. Encore est-il vrai qu'il fallut d'abord toute l'énergie de Clive pour donner l'impulsion pre-

mière, et pour surmonter
cles que lui suscitaient les l
de ses propres compatriotes
de Surajah-Doulah était co
deux de ses officiers; l'un, l
était son grand-oncle pa
ayant épousé la sœur d'Aliv
l'autre, Yar-Khan-Latty, é
d'un corps de cavalerie. To
s'appuyaient sur les Chet
riche tribu de banquiers
temps immémorial à Mou
Leur opulence avait mis
mains de ces Siets la ba
cour, la ferme générale du
Bengale, et la direction de
qu'ils faisaient chaque an
d'un nouveau coin pour
les bénéfices de cette opér
immenses richesses accum
leurs mains leur faisaient
rapacité du subahdar; l'im
voir dont ces richesses
source leur donnait les
se rendre redoutables à u
qui les eût inquiétés. Suraj
avait eu ce malheur. Entre
seurs futurs du subahdar,
vait donc qu'à choisir cel
voudrait faire sa créature. l
qui réclama son appui fut
Latty. Il se mettait à la
des Anglais, et souscrivait
toutes les conditions dont i
rait de lui faire payer leur
Clive n'eut pas de peine à a
propositions faites en ce
mais, deux jours après, il
ouvertures de Mir-Jaffier
priait aussi les Anglais de v
fixer eux-mêmes les conditio
alliance. Entre ces deux pr
il n'y avait pas à hésiter. l
tenait, au moins par allianc
d'Aliverdi; il avait été paye
de l'armée, ce qui est une d
les plus considérables dans
nement indou; il exerçait
grande influence sur les tro
fluence telle qu'elle avait
jalousie de Surajah-Doulah
nement, et qu'elle avait va
Jaffier une disgrâce mo
Clive, lorsqu'il reçut ces pro

[redacted]

assez importantes pour se ssitôt à Calcutta, afin d'en ıvec la régence. Celle-ci les ɔord assez mal. Comme la ie française, elle sentait son dépassée par la hardiesse de ;; elle eut peur de la puissance ıultats devaient mettre entre . L'amiral Watson, avec sa ɘ marin, ne comprenait pas chinât de telles entreprises prince avec lequel on venait par des traités si récents. ɾint cependant à leur faire re qu'après avoir pris Chan- , malgré la défense expresse lar, on avait déjà trop entre- 'e son autorité pour ne pas é d'aller plus avant, si l'on t s'exposer à un châtiment olitique pouvait dissimuler mais qui ne manquerait pas sur eux lorsque serait venu t favorable. En leur mon- uerre latente encore, mais entre la Compagnie et le il parvint à rallier à lui tous nême celui de l'amiral Wat- suivit la majorité. Il n'y qu'à rédiger le traité. Les 'engagèrent à renverser Su- lah pour mettre Mir-Jaffier . En revanche, celui-ci s'en- ɔayer 10 millions de roupies agnie, comme indemnité des elle avait faites lors de la ;alcutta. Il accordait en ou- ons de roupies aux habitants : cette ville, 2 millions aux 00,000 aux Arméniens, 5 répartir par portions égales s de terre et de mer, en tout) millions de francs. Le pa- 'ait ainsi les millions, lors- isa que le gouvernement seul it omis dans la répartition ɔouilles opimes qu'on préle- ıce sur l'avénement du futur ut donc ajouté 280,000 rou- chacun des deux membres : du conseil, le gouverneur le colonel Clive; 240,000 ɔur chacun des trois mem- ieurs. On stipula ensuite la suppression de tous les comptoirs français dans le Bengale, et le bannissement de tous les Français, ainsi que d'autres avantages pour la Compagnie. Restait la seule difficulté de savoir où prendre ces millions quand l'heure serait venue; mais, pour le moment, Mir-Jaffier n'en était pas plus embarrassé que les rédacteurs du traité; et pourtant ce n'était pas encore tout. Omischund, très-riche marchand de Calcutta, agent de toutes sortes d'intrigues, et au service de toutes les causes, s'était déjà entremis, avant la prise de Calcutta, dans les affaires de Kissendass. Il servit encore d'intermédiaire pour ce dernier traité, et ne demanda pour prix de ce service que : 1° 5 pour cent sur tout l'argent du trésor de Surajah-Doulah; 2° le quart des pierreries, bijoux, etc. Les Anglais eussent bien voulu trouver cette demande exagérée; mais, pour le moment, les promesses ne coûtaient pas plus aux uns que les prétentions aux autres, et tout s'arrangeait à la satisfaction de chacun.

Surajah-Doulah, bien qu'âgé de vingt ans à peine, n'était pas homme à rester en arrière, ni à se laisser prendre au dépourvu dans cette politique de trahisons et d'embûches. Si les Anglais avaient compris que le moyen de mettre le Bengale à la merci de leur ambition était de susciter des rivaux au subahdar, celui-ci avait fort bien compris, de son côté, que le moyen de maintenir son pouvoir était d'attiser les rivalités subsistantes entre les Français et les Anglais. Pendant qu'il comblait ces derniers de marques de distinction, et qu'il signait avec eux un traité d'alliance offensive et défensive, il ne cessait d'entretenir avec Bussy un commerce de promesses et de demandes. Bussy était alors aux portes du Bengale, dans les circars du nord. Les Anglais, qui recevaient de ce côté des nouvelles alarmantes, crurent devoir presser leurs opérations. En conséquence, le 13 mai 1757, leur armée se mit en marche sur Cutwah, où elle devait faire sa jonction avec les troupes de Mir-

Jaffier. Surajah-Doulah, lorsqu'il ne put plus douter de cette connivence, voulut entrer en accommodement. Pendant qu'il envoyait à Clive ses propositions, il ne dédaignait pas d'aller lui-même trouver Mir-Jaffier dans son palais pour lui offrir une réconciliation et le détacher de l'alliance anglaise. Soit que ce dernier n'eût pas toute l'audace de ses desseins, soit qu'il crût les mieux servir par une perfidie de plus, la réconciliation se fit et fut scellée des serments les plus solennels sur le Coran. Aussitôt le subahdar, reprenant courage, rendit aux Anglais menace pour menace, donna de l'argent à ses troupes qui se mutinaient, et se mit en campagne.

Les Anglais reçurent, en même temps que les menaces du subahdar, une lettre de Mir-Jaffier, qui protestait de sa fidélité aux engagements qu'il avait pris avec eux, nonobstant la comédie de réconciliation dont son souverain avait été dupe; sa lettre toutefois n'était pas conçue en termes qui pussent inspirer une pleine confiance, et ne contenait d'ailleurs aucune indication sur la marche qu'ils avaient à suivre pour l'accomplissement des projets communs. L'armée anglaise manquait de cavalerie, ce qui rendait pour elle toute victoire indécise et tout échec irréparable. Dans l'embarras où le plongeaient les allures incertaines de Mir-Jaffier, Clive assembla un conseil de guerre, où il fut délibéré si l'on se retrancherait dans le camp pendant la saison pluvieuse, qu'on emploierait à négocier une alliance avec les Mahrattes, ou si l'on se mettrait immédiatement en retraite sur Calcutta. Clive opina pour le premier avis, et son opinion avait entraîné plusieurs voix, lorsque le capitaine Coote montra le danger qu'il y avait à décourager les soldats, qui ne doutaient pas en ce moment du succès de l'expédition, et à attendre que l'armée du subahdar eût reçu les secours et les conseils des Français, ce qui le mettrait à même de couper entièrement les communications de l'armée anglaise avec Calcutta, chose

bien plus désastreuse qu
d'une bataille. Le conseil
grande majorité dans le se
mais ce vote à peine obte
s'enfonça dans un bois,
une heure dans la médita
en revint rangé à l'avis de
conséquence, dès le lende
mée passait le fleuve au poi
Elle arriva, le soir, à Pl
subahdar, qu'on croyait
était déjà posté dans u
avantageuse. Après une
dans de grandes anxiété
néanmoins la bataille, e
avec quelque succès. Les
taient mis en retraite dan
où ils ne voulaient que s
sur la défensive jusqu'au
fondre à minuit sur le cam
lorsque survint une pluie
les armes et les munitions
au point d'éteindre complé
feu. Les Anglais, mieux a
fitèrent de cet avantage,
rapide retour offensif s'
des redoutes qui protégeai
de Surajah-Doulah, puis
retranchements du camp n
prirent d'assaut. Mir-Jaff
cette dernière attaque, avai
quitté son rang de bataill
enfin trouvé tout à fait sép
mée vaincue. Il fit alors d
Clive ses instructions, et l
se trouva ainsi consomm
milieu de la journée, au m
le succès, d'abord espéré,
çait à devenir douteux, le
avait fait appeler Mir-Jaff
tente, et, jetant son turb
lui avait dit : Jaffier, jure
dre ce turban. Mir-Jaffier,
mains sur sa poitrine, et
nant devant le turban, av
prêté les serments les plus
Deux heures après, le subah
sur un chameau, fuyait à to
et quand Mir-Jaffier entr
camp des Anglais, où il ven
hommage, la garde ayant
mes, cet honneur étranger
un frisson ans son âme,
le spectre s trahison



[redacted]

ie moment, Clive, l'embras- saluait nabab des provinces ale, Bahar et Orissa. Plus tard e devait être salué pair d'Ir- 'ec le titre de baron de Plas-

i à Mourshadabad, Surajah- voulut d'abord se défendre, stribuer trois mois de solde à pes. Mais bientôt se ravisant, irger cinquante éléphants de nes et de ses trésors. Il n'osa lui-même à personne, et le vi d'un seul eunuque et de sa avorite, déguisé en homme e, il s'échappa de son palais fenêtre. Mir-Jaffier arrivait dans le même moment à dabad ; il se hâta de dépêcher s les sens de nombreux émis- la poursuite du fugitif. Peut- i-ci leur eût-il échappé, grâce sement qu'il portait et au soin iit pris d'éviter les routes en nt la rivière dans un petit lais étant descendu à terre que ses rameurs fatigués se it, et s'étant caché dans un bandonné, il y fut reconnu du jour par un homme à qui ait couper le nez et les oreil- a dénonciation de cet homme, ssitôt arrêté, chargé de fers, iduit a Mourshadabad, où er s'était déjà fait proclamer)n dit qu'en voyant paraître at l'héritier d'Aliverdi-Khan, er, qui devait toute sa fortune nier prince, ne put retenir larmes. Il usa même de son pour lui sauver la vie. Mais u nouveau nabab n'entrait ns les scrupules de son père, avoir combattu sa résolution conseil, il prit sur lui de la difficulté en en finissant ijah-Doulah avant que le sort de ce prince eût été décidé. Des sol- dats furent introduits dans la prison, et le poignardèrent. Mir-Jaffier ne fut probablement pas fâché que sa sécu- rité s'accrût de cet attentat contre son autorité. Le lendemain, le corps du malheureux Surajah-Doulah fut promené sur un éléphant dans les rues de Mourshadabad, et peu de jours après, Clive, ayant intronisé dans la capitale du Bengale la politique con- quérante de l'Angleterre, s'en re- tourna à Calcutta, où l'appelaient toutes les nécessités que faisait naître ce coup hardi, dont lui seul avait osé prendre l'initiative et accepter la res- ponsabilité.

ajoutait il est vrai : En Irlande. assey d'Irlande n'avait été choisi it que pour rappeler le Plassey où l'on ne pouvait sans doute pas baronnie ni une pairie, parce que sa pays ni chrétien ni anglais.

CHAPITRE XI.

REPRISE DES HOSTILITÉS DANS LE CARNATIQUE.

Godeheu, qui était venu apporter dans l'Inde une paix si chèrement achetée, l'avait, en retournant en Europe, emportée avec lui. Les An- glais attendirent à peine son départ pour donner l'exemple d'une première infraction au traité. Les petits États de Madura et de Tinivelly, au sud de Tritchinopoly, avaient été au pouvoir de Chanda-Sahib, qui avait institué son frère gouverneur de Madura. Ce dernier ayant été tué dans la guerre, quatre chefs afghans, qu'il avait char- gés du gouvernement pendant son absence, retinrent le pouvoir après sa mort, et se constituèrent en chefs indépendants. Mohammed-Ali, que le traité de Godeheu laissait définitive- ment nabab du Carnatique, fut poussé par les Anglais à faire rentrer sous sa dépendance les petits souverains rebelles. La soumission des Polygards, vaincus ou intimidés, ne rapporta pas, il est vrai, à la régence de Madras tout l'argent qu'elle en avait espéré, mais les Français, qui venaient de signer un traité assez onéreux par le- quel les deux parties s'interdisaient toute intervention dans les affaires intérieures des gouvernements de l'Inde, ne s'en crurent pas moins

fondés à réclamer contre une infraction aussi flagrante, et, par représailles, ils mirent la main sur le petit État de Ternate. Les Anglais, qui n'avaient pas tiré de la première expédition de quoi compenser les frais qu'elle avait coûté, voulurent s'en dédommager en s'emparant de Vélore. Cette fois, le gouvernement de Pondichéry leur signifia la ferme intention où il était de s'opposer par les armes à ce système d'envahissements. Les Anglais rappelèrent leurs troupes; mais les Polygards ayant relevé l'étendard de la révolte, le capitaine Caillaud fut chargé de reprendre les hostilités contre Tinivelly et Madura. Pendant qu'il s'éloignait de Tritchinopoly, où il commandait, les Français, qui avaient déjà pris quelques petits forts, vinrent se présenter devant cette place, dégarnie de la plupart de ses troupes et privée de son chef. Aussitôt que Caillaud en reçut la nouvelle, il quitta Madura, où il avait déjà échoué dans une tentative d'escalade, et sut tromper assez bien la vigilance des Français pour rentrer à Tritchinopoly. Les assaillants, voyant leur coup de main manqué, se retirerent. Cette campagne, qui ne fut qu'une série d'entreprises semblables et d'incursions journalières, sans aucun engagement important, eut pourtant cet avantage pour les Français, que les ennemis, n'osant plus se hasarder en plaine, les laissèrent maîtres de lever des contributions sur tout le pays. Le gouvernement de Madras n'osa même pas refuser à Baladji-Rou, chef mahratte, un tribut arriéré qu'il venait réclamer sur le protégé de l'Angleterre, Mohammed-Ali, nabab du Carnatique, et que celui-ci ne pouvait payer sur ses propres deniers. Le seul dédommagement qui pût à cette époque, et dans cette partie de l'Inde, consoler l'orgueil britannique, ou réparer ce sacrifice d'argent, fut la prise de Madura, dont Caillaud s'empara par la famine aussitôt après la délivrance de Tritchinopoly. Il frappa sur sa conquête une contribution de 170,000 roupies. De guerre

lasse, les deux partis en vinr armistice. Les Français att des renforts qui leur permi faire la guerre en grand; les voulaient préparer leur défen

Tandis que les choses se ainsi dans le midi de la Pé Bussy soutenait sa réputatio nord. Malgré les services q rendus à Salabut-Djung, et tou ment encore contre le roya Mysore, il avait vu son créd ner auprès de ce prince. Des de cour arrachèrent même a dar un ordre qui enjoignait a çais d'évacuer ses États. Buss sentait nécessaire, ne fit auc culté d'obéir à une fantaisie croyait pas durable. Mais marche sur Pondichéry, il fu par un corps nombreux, qu'o à sa poursuite. Son infériori permettant que la défensive, trancha dans une position av se, résolu à s'y maintenir ju qu'il y eût reçu du secours. I tervalle, Salabut-Djung, qu essayé de convertir à l'allia glaise, n'ayant pas obtenu d sidence de Madras les troupe avait demandées, en revint Celui-ci ne garda pas rancun prit aussitôt ses opérations circars du nord, où il avait rentrer des tributs arriérés, assurer la perception pour Un des rajahs de ces provinc ramrause, se joignit à lui mille hommes.

Cette partie de la Péninsule sédée par une race d'anciens rants antérieurs de plusieur à l'invasion musulmane. Les chefs se sont divisé le pays, descendants règnent encore ramrause, rajah de fraîche da un intrus dans cette famille souverains, qui, à cause de l cendance, se regardent com plus nobles des hommes, et aux radjpoutes. Rangarou, de Bobilé, tenait entre eux le rang. Une haine implacable s' lumée entre lui et Wizeramr

mépris qu'il prodiguait à ce
des actes d'hostilités conti-
ɛs incursions, des ravages,
cette haine, venaient sans
tiser encore. Pour se débar-
un pareil voisin, Wizeram-
ermina Bussy à lui proposer
ge de ses possessions hérédi-
e souveraineté plus considé-
tte offre ne fit qu'offenser la
polygard. Bientôt après,
ayant fait demander passage
domaines, Rangarou le lui
vec empressement; mais les
ui usèrent de cette autorisa-
nt attaquées, peut-être par
hination de Wizeramrause
it compromettre son ennemi,
ent une trentaine de morts
mp de bataille. A la nouvelle
igression déloyale, Bussy ne
us qu'à en tirer vengeance.
fantassins, 250 cavaliers
s, et 11,000 cipayes, com-
par Wizeramrause, il vint
siége devant le château de
était la retraite la plus inac-
polygard, cachée au sein
forêts, où une tactique
supprimé tout chemin, hor-
seul, large à peine pour le
de trois hommes de front.
tis d'arbres tout préparés
toujours le soupçon d'un
our fermer aussitôt cette
unique avenue. L'entrée en
andée par des fortifications;
se perd dans de nombreux
et s'abrite de temps en temps
fortes redoutes. Aux appro-
château, la forêt devient
lus épaisse, sauf une zone de
t cinquante toises qui règne
ur des murailles, et forme
nade entièrement rase et
e. Les portes, percées dans
t, n'ont qu'une entrée obli-
ueuse. Les remparts, élevés
pieds au-dessus du sol, sont
urmontés par un parapet de
s d'épaisseur, et haut de dix,
nne à la fortification une
e vingt-deux pieds au-dessus
térieur. Un toit de chaume,
appuyé sur le parapet et sur des piliers, forme à l'intérieur une galerie couverte qui protége les soldats contre le soleil et la pluie. De nombreuses meurtrières livrent passage à leurs coups.

Ce fut le fer et le feu à la main que Bussy put arriver jusqu'à ce repaire. Le 24 janvier 1758, il se trouva enfin au pied du château. Ce premier succès lui avait déjà coûté bien des hommes. Il forma aussitôt son armée en quatre divisions pour l'attaque de chacune des tours placées aux quatre angles de la forteresse. A neuf heures du matin, les quatre canons qu'il avait amenés avaient ouvert des brèches considérables. L'assaut fut livré et soutenu pendant une heure, au bout de laquelle on sonna la retraite. L'artillerie recommença à élargir les brèches. On revient bientôt à l'assaut, que les assiégés soutiennent avec une rage que l'on n'avait pas encore vue dans les guerres de l'Inde. Plusieurs, sur le haut de la muraille, attendent le premier assaillant qui se présentera, l'étreignent à bras-le-corps, et se précipitant avec lui, entraînent dans leur chute tous ceux qui se trouvent au-dessous de lui sur l'échelle. Aux Français qui offrent quartier on répond par des provocations et des injures. A deux heures après midi, aucun assiégeant n'avait encore pu se maintenir sur le haut de la muraille. Bussy, jugeant que ses troupes ont besoin de repos, ordonne la retraite une seconde fois. Alors fut donné aux assiégeants un spectacle dont le souvenir mérite d'être conservé. Rangarou avait enfermé avec lui dans le château de Bobilé ses femmes, ses enfants, toute sa race. Après le second assaut, voyant qu'aucun espoir ne lui reste plus d'échapper à l'ennemi, il veut au moins épargner à son sang l'horreur d'une profanation, et, prenant au hasard quelques hommes parmi les énergiques défenseurs de Bobilé, il leur ordonne d'aller mettre à mort toute sa famille. Ceux-ci, passifs exécuteurs des ordres terribles qu'ils ont reçus, s'arment de torches, et vont

mettre le feu aux constructions intérieures du fort. Tout ce qui veut s'échapper, femmes, enfants, vieillards, ils le reçoivent l'épée à la main et l'égorgent impitoyablement. Les Français s'étonnent de l'energie atroce de cette défense. Mais l'assaut est ordonné une troisième fois; Rangarou est tué d'une balle qui lui traverse la poitrine; les assaillants pénètrent de toutes parts dans ces décombres enflammés qui avaient été une forteresse. Alors se présente au chef français un vieillard tenant par la main un enfant qui seul avait échappé à cette extermination. « C'est le sang de Rangarou que j'ai sauvé malgré son père, » dit le vieillard en s'agenouillant. Bussy, à qui répugnaient tant d'atrocités, n'avait pas voulu entrer dans le fort, et s'était retiré dans sa tente. On lui amène l'enfant; il le reçoit avec une pitié tendre, l'institue souverain des terres qu'il avait offertes au père, et lui donne même une garde pour le defendre contre les entreprises de Wizeramrause : garde inutile, car les jours de Wizeramrause étaient comptés. Quatre des defenseurs de Bobilé avaient comploté sa mort. Deux d'entre eux devaient se presenter d'abord, et, s'ils echouaient, les deux autres devaient les suivre et les venger. Ils se mêlèrent aux soldats du polygard, au milieu desquels ils attendirent deux jours entiers. La troisieme nuit, ceux qui devaient les premiers tenter l'aventure, se traînant à plat ventre, pénetrent dans la tente de leur victime profondément endormie. Trente-deux coups de poignard avaient percé le rajah, lorsque les soldats de garde autour de sa tente, accourant au cri qu'il avait poussé tout d'abord, fondirent sur les meurtriers et les massacrèrent.

Bussy continua heureusement ses opérations en s'avançant vers le nord, et reçut alors les lettres de Surajah-Doulah, qui l'appelait à son secours. Sur les instances de ce prince, il allait passer la frontiere, lorsqu'il apprit l'entrée des Anglais à Chandernagor et les tergiversations du subahdar.

N'augurant rien d'un car
incertain, il préféra attaq
glais dans leurs établiss
circars, dont il s'empar
nombre, se trouvait Vis
l'une des places les plus i
de la Compagnie. Sur ces
une de ces révolutions do
si fréquentes dans l'Inde,
ver le pouvoir à Salabut-Dj
invasion de Mahrattes vint
jusqu'aux portes de sa c
plus, l'insubordination se m
son armée. Un de ses frèr
Ali, fort de la popularité
acquise parmi les troupes
à venir à bout de ces diffi
voulait lui confier les pou
saires. Il réussit ainsi à se
le sceau de l'État, ce qui
presque au détrônement
Djung. Aussitôt qu'il reç
velles, Bussy se mit en
près de cent cinquante lieu
et un jours, et arriva à A
où se trouvaient déjà réu
armées prêtes à en venir
La présence de Bussy suffit
ger la face des choses. Il s
par Nizam-Ali le sceau de
fit arrêter le diwan ou pre
tre, et contint Baladgi-R
des Mahrattes, qui rec
appui. Cependant Nizam-A
nouveau manifesté des des
les, on résolut de le pou
Bussy fit partie de l'expédi
comme il était en marche
constances nouvelles vin
coup le rappeler sur un au

CHAPITRE XI

ARRIVÉE DE LALLY-TOLE
L'INDE. — AFFAIBLISSE
ÉTABLISSEMENTS FRAN

Nous avons dit que la g
recommencé en Europe ent
et l'Angleterre, et que la
Pondichery attendait de
forts. Le 4 mai 1757, la fl
due quitta la rade de Bres
composée d'un vaisseau d
autres de 36 à 60 canons,

: portait 1,130 hommes de
t un grand nombre de volon-
e chef de cette expédition
comte de Lally-Tolendal; le
Aché commandait la flotte.
: de Lally appartenait à une
rlandaise, que ses opinions
: attachaient aux Stuarts, et
révolutions de l'Angleterre
orcée à s'expatrier. Dès son
il avait fait dans l'armée
l'apprentissage de la vie mi-
on père lui faisait faire, à
douze ans, le service de la
au siége de Barcelone, pour
er *une petite récréation de*
La suite de sa vie répon-
ébuts. De remarquables faits
irent en relief tout à la fois
rage et ses talents. Sa haine
révolution anglaise allait re-
s toute l'Europe des enne-
: révolution. Quand la guerre
1756, le ministre l'ayant ap-
avoir son avis sur les me-
endre : Il y en a trois, dit
cendre en Angleterre avec le
ouard; abattre la puissance
ans l'Inde; conquérir les co-
laises de l'Amérique. Quand
té pour la guerre de l'Inde,
a de rédiger un plan d'opé-
La Compagnie, qui en eut
nce, ne donna point de re-
ninistère que Lally n'eût été
ief de l'expédition projetée.
vigueur de son caractère,
s talents éprouvés dans l'art
re, malgré l'appui qu'il de-
er dans les dispositions de
gnie à son égard, Lally était
le moins propre à la tâche
t accepter. Sur le nouveau
i il aurait à agir, ses qualités
devenaient des défauts. Son
: acquise en Europe dédai-
apprentissage à faire dans
s usages, des mœurs qu'il
contrer; sa fermeté les heur-
scrupule et sans ménage-

: les instructions qu'il avait
ministère, Lally débuta par
du fort Saint-David, devant lequel la flotte mouilla le 28 avril 1758. Le général se rendit aussitôt avec deux vaisseaux à Pondichéry pour y presser les préparatifs du siége. Un incident de mauvais augure y signala son arrivée. Par une singulière inadvertance, les canons qui lui rendirent le salut étaient chargés à boulets. Trois de ces boulets donnèrent en plein bois dans son vaisseau, qu'ils traversèrent de part en part; deux autres endommagèrent ses agrès. Le lendemain, la flotte anglaise avait rencontré la flotte française, qui s'était aussitôt dirigée sur Pondichéry. Là, elle fit front à l'ennemi, et le combat s'engagea. Nous avions 9 vaisseaux en ligne, les Anglais 7, mais qui portaient plus de canons. Notre perte en hommes fut beaucoup plus considérable que la leur (500 contre 118); mais leurs vaisseaux se retirèrent beaucoup plus maltraités. Le combat n'eut d'ailleurs pas d'autre résultat, et la flotte française alla débarquer au fort Saint-David les troupes de terre qu'elle portait.

Dans un pays de castes et de traditions immémoriales comme l'Inde, rien n'est plus à redouter que de violer des institutions, des prétentions, des préjugés qui ont traversé les siècles et reçu la consécration du temps. Lally, dont l'activité ne connaissait aucun obstacle, commença par vouloir substituer sa volonté et les besoins de son service à ces grands mobiles des sociétés humaines. Pour presser le siége de Saint-David, il avait à improviser toutes ses ressources. Il voulut suppléer à force d'hommes au temps et aux instruments qui lui manquaient. Les habitants de Pondichéry furent mis en réquisition et condamnés indistinctement à toutes sortes de travaux, même à ceux que leurs préjugés de caste leur interdisaient le plus. C'était presque un sacrilége. Des prêtres, des guerriers, faisaient office de bêtes de somme, portaient des fardeaux, traînaient des charrois, et se voyaient attelés au même brancard avec des parias ou des soudras. Les membres du conseil eux-mêmes, effrayés de cette profanation, essayè-

rent de faire comprendre à Lally combien c'était un attentat inouï et abominable aux yeux des Indous. Ils ne purent rien obtenir. Lally alla jusqu'à les accuser d'avoir reçu de l'argent pour parler ainsi. La ville devint quasi déserte, et les préparatifs du siége n'en allaient pas plus vite. Lally, irrité, n'y trouva d'autre remède que de redoubler de rigueurs dans l'emploi des moyens de contrainte.

Le siége cependant, commencé le 15 mai, fut poussé avec vigueur et succès, et le 1er juin, la flotte française ayant apparu, la garnison demanda à capituler; elle fut faite prisonnière de guerre, et les fortifications furent démolies. Caddalore était tombé en même temps en notre possession, ainsi que Devicottah. Le ministère avait espéré que ce dernier armement qu'il envoyait dans l'Inde y ruinerait définitivement la puissance anglaise. Encouragé par ses premiers succès, Lally voulut frapper un coup décisif en s'emparant de Madras. Les Anglais étaient découragés par ces échecs essuyés coup sur coup. Les fortifications de la ville, détruites lors du dernier siége, n'avaient été qu'en partie réparées. Tout présageait un nouveau et facile succès. Mais la grande difficulté était le manque d'argent. M. de Leyrit, gouverneur de Pondichéry pour la Compagnie, avait déclaré que, passé quinze jours, il ne se chargeait plus de nourrir, ni de payer l'armée. Où prendre de l'argent? telle était la question urgente. Divers avis étaient proposés, lorsqu'on s'avisa que le rajah de Tandjore était redevable à la Compagnie d'une somme de 3,600,000 roupies. C'était beaucoup plus qu'il ne fallait. Une expédition fut aussitôt résolue pour contraindre le rajah de Tandjore à payer les 3,600,000 roupies. Ce fut en ce moment que Lally, trop peu éclairé sur l'utilité d'une alliance intime avec le subahdar, et jaloux peut-être de l'importance que Bussy avait acquise par sa position à la cour de ce prince, lui envoya cet ordre de rappel, qu'il reçut au moment dont nous avons parlé.

L'armée, dès son entrée e
gne, eut à se ressentir de l'
premières mesures prises p
L'effroi qu'elles avaient ins
indigènes les avait tous mis
Les transports se faisaient
ment; les vivres manquère
comble d'embarras, il y av
cours d'eau à traverser ava
ver à Karical. Quand elles
à Devicottah, les troupes
rien mangé depuis vingt-qu
res. Rien n'était préparé p
recevoir. De fureur, elles mir
à la ville. Quand on fut enfi
Tandjore, tout manquait, ar
vres et poudre. Les Hollanda
gapatam en voulurent bien
deux cents quintaux. Quant à
Lally, réduit aux derniers ex
s'avisa de mettre en ferme l
de la ville assiégée, qui fut
par un soumissionnaire pour l
de 200,000 roupies. Ce ne
tout : une pagode, qui pas
contenir de grandes richesses
lée et bouleversée, les idoles
On les trouva de matière co
dorées seulement à leur sur
pagode, il est vrai, conte
grande quantité de riz; mais
celui qu'on avait trouvé dan
heureuse Devicottah, il éta
dans ses gousses, ce qui le r
à fait hors d'usage lorsqu'on
pour l'en tirer, du temps et
truments nécessaires. Ainsi,
chés honteux, des violences
suivies d'échecs inévitables,
quoi Lally s'était réduit par so
aveugle pour ce qui est plus
la présomption et l'entêtem
seul, plus fort que les armé
fort que la force et que l
Tandjore ne fut pas pris. Pe
siége entremêlé de négociat
général français, irrité des d
le rajah suscitait sans cesse,
jusqu'à le menacer de l'envoye
esclave, avec toute sa famille
bon. Le rajah résolut à ce
s'ensevelir sous les ruines de
tale. Mais les choses n'allèren
que-là. L'épuisement des



t d'une défaite essuyée par la
nçaise firent prendre le parti
'aite. La haine, excitée dans
les assiégés, poursuivit non-
t l'armée dans sa marche,
vint s'attaquer jusqu'au mi-
amp à la personne de Lally.
ppa que par miracle à l'ex-
'un caisson qu'un Tandjoréen
d'un coup de pistolet à côté
ndis qu'un autre lui déchar-
la tête un coup de sabre,
heureusement avec sa canne.
rés, au nombre de cinquante,
: alors sans espoir, fondent
t sur l'entourage du général,
tous massacrer, à l'exception
que leurs blessures avaient
le combat. Pendant ce temps,
, ce même chef qui avait au-
t tuer Chanda-Sahib, se pré-
a bruit de l'explosion du
avec 10,000 hommes sur le
çais, où il jette le désordre.
l'une demi-heure cependant,
: des officiers parvinrent à
: troupes, et l'ennemi fut
Il n'en harcela pas moins
endant toute la journée, et
se poursuivit au milieu de
, d'humiliations et d'embar-
ite sorte, embarras dont on
se racheter par le sacrifice
humiliant de la grosse ar-
: siége qu'on avait dû en-
: des bagages qu'on avait
és.

:te de fatalité semblait pré-
ites les résolutions de Lally.
qu'il avait recours à tant
its désastreux, afin de se
l'argent nécessaire pour le
Madras, la Providence sem-
ner dans les mains de notre
se disposait à croiser vers
: vaisseaux de la Compagnie
chargés de tout ce qui nous
, argent et munitions. Un
re de Lally la retint dans la
Pondichéry, où il voulait
: prête à lui prêter son ap-
Madras. Elle manqua ainsi
aisseaux, qui passèrent im-
sur le point où elle eût
établi sa croisière. En revanche, le 2 août, huit jours avant la levée du siége de Tandjore, elle rencontra la flotte anglaise, à qui elle présenta le combat. Il s'engagea avec vigueur des deux côtés, mais sans résultat plus marqué que le précédent. Le gouvernail du vaisseau amiral brisé, le feu prenant au *Comte de Provence* près de la sainte-barbe, deux autres vaisseaux s'abordant, et forcés d'essuyer le feu de l'ennemi avant d'avoir pu se dégager, ces divers accidents obligèrent la flotte française à se retirer. Heureusement les Anglais étaient si maltraités, qu'ils ne purent la suivre. Ils vinrent comme ils purent mouiller devant Karical. Leur perte en hommes, de même que dans le combat précédent, était bien moindre que la nôtre (166 contre 600). Cette différence tenait à la différence de la direction dans les feux, les Français visant au bois des vaisseaux, et les Anglais aux agrès. La flotte française vint se réparer sous le canon de Pondichéry. Lally y arriva bientôt après, escorté seulement de quelques cavaliers. Au passage du Coliroun, à Devicottah, il avait été obligé d'abandonner son artillerie et ce qui lui restait de bagages; et, ne pouvant tenir aux lenteurs d'une marche si pénible, il avait pris enfin le parti de laisser son armée en arrière. Dans ce désarroi, il voulut faire retomber sur la flotte le fardeau de la guerre, et essaya de contraindre d'Aché à reprendre la mer. Mais celui-ci, alléguant l'état de ses vaisseaux, fit appuyer ses refus par un conseil de marins, qu'il convoqua. Rien ne put le détourner de la résolution qu'il avait prise de ne plus livrer de bataille. Tout ce que Lally put obtenir de lui fut qu'il lui laissât 500 hommes, tant matelots que soldats de marine, pour servir comme troupes de terre. Au commencement de septembre, il appareilla pour l'île de France. C'est vers ce temps-là que Bussy arriva à la tête d'un petit corps d'Européens. Sur les bords de la Kistna, il avait remis le commandement de ses troupes au marquis de Con-



rent de faire comprendre à Lally combien c'était un attentat inouï et abominable aux yeux des Indous. Ils ne purent rien obtenir. Lally alla jusqu'à les accuser d'avoir reçu de l'argent pour parler ainsi. La ville devint quasi déserte, et les préparatifs du siége n'en allaient pas plus vite. Lally [illegible] rité, n'y trouva d'autre remède que de redoubler de rigueurs dans l'emploi des moyens de contrainte.

Le siége cependant, commencé [illegible] 15 mai, fut poussé avec [illegible] succès, et le 1er juin, la flotte [illegible] ayant apparu, la garnison [illegible] capituler; elle fut faite prisonnière [illegible] guerre, et les fortifications [illegible] molies. Caddalore était [illegible] me temps en notre pouvoir [illegible] que Devicottah. Le [illegible]
espéré que ce dernier [illegible]
envoyait dans l'Inde [illegible]
nitivement la puissance [illegible]
couragé par ses [illegible] LE BEN-
voulut frapper [illegible] EXPULSÉS
s'emparant de M[illegible]
étaient [illegible]
suyés coup [illegible] bien tiré
de la ville, [illegible] qu'il avait
siége, n'avait [illegible] avec les An-
parens. [illegible] Sur les
et facile [illegible] était obligé
culté était [illegible] payer im-
Leyrit [illegible], dont un
pour [illegible] de prix. La
passe [illegible] payable en trois
plus [illegible] Quant à la part
Ou [illegible] dans le traité,
quel [illegible] montré de ce
[illegible] de fausses
[illegible] la véritable,
[illegible] mention de lui,
[illegible] conseil de faire un
[illegible] pagode très-
[illegible] dans ce qu'il avait
[illegible] vieillard ne
[illegible] mystification. Il
[illegible], car son intelli-
[illegible] avant son corps,
[illegible] portant le dernier
[illegible] idiot. Malgré
[illegible] que le débiteur
[illegible] qu'il s'était faites,
[illegible]-Doulah, dont il

[illegible], n'en était pas moins
[illegible] de la bonne opinion
[illegible] et des charges qu'on
[illegible], même en reduisant
[illegible] au point que nous venons
Mir-Jaffier s'en ressentit [illegible]
aussitôt après les premiers
ne pouvait pas même paye[r]
glais cette moitié qui était
médiatement exigible, et i[l]
outre, à satisfaire aux r[é]
des chefs indigènes qui
prêté leur appui. Il en é[tait]
Les Anglais d'un côté, l[']
l'autre, enfin et pour l'[]
troupes elles-mêmes, d[]
était fort arriérée, rivalis[]
mieux mieux pour désole[r]
nabab. L'obstination des
tout le surprit et l'exaspé[ra]
entendre de sourdes m[]
donner aux Français qu[i]
raient dans le Bengale, s[']
ne renonçaient à leurs c[]
tous les autres avantag[es]
avait concédés. Cette g[]
dans laquelle il se trouv[ait]
bligea, en outre, à méco[]
ques-uns des premiers pe[]
l'empire. Des gouverneu[rs]
ces, qu'il pressait outre
le recouvrement des imp[]
tèrent pour échapper à l[]
la mort. Midnapore se
mes; Dacca proclamait
du prédécesseur d'Afi[]
Pourniah se donnait un
sans l'investiture de Mir-
loub-Ram, son premie[r]
laissait lui-même percer
tentements. Il était de
Anglais d'apaiser les tro[]
contre une autorité qu'il[s]
blie. Clive en vint facile[ment]
Toutefois il mit à son in[]
condition que Mir-Jaffie[r]
immédiatement ses obl[]
souffrance. Le nabab s'e[]
tié en argent comptant,
bons sur les collecteurs
publics. Quand il eut a[]
quelque argent et de beau[]
messes ses propres troupe[s]
sentirent à se mettre e[]

fait
l'ab-
Clive
la fa-
nabob.
it courir,
Moorshada-
n. La grand'-
de Surajah-
dans leur
de qui on
titudes, fut as-
mmes enlevées et
ea. Le jeune Mi-
ution, comme on
moins un fin poli-
les deux vieilles
ni pitié ni pudeur;
le bruit de leur
t que leur vie lui
age, et il les con-
çonner plus tard.
es embarras dont
gé, le bruit se ré-
iée combinée de
attes, aidés par le
trait dans le Ben-
jeta encore une
s Anglais, et Clive
payer la sécurité
i rendre. Le sal-
ait un des objets
du commerce de
l'organe de Clive,
ferme lui en fût
Jaffier ne se sou-
un fermier qu'il
ode que ses sujets.
soumettre.
, Clive entra, le
labad, qu'il trouva
n. Les rues étaient
ques fermées; les
es Siets, avaient
ments; les familles
sûreté leurs effets
ble de confusion,
té dans les intri-
e débarrasser de
a une émeute con-
ui demanda à se
lle à Calcutta. On
tous ces embarras
sque arriva la nouvelle du premier combat naval entre les Français et les Anglais sous Pondichéry. Clive eut l'art d'en faire une grande victoire, et le fantôme de l'armée franco-mahratte, qui arrivait par la province de Bahar, s'évanouit.

Le gouvernement anglais du Bengale se composait alors d'un conseil de cinq membres présidés par Clive. La cour des directeurs, assez mal inspirée en cela, jugea à propos de changer cette forme et de la remplacer par un conseil de dix personnes et quatre gouverneurs, qui devaient présider successivement et par quartiers de trois mois. C'était un gouvernement de dislocation et de dissolution. Par une disposition non moins étrange, le nom de Clive ne se trouvait pas porté sur la liste des quatre membres appelés à être gouverneurs, ni même dans celle des dix membres du conseil. La force des choses, jointe au patriotisme des membres du conseil de Calcutta, redressa ce qu'il y avait d'offensant pour Clive dans une pareille exclusion. Par une décision unanime, le conseil, y compris les quatre gouverneurs désignés, pria Clive d'accepter sans partage les fonctions de président. Le héros de ce bel hommage avait trop bien conscience de sa valeur et de l'utilité dont il pouvait être à son pays, pour ne pas accepter sur-le-champ, et d'ailleurs son mérite eût-il été moindre, c'était déjà se rendre utile que de servir à déjouer l'inintelligente combinaison dont s'était avisée la cour des directeurs. Dans le même moment, un hommage du même genre rendu à Bussy, malvoulu de Lally, honorait aussi l'armée française. Elle comptait dans ses rangs six colonels. Bussy, qui n'était que lieutenant-colonel, leur était inférieur en grade. Ces six officiers supérieurs, MM. d'Estaing, de Landivisiau, de la Fare, de Bréteuil, de Verdière et de Crillon, voyant l'injure imméritée que le mauvais vouloir de Lally faisait au mérite et aux services de Bussy, et le dommage qui en résultait pour les affaires de la France, poussèrent l'abnégation jusqu'à écrire au premier que, nonobstant la diffé-

flans, envoyé par Lally
placer. Celui-ci, toujours
le besoin d'argent, prit
tits forts, se fit livrer
comptait trouver ce nerf
qui lui échappait sans ces
le plaisir d'entrer dans
gligea l'occasion favorable
Chinglaput, place impor
commandait tout le pays
tire ses vivres. Les Angl
de son approche, s'étaient
en retraite, et avaient
place à elle-même. Quel
après, une flotte leur
hommes de renfort. L'o
perdue. Lally, dépité,
fouir dans Pondichery son
tement, ses projets avort
tresse toujours croissant

CHAPITRE XI

PROGRÈS DES ANGLAIS DA
GALE. — LES FRANÇAIS
DU CARNATIQUE.

Mir-Jaffier s'était
des engagements exagér
pris un peu à la légère
glais avant son avènem
22,520,000 roupies qu'il
de payer, il obtint de n'
médiatement que la moit
tiers en bijoux et objets
seconde moitié était pa
termes et en trois ans.
faite à Omischund da
comme on ne lui avait
traité qu'une copie rev
signatures, on lui fit vo
où il n'était nullement
et on le paya du cons
pèlerinage à une certa
renommée. Frappé d
de plus cher, le ra
put survivre à cett
en mourut deux fois
gence avait succomb
et la mort, en lui
coup, n'acheva qu
toutes ces facilit
avait obtenues ou
le trésor de Suraj

dans le conseil contre
ing répondit par cette
mieux vaut mourir d'un
ous les murs de Ma-
u sur le glacis de Pon-
ration entraîna tous les
était absolument vide;
et l'on forma par ce
me de 94,000 roupies;
t pour sa part 60,000.
y avait d'animaux de
dichéry n'eût pu suffire
moitié de l'artillerie
en embarqua ce que
on partit (déc. 1758).
derrière lui un fort
pourvu par les Anglais
défense et de toutes
ions. Ne pas s'en em-
traire à toutes les rè-
; mais y perdre du
ommer des munitions
à toutes les urgences
Lally passa devant le
put, qu'il se contenta
C'est dans de telles
l'on se présenta devant
la noire fut emportée,
t espéré. Les habitants
; les soldats pillèrent
Une sortie fut tentée
assiégés, ayant à leur
Draper, dont le nom a
une femme qu'a rendue
re affection qu'elle a su
sieurs hommes distin-
ce dernier, entre lesquels
au premier rang Sterne,
de lui Raynal. Malgré
qu'elle produisit d'abord
troupes occupées à fouiller
et à cuver leur boisson,
eut cependant une issue
pour les assiégés, qui y
300 hommes tués ou blessés,
onniers. On eût pu prendre
sté, si on leur eût coupé la
en s'emparant d'un pont.
osa pas ou, plus probable-
voulut pas exécuter ce mou-
rétextant n'avoir pas d'ordre.
cusa d'avoir fait manquer
prise de Mad is. En cela,
e général portait encore la
déraison. (INDE.)

peine des mauvais procédés dont il abreuvait ses subordonnés. L'armée elle-même désirait un échec pour qu'il tournât à la confusion de son chef. Épouvantable situation au milieu de laquelle Lally, seul contre tous, conservait une fermeté, une ténacité que rien ne pouvait abattre, et qu'il faut admirer, encore qu'elles ne se soient pas combinées avec les qualités qui leur eussent valu le succès. Il était arrivé devant Madras avec des provisions seulement pour quinze jours. Ce temps expiré, la ville tenant encore, il fallut s'en remettre au hasard. Le hasard s'y employa de son mieux. Tantôt, c'était un vaisseau qui amenait un chargement de riz capturé sur quelque bâtiment anglais; tantôt, c'était quelque secours qui arrivait de Pondichéry, et qui pourvoyait pour un moment au besoin que l'on pouvait avoir de poudre, de vivres ou d'autres munitions. Avec cela et des troupes non payées, il fallait suffire, non-seulement aux travaux de l'attaque, mais encore au soin de la défense, car le fort de Chinglaput, qu'on avait laissé derrière soi, envoyait sa garnison inquiéter les assiégeants, et des partisans, à la solde des Anglais, venaient ravager les districts d'où les Français tiraient principalement leur subsistance, ou menacer les petits forts des environs au secours desquels il fallait courir. Le siége traîna ainsi deux mois, de vicissitude en vicissitude. Les secours arrivaient de toutes parts aux Anglais. Les Mahrattes, le rajah de Tandjore, par avarice ou par crainte, prenaient parti pour eux: nouveaux ennemis auxquels il fallait encore tenir tête. Lally suffisait à tout, et allait de plus en plus manquant de tout. Pourtant il avait ouvert une brèche praticable, et, pour en finir, il allait à tout prix livrer l'assaut; mais, la breche reconnue, il fut constaté que, si elle était praticable pour des troupes qui l'auraient atteinte, elle était inabordable, le revers du fossé étant encore protégé par une rangée de fortes palissades dont pas une n'était endommagée. Pour arr

palissades, les soldats se fussent trouvés pris d'enfilade par le canon de plusieurs bastions et par la mousqueterie de quelques traverses qui coupaient le fossé. Il fallut faire jouer encore l'artillerie. Enfin, le 16 février, Lally avait résolu de donner l'assaut coûte que coûte; mais le même jour, vers cinq heures après midi, des vaisseaux furent signalés. C'était la flotte de l'amiral Pocock, qui amenait aux assiégés 600 hommes de troupes royales, sans compter les quelques milliers d'hommes d'équipage, l'artillerie des vaisseaux et les secours de toutes sortes. En présence de forces pareilles, qui eussent pu profiter des travaux des assiégeants pour les assiéger à leur tour, et des brèches de la place pour y pénétrer à la suite des vainqueurs, l'assaut, même couronné de succès, eût été une folie. Après avoir redoublé son feu pour laisser ses adieux aux assiégés, Lally prit le parti de la retraite, et la commença dans la nuit. Le lendemain matin, les assiégés trouvèrent dans son camp 23 pièces de canon, dont 22 hors d'usage. Il en laissa aussi 19 dans le fort Saint-Thomas, qui fut également évacué.

Pendant que Lally s'éloignait, la rage dans le cœur, la nouvelle arrivait à Pondichéry, où elle excitait plus de joie qu'à Madras même. Des cœurs français conspiraient sans honte au grand jour avec l'étoile de l'Angleterre, tant étaient profondes et effrénées les haines qui poursuivaient le général. Celui-ci sombre, mais peu contenu, éclatait de son côté en imprécations et en injures. Il disait, à propos de Pondichéry, que le feu du ciel, à défaut de celui des Anglais, embraserait cette nouvelle Sodome. Il écrivait à M. de Leyrit une lettre pleine d'invectives et d'accusations de trahison. Sans doute la levée du siége de Madras, tant de sacrifices en pure perte, tant de volonté, tant d'activité dépensées inutilement, étaient un grand échec pour les armes françaises. Mais l'absence de vues politiques chez le général, et le rappel de Bussy, qui en était la conséquence, venaient

de porter à la cause de la F
dommage bien plus considé
core que l'échec militaire: (
qui ne sera plus réparé. L
idée, la grande politique d
avait été de conquérir l'Inde
de l'Inde elle-même. Bien loi
taquer à toutes ses forces
voulait s'en emparer adroite
et il y avait réussi,—pour l
au service de la France. Da
tème, la guerre avec l'Angl
tait qu'un accident, et on
guerre aux Anglais, non com
ennemis, mais comme aux all
ennemis. L'objet principal
propres alliances, c'est-à-dir
qui, de son propre mouveme
sait française. Cette Inde, v
ment française, cette Inde
ment unie à la France, Dupl
créée en créant un subahda
bahdar, fait de sa main, n'é
lui que sa créature; mais po
pays de traditions, il étai
tôme de la tradition et (
quité nationales, il était l
consacré par le temps, inv
vénération et de l'obéissanc
selles; il tenait dans ses mair
visible et trois fois saint
rattachaient par un culte qua
titieux toutes les piétés hé
des Indous, l'étendard sacr
c n. Avoir ce subahdar à s
donner l'Inde à la France;
dre, c'était, en soutenant (
purement français, se donner
des indigènes le mérite de
une cause tout intérieure et
pour eux. Voilà comment da
tème de Dupleix, rappelé p
fait la guerre à l'Angleterre,
avec l'Angleterre n'était qu'u
cidentel et fortuit. Le cour
de ce système n'était pas é
dommage ou l'humiliatio
Grande-Bretagne, mais le
du subahdar. Celui-ci recon
peste, la guerre tombait d'e
fa te d'objet: et cela est
qu'aussitôt après avoir assis
Djung sur le trône, et établ
torité dans les provinces,

à proposer la paix, malgré
:textes que l'esprit guerrier
)uver dans le Carnatique
nuer la guerre. Par quel
:tour envoya-t-on à la place
nait de renverser Dupleix,
pour qui l'Inde n'était rien,
te la politique se résumait
)ots : Guerre à mort aux
y a là des Anglais : c'était
e Lally voulait savoir de
: son histoire. Il ne faut
reste un seul : c'était tout
voulait prévoir et prépa-
ouvait s'appeler semer du
e recueillir que la guerre
:oujours ; la guerre avec le
juand on en aurait eu fini
idence de Madras ; la guerre
gol, quand on en aurait eu
n subahdar ; la guerre avec
tes, héritiers affamés de
Timour, quand on en au-
avec les derniers débris de
Telle était l'expression su-
cette politique myope qui
ec mépris le système des
ec le pays, et qui n'allait
iner les Anglais. Les fruits
t pas à s'en faire sentir.
que Lally assiégeait Ma-
onel Forde parcourait les
lu nord, où nous l'avons
d'où Bussy venait d'être
ivé de cet appui, Salabut-
actère faible, esprit sans
et sans vues, était aban-
-même, et écrasé du poids
uffisance. Le marquis de
qui occupait la place de
le remplaçait pas. Après
é battre par Forde à Ped-
:'était laissé prendre à Ma-
ivec toute son armée, qui
risonnière de guerre. Le
lont il attendait le secours,
ers attendu lui-même que
i vînt en aide, et ne savait
:ant il ne demandait pas
de se montrer fidèle aux
Pressé par Forde, pressé
re Nizam-Ali, que l'absence
ıvait encouragé à relever
de la révolte ; pressé par d'autres rajahs, qui avaient secoué le joug de son autorité, et allaient démembrant son empire pour en livrer les lambeaux aux Anglais, il ne savait où donner de la tête. L'habitude de voir Bussy penser et agir pour lui le laissait sans conseil et sans volonté au milieu des difficultés qui eussent demandé un jugement prompt et une âme résolue. Toutefois, c'était toujours dans les bras des Français que le rejetait sa mollesse, et après la prise de Masulipatam, il fit même demander des renforts à Pondichéry ; plus fidèle en cela que d'autres alliés, qui n'avaient pas attendu au delà de la levée du siége de Madras pour se détacher de nous et passer à l'ennemi. Mais enfin ne recevant rien, et sentant chanceler sa couronne, Salabut-Djung prit le parti d'en confier le salut aux Anglais. A la première ouverture qu'il en reçut, Forde, comprenant fort bien quelle était l'importance d'un pareil événement, quitta son camp, et, sans plus de précautions, vint en personne se présenter au subahdar pour conférer avec lui. Clive, qui avait l'œil sur les événements, avait déjà par ses lettres préparé une alliance de ce genre. Elle fut conclue à nos dépens. Le subahdar s'engageait à livrer aux Anglais tous les districts dépendants de Masulipatam avec ceux de Condavir et de Walcarmannaz ; à obliger tous les Français qui se trouvaient à son service à repasser la Kristna dans quinze jours ; à ne plus permettre à cette nation de s'établir dans le Deccan ; à ne plus prendre de troupes françaises à son service ; à amnistier le rajah Ahnunderauze, qui avait introduit et soutenu les Anglais dans les États du subahdar. En revanche, ceux-ci l'aidaient à se débarrasser de son frère révolté.

Ainsi disparaissait le dernier vestige du monument qu'avaient élevé la politique et le génie de Dupleix. Ainsi ce grand homme, qui se survivait à lui-même, voyait les Anglais hér
déjà du patrimoine magnifique (
avait constitué à la France ; ai
nom français était rayé à tout i
de l'histoire de l'Inde. En

[illegible] assez sûr de se [illegible] entreprend[illegible] une part [illegible] retourna [illegible] reprendre les [illegible] l'Europe. [illegible] de ce moment [illegible] tentatives sur [illegible] et pour s'e[illegible] Tripetti, [illegible] par ses revenus.

[illegible] arriva [illegible]

; il se composait de 180 e troupes, de 400.000 livres et 247,000 en diamants. Ces étaient bien au-dessous des et tellement insuffisantes, veillèrent le découragement l'énergie. Il alla à son comɿ'on apprit que la flotte remmédiatement dans les îles et de Bourbon. D'Aché avait quatre vaisseaux de guerre 's par l'amiral Cornish deoindre la flotte de l'amiral ·t contre des forces aussi s il ne voulait point tenir la 'emontrances des principaux de Pondichéry, celles des ıteurs, des officiers, du clergé : purent faire fléchir sa ré- Jne protestation fut signée, iit quel péril en résulterait ɜ établissement dans l'Inde; te et quel discrédit rejaillix yeux des peuples indigèle nom français, de cette qui semblait constater, nonl'aveu de notre défaite dans combat, mais encore l'effroi ɜn avions emporté. Enfin on \ché responsable de la perte ɪnie. Déjà il avait mis à la seul vaisseau n'avait pas enreillé. On remit au commanopies de la protestation pour ɜpitaines de l'escadre. D'Aɪt à douze milles en mer. Il nseil à la suite duquel il reɪdichéry. Mais, maintenant ɪa résolution première, il se barquer 500 Européens, tant ie matelots, 400 Caffres, et ɪssitôt.

ɪrt eut d'ailleurs un effet qui lutaire si le salut avait été ncore : il opéra une sorte de ment entre Lally et Bussy. sité entr'ouvrait l'esprit du ux conseils de la longue et expérience de l'autre. Rajahs de Chanda-Sahib, venait ɔnnu par Lally nabab du Carsans l'avis du subahdar. Basɪg, second frère de celui-ci, vu comme nous la réconciliation de ses aînés se faire à ses dépens, s'était donné aux Français, et leur avait déjà apporté une coopération énergique. En revanche, il sollicitait ardemment d'être nommé à la place de Rajah-Sahib. Lally, qui avait tiré de celui-ci d'assez forts subsides pour prix de la dignité qu'il lui avait conférée, répugnait à cet arrangement peu loyal. Bussy y poussait au contraire; et comme il ne perdait point de vue l'espérance de ramener à nous le subahdar, il pressait Lally de donner à Bassalut-Djung l'investiture du Carnatique, sous la réserve qu'elle serait confirmée par son frère. Lally, après avoir longtemps résisté, finit, après le départ de la flotte, par se laisser vaincre, et Bussy, qui avait été nommé récemment commandant en second de la colonie, partit aussitôt pour aller joindre ses forces à celles de Bassalut-Djung, et continuer avec lui la négociation de cette affaire.

Le jour de son départ, on sut à Pondichéry l'échec essuyé par les Anglais dans leur tentative sur Wandeswah. Il les y suivit jusqu'auprès de Conjeveram, leur présentant le combat, qu'ils refusèrent. Divisant alors ses troupes, il en laissait une partie à Wandeswah, et s'en allait avec le reste à la rencontre de Bassalut-Djung, lorsqu'il reçut des nouvelles qui le ramenèrent sur ses pas. Le 16 octobre, quelques soldats ayant été punis pour une faute de discipline, cinquante de leurs camarades s'assemblèrent, s'emparèrent des tambours, et battirent la générale. Tout le régiment, c'était le régiment de Lorraine, prend les armes et les suit. Nous avons vu déjà quels étaient les sentiments de l'armée à l'égard de son général. Ces antipathies, toutes personnelles contre Lally, s'accroissaient des mécontentements que soulevait l'irrégularité de la solde. Elle était alors arriérée d'un an. Le mécompte qui avait suivi l'arrivée de la flotte sur laquelle les soldats avaient compté pour être enfin satisfaits, était venu pousser jusqu'à la fureur la fermentation des esprits. On accusait Lally d'avoir gardé pour lui l'argent

envoyé d'Europe. Les officiers, déjà assez embarrassés de maintenir la discipline dans une armée mise à de si rudes épreuves par une succession incessante de privations et de souffrances, ne pouvaient sauver une partie de leur autorité qu'en la dissimulant sur ces atteintes portées au respect qu'exige la majesté du commandement. Ils faisaient la part du feu en abandonnant le général à la médisance du soldat, pour obtenir du moins un reste d'obéissance dans les choses du service. Le jour était venu où ce reste même devait leur échapper. Leur voix est méconnue; le régiment de Lorraine entraîne avec lui le régiment de Lally et un bataillon de la Compagnie. Ils vont en bon ordre, et commandés par leurs sous-officiers, prendre position sur une montagne voisine. Ils s'emparent de l'artillerie, des troupeaux, de tous les approvisionnements. Ils veulent même emporter avec eux leurs drapeaux; mais ici et devant ce signe révéré, l'autorité des officiers parvient à se faire respecter. Les officiers se pressant à l'entour, avaient juré de mourir plutôt que de se les laisser enlever. Une fois installés dans la position qu'ils avaient choisie, les révoltés tracent leur camp, établissent leurs postes, organisent, en un mot, la discipline et le service aussi régulièrement que dans une armée soumise à ses chefs. Des sous-officiers avaient été promus à tous les grades vacants. Le général était un sergent de Lorraine nommé la Joie, qui avait choisi pour son major général un autre sergent. La Joie avait aussitôt rédigé un règlement, qui fut lu à la tête des compagnies. On avait juré de l'observer, et aussi de ne se rendre qu'après avoir obtenu satisfaction sur l'arriéré. Nulle violence, au surplus, aucune de ces brutalités qu'on aurait pu attendre d'une soldatesque en révolte. Dans la révolte même, ils restent soldats et bons soldats. Tous les officiers qui se présentent pour essayer de les ramener sont reçus avec honneur par leurs successeurs, mais non écoutés comme des chefs. Tout se continue d'ailleurs comme sous leur commandement. Les soldats demeurent fidèles à leurs drapeaux, qu'ils n'ont plus, et se préparent à repousser les Anglais; ils élèvent des retranchements et placent leur artillerie sur le seul point par où leur position fût vulnérable. L'avis de cette sédition avait été aussitôt transmis à Pondichéry. Lally, suivant sa habitude, éclata en accusations contre le conseil, qu'il assembla néanmoins, et dont les membres s'appliquèrent à démentir ses accusations plutôt par des actions que par des paroles. Chacun d'eux offrit son argenterie et ce qu'il avait d'objets précieux. Tout fut porté à la monnaie et fondu à l'instant. Les habitants de Pondichéry imitèrent cet exemple, et provisoirement on dépêcha un officier avec tout ce qui restait d'argent dans la caisse de l'armée. Cet officier, arrivé au camp, harangua les soldats, parvint à les toucher, et, aidé par la Joie lui-même, les amena, moyennant une promesse d'argent et d'amnistie, à rentrer dans le devoir. En effet, cette double promesse ayant été bientôt remplie, les troupes revinrent d'elles-mêmes à Wandeswah, où elles passèrent la nuit à boire et à se réjouir.

Bussy, en apprenant ces nouvelles, prévint un événement semblable dans son corps d'armée en distribuant tout l'argent à sa disposition. Il trouva néanmoins Bassalut-Djung singulièrement refroidi par cette insubordination des soldats. Son frère, Nizam-Ali, lui faisait d'ailleurs de pressantes instances et de grandes promesses. Bassalut ne voulut s'engager avec Bussy qu'à la condition d'être reconnu immédiatement nabab du Carnatique, et de recevoir quatre lacs de roupies. Comme de ces conditions la seconde surtout était absolument inexécutable, on ne put rien conclure. Pendant ces conférences, Lally, toujours pressé par le besoin d'argent, ayant voulu diriger une expédition sur l'île de Seringham, où les Anglais possédaient un district qui leur rapportait à lui seul 600,000 roupies, divisa son armée en deux corps, contre l'avis de

[redacted]

membres du conseil; l'un de
s, commandé par Crillon, fut
ur Seringham, dont il s'em-
autre cantonné à Wandeswah
ot. Le colonel Coote, récem-
rivé avec un renfort d'un mil-
mmes, voulut profiter de cet
ement de notre armée dans le
se mit en campagne. Malgré
du gouverneur de Wandes-
entra la nuit dans la place par
. De là, il se porta devant Ca-
, puis enfin sur Arcot. Mais
de sa marche, Bussy s'était
quitter Bassalut-Djung, et il
ns Arcot quand les Anglais
entèrent. Toujours habile en
ions, il avait su tirer de son
auprès de Bassalut-Djung cet
: du moins que 400 cavaliers
engagés à son service, et bien-
s, les Mahrattes, mécontents
glais qui leur refusaient des
dues pour prix de leur con-
vant le siége de Madras, lui
nt aussi, moyennant 200,000
, un corps de 1,000 cavaliers.
ort mit les Français en posi-
faire redouter à l'ennemi une
re décisive. Cependant, comme
t devenue inévitable, on s'y
t de son mieux de chaque côté,
ntant partout des alliés, et en
lant toutes les forces dont on
disposer. La guerre, presque
s subsistante entre les petits
du pays, fournissait une ma-
sez mobile, il est vrai, à ce
nent d'alliances.
ommencement de 1760, Lally
moyennant de l'argent comp-
levé aux Anglais, qui n'offraient
lettres de change, un corps de
Mahrattes, se crut enfin en me-
commencer ses opérations. Il
par quelques petites expédi-
us ou moins heureuses à l'exé-
l'un projet qu'il avait à cœur;
la reprise de Wandeswah. La
que lui inspirait l'opinion ré-
de la supériorité de Bussy, le
encore une fois à des procédés
nes, que le colonel demanda à
er à Pondichéry. La permission
lui fut refusée, et il eut à donner son avis sur le plan de campagne conçu par Lally. Bussy le goûtait peu. Il objecta que les Anglais ne laisseraient point assiéger Wandeswah sans forcer les Français à accepter une bataille; que nous y paraîtrions dans des conditions inégales, puisque les troupes et l'artillerie occupées au siége affaibliraient d'autant notre armée, et que la nécessité de couvrir la place ne nous laisserait pas maîtres de choisir notre terrain. Ce qu'il y avait, selon lui, de mieux à faire tout d'abord était d'employer le corps entier des Mahrattes auxiliaires à dévaster les possessions de l'ennemi pour le réduire, ou à livrer bataille, ou à se réfugier autour de Madras pour y trouver sa subsistance. Cet avis était d'autant plus sage, que les dévastations opérées par les Mahrattes avaient déjà amené la disette dans le camp de l'ennemi, et que la régence de Madras, qui ne touchait plus ses revenus, avait rappelé auprès d'elle le colonel Coote. Il allait obéir; mais Lally, ne tenant aucun compte de ces considérations, marcha sur Wandeswah, où le colonel Coote ne tarda pas à le suivre. Bussy, laissé en arrière, avait reçu l'ordre de rejoindre le corps d'armée principal, si les Anglais tentaient une diversion. Lally, en arrivant devant Wandeswah, donna l'attaque sans désemparer. Malheureusement la tête de colonne était composée de marins peu habitués à ce genre de guerre. Ils ne tinrent pas contre la fusillade des assiégés. Le lendemain, à la tête de toute son infanterie précédée de deux pièces de campagne, Lally revient à la charge, et entre le premier dans la ville l'épée à la main. La garnison se réfugie dans le fort. Les assaillants se barricadent dans la ville, et dressent leurs batteries. Coote avait pris position à peu de distance, attendant que le siége fût commencé pour fondre sur l'armée assiégeante ou sur le corps d'observation. Bussy, qui voyait ses prévisions en train de se réaliser, renouvela ses instances auprès de Lally, afin d'obtenir qu'on ajournât les travaux du

siége, et que l'on tînt les troupes rassemblées pour livrer bataille avec toutes les forces de l'armée, ou que l'on se mît en retraite. Il y avait dans le cœur de Lally trop de préventions haineuses pour que ce conseil ne fût pas discrédité d'avance par la source d'où il émanait. On était entré dans Wandeswah, le 10 janvier. Il avait fallu attendre l'artillerie de siége, et le 20 seulement, le feu commença contre le fort. Dès le surlendemain, la brèche était ouverte. Coote jugea que le moment d'agir était venu. Étant parti pour faire une reconnaissance, il apprit l'ouverture de la brèche, et ordonna à toutes ses troupes de le joindre. Elles arrivèrent pendant la nuit. Il s'avança alors à la tête d'une partie de sa cavalerie pour continuer sa reconnaissance, fut rencontré par la cavalerie mahratte, sur laquelle il donna. Pendant cet engagement, le reste de sa cavalerie, ses cipayes et deux pièces d'artillerie vinrent le soutenir. Avec ce renfort, il culbuta les Mahrattes, et s'empara de leur position. La bataille était engagée. Les Français avaient laissé devant le fort 450 hommes, dont 300 cipayes et 150 Européens. Le reste de l'armée, au nombre de 6,550 hommes, dont 2,250 Français, vint se mettre en ligne. Les cipayes manœuvrèrent mal et se laissèrent renverser. Le régiment de Lorraine, qui s'avança pour les soutenir, parvint, sous un feu meurtrier qui portait le ravage dans ses rangs, à percer la ligne anglaise. Mais là, pris sur ses deux flancs par les deux ailes de cette ligne, il se trouve engagé dans un combat corps à corps, où les pertes qu'il venait de faire lui laissaient une grande infériorité. Rompu, entamé de toutes parts, et jonchant le terrain de ses morts, il se retire en désordre. Coote ne s'emporte pas à le poursuivre; au contraire, il rallie les siens et les ramène en bon ordre sur l'aile gauche des Français, où l'explosion d'un caisson qui avait tué ou blessé quatre-vingts personnes, venait de jeter quelque confusion. Bussy de son côté rallie les fuyards, entraîne avec lui le régiment de Lally, et, la baïonnette avant, marche à l'ennemi que venai soutenir deux pièces de canon. D ce moment, son cheval, frappé d' balle, est renversé. Lorsqu'il vin bout de se dégager, il était ente d'ennemis, et fut fait prisonnier. major Bereton, qui commandait Anglais, avait été blessé mortellem Bientôt, malgré les efforts de La qui s'épuisait à rallier les fuyard leur barrait de son corps le pass la déroute devint générale. Les glais entrèrent pêle-mêle avec Français dans le camp; entraîner qui eût pu leur être fatal si les cip qui en gardaient les postes avan n'eussent lâché pied, et fait perdr là l'occasion de les prendre entre feux. La cavalerie française, qu bonne contenance en ce moment, s seule l'armée d'une dispersion c plète. On put en rallier les débris évacuèrent le camp par derrière, menant les troupes qu'on avait lai à la garde des travaux du siége. C qui eût bien voulu les poursui n'osa pas commettre sa cavalerie digène avec la nôtre. Au reste, s'endormit pas sur cette victoire lui livra coup sur coup Chitt Arcot, Timery, Devicottah, Pe coil, Alamparvah, Karical, Vald Chillumbrum et Caddalore. Au de mai 1760, les Français en ét réduits à Pondichéry, Villanore, Dj et Thiagar. La dernière heure de puissance dans l'Inde avait sonn dernier coup allait être frappé sou murs de Pondichéry.

Par une de ces fatalités qui se contrent fréquemment dans la ca carrière qu'a fournie Lally-Tolen ce fut en ce moment qu'il parut ou les yeux sur la fausse route que sa litique avait faite. Les durs éca de la prévention et de l'orgueil qu avaient voilé la lumière du vrai ne lurent tomber qu'à l'heure où cett mière ne pouvait plus éclairer pou que la profondeur de l'abîme qui l'engloutissait. Sous les murs de dichéry, qui seul lui restait de ta conquêtes laissées par Dupleix,

[redacted]

re sembla lui faire com-
la politique qui avait fait
es valait bien la politique
perdues. Lorsque aucune
le pouvait plus sauver, il
liances indigènes une main
aillante. Hyder-Ali, à qui
était le général des trou-
re, et le chef futur de cet
ysore qui devait jeter un
er. Il s'engagea à approvi-
lichéry de vivres, à fournir
es de cavalerie d'élite et
nterie. Les Français de
vaient lui livrer Thiagar
ait, pour mettre ses tré-
té contre les vicissitudes
ons qu'il préparait dans
qu'il avait déjà commen-
iparant, sous le nom du
dans une forteresse, de
ité du pouvoir. Il stipula
ie les Français lui paye-
00 roupies par mois pour
e ses troupes pendant cette
qu'après ils l'aideraient à
s provinces de Tinivelly
a. Les Mysoréens commen-
attre un détachement an-
é contre eux. Coote s'en
enant Villanore sous leurs
s ceux de Lally. Ils tinrent
s engagements relatifs aux
iements de Pondichéry,
ils n'en surent plus trou-
ix-mêmes. Le décourage-
dans leur camp avec la
désertion suivit. Un déta-
i amenait de Djingy 2,000
e grande quantité de riz,
ttu, toute la cavalerie se
trois jours après cette ar-
était si bien fondue, qu'il
pas un seul homme. Les
contraire, venaient de re-
enforts en hommes et en
i les événements amenaient
s les Anglais au pied de
et au moment où ils y ar-
Providence leur envoyait
per un coup assuré et dé-

y avait deux enceintes:
e d'arbres dont les bran-
ches s'entrelacent de manière à oppo-
ser un obstacle impénétrable, suffisait
à elle seule pour mettre la place à l'a-
bri d'un coup de main des indigènes.
L'autre était une muraille flanquée de
quatre redoutes et séparée de la haie-
rempart par un espace assez vaste pour
fournir à la nourriture du bétail et
même des habitants pendant quelques
semaines. La place fut investie à la fin
d'août. Le 4 septembre, Lally fit une
sortie combinée d'après un plan très-
hardi et très-sage en même temps
pour assiéger les Anglais dans leur
camp. Ce coup de main devait réussir.
On s'empara de deux des quatre re-
doutes dont le camp était flanqué. Mais
une méprise de l'officier chargé de l'at-
taque qui devait prendre l'ennemi à
revers, le fit arriver trop tard; l'opé-
ration échoua. Le colonel Coote, qui
avait eu toute la gloire de cette cam-
pagne et commencé le siége de Pondi-
chéry, faillit se voir privé de l'honneur
de le finir. Des vaisseaux arrivés d'An-
gleterre ayant apporté, aux majors Be-
reton et Monson, des commissions de
colonel, avec injonction pour ce der-
nier de n'en point faire usage aussi
longtemps que Coote resterait sur la
côte de Coromandel, celui-ci crut voir
dans ces expressions un ordre de se
rendre au Bengale. Il se disposa à par-
tir avec son régiment. Mais Monson
objectant qu'il ne pouvait continuer le
siége de Pondichéry si le régiment lui
était ôté, Coote consentit non-seule-
ment à se dessaisir du commandement,
ce qui était peut-être pousser bien loin
l'interprétation des termes restrictifs
inserés dans la commission de Monson,
mais il s'empressa de mettre son régi-
ment à la disposition de son successeur,
et il alla attendre à Madras la fin du
siége. Dès la première attaque, le co-
lonel Monson eut la cuisse fracassée
d'un coup de mitraille. Cette blessure
le mettant hors d'état d'exercer le
commandement, il fut le premier à se
joindre au conseil de Madras pour en-
gager Coote à le reprendre. Le siége
avait fait un pas sous la direction du
colonel Monson, puisque les Anglais
étaient restés maîtres de la redoute



... rte blessé. ... nte d'abord ... nqua à le ... r. C'est ... lly d'avoir ... atre mois et ... jusqu'au 14 ... le garnison ... t qui, à par- ... re, commença ... r son énergie, ... me à sa santé, ... nt épuisée. ... qui précéda ... vit, dans ... re porter ... aux soldats ... e d'or et sa ... Beaucoup de ... i de misère. ... gner les pro- ... ce qui lui ... chasse de la ... e. C'est en ... er toutes les ... es objets de ... ation au plus ... homme ne ... pour ne ... souvent même ... terrompues, ... te disette ab- ... aux besoins ... le ciel pa- ... secours des as- ... au 30 au 31 dé- ... si furieux ... concourait ... dispersée. La ... vint ... rempart, sub- ... atteries et les ... Les habi- ... eurent déli- ... aussi ... ren- ... et ... qu'ils conte- ... les de- ... mer, ... port, et l'ar- ... ses tra- ... autre espoir ... que Lally avait

engagé moyennant 500,000 Mais les Anglais, courant marché, en offrirent 2,00 comme l'ouragan, le corps s'ajouta à nos ennemis. On tendre quelque secours de française; mais sur le bruit jet qu'avait le gouverneme de s'emparer des îles de Fr Bourbon, le cabinet de avait envoyé à d'Aché l'or point quitter ces parages o nir sur-le-champ s'il les ava La flotte reçut cet ordre France, où elle était elle-m frante de la famine et batt tempêtes. Elle ne bougea tout semblait se liguer cont tuné Lally; et quand il eu Coote son vainqueur, il est v rendre ce témoignage dans qu'il envoyait en Angleterre: ne n'a une plus haute opinic du général Lally qui, à ma c ce, a lutté contre des obsta croyais invincibles et qu'il a Il n'y a certainement pas d l'Inde un second homme q tenir aussi longtemps sur pi mée sans solde et ne receva espèce de secours. » Les A rent émus quand, passant e garnison qui allait déposer l ils se trouvèrent devant les connaissables des beaux rég Lorraine et de Lally, de connaissances que, pendant guerre, ils s'étaient habitués tr r en première ligne dan travaux de fatigue et dans périlleux. Jamais l'Inde d'aussi belles troupes. Dep de leur arrivée dans ce pay jour de la capitulation de P malgré des fatigues, des pri des souffrances incessante homme n'avait déserté. Nou qu'ils avaient emporté la jusque dans la révolte. L'e nemi pouvait seul en ce m reconnaître, et l'ennemi m les plaindre.

Mais pour Lally, il n'éta ennemis implacables. Jusq

[redacted]

t ourdi des menées pour 'odieux des mesures pri- uvernement si elles ne as, et pour lui en dis- ur en cas de succès. battu, ce fut contre lui ent ignominieux de hai- Sa vie même fut mena- troupements d'officiers e la Compagnie qui en- portes. Un poste anglais , on alla l'attendre aux ille où, grâce à son es- ets, les huées et les in- euls l'atteindre. Dubois, armée, qui sortit après poursuivi comme lui, r de mettre la main à la épée, et d'offrir le com- e ceux qui l'injuriaient. cepta aussitôt le défi. ait vieux et qui avait la ba mortellement blessé. ier épisode de l'histoire nation sur le continent deux épées françaises, it sous la porte d'une pitale qui leur échappe, e et comme un résumé s trois dernières années re. C'est ainsi que cela ondichéry, et c'est ainsi même en France. Seule- s ennemis de Lally, du Lally, aura passé des icier obscur aux mains

vé en France, Lally se coup d'une lettre de ca- on hésitait à la lui en- ndit de lui-même à la ant : J'apporte ici ma nnocence. Lally payait pour ses fautes, mais elles des autres. On sait s l'abaissement du gou- nçais en Europe, on sait insensées, quelles paix elles finances délabrées, favoris d'indignes fa- uisement, quel despo- us de toutes sortes, et e points une nation ou- ressurée se trouvait par surcroît blessée dans ses plus légitimes susceptibilités. Tout était aliment aux haines que le gouvernement s'était attirées, et tout servait de point de mire à ces haines, pour peu qu'on pût croire que le coup en rejaillirait sur le gouvernement. Saisi par la main fatale de cette solidarité un peu aveugle, Lally fut pris pour le bouc émissaire de toutes les iniquités qui s'étaient amassées. Son arrivée fut le signal d'une explosion universelle. Le gouvernement, facile à intimider toutes les fois qu'il n'avait à défendre que la justice, ne fut peut-être pas fâché de voir la fureur publique se détourner sur cette victime expiatoire, et il se garda bien d'ajouter à ses embarras l'embarras de la défendre. Les ennemis du ministère n'en poursuivirent pas moins dans Lally un agent du ministère. Enfermé dans la Bastille comme Labourdonnais, dont sa politique avait reproduit les errements, il y eût attendu éternellement comme Dupleix que son procès fût instruit, lorsque mourut le jésuite Lavaur. Ce jésuite avait eté mêlé à beaucoup d'intrigues et de négociations dans l'Inde : c'était lui, par exemple, qui, pendant le siége de Pondichéry, avait gagné l'alliance de ces Mahrattes que les Anglais nous enlevèrent. C'était lui encore qui, au moment où Lally voulait faire fouiller une seconde fois les maisons de la ville pour y trouver des vivres, dissuada le général d'en rien faire, s'engageant à trouver ce que l'on cherchait, et trouva en effet des vivres pour quinze jours. Cet habile homme, qui mourut dix-neuf mois après l'entrée de Lally à la Bastille, avait rédigé deux mémoires, l'un contenant une apologie de tous les actes de l'administration de Lally, l'autre, au contraire, qui était un libelle diffamatoire. Il se proposait de se servir de l'un ou de l'autre suivant l'occurrence. La mort vint déranger cet honnête calcul. Une main officieuse déterra ces mémoires dans les papiers du jésuite. Le premier disparut on ne sait comment, l'autre, au contraire, faisait trop beau jeu au parlement alors animé contre le ministère.

veur que son confesseur ava
et lui avait promise; c'était c
transporté de la Concierger
de l'exécution dans sa voi
flambeaux, suivi d'un corbill
voitures de ses amis qui vou
lui rendre ce triste et dern
gnage. Quand l'heure fut
mit en réquisition un tomb
passait devant la prison. Lal
tant dans cet ignoble équip
son confesseur : « J'étais p
m'attendre à tout de la par
mes, mais vous, Monsieur,
tromper! » On lui fit même
le bâillonner, dans la crain
parole n'émût le peuple. Il
degrés de l'échafaud, s'age
lui-même, et tendit la tête
teur.

Voltaire a dit avec une g
rité que la mort de Lally é
sassinat commis avec le gl
loi. Un autre mot de d'Alem
en exprimant la même pen
percer un reste de cet entraî
l'opinion contre l'infortuné
« Tout le monde avait le dro
Lally, excepté le bourreau.
losophe d'Alembert faisait l
semble, une trop large part
ventions du public ou à la ne
faire un mot. Lally avait app
l'Inde des préjugés funestes,
tère inconciliable avec les c
ces; il s'était attaché à des e
lui avaient valu de grandes fa
grands malheurs; mais il eû
ficile de lui trouver un crim
fût pas d'un bon gentilhomm
valeureux soldat. Nous ver
les Anglais les haines publi
charner aussi après le héros
britannique, mais nous verro
l'Angleterre faire une autre
lord Clive, à Warren Hastings
tant, s'ils n'étaient pas vainc
Lally-Tolendal, ils n'étaient
victorieux que Dupleix.

[redacted]

CHAPITRE XIV.

ɩ DU CARNATIQUE ET DU ɼ APRÈS L'EXPULSION DES ɩIS.

caractéristique de cette pé-
ɩ'histoire de l'Inde, ce pays
de diamants et des riches-
ɩses, est le manque d'argent.
it aux peuples occidentaux
aient qu'à toucher du pied
ɩ ces contrées mystérieuses
leuses pour réaliser la fable
las. L'œil fixé sur l'antique
ɩurope convoiteuse, l'Europe
ait pris au sérieux et dévo-
gination ces *portes du soleil*
ɩ et de pierreries que la poésie
que lui avait décrites. Elle pal-
ıce et d'une main toute fré-
ɩu profane respect que l'on
ɼ, ces vieux et gigantesques
massif qui regardaient, im-
ıvec des yeux d'escarboucles,
où elle les voulait jeter.
ne eut-elle brisé ces portes,
ses pieds l'or même devint
ıeine eut-elle porté sur ces
main fiévreuse et rapace,
roulèrent, jonchant le sol
ɩau d'argile. Là aussi les dieux
ıt allés, les dieux d'or au
qui restait, c'était une terre
t comme la nôtre arroser de
, et que visitait parfois la
i, en une seule visite, lui
iers de ses habitants. Quant
ses, elles ne vinrent qu'à la
avail. La sueur fut féconde;
ɩngendra que le désert et l'a-
ɼ avait déjà bien des années
ıropéens ne répandaient là
ıg. L'Inde n'en tarissait pas
s plaines en étaient couver-
ses trésors où donc les ca-
Elle suait sans se plaindre
e sang sous le harnais des
ɩ; mais c'était une sueur
avaient voulu exprimer de
ɩt la sueur d'or ne venait
el moyen la lui faire rendre?
ıinglais, ne pouvaient se faire
ɩ l'or manquât dans un pays
où ils n'étaient venus de si loin qu'alléchés par l'appât de l'or. C'était pitié de voir ces hardis conquérants qui, avec une poignée d'hommes, balayaient des armées et renversaient des empires, arrêtés à chaque instant par ce fétu : le manque d'argent. Une magnifique entreprise se présentait, une grande expédition était projetée : tout était prêt, les courages, les armes, les plans, et l'appétit de la conquête. Mais quoi ! une seule chose manquait, une seule: l'argent. Il fallait tout ajourner. Alors on se rabattait sur quelque pauvre petit prince, chez qui l'on comptait prendre, à peu de frais, de quoi dépouiller le gros. On détroussait pour conquérir. Le petit prince avait quelquefois l'humeur de se défendre, et presque jamais l'argent qu'on lui voulait prendre. On s'en revenait appauvri de la victoire que l'on avait remportée, et convaincu que le petit prince s'amusait à laisser brûler sa capitale, dévaster et dépeupler son royaume, pour l'unique plaisir de garder intact son coffre-fort, c'est-à-dire que le coffre-fort valait à lui seul bien plus que ne valaient la capitale et le royaume. L'ardeur d'y mettre la main en était augmentée. Dans l'intervalle, les circonstances avaient changé, l'occasion était passée, la grande expédition manquée, et l'on se remettait provisoirement à gueuser, non plus pour conquérir, mais pour vivre.

Telle était, malgré des déconvenues multipliées, la chimère obstinée des Européens. Partant toujours de cette idée que le moindre coin de l'Inde devait regorger d'or, la facilité qu'ils trouvaient à dépouiller tous ces princes de leurs terres ou de leurs prérogatives, leur rendait plus suspecte l'opiniâtreté singulière que mettaient à sauver leurs trésors des vaincus si accommodants sur leur souveraineté. De là des extorsions, des cruautés, des traités sans foi, des alliances perfides; toutes choses que les Indous ne se faisaient pas faute de rendre aux Européens. C'est qu'en effet, tandis que ceux-ci comptaient sur l'or de l'Inde, les Indous comptaient sur l'or des Compagnies; et Surajah-Dou-

lah désappointé, après la prise de Calcutta, l'avait fort bien fait sentir aux Anglais. Les moindres rajahs, dont on recherchait l'amitié et le concours, paraissaient croire aussi que l'Europe était une mine d'or inépuisable, tant ils mettaient à haut prix leurs services, quand ils le pouvaient. La vérité est que la guerre toujours flagrante ne permettait à personne d'être riche, et que les richesses presumées de chacun tentant sans cesse l'avidité d'autrui, la mauvaise foi et les violences à chaque instant renaissantes tarissaient les sources de l'aisance, perpetuaient la penurie et la pauvreté.

Pour faire le siege de Pondichéry, les Anglais avaient eu recours à l'argent de Mohammed-Ali qui avait bien voulu en faire l'avance à la condition qu'on lui abandonnerait ce qui serait trouvé dans les magasins de la ville. Une fois maîtres de ces magasins, les vainqueurs s'adjugèrent tout ce qu'ils contenaient. Mohammed-Ali reclama. On le paya de promesses en s'engageant à reduire d'autant le compte de sa dette envers la Compagnie. A peine affermi et reconnu par des traites solennels dans sa qualite de nabab du Carnatique, Mohammed-Ali avait, comme Mir-Jaffier dans le Bengale, pris au serieux ses droits de souveraineté et visé à les mettre hors de page, en secouant la tutelle anglaise. De longues altercations avec la presidence de Madras etaient nees de cette pretention, et comme il n'etait pas le plus fort, elles avaient abouti à faire qu'il se reconnût debiteur envers la Compagnie d'une somme assez considerable pour laquelle il proposait de payer un tribut annuel de 28 lacs de roupies (le lac vaut 100,000 roupies), plus 3 lacs pour l'entretien de la garnison de Trichinopoly. En echange, les Anglais l'autorisaient à arborer son pavillon sur les forts; ils interdisaient à leurs chefs de corps et commandants de garnison d'intervenir dans les affaires du pays, et ils promettaient leur assistance aux collecteurs des revenus du nabab. Quelque temps après cet arrangement, la presidence n'en demanda pas moins 50 lacs ou 12,5

Mohammed-Ali, qui fut
donner, bien qu'il ne les
les empruntant à des con
onéreuses. Enfin, vint la
lative au siége de Pondich
rangement qui en fut la s
la Compagnie eut connais
arrangement, elle trouva f
que ses employés, qui avai
profit des magasins, se pe
dédommager Mohammed-
pens. Elle fit rétablir le co
registres tel qu'il était
Les velléités d'indépendanc
assez mal pour l'infortuné
tré dans toutes ses trans
les Anglais, écrasé par de
toujours croissantes et
abois, il se rejeta en désesp
sur ses voisins et voulut s
à leurs dépens. Les Angl
vaient manquer de trouv
trop juste pour n'y pas
assentiment et même leur
Le premier sur qui l'on
Mortiz-Ali, gouverneur de
se defendit pendant trois
que l'on trouva dans la pl
à peine les dépenses du si
une affaire à recommence
Marawars. à qui l'on s'en p
n'étaient pas plus forts, n
taient pas plus riches. Il fu
cile de les vaincre, il fut im
de les faire payer. Le nab
malheur. Pourtant il lui
espérance; c'était le petit r
Tanjore dont le rajah pa
avoir de grosses épargnes. M
Ali tournait ses vues et se
ce côté; mais cette fois les
gèrent à propos de s'interp
le rajah et le nabab. Ils nég
nom de celui-ci et malgré
rapportèrent une conventi
quelle le rajah s'engageait à
22 lacs de roupies dont qu
tant, et quatre lacs annue
tribut. De son côté, Moh
restituait au rajah quelque
soustraits du territoire de T
rendait un autre district à s
possesseurs. L'exiguïté de

on profit et les autres contées à sa charge scandalisèent le nabab. Il se refusait rsque le gouverneur de Maigot, s'emparant du sceau ·écalcitrant, l'apposa sur le 22 lacs stipulés en faveur med-Ali, il ne lui revint pas g. Mais la Compagnie, qui , voulut bien les lui porter ompte sur les 28 dont il s'énu débiteur envers elle. ois campagnes heureuses t de faire pour se pro-'argent, et un traité ob- terreur de ses armes, lui it la perte des portions de ju'il cédait par ce même r fruit de ses exploits et de e avec l'Angleterre, il se it à une plus petite prinune plus grande gêne qu'au-

du moment où il avait tant d'elle, la présidence crut favorable pour ajouter aux bonne amitié qu'elle venger avec le nabab, la de- jaghire destiné à arrondir re autour de Madras. Un une sorte de fief constitué opriété à une personne ou ration, et échappant par là evance envers le souverain du reste du pays, quoi- mouvant de cette souve- pratique, le grand privià la possession d'un jaghire, n en peut toucher soi-même : avantage énorme dans abab avait de fort bonnes r justifier son refus : les cessions de territoire déjà es à la Compagnie; sa reà tout tribut sur le terridras; la diminution de ses la pénurie de son trésor. sidence objectait les dépenaînait la protection par elle Carnatique contre ses enieurs et dans son adminisérieure; elle s'engageait à plus étroite encore pour sidération qui, sans doute, touchait fort peu Mohammed-Ali. Mais ce qui finit par le toucher, ce fut le ton impératif auquel, de guerre lasse, le président crut devoir en venir avec lui. Le nabab, en s'exécutant, dut bien s'étonner d'avoir osé rêver l'indépendance. En vertu des engagements dont ils venaient de lui renouveler la foi, les Anglais l'appuyèrent chaudement dans un démêlé qu'il eut avec Mahomet-Issouf, un de leurs alliés fidèles, un des hommes les plus braves que les guerres de l'Inde aient produits, et qui avait rendu de grands services à la présidence dans sa lutte contre Lally-Tolendal. Après une longue et énergique résistance contre ses anciens alliés et Mohammed-Ali, il fut livré à ce dernier, qui le fit immédiatement mettre à mort. Dans le même temps, le rajah de Tanjore reparut encore sur la scène, et ramena la division entre le nabab et les Anglais (1763). Des deux branches de la Cavery, à son embouchure, la plus méridionale tend sans cesse à se porter sur l'île de Seringham, et à se rejoindre, en la submergeant, avec le Coliroun. Elle y parviendrait, si des travaux soigneusement entretenus n'y mettaient obstacle. Cette partie du cours de la rivière appartenait à Mohammed-Ali; le cours supérieur au rajah de Tanjore. Celui-ci avait un grand intérêt à maintenir le cours actuel des eaux, et demandait à faire des réparations nécessaires. Mohammed-Ali prétendait que ses sujets n'avaient pas un intérêt moindre à la submersion de l'île de Seringham, et il s'opposait aux réparations. Le débat fut porté devant les Anglais, qui donnèrent tort à leur nabab. Ce dernier coup le frappa au cœur. Il s'en montra exaspéré; il fit traîner l'affaire en longueur jusqu'en 1765, et peut-être alors, ayant épuisé tous les délais, se fût-il porté à quelque extrémité, si cette grande colère n'était tombée devant un grand danger.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, poindre une puissance nouvelle, le royaume de Mysore, et un homme nouveau, Haïder-Ali. La

mille de Haïder-Ali, originaire du Penjab, avait eu des commencements assez obscurs. Son bisaïeul était un fakir, qui vint s'enrichir dans le Deccan. Il eut deux fils, dont l'un mourut laissant à son tour un fils qui fut, ainsi que sa mère, dépouillé par son oncle. Admis comme soldat dans un corps d'infanterie, cet enfant fit si bien, qu'il s'éleva au commandement d'un district dépendant du nabab de Sera. Il y fut tué, et laissa deux fils qu'un frère de leur mère se chargea d'élever. L'aîné, Shabas, parvint rapidement aux honneurs militaires; le second, Haïder-Ali, dissipa sa jeunesse dans les plaisirs. Cependant, au siége d'un château, où s'était enfermé un polygard en revolte contre le roi de Mysore, il se distingua si bien, qu'après la prise de la place on lui donna le commandement de 200 péons et la garde d'une des portes du château. Il ne tarda pas à être chef d'un château tout entier pour son propre compte. Il y arriva a la tête de 1.500 chevaux, 3.000 hommes d'infanterie régulière, 200 péons, 4 pièces d'artillerie, et sut les employer de manière à en avoir bientôt augmenté le nombre. Il ne se faisait d'ailleurs pas scrupule de recruter ses troupes parmi certaines castes qui font profession dans l'Inde d'exercer l'industrie de voleurs (les Kallantrous). Il conquit promptement ainsi le respect des petits polygards, ses voisins, conquête, au surplus, dont il ne se contentait point. comme ils purent s'en apercevoir. Il reçut cependant, en 1757, une petite correction de ce même Mahomet-Issouf dont nous venons de parler, et sur qui il avait voulu prendre Madura. Mais ce n'était là pour lui qu'un aiguillon à mieux faire. Il était riche, et déjà assez bien posé dans son petit État de Dindigul pour apporter une influence prepondérante partout où il lui plairait d'intervenir. Le royaume de Mysore etait alors gouverné par un rajah, qui eût bien voulu gouverner seul, si ses ministres le lui avaient permis. Ces ministres étaient deux frères, dont l'aîné finit par se lasser d'un pouvoir contesté, et le laissa retomber tout

entier sur son cadet, Nunj
me tous les potentats de l'In
Ali excepté, le rajah de M
quait d'argent. Tandis qu'i
tait contre son ministre,
non payées se révoltaient
Trouvant l'occasion belle p
d'un bond au sommet de l
der-Ali accourut, réconcil
avec son ministre, et les t
tous les deux. Il lui en co
ses sommes; mais il jou
rôle de médiateur et de
auprès du pouvoir suprêm
le moment, ce rôle lui
n'eut garde d'ailleurs d'o
clause rémunératoire par l
faisait assigner les revenus
districts, et conférer, à tit
re, la forteresse et le t
Bangalore. Il en était là su
de sa destinée, lorsque les
ces Goths et ces Vandales
mogol, eurent l'idée malh
faire une incursion dans
(1759). Toutes les voix app
der-Ali au commandement
mysorienne. Il battit les
et les réduisit à subir les
de la paix. Après ce triom
l'homme le plus fort du r
Mysore. Nunjeray avait
mauvaise habitude de ne
les troupes. Haïder-Ali, qu
vert la grande phase de sa
les apaisant, voulut la po
apogée en les excitant. El
répétant qu'elles seraient p
que Haïder serait ministre
est qu'elles étaient déjà
que pour le dire. Nunjera
tat de soutenir la lutte co
concurrent, crut le temp
prendre sa retraite, s'il ne
pirer ses affaires. Haïder-
pas attendu qu'il fût dev
puissant personnage pour
massacrant Herry-Sing et
comment il en usait avec le
trouvait gênants. Que sera
tenant que l'ascendant qu
lui livrait un pouvoir san
Nunjeray n'en voulut pas f
rience. Le rajah, débarra

hâta de respirer, et Haï-
:s prétexte de subvenir à
troupes, n'eut pas une
e de faire ajouter aux re-
›ossédait déjà, celui d'un
listricts tel qu'il eut dans
ı moitié du royaume de
qui fit que la souveraineté
retrouva bien garrottée,
autre moitié. Sur ces entre-
ıyant invoqué son alliance,
: belle occasion de mettre
de petits États qui sépa-
rnatique du Mysore, et
le croire, avaient le tort
vivre assez en paix avec
vu quelle fut la suite de
Cette suite ne répondait
: de Haïder, qui probable-
it pour le Carnatique tout
ıe chose de semblable à ce
ait pour les petits États
es. Il eût pu venir donner
on intervention en notre
actère autrement sérieux,
' ses propres affaires ne
ı détourner son attention
ry, et à en rappeler ses
i d'ailleurs devançaient à
ieux ses ordres en déser-
comme on peut se le rap-

toujours tourmenté du
verner seul, ne rompait
lu ministre de la veille
tant à la merci du minis-
nain, et ne savait échap-
le celui-ci qu'en se jetant
›uille de la reine sa mère.
re lui fit sentir vivement
de l'infériorité où il se
ire, et ourdit un beau
'il fut bien obligé d'adop-
ien. Les troupes de Haï-
ıient au loin; lui-même
resque seul dans son pa-
: du palais de ses souve-
:constances étaient on ne
vorables pour introduire
me les Mahrattes, qui ne
pas mieux, et pour les
aire un bon coup contre
ır Haïder. L'affaire fut
née avec une discrétion

si exemplaire, que celui-ci n'eut vent de rien. Au jour dit, il sentit tout à coup son palais ébranlé par une canonnade qui en entamait les murailles. Pris entre les assiégeants d'un côté, et une rivière gonflée par la pluie de l'autre, Haïder, qui n'avait qu'un faible entourage, ne pouvait, ce semble, ni fuir ni se défendre. Malheureusement on s'était trop pressé. Les Mahrattes, qu'on attendait pour tenter l'escalade, n'arrivèrent pas à point. La nuit vint avant eux, et Haïder, qui avait eu le temps de faire rassembler quelques bateaux, profita des ténèbres pour s'échapper. Chemin faisant, il négocia avec les Mahrattes, qui, moyennant trois lacs de roupies et la cession de Barahmal, un des petits États qu'il avait récemment conquis, consentirent à abandonner la cause du rajah et son royaume. Le rajah n'en restait pas moins un adversaire assez fort pour que Haïder, tout en lui faisant la guerre, crût devoir l'attaquer de biais et par stratagème. Il alla trouver Nunjeray, qui, pour mieux se faire oublier, n'avait pas pensé qu'il y eût loin du monde une retraite assez écartée, ni un rôle de philosophe assez désabusé. Haïder prit pour l'aborder le rôle et presque l'habit d'un fakir. Il avait de grandes fautes à expier, disait-il, et il voulait consacrer le reste de ses jours à faire pénitence, surtout pour l'ingratitude dont il s'était rendu coupable envers Nunjeray, son bienfaiteur. Mais, au préalable, il voulait lui rendre la place dont il l'avait dépouillé. Ce discours fut un baume pour la plaie que creusait chaque jour dans le cœur du faux ermite l'ambition qu'il était venu enfouir vivante dans sa retraite, où il l'avait emportée comme un serpent sous son manteau. L'habit en désordre, le son ému de la voix, les larmes qui accompagnaient les paroles achevèrent de le convaincre; il s'empressa de mettre son argent, ses amis, son nom, à la disposition de Haïder, qui en usa si discrètement, que bientôt des troupes furent rassemblées autour de leur retraite. C'était précisément ce qu'il voulait. Bien

assuré que désormais Nunjeray était suffisamment posé comme aspirant à reprendre le pouvoir, il adresse à divers officiers du corps d'observation dont il était entouré, des lettres d'où semblait résulter la preuve d'une connivence coupable entre eux et le futur ministre. Ces lettres sont interceptées, comme il l'avait espéré. Le commandant en chef, menacé d'une défection aussi considerable, ne se sent plus assez sûr de ses troupes pour les commettre avec les evénements, et il se hâte de battre en retraite. Alors, et pour mettre à profit cette défiance qui paralysait les forces de l'ennemi, Haïder-Ali, à la tête de ses partisans et de ceux de Nunjeray, fond sur cette armée désorganisée, et la met dans une déroute complète. Il pousse son avantage, soumet les pays qu'il traverse, et arrive au mois de mars (1761) devant Mysore. Il n'eut besoin que d'écrire un mot au rajah. Celui-ci consentit à recevoir une pension de trois lacs de roupies, assise sur un certain nombre de districts, moyennant quoi il abandonna tout son pouvoir à Haïder, qui régna sous son nom. Nunjeray eût pu se croire mystifié, s'il n'eût reçu pour prix du rôle de comparse qu'il avait joué dans cette intrigue, où il s'était cru investi du premier rôle, un revenu d'un lac de roupies.

Une fois maître des affaires, Haïder fit en grand ce qu'il avait fait en petit lorsqu'il était polygard de Dindigul. Il étendit rapidement ses possessions. Peu s'en fallut que les Mahrattes ne lui fissent rencontrer dans cette autre carrière un autre Mahomet-Issouf. Il leur tint tête autant qu'il put avec des forces très-inférieures, et, lorsqu'il désespéra du succès de cette lutte, il s'en débarrassa par quelques restitutions de territoire. Après avoir pourvu à quelques autres soins de gouvernement, il en revint au Carnatique, où il ne devait plus trouver son allié Lally-Tolendal, mais où ses ennemis les Anglais n'allaient pas lui manquer.

La puissance de Salabut-Djung n'avait attendu pour s'écrouler que la chute de la puissance française. A peine

avions-nous abandonné nos
aux Anglais vainqueurs,
vu supplanté et mis en se
son frère Nizam-Ali. La
être aussi funeste à ce
prince que l'avait été une
sastreuse pour ses soutie
traité qui fut conclu entr
et l'Angleterre, en 1763,
par erreur de nom sans
Mahomet-Ali demeurait re
me nabab du Carnatique,
Djung comme subahdar
Nizam-Ali, qui, depuis de
avait pris sa place, crut voi
disposition une résurrectio
de son frère, et pour se g
tre ces retours imprévus,
aussitôt mettre à mort.
nait avec les Anglais qu'u
vent troublée par des acte
réciproques. Ceux-ci étaie
maîtres dans les circars o
sentant du subahdar n'ex
guère qu'une autorité non
tefois Nizam-Ali, bien pl
par les Mahrattes et par I
par offrir cette province
pour prix de leur concour
terribles voisins de Mysor
nah. Les Anglais, qui voy
par là leurs possessions du
à celles du Bengale, ne s'y
à deux fois pour accepter,
cèrent par envoyer le géné
faire acte de possession. Il
pas davantage pour offens
geux subahdar, qui se pr
sitôt à la guerre. Plus sag
être aussi moins forte qu
moment, la présidence
effets de sa colère en lui
traité par lequel, moyenn
don de cinq circars qu'il
elle s'engageait à lui payer
de roupies, et à lui fourni
auxiliaire. Elle couronna ce
le don gratuit de cinq lacs
de la signature. Le pauvre M
Ali se vit encore obligé d
frais de cet acte de munifi
tannique. Il reçut quelque te
un firman de l'empereur qui
le Carnatique du Deccan, et

neté, ne relevant immé-
e de l'empire. Moham-
sans doute peu sensible
ion : elle venait trop tard.
pouvoir l'en avaient dé-
parlant un jour de lui
ecan : « Le Deccan est
our moi, » avait répondu
l'on ne put jamais tirer
tre réponse.
était à peine commencée
r et les Mahrattes, que
ir un de ces brusques re-
quels il était sujet, se
re ses alliés les Anglais,
s ennemis, et entra tout
npagnie de Haïder dans
. Le colonel Smith, qui
nvoyé à la tête des trou-
s, fut rappelé pour lui
soutint vigoureusement
ille l'honneur des armes
tre le choc impétueux de
après cet effort, il n'eut
dans une retraite préci-
narcha trente-six heures
le temps de manger.
vit de près jusqu'au fort
, où le colonel s'était en-
dant qu'il l'y assiégeait,
étacha sur Madras 5,000
t il confia le commande-
ls Tippou-Sahib. Celui-ci
ous les murs de la ville
dait pas à cette visite, et
il entra sans trouver de
ais, au lieu de s'en em-
dats s'arrêtèrent au pil-
ières maisons, et la gar-
temps de se mettre en
pousser l'attaque. Haïder
s ses tentatives sur Tri-
ou-Sahib ramena à son
pes dont il avait affaibli
Le subahdar, toujours
assa la saison des pluies
essayer de renouer avec

ne suivante eut des suc-
, mais dont l'avantage
it aux Anglais d'une ma-
arquée pour que Nizam-
plus à rompre avec son
veau traité le lia une fois

encore à l'Angleterre. Pendant ce temps (février 1768), un nouvel ennemi tombait sur Haïder-Ali. C'était la présidence de Bombay, qui venait le prendre à revers dans ses récentes possessions du Malabar. Mais aussi un nouvel allié lui était venu. La France s'était engagée à lui fournir trente compagnies de cent hommes chacune, qu'elle organisait dans les îles de France et de Bourbon, et qui devaient le rejoindre prochainement. Avec cet espoir, Haïder-Ali tint bon contre l'orage. Ses échecs, qui continuaient toujours dans le Carnatique, étaient compensés par quelques avantages dans le Malabar, où les Anglais n'avaient pu entamer ni la fidélité des rajahs, ni les murailles des forts. La présidence de Madras soutenait péniblement cette guerre. L'argent, comme toujours, lui faisait faute. Elle n'avait point de cavalerie; 4,000 chevaux auxiliaires, que Mohammed-Ali avait dû lui fournir, n'avaient pu être mis sur pied à cause de la gêne où était le nabab. Nizam-Ali passait pour vouloir déjà rompre sa dernière alliance, et se donner aux Mahrattes. Les nouvelles reçues de Bombay étaient affligeantes. Toutes ces circonstances ne lui donnaient qu'une médiocre ardeur pour la guerre. De son côté, Haïder n'était pas directement l'ennemi des Anglais, mais de Mohammed-Ali; il se bornait à convoiter le Carnatique, et, s'il pouvait l'obtenir par des négociations, il ne lui répugnait nullement d'arriver à ses fins par cette voie. La paix était donc dans les intentions et presque dans les paroles des deux partis. Tout en négociant ou en se laissant voir disposé à négocier, Haïder n'en reprenait pas moins une offensive énergique, qu'il alla pousser jusque sous les murs de Madras. Il ne pensait pas que l'audace et le succès dussent ôter du poids à ses propositions pacifiques. Toutefois, avec cette souplesse merveilleuse qui unissait chez lui le diplomate au guerrier, il sut prendre sous le canon de Madras une attitude toute conciliante et même amicale. Il n'était venu là avec 6,000 cavaliers que pour té-

moigner aux Anglais de son bon vouloir, et pour épargner à leurs commissaires la peine de le venir trouver. En preuve de ses bonnes dispositions, il s'était abstenu de ravager les territoires qu'il venait de traverser. Tout en manœuvrant contre l'armée du colonel Smith, il avait évité un engagement avec lui. Il désignait un membre du conseil avec lequel il lui serait agréable de suivre les conférences, et terminait par des vœux pour l'accroissement et la durée de la prospérité de l'Angleterre. Il ne fallait pas moins que cette lettre pour rassurer Madras, où l'alarme était déjà grande. Malgré l'opposition de Mohammed-Ali, qui eût bien voulu continuer la guerre, le traité se poursuivit et fut rédigé sur la base d'une restitution des conquêtes réciproques, et d'une alliance offensive et défensive entre Haïder et les Anglais. Ce traité était tout à l'avantage de Haïder, qui, malgré quelques entreprises heureuses, avait plus perdu que gagné dans cette campagne.

A Londres, la Compagnie, déjà fort mécontente de la manière dont la guerre avait été menée, se montra plus mécontente encore du traité par lequel on paraissait avoir acheté la paix. Ce traité cependant était fort sage, et moins désavantageux que ne le pouvaient penser des gens moins au fait des circonstances que ceux qui l'avaient rédigé. Mohammed-Ali, furieux, voulut faire un coup de tête et tenir la campagne à lui tout seul. On ne voit pas ce qu'il y comptait gagner, puisque la présidence elle-même avait jugé la guerre trop onéreuse et d'un avantage douteux. Mais ce projet insensé le chatouillait par son côté faible, par ces idées d'indépendance dont les velléités lui revenaient parfois. Il trouvait beau de faire une fois en sa vie la guerre sans alliés, pour son compte, et de se faire battre, uniquement parce que tel était son bon plaisir. Mais la présidence ne lui permit pas de s'égarer bien loin dans ces chimères, et, si elle ne réussit pas à le rendre sage, elle vint du moins à bout de le contenir. Les troupes de Bombay, qui s'étaient emparées des d'Onore et de Mangalore, s rent reprendre sans oser l (mai 1768). Elles les évac tant de précipitation, qu' sèrent leurs malades et le Haïder-Ali, qui observait l tomba sur elles au mom allaient s'embarquer, et suyer une sanglante dérou suivie d'un traité avec la Ainsi maître de la situatio par des traités sur toutes res, Haïder-Ali ne songe organiser et à cimenter to ties de ce royaume nouv nait de fonder. L'homme grand administrateur suc bile diplomate et au vale rier. Haïder-Ali, fondate pire qui fit trembler l'Ang der-Ali, qui fut un gran un grand négociateur, un me d'État, ne savait pas l

CHAPITRE X

LES ANGLAIS ASSOIENT VERNEMENT DANS TO GALE. — RÉFORMES O CLIVE.

On a vu, à la fin du l'empire mogol agonisa mains d'Alamdjire II, qui mettre cependant à son f har, le spectre pâlissant e jeune prince, avant la n père, pour échapper à la le retenait le vizir Um (Ghazi-ed-Din), s'était ré Rohilconde auprès de Nujil ce chef rohilla, nommé rah par Ahmed Abdalla, p l'empereur. On se rappel rent les embarras de Mir- sitôt après son avénement; ments insensés, les réclam il fut assailli, les révoltes vinces, les Anglais le sout main et pesant sur lui de lui, tandis qu'il invoquait qui faisait toute sa force, s'en affranchir en les chas

;er bien plus formida-
ıussitôt après l'arrivée
ıs le Rohilconde (1758).
tirait son nom des Ro-
Afghans originaires du
lans le Caboul, et qui,
;e de l'empire mogol,
s'établir au nord du
de, où ils acquirent
·ande importance. Ils
noment, avec leur chef
h, le principal soutien
périal. A peine nommé
, ce Nujib avait été forcé
: parmi ses Rohillas.
r les Mahrattes, il s'é-
s montagnes, où il er-
ans asile, lorsque le
Sujah-al-Doulah, crai-
ısion dans son propre
ınça à la rencontre des
:s battit complétement.
:s entre Nujib et Sujah-
alliance que la présence
fils de l'empereur) vint
:r. La faiblesse de Mir-
spiré au nabab d'Oude
ıutres de ses voisins un
)artager ses dépouilles.
ļui venait d'être nommé
ubahdar des provinces
ahar et Orissa, voulut
re son autorité dans les
gouvernement, et se
la tête de cette ligue
contre Mir-Jaffier. Aux
avons nommés s'étaient
t-Kouli-Khan, subahdar
: deux puissants zemin-
b d'Oude s'y employa
lus de zèle, qu'il espé-
l'occasion pour enlever
trement le fort d'Alla-
lié Kouli-Khan. Dans
épargnait ni l'argent ni
ımes pour le contingent
ırnir à la coalition. Ce
ıalheureusement fut ce
· l'affaire principale. En
Kouli-Khan s'évertuait
:t de bonne foi avec le
siége de Patna, où déjà il
brèche, il apprend que
ıh, qui était resté en arrière, vient d'entrer par trahison dans la forteresse d'Allahabad. A cette nouvelle, rien ne put le contraindre à laisser ses troupes un moment de plus devant Patna. Le Shah-zada, qui n'avait plus des forces suffisantes pour continuer le siége, après de vaines supplications pour le retenir, est obligé de le suivre. Ils rencontrent en chemin M. Law, chef de ce corps français que Surajah-Doulah avait pris sous sa protection après la prise de Chandernagor, et envoyé dans la province de Bahar. M. Law, qui amenait ses troupes comme renfort aux assiégeants, conjure en vain Kouli-Khan de retourner sur ses pas, se faisant fort de prendre Patna en deux jours. Il importait peu au subahdar de faire des conquêtes pour autrui, pendant qu'on le dépouillait lui-même. Il marcha droit sur Allahabad. Ali-Gohar passa la Caramnassa, et retourna auprès du nabab d'Oude. Celui-ci, qui croyait le Shah-zada vainqueur, s'avançait à sa rencontre; mais apprenant qu'il s'en revenait presque seul, et réduit à rien, il se déclara contre lui. Clive cependant, qui accourait avec Miram au secours de Patna, fut bien étonné de n'y trouver plus d'ennemis. Le Shah-zada, quand il préparait cette expédition, avait essayé de gagner Clive à son alliance et de lui faire abandonner Mir-Jaffier. En ce moment, il était réduit à lui demander un asile sur le territoire anglais. Le président de Calcutta, déjà inflexible sur la première proposition, ne crut pas devoir céder même à cette prière d'un homme, d'un prince malheureux; mais il lui fit passer de l'argent, à l'aide duquel l'héritier du trône impérial put se mettre en sûreté. Échappé de ce péril, Mir-Jaffier témoigna sa reconnaissance à Clive en lui conférant, à titre de jaghire, la rente qu'il percevait sur la Compagnie pour les territoires occupés par elle autour de Calcutta. C'était un modeste revenu de 30,000 liv. st. (750,000 fr.) que Clive acquérait là.

Peut-être Mir-Jaffier était-il mû à de telles largesses par l'espoir de n'être pas longtemps à les reprendre. Il

[illegible] peu de soupçonner qu'il ne fût pas étranger à une entreprise que les Hollandais tentèrent alors sur le Bengale. Vers ce temps-là, quoique la Hollande fût en paix avec l'Angleterre et avec le nabab, sept vaisseaux de cette nation, portant 1,500 hommes de débarquement, se présentèrent à l'embouchure du Gange. Clive, sans perdre un instant, se fit donner par le nabab Mir-Jaffier un ordre enjoignant aux Hollandais de sortir de la rivière; puis, muni de cette pièce, il se mit en mesure de les expulser. Leurs troupes de terre furent débarquées près de leur comptoir de Chinsurah, leurs vaisseaux remontèrent jusqu'aux environs de Calcutta, et là, dans un factum qui contenait une longue énumération de griefs contre les Anglais, ils sommèrent ceux-ci de leur laisser le fleuve libre. Les Anglais répondirent qu'ils ne faisaient qu'obéir à l'ordre du nabab, et Fordes, qui revenait des circars du nord, ayant reçu ordre d'attaquer les troupes débarquées, s'y prit si bien qu'en une seule action il les détruisit ou les dispersa entièrement. L'armée navale ne fut pas plus heureuse. Après un engagement de deux heures, des sept vaisseaux pas un n'échappa. Mais ils furent bientôt rendus par Clive, qui, craignant les complications que cette affaire pouvait amener en Europe, ne voulut pas la pousser plus loin contre une nation amie de la sienne. Il se contenta de faire payer aux vaincus les frais de cette courte campagne (déc. 1759). Mir-Jaffier, du nom duquel on s'était servi pour agir avec vigueur contre les Hollandais, n'avait pas osé refuser [illegible] son concours à Clive qui le [illegible] demandait; mais il s'était arrangé [illegible] à être prêt trop tard. Peut-[illegible] le don magnifique du jaghire, [illegible] montré si libéral envers Clive [illegible] dissimuler ses sentiments [illegible] pour lui fermer les yeux sur [illegible] dont le succès venait [illegible] ce qui est certain, c'est que [illegible] enthousiaste qu'il avait [illegible] les intérêts du général [illegible] entendu, quand, à la place [illegible] n'eut plus que des intérêts anglais. Nous le verrons manifester autre chose que [illegible] deur.

On croit voir une sorte de fanfaronne dans ce projet d[illegible] des Anglais dont se berçait [illegible] qui, sans l'assistance des An[illegible] pu se maintenir vingt-qua[illegible] sur son trône. Ces tentativ[illegible] moins sourdes et toujours i[illegible] tes qui reviennent à chaq[illegible] semblent moins encore avo[illegible] fet de laisser percer le but [illegible] nabab, que de mettre en co[illegible] dence l'aveuglement et l'[illegible] hébétée d'un fou ou d'un i[illegible] vérité est pourtant qu'elle [illegible] plutôt la clairvoyance d'un [illegible] et la résolution généreuse [illegible] qui accepte l'adversité, ma[illegible] vilissement. Pour Mir-Jaffi[illegible] en effet bien des manières [illegible] du trône, il n'en était qu'[illegible] maintenir, et c'était celle [illegible] choisie. Clive roulait dans [illegible] la soumission du Bengale [illegible] directe de l'Angleterre. [illegible] avait su lire cela ou dans l[illegible] des choses dont la marc[illegible] amenait Clive à ce résultat, [illegible] pensée même de celui qui [illegible] riger vers ce résultat la m[illegible] choses. Chaque jour ress[illegible] vantage les liens de la né[illegible] l'enchaînait au joug de la [illegible] anglaise, et cette puissanc[illegible] tant sa ruine, la sagesse mê[illegible] seillait de ne pas attendre l[illegible] où il ne lui serait plus perm[illegible] un mouvement, ne fût-ce [illegible] tomber à sa guise. Dans cett[illegible] désespérée, sa chute était p[illegible] taine; mais elle était tout [illegible] taine dans toute autre hyp[illegible] elle n'était honorable que da[illegible] Acculé de tous côtés à des e[illegible] et n'ayant plus qu'un inst[illegible] choisir de l'une ou de l'autre [illegible] folie devenait pour lui l'ext[illegible] dence. L'immense et rapid[illegible] que sa fortune venait de parc[illegible] inspiré à Clive cette raison [illegible] d'ailleurs et si contenue, d[illegible] plus vastes peut-être que [illegible]

[redacted]

ore les circonstances, et
il devait plus tard s'a-
homme, d'une si grande
ns tout ce qui concernait
u les choses de l'Inde, en
ı ses débuts, à son novi-
xercice du pouvoir su-
t pour la première fois
d se trouvait en présence
de cette étendue. Il n'est
que, dès l'abord, il ait
r sur des questions de li-
t donc un moment que
Angleterre sur l'Inde ne
limiter au maintien d'un
n subahdar qui était sa
ı instrument, mais qu'elle
ınt ce masque, assumer
levant les indigènes tous
; et toutes les prérogati-
quête. Importuné encore
les caprices et des résis-
ajah-Doulah, fatigué du
Jaffier qui lui retombait
ans cesse, assuré de l'as-
vaient acquis, au détri-
les chefs et de tous les
gènes, son nom à lui et
puissance britannique, il
sans peine (chose pro-
ans cette première ren-
euples conquis avec le
érant) que le gouverne-
rait plus simple et plus
débarrassait de ce rouage
x vieilles traditions du
al engrené avec les for-
ministration européenne.
voyait juste, au moins
ıis la question avait deux
l'avait saisi qu'une partie
e, s'il oubliait que le jeu
ouvernement ne tient pas
a coordination et à l'ho-
: ses ressorts entre eux,
ı leur rapport de conve-
es éléments sur lesquels
nés à agir; s'il oubliait
s facile d'ajuster l'ordre
stration et les habitudes
employés aux traditions
que de rompre un peuple
ıres d'une administration
usitée, étrangère à ses mœurs, il oubliait aussi que la conquête de l'Inde ne mettait pas l'Angleterre en frottement avec l'Inde seulement, mais encore avec l'Europe; il oubliait l'utilité dont le nom seul de Mir-Jaffier venait de lui être dans l'affaire avec les Hollandais; il oubliait que l'autorité du nabab, ombre vaine pour lui, était un rideau ou plutôt un rempart derrière lequel les Anglais, comme le soldat dans la tranchée, poussaient le travail de leur agrandissement et les machines de leur politique, sans donner prise sur eux aux réactions de l'Europe : toutes vérités d'ailleurs qu'il a depuis senties et proclamées lui-même, et dont la justesse a perdu de sa rigueur à mesure que la conquête est devenue un fait plus accepté par l'Europe et par le pays.

Quoi qu'il en soit, la pensée actuelle de Clive était l'acquisition de la souveraineté du Bengale au profit de l'Angleterre, et la transmission de cette souveraineté à la couronne par la Compagnie. Il savait que M. Pitt, depuis lord Chatam, professait pour lui une haute estime et même une certaine admiration. Avec un tel appui dans le conseil des ministres, il se sentait la force de réaliser tout le bien que son génie pouvait concevoir. Il lui fit donc remettre une note très-détaillée sur l'état de l'Inde, sur la situation des affaires de la Compagnie. Il lui montrait comment le gouvernement de Calcutta était appelé par le Grand Mogol lui-même à se faire diwan (collecteur suprême des impôts, charge investie de la toute-puissance et de la plus haute considération dans l'Inde), ou même subahdar, et comment l'acquisition de ce titre souverain, consentie par le Mogol, ne coûterait aux acquéreurs qu'un tribut du cinquième de ce qu'ils en retireraient. Toutefois, une telle souveraineté lui paraissant trop vaste pour une simple compagnie de marchands, il montrait la convenance qu'il y aurait à la transférer à la couronne, sauf règlement des intérêts de la Compagnie. M. Pitt reçut cette communication avec faveur. Toutefois, sans annoncer à l'envoyé de Clive aucune

résolution définitive, il entra dans les objections de celui-ci contre la souveraineté de la Compagnie, et toucha un mot des inconvénients qu'aurait cette souveraineté même pour la couronne, qui par les immenses ressources et l'indépendance qu'elle en tirerait, alarmerait peut-être les libertés de l'Angleterre. Il termina la conférence par des choses flatteuses pour Clive, par l'assurance de méditer sur les idées qu'il lui avait soumises, et par la promesse d'un envoi de 1,000 hommes et de quatre vaisseaux de guerre. Il avait pris soin de s'informer si Clive se proposait de conserver longtemps son gouvernement du Bengale, et de mettre lui-même à exécution les plans qu'il avait conçus.

Malheureusement la santé du président de la régence du Bengale l'obligea presque dans le même temps à revenir en Angleterre. Il laissa le gouvernement aux mains de Holwell, celui-là même que nous avons rencontré au siége de Calcutta par Surajah-Doulah et dans le *Trou noir*. Malgré la confiance qu'inspiraient l'expérience et le caractère de Holwell, le départ de Clive fut regardé à Calcutta comme une calamité publique. C'était, suivant l'expression d'un historien du temps, l'âme qui quittait le corps. Quelle que fût l'affection personnelle qu'il ne pouvait s'empêcher de porter à Clive, Mir-Jaffier y trouvait trop bien son compte pour en être bien fâché, et Miram son fils, qui s'embarrassait peu dans des scrupules de tendresse, ne se cacha pas pour s'en réjouir. Clive partit le 25 février (1761). Le pouvoir de Mir-Jaffier était bien loin de s'affermir et ses ressources de s'accroître. Ses exactions et les violences de Miram, ainsi que le mécontentement de ses sujets, avaient seuls suivi une progression toujours croissante. En même temps que les Anglais renonçaient à tirer de lui le moindre argent sur leurs créances, bon nombre de ses provinces renonçaient à supporter le joug qu'il faisait peser sur elles. Dès avant le départ de Clive, la plupart des rajahs de la province de Bahar avaient renoué une ligue, à la tête de laquelle ils appelaient le Shah-Zada. Le nabab de niah, levant l'étendard de la r l'engageait à le venir joindre. (en ce moment que le vizir Un Mulk, qui avait déjà fait aveu dernier empereur et sa femme, f tre à mort l'empereur régnant djire. Le Shah-Zada Ali-Gohar aussitôt sur le trône, sous le n Shah-Allam, et prit pour vizir Doulah, ce nabab d'Oude, dont ques mois auparavant il avait si blement éprouvé la fidélité à se et à son prince. Tous deux marc immédiatement sur Patna, et : mencèrent le siége de cette place Allam n'eut pas le plaisir de l dre, les assiégés, aidés de q Anglais, lui ayant livré en plai bataille, dont l'avantage, bien q décidé, lui fit quitter ses lignes, était pourtant resté maître; i eut cette fois la satisfaction c que son vizir, malgré cet échec, bandonna pas. Une seconde l que lui livra bientôt le colonel C accouru au secours de Patna un succès plus marqué, si une blessure reçue par Miram, ou un goût de plaisirs auquel sa b ne l'empêchait pas de se livre retenu, malgré toutes les insta Caillaud, les vainqueurs à Pat dant huit jours. Profitant de cett tion en général digne d'un meille Shah-Allam tourne le dos à s nemi qui s'endort, reprend d'u côté une offensive hardie, et se a marches forcées sur Moursha Il voulait surprendre la ville al garnie de troupes et s'empa Mir-Jaffier. Caillaud, à la nouv ce mouvement, entraîne Miram sent arrivés trop tard, si Shah- qui s'était essoufflé pour attein Bengale, ne se fût amusé à v le temps qu'il avait si péniblem gne. Quand il se fut laissé rej au lieu d'accepter la bataille, il de mettre le feu à son camp, et commencer sur Patna, dégarni tour des troupes qui volaient cours de Mourshadabad, la qu'il venait de faire sur cette d

marché assez vite, il
ne à Mourshadabad, pour
place, qu'à frapper aux
put que l'assiéger dans
pousser le siége avec vi-
déjà ouvert la brèche et
sauts; il allait donner un
, quand survint le capi-
i, arrivé de Mourshada-
jours avec un bataillon
300 Anglais d'élite, fon-
iégeants et les délogea
ges. Le nabab de Pour-
au secours de l'empe-
vec sa petite troupe se
l'armée dix fois plus
nabab, et, sous les yeux
le Patna, émerveillés de
la culbute et la force à
llaud et Miram s'étaient
hever. Mais après qua-
ursuite, un violent orage
ur le camp, Miram fut
de tonnerre. Caillaud,
des conséquences que
cet événement, jugea
trograder aussitôt sur

cerçait qu'à titre provi-
e doyen d'âge les fonc-
ent du gouvernement de
ccesseur que l'on donna
Vansittart. Avec sa pré-
ision entra dans le con-
r devenait plus que ja-
upporter. A la mort de
upes, qui l'aimaient, s'é-
s pour l'arriéré de leur
nt peut-être massacré le
ntervention de son gen-
im, qui vint à bout de
c son argent et des pro-
etour de ce service, il
substitué aux droits de
e héritier du trône du
Anglais, épuisés de l'é-
Mir-Jaffier qui leur im-
rges continuelles et ne
lus rien en retour, en
à cette alternative, ou de
t d'accepter les proposi-
e que l'empereur son
ssait de leur faire, ou
leur conquête du Bengale et de s'en tenir à leur comptoir de Calcutta. Déjà Holwell avait mis en délibéré et soutenu le premier de ces deux partis. Mir-Caussim proposa un moyen terme. Il demandait à exercer tous les pouvoirs du nabab, sauf à en laisser le titre à Mir-Jaffier, et s'engageait en échange à payer les dettes de Mir-Jaffier, à abandonner aux Anglais les revenus de trois districts voisins de Calcutta, et à leur faire immédiatement un présent de 5 lacs de roupies. Ce traité fut accepté et signé le 27 septembre (1761). L'opposition dans le conseil et au dehors, se rappelant les prodigalités de Mir-Jaffier à l'époque de son avénement, ne voulut pas croire que les choses se fussent passées autrement dans cette nouvelle circonstance. L'aigreur en était déjà venue au point qu'on accusa Vansittart de s'être fait largement soudoyer par Mir-Caussim pour lui prêter son appui. La jalousie de ceux qui n'avaient rien reçu accueillant ce bruit, l'aigreur s'en augmenta. Mir-Jaffier ne voulut aucunement se prêter à cet arrangement. Il fallut l'appareil de la force pour le contraindre à s'y soumettre. Cerné par les troupes dans son palais, il tomba du moins avec dignité en repoussant le vain titre qu'on lui laissait, et en demandant seulement qu'on lui permît de se retirer ou auprès de Salabut-Djung, ou à la Mecque, ou enfin à Calcutta.

Les débuts de Mir-Caussim furent brillants. Il tint les engagements qu'il avait pris, satisfit la présidence, créancière de Mir-Jaffier, solda l'arriéré des troupes, et continua à les payer régulièrement, ce qui les poussa à un enthousiasme guerrier qu'on ne leur connaissait point. Malheureusement les moyens qu'il employa pour faire étinceler tout à coup ce rayon de prospérité n'étaient pas de nature à la faire durer. Le procédé était pourtant bien simple. Il allait au fond de toutes les bourses qu'il savait remplies, et les forçait à rendre gorge. L'empereur, qui eut l'imprudence de se remettre en campagne dans ce premier moment, ne tarda pas à sentir

ce que c'est que de se battre contre des troupes payées. Surpris dans son camp par l'armée ennemie, il n'eut pas le temps de se reconnaître, et la vit lui passer sur le corps, comme un ouragan. Cette bataille eut pour lui un autre résultat funeste ; elle lui fit perdre M. Law, qui demeura prisonnier entre les mains des Anglais. La conduite de ce brave officier leur inspira une estime qui allait jusqu'au respect. Ils se firent honneur de le traiter avec une rare déférence. L'empereur lui-même reçut l'hommage du major Carnac, son vainqueur, qui le ramena à Patna, où il entra, non comme un vaincu, mais comme un empereur, et avec tout le cérémonial usité. Mir-Caussim vint l'y saluer et recevoir de lui l'investiture des provinces de Bengale, Bahar et Orissa. Pour mieux sceller cette réconciliation, Shah-Allam offrit à la présidence la diwanie ou ferme générale de ces trois provinces; offre magnifique, et déjà faite à Clive, mais qui lançait la Compagnie dans une voie hérissée de complications et de difficultés dont elle ne crut pas devoir ajouter l'embarras à tous ceux qui pesaient sur elle.

La lune de miel des finances de Mir-Caussim touchait déjà à son déclin. L'énergie un peu dévorante du procédé que le génie financier du nabab avait, sinon inventé, du moins appliqué avec tant de bonheur, ne fonctionnait plus que dans le vide produit par elle-même. Mir-Caussim s'était fait un scrupule de ne l'appliquer d'abord qu'à ses amis, ou du moins aux gens qui, amis ou ennemis, étaient siens. Les ennemis, il est vrai, lui venaient avec l'argent et dans la même proportion. Toutefois, comme il n'y avait plus rien à tirer d'eux, le nabab ne s'en souciait pas, et se bornait à les mépriser ou à les châtier, s'il le fallait. Mais cela même n'allait pas sans dépense, et contribuait à hâter le jour où il se verrait dans la dure nécessité de venir recruter ses ennemis parmi les amis des Anglais. Le premier à qui il s'adressa fut Rammarain. Rammarain était l'énergique

rajah qui avait sauvé tan[...]
ville de Patna des attaques [...]
elle était en butte. Établi d[...]
par Surajah-Doulah, il lui [...]
une fidélité inaltérable. A[...]
soutenu jusqu'au dernier j[...]
lait venger sa mort. Clive [...]
la peine à apaiser les re[...]
qui le soulevaient contre [...]
Cependant, circonvenu pa[...]
procédés et par les bonnes [...]
président, le rajah se résig[...]
ter les faits accomplis. [...]
traité avec les Anglais, e[...]
rallié à leur cause, il leur [...]
dèle qu'il l'avait été à Suraj[...]
Dans plus d'une circonstan[...]
ils ne durent le salut de le[...]
qu'à cette fidélité de Ram[...]
grâce à lui, au milieu des [...]
qui déchiraient l'empire, [...]
une des rares villes qui n[...]
qu'un parti, et ne subiren[...]
vainqueur. Rammarain, d[...]
où l'on n'obtient, et surt[...]
ne garde des alliés qu'à pri[...]
s'était imposé des sacrifice[...]
de ses forces pour souteni[...]
laquelle il s'était voué. Il [...]
une armée beaucoup plus [...]
que ne le comportaient ses [...]
Ainsi ces trésors, qui e[...]
convoitise de Mir-Caussim [...]
supposer qu'ils existassent [...]
au service des Anglais. Il y [...]
à Patna deux officiers su[...]
cette nation, le colonel Coo[...]
jor Carnac. Aussitôt qu[...]
connaissance des projets de [...]
sim, ils écrivirent à la [...]
pour les dénoncer. Mais i[...]
partie de l'opposition con[...]
tart, et leur avis ne prod[...]
celui-ci que de l'irritation. [...]
d'user de son autorité contr[...]
au contraire, il se rappro[...]
davantage, et rappela les deu[...]
Abandonné à ses seules fo[...]
marain devait tomber. En [...]
eurent à peine quitté la vi[...]
rajah fut arrêté, chargé d[...]
fermé dans une prison, où [...]
par toutes sortes de viole[...]
faire livrer ses trésors. C[...]

ıt rien, Mir-Caussim, qui
u l'effet qu'elles produi-
lcutta, crut pouvoir lui
la tête. On lui trouva pour
ın arriéré de trois ans et
ì peine suffisante pour ses
:haque jour. L'ignominie
lat révolta tous les cœurs
surexcita les animosités
ittart, qui en était compli-
t se défendre qu'en allé-
ıissance où il était de pré-
-Caussim osât en venir là :
ie pour un homme qui
sé les premières violences.
majorité lui restait encore
eil. Un autre incident vint
ır. Quelques membres du
ni lesquels était Holwell,
ssé à la cour des directeurs
de remontrances, où ils
es effets souvent fâcheux
:vention dans les affaires
t la désorganisation qu'en-
s mesures qu'elle croyait
dre. Au reçu de cette let-
r cassa tous ceux qui l'a-
e, et ordonna même qu'ils
le-champ expulsés de l'In-
e eut pour premier résultat
Vansittart sa majorité, et
ı son comble l'anarchie du
ıt : résultat que la cour
, en faisant un acte d'auto-
t certainement pas prévu,
it avec assez d'à-propos
: dire des remontrances.
ıe la main vigoureuse de
enait plus toutes ces par-
emblables, si étrangères
re, si nouvellement agré-
vernement de l'Inde, elles
se dissolvant, et tombant
son poids l'entraînait. Ce
t l'intérêt personnel. Cha-
perdu de vue la règle qui
devenait confuse, allait à
ropre, et, pour tirer parti
, augmentait le désordre.
nie avait obtenu le privi-
e circuler en franchise ses
s dans tout le Bengale, à
innombrables lignes de
ıt le pays était sillonné. Ce privilége ne profita d'abord qu'à la Compagnie; bientôt ses employés s'en couvrirent pour faire passer les objets de leur commerce privé. L'abus, une fois établi, ne tarda pas à acquérir la force d'un droit. Puis ce droit nouveau engendra, comme toujours, des abus nouveaux. Les employés, après s'être couverts du privilége de la Compagnie, couvrirent du leur tous les indigènes avec qui ils étaient en relation d'affaires. Les douaniers qui voulaient résister étaient battus, punis. Un simple habit de cipaye, le moindre signe extérieur annonçant un caractère même subalterne d'employé anglais, devint un passe-port pour toutes les insolences et pour toutes les tyrannies. Les charges de la soumission aux lois, ou du moins au pouvoir, retombaient tout entières sur quiconque n'avait pu saisir quelque bout de ce haillon révéré. Le commerce intérieur passa tout entier dans les mains des Anglais. Dès les premiers temps de Mir-Caussim, l'abus, d'abord craintif et sournois, leva la tête, et presque aussitôt arriva aux derniers excès. Le nabab se plaignit. Ses revenus en souffraient, son autorité en était avilie; ses sujets ruinés enduraient en outre les plus intolérables vexations. Les agents anglais en étaient venus à ce point d'insolence, qu'ils ne se gênaient pas pour contraindre les habitants à leur vendre ce qu'ils voulaient acheter, à leur acheter ce qu'ils voulaient vendre, le tout au prix qu'eux-mêmes y mettaient. A leur approche, les bazars se fermaient, les villages devenaient déserts. Ce train pouvait bien, pendant un temps, faire les affaires des plus audacieux; mais celles de la Compagnie n'en étaient pas meilleures; et, tandis que ses coffres vides attendaient les subsides que ses employés dévoraient en herbe, on voyait de petits jeunes gens, arrivés la veille sans porte-manteau, tenir table ouverte, et afficher, avec un traitement de 1200 francs, un luxe scandaleux. Outre l'opposition que la majorité actuelle avait toujours faite à Mir-Caussim comme créature de Vansittart, il y avait une excellente raison

pour que ses plaintes fussent peu accueillies : c'est que ceux qui avaient à statuer sur ses réclamations profitaient des abus dont il demandait le redressement. Toutefois sa situation était poussée à une telle extrémité, qu'il revint obstinément à la charge, et finit par obtenir une conférence avec Vansittart sur ce sujet. La présidence, trop faible pour qu'il lui fût possible d'extirper l'abus, voulut au moins tenter de le régulariser. Elle proposa à Mir-Caussim de soumettre toutes les marchandises d'appartenance ou de provenance anglaise à un droit de 9 pour cent, payable au lieu d'origine ou au lieu d'arrivée, moyennant quoi elles pourraient circuler librement dans l'intérieur. Comme le nabab, qui ne tirait plus rien de ses douanes, gagnait exactement à ce marché 9 pour cent sur toute l'importation et l'exportation du commerce anglais dans ses États, il donna son acquiescement. Ce droit de 9 pour cent était bien léger en comparaison de ceux qui grevaient le commerce indigène, et ne permettait guère à celui-ci de lutter plus avantageusement que par le passé contre la concurrence anglaise. Néanmoins cette concession de Vansittart souleva contre lui dans Calcutta un cri violent et unanime. Par une délibération du 1er mars 1763, le conseil déclara inacceptable ce droit, ou tout autre qu'on voudrait asseoir sur le commerce britannique. Seulement, pour témoigner de son bon vouloir envers le nabab, et par un mouvement de pure libéralité, il consentait un droit de 2 et demi pour cent sur le sel exclusivement.

Aussitôt après sa conférence avec Vansittart, Mir-Caussim, sur la réputation qu'avait le Népaul d'abonder en or et autres métaux précieux, était parti pour faire une promenade quelque peu militaire dans ce pays. Comptant sur l'arrangement conclu avec le gouverneur, il avait laissé aux officiers de ses douanes l'ordre de percevoir le droit stipulé. Il ne mit à son voyage que le temps de se faire battre, et, quand il revint, il trouva l'arrêté du conseil aux prises avec le traité de

Vansittart sur toutes ses
douanes. C'était le feu de la
tous les points de son roy
goûté d'un pouvoir si diffici
écrasé sous le poids de tan
lations sans cesse renaissan
s'en débarrasser en offrant
cation; mais il n'était pas
de ne plus régner. Alors,
ses derniers retranchemen
un parti, sinon efficace pou
à sa détresse, du moins
contre l'oppression des A
abolit toute espèce de droits
et de transit dans le Beng
ainsi le commerce de ses su
pied d'égalité avec le comm
ger. La querelle s'animait.
défaut de la cuirasse, les A
vaient aucune parade à op
coup. Les plus emportés
sur cet argument, que le
vait pas le droit de dégrève
Cette raison d'énergumène
de raisons montrait assez q
tion allait bientôt se vider p
armes. Deux bateaux, char
dernières, remontaient à
les Anglais avaient un résid
de Mir-Caussim, et violen
tère. Le nabab, qui voyait
rité, mais non sans inquiét
de pareils bateaux allaient
mains d'un pareil homme,
de les faire arrêter. Il ét
poussé à bout, désespéré.
dence lui envoie une déput
parvient cependant à obte
chement des bateaux. Mai
moment, Mir-Caussim ap
le résident de Patna, M.
entré dans la ville, et s'en
par escalade. Les bateaux
partis, ainsi que les amb
l'un d'eux du moins, car le
retenu l'autre comme otag
velle de la prise de Patna,
sim donna l'ordre d'arrêter
les bateaux et l'ambassade
veut les défendre, et répo
coup de feu aux sommati
sont faites. Un combat s'en
lequel il est tué et les bate
Patna, dont la forteresse

[redacted]

ıttaquée, fut repris aussi
sur les Anglais, qui, oc-
er, n'eurent que le temps
ier dans leur factorerie,
rent heureux de pouvoir
endant la nuit. Mais arrê-
in, ils furent faits prison-
duits à Monghir. Leur fac-
ohimbazar fut aussi prise
garnison faite prisonnière
également dans la forte-
nghir.
ntrée en campagne contre
es Anglais commencèrent
oser la satisfaction qu'il
ne sollicitée quelque temps
Ils prononcèrent sa dé-
rétablirent à sa place Mir-
ut la faiblesse d'accepter;
rchèrent à sa rencontre.
e Mir-Caussim avait mon-
s derniers actes de sa vie
faiblit point dans les pé-
tigues de la vie guerrière.
il soutint contre les An-
mpagne, sinon heureuse,
lorieuse, et il leur livra,
heria, la bataille la plus
la plus acharnée dont il y
dans l'histoire des guer-
. Mais peu à peu il perdait
ses forteresses, après s'ê-
ient défendues, tombaient
de l'ennemi, qui bientôt
Monghir, et enfin sur Pat-
b s'y était retiré avec ses
Il fit dire au major Adam
armée ne s'arrêtait sur-
les ferait tous mettre à
prisonniers eux-mêmes,
tête, écrivirent à Adam
à tenir compte de cette
qu'il fît son devoir. Patna
ais le nabab tint sa pa-
ent cinquante têtes furent
n'épargna qu'un chirur-
toute la province fut con-
Caussim se réfugia chez le
le, où il trouva l'empe-
leux lui firent l'accueil le
ssé. Il leur amenait un
iné à l'européenne par un
ui en avait su tirer bon
dernière campagne. L'em-
pereur voulut en essayer contre une tribu du voisinage, et le succès de l'épreuve mit le comble à la faveur dont jouissait Mir-Caussim.

Le major Carnac eût volontiers poursuivi ce dernier jusque dans le royaume d'Oude; mais l'insubordination, qui se mit parmi ses troupes, l'obligea à rétrograder, et laissa à Mir-Caussim l'honneur de reprendre l'offensive (mai 1764). Il livra encore de fort belles batailles, qu'il ne gagna pas, mais que les Anglais ne purent guère se vanter non plus d'avoir gagnées. Cependant les pertes considérables faites par le nabab d'Oude le forcèrent à quitter la partie. Mir-Caussim n'eut plus d'autre ressource que de se réfugier chez les Rohillas. Pendant qu'il tenait la campagne avec les troupes du nabab d'Oude, celui-ci cherchait à traiter pour son compte avec les Anglais. C'est là un trait caractéristique des mœurs de l'Inde, et qui se reproduit à chaque instant. Mais comme les Anglais ne demandaient pas moins que les deux têtes de Mir-Caussim et de Sumrau, cet Allemand qui avait discipliné un corps indou, et mis à mort les 150 prisonniers; comme Sujah-al-Doulah ne demandait pas moins, de son côté, que la province entière de Bahar, l'arrangement ne put avoir lieu. Un reste de pudeur empêchait Sujah-al-Doulah de livrer ses alliés. Pour faire preuve de bonne volonté, et ménager en même temps son propre honneur, il offrit aux Anglais de faire poignarder Sumrau, et de laisser échapper Mir-Caussim, qu'ils rattraperaient ensuite s'ils pouvaient. Cette honnête proposition ne faisant pas leur compte, non plus que celle qui concernait la province de Bahar, les pourparlers furent définitivement rompus. L'empereur, qui agissait, de son côté, dans le même sens, fut plus heureux. Après la perte de la dernière bataille, il passa décidément du côté des Anglais, qui, moyennant la cession de deux provinces dont ils possédaient déjà une partie, s'engagèrent à le rétablir dans Allahabad et dans le reste des possessions de son allié

Sujah-Doulah. Celui-ci resta donc seul aux prises avec les événements. Après avoir essayé de former de nouvelles alliances avec les Rohillas et les Mahrattes, il fut bientôt obligé de mettre bas les armes et de s'abandonner à la générosité des Anglais.

Mir-Jaffier avait, comme la première fois, contracté pour son rétablissement des engagements écrasants. Par les cessions qu'il avait faites ou confirmées à la Compagnie, la moitié de son revenu se trouvait déjà aliénée, et l'autre moitié, comme Clive l'a dit plus tard, ne lui appartenait même pas; il n'était pour autant qu'un banquier sur lequel tout employé de la Compagnie pouvait tirer (par le moyen d'indemnités pour pertes ou de présents) tout autant et tout aussi souvent que cela lui plaisait. Ainsi, à proprement parler, il n'avait rien à lui, et néanmoins il avait souscrit des obligations pour plusieurs millions, et s'était imposé des charges considérables pour l'entretien des troupes. La présidence, qui avait épuisé ses finances dans la dernière campagne, ne le laissait pas respirer. Harcelé par les Anglais, qui ne lui permettaient pas d'éluder ses engagements; cloué par sa détresse à l'impossibilité de les contenter; réduit à une égale impuissance de faire ou de ne pas faire, il n'avait plus qu'un moyen de se tirer de là : c'était de mourir. Quelques mois de ce régime lui suffirent pour en venir à bout. Il mourut dès le mois de janvier 1765. Clive, alors en Angleterre, était fait son héritier pour une somme de 70.000 livres sterling, ce qui prouvait du moins qu'il avait su amasser quelque chose pour lui-même.

Le premier acte de Mir-Jaffier avait été de rétablir pour ses sujets tous les droits abolis par Mir-Caussim, et d'en affranchir les Anglais, sauf le droit de deux et demi sur le sel qu'ils s'étaient eux-mêmes imposé. A peu près vers le même temps, la cour des directeurs, qui venait d'apprendre à Londres les premiers troubles que cette querelle avait excités, prenait des mesures pour en prévenir le retour. Elle s'arrêta d'abord à la résolution d'int solument à ses employés to de commerce intérieur. Mai priétaires, qui sans doute, des fils ou des parents qu' dans l'Inde, trouvaient mo prendre par des bénéfices que cet abus leur faisait perc actionnaires de la Compagn peu après une assemblée g la majorité jugea injuste q ployés de la Compagnie fus d'avantages aussi précieux. quence elle priait la cour de nouveau en considératio récemment envoyés au Ben s'en remettre sur une mati importance à la sagesse d dence, beaucoup mieux p décider en connaissance de cour des directeurs, par u délibération, se conforma mande des propriétaires. abus, celui des présents, même temps son attention. trouvé dans la bouche mên l'effet singulier que l'explo les Anglais de cette coutum avait eu sur les revenus siette politique de Mir-Jaff formé en simple banquie MM. les employés de la s'étaient arrogé un droit tirer à vue. Outre l'incon tarir les fonds destinés a publics, cet usage avait eu troduire dans tous les deg ministration des habitudes qui livraient les intérêts de gnie au dernier enchérisse digènes en souffraient de parce que c'était devenu une source d'exactions, d'o et que dans la plus minime les mettait en contact avec employé de la Compagnie s'expédiait s'ils n'avaient a formalité préalable du pr cour des directeurs, qui entièrement abolir cette cou enracinée dans les mœurs d crut parer suffisamment au attribuant à la Compagnie présents reçus par ses em

)00 roupies (10,000 francs
nonnaie). Les présents de
000 roupies ne pouvaient
ès sans une autorisation du
u conseil. L'effet de cette
it, dans le premier cas, d'ô-
ité des employés l'aiguillon
personnel; dans le second
faire subir un contrôle.
lent de la cour des direc-
Sullivan, était l'adversaire
eu après l'arrivée de celui-
terre, les élections annuel-
renouvellement des mem-
cour ayant eu lieu, Clive
épargné pour se débarras-
ullivan. Le droit de voter
é à la possession de 300
ng dans les fonds de la
. En dépensant 100,000 li-
g (2,500,000 francs), Clive
icheta deux cents électeurs
t contre Sullivan, lequel
is moins réélu (1763). A
li dans ses fonctions, le
oulut rendre à Clive guerre
, et, armé du dernier rè-
la cour auquel il donnait
roactif, il attaqua le vain-
Plassey sur le jaghire que
lui avait conféré. Il ne se
à l'en vouloir dépouiller
ir; il prétendait encore le
mner à restituer toutes les
'il avait perçues. Clive était
uissance; l'Angleterre, à
, l'avait salué avec accla-
pouvoir l'avait fait pair
baron de Plassey. L'opi-
ue était avec lui; il était
outenir la lutte. Condamné
des directeurs, qui avait
sir dans le Bengale le re-
jaghire, il lui intenta un
cour de chancellerie. Le
ulait cependant; de nou-
ons allaient venir. Sur ces
arrive en Angleterre le ré-
lières révolutions du Ben-
guerre avec Mir-Caussim.
gards se tournent vers Cli-
nements lui faisaient beau
de reprendre en main les
a Compagnie, il s'y refuse
longtemps, donnant cependant à entendre que, s'il était assuré du bon vouloir de la cour des directeurs, rien ne l'empêcherait de donner à la Compagnie de nouvelles preuves du zèle dont il était animé pour son service. Sullivan, menacé par cette clause conditionnelle, se mit à protester à son tour de la disposition où il était de prêter à Clive une coopération franche et même amicale. Mais forcé par là de rompre la glace, celui-ci répond catégoriquement que la réconciliation plusieurs fois tentée est devenue impossible, que les vues de Sullivan sont diamétralement opposées aux siennes, et qu'il ne peut rien accepter si la cour conserve son président. Les élections se firent sous le coup de cette déclaration, et Sullivan fut remplacé. Clive, muni, en raison des circonstances, d'un pouvoir illimité, même de celui d'organiser dans l'Inde un gouvernement nouveau, partit le 4 juin 1764. Il arriva à Calcutta le 3 mai de l'année suivante. Les circonstances en vue desquelles on lui avait confié des pouvoirs extraordinaires n'existaient plus; mais bien d'autres difficultés restaient à aplanir. En conséquence, lui et les membres désignés du gouvernement provisoire jugèrent à propos de retenir le pouvoir qu'on lui avait éventuellement déféré. Le mal auquel Clive voulait remédier en taillant dans le vif, et *dût-il y périr*, était cette anarchie profonde, cette corruption organique qui avait vicié tous les ressorts de l'administration, et qui, à force de confusion et de mépris de tout droit, avait fini par se prendre elle-même pour un droit. Il commença par s'attaquer aux deux grandes questions qui dominaient toutes les autres, celle du commerce des employés à l'intérieur et celle des présents. Les moyens termes, adoptés par Vansittart, n'étant aux yeux de Clive qu'un palliatif insuffisant, il fit, malgré l'opposition d'une moitié du conseil, passer la motion d'un nouveau serment, par lequel chaque employé devait s'engager à ne recevoir ni présents ni gratifications pour les actes de son

service. L'objection du jaghire fut réveillée dans cette discussion, et, à vrai dire, c'était là le côté faible du réformateur lord Clive. Il s'en tira comme il put, en alléguant l'importance toute particulière des services par lui rendus, et qu'aucun autre que lui n'aurait pu rendre; la spontanéité de Mir-Jaffier dans ce don que Clive n'avait ni imposé comme condition avant les services, ni exigé ou sollicité après; la non-acceptation de tout autre présent pendant les trois années de puissance qui avaient suivi ce don, et qui lui amenaient tant d'occasions de s'enrichir par ce moyen. Il n'eût pas fallu presser beaucoup toutes ces raisons pour les réduire à leur expression véritable, qui était un peu celle-ci : C'est que je m'appelle Lion. Il y eut quelques protestations, même dans le conseil, contre le serment; il y eut même quelques scandales occasionnés par des récriminations qui amenèrent une enquête contre certains membres du gouvernement; mais l'enquête tomba d'elle-même, et tout le monde se soumit.

L'affaire du commerce traîna davantage. Clive avait débuté comme la cour des directeurs, par une suppression totale et immédiate. Mais cette mesure, ajoutée à la précédente, ruinait presque les employés en les réduisant à des appointements insuffisants. C'était les condamner plus que jamais à se rejeter sur les opérations clandestines et les profits illicites, ce qui, indépendamment du désordre qui en fût résulté dans l'administration, eût compromis la dignité de leurs fonctions et celle du nom anglais, déjà compromises d'ailleurs par le dénûment qu'on les eût forcés d'étaler aux yeux des indigènes. Clive trouva un autre système. Tout en maintenant l'interdiction sur tous les objets de commerce, il fit une exception unique en faveur du sel, et, pour régulariser le trafic de cette denrée, il l'érigea en monopole. Ce monopole était exploité par une société représentée par autant d'actions qu'il y avait d'employés civils, militaires ou religieux. Quand la

Compagnie, prenant en
du nabab, avait prélev
35 pour cent, les bénéf
tissaient par portions ég
tes les actions, et ch
venait, suivant son gr
une ou plusieurs de ces
simple fraction de part
neur avait, par exemple
et cinq parts; le général
conseillers et les colo
deux; les quatorze plus
chands, chacun les trois
part, etc. Le fonds soci
par un apport proportio
que actionnaire au nom
ou fractions de parts d
grade ou à sa fonction.
de la première année fur
Clive à lui seul en tira
sterling (529,475 francs)
parts auxquelles il avait
vrai que dans cette somr
d'une spéculation parti
avait faite en vendant à
grandes quantités de s
amassées, se cumulait av
qu'il prélevait comme
Néanmoins l'opération f
pour que le comité crût
le droit perçu par la Con
à 50 pour cent. Cette
fraya la cour des direct
gnit que l'assemblée des
à Londres n'en profitât
der une augmentation d
Elle renouvela d'une mar
melle que jamais ses inj
l'interdiction absolue d
merce à ses employés,
en société. Clive, qui av
abus, et rétabli l'ordre à
monopole, se vit oblig
Mais le monopole réguli
sitôt remplacé par un m
chique et oppressif, que
dividus reconstituèrent
par les accaparements.

Clive avait opéré bien
formes. Il avait à établir
de l'intérêt général sur
sonnel. Pour que l'exem
haut, il interdit à tous les
le commerce même ex

dans le besoin. En vertu du nouveau serment qui n'excluait point l'acceptation des legs, on lui contesta le droit d'employer cet argent comme il l'avait fait. On alla même jusqu'à prétendre que ce n'était point un legs de Mir-Jaffier, mais un don de son fils. Néanmoins, cette largesse de lord Clive fut un des arguments les plus employés auprès des officiers pendant leur révolte pour les ramener dans le devoir.

Après la mort de Mir-Jaffier, la présidence avait hésité dans le choix de son successeur, entre un fils de Miran encore enfant et un frère cadet du même prince. L'enfant mineur présentait cet avantage que la Compagnie exercerait plus facilement le pouvoir sous son nom. Mais le second fils de Mir Jaffier, Najib-al-Doulah, pouvait disposer d'une immense fortune, et les avantages qu'on espérait en tirer, l'emportèrent sur toute autre considération. Les présents n'étaient pas encore alors prohibés. Toutefois on s'arrangea de manière à ne lui laisser d'autre pouvoir que celui de dépenser son argent. On lui enleva complètement le souci de l'entretien et du commandement des troupes, voilà pour son pouvoir militaire. Quant à l'administration civile, on ne lui laissa que le droit de nommer un ministre dont il devait soumettre la nomination à l'agrément du président et du conseil. On abolit en outre l'hérédité dans sa famille; la Compagnie ne pouvant admettre qu'après avoir fait trois nababs, elle n'eût suffisamment manifesté que son élection seule faisait le droit. Ce nabab mourut au mois de mai de l'année suivante (1766). Cet événement et le nouveau droit que la Compagnie avait proclamé mettaient Clive à même de réaliser ses premières idées sur la suppression du nabab et l'établissement de la souveraineté immédiate de la Compagnie dans ses possessions. Mais ses idées s'étaient modifiées, et toute la réalité du pouvoir étant exclusivement concentrée dans les mains de la présidence, il ne crut pas devoir sacrifier à ce qui ne pouvait plus être qu'une satisfaction de vanité, l'avantage qu'il y avait à conserve des indigènes l'appareil ext gouvernement consacré pa et entré dans les mœurs. O nabab le troisième fils de l le jeune frère de Najib-al-Do al-Doulah. Clive l'effraya : les charges du pouvoir q confie, sur les sommes due la Compagnie, sur le tribut à l'empereur, etc., que le je pour s'en débarrasser, fut reux d'abandonner tous se la Compagnie. De toutes l tives de sa dignité, c'éta qu'on lui eût laissée. Il n plus rien qu'un vain titre sion de 50 lacs de roupies q pagnie s'engageait à lui fai dépenses personnelles. Ce gement conclu, il s'écriait de joie : « Dieu soit loué ! j avoir autant de jolies dan j'en voudrai ! » Clive avait quoi bon supprimer le nab tait plus qu'une question et de temps.

L'empereur et son vizi d'Oude avaient aussi subi non moins léonins. Si Clive quelque chose, ce ne fut q dédaignait de prendre, ou eût été embarrassé. On se r le vizir, après avoir propos glais un traité d'alliance q en partie parce qu'il voulait l mais non livrer son allié Mi en partie parce qu'il ne den moins, pour prix de sa défe la province de Bahar, fut le major Carnac à implore rosité de ses ennemis. Ce qui eut à terminer cette affa dit au nabab la totalité de moins les districts d'Allaha Corah déjà cédés à l'empere glais avaient tout avantag le royaume d'Oude pour e leurs possessions immédiate rière contre les incursions d tes. Le nabab n'en dut p payer sa restauration d'u de 5 lacs de roupies (12,500 pour les frais de la guerre

-Allam II, son empire,
ord par les Afghans,
Mahrattes, à l'est par
le Deccan par les An-
hrattes encore, sans
se trouvait réduit à
ux villes d'Allahabad
a voulait bien lui con-
suzeraineté douteuse
d'Oude. Il marquait
e suzeraineté sur les
ises en renonçant au
s de roupies que les
s lui allouaient pour
evenus des provinces
r et Orissa. Il renon-
une somme de 5 lacs
appartenait pour des
signés sur les terres
Il confirmait celle-ci
n de tous les terri-
cupés dans toute l'é-
re mogol, y compris
ive, que le gouver-
as oublier. Il lui con-
ou ferme générale
es citées plus haut;
Compagnie avait plu-
, et qui devenait inu-
ue la souveraineté de
sait tout entière des
eur dans les siennes.
voulait rien omettre
ait la dépossession.
rès cela il ne restait
reur, le traité lui ga-
nme de 26 lacs pour
celui de sa maison.
moins de danseuses
t accordé au nabab
Mais l'empereur, le
le Timour et d'Au-
int pas moins, comme
le pensionnaire d'une
rchands anglais.
x et le climat du Ben-
é la santé de Clive.
ut la cour des direc-
uvrage qu'il avait si
e pour couper dans
us nés du commerce
is l'intérieur, il n'as-
ourner en Angleterre.
ai 1766, au plus fort de sa lutte avec les officiers, il écrivait au gouverneur de Madras : « Pensez-vous que l'histoire fournisse un autre exemple d'un homme ayant 40,000 livres sterling de rente, une femme, une famille, un père, une mère, des frères et des sœurs, et abandonnant sa patrie et toutes les jouissances de la vie pour prendre la charge d'un gouvernement aussi corrompu, aussi insensé, aussi dénué que l'est celui-ci de tout principe de raison et d'honneur? » Un exemple que l'histoire ne fournit pas est celui d'un autre homme ayant fondé, en aussi peu de temps et avec aussi peu de ressources, un empire aussi vaste, aussi solide et aussi durable. A la fin de janvier 1667, Clive quitta le Bengale pour n'y plus revenir. Il laissait au conseil de sages instructions pour maintenir l'ordre qu'il avait restauré. En Angleterre, il devait encore rencontrer des luttes.

En 1772, la Compagnie, écrasée par ses dettes et dans l'impossibilité de faire face à ses affaires, fut obligée, après deux emprunts successifs, d'avoir recours au ministère pour un troisième emprunt d'un million de livres sterling. La question arriva devant le parlement, avec un projet de réorganisation civile, politique, judiciaire, présenté par le président de la cour des directeurs. Le parlement, avant de rien résoudre, nomma deux comités, l'un secret, chargé de prendre connaissance des affaires de la Compagnie; l'autre spécial, chargé d'informer sur sa constitution même, sur son assiette dans les pays exploités par elle, en un mot, sur les conditions de son existence. A la session suivante, le rapport était prêt; il fut présenté par le colonel Burgoyne, et l'année 1774 vit s'ouvrir un débat à jamais mémorable dans les annales parlementaires de la Grande-Bretagne. La discussion, tracée d'abord dans un cercle de termes généraux, enveloppait Clive cependant, et le cernait en quelque sorte de manière à montrer que tous les coups allaient être bientôt dirigés sur lui. Plusieurs propositions rédigées dans cet esprit et en forme de principes, furent

votées avec une facilité qui faisait présager que, lorsqu'il n'y aurait plus qu'à voter sur l'application qu'on en voulait faire au lord baron de Plassey, la chambre, fidèle à son premier vote, ne reculerait pas. Burgoyne avait retracé toute l'histoire de ces quinze dernières années, depuis la prise de Chandernagor sur les Français, avec qui l'on venait de traiter, jusqu'au renversement de Mir-Caussim; il avait appuyé sur les circonstances de l'élévation de Mir-Jaffier, sur le faux traité communiqué à Omischund, sur la signature de l'amiral Watson contrefaite, sur les prodigalités par lesquelles Mir-Jaffier avait acheté ou soldé le concours des Anglais, et sur les sommes énormes dont les employés s'étaient fait une curée. Il relevait aussi cette énormité de marchands qui s'érigent en souverains, monstrueux amalgame où l'autorité du souverain ne lui sert qu'à assouvir la rapacité du marchand; il montrait les révolutions se multipliant par leurs mains, les exactions, les rapines, les violences, les trahisons, les cruautés, tous ces excès que Clive avait si souvent signalés en dernier lieu, et si énergiquement combattus. Enfin, s'attaquant à Clive lui-même, il le montrait profitant de ce désordre et s'amassant une fortune de 2.080,000 roupies, seulement en sommes reçues (la fortune de Clive était au moins quatre fois plus considérable, d'après son propre aveu dans le fragment de lettre qu'on a lu plus haut), et il concluait en demandant un grand acte de justice nationale qui imposât une restitution générale de tant de millions indûment perçus, afin que la Compagnie, frustrée par ces concussions, les pût appliquer à payer ses dettes.

Il n'y allait pas moins pour Clive que d'être réduit à l'état où il était lorsqu'il partit comme simple écrivain; aussi ne manqua-t-il pas de dire dans sa réponse, que dans la situation cruelle où on l'amenait, personne ne voudrait l'assurer pour un schelling. A vrai dire, il y avait là peut-être un peu d'hyperbole, car Burgoyne, en poursuivant

la restitution, n'avait pas man
provoquer en faveur de qui de dr
récompense nationale digne de
ces rendus et digne de la nation
récompensait. Mais il voulait
que justice fût faite, et qu'elle
de réparation pour le passé et
pour l'avenir. Dans ce débat, l
tion de Clive était réellement
L'autorite de son nom, le prest
grandes choses qu'il avait faites,
le seul objet qu'il pût opposer
grandes et éternelles considérat
justice, d'humanité, d'honneur
nal, d'interêt général, qu'on in
contre lui. Bien plus, il avait
lui ses propres maximes et le
qu'il avait imposées aux autres.
pu le battre avec ses propres ar
ne pouvait malheureusement
qu'il eût été désintéressé; il
du moins à prouver que ses serv
avaient bien mérité sa fortune
ment incontestable, s'il n'eût p
de se la faire lui-même. La c
voulut faire un grand et solen
de respect pour ces services, e
geant manifestement à ses p
en faveur d'un homme. Elle av
en principe dès le début, que 1°
les acquisitions faites sous l'in
de la force militaire, ou au m
traités avec les princes étrang
partenaient de droit à l'État;
l'appropriation d'acquisitions a
tes aux émoluments d'employé
et militaires était illégale; et 3°
que de grandes sommes d'arge
des propriétés considérables
été acquises dans le Bengale,
ces ou de grands personnages
contrée, au moyen de fonction
et militaires, et que ces som
ces propriétés avaient été acqui
des fonctionnaires publics et
priées à leur usage particulier.
on en vint à voter sur la questi
sonnelle, la première motion
tée contenait des expressions
me. Elle dut être remplacée p
autre rédaction, qui se borna
simples énonciations des faits
motion ainsi amendée, et porta
le très-honorable Robert lord

n Irlande, à l'époque
e Surajah Doulah et
sur le trône de Mir-
ıe somme de 2 lacs de
ımmandant en chef,
le 2 lacs 80,000 rou-
re du comité de gou-
tre somme de..., etc.,
) roupies, il y eut
une majorité de 155
La seconde motion
agissant ainsi, avait
: qui lui étaient con-
temple des fonction-
t repoussée sans di-
ne, que lord Clive
ıps rendu à son pays
toires services, fut
ité.
e grand débat. Clive
ongtemps. L'irrita-
t restée, les fatigues
casionnées les deux
ré ce procès, laissè-
e sur sa constitution
s lui laissèrent une
:, dont rien ne pou-
te fortune qu'il avait
'on lui arrachât, il
lque sorte lui-même
outes les commodi-
jouissances qu'elle
:. Cette famille qu'il
quittée pour aller
s comme l'Inde, il
ue possible pour se
e solitude factice où
pour hôte que son
apporté du Bengale
e, qui, sans doute,
'e à ces dispositions.
: mal s'exaspéra. Le
voulut employer fut
odéré que jamais de
'ait contracté l'habi-
l alla cependant aux
ır le continent, par
s. Mais à la session
:s tentatives faites
querelle solennelle-
nais vidée, trouvè-
ısibilité qui, ce sem-
moussée contre ces
:s. Elles achevèrent de l'aigrir. Il s'en irrita, dit un historien moderne, comme on le fait d'une piqûre, même après une large et profonde blessure. A mesure qu'il approchait de sa fin, il sentait remuer plus douloureusement au fond de son cœur le ressentiment de sa fierté blessée, de sa puissance humiliée, de son honneur réduit à être mis en question et à se défendre. L'orgueil de l'homme qui avait exercé une puissance souveraine, qui avait élevé et renversé des trônes, posait et se redressait toujours avec indignation dans ses rêves, sur la sellette de l'accusé. Il mourut dans sa quarante-neuvième année, le 22 novembre 1775. Par une singularité bizarre, le major général au service de la Compagnie, le lord lieutenant des comtés de Shrop et de Montgomery, le représentant de Shrewsbury, le pair d'Irlande, membre de la société royale, venait d'ajouter à ces titres celui de docteur en droit.

Quant à ses résultats généraux sur les affaires de l'Inde, l'intervention du parlement aboutit à un acte qui fut nommé bill régulateur, et qui changeait la constitution de la Compagnie. Le renouvellement annuel de la cour des directeurs fut remplacé par une disposition qui étendait les pouvoirs des membres composant la cour à une durée de quatre années. Les membres sortants ne pouvaient être réélus qu'après une année d'interruption. Le droit de voter dans les élections reposait sur une propriété de 1,000 livres sterling dans les actions de la Compagnie; le cens était par là plus que doublé. 2,000 livres conféraient deux votes, 6,000 trois votes, 10,000 quatre votes, chiffre maximum du nombre de votes échéant à une même personne. Dans l'Inde, le gouvernement suprême était dévolu à la présidence de Calcutta. Les présidences de Madras et de Bombay étaient placées sous sa dépendance. Le conseil suprême se composait de quatre conseillers nommés pour cinq années, et d'un gouverneur général. Leur nomination appartenait à la cour des directeurs, sous l'approbation de la couronne, et sauf le droit que se ré-

servait le parlement de faire les premières nominations. Il était enjoint à la cour des directeurs de transmettre à l'un des secrétaires d'État et au lord de la trésorerie, dans le délai de quatorze jours, copie de toutes les pièces qu'elle recevrait sur les affaires de l'Inde. Le roi devait nommer une cour de justice composée de trois juges et d'un president, pour les trois provinces de Bengale, Bahar et Orissa. Cette cour était en même temps une cour d'appel pour les jugements rendus par les autres tribunaux. L'interdiction du commerce intérieur était formellement renouvelée pour les particuliers, et le privilége exclusif de ce commerce confirmé à la Compagnie. Usant du droit qu'il s'etait réservé, le parlement nommait en même temps gouverneur général Warren Hastings, et conseillers le général Clavering, George Monson, Richard Barwell et Philip Francis.

La plupart de ces dispositions choquèrent vivement et soulevèrent de violentes réprobations. Les propriétaires se plaignaient de se voir évincés pour la plupart par l'élévation du cens, et de voir le pouvoir royal prendre dans la gestion de leur propre fortune la place dont on les dépouillait. Il est vrai que le ministère avait mis d'autres conditions au prêt de 1,400,000 livres sterling qu'il accordait à la Compagnie, ainsi qu'à la remise momentanée des 400,000 livres d'impôt qu'elle payait à l'État sur les revenus des territoires qu'elle possédait. Cette condition etait de disposer à l'avenir de toutes les acquisitions territoriales, dont il laissait néanmoins la jouissance à la Compagnie pendant une durée de six ans. Ce n'était rien moins qu'attaquer la Compagnie dans sa souveraineté, et bien des gens confondant ce droit de souveraineté avec ceux de la propriété privée, s'armaient des principes qui reglent celle-ci pour repousser les atteintes qu'on portait à l'autre; mais la raison d'État n'avait que faire ici de ces chicanes de légiste, elle demeura victorieuse.

CHAPITRE XI

DISSENSIONS INTESTINE
GOUVERNEMENT DE I

La paix faite avec Haïd
une période de vingt-cinq a
à peu près ininterrompue,
de laquelle aucun point
sule n'avait pu se dérober.
avait changé la face enti
Tous les pouvoirs y étaie
ou placés dans une assiet
Chacun sentait le besoin
naître et de s'établir. Seul
Mohammed-Ali avait con
longues habitudes de guer
de guerroyer encore. Forc
traité de paix avec Haïde
était résigné qu'en grond
rajah de Tanjore lui rest
toujours une querelle prêt
car le rajah de Tanjore avai
fâcheuse réputation d'êt
prétexte ne manqua pas au
amener les hostilités; il
peine à obtenir l'assentim
cours de la présidence. I
assentiment lui fut acquis
désespoir de cause, occup
avec le rajah un traité, do
tages étaient du moins plus
ceux qu'il demandait à la
armes. Ce fut à la prési
stimuler à son tour; elle
préparatifs et ne voulait p
dre. La guerre se fit con
s'était faite, en dépit du
prit d'abord Vellum (septe
puis on mit le siége deva
Mais pendant que les Anglai
leurs tranchées, le nabab
ses négociations avec le raj
la brèche fut enfin pratica
signé un traité de paix, p
rajah lui payait fort cher l
sa ville. Les Anglais qui a
ner l'assaut furent ainsi
produit du pillage ou de l
tion, et ils eurent à suppor
de la guerre. Toutefois, p
la présidence, qui menaç
nuer à elle seule les opérati
retenait toujours Vellum, l

ıer quelques morceaux de

résent la Compagnie n'a-
u de conflits à soutenir
bab. Mais les questions que
ıit ajournées, tant qu'elle
nquérir ou à défendre son
naient se poser d'elles-mê-
ınt qu'elle n'avait plus qu'à
ju'à définir la position,
ıt-être, que les événements
ıite. Une première compli-
ès événements avaient fait
celle de la qualité de sou-
la Compagnie des mar-
s'était acquise presque à
s l'Inde, et de la qualité
elle conservait en Angle-
le traité de 1763 avec la
uvernement de la Grande-
it cru devoir envoyer dans
mmissaire du roi chargé
er l'exécution. Cette porte
ouvoir royal sur les affai-
es de la Compagnie, eût
pénétrer tout entier. La
ntit cela, et sir John Lind-
e vains efforts pour faire
intervention, fut obligé
e la partie et de retourner
re. Sir Robert Harland,
remplaça, cumulait avec
commissaire du roi celui
mandant la flotte dans les
de. C'était là une récom-
uprès de la Compagnie,
ie instant, pouvait avoir
ssistance de la flotte. Sir
nd, néanmoins, ne fut pas
jue ne l'avait été sir John
Compagnie acceptait fort
liation du gouvernement
lorsqu'elle avait besoin de
n argent et en hommes,
it armée de la jalousie la
euse contre toute mani-
torité. Depuis longtemps
franchis de la suzeraineté
aient de véritables souve-
ımed-Ali l'était plus qu'au-
ıx yeux de la Compagnie,
ıbattu vingt-cinq ans pour
ce titre ; elle l'avait même
par une faveur toute par-

ticulière, de la dépendance où il était du subah du Deccan. Le roi George III eut le malheur de prendre au sérieux cette souveraineté dont la Compagnie s'était montrée le champion infatigable, et de traiter Mohammed-Ali de puissance à puissance. Les commissaires envoyés dans l'Inde lui remirent directement leurs pouvoirs, avec tout le cérémonial usité. Bien plus, le prince chrétien se fit représenter par le prince musulman dans une cérémonie où il conférait à deux de ses sujets dans l'Inde son ordre du Bain. La Compagnie, qui ne pouvait être traitée d'égal à égal par le roi de la Grande-Bretagne, ne se vit pas sans dépit effacée et reléguée sur le second plan par sa créature, par un souverain dont elle n'avait voulu faire que l'homme de paille de sa propre souveraineté. Lorsque Mohammed-Ali poussait à la guerre contre le rajah de Tanjore, il avait en vue non-seulement de s'enrichir des dépouilles du rajah, mais encore de déterminer par là la Compagnie à rechercher l'alliance des Mahrattes, alliance qu'il eût tournée ensuite contre Haïder, déjà en guerre avec ces peuples. Sir Robert Harland, appui déclaré de Mohammed-Ali, poussa vivement à cette alliance, et probablement il n'en fallut pas davantage pour la faire manquer. Ce fut alors que Mohammed-Ali, d'abord si ardent, se montra si refroidi pour la guerre qu'il avait provoquée. Il se souciait peu de diriger sur le royaume de Tanjore une expédition, qui laissait ses États ouverts à une invasion des Mahrattes. Peut-être aussi, dans ce flux et reflux de projets contraires, trouvait-il le plaisir de s'exercer à faire acte de volonté, d'indépendance, tandis que la présidence, dans les résistances symétriques qu'elle opposait à chacune des évolutions de la pensée du nabab, goûtait, en sacrifiant éventuellement ses intérêts à ses prétentions, le plaisir de s'attester à elle-même sa suprématie. De tout ce que put demander sir Robert Harland, rien ne lui fut accordé, pas même la restitution des déserteurs qui avaient passé des troupes du roi

dans celles de la Compagnie. La présidence, tout en protestant de son profond respect pour le roi et pour ses prérogatives constitutionnelles, se refusait à accepter les communications qui lui étaient faites par sir Robert, en sa qualité de commissaire royal. Elle prétendait élever sa propre prérogative au niveau de toute autre, puisqu'elle remontait à une source commune, c'est-à-dire à des actes du parlement sanctionnés par la couronne. Sir Robert trouvait ces procédés inconvenants, arrogants, présomptueux, volontiers même il les eût qualifiés de rébellion. Les débats s'envenimèrent, et bientôt chaque partie s'entêta de sa propre légitimité, au point de nier absolument le caractère de l'autre. La dignité de la présidence et la majesté de la couronne d'Angleterre ne durent pas s'augmenter aux yeux des indigènes quand ceux-ci virent enfin, le 7 octobre 1772, le commissaire royal quitter l'Inde sans prendre congé du président, et le président supprimer le salut du fort et de la ville pour le commissaire royal. Sir Robert Harland était le second plénipotentiaire accrédité directement auprès du nabab par sa Majesté Britannique. Il en fut aussi le dernier. Le roi dut renoncer à montrer aux peuples de l'Inde qu'il y avait en Angleterre un autre souverain que la Compagnie. Peu s'en fallut même que celle-ci n'allât jusqu'à lui contester le droit de nommer les généraux qui remportaient des victoires pour elle. Les formalités qu'elle voulut mettre dans la reconnaissance de sir Eyre Coote, comme major général, blessèrent tellement cet ancien officier, qu'il retourna immédiatement en Angleterre.

Cependant le nabab, qui guerroyait toujours, venait de se lancer dans une expédition nouvelle contre les Maravars (mai 1773). Il s'empara de l'un et de l'autre sans trop de difficulté tant qu'il n'eut affaire qu'aux troupes et aux forteresses ; mais quand il voulut prendre possession du pays, c'est-à-dire percevoir l'impôt, il s'y prit de telle manière que la population entière se révolta. Les campagnes soulevées

lui firent une guerre de buis
dévorait son armée. Pressé, h
un ennemi pour ainsi dire i
et qu'il ne pouvait saisir null
s'en vengea sur le sol, et se
plaisir de dévaster ces plaine
pouvait forcer à contribuer.
pédition d'un si mince profit
nait naturellement sur le raja
jore. La Compagnie, qui sent
avait traité ce dernier de faç
faire un ennemi irréconcilia
allié de tous ses ennemis,
Mysoriens ou Mahrattes, c
était d'une sage politique d
rien ménager et d'en finir
coup avec lui. Elle entra don
vues de Mohammed-Ali. T
bien avertie par le tour que
med-Ali lui avait joué dans l
expédition, elle sut s'en g
s'en dédommager tout à la fo
pulant comme condition de
cours, que le nabab ferait l
celle-ci, et qu'il prendrait à
l'entretien de 10,000 cipaye
de 7,000 qu'il soldait jusque
cé par ces préparatifs, le ra
une lettre d'humbles remont
appela à la justice de la prés
son humanité en faveur des
reux que cette guerre allait
affamer. Mais il eut beau mo
avait rempli au delà de se
ments envers le nabab, et qu
fourni aucun prétexte à cette
inique, la dernière heure de
voir avait sonné. Le 16 s
(1773), après un mois de si
jore fut pris, le rajah et sa fa
prisonniers. On profita de c
sion pour enlever Nagore au
dais. Le nabab prétendait, pou
cet acte, qu'ils avaient four
cours au rajah de Tanjore ; le
alléguaient que Nagore, fais
du Carnatique, le rajah, de qu
landais avaient acheté cette vil
pas le droit d'aliéner une parti
ritoire qu'il ne tenait qu'à tit
sal du nabab. Il est assez curi
dans ce partage des griefs à fai
le nabab se soit déchargé su
glais du soin de produire celu

jue les Anglais aient osé
)it d'agression sur un
:oncernait pas, et que le
:ssé avait la pudeur de
ı avant. Les Hollandais,
ı Nagore en échange de
ε prêtées au rajah, per-
ır argent et leur gage;
t en protestant contre
ınt ils étaient victimes.
garnison dans ses con-

sans raison que Moham-
u'il méditait son avant-
ıe sur Tanjore, avait
e invasion de Mahrat-
r suprême confié chez
ı rajah était tombé tout
nains d'un premier mi-
:hwah, qui ne laissait
que l'existence. Avec le
uissance du peschwah
ellement qu'elle devint
té de celle du rajah, et
neté passa tout entière
. Il avait au-dessous de
le huit autres ministres
i se partageaient le gou-
s son autorité. Le der-
ıwahs mourut en 1761.
: fils, Madhou-Rao et
ıcore mineurs. Leur on-
ıao, plus souvent nom-
)rit le pouvoir pendant
eut beaucoup de peine
ıs les troubles que cette
aître. Le conseil des
ıt même à le faire jeter
ɔis le jeune peschwah
qui mourut en 1772, le
t sa mort et lui donna
frère Narrain-Rao. Les
encèrent : Ragobah fut
nné, le jeune peschwah
ıgobah, pour la seconde
son, fut fait peschwah
ınt de son neveu. Son
fut pas plus affermie;
l n'eut de ressource que
une nombreuse armée.
)utenir la dépense il dut
ımpagne pour lever des
jets menaçaient d'abord
nposa avec lui, puis le

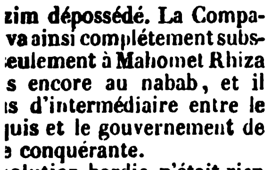
nabab d'Arcot : c'est alors que Mohammed-Ali conçut des inquiétudes fondées. Toutefois l'orage fut détourné par une armée que les ministres avaient levée, et qui ne laissa pas à Ragobah le temps d'en finir avec le Carnatique, ni même d'arriver jusque-là. Forcé de retourner sur ses pas, il dissipa assez facilement cette armée ennemie; mais la sienne se laissa dissoudre par les intrigues et l'argent des ministres, et il fut réduit à se réfugier dans le Guzerat.

La présidence de Bombay, tenue fort à l'étroit par les Mahrattes, qui ne lui avaient guère permis de sortir de son île, était jalouse aussi d'étendre son territoire ; elle convoitait surtout l'île de Salsette, qui lui est contiguë, et Bassein, qui touche à Salsette sur le continent. La situation difficile du peschwah lui parut une occasion favorable de se faire céder ces deux points. Elle s'y hâta d'autant plus, que les Hollandais, de leur côté, faisaient des préparatifs pour y rentrer à force ouverte. En conséquence, au mois de décembre 1774, ses troupes entrèrent dans l'île de Salsette et emportèrent d'assaut le principal fort. Ragobah n'était pas encore alors en fuite dans le Guzerat, et les Anglais, protestant de l'intention où ils étaient de ne point rester dans Salsette sans sa volonté, se bornaient à lui présenter leur expédition comme une mesure purement défensive. Plus tard, quand l'état de ses affaires parut désespéré, les Anglais lui offrirent leur secours, qu'il fut heureux d'accepter au prix de la cession de Salsette et de Bassein. Il renonçait en même temps au tribut que la présidence payait aux Mahrattes pour les États du nabab de Broach, qu'elle avait récemment dépossédé et remplacé par un autre nabab. Toutes ces concessions montaient à une valeur annuelle de 22 lacs de roupies. Ainsi occupé à une guerre toute personnelle, le peschwah ne pouvait rien entreprendre contre le Carnatique; mais, d'un autre côté, la Compagnie, en épousant sa cause, se trouvait engagée dans une guerre avec les Mahrattes, et cette guerre, bien que

concentrée au nord et sur la côte de Malabar, pouvait devenir menaçante pour le sud et la côte opposée, si les ministres étaient les plus forts.

La politique de la présidence de Bombay devait être plus tard désavouée par la présidence suprême de Madras, où nous allons rencontrer Warren Hastings. Dès avant l'acte du parlement qui le nomma gouverneur général, Warren Hastings avait déjà rempli la dignité de président en remplacement de Cartier (13 avril 1772). Né à Churchill, dans le comté d'Oxford, en 1732, il avait, à l'âge de dix-neuf ans, débuté comme Clive dans les fonctions de simple écrivain au service de la Compagnie. Il se fit remarquer par ses talents dans la secrétairerie de Cohimbazar; plus tard, au milieu des demêlés de Surajah Doulah et de la présidence, employé comme négociateur, il se tira avec habileté des missions qui lui furent confiées. Comme Clive encore, il passa des fonctions civiles aux fonctions militaires, et revint des camps au cabinet. En 1759, il fut nommé résident à Mourshadabad. Durant toutes les périodes de sa vie, il eut à remplir de nombreuses et délicates missions, et prit part à tous les grands événements dont le Bengale fut le théâtre. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de se livrer à une étude approfondie de la langue, des mœurs, de la religion et des lois indoues. On a de lui sur ces matières un ouvrage publié en 1767, et qui a contribué puissamment à frayer la route de ces recherches difficiles aux savants qui sont venus après lui. La cour des directeurs, mise à même de l'apprécier pendant un voyage qu'il fit en Europe, le renvoya dans l'Inde avec le titre de membre du conseil du fort Saint-George (Madras). De là il retourna au Bengale comme membre du conseil de Calcutta. Sous la présidence de Vansittart il fut d'abord de la majorité qui résista à l'opposition systématique, et, plus tard, quand cette majorité eut été dissoute, comme nous l'avons vu, il continua à défendre le gouvernement contre le mauvais vouloir de la majorité nouvelle; des grandes mesures si ju utiles par lesquelles Vansitt vainement de remédier aux rent pour appui deux voix s la sienne et celle de Warren C'est ainsi que se manife moment l'esprit qu'il devai plus tard dans sa propre a tion.

On a vu, dans les derniers é du Bengale, la Compagnie décidément de tout le pouv de la diwanie, qu'elle avait fois refusée. Dans le premi toutefois, la Compagnie, tenant pour elle le titre de délégua les fonctions à de nes, dont l'un, Mahomet R eut pour résidence Moursh l'autre, Shitabroy, fut étab L'administration de ces fo res ne fut qu'un long dés 1769, Véreltz, qui avait Clive, crut devoir nommer teurs du revenu. Répandu provinces, ils étaient charg veiller la perception de l' eux-mêmes étaient soumis à lance de deux conseils, q leur siége dans les capitale pour résidence aux naïbs di cette mesure ne produisit p bien qu'on en attendait, et directeurs finit par prendre trême, en décidant que la exercerait par elle-même le qu'elle avait jusque-là délég à-dire qu'après avoir pris l elle se faisait elle-même di office se trouvait attachée qualité, celle de naïb nazim prenait, outre le peu de po avaient été laissés au nabab butions tout à fait domesti mi ces dernières, il en ét Compagnie ne pouvait reten par exemple, la tutelle du je et l'administration des reve vés à ses dépenses person donna la tutelle à Munny B conde femme de Mir-Jaffier adjoignit pour l'intendance le fils de Nuncomar, conse



zim dépossédé. La Compa-
va ainsi complétement subs-
eulement à Mahomet Rhiza
s encore au nabab, et il
is d'intermédiaire entre le
juis et le gouvernement de
conquérante.
olution hardie n'était rien
n système nouveau d'orga-
ancière et judiciaire, une
ion civile tout entière à
ut Warren Hastings qui ac-
grand travail. Le zemindar,
ir du revenu, était en effet
ge criminel et le juge civil
soumis à sa perception.
ix pouvoirs de l'agent fis-
atteindre du même coup
on de la justice; et comme
e le délégué du diwan, juge
même temps que fermier
n supprimant le diwan on
pays sans juges. Dans cha-
uveaux districts financiers
rganisés, Warren Hastings
ux cours : l'une pour le
housdary-adaulut), l'autre
il (mofussul-diwany-adau-
jugeaient en premier res-
appels étaient portés de-
cours centrales siégeant au
uvernement, et partageant
attributions entre le civil et
Les affaires dont l'impor-
édait pas 6 roupies étaient
le principal fermier du vil-
evenait ainsi une sorte de
. Suivant les anciens usa-
rt de toute propriété en li-
naitaux juges. Warren Has-
cet impôt, en même temps
voir discrétionnaire exercé
icier sur le débiteur. Quant
tion de l'impôt, s'il fut fa-
endre un peu plus distincte
istration de la justice, il
isé de lui trouver tout d'a-
solution satisfaisante. La
ans l'Inde était concentrée
dans les mains du chef de
qui est chez nous l'impôt,
ue le revenu de la terre,
appartenait intégralement
equel ne laissait au ryot ou cultivateur que ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance et pour les semailles de l'année suivante. C'est à ces termes bien simples que se réduisait en droit tout le mécanisme de la constitution civile du pays. En fait, l'Inde présente à cet égard un phénomène singulier et probablement unique, qui est la constitution de son village. Le mot municipe, qui implique une idée de franchises, de priviléges locaux, ne saurait aucunement s'appliquer à cette institution. Elle ne résulte pas, en effet, d'un ensemble de droits exclusifs consacrés par la loi écrite; elle est un simple fait né de la nécessité, cimenté par l'habitude, et qui n'a d'autre garantie que l'inexpugnable rempart des mœurs. Le municipe crée un petit État dans l'État, une petite patrie dans la grande. Pour l'Indou, cette dernière n'existe pas; il l'abandonne avec indifférence au premier conquérant venu; il laisse passer au-dessus de sa tête les révolutions politiques qui bouleversent l'histoire de l'empire, dont le sort n'est lié au sien que par un seul fil, l'impôt. Or comme cet impôt se payera toujours, quel que soit le souverain, Patan, Mogol, Anglais, peu importe au ryot de savoir à qui il le paye. Ce qui lui importe bien autrement, ce qui est sa véritable, sa seule patrie, c'est son village qui fournit à tous ses besoins, qui administre tous ses intérêts, qui enveloppe sa vie par tous les points, et demeure seul immuable au milieu des convulsions qui disloquent l'empire ou qui en changent la tête. L'empereur tombe, mais ce n'est pas lui qui a donné au village son *potail* ou maire, administrateur général des intérêts de la communauté; son *tallier* ou juge de paix, qui règle les contestations, punit les délits, protége et escorte les voyageurs d'un village à l'autre; son *tolie*, chargé de la garde et de la mesure des moissons; son *gardien des limites*, chargé de témoigner en tout ce qui les concerne; son *commissaire des eaux*, chargé de les distribuer suivant les besoins de l'agriculture; son *brahme*, qui pourvoit aux besoins de

l'âme, au maintien des croyances, aux cérémonies du culte ; son *maître d'école*, qui instruit les enfants ; son *calender brahme*, qui prédit la pluie ou le beau temps pour les travaux agricoles ; son *forgeron*, son *charpentier*, son *potier*, son *porteur d'eau*, son *gardeur de bétail*, son *médecin*, sa *danseuse*, son *musicien* et son *poëte*, car tel est l'appareil de fonctionnaires qui, abstraction faite du fond même de la population, constituent le village indou. Tout cela appartient au village, tout cela y subsiste, quels que soient les événements du dehors, et avec cela il se suffit à lui-même. Oublié par le pouvoir central, si ce n'est pour les levées d'hommes et d'argent, et habitué à ne point sentir son action dans le reste, le ryot ne songe à lui rien demander, et sa vue ne s'étend jamais par delà son village qui a songé à lui tout fournir.

C'est ainsi que par sa force propre cette institution, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, s'est maintenue immobile dans le mouvement des révolutions et des siècles, et a traversé des milliers d'années et de transformations politiques, prenant une plus grande énergie de cohésion dans la fragilité même des empires dont elle était la base. Cette cohésion qui a rendu indissoluble l'institution du village indou, est d'autant plus merveilleuse, que l'on n'a pas ici le grand ciment de toutes les sociétés humaines, la propriété. Non-seulement le ryot n'était pas le propriétaire de la terre qu'il cultivait, mais il ne l'était même pas de sa récolte. Après l'empereur, qui en prélevait la part qu'il lui plaisait (ordinairement le quart), et à qui seul, à vrai dire, elle appartenait, venaient d'autres gens, dont la part devait être faite avant celle du cultivateur. C'étaient notamment les fonctionnaires dont on vient de voir la nomenclature. La moisson faite restait sur le champ, d'où l'on ne pouvait l'enlever qu'après le partage. Quand on avait fait la part de l'empereur, on divisait le reste en un certain nombre de tas, qui représentaient chacun une valeur de vingt candacas, ou 330 *sirs*, cette den
sure équivalant à une quantité
du poids moyen de 3 kilog
Pour les dieux il était prélev
25 sirs ; pour les brahmes d
(ce qui paraît faire double e
pour l'astrologue, 1 sir chac
les brahmes mendiants, 25 s
le barbier, le potier, le port
et autres hommes de peine
avons énumérés, 2 sirs chac
le mesureur, 4 sirs ; puis ve
derca ou bedeau, le potail,
table, qui prenaient chacun
sirs. Ces quotités demeurai
riables, quelle que fût la gr
tas, pourvu qu'il dépassât 7
qui faisait que certains tas n
taient rien ou ne rapportaien
peu de chose au cultivateur.
prélèvements opérés, on m
nouveau les tas, et alors on
encore sur chaque candaca 1
pour les gardes de nuit du v
sirs et demi pour le comptab
tant pour le potail, qui avaie
leur part fixe sur le premie
ment, et à qui le second lot fo
sorte de casuel ; le fond du
une épaisseur d'un pouce au
terre, était le casuel du cond
eaux. Sur ce qui restait enfi
ryot, l'empereur prélevait
casuel, qui était de 50 pour
dernière moitié formant le p
n'était pas même tout enti
tivateur, qui en abandonnai
100 au zemindar. Ainsi, qu
heureux habitant du village
l'impôt ou revenu fixe du pr
qui était l'empereur, et pour
tribution fixe de tous les fo
res, la part qui lui restait, b
ne fût qu'éventuelle suivar
années étaient plus ou moins
tes, devait subir encore un pr
proportionnel en faveur de
d'entre eux. Grâce à ce syst
nieux, l'impôt ne le lâchait
qu'il n'avait réellement pl
donner. Tels étaient les bien
l'institution du village assur
session au paysan indou ; et n
au milieu des excès ou de l'a

orientaux, qui ne sor-
rence à l'égard de leurs
ır devenir oppressifs,
comparaison tellement
ces hommes doux et
ıe non-seulement elle a
ıvincible pour mainte-
ıent unis dans l'esprit
ıre des Indous les élé-
dont elle est la com-
t que type idéal de so-
:ore pour unir l'homme
ıdissoluble au petit cen-
ı duquel elle le faisait
ge, indestructible dans
adre social, ne l'est pas
agrégation d'hommes.
les violences de toute
sporté et dispersé des
ières qui, aussitôt que
es avaient changé, et
ès plus de vingt ans,
rmer d'elles-mêmes sur
où elles ne possédaient
uvenirs.

ren Hastings ne se pro-
er que le mode de per-
pôt, mode auquel les
nt sans doute peu de
toucher à une coutume
un pareil ensemble de
es n'en était pas moins
fort délicate et qui de-
circonspection. Le di-
le fermier général des
ire, les répartissait en
zemindars, qui, eux-
t divisant leur district
fermiers. Comme tout
au-dessus de la sphère
meurait complétement
rrangements, c'était là
réforme était facile à
ıs commença par abo-
ıib diwan; il supprima
ons récemment créées
du revenu, dont il fit
en leur adjoignant dans
ouvelles un indigène,
diwan. Pour laisser le
aux seuls indigènes, il
banyan ou agent d'un
rendre à ferme aucune
. Les terres durent être affermées à longs baux, c'est-à-dire pour cinq ans; ce qui montre clairement que sous le régime mogol le cultivateur avait à engraisser sur chaque récolte une sangsue nouvelle. On supprima, en outre, une foule de petits impôts qui, sous le nom d'aboabs, étaient prélevés à peu près arbitrairement par les zemindars, ou même par leurs délégués. Un comité, nommé comité de circuit, eut mission dans chaque district de procéder à la location des terres. Cette opération se fit aux enchères. Beaucoup de zemindars se trouvèrent ainsi dépossédés des terres dont ils s'étaient fait une sorte de patrimoine, et que l'exiguïté des offres qu'ils avaient faites avait seule fait mettre aux enchères. On crut toutefois devoir les dédommager, et il leur fut alloué une pension.

Ce système ne réussit pas, et deux ans après il fallut le changer (1774). La machine des enchères avait produit dans les prix un surhaussement, qui ruina les adjudicataires écrasés par des engagements onéreux. Sur bien des points on n'avait pas pris une connaissance suffisante du pays. Les collecteurs européens fonctionnaient d'une manière moins satisfaisante encore que n'avaient fait les indigènes. On les rappela. On établit au centre du gouvernement un comité de cinq membres (deux membres du conseil et trois anciens employés), qui eut le contrôle de tout ce qui touchait au revenu. On répartit en six grandes divisions le territoire des trois provinces (Bengale, Bahar, Orissa), et l'on institua dans chaque chef-lieu un comité ou conseil provincial correspondant avec le comité central, et chargé de décider sur toutes les questions relatives au revenu. Pour éclairer ces conseils, on répandit sur le territoire des commissaires qui avaient mission de faire des recherches, et de rassembler tous les renseignements propres à jeter du jour sur la matière. Les comités provinciaux devaient transmettre ces renseignements au conseil supérieur. Comme on le voit, c'était moins là une organisation définitive que la pierre

l'âme, au maintien des croyances, aux cérémonies du culte ; son *maître d'école*, qui instruit les enfants ; son *calender brahme*, qui prédit la pluie ou le beau temps pour les travaux agricoles ; son *forgeron*, son *charpentier*, son *potier*, son *porteur d'eau*, son *gardeur de bétail*, son *médecin*, sa *danseuse*, son *musicien* et son *poëte*, car tel est l'appareil de fonctionnaires qui, abstraction faite du fond même de la population, constituent le village indou. Tout cela appartient au village, tout cela y subsiste, quels que soient les événements du dehors, et avec cela il se suffit à lui-même. Oublié par le pouvoir central, si ce n'est pour les levées d'hommes et d'argent, et habitué à ne point sentir son action dans le reste, le ryot ne songe à lui rien demander, et sa vue ne s'étend jamais par delà son village qui a songé à lui tout fournir.

C'est ainsi que par sa force propre cette institution, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, s'est maintenue immobile dans le mouvement des revolutions et des siècles, et a traversé des milliers d'années et de transformations politiques, prenant une plus grande énergie de cohésion dans la fragilité même des empires dont elle était la base. Cette cohésion qui a rendu indissoluble l'institution du village indou, est d'autant plus merveilleuse, que l'on n'a pas ici le grand ciment de toutes les sociétés humaines, la propriété. Non-seulement le ryot n'était pas le propriétaire de la terre qu'il cultivait, mais il ne l'était même pas de sa récolte. Après l'empereur, qui en prélevait la part qu'il lui plaisait (ordinairement le quart), et à qui seul, à vrai dire, elle appartenait, venaient d'autres gens, dont la part devait être faite avant celle du cultivateur. C'étaient notamment les fonctionnaires dont on vient de voir la nomenclature. La moisson faite restait sur le champ, d'où l'on ne pouvait l'enlever qu'après le partage. Quand on avait fait la part de l'empereur, on divisait le reste en un certain nombre de tas, qui représentaient chacun une valeur de vingt can-

dacas, ou 330 *sirs*, cette den
sure équivalant à une quantité
du poids moyen de 3 kilo
Pour les dieux il était prélev
25 sirs ; pour les brahmes
(ce qui paraît faire double e
pour l'astrologue, 1 sir chac
les brahmes mendiants, 25 s
le barbier, le potier, le port
et autres hommes de peine
avons énumérés, 2 sirs chac
le mesureur, 4 sirs ; puis ve
derca ou bedeau, le potail,
table, qui prenaient chacun
sirs. Ces quotités demeura
riables, quelle que fût la gr
tas, pourvu qu'il dépassât 7
qui faisait que certains tas n
taient rien ou ne rapportaien
peu de chose au cultivateur.
prélèvements opérés, on m
nouveau les tas, et alors on
encore sur chaque candaca 1
pour les gardes de nuit du v
sirs et demi pour le comptal
tant pour le potail, qui avai
leur part fixe sur le premie
ment, et à qui le second lot fo
sorte de casuel ; le fond du
une épaisseur d'un pouce au-
terre, était le casuel du cond
eaux. Sur ce qui restait enfi
ryot, l'empereur prélevait
casuel, qui était de 50 pour
dernière moitié formant le p
n'était pas même tout enti
tivateur, qui en abandonnai
100 au zemindar. Ainsi, qua
heureux habitant du village
l'impôt ou revenu fixe du pr
qui était l'empereur, et pour
tribution fixe de tous les fo
res, la part qui lui restait, bi
ne fût qu'éventuelle suivan
années étaient plus ou moins
tes, devait subir encore un pr
proportionnel en faveur de
d'entre eux. Grâce à ce syst
nieux, l'impôt ne le lâchait
qu'il n'avait réellement pl
donner. Tels étaient les bien
l'institution du village assur
session au paysan indou ; et m
au milieu des excès ou de l'i

ents orientaux, qui ne sor-
lifférence à l'égard de leurs
pour devenir oppressifs,
par comparaison tellement
à ces hommes doux et
, que non-seulement elle a
e invincible pour mainte-
blement unis dans l'esprit
istoire des Indous les élé-
aits dont elle est la com-
tant que type idéal de so-
encore pour unir l'homme
re indissoluble au petit cen-
sein duquel elle le faisait
illage, indestructible dans
ne cadre social, ne l'est pas
me agrégation d'hommes.
s, les violences de toute
ransporté et dispersé des
entières qui, aussitôt que
ances avaient changé, et
après plus de vingt ans,
reformer d'elles-mêmes sur
rre où elles ne possédaient
s souvenirs.
Warren Hastings ne se pro-
difier que le mode de per-
l'impôt, mode auquel les
vaient sans doute peu de
nir, toucher à une coutume
ans un pareil ensemble de
umes n'en était pas moins
on fort délicate et qui de-
la circonspection. Le di-
tait le fermier général des
mpire, les répartissait en
aux zemindars, qui, eux-
aient divisant leur district
ous-fermiers. Comme tout
ait au-dessus de la sphère
i demeurait complétement
es arrangements, c'était là
la réforme était facile à
tings commença par abo-
e naïb diwan; il supprima
nctions récemment créées
urs du revenu, dont il fit
rs, en leur adjoignant dans
s nouvelles un indigène,
de diwan. Pour laisser le
ert aux seuls indigènes, il
out banyan ou agent d'un
e prendre à ferme aucune
rre. Les terres durent être affermées à longs baux, c'est-à-dire pour cinq ans; ce qui montre clairement que sous le régime mogol le cultivateur avait à engraisser sur chaque récolte une sangsue nouvelle. On supprima, en outre, une foule de petits impôts qui, sous le nom d'aboabs, étaient prélevés à peu près arbitrairement par les zemindars, ou même par leurs délégués. Un comité, nommé comité de circuit, eut mission dans chaque district de procéder à la location des terres. Cette opération se fit aux enchères. Beaucoup de zemindars se trouvèrent ainsi dépossédés des terres dont ils s'étaient fait une sorte de patrimoine, et que l'exiguïté des offres qu'ils avaient faites avait seule fait mettre aux enchères. On crut toutefois devoir les dédommager, et il leur fut alloué une pension.

Ce système ne réussit pas, et deux ans après il fallut le changer (1774). La machine des enchères avait produit dans les prix un surhaussement, qui ruina les adjudicataires écrasés par des engagements onéreux. Sur bien des points on n'avait pas pris une connaissance suffisante du pays. Les collecteurs européens fonctionnaient d'une manière moins satisfaisante encore que n'avaient fait les indigènes. On les rappela. On établit au centre du gouvernement un comité de cinq membres (deux membres du conseil et trois anciens employés), qui eut le contrôle de tout ce qui touchait au revenu. On répartit en six grandes divisions le territoire des trois provinces (Bengale, Bahar, Orissa), et l'on institua dans chaque chef-lieu un comité ou conseil provincial correspondant avec le comité central, et chargé de décider sur toutes les questions relatives au revenu. Pour éclairer ces conseils, on répandit sur le territoire des commissaires qui avaient mission de faire des recherches, et de rassembler tous les renseignements propres à jeter du jour sur la matière. Les comités provinciaux devaient transmettre ces renseignements au conseil supérieur. Comme on le voit, c'était moins là une organisation définitive que la pierre

d'attente d'une organisation nouvelle.

Les premiers travaux de Hastings ne se bornèrent point à ces mesures. Tout en organisant autant qu'il était en lui la justice et les finances de l'Inde, il s'occupait aussi d'améliorer en quelques points ses mœurs. C'est ainsi qu'il s'occupa de l'abolition de l'esclavage et de la suppression de certaines castes vouées par état au vol. Connues dans le Bengale sous le nom de Kallantrous ou Kalla-Bantrous, ces tribus sont répandues dans toute l'Inde. Nous les avons rencontrées au sud dans l'armée de Haider-Ali, dont elles formaient le noyau. Chez les Siks, au nord, elles prennent le nom de Mahar-Khaïs. Partout ces voleurs étaient tolérés, protégés par les princes indigènes, à la condition de payer au collecteur d'impôts une partie de la valeur des objets dérobés. Les villages traitent quelquefois avec eux et se rachètent du *décoit* (c'est le nom qu'on donne à l'industrie que pratiquent les Kallantrous), moyennant une rançon dont le taux ordinaire est d'un quart de roupie et d'une volaille par maison. Malgré cet honneur que leur font les princes et les peuples de les traiter en puissance reconnue, la foi jurée n'est pas tellement obligatoire pour leur conscience de voleurs, qu'ils ne s'exposent quelquefois à compter avec la justice, qui ne les traite que pour ce qu'ils sont et leur fait brutalement couper le nez, le poignet ou les oreilles. C'est avec orgueil qu'après ces sortes de mésaventures ils étalent les cicatrices qu'elles leur ont laissées. Ces voleurs déploient dans leur carrière une adresse inouïe, une grande cruauté et un courage qui résiste à toutes les tortures.

Hastings, dont les prédécesseurs avaient déjà établi une pénalité très-rigoureuse contre les Kallantrous, institua en leur honneur une magistrature et une milice spéciales. L'esclavage, qu'il avait aboli en interdisant pour l'avenir toute vente d'enfant ou d'adulte non déjà esclave, fut maintenu contre les Kallantrous. Tout homme de cette caste arrêté pour un délit déterminé était pendu sur les lieux mêmes ; sa famille devenait esclave. L
Calcutta dut aussi au gou
grandes et indispensables t

Quoique l'administratio
Hastings ait été moins guer
ganisatrice, cependant les
militaires n'ont point ma
travaux pacifiques. Les M
vieux peuple indigène, ref
fois dans les montagnes pa
musulmane, ne laissaient p
pit à la caducité de l'empir
Timour. L'alliance que le
usurpateurs nouveaux, a
avec le nabab d'Oude, de
de l'empire mogol, les rame
sur cette frontière. Le bes
déterminait aussi la présid
pour son compte, ou co
liaire, des expéditions do
rait tirer quelque profit. Il
même à vendre ce qui ne l
nait pas, témoin les provi
rah et d'Allahabad, qui, g
un traité à l'empereur, puis
celui-ci aux Mahrattes, fu
tôt, sous prétexte qu'il ne l
dées que par contrainte, m
sous la protection des An
quels, moyennant une sti
50 lacs de roupies, s'enga
livrer, non aux Mahratte
pereur, mais au vizir de l
au nabab d'Oude.

Une invasion de Rohill
États du vizir vint suspend
ce traité. Fyzoulla-Khan,
battu dans plusieurs renco
74) par le vizir et par les A
réduit à demander la paix. V
temps, les Anglais étendai
traité leur puissance au n
cutta. En 1772, le rajah de
de Coutch-Bahar, tourme
voisins du Boutan, et mine
poser à la présidence de
protection de son État ave
des revenus, à la conditio
délivrerait des vexations q
saient endurer les Boutané
position fut acceptée, et une
envoyée dans le Boutan res
les conditions du traité, q
lama, chef religieux et seig

ıtan, crut devoir interpo-
ation en faveur de son vas-
uivit une négociation, qui
pour la première fois des
s le Thibet. Le traité rela-
rre fut conclu le 25 avril
Warren Hastings voulut
ofit cet incident pour nouer
oet des relations commer-
l envoya au teshou-lama
représentant du dah-lama
ur) une ambassade char-
nts. Le P. d'Andrada, jé-
ais, était le seul Européen
ût jusque-là, avec ses com-
ssionnaires, pénétré dans
acrées du lama, en 1625.
'ambassadeur anglais, eut
suite l'avantage d'être le
xplorer ce pays si neuf et
La mort ne lui a pas laissé
mettre en ordre les notes
it rapportées; mais on a
ses papiers des fragments
publiés d'une manière as-
par M. Stewart, dans les
ns philosophiques et dans
egister (1778), et par
d dans un *Essai sur l'his-*
ligion, etc., des Hindous.
relation plus complète et
sante a été publiée dans les
earches, par M. Turner,
it une mission à remplir en

ont été les travaux de War-
gs comme gouverneur des
e Bengale, Bahar et Oris-
l reçut l'acte du parlement
érait *à novo* ces pouvoirs
ait à toutes les possessions
ns l'Inde. Le 21 septembre
néral Clavering, le colonel
M. Francis, que le même
ommés, arrivèrent à Ma-
octobre à Calcutta; le 20,
gouvernement entrait en
ans ce court intervalle et
premiere séance du con-
sion s'y était mise. La se-
e manifesta une hostilité
bientôt le conflit s'enve-
ent, que l'un des partis ne
u'à empiéter sur les pou-
voirs de l'autre, il y eut dans l'Inde comme deux gouvernements uniquement appliqués à se paralyser ou à s'entre-détruire. Ainsi, tandis que Warren Hastings refusait la communication de sa correspondance diplomatique ou administrative à la majorité opposante qui la réclamait, cette même majorité destituait les fonctionnaires nommés par le gouverneur général, en nommait d'autres, et minutait leurs instructions. Le gouverneur ajournait le conseil, le conseil se déclarait en permanence et retenait toutes les affaires; il décrétait qu'à l'avenir cette correspondance, qu'on lui avait refusée, serait adressée au conseil et non au gouverneur. L'armée était en campagne contre les Rohillas; il votait le rappel immédiat des troupes en quelque état que fussent les opérations de la guerre. Par grand bonheur, au moment où on rédigeait les dépêches qui contenaient cet ordre insensé, Fyzoulla Khan était réduit à traiter, et la nouvelle en arriva avant l'expédition des dépêches. Elles n'en furent pas moins envoyées telles quelles, le conseil tenant plus sans doute à manifester l'esprit dont il était animé qu'à ajuster sa conduite aux circonstances. Non content de violer les traités conclus par Hastings, de bouleverser son administration, le conseil s'oublia jusqu'à vouloir donner le scandale d'une enquête contre le chef du gouvernement. L'animosité en était venue à ce point de ne pouvoir plus supporter le masque du seul intérêt public, et à rejeter le caractère d'opposition politique, pour prendre ouvertement celui d'une haine toute personnelle.

Au commencement de 1775, le nabab d'Oude mourut. Le progrès des armes et de la puissance anglaises, en transportant sur cette frontière toutes les grandes questions qu'avait à résoudre la politique du moment, donnait à ce personnage une haute importance. Son fils lui succéda sous le nom d'Asoff al-Doulah. Le résident anglais auprès de cette cour était alors celui que le conseil avait envoyé en remplacement de M. Middleton, agent

de Warren Hastings. Ce nouveau résident, M. Bristow, conclut avec le jeune nabab un arrangement qui le confirmait dans la possession des provinces de Corah et d'Allahabad, mais qui lui arrachait en échange la cession du territoire de Bénarès, et lui imposait un surcroît considérable de charges pour l'entretien de la 3[e] brigade des troupes de la Compagnie. Ainsi on lui vendait son légitime héritage et on lui faisait payer de nouveau ce que son père avait déjà payé. C'était faire un beau rôle à Warren Hastings que de lui donner à défendre à la fois la faiblesse opprimée, la justice outragée et la foi des traités foulée aux pieds. Mais trois autres affaires vinrent rendre aux trois membres opposants leur rôle d'accusateurs. Dans l'une, il s'agissait de malversations et de concussions reprochées au gouverneur par la ranna de Burdwan, veuve du dernier rajah de ce district, et tutrice du jeune rajah son fils. Dans l'autre, une inculpation de même nature était portée contre Warren Hastings, accusé de prélever, sur les 72,000 roupies allouées au phousdar d'Hougley, 36,000 roupies pour lui-même et 4,000 pour son banyan. L'indigène qui portait cette accusation, s'engageait à remplir les mêmes fonctions au prix des 32,000 roupies qui restaient au phousdar actuel, et de soulager ainsi le trésor de la Compagnie de tout ce qui passait dans les mains du gouverneur général. La troisième affaire reposait sur une collusion prétendue entre Hastings et Munny Begum, mère et tutrice du dernier successeur de Mir-Jaffier. Dans les comptes de l'administration de la Begum, une somme de près d'un million de roupies qu'elle avait perçues ne se trouvait portée sur aucun état de dépense. Sur ce chiffre on accusait M. Hastings et M. Middleton d'avoir reçu chacun 150,000 roupies. Malgré les protestations souvent réitérées de Hastings que jamais il ne permettrait qu'on le fît paraître en accusé devant un conseil qu'il présidait, on appela dans le conseil un indigène qui avait à témoigner sur les faits dénoncés. C'é-

tait ce même Nuncomar q
phousdar de Hougley, et do
Hastings s'était servi contr
Rhiza Khan. Ainsi mis en
son accusateur, le gouvern
le conseil dissous, et quitta
de la présidence qui était d
lui une sellette d'accusé.
qui jouait auprès de lui le
que lui-même avait joué
Vansittart, le suivit. Ainsi
même, l'opposition, qui
aguerrie à cette situatio
néanmoins le conseil bien
ment assemblé, entendit N
vota, conformément à ses
que le gouverneur était co
faits à lui imputés. Malhe
pour lui, le dénonciateur
n'était pas tellement pur qu
lant dans les arcanes de c
on n'en pût exhumer une
de faux, qui, jointe à celle d
tion contre le gouverneur
conduisit devant la cour de
sur le verdict d'un jury an
condamné à être pendu. C
tion ne rétablit point l'har
le conseil, mais elle coupa
tactique qui, pour perdre
gouvernement, allait évoqu
les points du territoire des
propres à ruiner la cons
l'autorité du gouverneur g
essaya pourtant encore de l
pour une sorte de trahiso
mône de 100 roupies faite
tings à l'envoyé d'un prin
des Anglais et proscrit, qui
faire valoir quelques réclan
près du gouvernement. L
de ce wackel à Calcutta, e
gnage d'intérêt que lui a
Hastings, étaient, au dire
Monson, une preuve de
avec un ennemi de la pui
glaise. Warren Hastings
dire que, devant une pare
tion, il lui paraîtrait inco
répondre. Ainsi finirent c
nations dans lesquelles l'o
toujours blâmable, quant à
et à la malignité des intenti
pas toujours absolument to

des imputations qu'elle
: de même que Clive sur
de son jaghire, Warren
ait prise sur lui par ses
: la Munny Begum, dont
, et dont il avoua ensuite
oupies, prétendant alors
es comme frais de voya-
me présent. Quant à l'af-
000 roupies du phousdar
e n'a jamais été complé-
:ie; mais cette obscurité
'a un préjugé peu favo-
gouverneur général.
traité qu'elle avait passé
, le 6 mars 1775, la pré-
mbay mit en mouvement
2.500 hommes, qui,
mandement du colonel
gnit Ragobah auprès de
l'armée se dirigea vers
ré des trahisons qui ou-
emi les lignes de l'armée
oremière rencontre fut
l'insubordination qui se
is les troupes de Ragobah
le solde, ne gâta pas tel-
aires, qu'il n'attirât dans
lusieurs chefs et rajahs.
en donnant leur adhé-
sions qu'il avait faites
pportèrent en outre de
dont on pouvait se pas-
re. Le repos forcé qu'a-
mutinerie des troupes,
si fructueusement em-
ouveaux renforts d'hom-
ent mirent l'armée en
prendre énergiquement
ndant qu'elle attendait
ison des pluies, des dé-
cutta vinrent enjoindre
e de Bombay de retenir
' immédiatement les se-
mettait à la disposition
a menaçant de révoquer
oirs qu'elle exerçait, et
entre les mains du gou-
ntral, si elle hésitait à
s dépêches envoyées aux
rattes désavouaient la
: par le conseil de Bom-
ient nulles et sans auto-
: résolutions qu'il avait

prises dans cette affaire. En même temps un plénipotentiaire, qu'on accréditait à Pounah, était chargé de traiter avec les ministres au nom du conseil suprême, et d'obtenir d'eux ce que la présidence de Bombay avait déjà obtenu de ses alliés : l'île de Salsette et Bassein. Mais comme on ne pouvait prévoir de Calcutta où en seraient les affaires de Ragobah, lorsque le plénipotentiaire, M. Upton, arriverait dans la capitale de l'empire mahratte, cet envoyé portait en même temps des lettres de crédit pour le Peschwah, et des instructions analogues à la circonstance, pour le cas où il le trouverait vainqueur et maître de Pounah. C'était un luxe de prudence, car on ne comptait guère à Calcutta sur cette éventualité. Et en effet, quand M. Upton arriva à Pounah, Ragobah était encore sur la Nerbudda. Mais, par cette sage précaution, le conseil suprême se tenait prêt à tout événement, et, dans l'un ou dans l'autre cas, son action se trouvait substituée à celle du conseil de Bombay. Toutefois il était un troisième point qu'on n'avait point prévu. C'était celui où Ragobah, sans être décidément vainqueur, aurait su rendre son parti tellement respectable et mettre si bien les chances de son côté, qu'il y eût peu de profit à se compromettre dans l'alliance de ses ennemis. M. Upton, approvisionné d'instructions pour les autres cas, en manquait pour celui-ci, qui fut précisément celui qui se réalisa. Son rôle à Pounah fut assez embarrassé, et certaines clauses de ses instructions n'étaient pas faites pour le rendre plus facile. Tout en désavouant et en annulant, par le seul fait d'une alliance en sens contraire, le traité conclu entre la présidence de Bombay et Ragobah, le conseil suprême retenait les avantages stipulés par ce traité, c'est-à-dire la cession de Salsette et des autres districts cédés par le nabab de Broach. Ce fut un grand travail pour M. Upton, que d'avoir à faire comprendre aux brahmes ministres, comment le même gouvernement, qui condamnait solennellement la guerre et invalidait tous les actes qui

l'avaient soulevée ou entretenue, pouvait en déclarer les profits bien et dûment acquis pour lui. Dans cette entreprise, assez ingrate en effet, le plénipotentiaire ne réussit qu'à persuader aux ministres que s'il suivait ses instructions en venant arrêter la guerre, il prenait sur lui tout le reste. Il était bien vrai cependant que le contre-sens qui choquait si fortement la logique des Mahrattes, n'avait pas scandalisé au même point la raison des membres du conseil suprême, et qu'il avait même eu la puissance d'y rallier pour la première fois l'unanimité. Toutefois, lorsque l'on apprit à Calcutta le succès des armes et des négociations de Ragobah dès son entrée en campagne, Hastings revint sur son premier avis, ce qui réveilla contre lui les violentes attaques des opposants. Mais ceux-ci devaient eux-mêmes se contredire, et plus d'une fois, dans cette affaire. M. Upton avait trouvé la cause des ministres bien chancelante et leur gouvernement d'une désespérante faiblesse. On lisait dans une de ses lettres : « Si trois ou quatre compagnies d'Européens, un petit détachement d'artillerie et deux ou trois bataillons de cipayes étaient embarqués au Bengale pour Bombay, nous pourrions bientôt dicter nous-mêmes la paix aux conditions qui nous conviendraient. » Ces conditions étaient celles que les Mahrattes s'obstinaient à ne point comprendre. Comme le conseil ne s'obstinait pas moins à les maintenir, il fut bientôt décidé qu'on embrasserait le parti de Ragobah, et que l'on se mettrait aussitôt en mesure de pousser énergiquement la guerre, et d'en finir d'un seul coup. La politique de la présidence de Bombay, si hautement répudiée, triomphait donc avec éclat. Mais ce triomphe ne devait pas non plus être de longue durée. Tout s'arrangea finalement par un traité où Ragobah était décidément sacrifié, son armée licenciée, et où les Mahrattes, moyennant la cession définitive de Salsette et l'abandon du tribut qu'ils prélevaient encore sur Baroach, obtinrent des Anglais la renonciation à leurs

prétentions sur Bassein, e
sion du Guzerat, *s'il étai*
Futty Singh le leur eût e
avoir le droit. Une pens
lacs de roupies et un co
chevaux étaient accordés
qui, déclarant ne vouloir
se soumettre à ce traité
asile à Bombay. Mais les
clamèrent si vivement
marque de protection
l'objet, que, dans la craint
commencer la guerre, le
prême condamna l'offre
été faite, et le bannit de t
sessions anglaises. Le
retira à Surate, suivi
200 soldats fidèles à sa.
conseil de Bombay protes
énergiquement contre ce
me contraire à la réputat
neur et aux intérêts de la
Néanmoins, après de lo
tions, les signatures fure
(1776), ce qui ne mit
aux vicissitudes de cette
ren Hastings, dans un m
rédigea pendant sa traver
en 1785, n'en parle que c
dispute de peu d'import
gouvernement de Bomb
nistration de Pounah, c
petit chef dépendant de
qui s'était attiré le ressen
supérieurs par des actes
tilité. » Cette manière de
choses n'était pas précis
Ragobah, héritier d'un p
dépendait pas des Mahrat
quel les Mahrattes étai
n'était pas un petit ch
contre ses supérieurs, m
chef luttant, comme War
lui-même, contre un cons

Au commencement de
vante (1777), et avant q
clauses du traité eût été e
rivée à Pounah d'un a
nommé Saint-Lubin vi
ombrages à la présidence
Elle usa des plus vives
près de la cour suprême
ger à ... la cause
Les soll ... tudes de la p

ient pas sans fondement.
de prévoir dès lors une
aine entre la France et
et la présence d'un agent
cour mahratte devenait
en pareille conjoncture.
rorable qu'il avait reçu
turellement la politique
servir contre cette coa-
ıte des projets d'un pré-
le avait sous la main. En
une partie des ministres
mpait avec le reste du
déclarait pour Ragobah.
de Bombay se disposa à
es nouvelles arrivèrent à
s y produisirent l'effet
manifester la division
rofonde qui séparait les
gouvernement. L'oppo-
illégale, injuste et impo-
duite de la présidence de
ren Hastings au contraire
torisée par les circons-
tement équitable et par-
itique. En conséquence,
à la soutenir. Un petit
fut dirigé sur Bombay
èrement sous les ordres
idence. En même temps
à former une alliance
de Bérar. Le parti an-
agobah était en ce mo-
ort à Pounah. Mais bien-
tion d'un autre rajah
dadji Scindiah, rendit la
e au parti français, qui
n les principaux de ses
uillet 1778). Les circons-
ent. On fit un traité avec
lui avança une somme
et au mois de décembre
mée de 4,500 hommes se
ouvement. Les Anglais
es crêtes des Ghauts et
sur Pounah au milieu de
d'une population qu'ils
à voir se soulever en
e 9 janvier, ils n'étaient
ques lieues de la capitale
ée, qui jusque-là s'était
harceler, leur barrait le
obstacle facile à prévoir
rvu des gens q avaient

trop compté ne rencontrer que des renforts. Le conseil de guerre assemblé se prononça pour la retraite immédiate. Dès le lendemain au point du jour, les Mahrattes, enhardis par ce mouvement, se précipitent sur l'armée anglaise, lui tuent 300 hommes, et lui prennent presque tous ses bagages. Le soir du même jour, le commandant en chef ayant déclaré au conseil qu'il ne croyait plus possible de ramener l'armée jusqu'à Bombay, on fit demander aux Mahrattes à quelles conditions ils voudraient traiter. La première condition qu'ils imposèrent (l'extradition de Ragobah) fut acceptée avec une facilité si grande, qu'elle haussa leurs prétentions. Alors ils demandèrent la révision complète du traité du colonel Upton, et la conclusion d'un traité nouveau sur de tout autres bases. Le conseil n'avait point de pouvoirs pour faire et défaire les traités; mais comme les Mahrattes insistaient, et qu'il fallait ou se soumettre ou périr, car le découragement était tel qu'on avait repoussé un plan de retraite proposé par un brave capitaine qui en assumait la responsabilité, les Mahrattes obtinrent des Anglais l'abandon de toutes les acquisitions de territoires que ceux-ci avaient faites dans cette province depuis 1756, la cession de Broach à Scindiah, et deux otages livrés en même temps que Ragobah, en garantie de l'exécution de cette convention. Les officiers civils ou militaires qui l'avaient conclue en trouvèrent à Bombay le juste salaire. Ils furent destitués.

Cependant le corps auxiliaire envoyé de Calcutta, après avoir perdu beaucoup de temps et changé de chef, arrivait en janvier sur le théâtre de la guerre. Il se mit d'abord à la recherche du corps d'armée principal; mais les avis de sa capitulation ayant été interceptés, le colonel Goddart, qui commandait les troupes de Calcutta, ne voyait que mystères dans les lettres qui lui arrivèrent ensuite et qui supposaient la connaissance du contenu de lettres antérieures. Cependant comme il restait clair pour lui que les paquets qu'il avait reçus portaient in-

jonction de se diriger sur Surate, à tout hasard il prit cette direction, sans trop comprendre à quel plan une telle marche pouvait se rapporter, ni où il trouverait sur la route amis ou ennemis. Il y arriva le 30 février, ayant reçu dans l'intervalle une lettre écrite sous la dictée des Mahrattes par le comité qui avait fait la capitulation, et qui à cette faiblesse ajoutait une lâcheté. Dans cette lettre, en effet, les membres du comité ordonnaient au colonel de retourner à Calcutta. Sans même soupçonner le piége tendu par les Mahrattes, le colonel se borna à répondre qu'il allait à Bombay par ordre du conseil suprême et il continua sa route. A Surate, il trouva des pleins pouvoirs pour traiter avec le gouvernement de Pounah. La capitulation était réprouvée par le conseil suprême comme elle l'avait été par le conseil de Bombay; mais Hastings ne repoussait pas l'idée d'un remaniement des traités antérieurs, et le gouvernement consentait à négocier sur des bases nouvelles, dont la première toutefois serait la rupture de l'alliance des Mahrattes avec les Français. Après de longs et inutiles pourparlers, les Mahrattes répondirent à l'ultimatum de Goddart par un autre ultimatum portant la reddition de Ragobah qui avait trouvé moyen de s'évader, et celle de Salsette. C'était une rupture. Goddart fut contrarié d'abord par les membres du conseil de Bombay jaloux de ce nouveau venu, qui s'emparait tout à coup du premier rôle. Cependant, il vint à bout de ces résistances, et put bientôt se mettre en campagne. Il avait reçu, avec le pouvoir de faire la paix ou la guerre, le grade de général. En peu de jours il eut conquis une partie de Guzerat (janvier 1780), et traité avec le rajah de ce pays, Futty Sing, qui lui fournissait en outre un secours de cavalerie. Avec ce renfort, il se retourna brusquement sur Scindiah et Holkar, deux chefs mahrattes qui marchaient contre lui. Après quelques essais de négociations, où cherchait à triompher la finesse indoue, on en vint aux mains. Surpris la nuit, les Mahrattes furent battus et disp
pendant les renforts et les
vaient de toutes parts aux A
gouverneur général tenait s
lier par un traité avec le ra
hud, province montagneuse
les États d'Oude de l'empire
Cette alliance acquise aux A
était une barrière contre le
ses du gouvernement de Po
sitôt qu'ils en eurent conna
Mahrattes fondirent sur le
rajah de Gohud, et s'empar
forteresses. Un détachem
envoyé à son secours en rec
ques-unes, et surtout la cél
resse de Goualior, située a
rocher taillé à pic, et dé
une garnison de 1,000 h
vieux général Eyre Coote a
lui-même que ce serait foli
quer à cette place. Néanm
à l'inébranlable fermeté d
Popham, à la bravoure, à l
l'adresse de ses cipayes, cett
imprenable fut prise d'escal
croyable coup de main frap
rattes d'une telle épouv
s'empressèrent d'évacuer t
Les Anglais restèrent ain
coup maîtres de la provinc
tablirent leur allié.

CHAPITRE XVI

ÉVÉNEMENTS DU CA
GUERRE AVEC HAI

L'esprit de dissension q
à Calcutta et à Pounah att
Madras. M. Pigot, nommé c
baron et pair d'Irlande pou
services qu'il avait rendus
présidence, venait d'être ap
par la cour des directeurs
tions de président qu'il avai
cées. L'expédition de Moh
contre les Marawars et la c
Tanjore n'avaient rencontré
qu'un blâme sévère, et ce fu
ce qui motiva la destitution
dent de Madras, M. Winch
got, nommé pour lui succé
l'Angleterre avec les instru

ves pour le rétablissement
e Tanjore. Toutefois des es-
comme ceux des ministres
eussent pu admirer encore
olitique qui, tout en improu-
erre et en destituant un gou-
our l'avoir faite, en profitait
iller plus sûrement le vain-
semblait protéger. En resti-
ajah sa capitale et ses États,
nie lui imposait la condition
garnison anglaise dans le
njore, et d'en prendre à sa
tretien sur des terres assi-
ette fin; de ne faire aucun
l'agrément des Anglais, et
nir à leurs ennemis aucun
ect ni indirect; de payer au
hammed-Ali, le même tribut
ant, et de lui fournir le
de troupes que demande-
mpagnie. Par ces mesures,
ituaient au rajah que l'om-
voir, la Compagnie, tout en
venger l'injustice dont il
ictime, le rangeait sous sa
etenait en réalité les avan-
lle eût pu tirer de la con-
intérêts de Mohammed-Ali
geaient pas aussi bien de
binaison. Suivant l'habitude
en avait faite, il jeta les
, pria, supplia, menaça, con-
mpagnie par son propre in-
e point rétablir sur le trône
que le nabab eût bien voulu
comme encore redoutable.
t avait toujours été opposé
tions contre Tanjore; il avait
ctions positives pour la res-
mmédiate du rajah. Le na-
t obtenir de lui que des mé-
dans l'accomplissement de
.Un incident d'intérêt privé,
ne créance produite par un
is contre le nabab, souleva
nseil la question de savoir
son, actuellement sur pied
njore, et réclamée comme
s créanciers, appartiendrait
qu'on dépossédait ou au ra-
ré. Par une première réso-
conseil déclara que le rajah,
bli dans la plénitude de ses droits et pouvoirs, il n'y avait lieu à admettre des requêtes semblables. Mais peu de jours après, un membre de la majorité revenant sur cette décision fit passer une motion qui annulait la résolution précédente. Lord Pigot s'en tint à son premier avis. Déjà en opposition avec la majorité dont il était venu renverser la politique en rétablissant le rajah de Tanjore, il ne lui fallait qu'un incident de ce genre pour amener une guerre ouverte; elle éclata en effet. Le colonel Stuart, membre de l'opposition et commandant militaire en second, occupait alors à ce titre la place de Velore, considérée comme le point militaire le plus important de la présidence. Il demanda que ce commandement fût tranféré à Tanjore, poste occupé alors par M. Russel, dévoué à lord Pigot. Ce qui n'était qu'une question toute stratégique ou administrative devint, grâce à cette circonstance, une seconde conquête de Tanjore disputée entre la majorité et la minorité. Toutes les discussions incidentes, qui vinrent s'ajouter à ce débat principal, furent comme autant de rencontres où les partis essayaient leurs forces et poussaient les travaux du siége ou de la défense de Tanjore. Écrasé à coups de votes, le président se retranche derrière une résolution extrême en déclarant nul tout acte de la majorité non revêtu de sa sanction. Celle-ci de son côté nie la nécessité du concours du président, et montant résolûment à l'assaut, rédige les instructions du colonel Stuart, et l'ordre au commandant de Tanjore de remettre le commandement à cet officier supérieur. Déjà deux membres avaient signé, lorsque lord Pigot s'avançant arrache des mains d'un troisième les papiers, qu'il met en pièces. Alors il déclare qu'il a une accusation à porter contre deux membres du conseil. Aux termes de la constitution, tout membre accusé perdait le droit de voter sur le sujet de l'accusation. Cette manœuvre habile partageait le conseil en deux parties désormais égales, mais tranchées par la voix prépondérante du président. Aussitôt la suspension des deux mem-

[illegible]

... Hastings avait ... des directeurs d'accepter ... elle ne préférait le ... les fonctions ... Au moment ... communication, la ... amis de Hasti[illegible]

la guerre contre les Rohillas, e-même résolu de demander rappel du gouverneur géné- assemblée générale des pro- s était venue arrêter l'effet de narche, et l'affaire en était là uelques mois, lorsque survint du gouverneur. Le message ait remplir causa une grande , et ce ne fut pas sans avoir ifié dans toute l'étendue de mes les pouvoirs dont il était à cet égard, que la cour finit garder comme régulièrement la proposition de Hastings. ceptant sa démission, elle lui ur successeur dans le conseil ler, et dans les fonctions de ur général M. Clavering.

is de juin 1777, Warren Has- omme il se rendait au con- it dans le trajet un ordre qui quait pour le même objet et t signé : Clavering, gouver- iéral. Soit que l'état des af- i eût fourni quelque raison de revenir sur sa détermina- rieure, soit qu'il fût piqué au iomphe qu'elle avait procuré nemi, et de la façon un peu dont ce triomphe lui était no- e voulut plus céder le pouvoir. rement non moins brusque in conflit qui faillit devenir re civile. Mais Warren Has- : pour lui un arrêt assez sin- e la cour de justice de Cal- probablement une manifes- : l'esprit public suffisante pour e général Clavering dans la re- ion de son droit. Ce dernier au reste, deux mois après, et Hastings se retrouva une fois en possession de la majorité ivée de M. Wheler lui avait anément enlevée.

ort de lord Pigot avait bien rer l'harmonie dans le conseil as, mais elle n'amena point t l'honnêteté dans le gouver- Lord Pigot, cherchant à mo- i administration sur celle du avait institué aussi un comité it pour régler l'assiette du revenu. Un des premiers actes de son successeur, sir Thomas Rumbold, fut d'abolir ce comité, et d'en déléguer les fonctions aux zemindars. Il passa avec eux tous les marchés directement et sans le contrôle du conseil, qui approuva tout sur parole. Aussi, dès le sixième mois (août 1778), après son arrivée à Madras, il faisait passer à Londres une somme de 45,000 liv. sterl., et dans les deux années qui suivirent, une autre somme de 119,000 livres. La totalité des émoluments et gratifications qu'il avait pu recevoir légitimement dans cet intervalle ne dépassait pas 20,000 liv. Les profits que le président se procura ainsi pendant deux années représentaient presque exactement la redevance annuelle de 5 lacs de roupies, que la Compagnie avait souscrite au profit du nizam Ali, en échange de la cession des Circars du nord, redevance que l'épuisement des finances avait laissé arriérer pendant ces deux mêmes années. Un frère du nizam, rajah du Circar de Guntour, qui après sa mort devait revenir à la Compagnie, entretenait à sa solde un corps de Français, débris de l'armée de Bussy. Le voisinage de ces troupes inquiétait la présidence, qui finit par obtenir du rajah le renvoi des Français et la cession déguisée, il est vrai, mais immédiate du Circar. Aussitôt elle y envoya un corps d'armée pour en prendre possession. Le nizam qui, comme suzerain du Circar, tant qu'il était à son frère, goûtait peu ce démembrement anticipé de ses États, fut bien plus étonné quand l'envoyé anglais, chargé de lui porter des explications sur cet envahissement, lui demanda en outre de renoncer aux 5 lacs de roupies qu'on lui avait accordés comme compensation d'envahissements antérieurs. Son irritation l'emporta à des menaces de guerre.

Sur ces entrefaites, les premiers bruits de la guerre entre la France et l'Angleterre arrivèrent dans l'Inde. Sans attendre la nouvelle officielle, le gouvernement, pour ne point rester en arrière, résolut d'enlever aussitôt tous les établissements français. Chander-

...r. lasulipatam, Karical n'eurent ... temps de fermer leurs ... Pondichery, investi le 8 juillet, ... défense héroïque, et tint jus-... octobre, quoique abandon-... flotte qui, après un combat ... ne n'avait point eu le désa-... quitta la rade et ne reparut ... restait encore Mahé, sur ... de Malabar. Un corps d'expé-... sous les ordres du ... Braithwait, qui y entra sans ... Comme il quittait Madras, ... avait appris l'échec essuyé par ... troupes de Bombay. Aussitôt après ... de Mahé, il marchait au se-... de cette présidence, lorsque la ... de Tellichery lui fit deman-... contre Haïder Ali, dont ... encouru le ressentiment en ... asile à un naïr qu'il voulait ... bien que non auto-... sur Tellichery. Le con-... Madras l'approuva et envoya ... corps au secours de Goddart. ... se trouvait donc enga-... guerre où elle allait avoir ... les Français, les Mahrattes, ... et Haïder.

... qui, malgré ses revers, se re-... plus puissant que jamais, ... après la prise de Pon-... envoyer féliciter la prési-... sur cet événement; ... même temps il s'opposait au ... expédition sur Mahé. Cette ... sur le territoire d'un petit ... et son tributaire, fai-... sorte partie de ses ... on n'eut égard à ces ... il menaça d'envahir le ... et, pour mieux assurer ... menace, se hâta de ... avec Morari Rao, chef ... il disputait quelques

... de Haïder fut précisé-... que les Anglais atta-... grande importance à ... du Circar de ... aiguillonnait à ... de l'arrangement ... Haïder, pour ... était un grief de plus, s'empressa d'envoyer se... troupes dans le Circar, et, ... ment avec Nizam Ali, ... rajah Bazalut Djung à romp... gement qu'il venait de conc... les Anglais. Celui-ci envoya ... détachement qui s'avançait ... ner sur ses pas. Mais la présid... trop d'intérêt à la possession ... de Guntour, qui unissait ... sions du Carnatique à ses ... cars du nord, pour tenir co... velléités du rajah. De plus, ... de passer pour les terres de ... un marché, où les membres ... avaient su, dit-on, stipuler ... rêts. Nizam Ali, qui perda... Circar le seul port (Moutap... eût dans ses États, n'attach... prix moindre à le conserve... donc assez facilement dans ... que Haïder venait de form... Mahrattes.

Au mois de juillet 1780, ... mit enfin en campagne à ... 100,000 hommes, dont 30,... valerie et 20,000 réguliers, ... par des officiers européens, ... de canon servies en partie p... ropéens, en partie par des ... que des officiers anglais avai... peine d'instruire pour les e... service du nabab. Enfin, un ... de 400 Français, commandé ... Lally, neveu du général, ... cette armée formidable. L... France et de Bourbon l'avai... visionnée d'armes et de mu... grande quantité. En un cli... Carnatique fut envahi, dé... cette multitude parfaitemen... organisée et disciplinée. La p... elle-même, lassée des vexatio... faisait endurer la domination ... prit parti pour Haïder, bien ... pandît la dévastation sur son ... Au bout de quinze jours de c... la cavalerie mysorienne pou... des reconnaissances jusqu'... Thomas, et jetait l'épouvante ... dras. Une armée mahratte ... sur les Circars du nord. Celui ... tour était envahi comme le ... que par la cavalerie de Haï...

:aise, qui avait paru devant
ırtait des troupes de débar-
u'elle mettrait à terre à la
ccasion ; enfin, un petit nom-
rs ou petits princes de la
ılabar, s'unissant à Haïder,
: Tellichéry et les autres
s anglaises de l'ouest. La
manquait d'hommes et
En rassemblant toutes ses
elle rappelait même les an-
ers qui avaient quitté le ser-
e pouvait pas opposer à l'en-
de 5,200 hommes sans ca-
e celle du nabab, 10,000
aient passé antérieurement
de Haïder, le reste avait
marcher, faute de paye. Le
llie, qui avait remplacé God-
qui on avait envoyé un ren-
placement de celui du colo-
ait, reçut ordre de rejoindre
s ses forces à Conjeveram ,
dez-vous général. Il devait
septembre (1780), et le gé-
tor Munro, qui prenait le
ment, était venu dès la veille
e. Mais il fut retardé au
ne rivière débordée, et Haï-
occupé au siége d'Arcot, em-
s troupes en toute hâte, vint
retard à profit. Il s'avança
njeveram pour masquer l'ar-
ise, et détachant son fils
ec l'élite de son armée, il
-devant de Baillie. Celui-ci
vait plus qu'à quinze milles
. Attaqué vigoureusement
ı, il reste maître du champ
, mais au prix de pertes si
les, qu'il ne peut plus espé-
chir à force ouverte le court
empêche encore sa jonction.
rti détache pendant la nuit
de son armée au secours de
était une première faute que
ainsi ses forces, au lieu de
en masse sur le point me-
ndant, l'habileté du colonel
commandant du détache-
pa, en changeant de che-
gilance de Haïder. Au point
unro se mit aussi en mou-
bientôt entendant la canon-
nade, il marcha sur le canon. Mais, trompé par ses guides, il perdit du temps. L'erreur reconnue et les guides perfides s'étant évadés, le général ne se laissa plus diriger que par le bruit qui continuait et que l'on entendait toujours, quoique de plus loin. Sir Hector marchait avec confiance, ne doutant pas que les corps réunis de Fletcher et de Baillie n'eussent mis en déroute l'armée de Haïder. Mais bientôt des cipayes blessés, que l'on rencontre sur les chemins, annoncent au contraire que l'armée de Haïder est victorieuse. Quand ces rapports lui ont été plusieurs fois confirmés, Munro ne songe plus qu'à sauver du moins les magasins de l'armée dont toutes les ressources sont concentrées à Conjeveram, et il se retourne sur cette place. Ce fut une autre faute et si grosse que Haïder, lorsqu'il en reçut la nouvelle, se refusait à y croire. En effet, peu s'en était fallu que lui-même, dans l'appréhension où il était de l'arrivée de sir Hector Munro, ne quittât le champ de bataille, et ne songeât à ménager sa retraite. Assuré que l'armée anglaise avait regagné Conjeveram et n'en voulait plus bouger, il ne songea plus qu'à achever une sanglante victoire. A 10 heures du soir, Baillie se remit en mouvement. Six pièces de canon, embusquées par Haïder sur son chemin, portent le ravage dans les rangs. Il continue néanmoins d'avancer et s'empare même de quatre canons. Au point du jour, il apercevait déjà la pagode de Conjeveram. Un nuage de poussière qui s'élève lui fait espérer que sir Hector Munro arrive à son secours. Au contraire, c'était l'armée entière de Haïder qui venait prendre part au combat. Baillie n'en est pas ébranlé. 60 pièces de canon sont mises en batterie sur sa petite troupe et y percent de larges trouées. La cavalerie s'y précipite de tous les côtés; mais, reçue avec une fermeté inébranlable, elle tourbillonne à l'entour, revient à la charge, et se voit repoussée encore. Dans cette situation redoutable, le colonel ose concevoir le projet de prendre l'offensive, et fait un mou-

ɜs forts du Carnati-
nettre en personne
rcot. Après six se-
e ouverte, il entra
ille, et le traitement
: détermina aussitôt
ırt à se rendre. Le
ı s'occupant active-
ı fortifications d'Ar-
même temps d'au-
ıdeswah avait une
ɜ pour les Anglais,
ɜ qui pouvait lui en
er. Mais Velore en
ecte pour lui, parce
ıit les communica-
ɔres États. Ces deux
e défendirent avec
ie. Les assiégeants
ıs une moindre dans
ı surtout, le peu d'é-
ui reposait sur de la
mettait pas d'ouvrir
ırent y suppléer par
ils allaient chercher
ns la plaine sur la-
rocher de Velore.
ı de roche leur fer-
et il fallait employer
aire sauter. Chaque
les assiégeants dans
ır coûtait ainsi des
léanmoins en trois
ıt venus à bout d'é-
es, et avaient déjà
les du fort, lorsque
gne de l'armée an-
ler à tourner toutes
ıté. Sir Eyre Coote
côtes pour observer
e qui voulait tenter
Haïder le suivit sans
ɜt d'assez près quel-
voir s'amuser à ca-
nt. Dans cette suite
:ontre-marches, qui
ın engagement sé-
s s'emparèrent de
d'Ambour, de Thia-
tout le royaume de
fin, un petit échec
miers dans une ten-
de de Chillumbrum,
ıd à engager une ac-

tion décisive. Le souvenir récent de la bataille de Permibacum enflammait le cœur de ses soldats. Ils se croyaient si bien assurés de la victoire, que lorsque les fourrageurs des deux armées se rencontraient, ceux de Mysore cédaient la place aux Anglais, en leur criant : Avancez, avancez, nous nous garderions bien de faire du mal à des prisonniers de Haïder Ali. Il n'en alla pas toutefois ainsi. L'engagement eut lieu près de Porto-Novo, le 1er juillet (1781), et si le succès n'en fut pas complet pour les Anglais restés maîtres du champ de bataille, ils le durent au manque de cavalerie, qui ne leur permit pas d'achever la déroute d'une armée dix fois plus nombreuse que la leur. Haïder, qui avait sauvé son artillerie et ses bagages, eut bientôt rallié ses troupes, et, étant arrivé trop tard pour secourir Trippasour qu'assiégeait Eyre Coote, il alla se poster sur le glorieux champ de bataille qui avait vu la défaite de Baillie, et de là écrivit au général anglais une lettre de défi. Celui-ci, non moins impatient d'en venir aux mains, s'empressa de répondre à cet appel qui rappelait d'autres temps. La position qu'occupait Haïder, déjà forte par elle-même, avait encore été fortifiée par une ligne de retranchements et d'ouvrages de campagne où il avait logé son artillerie. Tous ces ouvages furent successivement emportés par les Anglais, mais sans autre avantage, de sorte que le lendemain Haïder, qui n'avait rien laissé aux mains des ennemis, et qui emmenait son armée en bon ordre, s'attribua comme eux la victoire. Dans un troisième engagement qui eut lieu peu de temps après (27 septembre), il fut plus manifestement battu et ne réussit qu'à empêcher les Anglais de lui couper sa retraite par la route d'Arcot, où il fit passer toute son artillerie, moins un canon qui fut pris. C'était le premier trophée qu'il laissait aux mains des vainqueurs. La bataille de Sholingur eut un autre résultat plus important, celui d'arracher à Haïder la place de Velore, dont la famine l'eût infailliblement rendu maî-

tre en peu de jours, lorsqu'il s'y serait présenté une seconde fois.

Sir Thomas Rumbold, dont la Compagnie était à juste titre mécontente, venait d'être destitué et remplacé par lord Macartney, qui fut le premier gouverneur choisi hors des rangs des employés de la Compagnie. Son arrivée (juin 1781) donna une nouvelle impulsion aux affaires. Il réalisa facilement un emprunt, s'empara des établissements des Hollandais dont il connaissait, avant son départ d'Europe, la rupture avec l'Angleterre. Il proposa la paix à Haïder, et sur le refus de celui-ci, la négocia avec les Mahrattes, de qui il l'achetait à tout prix, puisqu'il consentait à la restitution de Guzerate, Salsette et Bassein. Il compléta l'asservissement de Mohammed-Ali qu'il rendit, comme on avait fait des nababs du Bengale, simple pensionnaire de la Compagnie. Ce trop fidèle et malheureux allié des Anglais, malgré la précaution qu'il venait de prendre d'assurer ses droits par un traité qu'il proposait au gouvernement suprême, dut subir un autre arrangement qui lui faisait expier l'impuissance d'être utile à laquelle il s'était laissé réduire par les conventions antérieures. La Compagnie s'empara de tous ses revenus, s'engageant seulement à en prélever un sixième affecté aux dépenses personnelles du nabab.

La présidence de Calcutta ne souffrait pas d'une moindre penurie que les autres. Les efforts qu'elle avait faits pour venir à leur secours avaient épuisé ses propres ressources, et le conseil avait aussi essayé de faire la paix avec les Mahrattes. Bien que les Anglais consentissent à l'abandon d'une grande partie de leurs conquêtes, les Mahrattes ne voulurent point entendre à ces propositions, et la guerre continua. Goddard s'empara de Bassein et du Concan. Le colonel Carnac, pénétrant dans les États de Scindiah, prit Oujein sa capitale, occupa tout le pays, et obligea le rajah à traiter. En même temps, le détachement qui avait pris Mahé et secouru Tellichéry se trouvait assiégé lui-même dans cette dernière plac
capitaine Abington, ayant r
secours de Bombay, sortit d
battit les ennemis, et, deve
du pays, rétablit dans leur
mitif tous les naïrs que H
dépossédés ou rendus tribut
tôt, la prise de Calicut qu'
(février 1782) établit la prép
anglaise dans le Malabar,
succès de Goddard l'avai
dans le Concan.

La guerre qui relevait ai
sance de la Compagnie, ne r
ses finances. Le manque d'a
avait poussé Warren Hasti
la paix aux Mahrattes, le
des actes moins honorabl
suivis d'actes plus honteux
qui semblent appartenir pl
dustrie d'une bande de bri
la politique du représent
grande puissance civilisée.

Depuis 1764, le rajah d
Bulwant Singh, avait rendu
services aux Anglais dans l
contre le nabab d'Oude, so
son ennemi. En revanche, l
l'avaient protégé contre les
du nabab; ils avaient mêm
les avantages que celui-ci l
s'ils consentaient à lui laiss
deux des forteresses du raj
me protection s'étendit s
Singh, fils de Bulwant Si
assura la succession de son
le nabab souhaitait ardem
dépouiller. Par un arrangem
en 1774, les droits de suzer
le nabab d'Oude possédait
rès, furent même cédés à
gnie. Bénarès est par ex
ville sacrée de l'Inde, sa ca
gieuse. A ce titre, la conqu
mane s'était, pour ainsi di
au pied de ses murs. Le fan
enfants du prophète avait
heurter le fanatisme des se
Brahma, et moyennant un
but, le rajah de Bénarès a
sous la domination mogole,
te d'indépendance, et conse
rogatives les plus essentie
souveraineté. Les Anglais,

[redacted]

substitués aux droits du na-
le, voulurent rétablir cette
eté dans tout son lustre. Ils
ent le droit de justice crimi-
celui de battre monnaie, et
en principe la parfaite indé-
du rajah. Les choses allè-
jusqu'en 1778. Alors, en
la guerre qui venait d'éclater
gleterre et la France, War-
ngs proposa au conseil d'im-
rajah de Bénarès pour une
e 5 lacs de roupies. Après
résistances, Cheyte Singh
à la condition qu'une pa-
ence ne se reproduirait plus.
produisit cependant dès l'an-
ite et encore en 1780; et
résistance du rajah allait
il lui en coûta la première
, et la seconde fois 10,000
ling de plus, pour les frais
nents de troupes que ses ré-
avaient occasionnés. Bien
781, outre la contribution
qui avait passé en coutume,
qu'il fournît à la Compa-
corps de 2,000 cavaliers. Il
udence de débattre encore,
enfin un millier d'hommes,
valerie et moitié infanterie.
fois, Warren Hastings était
mme il l'a écrit lui-même, à
de ce qu'il appelait les fau-
ah, pour venir au secours de
gnie. « En un mot, ajoute-t-
décidé à lui faire acheter
son pardon, ou à tirer de
ins une sévère vengeance. »
urer cette vengeance, le ra-
20 lacs de roupies, on lui en
cinquante, et bientôt le gou-
néral, quittant Calcutta pour
valoir en personne les pré-
e la Compagnie, la conster-
rajah n'eut plus de bornes.
au-devant de Warren Has-
suppliant, et poussa l'humilité
poser son turban aux pieds
neur qui, sans se laisser flé-
inua sa route. En effet, il ne
pas pour lui d'un acte de
de clémence à accomplir,
acte de spoliation à consom-
mer. L'humiliation qui désarme une juste colère, ne pouvait qu'irriter davantage le gouverneur général, en rendant plus odieuses les violences non provoquées qu'il venait exercer et qui n'avaient même plus de prétexte. Le gouverneur général avait tellement besoin, non de réparations et de justice, mais de violences, que, arrivé à Bénarès, où il avait devancé le rajah, il refusa, lorsque celui-ci l'eut rejoint, de lui donner audience, et, pour se délivrer de toute sollicitation, le mit aux arrêts dans son palais, lui retira ses gardes et les remplaça par des cipayes. L'emprisonnement est l'humiliation la plus cruelle qui puisse être infligée à un prince indou. Le peuple ressentit celle-ci, et, ne consultant que sa fureur, se précipita vers le palais. Là, sans chefs, sans armes, il attaque les deux compagnies de cipayes qui l'occupaient, et, à coups de couteaux, à coups de bâton, à coups de pierres, en fait un tel massacre, qu'il en resta à peine quelques-uns. Le jeune rajah avait profité de la confusion pour s'échapper, et pour se réfugier dans une forteresse de l'autre côté du Gange. L'insurrection gagnant de proche en proche, tout le pays fut bientôt en armes. En vain, le rajah protestait-il de sa non-participation à ce soulèvement. Warren Hastings, qui avait besoin de griefs, ne voulut pas le recevoir en grâce. Il se mit donc volontairement dans la nécessité de reconquérir par la force des armes un pays qu'un seul mot du rajah eût apaisé si Hastings l'eût voulu. Réduit à se défendre, Cheyte Singh se vit enlever une à une toutes ses forteresses. Maître de l'insurrection, Hastings rentra à Bénarès, où il se hâta de proclamer amnistie pour tout le monde, excepté pour le rajah, qui seul était innocent de ces troubles, et qui seul avait voulu les arrêter. Un de ses neveux fut nommé à sa place. On imposa au nouveau rajah un tribût annuel de 40 lacs de roupies. On lui ôta le droit de battre monnaie ainsi que la justice criminelle et la police de sa capitale.

Cheyte Singh s'était réfugié à Bid-

gagur, dernière forteresse qui lui restât. On l'y vint assiéger. Mais il n'avait pas jugé à propos d'attendre l'ennemi et il s'était enfui chez le rajah du Bundelcund, laissant sa mère dans le fort. Quand celui-ci fut réduit à capituler, la malheureuse ranna chercha à obtenir pour sa personne quelques conditions favorables. Elle voulait qu'on lui permit d'emporter son argent et ses bijoux. Durement refusée par Hastings, elle demanda que du moins, à sa sortie du fort, on lui épargnât, à elle et à ses femmes, l'opprobre d'une visite personnelle. L'officier anglais qui commandait le siége, un peu honteux du rôle que lui imposaient les instructions de Hastings, prit sur lui d'accorder ce point. Mais ces instructions avaient transpiré dans l'armée, et quand la ranna se présenta aux portes, elle, ses femmes, ses enfants furent, en dépit du commandant, outrageusement dépouillés, fouillés et pillés par la soldatesque. Le gouverneur, pour couvrir l'odieux de son refus aux demandes de la ranna, avait eu l'imprudence de le fonder sur ce que les dépouilles de cette princesse devaient être regardées comme la légitime récompense du soldat. La prise de Bidgagur rapporta en tout une somme de 2,327,813 roupies. Le gouverneur général réclama cette somme. Mais instruit par le gouverneur lui-même, le soldat en avait déjà fait sa légitime récompense, et rien ne la lui put arracher même sous forme de prêt. Or, comme c'était bien là tout ce que possédait le rajah, cette expédition, loin de fournir des ressources nouvelles à la présidence, ne fit qu'accroître sa gêne et ses embarras. Voilà quels en furent les résultats, quant à la question urgente, c'est-à-dire la question d'argent. Quant aux résultats politiques, en sacrifiant, pour lui prendre un argent sur lequel elle n'avait aucun droit, un souverain dont elle avait, plus haut que personne, reconnu et proclamé l'indépendance, un allié qui s'était toujours montré fidèle et dévoué, la Compagnie montra que ni les services rendus, ni les droits les plus

solennels n'étaient une barr
rée contre son audace ou sa
tude, et que les lois divines
maines étaient un vain abri
monstre insatiable, à qui auc
ne coûtait pour assouvir sa

Au reste, on ne tarda p
mieux encore, s'il est possib
Hastings n'avait tiré de sa
tion de Bénarès qu'un surc
penses, ce qui n'était pas fa
minuer l'ardeur qu'il me
chasse de l'argent. Or, ce
de faire donnait la mesure
lutions désespérées qu'il a
pour s'en procurer, et indi
qu'il s'était promis de ne
trer à Calcutta sans y av
La mère et la veuve du der
d'Oude passaient pour être
Indépendamment de nomb
res destinés à soutenir leur
personnelles et la dignité de
Sujah-al-Doulah leur avait la
on, une quantité fabuleuse
Leur fils et petit-fils, le
gnant, était bien loin de
pareille opulence. Écrasé p
gations que lui avaient im
traités avec les Anglais,
chaque jour surchargé d'
nouvelles ; à peine lui re
quoi vivre ; il avait réduit le
de sa maison et de son séra
de ce qu'elles étaient sous
cesseurs, et néanmoins il
endetté de 15 lacs de roupi
mandait à être soulagé d'
des charges que les Anglai
retomber sur lui, et depuis
ses instances étaient vaine
premier moment de l'insur
Bénarès, Warren Hasting
obligé de se réfugier à Chu
attendre des troupes. Le
fita de l'occasion pour se
du gouverneur et lui faire
doléances. Dans cette conf
obtint, chose étonnante
constances, que toutes le
qu'on avait mises à sa solde,
tion de la 3e brigade et d'u
de cipayes, reviendraient à
la présidence; que tous les

[redacted]

ɪmpagnie résidant dans ses
seraient d'être payés par lui;
il reprendrait tous les jaghi-
ui cédés, à la condition de
t titulaires une somme an-
ɪle à celle qu'ils en tiraient.
, qui stipulait une renoncia-
ı droits acquis, dans le même
où la Compagnie mettait un
ɪu et à sang pour lui faire
exigences qu'elle élevait con-
espèce de droit, ce traité
ɔaraître incroyable, s'il n'eût
une clause secrète qui en
ɜxplication. Par cette clause,
s'engageait à livrer aux
ı dépouille de sa mère et de
mère. Cette impiété n'était
ıs le caractère d'Asoff-al-
Elle lui était violemment ar-
ır la main de la nécessité
rren Hastings s'était servi
ıi impitoyablement. Aussi
en fallut venir à l'exécution
cte infâme et parricide, il
ısez quelle était son aversion
rime aussi inique qu'il était
ux qui l'avaient conçu et à
ait profiter furent condam-
ıssumer tout l'odieux. Bien
ât pour prétexte à cette me-
·rétendu appui que les prin-
aient prêté à l'insurrection
s, crime dont on ne trouva
races, et qui d'ailleurs n'in-
que les Anglais, Warren
avait espéré que l'instiga-
aise pourrait rester cachée
: nabab seul se mettrait en
cette intention il avait violé
ı formels de la cour des di-
pour attacher aux pas du
ı résident, que l'opposition
rappelé une fois comme dé-
gouverneur, et que la cour
teurs avait aussi exclu, en
ıt d'une manière expresse le
r que l'opposition lui avait
[algré toutes les obsessions
[iddleton circonvint le nabab
ılgré les commencements de
ures qu'il vint à bout de lui
il fallut enfin que la main
isait cette machine se démas-
quât et parût seule au grand jour. Déjà le résident s'était mis à découvert en entraînant le nabab à Fyzabad, où les princesses avaient leur demeure; mais les victimes ayant refusé de se soumettre, les derniers scrupules furent levés, et l'hypocrisie fit enfin place à la violence. Un détachement anglais se présenta devant Fyzabad avec ordre de l'emporter d'assaut; il y entra sans coup férir. Les palais furent cernés, occupés. On y trouva deux vieillards, eunuques et hommes de confiance des princesses; et pour réduire celles-ci à livrer leurs trésors, on mit les deux vieillards en prison et on leur appliqua la torture. Cet expédient réussit tout d'abord à faire payer l'arriéré de la première année, 1779-80; on prit l'argent et l'on ne rendit pas les eunuques. Sur l'arriéré de 1780-81, la begum mère fut pressée de vouloir bien encore s'exécuter. Elle répondit qu'elle avait livré tout son argent et tout ce qu'elle possédait de plus précieux. Cependant elle offrit encore des joyaux et autres objets de prix. Les Anglais refusèrent dédaigneusement cette bagatelle, et retournant aux eunuques, ils les soumirent au supplice de la faim. Ceux-ci offrirent alors de payer de leurs deniers la somme demandée aux princesses, et donnèrent des billets à un mois de date qui furent acceptés. Les princesses de leur côté livrèrent tout ce qui leur restait en bijoux, en meubles, et même en ustensiles de table. En quelques semaines 12,500,000 francs étaient ainsi entrés dans les coffres de la présidence. Mais le nabab restait encore débiteur d'une somme de 25,000 livres sterling, suivant les eunuques, du double, au dire du résident. Pour solder cette somme, les prisonniers demandèrent leur relâchement, assurant qu'il leur serait impossible de la réaliser si on ne leur laissait la liberté. L'officier chargé de les garder joignit ses instances aux leurs; le résident, déjà tancé par Warren Hastings pour trop de mollesse, fut inflexible; il ordonna même contre eux un redoublement de rigueurs, et poussa la déri-

... menacer de les faire ... ou on leur ferait ... d'autres crimes. Ils ... Lucknow, où ... contre eux l'épreuve ... corporels, c'est-à-dire ... les femmes de la suite des ... l'on avait jusqu'alors res- ... aussi éprouvées par la ... ainsi jusqu'au mois de ... arrestation des eunuques ... de janvier 1782); alors ... trêve à des supplices ... manifestement inutiles; eunu- ... furent rendus à la ... Hastings voulut que cet ordre ... en personne. Les ordres ... avaient toujours été donnés ... nabab. Jamais, chez aucun ... bandits de profession ne se sont ... impudemment de toute jus- ... toute humanité, de toute ... Cet épisode revint d'une ma- ... dans le procès de Has- ...

... le voyage qu'il fit dans les ... supérieures, le gouverneur ... de Scindiah des proposi- ... grâce aux grandes conces- ... que firent les Anglais et à ... des deux partis, abouti- ... une paix générale avec les Mah- ... Les Anglais abandonnaient ... leurs conquêtes, le Guzerat, ... Bassein, le territoire de ... Broach; les Mahrattes en ... promettaient de contraindre ... à rendre toutes les places qu'il ... pendant la dernière guerre, ... ne permettre à aucune nation ... d'élever ou de conserver ... comptoirs sur leurs terres. Tou- ... mettaient pour condition à ... intervention contre Haïder, que ... ne lui feraient plus la ... de légitime défense. ... heureux qu'il fût, per- ... aux forces britanni- ... de faire tête au nou- ... reparaissait dans la lice, ... la France.

... commencement de l'année 1781, ... sortit du port de ... commandement du bailli de Suffren. Elle portait d... des troupes de débarquement... tait un convoi. Vers le mêm... l'Angleterre, en guerre au... Hollande, dirigeait une expé... tre le cap de Bonne-Espér... deux flottes se rencontrère... du cap Vert dans la baie ... Attaqués à l'improviste par ... çais qu'ils n'attendaient pa... glais, quoique plus forts e... perdirent un de leurs ... L'avantage néanmoins re... cis, car les deux flottes éta... ment maltraitées qu'elles ... rèrent comme d'elles-mêm... se retirant et l'autre ne p... poursuivre. Quant aux résu... bataille, ils furent tout à ... des Français, qui mirent l'e... glaise hors d'état de remp... principal de son expédition, ... rent le Cap, où ils arrivè... l'ennemi. Lorsque Suffren, ... cadre avait fait sa jonction ... de l'amiral d'Orves, atteig... de Coromandel, Haïder était ... plus menaçant que jamai... Carnatique. L'amiral se por... sur Madras qu'il espérait su... mais il y trouva neuf vaissea... et ne voulant pas les atta... cette position, les attira ju... de Pondichéry, où il engage... bat promptement interrom... mauvais temps. De là Suffr... dit à Porto Novo où l'attend... envoyés mysoriens qui trait... lui au nom de leur maîtr... quels il remit 2000 hommes ... barqua. Tippou qui, grâce ... Lally, venait de remporter ... lonel Brathwait un avantag... rable et très-disputé, se mit ... la tête de ce renfort. De ... l'amiral Hughes amenant ... corps de débarquement, Suf... nœuvra pendant trois jours ... forcer à accepter la bataille, ... enfin acculé à la côte, lui livr... bat le plus sanglant et le plus ... dont fassent mention les fast... times de l'Inde. Chacune ... flottes en resta si endomma...

[redacted]

t jours elles demeurèrent
: de l'autre sans pouvoir
:ndre. Cependant Tippou
aître de Caddalore, Haïder
ngoly, et battait l'armée
voulait lui prendre Arnec
es approvisionnements et
La situation de la prési-
ait critique. Pour comble
l'amiral Hughes, qui venait
ıp de perdre une grande
incomaly et de livrer un
ıt sanglant, déclara qu'il
ı de quitter la côte de
et de gagner le port de
r y passer le temps de la
tobre 1782). Ni le danger
:posé à manquer de vivres
'rançaise interceptait les
le danger de Negapatam
se disposait à assiéger, ne
ir la résolution de sir
lendemain du jour où il
ı la voile, une affreuse
coula toutes les barques
ı sur la côte, détruisit
ı sacs de riz destinés à
nement de la ville, et
:rouva dans la situation
appréhendée. La famine
tôt de tels ravages, que les
ıuvaient suffire à enterrer
.'air vicié par les exhalai-
e multitude de cadavres
'endant cinq semaines il
qu'à 250 personnes par
ısement pour la ville, le
détresse ne parvint pas
emi ; plus heureusement
er Ali mourut d'un can-
dos, à l'âge de quatre-

ècher l'armée de se débán-
:fs eurent grand soin de
'énement jusqu'à l'arrivée
ılors retenu dans le Mala-
ɔtenait contre le colonel
e Mackensie des avantages
ıt mettre un terme la
la mort de son père. Le
Eyre Coote, plusieurs fois
plexie, avait alors quitté le
t laissé le commandement
Stuart. Celui-ci n'héritait
point des pouvoirs extraordinaires qui avaient été confiés à son prédécesseur et qui avaient amené plus d'un conflit entre lui et le conseil de Madras. L'esprit d'empiétement et les jalousies de pouvoir subsistèrent néanmoins au grand détriment de la cause commune. Le conseil aurait voulu profiter du premier moment de trouble causé par la mort du vieil et puissant Haïder. Mais le général Stuart, comme officier du roi, prétendait établir sa parfaite indépendance des ordres de la Compagnie, et se constituait seul juge de ce qu'il avait à faire ; le temps s'écoula ainsi en contestations. L'occasion était cependant favorable pour agir, car les événements du Malabar avaient promptement obligé Tippou à quitter le Carnatique, d'où il était reparti avec tant de précipitation que, ne pouvant assurer suffisamment la place d'Arcot, il en avait fait sauter les fortifications. Le colonel Humberstone contre lequel il retournait, avait vigoureusement profité du répit qui lui était laissé pour relever ses affaires. Ayant reçu du renfort de Bombay, il s'était emparé d'Onore, d'Hussein-gurry-Ghaut, place fort importante dans ces montagnes, et enfin de Bednore, capitale du Canara. On avait trouvé dans cette place un trésor de 81 lacs de pagodes (20,025,000 fr.). Ananpore pris d'assaut avait été abandonné aux soldats, ainsi qu'un sérail contenant 400 femmes qui appartenaient à Tippou. Ses enfants n'avaient pu s'échapper qu'à l'aide de quelques bateliers qui leur firent traverser la rivière et parvinrent à les mettre en sûreté dans la forteresse de Mangalore. Un différend survenu entre l'armée et M. Matthews, qui en avait pris le commandement après avoir amené le renfort de Bombay, suspendit les opérations. L'armée prétendait être payée de son arriéré sur le trésor de 81 lacs de pagodes. Le général Matthews préférait, à ce qu'il paraît, n'en rendre compte qu'à lui-même. Plusieurs officiers supérieurs, dont étaient M. Humberstone et Mac Leod, partirent aussitôt pour Bombay. Matthews fut

...mme à sa place. ...ait par mer ...rent attaqués ...tes qui igno- ...onclue entre ...s. Plutôt que ... Mac Leod ...assage à coups ...mbat il fut blessé, ... le colonel Hum- ...esse mortellement. ...rent tués ou faits

...peu reparaissant à ...Ouest, avait repris ... et était venu met- ...ant Mangalore (mai ...auquel il s'obstina, ... le sultan y perdit ...mes, mais il rédui- ...son anglaise à capi- ...temps, les Français ...se disputaient le Carna- ..., qui avait reparu sur le ...exploits, retrouvait sa ...pour faire essuyer ...devant Cuddalore, où il ...un sanglant échec, qui ...de 900 hommes et 62 ...ne laissait pas de ...Hughes, et semblait ...permettre de res- ...combats. Sur ces ...nouvelle de la paix ...arriva dans l'Inde ...suspension d'armes. ...à servir d'in- ...de l'Europe. Celui- ...à une paix qui ...la restitution des ...En attendant, ...en mesure d'agir ...commença par ...Stuart, qui avait ...expéditions, même ...Contre il ne ...son autorité, on ...embarque de vive ...Le colonel ...mandement, diri- ...expédition que le ...venait tantôt ...interrompre; il prit ...teur et Palacatchery.

Il marchait sur Seringapat... serait probablement empa... de nouvelles instructions ... core arrêter sa marche, s... trariée de cette manière. E... Sahib voulut bien accor... aux Anglais, et elle fut co... traité du 11 mars 1784, ... d'une restitution récipro... paix marque un temps d... l'essor de la suprématie an... continent de l'Inde. Pour ... fois les Anglais, après une ... contre un ennemi puissa... taient à traiter non en ... mais en égaux. Pour eux ... moment c'était une défait... traité fut-il improuvé par ...

CHAPITRE XIX...

HASTINGS REMPLACÉ, SO...

Nous avons vu le dévelo... la puissance anglaise entra... première période par le ma... gent. A vrai dire cet emb... quitte jamais. Cependant ... que la conquête s'étend et ... les ressources se multiplie... le Bengale surtout, se tien... près au niveau des besoins. ... sidence est même assez ... subvenir aux nécessités de... tres, en s'épuisant elle-m... verité. Mais une fois ma... terrain, la domination se... de s'y organiser, et de... tâtonnements d'une organi... s'ébauche, des frottements ... de pouvoirs nouveaux et ... definis, jaillit une source ... nouveaux : ce sont les co... conflits sont le vice capital... riode que nous venons de ... Nous en avons vu entre les ... d'un même conseil, entre le... des différentes présidences ... Compagnie et les commissair... entre les officiers civils et le... militaires de la Compagnie ... s'étudie à défaire ce que d'... fait, lorsqu'il n'est point ... les empêcher de faire. Plus ...

t annulée et prête à s'abî-
tement dans l'anarchie la
.e. Mais ce que l'on n'avait
ore, au moins dans l'Inde,
ouvoir judiciaire voulant
r l'action du gouverne-
ême acte du parlement qui
ié à Calcutta un gouver-
et un chef suprême, avait
lans cette même ville une
ie de justice. Cette cour,
à juger que les contesta-
rticuliers entre eux, fut
a nature même de ces con-
s'immiscer dans l'organi-
iistrative qui leur donnait
: à y introduire par cela
nouveau. C'était déjà un
que l'application littérale
es anglaises à un pays où
ent toutes les coutumes,
ie les mœurs et les croyan-
seil suprême qui s'était
titué juge en dernier res-
:s les contestations rela-
venu, fonction qu'il ne
is le temps de remplir,
ence de s'en débarrasser
t aux attributions de la
ce. Il n'en fallut pas da-
semer la désorganisation
, et presque pour tarir les
venu. En effet, lorsqu'une
ve à cette matière arrivait
ur de justice, le zemindar
à Calcutta, quelque éloi-
sa résidence. C'était sou-
ige de plusieurs centaines
idant son absence, l'impôt
'ait pas : source de ruine
pour l'État. De plus, au
: voyage très-onéreux et
uineux, le zemindar était
rnir caution. S'il ne le
; cette ville où il n'était
rsonne, on le mettait en
e infamante aux yeux des
s la dégradation qu'il avait
nt les idées du pays, pa-
s ses mains les pouvoirs
: revêtu, et eût-il gagné
l retournait chez lui inha-
er aucune autorité. Or
rès des traditions séculai-
res et d'après les lois même établies par les Anglais, la dignité du zemindar était héréditaire, on avait alors un fonctionnaire que l'on ne pouvait remplacer et qui ne pouvait remplir ses fonctions. L'impôt continuait à ne pas rentrer. La juridiction de la cour suprême impliquait en bien d'autres cas contradiction avec le milieu sur lequel elle avait à agir. Hastings finit par essayer d'y remédier en la restreignant et en décidant qu'elle ne s'appliquerait aux indigènes que lorsqu'ils l'auraient voulu expressément. Mais les juges qui étaient nommés par le roi, dont les pouvoirs émanaient directement du roi, regardaient comme inférieurs aux leurs les pouvoirs du gouverneur général qui n'était qu'un officier de la Compagnie. De là un conflit. Les choses s'animèrent à ce point que Hastings fit arrêter par les troupes un détachement de 60 hommes que le shériff avait employés à fouiller la maison d'un rajah mandé par la cour et refusant de comparaître. Pour remplir sa mission à la lettre, comme en Angleterre, ce détachement avait donné le scandale inouï de violer le zenanah ou appartement des femmes. De son côté, la cour fit arrêter l'attorney de la Compagnie et les officiers qui lui avaient prêté main-forte contre le détachement du shériff, et un procès criminel fut commencé. Dans ce conflit contre une autorité qui représentait l'autorité royale, Warren Hastings et ceux qui résistaient comme lui, avaient continuellement suspendue sur la tête une accusation de haute trahison. Il ne fléchit pas néanmoins, et cité devant la cour ainsi que les autres membres du conseil, il signa conjointement avec eux une déclaration portant que les actes au sujet desquels on les poursuivait avaient été accomplis par eux en leur qualité de corps gouvernant, et qu'ils ne reconnaissaient point l'autorité de la cour sur les actes de cette nature. Déjà ils avaient été réduits à évincer les prétentions de la cour qui, sous prétexte d'information, exigeait communication du registre des délibéra-

tions du conseil, et la cour, sur un refus si naturel et si légitime, avait eu l'incroyable témérité de commencer des poursuites. Tout s'arrangea néanmoins moyennant un salaire considérable que Hastings attacha aux fonctions de membre de la cour d'appel du revenu, dont le conseil s'était déchargé sur la cour suprême. Il avait eu le soin de stipuler que le président de la cour suprême ne jouirait de ce nouveau traitement que sous le bon plaisir du gouverneur général; ce qui fit de sir Elijah Impey, naguère si récalcitrant, un homme tout à fait à sa discrétion.

Cet arrangement fut sévèrement blâmé en Angleterre, ainsi que la conduite de Hastings avec Cheyte Singh et avec les begums. La cour des directeurs déclara même sur ce dernier point que les pièces qu'on lui avait envoyées n'établissaient nullement la connivence des begums avec la révolte de Bénarès, et ordonna une enquête. Hastings, qui avait alors la majorité dans le conseil de Calcutta, sut écarter cette injonction par un vote de non lieu. Cependant, écrasé par tant de blâmes non immérités, il entreprit l'œuvre difficile de son apologie dans une lettre qu'il terminait par l'offre de sa démission. Vers le même temps, le renouvellement de la charte de la Compagnie avait amené devant la chambre des communes la discussion des affaires de l'Inde. Là Hastings fut blâmé plus sévèrement encore. Le 30 mai 1783, une motion fut adoptée qui portait que « Warren Hastings, gouverneur général, et William Hornby, président du conseil de Bombay, ayant à plusieurs reprises agi d'une manière répugnante à l'honneur et à la politique de la nation, et par là donné naissance à de grands malheurs dans l'Inde, à d'énormes dépenses pour la Compagnie des Indes, il est du devoir des directeurs de ladite Compagnie de provoquer par tous les moyens légaux à leur disposition, l'éloignement desdits gouverneur général et président de leurs offices respectifs et leur rappel en Angleterre. » En conséquence, la cour des directeurs

formula une autre déclarat
conclusion était : « La c
qu'il est expédient d'éloign
Hastings de la présidenc
gale. » Mais une assembl
priétaires s'étant pronon
cette mesure, la cour ann
lution. Néanmoins, en rais
positions qu'il avait manif
celles que manifestait l'op
que, Hastings eût sans do
ses pouvoirs, s'il n'eût eu
ne point laisser derrière lu
et le désordre qu'il avait
les provinces d'Oude et d
C'étaient de terribles accu
était bon de supprimer p
le pouvait encore. En cons
se remit en route pour
L'aveu des misères qui ass
yeux dans cette province d
autrefois si riche et si flori
le gouvernement paternel d
lui échappe involontaireme
que lui-même avait établi
lourd, et en fuyant leurs
restaient en friche, les pop
elles emportaient leur mis
paient du moins aux ve
l'eussent inutilement press
ren Hastings, au lieu de s'
même, ne songea, devant c
qu'à accuser les agents de
tration qu'il avait substitu
rajah. Par un nouveau tr
avec le nabab d'Oude, il
lui retirer le reste de troup
dont le dernier arrange
maintenu l'entretien à sa
rendit aux deux begums l
qui leur avaient été enlevé
cour des directeurs avait fo
ordonné la restitution. Les
mes eurent la bonté de s'e
extrêmement reconnaissant
perdaient pourtant encore l
d'argent comptant ou d'obj
qu'on leur avait extorqué
ce voyage, Hastings reçut à
la visite de Mirza Jehander
de l'empereur, et lui fit l'acc
honorable. L'empereur ve
dre son ministre Nudjif Kh
lui les derniers vestiges de

Shah 'Allam, disputé
e par des chefs ambi-
nt abriter leurs usur-
le fantôme impérial,
s leurs mains qu'un
ninistre Ghalam Kha-
le contraindre à la
ndiah, qui alors s'était
ii. L'empereur s'était
faiblesse ne lui per-
ésister; mais une let-
ndiah fut interceptée
elle contenait l'expres-
'ets. Furieux à cette
lam Khadur s'empare
t lui fait crever les
ayant fait poursuivre
fit aussi crever les
mains, les pieds, le
s. Cet incident le ren-
naître de l'empereur,
fort de Delhi pour
e le fils de ce malheu-
it demander aux An-
même un appui poli-
recouvrement de son
était de l'argent, c'é-
e. L'empereur n'avait
récédente qu'un lac et
375,000 fr.) pour son
i de sa maison. Le
ut bien lui en assurer
enir. D'ailleurs, pour
ets ambitieux que pou-
diah, le chef puissant
conseilla à l'empereur
ui et de s'en faire un
eût le temps de deve-
Mais Scindiah dans le
nvoya à Hastings un
el qui eut avec lui des
ment secrètes, que le
du gouverneur n'y
. Le résultat de ces
que Hastings, qui avait
vorable au maintien
es de puissance dont
eur, parut encourager
parer de sa personne.
ait même plus besoin
ui avait donné le gou-
, pour se livrer au
bientôt après prit pos-
et de tous les forts de la province. Les Seikhs profitèrent de ce dernier coup porté à une puissance ruinée, pour se ruer sur le pays des Rohillas. L'empire mogol était effacé, même de la carte. Toutefois, comme la personne de l'empereur existait encore, Scindiah s'en servit pour exercer en son nom tous ses droits, même contre les Anglais qui lui devaient un arriéré. D'autres manifestations peu amicales, comme, par exemple, l'accueil empressé qu'il affecta de faire à Cheyte Singh, le rajah dépossédé de Bénarès, faillirent mettre du trouble dans ses relations avec le gouvernement de Calcutta. Un peu ravisé, celui-ci empêcha le fils de l'empereur de répondre aux propositions que lui faisait Scindiah pour l'attirer auprès de lui, et le déroba ainsi à la domination que subissait son père.

En quittant Lucknow, Hastings revint à Bénarès et de là à Calcutta. Les fruits de son voyage marquèrent un premier pas de retour sur le système suivi jusqu'alors dans la politique de l'Inde. A force d'affaiblir les chefs des États indigènes pour en faire des instruments dociles, les Anglais en avaient fait des instruments inertes, et qui, bien loin de leur être utiles, retombaient sur eux de tout le poids de la faiblesse qu'ils leur avaient donnée. Les violences auxquelles Hastings avait été réduit pour tirer quelque argent du nabab d'Oude, démontraient assez quels impuissants alliés on s'était faits de ces souverains, dont on n'avait voulu faire d'abord que d'impuissants ennemis. Trop assuré qu'ils ne pouvaient plus nuire, si ce n'est par cette impuissance même, Hastings sentit qu'il fallait leur rendre quelque liberté pour leur permettre de relever leur pouvoir et de rendre du nerf à leur administration. Les violences qu'il avait exercées ne tenaient point à son caractère, mais à la violence de la situation elle-même. Aussitôt qu'il le put, il s'appliqua à les réparer, et tout ce qu'il fit durant ce voyage porta l'empreinte de cette résolution. Ce voyage accompli, il ne songea plus qu'à son retour en Angleterre. Le 1er février 1785,

M. Macpherson fut reconnu comme son successeur; le conseil décida toutefois que l'installation du nouveau gouverneur n'aurait lieu que le jour où le vaisseau qui emportait Hastings aurait mis à la voile; marque de considération qui était certainement due à ses grands services.

Peu de temps après, M. Macartney, président de Madras, fut aussi rappelé. Avant de retourner en Angleterre, il voulut voir Calcutta, et s'y trouva pris par une maladie qui dura assez pour qu'il eût le temps de recevoir à Calcutta même sa nomination de gouverneur général. L'enquête qui se poursuivait au parlement sur les affaires de l'Inde, avait fait passer sous les yeux des commissaires tous les papiers relatifs à l'administration de M. Macartney, et leur avait inspiré une si haute estime pour les qualités qu'il y avait déployées, que l'un d'eux en avait parlé à M. Pitt comme du seul homme qui convînt à ces hautes fonctions. Sur la recommandation du ministre, la cour des directeurs, qui l'avait sans doute trouvé insuffisant dans ses fonctions de président de Madras, le promut au gouvernement suprême de l'Inde. M. Macartney ne refusa point; mais ce qui venait de se passer lui fit sentir la nécessité de s'entendre avec les gens qui, à si peu d'intervalle, voulaient et ne voulaient pas de lui. Avant de prendre possession du pouvoir, il partit pour Londres. Là il exposa ses vues, ses plans, qui furent approuvés par M. Pitt; il demandait surtout une extension de pouvoirs et une prépondérance plus assurée pour le gouverneur général. On en tomba facilement d'accord avec lui. Mais comme il donnait à entendre au ministre que le lustre d'une haute dignité occupée dans la mère patrie concourrait à assurer cette prépondérance, M. Pitt estimant que la pairie devait être la recompense des services rendus, et non un stimulant pour les services à rendre, trouva cette demande prematurée, et, degoûté par la de M. Macartney, fit nommer lord Cornwallis.

Le parlement cependant avait consacré plus d'une session à la laquelle il s'était engagé, il vait user plusieurs ministi sieurs générations parleme dont presque aucun de ce vaient commencée ne devai son vote la conclusion. Dé bills avaient été proposés acceptés, repoussés; déjà dables questions de l'Inde a la chute du ministère ch lord North, renversé tout ministère de Fox et accu Pitt qui lui succédait, à l d'une dissolution de la c communes ou d'une démiss ans s'étaient perdus dans ce n'avaient amené aucun rés tif. Enfin un nouveau pa élu, et le 19 mai 1784 séance. Après bien des thé en avant, on en était reve fier seulement ce qui étai senta un nouveau bill, pre point conforme au dernier gueur. Seulement il ouvrai plus grande à l'action du pe par la nomination de six co des affaires de l'Inde, qui ap ou improuvaient toutes les la cour des directeurs, et de rappeler le gouverneur même de le nommer, si, c lai de deux mois, la cou teurs n'avait pourvu au rem du gouverneur rappelé. Pl pouvoir du gouverneur géné si étendu à ce point, qu'on à agir dans certains cas, et s ponsabilité, sans l'assistan seil. La même latitude é aux gouverneurs des deux p inférieures. La première pa avait été votée en 1784, l' fut qu'en 1786. Dans l'inter ren Hastings était arrivé terre (20 juin 1785). Rem arrivée par la cour des dir fut, au contraire, salué da ment par une motion hostile qui fut, à la session suivante en un acte d'accusation. A mença :rand et à jamais c ces; pro dont les fastes

tion ne fourniraient proba-
autre exemple, et pendant
ısé occupa neuf ans la sel-
e renouveler deux législa-
ırir soixante de ses juges
: des lords), et fut, en quel-
absous par les fils de ceux
on l'avait traduit comme
.'arrêt fut rendu au mois
›. Peu de jours après, le 9
ssemblée générale des pro-
écida qu'une indemnité se-
par la Compagnie à Has-
· les dépenses que ce procès
casionnées; qu'une indem-
)0 livres lui serait allouée à
héritiers, pendant toute la
ıonopole de la Compagnie,
s services qu'il avait ren-
nistère, tout en approuvant
avait dicté ces mesures,
ues objections sur le droit
Compagnie d'engager l'ave-
quelques pourparlers, on
une annuité de 4,000 livres
ée à Hastings pendant vingt-
demi, à partir du 23 juin
la Compagnie lui ferait un
000 livres sans intérêt, et
uit ans, afin de l'aider à
embarras où l'avaient jeté
s de son procès. Ainsi finit
de l'histoire des possessions
le l'Inde. Le procès avait
ns; mais à partir de la ses-
lébat avait commencé et où
on des faits avait amené le
astings, il s'en était écoulé
nsi, à proprement parler,
dont la rare fermeté avait,
quelques écarts, sauvé la
anglaise d'une dissolution
et fondé sa stabilité au mi-
ıarchie, tint pendant quinze
ux branches du parlement
upées autour de sa respon-
litique ou judiciaire. Cela
e combien avait été grande
Hastings, et combien son
eu besoin en effet d'un
cette force. C'est là ce qui
l'absoudre, du moins l'ex-
eu sur les monstrueux abus
faits. De cette longue et terrible épreuve d'un procès qui menaçait son honneur, sa fortune, sa liberté et même sa vie, Hastings sortit pour entrer avec calme dans une vie simple et retirée; Burke, son accusateur, qui pendant quinze ans avait monté chaque jour à l'assaut de cette grande renommée, Burke qui n'avait engagé dans cette épreuve que son orgueil, ou si l'on veut son patriotisme de tribun, en sortit presque fou.

L'idée de Hastings absous, triomphant, et de ces quinze années d'un travail obstiné qui tournait à la confusion de son auteur, devint pour lui une obsession cruelle, insupportable. Son cerveau échauffé lui forgeait à côté du triomphe réel un triomphe imaginaire; il voyait Hastings élevé à la pairie, et cette image le poussait aux transports d'une rage inexprimable. La chambre des lords avait dès le commencement témoigné à l'accusé non-seulement une haute impartialité, mais on peut dire un peu de faveur. La chambre des communes, deux fois renouvelée depuis le bill d'accusation, finit elle-même, de guerre lasse, et pour en terminer, par abandonner quelques-uns des chefs dont le bill avait formulé la nomenclature. Au reste, dans le procès, tout le monde eut le temps de changer et de se démentir : M. Pitt, la chambre des communes et l'opinion publique elle-même. Burke seul et la chambre des lords se montrèrent immuables, l'un dans l'animosité d'une conviction passionnée, l'autre dans son froid et imperturbable respect pour les priviléges de la défense.

CHAPITRE XX.

NOUVELLE ORGANISATION FINANCIÈRE ET JUDICIAIRE; GUERRE AVEC TIPPOU.

Les premiers soins de Cornwallis, aussitôt qu'il eut pris possession du pouvoir, furent appliqués à la solution de l'éternelle question du revenu et de la justice. Il apportait dans les plans qu'il avait conçus à cet égard une vue nouvelle, mais tout européenne. Nous

avons vu que la propriété était en principe, non moins que le droit de rendre justice, un attribut de la souveraineté dans l'empire mogol; nous avons vu aussi que, de délégation en délégation, l'exercice de ces prérogatives souveraines arrivait entre les mains d'une classe de fonctionnaires nommés zemindars. Ces fonctionnaires, d'abord révocables, avaient fini par se rendre inamovibles et héréditaires, si bien que, moyennant le tribut qu'ils payaient à l'empereur, ils pouvaient passer aux yeux d'un Européen pour les seigneurs véritables d'un territoire dont ils n'étaient d'abord que les administrateurs. Partant de cette idée, lord Cornwallis, dominé par son éducation anglaise, crut trouver dans les zemindars les éléments d'un corps aristocratique, sur lequel s'appuierait la domination britannique. L'empire était démembré, l'empereur n'existait plus, au moins comme puissance. Par ce seul fait, la propriété n'appartenait plus en droit à personne. Lord Cornwallis, revenant sur une idée autrefois émise dans le conseil de Calcutta par M. Francis, fit décider que la propriété du sol serait dévolue en droit à ceux qui l'exerçaient en fait, aux zemindars. Par une conséquence naturelle, on laissa à ceux-ci la faculté de prendre pour leurs terres tous les arrangements qui leur conviendraient avec les ryots ou cultivateurs. Seulement on stipula en faveur de ceux-ci que, une fois leurs arrangements fixés, ils recevraient du zemindar un pottach ou contrat, qui en mentionnerait la teneur, et que ce pottach, auquel il ne pourrait être dérogé, formerait entre les mains du ryot un titre qui le mettrait à l'abri de toute autre réquisition ou vexation de la part du zemindar. La durée de ce système fut d'abord fixée à dix ans. Mais dans l'intérêt de l'agriculture et pour encourager les grands travaux dont elle avait besoin, lord Cornwallis avait hâte de le faire déclarer perpétuel, et malgré quelque opposition dans le conseil, il y reussit, grâce à l'appui de la cour des directeurs qu'il avait su faire entrer dans

ses idées. Le sel, objet de tant
glements contradictoires, avait
être mis en régie sous Warre
tings. Lord Cornwallis con
régime; seulement, au lieu d
chaque année un prix uniform
fit vendre, comme l'opium,
chères.

Quant à la justice, lord Co
l'enleva définitivement aux zem
qui, en dépit de tous les règ
antérieurs, en avaient toujours
une partie. Il établit au civil t
grés de juridiction : les zill
tribunaux de district; les co
vinciales, tribunaux d'appel, a
bre de sept; et enfin une cour
nommée, comme sous Warr
tings, sudder-dewany-adaul
avait même une sorte de jur
inférieure pour les affaires do
leur litigieuse ne s'élevait pas
de 200 roupies, et ne descen
au-dessous de 50. Le juge du z
renvoyait à son greffier, pou
gements duquel le zillah deve
bunal d'appel. Quant aux affai
le principal ne dépassait pas
pies, elles étaient jugées par
indigènes, et ressortissaient
appel au zillah. Ce tribunal éta
posé d'un juge, employé de la
gnie, de son greffier, et d'as
aussi employés de la Compag
leur adjoignait un indigène, p
éclairer sur les us et coutume
calités. Leur compétence ne s'
qu'aux indigènes. Les sept co
vinciales étaient composées
de trois juges, de deux gre
d'assesseurs, tous pris parmi
ployés civils de la Compagnie
interprètes, un cadi et un pund
teur) complétaient le tribunal.
représentait la tradition musu
et le pundit la tradition brahm
Enfin, le sudder-dewany-adau
geait au siége du gouvernem
était composé du gouverneur
assisté d'autant de conseillers
voulait appeler, du chef des c
de deux autres cadis, de dix p
et d'un greffier. Cette cour éta
d'appel pour les jugements de

s, mais seulement dans les
l'importance dépassait 1000
uivant la première institu-
,000, suivant une modifica-
jugea bientôt nécessaire.
ustice criminelle, lord Corn-
lit aussi trois degrés : les
, les cours de circuit et le
aulut. Les magistrats ju-
simples délits. Les cours de
éplaçaient à certaines épo-
llaient juger comme cours
s crimes commis dans l'é-
ur ressort. Elles étaient au
sept, comme les cours pro-
et composées des mêmes
juges des zillahs remplis-
i les fonctions de magis-
t au nizamut-adaulut, il fut
endant quelque temps com-
e le sudder-dewany-adau-
plus tard, on le composa
es, de trois cadis, y com-
, et de deux pundits. La
onfiée, sous l'autorité des
es fonctionnaires nommés
l y en avait un par vingt
és.
nt les travaux auxquels
allis consacra l'intervalle
it il jouit depuis son arri-
n 1790. Mais la guerre
ue des mesures que le par-
t prises pour la prévenir.
nier bill de l'Inde, il avait
nt interdit les alliances of-
défensives entre les prési-
es chefs du pays. Lié par
se, lord Cornwallis se
erses propositions d'alliance
ent faites contre Tippou,
m ou par les Mahrattes.
sentant le besoin d'arrêter
que le sultan de Mysore
urrir contre ces puissances
Anglais, il profita de la
certain traité pour mettre
osition des troupes que ce
autorisait à requérir, avec
ve toutefois que lesdites
seraient point employées
alliés de la Compagnie. Or
ppou n'était point de ces
troupes étaient contre lui

une menace. Tippou, qui aimait la guerre, qui avait choisi le tigre pour son emblème, et dont l'axiome favori était qu'il vaut mieux vivre deux jours comme un tigre que deux cents ans comme un mouton, Tippou savait profiter de la paix. Il avait organisé dans ses États un vaste et vigoureux système d'administration, rétabli les manufactures, encouragé l'agriculture et les arts, discipliné toute son armée à l'européenne; il avait étudié la tactique et les fortifications. Ce barbare s'était admirablement civilisé dans tout ce que la civilisation a de savamment barbare, et même aussi un peu dans le reste. En 1787, cherchant à attirer la France dans une alliance contre l'Angleterre, il avait envoyé à Versailles une ambassade qui, après une longue traversée de dix mois, arriva en France juste à point pour disputer l'attention publique à l'assemblée des notables. C'était tout ce qu'une pareille ambassade pouvait obtenir dans un pareil moment. Aussi fut-elle de retour à Seringapatam au mois de mai 1789. Nous touchions déjà, nous, au serment du jeu de paume. Tippou qui se sentait fort, n'en suivit pas moins ses projets. Plutôt excité qu'arrêté par les demi-mesures que les Anglais avaient prises pour l'intimider et le contenir, ce fut sur eux qu'il fit tomber directement ses premières provocations. Fidèle aux injonctions pacifiques qu'il avait reçues du parlement, du ministère et de la cour des directeurs, lord Cornwallis endura patiemment les premières vexations que Tippou fit endurer aux possessions anglaises du Malabar. Mais à la fin, le sultan ayant forcé à main armée une ligne de fortifications qui fermait au nord les États du rajah de Travancore, ami des Anglais, ce fut un cas de guerre, et le parlement lui-même autorisait en pareil cas les alliances. On vit alors les trois grandes puissances de l'Inde, le Nizam, les Mahrattes et les Anglais, liguées contre un empire qui ne faisait que de naître; et trois civilisations représentées par les Mahrattes ou

l'Inde antique, le Nizam ou l'Inde musulmane, les Anglais ou l'Inde chrétienne et européenne, conspirant la ruine de cet État d'un jour qui, plus barbare que l'une, moins barbare que les autres, et participant un peu de toutes, les offusquait également toutes trois. Au mois d'août 1790, le royaume de Mysore était cerné à l'est et au sud par les Anglais, dont les armées occupaient depuis les passes du Carnatique, jusqu'à Coïmbatour, où était le quartier général du commandant en chef Medows; au nord, par le Nizam posté sur la rive gauche de la Kistnah, et par son neveu qui occupait Adony sur la rive droite; au nord-ouest, par les Mahrattes et les Anglais de Bombay, qui avaient passé la Kistnah et gagnaient, le long de la côte, la province de Canara. Ce fut justement dans cette position menaçante en apparence que Tippou démêla de quoi changer en un clin d'œil la face des choses et prendre aussitôt lui-même l'offensive; il avait laissé prendre aux Anglais Coïmbatour, Dindigul, tout le pays au sud du Cavery et du Bowanny. Tout à coup il passe cette rivière, franchit les passes du Gujelhatty et fond sur le colonel Floyd, dont la retraite est si précipitée, qu'il abandonne Sattimungul avec les approvisionnements qui y étaient amassés et trois pieces de canon. Tippou, qui le poursuit sans relâche, trouve bientôt une occasion favorable, et dans un engagement nouveau, tue à l'ennemi plus de 400 hommes et lui prend son bagage. Mais plus prudent qu'il n'eût fallu, et craignant l'arrivée du général Medows qui accourait au secours de Floyd, il ne poussa pas plus loin un avantage qu'il eût pu facilement consommer, en achevant le colonel, dont les troupes n'avaient pas mangé depuis deux jours, et en marchant ensuite au-devant du général, qui se fût trouvé trop faible isolément pour résister. Leur jonction se fit, et ils se retirèrent sur Coïmbatour, où ils se firent rallier par le reste de l'armée anglaise. A la tête de toutes ses forces, le général eût bien voulu réduire le sultan à

accepter une bataille. M
trop heureux d'avoir dès
la campagne transport
hors de ses États, ne vo
tre au hasard cet avantag
suite de mouvements, o
perdirent complétement
où il faillit leur enlever C
revint prendre auprès de
la première position où
déjà battus, et qui assu
vois. Pendant ce temps
qui n'avaient emporté,
mille peines, que pour q
de vivres, arrivaient à l
provisions. Il fallut envo
chement pour les renouv
vant alors un projet ha
passe le Cavery sous les
néral Medows, et va po
au cœur même des pos
glaises. Suivi par leur ar
l'attaquer, il se présent
ment devant Tritchinop
gar, s'empare de Trin
Permacoil, menace Mad
enfin s'arrêter auprès de
où il entre en conférenc
verneur français (janvier
il envoya expressément
lui demander un renf
hommes. Les Anglais
d'Europe de nombreux
mais le climat leur étai
Tippou venait de leur app
battus. Moins heureux
où il n'était plus en pers
tan y perdait toutes ses
du Malabar, qui lui étai
par l'armée de Bombay.

Cette invasion du Car
une fois encore, mis à
misère du vieux nabab.
put remplir les engagem
étaient imposés pour le c
on lui reprit ses revenu
avait rendus, et il redevi
pensionnaire de la Compag
reusement, on ne donn
mesure comme définitive,
subordonnée seulement
guerre. Cette perspective
plupart des collecteurs à
la faveur de Mohammed Al

[redacted]

. présidence, et l'impôt tomba
up à rien, de telle sorte que
is se trouvèrent plus appau-
nrichis de la dépouille du

rconstances parurent assez
lord Cornwallis, pour qu'il
nême prendre la direction de
:. Le peu de succès du plan
npagne précédente le déter-
en adopter un autre, et à
ns le Mysore par les passes
:. L'inconvénient de ce plan
écessité de faire le siége de
, l'une des plus fortes pla-
ppou. Cependant on vint à
c assez de bonheur, de la
i fort. Aussitôt après, lord
s voulut s'emparer de Serin-
capitale des États du sultan.
insuffisance des moyens de
, il se mit en marche. Il
un renfort de cavalerie du
enfort dont il ne put tirer
n service, et qui ne servit
er les ressources de l'armée.
vait dévasté les deux routes
irectes et les plus faciles, il
prendre une troisième, plus
plus pénible, où périrent
le partie des bagages. Lord
s comptait passer la Cavery
a, où il avait donné rendez-
ercromby, commandant du
Bombay. Mais la rivière
flée et le passage impratica-
et endroit, le gouverneur
solut de le tenter à Canian-
huit milles au-dessus de
tam. Là il trouva l'armée
ne, prête à le lui disputer.
marche pesante de l'armée
qui ne traînait plus ses ca-
bras d'hommes, et malgré
itions habiles qu'avait prises
'avantage de cette rencontre
d Cornwallis; toutefois il de-
r inutile, et le passage du
lélivré de tout obstacle, ne
ême effectué. La saison des
s'avançait, ne permettait pas
encer un siége. Les moyens
ort manquaient absolument,
de l'armée étaient épuisés,

le pays ravagé. Au terme de cette course, et presque aux portes de Seringapatam, il fallut détruire les équipages de siége qui avaient menacé cette capitale. Heureux encore si l'on parvenait à sauver l'armée. Contre-ordre fut envoyé à Abercromby, qui fut aussi obligé de détruire son artillerie de siége et une partie de ses bagages. Le 26 juin 1791, l'armée anglaise commença sa retraite, emportant ses blessés sur des brancards, faute de charrettes, et traînant ses canons. C'en était fait d'elle probablement, sans l'arrivée imprévue d'un corps de Mahrattes qui amenaient des vivres, des bœufs de trait et une bonne cavalerie. Ce corps mahratte, commandé par Purseram-Bhao, venait de prendre, après un siége de six mois, la place de Darvar, clef des frontières du Mysore au nord-ouest. A peine réunis à lord Cornwallis, ces alliés menacèrent de l'abandonner, s'il ne leur avançait un subside. Le gouverneur consentit à leur prêter 12 lacs 1/2 de roupies qu'il n'avait pas, mais qu'il se procura, en envoyant à Madras l'ordre de saisir l'argent des vaisseaux qui arrivaient de la Chine, et de le porter immédiatement à la monnaie.

L'armée combinée vint camper sous Bangalore. Là il s'agissait d'assurer régulièrement ses subsistances. Le secours qu'avaient apporté les Mahrattes, en grain et en bétail, tirait à sa fin. Quarante mille bœufs de trait avaient péri dans la dernière expédition; il s'agissait de pourvoir à leur remplacement. Cette tâche n'était pas sans difficultés au milieu d'un pays ennemi. Un capitaine anglais, très au fait des mœurs et de la langue, suggéra au général en chef un expédient assez caractéristique pour mériter d'être rapporté. Parmi les nombreuses tribus ou castes errantes qui parcourent les vastes espaces de la péninsule et du continent indous, il en est une que l'on nomme Lampadys ou Brindjarrys. Ces Lampadys, demi-sauvages, nus, laids, malpropres et horribles à voir, mènent une vie ab-

solument nomade, n'ont point de maisons, et ne possèdent que des bœufs ou des chameaux, à l'aide desquels ils font tout le commerce de grains dans l'Inde. Ils marchent par troupes nombreuses, souvent à la suite des armées, entre lesquelles ils gardent une stricte neutralité. Leurs femmes sont renommées par leur lubricité. Elles se réunissent par bandes pour faire la chasse aux hommes, et malheur à qui ne saurait vaincre le dégoût qu'elles inspirent. A ces coutumes hideuses, ils en joignent d'atroces dans la pratique des sacrifices humains. Ils prennent habituellement pour victime la première personne qu'ils rencontrent, lui creusent une fosse dans laquelle ils l'enterrent jusqu'au cou ; cela fait, ils lui placent sur la tête une lampe de pâte de farine, ils l'emplissent d'huile, y allument quatre mèches et se mettent à danser en rond, en chantant autour de la victime jusqu'à ce qu'elle ait expiré.

C'est avec ces honnêtes gens que le capitaine Read mit lord Cornwallis en relation pour l'approvisionnement de l'armée. L'abondance entra bientôt dans le camp. Pour rendre les subsistances plus faciles, les confédérés s'étaient d'ailleurs séparés. Nizam Ali avait rappelé ses 10,000 cavaliers ; Purseram Bhao, avec ses Mahrattes et un détachement anglais, avait remonté au nord vers Serah. Quoique le fruit de la bataille de Canianbaddy fût resté en définitive à Tippou, puisque les Anglais avaient battu immédiatement en retraite, et que cette campagne les avait mis à deux doigts de leur perte, cependant son armée n'était pas en meilleur état que la leur, et, cerné sur toutes les frontières, il n'avait pas comme eux la facilité de se ravitailler. Déjà un magnifique convoi d'éléphants était parti de Madras avec toutes sortes d'approvisionnements pour l'armée expéditionnaire ; elle fut bientôt en mesure de reprendre l'offensive. Pour mieux s'assurer des communications qui lui étaient si utiles, lord Cornwallis voulut s'emparer d'une passe qu[i]
un trajet commode du Carna[tic]
Mysore. Plusieurs forteresse[s]
gardaient les défilés, furent e[...]
grâce à des prodiges d'éne[rgie]
conquête et la prise de posse[ssion]
cette gorge furent inauguré[es]
passage du convoi des 100 [...]
chargés d'argent et de 10,00[0]
chargés de riz, au-devant de[...]
envoya pour leur donner avis
dre cette voie (10 août 1791).
anglaise, ses derrières ainsi
redescendit alors dans le My[sore]
elle commença une guerre d[...]
Presque toutes les places fo[...]
bèrent entre ses mains. Dan[s]
bre, il en était qui passaie[nt]
droit pour imprenables, et
furent prises, en effet, que [...]
la témérité de l'attaque p[...]
quelque sorte la défense. L[...]
des troupes, un peu incertain
de cette guerre, s'était vigour[...]
remonté. Les ressources en t[...]
abondaient. A la suite d'un[e]
lancée par Fox dans le parlem[ent]
tre lord Cornwallis, au sujet
guerre nouvelle et de l'allia[nce]
les Mahrattes et le Nizam, la
avait au contraire voté l'ap[...]
expresse de tous les actes d[u]
neur général ; la cour des d[...]
lui avait envoyé 500,000 liv[res]
ling en espèces, de l'artill[erie]
recrues, et voté un supplé[ment]
fonds pour l'augmentation d[...]
pes royales au service de la C[...]
(décembre 1790). Avec ces re[...]
le courage et la discipline de[s]
anglaises devaient accomplir [...]
accompli en effet des merve[illes]
son côté, Purseram Bhao, [...]
du capitaine Little, qui avec [...]
mes gagna une bataille cont[re]
Mysoriens retranchés dans [...]
tion redoutable, complétait
succès qu'il remportait dans
cette belle série de hauts fa[its]
victoires. Un incident non [...]
ractéristique que celui que no[us]
de rapporter, faillit arrêter e[n]
chemin le chef mahratte, ou [...]
lui fit changer son plan de ca[mpagne]

:outume de recevoir chaque
ı table une cinquantaine de
L'un d'eux s'éprit d'une
nme de la caste des Chum-
vetiers), et parvint à la ren-
)le. Pendant plusieurs mois,
ıerce dura inaperçu. Mais
ıt découvert. Cette abomina-
gea dans le désespoir Purse-
'armée mahratte. Personne
r de n'avoir pas communiqué
oupable, ou avec quelqu'un
subi son contact depuis son
, et personne par conséquent
r de n'être pas souillé. Les
erraient dans le camp, pous-
cris, déchirant leurs vête-
désordre. Purseram Bhao,
t rejoindre un autre chef,
nt, ne pouvait plus espérer
ıprocher. Il y avait non loin
rivière sainte, la Toumbu-
marcha pour accomplir les
ıns obligées. Mais dans l'es-
en des gens, il était douteux
'oumbudra fût une rivière
ıte pour laver une aussi hor-
llure que le mélange de cas-
eram à tout événement s'ap-
na néanmoins de cette pre-
·ification, puis se dirigea sur
illage on ne peut plus sacré,
onfluent de la Toum et de la
à il accomplit de nouvelles
ıns, et procéda à l'opération
telle et éminemment efficace
ie. Il se mit dans le plateau
ance, dont l'autre plateau fut
'or et d'argent, jusqu'à con-
d'un poids égal à celui du
cet argent fut distribué aux
Mais pour ne pas perdre abso-
: temps consacré aux purifi-
il en profita pour assiéger la
e de Houly Honora, qui était
voisinage, et de là il alla
, devant Simaga qu'il prit
moment où il devait faire sa
avec l'armée de Bombay.
ıt que son empire lui était
evé pièce à pièce, Tippou
e hasarder en pleine campa-
t ses forces étaient réduites.
ıtatives qu'il fit, l'une en personne, l'autre par un de ses lieutenants, sur Coïmbatour, furent, avec une expédition du côté de Purseram qu'il ne rencontra pas, les seules marques d'existence qu'il donna. La guerre qu'il avait su rendre si promptement offensive à son début, n'était même plus pour lui énergiquement défensive. Il finit par se concentrer à Seringapatam. Lord Cornwallis qui avait achevé tous ses préparatifs, s'y présenta le 5 février (1792). Il prit aussitôt position. Tippou, dans ce dernier rempart de sa puissance croulante, avait fait d'immenses dispositions de défense. Seringapatam est bâtie sur une île de la haute Cavery. Le sultan l'avait entourée d'une ligne de redoutes, reliées entre elles par un fossé profond et protégées par une citadelle très-forte. En avant de cette ligne, et de l'autre côté de la rivière, il avait établi un autre système de redoutes, couvert sur son front par une haie-rempart de bambous, d'aloès et autres bois épineux, protégé en arrière par la rivière qui empêchait de tourner la position, et appuyé à sa gauche par un marais profond. Chaque redoute (il y en avait six) avait ses fossés, son glacis et ses chemins couverts. La dernière à gauche, celle qui confinait au marais, avait reçu le nom de Lally, nom qui réveillait les souvenirs d'une haine mortelle contre l'Angleterre. Cent pièces d'artillerie garnissaient la première ligne de défense, trois cents la seconde. Tippou avait encore avec lui ce qui restait de son armée, c'est-à-dire environ la moitié : 40 ou 50,000 hommes d'infanterie, et 15,000 de cavalerie. Il avait compté qu'un si formidable appareil de défense retiendrait l'ennemi assez longtemps pour que la saison des pluies vînt toujours à temps le forcer à la retraite. Les vents qui soufflent alors ont une telle violence et une telle malignité dans ces parages, que des écrivains anglais ont comparé leurs ravages à ceux de la peste. Mais cette surabondance de moyens était elle-même une cause de faiblesse, parce qu'elle divisait les forces et

multipliait les points vulnérables. Lord Cornwallis le montra bien, car sans s'arrêter à former un siége régulier qui eût pu en effet justifier les calculs du sultan, dès le lendemain de son arrivée, après la parade du soir, il donna ordre aux troupes de se tenir sous les armes. Il avait résolu de tenter une attaque nocturne, et d'enlever simplement les redoutes par escalade et par surprise. Cet immense train d'artillerie de siége qu'il avait amené ne devait même pas, quant à présent, brûler une gargousse. Ainsi étaient déjouées par une idée que sa simplicité même rendait, à force d'audace, impossible à prévoir, toutes les savantes et laborieuses dispositions que le sultan avait entassées pour sa défense. Le gouverneur général partagea son armée en trois corps, dont lui-même commandait le centre. L'aile droite, qui devait attaquer la fameuse redoute de Lally, marchait sous les ordres du général Medows; l'aile gauche était conduite par le colonel Maxwell. Derrière l'armée, venaient quelques centaines d'artilleurs européens et lascars sans canons, parce que l'artillerie eût entravé la rapidité de l'attaque, mais destinés à faire jouer contre l'ennemi sa propre artillerie à mesure qu'on s'en emparerait. Tout était prévu d'ailleurs pour le cas de réussite, comme pour celui d'échec sur un point ou sur un autre. Tippou ne supposait pas que lord Cornwallis voulût rien commencer avant l'arrivée du corps d'Abercromby. Aussi ne s'attendait-il à rien moins qu'à une attaque. Les Mahrattes eux-mêmes et les autres alliés prirent d'abord les préparatifs du général en chef pour des préparatifs de retraite, et ils témoignaient leur surprise de cette pusillanimité. Ce fut bien pis lorsqu'ils ne purent plus douter qu'il s'agissait sérieusement d'une attaque. Alors, épouvantés, consternés, on les vit faire leurs adieux à leurs amis anglais, qu'ils croyaient marcher à une mort certaine. Leur stupéfaction n'eut plus de bornes, lorsqu'ils virent un aussi grand personnage que le gouverneur

général, se mettre lui-mêm
des combattants, comme
soldat.

Entre dix et onze heur
colonne avait atteint son p
que. La lune jetait une cla
fique, qui disparut bientô
nuages de fumée. Tippou ac
son repas du soir. A la pre
me, il se hâte de monter à
Mysoriens, d'abord étonné
cherché à se rallier; mais l
part, après une résistance
était franchie, et les An
traient pêle-mêle avec les fu
les lignes ennemies. Sans
temps, la colonne du cent
rivière, et son avant-garde
aux portes de la citadelle,
pérance qu'on n'aurait pas
de les refermer. Mais il
trop tard; Tippou, qui avait
le temps de la devancer, é
donner ses ordres. Bientôt
division arrive à la suite
mière, mais plus lenteme
gué encombré de fuyards. L
division de la colonne du c
la seconde; mais son chef
pas la position tenable, re
vière et rejoint lord Corn
dernier, resté dans le camp
la tête d'un corps de réser
affaibli considérablement e
des renforts sur divers po
pou, qui avait rallié une pa
armée, s'était hâté de saisi
casion d'accabler le général
fut alors que la troisième d
riva fort à point pour le dé
Mysoriens, attaqués à la b
tinrent bon jusqu'au point
mais alors ils abandonnère
rain. Avant ce moment, d'a
bruit du combat avait ame
point le général Medows et
Maxwell, qui avaient enle
leur redoute aux deux extré
ligne de défense. L'armée vi
prit une position très-forte
midi de l'île, et se prépara
à un siége en forme contre la
Peu de jours après, Aber
riva avec un renfort de

indigènes et de l'artille-
ıwallis s'était présenté le
ınt Seringapatam ; dans
il avait enfoncé la pre-
ɜs fortifications de l'en-
l commença ses travaux
nde. A partir de ce jour,
:ntait son trône chance-
t plus le pied dans son
nte grossière et sans or-
it les soucis du sultan. Il
demander la paix. Dès
ɔsitions, d'abord repous-
ıcèrent à être écoutées.
:es eurent lieu tous les
, et le 24 on rédigea une
té, dont les stipulations
ıient que Tippou aban-
alliés la moitié de son
ı'il leur payerait pour
ɜ 3 crores et 30 lacs de
deux de ses fils seraient
e aux Anglais, pour la
ɜxécution du traité. Ce
rtement l'armée, qui s'é-
riche butin de la prise
m, et qui d'ailleurs était
haine toute personnelle
. On eut de la peine à
ıldats à la tranchée. Ce-
6, l'exécution du traité
r l'envoi des deux plus
sultan au camp des An-
ien de la hâte de la part
r les préliminaires seu-
t arrêtés, et d'autres
ıt en litige, qui faillirent
Le sultan avait à cœur
ah qu'il avait rendu son
qui, impatient de se-
avait profité de l'inva-
ais pour s'allier avec
ɜme raison faisait que
is mettait du prix à le
ıngeances du sultan. Il
faire comprendre son
nombre de ceux qui
onnés aux puissances
e traité portait textuel-
ı part de chacune des
ait formée des provin-
à leurs territoires res-
e district de Markuri
ıu rajah ne confinait
aux États d'aucun des alliés. Fondé sur la lettre du traité, Tippou s'obstina à ne s'en point dessaisir. Lord Cornwallis ne s'obstinant pas moins, les choses en vinrent à ce point que les canons furent remis en batterie et les fils du sultan dirigés sur le Carnatique. Mais le lendemain ils furent rappelés. Tippou céda, et les signatures furent apposées sur le traité définitif. Par suite de cet arrangement, les Mahrattes eurent pour limite la rivière Toumbudra. Le Nizam gagna l'espace compris entre le Pennar et la Kistnah. Quant aux Anglais, ils s'arrondirent de trois côtés : à l'est du Mysore, par l'acquisition du territoire de Barahmal et des Lower-Ghauts, qui devinrent une barrière pour le Carnatique ouvert de ce côté ; au sud, par un district voisin de Dindigul ; à l'ouest, par la principauté héréditaire du sultan sur la côte de Malabar.

Toutes ces affaires terminées, Cornwallis se rendit à Madras, où le retinrent encore quelque temps de nouveaux arrangements à prendre au sujet des éternels embarras financiers du nabab, puis il fit voile pour Calcutta Il aurait eu à cœur d'y surveiller la mise à exécution du système administratif et judiciaire qu'il avait introduit ; mais la guerre qui venait d'éclater entre la France et l'Angleterre lui fit juger sa présence nécessaire dans le Carnatique. Lorsqu'il y arriva, Pondichéry qu'il venait prendre était pris, et, le temps de ses fonctions étant expiré, son successeur nommé, il n'aspira plus qu'à retourner en Angleterre. Plus heureux qu'aucun de ses prédécesseurs, il fut loué, récompensé, honoré pour avoir fait exactement l'opposé de ce qu'il avait eu mission de faire. Il était venu pour établir le règne de la paix, et il avait presque toujours été en guerre ; il était venu pour abolir le système des alliances offensives et défensives, et il s'était fait des alliés à toute outrance ; il était venu pour introduire un régime d'économie dans les finances, et il avait dépensé plus qu'aucune autre administration précédente. Au pre-

mier bruit de ses succès, l'assemblée des propriétaires lui vota des remercîments unanimes; plus tard, le 23 janvier 1793, la cour des directeurs décida qu'une statue lui serait élevée dans la maison de la Compagnie des Indes. Elle lui vota en outre, à lui ou à ses hoirs, pour une durée de vingt années, à prendre du jour de son départ pour l'Inde, une pension de 5000 livres sterling. Cette sorte d'apothéose qui lui était décernée de son vivant, n'empêcha pas quelques voix de lui rappeler qu'il était un simple mortel. Au milieu de ce concert de louanges, un parole s'éleva du sein de l'Inde même, qui opposait à la politique du triomphateur une autre politique. On le blâmait surtout d'avoir traité avec Tippou qu'il tenait à sa merci. Mais Cornwallis, dominé en cela par ses idées européennes d'équilibre et de contre-poids, n'avait jamais songé à abattre le sultan du Mysore. Il le regardait comme nécessaire pour contre-balancer la puissance des Mahrattes ou du Nizam. Il fondait le repos de l'Inde sur l'établissement de trois ou quatre grandes puissances assez fortes pour s'inspirer mutuellement du respect ou de la crainte, et pour ne plus laisser aux Anglais d'autre rôle que celui de suprêmes modérateurs. A cela sir Thomas Munro répondait que le plus sûr moyen de maintenir la paix, était de rendre ses ennemis très-faibles et soi-même très-fort. Il préconisait l'esprit de conquêtes eu égard à certaines circonstances, et traçait sur la carte les frontières que lord Cornwallis eût dû donner aux possessions anglaises. Il montrait ce que l'Angleterre avait à redouter encore des forces de Tippou, qui avait, disait-il, perdu la moitié de ses revenus, mais non la moitié de son pouvoir. Et en effet il faisait voir par combien de points les frontières anglaises demeuraient vulnérables aux coups du sultan, grande tentation pour un homme qui ne demandait qu'à frapper, et comment il eût été aussi facile que prudent d'y remédier. Les vues de sir Thomas Munro s'étaient formées dans l'Inde,

et à la seule école de l'expéri
une politique un peu théorici
d'un autre monde, il opposait
litique toute pratique. Les
faut le dire, se chargèrent de
ner raison.

L'événement ne fut pas s
favorable aux vues administr
lord Cornwallis. En voulan
par la propriété qu'il confi
zemindars, un grand corps a
tique, riche, puissant, qui
perait l'Inde entière et servi
termédiaire entre le gouvern
la population, il ne réussit
pandre sur la face du pays
de mendiants, et cela par u
nisme bien simple. Le zemi
claré propriétaire du sol, é
comptable de l'impôt. Or l
de l'impôt ne pouvant souffr
tard, on donna pour sanc
droits du gouvernement, la
terres des contribuables retar
et l'on établit pour ce cas u
dure spéciale et expéditive. D
côté, le zemindar n'avait aus
le ryot en retard que la voie
propriation, mais cette fois
régime de la loi ordinaire et
tes les lenteurs habituelles de
cédure anglaise. Il résulta de
fort peu de temps ce grand
propriétaires que lord Cornwa
voulu fonder n'existait plus
tous les zemindars expropri
nés, étaient littéralement ré
mendicité. En 1796 déjà un
de la totalité des terres des t
vinces, Bengale, Bahar, Oris
été mis en vente. L'accumul
procès de ce genre, combinée
lenteurs de la procédure, p
un autre résultat inattendu; l
naux en furent tellement enc
que la justice en fut arrêtée. I
seule cour, il y eut jusqu'à
procès en arrière. On calcul
train dont allaient les cho
plaideurs n'auraient désorm
moins de cent ans à attend
obtenir satisfaction, et encore
poser que l'arriéré ne se grossi
Mais, au contraire, il allait gro

ıière incalculable, car on
que, pour les ryots vexés
mindars, ou pour les ze-
:réanciers des ryots, une
ısi lente était un déni de
st-à-dire une quittance pour
ırs, et que c'était en outre
agement à la mauvaise foi,
nséquent aux procès. On
c, tantôt en faveur des uns,
aveur des autres, des règle-
, sans jamais atteindre le
libre cherché, excitèrent
uns, tantôt les autres à
les procès. La ruine des
en fut hâtée beaucoup plus
lition des affaires. Alors on
ıut plaideur qui introduisait
ce, la consignation d'une
sez forte. C'était livrer le
riche, comme une proie à
près de vains palliatifs, on
reconnaître que le seul re-
: d'augmenter le nombre
mais il eût fallu le faire
roportion telle, que l'ima-
t surtout l'économie de la
s'en effraya. On préféra
: zemindars leur droit an-
faire justice eux-mêmes, et
sans autre forme de pro-
ɪns du ryot qui ne payait
après avoir enlevé à celui-
ɛction de la justice, on lui
e de la loi, et un régime
'ue de rendre à tous une
le, aboutit en définitive à
ı écrasante que jamais l'op-
ı faible.

CHAPITRE XXI.

LEMENT DE LA CHARTE DE
PAGNIE. REPRISE DE LA
AVEC LE MYSORE. MORT
ʼOU SAHIB. DÉMEMBRE-
: SON EMPIRE.

ɪeptembre 1792, sir John
: été nommé successeur de
vallis. Les questions rela-
le, toujours pendantes alors
ıarlement par le procès de
'étaient aussi par le renouvellement de la charte de la Compagnie. Toutes les grandes villes commerciales de l'Angleterre demandaient à grands cris la liberté du commerce. La Compagnie, de son côté, faisait valoir de puissants arguments en faveur de son monopole. Elle offrait une somme annuelle de 500,000 livres sterling, applicables comme impôt aux dépenses publiques de l'Angleterre. Elle consacrait 500,000 autres livres à l'extinction de sa dette, et portait de 8 à 10 pour cent le dividende de ses actionnaires. Sa pétition fut admise, et le nouveau bill ne fut guère qu'une reproduction du bill de 1784. Entre autres modifications sur des points secondaires, par égard pour les doléances des villes de commerce, on y introduisit l'obligation pour la Compagnie, de leur réserver sur ses vaisseaux un lest de 3000 tonneaux. Fox s'éleva encore contre la prépondérance que les dispositions de ce bill donnaient au ministère dans le gouvernement de l'Inde, où il avait tout pouvoir sans encourir aucune responsabilité. Mais la majorité ne voulut pas ouvrir les yeux sur les dangers que l'orateur lui signalait, et le bill fut adopté.

La ruine des établissements français avait semé dans l'Inde une multitude d'hommes aventureux qui avaient préféré au retour dans leur patrie, les chances de fortune que leur offraient les révolutions dont l'Inde était travaillée. Il y avait de ces Français à la cour de presque tous les princes du pays, chez les Mahrattes, chez le Nizam, enfin chez Tippou Sahib. Partout ils étaient bien reçus et même recherchés, car on les employait à discipliner les troupes et à introduire dans les armées tous les avantages de l'organisation ou de la stratégie européennes. Tippou Sahib surtout, qui, depuis l'humiliation que lui avait infligée le dernier traité, ne cessait de tourner plus que jamais ses yeux vers la France, Tippou Sahib en avait un grand nombre à sa cour, où il les attirait par des faveurs marquées. Un horloger français qui savait à

peine lire et écrire, était devenu son secrétaire et son conseiller. D'anciens officiers de Lally ou de Bussy, d'autres de toutes conditions, se partageaient les bonnes grâces du sultan. Il y en eut bientôt assez pour qu'on vît un bel et bon club de Jacobins s'organiser à Seringapatam. Ce fut un certain Ripaud, ci-devant corsaire, qui présida à cette fondation. L'installation s'en fit avec cérémonie. Le sultan, dès six heures du matin, se rendit sur la place d'armes, où une députation du club le devait complimenter. Les couleurs françaises furent arborées, et au moment où la députation parut, l'artillerie de la ville salua le drapeau tricolore de 2,500 coups de canon : le fort salua aussi de 500 coups. Tippou dit : « J'adresse ce salut au drapeau de votre patrie qui m'est chère. J'en suis l'allié : ce drapeau flottera dans mes États aussi longtemps que ceux de la république ma sœur. » Alors on planta l'arbre de la liberté, coiffé du bonnet phrygien. On brûla au pied de l'arbre les attributs de la royauté. On jura mort aux tyrans, excepté *le citoyen* Tippou Sahib, et après le serment civique, on chanta autour de l'arbre et du drapeau : *Amour sacré de la patrie*. Cette fête, moitié sublime et moitié grotesque, se termina par un bal. Mais ce qui ne fut que grotesque, ce fut un code militaire que le corsaire Ripaud, qui s'était déjà proclamé ambassadeur de la république, prit la peine de rédiger pour les États du citoyen Tippou. Une des dispositions les plus remarquables de ce code était la peine de mort portée contre ceux qui tenteraient de rétablir la royauté. Le vertige n'était pas seulement, on le voit, dans ces têtes françaises qui, à cinq mille lieues de leur patrie, lui rendaient un hommage filial entouré de circonstances si étranges. Tippou, qui laissait s'improviser ainsi autour de lui des ambassadeurs et des législateurs, et traitait sérieusement cette mascarade, se laissait emporter sinon à l'ivresse du patriotisme, du moins aux transports

de sa haine pour l'Anglet
lieu de croire que le fils
était réellement sous la fa
cette haine; car s'il n'eût
par politique, et pour se
redoutable aux Anglais, t
lennité et une telle impo
pareilles manifestations ou
personnages, il n'eût poi
un Ripaud de comprome
impertinences aussi burles
cès de cette tactique. To
corsaire lui rendit des s
réels et plus analogues à
ble métier. Il conduisit
France deux envoyés du
gés de s'entendre avec le
Peu s'en fallut, il est vrai,
conduisit à Bombay, car
à sa vocation de corsaire,
pendant la traversée, de
leur faire croire que sur le
leur maître ils étaient en
quis. Pour donner plus de
menaces, il leur arracha
ches, qui eussent pu les co
violemment par-devant le
Mais moyennant la rançon
extorqua de cette manière,
fidèlement au terme de l
sade. Le gouverneur d
France leur promit tout ce
lurent, et leur donna comm
un général, un amiral, b
de marine ou d'artillerie
officiers et sous-officiers d
et une soixantaine de soldat
ou mulâtres. Seulement,
tout le monde à cette épo
le transport au cerveau,
rien pour faire savoir à l
et au monde, que le sul
fraternisait avec la républi
celle-ci lui envoyait une
armée de soixante hom
doute pour exterminer les
Mysore n'étant pas en g
avec l'Angleterre, le sulta
peu charmé de voir que,
accès de verve patriotique
mes d'État de la république
sent ainsi les secrets de leu
tions, et qu'ils fissent ta
pour compromettre toute

si peu pour les

sir John Shore ar-
e trône du Bengale
la mort du nabab
. Bien que les An-
'hérédité dans cette
ils donnèrent pour
b décédé, l'aîné de
nfants, Uzaar-al-
: qu'ils lui confé-
éduite à une telle
cet événement
fluence sur les af-
embarras leur vin-
ahrattes. Mahdadji
l'un des plus puis-
:te confédération,
'. La famille de ce
la caste des Sou-
sion des ryots ou
ere fut le premier
s; il s'y fit distin-
la cour, où il eut
orter les pantoufles
ition assez relevée
itales. Il lui arriva
ne longue audience
chwah, de s'endor-
si profondément,
chwah sortit, Ra-
réveilla pas. Ce fut
de fortune, car le
nt ses pantoufles,
de les apercevoir
on serviteur, qui,
les tenait religieu-
r sa poitrine. Cette
ncore jusque dans
es sens domptés par
tellement le pesch-
plus de bornes à
ji Scindiah devint
ans la province de
son fils Mahdadji
age grevé de dettes
qui disparut même
: la dissolution mo-
ire mahratte, après
e de Panipat (1761).
aille d'un coup de
it infirme pour le
rs, Mahdadji Scin-
mi les morts, et y

fût resté sans doute sans un porteur d'eau qui le ramassa et le transporta dans le Deccan. Infirme et ruiné, Scindiah n'en demeura pas moins un puissant personnage à la cour de Pounah, et bientôt, la mort de Mulhar-Rao-Holkar, fondateur de la dynastie de ce nom, vint faire de lui le plus puissant des chefs mahrattes. Scindiah avait de l'ambition, et il s'empara en réalité de tout le pouvoir du peschwah. Mais il avait le cœur mahratte, et il s'appliqua soigneusement à conserver le prestige qui entourait les vieilles institutions de son pays. Personne ne s'appliqua plus que lui à donner l'exemple du plus profond respect pour le représentant légitime d'une autorité qu'il avait usurpée, ni à maintenir le lien qui faisait l'unité et la force de l'empire. Quoique reconnu prince indépendant par les Anglais, c'était surtout contre eux qu'il se proposait de donner un libre essor à sa fougue ambitieuse. Le bruit courut même un instant, d'une alliance qu'il venait de faire avec Tippou Sahib, pour fondre sur les États du Nizam. Les Anglais se trouvèrent si faibles contre une telle ligue, que pour ne point se compromettre avec elle, ils refusèrent au Nizam toute assistance. On ne sait ce qui en fût advenu, lorsque Scindiah mourut en 1794, sans avoir encore rien tenté. Il ne laissait point d'enfants, mais seulement trois neveux, dont l'un avait un fils que Scindiah avait pris en affection singulière. Ce fut cet enfant âgé de 13 ans qu'il désigna pour son successeur. On le nommait Daoulut-rao-Scindiah. Les veuves de Mahdadji Scindiah voulurent disputer le trône à cet enfant, mais il les vainquit, et l'autorité du nom qu'il portait lui acquit bientôt par lui-même ou par ses ministres une grande prépondérance. Peu après, l'expédition projetée contre le Nizam eut lieu, mais sans l'assistance de Tippou. Nizam Ali vaincu consentit à payer aux Mahrattes trois crores de roupies, et à leur abandonner un territoire d'un revenu de 35 lacs. Sur ces entrefaites, le peschwah mourut (27 octo-

bre 1795). Sa mort amena des divisions dans le pays; mais Badji Rao, son successeur légitime, appuyé par Scindiah, entra dans Pounah à la tête de l'armée de son défenseur, et monta sur le trône.

Une seule famille existait alors, qui pût lutter de puissance avec Daoulut Rao, c'était celle d'Holkar. Mulhar-Rao-Holkar avait une origine à peu près semblable à celle de Mahdadji Scindiah : il était berger. Comme le père de ce dernier, il prit les armes, et comme lui il éleva rapidement sa fortune. Il chassa les Portugais de Bassein et de la côte, ce qui, avec ses autres exploits, lui valut, en 1728, une principauté d'une douzaine de districts sur les bords de la Nerbudda. Il l'arrondit plus tard, et après avoir conquis le Malwah, en y ajoutant la province d'Indore. Cela lui valut de prendre rang au nombre des douze pairs (si l'on peut se servir de ce mot) de l'empire mahratte. Toute sa vie s'écoula dans des expéditions souvent lointaines, et dans des excursions sur les terres mogoles, aux dépens desquelles il agrandit continuellement ses États. Il mourut en 1766, âgé de soixante-seize ans, laissant pour successeur unique, un petit-fils qui donnait des marques de folie, et qui dans un règne très-court trouva le temps de se rendre odieux. Une fièvre cérébrale l'ayant emporté, la descendance de Mulhar-Rao-Holkar était éteinte, et le seul successeur du dernier rajah, d'après les lois mahrattes, se trouvait être sa mère. Le nom de cette femme, Ahalya-Bëi, est un de ceux que les Mahrattes ne prononcent encore qu'avec une sorte de piété. Il a jeté un éclat dont la légende s'est emparée, et cette femme, qui pendant une longue suite d'années a régné sur des peuples guerriers et farouches, par le seul ascendant de la bonté, de la douceur et des vertus les plus touchantes, est restée pour eux l'objet d'un culte pieux comme incarnation de la divinité. Il semble qu'elle ait eu dès l'abord la puissance d'amollir ces cœurs sauvages, au point d'y rempla-

cer par le dévouement le pl
les passions les plus viva
plus traditionnelles chez
taux, je veux dire cet espri
de perfidie et d'ingratitude,
proche du pouvoir subst
leurs âmes à tous les senti
mains. A peine sur le trô
s'adjoignit un certain Tuka
pour commander ses armée
vel Holkar, qui n'avait rie
mun que le nom avec ceux q
de s'éteindre, eût pu, suiv
tude du pays, user de l'su
lui donnaient de hautes dig
commandement d'une armé
duire sa souveraine à n'êtr
l'instrument de sa propre
Mais au contraire, il l'ent
jours de la vénération la plu
et de la plus religieuse s
Ainsi tous les deux donnèr
trône ou au pied du trône,
exemple que l'Inde n'avai
depuis longtemps : une s
appliquée à enrichir ou à
plutôt qu'à dépouiller ses s
sujet puissant, appliqué à
plutôt qu'à usurper le pou
souveraine. Elle récompen
lité de son ministre en l'ad
lennellement, ce qui l'autor
ter le titre de fils de Mulhar-
kar. Ahalya était en telle v
parmi tous les peuples mahr
Mahdadji Scindia, quoique
sant qu'elle, crut qu'il ét
politique habile d'entretenir
des relations de bon voisin
lui donner des marques de c
A la mort de Scindiah, le nom
se trouva être le seul nom
parmi les Mahrattes. Elle-mê
rut à l'âge de soixante ans,
avoir régné trente. Tukadji lu
Tels étaient, dans ce coin d
les personnages et les États
qui entraient sur la scène, v
que où sir John Shore exerça
tions de gouverneur général. I
d'ailleurs tous, et surtout S
des armées disciplinées à l'eu
et com es par des offici
çais, de mérite, com

e Lally, neveu du général, finit par se faire un petit ırmée à lui.
es françaises faillirent at- glais sur le territoire du que aussitôt après l'inva- te. Il avait auprès de lui ommé Raymond, qui lui un bataillon de 300 hom- ıp de Français sortis du 'ippou, après la prise de n, étaient venus augmen- lon. On en forma sur le le vingt-trois autres, for- ut un effectif d'environ nes. Ces 14,000 hommes point pour arrêter les nais c'était beaucoup plus llait pour éveiller la sus- nbrageuse des Anglais. La le Madras fit sentir au c'était là bien du monde, qu'il lui était peu séant ı service les ennemis des e en vint même à le me- guerre, s'il ne renvoyait : sa troupe. Peut-être le l résisté, si par bonheur de son fils qui éclata en ne l'eût mis à la merci Bien loin de leur tenir ora leur secours, et plus anda qu'en remplacement s qu'il congédiait, on lui ıoins un corps de troupes . Mais la présidence refusa, ment pour les Mahrattes. nel de l'Inde tendait alors ler intégralement. Tous les s dont les noms nous sont iliers, quittaient ce théâ- vaient joué le rôle de vic- llaKhan, le vieux chef des ıit mort (1794), et les An- : profité de cette circons- dépouiller sa postérité, érèrent l'héritage au nabab ui-ci n'eut pas le temps il mourut aussi, et la va- ıne légua quelques embar- ernement de Calcutta, qui rnativement deux compé- s il s'en tira suivant l'ha- rofitant sur tous les deux, et après une contestation de plusieurs années, Saadut Ali fut définitivement proclamé (janvier 1798). Un autre événement plus grave fut la mort de Mahomet Ali (13 octobre 1795). Celui-ci laissait derrière lui près de soixante années d'administration et d'intérêts étroitement mêlés aux intérêts anglais; c'est-à-dire soixante années de dettes toujours croissantes, et un pays complétement ruiné; avantage que partageaient d'ailleurs en ce moment tous les pays soumis à la domination anglaise. Le vieux nabab, âgé de soixante-dix-huit ans, avait vu naître cette domination, il en avait en partie fait les frais. Sa mort enlevait à l'Inde le dernier témoin de cette lugubre histoire : histoire déjà finie en quelque sorte, car le fait de la conquête n'était plus en question, non plus que le fait de la dissolution de l'empire mogol. Captif, aveugle, presque mendiant, le dernier de ceux qui avaient pu se croire encore à peu près empereurs, allait aussi bientôt mourir. Une autre Inde, une autre histoire commençaient. Pouvoirs nouveaux, rôles nouveaux, hommes nouveaux, surgissaient ou allaient surgir de toutes parts. Un seul homme, un seul empire, restaient debout de tous ceux que le souffle de Mahomet avait répandus sur la vieille terre de Brahma, et que le travail des siècles y avait enracinés. Cet homme était Tippou, cet empire, le Mysore : homme et empire de la veille, et qui n'avaient point de lendemain; tardif et dernier jet, que la séve mogole déjà tarie faisait soudain apparaître sur quelque racine perdue d'un vieux tronc desséché, pour le voir aussitôt périr comme ces bourgeons qui, trompés par le dernier soleil d'automne, s'essayent à poindre sous la première gelée d'hiver. Au-dessous de l'alluvion musulmane, qui avait nourri la luxuriante végétation d'empires dont la face de l'Inde s'était couverte, la conquête anglaise ayant balayé cette première couche, allait retrouver vivante dans les Mahrattes l'Inde primitive et indoue, l'antique et indomptable génie qui s'est

éveillé sur le berceau du monde, vieil enfant qui a vu tout passer et vieillir sans pouvoir vieillir ni passer lui-même. Mais finissons-en d'abord avec ce qui reste de l'Inde musulmane.

Après l'arrangement des affaires d'Oude et du Rohilcund, sir John Shore se sentit rappelé en Europe par sa santé. On lui donna d'abord pour successeur lord Cornwallis, qui avait été son prédécesseur. Mais celui-ci, après avoir accepté, ayant été nommé vice-roi d'Irlande, on choisit définitivement le comte de Mornington, depuis marquis de Wellesley. Il arriva à Madras en avril 1798, et à Calcutta le 18 mai.

Tippou ne se tenait pas pour battu, et les gouvernants anglais pouvaient regarder la guerre comme imminente. Les circonstances ne leur paraissaient pas favorables. A Pounah, Daoulut-Rao-Scindiah, tout-puissant, était leur ennemi. A Haïderabad, le parti français triomphait plus que jamais, auprès du Nizam irrité de s'être vu abandonné par les Anglais dans sa guerre avec les Mahrattes. A Arcot, le nouveau nabab du Carnatique, Omdut-al-Omrah, ne pouvait pardonner aux Anglais l'intention où ils étaient de reprendre une fois encore l'administration de ses revenus. D'un autre côté, Bonaparte était en Égypte et cherchait à nouer des relations avec Tippou Sahib. Dans un moment si menaçant, et où la prudence eût commandé à la Compagnie de prendre l'initiative, pour attaquer ses ennemis avant qu'une haine commune les eût réunis en faisceau, il fut reconnu qu'elle ne possédait même pas des ressources suffisantes pour une guerre defensive, et qu'elle les pourrait à peine rassembler avant le printemps de l'année suivante (1799). Forcé de renoncer à attaquer immédiatement Tippou, lord Wellesley employa le temps en préparatifs à l'intérieur, et en négociations au dehors. Il commença par sommer le Nizam de congédier les bataillons français qu'il avait alors à son service, sous les ordres de Raymond. Cette

troupe était le plus ferme a
Nizam dans ses démêlés avec l
rattes, mais elle était aussi
grand danger dans ses rapp
les Anglais. Mis en demeur
entre le danger qui lui venait
nah et celui qui lui venait de
il licencia les Français, à la
qu'on les remplacerait par si
lons anglais, qui resteraient
position, moyennant un subsid
de 201,425 roupies. La p
essaya alors d'arranger la
toujours subsistante pour d
arriérés entre les Mahratt
Nizam. Mais le peschwah, do
Scindiah, déclara qu'il ne voul
accepter la médiation anglai
autre côté, Tippou éludait t
propositions qu'on pouvait
pour s'entendre avec lui, et
à gagner du temps, c'est-à
forces. Entourée de voisins
veillants, la Compagnie ét
acculée à la nécessité de vain
obtenir une paix solide. Lord
ley avait ramassé de l'argen
des troupes; le 3 février (17
entrèrent en campagne. De
d'armée devaient concourir
dition: l'un, de 20,000 homm
mandé par le général Harri
son point de départ à Velore
Carnatique; l'autre, venant
bay, sous les ordres du génér
se rassemblait à Cananore
Malabar. Le point de jonct
deux armées était sous les
Seringapatam. C'était, quant
bre, à l'instruction et à la di
la plus belle troupe que les
eussent encore possédée dan
Les colonels Read et Browns
daient dans le midi un peti
auxiliaire, chargé d'appuyer le
tions de M. Harris, général
Tippou n'essaya pas de ré
vraiment sérieuse en dehors d
gapatam. Après une seule r
avec l'armée du général Stuart
autre avec l'armée principale
se renfermer dans sa capital
Anglais arrivèrent le 5 avril.
avait ajouté encore aux fortif

[redacted]

:. Le 16 avril, les assail-
rent que les approvision-
ient à leur fin, ce qui
néral Harris dans l'alter-
:tre en retraite, ou d'at-
ıvois, ou enfin de vaincre
épuisé ses ressources.
ırti était, sinon le plus
ı le plus glorieux. Il en
' le hasard. Tippou, à
ses, voulut essayer de la
ciations, comme il avait
oute la guerre. Mais le
trop pressé pour s'amu-
enter, et le siége n'en
ıs grand train. Lié d'ail-
instructions qu'il avait
pouvait offrir au sultan
litions trop dures pour
ı, et chaque progrès de
llante les rendait plus
, toujours en vertu des
ıctions. Le 3 mai, la
raticable, et l'on se pré-
ıt. Tippou, sur le bord
nt il pouvait déjà aperce-
, avait perdu non son
oldat, mais sa fermeté
ıe chef. Il ne savait plus
aux femmes, aux flat-
trologues. Ses yeux cou-
e bandeau qui devait lui
ninence de sa chute trop
ınd la dernière heure fut
g du guerrier se ranima
que l'âme du chef avait
l fit charger ses espin-
récipita au plus fort du
endu dans un fossé, il y
ps à corps avec une rage
de ses anciennes blessu-
e se rouvrit, et que, ne
se soutenir, il demanda
Bientôt les siens ayant
ıt abandonné, il songea
ı la place. Mais entre la
la seconde enceinte, il
le dans le côté droit. Un
anglais occupait déjà
ure du passage, où se
foule de fuyards. Pris
ıle qu'il cherche en vain
que le feu du dedans
le feu du dehors, le sul-
tan reçoit une autre blessure. Son cheval, aussi blessé en même temps, se cabre et le renverse. Tippou, ramassé par quelques serviteurs fidèles, qui le placent sur un palanquin, est renversé une seconde fois par les ondulations de la cohue, et demeure cette fois sous les pieds des vivants et parmi les cadavres des morts. Ce fut là qu'il fut aperçu par des soldats anglais qui survinrent. Tenté par la richesse de son baudrier, l'un d'eux veut s'approprier ce butin. Le sultan, encore à demi vivant, ramasse ses forces et porte au soldat un coup de sabre qui le blesse au genou. Alors le blessé faisant effort pour se soutenir, appuie son mousquet sur la tempe du sultan, lâche la détente et lui fait sauter la cervelle.

Cependant les Anglais avaient pénétré de toutes parts dans la ville, et cherchaient le sultan qu'ils croyaient enfermé dans son palais. Dans cette conviction, peu s'en fallut qu'ils n'y missent le feu pour le forcer à se montrer, car ils redoutaient toujours quelque piége. Enfin, après avoir longtemps parlementé, ils parviennent à s'en faire ouvrir les portes, et le fouillent en tout sens; ils n'y trouvent point celui qu'ils cherchaient, mais seulement deux de ses fils, inquiets eux-mêmes sur le sort de leur père. Nul n'en savait de nouvelles. Enfin, sur une indication donnée par le killidar ou gouverneur du palais, on s'avisa d'aller le chercher au lieu où il avait combattu, et où peut-être il avait péri. Des milliers de morts et de mourants jonchaient cette place, et il était nuit. On fait apporter des torches. Après quelques recherches, on découvre le palanquin de Tippou. Un homme était dessous qui respirait encore. C'était un des officiers attachés au sultan. On l'interroge, il indique l'endroit où il présume que son maître a dû tomber; on y court, et après bien des peines on l'y trouve en effet. Il avait les yeux ouverts, et la fureur du combat avait laissé une telle vie empreinte dans ses traits, que, sous le voile de sang qui les couvrait, il pa-

raissait vivant encore. Pendant quelques instants on y fut trompé. Son corps était percé de quatre grandes blessures. Il portait un amulette attaché au bras. On l'enleva respectueusement, et il fut enterré à côté de son père Haïder Ali, avec tous les honneurs de la guerre.

Ainsi finit Tippou Sahib, dernière colonne marquant les confins de ce vaste horizon historique, dont l'autre extrémité voit se dresser la grande et formidable figure de Timour. Ce fier et vaillant empire mogol, si étincelant d'ardeurs guerrières et d'instincts de force, était venu expirer dans les langueurs, comme ces grands fleuves qui se perdent insensiblement dans les sables. La conquête anglaise ne procéda point comme les autres conquêtes, en abattant violemment et brusquement ; elle ne respirait point l'orgueil du vainqueur, mais l'astuce du marchand. Elle fut sournoise, perfide, elle s'imposa moins qu'elle ne s'insinua. Intrépide dans le combat, on eût dit que sa victoire seule lui faisait peur, et qu'elle n'osait en ramasser le fruit. Ce n'était pas à son ennemi que sa victoire était mortelle, mais à son allié, et il valait mieux être vaincu que secouru par elle. Le vaincu en était quitte pour un tribut, l'allié y perdait sa souveraineté. Toutefois, un peu plus tôt, un peu plus tard, le vaincu devenait à son tour un allié, c'est-à-dire un prince dépouillé : et voici par quel mécanisme : sa défaite l'avait affaibli, les frais de la guerre avaient momentanément épuisé ses ressources. Ses voisins, ou, à défaut de voisins, les Mahrattes profitaient de cette circonstance pour vider avec lui les vieilles querelles dont ils étaient toujours approvisionnés. Alors son impuissance et son desespoir le jetaient dans les bras des Anglais qui, étant ses créanciers par le tribut, s'empressaient d'accourir pour sauver leur gage. La dette du prince secouru s'accroissait d'autant, car l'intérêt commun n'était pas secouru à frais communs. Comme le tribut avait été calculé de manière à ne lui pas laisser de superflu, cette nouvelle rendait insolvable. Bientôt l rés s'accumulaient, et, en s sant, augmentaient le déficit. les voisins n'en étaient que pl nés à se jeter sur les dépoui État qui s'en allait en ruine. intérêts étaient tellement m les intérêts anglais, qu'ils plus siens. La Compagnie q un premier arrangement, s'était contentée de lui pre portion de territoire, lui di craignez rien ; mais comme aussi inhabile à vous défendi puissant à payer vos dettes, vos troupes qui ne vous se rien, et prenez les mienne vanche, je prendrai, pour as entretien et ma créance, l' tration de vos revenus, sur je vous assurerai une pensi vous maintiendrai nabab co vos ennemis. Obligé d'en p toutes les conditions qu'il son allié de lui imposer, le m prince se voyait alors, au ses États, dépouillé de terres, pes, d'argent, d'autorité, et rien à faire que de rendre d aux hôtes aimables qui, pou quelques avances qu'ils lui av tes, voulaient bien prendre d'exercer la souveraineté d sous ses yeux, en son nom place. C'est ainsi que l'Angle troduisit dans la sphère poli manége de l'usurier qui vie cours d'un fils de famille. C que l'empire mogol fut co plutôt qu'il s'infiltra dans le anglaises. C'est ainsi que se nabab du Carnatique ; ainsi l dar du Deccan, ainsi le n Bengale, ainsi le nabab d'Ou excepté Tippou. Quand des p grands appelaient un plus g veloppement d'activité, de vi d'énergie, l'Angleterre leur lit de repos, en les habituant ter sur elle. Une fois couch lit, ils ne se relevaient plus. mogol commence comme une de Titans, et finit comme un

[redacted]

:st qu'en effet l'An-
ıit pas la fin de leur
pour leur soutirer
ıper les nerfs. Dans
tuaire de l'empire
britannique s'était
es, épuisés, trahis-
rts mêmes une incu-
, ceux qui avaient
le léopard, étaient
pire, et ne pouvaient
ebout. Timour seul
esta debout. Seul il
: que sur le lit qu'il
propres mains. C'é-
nort, mais du moins
:r, et ne se survé-
:. Il tomba de toute
ıire relève sa statue.
ıer au reste que ce
ur la race mogole,
ıre pour la race in-
ıante, il y avait une
: dans la vieille race
la race plus jeune
témoin, non-seule-
ahratte, mais tous
que nous avons vus
:ux aussi, le poly-
: rajah de Tanjore,
s, et bien d'autres.
rent les soumettre,
: les abattre. A leur
ement conquête, en
r souveraineté abo-
om par la force des
ıstituait immédiate-
lus tard, nous ver-
x-mêmes se laisser
s le peschwah finira
·e abattu, et Scin-
'à un certain point.

es fils; mais on ren-
prince l'honneur de
tible avec le repos
Son empire fut dé-
ge se fit entre les
principe de propor-
a part que chacun
de la conquête. Les
nt tout ce que Tip-
te de Malabar, ainsi
e Coïmbatour et de
Daraporam, ce qui unit leurs possessions de la côte orientale de la péninsule à leurs possessions de la côte occidentale. Ils retinrent en outre toutes les places et forteresses dominant les passages des montagnes (les Ghauts), qui séparent le Carnatique du Mysore. Enfin Seringapatam, la capitale, et l'île sur laquelle elle est bâtie, complétèrent cette part du lion. On donna à Nizam Ali les districts riverains de la Kistnah, et sa frontière fut dessinée au sud, par une ligne tirée de Chittle-Droug à Colar, et passant par Serah. Seulement les Anglais retinrent les forteresses, qui eussent fait au Nizam une frontière trop forte. Les Mahrattes n'eurent guère que les deux tiers de cette part, et prirent la leur à l'ouest, en partie sur la province du Canara, en partie sur celles qui lui sont contiguës et qu'elle sépare de la mer. Les Anglais purent se donner un grand air de magnanimité et de justice, en profitant d'un petit coin de terre qui restait, pour y rétablir le descendant des anciens rajahs de Mysore dépossédés par Haïder. Il y eut donc encore un rajah de Mysore. Celui-ci était un enfant en bas âge. On le déclara souverain indépendant; titre un peu somptueux à côté des clauses suivantes qui en étaient les conditions : Toutes les forces employées à la défense de ses États devaient être anglaises; une somme annuelle de 7 lacs de pagodes lui était imposée pour l'entretien de ces troupes; en cas de guerre ou de préparatifs de guerre, les Anglais pouvaient étendre indéfiniment cette somme; si les circonstances l'exigeaient, ils pouvaient non-seulement s'immiscer dans l'administration du rajah, mais encore s'en emparer tout à fait. Telles furent les bases sur lesquelles ils assirent la souveraineté d'un prince indépendant. Quant aux enfants de Tippou Sahib, on les logea dans la forteresse de Velore, où il leur fut alloué pour leur subsistance, une somme convenable et supérieure à celle qu'ils tenaient du sultan leur père. Les grands officiers de ce prince

et les principaux personnages de son empire, furent aussi traités avec générosité. Comme ils acceptèrent, l'âme de Tippou fut réellement extirpée du monde, et scellée dans sa tombe d'un sceau d'argent.

CHAPITRE XXII.

TRAITÉ DE BASSEIN. GUERRE AVEC LES MAHRATTES. LES PINDARRYS.

Les Anglais, dans le traité de partage, avaient fait la part du Nizam assez grande et presque égale à la leur. D'après la règle de proportion qu'on avait établie, cette libéralité eût pu paraître surprenante, car Nizam Ali était loin d'avoir contribué autant qu'eux-mêmes à la guerre. Mais, chose plus surprenante encore, pour qui ne connaîtrait pas le mécanisme que nous venons d'expliquer, à peine Nizam Ali eut-il été reconnu souverain de ces terres destinées à l'indemniser, qu'elles passèrent dans les mains des Anglais. Le 12 octobre 1800, un traité fut signé, par lequel le Nizam abandonnait à la Compagnie toutes les acquisitions qu'il avait pu faire aux dépens de Tippou, tant par le dernier traité que par celui de 1792. Les Anglais s'engageaient à augmenter d'un régiment de cavalerie et de deux bataillons de cipayes les troupes qu'ils avaient mises au service du Nizam. Ils se réservaient toutefois la faculté d'employer dans leurs propres guerres la totalité de ces troupes, moins deux bataillons attachés à la personne du Nizam. Celui-ci s'engageait même à fournir de son propre fonds, lorsqu'il en serait requis, 9,000 fantassins et 6,000 cavaliers. Il soumettait d'ailleurs à l'arbitrage des Anglais tous les différends qui pouvaient survenir entre lui et ses voisins. Ainsi, pour quelques centaines d'hommes (1,500 au plus), dont ils fournissaient le secours, les Anglais augmentaient leur territoire de plusieurs provinces, leur revenu de 1,758,000 pagodes, obtenaient le droit de retirer, sans rien restituer, toutes leurs autres troupes quand ils

en auraient besoin, et mê
gratuitement 15,000 homm
pres troupes du subahdar,
pourtant à Londres des
geants qui trouvèrent ce t
vantageux. La raison qu'i
naient était qu'il mettait la
dans la nécessité de défen
ritoire plus étendu (le sien
Nizam) que celui qu'il lui
argument qui revient e
dire que, en retour des 1,5
qu'on accordait au Nizam
dre ses États, on aurait d
ler de ses États. Lord We
ne manquait ni d'ambition
solution, ni de génie politi
qu'un prêt de 1,500 homm
fisamment payé par l'acqui
revenu perpétuel de près de
et d'un territoire qui r
presque en entier dans le
l'Angleterre l'empire de Ti
Jamais peut-être, en effet,
reil n'avait été payé aussi

Pendant que les arme
obtenaient de si grands
dans le sud de l'Inde, les n
des Afghans dans l'ouest
tirer de ce côté toute la so
conseil suprême. Deux fo
man s'était avancé contre
tes, et deux fois la révolte
Mahmoud l'avait forcé à
ses pas. Dans une circ
menaçante pour l'Indoust
tier, et pour les Mahrattes
ligne, lord Wellesley avai
ses efforts pour s'entendre
diah; mais rien ne put vain
sous le coup d'un danger
la répugnance de celui-ci p
liance anglaise. Ce fut alors
verneur général entama av
ces négociations dont il a é
dans l'introduction de cet
sur lesquelles nous ne revie
En même temps le gouver
ral saisit cette occasion d
nabab d'Oude le peu de p
lui avait été laissé. Il lui fi
ce qu'il appelait un plan d
militaire, qui consistait à
toutes les troupes du nab

[redacted]

ar des troupes anglaises.
gnie, lui écrivit-il, ne sau-
; sa bonne volonté, rem-
ement pris par elle de dé-
États de Votre Excellence
ennemi, qu'à une seule
c'est de maintenir une force
érable pour qu'elle puisse
ous protéger efficacement
me, indépendamment de
que les circonstances pour-
. »
la peine à convaincre le
a manière la plus efficace
sa souveraineté était de
et, plutôt que d'y consen-
t son abdication. Comme
it pas même lui laisser le
signer son successeur, il
is le gouverneur général
e importance singulière à
n de cette affaire. Bientôt
fut plus le maître d'abdi-
e pas abdiquer. Les trou-
; à occuper *ses États* fu-
; sur Oude, et lui-même
eure d'assigner les terres
leur entretien, ou de se
ı pouvoir. Il voulut du
er des garanties pour ce
enlevait pas. Lord Wel-
ıtientait et pourtant vou-
ute apparence de violence.
nier effort en envoyant à
ı de ses frères, Henri Wel-
un ultimatum portant,
lition principale, que le
céder aux Anglais une
ıes États pour l'entretien
ıpes, avec la souveraineté
ıtration du reste. On ne
› ce qu'il pouvait sauver
ncessions pareilles. Néan-
té finit par être signé en
ıabab fut maintenu. On
médiatement du licencie-
:roupes, et on lui accorda
lroit de requérir le service
anglaises toutes les fois
ıit besoin, sans être tenu
oursé pour ce service.
tration de lord Wellesley
se, habile et brillante.
ce qui avait été ébauché

laborieusement par les autres, et marqua, dans l'histoire de la Compagnie, l'apogée de la période conquérante. L'Angleterre, qui pendant longtemps avait reculé devant le système de conquêtes, et n'y était entrée qu'à son corps défendant, et sous l'empire des circonstances, l'Angleterre avait alors conscience de sa force et marchait d'un pas résolu à une destinée qu'elle avait en quelque sorte remplie avant d'avoir osé la rêver: la conquête de l'Inde. D'un autre côté, les peuples s'accoutumèrent à l'idée de cette domination. L'Angleterre envisageait fixement le terme de son ambition, l'Inde voyait clairement toute sa servitude. Le maintien des princes indigènes sur des trônes dont on avait usurpé tous les pouvoirs, ce mensonge politique qui avait servi de masque à la faiblesse convoiteuse des spoliateurs et à l'orgueil humilié des princes dépouillés, ce mensonge ne trompait plus personne. Maintenir si près d'un pouvoir qu'on leur enlevait, des princes qui désormais avaient connaissance des effets de ce pacte et de la nullité absolue où on les voulait réduire, c'était bien moins un artifice de la faiblesse qu'un signe éclatant de force et une apparence de justice. Cela montrait qu'on ne les craignait pas et qu'on savait néanmoins respecter en eux d'anciens droits. Lord Wellesley surtout s'appliqua à bien établir que ces sortes de transactions étaient un acte libre et une pure condescendance de l'Angleterre, que la souveraineté comme la force était tout entière dans ses mains. Il s'attaqua avec une rigueur inexorable aux illusions, aux prétentions, aux espérances que le mensonge des gouvernements mixtes pouvait entretenir encore, et il réduisit impitoyablement ce système au pied de l'exacte vérité. L'heure lui parut venue de proclamer sans déguisement que l'Inde n'était plus ni mogole ni indoue, mais anglaise; et que devant le droit né de la conquête, tout autre droit se trouvait aboli. Les guerres qu'il entreprit furent réellement des guerres de conquêtes, c'est-

à-dire qu'elles eurent pour but avoué de contraindre les puissances indépendantes à adopter ce *credo* politique et à se courber sous le joug. Grande nouveauté, on pourrait presque dire grande révolution, que l'inauguration officielle de la politique d'agrandissement jusque-là constamment réprouvée par toutes les instructions de la cour des directeurs, par tous les actes du parlement qui, la veille encore pour ainsi dire, avait poussé la précaution jusqu'à interdire à lord Cornwalis toute alliance offensive et même défensive, hors le cas de guerre commencée ou de préparatifs flagrants de la part d'un État indigène. Pour lord Wellesley, il ne s'agissait même plus d'alliance avec les princes déjà feudataires de la Compagnie, il s'agissait du gouvernement direct et non contesté de celle-ci, gouvernement qui lui livrait tous les États de l'Inde, moins comme alliés que comme sujets. On ne désarme point un homme dont on veut se faire un allié. Le nabab d'Oude s'y trompa d'abord, peut-être parce que dès le début de cette négociation le gouverneur général avait négligé de changer les vieilles formules de la chancellerie du fort Williams; il disait encore : les États de Votre Excellence; il mettait encore le mot *protection* pour le mot *prise de possession:* mais le commentaire vint bien vite, et le nabab n'eut qu'à se résigner.

Les propositions que le gouverneur général avait faites à Scindiah n'ayant pas été accueillies, lord Wellesley profita habilement des circonstances pour faire pénétrer d'un autre côté l'alliance anglaise dans l'empire mahratte. Il y avait alors guerre entre Daoulut Rao Scindiah et la maison Holkar. Tuckadji, le fils adoptif d'Ahalya Bêi, étant mort, avait laissé quatre fils. De ces quatre fils, deux étaient légitimes, Casi Rao et Mulhar Rao. Les deux autres, Djeswant Rao et Etodji étaient enfants naturels. Casi Rao, l'aîné, avait les droits les plus incontestables à la succession de son père. Mais, quoique jeune, les infirmités du corps et de l'esprit le rendaient incapable,

ou du moins suffisaient p
les ambitions rivales. M
ayant pris les armes, eut
lui l'armée; circonstance q
né irrévocablement la ch
Rao, si Daoulut Rao Sci
épousé sa cause. L'interve
chef redoutable intimida a
Rao pour amener tout d'ab
conciliation entre les deux f
se fit en grand appareil et
du serment du Bel-Bundar
Bel (arbre sacré). Mais da
même qui eu suivit la céré
troupes de Scindiah attaquè
de Mulhar Rao, qui fut tué
multe. Ses troupes furent
dispersées qu'il ne resta q
nombre d'hommes autour de
Un des frères naturels d
Djeswant Rao, échappé de
allait devenir un énergique
la maison de Holkar. Réfu
chez le rajah de Nagpore,
rêté, s'évada, fut repris et
core. Deux hommes formèr
toute son armée. Bientôt il
torze, moitié à lui, moitié
teur dévoué. Traqué par Sc
que chez ses amis les plus
ne voulant pas les rendre
leur hospitalité, il battit la
avec ses quatorze cavalier
en peu de temps 120 fant
armés, et avec cette band
sur un détachement enne
mier avantage, qui lui valu
chevaux et une assez for
d'argent. La guerre de par
sit rapidement ses trésors
mée. Des alliés lui vinrent
rage et son étoile lui recru
partisans jusque dans l'arm
diah, et le mit ainsi promp
mesure de soutenir la gu
mes égales. D'ailleurs, pou
cause l'odieux que lui eût fa
tout projet d'ambition pers
d'usurpation, il se hâta de
à la place de Casi Rao qu'
tait, un dernier fils de Tuc
fant posthume, âgé de que
à peine, et qui se nomm
Rao. Il fit même graver sur

[redacted]

Rao, sujet de Kundi Rao.
ération acheva de lui rallier
l'un pays où le nom et les
a maison Holkar étaient en
inération. La guerre prit
spect menaçant pour Scin-
rilles tombaient au pouvoir
nt Rao, ses troupes étaient
, rase campagne. Quelques
tenus de temps en temps,
ent à peine de tant d'échecs
dédommageaient pas. Lord
revenant à la charge, n'en
ins ses propositions éludées.
herchait à traiter directe-
Djeswant Rao. Mais les pré-
e celui-ci s'étaient accrues,
essions qui eussent prévenu
si elles avaient été faites à
rent péremptoirement re-
Une grande bataille gagnée
mah, sur les armées com-
Scindiah et du peschwah,
eswant Rao cette capitale.
par le vainqueur, qui eût
parer de sa personne pour
pouvoir sous son nom, le
se réfugia de forteresse en
jusque dans le Concan. Le
· général, plus obstiné que
réalisation de ses projets,
à Badji Rao, le peschwah
s propositions qui se résu-
ces deux points : restaurer
énitude l'autorité du pes-
ors usurpée par un certain
qui était son fils adoptif;
n traité d'*alliance défensive*
ntie réciproque, ce qui si-
ttre garnison anglaise dans
hrattes. Dans sa détresse,
h avait été sur le point de
un refuge à Bombay, et avait
is l'assistance d'un vaisseau
parvint cependant à éviter
nité et à trouver un autre
on propre territoire. Mais
tions des Anglais n'en pas-
moins avec autant de faci-
ils l'avaient tenu en leur
et le 31 décembre 1802 fut
convention connue sous le
aité de Bassein, dont les
dispositions ét que le
peschwah admettait à son service des forces anglaises permanentes; que leur entretien serait assuré par une cession de territoire; que le peschwah ne ferait plus la guerre, de son chef, à aucune puissance, mais qu'il soumettrait tous ses différends à l'arbitrage des Anglais, et qu'il n'aurait de relations avec le dehors que par leur intermédiaire; que son autorité dans l'administration intérieure de ses États resterait intacte.

En vertu de ce traité, les troupes anglaises en observation dans le Mysore se hâtèrent d'intervenir. D'autres forces furent également rassemblées à Bombay et à Haïderabad, capitale du Nizam, pour appuyer les opérations du corps d'armée principal. Sir Arthur Wellesley, depuis si célèbre sous le nom de duc de Wellington, et alors major général, n'eut qu'à passer la Toumbudra pour forcer Holkar à la retraite. Amrit Rao, le peschwah usurpateur, était alors à Pounah. Le bruit courut qu'au lieu de défendre cette capitale contre les Anglais, il avait l'intention de la brûler. Soit que ce projet fût réel, soit qu'il n'eût aucun fondement, sir Arthur Wellesley ne lui laissa pas le temps de l'exécuter. Laissant son infanterie en arrière, il partit avec sa seule cavalerie (moins de 4,000 hommes), et, après une marche de trente heures, parut tout à coup devant Pounah. Surpris par cette visite imprévue, Amrit Rao n'eut que le temps de fuir, et le major général entra sans coup férir dans la ville, où le peschwah Badji Rao fut aussitôt rétabli avec la plus grande solennité.

Pour avoir restauré le peschwah soutenu par Scindiah, les Anglais n'étaient pas avec ce dernier en meilleure intelligence : au contraire, le gouverneur général prit aussitôt contre lui des mesures de défiance en lui enjoignant de quitter la position qu'il occupait sur les frontières du Nizam, et de repasser la Nerbudda. Scindiah, de son côté, quoique ami zélé du peschwah, ne voyait pas avec plaisir qu'une restauration pour laquelle il avait

combattu, se fût faite sans lui. Le traité de Bassein, par lequel la protection du peschwah passait de ses mains dans celles des Anglais, l'avait comme effacé de la scène politique; et lord Wellesley le lui faisait nettement sentir en le sommant de repasser la Nerbudda, c'est-à-dire de s'éloigner de Pounah. Le gouverneur général étendait ses vues plus loin : sans vouloir déclarer la guerre à Scindiah, et même en cherchant à traiter avec lui, il laissa au major général Arthur Wellesley, et au général en chef Lake, les pouvoirs les plus etendus et les instructions les plus précises pour obtenir, par toutes sortes de voies, l'expulsion de tous les Français, et l'occupation du Douab, ou terre comprise entre le Gange et la Djamna, depuis leur confluent jusqu'aux montagnes de Kumaoun. Le général Lake devait en outre prendre possession d'Agra et de Delhi, et unir cette conquête au Bundelcund par une chaîne de postes fortifiés. L'expulsion des Français, à laquelle le gouverneur général attachait une importance capitale, était la destruction d'une partie considérable de la puissance militaire de Scindiah; la chaîne des postes entre la Djamna et le Bundelcund était un empiétement sur son territoire ou sur celui de ses alliés; enfin, l'occupation de Delhi était l'absorption, au profit des Anglais, de l'autorité qui restait attachée au seul nom de l'empereur. Il n'était guère possible d'obtenir par les voies diplomatiques des concessions de cette importance. Scindiah, au contraire, rêvait en ce moment, non-seulement la suprématie dans les États mahrattes, mais encore la souveraineté du Deccan ; et, avec l'aide de ses Français, il espérait bien pouvoir chasser de l'Inde les Anglais eux-mêmes. La leçon que venait de lui donner sa guerre contre Holkar ne l'avait point guéri de ces chimères. Bien loin de se prêter aux vues des Anglais, il se mit à traverser par mille obstacles l'exécution du traité de Bassein. La haine du rajah de Berar secondait en cela les ressentiments de Scindiah, et

bientôt il se forma entre
fiance à laquelle Holkar lu
s'adjoindre. Au lieu d'év
sition qu'il occupait sur l
la Nerbudda, Scindiah y
tôt les renforts du rajah
noua des intrigues avec to
chefs mahrattes pour les
entrer dans cette confé
chercha même à débau
Bundelcund les officiers d
alors devenu Anglais, et d
au général Perron de se
agir. Ce dernier, par les j
avait reçus pour l'entre
troupes françaises ou a
comme le souverain d'un
rives de la Djamna. Il c
son côté, à engager da
commune les chefs rohill
verneur général avait dé
fois sommé Scindiah de
sur toutes ces menées. I
de Perron et de Scindiah
être interceptées, et alors
neur général jugea qu'il
d'en finir avec les ménage
avait gardés jusque-là. U
fois, et tout en protesta
ses intentions pacifiques,
mer Scindiah et Bhousla
Berar, de rappeler leurs t
leurs États respectifs. Ce
dirent qu'ils consentaient
ner leur camp le jour où
anglaises seraient rentrées
dans les postes de Bom
dras et de Seringapatam
dition rejetée, ils offrire
mencer leur retraite le jo
sir Arthur Wellesley co
aussi la sienne. Comme le
volonté devenait aussi e
leur bonne foi était suspe
dent anglais auprès de
rappelé (3 août 1803).

Les Anglais entraient e
avec une force de 55,000 h
partie en différents corps,
devait fondre sur les Ét
de tous les côtés à la fois.
Lake entrait par le nord,
néral Wellesley par le mi
pes de Bombay se jetaie

ons de Scindiah dans
in, le colonel Harcourt
:t le rajah de Bérar en
province de Cottak en
es petits corps occu-
ts intermédiaires avec
ırder ou d'exécuter des
létail. Ainsi, cette ar-
t un théâtre plus vaste
:lles qui avaient pré-
la péninsule dans sa
·geur, depuis le golfe
u golfe du Bengale, ce
est à l'ouest une ligne
e quatre cents lieues.
ake occupait Caoupor
le 9 août il se mit en
ımée se montait à en-
ɔmmes. Le 29 il ren-
ui se préparait à lui
roches de la forteresse
ez médiocre général,
'il eût sous ses ordres
e, fut battu et se re-
Les Anglais prirent
Coël et vinrent mettre
t Allighur. Défendue
et par des rizières
qui la rendaient pres-
, cette place, résidence
rron, était en outre
plus grand soin; elle
seule porte protégée
leux bastions. Perron,
y avait laissé le com-
n autre officier fran-
edron), avec l'ordre de
u'à la dernière extré-
de l'empereur ou celle
:, lui écrivait-il, trou-
ı devant Allighur.»....
:voir, défendez le fort
a pierre sur pierre.
, songez à l'honneur
lions d'yeux sont fixés
olonel Pedron agit en
peut-être eût-il sauvé
ın officier anglais, au
liah, ayant quitté la
fut investie par ses
ırna contre ses frères
veille la connaissance
ait acquise, et la li-
raient laissée. Sous sa

conduite, les assiégeants, moitié par surprise, moitié par force, entrèrent dans Allighur après un assaut où les assiégés perdirent 2,000 hommes. La prise d'Allighur détermina Perron à traiter. Il fit parvenir au général Lake des propositions où il s'engageait à quitter le service de Scindiah, et demandait en retour l'autorisation de se rendre à Lucknow avec sa famille, ses trésors et les gens qui composaient sa maison, sous escorte de troupes anglaises ou de sa propre garde. Cette proposition inattendue était l'événement le plus heureux que les Anglais pussent espérer au début de la guerre. Aussi le général Lake s'empressa-t-il d'accéder à tout ce que lui demandait le général Perron. Celui-ci se rendit bientôt à Lucknow avec l'escorte qu'il se choisit lui-même: de là, il se retira bientôt après à Chandernagor. Ainsi, ce parti français, sur lequel Scindiah fondait de si vastes espérances, et qui causait à lord Wellesley tant d'ombrage, se trouva tout à coup désorganisé par la défection de son représentant le plus puissant.

Après avoir pourvu à la réparation et à la sûreté d'Allighur, le général Lake se mit en marche sur Delhi. Presque sous les murs de cette capitale, le général Bourquien, successeur de Perron, l'attendait avec une armée forte de seize bataillons d'infanterie régulière et de 6,000 hommes de cavalerie, dans l'intention de lui livrer une bataille décisive. Les Mahrattes, animés à la lutte, étaient décidés à payer chèrement la victoire. Les Anglais firent des efforts inouïs pour enlever leurs positions. Mais le courage éprouvé des troupes, l'habileté du général en chef, la résolution avec laquelle il paya de sa personne, tout vint échouer contre l'inébranlable fermeté de l'ennemi. Déjà celui-ci se croyait vainqueur, et peut-être en effet l'avantage lui fût-il resté, si, en simulant un mouvement de retraite, le général anglais n'eût réussi à l'attirer dans un piége où il fut mis en déroute. Les Mahrattes perdirent dans cette bataille 3,000 hommes tués ou

blessés, 68 pièces de canon et 63 caissons, dont deux chargés d'or et d'argent. Bourquien, abandonné par la plupart de ses troupes, vint, le 14 septembre, se rendre prisonnier avec quatre autres officiers français. Cette journée acheva la ruine du parti français à Delhi. Le vieil empereur Shah Allam s'empressa d'envoyer complimenter les vainqueurs et solliciter la protection de leurs armes. Le peuple fit comme son empereur et tendit avec de grandes démonstrations de joie au joug anglais sa tête fatiguée du joug français et mahratte. Le général Lake fit solennellement son entrée dans la capitale de l'empire mogol. Reçu par l'infortuné Shah Allam dans un palais où les vestiges du faste de ses aïeux ne pouvaient que lui rappeler plus durement sa propre misère, il reçut de cette ombre d'empereur tout ce que celui-ci pouvait donner, des titres et des épithètes pompeuses, telles que : « Glaive de l'État, héros de la terre, seigneur du temps, victorieux dans la guerre. » Shah Allam avait obtenu de Scindiah neuf lacs de roupies pour son entretien annuel. Mais de ces neuf lacs, il touchait à peine 50,000 roupies, et il vivait lui et sa famille dans une véritable misère. Le général Lake se hâta de lui assurer une condition meilleure. Il consacra quelques jours à ces soins et à l'installation d'une garnison anglaise dans Delhi, puis, le 24 septembre, il partit pour aller mettre le siége devant Agra. Il y était à peine arrivé (7 octobre) qu'il reçut la soumission du rajah de Bhurtpour qui, moyennant la reconnaissance de sa souveraineté et l'exemption de tout tribut, fournit aux Anglais un secours de 5,000 cavaliers pour cette campagne, et s'engagea par un traité d'alliance offensive et défensive à leur prêter son concours contre tous leurs ennemis. Déjà la défection de Perron avait entraîné dans le parti des Anglais bon nombre de petits chefs indigènes tyrannisés par les exigences de Scindiah et retenus par la seule terreur de sa puissance. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées et les

États de ce chef allaient
brant avec une rapidité plu
leuse encore que les illusio
s'était bercé. Agra n'obliges
l'armée assiégeante à lui fai
neurs d'un siége en forme.
son en révolte venait d'en
ses officiers européens. L
étaient néanmoins résolus
dre. Campés en dehors du fo
glacis, dans la ville et dan
quée principale, ils en fure
dès le premier engagement
bre). Deux jours après, une
la garnison vint se joindre
glais et, le même jour, le re
tait réfugié dans le fort, de
armistice pour régler les ter
capitulation. Des difficultés
rent au milieu des pourparl
recommencer le feu, et alor
tance devint réellement éne
fallut ouvrir la brèche, et
elle était praticable; mais
gés n'attendirent pas l'ass
rendirent à discrétion. Cett
valut aux Anglais, indépen
d'une grande quantité de
280,000 livres sterling en
un canon gigantesque connu
l'Inde sous le nom de gra
d'Agra, pour le rachat du
torités de la ville offrirent
vres sterling. Le général
voulu le faire transporter à
mais il n'y avait aucun moye
de mettre en mouvement un
masse, au moins pour un t
Un autre incident singulie
cette campagne, et nous le
rons comme trait de mœurs
naît le respect des Indous p
de toute espèce d'animaux.
surtout joue un rôle import
la mythologie brahmanique;
exemple, avec l'aide de Sagriv
tres chefs de singes que H
construisit le pont de Ram
l'île de Ceylan et le continent.
ges, à cause de la place honor
occupent dans la légende,
honorés d'un culte tout pa
Dans sa marche de Delhi l'a
glaise rencontra deux villes

où est né Krishna, et Vin-
il s'est manifesté pour la
is sous la forme humaine.
dévotion des habitants et
ı, les singes ont pullulé
ıinage de ces deux villes,
à devenir incommodes et
ereux. Un Indou suppor-
ı leurs attaques et périrait,
., plutôt que de commettre
de se défendre. Mais deux
glais aux prises avec une
es malfaisantes ne se cru-
ıgés de pousser la patience
rtyre, et lorsqu'il ne leur
autre ressource, l'un d'eux
on pistolet. Ce fut alors
ête. Au lieu d'une nuée
a foule dévote se rua sur
s mettre en pièces, et les
rès, qu'il ne leur resta de
alut que de se jeter dans
où même ils ne se sauvè-
ır ni l'un ni l'autre ne put
u'à l'autre bord. La popu-
vait pu les massacrer, eut
a satisfaction de voir les
ville sainte faire justice
des coupables.
er corps d'armée restait
n'avait point combattu et
le se grossir de quelques
chappés à la bataille de
r octobre, le général Lake
pour aller à sa rencontre.
ues jours de marche, il es-
surprendre avec sa seule
t engagea un peu témérai-
action de nuit qui n'eut
ompt succès qu'il en avait
lui fut soutenue avec assez
our donner le temps à son
'arriver. La bataille devint
ıle, et fut disputée par les
vec un acharnement et une
où se manifestait avec
nce des nombreux officiers
ls comptaient encore dans
Mais la vieille expérience
ı anglaises, l'habileté du
rare intrépidité devaient
cette fois encore. Après
on jusqu'au soir, les Mah-
t enfin enfoncés et mis en
déroute complète. Cette sanglante et brillante bataille de Laswari amena aussitôt la soumission des rajahs de Macherry, de Djeypour, de Joudpour, de la Begum Sumrau, femme d'un Européen qui s'était fait une souveraineté dans ces parages. Les rajahs de Sondipour, de Kotta, etc., imitèrent cet exemple, et bientôt, ayant abattu quelques petites résistances partielles, les Anglais se trouvèrent en possession paisible du Douab et du Bundelcund; ils avaient dissipé ou interné les Français, conquis la personne de l'empereur, établi leur chaîne de postes; les instructions du gouvernement général se trouvaient ainsi complétement remplies dans cette partie de l'Inde.

Sur les autres points, les armes britanniques n'étaient pas moins heureuses. Dès le milieu du mois d'octobre, le colonel Harcourt avait complétement réduit la province de Cottak, où est la fameuse pagode de Jaggernaut, et qui liait les possessions anglaises du Bengale à celles du Deccan. Le major général Arthur Wellesley agissait de son côté dans l'ouest avec cette vigueur et cette fermeté dont il avait déjà donné des exemples. Parti de Pounah le 4 juin, il commença par réduire Ahmednagur et son territoire, passa le Godavery, battit à Assaye avec 4,500 hommes Scindiah qui en commandait 50,000, dont 10,500 disciplinés et conduits par des officiers européens, et obligea Scindiah à lui faire sincèrement ou non des ouvertures de paix. Probablement ces ouvertures n'étaient pas sérieuses même dans la pensée de Scindiah, toutes compromises que fussent ses affaires et celles de son allié le rajah de Bérar, tant par l'issue de la bataille d'Assye, que par les succès du général Lake et par ceux du colonel Harcourt. En ce moment, Scindiah, qui poursuivait encore sur la rive gauche de la Nerbudda et en dehors de ses frontières, la chimère d'une guerre offensive contre le territoire du Nizam, laissait entrer chez lui les Anglais par tous les points, et avait déjà perdu la presque totalité de

ses propres États. Au nord on lui avait enlevé le Douab, le Bundelcund et les districts limitrophes; à l'ouest, les possessions du Guzerat et du Guicowar que le corps d'armée de Bombay venait de conquérir sous les ordres du lieutenant colonel Murray. Le rajah de Bérar n'était pas moins entamé à l'est par le colonel Harcourt. Plusieurs armées étaient détruites ou dissoutes. Toutes les forteresses de premier ordre, telles que Allyghur, Goualior, Baroach, etc., étaient prises. Un matériel immense, des approvisionnements de toute nature et de grandes quantités de numéraire avaient passé dans les mains de l'ennemi. Deux capitales comme Dehli et Agra étaient perdues, ainsi que la personne de l'empereur qui était désormais à la dévotion des Anglais. Le moment semblait donc venu de songer à terminer une guerre que l'on n'avait pu soutenir avec l'aide de toutes ces ressources, et que l'on ne pouvait se flatter de rendre plus heureuse avec toutes ces ressources de moins. Scindiah ne donna cependant aucune suite aux intentions qu'il avait montrées. Sa conduite, au reste, dénonçant sa faiblesse et l'absence de tout dessein réfléchi, parut dénoter en lui un esprit troublé, moins appliqué à suivre les clartés d'une raison ferme qui voit ses ressources, que l'entêtement d'un orgueil qui se roidit. Après avoir rallié conjointement avec le rajah de Bérar les débris de l'armée battue à Assaye, au lieu de rentrer dans ses provinces pour y concentrer sa défense, il s'en éloigna au contraire, et tourna vers le sud, comme s'il eût voulu marcher sur Pounah. Sir Arthur Wellesley l'y suivit d'abord; mais bientôt voyant qu'il avait affaire à un ennemi suffisamment embarrassé dans sa propre impuissance de rien tenter et de rien vouloir, il laissa là Scindiah et tourna vers le nord. Il ne restait plus rien à Scindiah dans le Deccan, sur le territoire qu'il s'obstinait à ne vouloir pas quitter. Assirghur, sa dernière forteresse, venait d'être prise par le colonel Stevenson. Libre de tout soin de ce

côté, le major général
Ghauts et la Godavéry, et se d
vahir les possessions du raja
Celui-ci, mieux avisé que Sci
tait séparé de son allié et re
ce moment ses frontières; il
repassé la Godavéry et se
Patery à deux journées de
sud d'Aurengabad où était
Wellesley. Le major génér
devant du rajah. Scindiah
de se décider à solliciter un
et l'avait obtenu. Mais s
n'étaient pas encore rentré
limites que les termes de l
tion leur avaient fixées, et
de sa cavalerie se trouvait
celle de Bhonsla, lorsque
jor général. Sir Arthur n'
l'intention d'attaquer avant
main. L'heure avancée et la
ses troupes lui imposaient
Cependant les escarmouche
gagé l'affaire et l'ennemi
l'intention d'en venir aux
prit rapidement son parti,
armée en une seule colonn
en tête et en flanc par sa
puis arrivé devant la ligne
de l'ennemi rangé en avant
d'Argaum, il démasque so
rie et engage le combat. L
tes parurent d'abord s'y p
vivacité; mais une charge
lerie de Scindiah ayant été
toute l'armée, abattue par l
d'Assaye, lâche pied en un
et, grâce à un beau clair de
Anglais en purent faire un
nage. Cette défaite fut le co
donné à la confédération.
l'autre des deux chefs n'ava
troupes à mettre en campag
dant, comme les forteresse
encore, le major général se
voir de les réduire. Il venai
dre d'assaut celle de Gawil
qu'il reçut un envoyé de B
signé à se soumettre. Un
signé, par lequel le rajah de
dait aux Anglais la province
et s'engageait à n'employer
cun officier ou fonctionnair
nant à une nation en guerr

[redacted]

ıl même aucun Anglais ou ıngleterre, sans l'autorisavernement. La rivière Wurfixée comme sa limite du bahdar du Deccan ; on lui es forts de Nernallah et de vec leurs territoires respeciah de son côté cédait en ıraineté à la Compagnie toues et forteresses du Douab droits qui y pouvaient être :out ce qu'il possédait au jahs de Djeypour, de Djoud-Gohud ; le fort et le terriaroach dans le Guzerat, : fort d'Ahmednagur dans l abandonnait en outre tout sédait avant la guerre au ınts Adjuntí dans le Deccan es comprises entre cette ı Godavéry. Il s'engageait e à son service aucun Franıpéen, et renonçait à toute sur le pouvoir de l'empee à toute intervention dans . Les Anglais lui resticertain nombre de forts can ou dans le Guzerat, et e d'anciens jaghires comes territoires récemment ı lui restituaient en outre rres et quatre villages que ossédait depuis longtemps ıts du peschwah ; enfin ils ıt à faire des pensions, ation des jaghires cédés, à qui leur seraient désignés ıh, jusqu'à concurrence ne annuelle de soixante-'oupies. Ce traité fut signé ıre 1803. La vigueur et l'hadministration de lord Welent d'obtenir le triomphe d et le plus décisif qui eût alé les armes et la polities dans l'Inde. En cinq ıpagne il avait abattu d'un ıe puissance bien plus for: ne l'était celle de Haïder ıu, dont la réduction avait lusieurs années ; il avait nt et à toujours délivré ise de l'éternelle appréhen: inspirait le parti français qui, des bords de la Cavéry aux bords de la Djamna, l'avait enveloppée comme d'un réseau dont les mailles se renouaient aussitôt que coupées. La population anglaise de Calcutta s'empressa de lui rédiger une adresse de félicitation.

On eut alors tout lieu d'être surpris de voir la guerre renaître des ruines mêmes de ceux qui venaient de la soutenir. Holkar, malgré son adhésion au traité d'alliance offensive et défensive des rajahs de Bérar et de Malwa, s'était abstenu jusque-là de leur apporter son concours. A peine les vit-il abattus qu'il s'empressa de relever leur drapeau déchiré. Fut-il séduit par l'ambition présomptueuse de faire à lui seul ce que n'avaient pu faire deux chefs plus puissants que lui par leur ligue, et même plus puissants chacun isolément par l'étendue de leur territoire ? Fut-il effrayé de l'affaiblissement qui résultait pour l'empire mahratte de l'abaissement de ses principaux chefs? Espéra-t-il que les Anglais, épuisés par les efforts qu'ils venaient de faire, lui livreraient une proie plus facile ? Chacune de ces considérations entra sans doute pour quelque chose dans l'acte de démence qu'il accomplit en rompant sa neutralité pour entrer dans la lice, lorsqu'il était déjà trop tard pour qu'il y pût sauver personne, ou y recevoir aide de personne. Tout en écrivant des lettres amicales au général Lake, après la bataille de Laswari, il n'en soumettait pas moins les Anglais à des vexations continuelles en faisant des incursions sur des territoires soumis à la protection britannique, mais restés néanmoins, disait-il, tributaires de Scindiah. Lake dut faire contre lui quelques manifestations pour le contraindre à renfermer chez lui ses troupes. Mais les rapports allaient toujours s'aigrissant. Trois officiers anglais qu'il avait à son service et qui, après la déclaration de guerre, demandèrent à se retirer, furent jetés en prison, puis mis à mort, leurs corps abandonnés aux chiens et leurs têtes placées sur des piques. Holkar les accusait d'avoir entretenu

une correspondance secrète avec le général Lake. Lui-même se mit en correspondance avec des chefs seiks ou rohillas, et chercha même à en compromettre d'autres en se faisant adresser en leur nom des lettres amicales qu'il fit intercepter par les Anglais. En même temps il prodiguait à ceux-ci les assurances de sa propre amitié. Mais déjà ils s'étaient mis en mouvement. Le canon allait répondre à cette petite guerre de ruses et de finasseries orientales. Sérieusement menacé, Holkar adressa au général Lake une lettre remarquable par un singulier mélange de soumission et de fanfaronnade. « L'amitié exige, disait-il, que, prenant en considération la longue intimité qui a existé entre moi et les Anglais, vous ayez égard aux représentations de mes wackils (envoyés). En agissant de la sorte, vous ferez quelque chose de profitable et d'avantageux. Sinon, je mets ma fortune et ma patrie sur les selles de mes chevaux, et plaise à Dieu que, de quelque côté que soient tournées les brides de mes braves guerriers, tout le pays dans cette direction tombe en mon pouvoir. » Les wackils avaient mission de poursuivre la reconnaissance du droit qu'avait Holkar de lever le tchout, suivant l'usage de ses ancêtres. Le tchout était une contribution d'un quart de revenu que les Mahrattes avaient la coutume d'imposer aux États qui espéraient se racheter par là de leurs incursions et de leurs pillages. Les wackils demandaient en outre la restitution de certains districts du Douab et de la province de Hurrim qui appartenaient à Holkar, et enfin, la garantie des Anglais pour toutes ses possessions. Toutes ces demandes furent écartées.

Les Pindarrys, nom qui va bientôt jouer un rôle dans cette histoire, sont des bandes indisciplinées et mercenaires qui ont paru pour la première fois dans l'Inde à la suite des armées mahrattes. Leur nom vient, dit-on, d'une sorte de boisson nommée pinda dont ils font un grand usage. Ils n'étaient d'abord qu'un ramassis de gens de toute espèce qui, com
tiers du moyen âge, m
épée aux gages de qui le
certain Ghazi-oud-din,
rassemblés et mis au servi
wah Badji Rao, mourut
jein et transmit ses band
aîné, qui se distingua telle
vice de Mulhar Rao Holk
reçut un drapeau doré, m
neur considérable. Celu
beaucoup sa troupe, lui do
portance et la transmit au
Les Pindarrys devinrent
nombreux que les bandes
indépendants se multipl
gens-là portaient, suivant
de Holkar, leur patrie
de leurs chevaux. Aussi
saient-ils pas scrupule de
des armées opposées, et d
les uns contre les autres
de la guerre entre Scindiah
chacun des deux chefs av
darrys. Tout en les emp
Mahrattes les méprisaient
leur permettait point de p
cour ni de s'asseoir en s
Scindiah fut le premier q
avec considération, leur d
tres et des terres; et Dj
Holkar lui en fit des re
campagne, le camp des P
se confondait jamais ave
Mahrattes. Ceux-ci les sold
ron un quart de roupie pa
par jour), tant qu'ils les
leur territoire où, même
guerre, le pillage leur éta
Mais au delà des limites d
mahratte, la solde était
et les Pindarrys ne vivaient
de pillage. Au reste, les M
se faisaient pas faute de pi
lards, et il arrivait fréquem
près une campagne, le cam
tombât sur le camp pinda
rangeât de ses dépouilles
vint même plus tard à l
complétement détruire. Q
sent, il ne songeait qu'à
d'eux.

Pendant que l'on traitait
qui [illegible] se conclu

[redacted]

service de Scindiah, s'é-
: vouloir continuer la
son propre compte. Au
,000 hommes, ils avaient
ıa et s'étaient dirigés sur
ı, dans l'intention d'in-
convois et de piller le
r général Campbell, qui
a réserve, se mit à leur
n'eut besoin que de les
ur en avoir raison. Ce
on signait dans le camp
'ellesley, à Surdji-Aud-
ité de paix avec Scindiah
e dernier coup de canon
e qui finissait avait été
Pindarrys, ce fut aussi
ue fut tiré le premier
qui inaugurait la guerre
de leurs chefs, Emir
oyé par Holkar, parut
du Bundelcund, sur la
e la Betwah, manifes-
n d'envahir cette pro-
ant des territoires pro-
Anglais. Le colonel Shep-
sa rencontre, l'atteignit
vant lui. Le général Lake
n mouvement et vint se
ervation au fort de Bal-
eçut une dernière lettre
Rao, qui décidément je-
ıvec le faste de paroles
marquer dans le frag-
s haut. « Des provinces
centaines de milles car-
lées et ravagées. Le gé-
aura plus le temps de
calamités innombrables
ır des millions d'êtres
attaques de mon armée
ıt comme les vagues de
rivage. » Et, en effet, il
d'abord sur le rajah de
us les corps d'armée du
britannique étaient en-
és : ils reçurent ordre
ıt de recommencer à
Deccan, dans le Guico-
Malwa, partout les pos-
olkar furent en un clin
s. Le 28 avril (1804),
itionnaire était rassem-
murs de Djeypour. Un
simple détachement envoyé à Bampour, seule forteresse que Holkar possédât au nord de la Chumbul, suffit pour la lui enlever et pour le forcer à repasser la rivière. Ce début de la campagne ne fut pourtant pas heureux pour les Anglais. Les chaleurs dévorantes du climat sévissaient contre cette armée avec une fureur inaccoutumée. Les vents d'ouest qui venaient de traverser un désert de sables brûlants semblaient ne répandre que des torrents d'un feu invisible dans l'atmosphère embrasée. Sous ce souffle dévastateur tout languissait, tout périssait consumé. Le pays était ravagé, les cours d'eau mis à sec. Les provinces du Radjpoutana en sont d'ailleurs presque dénuées. Dans la marche de l'armée anglaise, les hommes tombaient à chaque instant comme foudroyés, d'autres chancelaient comme dans l'ivresse, jetaient de l'écume par la bouche et finissaient également par tomber. On eût pu suivre l'armée au sillon de cadavres qu'elle laissait derrière elle ; on vit jusqu'à trois cents hommes expirer en un seul jour. Pour les survivants, le nombre toujours croissant des malades devenait un embarras de plus ; beaucoup étaient atteints de folie, quelques-uns se faisaient sauter la cervelle. Le général, pour alléger sa marche, se vit obligé de séparer son armée en deux corps, il laissa son infanterie à Purson, et continua de s'avancer à la tête de la cavalerie. Le 3 juin, un vent d'ouest qui s'éleva vers le milieu du jour, souffla avec une telle violence qu'il brisait les arbres, tuait les hommes ou les animaux. Des trombes de sable brûlant, soulevées par la rafale, renversaient tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les tentes étaient enlevées, les arbres déracinés, le bétail asphyxié. Les Indous qui suivaient l'armée, se couchant par terre, poussaient des cris de désespoir, croyant assister à la ruine du monde. C'était la dernière crise de cette tempête de feu contre laquelle ils se débattaient depuis cinq jours, crise qui allait amener leur salut. En effet, les nuages rouges qui s'étaient amassés vers le soir à l'hori-

zon, finirent par se résoudre en torrents de pluie. Deux jours après, l'armée, un peu rafraîchie, atteignit enfin Agra. A part quelques avantages de peu d'importance remportés sur Holkar, et la prise de deux ou trois forts sous l'un desquels Emir Khan trouva le moyen de surprendre et d'exterminer entièrement deux compagnies de cipayes restées à la garde de la tranchée, cette première campagne n'amena aucun résultat. L'armée anglaise, décimée par le climat, avait besoin de se refaire; elle fut répartie dans ses cantonnements, qu'elle avait regagnés avant le 15 juin.

Shah Allam profita de ce moment de repos pour conférer au général Lake des dignités réservées aux plus grands personnages de l'empire. Les insignes de ces ordres lui furent portés par un envoyé de l'empereur. Mais, à cause des pluies, la cérémonie d'investiture ne put avoir lieu que le 14 août. Ces ordres étaient le Mahi, le Mouratib et le Naobut. Le Mahi est un poisson d'argent avec une tête de cuivre doré; il est présenté au récipiendaire au bout d'une longue hampe plantée sur le dos d'un éléphant. Le Mouratib est une boule de cuivre doré supportée aussi par une hampe également portée à dos d'éléphant. Le Naobut est un double tambour d'argent qu'on suspend au cou du récipiendaire, lequel, après avoir frappé quelque temps sur les deux tambours, est proclamé sahibin-naobut. Le général Lake se prêta de la meilleure grâce du monde à cette cérémonie qui pouvait n'être que bizarre pour des yeux européens, mais qui, après tout, suivant les idées du pays, l'élevait en dignité au-dessus de tout ce qu'il y avait de plus considérable depuis le cap Comorin jusqu'à l'Himalaya, et depuis l'Indus jusqu'au Brahmapoutra, la seule personne de l'empereur exceptée.

Cependant Holkar, après avoir battu en retraite, était revenu sur ses pas et avait encore passé la Chumbul. Le colonel Monson se mit en mouvement avec l'intention d'aller à sa rencontre; mais l'annonce d'un convoi d'argent qui arrivait le fit tourne[r]
côté, et ce fut Holkar qu[i]
suivre. Cette expédition
heureuse. Entouré de nu[ées]
lerie qui grossissaient c[...]
noyé dans des chemins e[...]
les pluies, arrêté par les
bordées, le colonel n'a[...]
fort péniblement. Sa positi[on]
venue si précaire, que Holk[ar]
voir le sommer de mettre
mes et de livrer artillerie
ne lui promettant la vie
cette condition. Sur le ref[us]
nel, le Mahratte engagea
où il fut repoussé (10 juill[et]
position de l'armée n'en éta[it]
assez difficile pour obliger
chercher un refuge dans l[...]
Kottah. Le rajah n'en vou[...]
mettre l'entrée aux troup[es]
obligea les Anglais à rep[...]
marche à travers un pay[s]
impraticable qu'ils durent l[...]
velis dans les boues, leur
une partie de leurs bagages.
de la Baunar, ils surent se
artillerie aux dépens de l[...]
qui ils prirent trois canons
tôt après, pour hâter leur [...]
durent abandonner le reste
gage. Pour comble de malh[eur]
parvint à nouer des intelli[gences]
des sous-officiers indigènes
sertion se mit dans l'armé[e]
Bientôt, pour tenir tête à [...]
tude de cavaliers qui l'ass[...]
toutes parts, Monson n'eu[t]
tre ressource que de se form[er]
et de marcher ainsi la nuit
Les Mahrattes, à diverse[s]
fondirent avec fureur sur [...]
troupe qu'ils avaient cru te[...]
pouvoir, mais ils ne réuss[...]
l'entamer. Le 28 juillet, [...]
Biana, et le 31 à Agra.

Ces échecs, essuyés coup [...]
étaient assez graves pour [...]
général en chef à faire us[...]
tes ses forces. Les Anglais [...]
des injures à venger. Holka[r]
sait non-seulement une g[...]
reuse, mais encore une gu[...]
bare. Il atraignait ses [...]

[redacted]

du service dans son armée, efusaient, il leur faisait cou- ; et le bras droit, et les ren- cet état; il en arrivait ainsi ours. Cette vue animait à la l'ardeur des soldats, d'ail- immés par le courage et la e leur chef. Celui-ci ayant, pluies, employé le mois de à concentrer ses troupes, ampagne le 1er octobre. Hol- : alors avancé jusque sur la et même avait lancé sa ca- ns le Douab.

battu dans une première , s'avança sur Delhi avec le s'en emparer. Les fortifica- nt en assez mauvais état; ueur du colonel Ochterlony, nandait, suppléa à l'insuffi- moyens de défense, et re- is les assauts des Mahrattes. ors se jeta dans le Douab ter le ravage. Lake l'y sui- ssa l'infanterie et de l'artil- najor général Fraser, pour infanterie de l'ennemi. Deux ictoires signalèrent bientôt de la fortune au camp des La première fut remportée ır le major général Fraser, après avoir tué 2,000 hom- nemi; l'autre par le général ontre Holkar en personne, sa surprendre au milieu de r un ennemi qu'il croyait à le lui. Partie en effet d'un gné de cette distance, l'ar- se arriva, combattit, pour- Mahrattes, et ne s'arrêta oir fait sans repos 70 milles et demie). Cette bataille de ıd anéantit la cavalerie de omme celle de Dîg avait ı infanterie. Les débris de aient cherché un refuge à murailles de Dîg, place qui t au rajah de Bhurtpour. Ce passé de l'alliance des An- e de Holkar. C'était un chef ı pillarde qui avait fini par ıtre l'Indus et la Djamna, e Delhi, où, avec le temps, enrichie et affermie jusqu'à pouvoir former un corps de nation. Un moment, en 1756, ils furent maî- tres d'Agra, dont ils firent leur capi- tale: ils en furent chassés par le vizir Nudjif Khan. Dans les dernières con- vulsions de l'empire, ils firent ce qu'ils venaient de faire avec les Anglais et Holkar, servant tantôt un parti, tantôt l'autre, et tâchant de profiter sur tous. Le rajah de Bhurtpour, alors allié de Holkar, portait un nom qui a été illus- tré depuis par un de ses voisins, le roi de Lahore: il se nommait Randjit Singh. La ruine de Holkar, qui n'était plus désormais que son protégé, avait fait de lui le prince le plus puissant de cette partie de l'Inde et le chef de cette guerre. Il avait beaucoup à se louer des Anglais qui, avant sa défection, avaient accru son territoire et reconnu son indépendance, en l'affranchissant même de tout tribut. Tous les avan- tages qu'il devait au général Lake, il allait bientôt les tourner contre son bienfaiteur. Il combattait à Dîg dans les rangs des Mahrattes, et, après la bataille, son artillerie tira sur les An- glais qui poursuivaient les vaincus. Malgré ces actes d'hostilité ouverte, le général Lake voulut prendre, pour l'attaquer, les ordres du général en chef, et néanmoins se mit immédiate- ment en marche pour Dîg. Là, il prit position, en attendant sa réserve et son artillerie, qu'il avait laissées à Agra. Le 13 décembre, il fut en me- sure de commencer le siége et ouvrit la tranchée dans la nuit. Dès le len- demain matin, deux batteries étaient déjà construites, d'autres furent éle- vées les jours suivants, et le 23 décem- bre, la brèche étant jugée praticable, on résolut de livrer l'assaut, et la place fut emportée. Le général se porta aussitôt sur Bhurtpour. Cette place était forte et défendue par une nombreuse garnison. La tranchée fut ouverte le 4 janvier 1805, la brèche jugée praticable le 9 au soir; pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de construire des traverses, le général Lake voulut monter à l'assaut dès la nuit même. Malgré l'énergie de l'at- taque, ce premier assaut fut repoussé

avec perte pour les assaillants de 456 hommes, perte qui fut plus que compensée par un renfort de 600 hommes qui arriva peu de jours après, et par la défection d'un vassal du rajah, qui vint joindre ses forces à celles des Anglais. Une autre brèche fut ouverte dans un lieu plus favorable. Cette brèche, reconnue en détail par trois indigènes qui se firent passer pour transfuges, le général fit les préparatifs d'un second assaut. Le fossé inondé n'étant pas guéable, et les ponts préparés ne pouvant pas servir, les soldats se jetant à l'eau gagnèrent à la nage le pied du rempart. La fermeté de l'ennemi rendit cette ardeur plus funeste qu'utile; 573 hommes et 20 officiers périrent dans cette nouvelle action, qui n'eut pas un meilleur résultat que la première. Émir Khan, que le rajah avait appelé à son secours, rôdait avec Holkar autour du camp anglais, qu'il n'osa pas attaquer ce jour-là. Mais ayant appris l'arrivée d'un convoi qu'on attendait, il se prépara à l'enlever. Les Anglais, de leur côté, envoyèrent à la rencontre du convoi un détachement de 1,400 hommes. Enveloppée dès le point du jour, cette petite troupe ne pouvait guere suffire à couvrir un convoi de plusieurs milliers de bœufs. Elle se retrancha dans un village fortifié, et là tint contre l'ennemi avec avantage. Déjà elle le forçait à la retraite, lorsqu'on vit à l'horizon un nuage de poussière. A la vue de ce secours qui leur arrive, les soldats brûlent de se distinguer sous les yeux de leur général en chef, franchissent leurs retranchements et se précipitent sur l'artillerie ennemie, qu'ils enlèvent à la baïonnette. Elle était prise lorsque arriva, non pas le général Lake, mais un corps de cavalerie qu'il envoyait, et qui fondant à l'improviste sur l'ennemi, en fit un grand carnage. Émir Khan y perdit ses bagages, son palanquin, une collection d'armes magnifiques, et ne se sauva qu'à la faveur d'un déguisement. Peu de jours après, il essaya, avec le rajah de Bhurtpour et Mahdadji Scindiah, une autre tentative sur un autre convoi; mais le général Lake

survint en personne, à l
cavalerie et de deux rég
fanterie, avec lesquels le
n'osèrent pas s'engager s
Ces échecs répétés mirent
entre les confédérés, qui s
Émir Khan crut pouvoir
son propre compte une exp
le Rohilcund, espérant qu
Bhurtpour tiendrait le g
trop occupé pour qu'il pû
attention et ses troupes. l
général Smith n'en fut pa
taché à sa poursuite avec si
moitié infanterie, moitié
de l'artillerie à cheval. Ce
mée franchit successiveme
et le Gange, rencontra
à Afzulghur et le culbut
nière défaite rebuta la plu
tits chefs qu'il avait entraî
Il se trouva bientôt prés
butte à la haine des popu
avait soulevées contre
cruautés, traqué par les
repoussé par toutes les v
fermaient leurs portes.
plus perdre son temps à p
homme réduit, quant à
l'impuissance de nuire, le n
se hâta de regagner Bhurt
troupes étaient plus néces

Pendant son absence,
assauts avaient été repo
mée assiégeante avait po
de Bombay de nouveaux re
considérables. Le dernie
sauts avait coûté aux Angl
mes. Les assiégés mettaie
défense une constance et
ment aussi grands que ce
nemi apportait à l'attaq
autre siége contre les natio
n'en avait fourni un pare
L'armée anglaise était fat
que rebutée; mais son ar
hors de service, ses app
ments épuisés. Tout son m
à renouveler. Le général
en pourvoyant par de pr
sures à cette nécessité,
siége en blocus. Le rajah
comprenait que le jour v
ses moyens de résistance

[redacted]

puisés. Son territoire
culte, et les sources de
ries. Ce qu'il savait du
ais, de celui de leur
sources qu'il avait à sa
›ut lui annonçait assez
: ne pouvait finir que
tissement. Il profita de
: de l'élévation de lord
ie pour lui envoyer ses
: entamer des négocia-
s. Pendant que ces né-
uivaient, Holkar ayant
néral en chef s'avança
battit en deux rencon-
›nde fois, d'une manière
: le Mahratte désormais
:s, sans artillerie, sans
plus un lieu où reposer
trie, ses États étaient
nent sur la selle de son
jah n'en fut que plus
la conclusion de la paix.
:nvoya un de ses fils en
ressa de signer un traité
tions principales étaient
se de Dig resterait aux
e rajah payerait pour les
erre vingt lacs de rou-
.tretiendrait aucune cor-
vec les ennemis de la
ne prendrait à son ser-
ıropeen; qu'il laisserait
e ses fils qui résiderait
nandant anglais à Dehli
ıtes choses ainsi réglées,
·vé après une durée de
ingt jours. Les Anglais
u 3,100 hommes, et 103
ués que blessés.

PITRE XXIII.

ɴT DE LORD WELLES-
RD CORNWALLIS. CHAN-
ɛ SYSTÈME. MORT DE
WALLIS. TRAITÉS AVEC
:T HOLKAR.

; raisons de santé avaient
d Wellesley à solliciter
ıe voulait toutefois aban-
voir que lorsqu'il aurait
icultés dans lesquelles le
gouvernement se trouvait engagé, et qu'il se serait mis en état de léguer à son successeur un empire pacifié et prospère. La durée de la guerre et les énormes dépenses qui en étaient la suite avaient fini par exciter contre lui quelques mécontentements. On attribuait à son ambition ce qui n'était que le simple résultat des circonstances et de la nécessité. Au mois de mars 1805, il crut pouvoir renouveler ses instances; elles se virent agréées cette fois, et le successeur qu'on lui donna fut celui qui avait été son prédécesseur, le vieux lord Cornwallis, accablé par les ans, par les infirmités, et trop affaibli lui-même pour faire jouer d'une main ferme les ressorts de la vaste machine qu'il avait à faire mouvoir. Il arriva à Calcutta le 30 juillet 1805.

Malgré le traité de Bhurtpour, l'Inde n'était pas précisément pacifiée lorsqu'il en reprit le gouvernement. Pendant le siége qui venait de finir, Scindiah avait entretenu une correspondance avec le rajah Randjit Singh. Des lettres interceptées avaient révélé le projet d'une ligue qu'il cherchait à former entre tous les princes du Radjpoutana et des provinces limitrophes, pour l'expulsion des Anglais. D'autres marques de mauvais vouloir, comme la détention du résident anglais, ou le pillage de quelques villes alliées, avaient obligé le général Lake à le surveiller de près, et même à faire contre lui quelques démonstrations. Il avait été jusqu'à accueillir dans son camp et à promener hors de son territoire Émir Khan et Holkar toujours en état de guerre avec les Anglais. Il s'en justifiait en disant que c'était grâce à son intervention qu'ils s'étaient abstenus d'actes hostiles; mais ses actes à lui-même étaient bien loin d'annoncer des intentions pacifiques. Ses mécontentements étaient surtout entretenus par le désir ardent qu'il avait de rentrer en possession de Goualior et de Gohud, dont son dernier traité l'avait dépouillé. Il ne cessait de renouveler les réclamations auprès du gouverneur général à ce sujet, et peut-être supposait-il

qu'il était bon de lui donner à entendre que le suppliant pouvait devenir encore un ennemi redoutable.

Holkar, de son côté, menait une vie errante, cherchant partout des alliés et n'en trouvant pas, ramassant quelques aventuriers avec lesquels il s'enfuit du côté des Seiks, dont l'empire commençait alors à se cimenter sous l'autorité ferme et déjà prépondérante du Maha-rajah Randjit Singh. Randjit Singh, à la nouvelle de l'arrivée de Djeswant Rao dans ses États, s'était hâté d'abandonner une expédition qu'il faisait entre le Tchénab et l'Indus contre Ahmed Khan, chef puissant dans ces contrées. Il fit à Djeswant Rao et à son compagnon d'infortune Émir Khan un accueil amical; mais embarrassé dans les nombreuses guerres que lui mettaient sur les bras les difficultés d'un royaume naissant, il ne jugea pas à propos de se compromettre avec l'armée anglaise qui suivait les fugitifs; il fit à lord Lake un accueil non moins aimable qu'au Mahratte et au Pindarry.

Le 9 décembre, l'armée anglaise campa sur le bord de la Beyah, l'ancien Hyphasis, et le 24 du même mois, Holkar à bout de ressources signa le traité de paix. Par ce traité il renonçait à tous ses droits sur ce qu'il avait pu posséder au nord de la Chumbul; à toutes les prétentions qu'il avait pu élever soit à Pounah, soit dans le Bundelcund; à toutes les terres possédées ou seulement protégées par les Anglais; enfin, par une clause qui est comme le cachet de tous les traités conclus à cette époque, tant avaient été grandes les appréhensions causées par les aventuriers français, il s'engageait à ne prendre à son service aucun Européen. Les Anglais lui restituaient tous les forts et territoires qu'ils lui avaient pris au nord ou au midi de la Tapti, depuis la Godavéry jusqu'à la Chumbul; et peu après on lui rendit même les portions de terre qu'on s'était d'abord réservées au nord de cette rivière. Le gouvernement s'engageait en outre à n'intervenir en aucune manière dans les affaires inté-

rieures de Holkar. Ce der
depuis quelque temps de
folie; il s'empressa néan
gner ce traité beaucoup
geux qu'il n'eût pu rais
l'espérer; circonstance
mène au récit d'événem
quels nous avons antici
finir avec cette guerre de

Nommé sous l'empire
tances que nous avons fa
lord Cornwallis avait a
l'Inde une politique r
Outre-passant l'esprit p
avait présidé à la rédactio
tructions, il ne se bornai
loir la paix, il voulait la
toutes les alliances dans le
Wellesley avait engagé l
ment. C'était exhumer l
d'un autre temps, préc
lesquels sa propre condui
testé durant sa première
tion. Ces alliances étaie
ses, car lord Wellesley a
que possible attaché au
cause anglaise les feudata
kar ou de Scindiah. Les r
chefs avaient fini par ame
tous ceux qui d'abord s'é
chés à leur fortune. Aprè
Bhurtpour, lorsque Sci
vouloir relever la tête, le g
indépendamment des 20,0
de son armée, avait derri
contenir ce chef mutin, 20
mes de ces troupes alliées.
wallis disait que ces trou
certainement moins for
gouvernement britanniq
campagne, que nourries
dépens; et en effet pend
temps la dépense s'étai
580,000 roupies par mois
réduction opérée par lor
lui-même, elle montai
390,000 roupies. Lord Lak
tous ses efforts pour défen
qu'avaient à la protection
certains alliés fidèles de q
tiré les plus signalés servi
l'abandon, où on les voulai
gré la foi des traités, all
la merci des vengeances de

ıh. Le nouveau gouverneur
›ulait à tout prix des écono-
paix. Pour en venir là plus
ıent, il compromettait sans
a foi britannique et détrui-
toyablement d'un trait de
qui avait coûté tant de sang
, tant et de si longs efforts
diplomatie de son prédéces-
'd Lake ne fut pas contre-
ce point seulement par la
le lord Cornwallis. Voyant
itions pacifiques du gouver-
ral, le général en chef avait
›lanir par un traité définitif,
rofitant de tous ses avanta-
difficultés qui subsistaient
ıtre la Compagnie et Scin-
lernier, dans un revirement
venait de congédier son mi-
lji-Rao-Ghantka, grand par-
alliance avec Holkar, auprès
ılla aussitôt chercher un re-
d Lake avait dans son camp
i de ce ministre, Monshi-Ka-
, qui lui-même s'était vu
ment contraint de chercher
auprès des Anglais. Le gé-
out le parti que, dans la dis-
ıouvelle où paraissait être
on pouvait tirer d'un hôte
été banni pour avoir mani-
tôt des dispositions pareil-
ırents que Kavil-Neyne avait
Scindiah insinuèrent au ra-
t ami des Anglais lui pour-
un intermédiaire fort utile
ux. Scindiah entra aussitôt
: vue, et Kavil-Neyne reçut
ctions en conséquence. Tout
suivant les prévisions du gé-
ais aux premières ouvertu-
indiah, il fit répondre qu'il
ıit rien, que le résident an-
ıt été mis en liberté. Jus-
Scindiah avait éludé toutes
ıations ou dédaigné toutes
es qu'on lui avait faites à ce
te fois il s'empressa de rem-
›dition qui lui était imposée.
;e était pris dès le début par
ateur anglais. Quel ne fut
lésappointement lorsqu'il re-
lettre de lord Cornwallis à Scindiah, dans laquelle le gouverneur général sollicitait la mise en liberté du résident, et laissait entrevoir qu'à ce prix on rendrait volontiers au rajah Goualior et Gohud! Le résident étant déjà relâché, la lettre au fond n'avait plus d'objet. Cependant comme elle trahissait avec trop de nudité l'esprit de sacrifice qui présidait aux conseils de Calcutta, et le peu d'accord des diverses autorités anglaises entre elles, le général prit sur lui de la retenir jusqu'à meilleur avis de lord Cornwallis mieux informé du point où en était la négociation. Ce dernier avait senti le besoin d'être plus près des lieux où se traitaient les affaires. Il s'avançait vers les provinces supérieures de l'Indoustan lorsqu'il fut arrêté auprès de Bénarès par une sorte de paralysie qui, chaque matin et pendant une partie de la journée, lui faisait perdre toute sensibilité. L'activité de son esprit s'efforçait de survivre à cet épuisement du corps. Il se faisait rendre compte des affaires, et dictait encore des instructions et des réponses; mais après un mois et quelques jours de langueur, il mourut, le 5 octobre (1805), au lieu où il s'était arrêté, à Ghazipore. C'est là aussi qu'il fut enterré suivant ses volontés. Il avait dit : « Où l'arbre tombera qu'il y demeure. »

Son remplaçant provisoire, sir George Barlow, abondait dans la même politique; il la réduisait à deux mots, qui étaient l'abandon de toutes les alliances et de toutes les prétentions sur les territoires à l'ouest de la Djamna. En conséquence, malgré toutes les représentations que put faire lord Lake à ce sujet, le 23 novembre un traité définitif fut conclu qui portait : 1° l'abandon par les Anglais de Goualior et de la province de Gohud; 2° la fixation des limites de Scindiah à la rivière Chambul; 3° la renonciation de Scindiah à tous les jaghires, pensions et propriétés particulières qui lui avaient été reconnus par le traité précédent; 4° l'engagement pris par les Anglais de lui payer une pension annuelle de 4 lacs de roupies, plus deux

jaghires assignés l'un à sa femme, l'autre à sa fille, jusqu'à concurrence d'une valeur de trois lacs de roupies; 5° l'engagement pris par le gouvernement britannique de ne faire aucun traité avec les rajahs de Djeypour, de Djoudpour, de Kottah, et autres tributaires de Scindiah, comme aussi de ne point intervenir au sujet des conquêtes faites par Scindiah sur la maison de Holkar entre les rivières Tapti et Chambul; 6° l'engagement pris par Scindiah de ne plus jamais appeler aux affaires son ministre disgracié Surdji-Rao-Ghantka, ennemi des Anglais. La même clause fut aussi insérée dans le traité conclu avec Holkar, mais elle fut bientôt annulée dans l'un et dans l'autre. Il semble que, indépendamment de la clause d'alliance offensive et défensive dont on affranchissait Scindiah, assez d'avantages lui étaient faits dans le traité que nous venons d'analyser. Néanmoins sir George Barlow craignant qu'il n'y parût encore trop de vestiges de l'empire que les Anglais avaient exercé dans ces provinces, y fit insérer plus tard une modification dans laquelle il était formellement stipulé que les Anglais entendaient renoncer à toute protection sur les États situés au nord de la Chambul, États dont la rédaction primitive n'avait pas assez explicitement fait mention. Sir George Barlow était le Godeheu de son pays et de son temps; mais, heureusement pour l'Angleterre trop bien affermie dans sa conquête déjà ancienne, un traité Godeheu ne pouvait plus entraîner pour elle les conséquences qu'il avait eues pour nous quarante ans auparavant. Si dans le maniement des grandes affaires il est un supplice douloureux pour les hommes supérieurs comme lord Wellesley, ce n'est pas de se voir jugés par l'ignorance, entravés par les rivalites, traversés par l'envie, vilipendés par la calomnie; c'est sans doute de reconnaître à la fin d'une vie laborieuse que, à l'aide des deux plus grandes forces qui soient dans ce monde, le genie et le temps, ils n'ont pu rien construire de si stable que ne

détruise facilement une se
aidée des bonnes intentions
homme médiocre et borné. I
lesley put trouver cette véri
de la coupe d'amertume où
notre Dupleix.

On doit dire au reste, à l
de sir George Barlow, qu'il
que se conformer aux instru
melles que le gouvernemen
cutta recevait de la cour d
teurs, et que d'ailleurs il ne
pas le petit déboire de mett
duite en contradiction avec
cipes. On est confondu de v
tination avec laquelle la
directeurs revient périodiqu
ce système cent fois condam
né par les événements; à ce
qui eût tué la Compagnie, c
prouvait assez l'exemple de l
gnie française; à ce système
tre lequel la force des cho
déjà tant de fois prévalu et d
valoir encore. Bien que cette
fût solennellement adoptée,
et mise en circulation dans
branches du gouvernement,
que les cas particuliers se pré
avec leurs difficultés, ce fut
bandonnerait, cour des dir
gouverneur général, tout e
tant toujours par de belles
en faveur du principe. Dan
réactionnaire, la cour des
allait jusqu'à recommander
l'annulation du traité de Ba
George Barlow avait fulm
haut contre les traités qui av
bli l'intervention et la prote
glaise à Pounah et à Haïderab
être assez confus lorsque, m
meure d'en venir aux faits,
obligé de se faire, contre l
teurs, l'avocat du traité de
Les affaires qui surgirent à
bad ne lui épargnèrent pas
le petit désagrément de se d
démenti. Le Nizam s'était d
d'un ministre créature des
puis l'avait repris, puis ch
s'en débarrasser encore. C'
belle occasion pour sir Georg
gurer sur point le règne d

de non interven-
t de ses vœux, le
semblait rompre
par lesquels le
ouvait se croire
. Sir George ne
n plaisir marqué
réalisait son uto-
eût la peine d'y
loin de là, il s'ap-
s droits onéreux
it si énergique-
une lettre assez
vit à la cour des
tifiait en ces ter-
jonction extra-
soin d'aucun ar-
er *le danger* de
le solidité appa-
nce réelle, notre
e Haïderabad. »
Vellesley ne pou-
toirement justi-
n d'aucun argu-
r le danger qu'il
it à Haïderabad,
rter la politique
jusqu'au dernier
avait fait dans
randeur de l'An-
ey dut être heu-
déclaration dans
ontradicteur. La
e son côté, lors-
son avis sur les
ndiah et de Hol-
que l'on avait
our, allié fidèle et
rvice de la cause
it qu'au moins
er les difficultés
lui et Scindiah.
uppression de la
sait à Scindiah
eprendre à leur
hantka. Le bu-
tageait l'avis de
s. Ainsi, tout en
cipes, chacun les
mieux dans l'ap-
e à cause de la
dinaire. Sir Wil-
dras, avait tran-
upprimant déci-

dément le gouvernement du nabab, et il s'efforçait de trouver un système d'administration directe praticable et avantageux.

Lord Minto, successeur nommé de lord Wellesley, arriva à Calcutta le 21 janvier 1807. Il venait dans l'Inde imbu des idées de lord Cornwallis et de sir George Barlow; mais doué d'un esprit plus jeune que celui du premier, plus étendu que celui du second, sa grande intelligence savait faire une juste part aux leçons de l'expérience. Il put voir dès le premier abord les fruits qu'avait produits depuis lord Cornwallis l'entêtement d'une soumission aveugle et littérale à des principes absolus. Exclu de tous les traités, Emir Khan, qui avait vu signer le dernier (celui de Holkar) sous ses yeux, en sa présence, s'était retiré humilié et en murmurant : « Après tout, une mouche peut bien tourmenter un éléphant. » La désorganisation complète où la guerre et les traités qui l'avaient suivie avaient jeté tous les États du Radjpoutana, lui fournit bientôt le moyen de tenir les promesses renfermées dans cette parole. Ces bandes d'alliés que le gouvernement britannique avait licenciées couvraient le pays de hordes pillardes. Holkar, devenu fou, n'avait plus d'autorité, son armée s'était licenciée d'elle-même et pillait. Scindiah épuisé ne payait la sienne qu'à l'aide du pillage. Le métier d'Emir Khan était devenu celui de tout le monde. L'occasion lui était belle pour reprendre le rang qui lui appartenait en pareille compagnie. Des démêlés survenus entre les rajahs de Djeypour et de Djoudpour, au sujet d'un mariage qu'ils se disputaient, vinrent bientôt le mettre à même d'accroître encore sa puissance. Engagé alternativement au service de l'un et de l'autre, il s'amusait parfois à les piller également tous les deux. Il finit cependant par s'attacher à la cause du rajah de Djeypour à qui, durant les désordres, on avait suscité un compétiteur, et les succès qu'il obtint ayant enflé son ambition, il se donna bientôt comme le

restaurateur de la puissance musulmane. Une si vaste prétention de la part d'un tel personnage n'avait au fond rien de bien inquiétant. Cependant, comme il menaçait d'attaquer le rajah de Bérar et de se rapprocher du Nizam qui en ce moment était mécontent, lord Minto jugea à propos d'enfreindre cette fois encore le principe de non intervention, et d'étendre sur le rajah menacé une protection qu'il ne lui devait pas. Une alliance fut donc conclue, sans condition de la part des Anglais, qui consentirent même à rester chargés, au moins en partie, de la dépense du corps auxiliaire. Une facilité de ce genre n'avait pas encore eu d'exemple, même de la part des plus zélés partisans du système d'alliances. Emir Khan n'osa pas se mesurer avec les forces anglaises, et retourna chercher fortune ailleurs. Les rajahs de Djeypour et de Djoudpour ne régnaient plus que sur un pays dépeuplé, désolé, d'abord par les pillages, puis par la guerre qu'ils venaient de se faire. Leur impuissance était devenue un obstacle à cette guerre, leur orgueil un obstacle à la paix. Ce fut Emir Khan qui trouva l'arrangement propre à aplanir toutes les difficultés. Ce moyen ingénieux était la mort de la femme qui causait leur querelle. Cette Hélène, fille du rajah d'Odeypour, dont la dynastie prétend remonter au célèbre Porus, était l'une des beautés les plus célèbres de l'Inde. Pris entre deux rivaux également redoutables, dont l'un n'eût jamais souffert qu'elle tombât en la possession de l'autre, le malheureux père ne pouvait se résoudre ni à la donner ni à la garder, car le célibat d'une fille est une ignominie dans l'Inde pour toute la famille. Malgré les insinuations qui lui étaient faites par un de ses conseillers intimes qui suivait en cela les suggestions d'Emir Khan, il ne pouvait non plus se résoudre au dernier parti qui lui restait : la mort de sa fille. Une sœur de la belle Kishen-Kower prit sur elle ce triste courage. Elle se présenta à sa sœur une coupe empoisonnée à la main. La belle Radjpoute, digne sang

des héros antiques, jetant u
vage fatal le dernier de sa
prit la coupe d'une main
la vida jusqu'au fond. Com
sacrifice venait de s'accom
un vieux chef, serviteur dé
jah. Il franchit sans plus de
toutes les portes du palai
trant jusqu'à la personne d
missant au milieu de ses fa
le coup qui venait de l'a
princesse est-elle morte o
s'écrie-t-il. Adjeit Singh, l
sinistre, a l'audace de lui
Alors déposant son sabre e
clier aux pieds du rajah, le
wan Singh dit : « Pendan
trente générations, mes a
servi loyalement les vôtres.
pas permis d'exprimer ce q
je le sais ; mais je dois pou
ter ceci : c'est que ces arme
jamais employées à votre
Puis, apostrophant Adj
« Quant à toi, misérable,
cette ignominie sur le nom
que la malédiction d'un pè
sur toi ! puisses-tu mouri
fants. » Peu de mois ap
d'Adjeit Singh mourut en e
tribua cette mort aux malé
vieux Sugwan Singh. Nous
lu ajouter cet épisode tou
ractéristique à l'esquisse
dres dans lesquels étaient p
populations qu'une politiq
ble avait livrées aux ban
Minto en prenant parti pou
de Bérar, montra suffisam
sentait qu'on avait été trop
lié par ses instructions et p
mières manières de voir, il
aller dans cette voie jusq
Après avoir donné ordre
Close de poursuivre la dest
la dispersion complète de
d'Emir Khan, il revint su
termination. Des instructio
les recommandèrent au col
de s'en tenir à l'expulsi
Khan du territoire de Béra
sant d'ailleurs la faculté de
le premier an s'il le jug
nable. Le colonel avait

érar, pénétré dans
: siége devant Se-
nir Khan, lorsqu'il
:. Il ne voulut pas
abilité dont le gou-
déchargeait sur lui,
le siége et de ren-
: du territoire qu'il
ouvrir. Emir Khan
ruine qui le mena-
intervention n'eut
et momentané de
: Bérar.
ı que les excès en
moindres, la con-
moins grande. Le
ı entamant l'auto-
schwah, avait ou-
ıi livrait passage à
ouis que se retirait
ıique qui d'abord
Les jaghirdars du
s de jaghires ou
de l'empire mah-
ent pour achever
vieille suzeraineté
ıême pour agran-
: à ses dépens. Là,
fut obligé d'inter-
tte fois les projets
:, le résident bri-
ıit s'en tenir à des
exhuma formelle-
raité de Bassein et
exte attribuait au
otection des forces
lés à Pinderpore,
mblés en présence
ı résident, furent
er les terres qu'ils
nnud, ou titre au-
cés de l'interven-
ls ne s'exécutaient.
ne à s'y résoudre,
cutèrent. En cette
llesley tout entier
rd Minto.
déjà sir George
bligé de trahir son
tervention, Haïde-
nd besoin aussi du
ıah. La bonne vo-
George Barlow n'a-
esures incomplètes

et tenté que des efforts inefficaces. La désorganisation était partout, même dans le cerveau du Nizam, qu'on disait atteint de dérangement. Quelques favoris, quelques banquiers profitaient seuls de la dissolution de tous les liens de l'État; tout le reste sombrait dans l'anarchie et dans la misère la plus complète. Lord Minto vit la nécessité de remédier à cet état de choses, et il essaya de le faire; il l'essaya assez pour enfreindre encore ses instructions, mais pas assez, malheureusement, pour rendre cette infraction profitable.

Il sut vaincre tous ces scrupules contre les Seiks. Les Seiks sont une secte religieuse et schismatique, aujourd'hui devenue un peuple dans ce vaste triangle que dessinent, au nord-ouest de l'Indoustan, le cours de l'Indus, celui du Sattledge et l'Hymalaya. Les cinq fleuves (Indus, Djalem, Tchénab, Ravi, Sattledge) qui arrosent cette région, lui ont fait donner le nom de Pendjâb. Dans la première moitié du siècle dernier, au milieu des convulsions et des désordres qui signalaient la décadence de l'empire mogol, les zémindars Djâts du Pendjâb (les Djâts ou Djauts sont les peuples qui habitent au nord-ouest de Dehli) résolurent de se soustraire aux vexations tyranniques et par trop excessives qui depuis longtemps pesaient sur eux. Pour s'unir par un lien plus étroit, ils proclamèrent la foi et les doctrines de Govind Sick, dernier gourou (ou apôtre, guide spirituel) des Seiks, et prirent le pahul de l'initiation. Le pahul est l'eau dans laquelle le néophyte et l'initiateur se sont lavé les pieds. Ils y jettent du sucre et l'agitent avec un couteau en chantant cinq quatrains. Dans chaque intervalle d'un quatrain à l'autre, on chasse la respiration et l'on boit le pahul en criant : Wah! Wah! Govind Seik! ap hi gouro tchela (Wah! Wah! Govind Seik! il est son maître et son élève à lui-même). Après avoir accompli cette cérémonie, les nouveaux initiés laissèrent pousser leurs cheveux et leur barbe; ils annoncèrent que le soc serait changé contre l'épée des vengeurs, et que les préceptes

Les ambassadeurs
nt quelques paroles
rappelés bientôt par
lans la crainte d'une
se, leur témoignait
re directement avec
à leur donner sa-
:rent le trouver à
ınt l'éveil avait été
ɜment anglais. Une
poléon venait d'en-
xcitait de vives in-
la prévision d'une
ɔar l'ouest, la pru-
ire ordonnait d'at-
nglaise tous les pe-
ıes, et d'arrêter en
: développement de
t devenir ennemis.
nc pour les princes
ait pas voulu faire
djpouts. Malgré les
tions de ceux-ci, il
ʾendjâb sir Charles
Singh fixa Kasour
ıférences que le né-
voulait avoir avec
ɛposa l'objet de sa
de retenir le rajah
ı Pendjâb; mais à
:rs étaient-ils com-
t Singh, levant brus-
ı de Kasour, laissa
ranchit le Sattledje,
plus rudement que
:es que l'ambassade
protéger. Sir Char-
t d'abord en faisant
t des protestations;
tenait compte, l'a-
:a sur les bords du
re de nouvelles ins-
Randjit Singh eut
trois princes, im-
autres, il revint à
re ses conférences
Lord Minto avait
if. Sans exercer au-
· les territoires déjà
it Singh, sauf tou-
avait valu sa der-
l déclarait que tous
ıu Sattledje étaient
protection britanni-

que. A l'appui de cette déclaration, le colonel Ochterlony s'avança à la tête d'une armée, chassant devant lui les troupes seikes, et vint prendre position à Loudiana, sur les bords du Sattledge. Randjit Singh prétendit en vain que les limites des possessions anglaises étaient la Djamna et non le Sattledge; que sa qualité de souverain de Lahore lui donnait un droit de suzeraineté sur toutes les tribus seikes répandues, non-seulement à l'ouest, mais encore à l'est de ce dernier fleuve. Comme les Anglais, s'il résistait trop ouvertement, auraient pu offrir leur appui aux autres chefs seiks, qu'il ne contenait qu'avec peine, il se résigna. Un traité, qui fut signé à Amritsar, le 25 avril 1809, stipulait une paix et une amitié éternelles entre les Anglais et l'État de Lahore. Les Anglais renonçaient à toute influence sur le pays et les sujets du rajah, au nord du Sattledge. Le rajah renonçait à entretenir, dans les villes qu'il possédait sur la rive opposée, plus de troupes qu'il n'en fallait pour maintenir la police, il s'interdisait toute attaque sur les possessions de ses voisins. Ce traité a été religieusement observé jusqu'à la fin. Randjit Singh a vécu jusqu'au dernier jour avec les Anglais dans des rapports de bienveillance réciproque qui n'ont jamais été altérés. Voilà comment, avec un plan politique arrêté d'avance, lord Minto a dû, sur toutes les questions, prendre des résolutions plus ou moins opposées à ce plan, et n'a pu le réaliser intégralement nulle part. Il fit en cela ce qu'avait fait lord Cornwallis lui-même durant sa première administration, au temps de la guerre avec le Mysore. Si quelque chose pouvait manquer à la gloire de Clive, de Warren Hastings, de Wellesley, trinité de grands hommes, qui sont comme le trépied sur lequel demeure, historiquement assise, la puissance britannique dans l'Inde, ce serait de voir des hommes supérieurs aussi, comme lord Cornwallis, comme lord Minto, se cramponner vainement, lorsqu'ils veulent déserter la tradition de ces grandes intelligences, à des

principes dont l'impuissance les rejette violemment dans la voie qu'ils s'efforcent d'abandonner.

Au reste, les mesures que prit lord Minto à l'égard de la Perse ne se bornèrent pas à ce traité conclu avec Randjit Singh. Il voulut aussi combattre et renverser, s'il le pouvait, à la cour du shah, l'influence des Français et du génie de Napoléon. Le colonel sir John Malcolm, homme éminent à tous égards, fut choisi comme ambassadeur. Il ne put réussir à se faire admettre auprès du shah, qui ne daignait traiter avec lui qu'à distance et par l'intermédiaire de son fils, vice-roi de Shiraz, ce qui le força à revenir à Calcutta sans avoir rien fait. Lord Minto envoya un autre ambassadeur, sir Hartsford, et, pour le faire écouter, prépara une expédition contre quelque point du golfe Persique. Mais sir Hartsford ayant pu arriver sans entrave jusqu'à Téhéran où il trouva l'influence française en discrédit, l'expédition fut contremandée, et il conclut facilement avec le shah un traité par lequel celui-ci s'engageait à aider les Anglais contre toute tentative d'invasion. D'un autre côté, les Anglais souscrivaient un subside de 200.000 livres sterling par an au profit du shah, tant qu'il serait en guerre avec la Russie. Lord Minto voulut également s'assurer les Afghans, et commença à nouer des relations avec eux par une ambassade qu'il envoya à Caboul. Ainsi, l'influence anglaise qu'il avait voulu d'abord circonscrire en deçà de la Djamna, il la portait maintenant au delà de l'Indus, et bien plus loin encore, à Téhéran, entre le golfe Persique et la mer Caspienne, presque aux bouches du Wolga! Aujourd'hui encore elle est là et n'en est que là, arrêtée sur le pas que lui a fait faire lord Minto, et qui l'a portée en effet sur la dernière limite qu'elle puisse atteindre en revenant de Calcutta vers l'occident. C'est vers l'orient maintenant que nous allons la voir s'avancer, toujours par l'entremise de lord Minto.

CHAPITRE XXI

PRISE ET ÉVACUATION D

MACAO. EXPÉDITIONS D

DE SUMATRA.

L'opium et le thé étai
cette époque l'objet d'un
fort considérable entre la
et la Chine. A vrai dire, le
de l'opium était la principal
de la Compagnie, et ce qui l
de succomber sous les ch
mes de la conquête. La
donc en résumé la mame
cière de l'empire britanniqu
Nous avons déjà vu lord
toutes les ressources de l
sées, se faire une ressour
de l'argent que portaient le
de la Chine. Lord Wellesle
occasion d'imiter cet exem
portance de ce commerce
culté habituelle des relatio
États du céleste empereur
lord Minto qu'il y aurait
avantage pour les Anglais
sur les lieux une place de
conséquence il fit partir e
expédition, sous les ordres
Drury, pour prendre po
l'île de Macao, à l'entrée d
de Canton. L'amiral n'eut a
à faire cette conquête; ma
nois rompirent aussitôt
merce avec les Anglais et d
qu'ils ne renoueraient pas
tout appareil guerrier e
de leurs côtes. Les Anglais
rent donc de leur conquê
confiance ébranlée des C
longtemps à renaître. Com
voit, partout où s'avance a
la politique anglaise, à Téhé
boul, en Chine, elle ne fait
la piste de lord Minto. C
d'État qu'une politique de
ment avait choisi pour son
tant et envoyé dans l'Inde p
ner la retraite, y a au cont
jeté le rayonnement de la
britannique par delà toutes l
qu'elle eût jusque-là convoité
quarante ans d'avance, avec

[redacted]

:s points les plus reculés
atteindre. Les dernières
de Caboul et de la Chine,
:ine aujourd'hui deux ans
ont fait que reprendre la
point où l'avait posée lord
t les clartés de son intelli-
daient le programme qu'il
ouvoir accepter d'abord et
on l'avait enfermé.
ie singularité réservée à la
:et homme illustre de trou-
on trop à l'étroit dans les
ette Inde qu'il avait mis-
iver déjà trop grande. Les
ar l'adjonction de la Hol-
ipire, se trouvaient alors
possessions hollandaises
:hipels de la Chine et des
ı tiraient peu de parti, ils
u redoutables et l'on pou-
:onvénient, au moins tant
la guerre européenne, les
;éter en paix. Lord Minto
sant sous le vent des îles
t de Bourbon, dans son
ondres à Calcutta, avait
ısession de ces îles au nom
e-Bretagne, résolut de ne
plus longtemps les Fran-
, il fit les préparatifs de
, et le 4 août 1811, une
se portant des troupes de
nt mouilla dans la baie de
gouverneur général qui
cette expédition y prenait
: simple volontaire. Les
ıises montaient à 11,960
nt près de la moitié étaient
toutes vieilles troupes
: d'une valeur éprouvée,
ommes qu'avaient formés
s guerres de l'Indoustan
an. Il n'en était pas de
roupes françaises, toutes
s recrues, non dressées,
ns aguerries, et surtout
ce climat sous lequel, en
sons, de dix amis rassem-
me table, l'un peut être
ıterré dans la semaine par
tres. Le général en chef
nssens, Belge d'origine,
ourage et de quelque habileté, mais qui n'avait aucune de ces grandes qualités qui enfantent les grands succès. Son plan de défense, assez bien conçu, était d'abandonner Batavia, ville très-malsaine, et de se retrancher non loin de là, à Welterwreden, point remarquable par sa salubrité. Pour ôter aux Anglais les ressources et les renseignements que leur pourrait fournir la possession de la capitale, il la fit évacuer par la population, rompit les ponts et les aqueducs qui y amenaient l'eau potable, et enleva ou détruisit les approvisionnements. Son tort fut de s'en tenir à ces moyens de défense et de ne chercher à contrarier ni le débarquement, ni la marche des Anglais sur Batavia. Les magistrats et quelques centaines de Malais étaient restés dans la ville. Ceux-ci commençaient déjà à piller lorsque les Anglais se présentèrent aux faubourgs. Les magistrats allant au-devant du colonel Gillepsie qui commandait en chef, mirent la ville sous sa protection. Le 8, les couleurs anglaises furent arborées sur les édifices publics. Dans la nuit qui suivit, le général Janssens voulut réparer par une autre faute la faute qu'il avait faite de laisser les Anglais débarquer et arriver sans obstacle jusqu'à Batavia; il tenta un coup de main sur la ville. L'ennemi qui s'y attendait était sous les armes, et quoique les hommes, à défaut d'eau, eussent trouvé dans les maisons beaucoup de liqueurs, l'attaque fut repoussée sans la perte d'un seul homme pour les Anglais. Deux jours après, le colonel Gillepsie ayant reçu toute son artillerie, prit l'offensive et marcha sur Welterwreden. Les Français l'avaient abandonné et avaient pris position sur la route de Cornelis. Cette position était très-forte; mais Janssens la laissa tourner, et fut mis en déroute avant même que le gros de l'armée anglaise fût arrivé sur le champ de bataille. Cette bataille peu disputée leur livra 300 canons enfermés dans l'arsenal de Welterwreden et d'immenses approvisionnements de toute nature. La perte des Français sur le champ de bataille fut

de 500 hommes et de 4 pièces d'artillerie ; les Anglais n'eurent que 17 hommes tués et 72 blessés. Janssens se retira à Cornelis. La mortalité régnait déjà dans ses troupes. Cependant par son énergie il réussissait à relever les courages et à inspirer la confiance du succès. Cornelis était un camp retranché formidablement fortifié et couvert à l'est et à l'ouest par deux rivières. L'armée anglaise avait suivi de près les vaincus. Elle fit venir sa réserve et son artillerie de siége, et commença à ouvrir ses tranchées au bruit des fusillades et des cris de *vive l'empereur!* par lesquels les Français célébraient dans ce coin du monde et à 5000 lieues de distance la fête de leur souverain. Les batteries des assiégeants étaient construites et leurs canons montés dans la nuit du 23 ; ils tentèrent ce jour-là sur la place un coup de main qui ne réussit pas. Dès le lendemain leur feu commença. La canonnade dura toute la journée et fit de grands ravages dans l'une et dans l'autre armée ; mais les Français souffraient plus encore du climat que du feu de l'ennemi. Le général anglais, bien qu'il commandât à des troupes mieux acclimatées par leur habitude de la température et des pays malsains de l'Inde, redoutait cependant pour elles les fatigues d'un long siége et craignait de leur imposer des travaux au-dessus de leur force. Il revenait toujours à l'idée d'en finir par un coup de main heureux. Une seule difficulté l'arrêtait. Les mesures prises par le général Janssens pour cacher à l'ennemi le secret de ses forces et de ses ressources, avaient été si efficaces, que le général Gillepsie ignorait absolument quels étaient la garnison et les approvisionnements du fort ; il ne savait même que d'une manière imparfaite quels étaient la disposition des ouvrages et leur système de correspondance. Un déserteur d'origine hollandaise vint lui donner à cet égard les éclaircissements qu'il désirait et la tentative fut résolue. Le 26 août, à minuit, le général Gillepsie se mit lui-même à la tête du détachement aventureux qui

allait exécuter l'entrepris
teur hollandais lui servait
fit un long détour dans u
difficile, où les embarras d
eurent bientôt séparé la
queue de la colonne. L
était déjà arrivée à un c
se croisaient plusieurs ch
que le guide déclara ne plu
où tourner. Après quelq
de conseil, un officier qu
précédemment une reconn
ce côté, crut reconnaître
qu'il fallait prendre. Le g
ques pas de là se reconnut
effet on se trouva bientôt
retranchements français. A
perçut que la moitié de l'
restée en arrière, il fallait l
On retourne sur ses pas;
les deux fractions du déta
rencontrèrent, le jour
Incertain de ce qu'il av
Gillepsie calcule les incon
la retraite et les danger
taque qui ne sera plus u
Mais d'autres attaques s
points devaient venir en a
ci ; elles échoueront si l'at
cipale n'a point lieu. Cett
tion jointe au caractère ré
le décide promptement;
lueurs du crépuscule on a
sentinelles françaises. Un
fait entendre ; il n'y avait
ment à perdre; on s'élance
poste placé au pied de la
redoute est enlevé; en un i
la ligne des fortifications
foudroie. Les boulets pass
sus de la tête des Anglais
geant à la baïonnette, mo
calade et s'emparent des c
qu'on ait eu le temps de les
Une première redoute ét
elle livrait le passage de
Après avoir assuré la défen
Gillepsie s'élance sur une
doute intérieure et s'en e
core, non sans quelques
colonel Gibbs de son côté
une troisième ; mais là des
français s aient juré de m
ber vivants aux mains de l'e

[redacted]

ıudre où ils mettent le
ıion et emporte avec la
ıiégeants et les assiégés.
à loin de là avait été ren-
l par la commotion, con-
lroite, Gillepsie par la
:ôt toutes les batteries
t emportées ; une qua-
e tombe dans les mains
et enfin le petit fort de
ınd presque sans résis-
ıp retranché avait perdu
ranchements. Tous les
s avaient fait leur jonc-
s ordonna la retraite;
ordre; et Gillepsie avec
ıursuivit les vaincus jus-
ıemin de Buitenzorg et
ırisonniers, dont 2 géné-
els, 4 majors, 21 chefs
60 capitaines, 124 lieu-
ıfin deux aides de camp
ıssens. Par cette capture
ıise se trouvait réduite à
s, sur lesquels bon nom-
s s'étaient jetés dans les
ıient disparu. L'armée
de 9,500 hommes. Bui-
ı être une position for-
ınssens avait songé à la
; on y travaillait encore
nglais y arrivèrent (28
ıreusement les ouvrages
eu avancés, et d'ailleurs
ersonne pour les défen-
armée, le général Jans-
ıu rassembler que quel-
; avec lesquels il se reti-
Lord Minto qui, à deux
des époques différentes,
offert la paix, lui fit
ıir ses propositions. Le
ıdit qu'il se flattait de
ore assez de ressources
la fortune ennemie. En
il envoyait par les fréga-
he et *la Méduse* un de
camp en France, pour y
ıvelles des derniers évé-
ssurance de la résolution
ıe point abandonner l'île
ıurrait tenir. Il espérait
indigènes pour faire aux
guerre de détail qui les

épuiserait et finirait peut-être par les rebuter. Effectivement, la prise du fort de Cheribon et celle du général Jummel, entraînant bientôt la reddition du peu de cavalerie que Janssens avait avec lui, le général, resté seul avec son état-major, en fut réduit à chercher des partisans parmi les indigènes. Dans cette extrémité, il repoussa une fois encore des propositions de paix qui lui furent adressées par le général sir Samuel Auchmuty conjointement avec l'amiral. Sir Samuel lui écrivait : « Assez, Monsieur, a été fait pour la gloire; songez maintenant aux intérêts qui se trouvent sous votre protection. En vous soumettant à une destinée devenue inévitable, arrêtez la main des misérables en ce moment peut-être baignés dans le sang des colons... Mais si le sang doit être versé sans nécessité, si les indigènes sont laissés libres de piller et de massacrer les Européens de Java, nous vous en rendrons responsables, vous et vos adhérents actuels. C'est notre ferme volonté de prévenir ces horreurs ; votre persévérance dans une cause sans espoir ne doit pas rendre nos efforts inutiles. » Le général répondit : « Les fidèles vassaux du gouvernement ont la même cause à défendre que moi-même ; je leur dois la même protection qu'aux sujets directs de Sa Majesté l'empereur et roi. Je ne suis point insensible aux maux endurés par les habitants de la colonie, mais il n'est pas en mon pouvoir de les soulager. J'ai une trop haute opinion de Votre Excellence pour n'être pas assuré qu'en même temps qu'elle combat ceux qui ont les armes à la main, elle saura protéger les paisibles colons et les indigènes qui se trouvent dans les lieux occupés par les troupes de Sa Majesté Britannique, et prévenir les horreurs qui ne sont pas les résultats nécessaires de la guerre. »

Quelques jours après, le général se trouvait à la tête de 1,500 hommes qui lui avaient été en partie fournis par un prince indigène nommé Prang-Wedom, ayant rang de colonel dans l'armée française. Avec cette force, il

vint prendre une position formidable par elle-même près de Samarang, dans la chaîne des montagnes qui partage en deux l'île de Java, de l'est à l'ouest. Ces 1,500 hommes n'étaient guère que de la cavalerie. Malgré cette circonstance, les officiers anglais jugèrent la position inattaquable de front et résolurent de la tourner. A peine furent-ils maîtres de quelques hauteurs voisines, où ils établirent leur artillerie, que l'armée javanaise de Janssens les voyant se précipiter dans la vallée qui la séparait d'eux, se sentit ébranlée par tant d'audace. Après une courte canonnade elle lâcha pied sans laisser à l'ennemi le temps de remonter la hauteur qu'elle occupait : Javanais et Malais s'enfuirent sans même emmener leurs canons. Encore une fois resté seul, le général Janssens se réfugia dans le fort de Salatiga, mais là, voyant qu'il ne pouvait tenir et que c'était poursuivre une chimère que de compter sur des soldats comme les indigènes, il fit demander à sir Samuel Auchmuty un armistice pour régler les conditions d'une capitulation. Irrité sans doute des refus qu'il avait essuyés précédemment, sir Samuel ne voulut accorder aucun délai, sauf 24 heures, et aucunes conditions que celles qu'il dicta lui-même. Ces conditions étaient que le traité comprendrait Java et ses dépendances ; que tous les militaires seraient prisonniers de guerre ; que le gouvernement anglais demeurerait libre d'agir comme il l'entendrait sur tous les points ; que toutefois il garantissait la dette publique et le papier-monnaie liquidé. Janssens eût voulu faire des objections, il sollicita une entrevue avec sir Samuel. Celui-ci mettant dans ses procédés une rigueur peu excusable entre gens de guerre, la refusa avec dureté et insista pour une acceptation immédiate et catégorique. Il se mit même en mouvement sur Salatiga. Janssens n'avait plus qu'à se soumettre. Il écrivit à sir Samuel une lettre où l'on remarque ces passages : « Dans une situation semblable, je ne pouvais prétendre à dicter

les articles d'une capitula
une chose m'a affecté, je l'
le refus de Votre Excelle
avec moi un entretien. C
engagée à rien. La prolon
suspension de l'armistice
à fait indifférente. N'ayant
soldat, il n'y avait plus po
sibilité de résistance. Je su
que si Votre Excellence m
cet entretien, elle eût co
abandonner aucun des av
son gouvernement venait
à m'accorder une capitulat
termes eussent été moi
moins humiliants pour n
minait en recommandant
anglais « d'adoucir, autan
rait pouvoir le faire, la c
officiers qui avaient eu le
servir sous ses ordres. »
de l'orgueil blessé dans u
d'honneur et de courage
avec une dignité qui la r
que sorte plus touchante.
voyé immédiatement en
et les Anglais ayant conq
les Français, n'eurent
conquérir sur les indigèn
tain sultan de Djocjoca
les Anglais daignaient vou
les força tout à coup à
guerre. La haine qu'il nou
tre les Européens étouffa
lités, il s'allia avec son en
sin le sultan de Soulou. L
pres troupes avaient été é
une première rencontre,
Gillepsie était parti pour
l'avaient appelé des évén
seront exposés tout à l'h
qu'il revint, les alliés avai
pied des forces considéra
quelques essais de concilia
firent que rendre l'ennemi
gant, le général jugea qu'il
avec résolution, et vint se
vant Djocjocarta. La garnis
6 à 7,000 hommes, mais
fort nombreuses et qu'o
100,000 hommes, erraient
environs, prêtes à tomber
glais à la première occasio
glais s'étaient logés dans u

[redacted]

ais auprès de Djocjo-
ı, qui avait escarmou-
c eux, leur fit somma-
e à discrétion, et tenta
la nuit quelques sor-
t repoussées. La fai-
geants qui ne leur per-
aire un siége régulier,
aussi toute retraite. Il
à ou périr, et l'agita-
lans toute l'île mettait
·écente conquête à la
ement qui allait se pas-
ır escalade fut résolue.
; commandé pour cette
ı au pied des murailles
échelles sans avoir été
ré le feu engagé pres-
ıais trop tard, par les
glais restèrent maîtres
l'où l'ennemi s'enfuit
sistance pour se réfu-
ıosquée. Là il tint en-
res, mais le sultan se
à se livrer aux An-
avaient combattu un
, aussi, comprenant la
·dre et de la discipline,
: s'était écarté pour le
cette ville prise d'as-
même du sultan fut
se de Djocjocarta (juin
réfléchir à l'empereur
se hâta d'accepter la
ions qu'on lui offrait.
es imitèrent cet exem-
de bandes qui parcou-
issa prendre, ce qui
·e paisible le règne des
ra.
égnait un sultan dont
arang-Battou, se plai-
pèce d'excès, et faisait
· aux habitants de Pa-
étaient les sujets de
nuit, il lui arriva de
ılence à la femme d'un
ène, dans l'intérieur
orerie hollandaise. At-
ı de cette femme et de
patrouille hollandaise
e à Son Altesse et la
qu'il ne lui resta d'au-
ue de se jeter à l'eau.

Le prince, humilié de cette aventure, jura de se débarrasser des Hollandais. Deux jours après, comme leur chef était mandé auprès du sultan, des Malais s'introduisirent dans la factorerie, enlevèrent tout ce qu'ils y trouvèrent, hommes et femmes, et les mirent dans des pirogues où ils les poignardèrent. Les Anglais eussent pu très-bien ne prendre aucune part à cette querelle où ils n'étaient point intéressés. Cependant lord Minto, mis en goût de conquête, sans doute par ses premiers succès dans Java, résolut de venger les Européens si indignement massacrés. Vers le 15 avril suivant, la flotte anglaise jetait l'ancre devant Palimbang. Le sultan, qui avait l'intention de se défendre vigoureusement, entama d'abord un simulacre de négociations, et essaya d'attirer les Anglais dans des embûches. Gillepsie, avant de répondre aux tendresses du sultan, demanda des otages, et tout en échangeant des messages avec l'ennemi rusé, força le passage de la rivière Soudang et prit possession du fort qui commandait ce passage et qu'on hésitait trop à lui livrer. Cette vigueur d'action déconcerta un peu les combinaisons astucieuses du sultan. Mille indices dénotaient aux Anglais les piéges où on les voulait prendre, et les avertissaient de ne point s'endormir sur des négociations perfides. La confusion que la brusque occupation du fort de Borang avait jetée dans Palimbang, faisait en outre circuler mille bruits alarmants de massacres et de pillages préparés dans la capitale. Pour couper court à ces anxiétés, Gillepsie se fait mettre à terre avec un détachement de grenadiers et quelques officiers, et marche droit à Palimbang. Un coup de canon qu'on entend bientôt après, vient jeter l'alarme dans la flotte sur le sort du général. Un second détachement est expédié à sa recherche. Entouré de bandes armées qui lui adressaient des menaces, mais que son courage et sa fermeté savaient contenir, le général continuait sa marche sur Palimbang. Les lueurs d'un orage équatorial éclai-

[redacted]

raient sa marche. Les lueurs de l'incendie s'y ajoutèrent quand il fut entré dans la ville. Arrivé au palais, il trouva les cours et les chambres remplies de sang, parsemées de cadavres. L'incendie dévorait les maisons voisines et menaçait de se communiquer au palais. Pourtant les Anglais ne pouvaient plus le quitter sous peine de périr assassinés par cette foule dont les fureurs et les flots allaient grossissant sans cesse. Ils en fermèrent toutes les issues, excepté une seule, et ils y étaient ainsi barricadés lorsque vers minuit ils entendirent des cris qui leur annonçaient l'arrivée du détachement qu'on avait envoyé après eux. Ce détachement se composait de soixante hommes du 89e régiment. Gillepsie n'en avait amené que douze ou quinze avec lui. C'est avec cette douzaine d'hommes que dans la confusion générale il avait pris possession d'un palais, ou plutôt d'une citadelle garnie de cent dix pièces de canon. Il eut recours aux plus promptes mesures pour rétablir l'ordre, et grâce aux souvenirs laissés par la conduite de Pangarang Battou et par l'administration de son père, les habitants ne cachèrent même pas la joie qu'ils éprouvaient de se voir soumis à ce régime nouveau. Le 28 avril, après avoir arboré les couleurs britanniques sur le palais, le général Gillepsie songea à rétablir un gouvernement dans le pays. Un frère du sultan, Pangarang Adipati, avait blâmé le massacre des Hollandais; le général jeta les yeux sur lui pour remplir le trône vacant. L'esprit de ruse inhérent au naturel des peuples orientaux, et la méfiance si nécessaire aux Européens dans les premiers rapports qu'ils ont avec ces peuples, entravèrent pendant quelques jours la solution de cette affaire. Cependant le 14 mai, le nouveau sultan fut installé en grande pompe par Gillepsie au nom de Sa Majesté Britannique et de l'honorable Compagnie des Indes, et deux jours après la flotte mit à la voile pour Java.

L'année 1813 vit encore un renouvellement de la charte de la Compagnie. Les grandes questions du monopole ou de la liberté du commerce, ag nouveau avec passion, oblig Compagnie à défendre son privi allait s'ébranlant de plus en plus entendre en sa faveur des t parmi lesquels figura en premi Warren Hastings. L'entrée de lard illustre dans l'enceinte e dant tant d'années, il avait vu des lois suspendu sur son ho sur sa liberté, y excita une s profonde de curiosité, d'admi de respect. Toute l'assemblé d'un mouvement unanime. L étaient effacées, les accusateur disparu. Une génération a passé sur l'œuvre de Warr tings. A cette distance, les guenille souvent souillée, adh toute œuvre humaine, se dans l'ampleur du résultat apparaissait avec grandeur et La génération qui saluait Wa tings était aussi juste que l'avait accusé. Le nouveau bi au mois de juillet, dans l'un l'autre chambre. Il n'était q production peu altérée du b dent. Le monopole de la C était maintenu, et la liberté merce admise en même temp un certain point par une di qui autorisait les vaisseaux c tain tonnage à trafiquer dan moyennant une licence de la gnie. Contre le refus de celle avait appel au bureau du c Toutes les autres modificati daient à étendre la compéten pouvoirs de ce bureau, c'est-à pouvoir royal dont le bureau c émanation. Quelques mesure prises aussi en faveur de la r et un siége épiscopal créé.

Le successeur de lord Mi été nommé au mois de novemb il arriva dans l'Inde l'année s et, le 4 octobre 1813, lord M remit les pouvoirs. Ce su était le marquis d'Hasting Minto, de retour en Angle mourut presque aussitôt.

[redacted]

PITRE XXV.

TRE LES GOURKHAS.
ION DE CEYLAN.

qui avait fini par tour-
ue guerrière, avait lé-
d'Hastings une guerre
c les Gourkhas. Les
une tribu belliqueuse
abitait, au nord de l'In-
e Népaul, un petit ter-
ieux. Ils adoptèrent de
tactique européenne;
avantage, vers 1760,
fs commença à fonder,
es voisins, un royaume
.es progrès en furent
oins de cinquante ans,
gagnant de proche en
t étendu leur empire
ère de l'Indoustan, de-
, à l'est, jusqu'au Satt-
Au pied de leurs mon-
ie longue forêt d'où se
ut le bois qui s'em-
construction des bâti-
; à la navigation du
forêt abonde en élé-
its que les autres races
dont l'ivoire est plus
re la forêt et le terri-
'étend une vallée très-
pâturages sont, aux
de mai, le refuge des
la sécheresse chasse
ridionales de l'Indous-
que rapporte ce droit
a source principale du
ts rajahs de cette con-
si une source de con-
et d'éternelles contes-
it d'envahissement qui
'khas un peuple puis-
en esprit d'usurpation
orts de voisinage qui
tôt divisent les chefs,
amène la guerre. Dans
1760 à 1810, les An-
nis plus d'une fois en
s Gourkhas, soit pour
oit pour interposer leur
enfin pour exercer des
Des zemindars du

territoire anglais avaient eu fréquemment à se plaindre de l'esprit dont nous venons de parler. Toutefois, tant que les entreprises des Gourkhas, vexatoires seulement pour les zemindars, n'entamaient pas la souveraineté ou le revenu de la Compagnie, celle-ci, suffisamment embarrassée d'autres affaires, laissait crier ses agents, ou se bornait à faire quelques représentations. Quelquefois les Gourkhas envahissaient le territoire d'un rajah tributaire des Anglais, et se faisaient tolérer dans cette usurpation en continuant à payer son tribut. Cette substitution de personnes admise, ils en profitaient pour élever, comme ayants droit du rajah dépossédé, des prétentions plus ou moins fondées. Un certain territoire de Boutwul avait été acquis, après la mort de son rajah, par les Anglais, qui en avaient dédommagé la famille du défunt, moyennant la cession d'un autre district. Peu après, en 1804, les Gourkhas ayant conquis le district de Palpa, revendiquèrent celui de Boutwul, comme dépendance de leur conquête, et commencèrent par y envoyer leurs collecteurs. Aux réclamations de sir George Barlow, les Gourkhas répondirent en offrant de posséder Boutwul comme tributaires des Anglais, et de régler ce tribut sur le taux qui avait été fixé primitivement avec leur zémindar. Le gouvernement, qui tenait non-seulement au tribut, mais à la possession directe, repoussa cette proposition. Lord Minto survenant, laissa là cette affaire pendant plusieurs années. Mais, au temps où la crainte des projets de Napoléon lui faisait envoyer une ambassade en Perse, une autre à Caboul, une armée chez les Seiks, il voulut aussi régler ses démêlés avec les Gourkhas, et accrédita auprès d'eux un commissaire chargé de procéder à une exacte délimitation de frontières. Les Gourkhas s'étudièrent à faire traîner les négociations en longueur, et, chemin faisant, ils occupaient des villages, levaient les impôts, et mettaient à la raison les rajahs récalcitrants. Ils finirent par forcer le gouverneur

général à leur donner un ultimatum très-net et assez menaçant (juin 1813). Leur réponse, qui se fit attendre six ou sept mois, fut reçue par le marquis d'Hastings. Celui-ci répliqua par une injonction formelle d'évacuer les territoires en litige. Les chefs gourkhas, convoqués par le souverain à Katmendou, tinrent conseil; et le système de la résistance aux pretentions britanniques ayant prévalu, à l'expiration du délai que le gouverneur général avait fixé, trois compagnies anglaises entrèrent sur les terres contestées, et y établirent les agents de l'administration. Les Gourkhas n'y mirent d'abord aucun obstacle, mais lorsque les trois compagnies se retiraient, il les attaquèrent, et la guerre commença. Les opérations toutefois furent ajournées à la saison suivante, à cause des pluies qui commençaient, et aussi pour laisser aux sujets anglais, engagés d'affaires avec les Gourkhas, le temps de sauvegarder leurs intérêts. Le gouverneur général s'était de sa personne rapproché du théâtre des opérations futures pour pousser plus activement les préparatifs, et assurer par lui-même l'exécution des mesures de précaution qu'il croyait devoir prendre contre les Pindarrys, que cette guerre pouvait ramener sur les Anglais ou sur leurs alliés. Enfin, tout étant prêt, le 1er novembre 1814, il lança, à Lucknow, sa déclaration de guerre jusque-là suspendue.

Le théâtre de la guerre présentait un front de deux cents lieues de long, que le gouverneur général résolut d'attaquer sur toute la ligne en même temps. Il divisa son armée en cinq corps. Celui de gauche, commandé par Ochterlony, qui, depuis les affaires avec Lahore, en 1808, occupait Loudhiana sur le Sattledge, avait ordre de couvrir les contrées montagneuses sur la rive gauche de ce fleuve. Gillepsie, qui venait ensuite, avait son point de départ à Mirat, dans le Douab, d'où il devait envahir les vallées comprises entre le Gange et la Djamna, pour appuyer ensuite, en divisant ses forces, à gauche, vers Ochterlony, à droite,

sur Sirinagar. Le corps r
Bénarès, sous le major g
Wood, avait son champ d
dans les territoires contest
et Palpa. Le corps principal
par le major général Marle
porter sur Katmandou, ca
paul. Le dernier corps, à
commandé par le major Lu
de protéger la frontière.
réunies formaient un tot
hommes environ, dont 6,0
lony, 4,000 à Gillepsie, 4,0
8,000 à Marley, et 2,000 à
renforts arrivèrent d'aill
verses reprises sur les p
étaient devenus nécessa
guerre de montagnes, où l
anglais et gourkhas lutté
lent et d'intrépidité, ne prés
suite de petits détails d'ur
rêt militaire, mais puremer
ils n'appartiennent qu'à d
spéciaux. Le résultat qui
notre ressort, fut, en géné
vorable aux Anglais. Dan
tagnes du Maloun, Umur-S
maintenir contre Ochterlo
les forces supérieures et l
d'habileté de celui-ci. Gill
des débuts vigoureux suiv
bitude, paya de sa vie un a
raire qu'il voulut livrer à l
de Napali, où commandai
Singh. Le colonel Marley,
jor général Martindall, qui
dèrent, ne furent pas plus
la mort près, et cette cam
pour le corps d'armée par l
assez désastreuse. Le maj
Wood perdit l'offensive d
but, et, malgré les renfo
furent envoyés, n'osa pas
dre. Le général Marley, a
ques escarmouches où les
eurent l'avantage, se sentit
intimidé, qu'il n'osa plus
pas en avant au delà de c
paragère qui formait la b
tière du territoire gourkha.
il perdit la tête au point d
un jour, et d'abandonner
sans avoir prévenu person
mis le commandement e

[redacted]

aise était battue

campagne, qui
1815, le marquis
ia de quelques al-
faites parmi les
›n éminemment
Gardner, qui les
s Gourkhas dans
ısa de la province
n par une capitu-
:ha dans Almora,
r général Martin-
rs des signes de
tes gourkhas, qui
›assage des Ther-
:ontre 2,000 hom-
rmée, et les cul-
rlony avait repris
›s monts Maloun.
.es les forteresses
›s armées, et finit
adversaire, Umur
5 mai 1815). Ces
ı l'empire britan-
compris entre la
Des négociations
été plusieurs fois
›prises cette fois
e gouverneur gé-
ses conditions,
ı de toute la con-
ıquise pendant la
: la plaine de Tu-
ıgueur et jusqu'à
s prises faites par
› territoire d'un
rajah de Sikim;
ndou d'un agent
rte et tout ce que
ment de ce genre;
de ne prendre
ervice du Népaul
lu gouvernement

fficultés, surtout
e a la plaine de
s gourkhas y pos-
:. Le gouverneur
ı indemniser par
›nte. Mais les ja-
ue c'était la plaine
nécessaire à leur
ricts montagneux

ne produisant rien. Le marquis de Hastings consentit à abandonner la plaine, et, sous cette nouvelle forme, le traité fut accepté. Mais avant que les ratifications eussent été échangées, le parti de la guerre reprit le dessus à Katmandou. Umur Singh surtout, l'adversaire vaincu mais non dompté d'Ochterlony, était arrivé soufflant le feu de la guerre et de la vengeance. Il disait que c'était folie de se fier à un traité conclu après une défaite; il évoquait en exemple les souvenirs de Tippou Sahib, du rajah de Bhurtpour, et effrayait les Ghourkas sur les effets de l'ambition anglaise. La guerre fut rallumée.

L'armée anglaise, au nombre de 20,000 hommes, était mise sous les ordres d'Ohcterlony; il divisa ses forces en quatre brigades, et ouvrit la campagne en personne, le 10 février 1816. Deux batailles successives qu'il gagna à Hurihurpour et à Sikurkutri réduisirent les Gourkhas à offrir leur acceptation du dernier traité. Mais Ochterlony leur répondit qu'ils devaient s'attendre désormais à des conditions plus rigoureuses, et continua de marcher. Enfin, devant Muckwanpour, le wackil gourkha présenta au général un exemplaire signé du nouveau traité, qui ne modifiait le premier que par quelques augmentations de territoire et quelques stipulations, tant en faveur du nabab d'Oude que du rajah de Sikim, auxquels on faisait des avantages sur la plaine de Turaï. Par cet événement, les Gourkhas se trouvèrent anéantis comme grand peuple, et ramenés à l'état de tribu, d'où ils étaient partis un demi-siècle auparavant. Durant ce demi-siècle, ils avaient osé déclarer la guerre à l'empereur de la Chine, et l'avaient battu d'abord. Plus tard, l'empereur fit proposer aux Anglais d'attaquer les Gourkhas d'un côté, tandis qu'il envahirait de l'autre; proposition qui fut repoussée. Durant cette dernière guerre, les Gourkhas invoquèrent le secours de l'empereur, qui se regardait comme leur suzerain, et celui du Teshou Lama, leur chef religieux; mais rien

[redacted]

ne les put sauver de leur destinée. Les Chinois se prêtèrent à intervenir, mais avec leur lenteur ordinaire, et la paix était conclue lorsque l'on reçut d'eux une première demande d'explications qui précédait la mise en mouvement de leurs troupes. Le gouverneur général envoya à Pékin le récit de ce qui venait de se passer, et le céleste empereur se déclara satisfait. Les Gourkhas, d'un autre côté, n'étaient pas bien assurés que l'armée chinoise une fois en mouvement ne fît tomber sur eux l'humeur guerrière dont elle se serait approvisionnée contre les Anglais. Ils firent demander au gouverneur général s'ils pouvaient compter sur son appui, et s'apprêtèrent à bien recevoir les Chinois. Le marquis de Hastings intervint en effet, mais pour calmer ces peuples impétueux, et tout se borna à une entrevue grotesque entre le wackil gourkha et le général chinois.

Toutes ces guerres n'allaient pas sans grandes dépenses, et les finances de la Compagnie se trouvaient dans l'état le plus désastreux où elles eussent jamais été; le pays était épuisé; d'autres circonstances encore s'opposaient à ce qu'on pût émettre un emprunt. Délivré de tous les soins du gouvernement, le dernier nabab d'Oude, Salut-uli-Khan, frère d'Azoff al Doulah, avait concentré tous ses soins dans celui d'amasser de l'argent. Les désordres de son administration, désordres dont il savait ne pas souffrir, avaient engagé plusieurs fois les Anglais à lui proposer un plan de réforme qu'il avait toujours repoussé. Sa mort laissa à son fils, Guzi-ud-din-Haïdur, le trône et d'immenses trésors. Pour prix de l'appui que lui prêtèrent les Anglais, celui-ci consentit à laisser passer le plan de réforme, et, pour se concilier plus étroitement la faveur du gouverneur général, il n'hésita pas à lui accorder un prêt d'un crore de roupies (25,000.000 de francs), au modique intérêt de 6 pour cent. L'emploi peu judicieux que l'on fit de cette somme, fit qu'au milieu de la guerre contre les Gourkhas l'argent fut sur le point de manquer. On eut re[...] seconde fois au nabab vizir [...] un peu moins d'empressem[...] un autre crore de roupies.

Cet argent ne fut pas im[...] une expédition à Ceylan, où [...] injures à venger et d'autre[...] plus récents appelaient les [...] Anglais. C'est ici le lieu d[...] sur des faits antérieurs d[...] avons ajourné le récit pour [...] rompre le lien des événement[...] comme presque tous les premi[...] occupés par les Européens d[...] avait appartenu d'abord a[...] gais, puis aux Hollandais. [...] les Anglais y prirent Trinqu[...] recherchèrent aussitôt l'al[...] l'empereur. La dynastie de [...] reur est malabare. Les fem[...] dernier pays avaient seule[...] lége de donner des héritiers [...] impérial. L'ordre de successi[...] cependant point réglé d'avan[...] lois ou par un usage fixe. L[...] commandait à une conféd[...] seize chefs qui, à sa mort, d[...] son successeur. L'ambassad[...] par les Anglais à ce person[...] rechercher son amitié, ne pro[...] de vaines paroles; mais, en [...] nouveaux venus profitèrent [...] faveur où étaient les Hollan[...] s'emparer de leurs possessi[...] ans après, l'empereur mour[...] qu'il avait eu d'une femme e[...] et qui, par conséquent, n'av[...] droit au trône, y fut placé [...] par les intrigues d'un min[...] femme et les enfants légitime[...] pereur, ainsi que toute sa fa[...] rent jetés en prison, d'où [...] s'échapper un frère de la rein[...] Moutto-Saoni. La possession [...] que toutes les côtes faisait [...] Anglais, dans Ceylan, une [...] assez considérable pour que [...] liance fût sollicitée à la fois pa[...] Saoni et par le ministre Pil[...] levi. Mais cette possession n[...] paraissant pas encore asse[...] sise à M. North, cet agent m[...] (Ceylan avait été déclaré p[...] du roi de la Grande-Bretagne

[redacted]

pagnie) refusa de la compro-
ıs ces démêlés. Sans perdre
alamé-Talevi se tourna vers
ecrétaire du gouvernement,
en par ses confidences sur
rieur de Ceylan et sur ses
ıi-même, que le gouverneur
finit par se laisser convain-
Anglais pouvaient avoir in-
ı enquérir de plus près. En
e, au mois de mars 1800,
lacdowal fut envoyé comme
ur à la cour de Candy. Cette
excita des défiances et des
ments réciproques, plutôt
créa des rapports d'amitié.
es propositions que M. Mac-
it à faire, était celle d'une
aire que les Anglais deman-
rcer à travers Ceylan, pour
eux les postes échelonnés
tes. Cette proposition fut
ı loin. Déjà même, dans le
gar qui, de la part de l'em-
ıit allé recevoir l'ambassa-
s frontières de Candy, avait
mauvais que M. Macdowal
e réparer par les troupes
amenées certaines parties
tout à fait impraticables.
; en restèrent là pendant
ncore. Mais, dans l'inter-
projets de Palamé-Talevi
andi, ou, du moins, ses
exécution lui paraissaient
ıs. Il songeait à se placer
ur le trône et à expulser
. Un système de vexations
s fut organisé contre eux.
faction leur fut refusée; et,
cour de Candy faisait des
de guerre, le gouverneur
re venue de mettre son ar-
npagne. Elle partit de Co-
janvier 1803, sous le com-
t du général Macdowal. Une
ne partit de Trinquemale,
opposée, le 4 février. Ces
ıies montaient à près de
nes. Elles se rejoignirent à
tance de Candy, dont les
ne leur avaient guère été
ue par le mauvais état des
La capitale elle-même ne
leur opposa aucune résistance. Les Anglais la trouvèrent complétement évacuée, et l'eussent même trouvée détruite, s'ils ne fussent arrivés à temps pour éteindre le feu qu'on avait mis en divers endroits. Ils commencèrent par installer sur le trône Moutto-Saoni, qui les avait suivis, espérant que son élévation créerait un parti en leur faveur. Mais il ne leur vint personne, Moutto-Saoni ayant été dégradé par un châtiment public que lui avait infligé le dernier empereur.

Le projet des Ceylanais était de vaincre leurs ennemis par la ruse plutôt que par les armes. Ils comptaient d'ailleurs beaucoup sur l'insalubrité du climat; et, au lieu de combattre, ils négocièrent. Seulement ils s'appliquèrent à intercepter tous les convois, de manière à ce que les Anglais bloqués dans Candy eussent à lutter à la fois contre le climat et contre la famine. L'adigar avait en outre promis dix roupies par tête d'Anglais, cinq par tête de cipaye, ce qui était ajouter l'assassinat aux deux autres fléaux. Le premier ministre avait commencé ses négociations par offrir au général Macdowall de lui livrer la personne de l'empereur. Un détachement sortit de Candy à cet effet; mais, au lieu d'un prisonnier, il trouva une embuscade, et fut rudement ramené dans la ville. Cependant les calculs de Palamé-Talevi avaient été très-justes, et Macdowal, étroitement enfermé dans Candy par des forces très-supérieures, commençait à y sentir sa position tout à fait compromise. Le système de temporisations et de négociations l'avait amené à une situation extrêmement critique, dont le résultat était, pour comble de maux, de le rendre facile à l'ouverture de toute négociation nouvelle, seule voie de salut qui lui restât. Palamé-Talevi changea donc de batteries; il fit proposer au général la déposition du souverain actuel, et sa propre élévation sur le trône, moyennant une pension qui serait faite à Moutto-Saoni, dont les Anglais abandonneraient les prétentions. Macdowall s'embarqua dans cette intrigue,

[redacted]

et avec une telle confiance, qu'il se hâta, sur la foi de l'union établie entre lui et le ministre, d'abandonner la ville, où il ne laissa qu'une garnison d'un millier d'hommes. On le laissa tranquillement s'éloigner, mais, deux jours après, les Ceylanais se rapprochèrent de la ville et, sous prétexte de conférences, essayèrent d'enlever le gouverneur. Ce projet ayant manqué, ils se mirent à débaucher les cipayes et les Malais, qui en effet désertèrent par bandes. Le reste de l'armée peuplait les hôpitaux. Les rivières débordées mettaient obstacle à l'envoi d'aucun secours. Toutes ces circonstances enhardirent Palamé-Talevi à tenter, pour en finir, une action de vive force. Attaqués dans le palais où ils étaient établis, les Anglais repoussèrent le premier assaut (24 juin), mais, trop prompt à désespérer du succès d'une plus longue résistance, le major Davis, qui voyait son effectif réduit d'un millier d'hommes à environ 400, demanda à capituler. Il obtint pour lui, pour ses troupes et pour le prince Moutto-Saoni, la faculté de se retirer à Trinquemale; le ministre s'engageait à prendre soin des malades et des blessés qu'on laissait à l'hôpital. Davis se mit en marche le même jour, emmenant avec lui 14 officiers et 20 soldats anglais, 250 Malais, 140 canonniers lascars, Moutto-Saoni et sa suite. Le lendemain matin, comme il était arrêté sur les bords de la Mahavilla-Ganga, rivière débordée, il lui arriva un messager de l'empereur qui le somma, avec menaces, de livrer le prince Moutto-Saoni. Le major repoussa vivement cette exigence. Un second messager lui vint assurer que les intentions de l'empereur, loin d'être malveillantes pour le prince, étaient au contraire de le replacer dans le rang qui lui appartenait à côté du trône. Davis n'en persista pas moins dans son refus. Un troisième messager survient alors, annonçant que l'empereur lui-même, à la tête de toutes ses forces, va venir barrer la retraite aux Anglais s'il n'est obéi sur-le-champ. Dans cette perplexité, le major, après avoir tenu un

conseil, croit devoir payer (
d'un homme le salut de s
Moutto-Saoni, amené aux
l'empereur, y est exécuté su
chef anglais pouvait se croi
après le sacrifice de son
l'honneur britannique. Mai
main (26 juin), nouveau
sommation de mettre bas
sous peine de mort, avec l
au contraire si l'on obéit
tance. Les événements, les
l'abandon où ils étaient,
lement abattu les courage
Anglais n'essayèrent pas de
moins en se défendant; il
leurs armes et se laissère
prisonniers à Candy. Aucu
arriva, sauf le major Davis
taine Brunsley, qu'on gar
otages, et quelques soldats
consentirent à passer da
ceylanaise. Tous les aut
égorgés à petit bruit, de
tout le long de la route. L
de l'hôpital, au nombre de
rent le même sort. Un seul
par miracle, et nous le re
plus tard.

Après ces hauts faits, l'e
sentit le cœur assez enflé
prendre l'offensive et prépa
sion des Anglais. Malheu
un échec qu'il essuya te
contre un petit fort qu'il vo
dre avant d'attaquer Colom
ce grand courage, et la gue
ou du moins se réduisit à d
tres de patrouilles. En 1804
encore de vastes projets qui é
pour être remis à flot et pou
encore en 1805. La mort
couper court à des projets
Son successeur songea plut
fermir qu'à continuer cette
de leur côté les Anglais ne fu
fâchés de profiter du répit
laissait. Ce répit dura enviro

Le successeur du meurtri
mée de Davis s'était fait un
tion de cruauté, même à C
1814, il cita devant lui son
Eheilapo , pour se fair
compte de certains actes qui l

;ar n'eut garde de com-
au contraire il invoqua
nglais contre son souve-
ffrant, pour prix de ce
ovince de Saffragam qu'il
ée dans sa révolte. Le
M. Bowring, déclina,
ınt, cette offre. L'empe-
l'usage de Ceylan, tenait
'amille de son ministre,
et leur mère. Le plus
enfants, encore à la ma-
tête coupée, et la mère
: à la piler elle-même dans
Ce coup frappa si violem-
eureux Eheilapoula, que
et son intelligence en fu-
; il ne sut opposer qu'une
ıce aux armées de l'em-
ut plus de refuge que sur
ınglais. Le général Bow-
bord hésité à le recevoir;
ant il lui promit des se-
a première entrevue qui
ée, l'adigar, à la vue du
ta en larmes et en san-
ita de lui la permission de
père. Cependant l'empe-
représailles sur les sujets
Il en fit arrêter dix, qui
se trouvaient dans ses
t couper les bras, le nez
s, et les renvoya ainsi
moururent, trois arrivè-
mbo dans cet état. La
solue. Le général eut le
· d'abord une proclama-
larer qu'il ne faisait point
peuples de Ceylan, mais
tyran féroce qui violait
ıt toutes les lois divines
A peine l'armée anglaise
ıouvement, qu'on vit ar-
ier ministre qui passait à
: la grande bannière de
éléphants, les papiers de
ation, etc., exemple aus-
· les chefs de la province.
mps, l'empereur s'amu-
npaler les messagers qui
t de mauvaises nouvelles.
les Anglais aux portes de
il s'enfuit, et l'armée y
oup férir. Alors se pre-

senta au quartier général un homme dans le costume du pays, mais de figure européenne. C'était ce caporal Thomas Toën, qui avait échappé au massacre des malades, en 1803. Les assassins, à ce qu'il raconta, après lui avoir arraché l'appareil de ses blessures, l'avaient laissé pour mort d'un coup de crosse de fusil dont ils l'avaient étourdi. En revenant à lui, il s'était traîné au bord d'un réservoir d'eau. Là, des soldats l'ayant découvert l'avaient pendu à un arbre; la corde s'était cassée. D'autres soldats survenant l'avaient pendu encore, mais à une corde qui ne valait pas mieux que la première. Pendant dix jours, caché dans une hutte abandonnée, il vécut de l'herbe qui croissait dans les fentes et de l'eau qui suintait des toits ou des murailles. Le besoin l'ayant un jour chassé au dehors pour ramasser quelques racines, il rencontra un vieux Ceylanais qui lui offrit un plat de riz. Le bruit de cette aventure étant venu jusqu'à l'empereur, la superstition, à défaut d'humanité, l'intéressa au sort de cet homme tant de fois et si miraculeusement sauvé. Il donna ordre qu'on en prît le plus grand soin et toutefois le garda si sévèrement qu'une femme, pour avoir essayé de faire passer une lettre de Toën au major Davis, fut mise à mort. Quelques lambeaux d'une Bible anglaise, trouvés par hasard, furent l'unique distraction de ce malheureux depuis le mois de juin 1803 jusqu'à peu près à pareille époque de 1814.

L'empereur, abandonné de tous ses partisans, errait seul avec deux de ses femmes dans les environs de sa capitale. Il y fut découvert dans une maison, ramené les pieds chargés de fers, les mains garrottées derrière le dos, au milieu des injures et des coups de la populace; peut-être eût-elle fini par le mettre en pièces, mais un détachement anglais rencontra le cortége et s'empara de l'empereur, qui fut aussitôt envoyé à Colombo. Là, on le traita avec plus d'humanité qu'il n'en méritait et qu'il n'en attendait. Mais le trône fut déclaré vacant, les droits

de la dynastie malabare abolis, et, du consentement des chefs, avec qui on en passa le traité, la domination du roi d'Angleterre proclamée sur toute l'île.

CHAPITRE XXVI.

REPRISE DU SYSTÈME D'ALLIANCES PAR LORD HASTINGS. GUERRES CONTRE LES PINDARRYS ET LES MAHRATTES.

Nous avons parlé des précautions que lord Hastings crut devoir prendre au commencement de la guerre des Gourkhas contre les Pindarrys ou autres ennemis qui pouvaient lui venir de l'ouest. De graves événements en effet se preparaient de ce côté. Grâce à l'abandon formel que les Anglais avaient fait de toute prétention à intervenir dans les affaires des princes du Malwa et du Radjpoutana, Emir Khan, Scindiah, Holkar s'étaient puissamment relevés. Nous ne ferons point entrer nos lecteurs dans le dédale d'intrigues qui les faisaient tantôt s'unir, tantôt s'entre-choquer. La maison de Holkar, un instant compromise par la démence de son chef, avait été soutenue par une femme, Toulsah Bêi. Enlevée par Holkar à son mari qui avait été d'abord jeté en prison, puis envoyé dans le Deccan avec quelques cadeaux, cette femme avait de la beauté, de l'ambition, de l'intelligence et de la cruauté. Fille d'un brahme de la secte de Mann-Bhao, elle avait reçu plus d'instruction que n'en reçoivent ordinairement les filles de l'Inde. Après une révolte contre Holkar, dont la demence était devenue furieuse, elle prit la régence de l'État. La mort de Holkar (1811), qui avait fini par usurper la place de Casi Bao, et par le mettre à mort, ayant fait monter sur le musnud un enfant en bas âge que Djeswunt Rao avait eu d'une femme de caste inférieure, Toulsah Bêi conserva la régence et affermit son pouvoir. Elle joua un grand rôle dans le conflit d'événements qui agitèrent alors toute cette partie de l'Inde. Au milieu des trahisons à l'intérieur, res au dedans, des ravages d rys, elle dépensa en petits m petites perfidies, en petites en petites guerres, toute moins nécessaires pour ac seulement pour maintenir sance, une force immense, lution inflexible et un re courage. La maison de Holl avait prise toute ruinée et rien, se refit entre ses main une partie de son lustre. S son côté, avait employé les lui laissait son traité avec l à réduire tous les petits ch quels sa maison pouvait ex ques prétentions. Il eut démêlés avec le gouvernem nique au sujet du rajah de s'était mis sous la protect puissant voisin. Il en res cœur de Scindiah des ferm contentement qui, joints causes, l'engagèrent bientô entreprises où il ne pouvai dre ce qu'il venait de reconq tant d'efforts. Mais, de tout sances, les Pindarrys surtou formidablement accrus; en en portait déjà le nombre Ils étaient le brandon de discordes, les boute-feux de entreprises, surtout contre l nement anglais.

D'un autre côté, le peschwa vail comme les autres d'une tion de son pouvoir, suppo loureusement les étreintes d Bassein. Les difficultés surg chaque instant dans ses rap les Anglais. Il y eut surtou faire grave à propos d'un co voulait forcer le rajah de G régler. Comme le compte é sant, et que la liquidation e le Gucowar tout entier, les interposèrent leur médiation pêcher les hostilités immine ambassadeur de Gucowar, ve nah sous leur garantie, fut par suite d'un complot entre l wah et son ministre. Le rés glais demanda au peschwah

[redacted]

e, ou du moins son
ı ce qu'il eût démon-
Comme le peschwah
t à gagner du temps,
lent devint bientôt
ɔxigences plus gran-
coupable ne devait
'e arrêté et détenu
nais remis entre les
:. Le résident avait
juoi se faire obéir;
ıvait épuisé toutes
finit par se soumet-
Trimburkji fut ar-
Anglais, qui l'emme-
escorte. Le pesch-
lant les apparences,
à renouer une ligue
empire anglais.
: temps, Ragodgi
rt, laissa le trône à
nbécillité de ce nou-
ait une régence, pour
aient deux compéti-
, veuve de Ragodgi,
n neveu. Les deux
ent également l'ap-
mais Apa Sahib of-
le conclure le traité
s repoussé par Ra-
ttre à sa solde un
ıglais. Le traité fut
ditions. L'État de
lans la ligue formée
ıent britannique et
léfense du Deccan;
'voir une force auxi-
et à tenir un con-
'êt pour agir en coo-
e force; celle-ci était
ıillons d'infanterie,
avalerie et de l'ar-
, on l'augmenta de
et le contingent du
,000 hommes, dont
). Le rajah s'enga-
ıne partie de la dé-
ır son propre revenu
ssion de territoire;
utre à accepter l'ar-
ais dans toutes les
ı ne jamais négocier
ceux. Le corps auxi-
'er immédiatement

en campagne. Ce traité donnait une grande force aux Anglais dans la guerre qu'ils voulaient faire. Aussi, à peine fut-il signé, que la campagne commença.

A force de croître en nombre, les Pindarrys avaient fini par se ranger sous plusieurs chefs, dont quelques-uns même étaient parvenus à se faire de petits États et à devenir des façons de princes. Emir Khan surtout, dans le rôle de souverain, avait presque réussi à oublier et à faire oublier le bandit. Dans cette dernière levée de boucliers des Pindarrys, il eut l'art de ne se point trop compromettre et d'assurer les Anglais de sa neutralité par un traité, ce qui le mit pour la première fois sur le pied de prince reconnu et indépendant. Les autres chefs principaux qui allaient soutenir le poids de la guerre que lord Hastings préparait contre ces bandes, étaient au nombre de trois : Chittou, Kurrim Khan et Wâsil Mahomet. Le gouverneur général se proposait très-sérieusement l'extermination totale des Pindarrys; mais, à vrai dire, ce projet n'était qu'une partie d'un plus vaste plan que la prochaine campagne avait pour but de réaliser. Ce plan n'était rien moins qu'un remaniement du système politique de l'Inde et la reconstitution de l'empire britannique sur une assiette nouvelle. Lord Hastings voulait faire entrer tous les États et tous les princes de l'Inde dans un système de confédération générale, dont le gouvernement anglais aurait été le protecteur et le suprême médiateur. Les relations de ces États entre eux une fois fixées, toute guerre leur eût été interdite, et les possessions, les droits de chacun reconnus, déterminés, lui devenaient ainsi assurés à tout jamais sous la garantie de la puissance anglaise. Le retour des désordres qui venaient de les mettre tous à deux doigts d'une ruine complète, était rendu impossible; la puissance précaire qui, dans tous les temps, était l'état normal de ces princes toujours à la merci d'un voisin insatiable, d'un sujet ambitieux ou de quelque aventurier heureux, faisait

de la dynastie [illegible] consentement [illegible] en passa le traité [illegible] roi d'Angleterre [illegible] l'île.

[illegible] CH[illegible]

REPRISE [illegible] PAR [illegible] CONTIN[illegible] MAHR[illegible]

[illegible] devait [illegible] opprimés, à [illegible] services [illegible] qu'ils lui de[illegible] d'accepter [illegible] effrayait [illegible] pourtant [illegible] dans leurs [illegible] teurs n'eût [illegible] ambition [illegible] Hastings le savait, [illegible] en prenant que[illegible] sa responsa[illegible] où les circons[illegible] Par l'entremise [illegible] il se mit [illegible] cation avec Hol[illegible] Khan, les rajahs [illegible] Djoudpour, [illegible] moindre impor[illegible] présider sur [illegible] négociations qu'aux [illegible] contre les Pin[illegible] Calcutta le 8 juil[illegible] le Gange.

[illegible] guerre devait être [illegible] à l'est par l'ar[illegible] au sud et à l'ouest [illegible] Deccan. L'armée de [illegible] en quatre di[illegible] division, ou celle [illegible] sur la Djamna, [illegible] se composait [illegible] dont une de cava[illegible] du major [illegible] division de droite, [illegible] par le major gé[illegible] qu'une brigade [illegible] cavalerie. La di[illegible] Kalinger, dans le [illegible] de trois bri[illegible] cavalerie. La ré-

serve, ou quatrième divisio
ordres du major général O
était composée de la mêm
Deux autres corps d'observ
les ordres du major géné
man et du brigadier généra
longeaient vers l'est cette
taire jusqu'à l'extrémité
du Bahar. L'armée du Dec
six divisions, et avait pour
chef sir Thomas Hislop. L
division, ou division d'a
était forte de trois briga
terie, d'une brigade de cav
brigade d'artillerie légère
dées par sir Thomas. La
Haïderabad comptait quat
d'infanterie et une de ca
les ordres du brigadier gén
ton; la troisième division
ments d'infanterie indigèn
ment de cavalerie légère,
d'artillerie légère, sous les
brigadier général sir Joh
la quatrième division, à P
brigades d'infanterie, tro
d'artillerie légère, une bri
valerie, sous les ordres d
général Smith; la cinquièm
à Nagpour, trois brigades
rie, plus quelques détache
fanterie indigène et de cav
division de réserve, comm
le brigadier général Munr
posait d'une brigade d'i
d'une brigade de cavalerie
tachement d'artillerie de M
autre corps s'organisait dan
rate pour agir de ce côté. To
semble des forces qui allaie
lement anéantir les Pindar
encore abolir le gouverne
peschwah, et substituer à
voir, dans l'empire mahrat
prématie britannique.

Grâce aux intrigues de B
les négociations entamées
Hastings avaient eu effet
réussi, excepté auprès du
Bhopal et d'Emir Khan. S
montrait qu'un bon vouloir
La cour de Holkar était d
deux factions, dont l'une vo
liance, l'autre la guerre avec

[redacted]

eschwah, tout en gardant
ces amicales dans ses re-
·ielles avec les Anglais,
de toutes ces résistances
ces menées hostiles. Apa
out, malgré les services
reçus des Anglais, et le
lui-même avait sollicité,
)lement à se compromet-
;nements vinrent bientôt
ıir l'occasion. Le Guze-
loustan voyaient se for-
ılition souterraine contre
Le résident, M. Elphins-
ıait de temps en temps à
·lque trace, mais il la per-
. On en était à ces agita-
:s, lorsque le 2 septembre
ɪkji, bien qu'étroitement
la. Malgré les actives re-
:quelles on se livra aussi-
plusieurs mois sans en
ıvelles. Dans l'intervalle,
-colonel Walker, chef du
aire que le dernier traité
hib avait introduit dans le
tenté quelques opérations
dda (octobre 1816), contre
's qui, malgré quelques
étaient devenus que plus
et le rajah de Nagpour
:ranglé dans son lit (1er
), Apa Sahib changea son
:nt contre celui de rajah
ɔus le nom de Moudadji
rs la même époque, le ré-
t que des troubles se ma-
u côté de Punderpour et
u sud-est de Pounah. Le
ɪr la dénonciation que lui
)hinstone, montra le plus
·essement à envoyer des
·les réprimer. On sut bien-
ıbukji errait dans le pays
résident soupçonnait, sans
er voir d'abord, que le
ait en communication avec
ıdji Rao ne cessait de pro-
fidélité, et offrait libéra-
roupes pour tous les ser-
en voudrait exiger. Ces
ons touchaient peu le ré-
our avoir la mesure de la
a peschwah, finit par lui en demander des preuves plus convaincantes. Depuis quelque temps, le peschwah faisait de grands préparatifs que ne justifiaient plus ses démêlés avec le Guicowar, sur lequel, par condescendance pour les Anglais, il venait d'abandonner ses prétentions. Le résident lui demanda : l'arrestation de tous les parents et adhérents connus de Trimbukji ; la discontinuation des enrôlements pour l'armée ; le licenciement des nouvelles levées : l'interruption des approvisionnements et des réparations qu'il faisait dans ses forteresses. Le peschwah fit immédiatement arrêter les personnes désignées, et s'engagea sans plus de difficulté sur les autres exigences du résident. Cependant les rassemblements de troupes se continuaient toujours autour de Pounah ; les achats d'attelages et autres préparatifs de guerre allaient leur train ; les trésors du peschwah étaient envoyés en lieu de sûreté. Le résident lui fit encore une sommation de remplir les conditions qu'il avait acceptées et de désarmer sur-le-champ, lui déclarant en outre que sa sortie de Pounah serait considérée comme une déclaration de guerre. Cette sommation fut appuyée d'un mouvement des troupes anglaises. Un rapport sur les événements, envoyé au gouverneur général, tenait suspendues sur la tête de Badji Rao des conditions plus dures que celles qui lui avaient été imposées. Il se sentit hésiter, et chercha à gagner du temps en pourparlers ; mais M. Elphinstone, qui avait déféré l'affaire à l'autorité supérieure, refusait désormais de s'y engager plus loin, avant d'avoir reçu des instructions nouvelles. En attendant, il continuait à concentrer des troupes. Si le peschwah attendait, pour prendre un parti décisif, quelque succes remporté par les insurgés, il dut ajourner ses espérances. Le colonel Smith venait d'en disperser une partie, et le capitaine Davies en ayant rencontré 2,000 dans le Kandéish, où ils s'efforçaient de pénétrer, les avait hachés et mis en déroute complète. Cependant une autre insurrection, dans la pro-

... Pounah-
... C'est
... peschwah
... Un délai de
... lui était
... sa réponse.
... peschwah, il
... les Anglais
... possession.
... fit entendre
... pas espé-
... le tint
... restât dé-
... du traité

... qui arri-
... mai), por-
... Dans la
... avait livré
... tous
... les re-
... avec lui
... avait mises
... après la pre-
... Trimbukji. Si le
... pour rem-
... de ses
... arrange-
... garantie
... promesses, et
... garan-
... cession d'un
... fort d'Ah-
... d'un
... roupies pour
... 3,000 che-
... ns; 2° la

Le peschwah s'était ...
la seconde hypothèse. Il pri...
des mesures pour pouvoir ...
bénéfice de la première. Il p...
somme de deux lacs de roup...
village du revenu de mille rou...
lui livrerait Trimbukji. Il e...
nombreuses copies de cette ...
tion à M. Elphinstone, pou...
répandit lui-même. Le résid...
flexible; il enchérit même ...
gueurs du gouverneur gé...
portant à trente-cinq lacs ...
roupies la valeur du territo...
lord Hastings, à cause de ...
penses oubliées par celui-...
était le dernier terme accor...
restation de Trimbukji. C...
expiré, le peschwah fut d...
sommé de signer le trait...
de salut qui lui restât, et ...
effet le 18.

Ce traité de Pounah, q...
objet de garrotter le pes...
paralyser son mauvais vou...
mé par quelques-uns, co...
sant. Les censeurs auraie...
le peschwah fût dépouill...
pouvoirs. Toutefois, l'év...
montra que la modérat...
quelle le gouvernement a...
sage de se tenir, avait en...
le but, et que ce traité, b...
trop doux, était assez rig...
pousser le peschwah à d...
désespérées. Scindiah sig...
6 novembre suivant, u...

[redacted]

nulation
points,
ıntissait
dans le
r, enfin,
en tout
. Pris en
ndances
ıh ou les
:pes an-
e toutes
'ajah ne
ıa, mais
ıplir les

r Khan.
ait pour
t, qu'il
ə recon-
'ritoires
ou non,
ce mal-
par des
exigeait
'il livrât
un prix
ıtingent
'il livrât
les con-
ir. Mais
'rtes. Il
, chose
nne foi.
impor-
le Scin-
autant,
ɔtection
ıements
l'hosti-
: fait di-
ɔmmen-

:le pour
, Badji-
s levées
ı tête de
d'infan-
and tu-
ıestions
les mi-
page, il
était le
inées à
s un pè-

lerinage pieux qu'il voulait faire dès le jour même. Mais quelques heures après, un envoyé du peschwah vint sommer le résident d'éloigner les troupes européennes, et de réduire la brigade indigène, à laquelle il assignait aussi un cantonnement déterminé. Il n'y avait alors de troupes anglaises dans Pounah que la garde du résident. L'armée était en position à trois milles de la ville, sur les bords de la rivière Moutta, dont elle gardait le pont pour maintenir ses communications avec Bombay. M. Elphinstone repoussa les propositions du peschwah, mais, n'ayant pas de quoi répondre à ses menaces, il se hâta d'abandonner la résidence et de se réfugier sous la protection de l'armée. Comme il venait de quitter son palais, la soldatesque l'envahit, le dévasta et y mit le feu. Le masque était tombé. Dès le matin, l'armée mahratte s'était postée en face de l'armée anglaise, et à deux milles environ de distance. Badji Rao l'eut bientôt rejointe en personne, et se plaça sur une éminence, pour être témoin de l'action qui allait s'engager. L'issue n'en fut pas heureuse pour lui. Après une bataille vivement disputée, il laissa 500 hommes sur le terrain, et fut ramené dans les positions que ses troupes avaient occupées le matin. Les Anglais n'étaient pas assez forts pour prendre plus énergiquement l'offensive. Mais une division de renfort leur arrivait des bords de la Godavery. Le 12, ils envoyèrent à sa rencontre, et la jonction s'étant complétement effectuée le 14, on fit les préparatifs d'une attaque décisive. Le peschwah parut aussi en vouloir courir le hasard. Pendant deux jours, les armées escarmouchèrent autour des points qu'elles voulaient occuper, et même il y en eut un que les Mahrattes disputèrent vivement. Mais leurs efforts échouèrent, et ce fut là sans doute ce qui détourna le peschwah de plus rien tenter sur ce terrain. Le 17 il se mit en retraite avec une partie de son armée sur Pourundar, le reste se dirigea sur Sunghur.

Les premières opérations contre les Pindarrys avaient été heureuses. Les durrahs (bandes) de Khurrim Khan et

vince de Kottak, interceptant les communications entre Calcutta et Pounah, M. Elphinstone prit sur lui d'agir provisoirement d'après les pouvoirs dont il était déjà investi. Il remit au peschwah un ultimatum exigeant : 1° la promesse, sous serment, de livrer Trimbukji dans un délai donné; 2° la reddition des forteresses de Pourundur, de Singhur et de Raïghur. C'est dans cette dernière que le peschwah avait envoyé ses trésors. Un délai de vingt-quatre heures seulement lui était donné pour faire connaître sa réponse. La peur s'emparant du peschwah, il livra ses forteresses, dont les Anglais prirent immédiatement possession. Toutefois M. Elphinstone fit entendre à Badji Rao qu'il ne devait pas espérer que le gouverneur général le tînt quitte à ce prix, et qu'on en restât désormais avec lui aux termes du traité de Bassein.

En effet, les instructions qui arrivèrent aussitôt après (10 mai), portaient sur trois hypothèses. Dans la première, si le peschwah avait livré Trimbukji ou fait sincèrement tous ses efforts pour s'en emparer, les relations devaient être rétablies avec lui dans les termes où les avait mises le dernier traité de 1815, après la première arrestation de Trimbukji. Si le peschwah n'avait rien fait pour remplir ses promesses et l'attente de ses alliés, on devait, avant tout arrangement, exiger des otages pour garantie de la réalisation de ces promesses, et exiger pour l'avenir d'autres garanties qui étaient : 1° la cession d'un territoire comprenant le fort d'Ahmednaggur jusqu'à concurrence d'un revenu de 20 lacs de roupies pour l'entretien d'un corps de 5,000 chevaux et de 3,000 fantassins; 2° la cession de toutes les prétentions du peschwah sur le Guzerate, le Bundelcund ou autres parties de l'Indoustan; en un mot, l'abdication de toute suprématie sur l'empire mahratte; enfin, le renouvellement de la ferme d'Ahmenabad au Guicowar, renouvellement qui était l'origine des différends du peschwah avec ce pays.

Quant à la troisième hyp
était celle du refus positif
tre Trimbukji, ou seuleme
ploi de nouveaux moyens é
emportait l'arrestation im
la personne du peschwah,
sation d'établir dans ses
gouvernement provisoire.

Le peschwah s'était mis d
la seconde hypothèse. Il p
des mesures pour pouvoir
bénéfice de la première. Il
somme de deux lacs de ro
village du revenu de mille r
lui livrerait Trimbukji. Il
nombreuses copies de cett
tion à M. Elphinstone, po
répandît lui-même. Le rési
flexible; il enchérit même
gueurs du gouverneur g
portant à trente-cinq lacs
roupies la valeur du territoi
lord Hastings, à cause de c
penses oubliées par celui-c
était le dernier terme accor
restation de Trimbukji. Ce
expiré, le peschwah fut dé
sommé de signer le traité,
de salut qui lui restât, et il
effet le 18.

Ce traité de Pounah, qui
objet de garrotter le pesch
paralyser son mauvais voul
mé par quelques-uns, com
sant. Les censeurs auraient
le peschwah fût dépouillé
pouvoirs. Toutefois, l'évé
montra que la modération
quelle le gouvernement ava
sage de se tenir, avait enco
le but, et que ce traité, blâ
trop doux, était assez rigou
pousser le peschwah à des
désespérées. Scindiah signa
6 novembre suivant, un
mettait au service des Angl
pération contre les Pindarr
cours du gouvernement brita
était assuré contre ses propr
si elles résistaient à ses ord
en revanche, on lui demand
pation des forts d'Assirgh
Hindia ant la durée de
gne, des s pour l'entretie

[redacted]

ıdant trois ans, l'annulation
récédent en divers points,
t en tant qu'il garantissait
nce de Scindiah dans le
Miwar et le Marwar, enfin,
e à Goualior ou en tout
ıi lui serait indiqué. Pris en
s diverses correspondances
nait avec le peschwah ou les
cerné par les troupes an-
se concentraient de toutes
me on l'a vu, le rajah ne
se résigner. Il signa, mais
t qu'il put de remplir les
ıu'on lui imposait.
ılus fidèle fut Émir Khan.
'on lui proposait avait pour
ıtage très-séduisant, qu'il
ır le pied de prince recon-
ıntissait tous les territoires
quis, légitimement ou non,
ts de Holkar. Mais ce mal-
nce payait son titre par des
bien dures. On exigeait
iât ses Afghans, qu'il livrât
tillerie moyennant un prix
ı'il fournît son contingent
indarrys; enfin, qu'il livrât
ne otage. De pareilles con-
onnaient à réfléchir. Mais
laise était aux portes. Il
le 9 novembre, et, chose
ıante, signa de bonne foi.
inces de moindre impor-
ıe-là feudataires de Scin-
ıeschwah, en firent autant,
ent ainsi sous la protection
ais alors les événements
changer de face, et l'hosti-
du peschwah avait fait di-
opérations déjà commen-
les Pindarrys.
exte d'un grand zèle pour
es alliés les Anglais, Badji-
fait de nombreuses levées
et se trouvait à la tête de
mes, dont 10,000 d'infan-
novembre, un grand tu-
à Pounah. Aux questions
qui fit interroger les mi-
les causes de ce tapage, il
que l'unique cause était le
des troupes destinées à
r le peschwah dans un pè-
lerinage pieux qu'il voulait faire dès le jour même. Mais quelques heures après, un envoyé du peschwah vint sommer le résident d'éloigner les troupes européennes, et de réduire la brigade indigène, à laquelle il assignait aussi un cantonnement déterminé. Il n'y avait alors de troupes anglaises dans Pounah que la garde du résident. L'armée était en position à trois milles de la ville, sur les bords de la rivière Moutta, dont elle gardait le pont pour maintenir ses communications avec Bombay. M. Elphinstone repoussa les propositions du peschwah, mais, n'ayant pas de quoi répondre à ses menaces, il se hâta d'abandonner la résidence et de se réfugier sous la protection de l'armée. Comme il venait de quitter son palais, la soldatesque l'envahit, le dévasta et y mit le feu. Le masque était tombé. Dès le matin, l'armée mahratte s'était postée en face de l'armée anglaise, et à deux milles environ de distance. Badji Rao l'eut bientôt rejointe en personne, et se plaça sur une éminence, pour être témoin de l'action qui allait s'engager. L'issue n'en fut pas heureuse pour lui. Après une bataille vivement disputée, il laissa 500 hommes sur le terrain, et fut ramené dans les positions que ses troupes avaient occupées le matin. Les Anglais n'étaient pas assez forts pour prendre plus énergiquement l'offensive. Mais une division de renfort leur arrivait des bords de la Godavery. Le 12, ils envoyèrent à sa rencontre, et la jonction s'étant complétement effectuée le 14, on fit les préparatifs d'une attaque décisive. Le peschwah parut aussi en vouloir courir le hasard. Pendant deux jours, les armées escarmouchèrent autour des points qu'elles voulaient occuper, et même il y en eut un que les Mahrattes disputèrent vivement. Mais leurs efforts échouèrent, et ce fut là sans doute ce qui détourna le peschwah de plus rien tenter sur ce terrain. Le 17 il se mit en retraite avec une partie de son armée sur Pourundar, le reste se dirigea sur Sunghur.

Les premières opérations contre les Pindarrys avaient été heureuses. Les durrahs (bandes) de Khurrim Khan et

de Wâsil Mahomet étaient en pleine déroute, et les habiles dispositions du gouverneur général en devaient amener l'extermination complète; mais un terrible fléau vint sévir contre son armée. Le choléra-morbus, qui avait commencé, l'année précédente (1817), dans le Delta du Gange, le long voyage qu'il est venu terminer quinze ans plus tard sur les derniers confins de l'Europe, en était alors aux rives de la Djamna et de la Tchambul. Le corps d'armée commandé par lord Hastings en personne eut surtout à souffrir des ravages de ce fléau. Engagé dans les fonds malsains du Bundelcund, il jonchait de ses morts les chemins qu'il parcourait. Ce qui survivait était paralysé par la terreur. Le gouverneur général se vit réduit à chercher ailleurs un air plus salubre, et ouvrit ainsi une trouée dans le cercle que les Anglais avaient tracé autour de leurs ennemis. Scindiah profita de cette retraite pour renouer avec les Pindarrys; il leur offrit un refuge à Gonalior, dont le chemin leur était libre désormais, et s'engagea à les y rejoindre. Battus alors dans le sud du Malwa, ils acceptèrent le refuge qui leur était offert, et leur mouvement ramena en grande hâte l'armée anglaise sur ses positions offensives. Malgré le triste état où elle se trouvait, elle vint à bout de leur fermer tous les chemins. Quelques petites rencontres où ils obtinrent des avantages insignifiants ne les pouvaient sauver d'une ruine imminente; mais la faiblesse de l'armée anglaise et la pesanteur de sa marche, embarrassée d'artillerie, contre un ennemi que sa rapidité dérobait aux coups les plus assurés, reculaient toujours le moment décisif. Les Pindarrys couraient du nord au sud, de l'est à l'ouest, et partout, bien qu'inattendus, ils trouvaient bonne garde et les Anglais en mesure de les recevoir, sans être pour cela en mesure de les achever. Serrées de si près, ces bandes allaient cependant se désorganisant petit à petit, elles perdaient leurs bagages, leurs chevaux. Dans une surprise, Kurrim Khan faillit être enlevé. De sa personne il

s'échappa; mais ses fem
suite restèrent au pouvoir d
Sur ces entrefaites, Holk
à son tour à faire sa levée de
Une intrigue de palais, c
les gens qui voulaient la g
versa le ministre Tantia-Jo
à la personne même de
Toulsah-Béi. Cette femme
et qui avait déployé de l'é
le cours de sa fortune, se s
au moment des revers. Jeté
elle s'y répandit en larmes
aux supplications. Mais ni
liation, ni sa beauté ne pur
le cœur de ses ennemis, q
couper la tête et jetèrent
dans la Siprah. Le parti
triomphant, ne songea plus
ses projets contre les Angl
mahratte rencontra, le 21
le corps de sir John Malc
bords de la Siprah, et fu
ment défaite dans une pos
table. Le jeune Mulhar B
douze ans, y combattit de
mains avec acharnement.
taille, il se comporta com
me; au moment de la défa
comme un enfant. Cette
avait en effet détruit ses f
dispositions pacifiques av
le dessus dans le durbar
Le traité qu'on lui imposa
États sous la protection b
le rajah reconnaissait la s
d'Emir Khan sur toutes les
territoire de Holkar qui
attribuées à ce chef par les
cédait en outre à ceux-c
toires de Puchpubar, Dig,
Ahour, ainsi que tout ce
possédait au nord des mo
Miwar; il stipulait en fave
vernement anglais sa ren
tous les tributs qu'il préle
Radjpouts; enfin, il s'oblig
nir aux vainqueurs un corp
de 3,000 hommes. Ce trait
au milieu du mois de janv
(1818), et les Pindarrys n
le temps de mettre à profit l
tentée par Holkar.
Une autre diversion te

[redacted]

Nagpour, Apa-Sahib, aussitôt nouvelle de la rupture du ı, n'avait pas été plus heune première leçon reçue par ous les murs de sa capitale luit à demander la paix. Mais, ntrer en pourparler, le résiais, qui avait remporté cet avec le peu de troupes qu'il la main, voulait appuyer ses ons de forces plus imposantes. ıl Doweton, appelé par lui, é avec sa brigade, le résident ors ses conditions, qui étaient ıh livrerait son artillerie, lises Arabes ainsi que toutes es mercenaires, et qu'il se ait prisonnier jusqu'à l'acment des clauses de cette ca. Le rajah n'eût pas demandé ıais ses troupes s'y opposèen qu'il ne put leur échapper ınt se livrer aux Anglais. Ses ersistant dans leur révolte, venir au moyen de la force. ıde bataille, livrée sous les agpour, eut pour résultat la s insurgés, qui y perdirent ts et 64 pièces de canon. Leur n'en fut pas tellement ébran,000 Arabes ou Indous, enns Nagpour, ne se détermiı s'y défendre, malgré les itifs de licenciement donnés h. Le siege, commencé aus- ut pas d'abord de résultats, osse artillerie; mais comme Doweton avait pris le parti dre ses opérations jusqu'à ce fût arrivée, les assiégés, nt que leur position n'était ıle, offrirent de se retirer familles et tout ce qui leur it, même leurs armes. Cette n ayant été acceptée, ils t la citadelle de Nagpour, le ore. Le résident profita de nents pour soumettre le radispositions qui mettaient ernement et ses États comà la merci des Anglais, auxandonnait en outre un terrievenu de vingt-quatre lacs ı. Ainsi se trouvait étouffée, dès le premier pas, une coalition qui eût pu leur devenir formidable, si le peschwah, Holkar et Apa Sahib avaient mieux concerté leurs entreprises. De tant d'ennemis conjurés, il ne restait, en moins de six semaines, que les Pindarrys, qui étaient cernés, et le peschwah, qui fuyait toujours.

Ce n'est pas que la soumission d'Apa-Sahib fût bien sincère, et il allait bientôt en donner des preuves. Le succès de sa dernière révolte n'avait pourtant rien de bien encourageant. Non-seulement elle lui avait été funeste à lui-même, mais elle n'avait fait en faveur de ses alliés qu'une diversion tout à fait impuissante. Le 12 janvier, les restes des durrahs de Kurrim Khan et de Wasil Mahomet avaient été exterminés par le colonel Adams, sur les bords de la Tchambul. Plusieurs chefs étaient restés morts sur le terrain. Les autres, à bout de ressources, étaient venus d'eux-mêmes se remettre aux mains des Anglais, sous la seule promesse de la vie sauve, et à condition de n'être envoyés ni en Europe, ni à Calcutta. Kurrim-Khan, après avoir erré quelque temps parmi les jungles, sentant l'impossibilité d'une résistance plus longue, vint aussi, le 15 février, se rendre à sir John Malcolm, et obtint du gouvernement anglais un territoire du revenu de 1,000 roupies par mois. Wasil Mahomet, pris et livré par Scindiah, se refusait néanmoins encore à toute proposition d'arrangement. Mais découvert dans des préparatifs d'évasion, il s'empoisonna. Chettou, errant dans le Malwa, s'était laissé surprendre et disperser, le 23 janvier, aux environs de Kurnod. Réduit aussi à demander la paix, par l'entremise du nabab de Bhopâl, et ne voyant pas agréer assez vite les conditions qu'il proposait, il disparut tout à coup, et gagna la province de Kandeish, où il ramassa quelques débris de l'armée du peschwah; il se maintint ainsi, pendant la saison des pluies, dans les montagnes de Mohadeo. A la reprise de la campagne, il se trouva sans ressources et sans refuge que les jungles du voisinage. Il

s'y enfonça et y fut dévoré par les tigres. Son cheval, rencontré par quelques soldats anglais, les mit sur la voie; ils pénétrèrent dans le jungle où ils trouvèrent quelques ossements, puis des lambeaux de vêtements ensanglantés, puis enfin la tête encore très-reconnaissable de Chettou. Ainsi finit le dernier des Pindarrys.

Cette défaite des Pindarrys et les derniers événements de Nagpour avaient tellement établi la prédominance anglaise, que le gouverneur général avait cru pouvoir dissoudre immédiatement l'armée du Deccan. Le peschwah lui-même n'était plus un sujet d'inquiétudes. Après ses premiers échecs sous les murs de Pounah, bien qu'il lui restât encore environ 30,000 hommes, il avait commencé cette guerre fuyante qui consistait bien plus à éviter l'ennemi qu'à le combattre. Avec toute son armée, il n'avait pu venir à bout d'un faible détachement anglais qu'il avait surpris, ou plutôt par lequel il s'était laissé surprendre à Korcigaum. Suivi de près, et pour ainsi dire toujours à vue, par le général Smith, par le brigadier général Prietzler, il avait l'art de se dérober à tout engagement, même de cavalerie, et quelques volées d'artillerie pouvaient à peine l'atteindre de temps en temps. Il mettait un art infini à leur faire perdre sa piste, divisant son armée, qui se reformait plus loin, pour se disséminer encore par divers chemins et maintenir ainsi toujours l'ennemi dans une ignorance complète de celui qu'avait pris le peschwah. Durant les diverses insurrections d'Apa-Sahib, il avait essayé de se rapprocher de Nagpour, et avait échoué dans toutes ses tentatives. Déjà, en ce moment, son pouvoir était déclaré aboli par les Anglais. A Sittarah, l'ancienne capitale des Mahrattes, ils avaient retrouvé le dernier descendant de Sivadji, le dernier rajah de cette dynastie dont les peschwahs ou ministres avaient usurpé les pouvoirs, et ils l'avaient rétabli dans la plénitude de sa puissance, sous la protection anglaise. Badji-Rao voyait de tous côtés ses alliés vaincus, ses villes prises, ses plans déjou ressources épuisées; enfin tou rance de traiter honorablem les Anglais venait de lui ôtr par l'abolition de sa dignité. telles circonstances, Apa-Sa venait d'éprouver sa propre sance, ne craignit pas de re intrigues avec le peschwah. l agents, observé de près par le britannique, M. Jenkins, fu nanti d'une lettre écrite par lui-même. Les circonstance graves. Le bruit courait al des lieutenants du peschwah marche sur Nagpour, et que l le suivait à peu de distance. kins crut devoir employer de énergiques; il somma le raja s'établir à la résidence jusqu' cissement de ces difficultés et, sur son refus, il le f (15 mars). L'emprisonneme l'avons dit, est une peine d pour des Indous. Badji-Rao en effet sur Nagpour lorsq l'arrestation d'Apa-Sahib; m les mesures étaient prises po recevoir. Trois corps d'arm loppaient sans qu'il le sût. devant celui du colonel Scott s'aperçut qu'il allait donner er celui du général Doweton. l aussitôt de direction; mais, de Souni, non loin de la Wu avant-garde se heurta contre colonel Adams, qui marchait da, ville importante dont il fal parer. La bataille était deve table. Le colonel Adams ne p le temps de laisser arriver sa fond sur les Mahrattes, le dans une première, puis dan conde vallée où le gros de le tentait de se reformer, leur p artillerie, trois éléphants, d chameaux, et leur tue un milli mes, sans autre perte, pour glais, que dix blessés. Cett était le coup de grâce donné wah. Ses lieutenants eux-m noncèrent à suivre sa fortu d'entre eux seulement lui dem fidèles, et parmi eux ce Trim

igine de cette guerre. son armée se trouva ,000 hommes. Il vou- ce système de mar- re-marches, qui lui l'air de tenir la cam- il ne rétablissait pas ntenait son drapeau)eu de places qui lui nbaient chaque jour ennemi. Le général Vusota; le lieutenant- ll s'emparait des forts ·l, Dhourup et Trim- ession rendait les An- a vallée de la Goda- ı peschwah la route du ıce qui, d'ailleurs, tout le reste, sous ıeurs. Après le siége :néral Prietzler était apour (9 mai), où se :ipale infanterie du)attu un corps mah- ı secours de la place, à capituler. Dans le colonel Adams em- ıssaut (19 mai). Tant ient le peschwah à la té; il ne conservait ·, celui de gagner les t Rao Scindiah, et a médiation de ce gement avec les An- :t sans plus attendre,)rd directement aux ;pour et de Pounah. e Malwa fut arrêtée le sir John Malcolm état de défense toute budda, depuis Hindia r; il se retourna au ourhampour, où la ore fermée; de quel- jetât, il se trouvait Souni. Toujours actif)ide, il essayait néan- :r ses partisans et de es intrigues. Mais la rait chaque jour de ; le milieu du mois de it à solliciter de sir une entrevue. Cette ıord repoussée par le général anglais, eut lieu cependant à Kharie, le 1er juin. L'accord ne put se faire dès la première entrevue. Le général avait signifié que la base de tout arrangement serait la déchéance du peschwah, sa translation hors du Deccan et la tradition de Trimbukji. Malgré ces préliminaires, le peschwah affecta de renchérir presque sur le cérémonial qu'il pouvait déployer aux plus heureux jours de sa puissance. Assis sous un dais, entouré de sa cour, pendant un quart d'heure il n'adressa la parole à sir John Malcolm qu'en la faisant passer par la bouche d'un tiers. Mais bientôt il le fit entrer sous une tente, et là il laissa éclater toute l'humilité de sa situation. Il évoqua dans le cœur du général d'anciens souvenirs d'amitié, débattit les clauses de l'arrangement qui lui était imposé, et finit par demander une seconde conférence pour le lendemain. Peut-être à cause de ces souvenirs invoqués par le peschwah, sir John ne voulut pas renouveler cette épreuve pénible. Le lendemain, il se borna à lui faire remettre une copie de l'ultimatum qu'il lui avait fait connaître. Les clauses principales étaient celles-ci : 1° Badji-Rao renonçait pour lui-même et pour les siens à tout droit, titre ou prétention sur le gouvernement de Pounah. 2° Il se rendrait immédiatement avec sa famille et une suite peu nombreuse, au camp du brigadier général Malcolm, d'où il serait dirigé, avec les honneurs dus à son rang, sur Bénarès ou toute autre résidence qu'il plairait au gouverneur général de lui assigner. 3° Dans l'intérêt urgent de la pacification du Deccan, et vu l'époque avancée de la saison, Badji-Rao se mettrait en route pour l'Indostan sans un jour de délai; toute facilité serait donnée aux membres de sa famille pour le rejoindre aussitôt que possible, avec toutes les commodités qui pourraient leur rendre le voyage agréable. 4° Badji-Rao, après la conclusion de cet arrangement, recevrait, pour lui et les siens, une pension qui serait réglée par le gouverneur général, mais dont sir John Malcolm prenait sur lui de garantir le

minimum à la somme annuelle de huit lacs de roupies. D'autres stipulations de faveur concernaient les adhérents du peschwah, les brahmes entretenus par sa famille, etc.; enfin, la dernière clause portait que si, même après l'acceptation de ces propositions, le peschwah ne s'était pas rendu au camp anglais dans les vingt-quatre heures, les hostilités recommenceraient immédiatement, et il n'y aurait plus lieu à aucune négociation ultérieure.

Ce ne fut pas sans hésitation que le peschwah accepta. Mais les préparatifs militaires de sir John annonçant la ferme résolution où il était de maintenir ses conditions dans toute leur rigueur, le vaincu s'exécuta et vint, avec toutes ses troupes, montant alors à 7,000 hommes, dont 1,200 Arabes, asseoir son camp à côté de celui des Anglais. Le général anglais voulut bien tolérer cette escorte plus forte que ne le portait le traité. Au reste, le peschwah lui-même, malgré son goût pour le faste dans ce moment de complète décadence, ne triomphait probablement pas trop de voir une si grosse compagnie attachée à ses pas. Cette suite si nombreuse n'était en effet pour lui qu'une escorte de créanciers armés, et dont l'unique gage était la personne du peschwah; aussi n'étaient-ils pas d'humeur à s'en dessaisir. Sir John Malcolm avait autorisé Badji-Rao à marcher séparément à la tête de cette troupe. Les 1,200 Arabes en profitèrent pour réclamer impérieusement l'arriéré de leur solde. Leur exemple entraîna facilement cette foule d'aventuriers mahrattes, pindarrys, afghans, dont le peschwah avait recruté son armée, et bientôt elle se trouva presque tout entière en révolte. A cette nouvelle, sir John Malcolm fait rétrograder un corps d'armée anglais qui marchait en avant de l'armée mahratte. Toutefois, il voulait plutôt le montrer que le faire agir, car, plutôt que de rendre le peschwah aux Anglais par la force, les révoltés l'eussent massacré. Un de leurs chefs se trouvait heureusement animé d'intentions pacifiques. Pendant que les plus échauffés escar-

mouchaient contre les Anglai
ripostaient pas, sir John obt
l'influence de ce chef, qu'ils
leur feu, et, sur sa parole
seraient point attaqués aprè
lâché le peschwah, ils cons
le remettre entre ses mains.
de ce moment, Badji-Rao
plus que sous escorte angla
dirigé d'abord sur la Nerbud
là sur Bithour, lieu qui lui ét
comme résidence. Un offici
resta attaché à sa personne,
veiller sa conduite; mais auc
restriction que celles-là ne
sa liberté. Trimbukji, qui a
de faire admettre sa capitu
même temps que celle du p
avait vu ses conditions repo
s'était remis à battre les b
fut pris et enfermé dans
resse. Seul, Apa-Sahib rest
mis. Après la dissolution d
de Badji-Rao, il en ramass
débris, et se réfugia dans l
gnes de Mohadeo. De là, il
lui les Arabes de la provinc
deish. Un corps de ces derni
enveloppé et massacré un dét
anglais qui marchait à leur r
ce premier succès enfla les
et en amena d'autres du mê
Apa-Sahib n'en était que pl
à renouer des intrigues de t
Il réussit peu dans les terres
mination de Scindiah, où pl
ses agents se laissèrent décou
dans ses anciens États à lui
vint à bout de soulever une
la province de Bérar, à l'est
pour. Cette insurrection, ass
dable dès l'abord, ne put se
que jusqu'au mois d'octobre.
Apa-Sahib se vit encore une fo
à chercher un asile dans les m
de Mohadeo. Traqué dans ce
gnes par trois corps d'armée,
en eussent fermé toutes les i
trouva un dernier refuge dan
teresse d'Assirghur, apparte
Scindiah. Le gouverneur de c
teresse ne fit pas difficulté d
ouvrir, mais, par un singulier
il ne la voulut ouvrir qu'à l

ı rajah fugitif restaient
demeurait pas moins
ahison envers les An-
olte apparente contre
ais il avait de celui-ci
ets, comme la suite le
'avoir inutilement som-
rir la place et de livrer
Anglais se virent dans
l'assiéger en règle.
pas l'air d'hésiter à
ntingent d'hommes et
pour ce siége, dirigé
e et un gouverneur à
nit même pas de com-
autorité en envoyant à
s à son gouverneur les
formels pour l'admis-
s dans la place, ordres
t bien ne devoir pas
e siége, commencé au
(1819), se termina, le
ant, par une capitula-
son arabe d'Assirghur
ce et vint déposer ses
u de la division anglai-
arré. Dans sa première
sir John Malcolm, le
verneur, exprima naï-
ite où il était que Scin-
content de la défense
. « Mais, lui dit-on,
s ordre, au contraire,
diatement la place? —
ire ainsi chez les Eu-
idit-il, mais chez les
'abandonne pas de sem-
r de simples ordres. »
ressait d'expliquer ces
res, il finit par avouer
tions lui prescrivaient
irghur que sur des or-
un certain signe parti-
it la guerre de finesses
nglais étaient en butte
leurs ennemis les plus
is extérieurement leurs
dèles. Apa-Sahib ne fut
ans la place. Pendant
, on le chercha acti-
ouvoir se procurer de
On apprit enfin qu'il
ns les États de Randjit-
de qui il avait trouvé

un asile et même une petite pension, pour vivre caché et sans bruit. Tel fut le dernier épisode de cette guerre, à peu près ininterrompue, que les Anglais avaient soutenue pendant environ quatre-vingts ans, et qui leur laissait pour résultat la conquête intégrale de l'Inde.

Les Arabes que nous avons plusieurs fois rencontrés dans cette dernière guerre provenaient d'une colonie qui s'était formée dans la province de Kandeish, où ils s'étaient rendus odieux aux indigènes. Après la prise du peschwah, le gouvernement anglais résolut de les expulser complétement. Mais, avant d'en venir aux armes, M. Elphinston leur fit signifier les volontés de son gouvernement, en leur offrant le passage gratuit jusqu'en Arabie, sur les vaisseaux anglais, et le payement des arrérages qu'ils pouvaient avoir à réclamer sur les souverains de l'Inde. Au lieu d'accepter ces offres, les Arabes concentrèrent leurs forces à Maligaun, où le colonel Mac Dowell eut ordre de les assiéger. L'attaque et la défense furent également énergiques. Mais une bombe ayant fait sauter le magasin à poudre des assiégés, le manque de munitions les contraignit à capituler, ou plutôt à se rendre à discrétion, sous la seule réserve de la vie sauve. Probablement on ne se hâta pas de les embarquer pour leur pays d'origine, puisque nous les avons retrouvés, peu de temps après cette capitulation, au service d'Apa-Sahib.

Cette guerre terminée, le gouverneur général ne songea plus qu'à organiser d'une manière définitive et régulière les rapports du gouvernement britannique avec tous les petits États qu'il venait de soumettre à la protection et à la suprématie de ce gouvernement. Il eut le rare bonheur, peu donné à ses devanciers, de pouvoir réaliser jusqu'au bout les plans qu'il avait conçus, et de transmettre à ses successeurs une œuvre achevée. Des traités réglèrent toutes les difficultés qui pouvaient diviser les petits États entre eux, ou avec la puissance protectrice. La haute prépondérance

glais se hâtèrent d'engager, par des proclamations, les habitants à revenir, en les assurant que leur vie et leurs propriétés seraient efficacement protégées. Ces proclamations ne purent même pas se répandre. Le général birman faisait impitoyablement mettre à mort tout homme suspect d'être entré en relation avec les Anglais. Ceux-ci, en poussant des reconnaissances dans les campagnes, les trouvaient parsemées de cadavres destinés à servir d'exemple et à contenir la population par la terreur. La tactique des Birmans paraissait être, en ce moment, de faire, en quelque sorte, le vide autour de leur ennemi, et de le forcer ainsi à périr étouffé. L'armée anglaise ne pouvait d'ailleurs s'avancer dans le pays à plus d'une ou deux journées de Rangoun, faute de moyens de transport. Cette ville de 50,000 âmes, métropole d'un grand commerce, ne leur offrait pas un seul animal de trait, pas un seul petit bateau; ils se contentèrent donc provisoirement de se fortifier dans leur position. Non loin de Rangoun, et sur une hauteur qui domine toutes les collines avoisinantes, est une pagode connue dans toute l'Inde sous le nom de Shoe-Dagon-Prah, ou dragon d'or. Elle est bâtie en pierres, avantage rare dans ce pays, où toutes les constructions sont en bois de bambou, et où même les ouvrages de guerre ne consistent guère qu'en retranchements de terre élevés à la hâte. Les Anglais avaient dans cette pagode un excellent poste militaire tout formé, et ils l'occupèrent. En même temps l'ennemi se fortifiait dans un village nommé Kemundine, situé au-dessus de Rangoun; quelques bateaux de la flotte, envoyés en reconnaissance de ce côté, y furent accueillis par une fusillade.

Le lendemain, un détachement de grenadiers eut ordre d'en déloger l'ennemi, et l'en débusqua en effet. Dans l'un des deux petits forts dont ce détachement eut à s'emparer, on trouva le corps d'une jeune et belle femme qui avait eu les deux cuisses fracassées par une balle, et qui respirait encore;

c'était la femme du gouv
femmes, dans ce pays, s
exercer des commandem
res, et elles remplacent
quemment leurs maris a
empêchés. Les grenadiers
sent voulu emporter celle-
temps leur manqua. D'a
mouches de même import
lieu encore, et occupèrent
sans plus de résultats, j
ment où la saison des plui
se trouvèrent alors dans l
plus critique. L'inondati
serrer le blocus que l'en
formé autour d'eux, et
plus que jamais aux vivre
composaient presque uniq
nourriture. La résistance
des Birmans avait d'aille
chose de plus inquiétant et
midable que les dangers
de bataille. Ils se bornaie
trer de temps en temps p
ments aux approches de l
envoyait à leur rencontre,
suivait des engagements s
quence, car l'échec du j
empêchait pas de repara
main. Ils s'avisèrent d'un
qui eût pu, d'un seul coup
raison des Anglais. De K
où ils étaient revenus, il
dans la rivière des brûlots
de manière à pouvoir en
vaisseaux qu'ils rencontre
ne s'en point séparer jusqu'
fussent dévorés par la flam
jour ils abandonnaient au
certain nombre de ces brû
fallut tout le courage, tout
et l'infatigable vigilance de
pour préserver la flotte de
encore n'y eussent-ils peu
réussi, si un coude que fai
vière un peu au-dessus de l
n'eût arrêté au passage la p
nombre de ces brûlots. L'e
outre, multipliait ses retra
autour des Anglais, et le
presque jusque sous les m
ville. Ces sortes d'ouvrages
... rôle dans la ...
... peuple birman, ...

ées de cette nation ne
mais que derrière des
ıalissadés qu'ils élèvent
ité qui semble en avoir
: une arme portative.
disputent une palissade
ıe autre s'élève comme
ent derrière la première.
ils ne couchent et ne
l'abri d'une palissade
sent aussitôt qu'ils s'ar-
ıt point de tentes, mais
trous qu'ils creusent et
ınt la terre de manière
ın parapet. Deux hom-
é d'une pioche, l'autre
nt attachés à chacun de
se rejoignent tous de
ner une tranchée; si le
on enfonce ensuite dans
eux étroitement serrés
ce système de défense.
, suspendus horizonta-
ordes legères, sont fré-
parés pour écraser l'en-
cas où il en viendrait à
ımpagne, jusqu'à plu-
ı delà de Rangoun, était
ée de ces sortes d'ou-
s. Sir Archibald Camp-
e venue de frapper un
de chasser les Birmans
Le 8 juin, il divisa ses
s corps de 800 hommes
une flottille qu'il char-
ırtillerie pour ouvrir la
palissade de Kemun-
en marche. Une fausse
: par deux des trois co-
ıe, fit manquer l'opé-
jour-là. Le lendemain
ıne sorte de parlemen-
cta de traiter avec dis-
, comme il ne produi-
e de créance, sa visite
échange de politesses..
ıpes étaient sur pied à
ı matin; les palissades
ıtra furent emportées;
ı fut arrivé devant Ke-
couvrit, à côte de l'ou-
, d'autres retranche-
ıdus pour que l'armée
ıu de son petit nombre,
pût les investir. La nuit approchait d'ailleurs, et, malgré la pluie qui tombait à torrents, les Anglais en profitèrent pour construire des batteries de brèche. Le lendemain on reconnut que l'élasticité du bambou, dont étaient faites les palissades, rendait ces batteries inutiles. Le boulet, en traversant la palissade, courbait le bambou, qui reprenait aussitôt sa place; on résolut de donner immédiatement l'assaut que l'ennemi n'attendit pas; en arrivant au pied de la palissade, on trouva qu'il l'avait évacuée. Un autre poste, nommé Cheduba, fit une plus grande résistance. Les Birmans y avaient enfermé leurs femmes et leurs enfants comme dans un lieu de sûreté, et ils firent une défense énergique. Les Anglais, néanmoins, entrèrent d'assaut dans la redoute dont le commandant s'était fait tuer sur la brèche. Sa femmes et ses enfants faits prisonniers furent envoyés a Calcutta. Sir Archibald, victorieux, établit cette fois un poste à Kemundine.

Cependant le Wonghi Birman ne se tenait pas pour battu, et il voulait avoir sa revanche. Le 1er juillet, du haut de la grande pagode, on vit plusieurs corps ennemis debusquer d'un jungle et se diriger vers Rangoun, en suivant une direction à peu près parallèle à la ligne des ouvrages anglais. Les tirailleurs dont on les enveloppa ne les empêchèrent point de chercher à percer la ligne anglaise, et ils vinrent en effet à bout de gagner une éminence où le feu de l'artillerie put seul les arrêter. Un régiment d'infanterie, venant appuyer le feu du canon, les en culbuta, et les obligea à battre précipitamment en retraite. L'aile droite et le centre des Birmans, qui avaient besoin de la réussite de cette attaque pour agir à leur tour, furent entraînés dans la déroute. Ces échecs répétés déterminèrent la cour d'Ava à remplacer son général, qui eut pour successeur Soumba Wonghi. Ce dernier, s'il ne fit pas la guerre avec plus de succès, eut du moins le bonheur de se faire tuer dans une redoute. Cette mort, et l'état de la saison, qui ren-

[redacted]

dait momentanément toute guerre impossible, amenèrent un répit dont les Anglais profitèrent pour faire une diversion sur les provinces maritimes au sud de Rangoun. La flotte mit à la voile pour Tavoy, qui se rendit, et de là pour Mergui, qui fut pris d'assaut. Toute la province de Tenasserim fit sa soumission.

Pendant qu'il ordonnait cette conquête dans l'espérance de determiner la cour d'Ava à demander la paix, sir Archibald Campbell mettait à profit le découragement répandu dans l'armée birmane pour attirer à Rangoun les habitants fugitifs. Il y réussit avec peine; mais les bons traitements faits aux premiers qui se laissèrent séduire, en gagnèrent d'autres. La plupart des environs de Rangoun avaient été soumis aux plus cruelles violences de la part des Wonghis, qui en avaient chassé ou mis en réquisition les habitants. Une bonne partie des habitants de la ville y étaient répandus sous la surveillance de troupes destinées à leur garde. Sir Archibald, dans l'espérance de les délivrer, envoyait des détachements dans les campagnes. Les chefs birmans avaient soin de les dérober à toutes les recherches des Anglais, et l'on n'en put ramener qu'un très-petit nombre.

Cependant le découragement l'emportait dans l'armée birmane sur la terreur des peines sévères qui l'avait jusque-là contenue, et la désertion en éclaircissait rapidement les rangs. Le roi d'Ava sentit le besoin d'agir vivement sur l'esprit des peuples, et, pour relever les courages abattus, il mit à la tête de l'armée deux princes du sang royal, ses propres frères. Ils vinrent escortés de nombreux magiciens ou astrologues dont les décisions font loi dans toutes les entreprises des Birmans, et inspirent une confiance aveugle. Ils se firent suivre en outre d'un corps de 5 ou 6,000 hommes, appelés les *Invulnérables du roi*. Dans ce corps d'élite, on compte une autre élite de 300 hommes qui portent par excellence le nom d'*Invulnérables du roi*. « Ces derniers, dit un historien moderne, sont distingués par veux coupés très-court, par la particulière dont ils sont tato les bras, les cuisses, la poit portent des figures d'éléphant gres, et d'autres animaux fére lébilement tracés sur la peau. I enfance, on leur enfonce dans sur la poitrine, dans les bras des cuisses, de petites lames d'or, quelquefois des pierres p sur lesquelles certaines parol prononcées. Quand la peau fermée, que la plaie s'est c le charme est censé avoir c sont dès lors considérés pa concitoyens comme invulnéra mêmes partagent cette convi du moins semblent le mont témérité avec laquelle ils s aux dangers les plus imminer toutes les palissades, dans postes, il s'en trouvait tou ou deux. Leur devoir était d au-devant de l'ennemi une danse guerrière en avant de en défi de l'ennemi. Par là raient du courage et de l'enth à leurs camarades. »

Les deux princes établir quartier général, l'un à Pégu à Donoubieu, sur la rivière goun, à 60 milles au-dessus d Ils firent de nouvelles levées ployèrent également, pour les déserteurs, la menace d ments et l'appât des récompe assez long temps s'écoula av jugeassent à propos d'ouvri sement la campagne contre glais : les astrologues avaie le moment favorable. Provis ils se bornèrent à occuper postes d'où ils gênaient beau Anglais dont ils avaient ed les bateaux, et à qui ils inte la pêche; gêne très-grande moment surtout où les nomb lades dont le climat et la sa combraient chaque jour les h avaient besoin de vivres frais. situation il résulta quelques ments où l Anglais eurent tage. Enfin, pour la suit d

s astrologues ayant trouvé
:tion propice, l'attaque gé-
décidée. Rien n'avait été
as même le temps, pour
troupes l'assurance du suc-
rulnérables avaient solen-
iré devant le front de l'ar-
reconquerraient la grande
ne réussirent qu'à se faire
' ses escaliers. Accueillis
de mitraille à bout por-
la fusillade de toute la di-
ise, qui s'était repliée dans
.es assaillants virent leurs
ient ravagés, qu'un petit
ommes à peine parvint à
:s jungles du voisinage.
iit de l'armée des princes
ge de leur nom, et de la
fensive qu'ils avaient es-
iuer à cette guerre; eux
'ent immédiatement rem-
hoix du roi alla chercher
xtrémité de l'empire un
ommé qui venait d'obte-
frontière du Bengale, quel-
de détail contre des can-
anglais; il se nommait
ıulach. Son courage et son
ient réussi à répandre une
reur dans la province de
où il guerroyait alors, et
r, se propageant à travers
nes, avait même gagné
n matin, le corps anglais
it tête fut bien étonné de
mp évacué, et de ne pou-
ulle part un seul vestige
e. Il avait, avec toute son
i emmenait à Rangoun,
ıdant la nuit sans laisser
un blessé, un traînard,
e de la direction qu'il avait
cette saison de pluies et
ıs, à travers les marais ou
sains de la province d'Ar-
it faire faire plus de 200
ı armée, au milieu d'obs-
ıssent dévoré en quelques
ée européenne la mieux
a plus acclimatée. Donou-
té donné pour rendez-vous
nombreux renforts que
appelait de tous côtés sur
Rangoun. Un train d'artillerie consi-
dérable avait été embarqué sur l'Irra-
waddy. Tout annonçait une reprise
d'armes formidable.

Les Anglais, de leur côté, faisaient de nombreux préparatifs; mais une fièvre épidémique énervait en ce moment leur armée. Cette fièvre, rarement mortelle, plongeait pendant plusieurs mois ceux qu'elle avait atteints dans un état de faiblesse qui les rendait tout à fait impropres au service. Après avoir essayé de tous les moyens, et même d'hôpitaux flottants, pour obtenir le rétablissement des malades, on résolut, sur l'avis des médecins, de les envoyer à Mergui, récente conquête de leurs armes, et là, en effet, ils reprirent leurs forces avec assez de rapidité. Tout en se livrant à ces soins et à ceux de la défense de Rangoun, sir Archibald essayait de se créer des ressources en rapport avec celles que déployaient contre lui ses adversaires. Il visa surtout à former une alliance avec les Siamois, les éternels ennemis des Birmans. Le roi de Siam ouvrit complaisamment l'oreille aux propositions qui lui furent faites; mais, tant que la victoire ne serait pas décidée, sa tactique était de ne se compromettre avec aucun des deux partis, espérant que plus tard il saurait se faire payer par le vainqueur les belles promesses qu'il lui aurait faites. Quoi qu'il en soit, ces négociations aboutirent à une expédition que sir Archibald envoya du côté des frontières de Siam, à Martaban, pour se mettre en communication avec un corps de troupes que le roi de Siam rassemblait aussi de ce côté, ou peut-être pour le contenir. Martaban est situé au fond du golfe de ce nom, et non loin de Rangoun. La flotte expéditionnaire mit à la voile le 13 octobre; elle portait deux régiments. Le gouverneur, homme énergique, ayant refusé, sous le feu des vaisseaux, de rendre la place, l'assaut fut livré et réussit. Après avoir mis garnison dans Martaban, les Anglais firent voile au sud et allèrent soumettre de la même manière Yeh, située entre Martaban et Tavoy. Pendant que

ces expéditions arrachaient aux influences malsaines du pays de Rangoun une partie des troupes anglaises, et leur assuraient d'autres avantages, les maladies sévissaient plus cruellement que jamais contre les troupes restées sous les ordres de sir Archibald Campbell. La fin des pluies, saison toujours pernicieuse, avait laissé le pays couvert d'eaux stagnantes, dont les exhalaisons empoisonnaient l'atmosphère. La mortalité avait commencé dans le camp au mois de septembre; elle fut bien plus considérable encore durant le mois d'octobre. Sir Archibald profita du repos que lui laissaient les préparatifs des Birmans et l'inondation des campagnes, pour solliciter des secours propres à combler les nombreuses éclaircies dont les rangs offraient le triste spectacle. Les présidences de Madras et de Calcutta appliquèrent toutes leurs ressources à l'organisation des renforts dont il avait besoin. Grâce à ces efforts, les troupes sous ses ordres se recrutèrent bientôt de 500matelots, de deux régiments d'infanterie anglaise, de plusieurs bataillons indigènes, d'un régiment de cavalerie, de chevaux d'artillerie, etc. De son côté, l'armée d'Ava, rassemblée à Donoubieu, formait, vers la fin de septembre, un effectif de 60,000 hommes, assez mal armés il est vrai, bien que la pique et le poignard, seules armes offensives de la plupart d'entre eux, soient dans leurs mains des instruments qu'ils savent rendre redoutables dans les engagements corps à corps. Ils avaient en outre une bonne artillerie portée à dos d'éléphants, et plusieurs milliers de pionniers pour creuser derrière les combattants ces trous qui deviennent aussitôt pour ceux-ci un logis et un rempart.

A la fin de novembre, les deux armées se trouvèrent en présence. Tout était prêt de part et d'autre. Les Anglais occupaient, de Kemundine à Prizendoun, un front très-étendu, dessinant un triangle, dont la grande pagode était le sommet. Ils l'avaient fortifié de distance en distance, et les

500 matelots arrivés de la pr
Chittagong avaient été em
construire de nombreux bat
en avait formé une flottille
protéger le point important
mundine. Bandoulach, de
avait fait toutes ses disposit
taque. Le 1er déccmbre, ava
du jour, il engagea, justem
point, l'action qui, dans l'a
s'étendit jusqu'à la grande
séparée de Kemundine par
que ses troupes occupaient.
commencement d'une suite d
qu'on pourrait appeler une
taille, et qui dura huit jo
étaient grands l'acharnemen
ral birman et la constance q
inspirer à ses troupes, ch
battues, chaque jour délo
seulement de leurs palissade
sées, mais de quelqu'une
positions les plus importan
mieux fortifiées. Ils y perd
cessivement leur artillerie,
gasins, une partie de leurs
et des ombrelles dorées qui
signe du commandement
chefs. Il s'ensuivit une gra
tion qui repeupla en partie
Rangoun. Bandoulach ne
sa retraite, le 8 décembre,
avoir tout perdu; mais avant
en route un renfort qui lui
revint sur ses pas, plus
jamais, pour réparer, ave
hommes, l'échec qu'il venait
à la tête de 60,000. Habile
une ressource même de ses
sut mettre à profit la désert
soldats pour susciter aux
ennemi intérieur jusque d
goun, où les déserteurs avai
asile. Il y noua des intelli
moyen desquelles il tint sus
la tête des vainqueurs un da
tant plus formidable qu'on
naissait point la mesure et
savait par où le conjurer. Que
des plus fidèles et des plus
serviteurs de Bandoulach
mêlés aux déserteurs et intro
la ville. L' spionnage, le
l'incen ient les hôtes q

[redacted]

nt accueillis dans leur sein. it du 12 au 13 décembre, le ur plusieurs points. La ville bâtie en bois, quelques miaient suffire pour y propat l'incendie et pour détruire d'œil tous les approvisiont toutes les munitions de était probable en outre que ı allait profiter du désordre e sur la place, tandis que anglaises seraient occupées l'incendie et à préserver sins. Toutefois cette appréfut point justifiée, et pene partie des soldats gardait ts, le reste parvint à arrammes à peu près une moitié aussitôt qu'il fut délivré des t événement, sir Archibald action de l'ennemi, résolut lui-même l'offensive. Le 15, nes se mirent en mouvement re l'ennemi de front et à s une position que Bandoudéclarée imprenable. Ses x-mêmes en étaient telleincus, qu'ils laissèrent, sans les Anglais s'avancer jusde la palissade. Mais s'ils dés à regarder comme une érité d'une pareille attaque, ır présomption leur fit comt plus grande encore. Pour tardé à ouvrir leur feu, ils aux assaillants le temps de ı couvert, en sautant dans l'où ils fondirent immédiaı baïonnette sur les Birmans s. En un moment. ils les butés et chassés des remcavalerie acheva de mettre en déroute. Bandoulach se Donoubieu.

ı se trouvait définitivement ascendant des armes ant établi d'une manière irréns l'esprit des habitants. le ces malheureux qui, deurs mois, n'avaient pour ıe les bois et les revers des u'on les condamnait à creuèrent enfin le joug de la i les avait assujettis à cette vie misérable, et rentrèrent dans la ville, maigres, hâves, épuisés : on les aida à reconstruire leurs maisons; on éleva un bazar; les denrées que le pays produisait en abondance y affluèrent bientôt. Sir Archibald reçut de nouveaux renforts, et il ne songea plus qu'à poursuivre ses avantages en pénétrant dans l'intérieur du pays. Deux autres armées entamaient l'empire birman à l'ouest et au nord par les provinces d'Arracan et de Sylhet. Sir Archibald n'en tenta pas moins une dernière démarche auprès du roi de Siam pour le déterminer à joindre ses forces à celles des Anglais. Il en reçut une réponse non moins remplie de protestations amicales que d'ambiguïté sur le fond même de la question. Convaincu que c'était là un allié dont il ne fallait rien attendre, il se décida à passer outre. Le 13 février, l'armée de terre, escortée de la flotte qui suivait tous ses mouvements, se mit en marche le long de la rivière Lain, qu'elle devait suivre jusqu'à l'Irrawaddy, qu'elle côtoierait aussi jusqu'à Donoubieu. Lorsqu'elle arriva devant cette place, le 7 mars, par la rive gauche du fleuve, elle entendit une vive canonnade : c'était le brigadier général Cotton qui y était arrivé trois jours auparavant par la rive droite, et, sans attendre le corps d'armée principal, avait sommé et attaqué la place. Ne doutant pas du succès, sir Archibald poursuivit sa route. Mais Bandoulach, entouré de 15,000 hommes et de 150 canons, avait fait une résistance digne de sa renommée, digne de la confiance qu'on avait placée en lui. Après s'être emparé de quelques ouvrages et de deux enceintes palissadées, le brigadier général Cotton fut repoussé devant la troisième. Le général en chef en reçut la nouvelle le 11 et rétrograda aussitôt. Les bateaux manquaient en ce moment pour passer la rivière; le zèle des soldats y suppléa. Le 25, l'armée tout entière se trouva concentrée au pied des murs de Donoubieu; la flotte la rejoignit le lendemain. La place se trouva ainsi investie par terre et par eau; les

batteries de brèche furent construites, et le feu commença. Bandoulach avait réparé et étendu les fortifications de Donoubieu ; il était résolu à en faire le tombeau de l'armée anglaise, ou à s'ensevelir sous leurs ruines. Il ne négligeait rien pour faire entendre à ses soldats que cette résolution était inébranlable dans son âme et pour la faire entrer dans les leurs. Tout homme qui montrait de la faiblesse était immédiatement puni de mort, et Bandoulach ne dédaigna pas d'abattre de ses propres mains les têtes de deux fuyards. Tout annonçait donc une résistance furieuse et désespérée, lorsque, le 2 avril, deux matelots lascars, échappés du fort où ils étaient prisonniers de guerre, vinrent annoncer au général anglais que Bandoulach était tué, et que la garnison de Donoubieu se débandait malgré les efforts de ses chefs. L'armée assiégeante entra, en effet, sans coup férir dans la place, où elle trouva intacts les magasins et l'artillerie, que personne n'avait pris le temps de mettre hors de service. L'empereur, en recevant la nouvelle de ces événements, donna à la mémoire de Bandoulach les marques de la plus profonde affliction ; il s'enferma pendant plusieurs jours sans vouloir admettre auprès de sa personne même ses plus familiers serviteurs.

Sir Archibald, sans perdre de temps, continua sa marche sur Prome, où les Birmans semblaient vouloir jouer encore une fois les destinées de leur empire. L'armée arriva le 24 en face de cette ville, où l'ennemi avait accumulé en peu de temps les plus formidables moyens de défense. Mais le découragement était dans tous les cœurs, et tous ces retranchements, dont étaient hérissés les abords de la place et les hauteurs voisines, furent évacués, ainsi que la ville elle-même, sitôt que l'ennemi parut. Les Anglais, en y entrant, n'eurent à lutter que contre l'incendie que les Birmans, en fuyant, avaient laissé derrière eux. L'empereur, après ce nouveau revers, ne se montra que plus inflexible dans ses

projets de résistance ; mais l
mêmes qu'il employait pou
contribution toutes les for
peuples ne servaient qu'à pou
ci à s'y soustraire. Tous le
étaient déserts ; les habitan
dans les bois, d'où sortire
des bandes dévastatrices q
raient les campagnes pour
brigandages. Les Anglais,
Prome, qu'ils avaient rebât
sèrent des colonnes mobile
rêter ce désordre. Espérant q
ville il pourrait dicter la pai
l'empereur l'obligeât à po
qu'au cœur de l'empire les
et les humiliations de cette
Archibald y avait organis
formé de magasins considér
truit une nombreuse flotte
propres à remonter les t
l'Irrawaddy ; dispositions
qui assureraient le succès d
si elles ne parvenaient pas
le désir de la paix. Il avait
bli dans le pays, et à l'aide
rels, une administration n
remplacement de celle que s
avait mise en fuite.

L'empereur, bien loin d'ê
ragé, daignait à peine rép
propositions que lui faisait
son ennemi victorieux. Par
et par celui de son lottou, o
de nouvelles levées s'effectu
tout l'empire. D'immenses
d'armes et de poudre se fa
chaque jour dans ses arse
peuples nouveaux, les Sham
appelés à fournir leur contin
cette guerre qui semblait v
rallumer plus sanglante qu
Des magiciennes, ajoutant l
de leur art à tant de moyens
distribuaient aux guerriers
enchantées qui devaient les r
vulnérables et faire tomber
pieds les balles et les boulets
auraient pu arroser. En quel
on eut ainsi organisé, arm
une armée de 66,666 homm
bre cabalistique sur les vert
on fondait les plus inébranl
pérances. Le repos forcé de l

était venu en aide à ces pré-
ı'on faisait de part et d'au-
ré la confiance qu'inspiraient
d'Ava de si magnifiques ré-
'esprit de ruse familière aux
rientaux ne lui permit pas
er tout de suite, et franche-
t armes. En réponse aux
ouvertures de sir Archibald,
ı à Prome une ambassade
ı régler les préliminaires de
ıns doute on ne voulait qu'a-
sure des prétentions des An-
celle des forces et de l'assu-
leur restaient en présence
aux obstacles qu'ils allaient
ncre. Les ambassadeurs ap-
l'assurance des dispositions
de leur souverain, deman-
trêve de quarante jours et
deux officiers anglais dans
ıirman. Ces deux officiers
ıvec eux le 8 septembre, et
avec le ki-wonghi, ou chef
res, une convention prélimi-
ıut une suspension d'armes
7 octobre, et réglant tout le
d'une conférence pour le
entre le premier ministre
ıtorisé et les autorités an-
lement munies des pouvoirs
ı. Le village de Neougben-
milles au-dessus de Prome,
gauche de l'Irrawaddy, était
gné pour la conférence. Les
tiaires s'y rencontrèrent en
ur fixé, et se prodiguèrent
ent les démonstrations ami-
qu'on en vint à parler d'af-
Archibald exposa les condi-
mettait à la paix, et qui
a cession aux Anglais des
l'Arracan, Merguy et Tavoy;
issance d'Assam et Muni-
ıe États indépendants sous
on anglaise; le payement
s de deux crores de roupies
s de francs) pour les frais
re. De pareilles exigences
stupéfaits les ambassadeurs
l n'en était pas une contre
n'eussent d'excellentes ob-
contre la dernière surtout,
ent une raison péremptoire,
l'impossibilité. En somme, ils se déclaraient sans pouvoirs pour traiter à de semblables conditions, et demandaient un nouveau délai, jusqu'au 3 novembre, pour en référer à leur cour. Ce délai, qui, vu l'inondation encore subsistante, ne coûtait rien à sir Archibald, leur fut accordé.

Les troupes se renfermèrent donc en deçà des lignes que les termes de l'armistice leur interdisaient de franchir. Mais les bandes qui infestaient le pays ne tardèrent pas à grossir et à violer audacieusement le territoire anglais. Malgré les plaintes de sir Archibald et les promesses du ki-wonghi de veiller à réprimer ces désordres, les insultes continuèrent, et il ne fut bientôt plus possible de douter que ces bandes avaient leur point d'appui dans l'armée birmane elle-même. Sur les nouvelles réclamations du général anglais, le ki-wonghi répliqua par des récriminations. Après des reproches adressés à sir Archibald sur l'exagération de ses demandes et sur le peu de bonne foi que les Anglais apportaient dans la négociation d'une paix qu'ils mettaient à de pareilles conditions, il concluait par ces mots : « Si vous désirez sincèrement la paix et le rétablissement de l'amitié entre vous et l'empire birman, videz vos mains de ce que vous nous avez pris ; alors, si vous le désirez, nous demeurerons sur un pied amical avec vous. Nous enverrons une demande au roi pour le relâchement de vos prisonniers, puis nous nous hâterons de vous les renvoyer. Mais, l'armistice expiré, si vous montrez quelque velléité de renouveler vos demandes d'argent pour le payement de vos dépenses pendant la guerre, ou bien pour obtenir de nous un territoire quelconque, alors regardez notre amitié comme finie. Telle est la coutume des Birmans. »

Une telle déclaration était la guerre. L'infatigable activité de la cour d'Ava venait de refaire encore l'armée birmane, qui montait à 80,000 hommes, partagés en trois divisions, dont la plus forte, celle du centre, était commandée par le ki-wonghi en personne.

La gauche était sous les ordres d'un vieux général éprouvé, Maha-Nemiow, qu'on envoyait exprès d'Ava pour diriger les opérations de cette campagne. Les Anglais, obligés de laisser une garnison dans Prome, n'avaient guère que 5,000 hommes à opposer à cette multitude. Les deux armées se rencontrèrent le 10 novembre, et cette première rencontre valut aux Birmans un petit avantage qui inspira aux Anglais plus de circonspection, sans relâcher en rien celle du vieux Maha-Nemiow. Aucun des stratagèmes de sir Archibald ne put déterminer l'ennemi à sortir de sa prudente réserve, pour engager une action générale. Sir Archibald finit par se résoudre à prendre lui-même l'offensive, et combina son plan de manière à pouvoir attaquer l'une après l'autre chacune des trois divisions ennemies. Ce plan réussit. La gauche des Birmans, commandée par Maha-Nemiow, fut la première enfoncée, malgré une résistance furieuse (1er décembre). Le lendemain, la droite fut attaquée, dans une position formidable par elle-même, et protégée en outre par une série de palissades élevées de mille en mille, et qu'il fallut toutes enlever avant d'arriver à l'attaque principale. Ce fut l'ouvrage d'une heure. Les Birmans, culbutés, mitraillés, taillés en pièces, laissèrent sur la place 40 ou 50 pièces de canon et tout le matériel de leur armée, dont la flotte anglaise s'empara. Il ne restait plus à vaincre que l'aile gauche, sur l'autre rive de la rivière Nawine. Le général en chef confia au brigadier général Cotton le soin d'en finir. Celui-ci, traversant la rivière, le 5 décembre, n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer pour avoir raison de ces troupes découragées par les revers des deux jours précédents.

Le 9, l'armée se mit en marche sur Ava. Les Birmans avaient encore leur réserve, forte de 10,000 hommes, qui était restée intacte sous les ordres du prince Memiabou, alors en position à Melloune, et les débris des armées vaincues les jours precédents, débris qu'on essayait de rassembler à Meaday,

dont on voulait faire un [illegible]
levard pour l'empire. Les An[illegible]
rent plus d'un mois pour [illegible]
point. Les mauvais chemins, [illegible]
épais, les marais impraticables [illegible]
léra qui décimait leurs rangs [illegible]
leur courage à de grandes [illegible]
Ils arrivèrent le 17 janvier [illegible]
Meaday, et le trouvèrent [illegible]
les hommes valides, mais [illegible]
de morts et de mourants. L[illegible]
faisait plus de ravages encore [illegible]
mée birmane que dans l'a[illegible]
glaise. En outre, de nombre[illegible]
garnis de leurs cadavres à [illegible]
rés par des vautours, attest[illegible]
quel moyen de discipline les [illegible]
d'Ava essayaient de contenir [illegible]
mée.

Le 21, sir Archibald repri[illegible]
che vers Melloune. La route [illegible]
de plus en plus mauvaise et [illegible]
Les Birmans avaient dépeu[illegible]
truit tous les villages. Les [illegible]
dont ils jonchaient leurs tra[illegible]
taient seuls la présence réce[illegible]
vivants dans cette morne sol[illegible]
eût eu bientôt dévoré l'armée [illegible]
si celle-ci n'eût côtoyé le fleu[illegible]
la flottille pourvoyait à sa sub[illegible]
Arrivés en vue de Melloune, [illegible]
glais reçurent un parlementai[illegible]
de nouvelles ouvertures de [illegible]
nouvelles négociations s'eng[illegible]
où sir Archibald reproduisit [illegible]
ditions qu'il avait déjà faite[illegible]
les Birmans renouvelèrent le[illegible]
tions. Néanmoins, après bien [illegible]
cussions et quelques coups [illegible]
le traité fut signé. Un délai [illegible]
jours était accordé aux plénip[illegible]
res pour obtenir la ratifica[illegible]
l'empereur et pour remplir l[illegible]
minaires, qui consistaient dan[illegible]
dition des prisonniers et le p[illegible]
du premier terme de la somm[illegible]
sée. Indépendamment de l'ard[illegible]
les Birmans mettaient à de[illegible]
fortifications, malgré le su[illegible]
d'armes, sir Archibald eut li[illegible]
convaincre que le traité don[illegible]
vaient leurré n'était qu'une r[illegible]
gagner du temps; le délai ali[illegible]
rer et la ratification n'arrivait [illegible]

[redacted]

ırs voulaient imposer d'au-
itions et obtenir une prolon-
l'armistice. Tout leur fut re-
au terme fixé, l'armée an-
t les armes, débarqua son
de siége, construisit ses bat-
, dès le lendemain matin,
ı à foudroyer Melloune. Un
ui eût dû faire échouer l'at-
t, au contraire, ce qui en
ccès. Une colonne d'assaut,
ransportée en bateau sur le
elle devait agir, se vit entraî-
e courant sous le feu de la
ınt qu'aucun des corps des-
puyer cette opération fût ar-
ı poste. Ainsi perdue, ou ju-
ɔar le reste de l'armée, de-
pectatrice sur l'autre rive,
ınée d'hommes aborda réso-
s retranchements et entra
ɔalissade, où une armée de
ɔmmes s'enfuit devant elle.
ı dans Melloune l'original du
avait dû être envoyé à la ra-
de l'empereur, et une cas-
enant 30 ou 40,000 roupies,
tenait au prince Memiabou.
bald se donna le plaisir de
yer, avec quelques compli-
niques, l'exemplaire officiel
Le prince lui répondit d'une
non moins ironique, que de
ıvait été aussi laissé avec le
que l'empressement de sir
à restituer l'un était un sûr
: l'empressement qu'il met-
stituer l'autre.

olution commençait à entrer
eur de l'empereur d'Ava, et à
ses conseils. Les Anglais mar-
r sa capitale; les circonstances
ıt pressantes et menaçantes.
s du passé devaient l'avoir dé-
prestige de sa puissance mili-
is son orgueil se relevait avec
ı l'humiliation de ses armes
Tantôt il essayait de fléchir
ibald qui avançait toujours,
ıvoyant comme négociateur
nier anglais, le docteur Price;
se rejetait entre les bras de
entraînait le vertige de la
t ne prenait conseil que du fanatisme aventureux qui leur tenait lieu de raison. Un des dignitaires de sa cour, Tajeah Soudjin, s'offrit à chasser avec 30,000 hommes les rebelles étrangers. L'empereur le prit au mot, lui donna des hommes et de l'argent, ainsi que le titre de Naïwoun-Barein, ou roi de l'enfer. Le roi de l'enfer vint se faire briser à Pagahammieu, et dès lors sir Archibald eut, pour ainsi dire, un pied dans la capitale. Le roi de l'enfer l'y précéda, pour offrir encore à l'empereur son épée et ses services; mais l'empereur, confus d'avoir déjà une fois compté sur ce présomptueux, fit un signe, et le malheureux fut entraîné sous les pieds des éléphants, qui l'écrasèrent.

En même temps on renvoyait au camp des Anglais le docteur Price, porteur de propositions que le général refusa péremptoirement, et auxquelles il substitua son ultimatum. C'était le payement immédiatement de 35 lacs de roupies, la remise du traité ratifié, et celle des prisonniers. A l'expiration du délai de cinq jours, le docteur Price revint avec l'argent exigé et deux plénipotentiaires birmans pour régler les termes du traité. Après trois jours de débats, le traité fut enfin signé. « Et maintenant que nous sommes en paix avec les Anglais, dit un négociateur en déposant le calam (plume de roseau en usage dans tout l'Orient), si les Chinois osent nous insulter, qu'ils prennent garde à eux! » Mot charmant de naïveté, surtout dans la bouche d'un diplomate. Des politesses furent échangées ensuite entre l'empereur et les chefs anglais. Deux officiers vinrent à Ava, où ils eurent l'honneur d'être admis à la cour en réception solennelle; des présents furent échangés. L'armée, qui avait compté sur le butin d'Ava comme dédommagement de ses souffrances, murmurait de cette solution pacifique. Le 5 mars, elle commença son mouvement de retraite. Une partie fut embarquée sur les transports qui venaient d'arriver par l'Irrawaddy; le reste fut mis en marche sur Prome. Cette campagne, qui avait d'abord soulevé des mécontentements contre

lord Amherst, finit, grâce à son heureuse issue, par lui réconcilier les esprits. On trouva cependant que les avantages obtenus par les Anglais n'étaient pas en rapport avec les efforts qu'ils leur avaient coûté. A défaut d'argent qu'on ne pouvait plus tirer d'un État épuisé, quelques-uns eussent voulu qu'on exigeât du moins des cessions de territoire. Mais le temps des agrandissements territoriaux était passé. L'Inde entière était conquise. Poursuivre au delà de ses frontières le système d'envahissement que les circonstances y avaient rendu nécessaire, c'était se lancer sans but, sans profit et contre toute raison, dans une carrière sans limites. Les provinces maritimes de Tennasserim, de Merguy, de Tavoy, abondantes en bois de construction, et utiles, du moins, par ce côté, n'étaient-elles pas une conquête suffisante? Tant d'agrandissement n'était-il pas désormais une cause d'affaiblissement dans des pays lointains aussi difficiles à garder qu'à mettre en valeur? La politique d'extension était devenue un anachronisme, un contre-sens, comme la politique de restriction en avait été un au temps de sir George Barlow et de lord Cornwallis. Lord Amherst eut la sagesse d'être l'homme de son temps.

CHAPITRE XXVIII.

EXPÉDITION DE BHURTPOUR. LORD WILLIAM BENTINCK. PHASE NOUVELLE DE LA DOMINATION ANGLAISE DANS L'INDE. COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT ACTUEL DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS.

Nous avons vu le siége soutenu, en 1805, contre lord Lake par le rajah de Bhurtpour. Ce rajah, Randjit Singh, dut enfin se soumettre à un traité qui mettait ses États sous la protection britannique. A sa mort, il laissa quatre fils, dont l'aîné ne régna qu'un instant, et mourut sans postérité. Le second, Bulder Singh, monta sur le trône, qu'il occupa jusqu'en 1824. Avant de mourir, et pour mieux assurer sa

succession à son fils Bulvant
il requit pour lui, du gouver
anglais, le khilaut d'investitu
tait placer plus étroitement
sous la garantie de la puiss
tannique les droits du futur
khilaut fut accordé, et le jeun
en fut revêtu, avec toutes les
nies d'usage, par sir David Oc
(août 1824). Bulder Singh
peu aux pompes de cette fête;
nement montra bientôt qu'il
été trop loin ni dans les appré
qu'il avait conçues, ni dans le
tions qu'il avait prises. Au
cement de 1825, un certain
Saul excita contre le jeune ra
tre sa mère et contre son on
révolte dans laquelle ce derni
Dourjun Saul tenait par le
famille régnante. L'intervent
glaise contre cette usurpation
bord toute diplomatique, ou, d
on s'en tint, quant aux actes
lité, à de simples démons
Mais, vers la fin de l'année, le
nement jugea qu'il était tem
ployer les moyens de rigue
siége de Bhurtpour fut rés
conséquence, la place fut inve
lord Combermere, dès les
jours de décembre. L'artillerie
était arrivée le 14, et le feu d
ries commença le 23. Il fut
pendant près d'un mois, par
gés avec une grande vigueur.
18 janvier, deux brèches étaie
cables, et l'assaut fut résolu
côtés à la fois. Malgré l'explosi
mine que les Anglais avaie
truite, et qui porta le ravag
dans leurs rangs, les deux co
réussirent, toute la garnison
ainsi que Dourjun Saul, sa f
ses enfants. Cette victoire a
importance plus grande enc
celle du rétablissement de
Singh. Au temps de lord L
armes anglaises avaient éch
fois devant les murailles de Bh
et elles y eussent échoué p
la seconde fois, si le manque d
tions n'avait réduit les assiég
tuler. En résultat, Bhurtpour,

ıvait passer, aux yeux des in-
ɔour une place imprenable et
dernier rempart ouvert aux
e la nationalité humiliée par-
ırs. C'était un prestige à lui
ne fallait pas qu'il restât,
.e, une forteresse dont la ré-
intacte fût comme un défi
ɔrté aux armes de l'Angle-
ı murs de Bhurtpour expiè-
ueil de leurs premiers triom-
furent complétement rasés.
ants purent voir gisant par
bastion qu'ils avaient sur-
: bastion de la Victoire, et
'antaient d'avoir élevé avec
chair et le sang des Anglais
.ake avait perdus au pied de
Lord Combermere procéda,
ɔrès la prise de la ville, à la
ion du rajah, auquel il laissa
son anglaise, composée de
nents.
ʼurent les guerres soutenues
Amherst, et les dernières
ıe les Anglais dussent soute-
à nos jours, dans l'Inde pro-
lite, ou dans le voisinage
de leurs possessions. Lord
ɪignala encore son adminis-
r un acte plus important en
qu'en réalité, acte accom-
. longtemps déjà dans les
échéance de l'empereur mo-
dévolution absolue de ses
ouveraineté à la Compagnie.
.r et les siens eurent la fai-
'en montrer aussi affectés
lui avait enlevé réellement
ıose. Lui ôter un vain titre,
ɔourtant que le soulager du
e humiliation pompeuse et
'aste écrasant pour son or-
ès avoir proclamé, à Dehli,
ıineté indépendante de la
:, lord Amherst revint à
ɔù il s'embarqua, à la fin de
l), pour l'Angleterre. Lord
ɪon successeur nommé, était
er pour l'Inde. Ils se ren-
au Cap, où le nouveau gou-
néral s'empressa d'invoquer
s de son prédécesseur.
dministration de lord William Bentinck, commence une ère nouvelle dans l'histoire de l'Inde anglaise. Pour ce qui regarde la conquête, tout est accompli, tout est consommé, tout est même proclamé. L'Inde est Anglaise de fait et de nom. Le canon joyeux qui, du haut des remparts de Dehli, a annoncé cette nouvelle à l'empire, a écrit pour longtemps la dernière page de l'histoire de l'Inde qui dût être écrite avec le canon. La guerre a jusqu'ici pesé de tout le poids de ses nécessités sur le système politique, sur les vues administratives, sur tous les établissements, sur tous les essais de la puissance conquérante. Les meilleures intentions, les conceptions les plus habiles ont dû s'ajourner ou se mutiler pour faire place aux mesures d'urgence que réclamait impérieusement l'état de guerre. Rien n'a été ordonné avec ensemble, avec suite et persistance que ce qui avait été préparé en vue de la guerre, ou amené par la guerre. Ce fait immense, et qui a absorbé jusqu'à présent toutes les ressources, tout le temps, toutes les idées, tous les dévouements, disparaît subitement de l'histoire de l'Inde, et laisse en présence d'un État nouveau la conquête désormais assurée. Un autre génie va présider aux destinées de l'empire. Cette supériorité de la civilisation européenne, qui a été si bien établie par la gloire des armes, va-t-elle éclater avec une puissance aussi incontestable dans l'art de gouverner que dans l'art de conquérir? Telle est la question qui survit à toutes les questions déjà vidées, et qui reste la seule pendante au moment où lord William Bentinck est élevé au pouvoir.

L'histoire, sous lord William, devint tout administrative. Sauf quelques troubles aussitôt étouffés à Nagpour et dans le Mysore, rien ne vient distraire le gouverneur général des soins de ce genre. L'empire anglais n'a en quelque sorte pas de voisins. Les flots de la mer ou les cimes du Thibet le séparent de toutes les grandes puissances du globe. Il n'a, à ses portes, que des peuplades déjà vaincues

ou trop faibles pour lui porter ombrage. Il n'y a donc plus de politique. Assurer la justice, organiser et percevoir les impôts, favoriser par de sages établissements la création et la circulation des richesses, tels sont les points sur lesquels se concentrent tous les efforts du nouveau gouverneur général.

Cette transition d'une ère guerrière et conquérante à une ère pacifique et organisatrice amenait naturellement de grandes réformes. Pour s'éclairer sur les besoins du pays, lord William commença par établir la liberté de la presse. Il institua des comités de finances, chargés de recueillir tous les renseignements relatifs à l'administration civile ou militaire. L'armée s'émut fortement de ces préparatifs de réformes, et s'empara avec vivacité de l'arme nouvelle que les idées libérales du gouverneur général venaient de mettre entre ses mains. La presse défendit l'épée. La fermeté de lord William n'en fut pas ébranlée. Pour étendre les réformes à tout ce qui en avait besoin, il parcourut, en 1829, le vaste empire qui lui était confié; affermit, par des dispositions nouvelles, le système que lord Hastings avait établi dans les récentes conquêtes du pays des Mahrattes, et en confia la surveillance aux soins d'un résident qu'il institua dans la province de Malwa. Il perfectionna le système de police déjà organisé pour l'extermination de ce genre de vol qui est connu dans l'Inde sous le nom de décoit: il essaya même, chose extrêmement délicate et non encore tentée, de toucher aux mœurs et aux croyances religieuses, en poursuivant l'abolition de ces sacrifices humains qui s'accomplissaient encore sur les bûchers des sattis. Satti, on le sait, est le nom que l'on donne, dans l'Inde, au sacrifice même, et à la veuve qui s'y est soumise. Les vieilles superstitions protestèrent d'abord, mais la raison et l'humanité l'emportèrent. Il n'y avait pas un demi-siecle qu'un bataillon de cipayes s'était révolté à Madras, parce qu'on avait voulu changer sa

coiffure. Ce rapprochement
dique quel péril il y avait
innovations qui touchaien
coutumes enracinées par l
sanctionnées par des croy
quel progrès avait fait l'asce
la puissance anglaise dans l'e
peuples.

Une nouveauté moins
qui aura des résultats
quants dans l'histoire,
tion de la navigation à
les communications de la
la métropole. On ne
ce qui adviendra, même
tions d'Occident, de
qui a substitué la vapeur à l
la route d'Égypte à celle du C
rope a déjà ressenti, en 18
ces ébranlements précurseu
laissent entrevoir ce que cet
question peut receler de
ments pour l'avenir. Lord
n'eut pas, il est vrai, la
cevoir cette idée qui avait é
rée dès 1821, et réalisée dan
mier essai en 1825. Le
l'Entreprise, parti de Falmo
août de cette année, et suiv
cienne voie du cap de Bo
rance, était arrivé dans le
7 décembre. Ce succès était
pour exciter l'enthousiasme
les espérances, mais non po
dre le problème d'une comm
régulière et permanente par
maritime si longue et si disp
eu égard aux exigences pa
de la navigation à vapeur. L
voies de l'Euphrate ou de
Rouge, si elles offraient un
bien plus facile pour les
nées de ces exigences, soul
même temps des problèmes
tre ordre et bien plus épineu
fois, l'objet du moment étant
le moyen d'aller le plus vite
avec le moins de frais possib
les études se portèrent de ce
sait les travaux que les An
exécutés sur le cours de l'E
et le projet toujours suivi pa
l'établissement d'un chemin
tra me de Suez; pro

[redacted]

pour les ingénieurs seule-
ni leur suffisait à l'époque
ommes arrivés, c'était de
très-grande économie de
de trop grandes incommo-
ssage par la mer Rouge
our la première fois en
vire *Hugh Lindsay*, parti
le 20 mars, arriva à Suez
Aujourd'hui le même es-
ps suffit aux journaux qui
nême trajet pour arriver
is. Mais l'inexpérience et
tions d'un service nouvel-
anisé avaient retardé la
Hugh Lindsay. Il recom-
nême voyage au mois de
uivant, et l'accomplit en
ours. L'expérience fut de-
rs fois répétée, et donna à
mêmes résultats. Ces ré-
nt assez satisfaisants pour
l'organisation régulière de
inication nouvelle qui ve-
vrir entre la métropole et
La question fut portée de-
ement en 1834. La cham-
imunes, frappée des avan-
ius, vota l'établissement
permanent, et toutes les
i devaient l'assurer. Cette
ure, à laquelle lord Wil-
ck a contribué de tout son
tous ses efforts, inaugure
nt l'ère nouvelle à laquelle
iom de ce gouverneur gé-
ra une époque mémorable
ire de la Compagnie. Les
lministratives, judiciaires,
le police, de finances, etc.,
toute son administration,
e délabrement de sa santé
un terme. La cour des di-
témoigna, dans une décla-
nelle, ses regrets et sa gra-
négociants de Londres
corporations lui votèrent
dresse de remercîment, et
i élever sur l'une des places
e Calcutta.

transformations était ar-
la Compagnie. Son privi-
it avec l'année 1833. Au
vrier 1830, lord Ellenbo-
rough proposa la formation d'un comité chargé d'examiner l'état des affaires de l'Inde, et fit en outre une motion tendante à décider si l'Inde devait être gouvernée avec ou sans l'assistance de la Compagnie; s'il était à propos que cette assistance s'exerçât sous la forme précédemment adoptée ou sous une forme nouvelle. Cette question, on le voit, avait marché depuis le temps où Burke et Fox s'effrayaient des empiétements du pouvoir royal sur la Compagnie; depuis le temps où celle-ci osait élever, dans l'Inde, des conflits d'autorité, de souveraineté contre la couronne représentée par des commissaires, et paralyser dans leurs mains l'intervention royale. La mort du roi George IV, en entraînant la dissolution du parlement, vint interrompre les premiers travaux commencés en vertu de la motion de lord Ellenborough. Mais, au mois d'octobre de la même année 1830, lord Wellington, à la tête du ministère, reprit la question et se mit en communication avec la cour des directeurs, pour traiter avec eux des arrangements à prendre avec la Compagnie. L'un des contre-coups de la révolution de juillet fut de renverser le ministère Wellington. Il légua à lord Grey l'accomplissement de cette œuvre ébauchée, et que devait interrompre encore une fois une dissolution du nouveau parlement. Les pourparlers avec la cour des directeurs reprirent leur cours. Ils aboutirent à un arrangement par lequel la Compagnie consentait à transférer à la couronne ses propriétés territoriales et ses priviléges commerciaux moyennant un ensemble de mesures destinées à indemniser les propriétaires, et à sauvegarder tous les intérêts existants, tous les droits acquis. Ces mesures consistaient surtout dans un remboursement par annuités, et dans la création d'un capital qui, placé dans les fonds publics d'Angleterre, serait, au bout d'un certain temps, réparti entre les propriétaires. Le ministère portait à 630,000 livres sterling le montant de l'annuité, et à 1,200,000 livres le capital du fonds

commun. La Compagnie demandait que l'annuité fût concédée pour une durée de quarante ans au moins; que le chiffre du fonds commun fût calculé de manière à ce que, à l'expiration de ces quarante ans, il pût suffire au rachat des annuités; que, dans le cas où le revenu de l'Inde ne serait pas suffisant pour payer les annuités aux termes fixés, le déficit fût comblé par des sommes prises sur le fonds commun, quitte à les remplacer plus tard par les fonds venant de l'Inde; la cour des directeurs demandait en outre que la Compagnie continuât d'administrer l'Inde pendant une période de temps qui serait fixée d'avance, et ne pourrait être moindre de vingt années; et que ses priviléges, à l'égard du bureau du contrôle ou du ministère, lui fussent confirmés pendant cette période. Elle se réservait aussi le droit de présenter au bureau du contrôle un plan propre à assurer l'exécution de ses obligations commerciales, et le sort de ceux de ses employés dont la situation serait atteinte par les dispositions nouvelles.

Ces arrangements, soumis à l'assemblée des propriétaires, y furent adoptés par une majorité de 477 voix contre 52. Le ministère consentit à élever à 2,000,000 le montant du fonds commun; à faire du payement de l'annuité une créance privilégiée, et à proroger pour vingt ans le gouvernement de l'Inde dans les mains de la Compagnie. Le parlement sanctionna toutes ces mesures par un bill présenté le 28 juin 1833, et dont voici quelques-unes des principales dispositions :

« Les territoires possédés dans l'Inde par l'Angleterre demeurent sous le gouvernement de la Compagnie jusqu'au 30 avril 1854. Les propriétés de la Compagnie sont acquises à la couronne pour l'acquittement des dépenses de l'Inde. Les priviléges, droits, pouvoirs, immunités de la Compagnie continueront d'avoir force jusqu'à la même époque.... Les dettes de la Compagnie seront liquidées, à une époque déterminée, sur les bénéfices et les revenus

territoriaux de l'Inde. Un
de 10 1/2 pour 100 est as
propriétaires du capital de l
gnie, mais rachetable par la
dans certaines proportions
vance. La Compagnie est a
demander ce rembourseme
cas où le gouvernement de
serait enlevé. Un fonds
2,000,000 de livres sterling
pour le remboursement de
accordée aux propriétaires
social de la Compagnie; jusq
térêt de ce fonds commun
au capital. En cas de non
de l'annuité ou d'une parti
nuité par le gouvernement
des directeurs est autorisée
sur le fonds commun la som
saire pour compléter ce pay
dividende sera payé sur les
l'Inde, de préférence à tout
pense. »

Puis venaient d'autres di
qui renouvelaient le burea
trôle et réglaient ses attribut
que celles du gouverneur
du conseil suprême. Une no
sidence était établie à Agra.
bordination des présidence
vince, par rapport au gou
central de Calcutta, établie
nière plus étroite. L'abolition
de l'esclavage était prescrite
chés créés à Calcutta, Madra
bay; les emplois dans l'Inde
aux élèves du collége de H
enfin l'île Sainte-Hélène, jus
partenant à la Compagnie, é
férée à la couronne.

Ce bill fut voté, le 26 jui
par la chambre des commun
août suivant, par la chambre
et sanctionné, le 28, par la
Sa mise en vigueur devait d
avril 1834. Il consacrait, ap
lai de vingt ans, l'abolition d
pagnie des Indes, et un rég
sitoire jusqu'à l'expiration d

Les événements remarqu
vés depuis ont été retracé
deux écrivains dont nous a
continua . L'un, M. de
l'a fait introduction de

[redacted]

l'Inde; l'autre, M. Raymond, ans l'histoire de l'Afghanis- appartient à cette collection. ıvoyons surtout à cet ouvrage derniers événements qui ont ıs Anglais dans le Caboul. ;ion de Chine sera racontée authier dans l'ouvrage consa- hine. Ainsi donc, notre tâche née en ce qui concerne l'his- 'Inde anglaise. Il nous reste ıx mots sur l'état actuel des nents français dans l'Inde.

ıvons vu à quel point alors ırospérité Dupleix avait porté ıce française dans le Deccan. ıis, pour arriver au point où ıt aujourd'hui, n'ont eu qu'à ı politique et à suivre les er- le ce grand homme. Aussitôt , la décadence fut prompte : la ruine complète. Le traité nous réduisit à quelques ı sans commerce; la prise de ry, sous Lally-Tolendal, nous ı rien. La France fut com- : chassée de l'Inde. La paix ıous rendit Pondichéry avec ire réduit, Mahé, Karikal, agor, et nos autres comp- t nous ne reprîmes toutefois ı qu'en 1765. La Compagnie depuis 1725, ne s'etait sou- ıux dépens du roi et de l'État, ıvait soutiré la somme énorme ı0,000. Elle se trouvait abo- par la perte de ses établis- Comme elle avait assez on impuissance à en tirer l'abolit formellement après ;ion, en 1769. Tout Français it de naviguer et de trafiquer au delà du cap de Bonne- ;. Cette liberté du commerce, un peu relevé Pondichéry, pas nous profiter longtemps. ıouveau en septembre 1778, nous fut encore rendue en ır être reprise en août 1793; , en 1802, par la paix d'A- :, enfin, prise une dernière ptembre 1803, et rendue dé- ınt en vertu des traités de 815. Ces traités placent en quelque sorte nos établissements sous la protection britannique. Par l'article 12 du traité de Paris, du 30 mai 1814, la France s'engage « *à ne faire aucun ouvrage de fortification dans les établissements qui lui doivent être restitués, et qui sont situés dans les limites de la souveraineté britannique sur le continent des Indes; et à ne mettre dans ces établissements que le nombre de troupes nécessaire pour le maintien de la police.* » En réciprocité, l'Angleterre s'engage, par le même article, « *à faire jouir les sujets de S. M. T. C., relativement au commerce et à la sûreté de leurs personnes et propriétés, dans les limites de la souveraineté britannique sur le continent des Indes, des mêmes facilités, priviléges et protection qui sont à présent ou seront accordés aux nations les plus favorisées.* » Par la convention du 7 mars 1815, l'Angleterre s'engage, en cas de rupture : « 1° *A ne point considérer ni traiter comme prisonniers de guerre les personnes qui feront partie de l'administration civile des établissements français dans l'Inde, non plus que les officiers, sous-officiers et soldats qui, aux termes du traité conclu à Paris le 30 mai 1814, seront nécessaires pour maintenir la police dans lesdits établissements, et à leur accorder un délai de trois mois pour arranger leurs affaires personnelles, comme aussi à leur fournir les facilités nécessaires et les moyens de transport pour retourner en France avec leurs familles et leurs propriétés particulières;* 2° *à accorder aux sujets de S. M. T. C., dans l'Inde, la permission d'y continuer leur résidence et leur commerce aussi longtemps qu'ils s'y conduiront paisiblement et qu'ils ne feront rien contre les lois et les règlements du gouvernement.* »

Ainsi, même en cas de guerre entre les deux nations, on ne daigne pas nous traiter là-bas tout à fait en ennemis. On se contente de nous mettre officiellement hors de chez nous, et d'autoriser les particuliers qui le mériteront par leur bonne conduite de

continuer leur résidence et leur commerce. Voilà à quelles conditions un peu dédaigneuses on nous a permis de posséder aujourd'hui Pondichéry, Karikal, Yanaon, une *loge* à Masulipatam; Mahé, sur la côte de Malabar; Chandernagor au Bengale, et six *loges* encore dans les lieux suivants : Calicut, Cossimbazar, Jougdia, Dacca, Balassore et Patna. Une *loge* est une maison où la France a le droit d'établir un comptoir et de faire flotter son pavillon. La loge de Mazulipatam, ville autrefois française, et chef-lieu d'une opulente province française, serait aujourd'hui complétement déserte, n'était deux Indous subalternes qui y sont placés par le chef du comptoir d'Yanaon, pour fermer la porte et garder le pavillon. La loge de Calicut est dans un état non moins florissant, et a pour hôte unique un concierge ou gardien. Celles de Balassore, de Dacca, de Cossimbazar, de Patna, de Jougdia, toutes cinq dans le Bengale, jouissent chacune d'un petit territoire qui leur est annexé, et qui leur vaut de magnifiques prérogatives de souveraineté, de juridiction civile et criminelle sur quelques dizaines d'Indiens, dont ces territoires sont peuplés. Un agent français, qui avait été établi dans la factorerie de Surate en 18 mort en 1828, et n'a point placé. Néanmoins l'établiss tinue de subsister, du moi gardien et le pion ou dom gardien, qui sont chargés senter notre puissance et n merce absents.

La population totale de n sements dans l'Inde est, d derniers relevés, de 167,7 dus, sur lesquels 980 blancs s 165,241 noirs indiens, et 1,5 Pondichéry et ses aldées y figurent pour 53,659; C gor pour 31,235; Karikal Mahé pour 3,355, Yanao Dans ces totaux, il faut co non-seulement la population mais encore celle de leur dances; en ajoutant à ce 15,737 âmes pour la popu Villanour, et 12,220 pour l tion de Bahour, qui sont da sort de Pondichéry, on a égal de 167,736 pour la p entière de nos établissement sans doute, les justiciables de Balassore, Dacca et Cos et les pions qui gardent le Mazulipatam, Calicut et Su

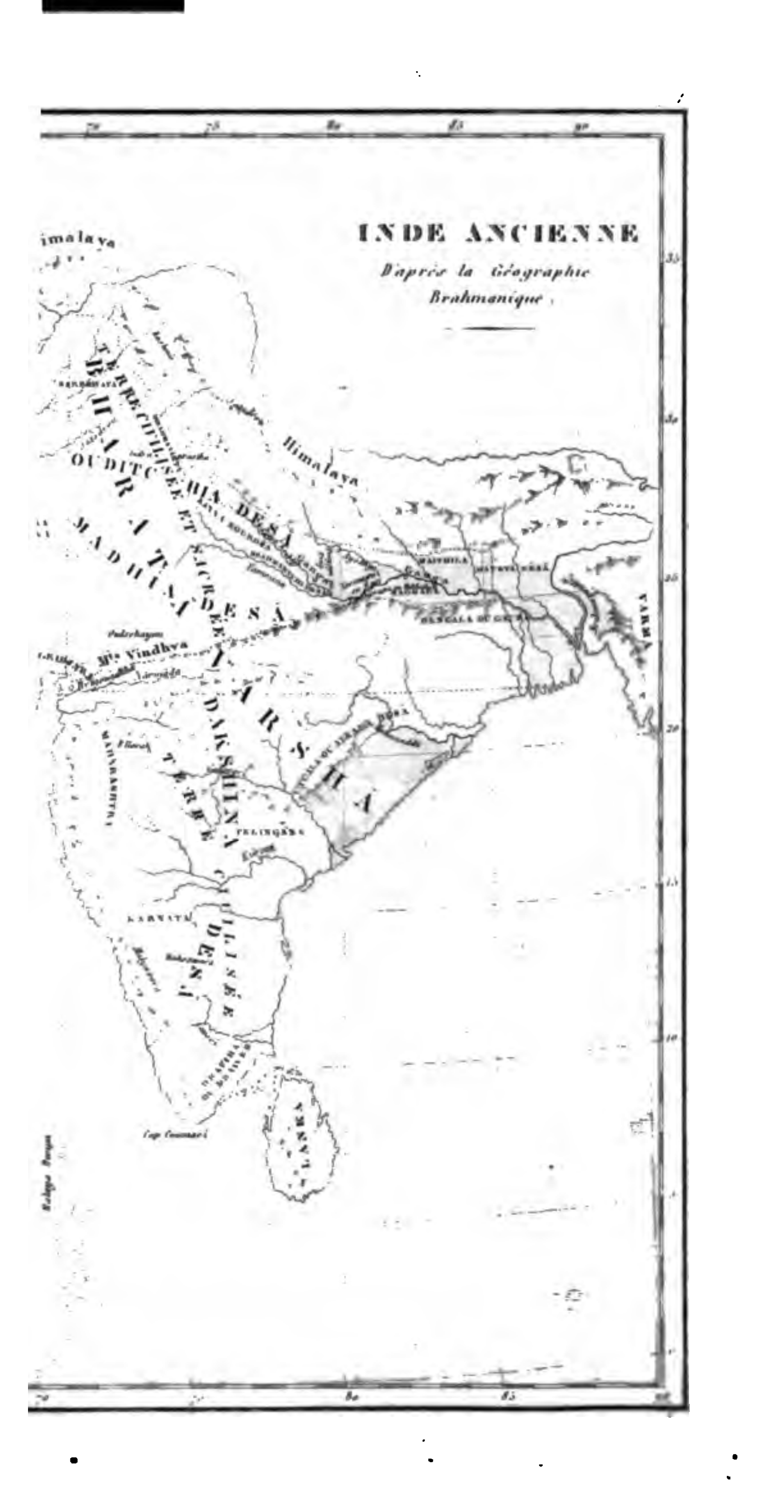
FIN.

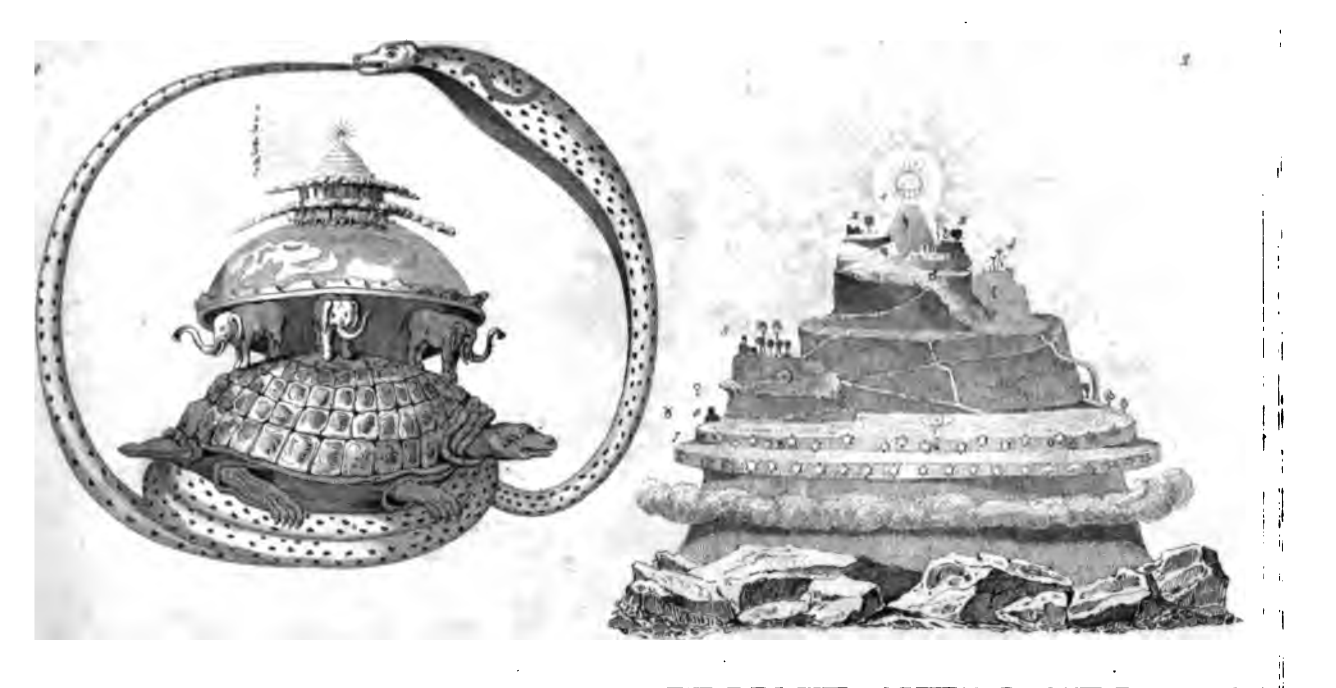
TABLE DES CHAPITRES.

[redacted]

(*) Par erreur ce chapitre porte le n° XVIII dans le cours de l'ouvrage, et l'erreur se continue pour les suivants jusqu'au dernier. Nous rétablissons ici la série naturelle des nombres ordinaux.

PLACEMENT DES GRAVURES.


INDE ANCIENNE
D'après la Géographie
Brahmanique.
Himalaya
Mts Vindhya
MADHIA DESA
DAKSHINA
TELINGANA
KARNATA
MAITHILA
BENGALA
Cap Comari



La Tortue supportant les mondes.

Les sept Régions du monde supérieur

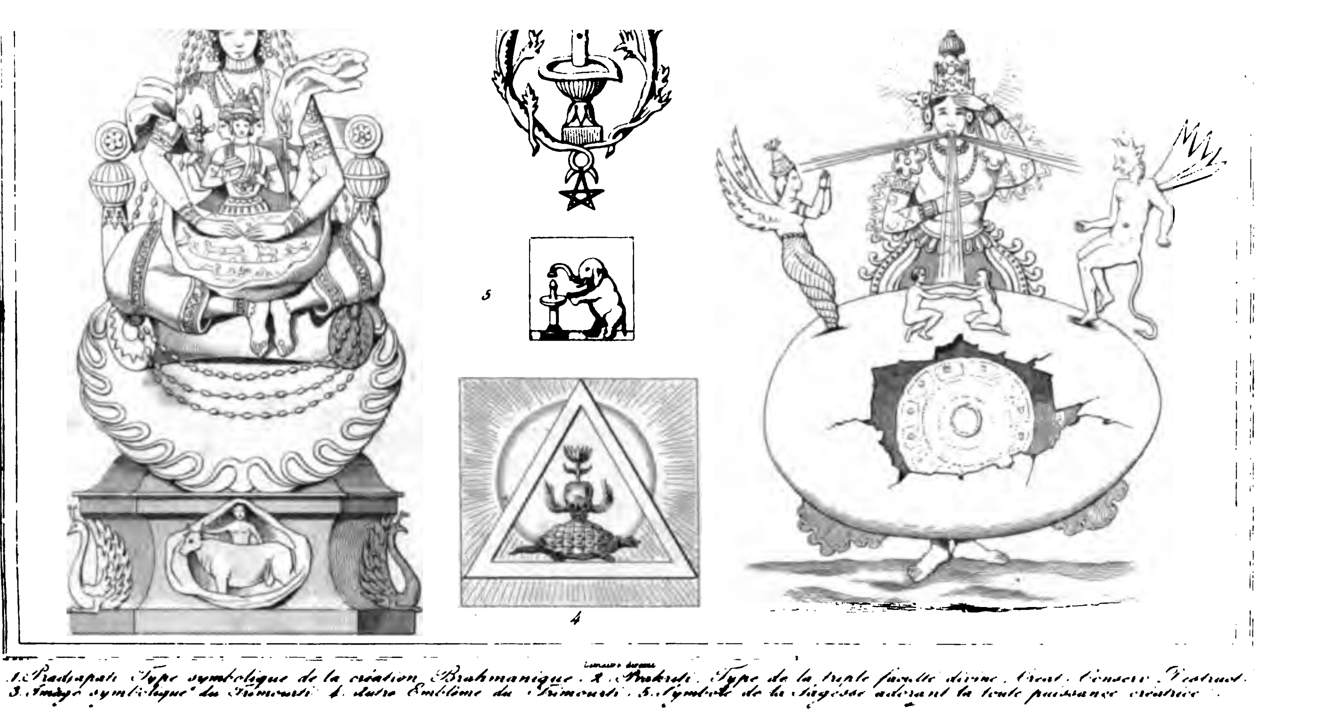


INDE

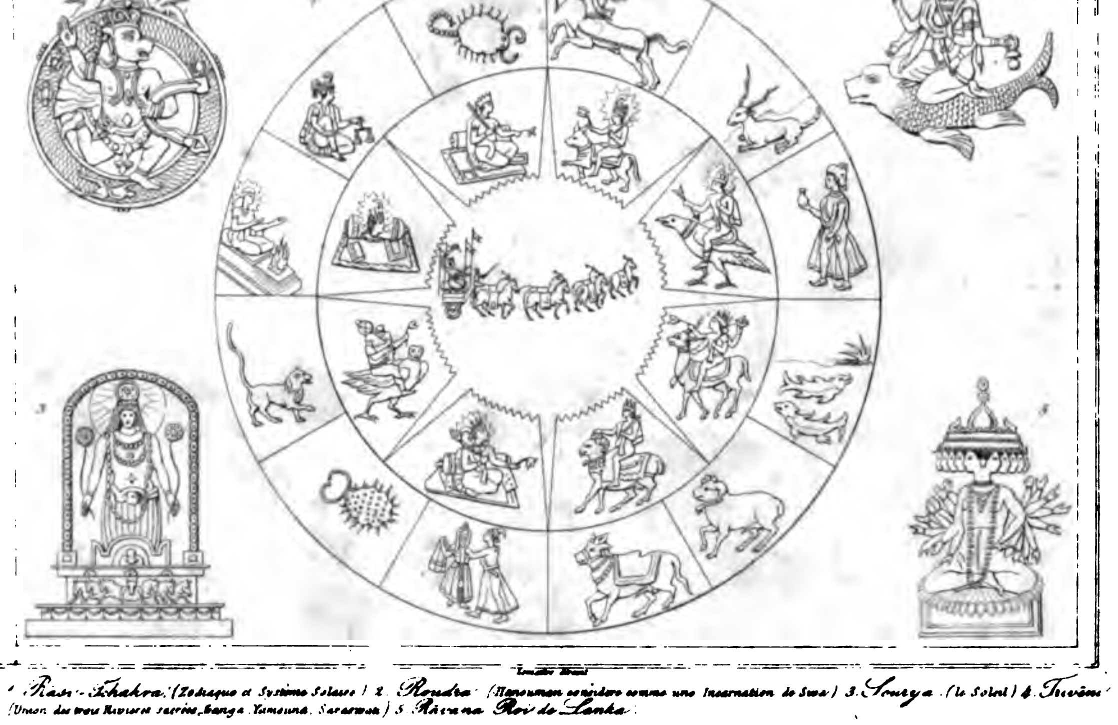
2

1. 2. 3. 4.

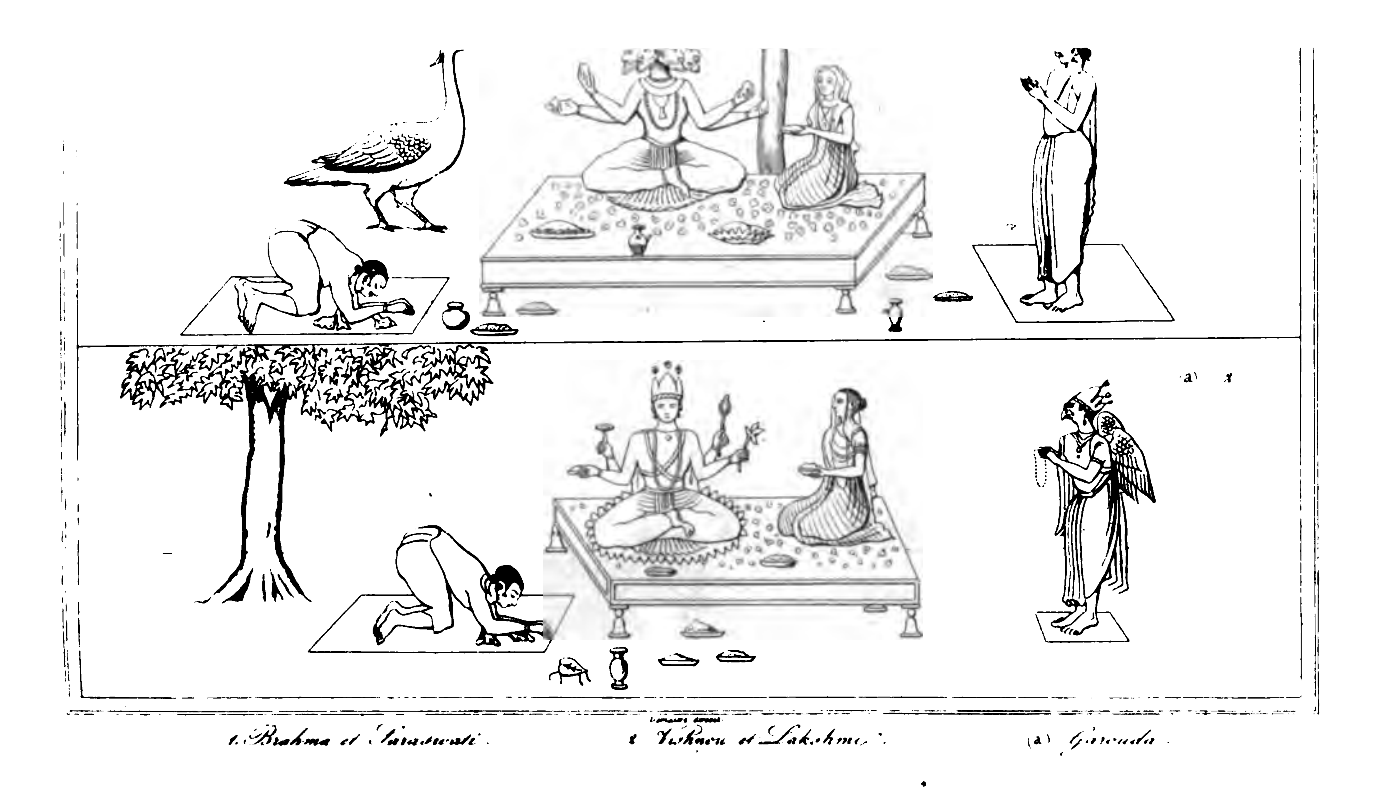
Brahm 2. Brahm-maia. 3. Brahm-sakti. 4. Om (ou AUM).



1. Pradjapati. Type symbolique de la création Brahmanique. 2. Prakriti. Type de la triple faculté divine. Créat. Conserv. Destruct.
3. Image symbolique du Trimourti. 4. Autre Emblème du Trimourti. 5. Symbole de la Sagesse adorant la toute puissance créatrice.

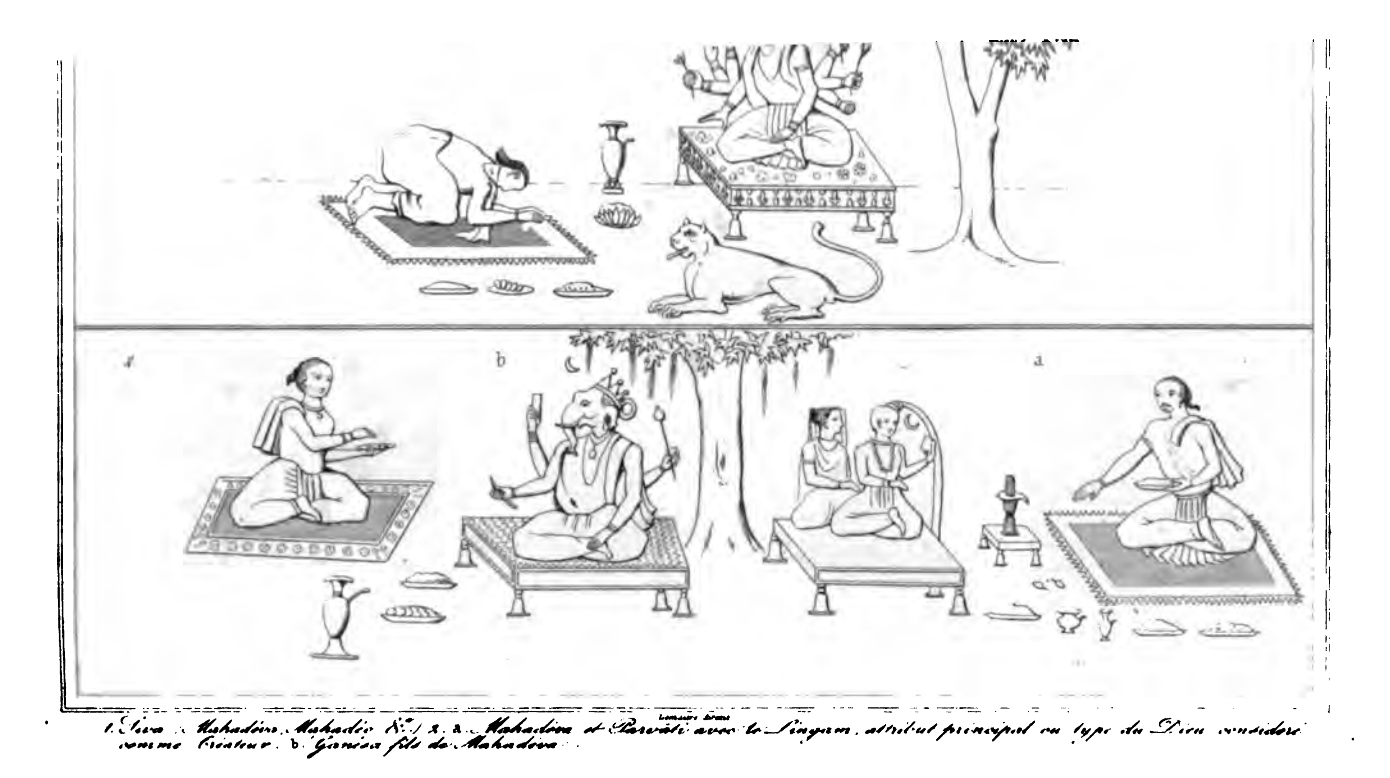


1. Rasi-Tchakra. (Zodiaque et Système Solaire) 2. Roudra. (Hanouman considéré comme une Incarnation de Siva) 3. Sourya. (le Soleil) 4. Trivéni. (Union des trois Rivières sacrées, Ganga, Yamouna, Sarasvati) 5. Râvana Roi de Lanka.



1. Brahma et Sarasvati. 2. Vichnou et Lakchmi. (a) Garouda.

[redacted]



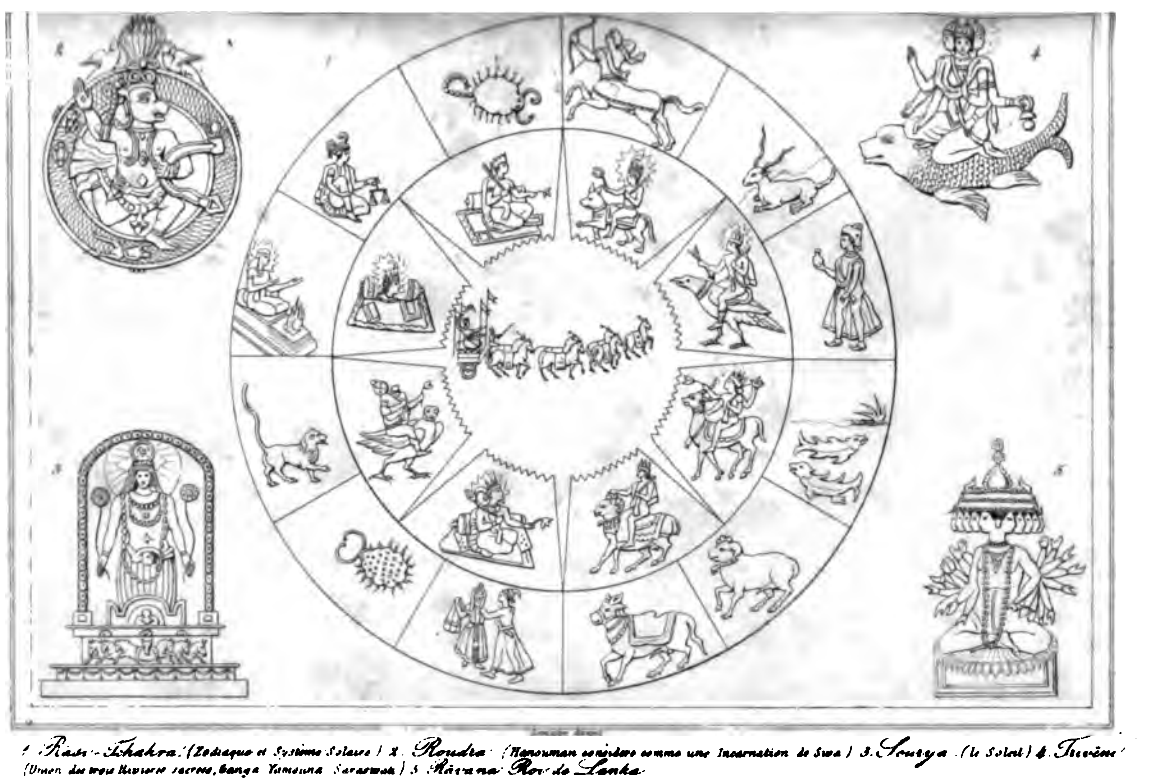
1. Siva. Mahadéva, Mahadéo &c.) 2. a. Mahadéva et Parvâti avec le Lingam, attribut principal ou type du Dieu considéré comme Créateur. b. Ganésa fils de Mahadéva.



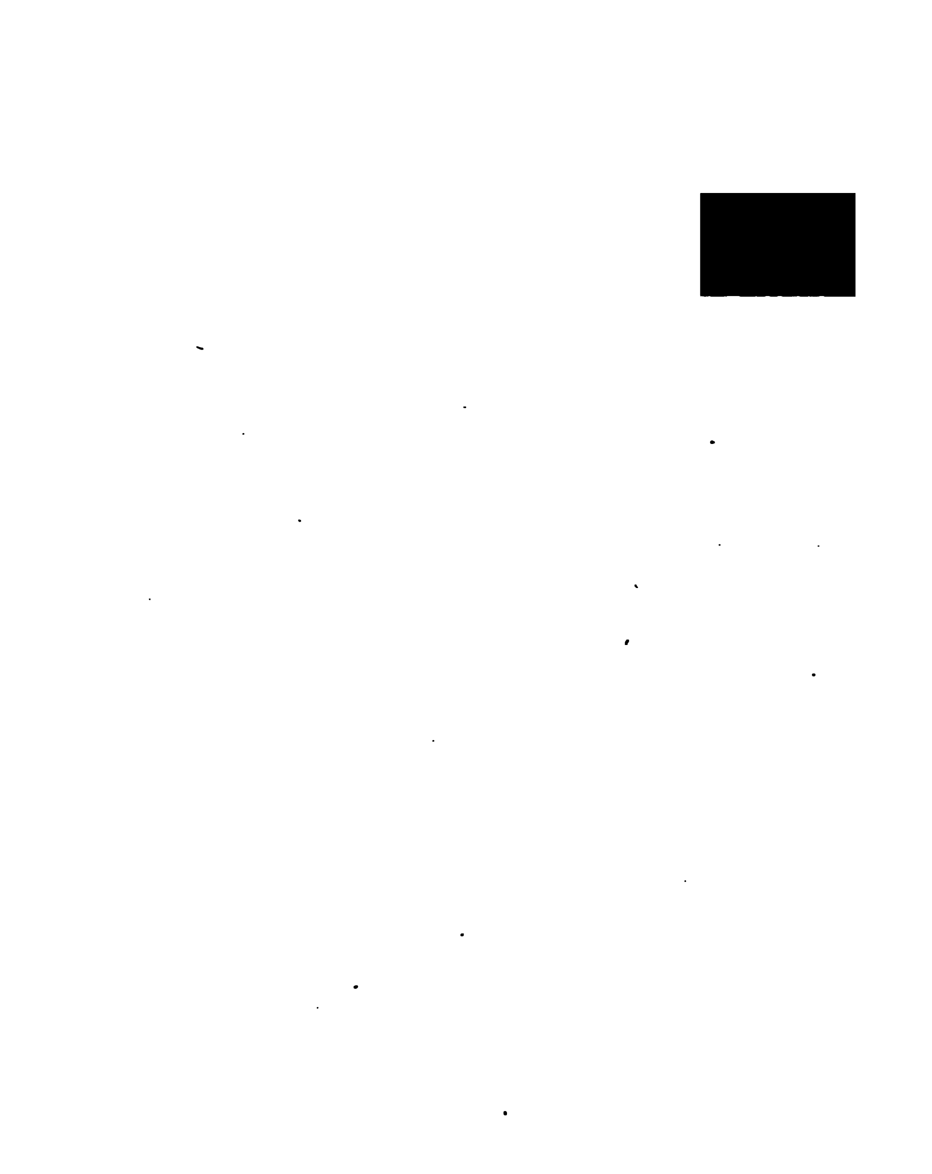


Vichnou avec Lakshmi sur le Serpent Ananta et Brahma sortant, sur une fleur de Lotus, du nombril de Vichnou.

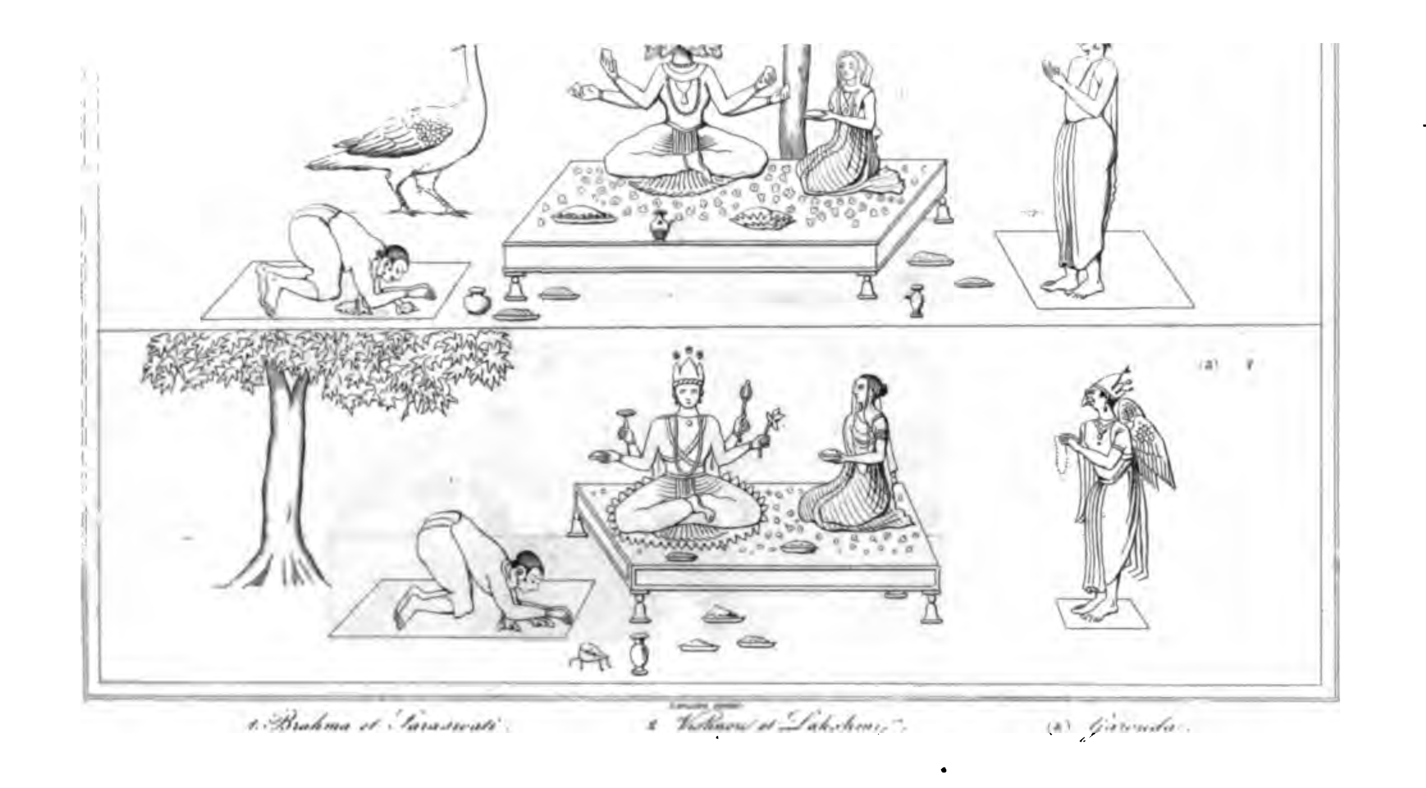




1. Rasi-Tchakra. (Zodiaque et Système Solaire) 2. Roudra. (Hanouman considéré comme une Incarnation de Siva) 3. Sourya. (le Soleil) 4. Trivéni. (Union des trois Rivières sacrées, Ganga Yamouna Saraswati) 5. Râvana, Roi de Lanka.

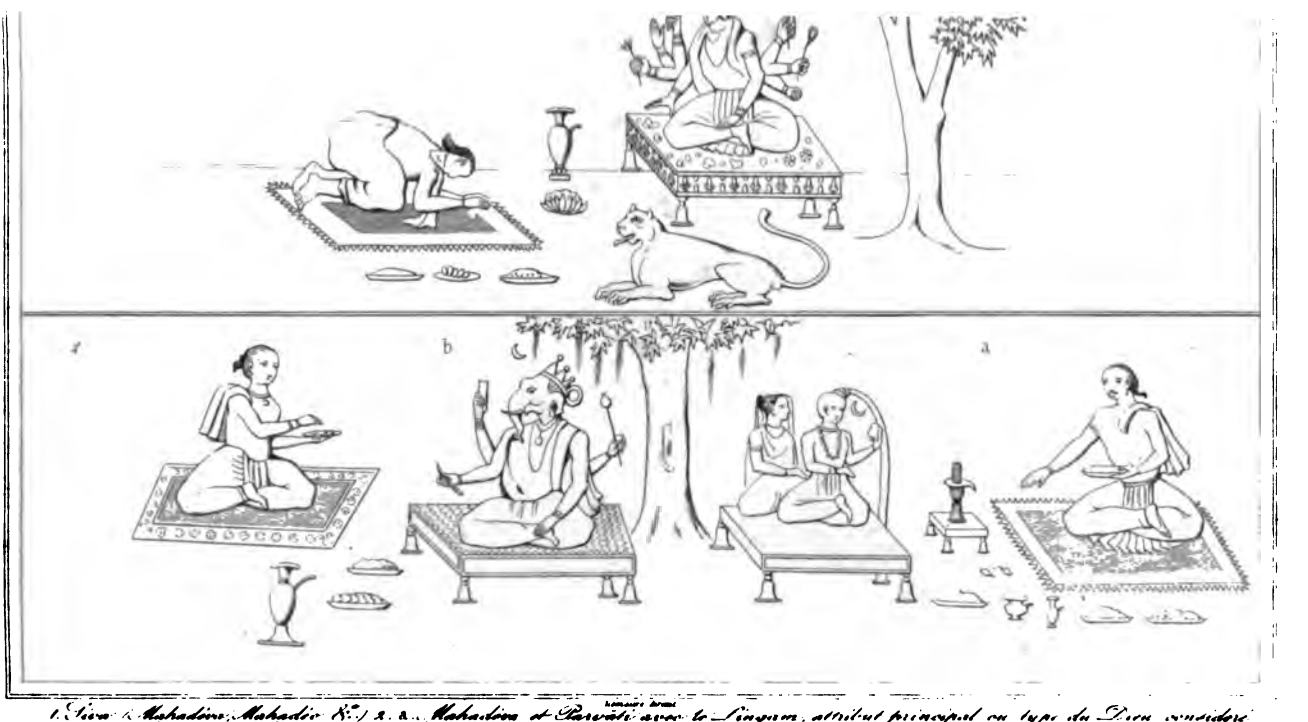


[redacted]

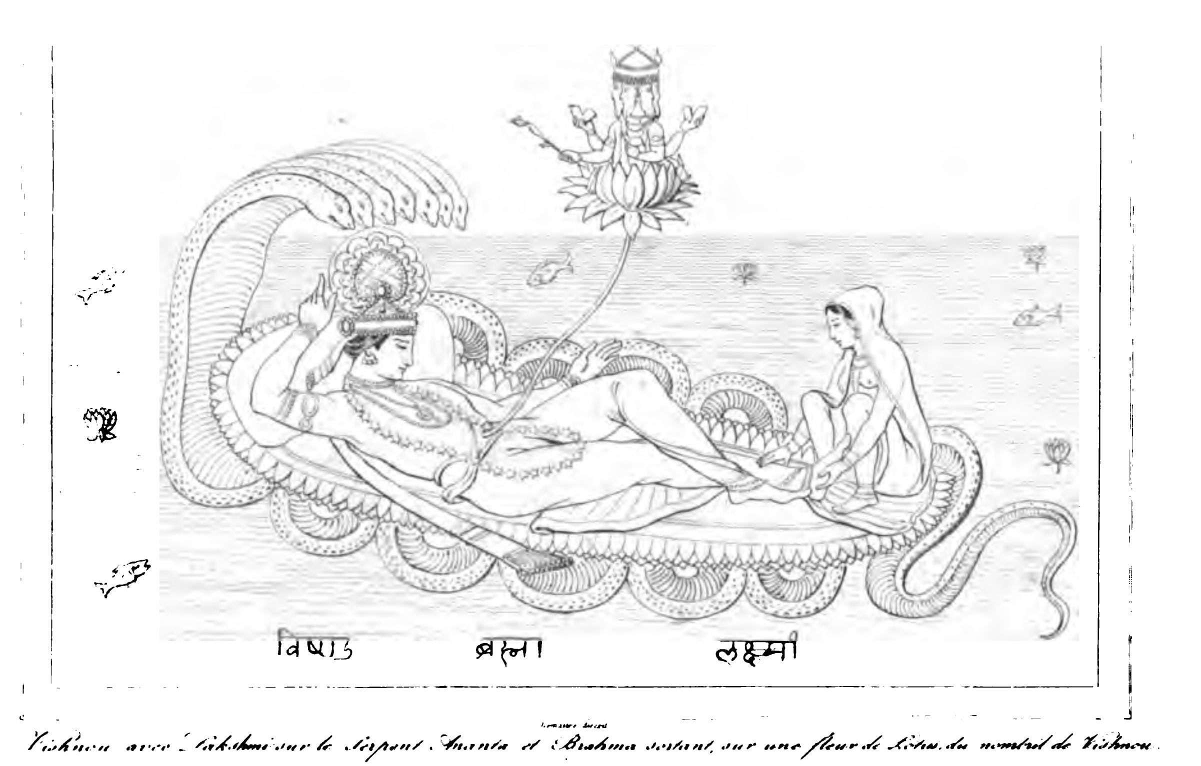


1. Brahma et Sarasvati. 2. Vichnou et Lakchmi. (3) Garouda.

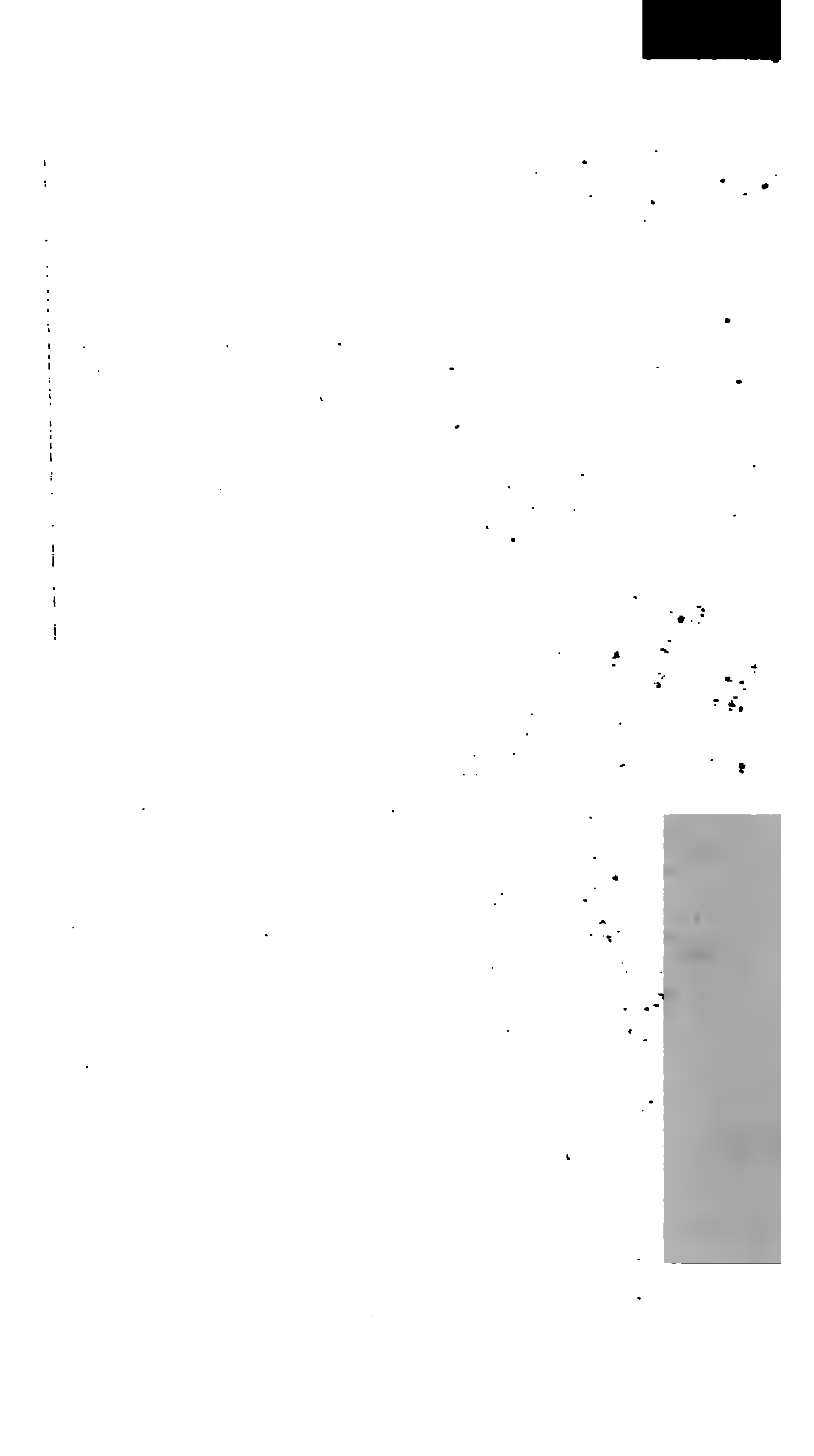




1. Siva (Mahadeva, Mahadéo &c.) 2. a. Mahadeva et Parvâti avec le Lingam, attribut principal ou type du Dieu considéré comme Créateur. b. Ganêsa fils de Mahadeva



Vishnou avec Lakshmi sur le Serpent Ananta et Brahma sortant, sur une fleur de Lotus, du nombril de Vishnou.



[redacted]



1. Siva Mahadeva 2. Vishnou 3. Krishna.
(8me Avatara ou incarnation de Vishnou.)



[redacted]

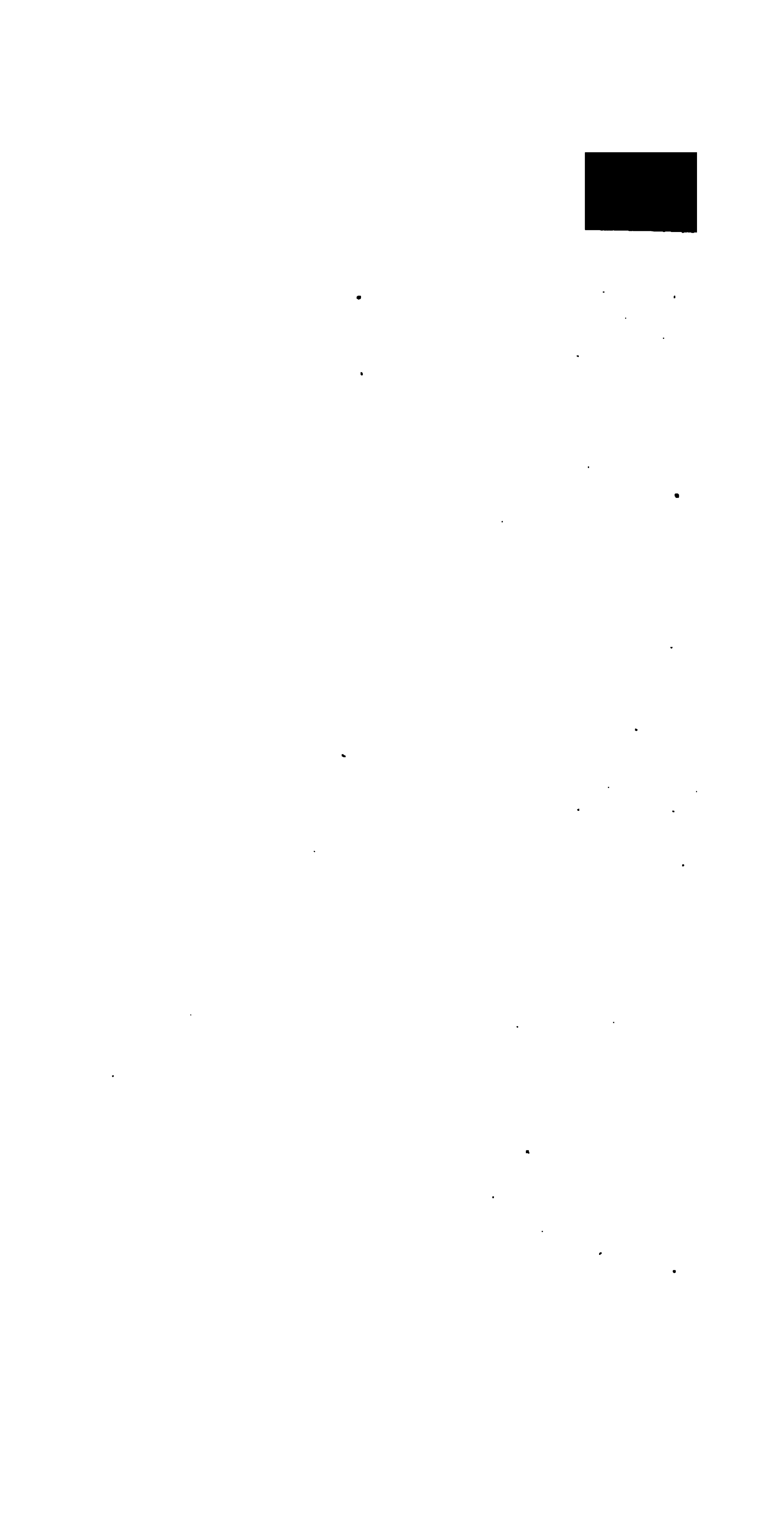


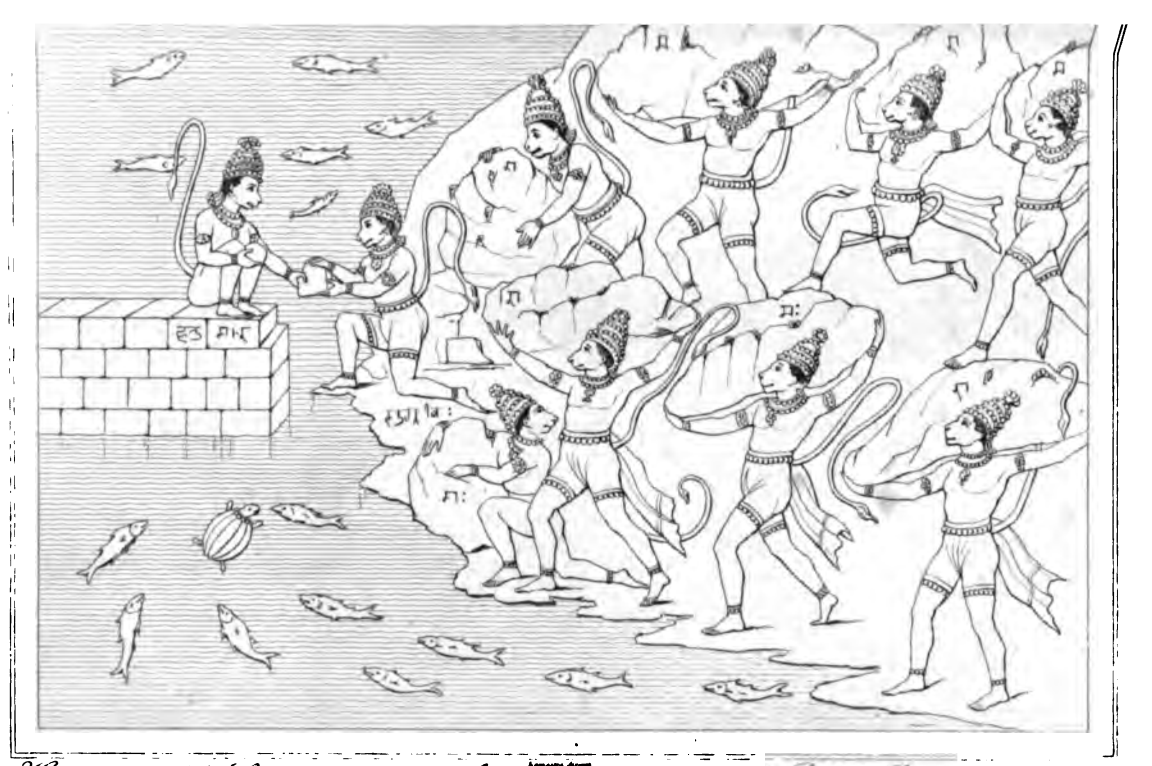
Mahâdêva et Parvâti





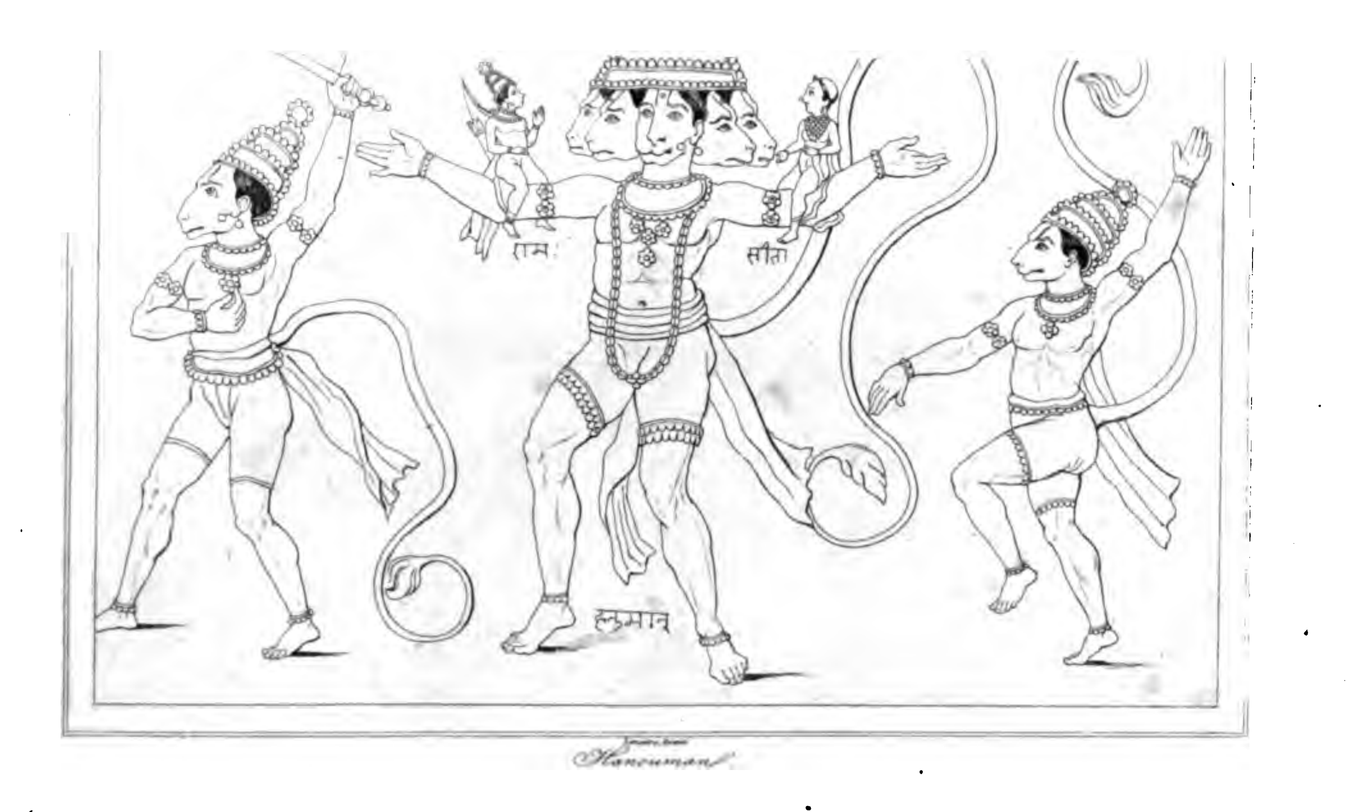
Bhadra, un Avatara ou Incarnation de Siva.





Hanouman, aidé de Sugriva et autres chefs des Singes, construisant le Pont de Rama (entre le continent & Ceylan)





Hanouman

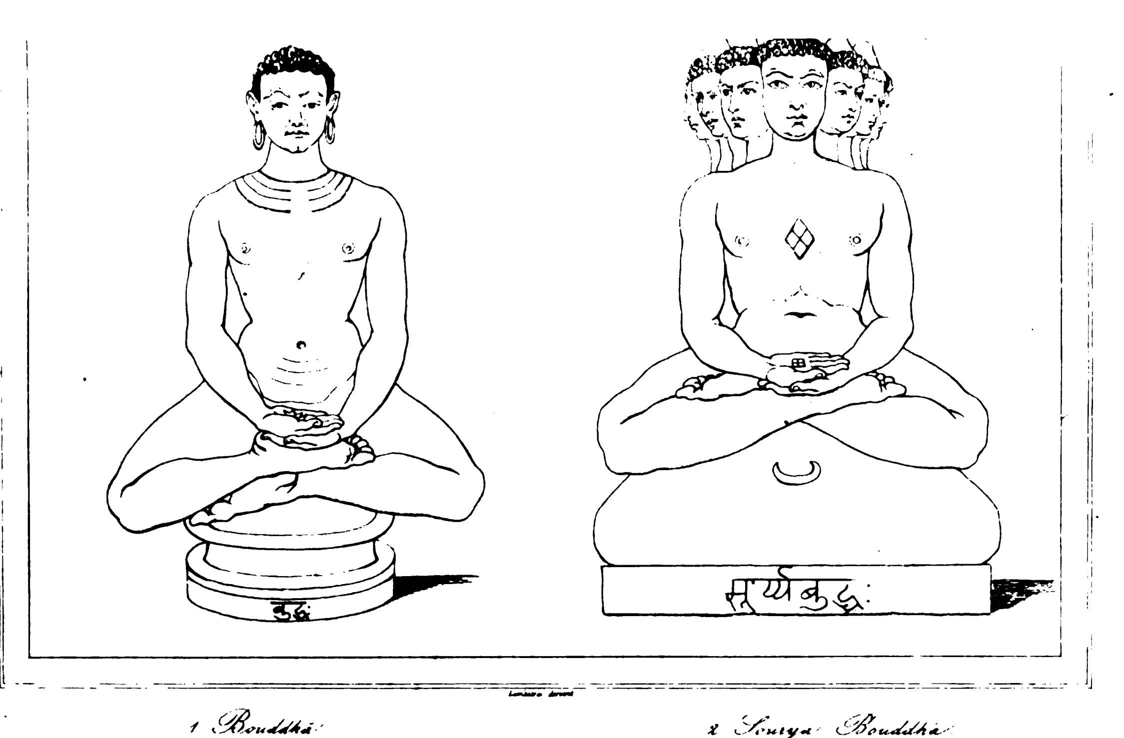
6 Inde.



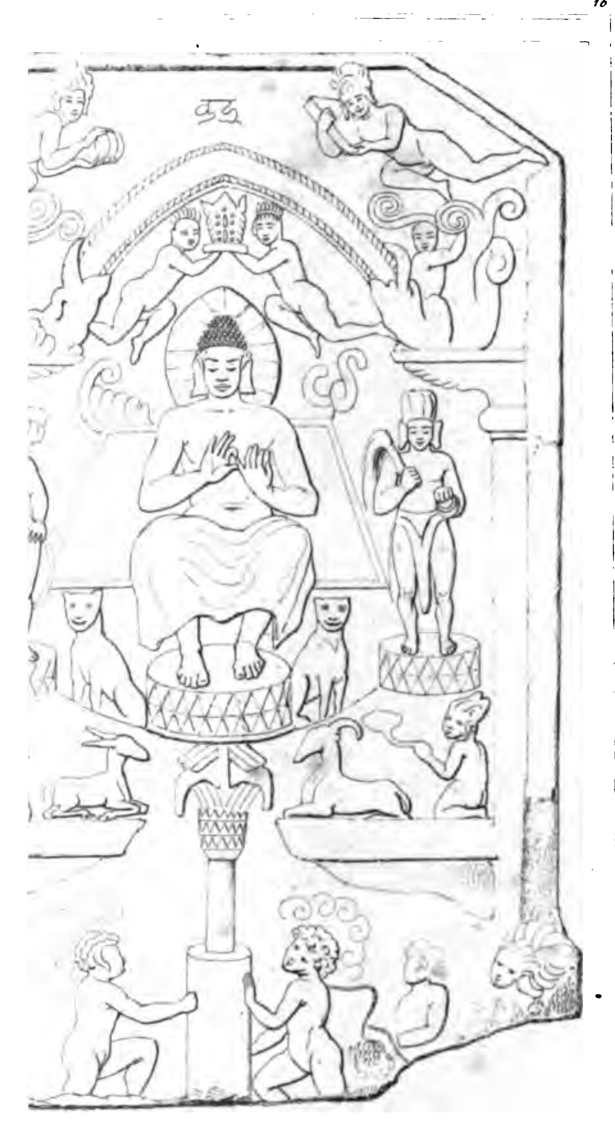


Krishna (8me Avatara ou Incarnation de Vichnou) porté par les Gopis (Gopia) (Nymphes Laitières)



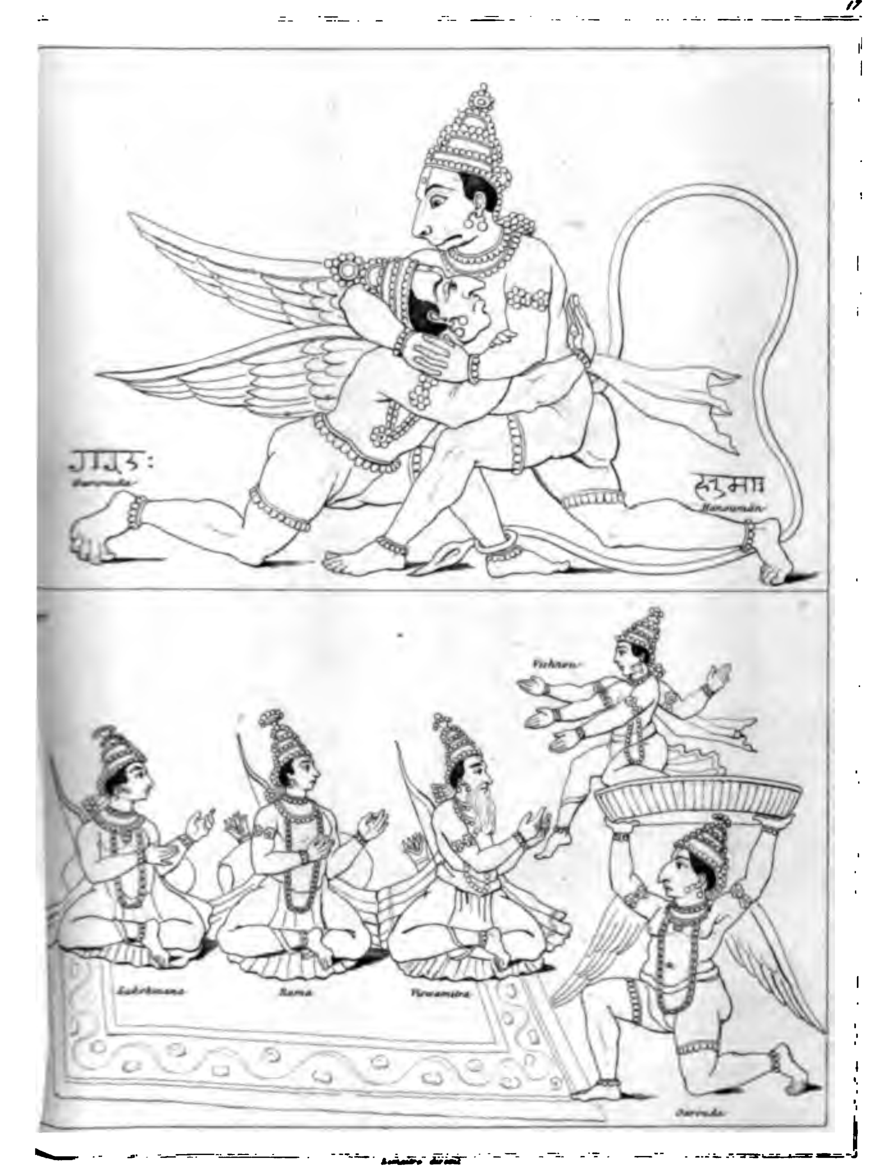


1 Bouddha. 2 Sourya Bouddha.



Bouddha ?

[redacted]



Lemaitre direxit

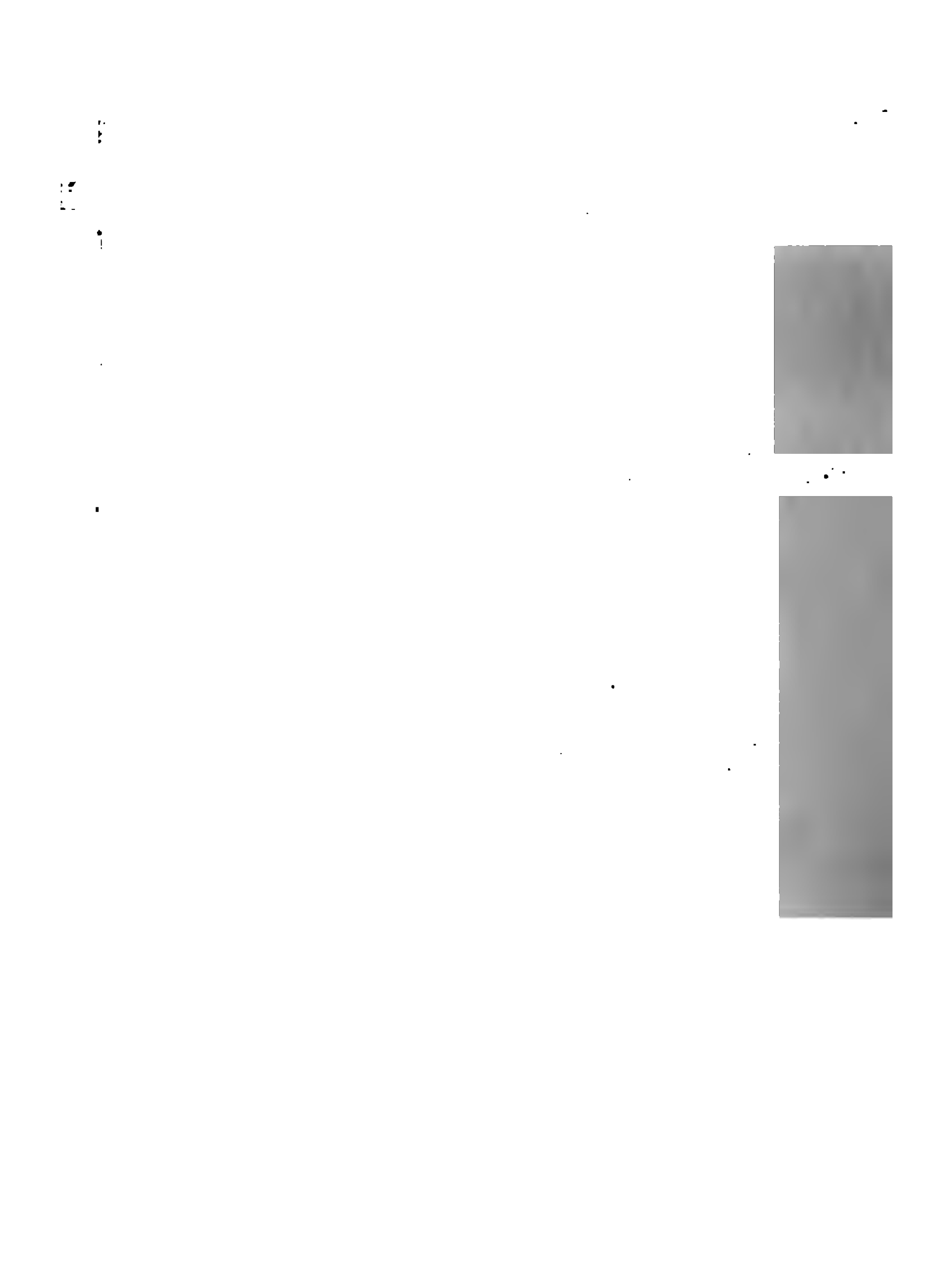
...nou se révélant à Viswamitra comme Rama, avatar ou incarnation future dans le ...nage de Rama. 2. Hanoumân et Garouda combattant (ou luttant)

[redacted]

[redacted]



Ustensiles employés dans les Sacrifices.

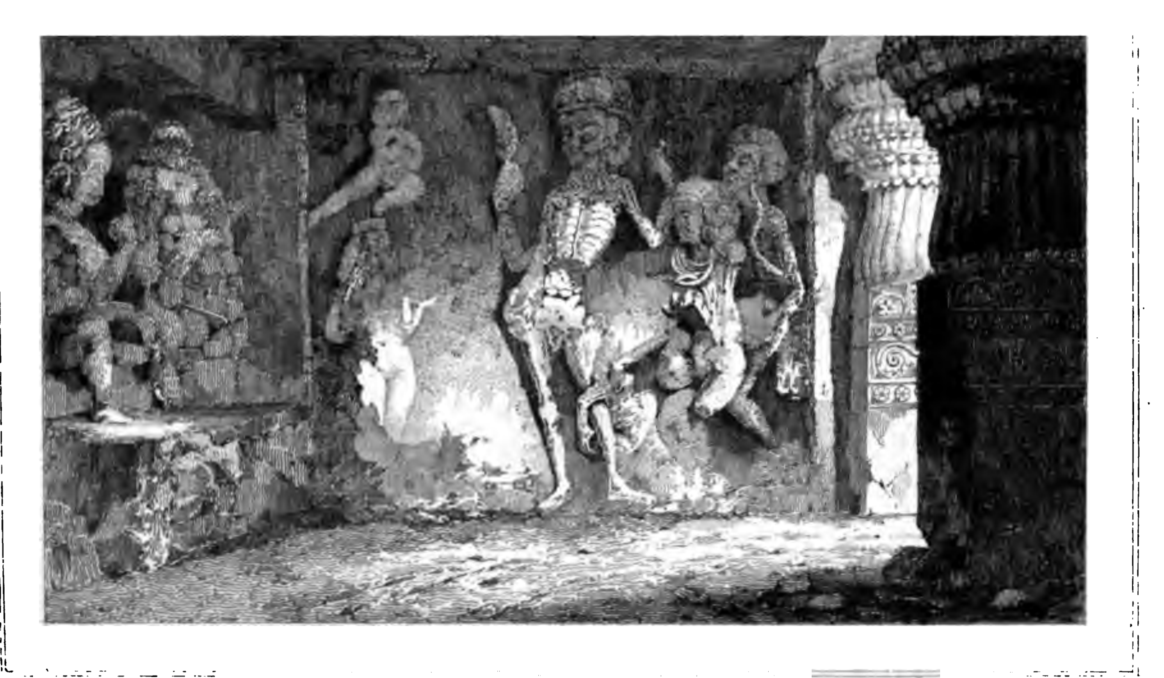




Le Kaïlaça à Ellora



Rameswar à Ellora.

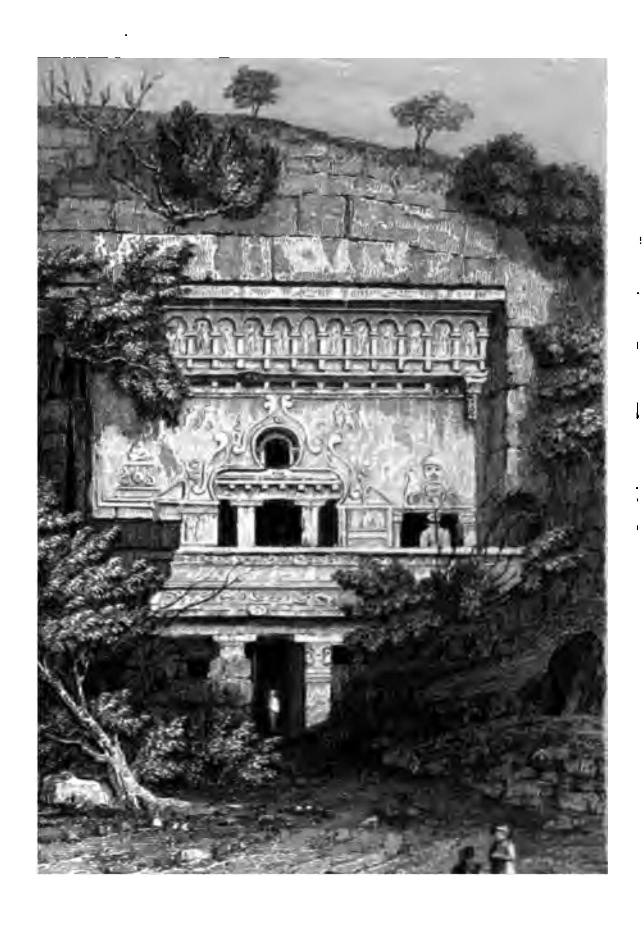


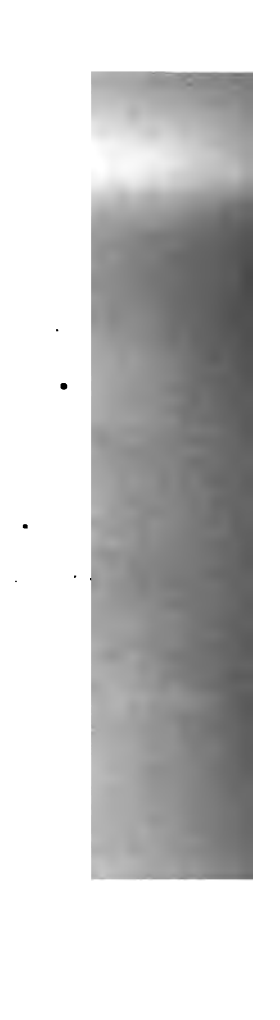
Sculptures. Groupe de Squelettes, à Ellora.



Sculptures à Ellora.









Intérieur du Bisma-Koum à Ellora



INDE.





Tête à trois visages à Eléphanta











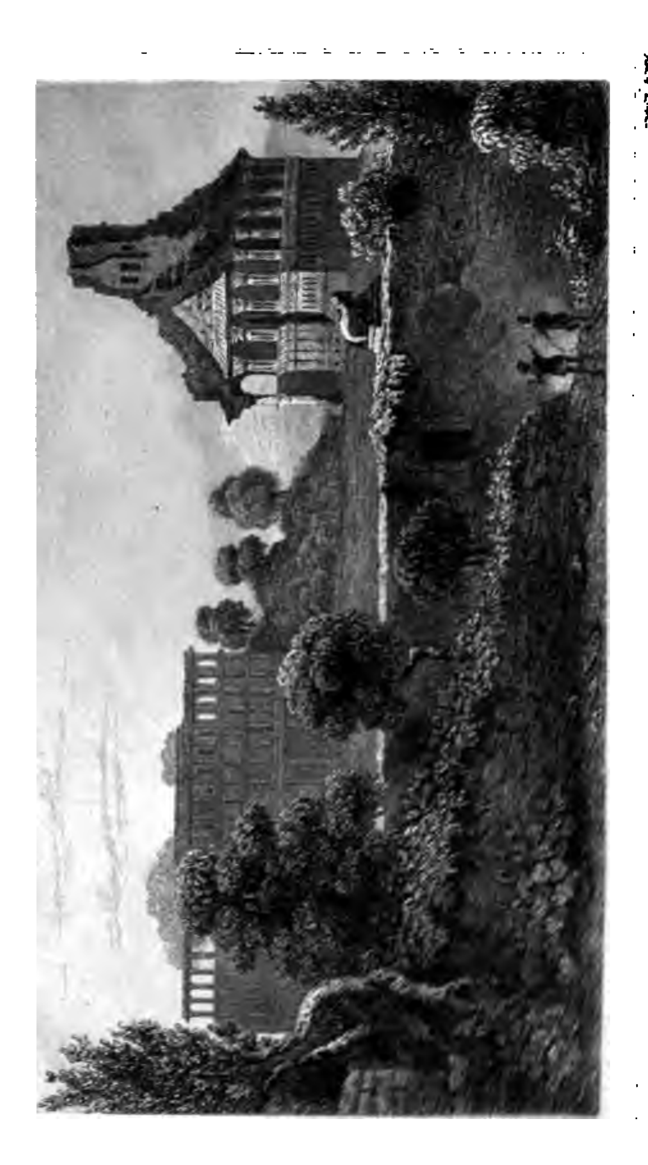
Restes d'un ancien Temple à Barolli



Gaucherel del. Lemaître direxit

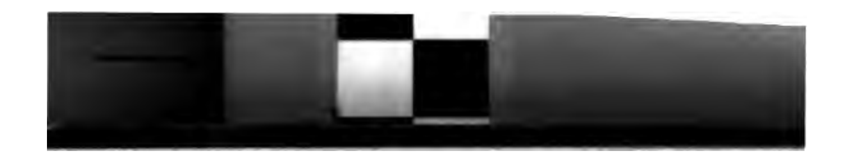
Temple de Gunga Chéou.

[redacted]





Caverne de Karli





Restes d'un ancien Temple à Barelli







Lemaitre direxit

Temple de Ganga Kheou

[redacted]



Temples de Mynal dans le Mexique





Temples de Chandravati



Temple [illegible] Budhode



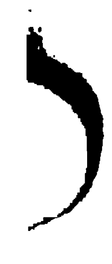
Ancien Temple Jain à Ajmer

Temple Hindou





Temple Jain dans la Forteresse de Kömulmair.

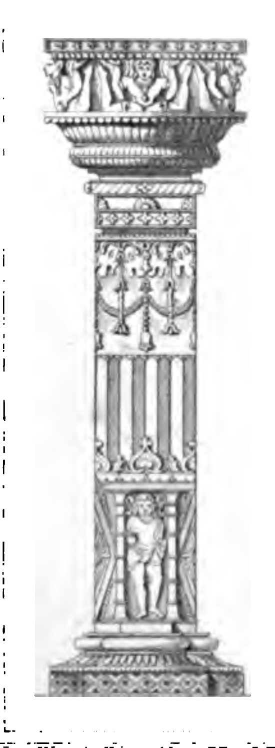
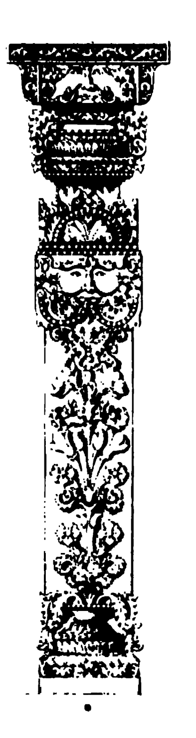


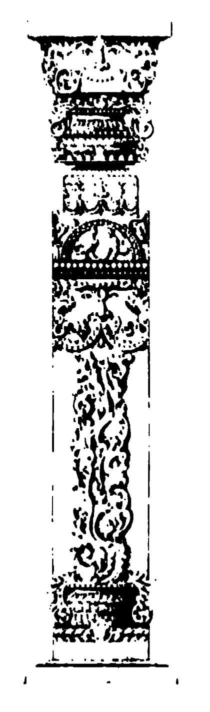


Fragment des murs de Barelle



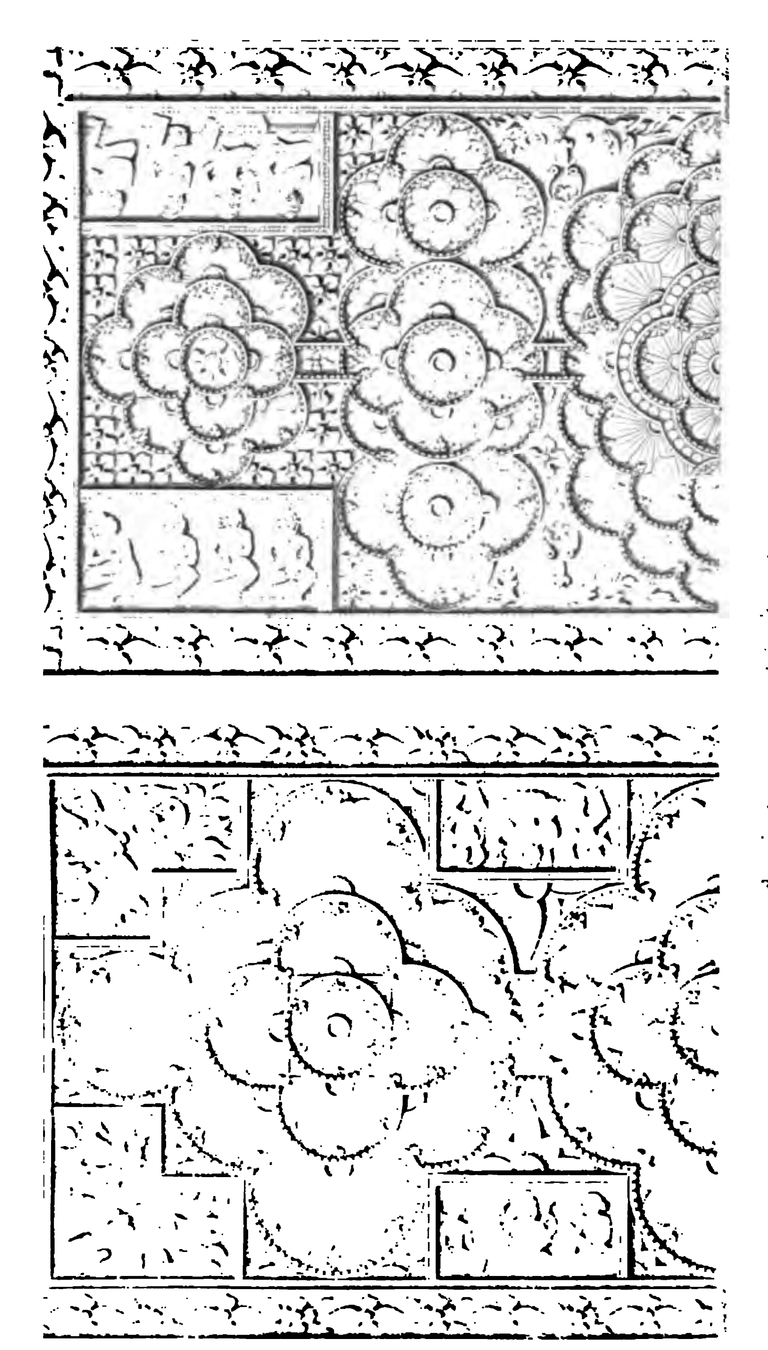
Niche sculptée au Temple de Barolli



Colonnes à Chandravati

[redacted]



Plafonds sculptés à Chandravati.

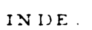
Colonne de la Victoire à Cheetore.

[redacted]

INDE

Bekermadjit

[redacted]

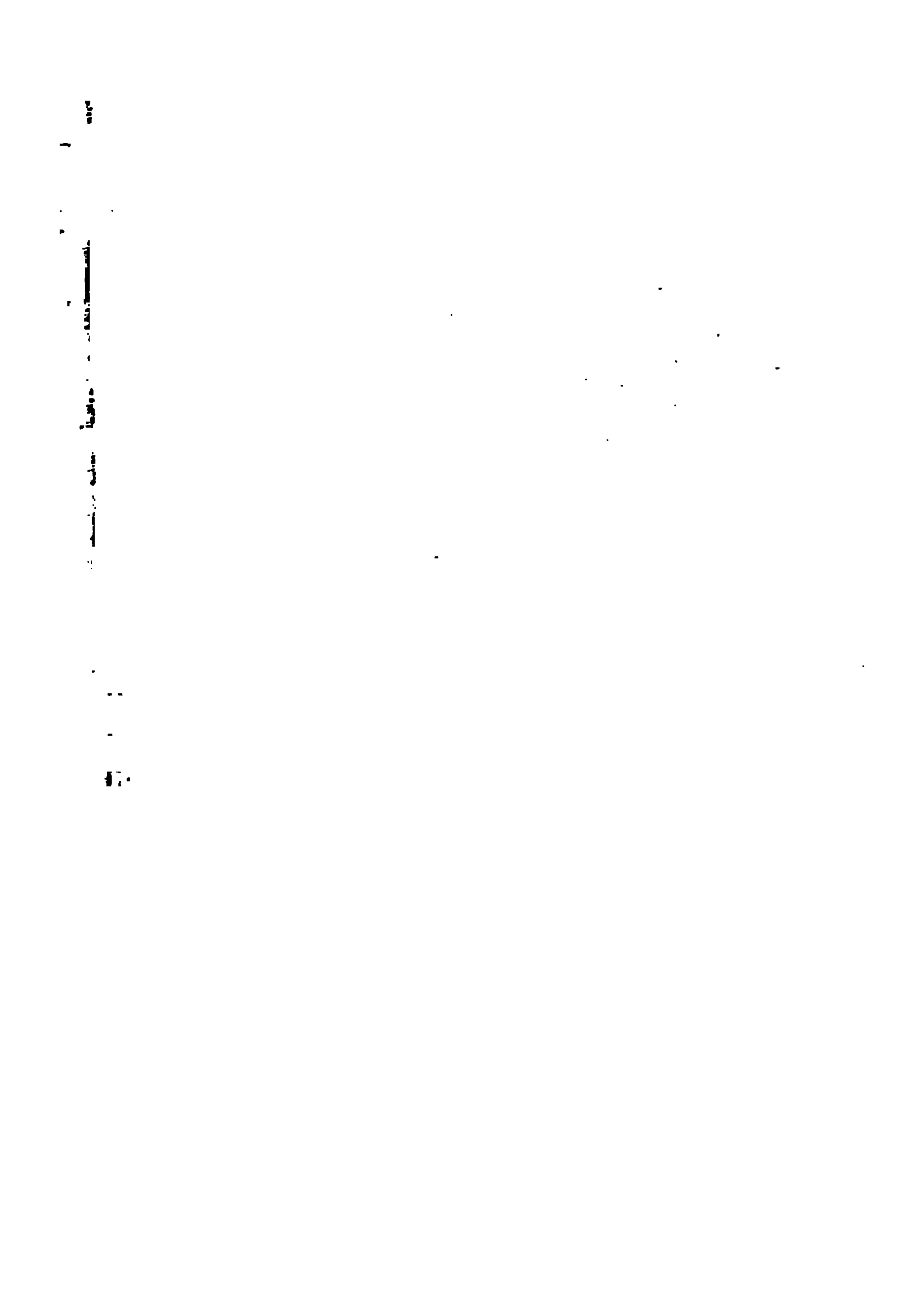




Timour



Tombeau de l'Empereur Houmayoun près de Dehly





Lemaitre direxit

Mausolée de Sheer-Shah



Akbar



Shah-Djahan.

[redacted]



Dara Shekoh.

[redacted]



Lemaitre direxit

Shah Djahan accordant un siège à Dara Shekoh

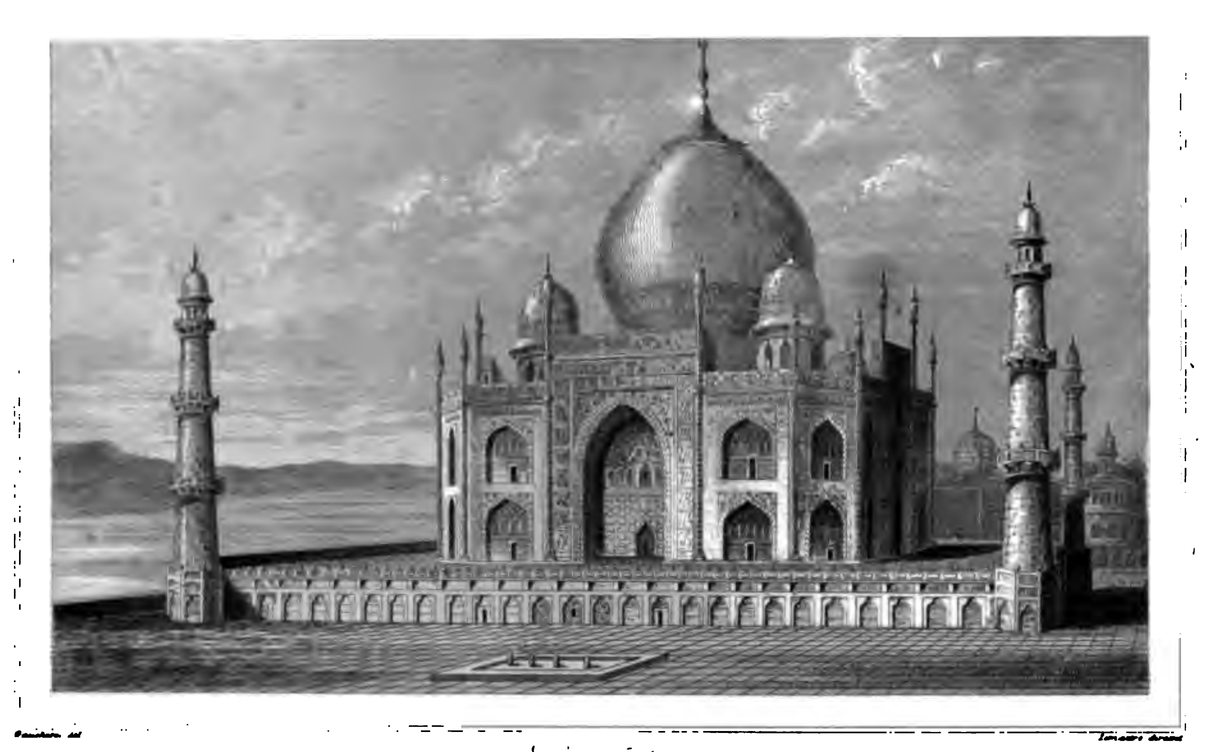


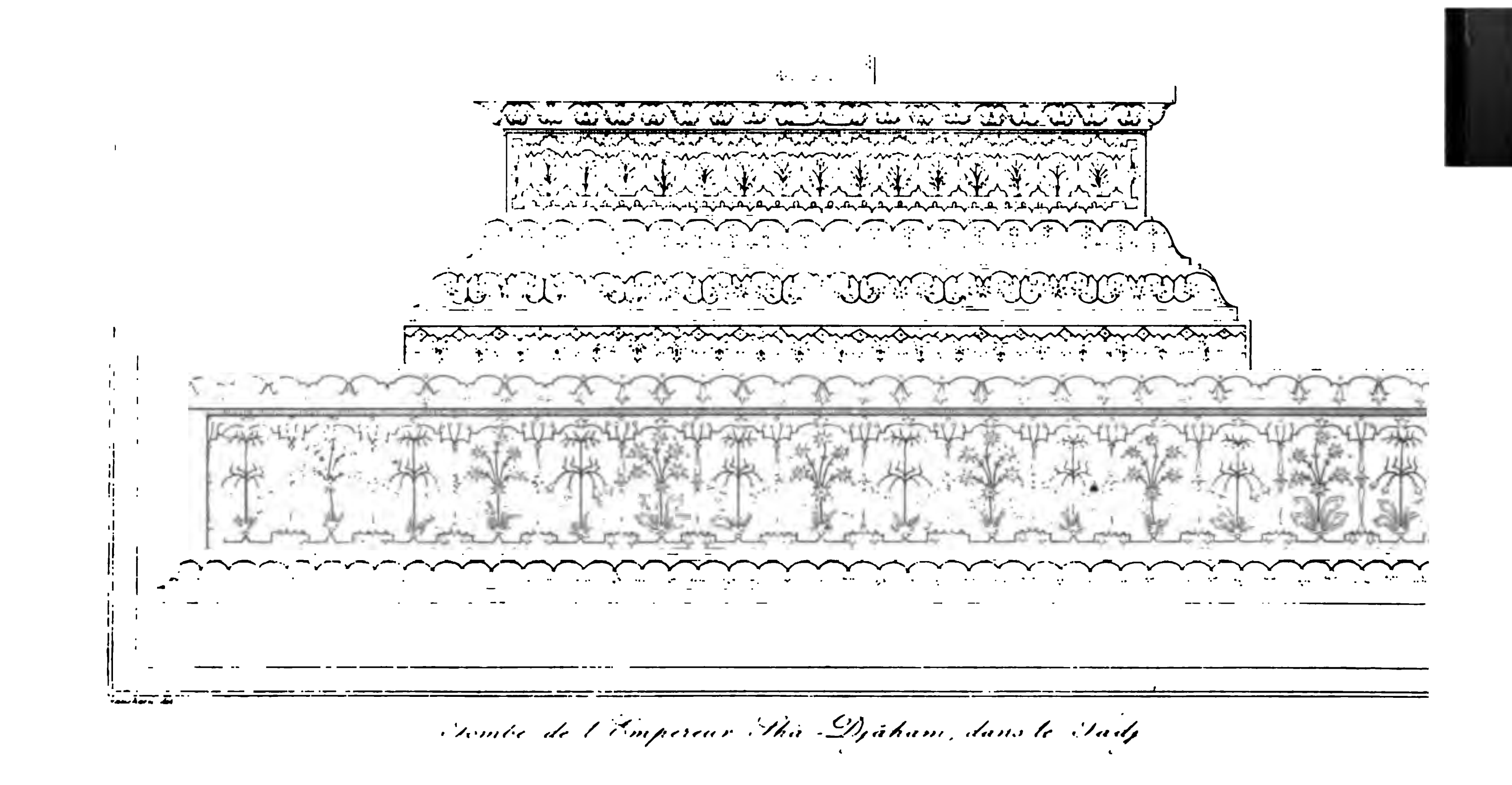
Aurengzeb.



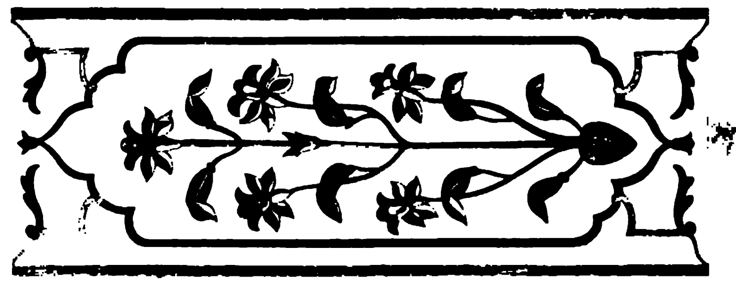
Mirza Mollah

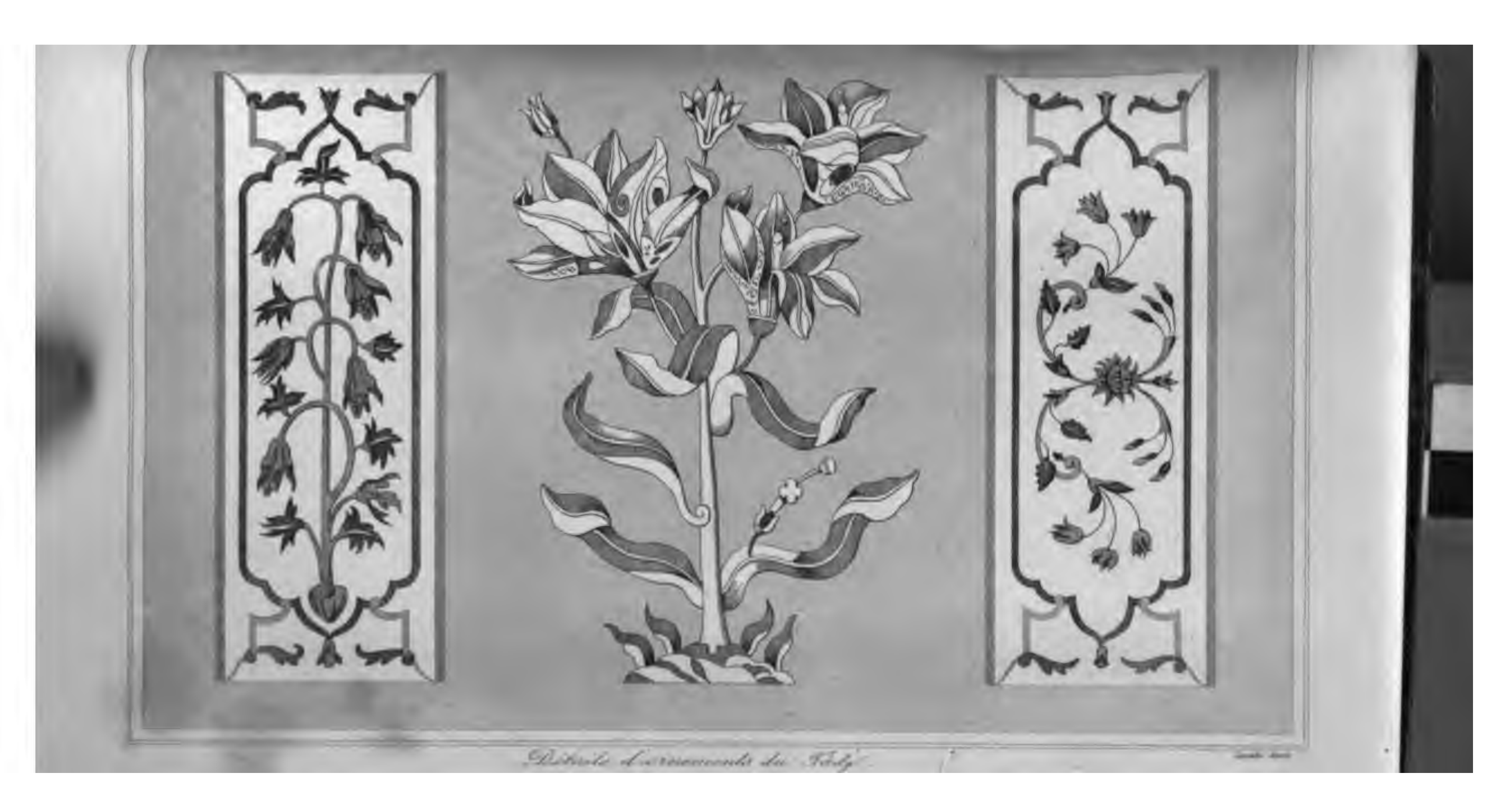




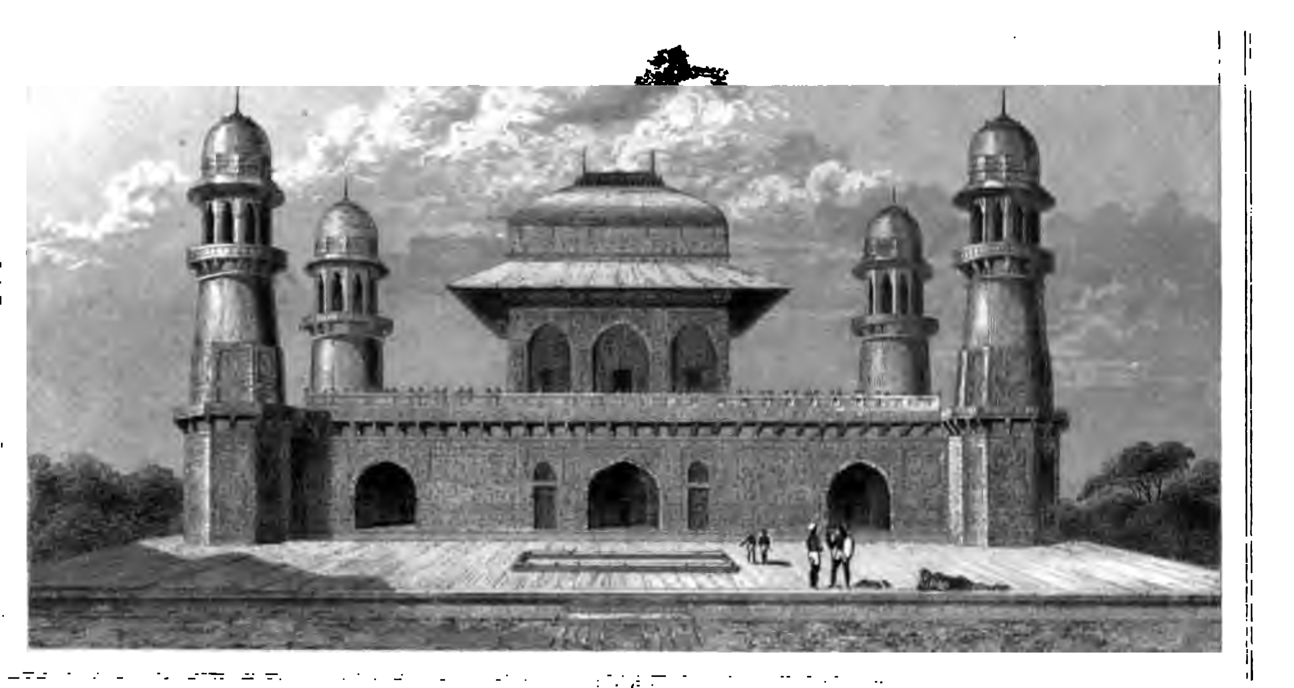


Tombe de l'Empereur Shâ-Djâham, dans le Tadj





Détails d'ornements du Taj





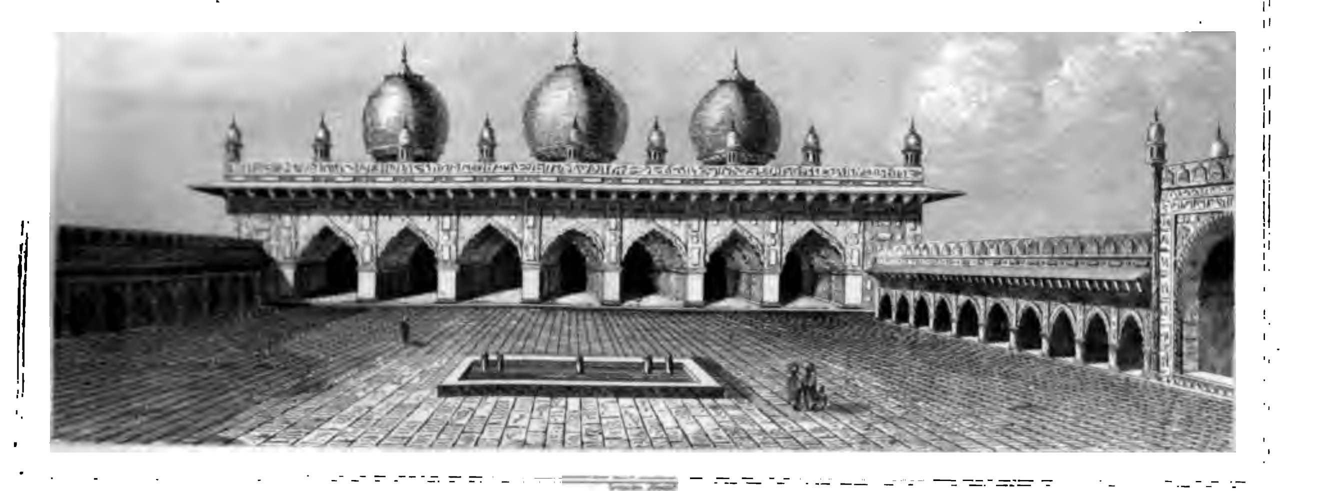


Tombeau d'Aurengzeb

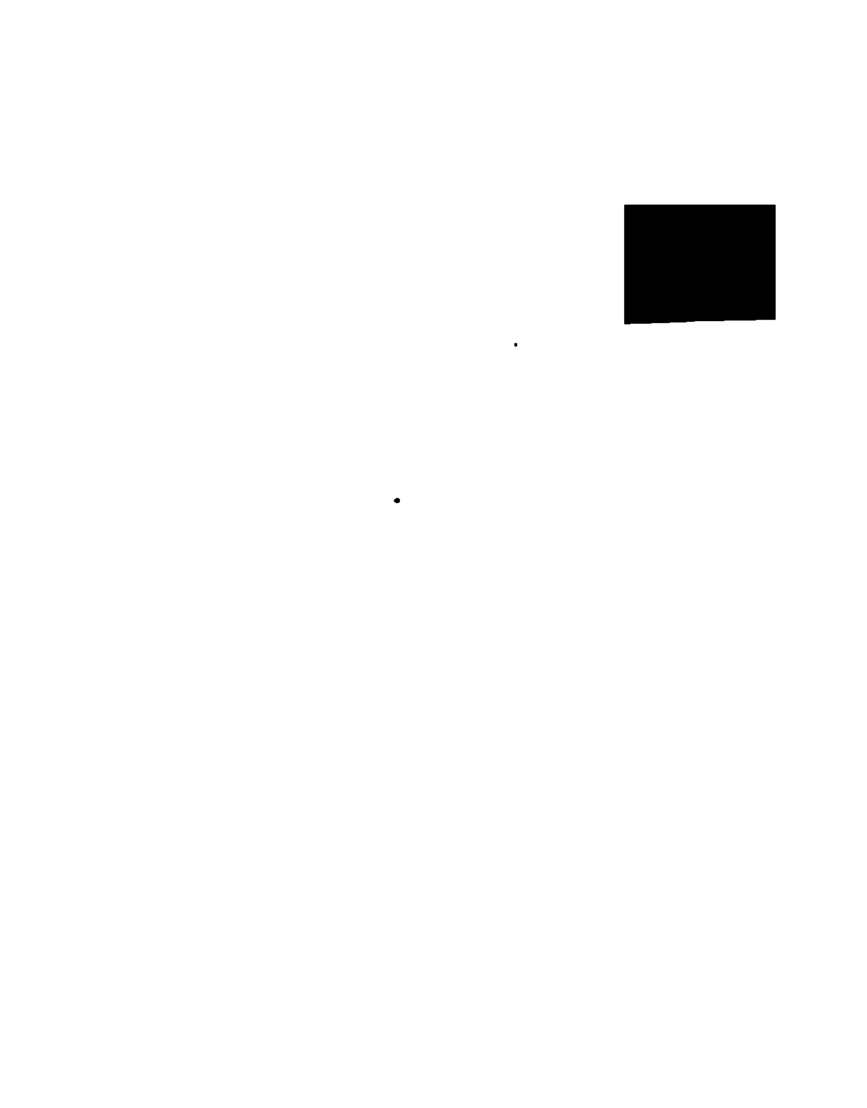
[redacted]



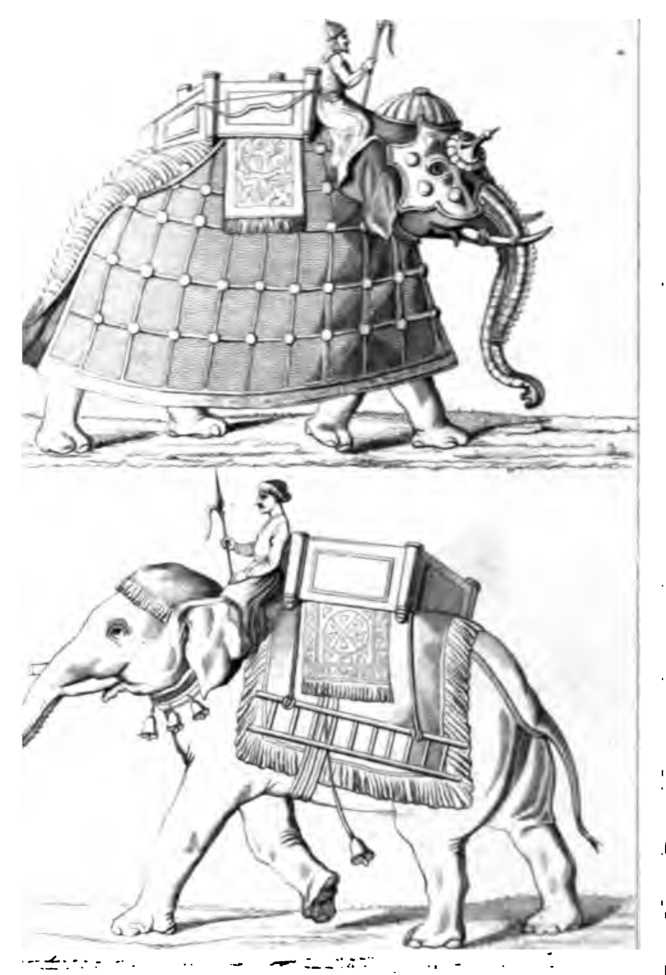
Jumma-Musjid, ou grande Mosquée de Delhy.



Côté occidental la Mosquée Perle, dans le fort d'Agra

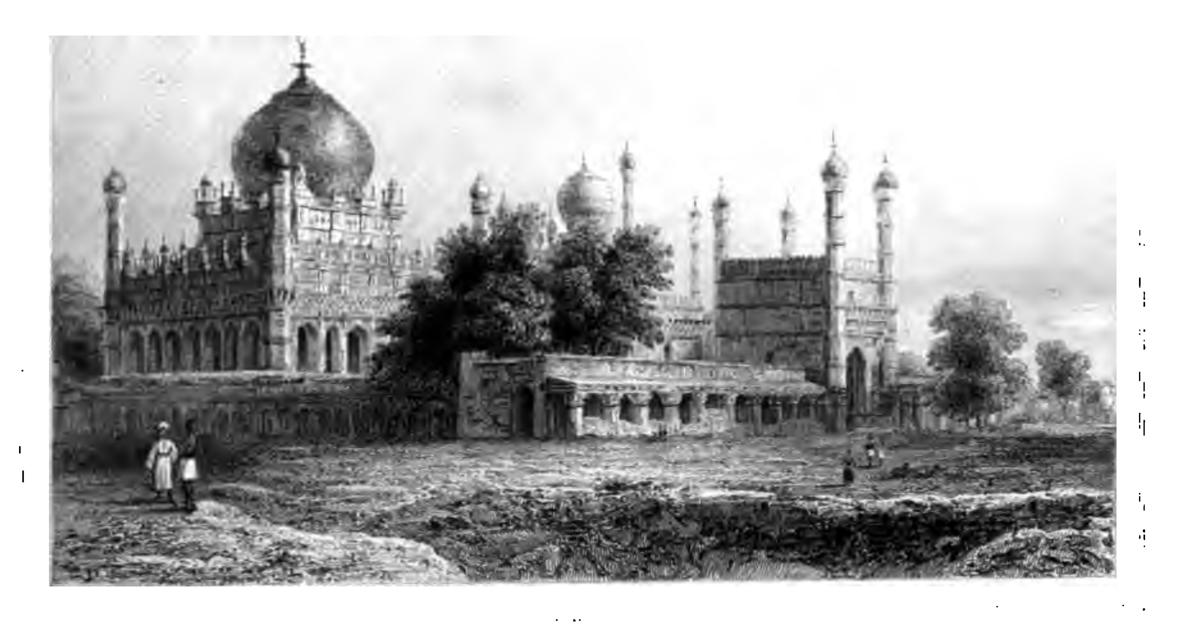
















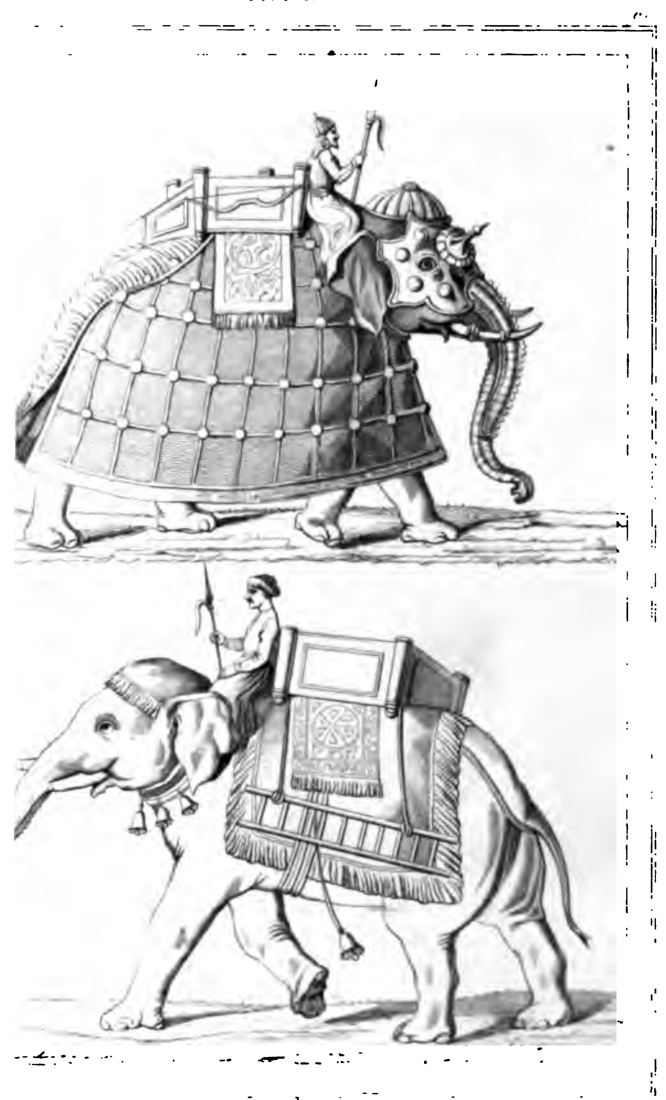


[redacted]

[illegible] la Mosquée [illegible] fort [illegible]

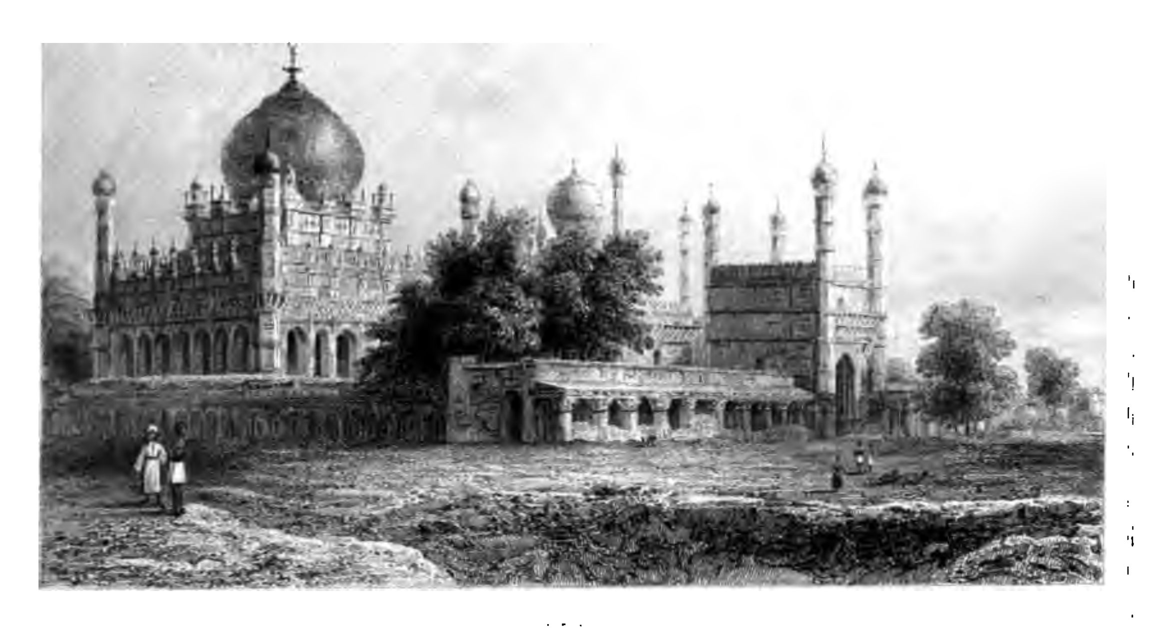
[redacted]

INDE.

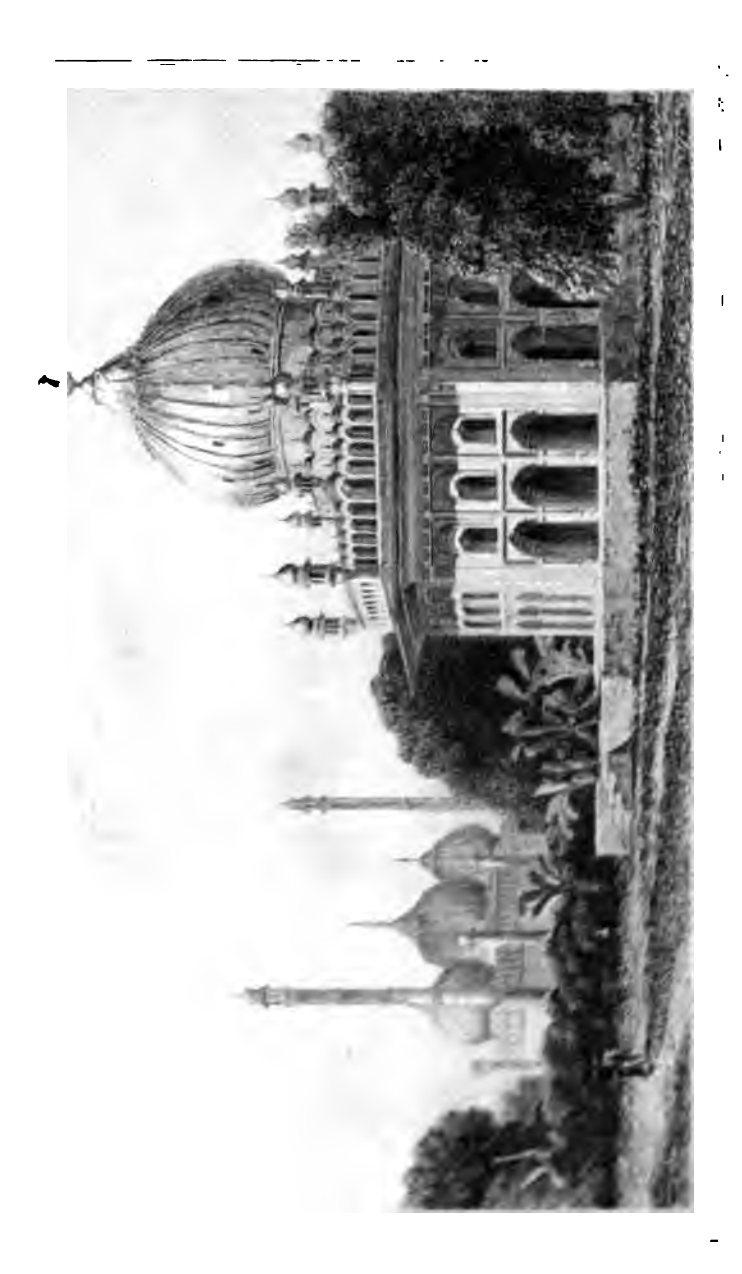




[redacted]



[redacted]









[redacted]







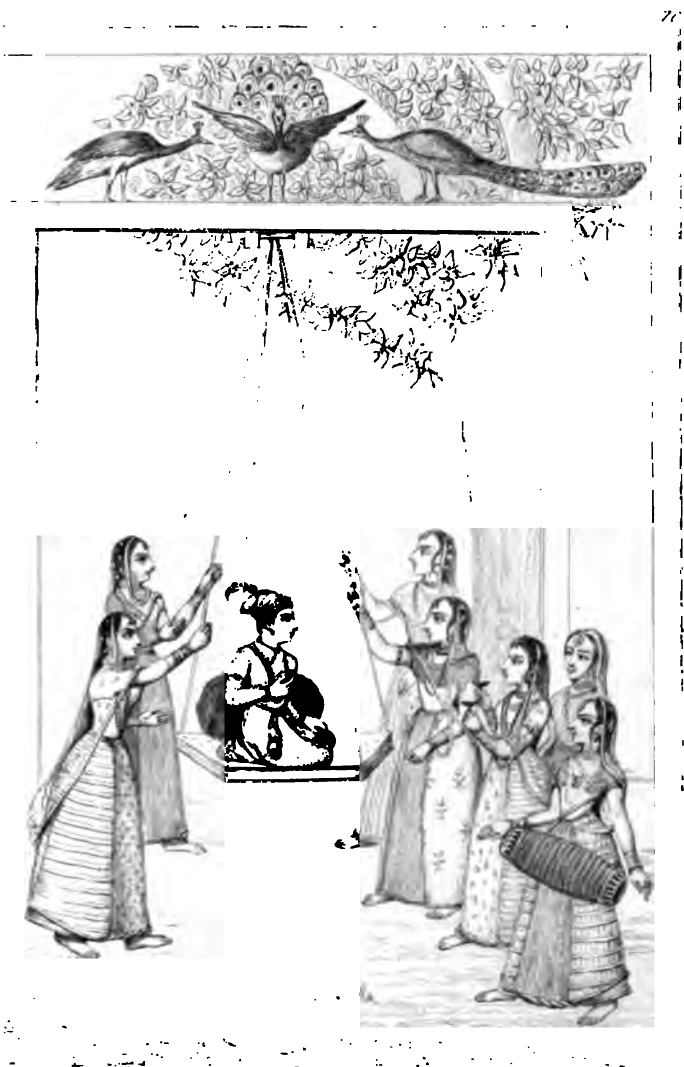
[redacted]







[redacted]

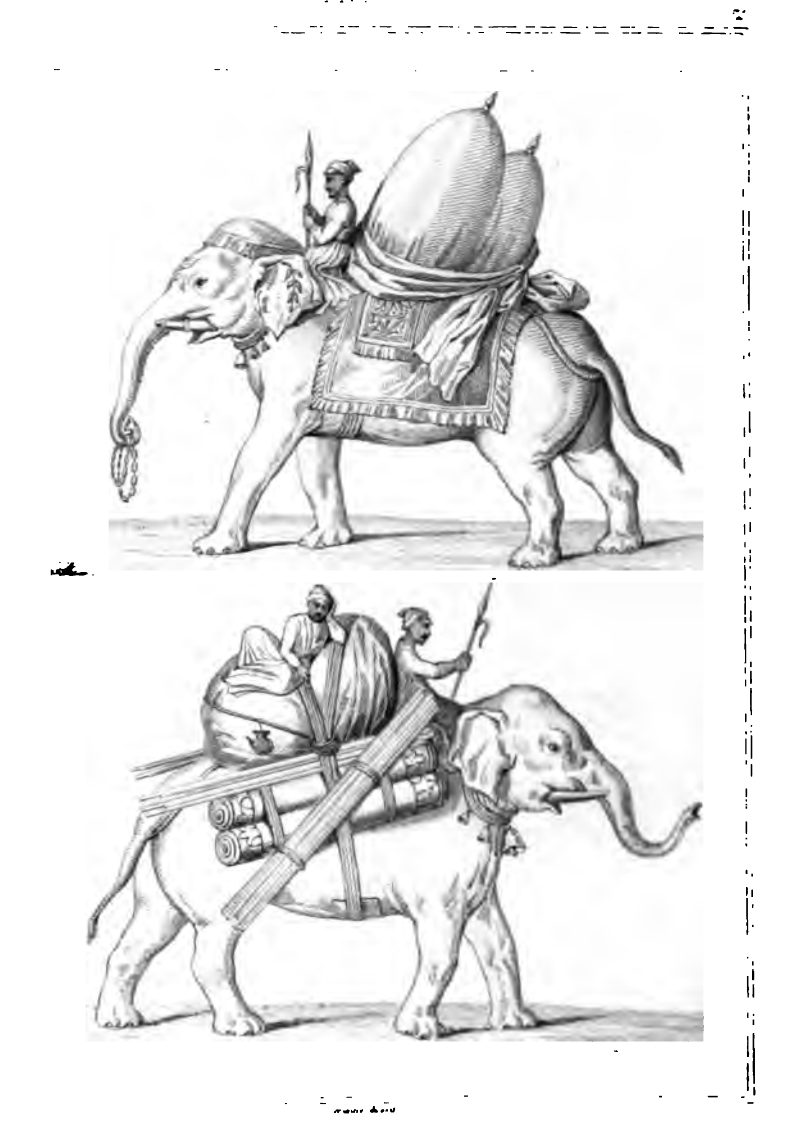






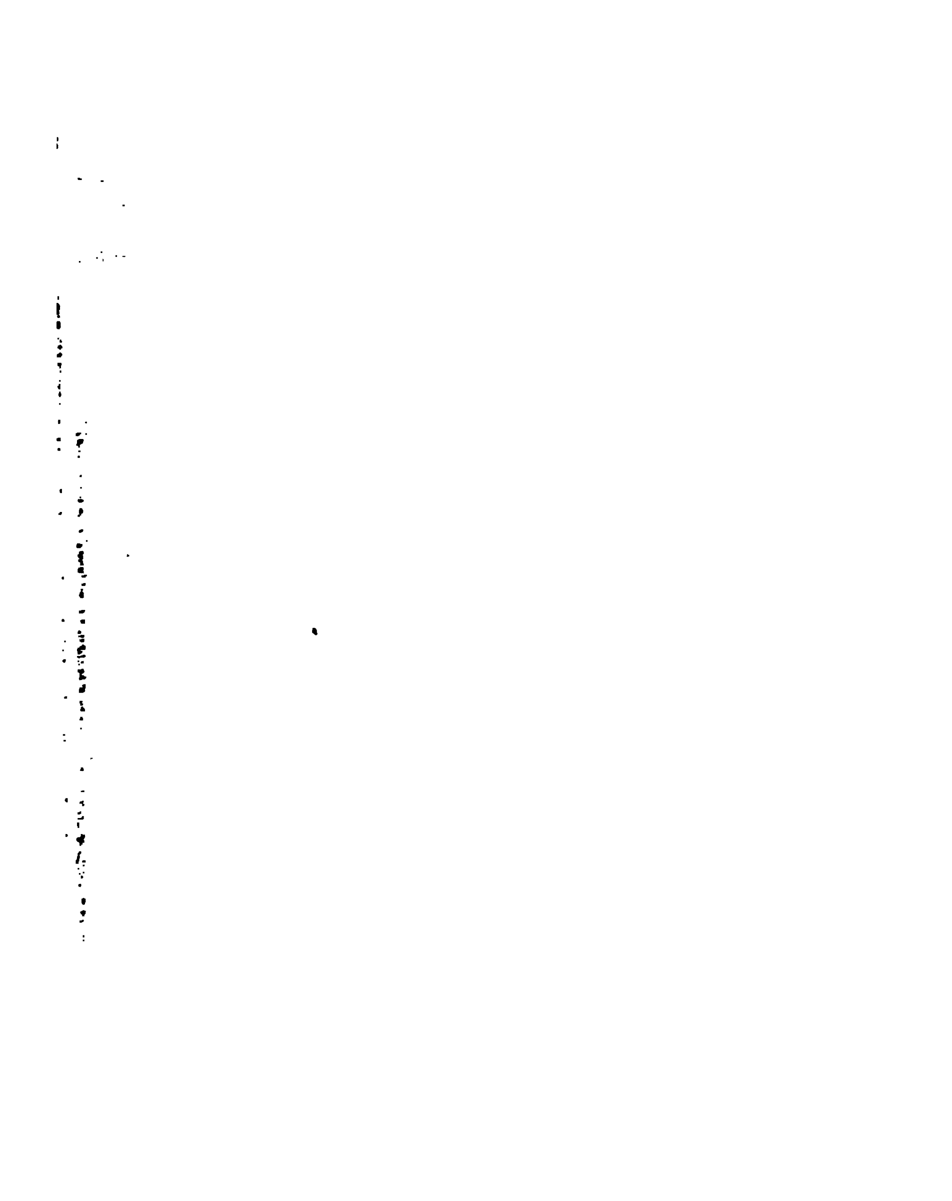
Concert devant une Princesse (M.S. R.ale)

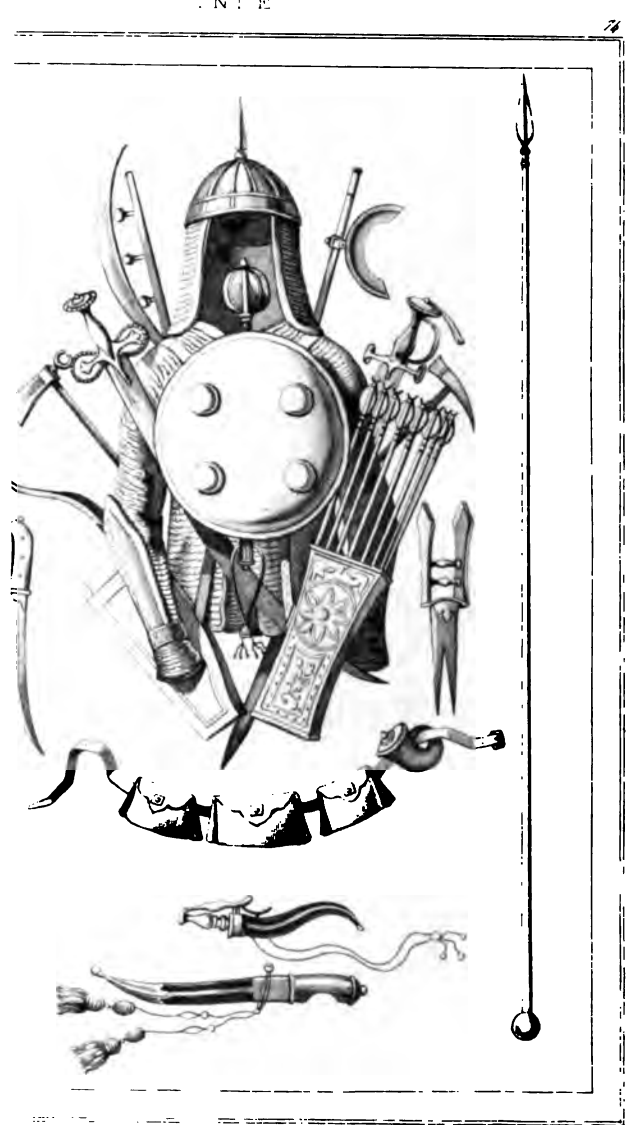
[redacted]



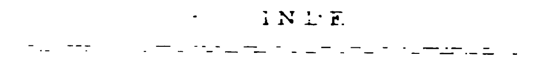
Elephants



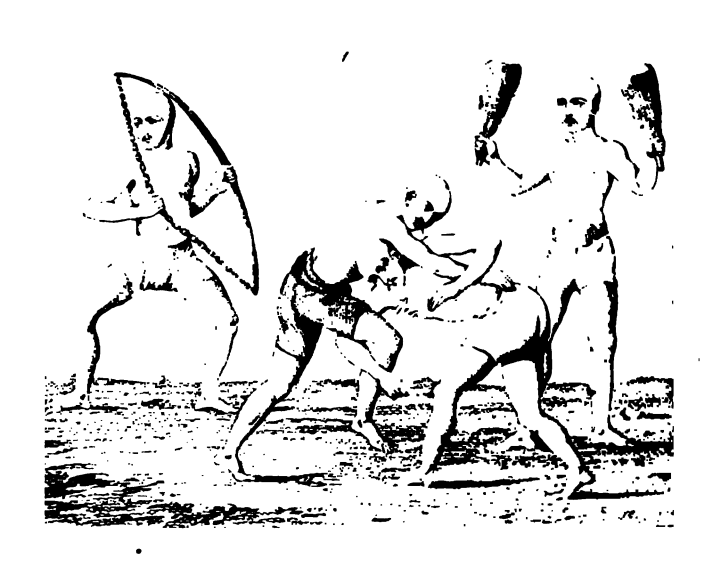




[redacted]



1



2

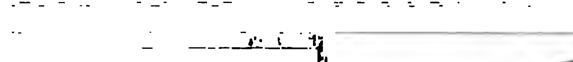




[redacted]



Instruction religieuse. Manuscrit B. R^le



[redacted]



[redacted]

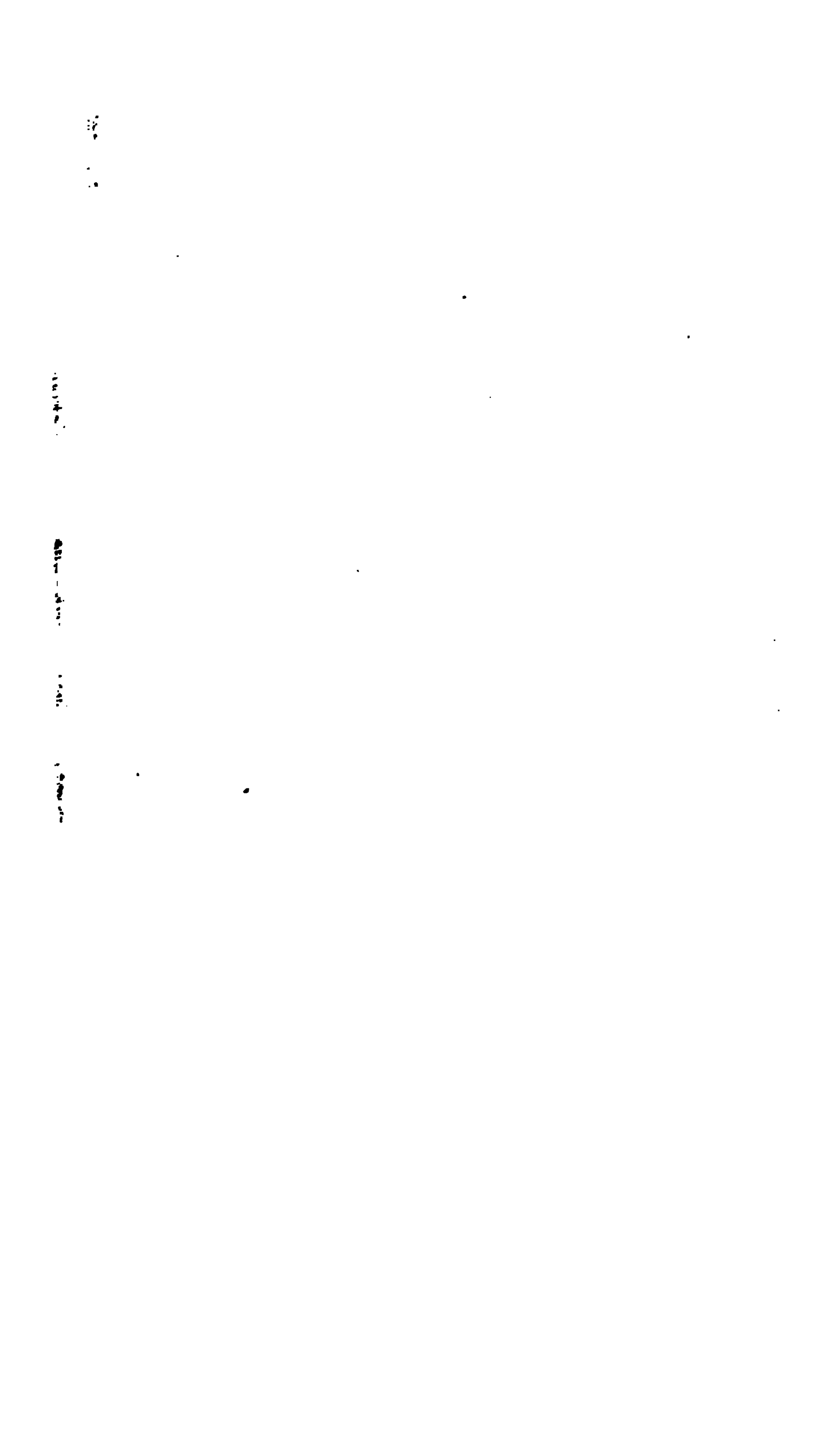






[redacted]

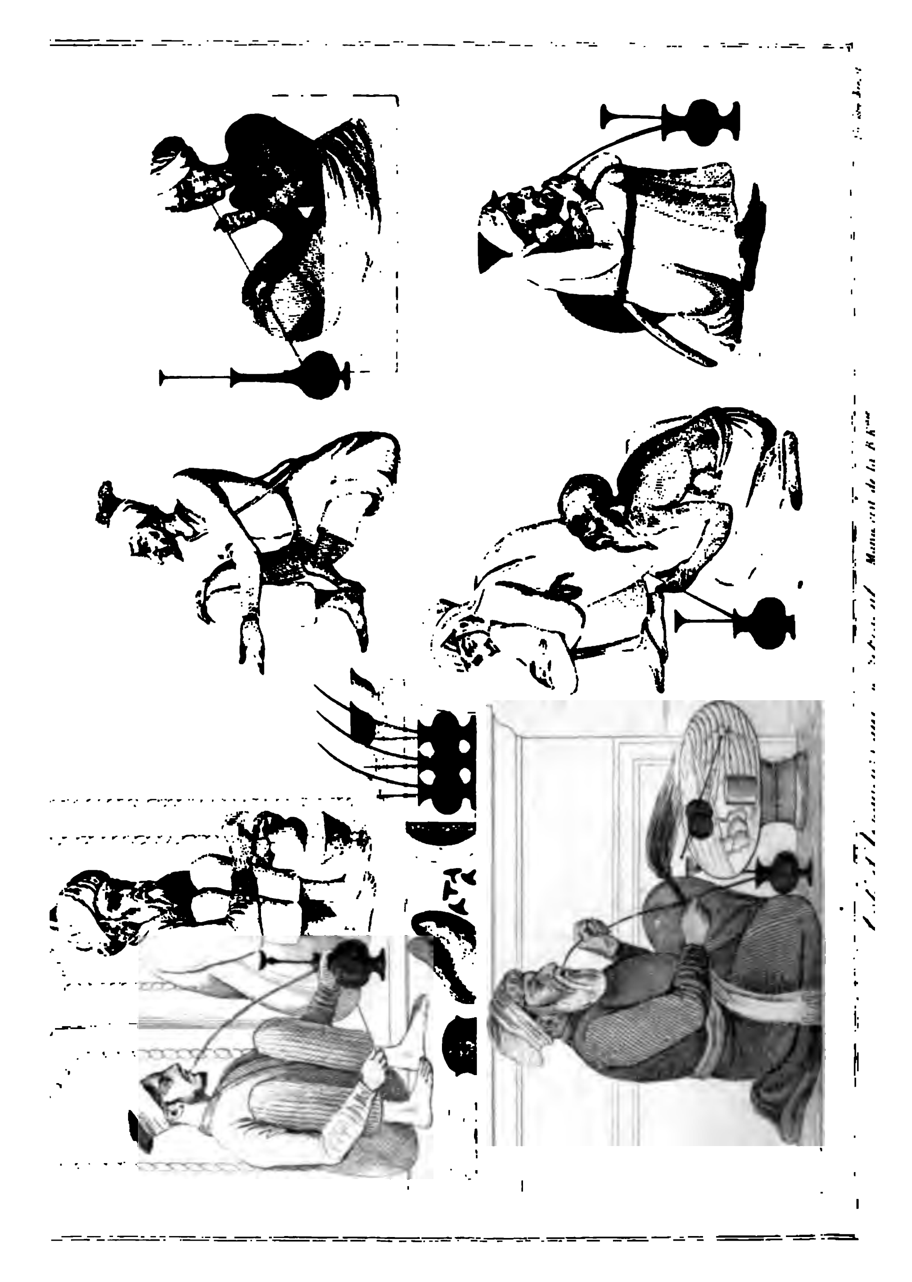
Instruction religieuse.   *Manuscrit R. R[illegible]*



[redacted]

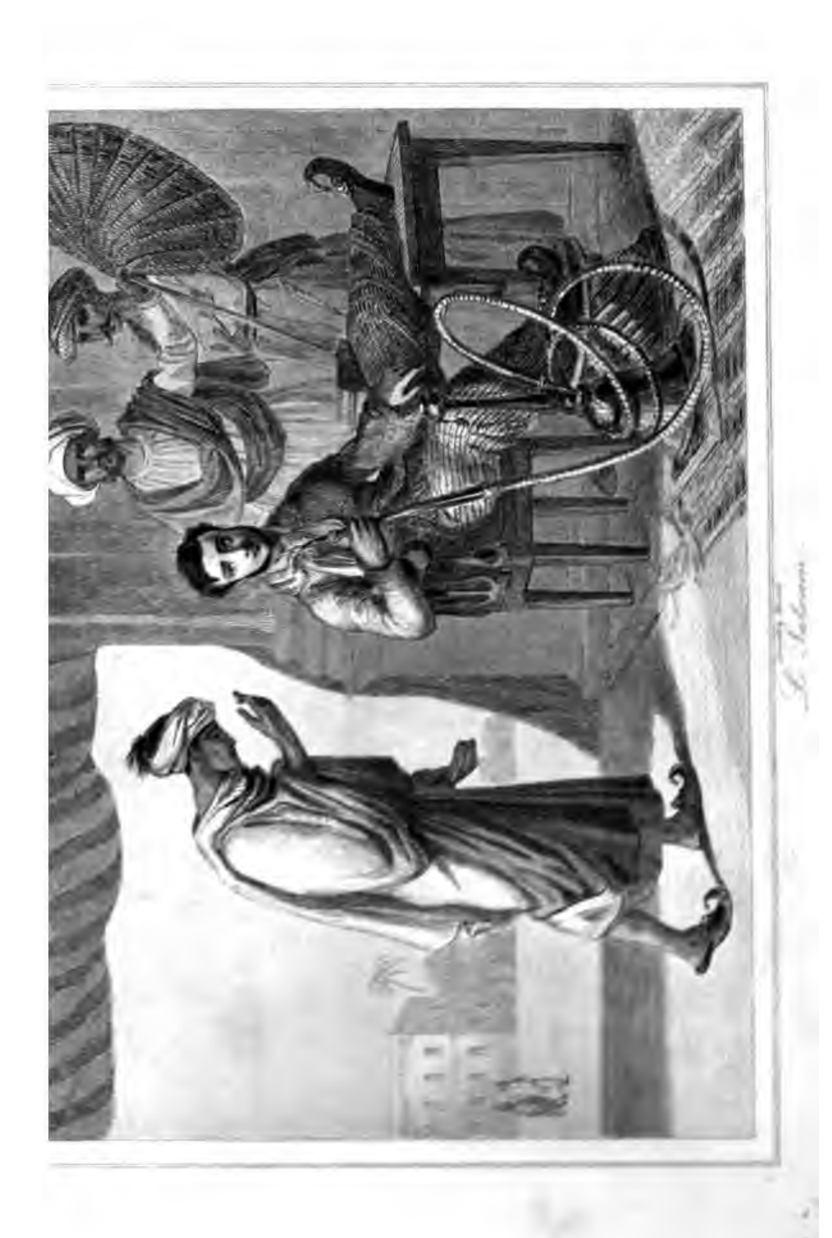


Divers [illegible] qui se reposent, Manuscrit de la B. R.le



[redacted]







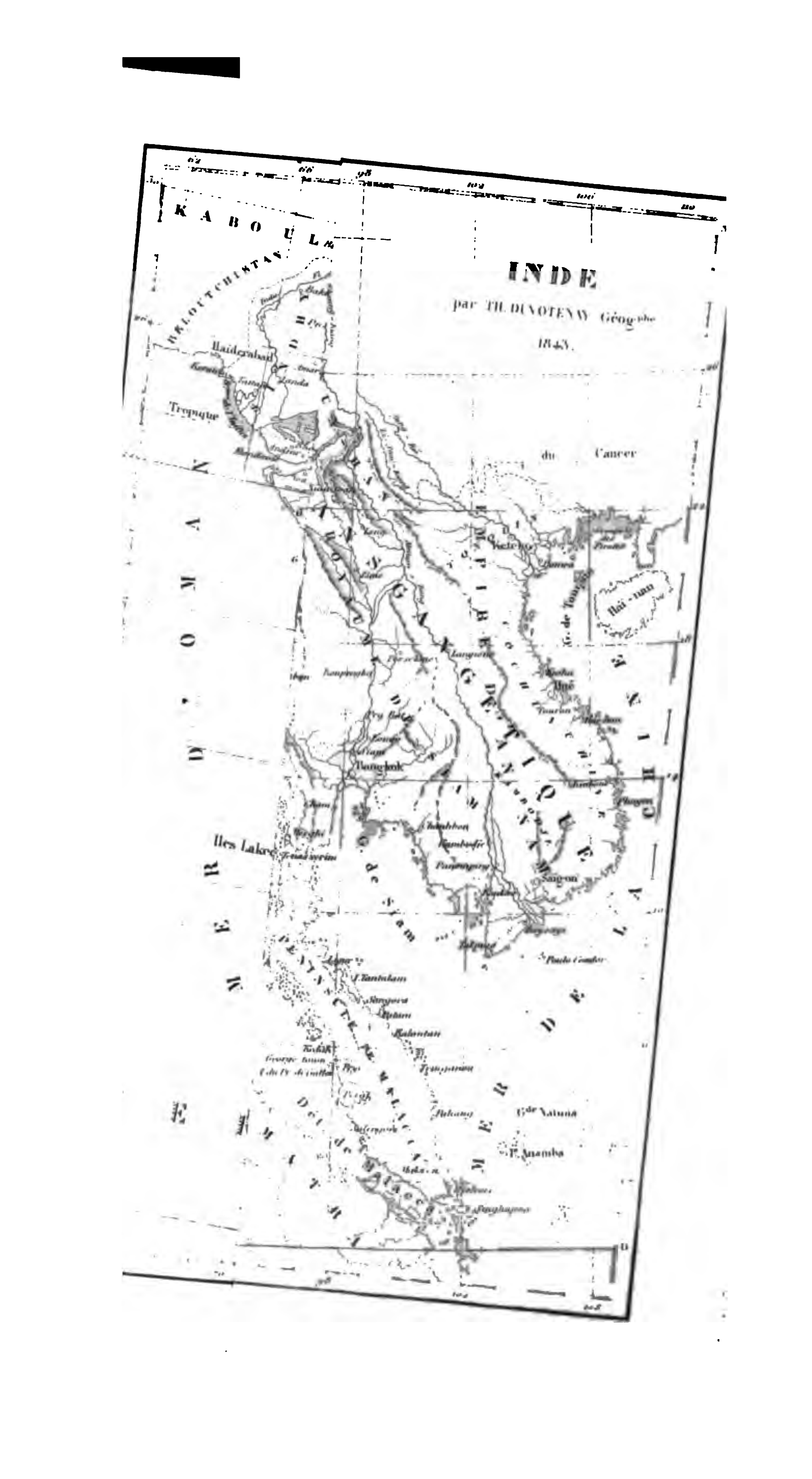


[redacted]



[redacted]



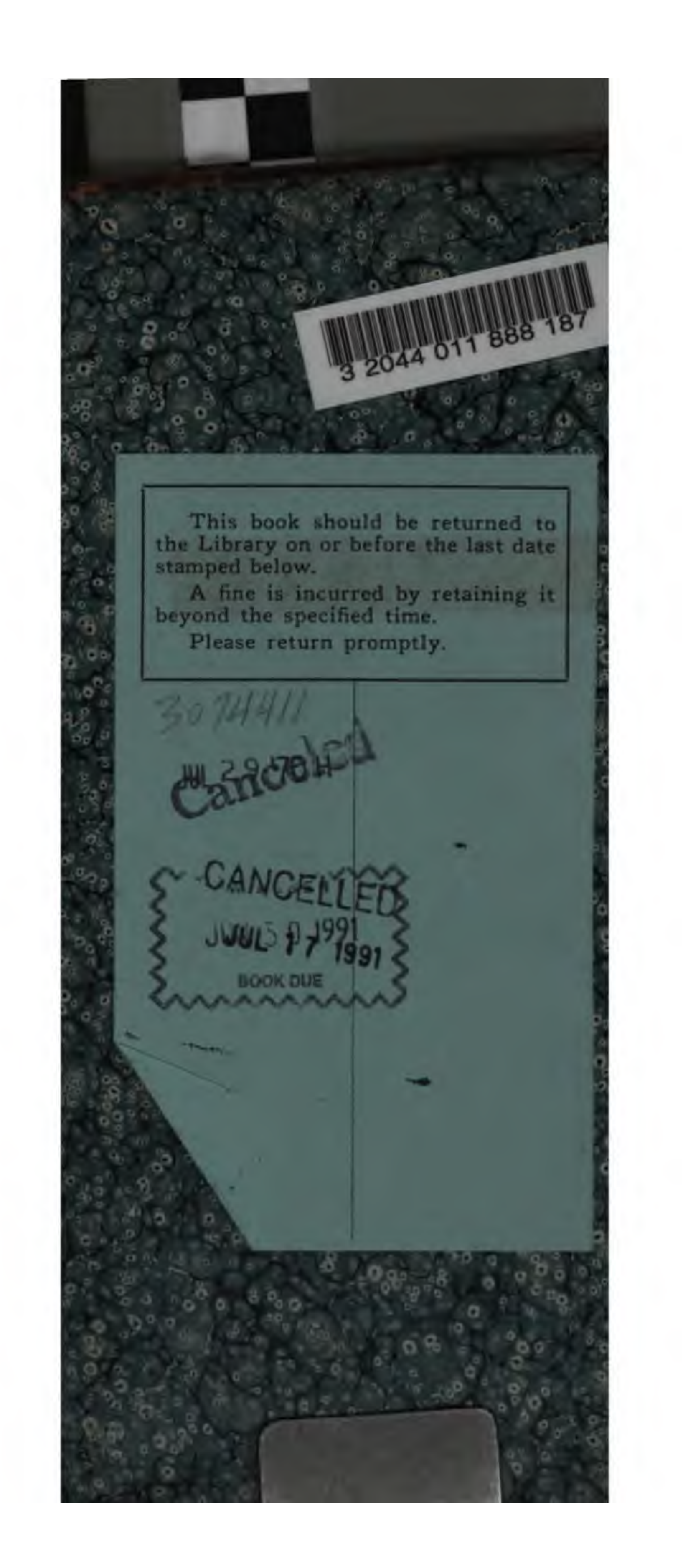


INDE
par TH. DUVOTENAY Géog.phe
1843.
KABOUL
BELOUTCHISTAN
Haiderabad
Tropique
du Cancer
Hai-nan
G. de Tonquin
Hué
Bangkok
Iles Lakre
G. de Siam
Saigon
Pulo Condor
Gde Natuna
P. Anamba
MER D'OMAN
MER DE LA CHINE



[redacted]




3 2044 011 888 187
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
Cancelled
CANCELLED
BOOK DUE

